



HAL
open science

Les mythes nationaux dans les discours présidentiels américains post-guerre froide de George H. Bush à Barack Obama

Jérôme Viala-Gaufrey

► **To cite this version:**

Jérôme Viala-Gaufrey. Les mythes nationaux dans les discours présidentiels américains post-guerre froide de George H. Bush à Barack Obama. Littératures. Université Sorbonne Paris Cité, 2016. Français. NNT: 2016USPCA120 . tel-03453939

HAL Id: tel-03453939

<https://theses.hal.science/tel-03453939v1>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE -
PARIS 3**

ED 514: Etudes Anglophones

Thèse de doctorat d'Études anglophones,
spécialité : civilisation américaine

Jérôme VIALA-GAUDEFROY

**LES MYTHES NATIONAUX DANS LES
DISCOURS PRÉSIDENTIELS AMÉRICAINS
POST-GUERRE FROIDE
DE G.H. BUSH À B. OBAMA**

Thèse dirigée par
Jean-Michel LACROIX

Soutenance : le 28 novembre 2016

Jury :

M^{me} Martine AZUELOS,
professeur émérite, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III,
M. Mokhtar BEN BARKA,
professeur des universités, Université de Valenciennes,
M^{me} Françoise COSTE,
maître de conférence, Université Toulouse - Jean Jaurès,
M^{me} Hélène HARTER,
professeur des universités, Université Rennes 2,
M. Jean-Michel LACROIX,
professeur émérite, Université Sorbonne Nouvelle - Paris III.

Remerciements :

Je tiens à remercier, tout d'abord, mon directeur, Jean-Michel Lacroix, pour ses conseils précieux, ses patients encouragements et la confiance qu'il a su me témoigner, malgré mes maladresses et mon profil atypique. Sans lui, ce travail ne serait resté qu'une idée.

Si cette thèse a été d'abord un projet solitaire, elle s'est avérée être également une aventure collective par l'implication personnelle de nombreux amis et collègues qui m'ont aidé par une relecture active, par des conseils pertinents et des remarques enrichissantes. Merci à Dana K. Lindaman, professeur à l'université du Minnesota, pour son soutien constant et nos nombreux échanges qui ont nourri ma réflexion à travers les années, notamment sur les différences culturelles entre la France et les États-Unis et pour m'avoir donné l'envie de poursuivre ma quête intellectuelle. Merci également à Marc Abdaloff, dont l'amitié sans faille et les connaissances culturelles hétéroclites m'ont ouvert l'esprit à des points de vue iconoclastes sur le monde.

Je voudrais aussi exprimer ma gratitude à mes amis et collègues correcteurs pour leur relecture patiente et rigoureuse. Ils m'ont souvent surpris par leurs encouragements et surtout par l'intérêt qu'ils ont porté à ma thèse qu'ils ont tous voulu lire intégralement, à ma grande surprise. Merci donc à Marc, qui a toujours trouvé du temps pour moi, à Claire Bourré dont la rigueur et le dévouement m'ont impressionné, à Jean-François Chapel pour ses suggestions et les heures passées au café Beaubourg, à Anne-Marie Pougeon pour sa grande maîtrise du français et sa générosité, à François Perreau dont la vaste culture biblique a enrichi mes connaissances religieuses et dont la foi est une source de joie et un modèle, et merci, enfin, à Marie-Louise et Pierre Frenoux qui ont sacrifié leur temps précieux en famille pour une lecture généreuse et bienveillante.

Je remercie tout particulièrement Jean-Luc pour avoir été à mes côtés dans ce projet et pour m'avoir constamment encouragé, malgré mes questionnements et mes hésitations parfois, et pour m'avoir supporté lorsque ma mauvaise humeur s'exprimait dans les moments de fatigue. Son soutien, son humour et son énergie communicative m'ont donné la vaillance et l'optimisme nécessaires pour aller au bout de cette aventure.

Merci à ma famille, et surtout ma mère, Claudine, qui a été très patiente et compréhensive malgré mon manque de disponibilité. Merci à mes cousins, notamment à toute la famille Le Pennek, particulièrement Erwan qui m'a fait bénéficier de sa propre expérience de thésard et m'a aidé à prendre du recul. Merci également aux Carrière qui ont toujours été là. Merci à mes amis Ana, Cyril, Emmanuelle et Pascale, Laurence et Bruno, Lorenzo, Magalie, Philippe, Sebastian, Sébastien et Nathalie, Virgile pour leur écoute, leur présence et leur patience.

Je voudrais aussi exprimer ma gratitude envers mes nombreux collègues qui m'ont, d'une manière ou d'une autre, soutenu dans ma démarche, parfois par un petit mot ou un sourire, lors de conversations, souvent autour d'un café. Il m'est impossible de les mentionner tous. Je tiens cependant à citer Claudine pour sa bonne humeur, son écoute patiente et son amitié. Merci aussi à Loïs pour m'avoir soulagé d'un grand poids il y a deux ans, et m'avoir épaulé plus qu'il ne l'imagine, à Ratib et Marie pour s'être enquis de ma santé dans les moments difficiles, ou encore à Françoise dont l'intérêt pour le sujet de ma recherche m'a ravi. Ma reconnaissance va également à la direction de mon lycée : à M. Gary, mon proviseur, qui m'a toujours soutenu et m'a permis de prendre du recul sur ma vie professionnelle, à Mme Palauqui qui s'est montrée très compréhensive et d'un grand soutien, et à Mme Krief, mon proviseur-adjoint, pour son écoute, sa bonne humeur et pour m'avoir permis de terminer cette thèse dans les meilleures conditions possibles. Merci également aux collègues de l'enseignement supérieur et aux membres du bureau de l'AFEA, notamment à Laurence, Jocelyn, Monica, Nathalie, Zachary et Jean-Baptiste ou encore à Catherine ou Duncan.

Cette thèse est née d'une passion profonde pour les États-Unis qui remonte à l'enfance et m'a suivi au fil des nombreuses expériences avec ce pays, grâce aux rencontres multiples et variées avec un peuple ouvert et accueillant. Ces rencontres m'ont marqué et ont en partie façonné mon intérêt pour la civilisation américaine. Je remercie particulièrement ces nord-américains qui m'ont souvent accueilli chez eux avec une grande générosité et sont devenus des amis : Dana et Elise, David et Nancy, Dennis et Jane, Ian, Jim and Debbie, John, Mike and Lilly, Renée, Ryan, Paul, Stephen, Samuel, Val et Wags.

Je dédie cette thèse à mon père, André Viala. Ses doutes ont nourri ma détermination et bien qu'il ait disparu avant l'achèvement de ce travail, je le crois fier.

By wisdom a house is built, and through understanding it is established; through knowledge its rooms are filled with rare and beautiful treasures.

Proverbs 24 : 3-4

Résumé :

Une nation est toujours fondée sur des mythes. Aux États-Unis, le président est le « conteur-en-chef » de ces récits sacrés qui ont pour fonction de donner du sens à l'existence de la communauté nationale. Cette thèse propose d'examiner dans quelle mesure la rupture dans l'imaginaire collectif que représente la fin de la guerre froide a engendré une nouvelle rhétorique de la mythologie nationale dans les discours présidentiels. Pour cela, nous nous appuyerons sur l'étude de métaphores qui, comme l'ont démontré l'analyse critique du discours et la linguistique cognitive, nous informe sur les croyances collectives d'une société. Dans une première partie, nous nous focaliserons sur les mythes de la vertu et du bien, plus particulièrement sur le langage religieux qui s'est développé dans la période post-guerre froide, et sur la valeur de liberté qui demeure fondatrice de l'identité américaine, mais dont la définition évolue et souligne davantage le libre arbitre de l'individu par opposition au destin manifeste collectif fondé sur la prédestination calviniste. Ces mythes de vertu servent de justification morale à une rhétorique de la puissance et de la force qui fera l'objet de notre analyse dans notre seconde partie. Nous montrerons combien la permanence du récit de guerre et les nombreuses métaphores guerrières rendent compte d'un système de représentation du monde qui donne une signification mythique à la violence. Enfin, dans une troisième partie, nous verrons que seul le récit héroïque illustre l'alliance de la puissance et de la vertu et constitue finalement la trame narrative essentielle du mythe nationale de l'ère post-guerre froide. Nous concluons sur la proposition que, si la fin de la guerre froide a favorisé le développement du mythe héroïque dans les discours présidentiels, celui-ci est enraciné dans la rhétorique de Ronald Reagan qui représente le point de rupture le plus significatif dans la production de la mythologie nationale récente ainsi que le point de départ de tout un cycle idéologique et politique.

Most clés : États-Unis, XXI^e siècle, discours présidentiels, mythes, métaphores, religion civile, héros, guerre froide.

Abstract :

Every nation has its founding myths, the sacred stories that give its members a sense of a national community. In the United States, the president is the storyteller-in-chief, the guardian of this national narrative and guarantor of its continuity through time. This thesis proposes to examine presidential rhetoric since George H. Bush to identify in what measure the end of the Cold War represents a break in mental representation of the nation. To do so, we will analyze the use of metaphors that can, as other scholars in discourse and rhetorical analysis have already pointed out, reveal shared assumptions and beliefs of a society. In the first part, we will focus on the religious language that shaped the myths of virtue and goodness during the Cold War, and on the myth of freedom that remains foundational to the American identity despite having evolved from a sense of shared Manifest Destiny toward the more individualistic notion of free will. These myths serve as a moral foundation for a broader rhetoric of power and force that will form the object of our second part. We will demonstrate how the permanence of the war narrative and the war metaphors builds a worldview that ascribes mythical significance to violence. Finally, in our third part we will see how the heroic narrative, by fusing the myths of virtue and strength, constitutes the essential narrative thread of the national mythology since the end of the Cold War. We conclude on the assertion that this narrative evolution can be traced to the rhetoric of Ronald Reagan, the president whose rhetoric represents the most important recent political and ideological shift.

Key Words : United-States, 21st century, presidential speeches, myths, metaphors, civil religion, heroes, Cold War.

Sommaire :

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
Le mythe.....	1
Définition.....	1
Mythos vs. Logos	1
Forme.....	2
Mythes modernes et mythes traditionnels.....	4
Le mythe politique national	4
Présence du sacré	5
Religion civile ou mythe politique?	8
Un récit « sacré » plus que « religieux »	9
Politisation de la religion.....	10
Une croyance de l'inconscient.....	11
Mythes et discours.....	11
Présidence symbolique, présidence rhétorique.....	11
Repérage du discours mythique : métaphores et analogies.....	12
Théorie, méthode et analyse.....	14
Cadre théorique.....	14
La linguistique cognitive et l'analyse critique du discours	14
Limites des deux approches.....	16
Corpus et analyse.....	18
Analyse quantitative ou qualitative?	18
Bornes temporelles : la période post-guerre froide	19
La théorie du genre	20
Limites et cadrage.....	23
Le texte et la parole	23
L'auteur et la plume.....	24
Méthode.....	25
PARTIE 1: LE DISCOURS DE LA VERTU	28
Morale et religion : fondements du discours binaire.....	28
Sacralisation des temps fondateurs.....	30
Textes et institutions sacrés.....	31
Les Pères fondateurs	34
Chapitre 1 : La vertu divine.....	38
Dieu dans le discours présidentiel.....	38
Résurgence de la rhétorique religieuse depuis R. Reagan.....	38
Un langage abstrait et culturellement significatif.....	40
Le religieux en chef.....	44
Le président pasteur.....	45
Le président prophète.....	49
Une stratégie politique ?	53
La Jérémiade.....	55
La pastorale de la peur	57
Le discours optimiste	60
Discours de repentance.....	66
Chapitre 2 : L'exceptionnalisme.....	72
Un mythe central et fondateur.....	72
Des origines puritaines au discours nationaliste	72
De l'exceptionnalisme à l'expansionnisme.....	74
Exceptionnalisme et leadership.....	76
Le leadership mondial de George H. Bush.....	76
Le leadership circonscrit de Bill Clinton.....	78
Le leadership dominant de G. W. Bush.....	81
Le leadership prudent d'Obama.....	85
La tentation de la supériorité.....	89
De l'usage de superlatifs.....	90
Mission par l'exemple.....	92
Nations et peuples élus.....	98

Chapitre 3 : La liberté.....	106
Une définition plastique.....	106
Entre américanisme et universalisme	107
De « liberty » à « freedom »	109
Liberté et métaphores.....	115
Personnifications et allégories.....	116
Métaphores physiques.....	119
Liberté économique.....	122
Liberté et propriété.....	124
Marché, libre échange et mondialisation.....	129
Les obstacles à la liberté économique.....	141
PARTIE 2: LE DISCOURS DE LA PUISSANCE.....	152
Le pouvoir de façonner le monde.....	154
La mission par l'action.....	157
Chapitre 4 : Le mythe de la violence.....	165
Représentations de la violence.....	166
Contexte culturel et historique	167
Les métaphores guerrières.....	169
Le récit de guerre et ses paradigmes.....	176
La Seconde Guerre mondiale: la « bonne guerre »	178
Transformation du syndrome du Vietnam.....	195
La guerre froide	204
Chapitre 5 : Un nouveau récit de puissance post-guerre froide?	222
La puissance contenue.....	223
George H. Bush et le « nouvel ordre mondial ».....	225
Le mythe de l'« humanité commune »	239
G. W. Bush et la puissance débridée.....	254
« 9/11 » : le temps zéro.....	255
Une guerre totale ?	263
Le « smart power » d'Obama ?.....	274
Réalisme et équilibre ?.....	275
Une puissance militaire morale ?.....	283
PARTIE 3 - LE DISCOURS HÉROÏQUE.....	295
Définitions du héros.....	295
La nécessité d'un méchant.....	297
Chapitre 6 : Le Méchant	299
L'étranger.....	299
Dans la construction nationale.....	299
Dans les discours présidentiels.....	301
L'Autre barbare.....	304
Monde civilisé contre monde barbare.....	304
La brute sauvage.....	308
L'image du sauvage.....	316
Le sauvage primitif.....	318
Le chaos.....	318
Le prédateur.....	323
Le sauvage moderne.....	341
Le nouveau totalitarisme.....	341
Désordre et hors-la-loi.....	349
Chapitre 7 : Le Héros.....	360
Les figures héroïques	361
Le héros sacrifié.....	361
Le héros incarné.....	372
Du sauveteur au citoyen ordinaire.....	381
La vertu de l'action.....	388
La victime héroïque.....	388
Le président héroïque.....	393
L'action dans l'épreuve.....	399

L'héroïisation du discours : le cas des discours sur l'état de l'Union.....	410
L'institutionnalisation du héros.....	411
Politisation du héros.....	415
CONCLUSION.....	430
CORPUS.....	439
BIBLIOGRAPHIE	452
I. SOURCES PREMIÈRES.....	452
1. Discours sur l'Etat de l'Union.....	452
2. Discours d'investiture	452
3. Discours de guerre.....	453
4. Discours de crises et discours marquants	454
5. Oraisons funèbres et discours de commémoration.	455
II. SOURCES SECONDAIRES	457
1. Travaux sur les discours présidentiels :	457
a. Ouvrages.....	457
b. Articles	458
c. Articles en ligne	463
2. Travaux sur les mythes, la religion et la religion civile	464
a. Ouvrages.....	464
b. Articles	467
c. Articles en ligne	468
3. Travaux sur le langage, la linguistique, les métaphores, et la rhétorique	469
a. Ouvrages.....	469
b. Articles	471
c. Articles en ligne	471
4. Travaux sur la politique et la présidence.	473
a. Ouvrages.....	473
b. Articles	475
c. Articles en ligne	477
5. Ressources numériques.....	480
a. Vidéos en ligne.....	480
b. Communications :.....	481
c. Rapports	482
d. Thèses :	482
ANNEXES	483

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Dans son étude majeure de la nation, *Imagined Communities*, Benedict Anderson constate de façon très pragmatique que toute communauté au-delà du village et des contacts de visu ne peut qu'être « imaginée », d'où son concept constructiviste de nation comme « communauté politique imaginée ».¹ L'identité nationale est donc un univers construit à partir des histoires que nous imaginons et racontons². Ce sont ces histoires qui constituent ce que nous appelons des mythes nationaux³. Or l'Amérique est la communauté imaginée par excellence puisque son identité ne repose ni sur un territoire, ni sur un peuple homogène⁴. L'étude des mythes nationaux américains est donc incontournable pour comprendre ce qu'est la nation américaine.

Le mythe.

Pourtant, malgré l'importance des mythes dans la construction de l'identité nationale, la recherche n'offre pas un consensus sur la nature ou sur une définition précise du mythe politique moderne⁵.

Définition.

Mythos vs. Logos

Si les mythes sont bien des vérités imaginatives⁶ qui entremêlent donc souvent faits et imaginaire (« *fantasy* »)⁷, les mythes politiques nationaux ne sont pas pour autant le « faux », à savoir un *mythos* au service de l'imaginaire et de la fiction, qui s'opposerait à un *logos*, au service de la raison⁸. Il ne faut donc pas confondre *mythe* et *mystification*.⁹ Ceci d'autant que la différence entre récits « vrais » et récits « fictifs » tend de toute façon à largement disparaître

¹ Benedict Anderson, *Imagined Communities*, 2006, New Edition Verso, New York, p.6

² Andrew Gordon Fiala, *The Just War Myth*, 2008, Rowman & Littlefield Publishers, p.22

³ Richard T. Hughes, *Myths America Live By*, 2003, University of Illinois Press, p.2

⁴ David Campbell, *Writing Security: United-States Foreign Policy and the Politics of Identity*, 1998, University of Minnesota Press, p.91

⁵ David Archard, « Myths, Lies, and Historical Truth: a Defence of Nationalism », *Political Studies*, 1995, Vol. 43, N°3, p. 472-481 p.474; Christopher Flood, *Political Myth (Theorist of Myth)*, 2001, Routledge, p.3

⁶ Michael Angrosino, « Civil Religion Redux », *Anthropological Quarterly*, 2002, Vol. 75, No. 2, p.249

⁷ Lance W. Bennett, « Myth, Ritual, and Political Control », *Journal of Communication*, 1980, Vol. 30, N°4, p. 20-21;

⁸ Chiara Bottici, *A Philosophy of Political Myth*, 2010, Cambridge University Press p.20-21; Flood, *op. cit.*, p. 6, Hughes, *op. cit.*, p.2

⁹ Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, 1986, Seuil, p.13

dans une perspective post-moderne¹⁰. Si pour être efficaces, les mythes modernes ont généralement une base factuelle (comme une révolution), la croyance dans un mythe repose non sur sa véracité supposée mais sur son attrait esthétique, sa valeur morale ou son utilité politique.¹¹

Forme.

Un récit

Le mythe moderne, aussi bien que le mythe archaïque¹², est avant tout un récit¹³, quel que soit son statut de véracité. Dans son ouvrage de référence majeur sur le mythe politique, *Political Myth (Theorist of Myth)* en 2001, Christopher Flood distingue tout d'abord le discours mythique des autres formes de discours politique par sa structure narrative qui présente une séquence d'événements connectés¹⁴, et non pas discursive ou argumentative¹⁵. Dans le discours politique, le mythe doit donc se distinguer de l'argumentation fondée sur des propositions inductives ou déductives¹⁶.

Le récit (mythique) se caractérise également par sa dimension temporelle : il est chronologique et a une voix narrative (extradiégétique ou intradiégétique)¹⁷, mais surtout il établit un lien entre le présent et un temps passé qui peut être celui des origines, comme par exemple, dans le cas des États-Unis, le temps historique de la révolution américaine¹⁸. Un mythe national est donc le résultat de la construction d'un consensus sur le passé à travers un long processus de *mythification* de l'histoire¹⁹ qui nous fait glisser de l'histoire (« *history* ») au récit (« *story* »)²⁰.

¹⁰Bottici, *op. cit.*, p.203 ; La vision moderne suppose que l'information est un phénomène extrinsèque, indépendant de la perception humaine alors que la critique post-moderne considère que l'individu est un système de traitement de l'information qui intègre celle-ci de manière sélective, et crée au final ce qui est perçu comme « information ». Voir Bernard L. Brock, Robert Lee Scott, James W. Chesebro, *Methods of Rhetorical Criticism: a Twentieth-century Perspective*, Wayne State University Press, 1990 p. 435

¹¹ Fiala, *op. cit.*, p.22

¹² Robert Alan Segal, *Myth: a Very Short Introduction*, 2004, Oxford University Press, p. 4

¹³ Ethymologiquement *mythe*, *mythos*, signifie avant tout précisément « le récit ». Voir la définition du Littré. Disponible sur : ><http://www.littre.org/definition/mythe><, [Date de consultation : 18-02-2012]. Voir également Girardet, *op. cit.*, p.13, ou encore Hughes, *op. cit.*, p.2

¹⁴ Flood, *op. cit.*, p.108

¹⁵ Richard Slotkin, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, p.6

¹⁶ Flood indique également que le mythe se distingue des fables, des contes de fées, et des « *folktales* » parce que ceux-ci ne sont pas perçus comme des vérités sacrées par une communauté ou un groupe, Flood, *op. cit.*, p.27, p.32.

¹⁷ *Ibid.*, p.119

¹⁸ Voir Élise Marienstras, « Mythes modernes, entre révolutions et nations : l'exemple des États-Unis », 2003, *Alizés*

¹⁹ Slotkin, *op. cit.*, p.9

²⁰ Luc Benoît A La Guillaume, *Les discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, 2003, L'Harmattan, p.198

Un processus en continu

Cette *mythification* consiste à donner au passé une valeur éminemment explicative du présent.²¹ Il ne s'agit donc pas tant d'un objet fini que d'un processus en continu qui s'adapte aux changements des circonstances et qui se situe du point de vue du présent. C'est notamment la thèse de Chiara Bottici dans son livre *A Philosophy of Political Myth*, (2010), qui s'appuie en partie sur les travaux du philosophe allemand Hans Blumenberg²². Cet aspect dynamique du mythe politique se retrouve chez d'autres chercheurs, comme Brunner, Coe, Esch ou Roof²³. Wilber Caldwell va plus loin et considère que c'est lorsque ce processus est oublié que la nation nous apparaît comme « naturelle » et finalement comme « en dehors du temps », ce qui correspond à l'idée d'Élise Marienstras d'un temps mythique en rupture avec l'histoire²⁴. Pour Fiala, la crédibilité du récit mythique vient de sa persistance dans le temps à travers la tradition par la transmission du récit mythique à chaque génération²⁵.

Une forme dramatique (pathos / structure binaire)

Une seconde caractéristique essentielle de ce récit est sa forme dramatique²⁶. Il y a ainsi toujours dans le mythe une part de *pathos* (émotion) et de théâtralisation, mise en œuvre notamment par l'utilisation d'un langage métaphorique²⁷ et d'une structure souvent binaire²⁸. Si, comme le pensent Bottici et Esch, le récit mythique ne peut être défini par son contenu, puisque celui-ci varie selon les préoccupations du présent, il peut cependant l'être par sa forme (narrative et dramatique), ainsi par que sa dimension temporelle (lien entre passé et présent).

Ces caractéristiques sont utiles à notre tentative de définition mais elles demeurent floues et ne permettent pas forcément de distinguer un récit mythique dans un discours politique. De plus, d'autres difficultés apparaissent : ainsi Edelman et Bennett notent à juste titre qu'un discours politique ne présente que très rarement une forme narrative pure : il tend à mêler récit, argument, description et prescription. Des mythes politiques peuvent aussi être

²¹ Girardet, *op. cit.*, p.13

²² Bottici, *op. cit.*, p.7

²³ Voir Ronald Brunner, « Myth and American Politics », *Policy Science*, 1994, N°27; Kevin Coe, « The Language of Freedom in the American Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol. 37, N° 3 ; Joanne Esch, « Legitimizing the “War on Terror”- Political Myth in Official-Level », *Political Psychology*, 2010, Vol. 31, N°3 ; Wade Clark Roof, « American Presidential Rhetoric from Ronald Reagan to George W. Bush: Another Look at Civil Religion », *Social Compass*, N°52, 2009, Vol. 2.

²⁴ Wilber Caldwell, *American Narcissism: the Myth of National Superiority*, 2006, Algora Publishing, p.19; Élise Marienstras, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, 1976, François Maspero (Chapitre 1).

²⁵ Fiala, *op. cit.*, p. 16

²⁶ Bottici, *op. cit.*, p.196, voir également Henry Tudor, *Political Myth*, (1972), p.17 cité dans James Combs, E. Nimmo, Dan, *Subliminal Politics, Myths & Mythmakers in America*, 1980, Prentice-Hall, p.19; ou bien encore Osborn et Osborn, pour qui le *mythos* se réfère à des récits de sociétés « *that illustrate the values, faith, and feelings that make up the social character of a people* », dans Osborn, et Osborn, S. (1994). *Public speaking*, p.408, cité dans David Sutton, « On Mythic Criticism: A Proposed Compromise », *Communication Reports*, 1997, Vol 10, N°2, p. 211.

²⁷ Slotkin, *op. cit.*, p.6

²⁸ Ainsi le mythe héroïque est pour partie basée sur une vision binaire qui oppose la civilisation à la barbarie, dans Esch, *op. cit.*, p.370

évoqués par des références fragmentées, des allusions indirectes, des citations, des expressions métonymiques ou métaphoriques, voire de simples mots²⁹.

Mythes modernes et mythes traditionnels.

Dans son étude des mythes politiques de nos sociétés occidentales, l'historien Raoul Girardet notait la proximité des mythes politiques modernes avec les mythes sacrés des sociétés traditionnelles, une observation faite également par d'autres chercheurs³⁰. Christopher Flood estime que le mythe politique est, tout comme le mythe traditionnel, constitué, en partie du moins, de récits fondateurs qui parlent de renaissance et de renouveau par le biais d'exploits de héros culturels, avec une tonalité parfois eschatologique³¹. Dans son analyse des mythes fondateurs de la nation américaine, Élise Marienstras voit également un rapport étroit entre les mythes politiques modernes, notamment dans les sociétés nées de la colonisation, et ceux des sociétés archaïques³². Elle examine par exemple le processus qui a conduit au culte des héros fondateurs, à la sacralisation des textes (Constitution et Déclaration d'Indépendance), et au thème de la rupture avec l'histoire, de la création et du recommencement, au cœur de la mythologie américaine.

Le mythe politique national

Ce qui rend un mythe « politique » n'est pas son contenu (politique), mais le fait qu'il donne du sens aux conditions politiques spécifiques d'un groupe social ou d'une société³³. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe un rapport étroit entre mythe politique et idéologie, comme le note un certain nombre de chercheurs³⁴. Si l'on considère une idéologie comme étant un « ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action »³⁵, le mythe en serait sa dramatisation dans une forme narrative.

²⁹ Flood, *op. cit.*, p.84-85. On note par ailleurs que Roland Barthes par exemple ne s'intéressait pas au mythe en tant que récit puisqu'il considérait qu'un mythe pouvait être véhiculé par une simple image ou un objet, dans Barthes, *op. cit.*,

³⁰ Girardet, *op. cit.*, p.15; Voir également Marienstras, *Mythes modernes*, *op. cit.*; Flood, *op. cit.*, Fiala, *op. cit.*

³¹ Flood, *op. cit.*, p.41. Selon le Trésor de la Langue Française Informatisé inclus dans le portail du *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales* (CNRTL ci-après), l'eschatologie signifie « la doctrine relative au jugement dernier et au salut assigné aux fins dernières de l'homme, de l'histoire et du monde ». Le CNRTL est un portail créé par le CNRS en 2005 qui donne accès à plusieurs dictionnaires de référence dont le *Trésor de la langue française* informatisé, le *Dictionnaire de l'Académie française* ainsi que des dictionnaires des synonymes, des antonymes, etc. Les définitions des termes français que nous donnons proviennent toutes de ce portail et sont disponibles sur les liens que nous indiquons. Disponible sur :

> <http://www.cnrtl.fr/definition/eschatologie><. [Date de consultation : 10-01-2012].

³² Élise Marienstras, *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*, 1988, Gallimard, p. 338.

³³ Bottici, *op. cit.*, p.180

³⁴ Voir notamment Jonathan Charteris-Black, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, 2004, Palgrave Macmillan, p. 7 ; ou encore Flood, *op. cit.*, p.5, Bennett, *op. cit.*, p.176; Slotkin, *op. cit.*, p.5.

³⁵ Définition du CNRTL. Disponible sur ><http://www.cnrtl.fr/lexicographie/id%C3%A9ologie><. [Date de consultation : 04-11-2012].

Roland Barthes suggérait déjà que le mythe était un outil de l'idéologie³⁶. C'est cette idée que reprend Richard Slotkin dans son étude des mythes américains³⁷ ou encore Christopher Flood pour qui le mythe est une forme de discours idéologique et la fabrication du mythe une caractéristique de la vie politique³⁸. Pour le linguiste Jonathan Charteris-Black, le mythe est également un moyen courant de communiquer une idéologie, mais alors que l'idéologie se situerait au niveau du conscient, le mythe, lui, se situerait au niveau de l'inconscient.³⁹ C'est un point important sur lequel nous serons amené à revenir. Sans entrer dans des considérations psychologiques souvent controversées, il est intéressant de noter que, comme le souligne Lance Bennett⁴⁰, quand le mythe se traduit en termes politiques, il n'est pas transféré en terme rationnel mais au moyen d'une mise en scène dramatique. Le pathos⁴¹ est donc un élément essentiel du mythe. Ainsi les politiques (« *policies* ») sont souvent évaluées non pas par rapport à des critères empiriques rationnels mais par rapport aux mythes prédominants.

Finalement, le mythe politique n'est pas ce que les gens voient mais ce avec quoi ils voient, des sortes de lunettes de lecture cognitive⁴² du contexte social et politique dans lequel ils vivent. Un mythe politique n'est donc pas universel, et ce qui est mythe pour un peuple peut être une simple histoire, voire une fiction pour un autre⁴³. Ce qui semble universel, en revanche, est le fait que toute communauté et toute nation est constitutive d'un mythe politique qui lui est propre. Celui-ci remplit donc des fonctions qui sont, elles, universelles.

Présence du sacré

Si pour Bottici, tous les mythes ne sont pas forcément sacrés⁴⁴, force est de constater que pour nombre de théoriciens du mythe, la notion de sacré est au centre des discussions, que l'approche soit sociologique, philosophique, ou politique⁴⁵.

Pour le politologue Henry Tudor, l'efficacité du mythe est précisément liée à sa proximité avec le sacré.⁴⁶ Ainsi, la contradiction de ce que dit le récit mythique avec les faits réels ne détruit pas pour autant ce mythe puisque ce n'est pas la vérité qu'il contient qui donne une existence au mythe mais le fait qu'il soit cru comme vrai par un groupe, une société ou une

³⁶ Roland Barthes, *Mythologies*, 1957, Edition du Seuil, p. 216.

³⁷ Slotkin, *op. cit.*, p.5

³⁸ Flood, *op. cit.*, p.11

³⁹ Jonathan Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric: The Persuasive Power of Metaphor*, 2011, Palgrave Macmillan, p.22

⁴⁰ Bennett, *op. cit.*, p.173

⁴¹ *Pathos* est ici utilisé selon la définition de la rhétorique, à savoir, « la partie de la rhétorique qui traite des moyens propres à émouvoir l'auditeur », CNRTL Disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/definition/pathos><. [Date de consultation : 03-02-2012].

⁴² « *lenses through which we see the world* », Bottici, *op. cit.*, p.225

⁴³ *Id.*, p.124

⁴⁴ *Ibid.*, p.128

⁴⁵ De Tylor à Jung, de Durkheim, à Levy-Strauss, de Barthes à Eliade, de Tudor à Sorel, dans Segal, *op. cit.*

⁴⁶ Henry Tudor, *Political Myth*, 1972, cité dans Flood, *op. cit.*, p.44

nation. Pour le philosophe Ernest Cassirer, c'est justement l'irrationalité du mythe qui le rend résistant à la réfutation rationnelle⁴⁷. De même pour le philosophe Andrew Fiala, ce qui caractérise le mythe est son acceptation sans preuve et sans contestation (« *uncritically* »)⁴⁸ car une démonstration de la fausseté des faits ne déconcerte en aucune façon les croyants du mythe. Nous sommes ici donc proches du domaine religieux. Ainsi Brunner n'hésite pas à parler des mythes politiques en termes de foi, une foi qui serait réaffirmée et redéfinie dans le discours politique à chaque génération. Girardet voyait dans l'aspect polymorphe du mythe politique une autre similitude avec le mythe religieux⁴⁹. Enfin, le fondateur de la sociologie moderne, Émile Durkheim localisait déjà lui aussi le sacré dans l'expérience collective et considérait l'appartenance sociale comme étant essentiellement la racine de la religion et du mythe⁵⁰.

Dans une perspective cognitive, il est intéressant de noter le parallèle entre cette notion de sacré et la forme narrative du récit mythique, notamment une forte dramatisation et une structure binaire qui le rapproche ainsi du récit religieux, et qui met l'émotion qu'il suscite au service de la croyance. Cette dramatisation se retrouve dans les nombreux rites et rituels du domaine politique⁵¹. Bennet note que les rituels forment les perceptions publiques d'une réalité continue à travers la réalisation dramatique des mythes⁵². Pour Wade Roof, chercheur en sciences religieuses, les mythes politiques sont justement activés à travers des rituels, particulièrement dans des périodes de menace nationale⁵³.

Ces rituels se retrouvent par exemple dans la commémoration des guerres car, comme le rappellent Marvin et Ingle, les nations tendent à voir leur histoire en termes de moments de fondement par le sacrifice collectif (guerre ou révolutions). La nation est par ailleurs le seul groupe à pouvoir exiger légalement le sacrifice de ses membres. Dans ces moments, les mythes sont « absolutisés » et transformés en réalités réifiées considérées comme littéralement vraies⁵⁴. Certains spécialistes du discours politique notent l'aspect ritualiste de certains discours présidentiels américains. Benoit A La Guillaume compare ainsi les discours d'investiture à un véritable rite de passage⁵⁵. Il reprend l'analyse de Campbell et Jamieson, qui dans leur ouvrage majeur sur les discours présidentiels américains, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done*

⁴⁷ *Id.*, p.74; Ainsi aux États-Unis, l'échec d'une politique sociale d'aide aux pauvres ne sera pas forcément vu comme un échec de la collectivité, ni comme une remise en cause du rêve américain mais comme l'échec personnel d'individus, renforçant par la même le mythe de la responsabilité individuelle. Voir également Bennett, *op. cit.*, p.173.

⁴⁸ Fiala, *op. cit.*, p.15

⁴⁹ Girardet, *op. cit.*, p.15

⁵⁰ Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 2003, Presses Universitaires de France p. 222

⁵¹ Voir à ce propos Murray Edelman, *Constructing the Political Spectacle*, 1995, University of Chicago Press.

⁵² Bennett, *op. cit.*, p.174

⁵³ Roof, *op. cit.*, p.287

⁵⁴ Nous reprenons ici le terme anglais « *absolutize* » utilisé par l'historien Richard Hughes qui signifie une croyance absolue qui confond un idéal avec la réalité du présent, Hughes, *op. cit.*, p.3

⁵⁵ Benoit A La Guillaume, *op. cit.*, p.32

in Words, soulignent l'aspect ritualiste des discours épидictiques, à savoir les discours cérémonieux de louange ou de blâme, dont l'intemporalité est un élément clé, et est à mettre en rapport avec le *illud tempus*, le temps mythique décrit par Mircea Eliade⁵⁶. Le rapport entre rituel et mythe est toutefois complexe car, si les rituels restent inchangés, les mythes sont toujours liés à un présent et sont donc par définition changeants. On peut émettre l'hypothèse d'une coexistence entre des éléments de permanence (ceux du rituel par exemple) et des éléments variables du récit mythique, même si ceux-ci ne sont pas vus comme tels par les croyants du mythe.

Un autre aspect de la présence de sacré dans le mythe politique qui le rapproche du mythe religieux des sociétés traditionnelles est l'évocation de figures héroïques. Ainsi le culte de la personnalité a toujours été, selon Bennett, une force dominante de la politique américaine et c'est un élément de nombreux rituels⁵⁷. Élise Marienstras va plus loin en parlant de véritable culte des héros fondateurs de la nation comme si l'on parlait de personnages presque « surhumains », qu'il s'agisse des Pères signataires de la Déclaration, des rédacteurs de la Constitution, ou des combattants de la guerre d'indépendance avec Washington comme le premier d'entre eux. Mais les présidents peuvent aussi remplir une autre fonction nécessaire aux mythes, celle de conteur de la nation⁵⁸ ou de prophète, voire de roi ou de grand prêtre de la nation⁵⁹.

Le mythe moderne se rapproche donc du mythe archaïque non seulement par sa forme narrative, dramatique, sa dimension temporelle mais également par une forte présence du sacré. La présence du sacré dans le mythe politique moderne, bien que parfois sous-jacente n'en est donc pas moins réelle, et peut prendre plusieurs formes : la foi en un credo, des rituels, ou des personnages divinisés par exemple. On peut à ce stade se demander d'ailleurs ce qui distingue finalement le mythe politique des mythes religieux ou de ceux des sociétés premières. Le concept bien connu de « religion civile » défini par Rousseau, puis développé par Durkheim, et

⁵⁶ Notre analyse reprend notamment la catégorisation des discours développée par deux chercheuses en communication, Karlyn K. Campbell et Kathleen H. Jamieson, dont l'ouvrage très influent dans la recherche en rhétorique présidentielle énonce et définit des genres de discours présidentiels, basée sur la rhétorique aristotélicienne classique, Karlyn Campbell, Kathleen Jamieson, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago Press.

⁵⁷ Bennett, *op. cit.*, p.177-178

⁵⁸ Kevin Coe, David Scott Domke, *The God Strategy How Religion Became a Political Weapon in America*, 2010, Oxford University Press p.53; Leroy Dorsey, « The Rhetorical Presidency and the Myth of the American Dream », dans James Arnt Aune, (dir.), Martin J. Medhurst (dir.), *The Prospect of Presidential Rhetoric*, 2008, Texas A&M University Press p.152; Elvin T. Lim, « Five Trends in Presidential Rhetoric: An Analysis of Rhetoric from George Washington to Bill Clinton », *Presidential Studies Quarterly*, 2002, Vol. 32, N°2, p.244; Kevin Coe, *op. cit.*, p.385; Roof, *op. cit.*, p.394.

⁵⁹ Christopher Hart, « Analysing Political Discourse: Toward a Cognitive Approach », *Critical Discourse Studies*, 2005, Vol.2, N°2, p.34, 127, 136. Cependant, comme le rappelle Chilton, « il ne faut cependant pas oublier que dans la culture religieuse américaine n'importe quel profane a le droit d'affirmer sa croyance en public » ; dans Paul Chilton, *Analyzing Political Discourse*, 2004, Routledge, p.189.

plus récemment par Bellah dans le cadre de la nation américaine vient alors à l'esprit et semble être le terme idéal qui réunit les concepts de nation et de religion⁶⁰

Religion civile ou mythe politique?

Le mythe politique national américain semble correspondre à ce qui est communément appelé « une religion civile », à savoir un mélange de croyances religieuses et laïques, où les croyances religieuses auraient été, d'une certaine manière, nationalisées et où la vie nationale aurait été, quant à elle, rendue religieuse⁶¹. La « religion civile » est une expression attribuée à Rousseau mais popularisée par le sociologue Robert Bellah dans les années soixante. Elle signifie dans le contexte américain que les sentiments et les rituels nationaux formeraient une véritable *religion civile* qui serait fondée à la fois sur le puritanisme et le républicanisme classique⁶². Pour Bellah, si la souveraineté vient du peuple, de manière implicite, la souveraineté ultime est attribuée à Dieu. Ceci expliquerait notamment que les références à Dieu soient indissociables des discours présidentiels américains lors des occasions solennelles. Au cœur de cette religion civile, il y a le monothéisme⁶³ dans lequel Dieu reste vague, œcuménique⁶⁴, « abstrait », « désincarné », et où Jésus-Christ n'est pas mentionné⁶⁵. Il s'agit donc, selon Bellah, d'un Dieu « unitarien », austère, davantage lié à l'ordre, la loi et le droit qu'au salut et à l'amour⁶⁶. En invoquant un « Dieu culturellement situé, mais confessionnellement peu défini », pour reprendre la formule de Sébastien Fath, la religion civile permet la sacralisation d'un consensus national⁶⁷. La définition de Bellah conçoit l'idée de religion civile comme un phénomène spontané lié au sacré (défini comme « à part » ou « interdit »)⁶⁸. De ce point de vue fonctionnel, la religion civile est donc proche du mythe. Tout comme le mythe politique, la religion civile a donc pour tâche de souder la nation en un seul corps national⁶⁹ et elle permettrait la sacralisation de ce consensus⁷⁰ à travers une collection de normes et de valeurs partagées⁷¹. Dans le cadre bien spécifique des États-Unis, où la religion

⁶⁰ Robert Neely Bellah, « Civil Religion in America », *Dædalus, Journal of the American Academy of Arts and Sciences*, 1967, Vol. 96, N° 1.

⁶¹ Notre traduction de "religionized" utilisé par Pierre-Henry Prélôt, « American Civil Religion as Seen from France », *G. Washington International Review*, 2010, Vol. 41, N°4, p.918.

⁶² Philip Gorski, « Barack Obama and Civil Religion », *Political Power and Social Theory*, 2011, Vol. 22, p.2

⁶³ David Fontana, « Obama and the American Civil Religion from the Political Left », *George Washington International Reviews*, 2010, Vol. 41, N°4, p.912.

⁶⁴ Benoit A La Guillaume, *op. cit.*, p.67

⁶⁵ Dennis Lacorne, *De la religion en Amérique : Essai d'histoire politique*, 2007, Editions Gallimard, p.204.

⁶⁶ Nicole Guétin, *Religious Ideology in American Politics*, 2009, McFarland, p.159

⁶⁷ Sébastien Fath, *Dieu bénisse l'Amérique ! La religion de la Maison-Blanche*, 2004, p.47-48

⁶⁸ Angrosino, *op. cit.*, p.398

⁶⁹ Marienstras, *Nous, le peuple*, *op. cit.*, p.377

⁷⁰ Fath, *op. cit.*, p.48

⁷¹ Jose Santiago, « From "Civil Religion" to Nationalism as the Religion of Modern Times: Rethinking a Complex Relationship », *Journal for the Scientific Study of Religion*, 2009, Vol., 48, n° 2, p.399

a toujours fait partie intégrante de la politique depuis le discours inaugural de Washington⁷², le terme de « religion civile » semble donc particulièrement pertinent. Si un « mur de séparation », pour reprendre le terme de Jefferson, existe bien entre politique et religion, un mur d'ailleurs garanti par l'article 6 de la Constitution⁷³, il reste que dans la réalité quotidienne, les frontières entre politique et religion sont souvent floues⁷⁴. On peut trouver dans cette problématique une certaine actualité politique, étant donné la résurgence de la rhétorique religieuse dans les discours présidentiels depuis les années quatre-vingt⁷⁵, commencée sous la présidence de Reagan⁷⁶, voire celle de Carter, comme le souligne Denis Lacorne qui voit d'ailleurs chez G.W Bush « l'apogée d'un cycle de religiosité présidentielle »⁷⁷. Il est également plausible que les attaques du 11 Septembre 2001 aient accéléré ce retour du sacré⁷⁸. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'il y ait un regain d'intérêt de la recherche pour la religion civile comme explication du nationalisme américain⁷⁹.

Toutefois, le terme de « religion civile » fait débat. Tout d'abord, c'est un concept critiqué par les sociologues pour son manque de données empiriques, et par les historiens et politologues pour sa définition trop vague et pour son approche fonctionnaliste, ainsi que des concepts peu clairs⁸⁰. Mais, en dehors même de ces controverses, le choix de « mythe national » plutôt que « religion civile » pour rendre compte de l'identité nationale ou d'un quelconque consensus national aux États-Unis⁸¹ s'appuie sur un certain nombre d'arguments qui méritent d'être développés étant donné l'importance du terme dans la recherche.

Un récit « sacré » plus que « religieux »

En réalité, la religion civile n'a que peu de rapport avec la religion au sens traditionnel⁸². Et d'ailleurs, un nombre grandissant de chercheurs considère aujourd'hui le terme comme obsolète de ce point de vue. Pour Camille Froidevaux « l'expression 'religion civile' est en fait assez trompeuse: il ne s'agit pas d'une religion au sens strict du terme, car elle ne fournit pas de justification ultime à la finitude humaine, pas plus qu'elle ne prétend mettre en relation l'ici-

⁷² Coe, Domke, *op. cit.*, p.6; Lacorne, *op. cit.*,p.145

⁷³ Lacorne, *op. cit.*, p. 201, p.205

⁷⁴ Pour prendre un exemple précis, on peut citer la « Journée de Prière Nationale » (« *National Day of Prayer* ») instituée en 1952 par un acte du Congrès qui est donc ainsi devenu un événement annuel officiel dans le calendrier civique, cité dans Fath, *op. cit.*,p.58.

⁷⁵ Roof, *op. cit.*,p.286

⁷⁶ Coe, Domke, *op. cit.*, p.35

⁷⁷ Lacorne, *op. cit.*, p. 179

⁷⁸ Fath, *op. cit.*,p.200-201

⁷⁹ Santiago, *op. cit.*,p.394

⁸⁰ Matteo Bortolini, « The Trap of Intellectual Success: Robert N. Bellah, the American Civil Religion Debate, and the Sociology of Knowledge », *Theory and Society*, 2010, Vol. 41, N°2.

⁸¹ L'identité nationale définie par la « religion civile » contemporaine exclurait ainsi entre 1/4 et 1/3 des Américains dans Frederick Gedicks, « American Civil Religion: An Idea Whose Time is Past? », *George Washington International Law Review*, 2010, Vol. 41, N°4, p.899.

⁸² John F. Wilson, *Public Religion in American Culture*, 1979 cité dans McCartney, 2011, p.33 ; Fath, *op. cit.*,p.277; Marienstras, *Nous, le peuple*, *op. cit.*,p.392; Santiago, *op. cit.*,p.398

*bas et l'au-delà*⁸³. » Par ailleurs, alors qu'une partie de la société se détourne de la religion traditionnelle, l'expression semble ne plus refléter un consensus identitaire. Sébastien Fath fait l'hypothèse d'une nouvelle phase de la religion civile « *plus sécularisée, plus découplée en tout cas du christianisme*⁸⁴. » La religion civile est de plus en plus sécularisée⁸⁵. Ceci peut s'expliquer par le fait que le mode de vie américain lui-même est devenu plus sécularisé⁸⁶ dans une société où les films ont remplacé la Bible, et les super-héros ont remplacé les prophètes de l'*Ancien Testament*, et dans laquelle les Américains apprennent la mystique de la violence du combat entre le Bien et le Mal dans les loisirs populaires⁸⁷. Bellah lui-même reconnaît que la notion de séparation entre Bien et Mal a été sécularisée et fait partie de la culture populaire. Le capitalisme, enfin, a donné naissance à une version sécularisée du protestantisme qui opère à travers la culture de consommation de masse et l'idéologie d'un épanouissement de soi privatisé⁸⁸. Or il est clair que la sanctification de la consommation est bien loin du cadre moral du dieu, même déiste, de la religion civile.

Enfin, n'oublions pas que si une croyance religieuse peut être abandonnée, il est presque impossible de vivre en dehors d'une nation. C'est, comme le souligne Agnieszka Monnet, un aspect ignoré par Bellah⁸⁹. Alors que la religion aspire à l'universalisme, la religion civile, elle, n'est pas transférable à d'autres nations⁹⁰. Si les mythes nationaux sont, comme on l'a vu, intimement liés au sacré, ils ne peuvent se limiter à une religion, notamment au christianisme.

Politisation de la religion

Par ailleurs, si le terme « religion civile » ne reflète pas (ou plus) un véritable consensus, c'est non seulement en raison de la sécularisation et de la diversification de la société américaine, mais aussi à cause de la politisation de la religion. Frederick Gedicks note ainsi que la religion civile ne peut plus fonctionner comme source d'identité nationale en raison de l'appropriation de ses symboles par les conservateurs évangéliques et catholiques⁹¹. Ces derniers interprètent par exemple les Pères Fondateurs comme de fidèles chrétiens⁹², prenant

⁸³ Froidevaux, 2009 p. 110

⁸⁴ Fath, *op. cit.*, p.196

⁸⁵ *Id.* p.195; Marienstrass, *Nous, le peuple, op. cit.*, p.397

⁸⁶ Fath, *op. cit.*, p.212

⁸⁷ Robert Jewett, John Shelton Lawrence, *Captain America And The Crusade Against Evil: The Dilemma Of Zealous Nationalism*, 2003, Grand Rapids, Mich. : W.B. Ederman p.154.

⁸⁸ Robert Bellah, « Righteous Empire: How does a Nation that Hates Taxes and Distrusts Big Government Launch an Empire? », *Christian Century*, 08 mars 2003, Vol. 120, No. 5.

⁸⁹ Agnieszka Soltysik Monnet, « War and National Renewal: Civil Religion and Blood Sacrifice in American Culture », *European Journal of American Studies*, 2012, Vol.7, N°2, p. 19.

⁹⁰ Marcela Cristi, *From Civil to Political Religion, the Intersection of Culture, Religion, and Politics*, 2001, Wilfrid Laurier University Press, p.3.

⁹¹ Gedicks, *op. cit.*, p.900

⁹² Roof, *op. cit.*, p.398

de grandes libertés avec la réalité historique et avec l'utilisation du langage religieux⁹³. Même si la stratégie religieuse est maintenant utilisée par les deux partis, des études des discours présidentiels ont montré que les références à Dieu étaient significativement plus nombreuses chez les Républicains que chez les Démocrates, avec, de ce point de vue, un tournant décisif dans les discours de Reagan⁹⁴.

Déjà en 1975, Bellah notait que la religion civile américaine était devenue « une coque vide et brisée » (« *empty and broken shell* »), et que les mutations spirituelles et culturelles des États-Unis tendaient à donner « naissance à de nouveaux mythes américains »⁹⁵. Les changements dans les valeurs familiales et sexuelles de ces trente dernières années n'ont fait qu'accentuer ce processus.

Une croyance de l'inconscient

Enfin, contrairement à la religion, qui peut être clairement identifiée comme telle par le croyant, le mythe, lui, opère largement à un niveau inconscient⁹⁶. Lorsque par exemple le terme « Dieu » est invoqué, il est clairement identifié par l'auditoire, croyant ou pas, comme étant religieux alors qu'un terme comme « liberté » n'est jamais identifié comme évoquant un mythe, mais comme un fait historique, social ou politique. En effet, un élément linguistique peut être mythiquement encodé⁹⁷ et servir de déclencheur lexical d'une structure narrative entière⁹⁸ tout en passant inaperçu. Ceci est d'ailleurs en corrélation avec l'hypothèse élaborée précédemment que la nation apparaît comme « naturelle » en raison d'un long processus de mythification à travers les générations⁹⁹.

Mythes et discours.

Présidence symbolique, présidence rhétorique

Le choix des discours présidentiels est motivé par le statut particulier du président dans les institutions américaines. Le président est en effet le seul représentant politique élu par l'ensemble des citoyens américains, bien que de manière indirecte, et le seul responsable devant

⁹³ Cette politisation du religieux trouve son origine dans la stratégie sudiste du parti républicain au lendemain de l'adoption des droits civiques. Une stratégie sudiste qui a consisté en "*l'adoption par les élites républicaines de valeurs culturelles et religieuses propres à l'électorat blanc, évangélique et sudiste*", nous dit Denis Lacorne, dans Lacorne, *op. cit.*, p.180

⁹⁴ Coe, Domke, *op. cit.*, p.35

⁹⁵ Bellah, *The Broken Covenant, American Civil Religion in Time of Trial*, NY, Seabury, 1975, cité dans Fath, *op. cit.*, p.196

⁹⁶ Jonathan Charteris-Black, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, 2004, Palgrave Macmillan, p.24; Roof, *op. cit.*, p.287; Anderson, *op. cit.*, p.21

⁹⁷ Esch, *op. cit.*, p.363

⁹⁸ Murray Edelman, « Language, Myths and Rhetoric » (1975), *Society*, 1998, Vol. 35, N° 2, p.134

⁹⁹ Caldwell, *op. cit.*, p.19

toute la nation¹⁰⁰. Il est donc le personnage politique le plus à même à posséder le « pouvoir symbolique » indispensable au diseur de mythe¹⁰¹, et cela, malgré les scandales qui ont entaché la présidence depuis les années soixante-dix. Son statut de commandant en chef des armées lui donne constitutionnellement un pouvoir particulier, et son individualité, son unicité même, lui confèrent également une présence médiatique unique par rapport à la diversité de la classe politique. Enfin, la prérogative médiatique et rhétorique du président lui permet en partie de façonner (*frame*) l'agenda politique et les termes de la discussion¹⁰². Cependant, cela ne signifie pas pour autant que le président possède un réel pouvoir d'influence sur l'opinion publique¹⁰³ et cette question fait débat chez les chercheurs en communication et sciences politiques, mais ce n'est pas le propos de notre recherche. Ce que l'on peut affirmer en revanche, c'est que le discours présidentiel est révélateur de l'identité nationale telle qu'elle est perçue et utilisée par les présidents, leurs conseillers et les écrivains de discours en raison même du rôle institutionnel de la présidence.

Repérage du discours mythique : métaphores et analogies.

L'un des théoriciens de littérature les plus influents du XX^e siècle, Northrop Frye, a établi un rapport direct entre mythe et métaphore, étayé par de nombreux exemples littéraires¹⁰⁴. En sciences politiques également, le politologue Murray Edelman considérait dès les années soixante-dix que les métaphores et métonymies évoquaient des structures cognitives mythiques¹⁰⁵. Plus récemment, Stephen Daniel voit même dans les métaphores des mythes en miniature¹⁰⁶. Les mythes nationaux sont en effet en grande partie métaphoriques¹⁰⁷, d'autant que la métaphore est l'un des outils linguistiques les plus utilisés en politique¹⁰⁸ (comme en

¹⁰⁰ Mary E. Stuckey, *Defining Americans: the Presidency and National Identity*, 2004, University Press of Kansas, p.7 ; Vanessa Beasley, *You, the people: American National Identity in Presidential Rhetoric*, 2004, Texas A&M University Press, p.8-9

¹⁰¹ Flood, *op. cit.*, p.90-91,

¹⁰² On peut s'appuyer sur la recherche en psychologie cognitive avec le principe de « l'effet de primauté » (« *Primacy Effect* ») qui dit que l'information reçue en premier déterminerait les perceptions d'un sujet qui seraient difficilement révisable à la lumière d'informations secondaires. (voir Flood, *op. cit.*, p.87)

¹⁰³ Ainsi pour G. C. Edwards, aucune recherche n'offre de preuve de l'impact de la rhétorique présidentielle sur l'opinion publique. On ne peut pas supposer que la rhétorique, même dans les mains du rhétoricien le plus habile, influence directement l'opinion publique (ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a aucune influence). On n'en sait pas suffisamment sur l'impact de la rhétorique et on ne devrait donc pas présupposer son importance. Il faut ainsi bien distinguer les données de l'opinion des élites reflétée par la couverture médiatique, les débats des intellectuels et les débats du congrès des celles de l'opinion publique (sondage). George C. Edwards, « Presidential Rhetoric: what difference does it make? » dans Medhurst, Martin J. (dir.), *Beyond the Rhetorical Presidency*, 2004, Texas A&M University Press p. 216-217

¹⁰⁴ Northrop Frye, *Myth and Metaphor: Selected Essays*, 1974-1988, 1992, University of Virginia Press, p.7.

¹⁰⁵ Murray Edelman, *op. cit.*, p. 134

¹⁰⁶ Stephen H. Daniel, *Myth, and Modern Philosophy*, (Philadelphia : Temple University Press, 1990) p.10, 12 cité dans Robert L. Ivie, *Democracy and America's War on Terror*, 2005, University of Alabama Press p.67.

¹⁰⁷ Slotkin, *op. cit.*, p.6

¹⁰⁸ Zev Bar-Lev, *Reframing Moral Politics*, 2007, Journal of Language and Politics, Vol. 6, N°3, p.463.

religion), particulièrement en politique étrangère¹⁰⁹ comme c'était déjà le cas à la naissance des nations modernes¹¹⁰ Les métaphores sont des éléments significatifs de l'expérience historique, culturelle et sociale d'un pays¹¹¹. Nous citerons ici l'étude majeure *Metaphors We Live By* du linguiste George Lakoff et du philosophe Mark Johnson qui ont développé l'idée de « métaphores conceptuelles » en mettant en évidence la cohérence entre les valeurs les plus fondamentales d'une culture (qui sont à la base des mythes) et la structure métaphorique de ses concepts les plus fondamentaux¹¹². Ils voient aussi un étroit rapport entre mythes et métaphores, soutenant même qu'on ne peut pas fonctionner sans mythe tandis que les mythes, eux, ne peuvent pas fonctionner sans métaphores¹¹³. Un procédé de repérage possible des mythes dans les discours présidentiels est donc l'analyse des métaphores¹¹⁴ mais nous devons pour cela comprendre et définir clairement ce que sont métaphores et analogies.

Bien plus qu'une figure de style, la métaphore est d'abord un instrument de compréhension. Selon le théoricien littéraire Kenneth Burke, c'est un « *outil pour voir quelque chose en termes de quelque chose d'autre* »¹¹⁵. Son fonctionnement est celui de la simplification puisqu'il consiste en une transformation de ce qui semble abstrait ou non familier en terme familier qui a du sens¹¹⁶ ? C'est donc un instrument de mythification de discours puisque le mythe consiste également en un processus de simplification qui forme un point de vue cohérent de la réalité et évoque en même temps des réactions émotionnelles¹¹⁷. Les sciences cognitives ont démontré que l'esprit d'un individu est limité dans sa capacité de traitement (« *process* ») de l'information, ce qui l'oblige à se fonder sur des schémas, à faire des raccourcis, et à simplifier¹¹⁸. C'est d'ailleurs quelque chose que nous expérimentons tous face à un sujet complexe. En ceci, l'analogie est similaire à la métaphore et est également un outil privilégié des discours politiques. Toutefois, l'analogie se distingue de la métaphore par le fait que le transfert de sens se fait dans le même domaine de comparaison. Ainsi l'analogie de la crise

¹⁰⁹ Keith L. Shimko, « The Power of Metaphors and the Metaphors of Power: The United States in the Cold War and After », dans Francis Beer (dir.), Christ'l De Landtsheer (dir.), *Metaphorical World Politics*, 2004, Michigan State University Press p.200.

¹¹⁰ Élise Marienstras note que déjà à l'époque coloniale, l'usage fréquent de termes parentaux pour parler de la nation est dénoncé par Thomas Paine qui y voyait des subterfuges hypocrites pour asservir les colonies, ce qui n'empêchera pas la jeune république américaine de reprendre très rapidement ces mêmes termes pour parler de la nouvelle nation. Marienstras, *Nous, le peuple*, op. cit., p.13, p.22

¹¹¹ Charteris-Black, *Corpus Approaches*, op. cit., p.85.

¹¹² George Lakoff, Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, 1981, University of Chicago Press p.22.

¹¹³ *Ibid.* p.186

¹¹⁴ Charteris-Black, *Corpus Approaches*, op. cit., p.24

¹¹⁵ Kenneth Burke, *A Grammar of Motives*, 1969, Berkeley & Los Angeles University of California Press, cité dans Beer, p.8. Comprendre implique de transformer le non-familier en termes familiers, Campbell, op. cit., p.4

¹¹⁶ Hart, 2005, p.3, Edelman, 1971, p.67 cité par Dale Herbeck, *Sports Metaphors and Public Policy: The Football Theme in Desert Storm Discourse*, dans Beer, De Landtsheer op. cit., p.128

¹¹⁷ Charteris-Black, *Corpus Approaches*, op. cit., p.28; Chilton, op. cit., p.201-202

¹¹⁸ Jerel A. Rosati, « The Power of Human Cognition in the Study of World Politics », *International Studies Review*, 2000, Vol. 2, N°3, p.57

amenant aux accords de Munich a été utilisée pour toutes les crises avec l'Union soviétique, Saddam Hussein ou Milošević. En ce sens, c'est également un outil de persuasion politique.

Si la métaphore et l'analogie visent à la compréhension, elles ne le font pas en ajoutant du sens mais en effectuant un remplacement de sens¹¹⁹, d'un domaine source vers un domaine cible. Ce faisant, elles attirent l'attention sur certains aspects tout en en écartant d'autres: ainsi la métaphore « la guerre contre la drogue » utilisée par l'administration de G.H. Bush offre un cadre interprétatif qui focalise l'attention sur l'aspect punitif et restrictif par rapport à des solutions de traitement, de prévention et de soins¹²⁰. Cette métaphore peut être également un signe révélateur de la sacralisation de la violence dans la mythologie américaine, même si une telle hypothèse doit être confirmée par l'existence d'un véritable réseau d'autres métaphores allant dans le même sens.

Théorie, méthode et analyse.

Cadre théorique.

L'analyse des mythes dans les discours présidentiels proposés dans cette thèse s'appuie principalement sur deux approches théoriques complémentaires du discours politique : la linguistique cognitive, avec notamment les thèses de George Lakoff, et l'analyse critique du discours qui par son interdisciplinarité, enrichit la réflexion sur le langage en tant que forme de pratique sociale et donc de construction de la réalité sociale¹²¹. Notre postulat de départ s'inspire également de la réflexion de Michel Foucault et des travaux plus récents d'Ernesto Laclau et Chantal Mouffe¹²². Il consiste à considérer que si le monde est une réalité indépendamment de l'être humain, son existence nous est inconcevable en dehors du langage et de nos traditions d'interprétation.

La linguistique cognitive et l'analyse critique du discours

La linguistique cognitive considère donc que tout mécanisme de pensée humaine (cognition) est par nature métaphorique¹²³. Ainsi Lakoff et Johnson ont démontré que notre langage quotidien est imprégné de métaphores qui constituent un système conceptuel fondé sur

¹¹⁹ Anne-Marie Gingras, « Les métaphores dans le langage politique », *Politique et Sociétés*, 1996, Vol.30, p.165

¹²⁰ Beer, De Landtsbeer *op. cit.*, p.28

¹²¹ Voir notamment : Paul Bayley, « Analyzing Language and Politics », *Università di Bologna*, 2005. Charteris-Black, *Corpus Approaches, op. cit.*, Adèle, « Introduction aux notions de contexte et d'acteurs sociaux en Critical Discourse Analysis », *Revue de sémio-linguistique des textes et discours (SEMEN)*, 2009, N°27.

¹²² Michel Foucault, « The Order of Discourse », *Language and Politics*, publié par Michel Sapiro, Oxford, 1984, p.127, Ernesto Laclau, Chantal Mouffe, *Hegemony and Scholastic Strategy : Towards a Radical Democratic Politics*, London, 1985, p. 108, cités dans David Campbell, *Writing Security: United-States Foreign Policy and the Politics of Identity*, 1998, University of Minnesota Press, p.6

¹²³ Ze Bar-Lev, « Reframing Moral Politics », *Journal of Language and Politics*, 2007, Vol. 6, N°3, p.463.

notre expérience physique et culturelle de la réalité¹²⁴. Il n'y a donc pas d'objectivité absolue, mais seulement une objectivité relative au système conceptuel d'une culture. Il faut noter par ailleurs que dans leur système conceptuel, Lakoff et Johnson considèrent également la métonymie et la synecdoque, qui, bien que différentes des métaphores puisqu'elles sont référentielles, constituent des tropes qui fonctionnent de façon similaire aux métaphores¹²⁵.

Dans ses travaux ultérieurs sur la métaphore conceptuelle, Lakoff s'est particulièrement intéressé au discours politique, et sa thèse principale est que les conservateurs voient le monde différemment des « libéraux »¹²⁶. Ainsi, le terme « liberté » qui est au centre du credo américain et des discours politiques, et qui évoque le mythe d'origine de la nation américaine, serait un concept contesté compris différemment selon la couleur politique¹²⁷. De même dans la métaphore classique de « la nation est une famille », Lakoff voit deux modèles distincts : un modèle conservateur, qu'il nomme celui du Père Strict (*Strict Father*), et un modèle progressiste, qu'il nomme celui du Parent Nourricier (*Nurturant Parent*)¹²⁸. Même si Lakoff peut être critiqué pour son parti pris et son travail aux côtés des Démocrates, ses deux modèles offrent des hypothèses de travail intéressantes. Notre hypothèse est que ces différences sont estompées dans le discours présidentiel qui s'adresse en principe non plus à un électorat mais à l'ensemble des citoyens. La recherche dans la compréhension des dynamiques de cognition, notamment en science politique est assez récente¹²⁹ et si la métaphore est depuis longtemps reconnue comme importante dans la rhétorique politique, elle ne l'est que récemment en termes cognitifs¹³⁰.

Un autre courant important de la recherche en science du langage est « l'analyse critique de discours » (« *Critical Discourse Analysis* » ou CDA) qui s'est développée dans les années

¹²⁴ Lakoff et Johnson montrent notamment l'importance des métaphores 'orientationnelles' qui font que nous traitons par exemple le temps sur le modèle de l'espace, mais aussi que nous avons tendance à voir la discussion sur le modèle de la guerre, etc,... Lakoff, Johnson, *op. cit.*, p.4

¹²⁵ *Ibid.*, p.36-37.

Métonymie : « Figure d'expression par laquelle on désigne une entité conceptuelle au moyen d'un terme qui, en langue, en signifie une autre, celle-ci étant, au départ, associée à la première par un rapport de contiguïté », CNRTL, Disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/definition/m%C3%A9tonymie><. [Date de consultation : 21-03-2012].

Synecdoque : « figure de rhétorique procédant par extension ou restriction de sens d'un terme: l'espèce pour le genre, la matière pour l'objet, le particulier pour le général et inversement. » (CNRTL, Disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/definition/syn%C3%A9cdoque><. [Date de consultation : 13-02-2012].

Tropes : « Figure par laquelle un mot prend une signification autre que son sens propre », CNRTL, Disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/definition/trope><. [Date de consultation : 14-09-2012].

¹²⁶ Ici, nous entendons le terme « libéral » dans le sens utilisé aux États-Unis, à savoir la gauche de l'échiquier politique américain, qui équivaudrait à peu près aux socio-démocrates européens.

¹²⁷ George Lakoff, *Whose Freedom? The Battle Over America's Most Important Idea*, 2006, Farrar, Strauss and Giroux.

¹²⁸ George Lakoff, *Moral Politics: What Conservatives Know that Liberals Don't*, 1996, University of Chicago Press p.12.

¹²⁹ Rosati, *op. cit.*, p.53

¹³⁰ Chilton, *op. cit.*, p.51

quatre-vingt dix et se base sur la recherche dans plusieurs disciplines, principalement la philosophie, la linguistique, les sciences cognitives et la sociologie. La CDA est un courant à prendre en compte pour toute analyse du discours politique : tout d'abord parce son objet de recherche est précisément le discours (oral ou écrit) ; ensuite parce que celui-ci est vu comme une pratique sociale¹³¹ et enfin parce que le discours constitue tout autant une pratique sociale qu'il est constitué par d'autres pratiques sociales¹³². En d'autres termes, le discours est façonné par les situations, les institutions et les structures sociales autant qu'il les forme¹³³. Cela renforce donc notre hypothèse que les mythes dans les discours présidentiels sont significatifs de l'identité nationale américaine telle qu'elle est perçue par le reste de la société américaine.

Limites des deux approches

L'analyse critique de discours (CDA) voit le discours politique uniquement en termes d'exploitation, de contrôle ou de distorsion des groupes sociaux ou des élites, pour préserver leur position dans une vision plus large qui considère le langage comme un instrument au service du pouvoir¹³⁴. La CDA est, en effet, socialement et politiquement engagée, soit dans une tradition marxiste, soit dans la tradition de gauche de Bourdieu, Habermas et Foucault¹³⁵. L'analyste est ainsi vu comme un sujet positionné socialement et politiquement et il fait donc partie de la théorie. L'utilisation de métaphores servirait ainsi à légitimer l'idéologie par la création de mythes, le consentement politique étant alors considéré comme largement fabriqué.¹³⁶ Cette approche prête le flanc aux accusations de parti pris. La CDA et la linguistique cognitive font partie de cette branche de la linguistique qui est politiquement engagée¹³⁷.

Si la quête d'une réalité unique et objective est illusoire, on peut cependant s'efforcer de distinguer le parti-pris de l'affirmation légitime en définissant une méthode scientifique d'analyse. C'est sur ce principe que nous nous basons, aussi ambitieux puisse-t-il sembler. Nous allons même jusqu'à suggérer que l'analyste est d'autant plus légitime à repérer et analyser les mythes politiques d'une nation qu'il est étranger, et donc extérieur à cette communauté.

¹³¹ Adèle Petitclerc, « Introduction aux notions de contexte et d'acteurs sociaux en Critical Discourse Analysis », *Revue de sémio-linguistique des textes et discours (SEMEN)*, 2009, N°27, p. 2.

¹³² *Ibid.* p.9.

¹³³ Fairclough, Mulderrig, Wodak, Norman Fairclough, Jane Mulderrig, Ruth Wodak « Critical Discourse Analysis », dans Teun A. Van Dijk (dir.), *Discourse Studies: a Multidisciplinary Introduction*, 2011, London: Sage, p. 357.

¹³⁴ *Ibid.*, p.98

¹³⁵ Petitclerc, *op. cit.*

¹³⁶ Charteris-Black, *Corpus Approaches, op. cit.*, p.206

¹³⁷ L'une des figures de la recherche en linguistique plus connues mais aussi les plus radicales est sans nul doute Noam Chomsky dont George Lakoff fut lui-même un disciple, avant de s'opposer à ses théories linguistiques mais dont il a suivi la trace dans un engagement politique médiatisé. George Lakoff a par ailleurs participé à la campagne de John Kerry en 2004, cité dans Bar-Lev, *op. cit.*, p.460

Il n'y a pas d'ailleurs forcément contradiction entre le fait que les mythes et les métaphores puissent être en partie des outils de manipulation politique et le fait qu'ils soient des révélateurs de l'inconscient individuel et des valeurs et croyances collectives d'une société. C'est sur ce dernier aspect que nous nous focaliserons. Nous considérons en effet les mythes politiques nationaux comme essentiellement une œuvre collective de l'ensemble de la communauté nationale. Comme le conclut Robert Ivie, la fabrication du consentement politique dans une démocratie libérale comme les États Unis est un phénomène culturel, c'est-à-dire le produit d'un nombre de forces économiques et sociales convergentes, et non pas le résultat d'ordres gouvernementaux, de menace et de coercition qui caractérisent les régimes totalitaires¹³⁸. Par ailleurs, comme le constatait le rhétoricien Michael McGee, l'élite elle-même semble prisonnière de la même fausse conscience collective communiquée par la politique. « L'idéologie tout comme le mythe transcende autant qu'elle influence la croyance et l'attitude des dirigeants aussi bien que des dirigés. »¹³⁹

Enfin, il est impossible de connaître les intentions de ceux qui « disent les mythes » et même si l'on peut toujours faire des inférences plausibles et donner des exemples de tentative de manipulation à des fins de propagande, il semble finalement bien difficile, voire impossible, d'établir scientifiquement jusqu'à quel point les idéologies et les discours influencent l'opinion publique¹⁴⁰. En ce qui concerne les présidents américains, George C. Edwards rappelle ainsi qu'aucune recherche scientifique n'offre de preuve réelle de l'impact de la rhétorique présidentielle sur l'opinion publique¹⁴¹. Une telle étude demanderait de distinguer plusieurs types de réception : le public présent, le public au sens large (téléspectateur) et les journalistes et médias (y compris internet), ce qui dépasserait très largement le cadre de notre thèse. C'est pourquoi nous ne considérons le discours que comme un produit de la présidence en relation bien entendu avec le contexte politique de sa production. Bien que les mythes puissent servir à légitimer une politique et jouent un rôle important dans la construction de discours politique et dans la pratique politique¹⁴², ils déterminent surtout en bonne partie la perception du monde aussi bien des citoyens que des dirigeants politiques.

¹³⁸ Ivie, *op. cit.*, p.89

¹³⁹ Voir Michael C. McGee ; The « Ideograph » : A Link Between Rhetoric and Ideology, *Quarterly Journal of Speech*, 1980, p.5

¹⁴⁰ Flood, *op. cit.*, p.17; Paris, 2002, p. 433.

¹⁴¹ G. C. Edwards, Chap.10, *Presidential Rhetoric: what Difference Does It Make?*, dans Martin J. Medhurst *op. cit.*, 296 p.

¹⁴² Esch, *op. cit.*, p.386.

Corpus et analyse.

L'analyse sur laquelle s'appuie cette thèse se focalisera donc sur les métaphores conceptuelles liées à l'identité nationale. C'est à partir de ces métaphores que nous espérons faire émerger un modèle ou un cadre du récit mythique national tel qu'il est produit par les présidents américains. Cette recherche doit bien évidemment reposer sur le choix d'un corpus et d'une méthode d'analyse scientifique clairement définis, l'un étant dépendant de l'autre.

Analyse quantitative ou qualitative?

Il faut distinguer deux modèles d'analyse de discours : un modèle d'analyse quantitative, et un modèle d'analyse qualitative. Le modèle quantitatif mesure la fréquence de certains termes¹⁴³, et requiert l'utilisation d'un programme informatique qui permet de gérer un grand nombre de données et donc un large corpus. Le problème principal est que les résultats vont dépendre du codage des termes associés à des métaphores préalablement choisies et s'y limiter. Ainsi, une étude sur le concept de liberté dans les discours sera codée avec les termes « *freedom* », « *free* », « *liberty* », et « *liberties* », mais n'inclura pas forcément tous les termes associés à la liberté, comme « *choose* » par exemple¹⁴⁴. Ceci est d'autant plus vrai quand il s'agit de métaphores complexes qui peuvent présenter une grande variété de termes et d'associations de mots.

Le modèle qualitatif, quant à lui, permet de se focaliser davantage sur le sens des mots et leurs associations, pouvant par exemple leur donner une évaluation positive ou négative¹⁴⁵, mais il implique une lecture précise ce qui limite la taille du corpus à la capacité de lecture et d'analyse du chercheur. Idéalement, comme le précise le linguiste Jonathan Charteris-Black, il faudrait l'interaction de deux analyses. C'est ce que nous avons essayé de faire, en nous appuyant tout d'abord sur une analyse qualitative d'une partie ciblée du corpus (discours sur l'état de l'Union, discours d'investiture, discours de guerre, discours de crise et discours marquants, oraisons funèbres et discours de commémoration), puis sur une recherche à partir de mots clés et des conclusions d'autres chercheurs ayant procédé à des analyses quantitatives et qualitatives sur le reste du corpus, afin de croiser et affiner les résultats. Ce choix d'analyse croisée implique de définir des bornes temporelles au corpus et faire une sélection de discours en fonction de leur potentiel de contenu métaphorique.

¹⁴³ Charteris-Black, *Corpus Approaches*, op. cit., p.32.

¹⁴⁴ Kevin Coe, David Domke, « Petitioners or Prophets? Presidential Discourse, God, and the Ascendancy of Religious Conservatives », *Journal of Communication*, 2006, Vol. 56, p. 316

¹⁴⁵ Charteris-Black, *Corpus Approaches*, op. cit., p.32

Bornes temporelles : la période post-guerre froide

L'hypothèse que la fin de la guerre froide représente un changement majeur du récit national dans les discours présidentiels s'appuie sur plusieurs éléments. Tout d'abord, la guerre froide, avec son récit d'endigement, la présence d'un ennemi central et le scénario d'une possible fin du monde par le conflit nucléaire, a été ce que Jason Edwards appelle un « principe d'organisation » de la politique étrangère américaine¹⁴⁶. Mais elle a aussi influencé tous les autres domaines de la société américaine, de l'économie à la culture populaire, d'autant plus qu'il s'agissait finalement principalement d'une guerre imaginée, et qui a été sans doute favorable au discours mythique. Pendant plus de quarante ans, l'identité des États-Unis a en tout cas été façonnée par un récit binaire fondé sur une opposition clairement définie entre Bien et Mal, avec un ennemi clairement identifié. La fin de ce représentant unique de « l'empire du Mal »¹⁴⁷ est à la fois perçue comme une victoire pour l'Amérique, mais aussi comme une perte, non seulement d'un ennemi central¹⁴⁸, mais aussi du cadre de référence à travers lequel se sont compris tous les événements historiques pendant au moins quatre décennies¹⁴⁹. Il a donc fallu trouver des récits alternatifs au rôle des États-Unis dans le monde¹⁵⁰, ce qui provoque une remise en cause de son identité même.

La période post-guerre froide devrait donc marquer l'avènement d'un nouveau récit permettant à la nation de se redéfinir dans un monde complexe, apparemment chaotique et multipolaire, à travers un récit qui pourrait, dans un premier temps du moins, être une adaptation plus ou moins grande du récit qui existait pendant la guerre froide. C'est le cadre de ce récit qui nous intéresse.

L'analyse de discours proposé dans cette thèse commencera donc avec la présidence de George H. Bush et se terminera avec le discours sur l'état de l'Union de Barack Obama du 12 janvier 2016¹⁵¹. On note par ailleurs que cette période est riche en crises qui mettent en jeu la

¹⁴⁶ Jason Edwards, *Navigating the Post-Cold War World : President Clinton's Foreign Policy Rhetoric*, 2008, Lexington Books, p.830.

¹⁴⁷ Reagan, discours du 8 mars 1983. Disponible sur ><http://millercenter.org/president/speeches/speech-3409><. [Date de consultation : 27-03-2012].

¹⁴⁸ Edwards, *op. cit.*, p.830

¹⁴⁹ Kane, Thomas, *Foreign policy suppositions and commanding ideas, Argumentation and Advocacy*, 1991, N°28 p.80, cité dans Kathryn Olson, « Democratic Enlargement's Value Hierarchy and Rhetorical Forms: An Analysis of Clinton's Use of a Post-Cold War Symbolic Frame to Justify Military Interventions », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N°4, p.308.

¹⁵⁰ Timothy Cole, « Avoiding the Quagmire: Alternative Rhetorical Constructs for Post-Cold War American Foreign Policy », *Rhetoric and Public Affairs*, 1999, Vol. 2, N°3, p. 368-9.

¹⁵¹ La fin du corpus représente le moment où la phase de recherche et d'analyse des données fait place à la rédaction pour le doctorant.

définition même de la nation, dont la plus importante est sans nul doute les attaques terroristes du 11 septembre¹⁵².

Notre choix est donc guidé par l'intérêt pour une période au cours de laquelle les fondements de la mythologie nationale sont particulièrement remis en cause, ou du moins malmenés, soit par des crises, soit par des situations (nationales ou internationales) inhabituelles ou trop complexes qui demandent le recours au mythe et le rendent a priori plus visible et nécessaire dans les discours.

La théorie du genre

La période post-guerre froide étant relativement longue, le nombre de discours doit être limité dans une perspective d'analyse qualitative. Le principe de base est de constituer un corpus dans lesquels les mythes sont le plus susceptibles d'être des éléments visibles et cruciaux des discours. Pour cela, nous nous appuyons en partie sur une catégorisation par genre des discours communément utilisée en communication présidentielle et en rhétorique¹⁵³ qui se fonde sur l'idée que certains types de discours présentent des schémas récurrents. Notre recherche s'est focalisée dans un premier temps sur les deux genres de discours les plus ritualistes et les plus susceptibles de contenir du récit mythique¹⁵⁴ : les discours sur l'état de l'Union et les discours d'investiture.

Discours sur l'état de l'Union¹⁵⁵

Les discours sur l'état de l'Union sont les seuls discours exigés par la Constitution. Ils sont plutôt *délibératifs*¹⁵⁶ puisqu'ils annoncent le cadre général d'une politique gouvernementale, parfois résumée par un slogan¹⁵⁷, mais ils contiennent également des

¹⁵² On pense ici à une série d'événements majeurs comme la chute du mur de Berlin, la guerre du Golfe, la guerre du Kosovo, l'échec en Somalie, l'attentat d'Oklaoma, les attaques du 11 septembre 2001, ou bien encore la crise financière, pour ne prendre que les exemples les plus frappants.

¹⁵³ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.46

¹⁵⁴ Beasley, *op. cit.*, p.12 ; Voir également Stuckey, *op. cit.*, p.9

¹⁵⁵ A noter que le discours prononcé par le président devant le Congrès immédiatement après une première inauguration ne sont pas techniquement des discours sur l'état de l'Union dont ils n'ont d'ailleurs pas le titre. Cependant, ils sont équivalents par « leur impact sur le public, les médias et les perceptions des membres du Congrès », comme l'indique les chercheurs de *The Presidency Project* l'université de Californie, Santa Barbara et ils sont considérés comme en faisant parti du genre des discours sur l'état de l'Union.

Voir : > <http://www.presidency.ucsb.edu/sou.php> (Date de consultation : le 07-08-2016)

¹⁵⁶ Nous reprenons ici la distinction classique d'Aristote entre le discours DÉLIBÉRATIF, basé sur l'argumentation politique dont la finalité est « de conseiller les membres d'une assemblée sur la conduite des affaires de la cité » et le discours ÉPIDICTIQUE, qui est hautement cérémoniel et dont la finalité est l'éloge. Le troisième genre, le discours JUDICIAIRE, dont la finalité est l'accusation ou la défense devant un tribunal nous concerne moins, en tant que genre à part entière, même si par exemple, certains discours, comme ceux de Bill Clinton lors de l'affaire Lewinski peuvent être proches de ce genre.

Il convient par ailleurs de souligner que si ces distinctions peuvent être utiles à notre étude, pour classer les discours contenant a priori des éléments mythiques, elles demeurent un peu artificielles, car les discours politiques mélangent souvent les deux genres. C'est typiquement le cas de discours sur l'état de l'Union par exemple. Voir notamment: Benoit A La Guillaume, *op. cit.*, p.8; Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.29, Olivier Reboul, *La rhétorique (Que sais-je?)*, 1984, Presses Universitaires de France, p.18.

¹⁵⁷ Bill Clinton a par exemple formulé sa position centriste par le slogan « New Covenant » dans son discours sur l'état de l'Union de 1995.

éléments épideictiques, c'est-à-dire de la rhétorique cérémoniale et contemplative qui favorise l'expression du mythe. En devant rendre compte de l'état de l'Union, le président insiste bien évidemment sur l'unité, mais aussi sur les idéaux communs¹⁵⁸, les valeurs partagées¹⁵⁹, l'héritage national¹⁶⁰, et sur l'histoire et l'identité commune. Campbell et Jamieson vont jusqu'à considérer que ces discours donnent au président un rôle d'historien national¹⁶¹. Par ailleurs, ce sont des discours favorables à la recherche en raison de leur régularité, et de la pluralité des auditoires qui comprend non seulement le Congrès mais aussi l'ensemble de la nation, voire le monde entier¹⁶².

Discours d'investiture

Les discours d'investiture¹⁶³ sont identifiés comme des discours typiquement épideictiques¹⁶⁴ et représentent des rites de passage non seulement pour le président mais pour la nation toute entière. C'est une occasion hautement cérémoniale qui fait le lien entre passé et avenir dans une contemplation du présent¹⁶⁵. Le but est d'unifier le peuple après les divisions politiques de la campagne¹⁶⁶ (ce que Campbell et Jamieson appellent la « reconstitution du peuple »¹⁶⁷), et de redéfinir la nation au début d'une nouvelle présidence ou d'un nouveau mandat. Le président doit alors se concentrer sur ce qui réunit le peuple, son identité et son destin commun¹⁶⁸. Pour cela, il doit employer un langage qui est certes sans doute convenu, mais qui doit comprendre les éléments essentiels du récit mythique national.

Autres discours

Les discours sur l'état de l'Union et les discours d'investiture sont les plus susceptibles de contenir des éléments du récit mythique américain, notamment en raison de leur caractère épideictique, mais ils ne sont pas les seuls. D'autres discours présentent des éléments épideictiques et ritualistes qui favorisent l'utilisation du mythe d'autant que les genres rhétoriques sont souvent imbriqués et peuvent rarement être cloisonnés dans des catégories strictes.

- L'oraison funèbre

¹⁵⁸ Donna Hoffman, Alison Howard, *Addressing the State of the Union: The Evolution and Impact of the President's Big Speech*, 2006, Lynne Rienner Pub, p.156.

¹⁵⁹ *Id.*, p.72

¹⁶⁰ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.139

¹⁶¹ *Id.*, p.137

¹⁶² Hoffman, Howard, *op. cit.*, p.6

¹⁶³ L'expression *Inaugural address* peut se traduire par « discours d'inauguration » ou « discours d'investiture ». Le choix de la deuxième traduction permet de renforcer l'aspect ritualiste avec l'utilisation du même terme pour le discours et pour la cérémonie.

¹⁶⁴ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.29

¹⁶⁵ *Id.*, p.30

¹⁶⁶ Sigelman, « Presidential Inaugurals: The Modernization of a Genre », *Political Communication*, 1996, Vol. 13, p.83

¹⁶⁷ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.32

¹⁶⁸ Sigelman, *op. cit.*, p.83.

D'un point de vue rhétorique, les oraisons funèbres sont par définition des discours épideictiques d'éloge qui cherchent à unifier la nation et à transformer une perte ou une catastrophe en force spirituelle par l'utilisation de métaphores de renouveau et de renaissance (des thèmes identifiés au récit mythique), puisqu'ils font généralement suite à une crise, une tension ou une perte nationale. Le président prend lors de ses discours un véritable rôle de prêtre de la nation¹⁶⁹.

- Le discours de guerre

Les discours de guerre sont davantage délibératifs et se caractérisent par une exaltation des valeurs américaines et la dramatisation des enjeux par la création d'un récit moralisateur qui est utilisé comme argument de conviction¹⁷⁰. L'utilisation centrale de la forme dramatique du récit en fait un terrain favorable à l'utilisation des mythes. Nous incluons dans ce type de discours, non seulement les déclarations de guerre mais également le discours de guerre contre la terreur, ainsi que les discours de politique intérieure de type « guerre contre la drogue » par exemple, qui présentent une structure identique.

- Le discours de crise et les discours marquants¹⁷¹

Les discours de crise émergent généralement de circonstances imprévisibles¹⁷², comme par exemple un attentat ou une catastrophe naturelle. Il s'agit donc généralement de moments qui remettent en cause le sentiment de sécurité, de certitude, voire d'identité nationale¹⁷³. Ils appellent ainsi à un retour vers les fondamentaux de la définition de la nation et des valeurs américaines. Ils se distinguent des discours de guerre car ils sont moins délibératifs (il ne s'agit pas forcément de convaincre) mais ils sont similaires par l'utilisation d'un récit moralisateur qui vient rassurer le peuple, et donner un sens à une réalité difficile et complexe, ce qui est une des fonctions principales du mythe. La définition même du discours de crise est ambiguë. Ainsi les discours anti-terroristes peuvent être des discours de guerre¹⁷⁴ ou des discours de crise (comme les discours de Bill Clinton après l'attaque à Oklahoma City). Enfin, les discours marquants (« *landmark addresses* »¹⁷⁵) sont ceux qui sont susceptibles de marquer l'histoire,

¹⁶⁹ *Id.*, p.80

¹⁷⁰ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.224

¹⁷¹ Notre hypothèse est donc que les mythes apparaissent particulièrement dans les moments de crise. Dans son étude des mythes nationaux français du XIX^e et du XX^e siècles, Raoul Girardet note que ceux-ci apparaissent dans des périodes critiques (comme les crises de légitimité du pouvoir, des institutions, de l'ordre établi ou des décisions politiques), qui se muent en crise d'identité avec une intériorisation du collectif par l'individu (Girardet, *op. cit.*, p.86, 88, 89). Ainsi, la croyance générale dans un mythe serait principalement responsable de l'acceptation ou l'approbation d'un état des affaires qui serait, en dehors du récit mythique, moralement inacceptable, et ne serait alors pas soutenu par une majorité de la société.

¹⁷² Rudalevige, Andrew, *Chapter 8 – The Crisis Speech and Other Landmark Address: Managing Speechwriting and Decision Making* dans Michael Nelson (dir.), L. Riley Russell (dir.), *The President's Words : Speeches and Speechwriting in the Modern White House*, 2010, Lawrence, Kan., University Press of Kansas, p.207

¹⁷³ Nelson, Russell, *op. cit.*, p.20

¹⁷⁴ On pense bien évidemment particulièrement aux discours de "guerre contre la terreur" de G. W Bush.

¹⁷⁵ Andrew Rudalevige, dans Nelson, Russell, *op. cit.*, p.207

ou de servir de référence, ou bien encore de marquer l'opinion publique et les médias. C'est par exemple le cas du discours de George W. Bush à l'Assemblée générale des Nations unies, le 12 septembre 2002 dans lequel il exhorte la communauté internationale à l'action contre l'Irak, ou bien encore le discours de Barack Obama au Caire, le 4 Juin 2009 qui marque une volonté d'un changement majeur des relations entre les États-Unis et le monde musulman.

Notre corpus est donc constitué en premier lieu de discours caractéristiques des catégories de genre évoqués ci-dessus de janvier 1989 à janvier 2016¹⁷⁶. Une fois les éléments mythiques identifiés dans ces discours, nous avons élargi notre corpus à d'autres discours évoquant ces éléments afin de voir comment ils étaient déclinés dans l'ensemble de la rhétorique présidentielle de la période. Ce corpus est donc assez large, puisqu'il se compose d'une variété de discours qui évoquent de manière spécifique et originale la présence de mythes, mais il n'est nullement exhaustif. Il nous donne une vision étendue de l'utilisation des mythes dans les discours présidentiels. En outre, certains discours ont été volontairement éliminés lorsqu'ils sont susceptibles d'être pauvres en mythes. C'est le cas, sauf exceptions, de la plupart des messages, des vetos, des déclarations de signatures (« *signing statements* »), des discours sur les nominations, sur le budget. Enfin, et surtout, nous évitons généralement les discours où le président ne parle pas en tant que représentant de la nation car ce qui nous intéresse finalement n'est pas tant le discours du président que celui de la présidence. Nous ne tiendrons peu compte des discours de campagnes présidentielles, y compris pendant l'exercice de leur présidence, pour peu que ceux-ci soient clairement identifiables. Notons enfin que les discours d'adieu, quant à eux, présentent un problème : ils ne sont en effet pas toujours bien identifiables. Un président peut, par exemple, faire plusieurs discours d'adieu à différentes occasions à la fin de son mandat¹⁷⁷, tandis que certains présidents n'en font pas vraiment. L'instabilité du genre rend donc difficile son inclusion dans le corpus.

Limites et cadrage.

Le texte et la parole.

L'objet de notre recherche est le discours présidentiel, c'est-à-dire une communication orale. Cette oralité est a priori fondamentale pour saisir les émotions, les nuances, les pauses, les emphases, mais le sujet de cette thèse étant le récit mythique national, il semble plus pertinent d'avoir ici une approche textuelle plutôt qu'orale (ou vidéo), sauf lorsque, de façon

¹⁷⁶ La liste des discours étudiés classés par genre est disponible dans les sources premières dans la bibliographie. Une liste chronologique de l'ensemble du corpus est également se trouve également à la fin de notre étude.

¹⁷⁷ Ainsi G H Bush a fait plusieurs discours d'adieu, Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.313

exceptionnelle, la pratique corporelle (la gestuelle, le visuel ou encore les hésitations) apporte un élément supplémentaire d'analyse de notre sujet¹⁷⁸. Dans ce cas, nous ajouterons en note de bas de page un lien vers une vidéo disponible sur internet, généralement sur le « Réseau câblé et satellite pour les affaires publiques », C-SPAN (« *Cable-Satellite Public Affairs Network* »). Néanmoins, les discours sont d'abord principalement des textes écrits lus et incarnés ensuite par le président, et, de façon plus concrète, certains discours ne sont pas disponibles dans une version audio ou vidéo correcte, notamment en ce qui concerne le début de notre période.

L'auteur et la plume.

Les discours présidentiels de notre période sont écrits par des équipes d'écrivains (« *speechwriters* ») ce qui semble poser la question de la paternité du discours (« *authorship* »). Pourtant, c'est bien au final le président qui est l'auteur unique de ses discours, et ceci pour plusieurs raisons: tout d'abord parce qu'il est perçu comme tel par le public; ensuite parce que seul le président fait le discours final, avec ses propres modifications de dernière minute parfois, le « *ad-libbing* »¹⁷⁹. C'est également, en fin de compte, uniquement le président qui en endosse la responsabilité¹⁸⁰, d'un point de vue moral, politique et institutionnel. L'existence d'écrivains est une donnée connue de l'analyse de discours qui va donc de soi mais qui n'est pas mesurable. On ne s'interdira pas, bien entendu, de faire parfois référence aux analyses et commentaires de certains écrivains de discours, mais nous choisissons comme règle principale de ne pas étudier en profondeur l'appareil de production. Une telle étude ne serait en effet pas forcément pertinente pour notre recherche et serait particulièrement complexe car les archives à disposition varient d'une période à l'autre. Par ailleurs la paternité ou l'origine de certains termes clés (comme « l'axe du Mal ») sont sujets à controverse, certains écrivains refaisant l'histoire à leur avantage¹⁸¹. On évitera enfin une analyse de la psychologie des présidents, même si certains éléments biographiques factuels connus (la religiosité chez G W Bush par exemple) peuvent être mentionnés. Ce qui nous intéresse ici, c'est la fonction de la présidence en tant qu'entité institutionnelle représentant la nation et le peuple¹⁸².

¹⁷⁸ Ainsi, il peut être important de tenir compte du fait que, par exemple, le discours de G. W Bush le 1er mai 2003, sur le porte-avion USS Abraham Lincoln, devant la bannière « *Mission Accomplished* » est précédé de son arrivée en tenue de combat, aux commandes d'un avion de guerre. Cette mise en scène a non seulement été largement diffusée et commentée mais surtout, elle est pertinente par rapport à notre analyse de mythe.

¹⁷⁹ Selon l'écrivain de discours Michael Waldman, Clinton était ainsi féru d'improvisations, même pour des discours majeurs comme le discours sur l'état de l'Union de 1993 dont il a changé des paragraphes entiers. Waldman, 2000, p.44

¹⁸⁰ Le linguiste Jonathan Charteris-Black nous dit ainsi que le discours « *is owned by the president who should therefore be treated as the author of his speeches* », Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric*, op. cit., p.6

¹⁸¹ Robert Schlesinger, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schlesinger, p.208.

¹⁸² Campbell, Jamieson, op. cit., p. 18

D'un point de vue concret, le corpus a été constitué à partir des deux bases de données de discours présidentiels les plus importantes¹⁸³ : *the Public Papers of the Presidents of the United States*¹⁸⁴ et *the American Presidency Project*¹⁸⁵ de l'université de Californie, Santa Barbara. Ces bases de données ont par ailleurs l'avantage de posséder un moteur de recherche permettant un travail sur des mots-clés ou des expressions-clés qui s'est avéré utile.

Méthode.

Le choix d'une analyse croisée ayant été fait, il s'est agi dans un premier temps de faire une lecture fine des discours sur l'état de l'Union, des discours d'investiture et des discours de guerre et de crise afin d'en analyser les données. Cette première phase repose sur quatre grandes étapes¹⁸⁶:

1. Une familiarisation avec le texte et le contexte politique des discours,
2. L'identification des métaphores et extraits représentatifs évoquant un récit mythique
3. Le classement en sous-groupes des résultats.
4. La création de tableaux thématiques après recoupement.

À ce stade, les résultats ont permis de déterminer une dizaine de domaines métaphoriques et thématiques récurrents : la liberté, le voyage, le héros, l'autre (le Mal), le divin, la mission, l'unité, le temps, et la guerre. Dans une seconde phase, nous avons identifié ces domaines dans le reste du corpus notamment à l'aide de mots-clés ainsi qu'en tenant compte du travail de chercheurs en rhétorique, en communication et en science politique sur certains de ces thèmes. Ceci nous a amené à élargir notre domaine de prospection à d'autres discours en dehors du corpus initial, comme par exemple les « remarques au petit-déjeuner de prière nationale » (« *Remarks at the National Prayer Breakfast* »), ou bien encore certains discours hebdomadaires (« *Weekly Addresses* »), ou encore certaines conférences de presse (« *The President's News Conference* »). Il s'est en effet avéré que ces éléments identifiés étaient parfois largement développés dans un grand nombre de discours, avec des variations parfois significatives au gré de circonstances changeantes ou de l'auditoire visé.

Il s'agit donc d'une approche concentrique qui part d'un cœur constitué des discours sur l'état de l'Union, des discours d'investiture et des discours de guerre et de crise et s'étend vers d'autres discours contenant ces éléments métaphoriques liés au mythe. Elle doit nous

¹⁸³ Martin Medhurst, « The Problem with Presidential Databases », *Presidential Studies Quarterly*, 2011, N°41, N°4, p. 770.

¹⁸⁴ Disponible sur ><http://www.gpo.gov/fdsys/browse/collection.action?collectionCode=PPP><. [Date de consultation : 18-03-2012].

¹⁸⁵ Disponible sur ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><. [Date de consultation : 15-10-2012].

¹⁸⁶ Nous reprenons, en l'adaptant, la méthode développée par Robert Ivie dans Martin Medhurst *et al.*, *Cold War Rhetoric: Strategy, Metaphor, and Ideology*, 1997, Michigan State University Press, 230 p.105

permettre d'identifier un modèle de récit du mythe national stable et pertinent pour la période étudiée, pour peu que celui-ci existe.

Le discours présidentiel fait donc l'objet de nombreuses recherches, mais celles-ci sont généralement concentrées sur un président, un thème, une discipline, ou un genre de discours. Ce qui fait l'originalité de cette thèse, c'est précisément de tenter d'offrir un modèle cohérent présentant les éléments fondamentaux du récit mythique national produit par les présidents américains de la période post-guerre froide. Ce récit représente un cadre contraint à fois par la fonction présidentielle et par les événements politiques, à l'intérieur duquel existent des éléments de rupture plus ou moins significatifs, selon les présidents et le contexte politique national et international. Si les thèmes de ce récit sont nombreux, nous avons constaté que deux grandes tendances se dégagent : d'une part, le discours sur la vertu et le Bien, de l'autre, le discours sur la puissance et la force.

Le discours de la vertu, sur lequel porte notre première partie, est d'abord lié au langage religieux qui donne au président un rôle sacerdotal, pastoral, voire prophétique, notamment à travers l'adaptation de récit de jérémiade fondé à fois sur une rhétorique de la peur et de l'espoir, avec une insistance plus ou moins grande sur l'une ou sur l'autre. Si les présidents varient dans leur expression religieuse, tous affirment que la liberté est un don précieux de Dieu à l'Amérique qui a pour mission de l'étendre au reste du monde. Cette croyance en une sorte de nouvel Israël s'incarne dans les métaphores du contrat et du voyage et participe au mythe fondateur de l'exceptionnalisme. La liberté, quant à elle, se caractérise par la fusion de la liberté politique et de la liberté économique dans les limites du droit et de l'ordre, mais aussi par la tension entre le libre arbitre de l'individu et le destin manifeste collectif fondé sur la prédestination calviniste. Cette liberté, objet central de l'identité américaine, finit même par se confondre parfois avec l'Amérique elle-même.

Notre deuxième partie se focalise sur le discours de la puissance qui trouve sa cohérence dans le récit mythique parce qu'elle est précisément justifiée par la vertu. C'est en effet son exceptionnalisme qui ouvre la voie vers le messianisme et le leadership à l'Amérique. Selon le président et le contexte, la mission se focalisera davantage sur l'exemple ou sur l'action, et le leadership sera plus ou moins unilatéral, militaire ou économique, mais la puissance reste une donnée essentielle du mythe américain. Dans la période post-guerre froide notamment, elle trouve son expression dans la permanence du récit de guerre, appuyé par de nombreuses métaphores, et un système de représentation du monde symptomatique d'une signification mythique donnée à la violence. Le discours de la puissance est finalement plus ou moins marqué par la retenue, et peut prendre différentes formes mais il sera toujours vu comme une obligation morale fortement lié à l'identité vertueuse de l'Amérique.

Dans notre troisième partie, nous nous intéressons au discours héroïque, le héros étant non seulement une figure centrale du mythe, mais également lui-même l'incarnation de la puissance et de la vertu face à un ennemi qui, lui, incarne le Mal, permettant ainsi de mettre en jeu un récit structuré par la binarité. Tout autant que le héros, ce sont donc aussi les thèmes du méchant et du Mal qui sont longuement développés dans les discours présidentiels et qui ne sont pas sans rappeler le récit du sauvage de la frontière qui place l'Amérique dans le rôle du cowboy ou du shérif héroïque.

Ces trois parties font ressortir un modèle de récit mythique constitué d'éléments de continuité et de ruptures : un cadre contraint, qui forme une continuité narrative, à l'intérieur duquel existent des variations. Celles-ci peuvent apparaître avec le temps comme des ruptures marginales et temporaires mais peuvent, à l'occasion, marquer de véritables tendances de fond, parfois moins visibles mais caractéristiques d'un récit essentiellement organique et donc en perpétuel mouvement.

PARTIE 1: LE DISCOURS DE LA VERTU

Morale et religion : fondements du discours binaire.

Lorsque le président George W. Bush nomme l'Irak, l'Iran et la Corée du Nord comme faisant partie d' « un axe du Mal »¹⁸⁷ dans son discours sur l'état de l'Union de 2002, il présente les ennemis de l'Amérique non pas en termes de politique étrangère ou de sécurité nationale mais en termes moraux et religieux (29-01-2002)¹⁸⁸. Dans la culture anglo-saxonne imprégnée de références bibliques, l'aspect religieux du terme « Mal » est particulièrement significatif et n'a pas échappé aux plumes du président qui ont préféré ce terme à « l'axe de la haine » un moment considéré¹⁸⁹. Le président distingue d'ailleurs un peu plus loin dans son discours le caractère à la fois moralement (« *wrong* ») et spirituellement (« *evil* ») mauvais des ennemis des États-Unis. Dès le soir du 11 septembre 2001, George W. Bush parle à la nation depuis le Bureau ovale, en utilisant de façon répétée le mot « *evil* » pour qualifier les auteurs des attaques. Si l'expression « l'axe du Mal » a marqué les esprits, c'est que, comme le dit Colleen J. Shogan, « aucun président, au moins depuis Reagan¹⁹⁰, n'avait défini son autorité aussi agressivement en termes moraux et religieux dans les affaires internationales »¹⁹¹. Toutefois, si l'utilisation d'un tel qualificatif dans un discours présidentiel est possible dans le contexte américain, c'est parce que la catégorisation de l'ennemi en agent du Mal n'est pas nouvelle. Dans la période récente, non seulement Ronald Reagan l'a fait, mais également tous ses successeurs : George. H. Bush parlait ainsi de « confronter le Mal » à propos de Saddam Hussein dans son discours sur l'état de l'union de 1991 (29-01-1991)¹⁹², Bill Clinton, en 1995, associait le terrorisme au « Mal » (24-01-1995)¹⁹³ et Barack Obama rappelait dans son discours d'acceptation du Prix

¹⁸⁷ Sauf exception, les traductions des expressions et des extraits de discours ont été faites par l'auteur de cette thèse. Les phrases ou mots non traduits sont en italiques.

¹⁸⁸ 29-01-2002 : *North Korea Iran...Iraq States like these and their terrorist allies constitute an axis of evil, [...] Our enemies believed America was weak... They were as wrong as they are evil. [...] None of us would ever wish the evil that was done on September the 11th.*

¹⁸⁹ Selon David Frum, qui faisait partie de l'équipe de plumes de G. W. Bush à l'époque, c'est l'écrivain-en-chef (« *chiefwriter* ») Gerson qui a voulu changer le terme « *axis of hatred* » pour « *axis of evil* », précisément parce qu'il voulait utiliser le langage théologique qui avait été celui du président depuis le 11 Septembre, dans David Frum, *The Right Man, the Surprise Presidency of George W. Bush*, Random House NY, 2003, p.238

¹⁹⁰ On pense bien entendu particulièrement à l'expression de Reagan « l'empire du Mal » pour désigner l'Union soviétique, utilisée pour la première fois dans son discours devant l'Association nationale des évangéliques, à Orlando le 8 mars 1983, ce qui souligne encore l'aspect hautement religieux du terme *evil*.

¹⁹¹ Colleen J. Shogan, *The Moral Rhetoric of American Presidents*, 2006, Texas A&M University Press, p.176

¹⁹² 29-01-1991 : *... we can selflessly confront the evil for the sake of good in a land so far away,*

¹⁹³ 24-01-1995 : *Just this week, another horrendous terrorist act [...] I know that in the face of such evil,*

Nobel de la Paix à Oslo en 2009 que le « Mal existait bel et bien ». (10-12-2009)¹⁹⁴. Ce qui a permis au président Bush de donner le Mal comme explication suffisante des attentats du 11 septembre 2001, c'est sans doute que le présupposé d'une explication morale et religieuse est acceptable et partagée pour une majorité d'Américains. Or parler de l'ennemi, de l'autre, comme agent du Mal, c'est aussi parler de soi, de l'Amérique, comme agent du Bien, un agent qui a précisément pour mission, selon les mots même de George W. Bush, de « se débarrasser du Mal » (14-09-2001a)¹⁹⁵. Nommer le Mal, c'est avoir une position morale qui implique un « bien ». Aux États-Unis ce discours de la vertu est enraciné dans la fusion de la morale et de la religion. La structure du récit religieux et moral est avant tout binaire, tout comme celle du récit mythique. Et c'est sans nul doute George W. Bush qui a présenté dans la période récente le plus clairement cette structure binaire, notamment en caractérisant la guerre contre la terreur de « conflit entre le Bien et le Mal » qui exigeait un « but moral ferme » (01-06-2002)¹⁹⁶ et rendait impossible toute neutralité (19-03-2004)¹⁹⁷. Mais les présidents américains ont depuis bien longtemps décrit les conflits en termes moraux et religieux, comme étant autant de menaces contre les valeurs et les croyances partagées de la nation¹⁹⁸, à commencer par le premier d'entre eux, George Washington qui, dès 1794, fait appel à la religion et à la morale pour justifier ses actions dans la guerre contre la Révolte du Whisky¹⁹⁹. Comprendre le discours de la vertu chez les présidents américains d'aujourd'hui renvoie aux principes fondateurs. Depuis que George Washington a offert d'« ardentes supplications à ce Tout-puissant qui règne sur l'univers »²⁰⁰ dans son discours d'inauguration de 1789, dont pas moins d'un tiers est constitué de références religieuses²⁰¹, les thèmes religieux ont toujours prévalu tous les discours présidentiels américains²⁰². Or pour George Washington, tout comme pour la plupart des Pères Fondateurs, il n'y a pas de moralité sans religion²⁰³ et pas de société vertueuse sans fondation religieuse²⁰⁴. Si l'analyse de la rhétorique présidentielle moderne passe par une compréhension

¹⁹⁴ 10-12-2009 : *For make no mistake: Evil does exist in the world.*

¹⁹⁵ 14-09-2001a : *To answer these attacks and rid the world of evil.*

¹⁹⁶ 01-06-2002 : *We are in a conflict between good and evil [...] Because the war on terror will require resolve and patience, it will also require firm moral purpose.*

¹⁹⁷ 19-03-2004 : *...because there is no neutral ground between good and evil.*

¹⁹⁸ Karlyn Campbell, Kathleen Jamieson, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago cité dans Shogan, *op. cit.*, p.33

¹⁹⁹ “*Let us unite, therefore, in imploring the Supreme Ruler of Nations to spread his holy protection over these United States; to turn the machinations of the wicked to the confirming of our Constitution; to enable us at all times to root out internal sedition and put invasion to flight;*” George Washington, Sixth annual Message, November, 19, 1794.

> <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=29436><

²⁰⁰ « *fervent supplications to that Almighty Being who rules over the universe* », discours d'investiture du 30 avril 1789, [Date de consultation : 15-09-2012]. Disponible sur :

><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=25800><

²⁰¹ Shogan, *op. cit.*, p.47

²⁰² Denis Lacorne, *De la religion en Amérique : Essai d'histoire politique*, 2007, Gallimard, p.185.

²⁰³ Nicole Guétin, *Religious Ideology in American Politics*, 2009, McFarland, p.159

²⁰⁴ Jean-François Colosimo, *Dieu est américain: de la théo-démocratie aux États-Unis*, 2012, p.80

des principes fondateurs, c'est que ceux-ci, ou plus exactement la vision contemporaine de ceux-ci, est justement considérée comme sacrée par l'Amérique d'aujourd'hui. Cette sacralisation se reflète, bien entendu, dans les discours présidentiels actuels.

Sacralisation des temps fondateurs.

Pour toute nation, et particulièrement celles nées de révolutions, le temps des origines est l'élément central du récit national puisqu'il définit la raison d'être de la nation. Pour les Américains, c'est la révolution américaine qui est ce moment clé de la fondation de la nation et le point d'origine de la compréhension que l'Amérique a d'elle-même en tant que nation²⁰⁵. C'est au cours du XIX^e siècle que s'est développé le récit qui a formé la conscience nationale. Il s'est organisé autour du mythe d'une Amérique vertueuse qui a échappé au vieux monde corrompu²⁰⁶. Le caractère vertueux de l'Amérique dépend donc dès les origines d'une perception négative de l'étranger qui sera à la base de l'exceptionnalisme américain²⁰⁷. Mais ce qui caractérise avant tout la révolution américaine, c'est qu'elle ne s'est pas faite contre les Églises, comme par exemple la Révolution française, et c'est précisément ce qui, pour l'historienne Élise Marienstras, « *a notamment permis que perdure davantage qu'ailleurs la prégnance du religieux dans les mentalités* »²⁰⁸. Le résultat est un lien étroit entre le protestantisme des fondateurs, la politique américaine²⁰⁹ et un discours de la vertu qui ne s'est pas construit sur une opposition entre raison et révélation mais sur la fusion des deux. C'est ce qui a amené certains chercheurs français à parler de « *théologisation de l'État* », voire de « *théodémocratie américaine* »²¹⁰. Si l'on peut parler d'une véritable sacralisation des temps fondateurs dans les discours présidentiels, c'est non seulement en raison de « *l'évocation fréquente des pères fondateurs, des valeurs fondatrices, et de l'histoire de la nation* »²¹¹, mais aussi parce que le mythe d'origine est un élément incontournable du discours dans certaines circonstances, comme lors de l'investiture d'un président, jusqu'à en être parfois réduit à une série de « *clichés et d'icônes historiques profondément encodés et évocateurs* »²¹². Cette

²⁰⁵ Richard T. Hughes, *Myths America Live By*, 2003, University of Illinois Press, p. 100

²⁰⁶ John Kane, « American Values or Human Rights? U.S. Foreign Policy and the Fractured Myth of Virtuous Power », *Presidential Studies Quarterly*, 2003, Vol. 33 Issue 4, p. 575

²⁰⁷ Donald E. Pease, *The New American Exceptionalism*, 2009, University of Minnesota Press, p.13

²⁰⁸ Élise Marienstras, *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*, 1988, Gallimard, p.9

²⁰⁹ Lacorne, *op. cit.*

²¹⁰ L'expression « *théologisation de l'État* » vient du spécialiste des religions, Jean-François Colosimo, tandis que le néologisme « *théo-démocratie américaine* » est emprunté au philosophe Pierre Boutang dans Colosimo, *op. cit.*, p.25-6.

²¹¹ François Durpaire (Sous la direction de), Thomas Snéganoff (Sous la direction de), *L'Unité réinventée, les présidents américains face à la nation*, 2008, Ellipses, p.285

²¹² Richard Slotkin, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, p.6

sacralisation de temps de la création, point de départ du discours de la vertu, s'incarne dans les références multiples aux textes fondateurs et aux pères fondateurs.

Textes et institutions sacrés

Pour le président Barack Obama, la *Déclaration d'indépendance*, la *Déclaration des droits*²¹³, et la *Constitution* contiennent le credo qui lie le peuple américain (22-06-2011)²¹⁴. Le mot « *creed* » associé à ces documents par tous les présidents de la période post-guerre froide (04-07-1991a, 15-01-2000, 04-07-2006)²¹⁵ a, tout comme en français, une forte connotation religieuse, ce qui souligne leur caractère sacré. Il en est de même pour le mot « *enshrine* », lui aussi utilisé pour parler des idéaux qui sont « gardés précieusement » dans les documents fondateurs (25-04-1991, 30-05-1998, 27-01-2010, 25-01-2011)²¹⁶. Il signifie étymologiquement « mettre dans un sanctuaire » (*en+shrine*). George H. Bush marque le lien entre la Déclaration des droits et Dieu lui-même en reprenant les mots d'Alexander Hamilton qui parlait « des droits sacrés de l'humanité écrits avec les rayons de soleil [...] par la main de la Divinité elle-même » :

Even where tyrants have sought to rule by repression and terror, the spirit of freedom has endured. This is because, as Alexander Hamilton once noted, "the Sacred Rights of Mankind are not to be rummaged for among old parchments or musty records. They are written, as with a sunbeam, in the whole volume of human nature, by the Hand of the Divinity itself, and can never be erased or obscured by mortal power." Almighty God has granted each of us free will and inscribed in our hearts the unalienable dignity and worth that come from being made in His image.

Proclamation of the National Day of Prayer, 24 avril 1991

George W. Bush obtient même la caution spirituelle du Pape qui lui aurait parlé d'une « constitution providentielle » (09-04-2005)²¹⁷. Et bien entendu, comme avec tous les textes sacrés, les croyants doivent y être fidèles (20-01-2009)²¹⁸ et pour Barack Obama, c'est même cette fidélité qui rend l'Amérique exceptionnelle (21-01-2013)²¹⁹. L'allégeance aux textes est d'ailleurs régulièrement démontrée par la récitation du credo (31-01-1990 ; 01-03-1995 ; 05-05-2005, 21-01-2013)²²⁰, principalement la première phrase du préambule de la *Déclaration*

²¹³ *Bill of Rights* – traduction de l'Ambassade américaine.

Disponible sur: ><http://french.france.usembassy.gov/a-z-bill-of-rights.html><. [Date de consultation: 07-08-2015]

²¹⁴ 22-06-2011: *Though we have known disagreement and division, we are bound together by the creed that is written into our founding documents*

²¹⁵ 04-07-1991a: *...our forefathers' creed* ; 15-01-2000: *... our Nation's creed* ; 04-07-2006: *Our Declaration of Independence was a creed of freedom and equality...*

²¹⁶ 25-04-1991 : *the ideals enshrined in our Bill of Rights have gained favor around the world*, 30-05-1998 : *Their trust in God is enshrined in one of our most treasured documents, the Declaration of Independence*, 27-01-2010 : *... drawing on the promise enshrined in our Constitution*, 25-01-2011 : *We may have differences in policy, but we all believe in the rights enshrined in our Constitution.*

²¹⁷ 09-04-2005 : *The Pope [...] spoke of our "providential Constitution," the self-evident truths about human dignity enshrined in our Declaration*

²¹⁸ 20-01-2009 : *we the people have remained faithful to the ideals of our forebears and true to our founding documents*

²¹⁹ 21-01-2013 : *What makes us exceptional—what makes us American—is our allegiance to an idea articulated in a declaration made more than two centuries ago*

²²⁰ 31-01-1990 : *words of a distant revolution: "We hold these truths [...] the pursuit of Happiness."* 01-03-1995 : *a new country based on a single powerful idea: "We hold these truths the pursuit of Happiness."*, 05-05-2005 :

d'indépendance qui énumère les droits fondamentaux, et le début du préambule de la *Constitution* qui exprime la souveraineté populaire (dans le sens du peuple) et la nécessité d'une union qui sera la base de la nation américaine. En réaffirmant « une union plus parfaite » dans nombre de ses discours sur l'état de l'Union, Bill Clinton, reprend lui aussi les termes de la *Constitution* (23-01-1996, 04-02-1997, 27-01-1998, 19-01-1999, 15-01-2000)²²¹. Ces références sont devenues tellement canoniques dans la culture américaine, que la simple citation d'une expression comme « *self-evident* », « *pursuit of happiness* », ou bien encore « *We, the People* » suffit à évoquer les textes et les temps fondateurs. Enfin, comme dans toute révolution, mais aussi comme dans nombre de textes religieux, les documents fondateurs de l'Amérique sont perçus comme ayant une dimension universelle dépassant bien entendu le cadre de l'histoire américaine pour devenir un modèle pour le monde entier. Ainsi pour Barack Obama, il ne s'agit pas de simples mots écrits sur un parchemin mais d'« une lumière qui brille pour tous qui cherchent la liberté, la justice, l'équité, et la dignité dans le monde » (21-05-2009)²²². Pour son prédécesseur, la *Déclaration d'indépendance* a « changé l'histoire du monde » et affecté la vie de « centaines de millions de gens en Amérique et dans le monde » (04-07-2006)²²³, voire des « milliards de personnes » pour Bill Clinton pour qui l'idée incarnée par l'Amérique est devenue un idéal qui a changé « le cours de l'histoire humaine toute entière » (24-01-1995)²²⁴. Quant à George H Bush, il voit dans la *Constitution* et la *Déclaration des droits* « les documents les plus profonds de l'histoire moderne ». Cet universalisme donne également à ces documents un caractère atemporel. C'est ce qui permet, par exemple, à George H. Bush de voir dans les visionnaires d'aujourd'hui l'aspiration à un même « mouvement de plus de 200 ans » (27-02-1991b)²²⁵, ou à George W. Bush de faire un lien dans la défense de la liberté entre Bunker Hill

And when our Founders provided that sure foundation in the Declaration of Independence, they declared it a self-evident truth that our right to liberty comes from God., 21-01-2013 : What makes us exceptional -- what makes us American -- is our allegiance to an idea articulated in a declaration made more than two centuries ago: "We hold these truthsthe pursuit of happiness."

²²¹ 23-01-1996 : *our responsibilities, in the words of our Founders, to form a more perfect Union [...] That is the key to a more perfect Union, 04-02-1997 : above all, action to build a more perfect Union here at home, 27-01-1998 : forging a more perfect Union [...] Our Founders set America on a permanent course toward a more perfect Union [...] to deepen the meaning of our freedom, to form that more perfect Union, 19-01-1999 : people to work toward that "more perfect Union" of our Founders' dream., 15-01-2000 : such a profound obligation to build the more perfect Union of our Founders' dreams..*

²²² 21-05-2009 : *..... the Declaration of Independence, the Constitution, the Bill of Rights, these are not simply words written into aging parchment. They are the foundation of liberty and justice in this country and a light that shines for all who seek freedom, fairness, equality, and dignity around the world.*

²²³ 04-07-2006 : *Two hundred and thirty years ago, 56 brave men signed their names to a document that set the course of our Nation. It changed the history of the world*

²²⁴ 24-01-1995 : *Over 200 years ago, our Founders changed the entire course of human history*

²²⁵ 27-02-1991b : *the most simple yet profound document in modern history [...] These modern visionaries are the ones [...] There is a movement -- it's more than 200 years old, as old as the Declaration of Independence -- a movement defined by what Jefferson called "the American mind" and what I've been calling "the American idea." It continues to sweep our country today with a vigor as strong as ever. It's a vision driven by the strength and power of the American dream.*

et Bagdad, Concord et Kabul (04-07-2006)²²⁶ ou bien encore à Barack Obama de voir dans son investiture le témoignage de la « force durable » de la Constitution (20-01-2009)²²⁷, tout comme son prédécesseur y voyait la célébration de sa « sagesse durable ».

Le caractère sacré, voire quasiment religieux des documents fondateurs a été observé depuis longtemps par les spécialistes de l'histoire américaine. Ainsi Élise Marienstras considère que la *Déclaration d'indépendance* est un équivalent du Décalogue des Hébreux (texte sacré de fondation de la nation juive) car il « fonde la nation sous les auspices de la divinité »²²⁸. Ce processus de sacralisation qui a consisté à « substituer un sens sacré au sens politique de la *Déclaration d'indépendance* se répète lorsqu'il s'agit des institutions »²²⁹ est d'ailleurs critiqué par les contemporains de la Révolution américaine²³⁰. Plus récemment, le sociologue des religions Philip S. Gorski a comparé les textes fondateurs à un « Nouveau Testament » républicain qui ferait suite à un « Ancien Testament puritain »²³¹, reprenant en partie l'idée de James Oliver Robertson d'un « mythe de la charte » qui incorpore les mythes de la Révolution, des Pères Fondateurs aux Saintes Écritures (« *Holy Writ* ») que représentent la *Déclaration d'indépendance*, la *Déclaration des droits* et la *Constitution*²³². Enfin, citons le juriste Robert Bork qui voit dans la *Constitution* au moins un objet de vénération qui mélange droit civique et code moral : « *it has been and remains an object of veneration, a sacred text, the symbol of our nationhood, the foundation of our government's structure and practice, a guarantor of our liberties, and a moral teacher* »²³³. Mais la sacralisation nationale ne se limite pas forcément aux documents fondateurs. Ainsi, le drapeau est parfois mis au même niveau que les documents fondateurs qui sont tous exposés [aux archives nationales], et sont des « trésors américains » qui doivent être sauvegardés pour « les âges à venir » rappelle Bill Clinton dans son discours sur l'état de l'Union de 1998 (27-01-1998)²³⁴. Cette sacralisation de la « bannière étoilée » a d'ailleurs fait l'objet d'une bataille politique qui a amené le président George H. Bush à parler d'une véritable « croisade » pour protéger le « symbole unique de l'honneur de l'Amérique » en soutenant un amendement rendant illégal la possibilité de profaner (« *desecrate* ») le drapeau

²²⁶ 04-07-2006 : *From Bunker Hill to Baghdad, from Concord to Kabul, on this Independence Day, we honor their achievements and we thank them for their service in freedom's cause.*

²²⁷ 20-01-2009 : ... *we bear witness to the enduring strength of our Constitution*

²²⁸ Élise Marienstras, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, 1976, François Maspero p.145

²²⁹ *Ibid.* p.146

²³⁰ Marienstras cite un article de Philip Freneau de 1791 dans *Ibid.* p.145

²³¹ Philip Gorski, « Barack Obama and Civil Religion », *Political Power and Social Theory*, 2011, Volume 22, 177–211, p.188-9

²³² James Oliver Robertson, *American Myth, American Reality*, 1980, Hill & Wang, 1st edition, p.115

²³³ Robert Bork, *The Tempting of America*, Free press, 1997, p.351 cité par Michael Foley, *American Credo: the Place of Ideas in U.S. Politics*, 2007, Oxford University Press, p.102

²³⁴ 27-01-1998 : *Today, that Star-Spangled Banner, along with the Declaration of Independence, the Constitution, and the Bill of Rights, are on display just a short walk from here. They are America's treasures, and we must also save them for the ages....*

après l'arrêt de la Court suprême - Texas v. Johnson de 1989²³⁵ (07-09-1989)²³⁶. Si cette bataille sera bel et bien perdue, elle montre qu'au-delà des symboles forts de l'unité nationale, et peut-être pour cette raison, les icônes et textes sacrés peuvent aussi devenir des enjeux politiques, y compris, par exemple, dans l'interprétation plus ou moins stricte de la *Constitution*²³⁷. Pour Barack Obama, ce drapeau est un symbole de diversité, puisque les enfants des sans-papiers (« *undocumented* ») font eux-aussi « le serment d'allégeance au drapeau, tout en étant malgré tout sous la menace de la déportation » (25-01-2011)²³⁸. C'est aussi un symbole d'unité d'une destinée commune « cousue comme les 50 étoiles et les 13 bandes » de la bannière étoilée (12-02-2013)²³⁹, et, enfin, un symbole d'humilité puisque le serment que fait le président lors de son inauguration n'est finalement « pas différent de celui de tous les Américains envers le drapeau » (21-01-2013)²⁴⁰.

Les Pères fondateurs

Comme toute bonne histoire, le récit des origines a besoin d'être incarné par des personnages, des hommes, qui en sont les protagonistes, voire les héros. Le terme même de « Père fondateur » n'a commencé à être vraiment popularisé qu'à partir des années 1825, justement alors que les fondateurs disparaissaient²⁴¹, mais c'est surtout à partir des années 1850 qu'une véritable vénération leur a été vouée, au moment où précisément l'Union était menacée par les divisions internes et devait davantage être justifiée²⁴². Élise Marienstras parle même d'un véritable « culte des héros fondateurs »²⁴³. Mais l'expression de « Père fondateur » est surtout révélatrice de l'aspect sacré de ces figures historiques. La métaphore parentale leur confère en effet une autorité qui, ne pouvant être fondée sur la tradition, n'en est pas moins naturelle puisque filiale. Et c'est ce titre de géniteur de la nation donné aux fondateurs qui réunit

²³⁵ Texte disponible sur le site *Justia*, ><https://supreme.justia.com/cases/federal/us/491/397/><. [Date de consultation: 15-07-2013].

²³⁶ 07-09-1989 : *Our flag is too sacred to be abused. For by supporting a constitutional amendment making it illegal to desecrate the American flag, you joined the crusade to protect that unique symbol of America's honor.*

²³⁷ Ainsi quand George W. Bush parle de nommer des juges *qui savent que la Constitution dit ce qu'elle veut dire* dans son discours sur l'état de l'Union de 2008, il prône la nomination de juges « constructionnistes », c'est-à-dire qui ont une vision conservatrice de la Constitution qui consiste à appliquer le texte strictement à la lettre, avec aussi peu d'interprétation que possible (par opposition à ce qui est considéré par les conservateurs comme de « l'activisme judiciaire »)

²³⁸ 25-01-2011 : *Some are the children of undocumented workers, who had nothing to do with the actions of their parents. They grew up as Americans and pledge allegiance to our flag, and yet they live every day with the threat of deportation*

²³⁹ 12-02-2013 : *So it is with America. Each time I look at that flag, I'm reminded that our destiny is stitched together like those 50 stars and those 13 stripes. No one built this country on their own. This Nation is great because we built it together*

²⁴⁰ 21-01-2013 : *My oath is not so different from the pledge we all make to the flag that waves above and that fills our hearts with pride.*

²⁴¹ Joseph Ellis, *Passionate Sage: The Character and Legacy of John Adams*, Paperback: 2001 p.189.

²⁴² Mary E. Stuckey, *Defining Americans: the Presidency and National Identity*, 2004, University Press of Kansas, p.341

²⁴³ Marienstras, *Les mythes fondateurs*, op. cit., p.147

les citoyens, leurs enfants symboliques, par un lien familial qui renforce le sentiment d'appartenance à la nation²⁴⁴.

La sacralisation des Pères fondateurs peut prendre plusieurs formes dans les discours présidentiels de notre période, en dehors même de la récurrence des références aux fondateurs. Très souvent, ces références se font par l'évocation d'un élément visuel fort ou d'une dramatisation rhétorique. Ainsi, Barack Obama, lors d'un discours à Ankara, fait un parallèle entre le mausolée d'Atatürk et le monument de Washington, « un monument grandiose pour honorer notre Père fondateur », rappelant qu'il voit ce monument tous les jours depuis le Bureau ovale (06-04-2009)²⁴⁵ et faisant ainsi le lien entre le présent et le passé, entre le premier président et lui-même. Les discours d'investiture sont particulièrement propices à l'évocation des Pères fondateurs. Ainsi en 1989, George H. Bush introduit son discours par un acte performatif qui souligne la continuité et la fidélité au premier président, non seulement parce que le serment est le même mais aussi parce que la Bible utilisée par le nouveau président est celle sur laquelle Washington avait prêté serment, liant ainsi les deux événements par le biais d'un objet doublement sacré (20-01-1989)²⁴⁶. En s'appuyant sur l'iconographie culturelle, les présidents se donnent une légitimité tout en rassurant le peuple face aux périls que la nation peut traverser. Lors de son investiture, Barack Obama fait une description très dramatique de la situation des patriotes en décembre 1776, évoquant « le fleuve glacé »²⁴⁷, « la neige tachée de sang », « la capitale abandonnée » et « les petits groupes de patriotes blottis autour du feu », puis il lit un extrait de la fameuse lettre de Thomas Paine²⁴⁸ que Washington avait demandé à faire lire aux troupes pour les exhorter au courage :

In the year of America's birth, in the coldest of months, a small band of patriots huddled by dying campfires on the shores of an icy river. The Capital was abandoned. The enemy was advancing. The snow was stained with blood. At a moment when the outcome of our Revolution was most in doubt, the Father of our Nation ordered these words be read to the people: "Let it be told to the future world . . . that in the depth of winter, when nothing but hope and virtue could survive . . . that the city and the country, alarmed at one common danger, came forth to meet [it]."

America, in the face of our common dangers, in this winter of our hardship, let us remember these timeless words. With hope and virtue, let us brave once more the icy currents and endure what storms may come. Let it be said by our children's children that when we were tested, we refused to let this journey end; that we did not turn back, nor did we falter.

Inaugural Address, 20 janvier 2009

²⁴⁴ *Ibid.*, p.148-50

²⁴⁵ 06-04-2009 : *And like you, we built a grand monument to honor our Founding Father, a towering obelisk that stands in the heart of the Capital City that bears Washington's name. I can see the Washington Monument from the window of the White House every day.*

²⁴⁶ 20-01-1989 : *I've just repeated word for word the oath taken by George Washington 200 years ago, and the Bible on which I placed my hand is the Bible on which he placed his.*

²⁴⁷ Le fleuve dont il est question est ici le Delaware. Voir l'analyse de l'œuvre d'Emanuel Gottlieb Leutze, *Washington Crossing the Delaware* par Ernst Jutta, dans « Washington Crossing the Media-American Presidential Rhetoric and Cultural Iconography », 2012, *European Journal of American Studies*, p.2.

²⁴⁸ Il s'agit du premier numéro de la série *The American Crisis* de Thomas Paine cité par Jutta, *ibid.* p.4.

Obama reprend ensuite la métaphore de la nature pour la transférer aux difficultés actuelles et à la saison présente qui devient « *this winter of our hardships* ». Il offre ainsi une exhortation à croire dans un avenir qui semble incertain, malgré les difficultés du moment, en utilisant l'émotion qui naît de l'évocation des temps mythiques de la révolution mais aussi plus largement, en évoquant le mythe du voyage (« *journey* ») des colons qui ont traversé l'Amérique pour le lier au présent et au futur²⁴⁹. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2000, Bill Clinton utilise également une métaphore de la nature, celle du soleil levant, pour faire le lien entre Benjamin Franklin et le « feu de la liberté qui continue de brûler » à chaque génération :

You know, when the Framers finished crafting our Constitution in Philadelphia, Benjamin Franklin stood in Independence Hall, and he reflected on the carving of the Sun that was on the back of a chair he saw. [...] Today, because each succeeding generation of Americans has kept the fire of freedom burning brightly, lighting those frontiers of possibility, we all still bask in the glow and the warmth of Mr. Franklin's rising Sun.

The President's Radio Address, 15 janvier 2000

Les métaphores du feu et de la lumière ont de fortes connotations religieuses tout en étant généralement associées à un idéal de liberté. D'ailleurs pour Clinton, les fondateurs ont non seulement déclaré l'indépendance de l'Amérique au monde mais aussi « la raison d'être (« *purpose* ») [de la nation] au Tout-Puissant » (20-01-1993)²⁵⁰, et la référence à Dieu est intimement liée à la liberté fondatrice, cette « liberté qui réside dans le cœur de tous les hommes et de toutes les femmes » (28-01-2008)²⁵¹. Après tout, les fondateurs considéraient que tous les hommes sont « *doués par le Créateur de certains droits inaliénables* »²⁵² et qu'ils portent en eux « l'image du Créateur du ciel et de la terre » (20-01-2005)²⁵³. Mais cet idéal semble faire fi de certains paradoxes dont le compromis sur l'esclavage est sans aucun doute le plus important. Cette contradiction est toutefois rhétoriquement résolue par l'évocation du sacrifice de la guerre de Sécession : « par le sang coulé par le fouet, et le sang coulé par l'épée » rappelle Barack Obama dans son second discours d'investiture (21-01-2013)²⁵⁴. Cette image évoque les mots d'Abraham Lincoln dans son second discours d'investiture : « *and until every drop of blood*

²⁴⁹ Jonathan Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric: The Persuasive Power of Metaphor*, 2011, Palgrave Macmillan, p.302.

²⁵⁰ 20-01-1993 : *When our Founders boldly declared America's independence to the world and our purposes to the Almighty*

²⁵¹ 28-01-2008 : *the liberty that resides in the hearts of all men and women [...] they bear the image of the Maker of heaven and Earth*

²⁵² La traduction de Thomas Jefferson est disponible sur le site de l'université d'Ottawa, <https://salic.uottawa.ca/?q=declaration_dindependance>. [Date de consultation : 12-08-2011]:

²⁵³ 20-01-2005 : *... they bear the image of the Maker of heaven and Earth*

²⁵⁴ 21-01-2013 : *Through blood drawn by lash and blood drawn by sword, we learned that no union founded on the principles of liberty and equality could survive half-slave and half-free*. La fin de la phrase « *half-slave, half free* » évoque également le discours de la Maison Divisée d'Abraham Lincoln du 16 juin 1858 : « *I believe this government cannot endure, permanently half slave and half free.* » Disponible sur : <<http://www.abrahamlincolnonline.org/lincoln/speeches/house.htm>>, [Date de consultation : 11-09-2014].

drawn with the lash shall be paid by another drawn with the sword »²⁵⁵, tout comme l'expression « *better angels of our nature* » utilisée par Bill Clinton pour parler de l'unité nécessaire du pays, et qui se réfère au premier discours d'investiture de Lincoln (25-01-1994)²⁵⁶. Lincoln est, pour G. H Bush, l'homme qui a « sauvé l'Union » (20-01-1989)²⁵⁷, qui « a brisé les chaînes de l'esclavage » (27-02-1991b)²⁵⁸, mais aussi le « self-made man » qui fait partie de la mythologie américaine, qui « a donné un nouveau sens à la possibilité de réussite » (« *opportunity* ») (20-01-1989).²⁵⁹ C'est enfin le personnage auquel Barack Obama a choisi de s'identifier en utilisant la Bible de Lincoln pour son premier discours d'investiture et en évoquant sa biographie (04-03-2011)²⁶⁰. En affirmant que Lincoln a appris [aux Américains] qu'une union fondée sur des principes de liberté et d'égalité ne peut survivre « à moitié esclave, et à moitié libre », Barack Obama fait allusion au célèbre discours de « la Maison divisée » de Lincoln lors de sa campagne de 1858, qui est elle-même une référence à l'Évangile de Marc²⁶¹. Les références nombreuses à Lincoln, même indirectes, sont un signe de son statut iconographique qui s'incarne dans le monument qui lui est consacré dans la capitale. Les Pères fondateurs ne se limitent pas aux figures historiques des origines et c'est finalement toute une lignée de fondateurs que l'on retrouve à travers l'histoire : pour George H. Bush les héros du passé comme Lincoln sont d'ailleurs associés à Thomas Paine, Frederick Douglass, Clara Barton, aux frères Wright, et à Rosa Parks. (27-02-1991b)²⁶². George W. Bush fait le lien entre Lincoln et Martin Luther King Jr. et même avec Coretta King après son décès car ces derniers ont « rappelé à l'Amérique ses idéaux fondateurs » (31-01-2006)²⁶³. La liberté revendiquée par les combattants de droits civiques n'est rien de moins que l'accomplissement d'une « ancienne

²⁵⁵ Extrait du second discours d'investiture d'Abraham Lincoln du 4 mars 1865, disponible sur le site:

><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=25819><, [Date de consultation : 12-08-2011]

²⁵⁶ 25-01-1994: *But the American people, they just came together. They rose to the occasion [...] showing the better angels of our nature. Let us not reserve the better angels only for natural disasters.* Voir l'extrait du premier discours d'investiture d'Abraham Lincoln du 4 mars 1861 « *We are not enemies, but friends. We must not be enemies. Though passion may have strained it must not break our bonds of affection. The mystic chords of memory, stretching from every battlefield and patriot grave to every living heart and hearthstone all over this broad land, will yet swell the chorus of the Union, when again touched, as surely they will be, by the better angels of our nature.* ». Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=25818>< [Date de consultation : 11-09-2014].

²⁵⁷ 20-01-1989 : *In just 3 days, we mark the birthday of Abraham Lincoln, the man who saved our Union and gave new meaning to the word "opportunity."*

²⁵⁸ 27-02-1991b: *Abraham Lincoln broke forever the chains of human slavery*

²⁵⁹ 20-01-1989 *Abraham Lincoln, [...] gave new meaning to the word "opportunity."* Voir Mark Ferrara, *Barack Obama and the Rhetoric of Hope*, 2013, McFarland, p.33.

²⁶⁰ 04-03-2011 : *... this self-taught man, rugged rail-splitter, and humble lawyer from Springfield, Illinois, was sworn in as our Nation's 16th President under an unfinished dome of the United States Capitol, with the storm clouds of civil war gathering.* Voir également Philip Rucker, « Obama Inspired by, Compared to Lincoln, A Familiar Precedent For a President-Elect », *Washington Post*, 19 novembre 2008.

²⁶¹ James Fallows, « The Tragedy of the American Military », *The Atlantic*, Janv-Fev. 2015.

²⁶² 27-02-1991b : *Our Founding Fathers created perhaps the most simple yet profound document in modern history: our Constitution and Bill of Rights. Abraham Lincoln [...] The story of opportunity in America is the story of Thomas Paine and Frederick Douglass, Clara Barton, the Wright brothers, Rosa Parks*

²⁶³ 31-01-2006 : *courageous woman who called America to its founding ideals*

promesse » et la « réussite honorable de nos pères » (20-01-2005)²⁶⁴. La réussite de l'Amérique est le fruit « de la sagesse des fondateurs », de « la compassion et la détermination d'Abraham Lincoln », et de « la vision du président Roosevelt » (12-04-1999a)²⁶⁵. La liberté déclarée par les fondateurs d'origine a besoin d'être renouvelée et réaffirmée par chaque génération (10-01-1995)²⁶⁶, que ce soit dans les « quatre libertés de Franklin Roosevelt », la doctrine Truman ou le défi à l'empire du Mal de Reagan (01-05-2003)²⁶⁷. Bill Clinton place de façon particulièrement claire le changement dans la fondation même de la nation qui doit « changer pour préserver ces idéaux » que sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur, et c'est « à chaque génération de définir ce que veut dire être américain » et donc, de fonder à nouveau la nation (20-01-1993)²⁶⁸.

Chapitre 1 : La vertu divine.

Si la religion ou du moins la croyance en Dieu fait partie intégrante des discours présidentiels depuis les origines, on note cependant une importante variation de la rhétorique religieuse selon les époques.

Dieu dans le discours présidentiel.

Résurgence de la rhétorique religieuse depuis R. Reagan

Pour ce qui est de la période récente, le spécialiste en politique américaine Elvin Lim note que l'une des tendances de la rhétorique présidentielle du XX^e siècle est l'augmentation des références religieuses notamment par rapport au siècle précédent et de façon plus accentuée encore à partir des années 80²⁶⁹. Pour le politologue Denis Lacorne, c'est l'élection de Jimmy Carter qui « inaugure un cycle de religiosité présidentielle »²⁷⁰. Ce cycle serait le résultat de l'influence des chrétiens conservateurs à partir des années 70²⁷¹, comme la *Majorité Morale* de Falwell, mais aussi de la stratégie sudiste des Républicains entamée par Goldwater en 1964²⁷², une stratégie électorale visant à « détourner l'électorat évangélique de ses vieilles racines

²⁶⁴ 20-01-2005 : ...*acting on an ancient hope that is meant to be fulfilled* [...] *It is the honorable achievement of our fathers*

²⁶⁵ 12-04-1999a : ...*the wisdom of our Founders* [...] *We must have the compassion and determination of Abraham Lincoln to always give birth to new freedom. We must have the vision of President Roosevelt*

²⁶⁶ 10-01-1995 : *It has fallen to every generation since then to preserve that idea, the American idea, and to deepen and expand its meaning*

²⁶⁷ 01-05-2003 : *Our commitment to liberty is America's tradition, declared at our founding, affirmed in Franklin Roosevelt's Four Freedoms, asserted in the Truman Doctrine and in Ronald Reagan's challenge to an evil empire*

²⁶⁸ 20-01-1993 : ...*change to preserve America's ideals: life, liberty, the pursuit of happiness* [...] *Each generation of Americans must define what it means to be an American.*

²⁶⁹ Elvin T. Lim, « Five Trends in Presidential Rhetoric: An Analysis of Rhetoric from George Washington to Bill Clinton », *Presidential Studies Quarterly*, 2002, Vol. 32, N° 2, p.335

²⁷⁰ Lacorne, *op. cit.*, p.199

²⁷¹ Kevin Coe, Sarah Chenoweth, « *Presidents as Priests: Toward a Typology of Christian Discourse in the American Presidency*, » *Communication Theory*, Vol. 23, N° 4, p.380

²⁷² Lacorne, *op. cit.*, p.190

démocrates », qui prévalaient jusqu'à la fin des années 1960²⁷³. Mais c'est Ronald Reagan qui a su profiter de « *l'appui décisif des chrétiens conservateurs* »²⁷⁴ et en a fait une stratégie d'élection réussie fondée sur la mise en avant de valeurs morales chrétiennes dans ses discours. Par ailleurs, Lacorne considère que « *des événements majeurs comme la guerre d'indépendance, la guerre de sécession, la guerre froide raniment la foi des élites* »²⁷⁵, et d'autres chercheurs ont lié la résurgence de la rhétorique religieuse à des périodes où les États-Unis ont dû « imaginer à nouveau leur rôle dans le monde »²⁷⁶. Si tel est le cas, on peut supposer que la fin de la guerre froide et les attentats du 11 septembre sont des événements suffisamment marquants pour rendre le recours au langage religieux utile, voire indispensable. D'un autre côté, cette « stratégie électorale » des conservateurs a montré ses limites, avec, par exemple, la défaite des Républicains en 2008²⁷⁷, des limites qui pourraient s'accroître avec le déclin relatif des traditions judéo-chrétiennes, et l'augmentation des autres religions, comme le catholicisme, et des non-affiliés, incluant les agnostiques et les athées²⁷⁸. Cette évolution sociale devrait, a priori en tout cas, se refléter au moins en partie dans la communication présidentielle.

Pour compléter cette brève analyse politique de la rhétorique religieuse, il peut être intéressant de regarder l'évolution quantitative de la sémantique religieuse dans les discours présidentiels. Nous nous appuyons ici principalement sur le travail de Kevin Coe et David S. Domke²⁷⁹ qui ont analysé le contenu des discours d'investiture et des discours sur l'état de l'Union de la présidence depuis la présidence de Franklin D. Roosevelt jusqu'à celle de George W. Bush pour déterminer s'il y avait des changements statistiquement significatifs au fil du temps. Bien que le choix des éléments pertinents reflétant la rhétorique religieuse puisse faire controverse, le codage étant identique sur toute la période, l'évolution de la récurrence de ces éléments est de toute façon significative. Les résultats confirment bien ce que l'analyse politique affirmait : Ronald Reagan a initié une nouvelle ère rhétorique dans laquelle les références à Dieu par discours ont plus que doublé comparée à la période qui précède, à savoir celle allant de Roosevelt à Carter. Mais c'est George W. Bush qui se place en tête, dépassant même Reagan, puis viennent George H. Bush et Clinton avec des taux similaires, sans revenir toutefois à ceux de la période d'avant Reagan²⁸⁰. D'autres chercheurs ont également montré

²⁷³ *Ibid.* p.197

²⁷⁴ *Ibid.* p.192

²⁷⁵ *Ibid.* p.204

²⁷⁶ Wade Clark Roof, « American Presidential Rhetoric from Ronald Reagan to George W. Bush: Another Look at Civil Religion », 2009, *Social Compass*, N°52, Vol. 2, p.286, 287, 293.

²⁷⁷ Voir aussi ce que disait Denis Lacorne à la suite de la déconvenue électorale de 2006, *Ibid.* p.199

²⁷⁸ L'augmentation des autres religions, comme le catholicisme, et des non-affiliés, incluant les agnostiques et athées est de +128% entre 1980 et 2008, cité dans Kevin Coe, Sarah Chenoweth, *op. cit.*, p.380

²⁷⁹ Kevin Coe, David Domke, *The God Strategy How Religion Became a Political Weapon in America*, 2010, Oxford University Press.

²⁸⁰ Kevin Coe, David Domke, « Petitioners or Prophets? Presidential Discourse, God, and the Ascendancy of Religious Conservatives », *Journal of Communication*, 2006, Vol. 56, p.318

que les thèmes religieux et moraux, ou la prière ont augmenté de façon considérable à partir de la présidence de Reagan²⁸¹. De plus, Coe et Domke indiquent que les données entre 1933 et 2009 montrent que les présidents sont plus enclins à invoquer Dieu en temps de guerre.

Toutefois, une analyse des grands discours nationaux ne donne pas forcément un tableau complet du langage religieux dans les discours présidentiels. Une étude plus récente sur un corpus plus large de discours mais focalisé sur la période 1981-2013 montre par exemple que les présidents, à l'exception de Bill Clinton, sont plus enclins à utiliser des références religieuses avec des auditoires ciblés²⁸², c'est-à-dire dans des lieux avec un auditoire homogène et plus petit que dans les grands discours majeurs nationaux. Cette même étude montre aussi que le discours du président Obama se distingue par une utilisation bien moins grande de la rhétorique religieuse en termes absolus, une diminution particulièrement visible en comparaison avec son prédécesseur immédiat, mais aussi avec Bill Clinton. Pourtant, en termes relatifs, le discours religieux de Barack Obama est proche de la moyenne de la période post-Reagan²⁸³. Enfin, il existe des variations importantes sur le type de discours religieux.

L'analyse quantitative des discours présidentiels ainsi que l'analyse politique montrent en tout cas que c'est davantage la présidence de Ronald Reagan qui est le moment charnière pour ce qui est de la rhétorique religieuse dans les discours présidentiels, et non pas la fin de la guerre froide ou les attentats du 11 Septembre qui ont, au mieux, renforcé un mouvement qui était déjà en marche. Force est de constater qu'aucun successeur de Reagan n'est retourné à la pratique traditionnelle qui précédait les années quatre-vingt²⁸⁴.

Un langage abstrait et culturellement significatif.

Si les références religieuses sont importantes dans les discours présidentiels, de nombreux chercheurs ont observé que lorsque Dieu est mentionné, il s'agit généralement d'un dieu désincarné, évoqué dans des termes indéfinis. Ainsi Sébastien Fath note que les présidents de la période post-guerre froide, tout comme leurs prédécesseurs modernes, invoquent un « *dieu culturellement situé, mais confessionnellement peu défini* »²⁸⁵, et « *la « Puissance suprême » n'est pas nécessairement le 'Messie chrétien'* »²⁸⁶. Denis Lacorne constate de son côté que lorsque des intrusions symboliques du religieux se font dans la sphère politique, les « *formules choisies relèvent plus du déisme que du christianisme proprement dit,* » et « *la divinité invoquée reste toujours un dieu abstrait et désincarné. Jésus-Christ, malgré la prévalence du*

²⁸¹ Voir Shogan, *op. cit.*, p.33

²⁸² Kevin Coe, Sarah Chenoweth, *op. cit.*, p.385

²⁸³ En termes absolus à savoir par mois, et en valeur relative « par 500 mots » dans *ibid.* p.387

²⁸⁴ Donna Hoffman, Alison Howard, *Addressing the State of the Union: The Evolution and Impact of the President's Big Speech*, 2006, Lynne Rienner Pub, p.76-77.

²⁸⁵ Sébastien Fath, *Dieu bénisse l'Amérique ! La religion de la Maison-Blanche*, 2004, Seuil, p.47

²⁸⁶ Fath, *op. cit.*, p.196

protestantisme aux États-Unis, n'est jamais l'objet d'une référence institutionnalisée »²⁸⁷.

Nicole Guétin remarque enfin que Jésus n'est finalement que peu mentionné en dehors des célébrations de fêtes chrétiennes comme Pâques et Noël²⁸⁸.

L'analyse quantitative de la rhétorique religieuse dans les discours présidentiels apporte également un point de vue utile sur la façon dont le langage religieux est exprimé dans les discours présidentiels, car il met en lumière la variation de la récurrence de certains termes plutôt que d'autres. Ainsi, selon le chercheur Elvin Lim, l'une des évolutions de fond de la rhétorique présidentielle du XX^e et du XXI^e siècle, est une plus grande tendance à l'abstraction, y compris dans le domaine religieux avec des discours favorisant une expression de la religion axée sur Dieu, la foi, le ciel, et les prières par rapport à une expression plus concrète qui se référerait davantage à la Bible, l'église, ou les dénominations²⁸⁹. Cette tendance semble s'être accentuée dans la période post-guerre froide, notamment chez les deux derniers présidents : George W. Bush et Barack Obama. En dehors de la période qui a immédiatement suivi les attaques du 11 septembre 2001, où les références bibliques sont plus nombreuses, la rhétorique religieuse de George W. Bush est très générale, souvent en relation avec la Judaïsme et l'Islam et davantage axée sur la foi, avec moins de références bibliques. Coe et Chenoweth suggèrent que cela reflète le contexte pluraliste qui a suivi les attentats, ainsi que le souci de ne pas vouloir apparaître comme faisant une guerre sainte²⁹⁰. C'est une forte possibilité si l'on pense à la controverse qu'a suscité la remarque malheureuse de George W. Bush associant guerre contre le terrorisme et « croisade » le 16 septembre 2001 (16-09-2001)²⁹¹ en réponse à une question d'un journaliste.

Si l'on regarde les références au Coran, Bill Clinton est le premier à véritablement citer plusieurs fois le livre saint des musulmans, mais c'est aussi celui qui en parle le plus de toute la période post-guerre froide. C'est toutefois George W. Bush qui est le premier à citer le Coran dans des discours majeurs, comme dans son discours d'investiture de 2005 (20-01-2005)²⁹², ou

²⁸⁷ Lacorne, *op. cit.*, p.204

²⁸⁸ Guétin, *op. cit.*, p.159

²⁸⁹ Elvin T. Lim, « Five Trends in Presidential Rhetoric: An Analysis of Rhetoric from George Washington to Bill Clinton », *Presidential Studies Quarterly*, 2002, Vol. 32, N° 2, p.335. Par « abstrait » Coe et Chenoweth considèrent les termes relativement indéfinis liés à « Dieu » (*God, Christ, Creator, Good Shepherd, Messiah, Prince of Peace, Heavenly Father, and Wonderful, Counselor*) ou à la métaphysique (*bless, creed, eternity, faith, heaven, holy, and pray*), tandis que des références à la Bible sont considérés comme des manifestations physiques de la croyance (*church, communion, Easter, hymn, Lent, pulpit, and sermon*), Kevin Coe, Sarah Chenoweth, *op. cit.*, p. 383.

²⁹⁰ *Ibid.* p.386

²⁹¹ 16-09-2001 : *This crusade, this war on terrorism is going to take a while, and the American people must be patient.*

²⁹² 20-01-2005 : *sustained in our national life by the truths of Sinai, the Sermon on the Mount, the words of the Koran, and the varied faiths of our people.*

bien dans son discours devant l'Assemblée générale de l'ONU de 2008 (23-09-2008)²⁹³, ou bien encore dans des contextes de guerre contre la terreur, toujours en soulignant les points communs avec le christianisme et la différences avec la croyance des terroristes, mais aussi en demandant aux leaders religieux « islamiques » de dénoncer l'idéologie des terroristes :

Many Muslim scholars have publicly condemned terrorism, often citing Chapter 5, Verse 32 of the Koran, which states that killing an innocent human being is like killing all of humanity, and saving the life of one person is like saving all of humanity. After the attacks in London on July the 7th, an imam in the United Arab Emirates declared, "Whoever does such a thing is not a Muslim nor a religious person." The time has come for all responsible Islamic leaders to join in denouncing an ideology that exploits Islam for political ends and defiles a noble faith.

Remarks to the National Endowment for Democracy, 06 octobre 2005

Barack Obama cite moins souvent le Coran, et le fait avec un objectif politique plus ciblé, comme lors du discours du Caire qui avait pour ambition d'effectuer un rapprochement entre les États-Unis et le monde musulman, où il évoque le récit d'« Isra et Miraj » dans lequel le prophète des musulmans rejoint Jésus et Moïse pour prier :

As the Holy Koran tells us: "Be conscious of God and speak always the truth." That is what I will try to do today, to speak the truth as best I can, humbled by the task before us and firm in my belief that the interests we share as human beings are far more powerful than the forces that drive us apart

The Holy Koran teaches that "whoever kills an innocent" is as--"it is as if he has killed all mankind." And the Holy Koran also says, "whoever saves a person, it is as if he has saved all mankind." The enduring faith of over a billion people is so much bigger than the narrow hatred of a few. Islam is not part of the problem in combating violent extremism, it is an important part of promoting peace.

Too many tears have been shed. Too much blood has been shed. All of us have a responsibility to work for the day when the mothers of Israelis and Palestinians can see their children grow up without fear, when the Holy Land of the three great faiths is the place of peace that God intended it to be, when Jerusalem is a secure and lasting home for Jews and Christians and Muslims and a place for all of the children of Abraham to mingle peacefully together as in the story of Isra, when Moses, Jesus, and Muhammed, peace be upon them, joined in prayer.

Remarks in Cairo, 04 juin 2009

Plus généralement, il suit un modèle de langage religieux plutôt abstrait, similaire à celui George W. Bush, bien que dans une quantité moindre. Cette tendance vers l'abstraction pourrait être le reflet d'une société américaine davantage multiconfessionnelle et diversifiée, et le discours d'investiture de 2009 de Barack Obama en est un symbole fort, dans sa référence à un héritage religieux « patchwork » qui inclut pour la première fois les non-croyants (20-01-2009)²⁹⁴. Cette inclusion sans ambiguïté des athées dans un discours présidentiel majeur est d'autant plus remarquable dans le contexte américain que depuis les Pères fondateurs, la croyance en Dieu a toujours été vue comme la garantie d'un minimum de valeurs morales et de vertu citoyenne, et que dans une période aussi récente que la guerre froide, l'athée était symboliquement exclu parce qu'associé au « communisme sans Dieu »²⁹⁵. Cela dit, dès le début

²⁹³ 23-09-2008 : *They reject the words of the Bible, the Koran, the Torah, or any standard of conscience or morality.*

²⁹⁴ 20-01-2009 : *For we know that our patchwork heritage is a strength, not a weakness. We are a nation of Christians and Muslims, Jews and Hindus and nonbelievers*

²⁹⁵ Amandine Barb, « An atheistic American is a contradiction in terms - Religion, Civic Belonging and Collective Identity in the United States », *European Journal of American Studies*, 2011, Vol. 6, N°2, p.7

de son premier mandat, tout comme dans la campagne présidentielle, Barack Obama s'affirme également sans ambiguïté comme chrétien, et parle même en détail de sa conversion, comme lors du discours à l'université Notre-Dame de 2009 dans lequel il décrit « comment il est venu au Christ » (17-05-2009)²⁹⁶, reprenant ainsi une formule évangélique traditionnelle. Cette affirmation de foi personnelle doit aussi se comprendre dans un contexte politique de théorie du complot sur la religion de Barack Obama, où une partie non négligeable des Américains, généralement très conservateurs, le pense musulman ou athée²⁹⁷.

Si le langage religieux des discours présidentiels est relativement abstrait, il demeure toutefois culturellement et politiquement important. Même un président qui emploie peu de langage religieux comme George H. Bush ne manquera pas d'utiliser des expressions classiques de type « Dieu bénisse l'Amérique » à la fin de ses discours. La formule de bénédiction pour conclure un discours présidentiel est significative car elle est précisément confessionnellement et théologiquement peu, voire pas, définie tout en étant culturellement ancrée dans le lexique présidentiel, à tel point qu'elle apparaît presque naturelle, et est de fait peu remarquée ou commentée. Toutefois, il est fort à parier que sa disparition susciterait une grande controverse. Dans leur analyse quantitative, Coe et Domke confirment l'importance de ce type de formules qui apparaît dans 80 à 90% des discours de notre période²⁹⁸.

Pourtant, l'utilisation de ce genre d'expression est en fait tout à fait récente. Elle apparaît pour la première fois chez Richard Nixon le 30 avril 1973 pour conclure son discours sur le scandale du Watergate, et elle n'est devenue courante, là aussi, qu'avec Ronald Reagan dans les années quatre-vingt²⁹⁹. L'expression utilisée peut varier sensiblement : ainsi par exemple, lorsque George H. Bush annonce le début de la guerre du Golfe, il demande à Dieu de bénir les troupes, mais également de « continuer de bénir notre nation » (16-01-1991)³⁰⁰, une formule reprise par son fils dans son discours sur l'état de l'Union (28-01-2003)³⁰¹, et renvoyant ainsi à l'idée d'une nation qui a depuis longtemps reçu la faveur divine. De même, Bill Clinton demande la bénédiction de Dieu « pour le peuple des États-Unis et la cause de la liberté » dans un discours sur la situation en Haïti, alors qu'une opération militaire est envisagée en septembre 1994 (15-09-1994)³⁰². Sébastien Fath remarque que c'est encore une fois George W. Bush qui se

²⁹⁶ 17-05-2009 : *I was brought to Christ.*

²⁹⁷ Voir notamment les résultats de sondage du *Pew Research Center*, un centre de recherche (think tank) américain qui fournit des statistiques et des informations sociales notamment sous forme de sondage d'opinion et qui conclut en 2010 qu'environ un Américain sur cinq (18%) pensait qu'Obama était musulman, tandis qu'un tiers seulement le savait chrétien alors que 43% disaient ignorer sa religion. Disponible sur : <http://www.people-press.org/2010/08/19/growing-number-of-americans-say-obama-is-a-muslim/>, [Date de consultation : 15-09-2013].

²⁹⁸ Coe, Domke, *The God Strategy*..., *op. cit.*, p.62

²⁹⁹ *Ibid.* p.61

³⁰⁰ 16-01-1991 : ... *may He continue to bless our nation, the United States of America*

³⁰¹ 28-01-2003 : *And may God continue to bless the United States of America.*

³⁰² 15-09-1994 : *May God bless the people of the United States and the cause of freedom*

distingue en demandant, comme son père, que Dieu continue de bénir la nation, mais aussi qu'il accorde « sa sagesse et garde les États-Unis » (20-09-2001)³⁰³, et qu'il « nous guide » (28-01-2003)³⁰⁴. Si depuis Ronald Reagan, ce genre de formule, ou son équivalent, est la norme, dans les périodes de crises ou de guerre, elle a tendance à être étoffée ou changée afin d'être autre chose qu'un simple « slogan publicitaire », pour reprendre la comparaison utilisée par Coe et Domke³⁰⁵. C'est dans ces moments là que le rôle de leader militaire se fusionne avec un rôle religieux, proche de celui de prêtre de la nation, mêlant ainsi au discours de la puissance un discours de la vertu empreint d'une certaine humilité d'une nation sous l'autorité de Dieu.

Le religieux en chef.

Un des rôles du président américain est celui de « grand prêtre » de la nation³⁰⁶, non seulement parce qu'il demande la bénédiction de Dieu sur la nation, mais également parce qu'il fait des prières publiques, comme lors des « petits déjeuners de prière nationale » (*National Prayer Breakfast*), reconforte le peuple lors des éloges funèbres ou des discours de crise, souvent en citant des passages de la Bible, et aussi, parfois, interprète la volonté de Dieu, devenant ainsi un véritable prophète national. Il est aidé d'ailleurs en cela par un certain nombre de conseillers spirituels et de pasteurs dont le plus connu est sans nul doute Billy Graham.

Ce rôle de « religieux-en-chef » peut donc prendre différentes formes. La recherche en communication fait souvent la distinction entre le genre « sacerdotal » (*priestly*) fondé sur le thème de l'élection divine, et le genre « prophétique » davantage axé sur la bénédiction mais aussi sur la remise en cause de la nation qui est interpellée pour ne pas suivre ses idéaux³⁰⁷. Le discours prophétique ainsi défini est potentiellement perturbateur et facteur de division³⁰⁸. Il est donc peu employé par les présidents. Au contraire, le thème de l'élection divine est, dans des quantités plus ou moins importantes, une composante constante du discours présidentiel. Une telle distinction n'est donc pas très pertinente pour notre étude. C'est pourquoi nous choisissons d'envisager différemment le genre « prophétique » du discours religieux présidentiel en nous appuyant sur la définition originelle d'un prophète, c'est-à-dire « celui qui est l'interprète des

³⁰³ 20-09-2001 : *In all that lies before us, may God grant us wisdom, and may He watch over the United States of America*

³⁰⁴ 28-01-2003 : *May He guide us now*

³⁰⁵ Coe, Domke, *The God Strategy...*, *op. cit.*, p.64

³⁰⁶ Voir Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.12, Fath, *op. cit.*, p.199, Michael Novak, *Choosing Our King*, McMillan, 1974 dans HART, Patrick, PAULEY, John, *The Political Pulpit Revisited*, 2005, Purdue university Press, p.16

³⁰⁷ Roof, *op. cit.*, p.293-4, Fath, *op. cit.*, p.50-1

³⁰⁸ Sébastien Fath reprend l'association qui est faite par Roberta Coles, entre discours prophétique et vision libérale qui « met en avant les thèmes universels comme la paix, la justice, la liberté, répudiant tout particularisme national, stigmatisé comme idolâtrie, dans Roberta Coles, « Manifest Destiny Adapted for the 1990s' War Discourse-Mission and destiny Intertwined », *Sociology of Religion*, 2002, Vol. 63, N°4, p.406-7. Ses promoteurs sont souvent issus de minorités contestataires. Voir Fath, *op. cit.*, p. 50.

dieux » et qui, dans le monde chrétien, « a été choisi par Dieu pour transmettre et expliquer sa volonté »³⁰⁹. Selon cette définition, le discours « prophétique », c'est donc l'expression d'une connaissance des désirs et des intentions divines. Il se caractérise notamment par un dualisme absolu qui inclut un discours de type EUX/NOUS, caractéristique par exemple de la rhétorique de guerre froide³¹⁰. Ce genre de discours peut être contrasté à une rhétorique « pastorale », qui se définit alors comme l'expression des demandes ou de la gratitude pour la supervision divine, indiquant une position de servitude par rapport un pouvoir divin, et qui est proche de ce que Coe et Domke appellent la rhétorique « pétitionnaire » (« *petitionary* »).

Le président pasteur

Même un président peu disposé aux démonstrations publiques de foi, ou à une expression religieuse publique comme George H. Bush a su exercer son rôle pastoral. Ainsi il ira au delà des prières publiques ritualisées qui scandent la cérémonie d'investiture³¹¹, en débutant son discours par une prière au « père céleste » qu'il souligne comme son « premier acte en tant que président » (20-01-1989)³¹², mettant ainsi en avant la fonction performative du discours présidentiel, et donc son autorité dans son double rôle de pasteur et de président de la nation, tout en en démontrant une certaine continuité avec son prédécesseur, Ronald Reagan, initiateur d'une rhétorique religieuse abondante. Cette prière est également typique d'une tradition américaine de subordination de la volonté humaine et présidentielle à la volonté divine, une tradition qui remonte à George Washington et symbolisée ici par la demande à l'auditoire et l'action d'incliner la tête. Cette volonté d'humilité se retrouve dans deux proclamations de journée nationale de prière en 1991, en rappelant la dépendance des Américains envers le Tout-Puissant, reprenant également l'expression du serment d'allégeance au drapeau³¹³ d'une « nation sous l'autorité de Dieu » (« *One nation under God* ») (01-02-1991)³¹⁴ et en associant la prière aux adjectifs « humble » et « contrit ». La prière à Dieu est liée au thème de vertu, comme le précise George H. Bush : « les prières agréables à Dieu par la

³⁰⁹ Voir la définition de « prophète » disponible sur le portail du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, ><http://www.cnrtl.fr/definition/proph%C3%A8te><, [Date de consultation : 12-01-2015].

³¹⁰ Eran N. Ben-Porath, « Rhetoric of Atrocities: The Place of Horrific Human Rights Abuses in Presidential Persuasion Efforts », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol.37, N° 2, p.185.

³¹¹ Rogers M. Smith, « Religious Rhetoric and the Ethics of Public Discourse : The Case of George W. Bush », *Political Theory*, 2008, Vol. 36 N°2, p.283 ; Fath, *op. cit.*, p.57

³¹² 20-01-1989 : *And my first act as President is a prayer. I ask you to bow your heads. Heavenly Father, we ...*

³¹³ Pour rappel, le serment d'allégeance au drapeau et à la république des États-Unis d'Amérique a été écrit en 1892 par Francis Bellamy pour célébrer l'anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique mais il n'est devenu officiel qu'en 1942 par un vote formel du Congrès, et c'est en 1945 que le terme « sous l'autorité de Dieu » (« *Under God* ») est ajouté. Voir les différentes dates des votes sur le site de «*The United States District Court Southern District of West Virginia* », disponible sur :

><http://wayback.archive.org/web/20060923131158/http://www.wvsd.uscourts.gov/outreach/Pledge.htm><, [Date de consultation : 11-08-2015]

³¹⁴ 01-02-1991 : *As one Nation under God, we Americans are deeply mindful of both our dependence on the Almighty [...] in humble and contrite prayer to Almighty God*

pratique régulière de la vertu publique et privée » (25-04-1991)³¹⁵. Le président se situe ici dans une tradition protestante américaine qui fusionne l'expression publique et privée, la vertu morale et spirituelle, Dieu et la nation. Il rappelle d'ailleurs que « Washington pria à Valley Forge » et que « Franklin Roosevelt a envoyé des troupes pour libérer un continent avec sa prière du jour J. » (05-05-2005)³¹⁶.

L'existence même de « Journées nationales de prière » (*National Day of Prayer*) est significative. Il s'agit en effet d'une proclamation officielle d'une journée nationale de prière faite tous les ans depuis George Washington, avec l'exception notable de Thomas Jefferson et Andrew Jackson. En 1952, un acte du Congrès a rendu cette proclamation obligatoire³¹⁷. A cela s'ajoute depuis 1953 le « petit déjeuner national de prière » qui a lieu tous les ans le premier jeudi de février et auquel tous les présidents ont participé depuis Dwight D. Eisenhower. Elle réunit de nombreux invités prestigieux et influents et son activité principale consiste à prier publiquement pour l'Amérique³¹⁸. Ces multiples expressions publiques de prière impliquent que l'acte de prier est reconnu comme une forme officielle de comportement et présupposent qu'il est normal ou légitime de demander à Dieu certaines choses, y compris pour et au nom de la nation³¹⁹. La prière aux États-Unis est donc officielle à plus d'un titre et elle est sanctionnée par la présence et l'autorité du président, qui endosse clairement son rôle de pasteur de la nation.

Mais la prière dans la rhétorique présidentielle ne se limite pas à ces événements officiels. Elle est, par exemple, très présente dans les discours de crise, comme après les attaques du 11 septembre 2001. Dès l'annonce de l'attaque, le président Bush, depuis Sarasota en Floride fait un très court discours dans lequel il offre un moment de recueillement, et une bénédiction pour les victimes et la nation (11-09-2001a)³²⁰, tout en promettant de retrouver les coupables. Dans son discours suivant, depuis la base de l'armée de l'air de Barksdale en Louisiane, il demande aux citoyens de se joindre à lui cette fois-ci pour une bénédiction pour les victimes et leurs familles (11-09-2001b)³²¹, une prière qui est développée dans son discours à la nation depuis le Bureau ovale, le soir du 11 septembre et qui s'accompagne d'une citation

³¹⁵ 25-04-1991 : *Most important, let us make our prayers pleasing to Him by the regular practice of public and private virtue and by a genuine renewal of America's moral heritage.*

³¹⁶ 05-05-2005 : *Washington prayed at Valley Forge. Franklin Roosevelt sent American troops off to liberate a continent with his D-day prayer.*

³¹⁷ Derek H. Davis, *Religion and the Continental Congress, 1774-1789: Contributions to Original Intent (Religion in America)*, 2000, Oxford University Press, p.90

³¹⁸ Fath, *op. cit.*, p.57

³¹⁹ Paul Chilton, *Analyzing Political Discourse*, 2004, Routledge, p.185

³²⁰ 11-09-2001a : *.... join me in saying a prayer for the victims and their families*

³²¹ 11-09-2001b : *And now if you would join me in a moment of silence. May God bless the victims, their families, and America*

du Psaume 23 suggérée par sa conseillère Karen Hughes avec comme objectif principal de rassurer et de reconforter ³²² :

Tonight I ask for your prayers for all those who grieve, for the children whose worlds have been shattered, for all whose sense of safety and security has been threatened. And I pray they will be comforted by a power greater than any of us, spoken through the ages in Psalm 23: "Even though I walk through the valley of the shadow of death, I fear no evil, for You are with me."
Address to the Nation on the Terrorist Attacks, 11 septembre 2009

Les prières dans les discours de crise, tout comme dans les éloges funèbres, s'accompagnent souvent d'une citation biblique, comme un psaume, une parabole ou un proverbe. Le psaume 23 est particulièrement associé à la liturgie funéraire dans le monde anglo-saxon. La référence à la vallée de la mort du verset 4 est souvent interprétée comme une allusion à la vie éternelle promise par Jésus, et permet ainsi de reconforter l'auditoire en transformant l'être physique disparu en être spirituel³²³. Ainsi lors de son discours sur la perte de la navette spatiale Columbia en 2003, George W. Bush cite le prophète Ésaïe et fait le lien entre les astres créés par Dieu et « les sept membres d'équipage disparus (« *the seven souls we mourn today* »), pour finir en priant qu'ils soient tous à l'abris chez eux « *safely home* », c'est-à-dire au paradis (01-02-2003)³²⁴.

Les discours de crise sont proches des éloges funèbres notamment parce qu'ils ont lieu à des occasions où le président doit prendre un rôle d'intercesseur caractérisé à la fois par de l'empathie envers les victimes, et par la tentative de transformation d'un symbole de destruction en symbole de résurrection, de justice à venir et/ou de résistance nationale³²⁵. Le président Bill Clinton, parfois surnommé par ses adversaires le « *I-feel-your-pain president* »³²⁶ maîtrisait particulièrement bien le genre. Son discours de commémoration de l'attentat à Oklahoma City sur lequel il s'est particulièrement investi³²⁷ est sans doute un modèle en la matière:

This terrible sin took the lives of our American family. And to all the members of the families here present who have suffered loss, though we share your grief, your pain is unimaginable, and we know that. We cannot undo it. That is God's work. Let us teach our children that the God of comfort is also the God of righteousness. Those who trouble their own house will inherit the wind. Justice will prevail. Justice will prevail.

³²² Karen Hughes était une conseillère politique influente du président Bush entre 2001 et 2002. C'est suite à un message de soutien de son pasteur qu'elle décide d'inclure le psaume 23 « L'Éternel est mon berger » dans Robert Schlesinger, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schlesinger, p.459

³²³ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.79

³²⁴ 01-02-2003 : *In the words of the prophet Isaiah, « Lift your eyes and look to the heavens. Who created all these? He who brings out the starry hosts one by one and calls them each by name. Because of His great power and mighty strength, not one of them is missing. » [...] Yet we can pray that all are safely home* Voir Ésaïe 40:26 :: « *Levez bien haut les yeux et regardez: qui a créé ces astres? Celui qui fait marcher leur armée en bon ordre, qui les convoque tous, les nommant par leur nom. Et grâce à sa grande puissance et à sa sûre force, pas un ne fait défaut.* » (Bible du Semeur). Toutes les citations bibliques seront extraites de la Bible dite du « Semeur », traduite par les théologiens Alfred Kuen, Jacques Buchhold, André Lovérini et Sylvain Romerowski, qui est la plus couramment utilisée dans les milieux protestants évangéliques français.

³²⁵ Campbell et Jamieson parlent de « *national resilience* », Campbell, Jamieson, *op. cit.* p.73

³²⁶ Voir par exemple, le livre du conservateur James Bovard qui associe l'empathie montrée par Clinton à une infantilisation de son auditoire, dans James Bovard, « *Feeling Your Pain* »: *The Explosion and Abuse of Government Power in the Clinton-Gore Years*, St. Martin's Press, 2000.

³²⁷ Schlesinger, *op. cit.*, p.436

[...] *this morning before we got on the plane to come here, at the White House, we planted that tree in honor of the children of Oklahoma. It was a dogwood with its wonderful spring flower and its deep, enduring roots. It embodies the lesson of the Psalms that the life of a good person is like a tree whose leaf does not wither.*

Let us, let our own children know that we will stand against the forces of fear. When there is talk of hatred, let us stand up and talk against it. When there is talk of violence, let us stand up and talk against it. In the face of death, let us honor life. As St. Paul admonished us, let us not be overcome by evil but overcome evil with good.

Remarks at a Memorial Service for the Bombing Victims in Oklahoma City, Oklahoma, 23 avril 1995

Il partage la douleur, en offrant un dieu de réconfort (« *the God of comfort* »), un dieu de justice (« *the God of righteousness* ») et en nommant le Mal (« *this evil* »), le péché (« *this terrible sin* ») qui s'est fait contre la « famille américaine ». La justice promise de Dieu est illustrée par la citation du proverbe 11 : 29³²⁸ et le symbole de résurrection est matérialisé par un arbre planté en l'honneur des enfants d'Oklahoma qui incarne lui-même la métaphore de la nature et du renouveau du psaume 1, verset 3 également cité :

« Il est comme un arbre planté près d'un courant d'eau, Qui donne son fruit en sa saison, Et dont le feuillage ne se flétrit point: Tout ce qu'il fait lui réussit. » « the lesson of the Psalms that the life of a good person is like a tree whose leaf does not wither ». (Bible du Semeur)

Tout comme les monuments aux morts, cet arbre symbolise la mémoire et l'héritage laissé par les victimes. Enfin, le président Clinton, comme tout bon pasteur, termine son discours-sermon en recommandant une action spirituelle et morale, reprenant l'avertissement de Saint Paul, de ne pas se laisser « vaincre par le Mal, mais [de] surmonter le Mal par le Bien » (Romains 12 :21). Si Bill Clinton s'est personnellement impliqué dans l'éloge funèbre donné à Oklahoma City, c'est qu'il savait parfaitement que cela peut apporter un vrai capital politique à un président³²⁹. A contrario, un éloge funèbre mal conçu peut avoir l'effet inverse, comme ce fut le cas pour George W. Bush lors de son discours à la nation sur l'ouragan Katrina, dans lequel il apparaît sur la défensive et se présente uniquement dans son rôle de président (« *I, as President, am responsible* »), ce qui, comme le notent Campbell et Jamieson, l'empêche précisément de prendre le rôle de prêtre de la nation qui seul peut transformer un symbole de destruction en espoir³³⁰. Pourtant, lors de la journée de prière nationale et du souvenir à la cathédrale nationale le 14 septembre 2001, il a très bien su assumer son rôle pastoral³³¹ en rassurant son auditoire que rien ne pouvait les « séparer de l'amour de Dieu » en citant un passage du livre aux Romains, sans toutefois identifier la provenance mais en omettant la fin du verset qui parle de l'amour de Dieu « manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur. » qui aurait « confessionnalisé » le discours.

And the Lord of life holds all who die and all who mourn. As we have been assured, neither death nor life, nor angels nor principalities nor powers, nor things present nor things to come, nor height

³²⁸ *Those who trouble their own house will inherit the wind. Proverbes 11:29 Celui qui sème le trouble dans sa famille héritera le vent, et l'insensé deviendra l'esclave du sage* (Bible du Semeur).

³²⁹ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.78

³³⁰ *Ibid.* p.100

³³¹ *Ibid.* p.89

nor depth, can separate us from God's love. May He bless the souls of the departed. May He comfort our own, and may He always guide our country.

Remarks at the National Day of Prayer and Remembrance Service, 14 septembre 2001

Pour la chercheuse en communication Denise Bostdorff, ces omissions de références chrétiennes explicites s'expliquent précisément par la volonté d'unifier un peuple de divers confessions, et donc de ne pas diviser, et de parler avant tout d'un Dieu transcendant et universel³³².

De la même façon, lors du discours de commémoration des victimes de la fusillade de Tucson, ou bien lors de la prière de veillée à Sandy Hook, le président Obama cite les « Écritures » mais sans donner de références précises et en évoquant des descriptions rassurantes du paradis, avec respectivement le psaume 45 :4-5 « la cité de Dieu jamais ébranlée » (12-01-2011)³³³ et 2 Corinthien 5 :1, comparant la « tente où nous habitons sur la terre » à « l'édifice [dans le ciel] qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite de main d'homme » (16-12-2012)³³⁴. Quel que soit le style utilisé, le rôle pastoral du président attendu dans les discours de crise tout comme dans les éloges funèbres est donc en quelque sorte celui d'un « consolateur-en-chef » qui invoque un dieu bienveillant, de réconfort et d'amour: « Nous prions qu'Il réconforte et console ceux qui sont dans le chagrin », dit explicitement le président Bush (14-09-2001a)³³⁵.

Le président prophète.

Au-delà de ce rôle pastoral traditionnel de réconfort et d'humilité, souvent déterminé par les circonstances particulières, le président peut aussi parfois utiliser son rôle de leader religieux pour interpréter la volonté de Dieu pour le peuple américain, et traduire cette vision en politique étrangère et intérieure, et se faire ainsi le prophète de la nation. Les analyses quantitatives et qualitatives montrent que George W. Bush a utilisé un mode d'expression religieuse qui le distingue de ses deux prédécesseurs et de son successeur par son caractère prophétique³³⁶, et si nous reprenons l'étude de Coe et Domke sur les discours d'investiture et les discours sur l'état de l'Union depuis Roosevelt, cette différence est statistiquement significative à égalité avec Ronald Reagan³³⁷. Cette rhétorique religieuse se caractérise essentiellement par un discours qui repose sur la certitude et le dualisme. Il est aussi, pour

³³² Denise Bostdorff, « George W. Bush's Post-September 11 Rhetoric of Covenant Renewal: Upholding the Faith of the Greatest Generation », *Quarterly Journal of Speech*, 2003, Vol. 89, N° 4, p.302

³³³ 12-01-2011 : *Scripture tells us: There is a river whose streams make glad the city of God, the holy place where the Most High dwells. God is within her, she will not fall; God will help her at break of day.*

³³⁴ 16-12-2012 : *For we know that if the earthly tent we live in is destroyed, we have a building from God, an eternal house in heaven, not built by human hands*

³³⁵ 14-09-2001a : *We pray that He will comfort and console those who now walk in sorrow. We thank Him for each life we now must mourn and the promise of a life to come*

³³⁶ Smith, *op. cit.*, p.272-3

³³⁷ La prise de position prophétique se retrouve dans 47% des discours de George W. Bush contre 0% avant Reagan et 15% pour George H. Bush et Clinton dans Coe, Domke, « Petitioners ... », *op. cit.*, p.320

partie du moins, également déterminé par les circonstances des attentats du 11 septembre et par le contexte politique d'une administration républicaine dont le discours parfois qualifié de « fondamentaliste » reflétait une croyance dans le retour à l'autorité, la tradition et la main de Dieu sur l'histoire des États-Unis³³⁸. Rogers S. Smith note ainsi qu'après le 11 septembre, « Bush a davantage employé un langage prophétique consistant à deviner les intentions de la Providence pour l'Amérique afin de sanctifier des mesures controversées, et ce d'une manière qui est allé au-delà de ce qu'avait fait Reagan, un langage qui a d'ailleurs diminué après 2005 »³³⁹.

George W. Bush a donc non seulement associé l'ennemi au Mal, ce qui est finalement assez courant dans les discours présidentiels, mais en plus, il a mis les Américains face à une responsabilité historique de « débarrasser le monde du Mal » trois jours seulement après les attaques du 11 septembre (14-09-2001a)³⁴⁰. L'une des plumes du président qui a travaillé sur ce discours, Matthew Scully, est d'ailleurs « raisonnablement certain » que la version écrite finale incluait l'adjectif démonstratif « *this* », ce qui donnait « débarrasser le monde de ce Mal », une énorme différence dans l'étendue du défi présenté, même s'il ne faut pas exclure la possibilité d'une erreur de langage d'un président connu pour ses maladresses oratoires³⁴¹. A cela s'ajoute l'idée que le monde créé par Dieu a un « dessein moral » et même si « les signes de Dieu ne sont pas toujours ceux qu'on attend »³⁴², il est clair que pour George W. Bush, les événements du 11 septembre ont un sens non pas politique mais spirituel et moral, voire eschatologique³⁴³. Le mélange entre discours religieux et patriotisme s'incarne également dans le chant patriotique et ecclésiastique « L'Hymne de Bataille de la République » joué à la fin du discours, dans ce lieu tout aussi emblématique qu'est la cathédrale nationale de Washington³⁴⁴.

Cette rhétorique binaire et prophétique apparaît à nouveau et même plus clairement encore dans son discours du 20 septembre devant le Congrès à qui il assure que « si l'évolution du conflit n'est pas connue, son résultat, lui, est certain » car « Dieu n'est pas neutre » entre « la liberté et la peur, la justice et la cruauté [qui] se sont toujours fait la guerre » (20-09-2001)³⁴⁵.

³³⁸ David Scott Domke, *God Willing? Political Fundamentalism in the White House, the "War on Terror" and the Echoing Press*, 2004, London Pluto Press p.5

³³⁹ Smith, *op. cit.*, p.285-6

³⁴⁰ 14-09-2001a : *But our responsibility to history is already clear: To answer these attacks and rid the world of evil.*

³⁴¹ Schlesinger, *op. cit.*, p.463-4

³⁴² Le président rajoute ensuite « *We learn in tragedy that his purposes are not always our own.* », qui n'est pas sans rappeler « *The Almighty has His own purposes* » du discours de la seconde investiture d'Abraham Lincoln, du 4 mars 1865, disponible sur :

><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=25819><, [Date de consultation : 18-01-2015].

³⁴³ Par « eschatologique », on entend « *qui a rapport aux fins dernières de l'homme* », définition sur CNRTL, disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/definition/eschatologique><, [Date de consultation : 18-01-2015].

³⁴⁴ Schlesinger, *op. cit.*, p.464

³⁴⁵ 20-09-2001 : *The course of this conflict is not known, yet its outcome is certain. Freedom and fear, justice and cruelty have always been at war, and we know that God is not neutral between them.*

On est passé de la confiance à la certitude totale. Si, comme la théologienne Caryn Riswold le remarque dans son analyse du discours, il n'y a « rien d'inapproprié à croire que Dieu est un dieu de justice et de liberté, il s'agit d'autre chose quand ces qualités divines sont associées à une action militaire qui ne peut dans ce contexte que se comprendre comme étant sanctionnée par Dieu »³⁴⁶. A nouveau, dans un grand discours à la nation sur la sécurité nationale (« *homeland security* ») en novembre 2001, le président conclut en disant que même si l'on ne « peut pas connaître tous les méandres de la bataille », on sait que « notre cause est juste et que notre victoire finale est assurée. » (08-11-2001)³⁴⁷. Le dualisme prophétique de George W. Bush n'est pas sans rappeler la rhétorique de la guerre froide puisqu'il est fondé lui aussi sur « la division du monde en deux camps, une division qui ne pourra prendre fin que par la victoire totale de l'un contre l'autre ».³⁴⁸ Il se caractérise par une série de propositions binaires de type « Bien contre Mal », « lumière contre ténèbres », « civilisation contre barbarie »³⁴⁹, et comme le dit le président à l'annonce des opérations militaires en Afghanistan, « chaque nation a un choix à faire. Dans ce conflit, il n'y a pas de terrain neutre » (07-10-2001a)³⁵⁰. Il s'agit donc d'une vision du monde qui ne voit pas de niveaux de gris mais seulement une bataille cosmique entre la lumière et les ténèbres, qui trouve ses racines dans la polarisation, engendrée par le puritanisme³⁵¹.

Ce discours binaire se double d'une rhétorique de la certitude absolue qui reflète sa philosophie du monde qui considère qu'il n'y a qu'une vérité morale, et que cette « vérité morale est la même dans toutes les cultures, à toutes les époques et dans tous les lieux » (01-06-2002)³⁵², une vision caractéristique des chrétiens évangéliques qui s'opposent au relativisme moral au cœur de la « guerre culturelle » qu'ils livrent aux États-Unis depuis les années 1990³⁵³. C'est aussi, selon le linguiste George Lakoff, un des éléments essentiels du modèle conservateur

³⁴⁶ Caryn D. Riswold, « A Religious Response Veiled in a Presidential Address: A Theological Study of Bush's Speech on 20 September 2001 », *Political Theology*, 2004, N° 5, p.44

³⁴⁷ 08-11-2001 : *We cannot know every turn this battle will take. Yet we know our cause is just and our ultimate victory is assured*

³⁴⁸ Zaki Laïdi, *Le monde selon Obama, La politique étrangère des États-Unis*, 2012, Flammarion, p. 40-41

³⁴⁹ Voir également Phillip Wander, « The Rhetoric of American Foreign Policy », *Quarterly Journal of Speech*, 1984, p.339-6, cité dans Jason Edwards, *Navigating the Post-Cold War World : President Clinton's Foreign Policy Rhetoric*, 2008, Lexington Books p.163

³⁵⁰ 07-10-2001a : *Every nation has a choice to make. In this conflict, there is no neutral ground.* A noter également le changement du nom de l'opération officielle du gouvernement américain pendant la guerre d'Afghanistan « *Operation Infinite Justice* » en « *Operation Enduring Freedom* » « pour ne pas offenser les musulmans souligne bien la connotation d'une guerre liée à la rétribution divine. Disponible sur le site de BBC, ><http://news.bbc.co.uk/2/hi/americas/1563722.stm><, [Date de consultation : 20-07-2015].

³⁵¹ Erica Simone A. Resende, « Puritanism, Americanism and Americanness in U.S. foreign Policy Discursive Practices », *World International Studies Committee (WISC)*, 17-20 août 2011, Porto, Portugal, p.15.

³⁵² 01-06-2002 : *Moral truth is the same in every culture, in every time, and in every place [...] Yet, moral clarity was essential to our victory in the cold war.*

³⁵³ On pense au best seller d'Allan Bloom, *The Closing of the American Mind*, Simon & Schuster, 1987, sur l'anti-relativisme culturel ou encore, le livre de James Davison Hunter, *Culture Wars: The Struggle To Control The Family, Art, Education, Law, And Politics In America*, Basic Books, 1991.

de la famille et par extension de la nation, dans laquelle les catégories morales sont absolues³⁵⁴. On est ici dans une vision patriarcale qui fait le lien entre la discipline morale et la force physique³⁵⁵. C'est d'ailleurs pour le président la « clarté morale [qui] a été essentielle à la victoire dans la guerre froide » (01-06-2002)³⁵⁶. Dans leur étude sur la certitude verbale des trois premières années de la présidence Bush, Roderick Hart et Jay Childers notent que son modèle de discours consiste principalement en des phrases simples, des propositions indépendantes juxtaposées, peu de transitions et de subordonnées, qui produisent un effet saccadé, ainsi qu'une grande utilisation du verbe «être», et un vocabulaire qui évite les ambiguïtés³⁵⁷. Mais George W. Bush adapte aussi son discours à son auditoire et aux circonstances, ainsi ce niveau de certitude est par exemple bien moins élevé lors de son discours à l'ONU de 2002, où l'auditoire présent est sceptique, que lors de l'annonce de la fin des opérations majeures de combat en Irak depuis l'USS Abraham Lincoln en mai 2003. Ce discours qui ressemblait fort à un discours de victoire, avec la bannière « Mission accomplie » devant lequel le président annonce que « dans la bataille d'Irak, les États-Unis et ses alliés l'ont emporté » (« *prevailed* ») (01-05-2003)³⁵⁸, a un niveau de certitude rhétorique élevé³⁵⁹. George W. Bush s'adresse aux troupes en leur assurant que « partout où ils vont, ils portent un message d'espoir, ancien et toujours nouveau » et termine en citant le prophète Esaïe « Pour dire aux captifs : Sortez! Et à ceux qui sont dans les ténèbres, soyez libres » (Esaïe 49 :9) (01-05-2003)³⁶⁰.

Si le messianisme est un thème traditionnel de la rhétorique présidentielle, l'adjonction du discours religieux à un niveau de certitude élevé, en lien avec des opérations militaires majeures, est unique dans la présidence moderne, non seulement dans la période post-guerre froide mais également depuis la Seconde Guerre mondiale, moment à partir duquel, notent Hart et Childers, commence une baisse constante de la rhétorique de la certitude qui était l'apanage de la présidence impériale³⁶¹. Malgré des tentatives d'humilité, comme quand il reprend le terme de Lincoln d'un peuple « presque élu », faisant d'ailleurs rire son auditoire, pour assurer que « les Américains ne supposent pas que les desseins de Dieu soient assimilés aux leurs »,

³⁵⁴ C'est le modèle du « père strict » développé par George Lakoff par opposition au modèle du « parent nourricier » (« *nurturant parent* ») associé à une idéologie de gauche aux États-Unis. Voir George Lakoff, *Moral Politics: What Conservatives Know that Liberals Don't*, 1996, University of Chicago Press, p.65-140, ou encore ; du même auteur, *The Political Mind : a Cognitive Scientist's Guide to Your Brain and Its Politics*, 2008, Penguin, p.76-77.

³⁵⁵ Francis Beer, Christ'l De Landtsheer, *Metaphorical World Politics*, 2004, Michigan State University Press, p.17.

³⁵⁶ 01-06-2002 : *Yet, moral clarity was essential to our victory in the cold war.*

³⁵⁷ Roderick P. Hart, Jay P. Childers, « Verbal Certainty in American Politics: An Overview and Extension », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 3, p.527.

³⁵⁸ 01-05-2003 : *In the battle of Iraq, the United States and our allies have prevailed.*

³⁵⁹ Hart, Childers, *op. cit.*, p.529

³⁶⁰ 01-05-2003 : *And wherever you go, you carry a message of hope, a message that is ancient and ever new. In the words of the prophet Isaiah, "To the captives, 'come out,' and to those in darkness, 'be free."*

³⁶¹ Hart, Childers, *op. cit.*, p.521-2

Bush a exprimé le contraire dans bon nombre d'autres discours majeurs (06-05-2004)³⁶². Et, si, comme il le souligne à nouveau dans son discours sur l'état de l'Union de 2005, « la route vers la Providence est irrégulière et imprévisible, » on sait où « elle mène – vers la liberté » (02-02-2005)³⁶³. Quand les présidents Clinton et Obama se présentent en visionnaire, c'est, en prophète du changement, sur le thème du renouveau national³⁶⁴. Ainsi dans son discours d'acceptation du prix Nobel de la paix, le président Obama parle comme un visionnaire prudent offrant « une quête prophétique, pas à pas et oblique », bien différente de celle de son prédécesseur³⁶⁵.

Une stratégie politique ?

Si dans les circonstances particulières que représentent les attaques terroristes, les catastrophes naturelles ou technologiques, les fusillades sanglantes à grande échelle, le recours à Dieu par la prière, la bénédiction et les Écritures donnent au président un rôle pastoral bien défini, dans des circonstances plus normales, le rôle sacerdotal se confond avec le rôle politique de présidents qui utilisent le langage religieux pour présenter favorablement un programme ou une philosophie politique. Ainsi dans son discours sur l'état de l'Union de 1995, Bill Clinton présente-t-il son repositionnement politique vers le centre sous le thème de la « nouvelle alliance » (« *New Covenant* »), un terme aux fortes connotations bibliques³⁶⁶. Conseillé par le stratège Dick Morris, il reprend un thème qu'il avait abordé pendant sa campagne de 1992 et qui en 1995 faisait écho au « Contrat avec l'Amérique » du président de la Chambre des Représentants républicain, Newt Gingrich³⁶⁷. Cette nouvelle politique reprenait l'idée d'un nouveau « marché (« *bargain* ») entre les citoyens et le gouvernement » fondé sur le devoir de responsabilité (« *responsibility* ») et la possibilité de réussite (« *opportunity* »)³⁶⁸. La métaphore du contrat pour définir les relations entre les citoyens et le gouvernement est au cœur même de la fondation des États-Unis, de son système juridique et politique, et même de l'Amérique coloniale, avec le « pacte du Mayflower » des Pères pèlerins qui a donné à cette métaphore fondatrice un statut sacré, et donc mythique. L'aspect mythique de ce pacte primitif vient notamment du fait qu'il n'était en réalité ni inclusif, ni universel, comme le souligne Denis Lacorne, mais qu'il est souvent perçu et utilisé par les hommes et femmes politiques comme

³⁶² 06-05-2004 : *It was Lincoln who called Americans "the almost chosen people." [Laughter] And at—that word "almost" makes quite a difference. [Laughter] Americans do not presume to equate God's purposes with any purpose of our own.* Voir également Smith, *op. cit.*, p.292

³⁶³ 02-02-2005 : *The road of Providence is uneven and unpredictable - yet we know where it leads: It leads to freedom*

³⁶⁴ Ferrara, *op. cit.*, p. 135

³⁶⁵ Robert L. Ivie, « Obama at West Point : A Study in Ambiguity of Purpose », *Rhetoric and Public Affairs*, 2003, Vol. 14, N°4, p.727-760. p.738.

³⁶⁶ Robert F. Durant, « A 'New Covenant' Kept: Core Values, Presidential Communications, and the Paradox of the Clinton Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2006, Vol. 36, N° 3, p.352.

³⁶⁷ Durant, *Ibid.* p.353

³⁶⁸ Michael Waldman, *POTUS Speaks: Finding the Words That Defined the Clinton Presidency*, 2000, Simon & Schuster p.78

un symbole de la liberté et de la démocratie.³⁶⁹ Bien entendu, le mot « *covenant* » est fortement associé à la Bible, dans laquelle il est utilisé pour parler de tout accord entre Dieu et son peuple, un accord précisément sans cesse renouvelé³⁷⁰. N'oublions pas que même lorsque le discours religieux n'est pas explicite, il est néanmoins parfaitement compris par une majorité de citoyens américains baignés dans une culture anglo-saxonne imprégnée de références religieuses judéo-chrétiennes. Dans son discours sur l'état de l'Union de 1995, Clinton fait presque une cinquantaine de références religieuses, ce qui fait dire à Coe et Domke qu'il aurait tout aussi pu bien s'agir d'un sermon dominical³⁷¹. L'introduction du thème *New Covenant* est d'ailleurs immédiatement suivie d'une référence à Dieu qui donne aux Américains les talents (« *God-given talents* ») qui leur permettent de s'élever, une idée reprise avec une formulation un peu différente (« *God-given potential* ») dans la conclusion du discours, avec non seulement la citation d'une expression biblique pour illustrer la responsabilité individuelle, « On récolte ce que l'on a semé. » (Galates 6 :7-9), mais également la citation des droits fondateurs de la Déclaration d'indépendance « donnés par le créateur » :

That's what I want to talk with you about tonight. I call it the New Covenant. But it's grounded in a very, very old idea, that all Americans have not just a right but a solemn responsibility to rise as far as their God-given talents and determination can take them and to give something back to their communities and their country in return. [...] We all gain when we give, and we reap what we sow. That's at the heart of this New Covenant. Responsibility, opportunity, and citizenship, more than stale chapters in some remote civic book, they're still the virtue by which we can fulfill ourselves and reach our God-given potential and be like them and also to fulfill the eternal promise of this country, the enduring dream from that first and most sacred covenant. I believe every person in this country still believes that we are created equal and given by our Creator the right to life, liberty and the pursuit of happiness. This is a very, very great country. And our best days are still to come.
State of the Union Message, 24 janvier 1995

Ainsi, le thème de la nouvelle alliance permet d'inscrire la nouvelle politique économique du président dans les mythes fondateurs américains en faisant le lien avec les textes sacrés que sont la Bible et les documents fondateurs.

D'une façon similaire, en 2009 le président Barack Obama a construit une bonne partie de son discours sur l'économie nationale autour de la parabole de la « maison bâtie sur le roc » qui se trouve à la fin du Sermon sur la montagne (Matthieu 7 :24-27) pour justifier de reconstruire l'économie sur des fondations solides et vertueuses (dans la théologie protestante, le roc, c'est Jésus lui-même), à savoir en termes économiques sur l'investissement et l'épargne, et non pas sur la dépense et l'emprunt, équivalents à une fondation de sable :

³⁶⁹ Lacorne, *op. cit.*, p.52-3.

³⁷⁰ Les définitions des termes anglais sont toutes extraites du site dictionary.com et sont fondés sur le dictionnaire complet de la Random House (*Unabridged Dictionary*), ainsi que le *Collins English Dictionary*, et l'*American Heritage Dictionary*. Voir la définition de « *covenant* » sur le site dictionary.com. Disponible sur : ><http://dictionary.reference.com/browse/covenant?s=t><. [Date de consultation : 14-08-2012].

³⁷¹ Selon le comptage de Coe et Domke, Clinton évoque, dans ce seul discours, 49 fois des termes religieux, ce qui en fait un des taux les plus élevés de tous les discours sur l'état de l'Union et d'investiture avec une moyenne, 2,5 fois supérieur à la moyenne, dans Coe, Domke, « *The God Strategy...* », *op. cit.*, p.44-5

Now, there's a parable at the end of the Sermon on the Mount that tells the story of two men. The first built his house on a pile of sand, and it was soon destroyed when a storm hit. But the second is known as the wise man, for when "the rain descended, and the floods came, and the winds blew, and beat upon that house, it fell not: for it was founded upon a rock"--it was founded upon a rock. We cannot rebuild this economy on the same pile of sand. We must build our house upon a rock. We must lay a new foundation for growth and prosperity, a foundation that will move us from an era of borrow and spend to one where we save and invest, where we consume less at home and send more exports abroad. It's a foundation built upon five pillars.

Remarks on the National Economy, 14 avril 2009

Puis, il développe ensuite les cinq piliers de cette fondation en cinq aspects de sa politique économique faisant de cette parabole une métaphore filée de construction (l'économie est une maison). On peut aussi noter que le terme « cinq piliers » fait aussi immédiatement penser aux « cinq piliers de l'Islam », même s'il est difficile d'y voir une volonté de faire référence au Coran.

Enfin, il y a bien entendu George W. Bush qui, dans son discours d'investiture, présente sa politique de soutien aux initiatives d'inspiration religieuse (« *Faith-based initiatives* ») en l'illustrant par la parabole du Bon Samaritain dans l'évangile de Luc. Il s'agit d'une de ses mesures clés de son début de premier mandat qui incarne la promesse d'un « conservatisme compassionnel » de sa campagne présidentielle. Là encore, le président ne cite pas sa source, mais tout un chacun comprend à quoi se réfère le « voyageur blessé sur la route de Jéricho » (20-01-2001)³⁷². Cette présentation implique, comme le dit John Murphy, chercheur en communication, que s'opposer aux programmes de Bush, c'est aller contre la morale de la parabole, et « passer son chemin en abandonnant le voyageur blessé »³⁷³. John Murphy va même plus loin en voyant dans les nombreuses références à l'appel (« *call* ») une allusion à l'apôtre Paul et plus particulièrement à ses lettres à l'église de Corinthe, ville à la grande permissivité où l'immoralité régnait, tout comme l'Amérique de Clinton³⁷⁴, et le nouveau président rassure ainsi l'Amérique avec la parabole de la « maison bâtie sur le roc » qui, cette fois-ci n'est pas une métaphore de l'économie mais de la foi en la liberté, doublée de la parabole du semeur qui renvoie au peuple américain l'image d'une nation qui survivra à travers les difficultés grâce à sa foi (20-01-2001)³⁷⁵.

La Jérémiade.

En constatant combien le discours de la vertu des présidents des États-Unis est imprégné de rhétorique religieuse, prophétique ou pastorale, il est naturel de s'interroger sur les

³⁷² 20-01-2001 : *And I can pledge our Nation to a goal: When we see that wounded traveler on the road to Jericho, we will not pass to the other side*

³⁷³ John Murphy, « Power and Authority in a Postmodern Presidency » dans James Arnt Aune, (dir.), Martin J. Medhurst (dir.), *The Prospect of Presidential Rhetoric*, 2008, Texas A&M University Press Press, p.41.

³⁷⁴ John Murphy, *Ibid.* p.38

³⁷⁵ 20-01-2001 : *America's faith in freedom and democracy was a rock in a raging sea. Now it is a seed upon the wind, taking root in many nations.*

racines historiques et possiblement « puritaines » de ce discours. En même temps, il faut se méfier d'un emploi abusif du terme « puritain », souvent mal compris et rarement défini³⁷⁶. Les milieux intellectuels européens, et français en particulier, ont depuis longtemps tendance à qualifier tout discours moral ou religieux américain comme étant « puritain »³⁷⁷, amenant certains à confondre par exemple des chrétiens évangéliques comme le président George W. Bush avec des puritains³⁷⁸ ou bien en simplifiant « l'affaire Lewinsky » en un combat entre puritains et humanistes européens parce que tolérants³⁷⁹. Comme l'a démontré Denis Lacorne, aux États-Unis même, la représentation des puritains comme étant des partisans de la liberté religieuse et politique est un des « *plus vieux mythes américains.* »³⁸⁰. Notre propos n'est pas ici d'offrir une analyse historique sur les traces éventuelles de puritanisme dans la culture ou la politique américaine, mais de voir si le mythe de la vertu dans les discours présidentiels pourrait avoir été en partie influencé par l'héritage puritain.

Pour cela, nous partons d'une étude d'un des américanistes les plus influents sur cette question, Sacvan Bercovitch, dont la thèse centrale est que l'héritage puritain n'est pas religieux ou moral, mais rhétorique. Dans son œuvre majeure, *The American Jeremiad*, Bercovitch considère en effet que la forme de discours prêché par les puritains appelé « jérémiade » est avant tout un « sermon politique »³⁸¹ dont le récit serait devenu « l'histoire fondatrice nationale des États-Unis, pour finalement définir la nation américaine »³⁸² ainsi que le modèle rhétorique utilisé par les leaders politiques, y compris les présidents jusqu'à Barack Obama³⁸³. Le terme « jérémiade » vient du prophète Jérémie, auteur du livre hébraïque qui porte son nom. Jérémie a prophétisé la destruction de nombreux peuples étrangers, royaumes et cités. La tradition l'a également associé au livre des Lamentations³⁸⁴, d'où la connotation négative que le terme a pris en français où il signifie « *plainte, lamentation, récrimination sans fin et qui importune* »³⁸⁵. La jérémiade des puritains avait ceci d'unique qu'elle formait un récit fondé sur « la fusion de la condamnation et de l'espoir, de l'eschatologie et du chauvinisme »³⁸⁶, dont l'idéologie avait

³⁷⁶ Francis Bremer, *Puritanism: A Very Short Introduction*, Oxford University Press, 2009, p.2.

³⁷⁷ Voir à ce propos Edward Dawley, *Regards Français Sur L'Amérique : De L'entre-deux-guerres à La Guerre Froide*, Peter Lang Publishing, 2008

³⁷⁸ Lacorne, *op. cit.*, p.73

³⁷⁹ *Ibid.* p.183.

³⁸⁰ *Ibid.* p.51

³⁸¹ Sacvan Bercovitch, *The American Jeremiad*, 1978, University of Wisconsin Press, Édition : Reprint (15 avril 2012), p.4

³⁸² *Ibid.* p. xiii- xxxv

³⁸³ *Ibid.* p.xxvi

³⁸⁴ Cette tradition est fondée sur le fait de ce que la Septante et la Vulgate placent le livre des lamentations à la suite du livre de Jérémie, avec un titre qui en attribue la composition à ce prophète, même si aujourd'hui les exégètes tendent à rejeter cette idée en raison de certaines contradictions entre les deux.

³⁸⁵ Voir définition sur CNRTL, disponible sur :

><http://www.cnrtl.fr/definition/j%C3%A9r%C3%A9miade><. [Date de consultation : 18-01-2015]

³⁸⁶ Bercovitch, *op. cit.*, p.xxxv

pour but de légitimer un projet de colonisation à long terme qui reposait sur des prescriptions de conduite sociale dérivées d'un besoin d'ordre et d'homogénéité³⁸⁷. On retrouve des éléments de cette jérémiade de façon plus ou moins marquée chez tous les présidents américains de notre période que ce soit à travers la pastorale de la peur, ou la rhétorique de l'espoir fondée sur le renouveau et la renaissance, ou encore dans le discours de confession (des péchés).

La pastorale de la peur

La peur est un élément constant de l'histoire américaine, depuis le récit de la frontière à celui du 11 septembre et au-delà³⁸⁸. Lors de la guerre froide, la peur d'une confrontation nucléaire avec l'Union soviétique était bien entendue à la fois légitime, et évidente. Mais la chute du mur de Berlin n'a pas mis fin à une expression entretenue de la peur dans les discours présidentiels. Bien entendu de par leur nature, les discours de guerre et les discours de crises sont particulièrement propices à l'évocation de la peur. Toutefois celle-ci peut être aussi un composant de questions domestiques. Ainsi le problème de la drogue aux États-Unis est présenté par une métaphore guerrière (« guerre contre la drogue ») qui en fait une menace à la sécurité nationale. Cette métaphore sera particulièrement développée sous l'administration Reagan et reprise par ses successeurs, notamment George H. Bush, qui voyait dans la drogue la « plus grave menace intérieure à laquelle fait face la nation » car elle « sape notre force en tant que nation » (05-09-1989)³⁸⁹. Ce danger intérieur prendra naturellement ensuite une dimension extérieure, et servira notamment comme l'une des argumentations principales à l'opération militaire « de combat contre le trafic de drogue » au Panama, sous l'appellation morale « *Operation Just Cause* », contre le « trafiquant de drogue » Manuel Noriega » (20-12-1989)³⁹⁰. La mort d'un Américain, tué par les forces panaméennes, servira de déclencheur à l'opération faisant de Noriega « un danger immédiat pour les 35.000 citoyens américains vivant au Panama » (20-12-1989)³⁹¹. Il s'agit là d'un exemple emblématique de la fonction de tout discours de peur : la justification d'actions militaires. Pour être efficace, cette peur doit être le résultat d'un danger qui affecte la nation et doit être perçu comme imminent.

Lors de l'annonce de l'action militaire alliée dans le golfe Persique le 16 janvier 1991, si le président Bush offre la libération du Koweït comme « une cause juste », il prendra bien soin d'ajouter aux raisons justifiant la guerre, celle d'un danger majeur et apocalyptique : « une

³⁸⁷ Campbell, *op. cit.*, p.107-8.

³⁸⁸ John B. Judis, « The Chosen Nation: the Influence of Religion on U.S. Foreign Policy », *Carnegie Endowment for International Peace*, 2005, N°37., p.3

³⁸⁹ 05-09-1989 : *All of us agree that the gravest domestic threat facing our nation today is drugs [...] In short, drugs are sapping our strength as a nation.* Voir également Campbell, *op. cit.*, p.172-3, et Andrew B. Whitford, Jeff Yates, *Presidential Rhetoric and the Public Agenda: Constructing the War on Drugs*, 2009, Johns Hopkins University Press, p.85

³⁹⁰ 20-12-1989 : *...to combat drug trafficking,*

³⁹¹ 20-12-1989 : *...an imminent danger to the 35,000 American citizens in Panama*

arme de destruction massive bien plus dangereuse [que l'arsenal d'armes chimiques qu'il possède déjà] : une arme nucléaire » (16-01-1991)³⁹², reprenant ainsi un thème majeur de la guerre froide. Le danger des armes de destructions massives continue d'être utilisé par Bill Clinton, non seulement en ce qui concerne Saddam Hussein, mais également pour ce qui est des « États hors-la-loi, des terroristes et des organisations criminelles qui cherchent à les acquérir » (27-01-1998)³⁹³.

Le changement discursif principal est que le danger nucléaire se double de celui d'un monde anarchique qui rend l'avènement d'un « nouvel ordre mondial » américain d'autant plus nécessaire qu'à chaque changement de la carte politique mondiale, il y a toujours eu, selon George H. Bush, « l'arrivée d'un nouveau tyran ou le déclenchement d'une guerre mondiale sanglante » (28-02-1990)³⁹⁴. C'est toutefois Bill Clinton qui développe le plus cette rhétorique du chaos, avec, non plus un ennemi unique et identifiable mais une série de dangers qui prennent des formes différentes : « la prolifération effrénée des armes de destruction massive, les conflits régionaux acerbes et les tensions nationalistes, [...] les dégradations environnementales, et les fanatiques qui cherchent à paralyser les villes par la terreur » (25-01-1994)³⁹⁵. Comme il le dira devant l'Assemblée générale des Nations unies en 1993, « la fin de la guerre froide n'a pas apporté le millénium de la paix [...] elle a simplement retiré le couvercle du chaudron de l'animosité ethnique, religieuse et territoriale » (27-09-1993)³⁹⁶. C'est cette peur du chaos et de sa contagion, qui justifiera les interventions militaires nombreuses des années 90, du Kosovo en Haïti, en passant par la Somalie³⁹⁷.

C'est toutefois dans le climat d'angoisse qui a suivi les attaques du 11 septembre 2001 que la rhétorique de la peur a trouvé son paroxysme, un climat que la rhétorique présidentielle n'a pas apaisé mais entretenu et amplifié, faisant bien du combat contre le terrorisme, un combat contre le Mal, incarné notamment par Ben Laden. Cette rhétorique est une véritable « pastorale

³⁹² 16-01-1991 : *While the world waited, Saddam sought to add to the chemical weapons arsenal he now possesses, an infinitely more dangerous weapon of mass destruction -- a nuclear weapon*

³⁹³ 27-01-1998 : *the new hazards of chemical and biological weapons and the outlaw states, terrorists, and organized criminals seeking to acquire them. Saddam Hussein [...] developing nuclear, chemical, and biological weapons and the missiles to deliver them.*

³⁹⁴ 28-02-1990: *And in each instance, a new world order came about through the advent of a new tyrant or the outbreak of a bloody global war, or its end.* C'est dans ce discours que le terme New World Order est pour la première fois par George H. Bush en référence à l'effondrement de l'Union soviétique dans Schlesinger, *op. cit.*, p.381

³⁹⁵ 25-01-1994 : *rampant arms proliferation, bitter regional conflicts, ethnic and nationalist tensions in many new democracies, severe environmental degradation the world over, and fanatics who seek to cripple the world's cities with terror.*

³⁹⁶ 27-09-1993 : *the end of the cold war did not bring us to the millennium of peace. And indeed, it simply removed the lid from many cauldrons of ethnic, religious, and territorial animosity*

³⁹⁷ Nous développerons la rhétorique du chaos dans notre troisième partie sur le discours héroïques concernant le récit de la frontière

de la peur »³⁹⁸ qui a substitué à une angoisse diffuse résultant du traumatisme du 11 septembre, la peur d'un Mal défini et identifiable contre lequel on pouvait agir et se battre. Et quand ce Mal ne peut être anéanti ou combattu, c'est une autre incarnation, celle de Saddam Hussein, qui prend sa place. Le mécanisme rhétorique est similaire : le régime du leader irakien est présenté comme « un danger grave qui se développe » (« *a grave and gathering danger* ») dans le discours aux Nations unies de 2002, dans lequel le mot « arme » apparaît pas moins de 16 fois, avec des variations de type « armes de meurtres de masse », ou « les plus terribles des armes », qu'il pourrait fournir à des terroristes, ce qui ferait du 11 septembre « un prélude à des horreurs bien plus importantes » (12-09-2002)³⁹⁹. La dramatisation de la menace se fait aussi par l'utilisation de métaphores temporelles de temps et d'espace, soulignant l'imminence du danger, comme dans le discours sur l'état de l'Union de 2002, dans lequel le président insiste que le « temps n'est pas de notre côté » et que les terroristes sont des « bombes à retardement » (dont la version anglaise de « *ticking time bomb* » est encore plus parlante), alors que le « péril se rapproche », « la menace est continuelle » et ni « le temps », ni « la distance » ne mettra l'Amérique à l'abri car elle « n'est plus protégée par de vastes océans » :

Thousands of dangerous killers, schooled in the methods of murder, often supported by outlaw regimes, are now spread throughout the world like ticking time bombs, set to go off without warning.

We'll be deliberate; yet, time is not on our side. I will not wait on events while dangers gather. I will not stand by as peril draws closer and closer. The United States of America will not permit the world's most dangerous regimes to threaten us with the world's most destructive weapons.

The next priority of my budget is to do everything possible to protect our citizens and strengthen our Nation against the ongoing threat of another attack. Time and distance from the events of September the 11th will not make us safer unless we act on its lessons. America is no longer protected by vast oceans. We are protected from attack only by vigorous action abroad and increased vigilance at home.
State of the Union Message, 29 janvier 2002

Les actions politiques qui ont résulté de cette pastorale de la peur sont le reflet de l'héritage du millénarisme protestant⁴⁰⁰ qui offrait un point de vue apocalyptique des conflits qui ne pouvaient être résolus à travers des changements graduels et subtils mais par une transformation cataclysmique⁴⁰¹. Pour Bercovitch, la fonction de la jérémiade des puritains était de créer un climat d'angoisse (« *anxiety* ») qui permettait de relâcher les énergies « progressives » nécessaires au succès de leur entreprise, à savoir leur établissement dans le nouveau monde. Par ailleurs, tout comme la jérémiade européenne, et d'autres formes traditionalistes de rituels,

³⁹⁸ Nous reprenons ici le terme de David Campbell « *evangelism of fear* » dans Campbell, *op. cit.*, p.45, lui-même une traduction de l'expression « pastorale de la peur », inventée par l'historien des religions Jean Delumeau et développée dans son œuvre *Le péché et la peur : La culpabilisation en Occident, 13e-18e siècles*, 1983

³⁹⁹ 12-09-2002 : *Saddam Hussein's regime is a grave and gathering danger. To suggest otherwise is to hope against the evidence [...] And if an emboldened regime were to supply these weapons to terrorist allies, then the attacks of September the 11th would be a prelude to far greater horrors [...] With every step the Iraqi regime takes toward gaining and deploying the most terrible weapons, our own options to confront that regime will narrow*

⁴⁰⁰ Millénarisme: « *Croyance selon laquelle le Messie règnera sur terre pendant mille ans avant le jugement dernier.* » Voir définition sur CNRTL, disponible sur :

><http://www.cnrtl.fr/definition/mill%C3%A9narisme><. [Date de consultation : 13-05-2011].

⁴⁰¹ Judis, *op. cit.*, p.3

elle utilisait la peur (« la stupeur et le tremblement », « *fear and trembling* ») pour enseigner l'acceptation de certaines normes sociales fixes⁴⁰². Dans l'Amérique post-11 septembre, ces énergies ont été « relâchées » sous forme de guerres extérieures, comme la guerre en Afghanistan et en Irak, mais aussi pour faire accepter le contrôle intérieur, avec le *Patriot Act* et le *Homeland Security*.

Avec Barack Obama, notamment au début de son premier mandat, le discours de la peur diminue très largement pour faire place à un autre aspect de la jérémiade américaine : la rhétorique de l'espoir et du renouveau. Ce changement est affiché clairement dès son discours d'investiture où il associe son succès « au choix de l'espoir plutôt que de la peur » (20-01-2009)⁴⁰³. Toutefois si la rhétorique de la guerre contre la terreur a disparu, la rhétorique de la peur n'a pas complètement cessé, les États-Unis demeurant en guerre contre un terrorisme qui reste une menace majeure : la « nation est en guerre contre un réseau de violence et de haine d'une portée considérable », dit-il dans le même discours. Mais le « plus grand danger » auquel font face les Américains reste sans nul doute pour Obama « la menace des armes nucléaires » (27-01-2010)⁴⁰⁴ car si avec la fin de la guerre froide, « la menace d'une guerre nucléaire mondiale a diminué, le danger d'une attaque nucléaire a augmenté », et le risque de voir des terroristes acquérir un arme nucléaire est « la menace la plus immédiate et le plus extrême contre la sécurité mondiale » (05-04-2009)⁴⁰⁵. Ainsi le président se place dans la tradition de Kennedy, mais aussi de Reagan avec une stratégie de réduction des armes nucléaires afin d'en empêcher la propagation, car « pour lever le spectre de destruction massive », il faut travailler « ensemble à la paix et la sécurité d'un monde sans armes nucléaires » (21-09-2011)⁴⁰⁶. En d'autres termes, si le président Obama utilise une rhétorique de la peur comme argumentation à sa politique, celle-ci se distingue par son insistance sur la diplomatie et le multilatéralisme. Cette stratégie a d'ailleurs résulté dans l'accord sur le nucléaire iranien signé en juillet 2015.

Le discours optimiste

Contrairement aux Européens pour qui la jérémiade consistait uniquement en une dénonciation des péchés, une lamentation et la mise en garde contre la colère de Dieu, les puritains des colonies américaines croyaient que les punitions de Dieu étaient correctives et non pas destructrices⁴⁰⁷. Cet optimisme caractéristique de la jérémiade de la Nouvelle-Angleterre

⁴⁰² Bercovitch, *op. cit.*, p.23

⁴⁰³ 20-01-2009 : *On this day, we gather because we have chosen hope over fear, unity of purpose over conflict and discord*

⁴⁰⁴ 27-01-2010 : *perhaps the greatest danger to the American people, the threat of nuclear weapons*

⁴⁰⁵ 05-04-2009 : *This is the most immediate and extreme threat to global security [...] the threat of global nuclear war has gone down, but the risk of a nuclear attack has gone up.*

⁴⁰⁶ 21-09-2011 : *To lift the specter of mass destruction, we must come together to pursue the peace and security of a world without nuclear weapons.*

⁴⁰⁷ Bercovitch, *op. cit.*, p.7-8

demeure une composante essentielle de la culture américaine jusqu'à ce jour, visible par exemple dans les fins heureuses des récits de fiction (le « *happy end* »), ou dans un système scolaire qui développe une image positive de soi, ou bien encore dans la croyance du rêve américain et dans les bienfaits de la technologie et du progrès⁴⁰⁸. On retrouve tout naturellement cet optimisme dans les discours présidentiels sous la forme d'une rhétorique de l'espoir qui est cœur d'un grand nombre de mythes fondateurs, qu'il s'agisse de l'exceptionnalisme, du messianisme ou de la croyance dans un idéal de liberté.

La rhétorique de l'espoir

Cette rhétorique de l'espoir est évoquée de façon implicite dans les formules qui ont marqué certaines présidences : l'idéal agraire de la « Bonne société » (« *Good society* ») de Thomas Jefferson, les programmes de la « Nouvelle donne » (« *New Deal* ») de Franklin D. Roosevelt, de la « Nouvelle frontière » (« *New frontier* ») de John F. Kennedy, de la « Grande société » (« *Great Society* ») de Lyndon Johnson ou plus récemment le « Nouvel ordre mondial » de George H. Bush ou la « Nouvelle alliance » (« *New Covenant* ») de Bill Clinton. Elle est également au centre de la fondation politique et institutionnelle des États-Unis dont le projet politique exprimé dans la constitution était de « former une Union plus parfaite », ajoutant à un adjectif d'absolu (« *perfect* ») une locution adverbiale (« *more* ») qui marque un degré de supériorité qui semble relever d'une véritable doctrine de perfectibilité⁴⁰⁹. Toutes ces expressions illustrent une tendance utopique des institutions et de la politique américaine.

La politique de détente initiée par Gorbatchev offre un contexte particulièrement favorable à la rhétorique de l'espoir, avant même la fin de la guerre froide. Dès son investiture, George H. Bush espère qu'on puisse voir une « nouvelle relation entre les États-Unis et l'Union soviétique, le triomphe de l'espoir et de la force sur l'expérience » (20-01-1989)⁴¹⁰. Pour Bill Clinton, c'est « l'approche du nouveau millénaire et les progrès technologiques » qui l'accompagnent qui sont la source principale d'espoir d'un monde meilleur. Devant l'Assemblée générale des Nations unies, il se mue en prophète de l'espoir, annonçant « une nouvelle ère qui échappe aux moments les plus sombres du XX^e siècle, réalise ses plus brillantes possibilités et franchit des frontières encore inimaginables », fondant sa vision sur le progrès scientifique, de l'informatique (« *information technology* ») à la génétique en passant par « le vaste cosmos » (22-09-1997)⁴¹¹. Et même après les attaques du 11 septembre, George W. Bush

⁴⁰⁸ Fath, *op. cit.*, p.225, p.242

⁴⁰⁹ Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes est un essai du philosophe genevois Jean-Jacques Rousseau publié en 1755

⁴¹⁰ 20-01-1989 : *One might say that our new relationship in part reflects the triumph of hope and strength over experience.*

⁴¹¹ 22-09-1997 : *Before us, at the dawn of a new millennium, we can envision a new era that escapes the 20th century's darkest moments, fulfills its most brilliant possibilities, and crosses frontiers yet unimagined [...] Bit by*

déclare que les Américains « vivront dans un esprit de courage et d'optimisme », un esprit qui « attire encore le monde entier et dans lequel « est née la nation » grâce à ses immigrants, un esprit incarné par les passagers du vol 93 (08-11-2001)⁴¹². L'espoir chez Bush fils est intimement lié à l'idée de liberté, non seulement pour l'Amérique mais aussi pour toute l'humanité (20-01-2005)⁴¹³ alors que le désespoir est lui associé à la tyrannie.

Mais c'est Barack Obama qui a le plus utilisé et développé la rhétorique de l'espoir dans la période post-guerre froide, une rhétorique qui avait déjà fait le succès de sa campagne présidentielle, comme son livre « L'Audace d'espérer » (« *The Audacity of Hope* »), son slogan « *Yes, we can* », ou bien encore son célèbre discours précisément intitulé « *A More Perfect Union* » en mars 2008, ou encore le récit qu'il fait de sa vie présentée comme l'illustration du rêve américain dans son livre « *Dreams of my father* ». Or le rêve américain, c'est aussi l'incarnation de valeurs protestantes, et puritaines de discipline, de « satisfaction retardée » (« *deferred gratification* »), de devoir, de sobriété, et de travail acharné (« *hard work* »)⁴¹⁴, et le président Obama rappelle justement à son auditoire que pour « continuer, le rêve américain demande à chaque génération de faire des sacrifices et de lutter » (25-01-2011)⁴¹⁵ et qu'un avenir plein d'espoir exige l'unité par une « détermination commune » (24-01-2012)⁴¹⁶. La puissance et l'efficacité de cette rhétorique de l'espoir viennent de ce qu'elle ne peut pas être remise en cause par les difficultés et les échecs du présent puisqu'elle est construite sur un contraste entre l'ordre existant et un ordre idéal⁴¹⁷ qui peut s'incarner dans un futur prometteur. On peut voir dans ce discours une dimension prophétique : il s'agit après tout d'une rhétorique qui promet une vision de l'avenir. Chez Barack Obama, cependant, cette vision est toujours empreinte d'un réalisme qui l'empêche de devenir un discours absolu si caractéristique de la rhétorique prophétique. Ainsi lorsque le président d'un pays en guerre reçoit le prix Nobel de la paix en décembre 2009, son discours rejette clairement le pacifisme tout en essayant de résoudre la contradiction entre la réalité de la guerre et l'ambition d'un futur de paix qu'il illustre par une série d'exemples qui mettent en scène la réalité d'un monde cruel et d'actions fondées sur

bit, the information age is chipping away at the barriers, economic, political, and social, that once kept people locked in and ideas locked out. Science is unraveling mysteries in the tiniest of human genes and the vast cosmos
⁴¹² 08-11-2001 : *Above all, we will live in a spirit of courage and optimism. (.../...)That spirit of optimism and courage still beckons people across the world who want to come here. And that spirit of optimism and courage must guide those of us fortunate enough to live here. (.../...) Courage and optimism led the passengers on Flight 93 to rush their murderers to save lives on the ground*

⁴¹³ 20-01-2005 : *The best hope for peace in our world is the expansion of freedom in all the world. (.../...) All who live in tyranny and hopelessness can know The United States will not ignore your oppression or excuse your oppressors (.../...)We have confidence because freedom is the permanent hope of mankind*

⁴¹⁴ Ferrara, *op. cit.*, p.111

⁴¹⁵ 25-01-2011 : *Sustaining the American Dream (.../...) has required each generation to sacrifice and struggle and meet the demands of a new age.*

⁴¹⁶ 24-01-2012 : *As long as we are joined in common purpose, as long as we maintain our common resolve,*

⁴¹⁷ Ferrara, *op. cit.*, p.64

l'espoir d'un monde meilleur car, dit-il, « on peut comprendre qu'il y aura la guerre et pourtant lutter pour la paix. C'est l'espoir du monde entier » :

We can acknowledge that oppression will always be with us and still strive for justice. We can admit the intractability of depravation and still strive for dignity. Clear eyed, we can understand that there will be war and still strive for peace. We can do that, for that is the story of human progress. That's the hope of all the world, and at this moment of challenge, that must be our work here on Earth. Let us reach for the world that ought to be, that spark of the divine that still stirs within each of our souls.

Somewhere today, in the here and now, in the world as it is, a soldier sees he's outgunned, but stands firm to keep the peace. Somewhere today in this world, a young protestor awaits the brutality of her government, but has the courage to march on. Somewhere today, a mother facing punishing poverty still takes the time to teach her child, scrapes together what few coins she has to send that child to school because she believes that a cruel world still has a place for that child's dreams.

Let us live by their example. We can acknowledge that oppression will always be with us and still strive for justice. We can admit the intractability of depravation and still strive for dignity. Clear eyed, we can understand that there will be war and still strive for peace. We can do that, for that is the story of human progress. That's the hope of all the world, and at this moment of challenge, that must be our work here on Earth.

Address Accepting the Nobel Peace Prize in Oslo, Norway, 12 décembre 2009

Le réalisme optimiste d'Obama, ou plutôt son optimisme réaliste, est largement influencé par la théologie de Reinhold Neibuhr, dont la pensée positive de grâce divine était nuancée par la doctrine augustinienne du péché originel qui constate la nature dégradée et corrompue du monde que l'expérience des atrocités de la Seconde Guerre mondiale ne pouvait que confirmer⁴¹⁸. C'est donc en nous-mêmes qu'a lieu la lutte entre le Mal, le péché et « la loi de l'amour », pour atteindre « un monde tel qu'il devrait être », une « étincelle du divin qui continue de vibrer dans chacune de nos âmes ».

La rhétorique du renouveau.

L'espoir est également central dans les thèmes de renouveau, de renaissance et de transformation très présents dans les discours présidentiels, tout particulièrement lors de l'investiture d'un nouveau président censé marquer un renouveau politique⁴¹⁹, tout en assurant la continuité institutionnelle. Une analyse quantitative rapide des discours d'investitures montre que le terme « *new* » et ses dérivés⁴²⁰ vient juste après « *America* » et « *nation* » pour ce qui de la fréquence des mots dans la période post-guerre froide (Annexe 1). A cela s'ajoutent un certain nombre de métaphores associées à l'idée de renouveau ou de renaissance : les métaphores du temps et les métaphores de la nature qui permettent d'illustrer parfaitement le

⁴¹⁸ Il y a eu beaucoup d'écrits sur l'influence de Neibuhr sur Obama. Voir notamment dans notre bibliographie : David Brooks, « Obama, Gospel and Verse », *The New York Times*, 26 juillet 2007 ; Charlton Copeland, « God-Talk in the Age of Obama's theology and Religious Political engagement », *Denver University Law Review*, 2009, Vol.86 ; Robert, Terrill, « An Uneasy Peace: Barack Obama's Nobel Peace Prize », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol.14, Number 4 ; Philip Gorski, « Civil Religion Today », *The Association of Religion Data Archives (ARDA)*, Pennsylvania State University, 2010 ; Schlesinger, Arthur Jr., *War and the American Presidency*, 2005, W.W. Norton & Company, 186 p.

⁴¹⁹ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.35.

⁴²⁰ Nous considérons ici tous les mots dont la racine est « *new* », ce qui inclut donc les termes comme « *renewal* », « *renew* », « *renewed* », « *anew* ».

paradoxe du changement (de chaque saison) dans une continuité de temps (avec la régularité des saisons).

C'est chez Bill Clinton que le thème du renouveau est le plus clairement marqué (Annexe 1). Dans son discours d'investiture de 1993, les mots « *new* », « *change* » et leurs dérivés apparaissent plus d'une trentaine de fois, sans compter les emplois répétés du préfixe *re-* (« *renewal*, *reborn*, *reinvent* »). Il commence son discours en décrivant la cérémonie d'investiture comme la célébration du « mystère du renouvellement américain », lui donnant ainsi une véritable dimension métaphysique. Puis il enchaîne sur une métaphore de la nature, en contrastant la saison d'hiver dans laquelle a réellement lieu la cérémonie (janvier), qui peut aussi se lire comme une allégorie du mécontentement (« *the winter of our discontent* »), à « un printemps forcé » qui « renaît dans la plus vieille démocratie du monde », tout comme une fleur dont on provoque l'éclosion, qui permet d' « apporter la vision et le courage de réinventer l'Amérique »⁴²¹.

My fellow citizens, today we celebrate the mystery of American renewal. This ceremony is held in the depth of winter, but by the words we speak and the faces we show the world, we force the spring, a spring reborn in the world's oldest democracy that brings forth the vision and courage to reinvent America. When our Founders boldly declared America's independence to the world and our purposes to the Almighty, they knew that America, to endure, would have to change; not change for change's sake but change to preserve America's ideals: life, liberty, the pursuit of happiness. Though we marched to the music of our time, our mission is timeless. Each generation of Americans must define what it means to be an American.

The Scripture says, "And let us not be weary in well doing: for in due season we shall reap, if we faint not." From this joyful mountaintop of celebration we hear a call to service in the valley. We have heard the trumpets. We have changed the guard. And now, each in our own way and with God's help, we must answer the call.

Inaugural Address, 20 janvier 1993

La métaphore de la nature qu'utilise Clinton et qui fait le lien entre printemps et hiver, présent et passé, est, comme le souligne Luc Benoit A La Guillaume, une antithèse, une des figures de style « favorite de la jérémiade », qui illustre parfaitement l'idée du « changement dans la continuité »⁴²². Ce renouveau est d'ailleurs ensuite directement lié aux fondateurs pour qui le « changement était nécessaire à la préservation des idéaux américains ». Enfin, le nouveau président conclut son discours par une parabole qui lie un avenir fertile à des efforts présents, mais aussi par l'évocation du changement de génération (« *we have changed the guard* ») et de l'appel auquel doit répondre sa génération⁴²³. Ce qui est encore plus frappant et

⁴²¹ William Safire voit dans cette trope une allusion à « *to force a flower* », à savoir provoquer l'éclosion d'une fleur, comme on le fait pour le lis au moment de la Pâque. Cette métaphore viendrait des notes du prêtre jésuite Tim Healey adressées à Clinton, Safire, 1993 dans William Safire, « Essay: Clinton's 'Forced Spring', » *The New York Times*, 21 janvier 1993. Disponible sur : <http://www.nytimes.com/1993/01/21/opinion/essay-clinton-s-forced-spring.html> [Date de consultation : 01-03-2012].

⁴²² Luc Benoit A La Guillaume, *Les discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, 2003, p.21

⁴²³ « *And let us not be weary in well doing: for in due season we shall reap, if we faint not* » (Bible – King James) est une parabole utilisée par Paul dans Galates 6 :9, tandis que « *From this joyful mountaintop of celebration we*

peut sembler paradoxal, c'est que le discours d'inauguration de son second mandat est encore plus marqué par le thème de renouveau, un renouveau cette fois-ci lié à la fin d'un siècle et l'arrivée d'un nouveau millénaire et la possibilité de « splendides perspectives » (« *bright prospects* »). Le présent est mythifié en un moment sacré qui « définira notre chemin et notre caractère pour les décennies à venir ». Ce présent est finalement ce que Benoit A La Guillaume appelle un « hors-temps mythique » dans lequel l'Amérique, cette « vieille démocratie », peut « rester jeune à jamais ». Nous retrouvons dans ce discours à nouveau une antithèse qui fait le lien entre la vision ancienne d'une « terre promise » et l'avenir d'une « terre de nouvelles promesses » tout comme la métaphore finale d'un « pont à construire et à traverser vers cette terre bénie de nouvelles promesses » (20-01-1997)⁴²⁴. D'une façon similaire, George H. Bush voyait dans la fin de « l'ère du totalitarisme » la renaissance d'un « monde revivifié par la liberté » car « une nouvelle brise soufflait », faisant « s'envoler les feuilles d'un vieil arbre sans vie » (20-01-1989)⁴²⁵.

Si le traitement du « renouveau » est assez convenu dans les discours d'investiture de George W. Bush, il est principalement lié au thème de la liberté, particulièrement après le 11 septembre car si « le Mal est de retour », la cause de la « défense contre la terreur et la violence sans loi » qui avait prévalu avec la création des Nations unies à la fin de la Seconde Guerre mondiale est « renouvelée » (10-11-2001)⁴²⁶. Il s'agit d'une « occasion unique qu'il ne faut pas laisser passer » qui fait, encore une fois, du moment présent un temps mythique, « un temps à part » (« *a time set apart* ») (29-01-2002)⁴²⁷. C'est d'ailleurs surtout la permanence des valeurs et des qualités de l'Amérique qui sont mises en avant par le président plus que le renouveau et le changement dans les mois et les années qui vont suivre le 11 septembre. Cette permanence peut sans doute être vue comme pouvant contribuer à rassurer une opinion publique traumatisée par une telle attaque sur son sol, mais elle est aussi un vecteur de valeurs conservatrices : la famille, l'école et les congrégations religieuses qui sont pour George W. Bush « les piliers invisibles de la civilisation » (20-01-2004)⁴²⁸.

hear a call to service in the valley. We have heard the trumpets. We have changed the guard. » est une allusion à Jéricho, donnant en filigrane au président le rôle d'un nouveau Josué guidant la nation vers le nouveau millénaire.

⁴²⁴ 20-01-1997 : *....but on the edge of a bright new prospect in human affairs, a moment that will define our course and our character for decades to come. We must keep our old democracy forever young. Guided by the ancient vision of a promised land, let us set our sights upon a land of new promise.*

⁴²⁵ 20-01-1989 : *a world refreshed by freedom [...] its old ideas blown away like leaves from an ancient, lifeless tree*

⁴²⁶ 10-11-2001 : *We will defend ourselves and our future against terror and lawless violence [...] [That] evil has returned, and that cause is renewed.*

⁴²⁷ 29-01-2002 : *We've been offered a unique opportunity, and we must not let this moment pass. , we sense that we live in a time set apart. This time of adversity offers a unique moment of opportunity.*

⁴²⁸ 20-01-2004 : *The values we try to live by never change, and they are instilled in us by fundamental institutions such as families and schools and religious congregations. These institutions, these unseen pillars of civilization, must remain strong in America, and we will defend them.*

Enfin, pour Barack Obama, le changement et le renouveau sont axés sur deux pôles. Tout d'abord un renouvellement des relations avec le reste du monde, qu'il s'agisse de « renouveler la relation des États-Unis avec l'Europe pour une nouvelle génération et un nouveau siècle » (03-04-2009)⁴²⁹, « de réinitialiser la relation avec la Russie, renforcer les alliances avec l'Asie, et construire de nouveaux partenariats avec l'Inde » (25-01-2011)⁴³⁰, de nouvelles relations avec l'Amérique latine y compris Cuba (17-04-2009)⁴³¹, et bien entendu, avec le monde musulman qui est au centre de son grand discours du Caire du 04 juin 2009 (04-06-2009)⁴³². Le deuxième pôle est économique, que ce soit un « nouveau partenariat commercial » avec l'Europe (28-01-2014)⁴³³, ou bien de « restaurer la force de l'économie de l'Amérique pour des investissements à long terme qui conduiront à de nouveaux emplois, de nouvelles industries et une capacité renouvelée de revitaliser la concurrence [américaine] avec le reste du monde » (24-02-2009)⁴³⁴.

Discours de repentance

Le renouvellement relationnel avec le reste du monde évoqué par Barack Obama se veut une rupture avec la politique étrangère de George W. Bush et un retour à une diplomatie plus active, mais c'est également une critique de l'administration précédente et une reconnaissance des erreurs, voire des péchés de l'Amérique. Ainsi fait-il une critique claire et sans ambiguïté non seulement des motivations du gouvernement américain après le 11 septembre, qui a « pris des décisions fondées sur la peur plutôt que sur la prévoyance » et qui a « arrangé les faits et les preuves (« *trimmed facts and evidence* ») pour les faire correspondre à des prédispositions idéologiques », mais aussi « des hommes et femmes politiques démocrates comme républicains, des journalistes et des citoyens qui ont gardé le silence », utilisant un pronom sujet « *we* » particulièrement générique puisque Obama, lui, avait pris position contre la guerre dès 2002⁴³⁵.

Our Government made decisions based on fear rather than foresight; that all too often, our Government trimmed facts and evidence to fit ideological predispositions.

⁴²⁹ 03-04-2009 : *We must renew this relationship for a new generation, in a new century.*

⁴³⁰ 25-01-2011 : *We've reset our relationship with Russia, strengthened Asian alliances, built new partnerships with nations like India.*

⁴³¹ 17-04-2009 : *That's the future that we can build together, but only if we move forward with a new sense of partnership [...] I'm prepared to have my administration engage with the Cuban Government on a wide range of issues*

⁴³² 04-06-2009 : *I've come here to Cairo to seek a new beginning between the United States and Muslims around the world,*

⁴³³ 28-01-2014 : *new trade partnerships with Europe and Asia*

⁴³⁴ 24-02-2009 : *But the only way to fully restore America's economic strength is to make the long-term investments that will lead to new jobs, new industries, and a renewed ability to compete with the rest of the world*

⁴³⁵ « *I don't oppose all wars. What I am opposed to is a dumb war.* » déclare Obama à Chicago on Oct. 2, 2002. Voir un la transcription du discours.

Disponible sur NPR, ><http://www.npr.org/templates/story/story.php?storyId=99591469><, [Date de consultation : 18-03-2013].

Instead of strategically applying our power and our principles, too often we set those principles aside as luxuries that we could no longer afford. And during this season of fear, too many of us-- Democrats and Republicans, politicians, journalists, and citizens--fell silent.

In other words, we went off course. And this is not my assessment alone. It was an assessment that was shared by the American people, who nominated candidates for President from both major parties who, despite our many differences, called for a new approach, one that rejected torture and one that recognized the imperative of closing the prison at Guantanamo Bay.

Remarks at the National Archives and Records Administration, 21 mai 2009

Dans son discours du Caire, il reconnaît que le traumatisme du 11 septembre a été si fort que la peur et la colère ont conduit l'Amérique à aller dans certains cas « contre ses traditions et ses idéaux », notamment en ce qui concerne l'usage de la torture et la prison de Guantanamo Bay. Lorsque George W. Bush a été confronté à la controverse des photos de Guantanamo Bay, il a fait un discours au Pentagone, dans une mise en scène solennelle avec son vice-président, son secrétaire d'État, des principaux généraux, et le secrétaire à la Défense, en insistant qu'il ne s'agissait que d'abus perpétrés par « un petit nombre [de soldats] qui déshonoraient une cause honorable » et qui seraient tenus responsables de leurs actions honteuses mais que ça ne devait pas remettre en cause « la bonté et le caractère des forces américaines » (10-05-2004)⁴³⁶. Le contexte post-traumatique et l'ambiance patriotique des années qui ont suivi le 11 septembre n'étaient pas favorables à un discours de repentance spirituelle ou politique, et il a été remplacé par ce que Denise Bostdorff appelle la rhétorique de « bonne piété »⁴³⁷. Toutefois, le 11 septembre étant vu comme l'occasion d'un changement indispensable, c'est la « culture du bien-être » qui est critiquée, une allusion à l'ère Clinton, qui doit se transformer en « une nouvelle culture de responsabilité » car l'Amérique doit « embrasser une nouvelle éthique et un nouveau crédo » résumé par le sacrifice des soldats et des citoyens incarné par l'expression « *let's roll* »⁴³⁸ (29-01-2002)⁴³⁹. Cependant l'explication et la cause du 11 septembre sont, pour George W. Bush, avant tout religieuses et extérieures puisque le responsable est au final le Mal qui en veut à l'Amérique à cause de sa liberté. Après les attentats d'Oklaoma City, Bill Clinton avait utilisé un langage proche de la jérémiade traditionnelle, exhortant les Américains à « se purger des forces des ténèbres qui engendrent le Mal » (23-04-1995)⁴⁴⁰, mais l'auteur était américain, ce qui permettait un tel discours.

⁴³⁶ 10-05-2004 : *a small number dishonor the honorable cause in which so many are sacrificing [...] All Americans know the goodness and the character of the United States Armed Forces*

⁴³⁷ Bostdorff voit en G. W. Bush « une sorte de Cotton Mather du 21ème siècle », Cotton Mather (1663-1728) étant la 3ème génération de pasteurs puritains de la Nouvelle Angleterre qui ne se focalisait plus sur un discours de repentance, (2003-07-08), Bostdorff, *op. cit.*, p.297

⁴³⁸ « *Let's roll* » est l'expression qu'aurait utilisé Todd Beamer, un des passagers du vol 93 de la United Airlines Flight 93, avant de tenter de reprendre le contrôle de l'appareil détourné et qui s'est écrasé dans un champs, évitant sans doute une nouvelle destruction à Washington. Il est considéré aux États-Unis comme un héros.

⁴³⁹ 29-01-2002 : *For too long our culture has said, "If it feels good, do it." Now America is embracing a new ethic and a new creed, "Let's roll." In the sacrifice of soldiers, the fierce brotherhood of firefighters, and the bravery and generosity of ordinary citizens, we have glimpsed what a new culture of responsibility could look like.*

⁴⁴⁰ 23-04-1995 : *duty to purge ourselves of the dark forces which gave rise to this evil.*

Toutefois, même le discours repentant de Barack Obama limite les péchés de l'Amérique à une erreur temporaire qui ne remet pas en question les fondamentaux de la politique américaine : l'Amérique a « fait fausse route » (« *went off course* ») (21-05-2009)⁴⁴¹, comme lorsqu'elle a laissé son alliance avec l'Europe « dériver » (03-04-2009)⁴⁴². Il s'agit d'une métaphore du voyage qui établit un rapport entre l'action politique et un mouvement historique progressif avec une direction et une destination qui sont bonnes, une métaphore très présente dans le langage politique qui a une résonance particulière dans le contexte américain. De la même manière, dans son discours à Oslo, le président Obama emploie cette métaphore en parlant d'une « règle de conduite » ou « code de la route » (« *rule of the road* ») pour l'Amérique comme pour toute nation, si « on ne veut pas apparaître comme arbitraire ou entamer la légitimité de futures interventions », car « compromettre ses idéaux, c'est se perdre ». Ce code s'incarne dans les Conventions de Genève (10-12-2009)⁴⁴³. Ce qui est important, c'est donc de garder la direction initiale. Il s'agit là d'une sorte de « jérémiade puritaine adoucie », pour reprendre l'expression de Philip Gorski qui voit dans la repentance d'Obama l'influence de Reinhold Niebuhr et une rhétorique adaptée à une période dans laquelle les chrétiens ne croient plus à l'enfer⁴⁴⁴.

Bien qu'il ne soit pas resté dans l'histoire pour sa rhétorique de contrition, George W. Bush lui-même a également reconnu les erreurs passées de l'Amérique. Lors de son voyage en Europe de l'Est pour commémorer le 60^{ème} anniversaire de la fin de la guerre, il a ainsi comparé l'accord de Yalta à « la tradition injuste de Munich et du pacte Molotov-Ribbentrop » [pacte germano-soviétique] opposant « les gouvernements puissants » [et donc les États-Unis] aux « petites nations », et voyant dans ce pacte le « sacrifice de la liberté au profit de la stabilité », et l'une des « plus grandes fautes de l'histoire » (07-05-2005)⁴⁴⁵. Bien entendu, on peut voir dans ce discours une illustration plus générale de la vision de Bush pour qui la préservation de la liberté justifie la guerre en Irak, même s'il n'y a pas d'armes de destruction massive. Et même lorsqu'il reconnaîtra des erreurs de stratégie et sa responsabilité, dans un discours annonçant un changement de politique et l'envoi de troupes supplémentaires en 2007, il ne remettra jamais

⁴⁴¹ 21-05-2009 : *In other words, we went off course.*

⁴⁴² 03-04-2009 : *In recent years, we've allowed our alliance to drift*

⁴⁴³ 10-12-2009 : *Furthermore, America—in fact, no nation—can insist that others follow the rules of the road if we refuse to follow them ourselves. For when we don't, our actions appear arbitrary and undercut the legitimacy of future interventions, no matter how justified. (.../...)that is why I have reaffirmed America's commitment to abide by the Geneva Conventions. We lose ourselves when we compromise the very ideals that we fight to defend, and we honor those ideals by upholding them not when it's easy, but when it is hard.*

⁴⁴⁴ Gorski, « Barack Obama... », *op. cit.*, p.201

⁴⁴⁵ 07-05-2005 : *The agreement at Yalta followed in the unjust tradition of Munich and the Molotov-Ribbentrop Pact. Once again, when powerful governments negotiated, the freedom of small nations was somehow expendable. Yet this attempt to sacrifice freedom for the sake of stability left a continent divided and unstable. The captivity of millions in Central and Eastern Europe will be remembered as one of the greatest wrongs of history*, cité par Edwards, *op. cit.*, p.146. Voir également Peter Baker, « Bush Faults WWII Legacy In E. Europe », *Washington Post*, 08 mai 2005.

en cause la nécessité même de cette guerre (10-01-2007)⁴⁴⁶. On peut en même temps y voir une certaine cohérence et constance philosophique. Il considère par exemple que l'esclavage et la ségrégation sont les plus grands échecs de la nation car « on a perdu de vue le but fixé à la fondation de l'Amérique » (06-05-2004)⁴⁴⁷, une idée qu'il développe dans son discours à l'île de Gorée, au Sénégal, haut lieu de la traite d'esclaves. Il y évoque « l'hypocrisie et l'injustice des chrétiens » qui étaient « devenus aveugles au commandement le plus clair de leur foi », et parle d'une « république fondée sur l'égalité pour tous qui était devenue une prison pour des millions », puis cite John Adams pour souligner combien la liberté est un modèle éternel. Il conclut en reprenant la métaphore du voyage pour la nation, un voyage qui « n'est pas facile et n'est pas terminé », mais dont le but est clair : « la liberté et la justice pour tous » (08-07-2003)⁴⁴⁸.

Avec ce genre de discours de repentance nationale, George W. Bush suit en fait le modèle initié par Bill Clinton qui est le premier président à avoir reconnu les mauvaises actions des gouvernements précédents à un public étranger, et qui fait partie en cela d'un grand mouvement de repentance qui apparaît dans les pays occidentaux dans les années quatre-vingt dix⁴⁴⁹. Clinton était allé lui aussi sur l'île de Gorée. Tout comme Bush le fera plus tard, il met en avant le paradoxe d'une « nation fondée sur la promesse de la liberté » au moment même où « à l'île de Gorée, un bâtiment neuf est dédié à la vente d'esclaves vers l'Amérique ». Cette repentance s'accompagne d'une leçon positive à travers la métaphore du voyage héroïque des noirs américains mais aussi d'un discours d'espoir orienté vers le futur et un nouveau partenariat avec le peuple africain (02-04-1998)⁴⁵⁰. Dans son discours en Ouganda, quelques jours plus tôt, Clinton avait non seulement reconnu la faute américano-européenne d'avoir « profité des fruits de l'esclavage » mais aussi celle, plus récente, d'avoir « oublié et négligé l'Afrique », notamment pendant la guerre froide, ce qu'il a considéré comme « peut-être le pire péché que l'Amérique ait commis contre l'Afrique ». Il accompagne ces mots de repentance d'un discours

⁴⁴⁶ 10-01-2007 : *Where mistakes have been made, the responsibility rests with me*, cité par Tim Harper, « Bush admits mistakes in Iraq », *thestar.com*, 11 janvier 2007.

⁴⁴⁷ 06-05-2004 : *And it is the deepest strength of America that from the hour of our founding, we have chosen justice as our goal. Our greatest failures as a nation have come when we lost sight of that goal, in slavery, in segregation,*

⁴⁴⁸ 08-07-2003 : *Christian men and women became blind to the clearest commands of their faith and added hypocrisy to injustice. A republic founded on equality for all became a prison for millions.*

⁴⁴⁹ On peut ainsi penser au discours de Jacques Chirac en juillet 1995, reconnaissant la responsabilité de la France dans la rafle du Vel D'Hiv, ou bien les excuses du président français pour l'erreur judiciaire dans l'affaire Dreyfus en 1998, ou encore les excuses de l'église catholique le 30 septembre 1997, pour son rôle et son silence pendant le régime de Vichy. Une littérature importante existe sur ce phénomène. Voir Edwards, *op. cit.*, p.115.

⁴⁵⁰ 02-04-1998: *... when our Nation was founded on the promise of freedom as God's right to all human beings [...] a new building was dedicated here on Goree Island to the selling of human beings in bondage to America. Yet, it is also one of the most heroic, a triumph of courage, persistence, and dignity. The long journey of African-Americans proves that the spirit can never be enslaved. I pledge to the people of Africa that we will reach over this ocean to build a new partnership based on friendship and respect.*

d'humilité, assurant son auditoire qu'il était « venu pour écouter et apprendre » (24-03-1998)⁴⁵¹. Ce discours de repentance ne se limite pas à l'Afrique. En mars 1999, Clinton reconnaît le tort des États-Unis dans le soutien à la junte militaire au Guatemala pendant la guerre froide, assurant que son pays « ne répètera pas cette erreur » (10-03-1999)⁴⁵². Même si cette confession reste limitée, c'est un changement majeur du récit historique sur les années de guerre froide et sur le rôle des États-Unis, un récit qui remet implicitement en cause le choix de ses prédécesseurs⁴⁵³. Mais c'est aussi sa propre faute qui est implicite dans la reconnaissance de la responsabilité de la « communauté internationale » dans le génocide du Rwanda, puisqu'il utilise un pronom sujet « *we* » qui bien entendu inclut l'Amérique, qui n'a pas réagi suffisamment vite quand la tuerie a commencé et Clinton de préciser qu'il s'agit de « gens comme lui, qui étaient assis à leur bureau et ne se sont pas rendus compte » (25-03-1998)⁴⁵⁴. Comme Clinton le soulignera l'année suivante, l'Amérique « rachète » la faute du monde au Rwanda en agissant⁴⁵⁵, et c'est d'ailleurs le mot « *redeem* » qui est utilisé ici, un mot qui signifie à la fois le rachat des péchés et l'acte de s'amender (10-06-1999)⁴⁵⁶. Bill Clinton a ainsi tenté de changer les relations des États-Unis avec le reste du monde en reconnaissant les fautes de son pays, et en promettant de faire en sorte que ces actions ne se répètent pas, et surtout en proposant un nouveau partenariat. Le but est évidemment d'effectuer un rapprochement avec certaines régions ou certains pays, notamment l'Afrique, l'Amérique latine et même l'Asie. C'est ce que Jason Edwards appelle la « politique étrangère du confessionnal »⁴⁵⁷. Mais ce qui restera de Clinton, c'est aussi « ses repentirs publics devant des centaines de ministres du culte, lors du petit déjeuner de prière en septembre 1998 »⁴⁵⁸ à propos du scandale Monica Lewinsky, dans laquelle il reconnaît son péché et fait repentance (11-09-1998)⁴⁵⁹. Il s'agit là d'une attitude typiquement américaine comme le souligne Denis Lacorne. Elle est le reflet d'une culture qui est à l'aise avec la fusion des sphères laïques et religieuses, publiques et privées aux États-Unis.

⁴⁵¹ 24-03-1998 : *European-Americans received the fruits of the slave trade. But perhaps the worst sin America ever committed about Africa was the sin of neglect and ignorance. So I came here to listen and to learn, to offer my help and friendship and partnership.*

⁴⁵² 10-03-1999 : *For the United States, it is important that I state clearly that support for military forces or intelligence units which engage in violent and widespread repression of the kind described in the report was wrong, and the United States must not repeat that mistake*

⁴⁵³ Edwards, *op. cit.*, p.120-122

⁴⁵⁴ 25-03-1998: *The international community, together with nations in Africa, must bear its share of responsibility for this tragedy, as well. We did not act quickly enough after the killing began. We should not have allowed the refugee camps to become safe havens for the killers. We did not immediately call these crimes by their rightful name: genocide.*

⁴⁵⁵ Avec la création de la *Africa Crisis Response Team* pour répondre aux crises en Afrique, mai 1999, Remarks at the Hubert H. Humphrey Civil Rights Award Dinner.

⁴⁵⁶ 10-06-1999 : *I want you to know that we also have worked to redeem the failure of the world to stop the slaughter in Rwanda by developing an Africa Crisis Response Team, working with...*

⁴⁵⁷ Edwards, *op. cit.*, p.99, 116

⁴⁵⁸ Lacorne, *op. cit.*, p.183

⁴⁵⁹ 11-09-1998 : *I don't think there is a fancy way to say that I have sinned [...] And if my repentance is genuine...*

Les fondements de la jérémiade puritaine sont au cœur du discours de la vertu dans les discours présidentiels, à travers la rhétorique de la peur, de l'espoir ou de la repentance.

*

Les discours présidentiels post-guerre froide se caractérisent donc par un discours de la vertu imprégné de langage religieux, un langage plus développé dans l'ère post-guerre froide qu'à n'importe quelle autre période. C'est Ronald Reagan qui semble être le tournant décisif de cette religiosité affirmée, et ce qui a pu être une stratégie politique dans les années quatre-vingt est devenu pour les autres présidents un passage obligé des discours présidentiels. Il ne s'agit donc plus d'un choix mais d'une exigence rhétorique qui permet une fusion rhétorique entre sacré et profane, Dieu et nation, présent et passé fondateur mythifié. C'est un type de discours qui transforme le président en historien national, en conteur-en-chef, mais aussi en prêtre ou en prophète. Il est le signe d'une volonté d'unifier les citoyens dans une nation qui apparaît de plus en plus politiquement polarisée. Les variations que nous avons mises en évidence semblent, à ce stade de notre étude, tout autant façonnées par l'idéologie et la philosophie de chaque président, que par le contexte international et intérieur ainsi que par les opportunités politiques qu'offre celui-ci.

Ceci n'a rien de nouveau et c'est même un processus fondamental de la politique américaine. Sacvan Bercovitch démontre par exemple que déjà les colons de la période révolutionnaire avaient utilisé la jérémiade pour expliquer et justifier un projet politique qui s'est transformé en un destin millénariste national dont la cause est celle de l'humanité toute entière avec une Amérique qui devient un nouveau pays de Canaan sous le joug d'un roi aussi endurci qu'un pharaon⁴⁶⁰. A cette époque déjà, ce que l'on pourrait qualifier de « stratégie politique » s'est transformé en récit mythique car il répondait aux exigences particulières du contexte historique.

On peut, à ce stade, émettre l'hypothèse qu'au-delà de la nécessité d'unifier le pays, le langage religieux dans les discours présidentiels répond également au besoin d'affirmer le rôle unique et universel de la nation américaine dans un monde où son identité nationale ne peut plus dépendre d'un « autre » maléfique comme le nazisme ou le communisme qui ont été vaincus, et que la nébuleuse terroriste ne semble pas pouvoir supplanter. Seule l'évocation de Dieu et du sacré permet peut-être de continuer le récit de l'exceptionnalisme américain qui est un élément traditionnellement constitutif de l'identité nationale, à moins que celui-ci ait disparu

⁴⁶⁰ Bercovitch, *op. cit.*, p.121. C'est ainsi que Thomas Paine, dans *Common Sense* parle de George III comme d'un « *hardened, sullen tempered Pharaoh* » et de la cause américaine comme « *in a great measure the cause of all mankind* ». Le texte de Thomas Paine est disponible sur ><https://www.gutenberg.org/files/147/147-h/147-h.htm><. [Date de consultation : 15-02-2013].

ou se soit transformé avec la fin de la guerre froide. C'est cet aspect du discours de la vertu que nous devons maintenant analyser en détail.

Chapitre 2 : L'exceptionnalisme.

La croyance dans l'exceptionnalisme américain peut prendre différentes formes mais elle est en tout cas constamment affirmée par tous les présidents de la période post-guerre froide, et généralement liée à la position de leadership des États-Unis dans le monde, un « leadership sans substitut » pour George H. Bush (11-09-1990)⁴⁶¹, qui en fait la « nation indispensable au monde » pour Bill Clinton (20-01-1997)⁴⁶², qui a un « rôle unique dans les affaires humaines » pour George W. Bush (29-01-2002)⁴⁶³, ou encore un « fardeau spécial que porte le pays dans les affaires mondiales » pour Barack Obama (01-12-2009)⁴⁶⁴. Pourtant la rhétorique exceptionnaliste précède largement la domination effective de l'Amérique dans le monde de ce dernier siècle puisqu'elle trouve, elle aussi, son origine dans les profondeurs de l'Histoire, dans les fondements même de la nation, et au-delà, dans le discours religieux puritain.

Un mythe central et fondateur.

Le terme « exceptionnalisme américain » en tant que tel est assez récent puisqu'il ne date que des années 1920-1930, et aurait été utilisé pour la première fois par Joseph Staline en 1929 pour critiquer les leaders communistes aux États-Unis qui considéraient que le prolétariat américain n'était pas intéressé par une révolution⁴⁶⁵.

Des origines puritaines au discours nationaliste.

Toutefois, si l'usage de l'expression n'est pas très ancien, l'idée qu'elle évoque est, elle, en revanche, présente depuis le XVII^e siècle et les premières colonies religieuses du Massachusetts qui se voyaient comme des communautés séparées d'un monde corrompu et imprégnées de vertu et d'innocence⁴⁶⁶. Elle est par exemple au cœur du sermon de John

⁴⁶¹ 11-09-1990 : ... *there is no substitute for American leadership*

⁴⁶² 20-01-1997 : *America stands alone as the world's indispensable nation.*

⁴⁶³ 29-01-2002 : ... *we've been called to a unique role in human events.*

⁴⁶⁴ 01-12-2009 : *Since the days of Franklin Roosevelt and the service and sacrifice of our grandparents and great-grandparents, our country has borne a special burden in global affairs*

⁴⁶⁵ Staline aurait utilisé ce terme en parlant de « l'hérésie de l'exceptionnalisme américain » pour critiquer le chef du parti communiste Jay Lovestone qui avait informé Moscou que le prolétariat américain n'était pas intéressé par une révolution dans Donald E. Pease, *The New American Exceptionalism*, 2009, University of Minnesota Press, p.10. Voir également Terrence McCoy, « How Joseph Stalin Invented 'American Exceptionalism' », *The Atlantic*, Mar 15 2012, même s'il y a débat sur cette origine exacte. Voir Ben Zimmer, « Did Stalin Really Coin "American Exceptionalism"? », *Slate.com*, 27 septembre 2013.)

⁴⁶⁶ David Zarefsky, « The United States and the world : The Rhetorical Dimensions of Obama's Foreign Policy », dans Jennifer R. Mercieca, Justin S. Vaughn, *The Rhetoric of Heroic Expectations: Establishing the Obama Presidency*, 2014, Texas A&M University Press, p.110

Winthrop, *A Model of Christian Charity*, prononcé à bord de l'*Arbella* lors du voyage vers la colonie de *Massachusetts Bay* en 1630, dont l'expression « ville au sommet de la colline » (« *city on a hill* ») tirée du Sermon sur la montagne (Matthieu 5:14) fait aujourd'hui partie du lexique culturel et politique américain pour signifier l'exceptionnalisme américain⁴⁶⁷. Pour Winthrop, les puritains du Nouveau Monde ont un pacte (« *covenant* ») spécial avec Dieu, et s'ils honorent leur part, et obéissent à ses commandements et à ses lois alors Dieu leur accordera sa bénédiction, notamment dans leur projet de construction d'une communauté et d'appropriation du territoire. Dans le cas contraire, ils seront punis par Dieu et périront⁴⁶⁸. Nous retrouvons ici les rhétoriques de l'espoir et de la peur si caractéristiques de la jérémiade, qui permettent notamment de légitimer le nouvel ordre social, mais également l'idée d'élection divine et d'un destin particulière qui ne saurait souffrir le moindre compromis moral au risque de l'anéantissement⁴⁶⁹. Ce mythe biblique de la « ville au sommet de la colline » va évoluer au fil des générations et finir par s'intégrer à la vision nationaliste de la fin du XVIII^e siècle⁴⁷⁰. Les révolutionnaires vont ainsi amplifier la rhétorique millénariste des puritains qui distingue l'ancien monde corrompu par une monarchie décadente et le nouveau, purifié et vertueux, afin de faire de la révolution américaine un « outil de la Providence » et lui donner un caractère universel⁴⁷¹. Dans *Common Sense*, Thomas Paine voyait dans la révolution une occasion de « recommencer le monde » comme il n'y en avait pas eu depuis « l'époque de Noé »⁴⁷². Le président fondateur des États-Unis, George Washington, offre un modèle rhétorique qui marque le lien entre les « sourires favorables du Ciel » et la vertu de l'Amérique, notamment la préservation du « feu sacré de la liberté » dès son discours d'investiture en 1789⁴⁷³.

⁴⁶⁷ Voir Timothy Cole, « When Intentions Go Awry: The Bush Administration's Foreign Policy Rhetoric », *Political Communication*, 1996, Vol. 13, N° 1, p.89 ; David Zarefsky, « The United States and the world : The Rhetorical Dimensions of Obama's Foreign Policy », Mercieca, Vaughn, *op. cit.*, p.110.

⁴⁶⁸ « ...we are commanded this day to love the Lord our God, and to love one another, to walk in his ways and to keep his Commandments and his ordinance and his laws, and the articles of our Covenant with Him, that we may live and be multiplied, and that the Lord our God may bless us in the land whither we go to possess it. But if our hearts shall turn away, so that we will not obey, but shall be seduced, and worship other Gods, our pleasure and profits, and serve them; it is propounded unto us this day, we shall surely perish out of the good land whither we pass over this vast sea to possess it. » Le texte du sermon de John Winthrop est disponible sur le site de la *Winthrop Society*, >http://winthropsociety.com/doc_charity.php<. [Date de consultation : 11-02-2013].

⁴⁶⁹ Stephen W. Twing, *Myths, Models, and US Foreign Policy : The Cultural Shaping of Three Cold Warriors*, 1998, Lynne Rienner Pub, p.26.

⁴⁷⁰ Joanne Esch, « Legitimizing the "War on Terror"- Political Myth in Official-Level », *Political Psychology*, 2010, Vol. 31, N°3, p.366.

⁴⁷¹ Traduction de l'expression de Bercovitch qui parle de la révolution américaine comme d'un « *vehicle of providence* » pour les révolutionnaires et qui la distingue ainsi des révolutions européennes « laïques » vues comme de simples rébellions et donc des actes de désobéissance. Dans Sacvan Bercovitch, *The American Jeremiad*, 1978, University of Wisconsin Press Reprint, (15 avril 2012), p.134.

⁴⁷² Disponible sur le site *The Project Gutenberg*, ><https://www.gutenberg.org/files/147/147-h/147-h.htm><. [Date de consultation : 10-11-2013].

⁴⁷³ « ...since we ought to be no less persuaded that the propitious smiles of Heaven can never be expected on a nation that disregards the eternal rules of order and right which Heaven itself has ordained; and since the preservation of the sacred fire of liberty and the destiny of the republican model of government are justly considered, perhaps, as deeply, as finally, staked on the experiment entrusted to the hands of the American

De l'exceptionnalisme à l'expansionnisme.

Au XIX^e siècle, le récit de la fondation sacrée d'une nation chrétienne bénie par un Dieu qui a donné aux Américains la république, le territoire et la liberté prend une nouvelle dimension sous les influences diverses des mouvements nativistes et évangéliques, et dans un contexte de conquête de l'Ouest⁴⁷⁴. La vertu, au centre de ce qui devient plus tard « l'exceptionnalisme américain », tout comme les thèmes de mission et de destin, est un des éléments fondamentaux du « destin manifeste » qui sert de justification à l'expansion territoriale⁴⁷⁵. C'est cette même idée que sous-tend la vision américaine d'une sphère d'influence légitime de l'Amérique dans l'hémisphère occidental exprimée dans la doctrine Monroe⁴⁷⁶ et le « corollaire Roosevelt » au début du XX^e siècle. La colonisation de l'Ouest a, quant à elle, donné lieu au mythe d'un « nouvel américain » et d'une nation exceptionnelle, un mythe théorisé par Frederick Jackson Turner dans sa « thèse de la frontière »⁴⁷⁷. À la croyance mythique et religieuse, s'est donc ajoutée une réflexion intellectuelle initiée par Alexis de Tocqueville, qui voyait la situation des Américains comme « exceptionnelle », notamment en raison de l'absence de traditions féodales qui avaient précipité les confrontations violentes en France et en Europe⁴⁷⁸. De façons plus ou moins développées, cette idée sera reprise au XX^e siècle par des intellectuels universitaires très influents tels que Charles Beard, Daniel Bell, Daniel Boastin, Henry Steel Commager, Richard Hofstadter, Seymour Lipset, Louis Hartz, ou Arthur Schlesinger⁴⁷⁹. Elle a trouvé une résonance particulière dans la période de la guerre froide qui a permis aux États-Unis de se voir comme une nation à la fois riche et vertueuse, et donc bénie de Dieu, mais aussi comme le seul rempart dans le monde face à un ennemi menaçant, puissant et incroyant, l'Union soviétique. C'est la liberté du monde qui était en jeu, comme le dit le président Truman dans la présentation de sa doctrine en 1947⁴⁸⁰. La particularité de la guerre froide est qu'il s'agissait d'une guerre fantasmée qui reposait sur la projection

people » Discours d'investiture de George Washington, 30 avril 1789. Disponible sur ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=25800><. [Date de consultation : 15-04-2013].

⁴⁷⁴ Camille Froideveaux-Metterie, *Politique et religion aux États-Unis*, 2009, La Découverte, p.52-53

⁴⁷⁵ William Earl Weeks, *Building the Continental Empire: American Expansion from the Revolution to the Civil War*, 1997, Ivan R. Dee, p.6 ; Mark Bennet McNaught, *La religion civile américaine de Reagan à Obama*, 2009, Presses Universitaires de Rennes, p.15, p.23.

⁴⁷⁶ Annoncée par le président Monroe lors de son septième message annuel au congrès le 2 décembre 1823. Voir David Zarefsky, « The United States and the world : The Rhetorical Dimensions of Obama's Foreign Policy », Mercieca, Vaughn, *op. cit.*, p.112

⁴⁷⁷ Frederick Jackson Turner, *The Significance of the Frontier in American History*, 1893. Texte disponible sur le site du Project Gutenberg : ><http://www.gutenberg.org/files/22994/22994-h/22994-h.htm><. [Date de consultation : 08-09-2013].

⁴⁷⁸ Pease, *op. cit.*, p.11 ; Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique I et II*, (1840), 1996, Folio, p.57.

⁴⁷⁹ Robert, E. Weir, *Class in America [3 volumes]: An Encyclopedia*, Greenwood, 2007, p.26 ; Pease, *op. cit* p.11

⁴⁸⁰ « *The free peoples of the world look to us for support in maintaining their freedoms.* » *President Truman, Special Message to the Congress on Greece and Turkey: The Truman Doctrine*, 12 mars 1947. Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=12846&st=&st1=><. [Date de consultation : 04-05-2013].

imaginaire d'une apocalypse nucléaire⁴⁸¹. Elle a donc favorisé le développement du récit mythique de la jérémiade, notamment le discours de la peur, mais aussi celui de l'exceptionnalisme. Malgré la crise qu'a pu connaître l'exceptionnalisme dans les années soixante et soixante-dix, notamment avec la guerre du Vietnam ou le scandale du Watergate⁴⁸², celui-ci est revenu avec force et fracas avec Ronald Reagan qui conclut d'ailleurs son discours d'adieu en décrivant sa vision d'une « ville au sommet la montagne », dont il a, de son aveu même, parlé toute sa vie politique durant, une ville qui est « un flambeau » (« *beacon* »), un « aimant pour tous ceux qui veulent la liberté ».

Le thème de « l'exceptionnalisme américain » a donc toujours été un élément central du mythe américain bien avant sa théorisation, depuis l'époque des premiers pèlerins jusqu'à la guerre froide. Pour autant, il n'y a jamais eu de définition stable de cette notion et le sens qui lui est donné a grandement évolué depuis l'époque puritaine car il s'est adapté au contexte culturel, politique et économique. C'est avant tout, bien entendu, parce qu'une « exception » ne peut se définir que par rapport à une « norme ». Dans le contexte américain, cette norme a toujours été incarnée par un « autre » extérieur qui ne possède pas les vertus de la communauté. Ces vertus ont comme invariant la liberté et la croyance en Dieu, même si la définition de ces invariants a évolué à mesure que « l'autre » a été multiple. A l'époque des pères pèlerins, cet « autre » était constitué par toute personne ne partageant pas la croyance de la communauté religieuse. Puis, avec la « nationalisation » de l'exceptionnalisme pendant la révolution, il a été associé principalement aux puissances européennes (Grande-Bretagne, France, Espagne), mais aussi au Mexique et de façon accessoire à « l'Indien », et plus récemment à l'Union soviétique. Ce qui a été remarquablement constant, c'est que cet exceptionnalisme a fait globalement consensus dans toute l'histoire américaine, car il fait partie de ce que Vanessa Beasley appelle « la croyance partagée »⁴⁸³, notamment dans le discours présidentiel⁴⁸⁴. Enfin, si l'idée d'une supériorité américaine, telle qu'on pouvait la lire dans les discours de la puissances colonisatrices européennes, n'est jamais explicite, et est même rejetée, elle n'en n'est pas moins présente de façon plus ou moins implicite. Si l'Amérique est d'abord « exceptionnelle », c'est-à-dire « à part », ce n'est pas juste par ses circonstances historiques uniques mais aussi et surtout par la vertu de ses habitants et, plus récemment, par sa puissance hégémonique dans le monde.

⁴⁸¹ Pease, *op. cit* p.45

⁴⁸² John Kane, « American Values or Human Rights? U.S. Foreign Policy and the Fractured Myth of Virtuous Power », *Presidential Studies Quarterly*, 2003, Vol. 33 N° 4, p. 782

⁴⁸³ Vanessa Beasley, *You, the people: American National Identity in Presidential Rhetoric*, 2004, Texas A&M University Press, p.171.

⁴⁸⁴ François Durpaire (Sous la direction de), Thomas Snégaroff (Sous la direction de), *L'Unité Réinventée, les présidents américains face à la nation*, 2008, Ellipses, p.295.

Exceptionnalisme et leadership.

Avec la fin de la guerre froide, disparaît un monde bipolaire dans lequel la rhétorique exceptionnalisme avait tout son sens⁴⁸⁵. Il ne reste alors plus qu'un seul modèle : celui du capitalisme démocratique. La chute du Mur de Berlin marque ainsi la consécration de la suprématie absolue et définitive de l'idéal de la démocratie libérale américaine. Il s'agit donc d'une victoire des valeurs américaines. La singularité et l'exceptionnalisme du leadership américain semblent donc d'autant plus assurés qu'ils ne peuvent plus être remis en cause⁴⁸⁶, mais c'est aussi la disparition de cet « autre » qu'était l'Union soviétique et qui mettait en exergue, par contraste, les vertus de l'Amérique comme chef du monde libre. Tous les discours présidentiels de la période post-guerre froide continuent comme auparavant de souligner le rôle de « leadership » de l'Amérique, un rôle légitimé par la victoire de la guerre froide, qui va de celui d'un chef, à celui d'un guide. Si l'usage du terme est donc constant, la définition qui en est donnée offre une variation intéressante mais qui n'a dans tous les cas de sens que par rapport à l'idée d'une communauté de nations. L'expression « leadership » repose sur la métaphore « la nation est une personne », une métaphore conceptuelle des relations internationales très courante dans les discours de politique étrangère qui permet aux citoyens de comprendre leur position dans le monde⁴⁸⁷.

Le leadership mondial de George H. Bush.

Les circonstances particulières dans lesquelles commence la présidence de George H. Bush, avec l'effondrement rapide de l'Empire soviétique sont pour le président « un temps d'espoir extraordinaire » dans lequel le « leadership américain n'a jamais été aussi crucial parce que tandis que l'Amérique regarde vers l'avenir, le monde regarde l'Amérique » (09-02-1989)⁴⁸⁸. La fin effective du monde bipolaire ne change donc pas le « besoin d'un leadership que seul l'Amérique peut fournir » (31-01-1990)⁴⁸⁹ car il s'agit également pour le président américain de la promesse d'un « nouvel ordre mondial » dans lequel les États-Unis ont un rôle central⁴⁹⁰.

⁴⁸⁵ Kane, *op. cit.*, p.789

⁴⁸⁶ Cette vision sera théorisée par un certain nombre d'intellectuels américains, comme Francis Fukuyama dans *The End of History and the Last Man* (1992), un essai très influent sur la suprématie absolue de l'idéal de la démocratie libérale, ou encore Thomas Friedman dans son bestseller, *The World Is Flat: A Brief History Of The Twenty-first Century* (2005) qui consacre la mondialisation comme l'universalisation des valeurs américaines.

⁴⁸⁷ Tim Rohrer, « The Metaphorical Logic of (Political) Rape: The New Wor(l)d Order », *Metaphor and Symbolic Activity*, 1995, Vol.10, N° 2, p.117 ; Voir également George Lakoff, « Metaphor and War: The Metaphor System Used to Justify War in the Gulf », *The Institute for Advanced Technology in the Humanities*, 1991, Vol. 3 et George Lakoff, *Don't Think of an Elephant! Know Your Values and Frame the Debate*, 2004, Chelsea Green, p.69-70.

⁴⁸⁸ 09-02-1989: *Never before has our leadership been so crucial, because while America has its eyes on the future, the world has its eyes on America.*

⁴⁸⁹ 31-01-1990 : ... *there's a need for leadership that only America can provide.*

⁴⁹⁰ La première utilisation du terme *New World Order* par George H. Bush date du 02 février 1990 lors d'un discours à une collecte de fonds en Californie, en référence à l'effondrement de l'Union soviétique. Robert Schlesinger, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schesinger, p.381.

L'invasion du Koweït par l'Irak a été la première occasion de démontrer au monde et au peuple américain qu'« il n'y a pas de substitut au leadership américain » (11-09-1990)⁴⁹¹ car « parmi les nations du monde, seuls les États-Unis ont à la fois les qualités morales (« *moral standing* ») et les moyens de soutenir le leadership nécessaire à la promesse d'un 'nouvel ordre mondial' » (29-01-1991)⁴⁹². Ce leadership s'incarne alors dans la conduite de la coalition de « 22 nations, y compris des États arabes et l'Union soviétique » aux côtés des États-Unis contre Saddam Hussein (26-09-1990)⁴⁹³. Et de façon très significative, pour Bush, c'est l'ONU qui suit les décisions américaines et non le contraire⁴⁹⁴: les objectifs américains ont « été soutenus » (« *endorsed* ») par le Conseil de sécurité de l'organisation internationale (11-09-1990, 26-09-1990)⁴⁹⁵. Tout comme « les Américains sont unis face à l'adversité », le monde est uni contre Saddam Hussein dans « un nouveau partenariat des nations » (26-09-1990)⁴⁹⁶, avec des soldats américains servant avec « des Arabes, des Européens, des Asiatiques et des Africains pour défendre le principe et le rêve d'un nouvel ordre mondial » (11-09-1990)⁴⁹⁷. Les États-Unis prennent le rôle du chef de guerre pour le monde. Mais c'est aussi un leader moral régénéré par la guerre du Golfe qui a enfin permis à l'Amérique de « se débarrasser du syndrome du Vietnam une fois pour toutes » (01-03-1991a)⁴⁹⁸, c'est-à-dire d'en finir avec son manque de confiance en soi et lui redonner sa fierté. Le monde a donc de fait adopté les valeurs américaines et l'ordre mondial décrété par le président, un monde prêt à se mobiliser pour les défendre.

Dans un discours visant notamment à lutter contre la tentation isolationniste, le président tire comme leçon de la guerre froide que « l'un des plus grands succès de l'Amérique est son leadership à la tête d'une remarquable communauté de nations : le monde libre » et que les leaders politiques américains de la guerre froide ont « enseigné [à l'Amérique] que la plus noble mission des vainqueurs est de transformer un ennemi en ami » (09-04-1992)⁴⁹⁹. Le leadership américain trouve donc son bien-fondé dans l'expérience historique et l'idée d'une transformation morale de l'ennemi, caractéristique du discours de la vertu, y compris ses

⁴⁹¹ 11-09-1990 : *Recent events have surely proven that there is no substitute for American leadership*

⁴⁹² 29-01-1991 : *... only the United States of America has both the moral standing and the means to back it up*

⁴⁹³ 26-09-1990 : *... we have 22 nations now, including many Arab States and the Soviet Union, on our side*

⁴⁹⁴ Roberta Coles, « War and the Contest Over National Identity », *Sociological Review*, 2002, Vol. 50, N° 4, p.11.

⁴⁹⁵ 11-09-1990 : *These goals are not ours alone. They've been endorsed by the United Nations Security Council five times in as many weeks.*, 26-09-1990 : *Our goals have been endorsed by the United Nations Security Council eight times*

⁴⁹⁶ 26-09-1990 : *the shaping of a new partnership of nations*

⁴⁹⁷ 11-09-1990 : *Americans traditionally come together in times of adversity [...] At this very moment, they [U.S. troops] serve together with Arabs, Europeans, Asians, and Africans in defense of principle and the dream of a new world order*

⁴⁹⁸ 01-03-1991a: *And, by God, we've kicked the Vietnam syndrome once and for all*

⁴⁹⁹ 09-04-1992 : *One of America's greatest achievements in this century has been our leadership of a remarkable community of nations, the free world. (.../...) our postwar leaders, Democrats and Republicans alike (.../...) And they taught the lesson that we simply must heed today, that the noblest mission of the victor is to turn an enemy into a friend.*

connotations messianiques⁵⁰⁰. Cette victoire morale et spirituelle donne à l'Amérique une légitimité supplémentaire à son rôle de leader du nouvel ordre mondial. Alors que pendant la guerre froide, l'Amérique se voyait pour la première fois comme le centre gravitationnel du pouvoir du « monde libre »⁵⁰¹, cette position devait dans la période post-guerre froide s'étendre à l'ensemble du monde. Dans son discours sur l'état de l'Union de 1992, George H. Bush définit clairement la position des États-Unis comme « le leader de l'Occident qui est devenu le leader du monde » (28-01-1992)⁵⁰², soulignant au passage à nouveau un clair rejet de l'isolationnisme. L'exceptionnalisme américain, selon George H. Bush, en ces premières années post-guerre froide, ne se définit donc plus par rapport à un autre menaçant, mais par rapport à la communauté mondiale qui, en adoptant les valeurs américaines et en acceptant son leadership, lui renvoie de fait son statut exceptionnel de chef.

Le leadership circonscrit de Bill Clinton.

Son successeur, Bill Clinton, a récusé lui aussi tout isolationnisme et a embrassé également l'idée d'une nation et d'un leadership « indispensables » (05-08-1996, 05-11-1996, 20-01-1997, 04-02-1997)⁵⁰³ sans laquelle ce sont les « valeurs, les intérêts et la paix » des États-Unis qui seraient en danger (06-10-1995)⁵⁰⁴, mais également « la paix et la liberté dans le monde » (05-08-1996)⁵⁰⁵. Tout comme Bush, Clinton se place dans une continuité avec les décennies précédentes : il voit l'occasion de « finir le travail inachevé de la guerre froide » et « d'étendre les valeurs » américaines (« *our values* ») « de paix, de démocratie et de prospérité dans le monde » (05-11-1996)⁵⁰⁶. Il fait le lien entre la période post-guerre froide et celle de l'après Seconde Guerre mondiale, prenant comme modèle Harry Truman, qui n'avait pas répété l'erreur de l'après Première Guerre mondiale « en persuadant une nation fatiguée et incertaine de diriger à nouveau le monde » :

By the dawn of this century, our growing political and economic power already imposed a special duty on America to lead, a duty that was crystallized in our involvement in World War I. But after that war, we and the other great powers abandoned our responsibilities, and the forces of tyranny and hatred filled the vacuum, as is well-known.

⁵⁰⁰ Ainsi l'Iraq passera d'un statut de dissident de cet ordre jusqu'à la guerre de 2003 à un rôle de participant après la chute de Saddam Hussein dans Kevin Coe, Rico Neumann, « Finding foreigners in American National Identity: Presidential Discourse, People and the International Community », *International Journal of Communication*, N°5, 2011, p.146.

⁵⁰¹ D.E. Akriovoulis in Terrell Carver, Jernej Pikalo, *Political Language and Metaphor: Interpreting and Changing the World*, 2008, Routledge, p.20.

⁵⁰² 28-01-1992: *But we are the United States of America, the leader of the West that has become the leader of the world (.../...) isolationism in the pursuit of security is no virtue.*

⁵⁰³ 05-08-1996: *The fact is America remains the indispensable nation.* 05-11-1996: *our indispensable role of leadership [...] And we must keep America the world's indispensable nation,* 20-01-1997: *America stands alone as the world's indispensable nation.,* 04-02-1997: *Let us do what it takes to remain the indispensable nation,*

⁵⁰⁴ 06-10-1995: *it proves once again that American leadership is indispensable and that without it our values, our interests, and peace itself would be at risk*

⁵⁰⁵ 05-08-1996: *making sure America remains the strongest force in the world for peace and freedom,*

⁵⁰⁶ 05-11-1996: *....., finishing the unfinished business of the cold war, [...] extend our values of peace and democracy and prosperity.*

After the Second World War, our wise leaders did not repeat that mistake. With the dawn of the nuclear age and the cold war, and with the economies of Europe and Japan in shambles, President Truman persuaded an uncertain and weary nation, yearning to shift its energies from the frontlines to the home front, to lead the world again.

Remarks to the Nixon Center for Peace and Freedom Policy Conference, 1^{er} mars 1995

Il propose ainsi une sorte de recréation de l'OTAN, en l'élargissant à de nouveaux pays (20-03-1998)⁵⁰⁷. Clinton justifie donc ce leadership en s'appuyant lui aussi sur des arguments historiques de réalisme politique et de morale, incluant une responsabilité quasi missionnaire. Il se place également dans la lignée de Théodore Roosevelt et Woodrow Wilson (24-01-1995)⁵⁰⁸.

Toutefois, il circonscrit davantage ce leadership que son prédécesseur en rejetant de façon répétée la métaphore du « gendarme du monde » (05-05-1993, 12-06-1993, 15-09-1994, 26-09-1994, 27-11-1995)⁵⁰⁹ car l'Amérique ne peut « prendre sur elle tout le fardeau du monde » (05-08-1996)⁵¹⁰. L'image du policier, bien que liée à la force et la puissance, est aussi celle d'un exécutant qui doit « protéger et servir la communauté »⁵¹¹, un rôle trop restrictif pour un pays qui révere les principes d'autonomie et d'indépendance (*self-reliance*). En même temps, rejeter ce rôle, c'est aussi bien évidemment reconnaître les limites de la puissance américaine. Barack Obama utilisera la même image pour justifier une action éventuelle mais surtout limitée en Syrie car si « l'Amérique n'est pas le gendarme du monde » puisque « redresser chaque tort va au delà de ses moyens », elle peut cependant agir pour « empêcher que des enfants ne soient gazés ». C'est ce qui rend l'Amérique « différente et exceptionnelle » (10-09-2013)⁵¹². C'est enfin une façon de se focaliser davantage sur la politique intérieure, davantage au cœur des préoccupations de l'électorat (28-03-2011)⁵¹³. A contrario, ce rejet du rôle de « gendarme du monde » n'est pas évoqué par George W. Bush. On peut y voir le désir de ne pas mettre de limites rhétoriques à une puissance américaine mise à mal par les attaques du 11 septembre et à laquelle les Américains ont à nouveau besoin de croire⁵¹⁴.

⁵⁰⁷ 20-03-1998 : *We can truly be present at a new creation...* Voir Jason Edwards, *Navigating the Post-Cold War World : President Clinton's Foreign Policy Rhetoric*, 2008, Lexington Books, p.50.

⁵⁰⁸ 24-01-1995 : *It has fallen to [...] Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson [...] to assert our leadership in the world*

⁵⁰⁹ 05-05-1993 : *Some will ask why we must so often be the one to lead. Well, of course we cannot be the world's policeman, but we are, and we must continue to be, the world's leader*, 12-06-1993 : *The United States cannot be the world's policeman,.....*, 15-09-1994 : *I know that the United States cannot, indeed we should not, be the world's policemen.*, 26-09-1994 : *We have no desire to be the world's policemen*, 27-11-1995 : *America cannot and must not be the world's policeman.*

⁵¹⁰ 05-08-1996 : *Of course, we can't take on all the world's burden. We cannot become its policemen [...] America cannot and must not be the world's policeman.*

⁵¹¹ Edwards, *op. cit.*, p.54 ; Mark Ferrara, *Barack Obama and the Rhetoric of Hope*, 2013, McFarland, p.13.

⁵¹² 10-09-2013 : *America is not the world's policeman [...] and it is beyond our means to right every wrong. But when, with modest effort and risk, we can stop children from being gassed to death, and thereby make our own children safer over the long run, I believe we should act. That's what makes America different. That's what makes us exceptional.*

⁵¹³ 28-03-2011 : *America should not be expected to police the world, particularly when we have so many pressing needs here at home.*

⁵¹⁴ Comme nous le verrons dans la partie sur le discours héroïque, George W. Bush a en fait utilisé l'image du sheriff plutôt que celle du policier.

Pour Clinton, le leadership américain consiste à « conduire les autres pays à partager davantage les responsabilités qu'ils doivent assumer » tout en gardant un pouvoir de décision et « travailler avec d'autres là où cela est possible et seulement quand c'est nécessaire » (05-05-1993, 26-09-1994)⁵¹⁵. Clinton ne rejette donc pas la possibilité de recourir à des actions unilatérales, même si la leçon de la guerre du Golfe est qu'il est possible « d'exprimer le leadership par des moyens multilatéraux comme les Nations unies », une leçon que Clinton applique d'ailleurs à l'intervention en Somalie (22-09-1993)⁵¹⁶. Les alliances sont pour le président démocrate « le socle (« *bedrock* ») du leadership américain » (05-08-1996)⁵¹⁷. Par son refus d'être le « gendarme du monde », Clinton tente aussi de rassurer une partie de l'électorat américain, alors que des voix s'élèvent des deux côtés de l'hémicycle pour appeler à des formes variées d'isolationnisme ou d'unilatéralisme⁵¹⁸. Chaque déni du rôle de policier est significativement accompagné d'un « mais » et d'une justification morale pour une action armée éventuelle mais surtout bien circonscrite. Cette justification peut être la proximité de la brutalité « proche de nos côtes » pour l'intervention en Haïti (15-09-1994)⁵¹⁹, ou bien la nécessité de « stopper ou empêcher la guerre et la violence civile » en Bosnie-Herzégovine (27-11-1995)⁵²⁰, et plus généralement « aider les sociétés civiles à émerger des cendres de la répression et soutenir les démocraties fragiles » (26-09-1994)⁵²¹. Au final, le leadership américain est déterminé par ce qu'exigent « ses intérêts et de ses valeurs » et par des situations « où elle peut faire la différence » (05-08-1996)⁵²². Pour Clinton, en effet, on « ne peut pas fermer les yeux face à certains problèmes du monde, car ils affectent notre propre sécurité, nos propres intérêts, et nos propres idéaux » (12-06-1993)⁵²³. Le meilleur argument pour le leadership mondial est donc en fin de compte l'intérêt national, les deux étant encore une fois forcément liés. Plus que tout autre président de la période, Bill Clinton définit très souvent les intérêts nationaux en termes économiques : « la mesure de notre sécurité (« *security* ») inclut non seulement la

⁵¹⁵ 05-05-1993 : *As always we stand ready to defend our interests, working with others where possible and by ourselves where necessary*, 26-09-1994 : *When our national security interests are threatened, we will act with others when we can, but alone if we must.*

⁵¹⁶ 22-09-1993 : *The U.S. must continue to play its unique role of leadership in the world. But now we can increasingly express that leadership through multilateral means such as the United Nations, which spread the costs and expressed the unified will of the international community. That was one of the lessons of Desert Storm. And clearly, that was one of the lessons last night in Somalia.*

⁵¹⁷ 05-08-1996 : *Our alliances are the bedrock of American leadership*

⁵¹⁸ *Edwards, op. cit.*, p. 148

⁵¹⁹ 15-09-1994 : *I know that the United States cannot, indeed we should not, be the world's policemen. (.../...) But when brutality occurs close to our shores, it affects our national interests. And we have a responsibility to act.*

⁵²⁰ 27-11-1995 : *But nowhere has the argument for our leadership been more clearly justified than in the struggle to stop or prevent war and civil violence*

⁵²¹ 26-09-1994 : *we will do what we can to help civil societies emerge from the ashes of repression, to sustain fragile democracies,*

⁵²² 05-08-1996 : *But where our interests and values demand it and where we can make a difference, America must act and lead.*

⁵²³ 12-06-1993 : *but we also cannot turn a blind eye to the world's problems, for they affect our own security, our own interests, and our own ideals.*

sécurité (« *safety* ») physique mais aussi le bien-être économique » dit-il (05-08-1996)⁵²⁴. Il fait un lien direct entre l'intérêt national et celui du reste du monde, et entre le leadership américain dans le monde et la prospérité économique des États-Unis des 50 dernières années (23-01-1996)⁵²⁵, allant même jusqu'à demander de « faire tomber le mur qui existe dans nos esprits entre la politique intérieure et la politique étrangère » (05-08-1996)⁵²⁶. Les valeurs et les intérêts nationaux sont donc aussi ceux du monde : ils sont notamment incarnés dans le principe d'élargissement des « démocraties de marché »⁵²⁷.

Le leadership dominant de G. W. Bush.

Dès la campagne présidentielle, George W. Bush a semblé offrir une vision bien plus restrictive du rôle des États-Unis dans les affaires internationales, notamment en raison de son peu d'appétence dans ce domaine et de son opposition à l'engagement des États-Unis sur la scène internationale, illustré par les opérations militaires en Bosnie et en Somalie, considérées comme des missions de « construction de nation » (*nation building*), pourtant soutenues par les néo-conservateurs⁵²⁸. Cela a conduit un certain nombre d'observateurs, y compris chez les gouvernements européens, à voir dans le début de son premier mandat l'avènement d'une politique nationaliste aux accents isolationnistes⁵²⁹. Certaines mesures prises au début du premier mandat ont semblé aller dans ce sens : le rejet du protocole de Kyoto, l'abandon du traité d'interdiction des essais nucléaires, le retrait officiel du traité sur les missiles antibalistiques (AMB), ou le refus de participation à la cour pénale internationale⁵³⁰. Mais c'est en fait l'unilatéralisme et le messianisme militant des néo-conservateurs qui vont dominer la politique étrangère de George W. Bush, notamment après le choc du 11 septembre. Les membres de l'école réaliste de l'entourage du président, comme Colin Powell et Condoleezza Rice vont s'y convertir⁵³¹. George W. Bush lui-même dira de façon très candide dans son autobiographie que le 11 septembre l'a fait changer d'avis, particulièrement sur la notion de

⁵²⁴ 05-08-1996 : *The true measure of our security includes not only physical safety but economic well-being as well.*

⁵²⁵ 23-01-1996 : *Because of American leadership, more people than ever before live free and at peace. And Americans have known 50 years of prosperity and security.*

⁵²⁶ 05-08-1996 : *That's why we must break down the walls in our mind between foreign and domestic policy*

⁵²⁷ Timothy Cole, « Avoiding the Quagmire: Alternative Rhetorical Constructs for Post-Cold War American Foreign Policy », *Rhetoric and Public Affairs*, 1999, Vol. 2, N° 3, p. 37.

⁵²⁸ Alain Franchon, Daniel Vernet, *L'Amérique messianique : Les Guerres des néo-conservateurs*, Seuil, 2004, p.158 ; Fath, *op. cit.*, p.194. ; voir également la transcription du débat du 11 octobre 2000 durant lequel George W. Bush dit : « *And so I don't think our troops ought to be used for what's called nation-building.* » ><http://www.debates.org/?page=october-11-2000-debate-transcript><. [Date de consultation : 02-03-2013].

⁵²⁹ Stanley Renshon, Peter Suedfeld, *Understanding the Bush Doctrine: Psychology and Strategy in an Age of Terrorism*, 2013, Routledge, p.254 ; Jeffrey Kopstein, Mark Lichbach, *Comparative Politics: Interests, Identities, and Institutions in a Changing*, Cambridge University Press, 2008, p.73 ; Franchon, Vernet, *op. cit.*, p.157 ; Judis, *op. cit.*, p.172.

⁵³⁰ Judis, *op. cit.*, p.165

⁵³¹ Franchon, Vernet, *op. cit.*, p.157, 163 ; Judis, *op. cit.*, p.73

« *nation building* »⁵³². C'est avec la guerre d'Irak, menée en dehors de toute organisation internationale, que cet unilatéralisme se fera le plus visible.

Il est cependant utile de distinguer ici la réalité politique de l'expression rhétorique. Or il n'y a dans les discours de George W. Bush non seulement aucune expression d'isolationnisme, mais il n'y a pas non plus un véritable unilatéralisme clairement assumé. Ainsi dans son discours sur le changement climatique de juin 2001, si le président fait une attaque en règle contre le protocole de Kyoto, explicitant les raisons du retrait américain, il annonce également « l'engagement des États-Unis à travailler dans le cadre des Nations unies », avec « nos amis et nos alliés, et les nations à travers le monde pour développer une réponse efficace, fondée sur la recherche scientifique, au problème du réchauffement climatique », réitérant « le rôle de leadership » des États-Unis qui « ne peuvent résoudre seuls ce problème mondial ». Il s'agit donc de « construire des partenariats dans l'hémisphère occidental et avec d'autres pays qui sont dans le même état d'esprit »

I am today committing the United States of America to work within the United Nations framework and elsewhere to develop, with our friends and allies and nations throughout the world, an effective and science-based response to the issue of global warming.

[...] *To the contrary, my administration is committed to a leadership role on the issue of climate change.*

[...] *we all know the United States cannot solve this global problem alone. We're building partnerships within the Western Hemisphere and with other like-minded countries.*

[...] *We must always act to ensure continued economic growth and prosperity for our citizens and for citizens throughout the world. We should pursue market-based incentives and spur technological innovation.*

Remarks on Global Climate Change, 11 juin 2001

Ce discours souligne donc la méfiance envers les engagements internationaux et surtout les contraintes à la liberté économique qu'ils impliquent mais également la volonté de se présenter comme leader dans une nouvelle approche qui inclurait « la croissance et la prospérité économiques », « les incitations fondées sur le marché », et « l'innovation technologique ». De même, dans son discours annonçant le retrait du traité sur les missiles antibalistiques en décembre 2001, Bush fils met d'abord en avant sa relation avec Vladimir Poutine, qu'il présente comme « son ami », en soulignant qu'il « apprécie son engagement à réduire le nombre d'armes nucléaires offensives russes », tandis que le traité est, lui, vu comme une relique inutile de la guerre froide : « un de ses derniers vestiges » alors « qu'un des signataires, l'Union soviétique, n'existe plus ». Il s'agit donc ici de remplacer la menace de « destruction mutuelle assurée » par la « coopération mutuelle » entre la Russie et les États-Unis qui ont déjà « développé des relations bien plus constructives et prometteuses » (13-12-2001)⁵³³. Il ne fait aucune mention des

⁵³² George W. Bush, *Decision Points*, Virgin Books, 2011, p.205.

⁵³³ 13-12-2001 : *We reviewed what I discussed with my friend President Vladimir Putin [...] I appreciate his commitment to reduce Russia's offensive nuclear weapons [...] The cold war is long gone. Today we leave behind one of its last vestiges [...] One of the signatories, the Soviet Union, no longer exists [...] We are moving to replace mutually assured destruction with mutual cooperation.*

autres signataires du traité que sont la France et la Grande-Bretagne, ni du fait que la Russie considérait qu'il s'agissait d'une « erreur ». Il présente finalement ce retrait unilatéral comme s'il s'agissait d'une décision bilatérale avec la Russie⁵³⁴.

Enfin, et de façon encore plus claire, la guerre en Irak est, quant à elle, présentée non pas comme un changement de politique étrangère américaine vers l'unilatéralisme mais comme un échec des Nations unies à suivre le leadership éclairé des États-Unis. Ainsi dans son discours du 12 septembre 2002 devant l'Assemblée générale de l'ONU, George W. Bush affirme vouloir « travailler avec le conseil de sécurité des Nations unies pour les résolutions nécessaires », une affirmation qui, selon le très informé Robert Schlesinger, n'était pas dans le discours original et aurait été improvisée par le président⁵³⁵, mais en même temps il prévient : « il ne faut pas douter de la détermination des États-Unis ». Il conclut en déclarant qu'on « doit se battre pour les droits immuables et les espoirs de l'humanité » car « par héritage et par choix, les États-Unis d'Amérique suivront cette position », pour ensuite s'adresser aux délégués des Nations unies qui « ont aussi le pouvoir de prendre cette position » :

If Iraq's regime defies us again, the world must move deliberately, decisively to hold Iraq to account. We will work with the U.N. Security Council for the necessary resolutions. But the purposes of the United States should not be doubted.

[...] We cannot stand by and do nothing while dangers gather. We must stand up for our security and for the permanent rights and the hopes of mankind. By heritage and by choice, the United States of America will make that stand. And delegates to the United Nations, you have the power to make that stand as well

Address to the United Nations General Assembly in New York City, 19 septembre 2002

C'est donc aux Nations unies de faire le bon choix en suivant le leadership américain. Cette vision est très proche de celle de son père pour qui l'ONU devait suivre les décisions américaines. Et lorsqu'il prépare la nation à l'imminence de la guerre en Irak, c'est bien l'échec des Nations unies qui est souligné : « certains membres du conseil de sécurité ont annoncé publiquement leur veto à toute nouvelle résolution », des gouvernements qui « partagent l'estimation du danger mais pas notre détermination à y faire face ». C'est le « conseil de sécurité qui ne prend pas ses responsabilités » alors que les États-Unis, eux, « s'élèvent vers les leurs » (17-03-2003)⁵³⁶ car les « résolutions sont peu de choses sans la détermination » mais heureusement les « États-Unis et une coalition grandissante de nations sont déterminés » (06-02-2003)⁵³⁷. L'exceptionnalisme américain prend ici la forme d'une supériorité morale, notamment incarnée par le courage et la détermination symbolisés par l'élévation (« *rise, stand*

⁵³⁴ Terence Neilan, « Bush Pulls Out of ABM Treaty; Putin Calls Move a Mistake », *The New York Times*, 13 décembre 2001.

⁵³⁵ Schlesinger, *op. cit.*, p.481

⁵³⁶ 17-03-2003 : *These governments share our assessment of the danger but not our resolve to meet it. The United Nations Security Council has not lived up to its responsibilities, so we will rise to ours.*

⁵³⁷ 06-02-2003 : *Yet resolutions mean little without resolve. And the United States, along with a growing coalition of nations, is resolved to take whatever action is necessary to defend ourselves and disarm the Iraqi regime.*

up against »), qui contraste avec la lâcheté et la bassesse des autres. Cette élévation est en même temps caractéristique du discours de la puissance.

Mais cette supériorité morale n'est surtout jamais présentée comme un facteur d'isolement puisque, selon le président, « beaucoup de nations ont [aussi] la détermination et le courage (« *fortitude* ») d'agir » et une « large coalition est en train de se former pour imposer les exigences du monde » (17-03-2003)⁵³⁸. Dès septembre 2001, George Bush avait déjà évoqué dans un échange avec des reporters la mise en place d'une « coalition dédiée à trouver les terroristes » que « les États-Unis sont fiers de conduire » (17-09-2001a)⁵³⁹, une coalition dont les contours et les objectifs restent vagues puisque « elle exigera différents efforts de différents pays » afin de « gagner la bataille contre le terrorisme mondial » (07-10-2002)⁵⁴⁰. C'est à partir de 2002 que le président commence à parler de « diriger une coalition pour désarmer Saddam Hussein » (07-10-2002)⁵⁴¹ qui deviendra « la coalition des volontaires » dont l'objectif est lié aux « exigences du monde » de voir « Saddam Hussein se débarrasser des armes de destructions massives et le prouver » (07-01-2003)⁵⁴².

A l'entrée en guerre, le 19 mars 2003, le président américain s'assure à nouveau qu'il ne parle pas de l'Amérique seule, mais bien des « forces américaines et de la coalition », en soulignant combien « les 35 pays offrent un soutien crucial » et que « chaque nation dans cette coalition a choisi d'assumer son devoir et de partager l'honneur de servir dans notre défense commune » (19-03-2003)⁵⁴³.

Dans son discours sur l'état de l'Union de 2004, il prend également soin d'opposer « la conduite d'une coalition de nombreuses nations » à la « soumission aux objections de quelques uns » pour conclure que l'Amérique « ne demandera jamais la permission pour défendre la sécurité de son pays » (20-01-2004)⁵⁴⁴, et au mieux, elle consultera ». Cette opposition entre le diktat de quelques uns, sous-entendu par l'utilisation du terme « *submission* », et les autres nombreuses nations a pour but de donner à l'action du président une légitimité démocratique implicite. On note l'utilisation de l'expression « *permission slip* » qui, dans le

⁵³⁸ 17-03-2003 : *and a broad coalition is now gathering to enforce the just demands of the world.*

⁵³⁹ 17-09-2001 : *We are putting together a coalition that is a coalition dedicated to declaring to the world, we will do what it takes to find the terrorists, to rout them out, and to hold them accountable. And the United States is proud to lead the coalition*

⁵⁴⁰ 07-10-2002 : *It's a coalition that will require different efforts from different countries [...] to win this battle against global terrorism.*

⁵⁴¹ 07-10-2002 : *we will lead a coalition to disarm him.*

⁵⁴² 07-01-2003 : *the United States will lead a coalition of the willing to disarm the Iraqi regime of weapons of mass destruction and free the Iraqi people [...] The world's demands are clear: For the sake of peace, Saddam Hussein must disarm himself of all weapons of mass destruction*

⁵⁴³ 19-03-2003 : *American and coalition forces are in the early stages of military operations to disarm Iraq [...] More than 35 countries are giving crucial support [...] Every nation in this coalition has chosen to bear the duty and share the honor of serving in our common defense*

⁵⁴⁴ 20-01-2004 : *There is a difference, however, between leading a coalition of many nations and submitting to the objections of a few. America will never seek a permission slip to defend the security of our country.*

contexte américain, fait tout de suite référence au billet d'autorisation utilisé à l'école, et évoque donc la métaphore parentale dans laquelle les États-Unis apparaissent infantilisés. Or l'Amérique doit être puissante et elle ne peut surtout pas se soumettre à la lâcheté d'une minorité. Finalement, on ne trouve pas dans les discours du président George W. Bush un rejet pur et simple des instances internationales, comme on peut le trouver chez certains Républicains comme Ron Paul. Pour Bush, l'Amérique ne doit pas se substituer aux Nations unies, mais à l'idéal que l'organisation devrait être si ses membres assumaient leurs responsabilités dans des circonstances mettant en jeu les intérêts nationaux américains. On peut y voir l'expression de la croyance dans un idéal absolu qui doit être mis en œuvre dans la réalité. On peut aussi émettre l'hypothèse que George W. Bush a cherché dans ses discours à offrir une compensation ou un adoucissement rhétorique à une politique caractérisée en fait par un unilatéralisme qui le distingue de ses prédécesseurs. D'une manière similaire, Bill Clinton, qui mettait en avant dans ses discours sa volonté de travailler avec les autres nations dans le cadre d'organisations internationales, a pour autant aussi affirmé que si l'Amérique travaille « souvent en partenariat avec les autres », elle ne devait « pas hésiter à agir de façon unilatérale quand il y a une menace contre ses intérêts fondamentaux ou ceux de ses alliés » (27-09-1993)⁵⁴⁵. Derrière cette possibilité affirmée, il y a l'idée que c'est l'exceptionnalisme moral de l'Amérique qui lui permet de s'affranchir des règles internationales⁵⁴⁶. George W. Bush tente finalement de se placer davantage dans une tradition rhétorique Wilsonienne pourtant en contradiction avec son action politique. Ses discours sont marqués par l'affirmation d'un leadership qui se veut l'expression de la puissance américaine légitimée et justifiée par un discours de la vertu.

Le leadership prudent d'Obama.

Dans les discours de Barack Obama, la vertu est l'essence même du leadership américain et on assiste à une rupture rhétorique avec son prédécesseur surtout dans les premiers mois de son mandat. Cette rupture est notamment visible dans une forme de « repentance » dont nous avons précédemment établi les grandes lignes, comme lorsqu'il reconnaît que « le scepticisme et la méfiance envers les États-Unis » sont en partie liés à « la croyance que sur certains sujets, l'Amérique avait agi de façon unilatérale sans tenir compte des intérêts d'autrui » (23-09-2009)⁵⁴⁷, ou lorsqu'il affirme qu'« il n'y avait pas de doute que Guantanamo Bay avait fait reculer l'autorité morale [de l'Amérique] » (21-05-2009b)⁵⁴⁸. Si comme tous les

⁵⁴⁵ 27-09-1993 : *We will often work in partnership with others. But we must not hesitate to act unilaterally when there is a threat to our core interests or to those of our allies.*

⁵⁴⁶ Andrew Gordon Fiala, *The Just War Myth*, 2008, Rowman & Littlefield Publishers, p.104.

⁵⁴⁷ 23-09-2009 : *I took office at a time when many around the world had come to view America with skepticism and distrust. Now, part of this was due to misperceptions and misinformation about my country. Part of this was due to opposition to specific policies and a belief that on certain critical issues. America had acted unilaterally, without regard for the interests of others.*

⁵⁴⁸ 21-05-2009b : *There is also no question that Guantanamo set back the moral authority*

présidents américains depuis 1945, il affirme lui aussi la nécessité pour les États-Unis et pour le monde d'un leadership américain, il redéfinit ce leadership comme étant d'abord « un leadership moral » qui est « plus puissant que n'importe quelle arme » (05-04-2009)⁵⁴⁹, fondé sur le « renouvellement de la diplomatie » afin d'avoir « la force et la réputation [nécessaires] pour vraiment diriger le monde » (21-05-2009b)⁵⁵⁰. Dès son premier discours d'investiture, il souligne le besoin d'une « plus grande coopération et compréhension entre les nations » et voit en l'Amérique « un ami de chaque nation, et de tous les hommes, les femmes et les enfants qui cherchent un avenir de paix et de dignité », pour conclure qu' « une fois encore, nous sommes prêts à diriger » (20-01-2009)⁵⁵¹. Les premiers mois de son mandat ressemblent à une véritable tournée promotionnelle dans le but de modifier la perception du rôle des États-Unis dans le monde. A Strasbourg, il fait le lien entre « écouter, apprendre » et « diriger », rappelant que l'Europe et l'Amérique ne peuvent faire l'une sans l'autre face aux défis mondiaux (04-04-2009)⁵⁵². Au Sommet des Amériques, il présente les États-Unis comme « un ami et un associé (« *partner* ») » au sein d'une « association égalitaire » (« *equal partnership* ») où il n'y a pas d'« associé principal (« *senior partnership* ») et d'associé secondaire (« *junior partnership* »), mais un engagement fondé sur « le respect mutuel, les intérêts communs, et les valeurs partagées »⁵⁵³ :

But I pledge to you that we seek an equal partnership. There's no--[applause]--there is no senior partner and junior partner in our relations; there is simply engagement based on mutual respect and common interests and shared values. So I'm here to launch a new chapter of engagement that will be sustained throughout my administration

But I pledge to you that the United States will be there as a friend and a partner, because our futures are inextricably bound to the future of the people of the entire hemisphere. And we are committed to shaping that future through engagement that is strong and sustained, that is meaningful, that is successful, and that is based on mutual respect and equality.

Remarks to the Summit of the Americas in Port of Spain, Trinidad and Tobago, 17 avril 2009

Cette insistance sur une association égalitaire marque la différence avec la métaphore de l'arrière-cour (« *backyard* »), souvent utilisée par les présidents pour parler des pays d'Amérique latine, y compris chez Bill Clinton (10-10-1994)⁵⁵⁴, une métaphore qui suggère la propriété et le paternalisme⁵⁵⁵. Au Caire, c'est un « partenariat entre l'Amérique et l'Islam »

⁵⁴⁹ 05-04-2009 : *And it proved that moral leadership is more powerful than any weapon.*

⁵⁵⁰ 21-05-2009b : *And we have renewed American diplomacy so that we once again have the strength and standing to truly lead the world.*

⁵⁵¹ 20-01-2009 : *threats that demand even greater effort, even greater cooperation and understanding between nations [...] America is a friend of each nation and every man, woman, and child who seeks a future of peace and dignity, and we are ready to lead once more.*

⁵⁵² 04-04-2009: *The United States came here to listen, to learn, and to lead, [...] America can't meet our global challenges alone, nor can Europe meet them without America.*

⁵⁵³ Le terme *partnership* est ici traduit par « association » qui semble davantage refléter la définition légale d'une association contractuelle notamment en raison de l'utilisation des expressions *senior/junior partner* dans ce discours

⁵⁵⁴ 10-10-1994 : *We still have to have the Summit of the Americas and try to create a whole new explosion of economic opportunity in our backyard.*

⁵⁵⁵ On note que bien entendu Bill Clinton ne s'est pas adressé aux pays du Sommet des Amériques en ces termes et il a parlé lui aussi d'une « association », mais sans définir le type d'association qu'il envisageait en dehors des

que propose le président Obama qui se fait même le défenseur des musulmans, en promettant de « se battre contre tous les stéréotypes négatifs sur l’Islam, où qu’ils apparaissent », mais aussi un protecteur qui veut « étendre le partenariat avec les communautés musulmanes pour promouvoir les soins donnés aux mères et aux enfants » (04-06-2009)⁵⁵⁶. Enfin, aux Nations unies, il évoque « une nouvelle ère d’engagement fondée sur l’intérêt et le respect mutuels », promettant que « l’Amérique vivra par ses valeurs » et « dirigera par l’exemple », en s’appuyant sur la vision de Roosevelt d’une « paix qui repose sur l’effort coopératif du monde entier » (23-09-2009)⁵⁵⁷. La rupture rhétorique de Barack Obama reste bien entendu limitée à un cadre acceptable pour la nation américaine, circonscrit notamment par le renouvellement de la croyance dans l’exceptionnalisme et le leadership américains. Mais si le président démocrate s’appuie comme ses prédécesseurs sur la métaphore « la nation est une personne », il voit le rôle de leader de l’Amérique dans le monde davantage comme celui d’un guide, ou d’un initiateur que celui d’un chef qu’on doit suivre⁵⁵⁸. Il met en avant des valeurs traditionnellement associées à un modèle « féminin » qui favorise la diplomatie, le dialogue, et le partenariat par opposition aux valeurs plus « masculines » fondées sur la puissance de son prédécesseur qui s’incarnent dans la guerre et l’action, selon la distinction faite par George Lakoff dans son étude sur les modèles conceptuels qui forment le cadre de la politique américaine⁵⁵⁹. Obama s’engage également à « respecter les différents points de vue et à forger un consensus » au lieu de « dicter des solutions » (02-04-2009)⁵⁶⁰, une critique implicite de l’utilisation abusive et sans retenue de la puissance américaine par l’administration précédente. Il met en avant les qualités « d’humilité et de retenue » et d’une « utilisation prudente » de la puissance, établissant ainsi un contraste fort avec son prédécesseur :

*Our security emanates from the justness of our cause, the force of our example, the tempering qualities of humility and restraint [...] our power grows through its prudent use.
[...] We reject as false the choice between our safety and our ideals.
[...] Recall that earlier generations faced down fascism and communism not just with missiles and tanks but with sturdy alliances and enduring convictions.*

objectifs de libre échange et de démocratie. Il a par ailleurs plusieurs fois utilisé le terme « *backyard* », notamment pour justifier l’intervention en Haïti. Voir Jason Edwards, *Resetting America’s Role in the World : President Obama’s rhetoric of (Re)Conciliation and Partnership*, dans Mercieca, Vaughn, *op. cit.*, p.140, ainsi que Keith Shimko, « The Power of Metaphors and the Metaphors of Power » dans Francis Beer (dir.), Christ’l De Landtsheer (dir.), *Metaphorical World Politics*, 2004, Michigan State University Press, p.212.

⁵⁵⁶ 04-06-2009 : *And I consider it part of my responsibility as President of the United States to fight against negative stereotypes of Islam wherever they appear [...] And we will also expand partnerships with Muslim communities to promote child and maternal health*

⁵⁵⁷ 23-09-2009 : *We must embrace a new era of engagement based on mutual interest and mutual respect, and our work must begin now. Every nation must know, America will live its values, and we will lead by example. [...] Franklin Roosevelt, [...] put it this way [...] It must be a peace which rests on the cooperative effort of the whole world.*

⁵⁵⁸ Voir Jason Edwards, *Resetting America’s Role in the World : President Obama’s rhetoric of (Re)Conciliation and Partnership*, dans Mercieca, Vaughn, *op. cit.*, p.140.

⁵⁵⁹ George Lakoff, *Moral Politics : What Conservatives Know that Liberals Don’t*, 1996, University of Chicago Press, p.65, p.140.

⁵⁶⁰ 02-04-2009 : *But I am committed to respecting different points of view and to forging a consensus instead of dictating our terms.*

Inaugural Address, 20 janvier 2009,

Cette vision qui peut sembler idéaliste, voire naïve, se veut fondée sur une approche pragmatique des relations internationales et sur l'équilibre entre morale et réalisme. Ainsi, rejette-t-il le choix « trompeur » entre « sécurité et idéal ». Il veut s'appuyer non pas sur un idéal déconnecté du réel, mais sur l'expérience du passé : les « générations antérieures qui ont lutté contre le fascisme et le communisme pas uniquement avec des tanks et des missiles mais aussi avec des alliances et des convictions » ou bien encore Franklin Roosevelt pour qui « la paix devait reposer sur l'effort coopératif du monde entier » (23-09-2009)⁵⁶¹. Obama veut ainsi démontrer que « la puissance seule ne peut nous protéger », que la sécurité « émane de la justesse de notre cause » (20-01-2009)⁵⁶², et que le « droit fait la force » (« *right makes might* »), (01-12-2009)⁵⁶³ inversant l'expression anaphorique traditionnelle « la force fait le droit » (« *might makes right* »). Il explique l'importance de l'autorité morale en utilisant une métaphore économique d'échange : c'est, dit-il, « la plus forte devise de l'Amérique dans le monde » (21-05-2009)⁵⁶⁴.

C'est dans son discours à Oslo, pour la remise de son prix Nobel, que Barack Obama exprime le plus clairement sa volonté d'équilibre entre idéal de vertu et réalisme. Il utilisera l'argument pragmatique que l'action arbitraire entame la légitimité d'interventions futures : « on ne peut demander aux autres de suivre un code de la route (« *rules of the road* ») si on refuse de le suivre soi-même » (10-12-2009)⁵⁶⁵. Il met en avant les qualités de prudence et de tempérance dans l'utilisation de la puissance et l'oppose donc en creux aux arguments de courage et de justice absolus prônés par George W. Bush. De même, il exprime sa croyance dans les limites de l'esprit humain qui tranche avec les convictions morales absolutistes de son prédécesseur⁵⁶⁶ : ainsi Obama ne rejette-t-il pas l'utilisation de la force car « dire que la force peut être parfois nécessaire n'est pas un appel au cynisme – c'est une reconnaissance de l'histoire, des imperfections de l'homme et des limites de la raison » (10-12-2009)⁵⁶⁷. Il manifeste ici une pensée qui reflète l'influence du théologien Reinhold Niebuhr qui exprimait une philosophie de réalisme éthique cherchant l'équilibre entre idéalisme naïf et réalisme

⁵⁶¹ 23-09-2009 : *Franklin Roosevelt, [...] put it this way [...] It must be a peace which rests on the cooperative effort of the whole world.*

⁵⁶² 20-01-2009 : *Our security emanates from the justness of our cause,*

⁵⁶³ 01-12-2009 : *We will go forward with the confidence that right makes might.*

⁵⁶⁴ 21-05-2009 : *...the moral authority that is America's strongest currency in the world*

⁵⁶⁵ 10-12-2009 : *Furthermore, America—in fact, no nation—can insist that others follow the rules of the road if we refuse to follow them ourselves.*

⁵⁶⁶ Cian O'Driscoll, « Talking about Just War: Obama in Oslo, Bush at War », *Political Studies Association*, 2011, Vol. 31, N°2, p. 88.

⁵⁶⁷ 10-12-2009 : *To say that force may sometimes be necessary is not a call to cynicism – it is a recognition of history; the imperfections of man and the limits of reason.*

cynique⁵⁶⁸. Le leadership américain est donc pour Obama d'un autre genre que celui de son prédécesseur, c'est un leadership « qui ne peut pas dépendre seulement de notre extraordinaire armée » (28-01-2014)⁵⁶⁹, qui est « plus intelligent », qui combine « la puissance militaire et une diplomatie forte » (20-01-2015)⁵⁷⁰. Toutefois, tout en exprimant sa rupture avec l'unilatéralisme de George W. Bush, qui n'a pas tenu compte « des intérêts d'autrui », il souligne également sa continuité avec tous ses prédécesseurs, en se « réservant le droit d'agir de façon unilatérale si nécessaire pour défendre ma nation », comme « n'importe quel chef d'État » (10-12-2009)⁵⁷¹, une position qu'il répétera, principalement dans la chasse aux terroristes et qu'il mettra en application par exemple lors de l'intervention au Pakistan pour la capture de Ben Laden en 2011.

La tentation de la supériorité.

Le rôle de leader mondial des États-Unis, reconnu et soutenu par tous les présidents de la période post-guerre froide, marque une persistance de la croyance en l'exceptionnalisme américain même si, comme on l'a vu, celle-ci peut prendre plusieurs formes. A travers le leadership, on voit se dessiner une définition de l'exceptionnalisme qui varie entre le sens de « distinct » ou « unique » parmi les États-nations et le sens de « supérieur », la différence entre les deux étant parfois tenue⁵⁷².

Lorsque, lors d'une conférence de presse à Strasbourg en avril 2009, un journaliste demande au président Obama s'il croit à l'exceptionnalisme américain, celui-ci répond par l'affirmatif mais rajoute « tout comme je le soupçonne, les Britanniques croient dans l'exceptionnalisme britannique et les Grecs dans l'exceptionnalisme grec » (06-04-2009)⁵⁷³. En d'autres termes, il souligne ici l'aspect relatif de l'exceptionnalisme, en contraste avec une définition fondée sur un absolu moral, défendue par son prédécesseur. Il s'agit là d'une première dans la rhétorique présidentielle qui causera d'ailleurs un véritable tollé, notamment dans les milieux conservateurs qui accuseront le président de ne pas croire en l'exceptionnalisme américain, ce qui équivaut à leurs yeux à une véritable trahison⁵⁷⁴. Obama semble donc rejeter le sens de supériorité associé à l'exceptionnalisme.

⁵⁶⁸ Robert Terrill, « An Uneasy Peace: Barack Obama's Nobel Peace Prize », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol.14, N° 4, p.773 ; David Brooks, « Obama, Gospel and Verse », *The New York Times*, 26 juillet 2007.

⁵⁶⁹ 28-01-2014 : *But I strongly believe our leadership and our security cannot depend on our outstanding military alone.*

⁵⁷⁰ 20-01-2015 : *We lead best when we combine military power with strong diplomacy;*

⁵⁷¹ 10-12-2009 : *I, like any head of state, reserve the right to act unilaterally if necessary to defend my nation.*

⁵⁷² Jason A. Edwards, « An Exceptional Debate - the Championing of and Challenge to American Exceptionalism », *Rhetoric and Public Affairs*, 2012, Vol. 15, No. 2, p.352.

⁵⁷³ 06-04-2009 : *I believe in American exceptionalism, just as I suspect that the Brits believe in British exceptionalism and the Greeks believe in Greek exceptionalism.*

⁵⁷⁴ Edwards, « An Exceptional Debate... », *op. cit.*, p.352.

De l'usage de superlatifs.

Pourtant, le président Obama montre lui aussi à de multiples autres occasions une certaine appétence pour l'expression de cette supériorité qui s'exprime par exemple dans son utilisation répétée de très nombreux superlatifs pour qualifier la nation. En affirmant que les États-Unis sont la nation « la plus prospère et la plus puissante » (24-02-2009)⁵⁷⁵, avec « les meilleures universités », où « plus d'étudiants viennent étudier que n'importe quel endroit sur terre » (25-01-2011)⁵⁷⁶, qui possède la « meilleure armée » (12-02-2013)⁵⁷⁷ et forme la « meilleure main d'œuvre au monde » (20-01-2015)⁵⁷⁸, Obama décline finalement sous plusieurs modes l'idée d'une Amérique qui est « la plus grande nation sur terre » (25-01-2011)⁵⁷⁹. Associer la nation à des superlatifs n'a rien de nouveau, et en cela, le président Obama ne se distingue nullement des autres présidents de la période post-guerre froide. Ainsi George W. Bush se considère-t-il « chanceux d'être le président du plus grand et du meilleur (« *greatest* ») pays sur terre » (14-03-2001)⁵⁸⁰, de la « nation la plus libre au monde » (10-10-2001)⁵⁸¹, « la plus puissante » (28-01-2008)⁵⁸², qui, en restant forte, est naturellement « le meilleur espoir du monde pour la paix et la liberté » (27-01-2001)⁵⁸³. Mais c'est aussi « la plus dynamique » (28-01-2008)⁵⁸⁴, avec, comme pour Obama, la « meilleure main d'œuvre au monde », « les travailleurs les plus qualifiés » (17-10-2001) et même avec le « meilleur système de santé au monde » (20-01-2004)⁵⁸⁵. Bill Clinton affirme également que les États-Unis demeurent la « plus grande nation sur terre » (20-01-1993)⁵⁸⁶, avec une attention particulière donnée à l'armée qui est « la mieux équipée, la mieux entraînée et la plus préparée sur terre » (20-01-1993, 25-01-1994, 24-01-1995, 15-01-2000)⁵⁸⁷, en un mot, la « meilleure » (« *the finest* ») (25-01-1994)⁵⁸⁸. Mais l'Amérique, c'est aussi pour Clinton « le meilleur pacificateur » (23-01-1996)⁵⁸⁹, la « démocratie la plus diverse » (04-02-

⁵⁷⁵ 24-02-2009 : *We remain the most prosperous, powerful nation on Earth.*

⁵⁷⁶ 25-01-2011 : *in the greatest nation on Earth. (.../...) We're the home to the world's best colleges and universities, where more students come to study than any place on Earth.*

⁵⁷⁷ 12-02-2013 : *..... and we will maintain the best military the world has ever known.*

⁵⁷⁸ 20-01-2015 : *America [...] trained the best workforce in the world.*

⁵⁷⁹ 25-01-2011 : *in the greatest nation on Earth.*, 12-02-2013 : *The greatest nation on Earth cannot keep conducting its business by drifting*

⁵⁸⁰ 14-03-2001 : *I'm fortunate to be the President of the greatest land on the face of the Earth.*

⁵⁸¹ 10-10-2001 : *... the most free nation in the world*

⁵⁸² 28-01-2008 : *the most powerful nation on Earth.*

⁵⁸³ 27-01-2001 : *A strong America is the world's best hope for peace and freedom.*

⁵⁸⁴ 28-01-2008 : *America remains the most dynamic nation on Earth.*

⁵⁸⁵ 20-01-2004 : *... we will preserve the system of private medicine that makes America's health care the best in the world.*

⁵⁸⁶ 20-01-1993 : *... we remain the greatest nation on Earth*

⁵⁸⁷ 20-01-1993 : *... will remain the best trained, the best prepared, the best equipped fighting force in the world.*, 25-01-1994 : *... the best prepared fighting force on the face of the Earth*, 24-01-1995 : *... maintain the best equipped, best trained, and best prepared military on Earth*, 15-01-2000 : *... keeps our military the best trained and best equipped in the world.*

⁵⁸⁸ 25-01-1994 : *Our forces are the finest military*

⁵⁸⁹ 23-01-1996 : *... the world's very best peacemaker.*

1997)⁵⁹⁰ et « la plus grande » (« *the greatest* ») (04-07-1996, 20-01-1997)⁵⁹¹, avec l'économie « la plus productive » (20-01-1997, 24-01-1995)⁵⁹², « la plus forte » (14-06-1997)⁵⁹³, symptômes de la nation la plus « compétitive » (04-02-1997)⁵⁹⁴, avec enfin « le meilleur système d'éducation supérieure au monde » (14-06-1997)⁵⁹⁵. Si George H. Bush est le moins féru de superlatifs des présidents de l'après guerre froide, il affirme néanmoins par exemple lui aussi qu'« aucune nation sur terre n'a une plus grande détermination ou une volonté constante plus forte » (16-09-1990)⁵⁹⁶, qu'elle est la nation la plus « libre, bienveillante, et forte » sur terre et que les « Américains sont le peuple le plus généreux sur terre », avec, tout comme le dira plus tard son fils, « un système de santé de la meilleure qualité au monde » (28-01-1992, 22-11-1990a)⁵⁹⁷.

Il n'existe aucune étude exhaustive, à notre connaissance, sur l'utilisation des superlatifs dans les discours présidentiels américains qui permettrait une analyse fine des contextes d'usage de cet outil rhétorique. Toutefois, une recherche ciblée sur une expression particulière comme « *the greatest nation* » offre des pistes de travail et de réflexions qui méritaient une exploration approfondie. L'adjectif « *great* » est intéressant de par sa dimension à la fois quantitative et qualitative⁵⁹⁸ puisqu'il signifie à la fois « grand » et « meilleur », dans une culture qui tend à attribuer une valeur qualitative à une mesure quantitative⁵⁹⁹. Par ailleurs, dans les discours présidentiels, le superlatif « *greatest* » est, à quelques exceptions près, largement associé à la nation américaine ce qui lui assure donc une certaine constance essentielle à l'analyse quantitative. L'analyse des récurrences de l'expression « *greatest nation* » dans l'ensemble des discours présidentiels de notre période montre qu'elle est employée le plus par Barack Obama, suivi de loin par George W. Bush (dans son premier mandat), avec des récurrences 1,5 fois moins nombreuses tandis que Clinton et Bush senior en font une utilisation finalement très limitée, de l'ordre de 10 fois moins (Annexe 2). Si l'on regarde plus en détail, on observe que Barack Obama a principalement utilisé « *greatest nation* » en 2012 (à hauteur de 75% de son emploi total) et qu'il emploie le terme en très grande majorité (84%) lors de

⁵⁹⁰ 04-02-1997 : *We are the world's most diverse democracy,*

⁵⁹¹ 04-07-1996 : *With all the changes you've been through and all the troubles you've seen, this is still the greatest country in the world,*, 20-01-1997 : *And the world's greatest democracy will lead a whole world of democracies.*

⁵⁹² 20-01-1997 : ... *a nation that fortifies the world's most productive economy.*, 24-01-1995 : ... *as having the world's most productive economy*

⁵⁹³ 14-06-1997 : *Our economy is [...] the strongest in the world*

⁵⁹⁴ 04-02-1997 : *America is once again the most competitive nation*

⁵⁹⁵ 14-06-1997 : ... *the world's best system of higher education.*

⁵⁹⁶ 16-09-1990 : *there is no nation on Earth with greater resolve or stronger steadiness of purpose*

⁵⁹⁷ 28-01-1992 : *Americans are the most generous people on Earth [...] the best quality health care in the world. [...] We are still and ever the freest nation on Earth, the kindest nation on Earth, the strongest nation on Earth. 22-11-1990 : may God bless the greatest, freest country on the face of the Earth, the United States of America*

⁵⁹⁸ Voir la définition de dictionary.com. Disponible sur ><http://dictionary.reference.com/browse/greatest?s=t><. [Date de consultation : 06-08-2013].

⁵⁹⁹ Ce trait culturel est déjà remarqué par Reinhold Niebuhr qui observe que « les Américains cherchent une solution à pratiquement tous les problèmes en termes de quantité » Bercovitch, *op. cit.*, p.23

discours liés à sa réélection, comme les collectes de fonds et les meetings de campagne. Chez G. W Bush, c'est en 2002 que cette expression est le plus utilisée (63%) et dans au moins la moitié des cas, nous pouvons identifier cet emploi à des événements directement liés aux élections de mi-mandat de sénateurs, représentants, ou gouverneurs. Cette expression, qui permet d'évoquer la supériorité de la nation, est donc perçue par les équipes des présidents comme un outil utile et potentiellement efficace auprès de l'électorat, qui reflète une vision populaire de la nation.

Si cette conclusion doit être étayée par d'autres études, on peut en tout cas constater qu'il y a une vraie continuité dans l'utilisation des superlatifs pour qualifier la nation dans la période post-guerre froide, des superlatifs qui sont bien l'expression d'une supériorité. Cette utilisation se fait souvent par rapport à des domaines qui transcendent les différences individuelles et partisans, comme l'armée, l'économie, l'éducation, la santé, la grandeur nationale et le peuple. C'est donc un instrument d'exaltation de l'identité collective. Tout comme avec la métaphore du leadership, le superlatif implique forcément une comparaison avec un AUTRE symbolisé généralement par un espace géographique, autrefois limité au « monde libre » mais qui s'étend avec la fin de la guerre froide au « monde » entier et à la « la terre ». Si Tocqueville avait déjà observé le caractère distinctif et donc exceptionnel de l'Amérique⁶⁰⁰, l'exceptionnalisme post-guerre froide prend un sens non plus seulement d'exemplarité mais aussi de supériorité à la fois morale et physique.

Mission par l'exemple.

La croyance dans l'exceptionnalisme américain dérive en grande partie d'une idée profondément insérée dans la culture américaine⁶⁰¹: la croyance en un devoir moral supérieur envers le monde, qui serait une véritable mission divine et qui constitue sans doute la plus grande tentation de supériorité. Dans les discours présidentiels, le terme « mission » peut avoir le sens « d'objectif » mais aussi et surtout un sens religieux dont l'origine remonte au discours puritain comme celui de Winthrop en 1630⁶⁰². Ce sens de « mission divine » peut prendre plusieurs formes selon les contextes historiques, que ce soit le « destin manifeste » au XIX^e siècle avec l'expansion territoriale, ou la mission civilisatrice de la guerre hispano-américaine ou bien encore la propagation de la liberté pendant la guerre froide, la guerre du Golfe ou la

⁶⁰⁰ Pease, *op. cit.* p.11

⁶⁰¹ Cole, « When Intentions... », *op. cit.*, p.98

⁶⁰² Paul McCartney, Mark McNaught, « Whose Mission? A Comparison of French and US perspectives on American Civil Religion », *Air and Space Power Journal Africa and Francophonie (ASPJ)*, 24 avril 2010 p.37 ; Denise Bostdorff, « George W. Bush's Post-September 11 Rhetoric of Covenant Renewal: Upholding the Faith of the Greatest Generation », *Quarterly Journal of Speech*, 2003, Vol. 89, N°4, p.176 ; Roberta Coles, « Manifest Destiny Adapted for the 1990s' War Discourse-Mission and destiny Intertwined », *Sociology of Religion*, 2002, Vol. 63, N°4, p.403-426, p.420 ; John B. Judis, *The Folly of Empire : What George W. Bush Could Learn from Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson*, 2004, New York : Scribner, p.13.

guerre en Irak. Quoi qu'il en soit, la mission est un élément constant de la rhétorique présidentielle qui s'apparente pour Denis Bostdorff à une « vérité sacrée pour la société américaine », c'est-à-dire un mythe⁶⁰³. Dans son analyse des discours d'inauguration de Washington à Clinton, le politologue David Ericson note d'ailleurs que plus des trois-quarts de ces discours se réfèrent à une mission spéciale de la nation américaine dans l'histoire⁶⁰⁴.

L'idée de mission est une construction idéologique qui suppose toujours « une projection vers l'extérieur »⁶⁰⁵, mais avec deux notables variations cependant. On distingue en effet généralement la mission par l'exemple, plus passive, davantage focalisée sur les questions intérieures, qui vise à projeter une image de modèle vers l'extérieur, et la mission par l'action, plus axée sur l'intervention et la politique extérieure⁶⁰⁶. Du point de vue de l'analyse de discours, cette distinction est pertinente car elle permet d'étudier plus précisément les processus rhétoriques et les références mythiques utilisés dans chaque cas. Par ailleurs, même si dans de nombreuses situations discursives, les deux catégories de mission s'entrecroisent, leur différenciation permet également de voir si des tendances fortes existent selon les présidents et le contexte politique. Pour certains chercheurs, par exemple, la rhétorique de la mission par l'exemple domine les discours présidentiels aux XVII^e et XIX^e siècles, tandis que les discours du XX^e siècle, comme ceux de Théodore Roosevelt ou de Wilson et surtout ceux de la période de la guerre froide sont davantage caractérisés par une rhétorique de la mission par l'action, même si les deux cohabitent souvent⁶⁰⁷. Nous nous attacherons principalement dans ce chapitre à une analyse du discours de la mission par l'exemple, tandis que le discours de la mission par l'action sera examiné dans la partie consacrée à la rhétorique de la puissance.

Dans la période post-guerre froide, ce sont les discours de George W. Bush qui expriment le plus clairement, et le plus directement l'idée d'une mission de l'Amérique. Dès son premier discours d'investiture, il affirme que les « Américains sont appelés à accomplir (« *enact* ») la promesse américaine » et à « être à la hauteur de la vocation que nous partageons ». Le mot « *call* » et ses variations apparaissent pas moins de six fois dans son discours. Ce terme, qui signifie « appel » ou « vocation », a une connotation religieuse particulièrement forte en anglais⁶⁰⁸, mais George W. Bush l'emploie ici principalement pour

⁶⁰³ Bostdorff, *op. cit.*, p.185

⁶⁰⁴ David F. Ericson, « Presidential Inaugural Addresses and American Political Culture », *Presidential Studies Quarterly*, 1997, Vol. 27, N°4, p.736.

⁶⁰⁵ Sébastien Fath, *Dieu bénisse l'Amérique ! La religion de la Maison-Blanche*, 2004, Seuil, p.185.

⁶⁰⁶ Coles, « Manifest Destiny... », *op. cit.*, p.407-8

⁶⁰⁷ Ericson, *op. cit.*, p.737 ; Edwards, *Navigating....* », *op. cit.*, p.10 ; Judis, *op. cit.*, p.77

⁶⁰⁸ Cette connotation est particulièrement forte dans les cultures protestantes de langue anglaise, comme l'a démontré Max Weber dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* et l'idée d'une vocation divine pour tout croyant est au centre de la théologie de Luther et de Calvin dans Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1964, Plon, p.81. Il est au centre du sermon du théologien puritain Cotton Mather intitulé *A Christian At His Calling*. La définition religieuse de « *calling* » est d'ailleurs la première qui apparaît dans le

exhorter les citoyens à un « appel à la conscience » sur la responsabilité individuelle pour faire de « grandes » comme de « petites » choses. Il souligne également la notion protestante d'une vocation divine pour la nation dont la « foi démocratique » est « l'espoir inné pour notre humanité, un idéal qu'on porte mais qu'on ne possède pas »⁶⁰⁹ :

The grandest of these ideals is an unfolding American promise that everyone belongs, that everyone deserves a chance, that no insignificant person was ever born.

Americans are called to enact this promise in our lives and in our laws. And though our Nation has sometimes halted and sometimes delayed, we must follow no other course.

America at its best is a place where personal responsibility is valued and expected. Encouraging responsibility is not a search for scapegoats; it is a call to conscience.

Sometimes in life we're called to do great things. But as a saint of our times has said, "Every day we are called to do small things with great love." The most important tasks of a democracy are done by everyone.

I will live and lead by these principles: to advance my convictions with civility, to serve the public interest with courage, to speak for greater justice and compassion, to call for responsibility and try to live it, as well

[...] We must live up to the calling we share.

[...] democratic faith is more than the creed of our country, it is the inborn hope of our humanity, an ideal we carry but do not own, a trust we bear and pass along; and even after nearly 225 years, we have a long way yet to travel."

Inaugural Address, 20 janvier 2001

Avec les attaques du 11 septembre 2001, cette mission par l'exemple se transforme radicalement en mission par l'action. Dès le 14 septembre, lors de son discours à la journée de prière nationale et l'office de commémoration, à la cathédrale nationale, il parle de « la vocation de notre temps » qu'il met en lien avec « l'engagement de nos pères » à défendre la liberté et combattre la terreur (14-09-2001a)⁶¹⁰. Le thème de la mission par l'action sera ensuite décliné dans nombre de discours, toujours en lien avec les idéaux fondateurs, principalement la cause de la liberté, et la sécurité nationale. Pour George W. Bush, le postulat est clair : « la sécurité de notre nation dépend de l'avance des libertés dans d'autres nations », ce qui définit « la vocation de notre temps » (04-07-2006)⁶¹¹. En d'autres termes, c'est en étant fort à l'extérieur qu'on s'assure la tranquillité domestique. Il s'agit d'un mouvement qui va de l'extérieur vers l'intérieur et qui constitue, selon Jason Edwards, un retour relatif à la structure rhétorique de la guerre froide dans laquelle le leadership mondial assurait la sécurité intérieure et le renouvellement⁶¹².

Nous sommes en tout cas dans une logique inverse à celle de Bill Clinton pour qui la légitimité morale du leadership de l'Amérique dépend avant tout de sa force intérieure. « Si nous devons être forts à l'étranger, nous devons être forts chez nous » répètera-t-il, en associant

Oxford English Dictionary. On peut le traduire par « vocation » qui a lui aussi une origine religieuse mais a perdu cette connotation divine dans le langage populaire, contrairement à l'anglais.

⁶⁰⁹ Rogers M. Smith, « Religious Rhetoric and the Ethics of Public Discourse : The Case of George W. Bush », *Political Theory*, 2008, Vol. 36 N°2, p.293.

⁶¹⁰ 14-09-2001a : *And the commitment of our fathers is now the calling of our time*

⁶¹¹ 04-07-2006 : *The security of our Nation depends on the advance of liberty in other nations [...] Now, it is the urgent requirement of our Nation's security and the calling of our time.*

⁶¹² Edwards, *Navigating....* », *op. cit.*, p.150, p.158

cette remarque non seulement aux questions de politique intérieure comme les négociations sur le budget en 1995, mais également à la politique extérieure des États-Unis, du Kosovo et de la Bosnie à l'Irlande du nord et au Moyen-Orient (03-12-1995)⁶¹³. Il met par exemple en avant la diversité et les communautés ethniques pour réaffirmer le rôle de modèle de l'Amérique⁶¹⁴ pour qui le leadership mondial assurait la sécurité intérieure et le renouvellement⁶¹⁵. Ainsi, malgré, ou peut-être à cause des émeutes raciales qui ont eu lieu un an plus tôt, il souligne en 1993 le « miracle » de la bonne entente des « 150 groupes ethniques différents » du comté de Los Angeles en le contrastant avec la situation en Bosnie, « où les différences n'étaient pas si grandes », renforçant de façon implicite la légitimité morale du leadership américain, car « si on fixe une nouvelle direction chez nous, on peut fixer une nouvelle direction pour le monde également » :

Look now at our new immigrant Nation and think of the world, which we are tending. Look at how diverse and multiethnic and multilingual we are, in a world in which the ability to communicate with all kinds of people from all over the world and to understand them will be critical. Look at our civic habits of tolerance and respect. They are not perfect in our own eyes. It grieved us all when there was so much trouble a year ago in Los Angeles. But Los Angeles is a country with 150 different ethnic groups of widely differing levels of education and access to capital and income. It is a miracle that we get along as well as we do. And all you have to do is look at Bosnia, where differences were not so great, to see how well we have done in spite of our difficulties. Will we repeat the mistakes of the 1920's or the 1930's by turning inward, or will we repeat the successes of the 1940's and the 1950's by reaching outward and improving ourselves as well? I say that if we set a new direction at home, we can set a new direction for the world as well.
Remarks at the American University Centennial Celebration, 26 février 1993

C'est « la diversité » des citoyens américains qui « montre aux nations qui sont profondément divisées par la race, la religion et le tribalisme qu'il y a une meilleure voie » (14-06-1997)⁶¹⁶. Clinton comme Hoover en son temps, voit la politique étrangère comme une extension de la politique intérieure⁶¹⁷. Comme toujours chez Clinton, l'idéalisme de la diversité s'incarne dans la réalité concrète de l'économie qui est la « base absolue de notre influence à l'étranger » (01-04-1993)⁶¹⁸. C'est la diversité des origines de ses citoyens qui met l'Amérique dans une meilleure position pour vendre ses produits au reste du monde (14-06-1997)⁶¹⁹. La rhétorique de Bill Clinton est donc avant tout fondée sur la mission par l'exemple. « Notre leadership se développe à partir de la puissance de notre exemple, de notre capacité à rester

⁶¹³ 03-12-1995 : *if we're going to be strong abroad, we have to be strong at home.*, 07-05-1999 : *in Kosovo, [...] from the Middle East to Northern Ireland, here in America, if we want to do good abroad, we have to be good at home.*

⁶¹⁴ *Ibid.* p.40

⁶¹⁵ *Ibid.* p.150

⁶¹⁶ 14-06-1997 : *Because we are drawn from every culture on Earth, we are uniquely positioned to do it. Beyond commerce, the diverse backgrounds and talents of our citizens can help America to light the globe, showing nations deeply divided by race, religion, and tribe that there is a better way.*

⁶¹⁷ Judis, *op. cit.*, p.156

⁶¹⁸ 01-04-1993 : *for the opportunity to do well here at home is the ultimate basis of our influence abroad.*

⁶¹⁹ 14-06-1997 : *... we in America simply have to sell to the other 95 percent of the world's consumers just to maintain our standard of living. Because we are drawn from every culture on Earth, we are uniquely positioned to do it.*

fort » et il définit comme « notre plus importante mission » la « construction d'une Amérique unie » (« *one America* ») qui est le fondement de sa force (04-02-1997)⁶²⁰. « Si nous voulons que l'Amérique dirige, nous devons donner un bon exemple » (27-01-1998, 12-04-1999a)⁶²¹. Les actions éventuelles à l'étranger sont justifiées à la fois par « la longue histoire de démocratie et de liberté » de l'Amérique, mais aussi par « la responsabilité » qui incombe à la prospérité d'une superpuissance (26-09-1994)⁶²². Dès son discours d'investiture de 1993, il affirme que l'Amérique a « des responsabilités dans le monde » et qu'elle est la « la seule superpuissance mondiale » (20-01-1993)⁶²³. A l'école militaire de West Point, il se réjouit que la nation soit « à l'apogée de sa puissance », soulignant en même temps « l'apogée de sa responsabilité » (31-05-1997)⁶²⁴. Cette puissance, qui a pour conséquence « une responsabilité inévitable » est bien entendu exprimée par les superlatifs dans les domaines militaire et économique (07-04-1999)⁶²⁵, mais elle est également « fugace » (12-04-1999a)⁶²⁶, et ce qui fait la différence, ce sont les valeurs américaines et l'Amérique « ne doit rien faire chez elle, dans ses frontières, qui menace sa capacité à projeter ces valeurs dans le reste du monde » (03-12-1995)⁶²⁷. Si une certaine forme de mission par l'action est assumée, elle ne doit cependant pas se faire au détriment de la mission par l'exemple qui demeure le socle des discours de politique étrangère de Bill Clinton.

Barack Obama prend une position rhétorique assez similaire à celle de son homologue démocrate. Dans une volonté claire de rejet du ton missionnaire interventionniste de son prédécesseur, il souligne la tradition d'une Amérique qui cherche à diriger par l'exemple⁶²⁸. Dès le début de son mandat, Obama réaffirme sa volonté d'être le président d'une Amérique qui conduirait le monde en étant un modèle, en restant fidèle à la source de son autorité⁶²⁹, c'est-à-dire « les principes sur lesquels notre Union est fondée » et qui la mette « à part » (22-06-2011)⁶³⁰. « Il n'y a pas de force plus puissante que l'exemple de l'Amérique », dit-il lors de

⁶²⁰ 04-02-1997: ... *our world leadership grows out of the power of our example here at home, out of our ability to remain strong as one America. (.../...). Building one America is our most important mission.*

⁶²¹ 27-01-1998 : *If we want America to lead, we've got to set a good example.*, 04-12-04-1999a : *We first have to set an example*

⁶²² 26-09-1994 : *the responsibility that goes along with great power and also with our long history of democracy and freedom*

⁶²³ 20-01-1993 : *We still have responsibilities around the world. We are the world's only superpower*

⁶²⁴ 31-05-1997 : ... *our Nation stands at the pinnacle of its power, it also stands at the pinnacle of its responsibility*

⁶²⁵ 07-04-1999 : *The United States, as the largest and strongest country in the world at this moment—largest in economic terms and military terms—has the unavoidable responsibility to lead*

⁶²⁶ 12-04-1999a : *fleeting position the United States now enjoys of remarkable military, political, and economic influence*

⁶²⁷ 03-12-1995 : *And we should do nothing at home within our own borders that undermines our ability to project those values to the rest of the world.*

⁶²⁸ Ellen Hallams, « From Crusaders to Exemplar-Bush, Obama and the Re-invigorating of America's soft Power », *European Journal of American Studies*, 2011, p.2.

⁶²⁹ Robert Ivie, « Obama at West Point : A Study in Ambiguity of Purpose », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p.742.

⁶³⁰ 22-06-2011 : *we must remember that what sets America apart is not solely our power, it is the principles upon which our Union was founded*

son premier discours sur l'état de l'Union (24-02-2009)⁶³¹ et c'est pourquoi elle doit « suivre les règles de conduite » comme toute autre nation (10-12-2009)⁶³². Devant l'Assemblée générale des Nations unies en 2009, il affirme que « chaque nation doit savoir que l'Amérique incarnera ses valeurs et que nous dirigerons par l'exemple » (23-03-2009)⁶³³. Pour Obama, l'exceptionnalisme de l'Amérique, « ce qui la rend spéciale », c'est précisément sa volonté de « maintenir ses valeurs et ses idéaux même quand c'est difficile » (20-04-2009)⁶³⁴. Tout comme Bill Clinton, il met en exergue la « bénédiction de la diversité » du peuple américain qu'il donne en exemple aux étudiants de l'Université de Rangoon, dont le pays est lui aussi, « béni par la diversité » :

This country, like my own country, is blessed with diversity. Not everybody looks the same. Not everybody comes from the same region.

I say this because my own country and my own life have taught me the power of diversity. The United States of America is a nation of Christians and Jews and Muslims and Buddhists and Hindus and nonbelievers. Our story is shaped by every language; it's enriched by every culture. We have people from every corners of the world. We've tasted the bitterness of civil war and segregation, but our history shows us that hatred in the human heart can recede, that the lines between races and tribes fade away. And what's left is a simple truth: e pluribus unum—that's what we say in America—out of many, we are one Nation and we are one people. And that truth has, time and again, made our Union stronger. It has made our country stronger. It's part of what has made America great.

Remarks at the University of Yangon in Rangoon, Burma, 19 novembre 2012

C'est « l'unité et la diversité qui rendent l'Amérique forte, comme aucune autre nation », qui en fait la « plus grande nation sur terre », un rappel du caractère exceptionnel de la nation pertinente au lendemain de l'attentat de Boston (19-04-2013)⁶³⁵. De même, Barack Obama insiste sur la « force économique » intérieure (« *here at home* ») qui est la fondation de « notre force dans le monde » (05-01-2012)⁶³⁶, une force « ancrée dans la possibilité de réussite (« *opportunity* ») de chaque citoyen », c'est-à-dire le principe fondateur du rêve américain (22-06-2011)⁶³⁷. La réforme du milieu des affaires vers plus de transparence se veut l'illustration de la nécessité de l'exemplarité américaine à la suite de la crise économique de 2008 (19-11-2012)⁶³⁸. On le voit, nous sommes donc également avec Obama dans un mouvement qui va de l'intérieur vers l'extérieur, fondé sur l'exemple (06-10-2009)⁶³⁹.

⁶³¹ 24-02-2009 : *there is no force in the world more powerful than the example of America*

⁶³² 10-12-2009 : *America—in fact, no nation—can insist that others follow the rules of the road if we refuse to follow them ourselves.*

⁶³³ 23-03-2009 : *Every nation must know, America will live its values, and we will lead by example.*

⁶³⁴ 20-04-2009 : *what makes you special, is precisely the fact that we are willing to uphold our values and our ideals even when it's hard*

⁶³⁵ 19-04-2013 : *That American spirit includes staying true to the unity and diversity that makes us strong, like no other nation in the world.*

⁶³⁶ 05-01-2012 : *...renew our economic strength here at home, which is the foundation of our strength around the world*

⁶³⁷ 22-06-2011 : *... we are a nation whose strength abroad has been anchored in opportunity for our citizens here at home*

⁶³⁸ 19-11-2012 : *To lead by example, America now insists that our companies meet high standards of openness and transparency if they're doing business here*

⁶³⁹ 06-10-2009 : *And that's why we're putting forward a positive vision of American leadership around the world, one where we lead by example*

Les discours de George H. Bush tendent à combiner le mode expansionniste, comme le concept du « nouvel ordre mondial », et le mode exemplaire⁶⁴⁰. De façon très significative, il dit lors d'un discours devant le congrès sur la crise du Golfe et le déficit budgétaire que « le leadership mondial et la force domestique sont mutuels et se renforcent l'un, l'autre » (11-09-1990)⁶⁴¹. De même dans son discours sur l'état de l'Union de 1991, Bush insiste à la fois sur le fait que l'Amérique « a toujours dirigé par l'exemple », notamment « en étant un exemple d'inspiration de liberté et de démocratie », mais également sur le fait qu'un modèle moral ne peut dépendre seul de ses convictions, et que la puissance militaire est une nécessité⁶⁴². Elle doit « faire le dur travail de la liberté » et son exceptionnalisme, c'est aussi « d'être la seule nation à pouvoir rassembler les forces de la paix » :

America has always led by example [...] For two centuries, America has served the world as an inspiring example of freedom and democracy [...] We are Americans; we have a unique responsibility to do the hard work of freedom [...] Among the nations of the world, only the United States of America has both the moral standing and the means to back it up. We're the only nation on this Earth that could assemble the forces of peace.

State of the Union Message, 29 janvier 991

Nations et peuples élus.

L'idée de mission divine est renforcée par un langage métaphorique imprégné de symboles religieux associés à la nation.

Les métaphores du feu et de la lumière.

C'est par exemple le cas des métaphores de la lumière qui sont fortement liées à la rhétorique religieuse. L'analyse du linguiste Jonathan Charteris-Black sur les discours religieux, notamment bibliques, dans les discours politiques britanniques et américains est éclairante sur ce point : les la s de lumière sont liées à l'idée d'espoir, une notion cruciale à la fois en religion et en politique⁶⁴³. Les travaux de Lakoff et Turner ont également montré le lien entre les métaphores de la lumière et le concept de connaissance, la lumière étant nécessaire pour voir et donc comprendre, par opposition aux ténèbres, associées à l'ignorance et au Mal⁶⁴⁴. Dans la Bible, les métaphores de la lumière sont nombreuses. Un des passages les plus emblématiques est sans doute l'Épître de Jean dans lequel Jésus est la « lumière du monde » (Jean 9:5) et Jean vient « pour être le témoin de la lumière, afin que tous les hommes croient par lui » (Jean 1:8). N'oublions pas non plus que l'expression « une ville au sommet de la colline » de John Winthrop, utilisée pour illustrer le concept d'exceptionnalisme, est extraite du Sermon sur la montagne, lui-même lié à une métaphore de la lumière :

⁶⁴⁰ Coles, « Manifest Destiny... », *op. cit.*, p.416

⁶⁴¹ 11-09-1990 : *Our world leadership and domestic strength are mutual and reinforcing*

⁶⁴² Coles, « Manifest Destiny... », *op. cit.*, p.417

⁶⁴³ Jonathan Charteris-Black, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, 2004, Palgrave Macmillan, p.100-2.

⁶⁴⁴ Voir George Lakoff, Mark Turner, *More than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*, 1989, The University Of Chicago Press.

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville au sommet d'une colline n'échappe pas aux regards. Il en est de même d'une lampe : si on l'allume, ce n'est pas pour la mettre sous une mesure à grains : au contraire, on la fixe sur un pied de lampe pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison,»
Matthieu 5 :14-15 (Bible du Semeur)

Dans les discours présidentiels post-guerre froide, le champ sémantique de la lumière est souvent utilisé pour parler de la nation ou de ses citoyens : les verbes, adverbes, noms, et adjectifs dérivés de « *light* » (14-06-1997, 11-09-2002, 20-01-2009, 27-01-2010)⁶⁴⁵, « *shine* » (25-09-1997, 11-11-2004, 21-05-2009)⁶⁴⁶ ou « *bright* » (06-11-2003)⁶⁴⁷ sont nombreux. L'une des expressions métaphoriques de lumière que l'on retrouve chez tous les présidents pour parler de la nation est celle du « flambeau » ou « phare », à savoir le mot anglais « *beacon* » qui est à la fois un signal lumineux mais aussi au sens figuratif un guide ou un modèle⁶⁴⁸. Pour George H. Bush, l'Amérique est par exemple « le flambeau de la liberté » (29-01-1991)⁶⁴⁹ et pour Clinton, elle doit rester « le flambeau du monde » (04-02-1997)⁶⁵⁰, tandis que G. W Bush voit dans le fait « d'être le flambeau le plus brillant pour la liberté » une explication des attaques terroristes (11-09-2001c)⁶⁵¹. Enfin, le président Obama veut que l'Amérique demeure « un flambeau pour tous ceux qui cherchent la liberté » (12-02-2013)⁶⁵². La métaphore évoque ici aussi l'image de la « Liberté Eclairant le Monde »⁶⁵³. Il s'agit d'une métaphore conceptuelle à la fois de la nation et de la liberté américaine qui fait vraiment sens par rapport au reste du monde pour qui l'Amérique est supposée être un « flambeau d'espoir » (15-09-1992, 24-12-1994, 28-01-2008, 04-07-2013)⁶⁵⁴.

Parler de la nation en tant que « flambeau d'espoir » (« *beacon of hope* ») est très récent dans la rhétorique présidentielle. Cette image est employée pour la première fois en 1948 par Harry Truman, mais elle reste une métaphore rare jusqu'à Ronald Reagan qui, à lui seul, l'emploie davantage que tous ses prédécesseurs réunis. En dehors de George H Bush, qui en fera une utilisation plus modérée, elle apparaît assez régulièrement dans les discours de tous les présidents de notre période, avec un niveau record chez Bill Clinton (Annexe 3).

⁶⁴⁵ 14-06-1997 : ... *can help America to light the globe*, 11-09-2002, 20-01-2009 : *Those ideals still light the world*, 27-01-2010 : *made America not just a place on a map, but the light to the world*.

⁶⁴⁶ 25-09-1997 : *will we stand as a shining example [...] the world of tomorrow?* ; 11-11-2004 : *United States has always stood for courage and decency and shining hope in a world of darkness*. 21-05-2009 : *a light that shines for all who seek freedom*.

⁶⁴⁷ 06-11-2003 : ...*a bright and hopeful land*

⁶⁴⁸ Voir la définition sur dictionary.com. Disponible sur :

><http://dictionary.reference.com/browse/greatest?s=t>[Date de consultation : 25-02-2012].

⁶⁴⁹ 29-01-1991 : *made America the beacon of freedom*

⁶⁵⁰ 04-02-1997 : *so that we can remain the world's beacon*

⁶⁵¹ 11-09-2001c : *America was targeted for attack because we're the brightest beacon for freedom and opportunity in the world*.

⁶⁵² 12-02-2013 : *America must remain a beacon to all who seek freedom*

⁶⁵³ A savoir la statue de la Liberté dont c'est le nom officiel.

⁶⁵⁴ 15-09-1992 : *an America that, ...remains the last beacon of hope* 24-12-1994 : *To them, America is a beacon of hope*. 28-01-2008 : *a beacon of hope for millions*, 04-07-2013 : *a beacon of hope for people everywhere*

Cette métaphore conceptuelle de la nation fait donc tout son sens par rapport au reste du monde pour qui l'Amérique est un modèle, mais aussi par rapport à un « autre » menaçant symbolisé par « les ténèbres ». Ces ténèbres peuvent être associées au « chaos des dictateurs » (29-01-1991)⁶⁵⁵, au « fascisme et au communisme » (16-10-1995)⁶⁵⁶, à l'esclavage (08-07-2003)⁶⁵⁷ et la tyrannie (16-11-2005)⁶⁵⁸, aux catastrophes naturelles (17-09-2005)⁶⁵⁹, à la guerre (02-05-2012)⁶⁶⁰ et au terrorisme (24-09-2014)⁶⁶¹. C'est chez George Bush que le couple lumière/ténèbres est le plus utilisé (Annexes 3, 4). Il s'agit d'une illustration de sa croyance en une véritable bataille cosmique entre le Bien et le Mal. Dès le soir du 11 septembre, dans son discours à la nation, il voit dans les attaques contre les États-Unis une tentative d'« empêcher que la lumière de l'Amérique ne brille » (11-09-2001c)⁶⁶². L'explication du terrorisme est donc bien spirituelle. Dans son discours de commémoration des attaques du 11 septembre, il suggère une équivalence entre « l'idéal de l'Amérique » et « l'espoir de toute l'humanité » dont l'existence semble prouver par le fait que « cet espoir a attiré des millions de gens ». Puis il utilise la métaphore de la lumière pour évoquer cet « espoir qui illumine notre chemin », qui devient donc un guide pour la nation. Puis, il cite presque mot pour mot l'Épître de Jean, en modifiant simplement le temps de conjugaison sans doute dans le but de donner l'espoir d'un futur inspiré par la foi : « La lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'étoufferont pas » :

This ideal of America is the hope of all mankind. That hope drew millions to this harbor. That hope still lights our way. And the light shines in the darkness. And the darkness will not overcome it
Address to the Nation From Ellis Island, New York, on the Anniversary of the Terrorist Attacks of September 11, 11 septembre 2001

The light shines in the darkness, and the darkness has not overcome it.
John 1-5 (New International Version)

Si les autres présidents emploient également l'imagerie biblique, y compris le couple lumière/ténèbres, c'est G. W Bush qui fait le plus de références aux ténèbres (Annexe 4).

Cette lumière se transforme parfois en feu, une variante de la métaphore de la lumière, davantage liée à la purification, voir la pureté, et la justice⁶⁶³. On retrouve cette métaphore dans la fameuse expression « *the sacred fire of liberty* » dans le premier discours d'investiture de George Washington qui exprime la pureté de cette nouvelle liberté en métaphore de la justice divine. Chez George W Bush, ce feu est d'abord un feu de justice et de purification du monde, Moins d'un mois après les attaques du 11 septembre 2001, il annonce que « les terroristes

⁶⁵⁵ 29-01-1991 : ... *the dark chaos of dictators*

⁶⁵⁶ 16-10-1995 : *These forces, just as surely as fascism and communism, would spread darkness over light*

⁶⁵⁷ 08-07-2003 : *It was seen in the darkness here at Goree Island, where no chain could bind the soul.*

⁶⁵⁸ 16-11-2005 : ...*in the darkness of tyranny*

⁶⁵⁹ 2005-09-17 : *And from the depth of darkness, we can see a bright dawn emerging over the gulf coast and the great city of New Orleans*

⁶⁶⁰ 02-05-2012 : ... *we've traveled through more than a decade under the dark cloud of war.*

⁶⁶¹ 24-09-2014 : ... *terrorists in Syria and Iraq forces us to look into the heart of darkness*

⁶⁶² 11-09-2001c : *America was targeted for attack because we're the brightest beacon for freedom and opportunity in the world. And no one will keep that light from shining*

⁶⁶³ Charteris-Black, *op. cit.*, p.100-2

essaient d'opérer dans l'ombre et tentent de se cacher », mais que l'Amérique va « faire briller la lumière de justice » et « va mettre le projecteur sur les premiers 22 » terroristes les plus recherchés (10-10-2001)⁶⁶⁴ et cette lumière devient un feu qui répond au « jour de feu » qu'est le 11 septembre :

After the shipwreck of communism came years of relative quiet, years of repose, years of sabbatical, and then there came a day of fire.

By our efforts, we have lit a fire as well, a fire in the minds of men. It warms those who feel its power. It burns those who fight its progress. And one day this untamed fire of freedom will reach the darkest corners of our world.

Inaugural Address, 20 janvier 2005

L'Amérique a elle « aussi allumé un feu, un feu dans l'esprit des hommes », qui peut « réchauffer ceux qui sentent son pouvoir ou brûler ceux qui combattent sa progression. Et un jour ce feu indompté de liberté atteindra les coins les plus sombres de notre monde » Mais aussi de purification interne, car le « jour de feu » qu'est le 11 septembre vient après « des années de repos et d'années sabbatiques », une critique à peine voilée des années Clinton.

Chez tous les présidents de la période post-guerre froide, les métaphores de la lumière et de feu illustrent le rôle exceptionnel et missionnaire des États-Unis dans le monde, à savoir une nation qui est un symbole de liberté, et un guide pour le reste du monde. Mais l'association de ces métaphores au sacré et à la religion rend ce rôle ambigu : l'Amérique est à la fois un prophète, tel Jean, « témoin de la lumière », mais en étant la lumière qui « éclaire le globe, en montrant aux nations... qu'il y a une meilleure voie » (14-06-1997)⁶⁶⁵, elle devient le Messie lui-même, voire un Dieu de justice ou de vengeance, plus proche du Dieu de l'Ancien Testament que de son incarnation christique. Cette confusion est particulièrement forte chez G. W. Bush qui, comme le souligne Vivian Bradford, est dans une logique de temps messianique, à savoir la croyance non plus dans la venue d'un messie incarné par un homme, selon le texte de la Bible, mais plutôt d'une nation providentielle, l'Amérique, qui permettrait la naissance d'un monde meilleur⁶⁶⁶. L'Amérique serait alors une sorte de nouvel Israël, bien que cette vision nationaliste du sacré et du salut n'ait aucun fondement biblique, et ceci dans une culture pourtant familière avec la théologie calviniste.

L'Amérique, un nouvel Israël.

Qu'il s'agisse d'être le témoin de la lumière ou la lumière elle-même, la mission de la nation est toujours liée à la liberté. Tout comme Ronald Reagan a initié une nouvelle ère dans

⁶⁶⁴ 10-10-2001 : *Terrorists try to operate in the shadows. They try to hide, but we're going to shine the light of justice on them [...] And today, by shining the spotlight on the first 22, it's going to make it more likely they will be brought to justice.*

⁶⁶⁵ 14-06-1997 : ... *America [...] light the globe, showing nations [...] that there is a better way*

⁶⁶⁶ « *Presenting American political principles as prophetic signs and revelations, the September 11 anniversary epideictic thus invoked the conventional messianic symbolism of wartime rhetoric in the era of modern liberal democracy. The logic of messianic time is ahistorical: it conforms to a divine calendar in which social agents cannot change prophesied ends, only hasten their coming* », Vivian Bradford, « Neoliberal Epideictic: Rhetorical Form and Commemorative Politics on September 11 », *Quarterly Journal of Speech*, 2006, Vol. 92, N° 1 p.17.

l'utilisation du langage religieux dans les discours, il a aussi été le promoteur du discours sur la liberté. Les études quantitatives de Coe et Domke montrent que dans la période 1933-2005, ce sont les discours d'état de l'Union et les discours d'investiture de Reagan et de George W. Bush qui font le plus un lien direct entre la liberté et le divin⁶⁶⁷.

La vision de G. W. Bush, d'une « liberté que l'on chérit [et qui] n'est pas le don de l'Amérique au monde, mais le don de Dieu à l'humanité » (28-01-2003)⁶⁶⁸, est très similaire à celle de son père qui voyait dans la « dignité et la liberté » des « dons de notre Créateur », exhortant son auditoire au « devoir de les chérir » (25-04-1991)⁶⁶⁹, ou encore en parlant du « don sacré de la liberté » qui « nous a été confié » et « nous permettre de prospérer dans sa lumière » (01-02-91)⁶⁷⁰. De même pour Barack Obama, « le temps est venu de faire avancer ce précieux don » (20-01-2009)⁶⁷¹. Mais c'est bien George W. Bush qui a exprimé le plus directement et le plus fréquemment cette relation entre Dieu et liberté : « C'est Dieu », affirme-t-il qui a « placé dans tous les cœurs des hommes le désir de vivre en liberté » (20-01-2004)⁶⁷², une liberté qui est « à la fois le plan du Ciel pour l'humanité et le meilleur espoir de progrès ici sur terre ». La logique veut alors que « l'avancée de la liberté est la vocation de notre temps » et la « vocation de notre pays » (06-11-2003)⁶⁷³. Il consacre plusieurs passages de son second discours d'investiture à expliciter ce lien entre liberté et Dieu : faire avancer les idéaux de liberté et de la démocratie, c'est pour le président une mission qui est à l'origine de la création même de la nation américaine et qui se perpétue à travers les générations : « quand nos Fondateurs ont déclaré un nouvel ordre des âges, quand des soldats sont morts par vagues pour l'Union, quand les citoyens ont marché dans une indignation paisible sous la bannière 'La liberté maintenant', ils agissaient sur la base d'un espoir ancestral qui doit inévitablement se réaliser » et « on proclame que chaque homme et femme sur terre a des droits et une dignité et une valeur sans pareille, parce qu'ils sont à l'image du Créateur du ciel et de la terre » :

When our Founders declared a new order of the ages, when soldiers died in wave upon wave for a union based on liberty, when citizens marched in peaceful outrage under the banner "Freedom Now," they were acting on an ancient hope that is meant to be fulfilled [...] we have proclaimed that every man and woman on this Earth has rights and dignity and matchless value, because they bear the image of the Maker of heaven and Earth.

⁶⁶⁷ Reagan et Bush Jr font un lien entre Dieu et la liberté (*freedom/liberty*) dans 80% de ces discours, tandis qu'il n'est que de 23% pour Bush père et Clinton, une moyenne comparable à celle d'avant Reagan, dans Kevin Coe, David Domke, « Petitioners or Prophets? Presidential Discourse, God, and the Ascendancy of Religious Conservatives », *Journal of Communication*, 2006, Vol. 56, p.319.

⁶⁶⁸ 28-01-2003 : *The liberty we prize is not America's gift to the world, it is God's gift to humanity*. Voir également Jason Berggren, Nicol Rae, « Jimmy Carter and George W. Bush: Faith, Foreign Policy, and an Evangelical Presidential Style », *Presidential Studies Quarterly*, 2006, Vol. 36, N° 4, p.620.

⁶⁶⁹ 25-04-1991 : *Because our dignity and freedom are gifts of our Creator, we have a duty to cherish them*

⁶⁷⁰ 01-02-91 : *Entrusted with the holy gift of freedom and allowed to prosper in its great light, we have a responsibility to serve as a beacon to the world*

⁶⁷¹ 20-01-2009 : *The time has come to [...] to carry forward that precious gift*

⁶⁷² 20-01-2004 : *I believe that God has planted in every human heart the desire to live in freedom*

⁶⁷³ 06-11-2003 : *The advance of freedom is the calling of our time. It is the calling of our country.*

We go forward with complete confidence in the eventual triumph of freedom, [...]; not because we consider ourselves a chosen nation -
Inaugural Address, 20 janvier 2005

Il a beau se défendre de faire partie du peuple élu, il conclut son discours en faisant un indéniable parallèle avec, sans l'identifier, un passage du Lévitique (Lévitique 25:10) dans lequel l'Amérique prend finalement le rôle du peuple d'Israël qui « proclame la liberté de tous ses habitants » non plus dans tout le pays, comme le dit le passage biblique, mais « dans le monde entier » :

America, in this young century, proclaims liberty throughout all the world and to all the inhabitants thereof.

Inaugural Address, 20 janvier 2001

And you shall [...] proclaim liberty throughout all the land to all its inhabitants.
Leviticus 25: 10 (King James)

Comme le souligne Camille Froidevaux-Metterie, il s'agit d'un récit qui est à la base de « la religion civile » américaine : « *chassés d'Europe comme le peuple de Moïse d'Égypte, les Américains ont fondé sur la Terre promise un nouvel ordre social appelé à devenir une lumière pour toutes les nations. C'est le thème du 'destin manifeste'* »⁶⁷⁴. Le rapport entre le peuple d'Israël et le peuple américain est d'ailleurs, de façon significative, explicitement repris par George W. dans un discours devant la Knesset, pour parler de « l'alliance indéfectible » et de « l'amitié profonde » entre les États-Unis et Israël qui est « fondée sur l'esprit commun de nos peuples, les liens du Livre, et de l'âme ». Il illustre ces liens avec les mots William Bradford qui, en débarquant du *Mayflower* en 1620 aurait cité le Livre de Jérémie : « Venez, racontons à Sion ce que l'Éternel notre Dieu a fait. », pour rajouter, « Les fondateurs de mon pays ont vu une nouvelle terre promise et ont donné à leurs villes des noms comme Bethléem et Nouvelle Canaan. Et avec le temps, beaucoup d'Américains sont devenus des avocats passionnés pour l'État Juif » (15-05-2008)⁶⁷⁵. De façon très directe, le président voit donc dans le parallèle du récit de deux peuples l'une des motivations de la politique américaine envers Israël, reprenant ainsi un argument utilisé par nombre de leaders évangéliques américains⁶⁷⁶.

Le thème du « peuple élu » se retrouve également dans l'utilisation d'un certain nombre d'autres métaphores empruntées à l'imagerie biblique. C'est le cas par exemple de la « Nouvelle alliance » (« *The New Covenant* ») de Bill Clinton (24-01-1995)⁶⁷⁷ que nous avons

⁶⁷⁴ Froidevaux-Metterie, *op. cit.*, p.107 ; Voir aussi Kane, *op. cit.*, p.779

⁶⁷⁵ 15-05-2008 : *The alliance between our governments is unbreakable, yet the source of our friendship runs deeper than any treaty. It is grounded in the shared spirit of our people, the bonds of the Book, the ties of the soul. When William Bradford stepped off the Mayflower in 1620, he quoted the words of Jeremiah: "Come let us declare in Zion the word of God." The Founders of my country saw a new promise land and bestowed upon their towns names like Bethlehem and New Canaan. And in time, many Americans became passionate advocates for a Jewish state.*

⁶⁷⁶ On pense ici à des figures influentes du milieu évangélique des années 90 comme Jerry Falwell, Hal Lindsey, Pat Robertson, John Hagee ou même Billy Graham, le pasteur de nombreux présidents. Voir à ce propos William Martin, « The Christian Right and American Foreign Policy », *Foreign Policy*, 1999, N°114, p. 66-80.

⁶⁷⁷ 24-01-1995 : ... *this New Covenant.*

évoquée dans notre chapitre précédent, un thème qui fait écho à la Bible et à la notion d'élection chez les puritains de la Nouvelle Angleterre⁶⁷⁸. C'est aussi le cas de la « métaphore du voyage », une des métaphores les plus utilisées en politique en général et par les présidents américains en particulier car elle permet de conceptualiser l'action politique et le leadership en termes de mouvement, de changement et de direction⁶⁷⁹. Mais c'est également une métaphore avec une résonance particulière dans l'imaginaire américain imprégné de récits d'immigration vers le Nouveau Monde, de migration vers la Frontière, et de destin manifeste. C'est aussi une analogie courante pour les noirs américains qui lient leur l'histoire à celle des esclaves dans l'Exode⁶⁸⁰. C'est de surcroît une métaphore qui parle à une nation toujours en mouvement qui est, pour reprendre le terme d'Emerson, « toujours dans le processus de devenir »⁶⁸¹.

Lorsque Bill Clinton parle de « faire avancer la quête ancestrale de l'humanité pour la liberté », il place la mission de l'Amérique dans une tradition de voyage qui a commencé dans un temps qui remonte au début même de l'humanité, c'est-à-dire, dans une perspective chrétienne, aux temps bibliques (26-09-1994)⁶⁸². Encore plus explicitement, dans un message sur l'observance de la Pâque juive (Pessah), il adopte l'histoire de la Terre Promise pour l'Amérique⁶⁸³ : « Le récit de Pessah...nous rappelle notre propre voyage actuel pour la construction de notre propre Terre Promise » (30-03-1999)⁶⁸⁴. Même si George H. Bush était moins enclin à l'expression rhétorique religieuse, il fait, dans sa proclamation de Thanksgiving de 1992, un parallèle 'historique' entre « les voyages longs et rudes de nos ancêtres », « leur quête de liberté » et « l'Exode des anciens Israélites d'Egypte », citant ensuite un extrait du sermon de John Winthrop (20-11-1992)⁶⁸⁵. George W Bush fait une analogie entre l'espoir de l'humanité qu'est l'idéal de l'Amérique, et le voyage que doit entreprendre la nation (11-09-

⁶⁷⁸ « *Since the days of Tyndale, English Protestants had drawn parallel between England and Israel. In the Puritan imagination, England became Egypt, the Atlantic Ocean became the Red Sea, the American wilderness became their own land of Canaan, and the Puritans themselves became the new Israel* » Richard T. Hughes, *Myths America Live By*, 2003, University of Illinois Press, p.29-30. Voir également Judis, *op. cit.*, p.2

⁶⁷⁹ Paul Chilton, *Analyzing Political Discourse*, 2004, Routledge, p.52 ; James Darsey, « Barack Obama and America's Journey », *Southern Communication Journal*, 2009, Vol. 74, No. 1, p.88 ; Charteris-Black, *op. cit.*, p.7-10

⁶⁸⁰ Darsey, *op. cit.*, p.95-6 ; David, Frank, « Obama's Rhetorical Signature: Cosmopolitan Civil Religion in the Presidential Inaugural Address », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N° 4, p.613.

⁶⁸¹ Ce fut d'ailleurs un des thèmes de campagne de Barack Obama et son slogan « Sur la route du changement » (« *On the road to change* ») mais aussi de façon plus explicite encore avec la comparaison de sa génération avec Joshua, qui verra la Terre Promise par rapport à la génération Moïse de Martin Luther King, lors la commémoration de la marche à Selma en 2007, Cité par Darsey, *op. cit.*, p. 91.

⁶⁸² 26-09-1994 : ... *we can carry forward humanity's ancient quest for freedom*

⁶⁸³ Coles, « Manifest Destiny... », *op. cit.*, p.413

⁶⁸⁴ 30-03-1999 : *It reminds us of our ongoing journey to build our own Promised Land*

⁶⁸⁵ 20-11-1992 : ... *long, difficult journeys to these shores, our ancestors gratefully acknowledged the sustaining power or God - and the faithfulness they owed in return. Recognizing their quest for freedom as an enterprise no less historic than the ancient Israelites' exodus from Egypt, John Winthrop reminded his fellow pilgrims in 1630.*

2002)⁶⁸⁶ : « On avance avec confiance parce que l'appel (« *call*») de l'histoire s'est fait au pays qu'il fallait» (28-01-2003)⁶⁸⁷. Dieu se confond ici avec l'histoire. Dans son second discours d'inauguration, Barack Obama reprend un récit similaire, en parlant de « continuer un voyage sans fin », et tandis que la liberté est « un don de Dieu, elle doit être consolidée (« *secured* ») par Son peuple ici sur Terre » et il faut « répondre à l'appel de l'histoire et porter vers un avenir incertain la lumière précieuse de la liberté » (21-01-2013)⁶⁸⁸. Bien entendu, la métaphore de voyage fait du président le guide national, voire spirituel, du peuple, avec des connotations de devoir d'obéissance implicite, ce qui en fait un outil politique particulièrement efficace.

*

Le thème de l'exceptionnalisme américain n'a donc pas diminué avec la fin de la guerre froide : il s'est trouvé au contraire légitimé par la chute de l'Empire soviétique, et a consacré le rôle de leader de l'Amérique, non plus simplement comme chef du monde libre mais de la planète entière. Il peut prendre différentes formes selon les présidents : du leadership dominant à la mission par l'exemple, du peuple élu au partenariat. Tous ces thèmes sont renforcés par un style riche en superlatifs et métaphores. Dans tous les cas, ce discours est marqué par l'affirmation de tous les présidents du droit à recourir à l'unilatéralisme si nécessaire, et d'une certaine forme de domination dans le rapport à un « autre » dont dépend précisément toujours le récit même de l'exceptionnalisme américain, même après la disparition de l'Union soviétique, que cet autre soit la communauté des nations, ou, de surcroît, un ennemi menaçant et obscur. Il se caractérise finalement par des éléments de croyance en une supériorité nationale, même quand celle-ci est démentie, car elle découle notamment de l'affirmation d'une relation privilégiée avec Dieu par le biais du don divin de la liberté. Car c'est bien la liberté qui est la valeur fondatrice et fondamentale du discours de la vertu. Il est donc indispensable d'en analyser les caractéristiques, les différences et les invariants éventuels dans un monde où l'ennemi qui servait de définition antithétique à la liberté a disparu.

⁶⁸⁶ 11-09-2002 : *This ideal of America is the hope of all mankind. That hope drew millions to this harbor. That hope still lights our way. And the light shines in the darkness. And the darkness will not overcome it. We're prepared for this journey, and our prayer tonight is that God will see us through and keep us worthy*

⁶⁸⁷ 28-01-2003 : *And we go forward with confidence, because this call of history has come to the right country.*

⁶⁸⁸ 21-01-2013 : *....that while freedom is a gift from God, it must be secured by His people here on Earth [...] let us answer the call of history and carry into an uncertain future that precious light of freedom.*

Chapitre 3 : La liberté.

Selon l'historien Eric Foner, la liberté est la valeur la plus centrale de la culture politique américaine et elle occupe une place plus importante aux États-Unis que n'importe où ailleurs⁶⁸⁹. Le concept fondateur de la nation est, après tout, celui d'un contrat volontaire entre les citoyens, une idée que l'on trouve par exemple déjà dans le « pacte du Mayflower » (*Mayflower Compact*) en 1620 et que la lutte pour l'indépendance et la révolution américaine ont rendu universelle. Si elle est politiquement centrale, la liberté est également une notion ambiguë qui peut regrouper un nombre varié de sens parfois contradictoires comme la liberté individuelle, la liberté religieuse, la démocratie, mais aussi la liberté économique, la liberté de faire, ou la liberté d'accès⁶⁹⁰. L'objet sur lequel se focalise la liberté peut également changer à travers le temps : ainsi les « *freedom fighters* » d'hier peuvent devenir les djihadistes terroristes d'aujourd'hui⁶⁹¹. Il n'en reste pas moins que de grandes tendances de fond existent dans les discours présidentiels quant à la définition de la liberté et donc de la nation, les deux étant intimement liées.

Une définition plastique.

L'ambiguïté du concept politique de liberté en fait une valeur contestée surtout en politique intérieure. C'est ce que le théoricien américain Michael Calvin McGee appelle un « idéographe », à savoir « un terme du langage courant d'un niveau élevé d'abstraction qu'on trouve en discours politique et qui représente un engagement vers un objectif normatif particulier mais équivoque et mal défini »⁶⁹². Ainsi les Démocrates comme les Républicains sont unis par la valeur centrale mais abstraite qu'ils donnent à la liberté tout en étant séparés par les désaccords majeurs concernant sa signification politique. Dans son livre *Whose freedom ? The Battle over America's Most Important Idea*, George Lakoff montre précisément les différences entre la vision démocrate et républicaine du concept de liberté, et comment, selon lui, les Républicains s'en sont emparés et ont réussi à imposer leur vision conservatrice

⁶⁸⁹ « *The ubiquitous American expression, 'It's a free country,' invoked by disobedient children and assertive adults to explain or justify their actions, is not, I believe, familiar in other societies* » : Eric Foner, « American Freedom in a Global Age », 2000, *American Historical Association*, p.4.

⁶⁹⁰ Roberta Coles, « Manifest Destiny Adapted for the 1990s' War Discourse-Mission and destiny Intertwined », *Sociology of Religion*, 2002, Vol. 63, N°4, p.413.

⁶⁹¹ « *Freedom fighters* » est le nom donné par Ronald Reagan aux moudjahidin afghans lors de leur guerre contre les Soviétiques. Ce sont ces groupes qui deviendront les talibans et seront appelés « terroristes » quelques années plus tard. Voir Annita Lazar, Michelle M. Lazar, « Discourse of Global Governance. American Hegemony in the post-Cold War Era », *Journal of Language and Politics*, 2008, Vol. 7, N°2, p.234.

⁶⁹² Michael Calvin McGee, « The 'Ideograph' : A Link Between Rhetoric and Ideology », *Quarterly Journal of Speech*, 1980, Vol. 66, N° 1, p.15. Voir également Kevin Coe, « The Language of Freedom in the American Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol. 37, N° 3, p.375-398, p.377.

de la liberté dans les années 2000⁶⁹³. Ce qui est en tout cas certain, c'est que la liberté fait partie de ces valeurs américaines sur lesquelles, comme le résume Michael Foley, « il y a consensus sur sa définition abstraite mais pas sur son sens opérationnel »⁶⁹⁴.

Entre américanisme et universalisme

De nombreuses études existent sur le concept de liberté, et sur les discours présidentiels, mais il y en a peu, en revanche, sur l'utilisation du langage de la liberté dans les discours présidentiels américains⁶⁹⁵. Les présidents ayant pour fonction principale d'unifier le pays autour de valeurs communes, et de mythes nationaux, on peut penser qu'ils sont amenés à favoriser une expression abstraite de la liberté qui aurait une vocation à la fois nationale et universelle. L'objet principal de la mission américaine est en effet d'étendre la liberté au reste du monde, or cette mission n'a de sens que si précisément cette liberté a une vocation universelle.

L'universalisme post-guerre froide.

Dans les quelques années qui ont suivi la fin de la guerre froide, l'espoir était grand de voir bientôt arriver le jour où « la démocratie et la liberté triompheront partout dans le monde » car, dit alors George H. Bush, « la liberté n'est pas la réserve spéciale d'une nation, c'est le droit de naissance des hommes et des femmes partout [dans le monde] » (09-04-1992)⁶⁹⁶. L'expression politique de cette liberté, c'est bien entendu la démocratie et Bill Clinton rappelle devant les Nations unies, l'universalisme de la démocratie en la plaçant dans un temps historique plus long, en citant Franklin Delano Roosevelt pour qui « l'aspiration démocratique n'est pas une phase récente de l'histoire humaine. C'est l'histoire humaine ». Il oppose cette croyance dans l'universalité de la liberté à « ceux qui affirment que la démocratie n'est simplement pas applicable dans beaucoup de cultures » (27-09-1993)⁶⁹⁷. C'est George W. Bush qui développera le plus cet aspect universel de la liberté, car au delà des armes de destructions massives, c'est la mission pour la liberté qui deviendra rapidement l'argument principal de la guerre en Irak, une liberté « dont le plus grand pouvoir est de vaincre la haine et la violence » car « la puissance et le désir de liberté humaine sont ressentis dans chaque vie dans tous les

⁶⁹³ George Lakoff, *Whose Freedom? The Battle Over America's Most Important Idea*, 2006, Farrar, Strauss and Giroux,

⁶⁹⁴ Michael Foley, *American Credo: the Place of Ideas in U.S. Politics*, 2007, Oxford University Press, p.11

⁶⁹⁵ Coe, *op. cit.*, p.376

⁶⁹⁶ 09-04-1992: *Freedom is not the special preserve of one nation; it is the birthright of men and women everywhere. And we have always dreamed of the day democracy and freedom will triumph in every corner of the world, in every captive nation and closed society.*

⁶⁹⁷ 27-09-1993: *Today, there are still those who claim that democracy is simply not applicable to many cultures, and that its recent expansion is an aberration, an accident in history that will soon fade away. But I agree with President Roosevelt, who once said, "The democratic aspiration is no mere recent phase of human history. It is human history."*

pays » (17-03-2003)⁶⁹⁸. Une des motivations de la mission pour la liberté est donc aussi de favoriser la sécurité nationale en luttant contre cette haine et cette violence qui ont conduit aux attaques du 11 septembre 2001. Mais ce qui caractérise la rhétorique du président Bush, c'est d'abord un discours plus idéaliste et universaliste que sécuritaire: « la liberté n'est pas seulement pour nous; c'est la droit et la capacité de toute l'humanité » (06-11-2003-11-06)⁶⁹⁹. Si Barack Obama est moins prolifique sur ce thème, il dit cependant essentiellement la même chose. Dans un discours à Prague en 2011, il affirme ainsi que « la liberté est un droit pour tous les gens, peu importe de quel côté du mur ils vivent, ou ce dont ils ont l'air ». Il parle bien entendu du mur qui séparait l'Est de l'Ouest au temps de la guerre froide, mais on peut aussi y voir une allusion au mur qui sépare le Mexique des États-Unis. Dans tous les cas, le principe de base qui sous-entend la politique des États-Unis est clair : soutenir « un ensemble de droits universels. » (19-05-2011)⁷⁰⁰

Liberté et identité américaine.

Tout en étant universelle, la liberté n'en n'est pas moins également toujours présentée comme une valeur explicitement américaine. C'est d'abord Dieu qui fait ce lien entre la vocation nationale et universelle de la liberté. Mais d'une façon plus concrète, c'est aussi pour les présidents américains la fidélité et la continuité historique depuis les temps fondateurs qui font de la liberté une valeur américaine. G. H. Bush note que « cela fait deux siècles que l'Amérique sert d'exemple de liberté et de démocratie au reste du monde » (29-01-1991)⁷⁰¹ tandis que pour son fils, « l'engagement pour la liberté est la tradition de l'Amérique, déclaré à sa fondation » (21-05-2003)⁷⁰². La contradiction entre l'idéal de liberté et une fondation entachée de l'existence et de la reconnaissance institutionnelle de l'esclavage a été rendue acceptable par le sacrifice de la guerre de sécession et les refondations multiples à travers l'histoire américaine. Il s'agit d'une liberté en devenir qui va vers un idéal et renaît plusieurs fois, toujours « plus parfaite ». Ainsi Clinton exhorte son auditoire à « avoir la compassion et la détermination d'Abraham Lincoln pour toujours donner naissance à une liberté nouvelle » (12-04-1999a)⁷⁰³. Il s'agit bien ici d'une nouvelle création, non seulement par l'expression « *give birth* » mais aussi parce que le mot liberté est au singulier et sans déterminant : c'est donc bien une refonte de la liberté qui est ici proposée. Cette recréation est non seulement visible dans cet autre acte

⁶⁹⁸ 17-03-2003: *And the greatest power of freedom is to overcome hatred and violence. The power and appeal of human liberty is felt in every life and every land.*

⁶⁹⁹ 06-11-2003: *...freedom [...] is not for us alone; it is the right and the capacity of all mankind.*

⁷⁰⁰ 19-05-2011: *The United States supports a set of universal rights.*

⁷⁰¹ 29-01-1991 : *For two centuries, America has served the world as an inspiring example of freedom and democracy*

⁷⁰² 21-05-2003 : *Our commitment to liberty is America's tradition, declared at our founding.*

⁷⁰³ 12-04-1999a : *We must have the compassion and determination of Abraham Lincoln to always give birth to new freedom.*

fondateur qu'est le sacrifice de la guerre de Sécession mais elle doit l'être pour « toujours » (« *always* »), y compris donc dans le présent. Notre chapitre sur la sacralisation des temps fondateurs a montré que Franklin Delano Roosevelt, ou Martin Luther King Jr. incarnaient de nouveaux Pères fondateurs symboliques⁷⁰⁴. Ce qui est particulièrement intéressant avec Roosevelt, c'est qu'il est associé à la liberté non seulement pour sa lutte dans la Seconde Guerre mondiale, mais aussi et surtout pour sa définition des « quatre libertés ». Comme le remarque Barack Obama, « Il a défini la cause de l'Amérique comme davantage qu'un droit de vote. Il comprenait que la démocratie, ce n'est pas juste voter. Il a appelé le monde à adopter les quatre libertés » (19-11-2012)⁷⁰⁵. Et c'est en effet F.D.R. qui est à l'origine de la définition moderne de la liberté américaine, qui, au delà des libertés énoncées par la Constitution américaine, inclut la sécurité économique et la sécurité physique. C'est d'ailleurs à peu près à cette époque qu'on passe d'une utilisation fréquente de « *liberty* » à une utilisation très majoritaire du mot « *freedom* ».

L'analyse quantitative de Kevin Coe sur les discours sur l'état de l'Union et les discours d'investiture de Franklin D. Roosevelt à George W. Bush est un premier indicateur intéressant sur l'importance donnée au concept de liberté. Elle confirme que la « liberté » est au centre de l'identité américaine puisque qu'elle est utilisée pour définir l'Amérique dans 60% de ces discours⁷⁰⁶. On note également qu'en moyenne l'emploi du mot « liberté » (« *freedom* » et « *liberty* ») est en croissance constante dans les discours présidentiels depuis 70 ans, avec quelques variations, et notamment des augmentations très significatives chez Ronald Reagan et George W. Bush. C'est chez ce dernier que son utilisation est la plus forte de toute la période moderne et donc, à fortiori, de la période post-guerre froide (Annexe 5a). Si l'analyse quantitative de données brutes ne permet pas une compréhension fine du contexte d'utilisation des termes recherchés, les écarts dans les résultats sont en tout cas suffisamment importants pour être statistiquement significatifs. Il s'agit d'une tendance forte et une analyse qualitative est nécessaire pour permettre des hypothèses d'interprétation.

De « *liberty* » à « *freedom* »

Le fait même qu'il existe deux termes anglais pour parler de liberté : « *freedom* » et « *liberty* » peut être significatif. Si l'historien Eric Foner⁷⁰⁷ ou le philosophe Isaiah Berlin⁷⁰⁸

⁷⁰⁴ Martin Luther King a d'ailleurs depuis 1983 un jour national férié commémoré par tous les présidents le troisième lundi du mois de janvier.

⁷⁰⁵ 19-11-2012 : Franklin Delano Roosevelt [...] defined America's cause as more than the right to cast a ballot. He understood democracy was not just voting. He called upon the world to embrace four fundamental freedoms.

⁷⁰⁶ Coe, *op. cit.*, p.389

⁷⁰⁷ Eric Foner, « American Freedom in a Global Age », *American Historical Review*, 2000-1, février Vol 106, N°1, p.5.

⁷⁰⁸ Bruce Baum, Robert Nichols, *Isaiah Berlin and the Politics of Freedom: 'Two Concepts of Liberty' 50 Years Later*, Routledge, 2015, p.4

considèrent qu'ils sont presque toujours utilisés de façon interchangeable dans le vocabulaire politique américain, le linguiste Geoffrey Numberg, lui, constate très justement qu'à notre époque, le mot « *freedom* » est bien plus courant que le mot « *liberty* ». Qu'on parle de « *freedom fries* » en 2003 alors qu'on parlait des « *liberty cabbage* » en 1918 est peut-être révélateur⁷⁰⁹. Au delà de ces exemples anecdotiques, Numberg pense que le mot « *liberty* » a perdu du terrain dans le vocabulaire patriotique⁷¹⁰ et force est de constater que si les présidents utilisent les deux termes, c'est bien le mot « *freedom* » qui est largement dominant dans l'ensemble des discours, particulièrement dans les discours majeurs que sont les discours d'investiture et les discours sur l'état de l'Union⁷¹¹.

Du mythe politique à la dimension sociale et économique.

Pour la philosophe politique Hanna Fenichel Pitkin, le mot « *liberty* » impliquerait une liberté au sein d'« un système de règle, un réseau de contraintes et d'ordre » et il serait donc davantage associé à la vie politique, tandis « *freedom* » aurait une signification plus générale, « de l'opposition à l'esclavage à l'absence de contraintes psychologiques ou personnelles »⁷¹². Pour Kevin Coe, c'est précisément le fait que, dans le contexte américain, le mot « *liberty* » connote l'idée de « droits constitutionnellement protégés, » comme dans l'expression « *civil liberties* », qui en fait un symbole plus étroit que « *freedom* »⁷¹³. Et c'est l'ambiguïté de ce dernier qui en ferait justement le favori des discours politiques. On observe que pour les Pères fondateurs, c'est le mot « *liberty* » qui définissait la valeur fondatrice de la nation : la Déclaration d'Indépendance parle de « *life, liberty and the pursuit of happiness* » et pas de « *freedom* ». De façon très significative, Abraham Lincoln commence son discours de Gettysburg en parlant d'une nation « conçue dans la liberté » (« *liberty* ») et conclut « qu'avec l'aide de Dieu, elle renaisse dans la liberté » (« *freedom* »)⁷¹⁴. Numberg propose une explication plus socio-politique que linguistique : le terme « *freedom* » aurait pris de l'importance dans le discours politique avec le New Deal, quand les valeurs qui définissent l'Amérique ont

⁷⁰⁹ L'expression « *liberty cabbage* » visait à ne pas utiliser le mot allemand « *sauerkraut* » qui jusque là avait désigné la choucroute. Quant à l'expression « *freedom fries* » a gagné une certaine notoriété quand le président républicain de la Commission de l'administration de la Chambre a fait renommer un plat du menu de la cafétéria en réponse à l'opposition de la France à la guerre en Irak. Alors certains restaurants ont suivi cette initiative, le terme a été abandonné en 2006, alors que la guerre en Irak est devenue moins populaire. Voir *Online Etymology Dictionary*, disponible sur :

><http://www.etymonline.com/index.php?search=sauerkraut&searchmode=none><. [Date de consultation : 01-05-2011].

⁷¹⁰ Geoffrey Numberg, « The Nation: Freedom vs. Liberty, More Than Just Another Word for Nothing Left to Lose », *The New York Times*, 23 mars 2003.

⁷¹¹ En moyenne, les présidents ont utilisé le mot *freedom* 3,3 fois par 1.000 mots contre 0,41 fois le mot *liberty* dans les discours sur l'état de l'Union et les discours d'investiture entre 1933 et 2006, Coe, *op. cit.*, p.387.

⁷¹² Hanna Pitkin, « Are Freedoms and Liberty Twins? », *Political Theory*, 1988, p.543

⁷¹³ Coe, *op. cit.*, p.387

⁷¹⁴ « ...our fathers brought forth on this continent a new nation, conceived in liberty (.../...) that this nation, under God, shall have a new birth of freedom ». Retranscription disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=73959&st=&st1=><. [Date de consultation : 22-03-2012].

commencé à inclure la justice économique et sociale⁷¹⁵. Cette hypothèse rejoint l'observation de Luc Benoit A La Guillaume pour qui les mots « *liberal* » et « *liberty* » ont vu leur sens modifié sous la présidence de Franklin D. Roosevelt « afin de les arracher aux défenseurs du laisser-faire et du capitalisme sauvage »⁷¹⁶. C'est aussi F.D.R. qui a popularisé la définition des libertés fondamentales dans son discours sur l'état de l'Union de 1941 en parlant bien de « *freedom* » pour évoquer les fameuses « quatre libertés », en ajoutant à celles garanties par le 1^{er} amendement de la Constitution (« *freedom of speech* », « *freedom of worship* »), la liberté économique et sociale (« *freedom from want* ») et la liberté de vivre à l'abri de la peur (« *freedom from fear* »)⁷¹⁷. C'est d'ailleurs cette définition que reprendra George H. Bush au début de son mandat (07-09-1989)⁷¹⁸, alors même que la liberté va prendre une nouvelle dimension avec la fin de l'Empire soviétique.

Si la dimension sociale et économique peut être le résultat du contexte de la dépression de la décennie précédente, pour Eric Foner, l'expansion des libertés de Roosevelt doit se comprendre dans le contexte de la lutte idéologique avec le nazisme, « un des moments clés d'implication mondiale et de rencontre avec un autre étranger qui affecte subtilement le sens de la liberté aux États-Unis »⁷¹⁹. Cette lutte idéologique prendra la forme d'un récit structuré autour de la division entre un monde non-libre et un monde libre, qui continuera pendant la guerre froide, car, toujours selon Foner, « d'un point de vue rhétorique, la guerre froide est de bien des manières une continuité des batailles de la Seconde Guerre mondiale »⁷²⁰. Alors que les années soixante et soixante-dix ont vu la fin du consensus idéologique de l'après-guerre, la rhétorique de la liberté a été largement revigorée par Ronald Reagan dans les années quatre-vingt. Si l'on reprend la définition de Pitkin qui associe davantage « *liberty* » à la liberté politique, il n'est pas étonnant que la rhétorique de guerre froide, ait davantage employé le mot « *freedom* », notamment par son association à l'économie de marché (« *free-market economy* ») que « *liberty* » puisqu'elle s'accommodait de nombreux régimes despotiques au nom de l'anticommunisme.

Mais qu'en est-il précisément de la période post-guerre froide ? Si nous reprenons notre analyse quantitative de la récurrence des termes « *liberty* » et « *freedom* » dans l'ensemble des

⁷¹⁵ Numberg, *op. cit*

⁷¹⁶ Luc, Benoit A La Guillaume, *Les discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, 2003, L'Harmattan, p.223.

⁷¹⁷ Selon Numberg « *Of Roosevelt's Four Freedoms -- of speech, of religion, from want and from fear -- only the first two might have been expressed using 'liberty.'* » dans Numberg, *op. cit.*,

⁷¹⁸ 07-09-1989: *Our challenge today is to prove man's humanity to man by preserving liberty without war and thus secure what Franklin Roosevelt called the four freedoms: freedom of speech, of religion, freedom from want and fear.*

⁷¹⁹ « *At key moments of worldwide involvement, the encounter with a foreign "other" subtly affected the meaning of freedom in the United States.* », Foner, *op. cit.*, p.10

⁷²⁰ « *Rhetorically, the Cold War was in many ways a continuation of the battles of World War II* », *Ibid.* p.12

discours, on note la même tendance statistique d'une utilisation prépondérante du terme « *freedom* » (Annexe 5a). Il n'en demeure pas moins que dans 20% à 30% des occurrences, c'est bien le mot « *liberty* » qui est utilisé. Une analyse qualitative d'un échantillon significatif - les discours sur l'état de l'Union et les discours d'investiture permet de mieux comprendre les différences éventuelles. Dans l'ensemble des discours analysés, le mot « *liberty* » marque davantage le caractère sacré du concept de liberté. Il souligne en effet la continuité historique en rappelant précisément les temps fondateurs: qu'il s'agisse de citer la déclaration d'indépendance (31-01-1990, 20-01-1993, 10-01-1995, 24-01-2012)⁷²¹, le premier président de la nation (19-01-1999)⁷²², de faire le lien avec les Pères fondateurs (20-01-1997, 20-01-2005, 28-01-2008)⁷²³, la cloche de la Liberté (28-01-2008)⁷²⁴, le crédo et les principes d'origine (24-01-2012)⁷²⁵, ou encore le rapport au divin (31-01-1990, 16-01-1991, 20-01-1997, 28-01-2003,)⁷²⁶. Dans ces exemples, c'est l'aspect mythique de la liberté qui est valorisé, de par son lien avec le passé sacré des temps fondateurs mais aussi parce que c'est précisément un mot moins fréquent dans le langage moderne courant, ce qui l'isole du « temps profane »⁷²⁷ (Annexe 5b). Par ailleurs, on note une utilisation à peu près équivalente chez tous les présidents de la période

L'exception G. W. Bush

Une exception notable cependant : George W. Bush qui non seulement parle davantage de la liberté que n'importe lequel de ses prédécesseurs mais se distingue par l'utilisation la plus importante du mot « *liberty* », particulièrement entre 2003 et 2008 (Annexe 5a). L'illustration la plus frappante se trouve dans son second discours d'investiture. Le mot « *liberty* » y apparaît

⁷²¹ 31-01-1990: *they are endowed by their Creator with certain unalienable Rights, and that among these are Life, Liberty and the pursuit of Happiness.*", 20-01-1993: *preserve America's ideals: life, liberty, the pursuit of happiness*, 10-01-1995: *"We hold these [...] among these are Life, Liberty and the pursuit of Happiness." [...] by our Creator the right to life, liberty and the pursuit of happiness.(.../...) these are Life, Liberty and the pursuit of Happiness."* 24-01-2012: *...that among these are life, liberty, and the pursuit of happiness. [...] That is our generation's task—to make these words, these rights, these values of life and liberty and the pursuit of happiness real for every American*

⁷²² 19-01-1999: *George Washington called "the sacred fire of liberty."*

⁷²³ 20-01-1997: *Beyond that, my fellow citizens, the future is up to us. Our Founders taught us that the preservation of our liberty and our Union depends upon responsible citizenship.* 20-01-2005: *Founders declared a new order of the ages, when soldiers died in wave upon wave for a union based on liberty*, 28-01-2008: *By trusting the people, our Founders wagered that a great and noble nation could be built on the liberty that resides in the hearts of all men and women.*

⁷²⁴ 28-01-2008: *When the Declaration of Independence was first read in public and the Liberty Bell was sounded in celebration...*

⁷²⁵ 24-01-2012: *we learned that no union founded on the principles of liberty and equality could survive half-slave and half-free. (.../...) Being true to our founding documents does not require us to agree on every contour of life. It does not mean we all define liberty in exactly the same way or follow the same precise path to happiness*

⁷²⁶ 31-01-1990: *Tell them we are one nation under God. Teach them that of all the many gifts they can receive liberty is their most precious legacy*, 16-01-1991: *For generations, America has led the struggle to preserve and extend the blessings of liberty*, 20-01-1997: *... like us, longed for the blessings of liberty*, 19-01-1999: *We are determined that Cuba, too, will know the blessings of liberty.* 28-01-200: *The liberty we prize is ...God's gift to humanity.,*

⁷²⁷ L'application linguistique de *Google Ngramviewer* qui permet d'observer l'évolution de la fréquence d'un ou de plusieurs mots ou groupe de mots et repose sur la base de données textuelle de *Googlelivre* à travers le temps montre le mot « *freedom* » est plus courant dans l'époque moderne (Annexe 5b)

15 fois contre 27 fois pour le mot « *freedom* », dans un discours de seulement 27 minutes. Il emploie « *liberty* » d'abord métaphoriquement, en lui attribuant, comme ses homologues, des caractéristiques quasi divines : elle « détermine la direction de l'histoire » comme son « Auteur », que l'on comprend être Dieu. « Elle vient à ceux qui l'aiment », ce qui n'est pas sans rappeler l'Épître aux Romains dans lequel « Dieu fait concourir toutes choses[a] au bien de ceux qui l'aiment, » (Romains 8 :28) (20-01-2005)⁷²⁸.

En plus de cette utilisation traditionnelle d'un lien avec le divin, le président George W. Bush donne à « *liberty* » un sens plus général lié à la rhétorique missionnaire. Il parle « aux peuples du monde », en promettant « de ne pas ignorer l'oppression ou excuser les oppresseurs », impliquant l'action missionnaire puisque quand « Vous défendrez votre liberté, nous serons avec vous. », définissant bien « *liberty* » dans son acceptation politique, par opposition à « la tyrannie et au désespoir ». Il prend à témoin l'histoire et les quatre dernières décennies « définies par l'avancée la plus rapide de la liberté (« *freedom* ») jamais vue » afin de remettre en cause ceux qui « doutent du désir mondial de liberté (« *liberty* »). Mais Bush reconnaît lui-même parler d'« une définition plus large » qui inclut l'aspect économique-social de la liberté comme la « Loi de propriété fermière » (« *Homestead Act* »), la loi de sécurité sociale (« *Social security act* ») et la « loi des droits des soldats démobilisés » (« *G.I. bill of Rights* »), mais aussi les « droits humains » :

Today, America speaks anew to the peoples of the world. All who live in tyranny and hopelessness can know: The United States will not ignore your oppression or excuse your oppressors. When you stand for your liberty, we will stand with you. (.../...) Some, I know, have questioned the global appeal of liberty, though this time in history, four decades defined by the swiftest advance of freedom ever seen, is an odd time for doubt.

[...] *In America's ideal of freedom, citizens find the dignity and security of economic independence instead of laboring on the edge of subsistence. This is the broader definition of liberty that motivated the Homestead Act, the Social Security Act, and the GI bill of rights*

Inaugural Address, 20 janvier 2005

On le voit ici, « *freedom* » et « *liberty* » se confondent dans les discours de George W. Bush et les deux termes semblent souvent interchangeables tout comme dans cet exemple extrait de son discours sur l'état de l'Union de 2005 :

We are all part of a great venture: To extend the promise of freedom in our country, to renew the values that sustain our liberty, and to spread the peace that freedom brings.

State of the Union Address, 02 février 2005

Cette ambiguïté dans l'usage des deux termes est une des caractéristiques importantes du discours de George W. Bush qui le différencie de ses homologues de la période post-guerre froide. Bien entendu, le contexte géopolitique d'une guerre en Irak menée au nom de la sécurité et d'« armes de destructions massives » jamais trouvées, peut expliquer, en partie du moins, le

⁷²⁸ 20-01-2005: ... *In a world moving toward liberty, movement we are determined to show the meaning and promise of liberty [...] history also has a visible direction, set by liberty and the Author of Liberty. [...] Liberty will come to those who love it.*

martèlement rhétorique sur la liberté puisque c'est à partir de 2003 que son usage augmente de façon significative. Il s'agit clairement de placer la guerre dans un cadre plus large, une dimension historico-messianique et ainsi refléter la continuité de la mission de liberté des temps fondateurs. Ainsi dans un discours pour le XX^e anniversaire de la Fondation nationale pour la démocratie du 6 novembre 2003, le terme « *liberty* » apparaît 18 fois, soit la moitié de l'utilisation du mot « *freedom* ». Là encore, il utilise « *liberty* » pour faire un rapport entre « le plan du ciel », à savoir la dimension sacrée et universelle de la liberté, la mission de l'Amérique de la « promouvoir à travers le monde » et la réalité historique du sacrifice américain dans les « tranchées de la Première Guerre Mondiale et dans les années 40 », qu'il lie au présent à « l'enracinement de la démocratie au Moyen-Orient », mais aussi en Chine et en Inde :

Liberty is both the plan of heaven for humanity and the best hope for progress here on Earth [...] mission to promote liberty around the world.

In the trenches of World War I, through a two-front war in the 1940s, the difficult battles of Korea and Vietnam, and in missions of rescue and liberation on nearly every continent, Americans have amply displayed our willingness to sacrifice for liberty.

[...] In many nations of the Middle East, countries of great strategic importance, democracy has not yet taken root. And the questions arise: Are the peoples of the Middle East somehow beyond the reach of liberty?

[...] Our commitment to democracy is tested in China. That nation now has a sliver, a fragment of liberty. Yet, China's people will eventually want their liberty pure and whole.

[...] Yet when Indian democracy was imperiled in the 1970s, the Indian people showed their commitment to liberty in a national referendum that saved their form of government.

Remarques au XX^e anniversaire de la Fondation nationale pour la démocratie, 06 novembre 2003.

Le mot « *liberty* » a dans ces extraits un sens à la fois politique et mythique. Or c'est la fin de la guerre froide qui permet de faire ce lien entre la « petite » et la « grande » histoire. C'est le cas par exemple dans son discours sur l'état de l'Union de 2005, où le terme « *liberty* » sert à faire le rapport entre la dimension sacrée de la liberté, un « idéal de liberté qui sert de guide » et « la liberté » nouvelle des Irakiens qui « ont pu voter malgré les risques » (02-02-2005)⁷²⁹.

Si George Lakoff voit dans l'utilisation du mot de George W. Bush de « *liberty* » le désir de plaire aux « conservateurs populistes »⁷³⁰, on fait ici l'hypothèse qu'il y a ici une motivation plus profonde de donner aux enjeux du présent une dimension mythique et de montrer que les objectifs de la guerre vont au-delà des « armes de destructions massives » ou même de la lutte contre la terreur. Etant donné les circonstances de la période post-11 septembre, on peut faire l'hypothèse que l'utilisation singulière qui est faite de la liberté dans les discours de George W. Bush est le reflet à la fois d'une idéologie politique particulière, de croyances personnelles religieuses et d'un contexte géopolitique qui donne du sens à cette

⁷²⁹ 02-02-2005 : *the guiding ideal of liberty for all [...] We will succeed because the Iraqi people value their own liberty, as they showed the world last Sunday. Across Iraq, often at great risk, millions of citizens went to the polls and elected 275 men and women to represent them in a new Transitional National Assembly.*

⁷³⁰ Lakoff, *op. cit.*, p.229

rhétorique et la rend acceptable par le public. Les données de Kevin Coe sembleraient suggérer que l'utilisation du concept de liberté dans les discours présidentiels serait davantage le fruit de l'idéologie que du contexte. Toutefois ceci est difficilement scientifiquement démontrable et Coe reconnaît lui-même les limites de son analyse⁷³¹.

A la lumière de ce que disent certaines plumes de présidents américains, on comprend que l'écriture de discours est contrainte par de nombreux éléments, comme la politique intérieure, l'auditoire, ou encore l'importance que chaque président accorde à son équipe d'écrivains, en donnant un accès plus ou moins direct au Bureau ovale⁷³². De plus, ils s'inspirent largement des discours de leurs prédécesseurs, avec la préoccupation centrale de faire de l'évocation de la « liberté » un passage obligé.

Liberté et métaphores.

Si comme nous l'avons affirmé le mot « *liberty* » souligne l'aspect mythique du concept de liberté notamment par son lien avec les temps fondateurs, le mot « *freedom* » est le terme dominant pour parler de la liberté et mérite donc une analyse détaillée. Notre hypothèse est qu'il peut également prendre une dimension mythique, d'abord en raison de sa place centrale dans la définition de l'identité américaine dans la rhétorique présidentielle, ensuite par sa haute propension à une utilisation métaphorique.

C'est en effet paradoxalement une notion abstraite qui s'incarne en même temps dans une réalité appréhensible par tout un chacun. Pour le linguiste George Lakoff, les expressions métaphoriques de liberté sont parlantes et même « viscérales » parce qu'elles sont avant tout « comprises en termes d'expériences corporelles »⁷³³. Elles permettent de concevoir un domaine politique en termes physiques. La liberté implique à la fois l'absence d'obstacle et la présence d'un accès à quelque chose, symbolisées en anglais par les prépositions TO/FROM (« *freedom from* », « *freedom to* »)⁷³⁴. Les métaphores de la liberté sont donc liées aux métaphores de mouvement et de voyage⁷³⁵. Elles peuvent être utilisées sur un plan personnel et individuel, mais aussi sur un plan moral, social et politique où elles prennent également un sens plus abstrait, par le biais de la personnification, voire de l'allégorie.

⁷³¹ Coe, *op. cit.*, p.391, 395

⁷³² Voir David Frum, *The right Man, the Surprise Presidency of George W. Bush*, 2003, Random House NY ; Michael Nelson (dir.), L. Riley Russell (dir.), *The President's Words : Speeches and Speechwriting in the Modern White House*, 2010, Lawrence, Kan. : University Press of Kansas ; Robert Schlesinger,, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schlesinger ; Baer Don, « Clinton's State of Union Helped Turn Around Loss of Congress », *Politico*, 22 janvier 2007 ; Michael Waldman, *POTUS Speaks: Finding the Words That Defined the Clinton Presidency*, 2000, Simon & Schuster

⁷³³ Lakoff, *op. cit.*, p.29

⁷³⁴ *Ibid.* p.30

⁷³⁵ *Ibid.* p.34

Personnifications et allégories.

L'exemple le plus frappant de la personnification de la liberté se trouve dans le discours que donne George W. Bush depuis la base de l'armée de l'air de Barksdale en Louisiane le 11 septembre 2001, quelques heures à peine après les attaques terroristes contre les États-Unis. Il y affirme que « la liberté elle-même a été attaquée ce matin par un lâche sans visage, et [que] la liberté sera défendue » (11-09-2001b)⁷³⁶. Il utilise ici une double métaphore : « l'Amérique est la liberté » et « la liberté est une victime » et met ainsi en place le cadre du récit qui sera repris dans les mois suivants par l'administration et par les médias américains⁷³⁷ : l'Amérique a été attaquée à cause de sa liberté. On est là dans le discours mythique par excellence, à une occasion de crise où le recours aux mythes nationaux permet d'unifier la nation tout en soulignant la portée mondiale, et même universelle de ces événements. Ce qui rend ce récit particulièrement efficace, c'est qu'il fournit une explication simple fondée sur la croyance nationale sacrée que les États-Unis ont une relation spéciale avec la liberté, et parce que, comme le souligne le politologue Michael Foley, le concept de liberté est « au cœur de l'identité américaine », voire un objet de « vénération nationale »⁷³⁸.

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si cette même métaphore servira d'introduction au discours solennel que fera le président à la nation sur les attaques terroristes, le soir même du 11 septembre, depuis le Bureau Oval (11-09-2001c)⁷³⁹, ou si elle est employée à nouveau dans son discours devant le Congrès du 20 septembre (20-09-2001)⁷⁴⁰. Ce récit vise à souligner la nécessité universelle de défendre la liberté (11-09-2001c, 20-09-2001, 27-05-2006)⁷⁴¹. Pour le président, les Américains sont non seulement « les défenseurs » de cette liberté, mais ils en sont également son porte-parole (06-11-2003)⁷⁴². Ce récit fait bien entendu des ennemis de l'Amérique, les « ennemis de la liberté » (21-09-2001, 07-09-2003, 07-05-2005)⁷⁴³. De même ce ne sont pas les États-Unis mais la « liberté [qui] trouve de nouveaux alliés dans tous les pays » et dans « toutes les cultures » (06-11-2003)⁷⁴⁴.

⁷³⁶ 11-09-2001b : *Freedom, itself, was attacked this morning by a faceless coward, and freedom will be defended*

⁷³⁷ Voir Kevin, Coe ; David Domke; Erika Graham, , Sue John, Victor W. Pickard; « No Shades of Gray: The Binary Discourse of George W. Bush and an Echoing Press », *Journal of Communication*, 2004, p. 234-252.

⁷³⁸ Foley, *op. cit.*, p.19, 36.

⁷³⁹ 11-09-2001 c : ... *our very freedom came under attack in a series of deliberate and deadly terrorist acts.*

⁷⁴⁰ 20-09-2001 : ... *a world where freedom itself is under attack.*

⁷⁴¹ 11-09-2001c : ... *we go forward to defend freedom, 20-09-2001: Tonight we are a country awakened to danger and called to defend freedom, 27-05-2006:.. be bold in freedom's defense*

⁷⁴² 06-11-2003 : *By speaking for and standing for freedom,*

⁷⁴³ 21-09-2001: *Throughout our history, American patriots have risen to answer the call when the enemies of freedom have jeopardized our liberties., 07-09-2003: Enemies of freedom are making a desperate stand, 07-05-2005 : freedom has deadly enemies in that region,*

⁷⁴⁴ 06-11-2003 : *Freedom is finding allies in every country. Freedom finds allies in every culture.*

La personnification de la liberté place la guerre dans un récit plus général de lutte contre la tyrannie (27-05-2006)⁷⁴⁵, en soulignant le parallèle avec la Seconde Guerre mondiale, comme par exemple lors de son discours de Commémoration du 60^{ème} anniversaire de Pearl Harbor (07-12-2001)⁷⁴⁶, ou en évoquant le choix du président Truman à l'orée de la guerre froide dans des termes identiques « d'une lutte idéologique entre la tyrannie et la liberté » (27-05-2006)⁷⁴⁷. Ainsi tente-t-il de dissiper le doute d'une victoire en rappelant à son auditoire un temps où « la victoire de la liberté n'était pas clairement assurée », mais qui finira par avoir lieu grâce à un président qui en « avait posé les fondations » (27-05-2006)⁷⁴⁸. Cette assurance est renforcée par une véritable allégorisation du récit lorsque, le 20 septembre 2001, le président affirme que « la guerre et la peur sont en guerre », et qu'elles ont « toujours été en guerre ». Cette allégorie d'une « guerre entre la liberté et la peur » sera reprise dans son discours devant l'Assemblée générale des Nations unies, le 10 novembre 2001, sans la référence à Dieu cependant (10-11-2001)⁷⁴⁹. C'est dans le cadre de ce récit qu'il peut exhorter les « cadets » de l'Académie militaire de West Point à « avoir confiance dans le pouvoir de la liberté » (27-05-2006)⁷⁵⁰, ou bien encore d'assurer aux habitants de Lettonie que « la liberté n'est pas fatiguée » (07-05-2005)⁷⁵¹.

Cette lutte prend alors une dimension eschatologique⁷⁵² puisque le président ajoute alors immédiatement que « Dieu n'est pas neutre entre elles » (20-09-2001)⁷⁵³. En d'autres termes, la victoire est assurée parce Dieu est du côté de la liberté car « on peut être certain que l'Auteur de la Liberté n'est pas indifférent au sort de la liberté » (06-11-2003)⁷⁵⁴, et la liberté en Amérique est d'ailleurs qualifiée par le président « d'un miracle quotidien » (26-05-2003)⁷⁵⁵. Parfois la liberté prend les caractéristiques mêmes du divin : tout comme le retour du Christ se fera comme « l'éclair qui jaillit du levant et illumine tout jusqu'au couchant » (Matthieu 24 :27), « après la longue attente dans les ténèbres de la tyrannie, la liberté peut arriver soudainement,

⁷⁴⁵ 2006-05-27 : *We have made clear that the war on terror is an ideological struggle between tyranny and freedom*

⁷⁴⁶ 07-12-2001 : *Yet, out of that surprise attack grew a steadfast resolve that made America freedom's defender.*

⁷⁴⁷ 27-05-2006 : *President Truman made clear that the cold war was an ideological struggle between tyranny and freedom*

⁷⁴⁸ 27-05-2006 : *In the early years of that struggle, freedom's victory was not obvious or assured. Fortunately, we had a President named Harry Truman, who recognized the threat, took bold action to confront it, and laid the foundation for freedom's victory in the cold war.*

⁷⁴⁹ 2001-11-10 : *As I've told the American people, freedom and fear are at war.*

⁷⁵⁰ 27-05-2006 : *My call to you is this: Trust in the power of freedom*

⁷⁵¹ 07-05-2005 : *Freedom is not tired*

⁷⁵² La référence à Dieu en fait une bataille entre les forces du bien et les forces du mal qui aboutira, selon le livre de l'apocalypse au jugement dernier et à la fin des temps.

⁷⁵³ 2001-09-20 : *Freedom and fear are at war. Freedom and fear [...] have always been at war, and we know that God is not neutral between them.*

⁷⁵⁴ 06-11-2003 : *...we can be certain the Author of freedom is not indifferent to the fate of freedom.*

⁷⁵⁵ 26-05-2003 : *They wanted the daily miracle of freedom in America,*

comme le point du jour » et « parce qu'on a levé les yeux et tenu ferme nos principes, la liberté a gagné. (07-05-2005)⁷⁵⁶, et « partout où la liberté arrive, l'humanité se réjouit » (21-05-2003)⁷⁵⁷.

George W. Bush n'est ni le premier, ni le seul à faire usage de la personnification de la liberté dans ses discours. Ainsi pour son père, la Guerre froide est « la grande victoire de la liberté » (25-08-1992)⁷⁵⁸, et l'Amérique est « le meilleur ami de la liberté » (09-02-1989)⁷⁵⁹, tandis que Bill Clinton parlait, tout comme le fera son successeur d'une « lutte entre la liberté et la tyrannie » à laquelle faisait face le monde post-Guerre froide. (26-09-1994)⁷⁶⁰ ou encore du « triomphe de la liberté sur la tyrannie » dans les deux Guerres mondiales (27-11-1995)⁷⁶¹. De façon peut-être plus surprenante, Clinton associera également certaines qualités divines à la liberté : il parle par exemple de véritables « pèlerinages » des présidents américains à Berlin pour « proclamer notre engagement pour la liberté » (05-07-1994)⁷⁶², ou évoque les « bénédictions de la liberté » (27-11-1995)⁷⁶³, ou encore une image d'ascension, avec le verbe « *ascend* », qui rappelle l'ascension du Christ lorsqu'il parle d'une « liberté qui s'élève partout sur le globe » (14-06-1997)⁷⁶⁴. Malgré ces quelques exemples non-exhaustifs, c'est encore un fois clairement George W Bush qui se distingue par une utilisation plus systématique et récurrente de ce procédé de personnification. Elle reflète une volonté de donner une explication de la violence, subie comme exercée, par un récit de vertu fondé sur la croyance en un destin sacré dans un temps mythique. Si l'on regarde l'expression « ennemis de la liberté » (« *enemies of freedom* ») par exemple, on observe qu'elle apparaît dans 198 discours présidentiels depuis 1940, dont 144 rien que dans les discours George W. Bush, dont une majorité au cours de son premier mandat, contre une seule fois chez George H. Bush, 6 fois chez Bill Clinton et jamais chez Obama (Annexe 6)⁷⁶⁵. Ces résultats illustrent un phénomène plus large de sous-utilisation du procédé rhétorique de personnification et d'allégorisation de la liberté par Barack Obama dont les discours se caractérisent par une rupture par rapport à ceux de son prédécesseur sur ce plan.

⁷⁵⁶ 07-05-2005 : *We have learned that even after a long wait in the darkness of tyranny, freedom can arrive suddenly, like the break of day. Yet because we lifted our sights and held firm to our principles, freedom prevailed.*

⁷⁵⁷ 21-05-2003 : *Everywhere that freedom arrives, humanity rejoices, and everywhere that freedom stirs, let tyrants fear.*

⁷⁵⁸ 25-08-1992 : *... paid the price in more ways than we can measure to win freedom's great victory*

⁷⁵⁹ 09-02-1989 : *And around the globe, we must continue to be freedom's best friend.*

⁷⁶⁰ 26-09-1994 : *Yet, in this new world, we face a contest as old as history, a struggle between freedom and tyranny,*

⁷⁶¹ 27-11-1995 : *Our people fought two World Wars so that freedom could triumph over tyranny.*

⁷⁶² 05-07-1994 : *And then I will end the trip in Berlin, where for 50 years, our Presidents made pilgrimages to proclaim our commitment to freedom.*

⁷⁶³ 27-11-1995 : *We know that these are the blessings of freedom.*

⁷⁶⁴ 14-06-1997 : *The cold war is over and freedom has now ascended around the globe.* En dehors même du mythe chrétien, l'axe vertical est un élément essentiel du divin car il représente la communication entre la terre et le divin, comme l'a montré Mircea Eliade *Le sacré et le profane*, 1997, Folio, p.111.

⁷⁶⁵ Recherche basée sur la base de données du *American Presidency Project*. Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/><.

Métaphores physiques.

La personnification de la liberté peut parfois se doubler de métaphores explicites de mouvement dans des expressions traduisant par exemple « l'avancée de la liberté » comme « *march of freedom* » (22-11-1990a, 26-09-1994, 07-05-2005)⁷⁶⁶ ou « *advance of freedom* » (25-09-1989, 05-03-2000, 06-11-2003)⁷⁶⁷. Il s'agit, là encore, d'expressions dont George W. Bush fait un usage sans comparaison avec ses prédécesseurs, tandis que Barack Obama ne les utilise que très rarement.

Toutefois, la liberté est également à des métaphores plus indirectes de mouvement puisque par définition elle exprime la possibilité de se mouvoir. Elle accompagne donc les nombreuses expressions de mouvement que l'on retrouve dans tous les discours présidentiels. Les leaders politiques développent toujours un récit fondé sur un mouvement horizontal qui symbolise l'espace temps et qui est tourné vers l'avenir. Il implique une vision historique progressiste et linéaire. Dans les discours présidentiels, le mouvement vers l'avant, à travers l'utilisation de l'adverbe « *forward* » par exemple, est ainsi souvent présenté comme un choix nécessaire, voire une finalité en elle-même, qui peut assurer l'unité ou inspirer la confiance (01-10-1990a, 16-10-1995, 20-01-2004, 24-02-2009)⁷⁶⁸. Il peut aussi s'agir parfois de petits mouvements comme de simples « pas » (« *step* ») qui soulignent bien entendu une réalité politique concrète mesurable à court terme (31-01-1990, 27-01-2000, 31-01-2006, 25-01-2011)⁷⁶⁹.

La liberté et la métaphore du voyage.

Lorsque le mouvement se fait vers une direction et une destination, on peut alors parler de métaphore de voyage. Nos chapitres précédents ont mis en évidence la forte présence de cette métaphore dans les discours présidentiels d'autant que celle-ci a une résonance particulière dans le contexte américain. Dans une grande majorité des cas, la liberté sert de guide ou de direction au voyage, de façon plus ou moins explicite. Dans son discours à l'Assemblée générale des Nations unies du 27 septembre 1993, Bill Clinton utilise ainsi une métaphore filée du voyage et fait de la paix, de la dignité humaine et de la liberté des « bonnes étoiles » qui servent de guide « qui devraient demeurer au plus haut dans notre firmament »

But every successful journey is guided by fixed stars [...] It is time we steered by the stars rather than by the light of each passing ship. His generation picked peace, human dignity, and freedom.

⁷⁶⁶ 22-11-1990a : *But now the march of freedom must not be threatened*, 26-09-1994 : *Look at the march of freedom we have seen in just the last year alone*, 07-05-2005 : *Freedom is on the march*.

⁷⁶⁷ 25-09-1989 : *...the steady advance of freedom*, 05-03-2000 : *The advance of freedom [...] has taken our entire Nation a mighty long way*, 06-11-2003 : *... the swiftest advance of freedo...*

⁷⁶⁸ 01-10-1990a : *and to press forward to cap a historic movement towards a new world order*, 10-16-10-1995 : *we must go forward as one America, one nation working together*, 20-01-2004 : *We can go forward with confidence and resolve*, 24-02-2009 : *We do what's necessary to move this country forward*.

⁷⁶⁹ 31-01-1990 : *a major new step for a further reduction in U.S. for a further reduction in U.S. and Soviet manpower in Central and Eastern Europe*, 27-01-2000 : *these are steps, but step by step, we can go a long way toward our goal of bringing opportunity to every community*, 31-01-2006 : *Every step toward freedom in the world makes our country safer*, 25-01-2011 : *Now, the final step – a critical step – in winning the future*

Those are good stars; they should remain the highest in our own firmament. This is our chance. This is our journey. And when our work is done, we will know that we have answered the call of history and met the challenge of our time

Remarks to the 48th Session of the United Nations General Assembly in New York City, 27 septembre 1993.⁷⁷⁰

La métaphore du voyage se retrouve dans un certain nombre d'expressions diverses mais courantes dans le registre discursif présidentiel : le « voyage », la « route », ou le « chemin ». C'est une métaphore conceptuelle qui permet d'offrir un récit qui répond à la frustration d'une situation présente non-satisfaisante, comme dans le cas d'Haïti en 1994, dont le peuple a besoin de « la patience de voyager sur la route de la liberté » (26-09-1994)⁷⁷¹, ou, de la Géorgie, qui « prend le chemin de la démocratie et mérite le soutien dans son voyage » (07-05-2005)⁷⁷². Comme le répète Barack Obama dans son second discours d'investiture, « le voyage n'est pas fini » (« *the journey is not complete* »). Il est donc progressif et fait écho au concept développé par Sacvan Bercovitch et Perry Miller d'« *errand into the wilderness* » fondé sur « la foi en un processus » et un « état d'inaccomplissement » permanent⁷⁷³.

L'histoire de la nation, présente ou passée, est ainsi souvent présentée comme un « voyage » (01-10-1990a, 17-02-1993, 31-01-2006, 17-05-2009)⁷⁷⁴. Le chemin peut-être « accidenté et long », « dur » (20-01-2009, 25-01-1994)⁷⁷⁵, ou « inégal et imprévisible » (02-02-2005)⁷⁷⁶. Ce cadre métaphorique vise à unir un peuple divers dans un même mouvement, permettant aussi l'acceptation des difficultés du présent. On obtient un récit cohérent qui fait de surcroît le lien entre la réalité individuelle et le projet collectif car « même si nous ne définissons pas tous la liberté de la même façon, ou si on ne suit pas exactement le même chemin vers le bonheur », dit ainsi Barack Obama dans son second discours d'investiture (21-01-2013)⁷⁷⁷. Ce qui compte, c'est l'unité car « l'Amérique n'avance que quand les Américains sont unis » (12-02-2013)⁷⁷⁸. La nature des obstacles à ce mouvement peut être variée: cela va des « barrières de discriminations passées » qu'il faut « abattre » (09-02-1989)⁷⁷⁹, à celles qui empêchent le succès des individus (25-01-2011)⁷⁸⁰, ou bien aux « décombres de la crise » qui « ont été dégagés » (12-

⁷⁷⁰ Bill Clinton reprend ici une citation célèbre du général Omar Bradley

⁷⁷¹ 26-09-1994 : *But Haiti's people will have to muster the strength and the patience to travel the road of freedom*

⁷⁷² 07-05-2005 : *Georgia, another country that is taking a democratic path and deserves support on its journey.*

⁷⁷³ Sacvan Bercovitch, *The American Jeremiad*, 1978, University of Wisconsin Press, Édition : Reprint (15 avril 2012), p.83

⁷⁷⁴ 01-10-1990a : ... *a journey into a new day, a new age, and a new partnership of nations*, 17-02-1993 : ... *on a great national journey*, 31-01-2006 : ... *our own historical journey*, 17-05-2009 : *America will continue on its precious journey towards that more perfect Union*

⁷⁷⁵ 20-01-2009 : ... *the long, rugged path*, 25-01-1994 : *But there is a long, hard road ahead.*

⁷⁷⁶ 02-02-2005 : *The road of providence is uneven and unpredictable, yet we know where it leads: It leads to freedom.*

⁷⁷⁷ 21-01-2013 : *It does not mean we all define liberty in exactly the same way or follow the same precise path to happiness.*

⁷⁷⁸ 12-02-2013 : *America moves forward only when we do so together*

⁷⁷⁹ 09-02-1989 : *And I will work to knock down the barriers left by past discrimination,*

⁷⁸⁰ 25-01-2011 : ...*we also have to knock down barriers that stand in the way of their success.*

02-2013)⁷⁸¹ ou bien encore le fait de ne pas avancer et de « dériver » (« *drift* ») ou d' « être dans une impasse » (« *deadlock* ») (25-01-1994, 17-03-2003)⁷⁸². Parfois il s'agit d'un choix de route à une bifurcation (« *fork in the road* ») ou un croisement (« *crossroad* ») (27-02-2001, 02-02-2005, 24-02-2009, 03-04-2009)⁷⁸³.

Proposer une décision politique avec une métaphore du voyage permet alors de réduire le champ du possible par du binaire : il y a bien entendu le bon et le mauvais chemin, et la décision est pressante car il ne faut surtout pas faire de surplace. On le voit bien, dans ces métaphores, la liberté, c'est la capacité d'avancer, de se mouvoir et de choisir par opposition au blocage, et à la stagnation. Or, la liberté vient de Dieu dans le récit mythique que proposent les présidents, et si les Américains doivent agir pour l'étendre au monde, il s'agit d'un choix qui entre dans un plan divin et se caractérise donc par une certaine inévitabilité.

La liberté et les métaphores organiques.

Cette inévitabilité de la liberté est exprimée par des métaphores de la nature. Comme le remarque George W Bush, « la liberté est le dessein de la nature » (06-11-2003)⁷⁸⁴. Avec la fin de la guerre froide, son père parlait déjà de « la brise de liberté qui souffle sur la Pologne » (07-09-1989)⁷⁸⁵ ou de la révolution de 89 qui « balaye le monde », « portée par une nouvelle brise de liberté » (01-10-1990a)⁷⁸⁶. Le choix du mot « brise » plutôt que « vent » reflète sans doute la caractéristique à la fois non violente et inévitable de cette révolution dont l'origine n'est pas un agent particulier ou identifiable. Cette brise peut être contrastée avec par exemple « les vents violents de la haine ethnique » dans le discours de Bill Clinton devant les Nations unies en 1993 (27-09-1993)⁷⁸⁷ ou « les nuages d'orage » qui peuvent annoncer des vents violents et « assombrir la marche de la liberté » (27-09-1993)⁷⁸⁸.

L'imagerie marine est également employée pour évoquer la liberté : elle permet par exemple de contraster la « marée montante de la démocratie » avec « la marée descendante de la tyrannie » (07-09-1989)⁷⁸⁹. Bill Clinton exhorte son auditoire des Nations unies à s'assurer que

⁷⁸¹ 12-02-2013 : *So together, we have cleared away the rubble of crisis,*

⁷⁸² 25-01-1994 : *We replaced drift and deadlock with renewal and reform, 17-03-2003 : Instead of drifting along toward tragedy, we will set a course toward safety.*

⁷⁸³ 27-02-2001 : *Yogi Berra once said, "When you come to a fork in the road, take it." [Laughter] Now, we come to a fork in the road; 02-02-2005: ... the road of isolationism and protectionism may seem broad and inviting, yet it ends in danger and decline, 24-02-2009: As we stand at this crossroads of history, 03-04-2009: At the crossroads where we stand today, this shared history gives us hope, but it must not give us rest. This generation cannot stand still*

⁷⁸⁴ 06-11-2003 : *We believe that liberty is the design of nature.*

⁷⁸⁵ 07-09-1989 : *The new breeze of freedom, which I've spoken of before, is blowing in Poland,*

⁷⁸⁶ 01-10-1990a : *The Revolution of '89 swept the world almost with a life of its own, carried by a new breeze of freedom*

⁷⁸⁷ 27-09-1993 : *.... the fierce winds of ethnic hatred.*

⁷⁸⁸ 27-09-1993 : *But as we work toward this vision we must confront the storm clouds that may overwhelm our work and darken the march toward freedom*

⁷⁸⁹ 07-09-1989 : *And our strength has helped democracy's tide run in, even as tyranny's tide runs out*

« la vague de liberté et de démocratie n'est pas repoussée par les vents violents de la haine » (27-09-1993)⁷⁹⁰ tout comme Barack Obama parle de la « vague démocratique en Egypte et en Tunisie » en 2011 (19-05-2011)⁷⁹¹ et des « aspirations démocratiques qui submergent (« *washing across* ») le monde arabe » (22-06-2011)⁷⁹². Cette inévitabilité de la liberté s'exprime chez George W Bush par l'image d'un « courant de l'histoire » qui « coule vers la liberté » (10-11-2001)⁷⁹³, tandis que pour Obama cette « liberté s'est répandue comme de l'eau qui coule » quand le « rideau de fer a été levé » (05-04-2009)⁷⁹⁴.

Liberté économique.

Le lien rhétorique entre économie, identité et liberté s'appuie sur une longue tradition historique de discours de la vertu dont les racines remontent à la notion calviniste de prédestination qui voit la prospérité comme le fruit de la bénédiction divine⁷⁹⁵. En Amérique, le rapport entre liberté et prospérité est un des fondements même de l'identité nationale. Élise Marienstras nous rappelle ainsi que « le contrat qui lie les individus à la nation est avant tout, pour les Américains, d'ordre économique. Il leur garantit la propriété privée, il leur promet la liberté dans leurs entreprises. »⁷⁹⁶. Il faut ajouter à cela que « la lutte économique contre la politique anglaise forge les premiers maillons de l'unité » et que c'est donc « sous la forme de principes économiques que se manifestent les prémisses du nationalisme américain »⁷⁹⁷. La centralité de la réussite économique a continué au XIX^e siècle avec l'idée que la liberté devait assurer l'abondance par le biais de l'expansionnisme territorial, puis par celui de l'expansion des marchés économiques⁷⁹⁸. C'est au début du XX^e siècle que cette volonté d'étendre le marché au reste du monde est devenue un élément central de la politique étrangère, sous les présidences de Theodore Roosevelt et de Woodrow Wilson⁷⁹⁹. Mais selon le linguiste Geoffrey Numberg, c'est pendant la guerre froide que le sens du mot « liberté » (« *freedom* ») a été sensiblement modifié, notamment par les conservateurs, pour inclure les bénéfices du marché

⁷⁹⁰ 27-09-1993 : *Let us ensure that the tide of freedom and democracy is not pushed back by the fierce winds of ethnic hatred*

⁷⁹¹ 19-05-2011 : *That effort begins in Egypt and Tunisia, where the stakes are high, as Tunisia was at the vanguard of this democratic wave and Egypt is both a longstanding partner and the Arab world's largest nation*

⁷⁹² 22-06-2011 : ... *the democratic aspirations that are now washing across the Arab world.*

⁷⁹³ 10-11-2001 : *There is a current in history, and it runs towards freedom.*

⁷⁹⁴ 05-04-2009 : ... *an Iron Curtian was lifted and freedom spread like flowing water.*

⁷⁹⁵ Voir Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1964, Plon.

⁷⁹⁶ Élise Marienstras, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, 1976, François Maspero, p.324

⁷⁹⁷ Élise Marienstras, *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*, 1988, Gallimard, p.159, p.160.

⁷⁹⁸ L'historien William Appleman Williams observe que pour les Américains, « l'abondance, c'est la liberté, et la liberté, c'est l'abondance » dans William Appleman Williams, « Empire as a Way of Life », New York, 1980, p.ix, cité dans Bacevitch, Andrew J., *The Limits of Power: The End of American Exceptionalism*, Holt McDougal, 2009, p.23.

⁷⁹⁹ John B. Judis, *The Folly of Empire : What George W. Bush Could Learn from Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson*, 2004, New York : Scribner, p.159

et du choix des consommateurs qu'il fournissait, devenant ainsi la caractéristique prédominante pour décrire les alliés du « monde libre » dont l'engagement à la liberté politique (« *liberty* ») était parfois contestable. Pour certains chercheurs en politique, le grand tournant s'est fait avec la crise des années 70 et le début de la dérèglementation économique commencée par le président Carter⁸⁰⁰, et poursuivie et amplifiée par Reagan⁸⁰¹. Du point de vue de la rhétorique présidentielle, c'est Ronald Reagan qui a le mieux incarné ce changement en justifiant un programme de dérégulation, de réduction d'impôt, et d'affaiblissement des syndicats, au nom de la « liberté économique »⁸⁰². L'effondrement de l'Union soviétique a été alors perçu précisément comme la validation de ce choix économique.

Tous les présidents de la période post-guerre froide font un lien entre liberté politique et prospérité. George H. Bush déclare par exemple que « les deux piliers qui fondent la paix démocratique sont la liberté économique et politique » (09-04-1992)⁸⁰³, tandis que son fils note que « les pays libres construisent la richesse et la prospérité pour leurs peuples [...] plutôt que de chercher des armes de destruction massive » (21-05-2003)⁸⁰⁴. Barack Obama développe l'argument d'une paix juste qui résulte de la prospérité et de la liberté dans le monde, dans son discours d'acceptation du Prix Nobel à Oslo, pour « nos enfants », souligne-t-il, dont la « vie sera meilleure si les enfants et petits-enfants des autres peuvent vivre dans la liberté et la prospérité » (10-12-2009)⁸⁰⁵. Quant à Bill Clinton, il « embrasse l'idée que les sociétés libres et les marchés peuvent créer de grandes possibilités économiques (« *economic opportunities* ») », lors d'un discours devant les étudiants de l'université de Chicago, reprenant la formule de Milton Friedman des « libertés économiques et politiques indivisibles » tout en nuancant la philosophie libérale qui en découle en soulignant le « besoin de fortes institutions sociales durables » qui « préservent l'intégrité du marché » (12-06-1999)⁸⁰⁶.

Toutes ces déclarations restent très générales et éminemment consensuelles : il est en effet difficile de ne pas être d'accord avec l'idée que la richesse est préférable à la pauvreté pour assurer la paix, et que la démocratie est préférable à la tyrannie pour permettre la prospérité

⁸⁰⁰ Jimmy Carter a notamment entamé la dérèglementation des transports aériens et routiers avec les lois *Airline Deregulation Act* de 1978 et *Motor Carrier Act* de 1980.

⁸⁰¹ Jennifer R. Mercieca (dir.), Justin S. Vaughn (dir.), *The Rhetoric of Heroic Expectations: Establishing the Obama Presidency*, 2014, Texas A&M University Press, p.156.

⁸⁰² Geoffrey Numberg, *op. cit.*

⁸⁰³ 09-04-1992 : *The democratic peace must be founded on twin pillars of political and economic freedom*

⁸⁰⁴ 21-05-2003 : *Free countries build wealth and prosperity for their people (...-...), instead of seeking weapons of mass murder and attacking their neighbors*

⁸⁰⁵ 10-12-2009 : *... and we believe that their lives will be better if others' children and grandchildren can live in freedom and prosperity*

⁸⁰⁶ 12-06-1999 : *While we embrace the idea that free societies and free markets can create enormous economic opportunity, I wanted to come here to this campus, where long ago it was proclaimed that economic and political freedom are indivisible, to say that we now know, as a newer group of scholars here have told us, that the power and logic of the free market needs – to fully succeed – enduring, strong institutions that preserve the integrity of work and family, of community and nation. They do so by ensuring the integrity of the market.*

des peuples. Ce qui est particulièrement significatif, c'est que dans tous les cas, cette prospérité est fondée sur une philosophie économique de « liberté économique » définie par trois éléments constitutifs : la propriété, le marché et le libre échange, une définition assumée par tous les présidents de notre période, républicains comme démocrates.

Liberté et propriété

Au niveau individuel, la croyance dans la relation entre propriété privée et liberté est un des éléments qui caractérisent la philosophie fondatrice de la nation américaine⁸⁰⁷. Son caractère est doublement sacré, puisqu'elle est à la fois l'héritage du puritanisme et de la philosophie des Lumières. L'influence du philosophe John Locke sur la pensée de l'Amérique coloniale et des Pères fondateurs est notamment souvent citée par les historiens, or Locke incorporait précisément le droit de propriété à la loi naturelle (*natural law*) et voyait la protection de la propriété privée comme finalité de l'État, ce qui permettait de garantir la stabilité de la société⁸⁰⁸. La vision que la propriété privée constitue une valeur fondamentale de l'Amérique s'est intensifiée dans la démocratie jacksonienne et s'est poursuivie au cours du XIX^e siècle⁸⁰⁹. La propriété privée est devenue la concrétisation matérielle, visible et quantifiable du succès individuel et de ce qui sera appelé au XX^e siècle le « rêve américain ». Son accumulation est également bien entendu un des principes fondateurs du capitalisme. Une attaque contre la propriété privée est perçue comme une attaque contre la liberté individuelle qui permet le succès potentiel de chacun, à savoir le fruit de l'égalité des chances (« *equal opportunity* ») qui, rappelons le, n'est pas synonyme d'égalité⁸¹⁰. Le résultat est la sacralité du lien entre liberté et propriété.

La notion de propriété dans le récit national.

Une analyse des discours sur l'état de l'Union et des discours d'investiture montre qu'il y a finalement très peu de références à l'idée de « propriété »⁸¹¹ avec seulement 45 récurrences, essentiellement dans des passages liés à la politique intérieure ou à la croissance économique. Dans ces discours, le rapport entre propriété et liberté est sous-jacent ou implicite, comme par exemple par le lien sémantique fait avec le rêve américain, en parlant du « rêve de propriété » (09-02-1989, 28-01-2014)⁸¹² ou en associant l'accès à la propriété à l'accès à la richesse (27-02-2001)⁸¹³. On note toutefois une exception importante, avec le discours sur l'état de l'Union de

⁸⁰⁷ Wilber Caldwell, *American Narcissism: the Myth of National Superiority*, Algora Publishing, 2006, p.63-64.

⁸⁰⁸ Foley, *op. cit.*, p.58-59. Voir aussi Caldwell *op. cit.*, p.64 ou encore Mark Ferrara, *Barack Obama and the Rhetoric of Hope*, 2013, McFarland, p.38.

⁸⁰⁹ John Kane, « American Values or Human Rights? U.S. Foreign Policy and the Fractured Myth of Virtuous Power », *Presidential Studies Quarterly*, 2003, Vol. 33 N° 4, p.776.

⁸¹⁰ Caldwell, *op. cit.*, p.59

⁸¹¹ Qu'il s'agisse des mots « *ownership* », « *property* », « *owner(s)* », « *homeowner(s)* », ou « *homeownership* »

⁸¹² 09-02-1989 : ... *achieve the dream of home ownership*, 28-01-2014: ... *keeps the dream of homeownership alive for future generations*,

⁸¹³ 27-02-2001 : *Ownership, access to wealth, and independence should not be the privilege of the few*.

George W. Bush en 2002 dans lequel le président donne à la propriété privée une valeur éminemment sacrée, à la fois universelle et fondamentale. Elle est l'une des « exigences non-négociables de dignité humaine » au même titre que « l'État de droit, un pouvoir de l'État limité, la liberté d'expression, la justice équitable, et le respect des femmes. » (29-01-2002)⁸¹⁴. Cette sacralisation de la propriété privée par association à d'autres valeurs fondamentales de la société est significative non seulement parce qu'elle se trouve dans un discours majeur mais aussi parce que le président va à nouveau l'évoquer dans des termes identiques dans quatre autres discours, y compris devant l'auditoire international des Nations-Unis :

The 20th century ended with a single surviving model of human progress, based on nonnegotiable demands of human dignity, the rule of law, limits on the power of the state, respect for women, and private property and free speech and equal justice and religious tolerance.

Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York 1^{er} juin 2002

The way to a peaceful future can be found in the nonnegotiable demands of human dignity. Dignity requires the rule of law, limits on the power of the state, respect for women, private property, equal justice, religious tolerance. No nation owns these principles. No nation is exempt from them.

: Remarks at the Virginia Military Institute in Lexington, Virginia, 17 avril 2002

The United Nations and my country share the deepest commitments. Both the American Declaration of Independence and the Universal Declaration of Human Rights proclaim the equal value and dignity of every human life. That dignity is honored by the rule of law, limits on the power of the state, respect for women, protection of private property, free speech, equal justice, and religious tolerance.

Remarks to the United Nations General Assembly in New York City, 21 septembre 2004

The policy of the American Government is to stand for the nonnegotiable demands of human dignity: the rule of law, the limits on the power of the state, free speech, freedom of worship, equal justice, respect for women, religious and ethnic tolerance, and protections for private property. That is what we believe, and we're not going to change.

Remarks on Efforts To Globally Promote Women's Human Rights, 12 mar 2004

Dans tous ces exemples, George W. Bush emploie l'expression « *private property* » qui recouvre une dimension politique et économique. L'ajout de l'adjectif « *private* » implique d'abord une différenciation non seulement avec « *public* » mais aussi avec d'autres types de propriété, comme la propriété collective ou commune⁸¹⁵. Ici « *private* » se comprend donc comme « individuelle » et met donc en relief cette valeur fondamentale de la société américaine qu'est la liberté individuelle. Mais dans le contexte américain, la richesse individuelle ne s'oppose pas à l'intérêt collectif. Dans un discours à l'université du Michigan en 1991, George H. Bush l'exprime clairement : « la fortune d'une personne devient le gain de tous » et « ce système est construit sur la fondation de la propriété individuelle », par opposition à d'autres systèmes passés dans lesquels « les gens pouvaient acquérir de la richesse seulement en s'emparant du bien des autres », un système qu'il qualifie de « borbier hobbesien » par

⁸¹⁴ 29-01-2002 : *But America will always stand firm for the nonnegotiable demands of human dignity: the rule of law; limits on the power of the state; respect for women; private property; free speech; equal justice; and religious tolerance.*

⁸¹⁵ Voir à ce propos l'encyclopédie de philosophie de Stanford. Disponible sur : ><http://plato.stanford.edu/entries/property/><. [Date de consultation : 13-02-2013].

référence à Thomas Hobbes, le philosophe anglais souvent utilisé comme symbole de la défense d'un pouvoir fort de l'État (04-05-1991)⁸¹⁶.

Si George Bush utilise le concept de propriété privée pour parler de liberté, le faible nombre d'occurrences dans le reste du corpus des discours sur l'état de l'Union et des discours d'investitures, qui sont supposés unifier le peuple autour des mythes nationaux, nous conduit à deux hypothèses. La première est que le lien entre liberté et propriété est tellement évident qu'il n'a pas besoin d'être explicité ou justifié dans un contexte normal car c'est une réalité économique intégrée aux valeurs américaines et jamais remise en cause. La deuxième hypothèse est que c'est la guerre en Irak, menée, rhétoriquement du moins au nom de la liberté, qui oblige George Bush à redéfinir les fondamentaux de cette liberté, dont le respect de la « propriété privée » est un élément essentiel par rapport aux valeurs que l'Amérique veut projeter dans le monde.

La « Propriété privée » comme mesure de la liberté.

Si l'on analyse l'expression « *private property* » dans l'ensemble des discours présidentiels, on observe qu'elle est effectivement globalement peu employée par les présidents américains en termes absolus. Toutefois, en termes relatifs, on note un accroissement important dans la période post-guerre froide, avec un pic particulièrement significatif lors du premier mandat de George W. Bush qui l'utilise deux fois plus que son père et entre quatre et cinq fois plus que Bill Clinton tandis que Barack Obama se distingue par une utilisation insignifiante (Annexe 7).

Seule une analyse qualitative peut nous permettre de comprendre ces chiffres. Avec la fin du bloc soviétique, c'est d'abord par rapport aux anciens pays communistes que la propriété privée est mentionnée comme un droit fondamental et un signe positif de (re)construction de la liberté, qu'il s'agisse de l'ex-Allemagne de l'Est (25-02-1990)⁸¹⁷, de l'ex-Union soviétique (17-06-1992, 14-01-1994, 26-09-2000)⁸¹⁸, ou de l'ex-Yougoslavie (30-06-1999)⁸¹⁹. Elle est présentée par George H. Bush comme « une des pierres angulaires du nouvel ordre mondial, des libertés fondamentales qui assurent la paix et la prospérité » (06-01-1992)⁸²⁰. Chez le second président Bush, elle est un des « éléments fondamentaux que partagent toutes les démocraties » (05-06-

⁸¹⁶ 04-05-1991 : *In past ages, and in other economic orders, people could acquire wealth only seizing goods from others. Free enterprise liberates us from this Hobbesian quagmire. It lets one person's fortune become everyone's gain. This system, built upon the foundation of private property, harnesses our powerful instincts for creativity*

⁸¹⁷ 25-02-1990 : *We have had more difficult questions to solve -- if I consider legal questions of private property in GDR, the social structure.*

⁸¹⁸ 17-06-1992 : *After 70 years of travesty as far as personal property was concerned, now private property is becoming ever more important and will become even more so in times to come.*, 14-01-1994, *Tens of millions of your people now own private property and are gaining daily experience in market economies*, 26-09-2000: *When the Soviet Union collapsed, it had no laws relating to private property or public elections or freedom of the press.*

⁸¹⁹ 30-06-1999 : *Again, a lot of former socialist states convert to democratic states and privatize property,*

⁸²⁰ 06-01-1992 : *Free speech, free elections, private property: these are the cornerstones of the new world order, fundamental freedoms that secure peace and prosperity*

2007)⁸²¹, que celles-ci doivent également protéger (14-09-2005)⁸²². Elle est d'autant plus fondamentale qu'elle constitue une des valeurs qui permet de « miner l'attrait l'extrémisme et créer l'environnement stable que la paix demande. » C'est « un des idéaux » dont « la puissance » sera démontrée dans la « reconstruction de l'Afghanistan et de l'Irak » (31-05-2003)⁸²³. C'est bien le contexte de cette guerre menée au nom de la liberté que la propriété privée est mentionnée. C'est ce qui explique précisément son utilisation plus importante lors du premier mandat de George W. Bush. Elle constitue un instrument de mesure de la tyrannie et donc des progrès de la liberté. Le président oppose le fait qu'elle « n'était pas protégée sous le régime de Saddam Hussein » à la « nouvelle constitution de l'Irak » qui en « garantit les droits » qui sont « les fondations de toute société libre » (10-01-2006)⁸²⁴. C'est donc une valeur universelle.

Mais c'est aussi une valeur nationale essentielle : lors des célébrations du bicentenaire de la Déclaration des Droits (« *Bill of Rights* ») en 1991, George H Bush rappelle que cette déclaration vise, entre autres, à « protéger la propriété privée » contre « les actions militaires arbitraires » (16-12-1991)⁸²⁵, tandis que Bill Clinton déclare que « la propriété privée est un droit et une valeur américaine fondamentale » (02-10-1996)⁸²⁶. Et dans le récit de l'histoire de l'Amérique qu'il fait lors des célébrations du 400^{ème} anniversaire de Williamsburg, George W. Bush déclare que depuis « les humbles origines » de l'Amérique coloniale, c'est un des « piliers d'une société libre qui a commencé à s'implanter » et qui « a encouragé la propriété et la libre entreprise » (13-05-2007)⁸²⁷. En d'autres termes, la propriété privée est un des fondements de la nation et du capitalisme et c'est une mesure de la liberté nationale. La propriété privée est d'ailleurs mentionnée, dans une moindre mesure, en politique intérieure, essentiellement pour cadrer l'action de l'État, notamment par rapport aux lois de régulation de l'environnement. Dans son décret sur la protection de l'héritage des rivières du 11 septembre 1997, Bill Clinton rappelle par exemple que « les agences fédérales devront agir en accord avec la protection de

⁸²¹ 05-06-2007 : *Yet there are fundamental elements that all democracies share: freedom of speech, religion, press, and assembly; rule of law enforced by independent courts; private property rights; and political parties that compete in free and fair elections.*

⁸²² 14-09-2005 : *Democratic nations protect private property, free speech, and religious expression*

⁸²³ 31-05-2003 : *It is human rights and private property, the rule of law and free trade and political openness that undermine the appeal of extremism and create the stable environment that peace requires. We are determined to demonstrate the power of these ideals in the reconstruction of Afghanistan and Iraq.*

⁸²⁴ 10-01-2006 : *Under Saddam, private property was not protected. Today, Iraq's new Constitution guarantees private property rights that are the foundation of any free society.*

⁸²⁵ 16-12-1991 : *The Bill of Rights offers [...] the safeguards against arbitrary actions of the military against private property,*

⁸²⁶ 02-10-1996 : *Private property is a fundamental American right and value*

⁸²⁷ 13-05-2007 : *From these humble beginnings, the pillars of a free society began to take hold. Private property rights encouraged ownership and free enterprise*

la propriété privée garantie par le cinquième amendement de la constitution. » (11-09-1997)⁸²⁸ et dans ses remarques sur la « Journée de la Terre » en 1998, il parle de « préserver la terre des propriétaires privés par des partenariats volontaires », en « soutenant tous ceux qui ont une propriété privée et ont la volonté de nous aider à restaurer la biodiversité » (22-04-1998)⁸²⁹. De même, George W. Bush envisage la protection de l'environnement ou des parcs fédéraux sous la forme d'une collaboration avec les propriétaires privés (15-08-2003,16-08-2007)⁸³⁰. La liberté individuelle prime donc ici sur les contraintes collectives. C'est d'ailleurs les mêmes termes du débat qu'on trouve sur la question de droits des États par opposition au droit fédéral incarné par Washington⁸³¹. S'il semble y avoir peu de différences entre les deux présidents républicains et Clinton concernant la valeur centrale de la propriété privée, ce dernier en dénonce toutefois parfois l'abus quand « au nom de la propriété privée », le « Contrat avec l'Amérique » des Républicains tente de restreindre le rôle de l'État dans les domaines de la santé et de la sécurité (21-02-1995)⁸³².

La « propriété privée » comme mesure idéologique ?

Y-a-t-il une véritable différence idéologique dans la façon d'envisager le concept de propriété privée comme liberté fondamentale ? George W. Bush le prétend. Ainsi il voit dans la promotion de la propriété privée une valeur conservatrice qui définit son « conservatisme compatissant » notamment en encourageant les minorités à accéder au statut de propriétaire (01-06-2002)⁸³³. Une idée qu'il va développer autour du slogan d'une « société de propriétaires » (« *ownership society* »⁸³⁴) car, dit-il « posséder une maison se trouve au cœur du rêve américain. Une maison, c'est la fondation des familles et une source de stabilité pour les communautés. Elle sert de fondation à la sécurité financière de beaucoup d'américains ». On retrouve ici l'argument de John Locke de la propriété comme garantie de la stabilité de la société d'où découle l'idée qu'il faut « démanteler les barrières qui empêchent les minorités de

⁸²⁸ 11-09-1997: ... *agencies shall act with due regard for the protection of private property provided for by the Fifth Amendment to the United States Constitution.*

⁸²⁹ 22-04-1998: *Third, as the Vice President said, we want to improve our ability to encourage and support better stewardship on our private lands, through voluntary partnerships to help private landowners preserve their own land. [...] Wherever people are willing to help us with private property to restore biodiversity, we need to support it.*

⁸³⁰ 15-08-2003: ...*it requires collaboration with private property owners in order to make sure the park works the way we want it to work, 16-08-2007: Work collaboratively with State governments to manage and conserve game species and their habitats in a manner that respects private property rights and State management authority over wildlife resources*

⁸³¹ Mary E. Stuckey, *Defining Americans: the Presidency and National Identity*, 2004, University Press of Kansas, p.317.

⁸³² 21-02-1995: *But the Contract With America , literally read, would override every single health and safety law in the books ; [...] in the name of private property.*

⁸³³ 01-06-2002 : *It is conservative to promote private property and ownership of homes. It is compassionate to understand there is an ownership gap in America, and we must use our resources to close that ownership gap by encouraging minority ownership of homes in America.*

⁸³⁴ L'expression n'est employée positivement que par G. W Bush qui le mentionne 180 fois entre 2002 et 2008. Barack Obama l'utilise également moins d'une dizaine de fois en 2010 mais uniquement de façon négative.

posséder un morceau du rêve américain » (15-06-2002)⁸³⁵. En réalité, cette libéralisation de l'accès à la propriété, notamment pour les minorités, avait commencé sous Bill Clinton qui utilise d'ailleurs une rhétorique proche de celle de son successeur :

When I became President, I saw this mission of expanding homeownership as part of our larger goal of restoring economic opportunity and a sense of security to Americans who are working hard and trying to build families and raise children. There's been a very rapid increase in the number of African-American first-time homeowners, very rapid increase in the number of Hispanic homeowners, an increase in the number of working women with children who own their own homes now.
Remarks at the National Homeownership Summit, 06 juin 1996,

Et Bill Clinton se targue plusieurs fois, dans les années suivantes, d'avoir le « taux de propriétaires le plus élevé de l'histoire » (27-01-1998, 19-01-1999)⁸³⁶, particulièrement chez les « minorités » (03-12-1999)⁸³⁷. C'est ce récit du lien entre rêve américain, et accès à la propriété privée, supposé garantir la stabilité sociale et économique qui justifiera une politique dont le résultat sera la crise des *subprimes*. Le lien entre propriété privée et liberté (« *freedom to* ») n'est donc pas un instrument de mesure idéologique qui permet de différencier Républicains et Démocrates dans les discours présidentiels, mais elle peut être vue comme une idéologie en soi dans le sens où elle est une croyance propre à une époque et une société qui a orienté l'action politique⁸³⁸.

Si Barack Obama n'évoque pas la propriété privée comme un aspect essentiel de la liberté économique au début de son mandat, c'est en raison du contexte de crise immobilière puis financière et économique, même s'il n'en remet pas en cause le principe fondamental. Il faudra attendre 2014 pour qu'il parle lui aussi de garder « le rêve propriété vivant pour les futures générations ». (28-01-2014)⁸³⁹, mais ces évocations resteront limitées.

Marché, libre échange et mondialisation

Davantage que la propriété privée, la liberté économique s'incarne surtout dans deux métaphores conceptuelles majeures qui sont celles du marché et du libre échange. Contrairement au français où l'on parle plus généralement de « marché » ou « d'économie de marché », l'anglais y associe presque toujours l'adjectif « libre ». Le terme « *free market* » apparaît relativement tardivement dans la rhétorique présidentielle puisque sa première utilisation date du président Coolidge en 1928. C'est avec Ronald Reagan qu'il commence à

⁸³⁵ 15-06-2002 : *Owning a home lies at the heart of the American Dream. A home is a foundation for families and a source of stability for communities. It serves as the foundation of many Americans' financial security. We must begin to close this home-ownership gap by dismantling the barriers that prevent minorities from owning a piece of the American Dream.*

⁸³⁶ 27-01-1998 : *And we have the highest homeownership in history*, 19-01-1999 : ... *the highest homeownership in history*,

⁸³⁷ 03-12-1999 : ... *the highest minority homeownership on record, the lowest female unemployment rate since 1953.*

⁸³⁸ Voir la définition de l'idéologie que nous avons utilisée dans notre introduction (Définition du CNRTL). Disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/lexicographie/id%C3%A9ologie><. [Date de consultation : 14-02-2014].

⁸³⁹ 28-01-2014 : ... *keeps the dream of homeownership alive for future generations.*

prendre de l'importance dans les discours présidentiels, mais c'est surtout dans la période post-guerre froide qu'il est employé largement, particulièrement entre 1989 et 2000, puis entre 2009 et 2012, tandis que George W. Bush en fait, lui, une utilisation plus modérée. Cette analyse quantitative rapide semble refléter « l'idéologie triomphante du marché de ces 30 dernières années » dont parle le politologue Mark Bennet McNaught qu'il équivaut à une véritable « canonisation du marché » fondée sur les thèses des économistes de l'école de Chicago comme Milton Friedman⁸⁴⁰.

L'expression « *free trade* » est, quant à elle, plus ancienne puisqu'on la trouve pour la première fois dès 1828, dans le quatrième message annuel du président John Quincy Adams. Toutefois, même lorsque l'expression elle-même n'apparaît pas, l'idée qu'elle sous-entend est présente. C'est dans doute le président Woodrow Wilson qui symbolise le mieux la philosophie politique du libre-échange, comme l'illustre son discours du 8 janvier 1918 devant le Congrès des Etats-Unis, dont l'un « quatorze points » était précisément « la suppression, autant que possible, de toutes les barrières économiques et l'établissement d'une égalité de conditions commerciales »⁸⁴¹. C'est à nouveau avec Ronald Reagan que l'expression « libre échange » commence vraiment à avoir une récurrence significative, et c'est à partir de la fin de la guerre froide qu'elle se développe davantage encore, principalement chez Bush père et fils, mais aussi chez Clinton, tandis que Barack Obama, en fait une utilisation moindre que ses homologues de la période post-guerre froide (Annexe 8).

Liberté politique et liberté économique:

Dès 1989, George H. Bush voit dans la fin de la guerre froide l'occasion de mettre sur le même plan la liberté économique et la liberté politique dans le reste du monde puisque « maintenant il y a la possibilité de création d'une vraie communauté de nations », « un monde où les gouvernements libres et les marchés libres correspondent au désir grandissant des gens de contrôler leur destin [...] et d'exercer librement les droits humains fondamentaux » (25-09-1989)⁸⁴². Il fait un lien direct entre la démocratie et le système économique de marché. Une « Russie démocratique », affirme-t-il, est une Russie « dédiée à l'économie de marché » (09-04-1992)⁸⁴³, et « soutenir la transition vers la démocratie des pays de l'Europe de l'Est », c'est aussi soutenir leur transition vers « les économies de marché » (12-05-1990)⁸⁴⁴. Et en cela, l'Amérique

⁸⁴⁰ Mark Bennet McNaught, *La religion civile américaine de Reagan à Obama*, 2009, Presses Universitaires de Rennes, p.129-30

⁸⁴¹ « *the removal, so far as possible, of all economic barriers and the establishment of an equality of trade conditions among all the nations.* » dans Judis, *op. cit.*, p.95.

⁸⁴² 25-09-1989 : *You see, the possibility now exists for the creation of a true community of nations [...] -- a true community, a world where free governments and free markets meet the rising desire of the people to control their own destiny, [...] and to exercise freely their fundamental human rights.*

⁸⁴³ 09-04-1992 : *A democratic Russia, one dedicated to free market economies*

⁸⁴⁴ 12-05-1990 : *... to support Eastern Europe's transition to democracy and free market economies.*

est un modèle et le garant de ces libertés puisque « depuis plus de 200 ans, l'Amérique est le foyer des marchés libres et des hommes libres » (27-02-1991b)⁸⁴⁵. Il ne s'agit donc pas d'un simple système économique mais d'un droit qui est « l'essence même de l'Amérique », tout comme « le droit aux élections libres et au libre arbitre » et la mission des États-Unis est de transmettre ce message en aidant « au triomphe de la liberté sur la dictature sur tout l'ensemble du globe » (12-05-1990)⁸⁴⁶. Chez Bill Clinton, tout comme chez George W. Bush, le lien entre liberté politique et économique est souvent évoqué par rapport à l'oppression, et la répression des régimes non-démocratiques (01-04-1993, 05-07-1994, 27-02-2001, 23-02-2001)⁸⁴⁷. Bush va même plus loin en voyant dans « la démocratie et le marché » l'un « des engagements les plus élémentaires de l'OTAN et de l'Union Européenne », « similaire » à celui de la « sécurité commune » (15-06-2001)⁸⁴⁸. Même le Démocrate Bill Clinton met au même niveau d'importance « le progrès vers la démocratie et vers le libre marché » dans ses objectifs de politique étrangère vis à vis de l'ex-Union soviétique et des nouveaux pays indépendants de l'Europe de l'est (03-04-1993)⁸⁴⁹. Cet objectif reflète sa croyance dans une stratégie « d'élargissement démocratique », une sorte de « théorie des dominos » de la guerre froide à l'envers, au centre de laquelle se trouvait la croyance que là où les économies communistes s'étaient effondrées, les marchés allaient s'épanouir⁸⁵⁰. Pour l'ancien conseiller à la sécurité nationale de Bill Clinton, Anthony Lake, cette stratégie s'appuie sur l'idée que la « sécurité nationale la plus fondamentale repose sur l'expansion et la consolidation des réformes démocratiques et de marché »⁸⁵¹.

⁸⁴⁵ 27-02-1991b : *For more than 200 years, America has been the home of free markets and free people*

⁸⁴⁶ 12-05-1990 : *The rights of free elections, free markets, and the expression of free will form the very essence of America. And over the past year, they've become the message of America, helping liberty triumph over dictatorship in every corner of the globe.*

⁸⁴⁷ 01-04-1993 : *Now free markets and free politics are replacing repression*, 05-07-1994: *Fourth, we will continue to work with Russia and the other new democracies to make the difficult transition from command economies to free markets, from repressive regimes to open societies*, 27-02-2001: *We will work for free markets, free trade, and freedom from oppression*. 23-02-2001: *We will work for free markets, free trade, and freedom from oppression.*

⁸⁴⁸ 15-06-2001 : *The most basic commitments of NATO and the European Union are similar: democracy, free markets, and common security*

⁸⁴⁹ 03-04-1993 : *Nowhere is progress toward democracy and free markets more important to us than in Russia and the new independent states of the former Soviet Union,*

⁸⁵⁰ Dans un article intitulé « "Big Mac 1" » dans le *New York Times*, Thomas Friedman l'un des principes clés de la stratégie d'élargissement de Bill Clinton dans les termes suivants: *"No two countries that both have a McDonald's have ever fought a war against each other. By adopting the strategy of enlargement, Clinton hopes to be remembered by historians as the free trade president and the leading architect of a new world economic order"*, cité dans Douglas Brinkley, « Democratic Enlargement: The Clinton Doctrine », *Foreign Policy*, 1997, N°106. Voir également ce que dit le politologue Zaki Laïdi: « La politique de l'administration Clinton a reposé sur une forme d'optimisme économique fondé sur la victoire inexorable de la "démocratie de marché", nouvelle frontière du politique et de la diplomatie américaine ». Zaki Laïdi, *Le monde selon Obama, La politique étrangère des États-Unis*, 2012, Flammarion, p.28

⁸⁵¹ « *belief that our most fundamental security interest lies in the expansion and consolidation of democratic and market reform* », Anthony Lake 1993, « A strategy of enlargement and the developing world, 25 octobre 1993, *U.S. Department of State Dispatch*, p.749, cité dans Kathryn Olson, « Democratic Enlargement's Value Hierarchy and Rhetorical Forms: An Analysis of Clinton's Use of a Post-Cold War Symbolic Frame to Justify Military

Une des caractéristiques essentielles de Bill Clinton est d'avoir toujours mis l'économie au centre de sa politique, or sa politique étrangère est essentiellement une extension de sa politique intérieure⁸⁵². Mais la politique étrangère de Bill Clinton reflète aussi sa croyance à la fois dans la théorie kantienne de paix démocratique selon laquelle les démocraties ne se font pas la guerre⁸⁵³, et dans la théorie libérale qui a ses racines dans le libéralisme britannique de la fin du XIX^e siècle. Tout comme Woodrow Wilson en son temps, Clinton pense qu'en favorisant le libre échange, le monde avancera vers un capitalisme de marché, et donc la démocratie et la paix⁸⁵⁴. C'est clairement ce qui transparaît de son discours devant les Nations unies du 27 septembre 1993 dans lequel il utilise notamment l'expression de « démocraties de marché » (« *market democracies* ») une quinzaine de fois:

In a new era of peril and opportunity, our overriding purpose must be to expand and strengthen the world's community of marketbased democracies

We will work to strengthen the free market democracies by revitalizing our economy here at home, by opening world trade through the GATT, the North American Free Trade Agreement and other accords, and by updating our shared institutions, asking with you and answering the hard questions about whether they are adequate to the present challenges. We will support the consolidation of market democracy where it is taking new root, as in the states of the former Soviet Union and all over Latin America. And we seek to foster the practices of good government that distribute the benefits of democracy and economic growth fairly to all people.

The United States believes that an expanded community of market democracies not only serves our own security interests, it also advances the goals enshrined in this body's Charter and its Universal Declaration of Human Rights. For broadly based prosperity is clearly the strongest form of preventive diplomacy. And the habits of democracy are the habits of peace.

Democracies rarely wage war on one another. They make more reliable partners in trade, in diplomacy, and in the stewardship of our global environment.

Remarks to the 48th Session of the United Nations General Assembly in New York City, 27 septembre 1993

Les deux points d'orgue de cette politique sont le passage de l'Accord de libre-échange nord-américain (« *North Freed Trade Agreement* », *NAFTA*) et l'expansion de l'Organisation mondiale du commerce (« *World Trade Organization* », *WTO*). Or, comme le rappelle Michael Waldman, directeur de l'équipe des rédacteurs de discours sous Bill Clinton, l'accord de libre échange divisait les Démocrates tandis que les syndicats y étaient fortement opposés⁸⁵⁵. Or dès 1993, le président démocrate insiste dans son discours sur l'état de l'Union que « la croissance économique dépend comme jamais auparavant de l'ouverture de nouveaux marchés » (17-02-1993)⁸⁵⁶. Il s'agit, confirme-t-il dans d'autres discours « d'ouvrir les marchés à nos produits et

Interventions », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, p.318. On retrouve cette idée d'effet de dominos à l'envers chez George H. Bush qui déclare en 1992: « *What if I'd said [...] that the "dominoes" would fall in democracy's direction? (25-08-1992)* »

⁸⁵² Voir également Judis, *op. cit.*

⁸⁵³ Une théorie remise au goût du jour dans les années 80, notamment avec l'article de Michael W. Doyle, « Kant, Liberal Legacies, and Foreign Affairs, *Philosophy & Public Affairs*, 1983, Vol. 12, No. 3, p. 205-235. Voir également Lazar, *op. cit.*, p. 242.

⁸⁵⁴ Judis, *op. cit.*, p.158

⁸⁵⁵ Michael Waldman, *op. cit.*, p.57

⁸⁵⁶ 17-02-1993 : ... *economic growth depends as never before on opening up new markets overseas and expanding the volume of world trade.*

nos services » (04-02-1997, 27-01-1998)⁸⁵⁷. Comme l'a montré Richard Slotkin, cette idée d'ouverture de vastes réserves inexploitées apporte la prospérité et la croissance à l'économie américaine emprunte au mythe de la Frontière qui devient une « économie d'aubaine » (« *bonanza economics* »)⁸⁵⁸. La frontière est bien entendu aujourd'hui celle du commerce et de l'industrie tandis que les terres « vierges » sont les marchés.

Le déterminisme du marché.

Le marché et le libre échange sont présentés essentiellement avec des métaphores identiques à celles utilisées pour parler de la liberté en général. Ainsi on retrouve les métaphores de mouvement et de voyage avec comme objet principal non plus la liberté des individus mais celle des marchés : c'est « la direction à suivre pour les nouveaux pays qui n'en n'ont jamais vu les bénéfices », (12-01-1990)⁸⁵⁹ et « la démocratie et le marché sont en marche » (08-05-1995)⁸⁶⁰. Quand ce n'est pas le but du voyage ou bien la progression du marché qui est en marche, c'est au moins la « voie la plus sûre » vers la prospérité et la paix (07-07-1994)⁸⁶¹, une voie qui doit être particulièrement réaffirmée quand la crise semble rendre ce chemin plus difficile et son but plus lointain, comme le fera George W. Bush (14-11-2008, 15-11-2008 a, 15-11-2008 b)⁸⁶² ou Barack Obama (19-03-2011)⁸⁶³. Comme l'ont démontré Lakoff et Johnson, les métaphores permettent de conceptualiser une expérience abstraite en termes physiques⁸⁶⁴. Elle implique aussi qu'il s'agit d'un passage difficile et qu'il faut continuer le voyage, avec, certes quelques changements comme « un nouveau code de la route de bon sens afin que le marché financier récompense l'action (« *drive* ») et l'innovation et punisse les raccourcis et les abus » (24-02-2009)⁸⁶⁵. En effet, pour Obama ces raccourcis sont des facilités qui s'opposent au voyage national mythique qui se caractérise par un « long et rude chemin vers la prospérité et la liberté » (20-01-2009)⁸⁶⁶. La métaphore du voyage permet donc d'accepter les difficultés de la crise mais

⁸⁵⁷ 04-02-1997 : ... *open markets to our goods and services*, 27-01-1998: ...*we have led the way in opening new markets*.

⁸⁵⁸ Richard, Slotkin, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, p. 645

⁸⁵⁹ 12-01-1990 : ... *countries that never had the benefit of free markets beginning to move, taking early steps towards free markets -- but as the world moves in this direction*

⁸⁶⁰ 08-05-1995 : *And because free markets and democracy now are on the march throughout the world,*

⁸⁶¹ 07-07-1994 : *Free markets and democracy remain the only proven path to prosperity and to peace*

⁸⁶² 14-11-2008 : ...*and reaffirming our conviction that that free market principles offer the surest path to lasting prosperity*, 15-11-2008 a : *And the surest path to that growth is free markets and free people*, 15-11-2008 b: *And the surest path to that growth is free market capitalism,*

⁸⁶³ 19-03-2011 : *What these leaders realized and what President Rousseff understands is that the surest path to prosperity for Brazil involves free people and free markets.*

⁸⁶⁴ George Lakoff, Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, 1981, University of Chicago Press,

⁸⁶⁵ 24-02-2009 : ...*new commonsense rules of the road so that our financial market rewards drive and innovation and punishes shortcuts and abuse*

⁸⁶⁶ 20-01-2009 : *Our journey has never been one of shortcuts or settling for less. (.../...) the long, rugged path toward prosperity and freedom.*

aussi, comme le souligne Josh Scacco, de réitérer les valeurs communes nationales en « reconstituant un peuple » à travers le récit du voyage mythique de la nation⁸⁶⁷.

On retrouve également des métaphores organiques de la nature : les marchés « donnent des fruits qui ne sont pas réservés pour quelques-uns », mais qui « sont une récolte que tout le monde peut partager » (25-09-1989, 03-12-1990)⁸⁶⁸, ils « poussent » et on peut en « récolter les bénéfiques » (22-09-1997)⁸⁶⁹, ils « fleurissent partout dans le monde » (26-07-1993)⁸⁷⁰, et « prennent racine sur tous les continents » (05-08-1996)⁸⁷¹. Ces métaphores évoquent un jardin merveilleux qui fait penser à un Eden avant la Chute, une image d'ailleurs reprise par Bill Clinton qui veut faire du monde « un jardin de démocratie, de prospérité et de libre entreprise » (26-02-1993)⁸⁷². Bien entendu, la métaphore de l'eau est également très utilisée pour parler du libre échange dont le flux est aussi un flot (*flow*) d'échange (21-04-2008)⁸⁷³, qui avec le commerce (12-11-2011)⁸⁷⁴ assure également la circulation des biens et des idées (23-09-1991, 18-05-1998)⁸⁷⁵.

La nature peut aussi servir de métaphore pour expliquer une situation plus complexe. Ainsi dans son discours sur l'économie nationale du 14 avril 2009, Barack Obama présente la cause de la crise de 2008 comme « une tempête d'irresponsabilité et de mauvaises prises de décision » qu'il associe à plusieurs noms de lieux qui sont autant de métonymies pour les différents acteurs économiques de la société : Wall Street pour le monde des affaires, Washington pour le milieu des affaires et Main Street pour les Américains ordinaires, la tempête évoquant l'aspect exceptionnel de la violence de la crise.

Markets and economies naturally ebb and flow, as we've seen many times in our history. But this recession is different; this recession was not caused by a normal downturn in the business cycle. It was caused by a perfect storm of irresponsibility and poor decision-making that stretched from Wall Street to Washington to Main Street.

Remarks on the National Economy, 14 avril 2009

Il oppose cette tempête aux « fluctuations des marchés », dont l'expression, ici figurative, « *ebb and flow* » évoque le mouvement des marées. Elle fait donc partie d'un « cycle des affaires » qui évoque le cycle de la nature. Cette métaphore de la tempête est reprise

⁸⁶⁷ Josh Scacco, *Shaping Economic Reality: A Critical Metaphor Analysis of President Barack Obama's Economic Language During His First 100 Days*, Georgetown University's peer-reviewed Journal of Communication, Culture & Technology, Vol. 10, N°1, 22 décembre 2009.

⁸⁶⁸ 25-09-1989 : *The free market and its fruits are not the special preserve of a few. They are a harvest that everyone can share*, 03-12-1990 : *... all who pursue the fruits of the free market*

⁸⁶⁹ 22-09-1997 : *Free markets are growing, to reap the benefits of free markets*

⁸⁷⁰ 26-07-1993 : *democracy and free markets [...] flower throughout the world*

⁸⁷¹ 05-08-1996 : *democracy and free markets are taking root on every continent*

⁸⁷² 26-02-1993 : *If we could make a garden of democracy and prosperity and free enterprise in every part of this globe, the world would be a safer*

⁸⁷³ 21-04-2008 : *One of the challenges for the North American Competitiveness Council is to find unnecessary regulations that prohibit the free flow of trade.*

⁸⁷⁴ 12-11-2011 : *...to ensure free flows of commerce*

⁸⁷⁵ 23-09-1991 : *... to promote the free flow of goods and ideas.* 18-05-1998 : *Redoubling our efforts to tear down barriers to trade [...] advancing the free flow of ideas, information, and people that are the lifeblood of democracy and prosperity*

plus loin dans son discours avec la citation de la parabole de la tempête et de la « maison bâtie sur du roc » dans le Sermon sur la montagne. Cette métaphore filée implique que le marché n'est donc pas à remettre en cause puisqu'il a un fonctionnement équivalent à celui de la nature, mais qu'il faut simplement se protéger des tempêtes en solidifiant la maison.

Une autre métaphore significative est celle de la machine : les marchés sont « des moteurs » du progrès (31-01-1990)⁸⁷⁶, de l'augmentation du niveau de vie et de la réduction de la pauvreté (27-01-2000)⁸⁷⁷. Les réformes du marché sont parfois le carburant de la croissance (25-09-1989)⁸⁷⁸. Bill Clinton parle d'une « extraordinaire machine économique » (24-10-1994)⁸⁷⁹. Cette métaphore de la machine se double d'une métaphore du mouvement d'un marché qui « avance dans le monde » (07-07-1994)⁸⁸⁰ et par son association au progrès qui est un mouvement linéaire, on est ici dans la métaphore d'un véhicule ou machine tout au moins mobile. L'implication de cette métaphore est que la panne peut provenir d'un manque de carburant, c'est dire de réformes. Ainsi pour Obama, c'est une « conduite irresponsable » et donc une mauvaise utilisation du marché qui nécessitent des règles qui « ont pour but d'empêcher les fraudes financières » pour permettre de « faire mieux faire fonctionner le marché » (24-01-2012)⁸⁸¹. De même pour son prédécesseur, la crise n'est un échec ou une « panne » (« *failure* ») du système du marché mais de « problèmes qu'il faut réparer (« *fix* ») par des réformes (15-11-2008a)⁸⁸². Pour Clinton déjà, c'était « nos choix et décisions » qui allaient « déterminer la direction et le fonctionnement (« *the workings* ») du marché (24-10-1994)⁸⁸³.

Il existe donc un réseau de métaphores pour parler du système économique du marché qui implique l'inévitabilité et le déterminisme du système économique du marché qui fonde le capitalisme: qu'il s'agisse de métaphores organiques ou techniques. Toutefois, malgré ce que peuvent laisser penser ces métaphores, le marché n'est pas vraiment vu comme un système neutre, mais plutôt comme un agent moral.

Marché et moralité.

Tout comme la liberté, le marché est souvent personnifié. Les présidents lui prêtent ainsi parfois de véritables qualités humaines : il est « bien informé » et la « sagesse de ce système »

⁸⁷⁶ 31-01-1990 : ... *free markets that have served as the engine of progress.*

⁸⁷⁷ 27-01-2000: ...*open markets and rule-based trade are the best engines we know of for raising living standards, reducing global poverty and environmental destruction, and assuring the free flow of ideas*

⁸⁷⁸ 25-09-1989 : *encourage the free market reforms that will fuel growth.*

⁸⁷⁹ 24-10-1994 : *This extraordinary economic machine...*

⁸⁸⁰ 07-07-1994 : ... *advancing free markets*

⁸⁸¹ 24-01-2012 : *Rules to prevent financial fraud [...] They make the free market work better*

⁸⁸² 15-11-2008a : *But the crisis was not a failure of the free market system. And the answer is [...] is to fix the problems we face, make the reforms we need.*

⁸⁸³ 24-10-1994 : ... *our choices and decisions, our requirements and collective will determine the direction and the workings of the marketplace.*

peut être « appliqué à la défense de l'environnement » (05-02-1990)⁸⁸⁴, et il a la capacité d'être « logique (12-06-1999)⁸⁸⁵. Son action est morale : il « fournit des niveaux de prospérité, de croissance et de bonheur que la planification centrale ne peut pas offrir » (23-09-1991)⁸⁸⁶, il « donne également aux innovateurs l'occasion de créer et de réussir » (11-09-2011)⁸⁸⁷, il « aide à vaincre la pauvreté et à enseigner aux hommes et aux femmes les habitudes de la liberté » (09-05-2003)⁸⁸⁸ et « permet à ceux qui l'adoptent de prospérer et des millions de vies sont arrachées à la pauvreté et au désespoir » (21-05-2003)⁸⁸⁹. C'est parfois le libre échange qui est un agent moral puisqu'il « met le pouvoir des marchés au service des pauvres » et « encourage les habitudes de liberté » (17-07-2001)⁸⁹⁰ ou bien plus généralement le commerce qui est « une force de progrès » (25-09-1989)⁸⁹¹. Protester contre le libre échange, « ce n'est pas être l'ami des pauvres » (17-07-2001)⁸⁹², et si les « criminels d'entreprises doivent payer un prix », c'est « dans l'intérêt des marchés » (26-09-2002b)⁸⁹³ et la solution aux « problèmes de corruption et de délits d'initiés » (« *self-dealing* ») au Moyen-Orient, c'est de les « remplacer par le marché et des lois justes » (09-05-2003)⁸⁹⁴. Même en pleine crise financière, Barack Obama exhorte les étudiants à « rétablir un marché qui est juste pour tous ceux qui veulent travailler » (17-05-2009)⁸⁹⁵. Le mot « *restore* » évoque ici la métaphore de la santé (« *to restore one's health* ») qui fait du marché le malade. Cette métaphore est une des constructions conceptuelles dominantes pour parler de l'économie: les présidents évoquent ainsi souvent dans leurs discours « une économie saine », (17-02-1993, 21-04-1993, 17-07-1993, 05-05-2003, 02-02-2005, 31-01-2006, 24-02-2009, 14-09-2009)⁸⁹⁶. C'est une métaphore conceptuelle particulièrement employée lors des crises économiques, avec par exemple l'utilisation du mot « *recovery* » qui signifie également

⁸⁸⁴ 05-02-1990 : ...*well-informed free markets* [...] *We must now apply the wisdom of that system, [...] in defense of the environment we cherish*

⁸⁸⁵ 12-06-1999 : ... *the logic of the free market*

⁸⁸⁶ 23-09-1991 : ... *free markets provide levels of prosperity, growth, and happiness that centrally planned economies can never offer*

⁸⁸⁷ 11-09-2011 : ... *our open markets still provide innovators the chance to create and succeed*

⁸⁸⁸ 09-05-2003 : *Across the globe, free markets and trade have helped defeat poverty and taught men and women the habits of liberty*

⁸⁸⁹ 21-05-2003 : *When nations embrace free markets, the rule of law, and open trade, they prosper, and millions of lives are lifted out of poverty and despair.*

⁸⁹⁰ 17-07-2001 : *Free trade applies the power of markets to the needs of the poor [...] We also know that free trade encourages the habits of liberty that sustain freedom over the long haul*

⁸⁹¹ 25-09-1989 : *The power of commerce is a force for progress*

⁸⁹² 17-07-2001 : *those who protest free trade are no friends of the poor. Those who protest free trade seek to deny them their best hope for escaping poverty*

⁸⁹³ 26-09-2002b : *For the sake of our free market, corporate criminals must pay a price*

⁸⁹⁴ 09-05-2003 : *By replacing corruption and self-dealing with free markets and fair laws, the people of the Middle East will grow in prosperity and freedom*

⁸⁹⁵ 17-05-2009 : *You'll be called to help restore a free market that's also fair to all who are willing to work.*

⁸⁹⁶ 17-02-1993 : ... *to improve the health of American business*, 21-04-1993 : ... *a healthy economy*, 17-07-1993 : [...] *a healthy economy in the United States*, 05-05-2003 : *If we're interested in a healthy economy*, 02-02-2005 : *Tonight, with a healthy, growing economy*, 31-01-2006 : *Our economy is healthy and vigorous and growing faster than other major industrialized nations.*, 24-02-2009 : ...*the expense of a healthy market*, 14-09-2009 : *A healthy economy in the 21st century also depends on our ability to buy and sell goods in markets across the globe.*

« rétablissement » pour parler de la reprise économique (06-07-1989, 24-01-1995, 24-11-2008)⁸⁹⁷. Comme l'a montré Josh Scacco⁸⁹⁸, c'est d'ailleurs l'une des métaphores les plus employées par Barack Obama pour parler de l'économie au début de son premier mandat. Ainsi il évoque parle d'une « prescription pour les dépenses à court terme » pour décrire son « Plan pour le Réinvestissement et la Reprise Economique » devant le Congrès (04-02-2009)⁸⁹⁹ ou bien encore du crédit comme « le sang de notre économie » dans son discours sur l'état de l'Union de 2009 (24-02-2009)⁹⁰⁰, une métaphore qui s'ajoute à celle du voyage lorsqu'il évoque dans la même phrase un « pas important sur la route de la reprise économique mondiale » (24-03-2009)⁹⁰¹. Cette personnification de l'économie et du marché en fait un acteur positif et moral, voire une victime (puisque malade) qu'il n'est donc pas question d'éliminer.

Mais la croyance dans une moralité du marché vient également d'une vision positive de la concurrence perçue comme une compétition saine qui repose sur un sentiment de confiance en soi que la rhétorique présidentielle renforce. Comme le rappelle Mark Bennet McNaught, « la compétition est une valeur enracinée dans la culture américaine » et « la source principale de la réussite américaine »⁹⁰². Le marché et le commerce international sont en effet également présentés par des métaphores du jeu dans lesquelles où les Américains sont forcément les gagnants à partir du moment où les règles sont justes. C'est ainsi que l'objectif principal donné à la signature d'accords de libre échange par les présidents américains de notre période est donc précisément « d'uniformiser les règles du jeu » du commerce international. Tout comme en français, c'est bien une métaphore du jeu qui est alors évoquée par le biais de l'expression « *level the playing field* » qui trouve son origine dans l'espace du terrain de jeu qui doit être parfaitement plat (« *level* ») afin de ne favoriser aucune équipe. Il s'agit là d'une expression assez courante pour parler du commerce. Le raisonnement de Bill Clinton devant les syndicats (AFL-CIO) qui restent en 1997 opposés à l'Accord de libre-échange nord-américain (« *North American Free Trade Agreement* », *NAFTA*) est sur ce point très révélateur : puisque « nos marchés sont parmi les plus ouverts au monde », il faut faire « savoir aux gens que s'ils veulent y avoir accès, ils doivent ouvrir les leurs » et « si on n'agit pas, personne ne va *égaliser les chances* pour nous » et c'est ce qui, d'après lui, justifie les « 220 accords d'échanges » qu'il a

⁸⁹⁷ 06-07-1989 : ... to assist economic recovery and democratic change in Poland and Hungary, 24-01-1995 : [...] still protects our economic recovery, 24-11-2008 : ... the first step necessary for financial--for economic recovery.

⁸⁹⁸ Josh Scacco, *op. cit.*

⁸⁹⁹ 04-02-2009 : *That's why I feel such a sense of urgency about the Economic Recovery and Reinvestment Plan that is before Congress today. [...] It is not merely a prescription for short-term spending.*

⁹⁰⁰ 24-02-2009 : ... the flow of credit is the lifeblood of our economy

⁹⁰¹ 24-03-2009 : ...an important step in the overall road to global economic recovery. [...] necessary parts of our long-term global economic recovery

⁹⁰² McNaught, *op. cit.*, p.129

passés lors de son premier mandat (24-09-1997)⁹⁰³. Avant même le virage centriste de son administration après la perte du Congrès en novembre 1994⁹⁰⁴, Clinton exprimait clairement sa croyance qu'il était dans l'intérêt des entreprises qui «voyaient s'ouvrir des occasions de vendre les produits et les services dans le monde » en « uniformisant les règles » (05-03-1994)⁹⁰⁵. Bush père et fils expriment la même croyance avec les mêmes mots : avec des règles justes, « les Américains vont « mieux produire, mieux travailler, mieux penser et être plus performants que n'importe qui n'importe où » (29-01-1991, 06-03-1992, 13-03-1992, 31-01-2006)⁹⁰⁶. La métaphore du jeu se double ici d'une croyance dans l'exceptionnalisme américain, et c'est pour George H. Bush une question de « foi dans le talent des Américains à se battre (« *compete* ») » car « l'Amérique ne fuit pas. ». Il s'agit de « faire face au défi ». (06-03-1992)⁹⁰⁷. George W. Bush va plus loin, et voit dans ces accords non seulement le fait « d'égaliser les chances » et une « occasion pour nos produits et services » mais aussi une « possibilité de sortir (« *lift out* ») des millions de gens de la pauvreté dans le monde » (31-01-2007)⁹⁰⁸, et même de « contrecarrer le faux populisme dans certaines nations de l'hémisphère » et de « renforcer les forces de la liberté et de la démocratie dans les Amériques ». (12-10-2007)⁹⁰⁹. Tout comme ses prédécesseurs, Barack Obama ne fait pas exception : « nos travailleurs sont les productifs sur terre et si on *uniformiser les règles du jeu* [...], l'Amérique gagnera toujours » assure-t-il dans son discours sur l'état de l'Union de 2013 (24-01-2012)⁹¹⁰, et c'est avec la même métaphore qu'il présente les négociations d'un partenariat transpacifique l'année suivante (12-02-2013)⁹¹¹. Si l'adjectif « *free* » accompagne donc souvent les mots « *market* » et « *trade* », il ne s'agit pas d'une liberté totale,

⁹⁰³ 24-09-1997: *You know that our own markets are among the most open in the world. We were able to get 220 trade agreements in the first 4 years because we made people know that if they wanted access to our open markets, they were going to have to open theirs. If we don't act [...] nobody else will level the playing field for us.*

⁹⁰⁴ Baer, *op. cit.*

⁹⁰⁵ 05-03-1994 : *We began to level the playing field in global trade, opening up opportunities to sell American products and services around the world*

⁹⁰⁶ 29-01-1991 : *You and I know that if the playing field is level, America's workers and farmers can out-work, out-produce anyone, anytime, anywhere.*, 06-03-1992: *Level the playing field, and Americans will outthink, outproduce, and outperform anyone, anywhere, anytime.*, 13-03-1992: *It signaled to our trade partners that I am very serious about free and fair trade. Level the playing field, and American workers and American business can compete with anyone*, 31-01-2006: *With open markets and a level playing field, no one can outproduce or outcompete the American worker.*

⁹⁰⁷ 06-03-1992 : *I put my faith in your talent to compete: America doesn't cut and run. We compete. And never in our long history have we turned our backs on a challenge, and we simply are not going to start that now*

⁹⁰⁸ 31-01-2007 : *The Doha round is a chance to level the playing field for our goods and services—in other words, so we can be treated fairly in foreign markets—but it also has a great opportunity to lift millions of people out of poverty around the world.*

⁹⁰⁹ 12-10-2007 : *These agreements will level the playing fields for businesses, workers, and farmers here in the United States. These agreements will help our friends [...] lift them out of poverty. These agreements will counter the false populism promoted by some nations in the hemisphere. These agreements will strengthen the forces of freedom and democracy throughout the Americas*

⁹¹⁰ 24-01-2012 : *Our workers are the most productive on Earth, and if the playing field is level, I promise you, America will always win*

⁹¹¹ 12-02-2013 : *To boost American exports, support American jobs and level the playing field in the growing markets of Asia, we intend to complete negotiations on a Trans-Pacific Partnership*

mais d'une liberté «équitable» qui implique des règles. George H. Bush exprime clairement que l'équité des règles est à mettre à égalité avec la liberté: « que la concurrence soit libre, mais qu'elle soit aussi équitable» (31-01-1990)⁹¹², dit-il dans son discours sur l'état de l'Union de 1990, utilisant un autre terme («*fair*») lié à la métaphore du jeu. De la même façon, « l'administration de George W. Bush promeut un échange libre et équitable » (20-01-2004)⁹¹³. Bien entendu, cette équité ne peut se faire que s'il y a des « règles équitables sur les marchés internationaux » (17-02-1993)⁹¹⁴, et pour cela l'Amérique doit « aider à écrire les règles de la nouvelle économie mondiale » (8-11-1997)⁹¹⁵. De même pour Barack Obama, c'est à l'Amérique « d'écrire les règles » pour « égaliser les chances » car la Chine veut elle aussi les écrire pour « la région du monde à la croissance la plus rapide » ce qui « désavantagerait nos travailleurs et nos entreprises » (20-01-2015)⁹¹⁶. Il faut aussi que « les partenaires commerciaux respectent les règles » (27-01-2010)⁹¹⁷, et quand, « les travailleurs ont l'impression que les règles changent en plein milieu du jeu », que « les salaires naissent et les emplois disparaissent », « ils ont raison », mais si c'est à cause de la technologie, il ne faut « pas se décourager et relever le défi » (25-01-2011)⁹¹⁸. En revanche, le président promet « de ne pas laisser faire les concurrents qui ne respectent pas les règles » ou qui « jouent avec leurs propres règles » y compris en ce qui concerne Wall Street (24-01-2012)⁹¹⁹.

Toutes ces métaphores vont dans le même sens et contribuent à faire du marché une force bienveillante pour peu qu'il fonctionne avec équité, c'est-à-dire en suivant des règles établies par l'Amérique qui seule peut en être le garant. L'échec, c'est donc celui des individus qui le pervertissent. Cette vision est partagée par tous les présidents de la période post-guerre froide sans exception, à tel point qu'on peut la considérer comme faisant partie intégrante de la mythologie américaine.

⁹¹² 31-01-1990 : *But let the competition be free, but let it also be fair.*

⁹¹³ 20-01-2004 : *My administration is promoting free and fair trade to open up new markets for America's entrepreneurs and manufacturers and farmers, to create jobs for American workers..*

⁹¹⁴ 17-02-1993 : *And so, we will insist on fair trade rules in international markets*

⁹¹⁵ 8-11-1997 : *A yes vote means that America helps to write the rules for the new global economy.*

⁹¹⁶ 20-01-2015 : *But as we speak, China wants to write the rules for the world's fastest growing region. That would put our workers and our businesses at a disadvantage. Why would we let that happen? We should write those rules. We should level the playing field.*

⁹¹⁷ 27-01-2010 : *But realizing those benefits also means enforcing those agreements so our trading partners play by the rules.*

⁹¹⁸ 25-01-2011 : *I've heard it in the frustrations of Americans who've seen their paychecks dwindle or their jobs disappear, proud men and women who feel like the rules have been changed in the middle of the game. They're right. The rules have changed. In a single generation, revolutions in technology have transformed the way we live, work, and do business. (.../...) But this shouldn't discourage us. It should challenge us*

⁹¹⁹ 24-01-2012 : *And I will not stand by when our competitors don't play by the rules. [...] And I will not go back to the days when Wall Street was allowed to play by its own set of rules.*

Un Dieu-marché ?

Si on définit la religion comme la « reconnaissance par l'homme d'un pouvoir ou d'un principe supérieur dont dépend son destin et à qui obéissance et respect sont dûs », on peut, comme le fait Mark Bennet McNaught établir une « homologie entre le marché libre et le Dieu chrétien »⁹²⁰. On la trouve, par exemple, dans l'évocation de la « puissance » et du « pouvoir » du marché dans tous les discours des présidents américains de la période post-guerre froide. « La puissance des marchés déchaîne une nouvelle force » déclare ainsi George H. Bush dans son discours sur l'état de l'Union du 9 février 1989 (09-02-1989)⁹²¹. Barack Obama y voit « la plus grande force que le monde ait jamais connue pour créer des richesses » (17-11-2011)⁹²² ou « le progrès économique » (10-04-2012)⁹²³. La promesse divine devient la « promesse du marché » (28-01-2011)⁹²⁴, et « le succès final de l'Amérique dépend », en partie du moins, « de la puissance de notre système de marché » (09-08-2010)⁹²⁵. George W. Bush présente le marché et le libre échange comme des agents de transformation « du monde » (15-02-2006)⁹²⁶, une transformation de la vie des peuples exprimée par le biais du verbe « *lift* » qui évoque une verticalité caractéristique de la relation avec le divin ou le sacré (29-01-2002, 17-04-2002)⁹²⁷. Clinton, de son côté affirme que les « marchés et les économies ouvertes déclenchent des étincelles d'innovation et de prospérité » (18-05-1998)⁹²⁸ en utilisant une métaphore du feu également associée à la création et au divin (« *the divine spark* »). Enfin, comme on peut s'y attendre, on retrouve également dans les discours sur le marché, l'aspect missionnaire qui accompagne la cause de la liberté en général. « L'ambition nationale de l'Amérique », selon George W. Bush, « c'est l'expansion des marchés, du libre échange et des sociétés libres » qui font partie du « royaume (« *realm* ») de la liberté », (21-05-2003)⁹²⁹, qui n'est pas sans rappeler l'empire de liberté de Jefferson, tandis que Bill Clinton veut étendre sa « grande croisade de l'ère post-guerre froide pour la promotion de la liberté » aux « économies de marché » (26-03-1993)⁹³⁰.

⁹²⁰ McNaught, *op. cit.*, p.126

⁹²¹ 09-02-1989 : ... *the power of free markets is unleashing a new force*

⁹²² 17-11-2011 : *History teaches us, the greatest force the world has ever known for creating wealth and opportunity is free markets*

⁹²³ 10-04-2012 : *I believe the free market is the greatest force for economic progress in human history*

⁹²⁴ 28-01-2011 : ... *the promise of the free market*

⁹²⁵ 09-08-2010 : ...*our ultimate success has and always will depend on [...] the power of our free market system*

⁹²⁶ 15-02-2006 : *Free markets and competition transform our world*

⁹²⁷ 29-01-2002 : *In every region, free markets **and free trade** and free societies are proving their power to lift lives, 17-04-2002 : And that is why we work for free trade, to lift people out of poverty throughout the world*

⁹²⁸ 18-05-1998 : ... *which open markets and open economies spark undreamed of innovation and prosperity*

⁹²⁹ 21-05-2003 : *America's national ambition is the spread of free markets, free trade, and free societies. [...] America seeks to expand not the borders of our country but the realm of liberty.*

⁹³⁰ 26-03-1993 : *Today we must be leaders in the great crusade of the post-cold-war era to foster liberty, democracy, human fights, and free market economies throughout the world.*

L'ensemble des métaphores utilisées pour parler de la liberté économique semblent confirmer la thèse de l'économiste Lester Thurow, reprise par Mark Bennet McNaught, qu'il s'agit là d'une « une philosophie politique, qui se rapproche souvent d'une religion »⁹³¹. On retrouve un certain nombre de caractéristiques attribuées au divin : la bienveillance, puisque c'est une force qui apporte la paix et la prospérité, l'omnipotence puisqu'elle est inéluctable et que personne ne peut la freiner, l'omniscience puisqu'elle prétend pouvoir déterminer les besoins et la liberté de tout un chacun, et enfin l'omniprésence puisque elle doit s'étendre à l'ensemble du globe, quelles que soient les cultures et les pays. Plus qu'une idéologie, c'est donc un véritable mythe national.

Les obstacles à la liberté économique.

Le cadre de référence formé par ce réseau de métaphores implique que la lutte contre la liberté économique, c'est dire le système du marché et du libre échange, est non seulement vaine, mais aussi moralement répréhensible. Le pendant des métaphores du mouvement, ce sont bien entendu celles de l'obstacle à la liberté physique.

Les obstacles externes.

C'est dans le contexte de la fin de la guerre froide que ce récit prend une nouvelle dimension qui explique pour partie le succès de la rhétorique dite « libérale » puisque pendant 45 ans, les obstacles de mouvement entre les peuples avaient une réalité concrète qui s'incarnait dans les « barrières », les « murs », les frontières que symbolisait l'expression du « rideau de fer » et qui séparait l'est et l'ouest, sur le plan politique et des libertés individuelles mais aussi sur le plan économique. Dès septembre 1989, alors que la Hongrie a ouvert le passage avec l'Autriche, mais que le mur de Berlin n'est toujours pas tombé, George H. Bush célèbre devant les Nations unies « le « mouvement vers le pluralisme politique et l'économie de marché » en Hongrie « où les barrières qui imposaient une division contre nature ont été démolies. » (25-09-1989)⁹³². La structure binaire de la guerre froide a continué bien au-delà de la chute du mur de Berlin en faisant des obstacles aux échanges économiques, des obstacles à la liberté politique. Ainsi pour Clinton, « les espoirs de démocratie, particulièrement dans le monde en voie de développement, sont affaiblis par les barrières commerciales » (26-02-1993)⁹³³. Même quelque vingt ans plus tard, Barack Obama utilisera le récit de la guerre froide qui mêle liberté politique et économique pour renforcer son opposition à « la construction de nouvelles barrières au

⁹³¹ Cité par McNaught, *op. cit.*, p.126-8

⁹³² 25-09-1989 : ... *in Hungary, where state and society are now in the midst of a movement towards political pluralism and a free market economy, where the barrier that once enforced an unnatural division [...] has been torn down -- torn down*

⁹³³ 26-02-1993 : *Democracy's prospects are dimmed, especially in the developing world, by trade barriers ...*

commerce » qui peut résulter dans « des guerres commerciales qui n'ont pas de vainqueur » (03-04-2009)⁹³⁴.

Au-delà des obstacles à la liberté entre les nations, il s'agit aussi d'obstacles aux intérêts économiques de l'Amérique. Ainsi, dès 1989, George H. Bush voit dans la fin dans l'avènement de l'économie de marché en Pologne et en Hongrie, la possibilité d'« ouvrir la voie vers l'investissement et le commerce américain » sans que cela ne soit en contradiction avec l'intérêt des peuples de ces pays « qui peuvent enfin espérer que leur dur labeur les conduise à la prospérité » (22-11-1989)⁹³⁵. C'est d'ailleurs l'argument de l'intérêt économique américain que Bill Clinton met le plus en avant pour justifier les accords de libre-échange comme l'ALENA dans « un monde où résonne le son de la chute des barrières commerciales » afin d'« ouvrir les marchés mondiaux aux produits américains », ce qui « signifie plus d'emplois et une augmentation de niveau de vie pour les Américains (25-01-1994)⁹³⁶. Ces nombreux accords ont donc, selon le président, pour objectif d'« éliminer les barrières étrangères aux produits qui portent fièrement l'étiquette « *Made in America* » (27-01-1998)⁹³⁷. George W. Bush présentera lui aussi la « destruction des barrières au commerce » comme un impératif pour l'économie nationale qui « dépend de plus en plus de notre capacité à vendre des produits, et des services américains dans le monde » (23-01-2007)⁹³⁸.

Les obstacles peuvent être de différentes natures. Ils sont parfois du fait des pays eux-mêmes comme « les restrictions et régulations qui agissent comme des poids morts sur leurs propres économies et des obstacles au commerce extérieur » (25-09-1989)⁹³⁹. Ce sont aussi les « caprices des planificateurs centraux » tandis que les démocraties « cherchent un futur fait de marchés libres et ouverts où les droits économiques se trouvent entre les mains des individus » (09-04-1992)⁹⁴⁰ ou bien les subventions européennes qui empêcheraient par exemple que Boeing d'être compétitif (22-02-1993)⁹⁴¹. Ce peut être également le protocole de Kyoto :

⁹³⁴ 03-04-2009 : ... *we must not erect new barriers to commerce, that trade wars have no victors. We can't forget that part of the freedom that our nations stood for throughout the cold war was the opportunity that comes from free enterprise and individual liberty*

⁹³⁵ 22-11-1989 : ... *adjust to a free market society, clearing the way for U.S. investment and trade with Poland and Hungary. Now the peoples of these nations can finally expect their hard work to lead to a better life.*

⁹³⁶ 25-01-1994 : ... *the world echoed with the sound of falling trade barriers. In one year, with NAFTA, with GATT, [...], we did more to open world markets to American products than at any time in the last two generations. That means more jobs and rising living standards for the American people*

⁹³⁷ 27-01-1998 : *240 trade agreements that remove foreign barriers to products bearing the proud stamp "Made in the USA."*

⁹³⁸ 23-01-2007 : *Today, our economic growth increasingly depends on our ability to sell American goods [...] and services all over the world. So we're working to break down barriers to trade and investment wherever we can*

⁹³⁹ 25-09-1989 : *But for many nations, barriers stand in the way. In the case of some countries, these are obstacles of their own making -- unneeded restrictions and regulations that act as dead weights on their own economies and obstacles to foreign trade*

⁹⁴⁰ 09-04-1992 : *And they [democrats] seek a future of free and open markets where economic rights rest in the hands of individuals, not on the whims of the central planner*

⁹⁴¹ 22-02-1993 : ... *you had dominated under a free market system but with which you could not compete in Europe's subsidized airbus.*

The Kyoto Protocol would have required the United States to drastically reduce greenhouse gas emissions. The impact of this agreement, however, would have been to limit our economic growth and to shift American jobs to other countries while allowing major developing nations to increase their emissions.

The wrong way is to threaten punitive tariffs and protective--protectionist barriers, start a carbon-based global trade war, and to stifle the diffusion of new technologies. The right way is to work to make advanced technology affordable and available in the developing world by lowering trade barriers, creating a global free market for clean energy technologies, and enhancing international cooperation and technology investment..

Remarks on Energy and Climate Change, 16 avril 2008

Pour George W. Bush, il y a donc la « mauvaise manière de réduire les émissions de gaz à effet de serre » car il peut « limiter la croissance américaine » et va « menacer de droits de douane punitifs et de barrières protectionnistes » et peuvent aboutir à « une guerre commerciale mondiale du carbone », et à l'inverse la « bonne manière » qui consisterait à « abaisser les barrières commerciales pour créer un marché mondiale des technologies d'énergie propre ». Et puis, il y a bien entendu l'État lui-même (« *the government* ») selon la croyance reaganienne que « le marché marche » mais que le « contrôle gouvernemental ne marche pas (12-01-1990)⁹⁴².

Controverse sur le rôle du gouvernement.

C'est en effet sur la politique intérieure que des vraies différences semblent exister et c'est bien entendu Ronald Reagan qui a donné le ton de la rhétorique anti-gouvernementale dès son discours d'investiture avec la fameuse phrase « Dans cette crise, le gouvernement, ce n'est pas la solution, c'est le problème »⁹⁴³. Son successeur adopte un récit essentiellement identique en présentant les impôts, ou les régulations comme des obstacles qui « entravent » (« *hinder* ») la croissance et qu'il faut « dégager » (« *clear away* ») (28-01-1992)⁹⁴⁴. Même après 8 ans de présidence républicaine, il continue de préconiser (09-02-1989)⁹⁴⁵. De même pour son fils, l'autre président républicain de notre période, il faut « libérer les petites entreprises des régulations inutiles » (02-02-2005)⁹⁴⁶ et c'est l'expression « *tax relief* » à savoir le « soulagement d'impôts » qui est alors utilisé pour parler des « réductions d'impôts » qu'il souhaite même rendre permanents (02-02-2005)⁹⁴⁷. Cette expression est liée à une métaphore de la liberté car elle connote l'idée d'une délivrance de la souffrance, même si la métaphore principale utilisée ici est celle de la maladie qui fait de l'impôt une affliction qu'il faut éliminer⁹⁴⁸, une formule bien

⁹⁴² 12-01-1990 : *Markets work. Government controls do not work*

⁹⁴³ « *In this present crisis, government is not the solution to our problem; government is the problem* », Discours d'investiture, 20 janvier 1981. Disponible sur :

><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=43130><.[Date de consultation : 11-04-2012].

⁹⁴⁴ 28-01-1992 : *Well, we're going to set the economy free. We must clear away the obstacles to growth: high taxes, high regulation, redtape [...] any new Federal regulations that could hinder growth.*

⁹⁴⁵ 09-02-1989 : *We need fewer regulations.*

⁹⁴⁶ 02-02-2005 : *Small business is the path of advancement, especially for women and minorities, so we must free small businesses from needless regulation*

⁹⁴⁷ 02-02-2005 : *...makes tax relief permanent.*

⁹⁴⁸ George, Lakoff, *Whose Freedom?* op. cit., p.13

plus efficace que les « coupes d'impôts » (« *tax cut* »). Ce n'est pas George W. Bush qui a inventé cette expression⁹⁴⁹ même si c'est largement lui qui en fera l'utilisation la plus intensive. Clinton et Obama l'emploieront également beaucoup et même davantage que Ronald Reagan ou George H. Bush (Annexe 9). Ceci est assez révélateur de la rhétorique ambiguë des deux présidents démocrates sur le rôle de l'État.

Dans son discours sur l'état de l'Union de 1995, face au Congrès majoritairement républicain, Bill Clinton « applaudit le désir des représentants de se débarrasser des réglementations coûteuses et inutiles » pour rajouter immédiatement une liste de domaines dans lesquels « certaines réglementations » ont apporté une plus grande sécurité :

I applaud your desire to get rid of costly and unnecessary regulations. But when we deregulate, let's remember what national action in the national interest has given us: safer food for our families, safer toys for our children, safer nursing homes for our parents, safer cars and highways, and safer workplaces, cleaner air, and cleaner water. Do we need common sense and fairness in our regulations? You bet we do.

State of the Union Message, 24 janvier 1995

La conclusion est significative de l'approche centriste de Clinton : il faut des réglementations qui soient justes et de bon sens. Tout comme son homologue démocrate, Barack Obama souligne le rôle important de l'État dans certains domaines limités : l'armée, l'éducation, les transports, la recherche, la santé (Medicaid, Medicare), ou l'assurance chômage.

I believe the free market is the greatest force for economic progress in human history. But here's the thing. I also agree with our first Republican President, a guy from my home State, a guy with a beard, named Abraham Lincoln. And what Lincoln said was that through our Government, we should do together what we cannot do as well for ourselves. That's the definition of a smart Government.

And that's the reason why we have a strong military, to keep us safe, [...]

That's why we have public schools to educate our children. [...]

It's one of the reasons that we've laid down railroads and highways. We can't build a highway for ourselves. [.../...] The Internet, GPS, all those things were created by us together, not by ourselves. It's the reason why we contribute to programs like Medicare and Medicaid and Social Security and unemployment insurance. Because we understand that no matter how responsibly we live our lives, we know that eventually we're going to get older. We know that at any point, one of us might face hard times or bad luck or a crippling illness or a layoff. And the idea that together we build this safety net, this base of support, that allows all of us to take risks and to try new things, and maybe try—get a new job—because we know that there's this base that we can draw on.

So these investments—in things like education and research and health care—they haven't been made as some grand scheme to redistribute wealth from one group to another. This is not some socialist dream. They have been made by Democrats and Republicans for generations, because they benefit all of us and they lead to strong and durable economic growth. That's why we've made these investments.

Remarks at Florida Atlantic University in Boca Raton, Florida, 10 avril 2012

C'est ce qu'il appelle l'« État intelligent » (« *smart government* »), en reprenant la définition d'un autre président dont il rappelle sa proximité (« *a guy from my home state* ») et qui est aussi le « premier président républicain ». Avec cette définition, le président marque les contours d'un gouvernement limité, qui « fait pour nous ce qu'on ne peut pas faire pour nous-

⁹⁴⁹ La première utilisation de l'expression « *tax-relief* » remonte à un discours de Calvin Coolidge le 21 juin 1926, qui dit « *It would be unfortunate to raise hopes of further tax relief until we are sure that the state of our finances justifies it.* ». Disponible sur: ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=404&st=&st1=><. [Date de consultation : 01-05-2013].

mêmes ». A cela s'ajoute un changement très significatif, l'État (« *government* ») n'est dans le discours du président non plus un « *it* » ou un « *they* » mais un « *we* » inclusif.

Toutefois, dans le même temps, dans son discours sur l'état de l'Union de 2012 Obama éprouve le besoin de souligner qu'il « a approuvé moins de régulations les trois premières années de sa présidence que son prédécesseur républicain ne l'avait fait », et de rajouter qu'il « avait ordonné que chaque agence fédérale élimine les règles qui n'ont pas de sens » (24-01-2012)⁹⁵⁰. Même dans le contexte de la crise financière, et alors que George W Bush et Barack Obama prennent tous deux des mesures interventionnistes, la rhétorique qui prévaut est celle d'une intervention de l'État limitée au travers de mesure qui sont faites pour aider le marché. Ainsi George W. Bush se veut rassurant : « le rôle de l'État sera limité et temporaire » dit-il le 14 octobre 2008 dans un discours sur l'économie, « ces mesures n'ont pas pour but de prendre contrôle du marché mais de le préserver » (14-10-2008)⁹⁵¹. Et même Barack Obama parle de « régulations raisonnables pour empêcher une autre crise » mais aussi « pour encourager une compétition équitable » (20-01-2015)⁹⁵². On le voit, s'il existe des différences entre les conceptions républicaines et démocrates du rôle de l'État, la tendance rhétorique est d'insister sur les limites de ce rôle à tel point que les discours se ressemblent souvent étrangement.

C'est dans ce contexte idéologique que Clinton et Obama se sont attaqués à un des sujets les plus controversés de la politique américaine: la réforme du système de santé. Depuis plus de 30 ans, les présidents s'accordent tous sur un point : le besoin de réformer le système principalement en raison de son coût astronomique qui est en constante augmentation. Les différences rhétoriques sur ce sujet majeur du point de vue de la liberté sont flagrantes et révélatrices. Pour les deux présidents républicains, il s'agit de mettre d'abord en avant la liberté de choisir. Pour George H. Bush, aller vers un « système nationalisé », c'est « restreindre le choix des patients de pouvoir choisir un médecin et forcer l'État à rationner les services de façon arbitraire », ce qui aurait pour conséquence « des patients qui font de longues queues, des services indifférents et un fardeau de nouveaux impôts » (28-01-1992)⁹⁵³. Pour Bush fils, le problème est avant tout celui du coût que ne résoudrait pas un « système nationalisé [qui] impose (« *dictates* ») la couverture [de santé] et rationne les soins » (28-01-2003)⁹⁵⁴. Pour les

⁹⁵⁰ 24-01-2012 : *I've approved fewer regulations in the first 3 years of my Presidency than my Republican predecessor did in his. I've ordered every Federal agency to eliminate rules that don't make sense.*

⁹⁵¹ 14-10-2008 : *...the Government's role will be limited and temporary, and they will make clear that these measures are not intended to take over the free market, but to preserve it.*

⁹⁵² 20-01-2015 : *We believed that sensible regulations could prevent another crisis, shield families from ruin, and encourage fair competition*

⁹⁵³ 28-01-1992 : *And we can move toward a nationalized system, a system which will restrict patient choice in picking a doctor and force the Government to ration services arbitrarily. And what we'll get is patients in long lines, indifferent service, and a huge new tax burden.*

⁹⁵⁴ 28-01-2003 : *Yet for many people, medical care costs too much, [...]These problems will not be solved with a nationalized health care system that dictates coverage and rations care.*

deux présidents républicains, la solution consiste à réformer le système privé de santé en réduisant les coûts car, c'est « le système qui offre la meilleure qualité de soin au monde » (« *the best quality health care* ») (28-01-1992, 20-01-2004)⁹⁵⁵. L'objectif de George W. Bush, c'est avant tout que « les Américains puissent choisir et s'offrir une couverture de soins de santé qui correspond le mieux à leurs besoins » (20-01-2004)⁹⁵⁶, en réduisant les coûts, et notamment en s'attaquant aux procédures légales « frivoles » dans le domaine de la responsabilité médicale (28-01-2003)⁹⁵⁷.

Pour Bill Clinton, c'est l'accès aux soins qui est l'objectif principal (23-01-1996, 27-01-2000)⁹⁵⁸, avec une implication plus grande de l'État présentée non pas comme une augmentation d'impôts mais « des investissements vitaux dans les soins de santé » (27-01-2000)⁹⁵⁹. Cet accès, s'il est mentionné par George W. Bush, n'est qu'un objectif secondaire par rapport à la liberté de choisir. L'un des raisons de l'échec de sa réforme de santé est peut-être qu'elle a été avant tout présentée en termes de limite des libertés puisque c'est l'expression « *employer mandate* », c'est-à-dire « une obligation pour les employeurs » qui a été utilisée pour critiquer cette réforme, un terme que Clinton reprend lui-même dans son discours sur la santé devant le Congrès du 22 septembre 1993, en contrastant cette obligation avec « l'équité » et la « responsabilité » (22-09-1993)⁹⁶⁰. C'est aussi en utilisant une des quatre libertés de Roosevelt que Clinton essaie de justifier la nécessité de sa réforme : « la liberté des Américains de vivre sans la peur que leur système de santé national ne soit plus là pour eux quand ils en ont besoin » (22-09-1993)⁹⁶¹, une peur sans doute pas assez convaincante en période de forte croissance et de prospérité économique.

Barack Obama choisit également de parler de sa réforme en termes d'accès à la couverture médicale : « je n'ai pas choisi de m'attaquer à ce sujet parce que c'était bon politiquement » mais « à cause des histoires que j'ai entendues d'Américains avec des problèmes médicaux antérieurs (« *preexisting conditions* ») [.../...] à qui on a refusé la

⁹⁵⁵ 28-01-1992 : *Or we can reform our own private health care system, which still gives us, for all its flaws, the best quality health care in the world*, 20-01-2004 : *... we will preserve the system of private medicine that makes America's health care the best in the world.*

⁹⁵⁶ 20-01-2004 : *On the critical issue of health care, our goal is to ensure that Americans can choose and afford private health care coverage that best fits their individual needs*

⁹⁵⁷ 28-01-2003 : *No one has ever been healed by a frivolous lawsuit. I urge the Congress to pass medical liability reform.*

⁹⁵⁸ 23-01-1996 : *We have to do more to make health care available to every American.* 23-01-1996 : *... access to health care*, 27-01-2000 : *From my first days as President, we've worked to give families better access to better health care. We also have to make needed investments to expand access to mental health care*

⁹⁵⁹ 27-01-2000 : *We can make these vital investments in health care*

⁹⁶⁰ 22-09-1993 : *Some call it an employer mandate, but I think it's the fairest way to achieve responsibility in the health care system*

⁹⁶¹ 22-09-1993 : *And now it is our turn to strike a blow for freedom in this country, the freedom of Americans to live without fear that their own Nation's health care system won't be there for them when they need it.*

couverture de santé » (27-01-2010)⁹⁶², mais il s'assure aussi de présenter sa réforme en termes de liberté de choix pour les assurés comme pour les petites entreprises qui « auront l'occasion de choisir un plan d'assurance de santé abordable dans un marché compétitif ». (27-01-2010)⁹⁶³. Il se présente également comme l'héritier de figures présidentielles du passé, qui se trouvent bien entendu être républicaines comme Théodore Roosevelt « qui le premier avait appelé à une réforme », (24-02-2009, 09-09-2009)⁹⁶⁴, ou Abraham Lincoln dont il reprend la définition de l'État pour rassurer que sa « loi de santé repose sur un marché privé réformé et non pas sur un plan de l'État » (24-01-2012)⁹⁶⁵. Dans son discours sur la réforme de santé devant le Congrès en 2009, il reprend également la formule de ses prédécesseurs, notamment républicains qui considèrent tous, au moins depuis Reagan que « l'État ne peut pas, et ne doit pas, résoudre tous les problèmes » et « qu'il y a des exemples où les gains en sécurité de l'action gouvernementale ne vaut pas les restrictions qu'elle ajoute à nos libertés ». Mais il ajoute aussitôt que « le danger de trop d'État va de pair avec le péril de trop peu d'État » et sans « la main qui façonne une politique sage, les marchés peuvent s'effondrer, les monopoles étouffer la concurrence, et les gens fragiles être exploités »

You see, our predecessors understood that government could not, and should not, solve every problem.

They understood that there are instances when the gains in security from government action are not worth the added constraints on our freedom. But they also understood that the danger of too much government is matched by the perils of too little, that without the leavening hand of wise policy, markets can crash, monopolies can stifle competition, the vulnerable can be exploited.

[...] a belief that in this country, hard work and responsibility should be rewarded by some measure of security and fair play, and an acknowledgment that sometimes government has to step in to help deliver on that promise

We are the only democracy—the only advanced democracy on Earth—the only wealthy nation that allows such hardship for millions of its people.

Address Before a Joint Session of the Congress on Health Care Reform, 09 septembre 2009

Bien entendu, la peur d'un « marché qui s'effondre » a d'autant plus de chances de trouver un écho qu'on se situe après la crise financière de 2008. C'est ce contexte qui rend très concrète la menace contre le rêve américain « qui récompense le travail dur et la responsabilité ». Le président reprend également une version inversée de l'exceptionnalisme américain : c'est la seule démocratie avancée sur terre qui permet autant d'épreuves à des millions de gens⁹⁶⁶.

⁹⁶² 27-01-2010 : *I didn't choose to tackle this issue [...] because it was good politics. [Laughter] I took on health care because of the stories I've heard from Americans with preexisting conditions [...] who've been denied coverage*

⁹⁶³ 27-01-2010 : *It would give small businesses and uninsured Americans a chance to choose an affordable health care plan in a competitive market.*

⁹⁶⁴ 24-02-2009 : *But I also know that nearly a century after Teddy Roosevelt first called for reform, 09-09-2009 : It has now been nearly a century since Theodore Roosevelt first called for health care reform*

⁹⁶⁵ 24-01-2012 : *I'm a Democrat, but I believe what Republican Abraham Lincoln believed (.../...) That's why our health care law relies on a reformed private market, not a Government program.*

⁹⁶⁶ Robert C. Rowland, Robert C., « Barack Obama and the Revitalization of Public Reason », *Rhetoric & Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p.704.

Enfin, le président place également sa réforme dans la tradition des principes qui ont conduit à la création de *Medicare*, l'assurance santé gérée par le gouvernement des États-Unis au bénéfice des personnes de plus de 65 ans et qui est extrêmement populaire, même par ceux qui s'opposent à la réforme d'Obama.

More than four decades ago, this Nation stood up for the principle that after a lifetime of hard work, our seniors should not be left to struggle with a pile of medical bills in their later years. That's how Medicare was born, and it remains a sacred trust that must be passed down from one generation to the next. And that is why not a dollar of the Medicare trust fund will be used to pay for this plan.

Address Before a Joint Session of the Congress on Health Care Reform, 09 septembre 2009

L'urgence de la réforme du système de santé, c'est d'ailleurs « la meilleure façon de renforcer Medicare pour des années » (24-02-2009)⁹⁶⁷. On le voit, Barack Obama tente de trouver un véritable équilibre à travers une rhétorique de « l'État intelligent » qui reprend une bonne partie des arguments républicains, les nuancant par un rééquilibrage vers une vision plus positive du rôle de l'État.

*

La liberté est donc bien la valeur centrale du discours de la vertu puisqu'elle est à la fois le signe de la bénédiction de Dieu qui en a fait don à l'Amérique et de la capacité du peuple américain à avoir su fructifier ce don, et à la transmettre au reste du monde, à l'image de la parabole biblique des talents⁹⁶⁸. Cette liberté est généralement présentée en termes ambigus, souvent abstraits, principalement par le biais d'allégories, de personnification et de métaphores diverses qui permettent le consensus. Il est très significatif que la seule évocation concrète de la liberté soit celle de la liberté des marchés et des échanges économiques. Celle-ci reflète en effet une croyance nationale partagée que l'on peut qualifier de mythique car si des variations existent, elles ne remettent pas en cause le caractère sacré d'un récit qui fait le lien entre liberté fondamentale et liberté économique. Il s'agit là encore d'un héritage de la présidence de Ronald Reagan. Malgré ce que déclarait le commentateur politique E. J. Dionne dans un article du *Washington Post*⁹⁶⁹ qui analysait le premier discours d'inauguration de Barack Obama en janvier 2009, on n'assiste pas à un renversement de la révolution reaganienne. Malgré une certaine inflexion rhétorique, en grande partie dûe à la crise, c'est toujours un modèle conservateur d'une liberté principalement définie en termes économiques de marché et de libre échange qui domine les discours des présidents démocrates comme républicains.

⁹⁶⁷ 24-02-2009 : *Health care reform cannot wait, it must not wait, and it will not wait another year. Comprehensive health care reform is the best way to strengthen Medicare for years to come.*

⁹⁶⁸ La parabole des talents illustre l'obligation pour les chrétiens de ne pas gâcher leurs dons reçus de Dieu et de s'engager, même s'il y a risque, à faire grandir le royaume de Dieu dans Matthieu 25:14-30 et Luc 19 :11-27.

⁹⁶⁹ E. J. Dionne Jr., « Obama's Vision: Old, True and Radical », *The Washington Post*, 22 janvier 2009.

Chaque président adapte bien entendu son discours de la vertu à sa philosophie, sa politique et au contexte dans lequel il évolue. Notre analyse montre qu'il existe un certain nombre de ruptures du discours dont la plus marquée et la plus visible est certainement celle de George W. Bush. Sa rhétorique se distingue en effet par une religiosité importante fondée sur un dualisme prophétique absolu, qui emprunte pour partie au récit de la guerre froide, et sur un langage de certitude. Il offre également une vision d'un leadership plus dominant et justifié par une liberté à la fois ambiguë et mythifiée comme argument central à sa politique. Barack Obama, lui, se différencie par un discours qui se veut précisément en rupture avec celui de son prédécesseur. Il met en avant un leadership prudent, et utilise moins de rhétorique religieuse et la fonde davantage sur une jérémiade de repentance, d'espoir et de renouveau, avec un langage moins allégorique. Il met en avant un discours d'humilité, notamment dans sa relation au reste monde, et développe la vision d'une mission par l'exemple et d'une liberté encadrée par « un État intelligent ».

Toutefois, d'autres ruptures moins évidentes apparaissent également. Ainsi, la rupture principale effectuée par Bill Clinton est la fusion d'éléments du langage conservateur, et particulièrement reaganien⁹⁷⁰, avec des thèmes reflétant des valeurs plus typiquement progressistes comme la diversité, la mission par l'exemple ou un leadership circonscrit. Au delà même d'une stratégie politique visible après la défaite aux élections de mi-mandat, il reprend une vision de la liberté, mais aussi de l'espoir et du renouveau optimiste, définis d'abord en termes de liberté économique, y compris du libre échange, malgré l'opposition de son électorat traditionnel. Il développe également le cycle de religiosité présidentielle, pour reprendre le terme de Denis Lacorne⁹⁷¹, commencé sous Carter et amplifié par Reagan, en assumant un rôle sacerdotal fondé sur l'empathie et la repentance qui fusionne le modèle progressiste du Parent Nourricier de Lakoff avec un rôle plus conservateur de grand prêtre national ou bien encore aussi en utilisant la métaphore de la Nouvelle Alliance pour présenter sa politique centriste de troisième voie.

Enfin, si George H. Bush se place dans une certaine continuité avec son prédécesseur sur le plan des valeurs, il se différencie par une rupture dans l'importance même qu'il donne à la place du discours et de la communication dans sa politique. C'est ce qu'a très bien montré Robert Schlesinger à travers ses entretiens avec les anciennes plumes du président. C'est ainsi que Mark Davis se souvient du manque d'accès au président et d'une certaine négligence dans le traitement de l'équipe des écrivains de discours qui lui font conclure que c'était « la

⁹⁷⁰ D'après le politologue Jason Edwards, Clinton a même utilisé un langage plus proche de celui de Reagan que son prédécesseur George H. Bush, notamment en ce qui concerne le leadership, dans Jason A. Edwards, « The Peacekeeping Mission - Bringing Stability to a Chaotic Scene », *Communication Quarterly*, 2011, Vol. 59, N° 3, p.350.

⁹⁷¹ Denis Lacorne, *De la religion en Amérique : Essai d'histoire politique*, 2007, Editions Gallimard, p.190

démonstration visible que l'administration Bush tenait moins que celle de son prédécesseur à la communication publique »⁹⁷². C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la remarque du président à son équipe d'écrivains : « Je ne suis pas Ronald Reagan »⁹⁷³. Il n'aura pour autant pas réussi à marquer sa présidence par un récit original et nouveau malgré des circonstances historiques exceptionnelles. Il a par exemple manqué l'occasion de la chute du mur le 9 novembre 1989 pour faire un discours fort qui déclare la fin de la guerre froide et construit un nouveau récit⁹⁷⁴. C'est ce qui explique que sa rhétorique ressemble davantage à une adaptation des discours de guerre froide et des discours reaganiens aux circonstances historiques.

D'un point de vue d'influence, c'est bien Ronald Reagan, davantage même que la guerre froide qui est le point de rupture rhétorique majeur qui va marquer le discours des trois dernières décennies. Car malgré les différences que nous avons soulignées, le discours de la vertu des présidents de la période post-guerre froide se caractérise d'abord par une grande continuité qui structure un récit remarquablement cohérent sur l'ensemble de la période, dont les ruptures ne sont finalement que des interprétations différentes de la même histoire. Cette histoire, c'est essentiellement celle d'une nation sacrée dont l'exceptionnalisme est fondé sur sa vertu à garder une liberté donnée par Dieu et dont la mission est de diffuser cette liberté divine au reste du monde. Elle constitue les invariants de la mythologie nationale que doivent transmettre les présidents.

Le discours de la vertu n'est toutefois qu'un aspect du récit mythique car pour avoir du sens, cette vertu doit s'incarner dans une action concrète. Si la croyance en Dieu et en sa bénédiction divine caractérise un certain déterminisme, notamment dans une culture protestante encore dominée par le concept de prédestination calviniste, le don divin de la liberté implique, lui, au contraire, le libre arbitre et un devoir de façonner le monde. Ainsi, en 2001, George W. Bush rappelle que « nous ne sommes pas l'auteur de cette histoire », c'est-à-dire du « grand récit de courage de notre nation », et son « auteur remplit le temps et l'éternité par son dessein » qui « est accompli par notre devoir » (20-01-2001)⁹⁷⁵. Il s'agit là d'une métaphore qui fait de l'histoire un récit qui permet de résoudre le paradoxe entre déterminisme et libre arbitre car si le cadre est donné par Dieu, avec un début et une fin, les pages sont écrites par les américains. Car, comme il le dit à la fin de son second mandat, « En tant qu'Américain, nous croyons dans le pouvoir des individus à déterminer leur destin et à façonner le cours de l'histoire » (28-01-

⁹⁷² Schlesinger, *op. cit.*, p.368

⁹⁷³ *Ibid.*, p.364

⁹⁷⁴ Malgré les conseils de sa plume, Ed Scully, ce n'est en effet que deux semaines plus tard que le président s'adresse à la nation pour parler à l'occasion des fêtes de Thanksgiving dans Schlesinger, *op. cit.*, p.375-76.

⁹⁷⁵ 20-01-2001 : [...] *our Nation's grand story of courage and its simple dream of dignity* [...] *We are not this story's author, who fills time and eternity with his purpose. Yet, his purpose is achieved in our duty.*

2008)⁹⁷⁶. Nous avons ici des métaphores de création qui trouvent leurs racines dans la mythologie de la Frontière et de ses « habitants qui voyaient la terre comme quelque chose qui pouvait être façonnée selon leur dessein »⁹⁷⁷. C'est un récit de puissance qui donne à l'auditoire un sentiment de pouvoir et de contrôle en le transformant rhétoriquement en créateurs de son propre destin. Cette rhétorique la puissance est un thème fondateur d'un récit rassurant qui permet au président de dire que les « Américains ne devraient pas avoir peur de l'avenir économique car on a l'intention de le façonner » (31-01-2006)⁹⁷⁸. Le discours de la puissance est donc essentiel au discours de la vertu car seule la puissance permet de garantir la vertu suprême qu'est la liberté et parce qu'elle également le signe de l'exceptionnalisme américain, c'est dire de la bénédiction divine.

⁹⁷⁶ 28-01-2008 : *As Americans, we believe in the power of individuals to determine their destiny and shape the course of history*

⁹⁷⁷ Caldwell, *op. cit.*, p.37

⁹⁷⁸ 31-01-2006 : *Americans should not fear our economic future because we intend to shape it.*

PARTIE 2: LE DISCOURS DE LA PUISSANCE

L'un des effets souvent ignorés de la liberté est qu'elle est génératrice d'un sentiment de puissance. Celle-ci peut se définir comme « la faculté de produire un effet, une capacité et la force ou le caractère qui en résulte »¹. Etre libre, c'est en effet pouvoir choisir son destin et, comme le souligne l'historien Michael Foley, riches ou pauvres, les Américains se voient d'abord comme les « principaux architectes de leur position »². C'est cette croyance qu'affirme George H. Bush quand il dit « la liberté et le pouvoir de choisir sont les droits de naissance de chaque Américain » (29-01-1991)³. On peut d'ailleurs noter qu'en anglais, le mot « *power* » désigne à la fois la puissance et le pouvoir, c'est-à-dire l'autorité d'agir, ce qui implique bien entendu l'existence d'un certain libre arbitre. Ce libre arbitre peut sembler en contradiction avec l'affirmation d'une omnipotence divine telle qu'on peut la trouver, par exemple, dans le discours prophétique de George W. Bush, ou encore dans l'idée partagée par tous les présidents de l'inéluctabilité de la liberté économique et de la prospérité. Il s'agit là d'un paradoxe du récit mythique national américain qui trouve ses racines dans les querelles théologiques protestantes entre, d'un côté, les défenseurs du concept calviniste de prédestination et de Salut par la grâce, et de l'autre, les tenants d'une certaine autonomie de la volonté, qui s'incarne notamment dans l'acte de conversion au centre de la croyance évangélique⁴. Le rejet du déterminisme, social ou divin, fait partie d'une longue tradition de pensée aux États-Unis, qu'il s'agisse de l'influence de certains groupes protestants comme les Quakers⁵, ou de philosophes comme Ralph Waldo Emerson dont l'essai « *Self Reliance* » demeure un objet d'étude à l'école et à l'université. Il n'est pas étonnant que cette tension apparaisse dans une rhétorique présidentielle qui doit à la fois réaffirmer la place providentielle et exceptionnelle de l'Amérique, mais aussi exprimer l'impératif de liberté individuelle, du libre arbitre et du devoir de façonner le monde.

Dans son premier discours d'investiture, George W. Bush évoque « le grand récit de courage de notre nation », dont « nous ne sommes pas l'auteur » [...] car celui-ci « remplit le

¹ Définition du CNRTL. Disponible sur : > <http://www.cnrtl.fr/definition/puissance><. [Date de consultation : 04-11-2012].

² Michael Foley, *American Credo: the Place of Ideas in U.S. Politics*, 2007, Oxford University Press, p.71

³ 29-01-1991 : *Freedom and the power to choose [...] are the birthright of every American.*

⁴ Jean-François Colosimo note ainsi que l'évangélisme du Second Réveil (1790-1840) « reconnaît une certaine autonomie à la volonté (ce que l'orthodoxie réformée ne peut manquer de percevoir comme une restauration, en tout ou partie, du salut par les œuvres, de la sainteté personnelle et du pardon illimité) », Jean-François Colosimo, *Dieu est américain: de la théo-démocratie aux États-Unis*, 2012, Fayard, p.99.

⁵ Mark Ferrara, *Barack Obama and the Rhetoric of Hope*, 2013, McFarland, p.113.

temps et l'éternité par son dessein » (20-01-2001)⁶. Le président utilise ici une métaphore qui fait de l'histoire un récit qui implique l'existence d'une structure linéaire, avec un début et une fin, un auteur, qui est Dieu, et une certaine inévitabilité dans le déroulement des événements⁷. Mais dans le même discours, Bush accorde néanmoins une responsabilité aux Américains qui sont des agents de la volonté divine puisqu'il ajoute immédiatement que celle-ci est « accomplie dans notre devoir » (20-01-2001)⁸. Dans un discours adressé aux invalides de guerre en 2010, Barack Obama emploie cette même métaphore du récit, mais en faisant cette fois-ci des vétérans les auteurs qui « ont écrit leur propre chapitre dans le récit de l'Amérique » et en affirmant la « confiance que notre destin n'est jamais écrit pour nous, mais qu'il est écrit par nous » et que « nous écrivons le prochain chapitre de la vie du pays que nous aimons » (02-08-2010)⁹. Dieu n'est pas pour autant absent, car c'est Lui qui « nous demande de façonner un destin incertain » et c'est cela qui est la « source de notre confiance » (20-01-2009)¹⁰. De la même façon, pour George H. Bush, c'est clairement « le Dieu-Tout-Puissant qui a accordé à chacun d'entre nous le libre arbitre » (25-04-1991)¹¹. Nous avons donc ici deux propositions philosophiques ou théologiques différentes : celle de George W. Bush pour qui les Américains sont d'abord des instruments de Dieu qui ont le devoir d'écrire Son récit, et celle de son père, George H. Bush ou de Barack Obama pour qui Dieu a donné aux Américains les instruments qui leur permettent d'écrire leur propre histoire. Il y a dans ces deux visions des degrés de liberté différents mais avec, dans les deux cas, un transfert du pouvoir divin. D'ores et déjà, on peut faire l'hypothèse que la rhétorique de George W. Bush reflète davantage la force et la puissance de l'Amérique puisque, pour lui, c'est Dieu qui garantit le déroulement du récit et les actions de l'Amérique ne sont que le reflet de Sa volonté. À la fin de son mandat, toutefois, le président George W. Bush souligne davantage sa croyance « en tant qu'américain » dans le « pouvoir des individus à déterminer leur destin et à façonner (« *shape* ») le cours de l'histoire », sans doute aussi dans un contexte d'échec de la guerre en Irak (28-01-2008)¹². Or, la capacité de façonner le monde est un thème récurrent du mythe américain pour parler de la puissance à la fois sur le plan collectif, en tant que nation, et sur le plan individuel.

⁶ 20-01-2001 : *...our Nation's grand story of courage and its simple dream of dignity [...] We are not this story's author, who fills time and eternity with his purpose. Yet, his purpose is achieved in our duty.*

⁷ Jonathan Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric: The Persuasive Power of Metaphor*, 2011, Palgrave Macmillan, p.261

⁸ 20-01-2001 : *Yet, his purpose is achieved in our duty.*

⁹ 08-02-2010 : *...they have written their own chapter in the American story. [...] The confidence that our destiny is never written for us, it's written by us. [...] we write the next proud chapter in the life of the country we love.*

¹⁰ 20-01-2009 : *This is the source of our confidence, the knowledge that God calls on us to shape an uncertain destiny*

¹¹ 25-04-1991 : *Almighty God has granted each of us free will*

¹² 28-01-2008 : *As Americans, we believe in the power of individuals to determine their destiny and shape the course of history*

Le pouvoir de façonner le monde.

Le mot « *shape* » est un verbe d'action qui peut signifier à la fois « former, modeler, sculpter, façonner ». C'est une métaphore de création très courante dans la bible tout comme dans les discours présidentiels¹³. Le sujet en est toujours la nation, parfois par le biais du « nous » inclusif de la communauté nationale, tandis que son objet, lui, peut varier. Cela peut être la guerre en Irak, comme quand George W. Bush déclare qu'« à ce jour, à cette heure, il est toujours en notre pouvoir de *façonner* le résultat de cette bataille » (23-01-2007)¹⁴. C'est parfois « le monde » que seuls les États-Unis ont « la capacité », « la possibilité et la responsabilité de *façonner* », chez Clinton ou Obama (19-01-1999, 24-02-2009)¹⁵. Cette métaphore de création présente l'avantage de faire le lien entre l'exceptionnalisme du présent et une projection vers le futur : « nous sommes *la* nation qui peut façonner l'avenir », déclare ainsi George H. Bush en 1991 (29-01-1991)¹⁶, ce qui permet aussi de mettre en valeur l'espace national et le temps présent, dont on dramatise les enjeux pour donner une valeur supplémentaire à l'action politique. C'est exactement ce que fait Bill Clinton en 1999 quand il dit que « le XXI^e siècle sera *façonné* de bien des façons par les décisions que nous prenons ici et maintenant » (19-01-1999)¹⁷. Le contrôle du temps est une autre facette de la croyance dans une forme de toute puissance. C'est également en se tournant vers les accomplissements passés qu'on peut renouveler la croyance en la capacité présente à changer le monde. Ainsi Barack Obama affirme que « l'histoire nous rappelle qu'à chaque moment de bouleversement et de transformation économique, cette nation a répondu avec de l'action courageuse et de grandes idées » que le président illustre par les exemples les plus variés, depuis la construction d'« autoroutes », à l'envoi d'« un Américain sur la Lune » à l'« explosion technologique qui continue de façonner notre monde » (24-02-2009)¹⁸. L'histoire n'est pas vue comme une contrainte mais comme un moteur de l'action car comme le concluent François Durpaire et Thomas Snégaroff, si le mot « histoire » est une occurrence fréquente des discours présidentiels, « *la vision américaine de l'histoire privilégie la dynamique* » car ce « *n'est pas le passé mais ce qui deviendra le présent.*

¹³ On trouve cette idée dans de nombreux passages bibliques : avec par exemple la parabole du potier dans l'Ancien Testament dans Esaïe 29 : 16, 64 : 7, et surtout dans Jérémie 18 et 19, ou encore la parabole de l'ouvrier (Dieu) et de son ouvrage (l'homme) dans Romains 9 : 20.

¹⁴ 23-01-2007 : *...on this day, at this hour, it is still within our power to shape the outcome of this battle.*

¹⁵ 19-01-1999 : *You know, no nation in history has had the opportunity and the responsibility we now have to shape a world that is ...* 24-02-2009 : *For in our hands lies the ability to shape our world for good or for ill.*

¹⁶ 29-01-1991 : *We are the Nation that can shape the future,*

¹⁷ 19-01-1999 : *...a 21st century shaped in so many ways by the decisions we make here and now*

¹⁸ 24-02-2009 : *For history tells a different story. History reminds us that at every moment of economic upheaval and transformation, this Nation has responded with bold action and big idea [...] led to a nation of highways, an American on the Moon, and an explosion of technology that still shapes our world*

Il ne s'agit pas de dresser des bilans mais de projeter la manière dont le futur jugera l'action présente »¹⁹.

C'est aussi un moyen d'affirmer l'une des fonctions du mythe national : rassurer les citoyens en leur offrant un discours qui fait le lien entre liberté et un sentiment de pouvoir et de contrôle qui peut être résumé par le mot anglais « *empowerment* », et qui répond à la dimension anxieuse de la liberté. Ainsi George W. Bush déclare dans son second discours d'investiture : « En faisant de chaque citoyen un agent de son propre destin, on donnera à chaque américain la possibilité d'une plus grande liberté de vivre à l'abri du besoin et de vivre à l'abri de la peur » (20-01-2005)²⁰. Un tel discours de confiance peut toutefois aussi perdre toute crédibilité a posteriori quand il se brise sur la réalité d'une crise économique à venir, quand par exemple le président dit en 2006 que « les Américains ne devraient pas avoir peur de l'avenir économique car on a l'intention de le *façonner* » (31-01-2006)²¹.

Cette confiance en l'avenir exprimée par la capacité de façonner la réalité n'est pas propre à George W. Bush. Elle est même une constante des discours présidentiels post-guerre froide. Ainsi son prédécesseur, Bill Clinton, utilise-t-il des termes similaires quand il affirme en 1998 qu'« on doit façonner l'économie mondiale et ne pas se dérober devant elle » (27-01-1998)²², ou encore dans son premier discours d'investiture, dans lequel il déclare qu'il faut « saisir les opportunités qu'offre ce nouveau monde » qui naît de la fin de la guerre froide. L'action semble inéluctable : « nous ne devons pas reculer devant les défis [de ce monde] » et nous « devons travailler pour façonner le changement, de peur qu'il nous engloutisse » (20-01-1993)²³. Ce qui est mis en avant, c'est un discours de la puissance destiné à « un peuple libre » qui, « à l'aube d'un XXI^e siècle », « doit choisir de façonner les forces de l'âge de l'information et d'une société mondialisée, et libérer le potentiel illimité de toute notre population » (20-01-1997)²⁴. Les Américains « doivent être des façonneurs du monde, pas des observateurs, car si nous n'agissons pas maintenant, le moment passera », dit-il encore (04-02-1997)²⁵. On retrouve là aussi l'idée de l'urgence à agir et une dramatisation des enjeux. En 2000, Clinton appelle même à « façonner une révolution américaine du XXI^e siècle » et à « être maintenant, comme

¹⁹ François Durpaire (dir.), Thomas Snégaroff (dir.), *L'Unité Réinventée, les présidents américains face à la nation*, 2008, Ellipses, p.293-4.

²⁰ 20-01-2005 : *By making every citizen an agent of his or her own destiny, we will give our fellow Americans greater freedom from want and fear and make our society more prosperous and just and equal.*

²¹ 31-01-2006 : *Americans should not fear our economic future because we intend to shape it.*

²² 27-01-1998 : *We must shape this global economy, not shrink from it*

²³ 20-01-1993 : *We will not shrink from the challenges nor fail to seize the opportunities of this new world. [...] We will work to shape change, lest it engulf us*

²⁴ 20-01-1997 : *At the dawn of the 21st century, a free people must now choose to shape the forces of the information age and the global society, to unleash the limitless potential of all our people*

²⁵ 04-02-1997 : *We must be shapers of events, not observers, for if we do not act, the moment will pass*

on l'était au début, une nouvelle nation » (27-01-2000)²⁶. En d'autres termes, il demande d'abolir le temps, et de créer un nouveau moment fondateur en donnant une sorte de jeunesse éternelle à la nation, comme si l'Amérique pouvait braver les contraintes historiques et temporelles. Barack Obama ramène également son auditoire aux temps fondateurs de l'Amérique pour mieux en souligner l'exceptionnalisme car c'est « la première nation à être fondée au nom d'une idée : [celle] que chacun d'entre nous mérite la chance de façonner son destin » (25-01-2011)²⁷.

La persistance dans les discours présidentiels de la période post-guerre froide de ces métaphores de création est significative d'une vision qui fait écho aux métaphores de voyage, et à la mythologie de la Frontière et de ses « habitants qui voyaient la terre comme quelque chose qui pouvait être façonnée selon leur dessein »²⁸. De même, aujourd'hui, c'est le monde qui peut être façonné selon le dessein de l'Amérique. Pour le chercheur en relations internationales Andrew Bacevich, il s'agit même pour les Américains de « refaire le monde à leur image », une croyance « enracinée dans l'idée que ce que nous avons, c'est ce qu'ils veulent et ce dont ils ont besoin et que notre but, c'est de le leur donner »²⁹. En cela, l'Amérique se substituerait tout simplement à Dieu.

Le résultat de cette philosophie est un interventionnisme justifié par un discours moral. Ne pas agir pour le bien et ne pas partager les bénédictions de Dieu est égoïste et ignore la volonté divine. L'interventionnisme des États-Unis dans le monde est d'ailleurs la caractéristique de la politique américaine depuis Roosevelt. Comme le notent François Durpaire et Thomas Snégaroff dans leur conclusion, « *Malgré l'évidence de la rupture fondamentale avec les origines, les discours des présidents sur l'état de l'Union s'attachent tous à inscrire l'interventionnisme dans le système des valeurs originales des États-Unis* »³⁰. L'intervention peut être militaire, économique, politique, culturelle mais « le résultat est souvent le même : étendre (ou imposer) le style de vie américain dans l'intérêt national »³¹. Cet interventionnisme est justifié à la fois par une rhétorique de la vertu, qui inclut l'exceptionnalisme et bien entendu par une rhétorique de la puissance.

Même dans les discours de Barack Obama, dont la politique étrangère est fondée sur le désengagement militaire et un rééquilibrage vers davantage de diplomatie et de négociations, le recours à une intervention armée n'est pas pour autant exclue. Malgré son aversion à engager

²⁶ 27-01-2000 : *Now, we must shape a 21st century American revolution [...] We must be now, as we were in the beginning, a new nation,*

²⁷ 25-01-2011 : *...we are the first nation to be founded for the sake of an idea: the idea that each of us deserves the chance to shape our own destiny.*

²⁸ Wilber Caldwell, *American Narcissism: the Myth of National Superiority*, 2006, Algora Publishing, p.37.

²⁹ Andrew Bacevich, « The End of Exceptionalism », *Alworth Center for the Study of Peace and Justice*, The College of St. Scholastica, novembre 2013.

³⁰ Durpaire, Snégaroff, *op. cit.*, p.286.

³¹ Roberta Coles, « Manifest Destiny Adapted for the 1990s' War Discourse-Mission and destiny Intertwined », *Sociology of Religion*, 2002.

les États-Unis dans une nouvelle guerre, il déclare que la force et la puissance militaires sont nécessaires, ne serait-ce que comme moyens de pression, comme lors de son discours devant la nation sur la situation en Syrie en septembre 2013 : « pendant presque sept décennies, les États-Unis ont été le pilier de la sécurité mondiale. Ce qui signifie non seulement forger des accords internationaux, mais aussi les faire appliquer » (10-09-2013)³². Il tente aussi de rassurer, en indiquant que malgré son retrait des troupes et sa volonté de « réduire le nombre d'Américains en danger », « le monde doit savoir que les États-Unis vont continuer à maintenir leur supériorité militaire avec des forces armées plus agiles, plus souples et prêtes à faire face à l'ensemble des contingences et des menaces » (05-01-2012)³³. Et ce qui rend l'Amérique exceptionnelle, ce qui la « distingue » (« *set apart* ») des autres n'est pas « seulement sa puissance », mais aussi « les principes sur lesquels notre Union est fondée », et c'est donc de puissance qu'il s'agit (22-06-2011)³⁴.

La mission par l'action.

Avec la disparition de l'Empire soviétique, on aurait pu s'attendre à une diminution de la rhétorique de la puissance dans la période qui a suivi. Mais il n'en a rien été. Bien au contraire, loin de proposer un autre récit à l'aune d'une nouvelle ère, George H. Bush insiste sur l'idée que l'exceptionnalisme de l'Amérique doit continuer à s'exprimer non seulement dans l'exemplarité morale mais également dans la puissance militaire. Il faut dire, comme le remarque John Judis, que « la fin de la guerre froide a créé les conditions pour finalement réaliser la promesse wilsonienne » d'expansion démocratique et économique des valeurs américaines dans le monde³⁵. Cette expansion se retrouve dans une rhétorique de la mission par l'action qui illustre l'autre aspect de la construction idéologique de cette « projection vers l'extérieur »³⁶ qui définit la rhétorique missionnaire, avec ici une focalisation sur l'intervention extérieure.

La puissance américaine prend une expression concrète dans le premier conflit post-guerre froide d'un monde libre des limites qu'imposait la dissuasion nucléaire. Dans son discours sur l'état de l'Union de 1991, quelques semaines à peine avant le lancement de la guerre du Golfe, le président américain explique que les États-Unis sont « la seule nation qui

³² 10-09-2013 : *My fellow Americans, for nearly seven decades, the United States has been the anchor of global security. This has meant doing more than forging international agreements -- it has meant enforcing them.*

³³ 05-01-2012 : *So yes, our military will be leaner, but the world must know the United States is going to maintain our military superiority with Armed Forces that are agile, flexible, and ready for the full range of contingencies and threats.*

³⁴ 22-06-2011 : *In all that we do, we must remember that what sets America apart is not solely our power, it is the principles upon which our Union was founded*

³⁵ John B. Judis, *The Folly of Empire : What George W. Bush Could Learn from Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson*, 2004, New York Scribner, p.7

³⁶ Sébastien Fath, *Dieu bénisse l'Amérique ! La religion de la Maison-Blanche*, 2004, Seuil, p.185.

peut rassembler les forces de la paix » et qu'il s'agit là du « fardeau du leadership et la force qui ont fait de l'Amérique le flambeau de la liberté » (29-01-1991)³⁷. Autrement dit, pour le premier président de la période post-guerre froide les États-Unis ne peuvent rester un modèle exemplaire que s'ils acceptent d'exercer la force que leur puissance rend indispensable³⁸. Il s'agit de « savoir réagir à notre devoir chez nous et dans le monde », et « diriger la lutte pour étendre les bénédictions de la liberté », car on a « une responsabilité unique de faire le dur travail de la liberté » (29-01-1991)³⁹. C'est donc une question de devoir mais aussi de crédibilité car « personne de doit douter de la crédibilité et du sérieux de l'Amérique », ni de « son endurance » (« *staying power* ») (11-09-1990)⁴⁰. Bill Clinton n'exprime pas de doute sur cette crédibilité quand il explique que « la participation américaine dans la force [militaire au Kosovo] peut donner la confiance nécessaire pour déposer les armes » (13-02-1999)⁴¹. Il renforce les troupes envoyées en Somalie par son prédécesseur car « si on devait partir, [...] notre crédibilité chez nos amis et nos alliés serait gravement endommagée » (07-10-1993)⁴². C'est également un des arguments utilisés pour justifier les frappes en Irak en 1998 (16-12-1998)⁴³. L'exceptionnalisme de la puissance américaine donne aux États-Unis une « responsabilité inévitable de diriger dans ce monde de plus en plus interdépendant » (07-04-1999)⁴⁴, « une responsabilité solennelle de façonner un monde de paix, prospère et démocratique dans le XXI^e siècle » (26-02-1999)⁴⁵. Barack Obama, enfin, y voit la responsabilité d'un bien précieux puisqu'« entre nos mains se trouve la capacité de façonner notre monde pour le bien ou pour le Mal » et c'est à la fois « un formidable fardeau » et un « grand privilège » (24-02-2009)⁴⁶. C'est « la responsabilité qui vient avec notre puissance » et c'est « notre destin de porter le fardeau des défis » du moment (23-09-2010)⁴⁷.

³⁷ 29-01-1991 : *We're the only nation on this Earth that could assemble the forces of peace. This is the burden of leadership and the strength that has made America the beacon of freedom*

³⁸ Coles, *op. cit.*, p.417

³⁹ 29-01-1991 : *...responsive to our duties at home and around the world. For generations, America has led the struggle to [...] extend the blessings of liberty. [...] We have a unique responsibility to do the hard work of freedom*

⁴⁰ 11-09-1990 : *...let no one doubt American credibility and reliability. Let no one doubt our staying power.*

⁴¹ 13-02-1999 : *It's also clear that if there is a real peace, American participation in the force can provide such confidence, [to lay down their arms]*

⁴² 07-10-1993 : *For, if we were to leave today [...] our own credibility with friends and allies would be severely damaged.*

⁴³ 16-12-1998 : *If we turn our backs on his defiance, the credibility of U.S. power as a check against Saddam will be destroyed.*

⁴⁴ 07-04-1999 : *The United States, as the largest and strongest country in the world at this moment - largest in economic terms and military terms - has the unavoidable responsibility to lead in this increasingly interdependent world*

⁴⁵ 26-02-1999 : *...the solemn responsibility to shape a more peaceful, prosperous, democratic world in the 21st century*

⁴⁶ 24-02-2009 : *It is a tremendous burden, but also a great privilege, one that has been entrusted to few generations of Americans. For in our hands lies the ability to shape our world for good or for ill*

⁴⁷ 23-09-2010 : *America has also embraced unique responsibilities that come with our power. It is our destiny to bear the burdens of the challenges that I've addressed: recession and war and conflict*

Cette responsabilité et ce devoir d'action doivent se comprendre, en partie du moins, à la lumière du lien que font les présidents entre la nation, le divin et la morale. On en retrouve une très bonne illustration dans la proclamation d'une journée de prière pour l'opération *Desert Storm* le 1^{er} février 1991 : l'action militaire est alors présentée comme faisant partie des « obligations d'un peuple que [Dieu] a abondamment béni » et c'est parce « le don sacré de la liberté lui a été confié » et lui a « permis de prospérer sous sa majestueuse lumière » que l'Amérique a « la responsabilité de servir de flambeau au monde » mais aussi « d'utiliser sa force et ses ressources pour aider ceux qui souffrent dans les ténèbres de la tyrannie et de la répression » (01-02-1991)⁴⁸. En l'occurrence, la libération du Koweït est un des principaux arguments de la guerre contre Saddam Hussein, un argument à la fois moral et religieux qui est au cœur du récit de la mission par l'action et vient en complément de la mission par l'exemple dont nous avons vu les grandes lignes dans la partie précédente. Dès le début de son mandat, George H. Bush considère très clairement que la « vocation » (« *calling* ») des « hommes et des femmes courageux qui portent l'uniforme » est d'être « les défenseurs et les garants de la liberté » (09-02-1989)⁴⁹. Juste avant le début des hostilités, le président fonde l'assurance de la victoire à venir sur la morale et la foi : « Nous savons que c'est une guerre juste », déclare-t-il, et « nous gagnerons par la volonté de Dieu », et grâce « au soutien des Américains [qui sont] armés de la confiance en Dieu » (28-01-1991)⁵⁰. Citant Abraham Lincoln, le président souligne en même temps une volonté d'humilité, bien éloignée des certitudes du discours prophétique de son fils quelques années plus tard : « Mon souci n'est pas de savoir si Dieu est de notre côté, mais si nous sommes du côté de Dieu », concluant sur sa croyance « ferme au plus profond de son cœur » que « le monde est majoritairement du côté de Dieu » (28-01-1991)⁵¹.

Selon cette même logique, la victoire elle-même exige des prières à Dieu pour exprimer « d'humbles remerciements pour Sa compassion » et le devoir de « louange constante du Dieu Tout-Puissant » et « d'actions de grâce » pour la victoire récente de la coalition dans le Golfe (25-04-1991)⁵². Il y exhorte par ailleurs la nation à « chérir les dons de liberté et de dignité du Créateur », reprenant à nouveau l'argument de la responsabilité d'une « nation si richement

⁴⁸ 01-02-1991 : ...our obligations as a people He has richly blessed [...] Entrusted with the holy gift of freedom and allowed to prosper in its great light, we have a responsibility to serve as a beacon to the world - to use our strength and resources to help those suffering in the darkness of tyranny and repression.

⁴⁹ 09-02-1989 : To the brave men and women who wear the uniform of the United States of America, thank you. Your calling is a high one: to be the defenders of freedom and the guarantors of liberty

⁵⁰ 28-01-1991 : We know that this is a just war. And we know that, God willing, this is a war we will win. [...] we will prevail because of the support of the American people, armed with a trust in God

⁵¹ 28-01-1991 : And said Abraham Lincoln: "My concern is not whether God is on our side, but whether we are on God's side." My fellow Americans, I firmly believe in my heart of hearts that times will soon be on the side of peace because the world is overwhelmingly on the side of God.

⁵² 25-04-1991 : ... humble thanks for His mercy [...] we owe constant praise to Almighty God. [...] Because our dignity and freedom are gifts of our Creator, we have a duty to cherish them. A nation so richly blessed has equally great responsibilities. Indeed, we have recently been reminded that "much will be asked of those to whom much has been given."

bénie », et s'appuyant, sans l'identifier, sur une citation biblique qui dit que « si quelqu'un a beaucoup reçu, on exigera beaucoup de lui »⁵³. Parfois, George H. Bush peut aller plus loin dans le rapport entre l'intervention militaire et Dieu. Ainsi il conclut son discours à la Nation sur la situation en Somalie en 1992 en assurant aux forces militaires qu'elles font le « travail de Dieu », pour affirmer ensuite « qu'on n'échouera pas », laissant entendre un lien de causalité entre Dieu et la victoire (04-12-1992)⁵⁴. De même, s'il utilise le mot « miracle » pour parler du fait que « la guerre froide se soit achevée sans un seul coup de feu », c'est « un miracle pour lequel on a fait plus que prier, un miracle pour lequel les Américains ont travaillé, se sont battus et sont morts » (25-08-1992)⁵⁵. Les Américains sont donc au minimum les instruments de Dieu, voire des faiseurs de miracles, comme Jésus lui-même. La mission d'intervention est en tout cas la conséquence de la bénédiction de Dieu, mais aussi du courage du peuple américain qui se montre à la hauteur du don divin, car « notre pays ne serait pas la terre de liberté si elle n'était pas la demeure du courage », souligne le président en reprenant les paroles de l'hymne national (28-01-1991)⁵⁶. Nous le voyons ici, la vertu doit s'incarner dans l'action, et donc dans un discours de la puissance.

Si Bill Clinton est « *davantage préoccupé par la politique intérieure que par celle concernant l'étranger* », nous rappelle très justement Mark Bennet McNaught⁵⁷, c'est aussi qu'il voit la politique étrangère comme une extension de la politique intérieure, et qu'il privilégie la mission par l'exemple. Toutefois, l'expansion des valeurs de l'Amérique dans le monde est pour le président démocrate dans la nature même de la nation : « ce n'est pas par hasard si notre Nation n'a cessé d'étendre les frontières de la démocratie, de la tolérance religieuse, de la justice raciale, de l'égalité pour tous, de la protection de l'environnement et de la technologie, et du cosmos lui-même. Car c'est dans notre nature de tendre le bras ». L'expression « *reach out* » utilisée ici est révélatrice de la dimension morale de la mission de l'Amérique dans le monde et, ajoute-t-il, « tendre le bras a été utile non seulement à nous-mêmes, mais également au monde entier » (26-02-1993)⁵⁸. Tout comme son prédécesseur, Bill Clinton croit dans un destin manifeste de l'Amérique, mais contrairement à George H. Bush,

⁵³ Il s'agit de Luc 12 : 48 (Bible du Semeur)

⁵⁴ 04-12-1992 : *So, to every sailor, soldier, airman, and marine who is involved in this mission, let me say, you're doing God's work. We will not fail.*

⁵⁵ 25-08-1992 : *What if I told you 4 years ago that the cold war would be over, that the West would win without a shot being fired? You'd say it was a miracle. But a miracle we did more than pray for: a miracle that Americans worked for, fought for, died for.*

⁵⁶ 28-01-1991 : *But most of all, we know that ours would not be the land of the free if it were not also the home of the brave.*

⁵⁷ Mark Bennet McNaught, *La religion civile américaine de Reagan à Obama*, 2009, Presses Universitaires de Rennes, p.50

⁵⁸ 26-02-1993 : *It's no accident that our Nation has steadily expanded the frontiers of democracy, of religious tolerance, of racial justice, of equality for all people, of environmental protection and technology and, indeed, the cosmos itself. For it is our nature to reach out. And reaching out has served not only ourselves but the world as well*

ou à son fils George W. Bush, il y voit davantage le résultat de l'action humaine et du choix individuel : « le destin, c'est ce que les gens font pour eux-mêmes » dit-il. Mais surtout, la puissance des États-Unis est présentée comme possiblement temporaire car « si l'on peut en juger par l'histoire », dit-il « la position d'influence militaire, politique et économique unique de l'Amérique » est « fugace » (« *fleeting* ») (12-04-1999a)⁵⁹. Si l'action militaire sous sa présidence est clairement assumée, qu'il s'agisse des interventions en Somalie en 1993, en Haïti en 1994, en Bosnie en 1995, au Kosovo en 1999 ou encore des bombardements de l'Irak de 1999 à 2000, elle ne doit cependant pas se faire au détriment de la mission par l'exemple. C'est cette dernière qui doit demeurer le socle qui fonde sa politique étrangère. C'est pourquoi il utilise avant tout l'argument moral pour justifier les interventions militaires dans le monde, avec toujours en filigrane, bien entendu, l'intérêt national. Il s'agit d'« arrêter la tuerie de civils innocents » en Bosnie, « une région vitale pour nos intérêts nationaux » (27-11-1995)⁶⁰, tout comme en Somalie (07-10-1993)⁶¹, d'« empêcher la mort et l'oppression » et restaurer la paix au Kosovo (12-04-1999a, 27-03-1999), et de « restaurer un gouvernement démocratique en Haïti », car « quand la brutalité apparaît proche de nos côtes, cela affecte nos intérêts nationaux » (17-09-1994, 15-09-1994)⁶², ou de « lutter contre les ennemis de la paix » en Irak, et « protéger les intérêts nationaux des États-Unis » (16-12-1998)⁶³. D'une certaine manière, l'Amérique de Clinton doit agir presque malgré elle : elle doit « diriger avec confiance dans ses forces du fait de sa position unique » (26-02-1999)⁶⁴, se battre « parce que quelquefois il faut se battre pour mettre fin au combat » (27-03-1999)⁶⁵, et parce que les mots ne sont pas suffisants, il faut aussi l'action. Le président reprend ainsi à son compte les paroles d'Harry Truman qui arguait qu'il fallait « prouver par nos actions la force du droit » par opposition à « un monde où la force fait loi » (26-02-1999)⁶⁶. Là aussi, la puissance américaine est présentée comme cruciale pour la paix dans le monde. Et si les États-Unis ont changé, c'est d'abord que le monde a changé.

Le président reconnaît ainsi que si l'Amérique ne suit plus « le principe de non intervention dans les affaires des autres nations » établi par les Fondateurs, c'est en raison des guerres du XX^e siècle, à commencer par « les deux Guerres mondiales », mais aussi la guerre

⁵⁹ 12-04-1999a : *Destiny, instead, is what people make for themselves [...] Second, we have to act responsibly, recognizing this unique and, if history is any guide, fleeting position the United States now enjoys of remarkable military, political, and economic influence. Voir également Coles, op. cit.*

⁶⁰ 27-11-1995 : *...to help stop the killing of innocent civilians [...] a region of the world that is vital to our national interests.*

⁶¹ 07-10-1993 : *...we came to Somalia to rescue innocent people*

⁶² 17-09-1994 : *America's interests compel us to help restore democratic government in Haiti.* 15-09-1994 : *when brutality occurs close to our shores, it affects our national interests*

⁶³ 16-12-1998 : *...only if we stand strong against the enemies of peace [...] to protect the national interest of the United States*

⁶⁴ 26-02-1999 : *Because of our unique position, America must lead with confidence in our strengths*

⁶⁵ 27-03-1999 : *But sometimes you have to fight in order to end the fighting*

⁶⁶ 26-02-1999 : *Harry Truman [...] said that to change the world away from a world in which might makes right, quote "words are not enough. We must once and for all prove by our acts conclusively that right has might."*

froide, les guerres de Corée, du Vietnam, du Panama, du Liban, de Grenade, de Somalie, d'Haïti, de Bosnie, et du Kosovo, qui « ont changé tout cela », mélangeant au passage causes et conséquences, choix et obligation.

The history of our country for quite a long while had been dominated by a principle of non-intervention in the affairs of other nations. Indeed, for most of our history we have worn that principle as a badge of honor, for our Founders knew intervention as a fundamentally destructive force. George Washington warned us against those "entangling alliances."

The 20th century, with its two World Wars, the cold war, Korea, Vietnam, Desert Storm, Panama, Lebanon, Grenada, Somalia, Haiti, Bosnia, Kosovo, it changed all that. For good or ill, it changed all that. Our steadily increasing involvement in the rest of the world, not for territorial gain but for peace and freedom and security, is a fact of recent history.

Remarks at the Seventh Millennium Evening at the White House, 12 avril 1999

Le cœur de son argumentation est que toutes ces interventions militaires ont un objectif noble et moral : « la paix et la liberté », par opposition au « gain de territoire », une allégation qu'il présente comme « un fait de l'histoire récente » qui n'appelle donc pas à discussion ou à interprétation. Pour le président Clinton, la puissance américaine implique la responsabilité de devoir agir, mais toujours au service d'une morale universelle sans lien particulier avec un commandement divin. Bien que Bill Clinton emploie globalement autant une rhétorique religieuse que ses homologues, celle-ci n'apparaît que très peu dans les discours de politique étrangère, en dehors des demandes de bénédictions habituelles. Elle ne constitue pas un des éléments du récit de la mission par l'action, tel qu'on peut le voir chez son prédécesseur, et plus encore chez son successeur.

Ce sont les attaques du 11 septembre 2001 qui ont radicalement transformé la rhétorique missionnaire de George W. Bush, qui s'est alors focalisé entièrement sur la mission par l'action. Dans son discours devant l'Assemblée générale des Nations unies du 10 novembre 2001, soit près de deux mois après les attaques du 11 septembre, voici comment le président résume la nouvelle mission de l'Amérique qu'il propose au monde de suivre :

We stand for the permanent hopes of humanity, and those hopes will not be denied. We're confident, too, that history has an author who fills time and eternity with His purpose. We know that evil is real, but good will prevail against it. This is the teaching of many faiths, and in that assurance we gain strength for a long journey.

It is our task, the task of this generation, to provide the response to aggression and terror. We have no other choice, because there is no other peace. We did not ask for this mission, yet there is honor in history's call. We have a chance to write the story of our times, a story of courage defeating cruelty and light overcoming darkness. This calling is worthy of any life and worthy of every nation. So let us go forward, confident, determined, and unafraid

Remarks to the United Nations General Assembly in New York City, 10 novembre 2001

Cet extrait est emblématique de la vision qu'offre George W. Bush de la mission par l'action, dont un certain nombre de métaphores figuraient déjà dans des discours précédents, même avant les attaques du 11 septembre. Ainsi, il reprend la métaphore du récit et du livre qu'il avait développée dans son discours d'investiture, faisant de l'histoire « un récit de courage », dans presque exactement les mêmes termes. Tout comme dans son discours d'investiture, il met en balance ce déterminisme divin avec l'action des hommes dans l'écriture

du récit qui est ici « la tâche de cette génération ». Il emploie le pronom « nous » pour le moins ambigu, qui semble confondre l'Amérique et le monde. Toutefois, le libre arbitre est ici très limité : « Nous n'avons pas le choix », souligne-t-il. La contrainte est d'autant plus forte qu'il s'agit d'un récit binaire entre le Bien et le Mal, la lumière et les ténèbres, dont la conclusion est inéluctable : le Bien et la lumière triompheront. Le président s'appuie sur une vision œcuménique de la foi qui se veut inclusive, y compris implicitement celle de l'Islam (« *This is the teaching of many faiths* »), mais qui exclut de fait les non-croyants et surtout tout argument géopolitique.

Dans ce récit marqué par l'inéluctabilité, la tâche de cette génération devient une vocation qui s'étend à toutes les nations, car il s'agit de répondre à l'appel de l'histoire, à savoir l'appel de Dieu lui-même puisqu'Il en est l'Auteur. C'est de façon très significative le mot « *call* », dont les connotations religieuses ont été établies précédemment, qui est utilisé là aussi, comme dans son discours d'inauguration où le mot apparaît déjà de nombreuses fois. Ce thème d'un « appel de l'histoire » est caractéristique des discours de politique étrangère de George W. Bush (29-01-2002, 11-09-2002, 31-01-2006)⁶⁷.

Bien entendu, d'autres présidents américains ont utilisé une rhétorique religieuse pour soutenir un choix de politique étrangère⁶⁸. Nous avons vu par exemple que George H. Bush parlait lui aussi d'une « vocation » (« *calling* ») de l'Amérique à « défendre le Bien », ou encore qu'il priait pour les troupes qui faisaient le « travail de Dieu ». Toutefois, comme le remarque la spécialiste en science politique Colleen J. Shogan, le discours de George W. Bush est à part car « au lieu d'utiliser des arguments moraux et religieux pour soutenir sa politique, la rhétorique de [George W.] Bush implique l'inverse : ses politiques sont une articulation et une extension de sa vision morale existante » avec l'implication que « l'auditoire doit accepter sa vision morale avant de considérer ses recommandations »⁶⁹. Et surtout, « aucun [autre] président récent n'a défini aussi agressivement son leadership en termes moral et religieux »⁷⁰. N'oublions pas en effet que ce président adopte un discours religieux caractérisé par une rhétorique prophétique qui repose à la fois sur le dualisme et la certitude. C'est ce qui le distingue de ses homologues, y compris de son père qui avait adopté un discours qui cherchait à mettre en valeur une certaine humilité dans le rapport à Dieu en politique étrangère.

⁶⁷ 29-01-2002 : *History has called America and our allies to action*, 11-09-2002 : *Our generation has now heard history's call, and we will answer it*, 21-01-2006 : *Like previous generations, history has once again called America to great responsibilities*

⁶⁸ David Noon, « Operation Enduring Analogy: World War II, the War on Terror, and the Uses of Historical Memory », *Rhetoric and Public Affairs*, 2004, Vol.7, N°3, p.356.

⁶⁹ Colleen J. Shogan, *The Moral Rhetoric of American Presidents*, 2006, Texas A&M University Press, p.179.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 176

La rhétorique missionnaire de George W. Bush est un discours de la puissance qui dramatise les enjeux et l'importance du temps présent, davantage encore que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. « En un seul instant, nous nous sommes rendu compte que cette décennie sera décisive dans l'histoire de la liberté, que nous avons été appelés à jouer un rôle unique dans les affaires humaines. Le monde a rarement fait face à un choix plus clair ou plus fondamental », déclare-t-il dans son discours lors de la journée de prière nationale et du souvenir à la cathédrale nationale du 14 septembre 2001, un discours aux accents nettement guerriers, à la fin duquel, rappelons-le, a été joué « L'Hymne de Bataille de la République ». (14-09-2001a)⁷¹. De même promet-il que « ce conflit [qui] a commencé à une heure et dans des termes choisis par d'autres », « se terminera de la façon et à une heure de notre choix » (14-09-2001a)⁷². Il ne s'agit donc plus seulement de contrôler le temps, mais de le définir. La puissance ici exprimée se veut à la hauteur de la perte subie avec les attaques du 11 septembre. Quelques jours plus tard, dans son discours devant le Congrès sur la réponse aux attaques terroristes, il exprime encore plus clairement sa volonté de définir le temps : « ce pays définira son moment et ne sera pas défini par lui » (20-09-2001)⁷³. D'une certaine manière, les attaques du 11 septembre semblent redonner du sens à l'Amérique et un but à sa présidence : « Dans le chagrin et la colère, nous avons trouvé notre mission et notre moment », affirme-t-il (20-09-2001)⁷⁴. La rhétorique missionnaire de George W. Bush s'appuie sur un récit mythique caractérisé par une structure binaire et l'utilisation du sacré et de l'émotion. Si, dans ses discours, Barack Obama inclut l'utilisation de la puissance, y compris militaire, il n'utilise pas le ton missionnaire de son prédécesseur, ni même celui, plus modéré, de son homologue démocrate Bill Clinton. La rhétorique d'Obama repose sur une argumentation plus abstraite et raisonnée dont la meilleure illustration se trouve sans doute dans son discours d'acceptation du prix Nobel de la paix à Oslo, le 10 décembre 2009, dans lequel il développe un argumentaire sur la nécessité de la force dans le cadre des principes de guerre juste.

*

La puissance qu'exprime George W. Bush, c'est d'abord la puissance des mots et du pouvoir de définition, mais au-delà des mots, cette puissance doit aussi s'incarner dans une action concrète. Ce sont les guerres en Afghanistan, la guerre dite « contre la terreur » et la guerre en Irak. Cette dernière sera soutenue par la nation, malgré une forte désapprobation

⁷¹ 14-09-2001a : *In a single instant, we realized that this will be a decisive decade in the history of liberty, that we've been called to a unique role in human events. Rarely has the world faced a choice more clear or consequential*

⁷² 14-09-2001a : *This conflict was begun on the timing and terms of others. It will end in a way and at an hour of our choosing.*

⁷³ 20-09-2001 : *But this country will define our times, not be defined by them.*

⁷⁴ 20-09-2001 : *And in our grief and anger, we have found our mission and our moment.*

mondiale. Notre hypothèse est que ce discours de la puissance guerrière n'a pu fonctionner que parce qu'elle repose sur une vision mythique de la violence au cœur du récit national américain. Cette vision répond à un besoin de « régénération par la violence », pour reprendre le terme de Richard Slotkin qui y voit un mythe fondateur.

Chapitre 4 : Le mythe de la violence.

Evoquer la violence comme l'une des caractéristiques de la société américaine est devenu un lieu commun. Le taux élevé d'homicides et de possession d'armes à feu aux États-Unis, comparé à celui des autres pays occidentaux développés, est sans doute l'une des manifestations les plus visibles et les plus médiatisées de cette violence dans l'Amérique contemporaine⁷⁵. En dehors de la protection constitutionnelle du droit de posséder une arme à feu, ces chiffres reflètent aussi un penchant unique des Américains pour l'auto-défense (« *vigilantism* »), la volonté de se faire justice soi-même (« *take the law into one's hand* »), et une méfiance envers les autorités⁷⁶. Au-delà de la question des armes, on ne peut que constater combien la violence est également un élément prépondérant de la culture américaine en général : de la littérature, au cinéma et à la télévision, avec une obsession toute particulière pour l'univers du crime et pour les thèmes de vengeance⁷⁷. Pour autant, ce bain culturel suffit-il à expliquer que les Américains restent « autant attachés à leurs armes malgré les preuves nombreuses que dans le monde moderne, une population armée est davantage une menace au bien commun qu'un élément de dissuasion contre une tyrannie éventuelle »⁷⁸ ? La culture n'est-elle pas davantage le reflet de quelque chose de plus profond ?

Notre hypothèse est que la résistance à l'argumentation rationnelle concernant les armes à feu, tout comme la place obsessionnelle de la violence dans la culture, sont des symptômes de sacralité de cette violence. Or, nous avons déjà établi que le sacré est un aspect constitutif des mythes. De fait, cette sacralisation et la singularité de la situation américaine nous amènent à penser que la violence est un élément fondamental de la mythologie américaine. Cette hypothèse n'est toutefois pas nouvelle. Dans son étude du mythe de la Frontière, l'historien Richard Slotkin constate combien ce qui est « distinctement américain n'est pas tant la violence

⁷⁵ Max Fisher, « Chart: The U.S. has far more gun-related killings than any other developed country », *The Washington Post*, 14 décembre 2012.

⁷⁶ Caldwell, *op. cit.*, p.127.

⁷⁷ Les exemples abondent, mais on peut citer parmi les plus connus les œuvres de James Fenimore Cooper, Melville, Edgar Allan Poe, William Faulkner ou Toni Morrison, les bandes dessinées de super héros, les films de gangsters et les westerns, les émissions de télé réalité comme *America's Most Wanted* ou *Cops*, ou les séries policières ou plus récemment *Game of Thrones* ou *The Walking Dead* qui sont allés encore plus loin dans l'expression visuelle de la violence

⁷⁸ *Ibid.*, p.125

mais la signification mythique qui lui est assignée »⁷⁹. Cela pourrait expliquer par exemple le fait que, comme le souligne Caldwell, « la violence soit perçue comme une solution viable et efficace à des problèmes de toutes sortes » par nombre d'Américains⁸⁰. C'est aussi ce qui peut rendre compte du recours plus systématique à la guerre comme instrument de politique étrangère, par opposition à la diplomatie souvent davantage privilégiée par les pays européens. Force est de constater que l'Amérique a en tout cas multiplié les actions guerrières au cours de son histoire, particulièrement depuis la Seconde Guerre mondiale et plus encore depuis la fin de la guerre froide, souvent sans déclaration formelle, ni même autorisation du Congrès, puisqu'elle n'a officiellement déclaré la guerre que cinq fois dans son histoire⁸¹. Selon l'historien Henry William Brands, « aucun pays n'a plus souvent envoyé de forces militaires se battre dans le monde que les États-Unis »⁸². Or, les décisions politiques dépendent forcément du cadre cognitif qui permet aux dirigeants d'interpréter les problèmes et les solutions éventuelles à y apporter. Comme le remarque plus précisément le politologue Richard Jackson, « toutes formes de violence politique organisée, y compris la guerre et le contre-terrorisme, sont construites et exprimées d'abord à travers la culture [...] et les éléments de communication qui expriment les récits, mythes et identités sous-jacents »⁸³. Cela inclut bien évidemment les discours présidentiels qui sont vecteurs de mythes.

Représentations de la violence.

Tout comme les autres éléments de la mythologie nationale, le thème de la violence n'est ni récent, ni apparu ex-nihilo dans la culture américaine contemporaine. Il trouve ses racines dans l'histoire de la nation et surtout dans la représentation qui en est faite. Dans son étude sur les origines du nationalisme américain, l'historienne Élise Marienstras note qu'« *une tradition de violence s'instaure dans la culture américaine dès ses origines* », non seulement dans « *les conflits avec les indigènes, sur la Frontière* », mais aussi « *au sein même de la société*

⁷⁹ Richard Slotkin, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, p.13

⁸⁰ Caldwell, *op. cit.*, p.127

⁸¹ Les guerres déclarées par les États-Unis ont eu lieu en 1812, 1846, 1898, 1917 et 1941 dans Karlyn Campbell, Kathleen Jamieson, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago Press, p.218. C'est le président Harry Truman qui s'engage pour la première fois dans une guerre sans un vote du congrès en 1953 avec la guerre de Corée, en s'appuyant sur une résolution de l'Onu. Depuis 1973, selon la Loi sur les pouvoirs de guerre (« *War Powers Resolution* ») le président doit obtenir l'autorisation du Congrès pour engager des troupes à l'étranger pendant plus de soixante jours. Selon le spécialiste du droit constitutionnel Louis Fisher, de nombreuses insuffisances existent cependant dans la loi, dans Louis Fisher, « *War Powers for the 21st Century* », Subcommittee on International Organizations, Human Rights, and Oversight House Committee on Foreign Affairs, *Law Library of the Library of Congress*, 10 avril 2008.

⁸² Henry William Brands, « *Preface : War and Forgetfulness* », *Revue française d'études américaines*, 2006/1 (N°107), p. 9-17.

⁸³ Richard Jackson, « *Culture, identity and hegemony: Continuity and (the lack of) change in US counterterrorism policy from Bush to Obama* », *International Politics*, 2011, N°48, p.391

esclavagiste »⁸⁴. N'oublions pas que c'est une guerre qui est l'acte fondateur de la nation, un acte central dans la mythologie américaine et dans la formation de l'identité nationale.

Contexte culturel et historique

Comme d'autres nations modernes les États-Unis sont nés d'un acte révolutionnaire, un moment historique qui lie l'origine de la nation à la violence⁸⁵. Comme nous l'avons démontré dans notre première partie, l'évocation des temps fondateurs est un passage incontournable du récit national dans les discours présidentiels. De plus, nous avons vu combien ce récit est finalement ponctué d'une véritable lignée de figures historiques que l'on peut assimiler à autant de Pères fondateurs à travers l'histoire. Ces figures sont toutes liées à une refondation de la nation par la violence, intérieure ou extérieure : que ce soit Abraham Lincoln avec la guerre de Sécession, Franklin Delano Roosevelt avec la Seconde Guerre mondiale ou Martin Luther King et le mouvement des droits civiques. L'idée que les nations ou les sociétés humaines en général aient besoin de se définir par rapport à des moments de sacrifice collectif fondateur comme des guerres, ou des révolutions n'est pas nouvelle. On la retrouve chez le sociologue Émile Durkheim, ou l'anthropologue René Girard⁸⁶. En cela les nations se rapprocheraient des religions dont la cohésion dépend souvent du sacrifice par le sang, réel ou métaphorique. Le renouvellement national et la foi des membres du groupe nécessiteraient ce sacrifice de sang pour le bien commun. Il peut prendre la forme de rites, comme les guerres, qui permettraient de construire et reconstruire le lien de l'individu à la société⁸⁷. Agnieszka Soltysik Monnet, chercheuse en culture et littérature américaine, note ainsi « l'importance de la Guerre de Sécession et de la Seconde Guerre mondiale dans la réorganisation de l'identité nationale et le renouvellement du sentiment d'unité nationale. L'Amérique née de la guerre d'Indépendance renaît avec la guerre de sécession »⁸⁸. Ce renouvellement national par le sacrifice est ainsi au cœur du discours de Gettysburg d'Abraham Lincoln, qui fusionne la rhétorique religieuse et politique et qui est resté célèbre et célébré⁸⁹. Frederick Gedicks, spécialiste en droit et en religion, distingue dans la religion civile « quatre moments constitutifs : les temps fondateurs, la guerre de Sécession, la guerre froide et les guerres culturelles ». Si ces moments ne sont pas forcément tous au cœur du récit mythique présidentiel contemporain, l'idée que ce sont des

⁸⁴ Élise Marienstras, *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*, 1988, Gallimard, p.57-8

⁸⁵ Michael Billig, « Banal Nationalism », London, 1995, SAGE publication, p.28; Anthony Giddens, « Nation State and Violence », 1985, Cambridge Polity Press, p.120; Clinton J. Hayes « The Historical Evolution of Modern Nationalism », 1931, Reprint, Russell & Russell, 1968, p. 226 ; dans Caldwell, *op. cit.*, p.120

⁸⁶ Voir Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 2003, Presses Universitaires de France, 5e édition, René Girard, *La violence et le sacré*, 2011, Fayard / Pluriel, 496 p.

⁸⁷ Joffrey Becker, « Émile Durkheim : les formes élémentaires de la vie religieuse – le système totémique en Australie », *La Pirogue*, 2009

⁸⁸ Agnieszka Soltysik Monnet, « War and National Renewal: Civil Religion and Blood Sacrifice in American Culture », *European Journal of American Studies*, 2012, Vol.7, N°2, p.3.

⁸⁹ *Ibid.*

guerres, même parfois métaphoriques, qui servent à l'Amérique pour se définir est une voie qui nous semble essentiel d'explorer⁹⁰.

Robert Jewett et John Lawrence, chercheurs en science des religions, voient une origine religieuse spécifiquement américaine à la place de la violence dans la culture et la politique américaine contemporaine. Les puritains auraient poussé à l'extrême le concept de violence rédemptrice de l'Ancien Testament, qui avait d'abord été popularisé dans la culture occidentale par les Croisades. Citant le philosophe et théoricien de la société Michael Walzer, ils rappellent que les puritains valorisaient un dieu de justice violent dans leurs sermons et voyaient même le « saint comme un soldat »⁹¹. Nous retrouvons les traces de cette vision dans les discours présidentiels qui évoquent davantage le Dieu-Tout-Puissant que le Messie Chrétien, y compris dans les demandes de bénédiction. Même quand le président en appelle au Dieu de réconfort (« *the God of comfort* »), c'est aussi un Dieu de justice (« *the God of righteousness* ») qui est imploré. Cet aspect du divin est bien entendu plus marqué encore dans la rhétorique prophétique de George W. Bush qui s'adresse à un Dieu qui prend parti pour l'Amérique dans la lutte entre le Bien et le Mal. Plus généralement, cette vision puritaine aurait un lien direct avec « la mystique de la violence » dans l'Amérique moderne, un lien que le sénateur Fullbright avait déjà mis en relief dans son discours « *The American Character* », prononcé en 1963, à peine deux semaines après l'assassinat de John F. Kennedy, et dans lequel il remarque que « la façon de penser puritaine, sévère et intolérante, a imprégné la vie politique et économique et est devenue une force profane en Amérique »⁹². C'est là le cœur de l'hypothèse de Jewett et Lawrence : le concept de violence rédemptrice aurait été traduit en termes profanes au cours du XIX^e siècle, notamment avec la guerre américano-mexicaine et la guerre de Sécession qui auraient « altéré le caractère national »⁹³. Pour ces deux chercheurs, les Américains d'aujourd'hui n'apprendraient plus cette violence rédemptrice dans la lecture de l'Ancien Testament mais dans la représentation de l'histoire et dans la culture populaire, comme celle des super héros⁹⁴.

⁹⁰ Les « guerres culturelles » sont par exemple sources de division et ne font pas partie d'un récit sacralisé et partagé par l'ensemble de la nation, contrairement à la Seconde Guerre mondiale qui est, davantage que la guerre froide, un véritable moment fondateur. Frederick Gedicks, « American Civil Religion: An Idea Whose Time is Past? », *George Washington International Law Review*, 2010, Vol. 41, N°4, p. 893

⁹¹ Michael L. Walzer, *Revolution of the Saints*, Cambridge, Harvard University Press, 1965, p.278, cité dans Robert Jewett, John Shelton Lawrence, *Captain America And The Crusade Against Evil: The Dilemma Of Zealous Nationalism*, 2003, Grand Rapids, Mich. : W.B. Ederman, p.250.

⁹² « *But the Puritan way of thinking, harsh and intolerant, permeated the political and economic life of the country and became a major secular force in America.* », *The American Character*, discours du 5 décembre 1963, cité dans *Ibid.* p.251. Disponible sur : ><http://docslide.us/documents/the-american-character-by-william-j-fulbright.html><. [Date de consultation : 11-05-2014].

⁹³ Michael Bellesiles, *Arming America : The Origins of a National Gun Culture*, New York : Vintage Books, 2000, p.429, cité dans *Ibid.*, p.254-5

⁹⁴ Il s'agit là de la théorie principale de leur livre dont le titre *Captain America and the Crusade against Evil* est évocateur de ce lien entre les origines religieuses et la culture contemporaine. Jewett, Lawrence, *op. cit.*

Richard Jackson offre un point de vue similaire et estime plus spécifiquement que « le discours de guerre contre la terreur est enraciné et pleinement exprimé dans la grammaire et l'identité culturelle américaine et a fusionné avec les structures durables de la politique et de la société américaine »⁹⁵. Le terrorisme serait « inclus dans une image culturelle spécifique de l'expérience américaine de la guerre qui ferait résonance avec l'imaginaire collectif d'une société marquée par des mythes nationaux comme la guerre d'Indépendance, la Seconde Guerre mondiale, la guerre froide, etc. »⁹⁶.

De nombreux chercheurs dans des domaines des sciences humaines aussi variés que la politique, la communication, l'histoire, la philosophie ou la sociologie semblent converger vers une idée similaire : l'enracinement de la violence dans la société, la culture et la politique américaine en fait un élément central de la mythologie américaine. Le thème de la guerre en est l'expression politique la plus marquée et les nombreux discours de guerre présidentiels sont donc des objets d'étude particulièrement appropriés pour appréhender la période post-guerre froide, même si le récit de guerre s'applique parfois à des domaines autres que les affaires étrangères.

Les métaphores guerrières.

Dans leur étude sur les genres des discours présidentiels Karlyn Campbell et Kathleen Jamieson parlent de l'existence d'un véritable récit de guerre (« *war narrative* ») qui se caractérise notamment par une dramatisation au centre de laquelle se trouve un ennemi ou un danger qui est supposé mettre en péril l'existence des valeurs nationales, ou de la nation elle-même, voire même de la civilisation tout entière⁹⁷. Etienne De Durand, spécialiste des affaires internationales, note également l'existence d'une « *histoire de guerre* » qui se tient au cœur de la tradition historique et politique des États-Unis »⁹⁸. Mais il estime de plus que « les États-Unis ont été également marqués par une histoire récente encombrée de guerres métaphoriques et symboliques »⁹⁹. Les exemples abondent : de la Dépression qui doit « être traitée comme l'urgence d'une guerre » chez Franklin D. Roosevelt¹⁰⁰, à « la guerre contre la pauvreté » du président Lyndon Johnson, ou la « guerre contre l'inflation » de Gerald Ford, reprise par Jimmy

⁹⁵ Jackson, *op. cit.*, p.398.

⁹⁶ Richard Jackson, « Genealogy, Ideology, and Counter-Terrorism: Writing Wars on Terrorism from Ronald Reagan to George W. Bush Jr. », *Studies in Language & Capitalism*, 2006, p.167, cité dans Erica Simone Almeida Resende, « Puritanism, Americanism and Americanness in U.S. foreign Policy Discursive Practices », *World International Studies Committee (WISC)*, 17-20 août 2011, Porto, Portugal, p.23.

⁹⁷ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.224

⁹⁸ Etienne De Durand, « Des différents usages du terme « guerre » et de leur signification dans les représentations politiques américaines », *Transatlantica*, 2001, N°1, p.2

⁹⁹ *Ibid.* p.3

¹⁰⁰ « ...treating the task as we would treat the emergency of a war », Franklin D. Roosevelt, Discours d'investiture, 4 mars 1933. Disponible sur : > <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=14473><. [Date de consultation : 11-08-2014].

Carter¹⁰¹. Selon le linguiste Geoffrey Numberg, l'utilisation socio-économique des métaphores guerrières daterait du début du XX^e siècle pour décrire les campagnes contre les fléaux sociaux comme l'alcoolisme, la pauvreté, et le crime¹⁰², mais pour De Durand, elle a connu une augmentation particulièrement forte dans les années 1980 et 1990. Cela s'expliquerait par le fait que « *les interventions militaires des États-Unis étaient pour la plupart extrêmement limitées* » et qu'« *au fur et à mesure que la guerre réelle s'éloignait, la métaphore de la guerre se trouvait de plus en plus fréquemment utilisée pour désigner des combats politiques censés impliquer une forte mobilisation populaire à l'échelle de la nation entière.* »¹⁰³. Quoiqu'il en soit, on constate en effet que les métaphores guerrières s'appliquent à plusieurs domaines dans les discours présidentiels de cette période comme le commerce, le crime, ou la drogue.

La guerre commerciale.

L'expression « guerre commerciale » (« *trade war* ») est un premier exemple assez significatif. Son emploi remonte à Hoover mais c'est chez Ronald Reagan qu'il prend une nouvelle dimension et acquiert de la visibilité dans le cadre des relations commerciales tendues entre les États-Unis et le Japon et de la libéralisation de l'économie. Le terme est ensuite employé par tous ses successeurs, même si ce fut souvent dans une moindre mesure. Dans tous les cas, cette formule permet de dramatiser un récit dont la structure est implicitement binaire, avec d'un côté la guerre commerciale, et de l'autre, la seule alternative viable : la liberté des marchés. George H. Bush s'en sert par exemple pour justifier le besoin de leadership économique américain, sans lequel il y aurait une « instabilité croissante » qui « perturberait le marché et déclencherait des *guerres commerciales* qui nous entraîneraient sur une voie de déclin économique » (15-12-1992)¹⁰⁴. Le choix est le même pour Barack Obama quand il affirme à Strasbourg, quelque dix-sept ans plus tard, que « nous ne devons pas ériger de nouvelles barrières au commerce [car] les *guerres commerciales* n'ont pas de vainqueurs. » (03-04-2009)¹⁰⁵. Bill Clinton va encore plus loin en faisant un lien entre la guerre commerciale et la guerre réelle : « Après l'Armistice », déclare-t-il devant le Parlement français en juin 1994, « l'Amérique s'est de plus en plus retirée du monde, ouvrant la voie aux droits de douane élevés, *aux guerres commerciales*, à la montée du fascisme, et au retour de la guerre mondiale en moins de vingt ans » (07-06-1994)¹⁰⁶. La métaphore guerrière est un instrument politique puissant qui

¹⁰¹ Andrew B. Whitford, Jeff Yates, *Presidential Rhetoric and the Public Agenda: Constructing the War on Drugs*, 2009, Johns Hopkins University Press, p.74-95

¹⁰² Geoffrey Numberg, « The -ism Schism; How Much Wallop Can a Simple Word Pack? », *The New York Times*, 11 juillet 2004.

¹⁰³ De Durand, *op. cit.*, p.3

¹⁰⁴ 15-12-1992 : *escalating instability [...] will disrupt global markets, set off trade wars, set us on a path of economic decline.*

¹⁰⁵ 03-04-2009 : *we also affirm that we must not erect new barriers to commerce, that trade wars have no victors.*

¹⁰⁶ 07-06-1994 : *After the Armistice, [...] America increasingly withdrew from the world, opening the way for high tariffs, for trade wars, for the rise to fascism and the return of global war in less than 20 years.*

sert finalement de justification à des politiques très variées. George W. Bush l'utilise ainsi pour légitimer son refus du protocole de Kyoto associé à la menace « de droits de douane excessifs » et à un début de « *guerre commerciale* mondiale fondée sur le carbone » (16-04-2008). Malgré la variété des objets de discussion, l'emploi systématique de cette métaphore ne peut se comprendre que dans le cadre de l'idéologie de libéralisation des marchés adoptée par tous les présidents de cette période, avec toujours la violence de la guerre présentée comme une alternative dramatique et négative aux conséquences désastreuses.

La guerre contre le crime et contre la pauvreté.

A contrario, les expressions de « guerre contre le crime » et de « guerre contre la drogue », également présentes dans les discours présidentiels des années 80 et 90, valorisent une mystique de la violence comme moyen de résorber les fléaux sociaux. Si l'expression « guerre contre le crime » est pour la première fois utilisée par le président Roosevelt en 1936 dans le cadre de la lutte contre le crime organisé¹⁰⁷, c'est chez Lyndon Johnson qu'elle devient centrale dans la rhétorique présidentielle au même titre que la « guerre contre la pauvreté ». Alors que Richard Nixon remet en cause l'utilisation de la métaphore guerrière, qu'il considère comme « exagérée », pour parler de la lutte contre les problèmes sociaux comme la pauvreté, la faim ou la maladie, il y voit une expression appropriée pour la lutte contre le crime¹⁰⁸. Ronald Reagan est le fossoyeur officiel de la « guerre contre la pauvreté » qu'il estime avoir été une perte d'argent, avec des résultats contre-productifs¹⁰⁹, et l'expression apparaît ensuite dans les discours présidentiels uniquement comme référence historique au programme social de Johnson. Elle n'est jamais réappropriée par aucun de ses successeurs, même démocrates¹¹⁰.

Il n'en est pas de même pour la « guerre contre le crime » qui est adoptée par tous les présidents républicains qui suivent Lyndon Johnson jusqu'à George W. Bush, ainsi que, dans une moindre mesure, par le Démocrate Bill Clinton. Dès le début de son mandat, George H.

¹⁰⁷ « *By a successful war on crime we have made America's homes and places of business safer against the gangster, the kidnapper and the racketeer* », Franklin D. Roosevelt, Address at Brooklyn, New York 30 octobre 1936. Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=15216&st=war+on+crime&st1=<>. [Date de consultation : 12-12-2015].

¹⁰⁸ « *We have heard a great deal of overblown rhetoric during the '60s in which the word "war" has perhaps too often been used—the war on poverty, the war on misery, the war on disease, the war on hunger. But if there is one area where the word "war" is appropriate it is in the fight against crime. We must declare and win the war against the criminal elements, which increasingly threaten our cities, our homes, and our lives* », Richard Nixon, Annual Message to the Congress on the State of the Union, January 22, 1970. Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=2921<>. [Date de consultation : 12-12-2015].

¹⁰⁹ « *My friends, some years ago, the Federal Government declared war on poverty, and poverty won. [Laughter] Today the Federal Government has 59 major welfare programs and spends more than \$100 billion a year on them. What has all this money done? Well, too often it has only made poverty harder to escape* », Ronald Reagan, Address Before a Joint Session of Congress on the State of the Union, January 25, 1988. Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=36035&st=war+on+poverty&st1=<>. [Date de consultation : 12-12-2015].

¹¹⁰ Barack Obama célèbre la « guerre sans condition contre la pauvreté » pour le cinquantième anniversaire de la déclaration de Lyndon Johnson, mais il ne reprend pas cette expression à son compte et utilise l'expression uniquement comme une référence historique.

Bush fait ainsi l'éloge des forces de l'ordre fédérales qui « jouent un rôle majeur dans cette guerre contre le crime » et « risquent chaque jour leur vie ». Ils sont les « combattants de la liberté » dans un pays où « les criminels menacent de miner les libertés que nous chérissons tant » (15-06-1989)¹¹¹. En 1991, il parle même d'une « coalition » qui est la « ligne de front de notre guerre contre le crime », un mot qui fait écho à la coalition mise en place lors de la guerre du Golfe, quelques mois auparavant (18-06-1991)¹¹². Bill Clinton reprend cette métaphore, en soulignant la responsabilité de tous les citoyens, notamment des « parents qui doivent reconnaître que la vraie guerre contre le crime commence à la maison » (17-10-1994)¹¹³. Si le président démocrate admet que « la guerre contre le crime est une lutte constante et dangereuse » (10-05-1999)¹¹⁴, il se félicite d'un certain succès quand « le crime est l'exception plutôt que la règle » (10-02-1996)¹¹⁵. Surtout, il convient de nuancer l'importance de cette expression dont l'utilisation est finalement assez marginale dans la période post-guerre froide : son emploi est limité aux présidents George H. Bush et Bill Clinton, et principalement dans des discours plus confidentiels, devant un public ciblé comme celui des forces de l'ordre fédérales.

La guerre contre la drogue.

Il n'en est pas de même pour la « guerre contre la drogue », une formule que George H. Bush tente d'associer étroitement à sa politique dès le début de son mandat. Si l'expression apparaît la première fois dans un discours présidentiel chez Richard Nixon, c'est chez George H. Bush qu'elle est la plus employée, avec environ 155 occurrences, dont 40% en 1989, la première année de son mandat, soit quatre fois plus que son prédécesseur (Annexe 10). Dès son premier discours devant le Congrès en 1989, il annonce sa ferme intention de « stopper le fléau de la drogue », et « demande une augmentation de presque un milliard de dollars [...] pour intensifier la guerre contre la drogue », une guerre qui doit « être menée sur tous les fronts » (09-02-1989)¹¹⁶. Il demande aux vétérans qui se sont battus à l'étranger « d'aider à mener et gagner la guerre contre la drogue » car « le pays a encore une fois besoin de vous » (06-03-1989)¹¹⁷. En septembre, il fait un grand discours à la nation sur sa stratégie politique contre la drogue, appelant à l'unité du pays à travers un récit guerrier sans aucune ambiguïté : « Mais la

¹¹¹ 15-06-1989 : *You here at Glynco play a major role in this war on crime. [...] those who put themselves on the line [...] In a country where criminals threaten to erode the very liberties that we hold so dear, you here at Glynco are domestic freedom fighters in this war on crime.*

¹¹² 18-06-1991 : *This coalition is the front line in our war on crime*

¹¹³ 17-10-1994 : *Parents have to recognize that the real war on crime begins at home*

¹¹⁴ 10-05-1999 : *But the war on crime is a constant and dangerous struggle.*

¹¹⁵ 10-02-1996 : *So people often ask me, "Mr. President, how would you declare success in the war on crime?" And I have a simple, one-sentence answer: When people like you hear about a crime and you're surprised again, when crime is the exception rather than the rule again.*

¹¹⁶ 09-02-1989 : *The scourge of drugs must be stopped. And I am asking tonight for an increase of almost a billion dollars [...] to escalate the war against drugs [...] The war must be waged on all fronts.*

¹¹⁷ 06-03-1989 : *I know that we can count on the veterans of America all across this country to help us wage and win the war on drugs. Your country needs you once again.*

guerre contre la drogue sera durement gagnée, quartier par quartier, rue par rue, enfant par enfant. », déclare-t-il, « Si notre nation est divisée dans cette guerre que nous livrons, alors la guerre est perdue. Mais si notre nation est unie face à ce mal, ça ne sera plus que quelques produits chimiques inutilisables. La victoire – la victoire contre la drogue – est notre cause, une cause juste. Et avec votre aide, nous allons la gagner » (05-09-1989)¹¹⁸. Deux jours plus tard, il s'adresse à la Légion américaine en réitérant son annonce de « la première stratégie nationale globale pour gagner la guerre contre la drogue et le crime qui gangrènent les États-Unis », après avoir évoqué les quatre libertés de Roosevelt, et particulièrement la « liberté de vivre à l'abri de la peur » (« *free from fear* »), promettant qu' « on peut avoir une Amérique libérée de la guerre, de la drogue et du crime, une Amérique libérée de la peur » (07-09-1989)¹¹⁹. Il tente ici clairement d'inscrire la lutte contre la drogue dans une continuité historique en faisant le lien avec le combat de Roosevelt à la veille de l'entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale. Mais le récit de la « guerre contre la drogue » n'est pas qu'un choix rhétorique, il s'incarne concrètement trois mois plus tard dans l'action militaire américaine au Panama, que George H. Bush annonce à la nation le 20 décembre 1989 avec notamment comme objectif de « combattre le trafic de drogue » et capturer le dictateur « Manuel Noriega, inculpé de trafic de drogue » (20-12-1989)¹²⁰. « Son arrestation et son retour aux États-Unis », annonce le président début janvier, « devraient envoyer un signal clair que les États-Unis sont sérieux dans leur détermination, que ceux qui sont accusés de promouvoir la distribution de drogue ne peuvent échapper au regard de la justice » (03-01-1990)¹²¹. Dans une lettre aux leaders du Congrès le 26 janvier, il assure que « le Panama coopère pleinement avec nous dans la guerre contre la drogue » et que « le gouvernement du [nouveau] président Guillermo Endara a fait de la guerre contre la drogue une pièce centrale de son programme » (26-01-1990)¹²².

Appréhender des programmes de politique intérieure, comme la lutte contre la drogue, par le biais d'une rhétorique guerrière permet non seulement de dramatiser les enjeux, mais aussi de faire d'une action militaire à l'étranger la continuité logique du récit de guerre employé

¹¹⁸ 05-09-1989 : *But the war on drugs will be hard-won, neighborhood by neighborhood, block by block, child by child. If we fight this war as a divided nation, then the war is lost. But if we face this evil as a nation united, this will be nothing but a handful of useless chemicals. Victory -- victory over drugs -- is our cause, a just cause. And with your help, we are going to win.*

¹¹⁹ 07-09-1989 : *Today I want to focus on one of these freedoms: freedom from fear -- the fear of war abroad, the fear of drugs and crime at home [...] First, our mission at home: to free our country from the fear of drugs and crime.*

¹²⁰ 20-12-1989 : *...The goals of the United States have been to safeguard the lives of Americans, to defend democracy in Panama, to combat drug trafficking, [...] the dictator of Panama, General Manuel Noriega, an indicted drug trafficker*

¹²¹ 03-01-1990 : *...his apprehension and return to the United States should send a clear signal that the United States is serious in its determination that those charged with promoting the distribution of drugs cannot escape the scrutiny of justice.*

¹²² 26-01-1990 : *my certification that Panama is fully cooperating with us on the war on drugs [...] the Government of President Guillermo Endara has made the war against drugs a centerpiece of its program.*

dans la sphère domestique. C'est un langage qui cherche à favoriser l'unité nationale, une unité que George H. Bush appelle de tous ses vœux dans l'espoir de réaliser une « union sacrée ». Comme le souligne Etienne De Durand, « le gouvernement « national », c'est-à-dire fédéral, n'est jamais aussi légitime que lorsqu'il agit justement dans le domaine de la sécurité nationale »¹²³. On peut ajouter que du point de vue institutionnel, le récit de guerre permet au président d'étendre l'envergure des compétences du gouvernement fédéral dans les opérations de police ou dans le système de justice et de prison, normalement des domaines de la compétence des États¹²⁴. Ce récit a par ailleurs des implications plus profondes sur le long terme car non seulement il dramatise les enjeux en offrant une structure binaire puisqu'une guerre est forcément perdue ou gagnée, mais il désigne également un Autre menaçant qui est d'abord la drogue mais aussi l'usager. Tout cela a pour conséquence d'exclure des réponses alternatives en se focalisant uniquement sur l'aspect punitif au détriment de l'aspect médical et préventif¹²⁵. Avec Bill Clinton, le langage guerrier associé à la drogue a tendance à se transformer en un langage de lutte contre le crime et inclut davantage la prévention et le traitement. En 1997, il reconnaît que « cette guerre contre la drogue, comme elle est souvent appelée, prête à confusion, dans le sens où il ne s'agit pas d'une offensive contre un seul ennemi conduite par une seule armée » (11-12-1997)¹²⁶. Toutefois le propos reste quelque peu ambigu et l'annonce de la nomination du général Barry McCaffrey, « un héros de la guerre du Golfe » comme tsar anti-drogue dans le discours de l'Union de 1996, est assez significative de l'emprise du récit de guerre dans la lutte contre la drogue, et du lien qui est fait entre politiques étrangère et intérieure sur ce sujet (23-01-1996)¹²⁷. Lors de la démission de McCaffrey, cinq ans plus tard, Clinton se félicite d'ailleurs des « progrès significatifs » obtenus « ici et à l'étranger » par ce général qui a « conduit la guerre contre la drogue » (16-10-2000)¹²⁸.

¹²³ De Durand, *op. cit.*, p.3

¹²⁴ Elizabeth Hinton montre par exemple que la rhétorique de « guerre contre le crime » du président Johnson a ouvert une nouvelle ère qui a notamment donné la loi d'assistance aux forces de l'ordre (*Law Enforcement Assistance Act*) du 8 mars 1965 qui a donné un rôle direct au gouvernement fédéral dans les opérations de police, le système de justice et de prison, dans Elizabeth Hinton, « Why We Should Reconsider the War on Crime », *Time Magazine*, 20 mars 2015

¹²⁵ Francis Beer (dir.), Christ'l De Landtsheer (dir.), *Metaphorical World Politics*, 2004, Michigan State University Press, p.28. Voir également l'étude sur les politiques publiques de lutte anti-drogue des politologues Andrew B. Whiford et Jeff Yates qui conclut que la rhétorique présidentielle a changé la manière dont les agents de l'État (fédéral), les ministres de la Justice et les juges ont appliqué la loi, dans Whiford, Yates, *op. cit.*, Enfin, on peut citer le politologue Richard Jackson qui voit la « guerre contre la drogue » comme une forme de « coercition rhétorique » dans Jackson, *op. cit.*, p.391.

¹²⁶ 11-12-1997 : *This is not—this war on drugs, as it's often called, is somehow misleading, I think, in the sense that it's not an offensive against a single enemy conducted by a single army.*

¹²⁷ 23-01-1996 : *a hero of the Persian Gulf war and the commander in chief of the United States Military Southern Command, General Barry McCaffrey, as America's new drug czar.*

¹²⁸ 16-10-2000 : *In the nearly 5 years General McCaffrey has led our war on drugs, we have made significant progress both at home and abroad.*

Les discours de George W. Bush n'évoquent généralement que très peu « la guerre contre la drogue ». Toutefois très rapidement après les attaques du 11 septembre, le président fait un rapport entre ce qui devient « la guerre contre la terreur » et la « guerre contre la drogue ». Le 14 décembre 2001 il déclare en effet qu'« il y a également une autre guerre chez nous, il s'agit de gagner la guerre contre le fléau de la drogue » car « la drogue menace tout ce qu'il y a de mieux dans notre pays [...] Et il est vraiment important que les Américains sachent que le trafic de drogue à l'étranger finance l'œuvre de la terreur, alimente les terroristes [...] Si vous arrêtez la drogue, vous rejoignez la bataille contre la terreur en Amérique » (14-12-2001)¹²⁹. La loi PATRIOT¹³⁰ de 2001 sert d'ailleurs également d'outil de la lutte contre la drogue. Dans le même temps, George W. Bush met également en avant des programmes d'éducation anti-drogue, et fait de la « lutte contre la drogue » une lutte pour la vie des toxicomanes. (28-01-2003)¹³¹. Malgré sa volonté affichée de « remettre la lutte contre la drogue au centre de notre programme national » (14-12-2001)¹³², ce sont les guerres plus réelles en Irak et en Afghanistan qui sont au centre des préoccupations de George W. Bush. G. Etienne De Durand fait d'ailleurs l'hypothèse que l'utilisation de la métaphore de la guerre est d'autant plus forte que la guerre réelle s'éloigne, et que les interventions militaires des États-Unis sont plus limitées¹³³. Cela pourrait expliquer en partie que le récit de guerre ne soit plus appliqué à la drogue et au crime dans les années 2000, sans compter les nombreuses critiques concernant la politique d'incarcération systématique et l'échec relatif de la lutte anti-drogue prônée pendant plusieurs décennies. On peut aussi émettre l'hypothèse que l'abandon de l'emploi de métaphores guerrières pour parler de la drogue vient de ce que celles-ci ne sont pas des métaphores cohérentes. Le problème de la drogue est en effet en contradiction avec le cadre cognitif du récit de guerre classique qui exige un ennemi clairement identifiable, et une victoire qui en marque la fin.

C'est en 2015 que Barack Obama met officiellement fin au récit de la « guerre contre la drogue », tout d'abord en critiquant « le chemin qu'ont suivi les États-Unis dans la soi-disant guerre contre la drogue, [qui] s'est tellement acharnée sur l'incarcération qu'elle a été contre-

¹²⁹ 14-12-2001 : *There's another war at home, too, and that's to win the war against the scourge of drugs. [...] Drug use threatens everything—everything—that is best about our country. [...] And abroad, it's so important for Americans to know that the traffic in drugs finances the work of terror, sustaining terrorists—terrorists use drug profits to fund their cells to commit acts of murder. If you quit drugs, you join the fight against terror in America.*

¹³⁰ Le mot PATRIOT est ici un acronyme qui signifie « « Loi pour unir et renforcer l'Amérique en fournissant les outils appropriés pour déceler et contrer le terrorisme » (« *unUniting and Strengthening America by Providing Appropriate Tools Required to Intercept and Obstruct Terrorism Act* »).

¹³¹ 28-01-2003 : *As a government, we are fighting illegal drugs by cutting off supplies and reducing demand through antidrug education programs. Yet for those already addicted, the fight against drugs is a fight for their own lives.*

¹³² 14-12-2001 : *We must return the fight against drugs to the center of our national agenda.*

¹³³ De Durand, *op. cit.*, p.3

productive » (09-04-2015)¹³⁴. Puis, il déclare quelques mois plus tard, dans des termes cette fois-ci sans aucune ambiguïté, « mettre fin à la vieille politique dans ce domaine » car « les Démocrates et les Républicains ont été responsables de vouloir avoir l'air d'être intraitables dans la guerre contre la drogue et d'accroître le nombre d'incarcérations » (21-10-2015)¹³⁵.

Le récit de guerre et ses paradigmes.

Si les années quatre-vingt et 90 se caractérisent, en partie, par l'utilisation de métaphores guerrières appliquée à des questions de société comme la drogue, ou le crime, elles sont loin d'être exemptes de guerres réelles : qu'il s'agisse d'opérations militaires limitées comme au Panama, en Somalie ou en Haïti, des campagnes de bombardement au Kosovo ou en Irak, ou de la guerre plus conventionnelle dans le golfe Persique. Mais ce sont les années 2000, surtout après les attaques du 11 septembre 2001, qui font entrer l'Amérique dans une nouvelle ère de guerre permanente. La variété des opérations militaires et de leurs motivations, la multiplicité des emplois du concept de guerre, de la « guerre contre la terreur », à la guerre en Afghanistan ou la « guerre préventive » en Irak, ou aux attaques de drones au Pakistan, en Somalie et au Yémen, ou encore aux bombardements en Irak ou en Syrie ont rendu floue la définition classique de guerre en tant que « conflit armé étendu, intentionnel et réel entre des communautés politiques »¹³⁶. Etienne De Durand voit une dimension culturelle à l'usage américain du mot « guerre » qui va « à l'encontre de l'usage européen, qui tend à réserver le terme de « guerre » aux seuls conflits de grande ampleur opposant des rivaux de rang égal », même si les événements récents en France peuvent remettre en cause cette assertion¹³⁷.

Au-delà de cette question sémantique, il faut surtout souligner que la rhétorique de la guerre présidentielle post-guerre froide ne consiste pas en un argumentaire construit et raisonné qui s'appuierait sur une définition conceptuelle et consensuelle de la guerre, mais, comme le notent Campbell et Jamieson, en une « série d'actes rhétoriques » qui construisent une histoire¹³⁸. Le récit façonné par l'ensemble de ces discours doit être suffisamment dramatique, voire mélodramatique, pour générer un soutien populaire nécessaire à travers le *pathos*

¹³⁴ 09-04-2015 : *I am a very strong believer that the path that we have taken in the United States in the so-called War on Drugs has been so heavy in emphasizing incarceration that it has been counterproductive*

¹³⁵ 21-10-2015 : *...we're putting an end to the old politics on this. Democrats and Republicans were both responsible for wanting to look tough on the War on Drugs and ramping up incarceration.*

¹³⁶ « *an actual, intentional and widespread armed conflict between political communities* », Brian Orend, « War », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 28 juillet 2005. Disponible sur <http://plato.stanford.edu/entries/war/>. [Date de consultation : 03-01-2014]

¹³⁷ De Durand, *op. cit.*, p.5. On observe que cet usage évolue puisque c'est bien le mot « guerre » qui est pour la première fois utilisé dans les discours du président François Hollande ou du premier ministre français Manuel Valls pour qualifier la lutte contre le terrorisme après les attentats de Paris du 13 novembre 2015 mais cette qualification a fait polémique et on peut y voir une contagion de la rhétorique de guerre utilisée par les présidents américains.

¹³⁸ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.22

(émotion)¹³⁹. Ce récit doit amener à voir la guerre comme la conclusion inévitable. Le moyen le plus efficace pour générer ce sentiment d'unité nationale indispensable est d'offrir un récit simple qui permette l'adhésion de tous ; les récits étant la base du discours politique et de la compréhension du monde. Le politologue Riikka Kuusisto rappelle que « les faits parlent rarement par eux-mêmes : ils ont besoin qu'on les explique, qu'on les nomme et qu'on leur donne du sens, pour être saisis » et les récits de politique étrangère en particulier visent à « transformer des circonstances initialement ambiguës en quelque chose de pertinent » pour la communauté nationale¹⁴⁰. Le récit de guerre se caractérise par trois éléments fondamentaux du mythe :

- 1) une structure binaire qui met en scène le combat du Bien et du Mal,
- 2) l'évocation de l'existence d'une menace contre la communauté nationale ou contre des valeurs perçues comme essentielles à sa survie par un ennemi identifiable¹⁴¹,
- 3) un rappel des accomplissements passés perçus comme sacrés car faisant partie de la mythologie nationale¹⁴².

Il est donc essentiellement de nature mythique. La construction de ce récit va à la fois réduire et déterminer le champ des possibles dans la manière de gérer et de mettre fin à une crise par la guerre. Elle est principalement fondée sur l'analogie historique qui vise notamment à raviver le *pathos* qui naît de l'évocation du souvenir collectif du sacrifice pour la communauté dans la mythologie nationale¹⁴³.

L'analogie se distingue de la métaphore par le fait qu'elle crée un parallèle, généralement explicite, entre deux situations de même nature, comme deux situations de guerre, tandis que la métaphore construit une comparaison souvent plus implicite entre deux situations de domaines différents, comme entre la guerre et la drogue¹⁴⁴. Les deux peuvent bien entendu fonctionner conjointement. Or, si les analogies sont faillibles, puisque, comme les métaphores, elles soulignent certains aspects tout en supprimant d'autres pour rentrer dans le cadre de comparaison, elles sont également indispensables car elles offrent un cadre cognitif nécessaire à la compréhension et l'évaluation de nouvelles informations et de nouvelles situations¹⁴⁵.

¹³⁹ *Ibid.*, p.224, p.243

¹⁴⁰ Riikka Kuusisto, « Framing the Wars in the Gulf and in Bosnia: The Rhetorical Definitions of the Western Power Leaders in Action », *Journal of Peace Research*, 1998, Vol. 35, N°5, p.604, 606

¹⁴¹ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.234, 243.

¹⁴² Kelly Long, « 'Terrorism' in the Age of Obama: The Rhetorical Evolution of President Obama's Discourse on the War on 'Terror' », *Communication Thesis*, Bridgewater State University, Massachusetts, 14 mai 2013, p.37-8

¹⁴³ Rappelons ici que l'analogie, tout comme la métaphore, fait un rapport de ressemblance entre deux domaines de réalités différentes, mais elle se caractérise généralement par un lien de relation plus explicite que la métaphore.

¹⁴⁴ Voir la définition du CNRTL. Disponible sur : ><http://www.cnrtl.fr/definition/analogie><, ou encore Benjamin Bates, « Circulation of the World War II / Holocaust analogy in the 1999 Kosovo intervention Articulating a vocabulary for international conflict », *Journal of Language and Politics*, 2009, ou encore Keith L. Shimko, « The Power of Metaphors and the Metaphors of Power : the United States in the Cold War and After » dans Beer (dir.), De Landsheer (dir.), *op. cit.*, p.199

¹⁴⁵ Noon, *op. cit.*, p.340

Les chercheurs en communication et en science politique ont observé depuis longtemps l'importance des analogies et des métaphores historiques dans les discours de politique étrangère¹⁴⁶. Selon certains d'entre eux, celles-ci servent non seulement à convaincre mais aussi à guider la pensée des leaders politiques¹⁴⁷. S'appuyant sur les travaux de George Lakoff et Mark Johnson, Mary Stuckey note que, dans la rhétorique présidentielle, « certains événements fonctionnent comme des *'métaphores orientationnelles'* qui organisent tout un système de concepts ». C'est particulièrement le cas de la Seconde Guerre mondiale ou de la guerre du Vietnam dans les discours de politique étrangère américains, comme le montrent certaines analyses des discours de George H. Bush ou de Bill Clinton¹⁴⁸. Comme le remarque très justement Roland Paris, « il est difficile de dire si ces métaphores et analogies historiques sont uniquement le fruit d'une instrumentalisation politique ou bien si elles sont le reflet d'une croyance sincère des présidents »¹⁴⁹. Quoi qu'il en soit, elles servent de véritables paradigmes d'interprétation du présent qui vont orienter la façon dont la résolution des crises peut être acceptée par le public¹⁵⁰.

La Seconde Guerre mondiale: la « bonne guerre ».

La Seconde Guerre mondiale est le paradigme de la guerre par excellence, car c'est d'abord un modèle qui semble illustrer parfaitement la doctrine de « guerre juste », c'est-à-dire une guerre moralement justifiable¹⁵¹. C'est exactement ce que dit Barack Obama dans son discours d'acceptation du prix Nobel de la Paix en décembre 2009, dans lequel il développe précisément le concept de « guerre juste » : « il est difficile de concevoir une cause plus juste que la défaite du Troisième Reich et des puissances de l'Axe » (10-12-2009)¹⁵². Si la guerre peut toujours être critiquée pour certains excès de violence de la part des alliés, c'est d'abord la nostalgie pour un temps d'innocence perdue, où les lignes morales étaient claires et faciles à

¹⁴⁶ Ernest May, *'Lessons' of the Past: the Use and Misuse of History in American Foreign Policy*, Oxford University Press, Yuen Foong Khong, *Analogies at War: Korea, Munich, Dien Bien Phu, and the Vietnam Decisions of 1965*, Princeton University Press, 1992, cités dans Roland Paris, « Kosovo and the Metaphor War », *Political Science Quarterly*, 2002, Vol. 117, N° 3, p.428

¹⁴⁷ Jill A. Edy, *Troubled Pasts: News and Collective Memory of Social Unrest*. Philadelphia: Temple University Press, 2006, p. 93, ou Richard A. Neustadt & Ernest May, *Thinking in Time: The Uses of History for Decision Makers*, New York: Free Press, 1986, dans Jason A. Edwards, *Navigating the Post-Cold War World : President Clinton's Foreign Policy Rhetoric*, 2008, Lexington Books, p.148

¹⁴⁸ Mary Stuckey, « Remembering the future: Rhetorical echoes of World War II and Vietnam in George Bush's public speech on the Gulf War », *Communication Studies*, Volume 43, Issue 4, 1992 43, p.246. Voir également Bates, *op. cit.*.

¹⁴⁹ Paris, 433

¹⁵⁰ Lynn Boyd Hinds, Theodore Otto Windt Jr., *The Cold War as Rhetoric: The Beginnings, 1945-1950*, 1991 New York: Praeger.; Hoffman, S. (1968). *Gulliver's troubles; or, The setting of American foreign policy*, 1968, New York: McGraw-Hill dans Thomas Goodnight, « "Iraq is George Bush's Vietnam" », *Metaphors in Controversy: On Public Debate and Deliberative Analogy, International/Interdisciplinary Discourse Analysis Seminars*, 2005.

¹⁵¹ Andrew Gordon Fiala, *The Just War Myth*, 2008, Rowman & Littlefield Publishers, p.71, p.184 ; Agnieszka Soltysik Monnet, *op. cit.*. Voir également sur les principes de « guerre juste » Michael Walzer, *Just and Unjust Wars: A Moral Argument with Historical Illustrations*, 1977 Basic Books, 2015, 416 p.

¹⁵² 10-12-2009 : ...it's hard to conceive of a cause more just than the defeat of the Third Reich and the Axis powers

dessiner qui sous-tend le récit de la Seconde Guerre mondiale¹⁵³. C'est également une page de l'histoire associée au début de la prééminence incontestable de la puissance américaine dans le monde¹⁵⁴. Le récit de cette ascension mondiale reflète le caractère éminemment moral et exceptionnel des États-Unis dont la politique étrangère est censée être par nature anti-impérialiste et aurait pour but de faire de sa force économique et militaire un instrument pour créer un monde meilleur, sans pour autant fabriquer d'empire. Pour nombre d'Américains, l'Amérique est en effet devenue une superpuissance presque malgré elle, et se serait vue imposer ce rôle par les circonstances, comme avec l'attaque de *Pearl Harbor*¹⁵⁵.

Le début de la période post-guerre froide correspond à un contexte très particulier puisque c'est à la fois la consécration de la suprématie absolue et définitive de l'idéal de la démocratie libérale américaine dans le monde et le cinquantième anniversaire du début de la Seconde Guerre mondiale et de la victoire qui a suivi. L'historien David Noon note que les années quatre-vingt dix ont vu la multiplication des commémorations et d'expressions culturelles diverses sur la Seconde Guerre mondiale¹⁵⁶. Cette période correspondait bien entendu au cinquantième anniversaire de la guerre, mais c'est aussi « l'implosion de la guerre froide qui a mis en exergue le statut sacré de la 'bonne guerre' »¹⁵⁷. Cette sacralisation a eu pour conséquence d'empêcher toute vision nuancée et tout débat sur un événement historique qui devient, selon l'historien Michael C. C. Adams, « une simple légende flamboyante »¹⁵⁸.

C'est ce récit mythifié qui est raconté par les présidents de la période. Ainsi, à la 45^e session de l'Assemblée générale des Nations unies, George H. Bush rappelle les circonstances de la naissance de l'ONU. en parlant du « feu d'une guerre *épique* qui faisait rage à travers deux océans et deux continents » (01-10-1990a)¹⁵⁹. Lors du 50^e anniversaire du débarquement, dans un discours à la pointe du Hoc, Bill Clinton affirme que « nous nous trouvons sur une terre sacrée. Il y a 50 ans, à cet endroit, un miracle de libération a commencé. Ce matin-là, les forces de la démocratie ont débarqué pour mettre fin à l'esclavage de l'Europe » (06-06-1994)¹⁶⁰. Dix ans plus tard, lors de la consécration du monument national de la Seconde Guerre mondiale sur le

¹⁵³ Fiala, *op. cit.*, p.64

¹⁵⁴ Richard Slotkin, « Our Myths of Choice », *Chronicle of Higher Education*, 2001, Vol. 48 N° 5, p. B4

¹⁵⁵ William Appleman Williams, *The Tragedy of American Diplomacy*, 1959, New York: W. W Norton, 1972, p.20, cité dans Noon, *op. cit.*, p.344, 345

¹⁵⁶ L'auteur cite de nombreux exemples comme les commémorations de *Pearl Harbor*, ou du débarquement, à l'autorisation de la construction d'un monument de plus de 100 millions de dollars sur le *National Mall*, à la fiction *Saving Private Ryan* et au best-seller *Band of Brothers*, de l'historien Stephen E. Ambrose, adapté en 2001 par la chaîne HBO, dans *Ibid.* p.343, 344.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p.343

¹⁵⁸ Michael C. C. Adams, *The Best War Ever: America and World War II*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1994, p.2, cité dans Noon, *op. cit.*, p.343.

¹⁵⁹ 01-10-1990a : *Forty-five years ago, while the fires of an epic war still raged across two oceans and two continents...*

¹⁶⁰ 06-06-1994 : *We stand on sacred soil. Fifty years ago at this place a miracle of liberation began. On that morning, democracy's forces landed to end the enslavement of Europe.*

*National Mall*¹⁶¹ à Washington, George W. Bush parle de ces années de guerre comme d'« une époque rude, héroïque, et valeureuse (« *gallant* ») » (29-05-2004)¹⁶². Au-delà de ce cadre narratif héroïque et mythique généralement lié au genre commémoratif, les discours présidentiels de guerre reprennent ce récit en mettant en valeur trois éléments spécifiques de la guerre de façon récurrente : la politique d'apaisement des accords de Munich, l'attaque de *Pearl Harbor* et la Shoah.

Munich : l'analogie de l'apaisement.

Moins d'une semaine après l'attaque du Koweït par Saddam Hussein, George H. Bush annonce à la nation le déploiement de troupes américaines en Arabie Saoudite par un discours dans lequel il fait le récit des « tanks irakiens [qui] ont envahi le Koweït en quelques heures dans *une guerre éclair* » (08-08-1990)¹⁶³. De façon très significative, c'est le mot allemand « *Blitzkrieg* » qu'il choisit d'employer ici pour qualifier cette attaque de « guerre éclair », évoquant ainsi de façon très directe la stratégie offensive allemande en 1939 et 1940. Une fois le parallèle établi, il en tire la conclusion que « si l'histoire nous apprend quelque chose, c'est qu'on doit résister à l'agression ou bien elle détruira nos libertés. La politique d'*apaisement* ne marche pas », dit-il encore, puis ajoute, « comme c'était le cas dans les années 30, on voit en Saddam Hussein un dictateur agressif qui menace ses voisins » (08-08-1990)¹⁶⁴. Dans une conférence de presse en novembre 1990, le président compare les forces irakiennes aux Waffen-SS : « si vous regardez à nouveau ce qui s'est passé quand les régiments à Tête de Mort sont entrés en Pologne, vous trouverez de nombreuses similitudes [...] je vois beaucoup de similitudes dans la façon dont les forces irakiennes se conduisent au Koweït et celle dont les régiments à Tête de Mort se conduisaient en Pologne », faisant même de Saddam Hussein un être plus vil encore car si « Hitler ne respectait pas grand chose, il respectait la légitimité des ambassades [contrairement à Saddam Hussein]. Regardez à nouveau l'histoire, et vous verrez que nous serez aussi inquiets que moi » (01-11-1990b)¹⁶⁵. L'analogie entre l'Irak de 1990 et l'Allemagne nazie des années 30 ou bien entre Saddam Hussein et Adolf Hitler a beau être pour le moins discutable, cette « leçon de l'histoire » sera répétée par le président qui fait de la guerre non plus une simple recommandation, mais une règle morale. Dans son discours aux troupes

¹⁶¹ Rappelons que le *National Mall* (que l'on pourrait traduire par « *esplanade nationale* ») est un parc ouvert au public au centre de Washington, DC. Il est bordé par de nombreux musées et monuments.

¹⁶² 29-05-2004 : *The years of World War II were a hard, heroic, and gallant time in the life of our country.*

¹⁶³ 08-08-1990 : *Iraq's tanks stormed in blitzkrieg fashion through Kuwait in a few short hours.*

¹⁶⁴ 08-08-1990 : *But if history teaches us anything, it is that we must resist aggression or it will destroy our freedoms. Appeasement does not work. As was the case in the 1930's, we see in Saddam Hussein an aggressive dictator threatening his neighbors.*

¹⁶⁵ 01-11-1990b : *... if you go back and look at what happened when the Death's Head regiments went into Poland, you'll find an awful similarity. [...] Hitler [...] did, indeed, respect -- not much else, but he did, indeed, respect the legitimacy of the Embassies. So, we've got some differences here. [...] I see many similarities by the way the Iraqi forces behaved in Kuwait and the Death's Head regiments behaved in Poland. Go back and take a look at your history, and you'll see why I'm as concerned as I am*

de la coalition contre Saddam Hussein, il se fait encore plus précis, prenant l'exemple de « la Tchécoslovaquie [qui] sait par expérience ce qu'est la folie de la politique d'*apaisement* » et « la tyrannie de la conquête dictatoriale », pour ensuite tirer à nouveaux les conclusions qui s'imposent : « Et lors de la Seconde Guerre mondiale qui a suivi, le monde a payé cher la politique d'*apaisement* d'un dictateur qui aurait dû et aurait pu être arrêté. On ne fera pas à nouveau cette erreur. Nous ne suivrons pas une politique d'*apaisement* avec cet agresseur » (22-11-1990a)¹⁶⁶. Les mots « *appease* » et « *appeasement* » sont à eux seuls des références très claires aux accords de Munich. Le spécialiste en relations internationales Roland Paris qualifie la métaphore de Munich de « métaphore établie » (« *settled metaphor* »), c'est-à-dire une métaphore dont le sens fait consensus et n'est pas remis en cause : elle signifie toujours l'échec des démocraties occidentales face à Hitler en 1938, et illustre plus généralement le danger de faire des concessions diplomatiques avec des dictateurs¹⁶⁷. L'application de cette métaphore à toute sorte de situations, pourtant très différentes du contexte des années 30, fonctionne parce qu'il ne s'agit pas d'un raisonnement argumenté mais d'un récit fondé sur la moralité et sur l'émotion, à savoir la peur de l'escalade et d'un nouvel Hitler. Le couple Hitler/Hussein est en effet l'incarnation du Mal, et la guerre est la seule conclusion morale possible¹⁶⁸. Devant les troupes américaines, le président souligne d'ailleurs bien la similitude des enjeux : « Nous connaissons tous trop bien les conséquences de la politique d'*apaisement*. Le genre d'agression qu'on voit au Koweït aujourd'hui n'est pas juste une menace à la paix régionale, mais [c'est aussi] la promesse d'un plus grand conflit demain » (22-11-1990b)¹⁶⁹. Dans son discours sur l'état de l'Union de 1991, il se félicite qu'« ensemble nous [ayons] résisté au piège de la politique d'*apaisement*, du cynisme et de l'isolement qui créent des tentations pour les tyrans » (29-01-1991)¹⁷⁰.

Onze ans plus tard, son fils, George W. Bush reprend exactement le même récit devant l'Assemblée des Nations unies pour rappeler la situation qui a débouché sur la guerre du Golfe : « L'Irak a envahi le Koweït sans provocation et les forces du régime étaient prêtes à continuer leur avancée et s'emparer d'autre pays et de leurs ressources. S'il y avait eu une politique d'*apaisement* avec Saddam Hussein au lieu de l'arrêter, elle aurait mis en danger la paix et la

¹⁶⁶ 22-11-1990a: *Czechoslovakia -- they know firsthand about the folly of appeasement. They know about the tyranny of dictatorial conquest. And in the World War that followed, the world paid dearly for appeasing an aggressor who should and could have been stopped. We're not going to make that mistake again. We will not appease this aggressor.*

¹⁶⁷ Paris, *op. cit.*, p. 425.

¹⁶⁸ Stuckey, *op. cit.*, p. 45-6.

¹⁶⁹ 22-11-1990b: *All of us know only too well the inevitable outcome of appeasement. The kind of aggression we see in Kuwait today is not just a threat to regional peace but a promise of wider conflict tomorrow*

¹⁷⁰ 29-01-1991 : *Together, we have resisted the trap of appeasement, cynicism, and isolation that gives temptation to tyrants.*

stabilité du monde » (12-09-2002)¹⁷¹. Le 17 mars 2003, à deux jours de la fin de l'ultimatum sommant Saddam Hussein de quitter le pouvoir, le président américain s'adresse à la nation américaine en utilisant à nouveau l'analogie de Munich et en maximisant les enjeux : « Au XX^e siècle », déclare-t-il, « certains ont fait le choix d'une politique d'*apaisement* envers des dictateurs meurtriers dont on a laissé les menaces devenir des génocides et une guerre mondiale. Ce siècle-ci, quand des hommes malfaisants préparent la terreur chimique, biologique ou nucléaire, une politique d'*apaisement* pourrait apporter une destruction d'un genre jamais vu auparavant sur cette terre » (17-03-2003)¹⁷². Il s'agit d'un récit là encore construit sur la peur qui s'appuie sur une « métaphore établie » pour donner une apparence de raisonnement logique et moral aboutissant à la conclusion inévitable, et acceptée par tous de la guerre. Mais chez George W. Bush, cette vision de l'histoire semble aller au-delà d'une simple instrumentalisation politique visant à justifier un acte de guerre. Avant même les attaques du 11 septembre, en juin 2001, il exprime déjà très clairement une philosophie politique fondée sur la liberté comme valeur suprême et supérieure à tout autre, même de la paix : « Nous ne négocierons pas le sort des peuples européens libres : plus jamais de Munich, et plus jamais de Yalta. », dit-il devant les étudiants polonais de l'université de Varsovie (15-06-2001)¹⁷³. Pour Bush, la liberté n'est donc jamais négociable, et c'est la leçon qu'il tire de l'histoire : « Les accords de Yalta ont suivi la tradition injuste de Munich et du Pacte [Germano-soviétique] Molotov-Ribbentrop. Une fois de plus, quand des gouvernements puissants ont négocié, la liberté des petites nations a été d'une façon ou d'une autre sacrifiée. Pourtant, cette tentative de sacrifier la liberté au nom de la stabilité a laissé un continent divisé et instable » (07-05-2005)¹⁷⁴.

De plus, pour George W. Bush, les leçons de l'histoire, tout comme la liberté, ont un caractère universel, et peu importent les différences de contexte politique, historique, culturel ou géographique : « À travers le Moyen-Orient, des territoires palestiniens au Liban, et à l'Iran, je crois que l'avancée de la paix à l'intérieur des nations construira la paix parmi les nations. Et l'une des raisons pour cette croyance, c'est l'expérience de l'Europe. », déclare-t-il, avant

¹⁷¹ 12-09-2002 : *Twelve years ago, Iraq invaded Kuwait without provocation, and the regime's forces were poised to continue their march to seize other countries and their resources. Had Saddam Hussein been appeased instead of stopped, he would have endangered the peace and stability of the world.*

On note qu'il évite soigneusement de critiquer son père pour ne pas avoir renversé le dictateur, ce qui aurait été la conclusion logique d'un récit faisant de Saddam Hussein un nouvel Hitler. Or c'est une critique importante de nombre de néo-conservateurs, y compris au sein de l'administration Bush fils. Voir Brian C. Schmidt, Michael C. Williams, « The Bush Doctrine and the Iraq War : Neoconservatives Versus Realists », *Security Studies*, 2008, Vol. 17, N°2.

¹⁷² 17-03-2003 : *In the 20th century, some chose to appease murderous dictators, whose threats were allowed to grow into genocide and global war. In this century, when evil men plot chemical, biological, and nuclear terror, a policy of appeasement could bring destruction of a kind never before seen on this Earth*

¹⁷³ 15-06-2001 : *We will not trade away the fate of free European peoples: No more Munichs; no more Yaltas.*

¹⁷⁴ 07-05-2005 : *The agreement at Yalta followed in the unjust tradition of Munich and the Molotov-Ribbentrop Pact. Once again, when powerful governments negotiated, the freedom of small nations was somehow expendable. Yet this attempt to sacrifice freedom for the sake of stability left a continent divided and unstable*

d'ajouter « dans les deux guerres mondiales, l'Europe a vu la nature agressive de la tyrannie et le coût terrible de la méfiance et de la division. » (21-02-2005)¹⁷⁵. Tout leader expansionniste est finalement comparé à Hitler, et tout arrangement est alors vu comme « l'apaisement » d'un agresseur¹⁷⁶. De fait, toute négociation est donc assimilée à de la faiblesse, car même « la *Shoah* n'était pas inévitable : on l'a laissée monter en puissance seulement à cause de la politique d'*apaisement* et de la faiblesse du monde » (18-04-2007)¹⁷⁷. Par ailleurs, une telle analogie a pour effet de décourager toute contextualisation historique¹⁷⁸. Il n'y a alors plus de lecture politique possible, ce qui dédouane au passage le gouvernement américain de toute responsabilité, alors que les critiques commencent à se faire entendre : « La haine des radicaux existait avant que l'Irak ne soit un problème, et elle existera bien après que l'Irak ait cessé d'être une excuse. [...] Aucun acte de notre part n'a provoqué la rage des tueurs et aucune concession, aucun pot-de-vin, et aucun acte d'*apaisement* ne pouvait changer ou limiter leurs projets de meurtre. Au contraire, ils visent les nations dont ils croient pouvoir changer le comportement à travers la violence. Contre un tel ennemi, il n'y a qu'une réponse efficace : nous ne céderons jamais, nous n'abandonnerons jamais et nous n'accepterons jamais rien d'autre que la victoire totale. » (06-10-2005)¹⁷⁹. L'analogie de Munich est une incarnation de la faiblesse qui permet de mieux mettre en scène un discours de la puissance. D'aucuns pourraient voir une certaine ironie dramatique dans les propos du président, puisque, contrairement à ce qu'il déclare, la violence des terroristes a bel et bien changé le comportement de l'Amérique, jusqu'à la remise en question de l'application de certaines de ses valeurs, y compris la liberté et le droit.

Devant la Knesset, et un public particulièrement sensible à l'analogie de Munich, le président George W. Bush fait une condamnation claire de toute tentative d'explication, assimilée à une volonté de négociation avec les terroristes et les radicaux, elle-même vue par le prisme de l'analogie historique :

There are good and decent people who cannot fathom the darkness in these men and try to explain away their words. It's natural, but it is deadly wrong. As witnesses to evil in the past, we carry a

¹⁷⁵ 21-02-2005 : *Across the Middle East, from the Palestinian Territories to Lebanon to Iraq to Iran, I believe that the advance of freedom within nations will build the peace among nations. And one reason for this belief is the experience of Europe. In two World Wars, Europe saw the aggressive nature of tyranny and the terrible cost of mistrust and division.*

¹⁷⁶ Voir à ce propos : Glenn H. Snyder, Paul Diesing, *Conflict among Nations: Bargaining, Decision Making, and System Structure in International Crises*, Princeton: Princeton University Press, 1977; Robert Jervis, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton: Princeton University Press, 1976 ; Ernest May, *Lessons of the Past: The Use and Misuse of History in American Foreign Policy*, New York: Oxford University Press, 1973, cités dans Bates, *op. cit.*, p.32.

¹⁷⁷ 18-04-2007 : *...the Holocaust was not inevitable; it was allowed to gather strength and force only because of the world's weakness and appeasement in the face of evil.*

¹⁷⁸ Bates, *Ibid.*

¹⁷⁹ 06-10-2005 : *The hatred of the radicals existed before Iraq was an issue, and it will exist after Iraq is no longer an excuse [...] No act of ours invited the rage of the killers, and no concession, bribe, or act of appeasement would change or limit their plans for murder. On the contrary, they target nations whose behavior they believe they can change through violence. Against such an enemy, there is only one effective response: We will never back down, never give in, and never accept anything less than complete victory.*

solemn responsibility to take these words seriously. Jews and Americans have seen the consequences of disregarding the words of leaders who espouse hatred. And that is a mistake the world must not repeat in the 21st century.

Some seem to believe that we should negotiate with the terrorists and radicals, as if some ingenious argument will persuade them they have been wrong all along. We've heard this foolish delusion before. As Nazi tanks crossed into Poland in 1939, an American Senator declared: "Lord, if I could only have talked to Hitler, all this might have been avoided." We have an obligation to call this what it is: the false comfort of appeasement which has been repeatedly discredited by history.

Address to Members of the Knesset in Jerusalem 15 mai 2008

La présence de l'analogie de Munich dans les discours de guerre présidentiels n'est pas nouvelle. Plusieurs études ont montré qu'elle a d'ailleurs été utilisée par tous les présidents de la guerre froide généralement pour justifier des actions militaires ; de la Corée à la Grenade en passant par l'Indochine, qu'ils soient républicains ou démocrates, à l'exception de Jimmy Carter¹⁸⁰.

En cela, Bill Clinton ne se distingue pas de ses homologues et adopte également cette analogie pour justifier certains choix politiques : de la guerre au Kosovo, au rejet de l'isolationnisme, à la lutte contre le terrorisme. Citant les attaques terroristes contre le World Trade Center, en 1993, et au Moyen-Orient, ou encore l'attaque au sarin dans le métro de Tokyo, ou même le crime organisé de l'ex-Union soviétique, il demande au Congrès un renforcement de la législation anti-terroriste et l'augmentation des forces de l'ordre fédérales, car, dit-il, « *l'apaisement* du mal organisé n'est pas une option pour le siècle prochain, pas plus qu'il ne l'était pendant ce siècle » (05-05-1995)¹⁸¹. De même, devant le parlement britannique, il accuse les isolationnistes qui veulent « laisser les autres s'inquiéter des problèmes du monde », d'être les mêmes que « ceux qui ont conseillé la politique d'*apaisement* à la Grande-Bretagne, à la veille de la Seconde Guerre mondiale » (29-11-1995)¹⁸². Mais c'est surtout pour justifier l'action militaire au Kosovo que Bill Clinton utilise le récit de l'échec de la politique d'apaisement. « Et si quelqu'un avait écouté Winston Churchill et s'était opposé à Adolf Hitler ? Combien de vies auraient pu être sauvées ? Et combien de vies américaines auraient pu être sauvées ? », demande-t-il, suggérant que Milošević est un nouvel Hitler (23-03-1999)¹⁸³. « Faire cesser l'instabilité dans les Balkans » cela empêchera que « des générations futures d'Américains n'aient à traverser l'Atlantique pour combattre dans une nouvelle terrible

¹⁸⁰ William R. Rock « Appeasement », *The Encyclopaedia of U.S. foreign relations*, 1997, New York: Oxford University Press Vol. 1, p. 84–8 ; James I. Matray, « Truman's plan for victory: National self-determination and the thirty-eighth parallel decision in Korea », *Journal of American History*, 1979, Vol. 66 N°2, p. 314–333, J. Philipp Rosenberg, « Presidential beliefs and foreign policy decision-making: Continuity during the Cold War era », *Political Psychology*, 19867, Vol. 4, p.733–751, Robert J. Beck, « Munich's lessons reconsidered », *International Security*, 1989, Vol. 14, N°2, p. 161–191, cités dans Bates, *op. cit.*, p.32-3.

¹⁸¹ 05-05-1995 : *Appeasement of organized evil is not an option for the next century any more than it was in this century*

¹⁸² 29-11-1995 : *Now is the time, they say, to let others worry about the world's troubles [...] They counseled appeasement to Britain on the very brink of World War II.*

¹⁸³ 23-03-1999 : *What if someone had listened to Winston Churchill and stood up to Adolph Hitler earlier? How many people's lives might have been saved? And how many American lives might have been saved?*

guerre », ajoute-t-il (24-03-1999)¹⁸⁴. Nous voyons là que Clinton et G. W. Bush partagent la même vision d'une histoire qui aurait pu éviter des massacres si les accords de Munich n'avaient pas eu lieu. Ils en tirent tous les deux des leçons applicables au présent. Les différences historiques majeures entre l'Irak des années 1990 et 2000 et l'Allemagne nazie des années 30 ou bien entre Saddam Hussein, Milošević et Adolf Hitler ne sont en rien des obstacles à l'analogie historique. L'étude de Benjamin Bates, qui s'appuie sur de nombreuses recherches, montre que celle-ci est ailleurs largement reprise par les médias, à la suite de leur emploi dans les discours présidentiels¹⁸⁵. Nous sommes ici dans une vision mythique de la réalité, puisque fondée sur un récit binaire à la dimension sacrée. Cette utilisation de l'analogie historique, fondée sur l'idée qu'on doit tirer une leçon de l'histoire, renforce également le statut présidentiel dont le rôle de commandant-en-chef se double alors de celui d'historien-en-chef.

Tout comme Jimmy Carter dans la période de la guerre froide, Barack Obama est le seul président à ne jamais employer clairement l'analogie de Munich dans la période post-guerre froide. Il faut dire qu'il a été élu sur la promesse d'une rupture avec l'administration précédente : un désengagement militaire dans un contexte de « fatigue de guerre » (« *war fatigue* »), et un renouvellement de l'action diplomatique. Ce sont d'ailleurs ces promesses d'un retour à une diplomatie plus forte qui expliquent en grande partie l'attribution de son prix Nobel de la Paix, quelques mois à peine après son élection¹⁸⁶. Ironiquement, son discours d'acceptation du prix parle davantage de la nécessité de la guerre que de sa volonté de paix : « Un mouvement non-violent n'aurait pas pu arrêter les armées d'Hitler. Les négociations ne peuvent pas convaincre les leaders d'Al-Qaïda de déposer les armes. Dire que la force peut être parfois nécessaire n'est pas un appel au cynisme : c'est une reconnaissance de l'histoire, des imperfections de l'homme, et des limites de la raison » (10-12-2009)¹⁸⁷. D'ailleurs, Barack Obama n'hésite pas à utiliser la force, qu'il s'agisse de l'assassinat d'Oussama Ben Laden, du triplement du nombre de troupes américaines en Afghanistan, du renversement de Mouammar Kadhafi en Lybie, de l'accroissement des frappes de drones au Pakistan et au Yémen, ou des bombardements en Syrie. De telles actions militaires n'exigent donc pas une dramatisation des enjeux qui justifierait l'emploi de l'analogie de Munich. Mais c'est aussi une volonté de négocier et d'utiliser la voie diplomatique, y compris avec des pays vus comme des ennemis de

¹⁸⁴ 24-03-1999 :...*the challenge of ending instability in the Balkans so that these bitter ethnic problems in Europe are resolved by the force of argument, not the force of arms, so that future generations of Americans do not have to cross the Atlantic to fight another terrible war.*

¹⁸⁵ Bates, *op. cit.*, p.45-6

¹⁸⁶ Le site officiel du prix Nobel a annoncé l'attribution du prix à Barack Obama le 9 octobre 2009, avec l'explication suivante : « *for his extraordinary efforts to strengthen international diplomacy and cooperation between peoples* », « The Nobel Peace Prize 2009 », *Nobelprize.org*, Nobel Media.

¹⁸⁷ 10-12-2009 : *A nonviolent movement could not have halted Hitler's armies. Negotiations cannot convince Al Qaida's leaders to lay down their arms. To say that force may sometimes be necessary is not a call to cynicism; it is a recognition of history, the imperfections of man, and the limits of reason.*

longue date, qui caractérise la politique étrangère de Barack Obama. Les accords avec l'Iran ou Cuba représentent les succès les plus visibles de cette politique, et il serait contradictoire d'utiliser une métaphore qui envisage la négociation comme une forme dangereuse de faiblesse politique. C'est d'ailleurs au sujet de l'accord sur le nucléaire iranien que le président remet explicitement en cause l'analogie de Munich comme grille de lecture des relations internationales :

I know it's easy to play on people's fears, to magnify threats, to compare any attempt at diplomacy to Munich. But none of these arguments hold up. They didn't back in 2002 and 2003; they shouldn't now. The same mindset, in many cases offered by the same people who seem to have no compunction with being repeatedly wrong—[laughter]—led to a war that did more to strengthen Iran, more to isolate the United States than anything we have done in the decades before or since. It's a mindset out of step with the traditions of American foreign policy, where we exhaust diplomacy before war and debate matters of war and peace in the cold light of truth. "Peace is not the absence of conflict," President Reagan once said. It is "the ability to cope with conflict by peaceful means." President Kennedy warned Americans "not to see conflict as inevitable, accommodation as impossible, and communication as nothing more than the exchange of threats." It is time to apply such wisdom.

Remarks by the President on the Iran Nuclear Deal, American University, 08 août 2015,

Dans ce discours, Barack Obama critique précisément l'utilisation de l'analogie de la politique d'apaisement, dans laquelle il voit une volonté de « jouer sur la peur des gens », et d'« exagérer les menaces ». Il remet en cause cette vision non seulement par rapport aux accords avec l'Iran mais également par rapport à la politique de son prédécesseur en Irak « en 2002, et en 2003 ». Il y voit un « état d'esprit en décalage avec les traditions de la politique américaine », même si en réalité, c'est bien un élément constitutif du discours de politique étrangère présidentiel depuis la Seconde Guerre mondiale. Il est intéressant de noter d'ailleurs que nombre de commentateurs conservateurs, comme par exemple l'ancien ambassadeur à l'ONU John Bolton, ou encore Charles Krauthammer, ont justement reproché au président sa « politique d'apaisement » envers l'Iran. En son temps Jimmy Carter avait été critiqué pour les mêmes raisons par rapport à l'Union soviétique lors de la négociation des accords SALT II en 1979¹⁸⁸. C'est dire combien l'analogie de Munich demeure puissante dans la culture américaine.

Pearl Harbor, l'agression non provoquée.

L'attaque japonaise contre *Pearl Harbor* le 7 décembre 1941 est un autre moment clé de la Seconde Guerre mondiale qui sert de référence dans la rhétorique présidentielle. C'est un chapitre de l'histoire américaine qui est devenu un paradigme de l'agression non provoquée. Il permet de perpétuer le mythe de l'innocence et de la « bonne guerre »¹⁸⁹. C'est une des analogies que George H. Bush emploie pour parler de l'invasion du Koweït par Saddam

¹⁸⁸ Mark Hensch « John Bolton: Obama's Iran deal greatest 'appeasement' in history », *The Hill*, 17 avril 2015, Charles Krauthammer, « Obama's serial appeasement has backfired », *Chicago Tribune*, 7 janvier 2016.

¹⁸⁹ Comme le rappelle Andrew Fiala, la réalité historique est plus compliquée et nuancée : « Wars are not created in a single day. They are processes that develop through a long period of gestation. The U.S. provoked Japan in July 1941 by imposing a trade embargo that cut off up to 90% of Japan's oil imports. Pearl Harbor happened 5 months later », dans Fiala, *op. cit.*, p.63. Voir également Slotkin, « Our Myths ... », *op. cit.*,

Hussein, dont il tire une autre « leçon de l'histoire », même si ce n'est pas le territoire américain qui est attaqué. Mais c'est surtout l'analogie employée par George W. Bush pour donner du sens aux attaques du 11 septembre 2001.

Dans un discours aux troupes qu'il fait symboliquement depuis la base de l'armée de l'air de *Pearl Harbor*, à Hawaï, le président veut illustrer le rôle éminemment moral de l'Amérique qui « si vous regardez l'histoire », « n'a jamais cherché à faire la guerre » (28-10-1990)¹⁹⁰. Après avoir d'abord évoqué la leçon de la politique d'apaisement que « le monde a payé cher », il aborde « l'une des autres leçons » : « si vous vous souvenez de vos manuels d'histoire », dit-il, « Hitler s'est réjoui de la nouvelle de [l'attaque] de *Pearl Harbor* », déclare-t-il, « et Adolf Hitler a appelé l'attaque contre *Pearl Harbor* un moment critique de la guerre. Et il avait raison. Mais pas de la façon dont il le pensait. *Pearl Harbor* a changé le monde et le rôle [qu'y joue] l'Amérique pour toujours. » (28-10-1990)¹⁹¹. Le président fait dans ce discours la fusion des mythes d'innocence et de puissance, en faisant de l'agression non provoquée le point d'origine du leadership américain dans le monde.

C'est ce récit qu'il adapte à la situation dans le Golfe. Si la préparation pour la guerre du Golfe doit être « jugée par l'histoire » comme « le plus grand déploiement de puissance militaire alliée depuis 1945 », « la décision de ce déploiement n'a pas été prise à Washington, mais par les hommes de Bagdad » (28-10-1990)¹⁹². Le président se situe non seulement dans la lignée de Franklin Roosevelt, dont il cite l'une des « causeries au coin du feu (« *fireside chat* »), après *Pearl Harbor* », mais aussi dans celle d'Harry Truman qui « comprenait cette leçon ». « Presque 10 ans après *Pearl Harbor* », note le président, « il a lui aussi parlé à la nation et il aurait aussi bien pu parler du Koweït. 'La Corée est un petit pays à des milliers de kilomètres', a-t-il dit, 'mais ce qui s'y passe est important pour chaque Américain' » (28-10-1990)¹⁹³. George H. Bush voit dans *Pearl Harbor* un moment fondateur de l'histoire américaine moderne et de sa puissance dans le monde. Il s'agit pour le président de faire le lien entre le présent et un passé mythique dans lequel les héros se battaient pour une cause juste¹⁹⁴. C'est d'ailleurs au cours de

¹⁹⁰ 28-10-1990 : ...if you look into history, America never went looking for a war.

¹⁹¹ 28-10-1990 : And one of the other mistakes - one of the other lessons, rather [...] if you remember your history books - [Hitler] rejoiced at the news from Pearl Harbor. And Adolf Hitler called the attack on Pearl Harbor the turning point of the war. And he was right. But not in the way he thought. Pearl Harbor changed the world and America's role in it for all time.

¹⁹² 28-10-1990 : what history will judge as one of the most important deployments of allied military power since 1945. But make no mistake: The decision for this deployment was not made in Washington; the decision for this deployment was made by the men in Baghdad

¹⁹³ 28-10-1990 : Franklin Roosevelt put it clearly in a fireside chat, just after Pearl Harbor [...] And Harry Truman understood this lesson. Almost 10 years after Pearl Harbor he, too, spoke to the Nation, and he could almost have been talking about Kuwait. "Korea is a small country," he said, And Harry Truman understood this lesson. Almost 10 years after Pearl Harbor he, too, spoke to the Nation, and he could almost have been talking about Kuwait. "Korea is a small country," he said, "thousands of miles away. But what is happening there," said Truman, "is important to every American."

¹⁹⁴ Fiala, *op. cit.*, p.61

la commémoration du 50^e anniversaire de *Pearl Harbor*, qu'il s'adresse aux vétérans de la Seconde Guerre mondiale pour tenter de souligner l'esprit d'unité qui continue d'animer le pays, comme c'était le cas après l'attaque japonaise jusqu'à la victoire :

And although free people in a free society are bound to have their differences, Americans traditionally come together in times of adversity and challenge.

You know, the war in the Gulf was so different: different enemy, different circumstances, the outcome never in doubt. It was short; thank God our casualties mercifully few. But I ask you veterans of Pearl Harbor and all Americans who remember the unity of purpose that followed that momentous December day 50 years ago: Didn't we see that same strength of national spirit when we launched Desert Storm?

The answer is a resounding "yes." Once the war for Kuwait began, we pulled together. We were united, determined, and we were confident. And when it was over, we rejoiced in exactly the same way that we did in 1945 -- heads high, proud, and grateful. And what a feeling. Fifty years had passed, but, let me tell you, the American spirit is as young and fresh as ever.

Remarks at a Ceremony Commemorating the 50th Anniversary of Pearl Harbor, 07 décembre 1991

En faisant « parler » les vétérans, le président transforme une commémoration en un véritable adoubement de la guerre du Golfe. Leur présence témoigne du fait que l'Amérique n'a finalement pas changé et vit à nouveau dans des temps mythiques d'innocence, de puissance et d'héroïsme. L'utilisation de l'analogie de *Pearl Harbor* dans les discours de George H. Bush reste toutefois très limitée. Cela s'explique sans doute par le fait qu'au-delà d'illustrer l'existence d'une agression non provoquée, la charge émotionnelle (le *pathos*) contenue dans le récit de l'invasion d'un pays étranger et lointain par un autre n'est pas suffisante pour donner du sens à l'analogie d'une attaque contre le territoire national.

Les attaques terroristes du 11 septembre 2001 vont malheureusement fournir le cadre émotionnel et rhétorique à la résonance de l'analogie de *Pearl Harbor* dans le peuple américain. Ce sont d'abord les médias qui, dès le lendemain, font la comparaison avec *Pearl Harbor*, parfois d'ailleurs pour en souligner les différences, et notamment le caractère plus dramatique encore des attaques terroristes¹⁹⁵. Si le 14 septembre 2001, le président évoque déjà Franklin Roosevelt (14-09-2001a)¹⁹⁶, ce n'est que le 20 septembre 2001, dans son discours devant le Congrès, qu'il fait une première référence directe à « un dimanche de 1941 » et rappelle que « les Américains ont [déjà] connu des attaques surprise »¹⁹⁷. Tout comme les médias, il utilise *Pearl Harbor* comme point de référence pour mettre en évidence les aspects encore plus dramatiques de ces attaques qui, contrairement à l'assaut japonais, ont eu lieu « au centre d'une

¹⁹⁵ Brian T. Connor, « 9/11 - A New Pearl Harbor? Analogies, Narratives, and Meanings of 9/11 in Civil Society », *Cultural Sociology*, 2012, Vol. 6, p.3-25; Barbara Friedman, Betty Huchin Winfield, & Vivara Trisnadi, « History as the Metaphor through Which the Current World Is Viewed: British and American newspapers' uses of history following the 11 September 2001 terrorist attacks », *Journalism Studies*, Vol. 3, N°2, 2002, p. 289-300

¹⁹⁶ 14-09-2001a : *Today we feel what Franklin Roosevelt called the warm courage of national unity*

¹⁹⁷ Il faut noter que, selon Bob Woodward, George W. Bush aurait écrit dès le soir du 11 septembre dans son journal : « *The Pearl Harbor of the 21st century took place today* », cité dans Bob Woodward, *Bush at War*, 2003, Pocket Books, p.37.

grande ville, un matin paisible » contre « des milliers de civils » (20-09-2001)¹⁹⁸. Par la suite, il utilise cette analogie pour établir un lien entre le passé et le présent.

Ainsi, quelques semaines plus tard, tout comme son père l'avait fait dix ans plus tôt, George W. Bush profite du 60^{ème} anniversaire de *Pearl Harbor* pour évoquer le passé mythique de la Seconde Guerre mondiale et faire le lien avec la situation présente : « Ce qui s'est passé à *Pearl Harbor* a marqué le début d'une longue et terrible guerre pour l'Amérique. Pourtant, de cette attaque surprise est née une détermination inébranlable qui a fait de l'Amérique le défenseur de la liberté. Et cette mission, notre vocation, continue à cette heure » (07-12-2001)¹⁹⁹. Si le récit de *Pearl Harbor* signifie une attaque surprise et meurtrière, il évoque également le triomphe de l'Amérique, et souligne donc sa puissance, fruit de la « détermination inébranlable » de son peuple. Il s'agit aussi d'un appel à l'unité, au « ralliement au drapeau », et donc au rejet du doute, ou d'une quelconque dissidence interne : « pendant quatre ans de guerre, personne n'a douté de la justesse de notre cause, personne n'a hésité dans la quête de la victoire. En raison des efforts et du sacrifice des vétérans qui sont avec nous aujourd'hui et de millions comme eux, le monde a été sauvé de la tyrannie » (07-12-2001)²⁰⁰. Pour que ce triomphe à venir soit tout aussi glorieux, il faut à l'Amérique un ennemi à la hauteur d'enjeux similaires. Il n'est donc pas étonnant que le président évoque « l'axe du Mal » qui fait écho aux forces de l'Axe pendant la Seconde Guerre mondiale pour définir les ennemis de l'Amérique dans son discours sur l'état de l'Union de 2002. David Frum, une des plumes principales qui a travaillé sur ce discours note d'ailleurs que le président avait relu le discours que Roosevelt avait donné devant le Congrès après l'attaque de *Pearl Harbor* lors de la préparation de son discours²⁰¹.

Le président tire des leçons claires du passé. Dans un discours en Pologne en mai 2003, il déclare que « pour mon pays, les événements du 11 septembre sont aussi déterminants que les attaques de *Pearl Harbor* et la perfidie d'un autre septembre, en 1939. Et la leçon de tous ces événements est la même : l'agression et l'intention malfaisante ne doivent pas être ignorées

¹⁹⁸ 20-09-2001 : *Americans have known wars, but for the past 136 years, they have been wars on foreign soil, except for one Sunday in 1941. Americans have known the casualties of war, but not at the center of a great city on a peaceful morning. Americans have known surprise attacks, but never before on thousands of civilians.*

¹⁹⁹ 07-12-2001 : *What happened at Pearl Harbor was the start of a long and terrible war for America. Yet, out of that surprise attack grew a steadfast resolve that made America freedom's defender. And that mission—our great calling—continues to this hour*

²⁰⁰ 07-12-2001 : *On December the 8th, as the details became known, the Nation's grief turned to resolution. During 4 years of war, no one doubted the rightness of our cause; no one wavered in the quest of victory. As a result of the efforts and sacrifice of the veterans who are with us today and millions like them, the world was saved from tyranny.*

²⁰¹ Cité par Robert Schlesinger, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schlesinger, p.475.

ou *apaisées* : elles doivent être opposées de façon précoce et catégorique » (31-05-2003)²⁰². En d'autres termes, il s'appuie sur ces analogies historiques, et sur les attaques du 11 septembre pour justifier sa philosophie de guerre préventive. Il revient sur cette leçon dans un discours sur la guerre contre la terreur en 2005 dans lequel il voit dans les deux attaques des symptômes d'un nouveau monde qui se profile : « le bombardement de *Pearl Harbor* a appris à l'Amérique que la tyrannie sans résistance, même sur un continent lointain, pouvait entraîner notre pays dans une lutte pour notre propre survie. [...] », puis il ajoute, « Les attaques du 11 septembre 2001 ont aussi révélé les contours d'un nouveau monde. D'une certaine manière, cette agression a été l'aboutissement de décennies de montée en puissance de la violence, du massacre des marines à Beyrouth à l'attentat du *World Trade Center*, aux attaques contre les ambassades américaines en Afrique, et à l'attaque contre l'*U.S.S. Cole*. » (08-03-2005)²⁰³. George W. Bush opère finalement ici une remise en cause en règle de la politique de ses prédécesseurs, et notamment bien entendu de Bill Clinton qui n'a pas su lire les signes et en tirer des leçons. Il tient à marquer sa différence dans les leçons qu'il en tire pour la suite : « d'une autre manière, le 11 septembre fournit un avertissement quant à de futurs dangers, des réseaux de terreur aidés par des régimes hors-la-loi et des idéologies qui poussent au meurtre d'innocents et [à l'utilisation] d'armes biologiques, chimiques et nucléaires qui multiplient la puissance de destruction (08-03-2005)²⁰⁴. Le président fait donc ici le lien entre le passé, le présent et l'avenir. *Pearl Harbor* est finalement une analogie qui rentre dans la cohérence du discours prophétique de George W. Bush dont nous avons parlé précédemment, un discours fondé sur le dualisme entre le Bien et le Mal et la pastorale de la peur.

Toutefois, en dehors de la guerre du Golfe, les années quatre-vingt dix et le début des années 2000 ont offert peu d'occasions d'utiliser l'analogie de *Pearl Harbor* : si les attentats du *World Trade Center* de 1993, ou de l'*U.S.S. Cole* en 2000 pouvaient être perçus comme des « agressions non provoquées », elles n'ont pas eu l'ampleur de l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, et surtout ne contiennent pas la charge émotionnelle du 11 septembre 2001. C'est donc très certainement ce qui explique que cette analogie ne soit pas employée par Bill Clinton ou Barack Obama.

²⁰² 31-05-2003 : *For my country, the events of September the 11th were as decisive as the attack on Pearl Harbor and the treachery of another September, in 1939. And the lesson of all those events is the same: Aggression and evil intent must not be ignored or appeased; they must be opposed early and decisively.*

²⁰³ 08-03-2005 : *The bombing of Pearl Harbor taught America that unopposed tyranny, even on faraway continents, could draw our country into a struggle for our own survival. [...] The attacks of September the 11th, 2001, also revealed the outlines of a new world. In one way, that assault was the culmination of decades of escalating violence, from the killing of U.S. marines in Beirut to the bombing at the World Trade Center, to the attacks on American Embassies in Africa, to the attacks on the U.S.S. Cole.*

²⁰⁴ 08-03-2005 : *In another way, September the 11th provided a warning of future dangers, of terror networks aided by outlaw regimes and ideologies that incite the murder of the innocent and biological and chemical and nuclear weapons that multiply destructive power.*

La Shoah, une incarnation du Mal.

La justification de l'implication militaire dans les Balkans par le désir d'éviter un nouveau Munich que l'on trouve chez Bill Clinton est cependant renforcée par l'utilisation d'une autre analogie de la Seconde Guerre mondiale, celle de la *Shoah*, (« *Holocaust* » en anglais), comme le note Roland Paris²⁰⁵. Dès février 1993, au début donc de son mandat, le président exprime son espoir d'« arrêter les tueries, et la « purification ethnique » (« *ethnic cleansing* ») en ex-Yougoslavie, grâce au leadership américain (10-02-1993)²⁰⁶. De façon très significative, il aborde à nouveau ce sujet, dans les mêmes termes, lors de l'inauguration du *Musée du Souvenir de la Shoah* à Washington : « le Mal qui est représenté dans ce musée est incontestable », dit-il, et « la purification ethnique n'est que la forme la plus brutale et évidente de sa manifestation toujours éternelle ». Il ajoute également : « alors que nous en sommes les témoins, nous devons en rester les adversaires dans le monde dans lequel nous vivons » (22-04-1993)²⁰⁷. Quand un journaliste lui demande précisément s'il voit un parallèle entre la purification ethnique en Bosnie et la *Shoah*, il explique qu'il y voit surtout une différence de degré : « Je pense que la *Shoah* est à un niveau tout à fait différent [...] D'un autre côté, la purification ethnique est le genre d'inhumanité que la *Shoah* a porté au énième degré » (23-04-1993)²⁰⁸.

Mais c'est surtout avec la guerre du Kosovo, et le bombardement de l'OTAN en mars 1999, à la suite du massacre de Račak, que Bill Clinton développe l'analogie de la *Shoah*, en parlant non seulement de « purification ethnique » mais aussi de « gens innocents rassemblés dans des *camps de concentration* » (23-03-1999)²⁰⁹. Dans son analyse des discours du président, le chercheur en communication Benjamin Bates démontre que c'est un des tropes centraux des discours de Clinton sur le Kosovo²¹⁰. De même, Roland Paris estime qu'il s'agit d'un véritable « modèle conceptuel pour interpréter les circonstances complexes de la crise au Kosovo »²¹¹. Le président parle en effet d'un « génocide au cœur de l'Europe » qui « ne s'est pas passé en

²⁰⁵ Paris, *op. cit.*, p.436. On note par ailleurs qu'en français, le terme pour désigner le génocide des Juifs d'Europe perpétré par les nazis et leurs auxiliaires de 1939 à 1945 est généralement le mot *Shoah*, qui signifie « catastrophe » en hébreux, tandis qu'en anglais, c'est presque exclusivement le mot « *Holocaust* » qui est employé. Ce dernier signifiait à l'origine « le sacrifice religieux d'un animal ». C'est la raison pour laquelle nous avons donc choisi de traduire « *Holocaust* » par *Shoah*.

²⁰⁶ 10-02-1993 : *I think there's a real chance we can stop some of the killing, stop the ethnic cleansing, and get a peace agreement*

²⁰⁷ 22-04-1993 : *Ethnic cleansing in the former Yugoslavia is but the most brutal and blatant and ever-present manifestation. [...] The evil represented in this museum is incontestable. But as we are its witness, so must we remain its adversary in the world in which we live.*

²⁰⁸ 23-04-1993 : Q. Do you see any parallel between the ethnic cleansing in Bosnia and the Holocaust? The President. *I think the Holocaust is on a whole different level. I think it is without precedent or peer in human history. On the other hand, ethnic cleansing is the kind of inhumanity that the Holocaust took to the nth degree.*

²⁰⁹ 23-03-1999 : *Innocent people were herded into concentration camps..*

²¹⁰ Bates, *op. cit.*, p.30

²¹¹ Paris, *op. cit.*, p.436.

1945, mais en 1995 », qui « n'est pas dans de vieux films d'actualité du temps de nos parents ou de nos grands-parents mais [qui se passe] à notre époque, et qui interroge notre humanité et notre détermination » (24-03-1999)²¹². Il rappelle les enjeux historiques : « Sarajevo, la capitale de la Bosnie voisine est l'endroit où la Première Guerre mondiale a commencé », tandis que la « Seconde Guerre mondiale et la *Shoah* ont englouti la région » (24-03-1999)²¹³. Il se sert de ces analogies pour poser la question rhétorique de la responsabilité de l'Amérique qui, « en tant que puissance mondiale, doit s'opposer à la purification ethnique si on a les moyens de le faire » (23-03-1999)²¹⁴. Tout comme son prédécesseur, il tire les leçons de l'histoire : « dans les deux guerres, l'Europe a été lente à reconnaître les dangers et les États-Unis ont attendu encore plus longtemps pour entrer dans le conflit. Imaginez seulement si les dirigeants d'alors avaient agi avec sagesse et suffisamment tôt, combien de vies auraient pu être sauvées, et combien d'Américains n'auraient pas eu à mourir » (24-03-1999)²¹⁵. « On ne peut jamais oublier la *Shoah* », dit-il encore, quelques jours plus tard, « le génocide, le carnage du XX^e siècle. On ne veut pas que le nouveau siècle nous apporte le même cauchemar sous une différente forme » (01-04-1999)²¹⁶. Clinton joue donc à la fois sur l'aspect moral, avec l'analogie de la *Shoah*, et sur l'argument de l'intérêt national, avec l'analogie de Munich et les conséquences sur les vies américaines. De plus, la guerre du Kosovo fait apparaître une figure du méchant en la personne du président Serbe Slobodan Milošević, qui, mais nous y viendrons, permet de personnifier le Mal et de donner une dimension mythique à la lutte contre un mal finalement identifiable, contrairement au cas de la guerre civile qui avait précédé. C'est un nouvel Hitler. Il s'agit d'ailleurs de « *sa* purification ethnique », qui, si « elle n'est pas la même que l'extermination ethnique de la *Shoah* » est toute liée à elle, car « les deux sont cruelles, préméditées, et une oppression systématique alimentée par la haine ethnique et religieuse » (13-05-1999)²¹⁷. Finalement, ce qui compte ce n'est pas l'exactitude de l'analogie, ce dont se rend bien compte Clinton, qui fait siens les mots d'Elie Wiesel qui déclare que « le Kosovo, ce n'est pas la *Shoah* mais que cette distinction ne doit pas nous dissuader de faire ce qui est juste », car, dit Clinton,

²¹² 24-03-1999 : *Now, this was a genocide in the heart of Europe. It did not happen in 1945; it was going on in 1995. And let's not forget what happened [...] genocide in the heart of Europe [...] Not in some grainy newsreel from our parents' and grandparents' time, but in our own time, testing our humanity and resolve*

²¹³ 24-03-1999 : *Sarajevo, the capital of neighboring Bosnia, is where World War I began. World War II and the Holocaust engulfed this region*

²¹⁴ 23-03-1999 : *...as the world's superpower, ought to be standing up against ethnic cleansing if we have the means to do it and we have allies who will help us do it in their neighborhood.*

²¹⁵ 24-03-1999 : *In both wars, Europe was slow to recognize the dangers, and the United States waited even longer to enter the conflicts. Just imagine if leaders back then had acted wisely and early enough, how many lives could have been saved, how many Americans would not have had to die. We learned some of the same lessons in Bosnia just a few years ago. The world did not act early enough to stop that war either.*

²¹⁶ 01-04-1999 : *We can never forget the Holocaust, the genocide, the carnage of the 20th century. We don't want the new century to bring us the same nightmares in a different guise.*

²¹⁷ 13-05-1999 : *Though his ethnic cleansing is not the same as the ethnic extermination of the Holocaust, the two are related, both vicious, premeditated, systematic oppression fueled by religious and ethnic hatred.*

« nous devons toujours rester vigilants face aux signes du Mal. Et maintenant, on sait qu'il est possible d'agir avant qu'il ne soit trop tard ». C'est en fin de compte la même bataille entre le Bien et le Mal qui se joue, et si « plus de 1000 vétérans de la Seconde Guerre disparaissent chaque jour », « ils peuvent vivre dans notre détermination à préserver ce qu'ils nous ont donné et à lutter contre les incarnations modernes du Mal qu'ils ont vaincues » (12-04-1999a)²¹⁸.

Les deux présidents Bush n'utilisent pas ou très peu l'analogie de la *Shoah* ou le terme anglais « *Holocauste* », si ce n'est pour parler « d'Holocauste nucléaire ». George W. Bush voit cependant dans toutes les guerres, tout comme Bill Clinton, la répétition d'un même récit, sous des formes différentes, de la bataille du Bien et du Mal. Ainsi lors d'une visite en Pologne, il relate sa visite à « Auschwitz, sur les sites de la *Shoah* et du martyre polonais, un endroit où le Mal a trouvé ses serviteurs volontaires et ses innocentes victimes ». Il en conclut que « l'histoire demande plus que du souvenir, parce que la haine et l'agression et les ambitions meurtrières existent toujours dans le monde. Ayant vu l'œuvre du mal directement, nous ne devons jamais perdre le courage de s'y opposer partout. » (31-05-2003)²¹⁹. Pour lui il s'agit toujours du même mal, même s'il prend des formes et des noms différents, et la leçon est toujours la même. Dans un discours au *Musée du Souvenir de la Shoah* à Washington, il déclare ainsi qu'« aujourd'hui, nous appelons ce qui s'est passé un « génocide » mais quand la *Shoah* a commencé, ce mot n'existait pas encore [...] C'est le Mal que nous voyons au Soudan et nous n'allons pas céder » (18-04-2007)²²⁰.

Pour les mêmes raisons que nous avons évoquées précédemment, Barack Obama n'utilise pas non plus l'analogie de la *Shoah*, à une exception près : son discours sur la situation en Syrie en septembre 2013. Le contexte était bien évidemment favorable à une comparaison avec la Première et la Seconde Guerres mondiales puisqu'il s'agit de condamner l'utilisation d'armes chimiques que le président avait établie comme « une ligne rouge », à ne pas franchir, dans une conférence de presse le 20 août 2012²²¹. « La situation a profondément changé », déclare le président, « le 21 août, quand le gouvernement d'Assad a gazé plus d'un millier de

²¹⁸ 12-04-1999a : *Elie has said that Kosovo is not the Holocaust but that the distinction should not deter us from doing what is right [...] We must always remain awake to the warning signs of evil. And now, we know that it is possible to act before it is too late [...] More than 1,000 World War II veterans pass away every day. But they can live on in our determination to preserve what they gave us and to stand against the modern incarnations of the evil they defeated*

²¹⁹ 31-05-2003 : *Today I saw Auschwitz, the sites of the Holocaust and Polish martyrdom, a place where evil found its willing servants and its innocent victims. And history asks more than memory, because hatred and aggression and murderous ambitions are still alive in the world. Having seen the works of evil firsthand on this continent, we must never lose the courage to oppose it everywhere.*

²²⁰ 18-04-2007 : *Today, we call what happened "genocide," but when the Holocaust started, this word did not yet exist. [...] It is evil we are now seeing in Sudan, and we're not going to back down.*

²²¹ 20-08-2012 : *We have been very clear to the Assad regime, but also to other players on the ground, that a red line for us is when we start seeing a whole bunch of chemical weapons moving around or being utilized. That would change my calculus. That would change my equation.*

gens, y compris des centaines d'enfants » (10-09-2013)²²². L'expression « *gassed to death* » évoque bien entendu, dans l'imaginaire occidental du moins, les chambres à gaz. Le président qualifie cette action d'un « crime contre l'humanité et d'une violation des lois de la guerre ». Il endosse ensuite son rôle d'historien-en-chef, et rappelle que « ça n'a pas toujours été le cas. Dans la Première Guerre mondiale, les G.I. américains faisaient partie des milliers de soldats tués par du gaz meurtrier dans les tranchées. Dans la Seconde Guerre mondiale, les Nazis ont utilisé le gaz pour infliger l'horreur de la *Shoah*. ». Obama utilise donc l'argument moral mais il est immédiatement suivi de l'argument de l'intérêt national : « Si nous n'agissons pas, le régime d'Assad n'aura aucune raison d'arrêter l'utilisation d'armes chimiques. [...] Avec le temps, nos troupes finiraient par se trouver face à la perspective d'une guerre chimique sur le terrain. Et il serait plus facile pour les terroristes d'obtenir ces armes et de les utiliser pour attaquer les civils » (10-09-2013)²²³.

La Seconde Guerre mondiale demeure donc bien un véritable modèle narratif sacré dans les discours présidentiels américains, notamment parce que, comme le conclut David Noon, il « fournit le cadre narratif du dualisme prophétique qui divise le monde en catégories morales distinctes »²²⁴. Il est une illustration des mythes de puissance et d'innocence qui s'incarnent dans la figure héroïque du vétéran de la guerre. Il permet par ailleurs de dramatiser les enjeux en combinant les intérêts moraux et nationaux, et en faisant le lien entre passé, présent et futur pour créer une sorte de temps mythique éternel dans lequel se rejoue la lutte entre le Bien et le Mal.

On pourrait toutefois se demander si la quasi absence de ce récit dans les discours de Barack Obama n'annonce pas la disparition prochaine de ce paradigme, à mesure que s'éloigne la Seconde Guerre mondiale et que les témoins de cette époque s'éteignent. Il est sans doute trop tôt pour le dire mais on peut raisonnablement faire l'hypothèse que cette absence est surtout le fruit de la politique de désengagement militaire, et de la volonté de rupture rhétorique du président Obama avec l'administration précédente. L'analogie de la Seconde Guerre mondiale est surtout utile pour justifier un engagement militaire dans une nouvelle guerre. L'utilisation de la métaphore de la *Shoah* par rapport à la Syrie ainsi que le refus de la leçon de Munich par Obama sont autant d'indices que le récit de la Seconde Guerre mondiale demeure un paradigme incontournable du discours présidentiel de guerre. C'est après tout le seul conflit majeur qui

²²² 10-09-2013 : *The situation profoundly changed, though, on August 21, when Asad's Government gassed to death over a thousand people, including hundreds of children.*

²²³ 10-09-2013 : *... a crime against humanity and a violation of the laws of war. This was not always the case. In World War I, American GIs were among the many thousands killed by deadly gas in the trenches of Europe. In World War II, the Nazis used gas to inflict the horror of the Holocaust. [...] Over time, our troops would again face the prospect of chemical warfare on the battlefield. And it could be easier for terrorist organizations to obtain these weapons and to use them to attack civilians*

²²⁴ Noon, *op. cit.*, p.358

offre le cadre d'un récit simple, avec une structure binaire, avec un bien et surtout un mal identifiables, et dont la conclusion est une victoire finale, totale et reconnaissable. C'est la « bonne guerre », qui pour l'historien Richard Slotkin, est « l'antidote mythique aux décennies de division et à la rancœur mutuelle qui ont suivi la défaite du Vietnam »²²⁵. D'une certaine manière, la Seconde Guerre semble fournir un cadre narratif inversé à la guerre du Vietnam : alors que la première symbolise la puissance américaine, l'unité et le Bien, la seconde en incarne la faiblesse, les divisions et l'ambiguïté morale, sans parler d'une défaite humiliante.

Transformation du syndrome du Vietnam.

Pourtant, en dépit et à cause des connotations négatives de la guerre du Vietnam, « aucun commandant-en-chef ne peut échapper à l'analogie du Vietnam quand il envoie des troupes à l'étranger », comme le souligne l'historien Andrew Priest²²⁶. C'est particulièrement le cas pour les conflits où les intérêts américains ne semblent pas directement menacés²²⁷. C'est ce qui est parfois appelé le « syndrome du Vietnam »²²⁸.

Si le président George H. Bush présente avant tout la situation dans le Golfe, après l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, à travers des analogies de la Seconde Guerre mondiale, il ne peut pour autant éviter la comparaison avec le Vietnam, alors que les cris « *No more Vietnam !* » commencent à se faire entendre dans le pays²²⁹. Conscient de la montée de la crainte d'un nouveau Vietnam dans le pays, il tente de rassurer ses concitoyens au lendemain de l'ultimatum adressé à Saddam Hussein par les Nations unies, alors que la guerre se profile : « Dans notre pays, je sais qu'il y a des peurs d'un autre Vietnam. Permettez-moi de vous assurer que, si l'action militaire devait être nécessaire, ça ne serait pas un nouveau Vietnam » (30-11-1990)²³⁰. Il fait ensuite la liste des différences contextuelles avec la situation présente : les forces en présence, le réapprovisionnement, l'unité des membres des Nations unies, la motivation des forces, et même la topographie. Mais, surtout, il met en valeur une différence politique majeure : « s'il doit y avoir une guerre, nous ne permettrons pas que nos troupes soient *pieds et poings*

²²⁵ Slotkin, « Our Myths ... », *op. cit.*

²²⁶ Andrew Priest, « The Rhetoric of Revisionism- Presidential Rhetoric about the Vietnam War since 9/11 », *Presidential Studies Quarterly*, 2013, Vol. 43, N°3, p.539.

²²⁷ Jason A. Edwards, « The Peacekeeping Mission - Bringing Stability to a Chaotic Scene », *Communication Quarterly*, 2011, Vol. 59, N° 3, p. 352

²²⁸ Brandon Rottinghaus, « Presidential Leadership on Foreign Policy, Public Opinion, Polling, and the Possible Limits of "Crafted Talk" », *Political Communication*, 2008, Vol. 25, p.148

²²⁹ Young Marilyn J., « Od Allies and Enemies: Old Wine in New Bottles or New Wine in an Old Jug? », *Chapitre 7*, dans James Arnt Aune (dir.), Martin J. Medhurst (dir.), *The Prospect of Presidential Rhetoric*, 2008, Texas A&M University Press Press, p.177

²³⁰ 30-11-1990 : *In our country, I know that there are fears about another Vietnam. Let me assure you, should military action be required, this will not be another Vietnam. This will not be a protracted, drawn-out war. The forces arrayed are different. The opposition is different. The resupply of Saddam's military would be very different. The countries united against him in the United Nations are different. The topography of Kuwait is different. And the motivation of our all-volunteer force is superb.*

liés » (30-11-1990)²³¹. Le président emploie ici la métaphore « *hands tied behind their backs* » qui est très parlante aux États-Unis. Dans le contexte d'une guerre, cette expression évoque en effet à elle seule toute une interprétation de la guerre du Vietnam : l'Amérique n'aurait pas perdu la guerre à cause de ses troupes, mais par manque de volonté politique car les troupes n'avaient pas les moyens de se battre²³². Il s'agit là d'un trope assez courant de la rhétorique présidentielle depuis les années quatre-vingt²³³.

C'est Ronald Reagan qui a transformé l'humiliation de la défaite du Vietnam en « noble cause »²³⁴. Dans son article « *The Rhetoric of Revisionism - Presidential Rhetoric about the Vietnam War since 9/11* », Andrew Priest démontre de façon très convaincante le lien entre ce qu'il considère comme « une lecture révisionniste de la guerre du Vietnam, particulièrement celle avancée par Reagan » et la rhétorique présidentielle des guerres en Irak et en Afghanistan²³⁵. Il s'appuie sur plusieurs études qui ont montré la relation entre les discours de Ronald Reagan et la propagation dans la vie publique américaine de l'idée que le Vietnam aurait pu être gagné, notamment, mais pas uniquement, dans les milieux conservateurs²³⁶.

Cette interprétation de l'histoire permet à George H. Bush de promettre que, cette fois-ci, ça ne finira pas de la même façon : « Je vous promets », dit-il ainsi, « qu'il n'y aura pas une fin glauque (« *murky ending* ») » et « si un soldat américain doit livrer combat, ce soldat aura assez de force derrière lui pour gagner » (30-11-1990)²³⁷. George Bush répète cette promesse :

I've told the American people before that this will not be another Vietnam, and I repeat this here tonight. Our troops will have the best possible support in the entire world, and they will not be asked to fight with one hand tied behind their back.

Address to the Nation Announcing Allied Military Action in the Persian Gulf, 16 janvier 1991

I have pledged that this will not be another Vietnam. And let me reassure you here today, it won't be another Vietnam.

Remarks at the Annual Convention of the National Religious Broadcasters, 28 janvier 1991

Dans cette réinterprétation des raisons de la défaite américaine au Vietnam, ce sont aussi les médias qui sont, de façon plus ou moins implicite, accusés d'avoir contribué à la défaite. Ceci a d'ailleurs eu une incidence non négligeable sur la couverture médiatique de la guerre du Golfe²³⁸. Selon certains chercheurs, c'est aussi le syndrome du Vietnam qui expliquerait la

²³¹ 30-11-1990 : *if there must be war, we will not permit our troops to have their hands tied behind their backs.*

²³² Paris *op. cit.*, p.426, Donald E. Pease, *The New American Exceptionalism*, 2009, p.41

²³³ Priest, *op. cit.*, p.539

²³⁴ Françoise Coste, *Reagan*, 2015, Perrin, p.209

²³⁵ Priest, *op. cit.*, p.540

²³⁶ Toby Glenn Bates, *The Reagan Rhetoric: History and Memory in 1980s America*, 2011, DeKalb: North Illinois University Press; Paul D. Erickson, *Reagan Speaks: The Making of an American Myth*, 1985, New York: New York University Press ; Gil Troy, *Morning in America: How Ronald Reagan Invented the 1980s*, 2005, Princeton, NJ: Princeton University Press, cités dans Priest, *op. cit.*, p.542

²³⁷ 30-11-1990 : *And I pledge to you: There will not be any murky ending. If one American soldier has to go into battle, that soldier will have enough force behind him to win.*

²³⁸ Ainsi, selon le journaliste Jason DeParle, dans un article du New York Times de 1991, c'est la leçon du Vietnam qui amène le Pentagone à vouloir contrôler la couverture médiatique de la guerre du Golfe, notamment en confinant les reporters dans des « groupes » (« pools ») officiels. C'est ce qui a constitué un changement important par rapport à la liberté des journalistes pendant la guerre du Vietnam mais aussi pendant de la Seconde Guerre

décision de ne pas entrer dans Bagdad à la fin de la guerre, au-delà du fait que la coalition n'avait pas de mandat de l'ONU pour le faire²³⁹. Quoi qu'il en soit, à peine la victoire achevée, le président se félicite de « s'être débarrassé du syndrome du Vietnam une fois pour toutes », dans une phrase devenue célèbre par la suite (01-03-1991a)²⁴⁰. Il confirme cette autre victoire sur la passé, dans un discours radiodiffusé aux troupes dans le Golfe : « Nous avons promis que ça ne serait pas un autre Vietnam. Et on a tenu cette promesse. Le spectre du Vietnam a pour toujours été enterré dans les sables du désert de la péninsule arabique » (02-03-1991)²⁴¹. Malgré cette belle assurance, cet enterrement est pour le moins prématuré car le syndrome du Vietnam continue d'être la hantise des présidents pour les guerres qui suivent, y compris de George H. Bush lui-même. Ainsi, lors d'une conférence de presse à propos de la situation en Bosnie en 1992, il exprime clairement son refus de se laisser « embourber dans une guerre de guérilla » car « on a déjà vécu cela une fois », même s'il utilise également l'analogie de la *Shoah* en reconnaissant l'horreur de la situation des camps de détention installés par les forces serbes, qui « sont des souvenirs brûlants » des « camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale » (07-08-1992a)²⁴². Cet aveu semble attester que pour le président l'analogie du Vietnam risque de faire davantage résonance que celle de la *Shoah*, ou peut-être que l'intérêt humanitaire n'est pas suffisamment lié à l'intérêt national pour prendre le risque d'un nouveau borbier.

Dès la campagne présidentielle de 1992, Bill Clinton se positionne précisément en opposition à George H Bush en soutenant une action militaire en Bosnie²⁴³. Dès le début de sa présidence, il fait face aux interrogations des médias sur un possible syndrome du Vietnam²⁴⁴. En mai 1993, en réponse à une question à ce sujet lors d'une interview radiophonique, le nouveau président reconnaît qu'il y a « des similitudes avec le Vietnam dans le sens où il s'agit d'une guerre civile », mais il tient avant tout à exprimer les différences, surtout en termes de choix politique : « notre politique n'est pas de faire ce que nous avons fait au Vietnam, qui était

mondiale. Dans Jason DeParle, « After the War ; Long Series of Military Decisions Led to Gulf War News Censorship, *The New York Times*, 05 mai 1991. Voir également Pease, *op. cit.*, p.40

²³⁹ Richard Sobel, *The impact of public opinion on U.S. foreign policy since Vietnam: Constraining the Colossus*, 2001, New York: Oxford University Press, p. 156 dans Rottinghaus, *op. cit.*, p.148

²⁴⁰ 01-03-1991a : *And, by God, we've kicked the Vietnam syndrome once and for all.*

²⁴¹ 02-03-1991 : *We promised this would not be another Vietnam. And we kept that promise. The specter of Vietnam has been buried forever in the desert sands of the Arabian Peninsula.*

²⁴² 07-08-1992a : *The pictures of the prisoners rounded up by the Serbian forces [...] The world cannot shed its horror at the prospect of concentration camps. The shocking brutality of genocide in World War II in those concentration camps are burning memories for all of us. [...] We are thinking it out very carefully. I do not want to see the United States bogged down in any way into some guerrilla warfare. We lived through that once.*

²⁴³ Bill Clinton soutient une stratégie appelée « *lift and strike* » qui consiste à lever l'embargo (« *lift* ») dans le but de ne pas pénaliser les populations civiles mais aussi à bombarder les forces serbes (« *strike* »). Cette différence importante en politique internationale sera une des questions au cœur de la campagne de 1992. Voir à ce propos Andrew Rosenthal, « Clinton Attacked on Foreign Policy », *The New York Times*, 28 juillet 1992.

²⁴⁴ Ainsi, le président fait par exemple la couverture de *Time* du 17 mai 1993, qui montre Lyndon Johnson derrière Bill Clinton, avec la question suivante : « La Bosnie sera-t-elle le Vietnam de Clinton ? » Disponible sur : ><http://content.time.com/time/magazine/0,9263,7601930517,00.html><. [Date de consultation : 08-10-2015]. La question de Don Imus porte précisément sur sa réaction à cette couverture.

de participer et se battre avec un camp et assurer une victoire militaire » (12-05-1993)²⁴⁵. Tout comme ses prédécesseurs, Bill Clinton tire lui aussi des enseignements de la guerre du Vietnam. Dans un discours devant le *Monument des vétérans du Vietnam*, il déclare : « Alors que nous sommes tous déterminés à garder la meilleure armée du monde, souvenons-nous de quelques-unes des leçons sur lesquelles nous sommes tous d'accord. Si le jour doit arriver où nos militaires doivent aller au combat, soyons déterminés à ce qu'ils y aillent avec la formation, l'équipement, et le soutien nécessaires pour gagner et, plus important que tout, avec une mission claire à accomplir » (31-05-1993a)²⁴⁶. Ce qui est donc implicite ici, c'est que la guerre du Vietnam a été perdue parce que les militaires n'avaient pas le « soutien nécessaire ». Bill Clinton adopte l'interprétation de ses prédécesseurs conservateurs. Mais malgré ce qu'il dit, et contrairement aux analogies de la Seconde Guerre mondiale qui sont des « métaphores établies », il n'y a pas de consensus national sur le récit de la guerre du Vietnam²⁴⁷. Comme l'observe Roland Paris, l'évocation du Vietnam peut signifier différentes choses à différents moments : « une défaite dans un borbier (« *quagmire* »), le massacre d'innocents par les troupes américaines, l'incompétence du leadership, le danger d'une escalade graduelle de l'implication militaire, etc. »²⁴⁸. On note au passage que si l'interprétation de la guerre diffère, celle-ci est généralement connotée négativement et d'ailleurs les termes « borbiers » (« *quagmire* ») ou « enlisement » (« *bogged down* ») constituent des métaphores traditionnelles pour évoquer le Vietnam et en sont devenus de véritable synecdoques. Mais c'est aussi parce que les Américains continuent de ne pas être d'accord sur les raisons de la défaite que l'analogie du Vietnam est source de division et finalement peu employée par les présidents, malgré l'interprétation révisionniste de la guerre mise en avant par les présidents. Du reste, force est de constater que le Vietnam n'est pas utilisé véritablement comme analogie dans les discours présidentiels mais plutôt comme dissemblance. De plus, son évocation est généralement le résultat de questions, ou de critiques, ou bien d'une anticipation à la montée d'un malaise dans l'opinion publique, comme chez George H. Bush.

Contrairement à son père, George W. Bush n'a pas tenté d'anticiper la critique éventuelle d'un nouveau Vietnam, alors qu'il promettait pourtant une guerre de longue durée au quatre coins du monde, après le 11 septembre 2001²⁴⁹. Il faut dire que l'analogie de *Pearl*

²⁴⁵ 12-05-1993 : *There are similarities to Vietnam in the sense that there is a civil war [...] Our policy is not to do what we did in Vietnam, which was to get in and fight with one side in a civil war to assure a military victory.*

²⁴⁶ 31-05-1993a : *As we all resolve to keep the finest military in the world, let us remember some of the lessons that all agree on. If the day should come when our service men and women must again go into combat, let us all resolve they will go with the training, the equipment, the support necessary to win, and most important of all, with a clear mission to win*

²⁴⁷ Paris, *op. cit.*, p.426

²⁴⁸ *Ibid.*, p.448

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 546

Harbor semblait particulièrement bien appropriée pour interpréter les attaques terroristes. Elle permettait d'offrir un récit qui faisait consensus avec comme conclusion une victoire totale. Lorsqu'il est finalement interrogé sur une possible escalade, comme au Vietnam, après l'envoi de « conseillers militaires » dans des « endroits chaotiques », George W. Bush rejette l'analogie : « Je crois que cette guerre s'apparente davantage à la Seconde Guerre mondiale qu'[à celle du] Vietnam. C'est une guerre dans laquelle nous luttons pour les libertés de notre pays. » (13-03-2002)²⁵⁰. Puis, il ajoute : « J'ai tiré des leçons du Vietnam. Tout d'abord, il doit y avoir une mission claire. Deuxièmement, la politique doit rester en dehors du conflit. Il y avait trop de politique pendant la guerre du Vietnam. Il y avait trop de considérations politiciennes (« *political standing* ») à la Maison-Blanche » (13-03-2002)²⁵¹. Il reprend ainsi l'interprétation de ses prédécesseurs d'une guerre perdue avant tout par les politiques, qui laisse entendre que c'est aux militaires sur le terrain de décider. C'est cette « leçon » qu'il répète plusieurs fois en conférences de presse et en interview dès qu'il est interrogé sur le parallèle entre le Vietnam et l'Irak²⁵².

Dans une interview sur NBC, et suite à une question de Tom Brokaw, le président déclare que s'il avait été président pendant la guerre du Vietnam, il espère qu'il aurait fait les choses différemment : « J'espère que j'aurais eu une mission plus claire [à donner aux militaires] et que j'aurais donné aux militaires les outils et une stratégie nécessaires pour réussir leur mission, au lieu de politiser la guerre comme ils [les politiciens] l'ont fait » (24-04-2003)²⁵³. C'est en tenant compte de cette « leçon » sur le Vietnam qu'il faut comprendre l'insistance du président sur la clarté de la mission en Irak : « Notre mission en Irak est claire. Si nous devons nous engager, notre mission est très claire : le désarmement. Désarmer signifie changer le régime. J'ai confiance qu'on pourra accomplir cet objectif d'une façon qui minimise les pertes. Mais ce que nous avons l'intention de faire est très clair. Et notre mission ne changera pas. Notre mission, c'est précisément ce que je viens de déclarer » (06-03-2003)²⁵⁴. La référence aux

²⁵⁰ 13-03-2002 : Q. Thank you, sir. I wanted to ask about the second phase of the war. As a member of the Vietnam generation, do you worry as you send these military advisers all over the world, typically to chaotic places, that they may get involved in direct conflict and the situation could escalate? And are you prepared to do that? The President : *I believe this war is more akin to World War II than it is to Vietnam. This is a war in which we fight for the liberties and freedom of our country*

²⁵¹ 13-03-2002 : *I learned some good lessons from Vietnam. First, there must be a clear mission. Secondly, the politics ought to stay out of fighting a war. There was too much politics during the Vietnam war. There was too much concern in the White House about political standing*

²⁵² Voir : « Interview With Tim Russert Broadcast on NBC's "Meet the Press" » (07-02-2004) ; « Interview with Bob Schieffer of CBS News » (27-01-2006) ; « Remarks on the War on Terror and a Question-and-Answer Session in Charlotte, North Carolina » (06-04-2006) ; « Remarks on Immigration Reform and a Question-and-Answer Session in Irvine, California » (24-04-2006) ; cités dans Priest, *op. cit.*, p.550.

²⁵³ 24-04-2003 : *I hope I would have had a clearer mission and given the militaries the tools and their strategy necessary to achieve a mission, as opposed to politicizing the war the way they did.*

²⁵⁴ 06-03-2003 : *Our mission is clear in Iraq. Should we have to go in, our mission is very clear: disarmament. In order to disarm, it will mean regime change. I'm confident we'll be able to achieve that objective in a way that*

perdes (« *the loss of life* ») répond aussi de façon indirecte à une inquiétude qui hante les Américains depuis la guerre du Vietnam dans laquelle les pertes humaines ont été massives²⁵⁵. Comme le note Andrew Priest, le président essaie dans toute cette période de résister à des discussions sur l'analogie du Vietnam faite par les journalistes²⁵⁶.

Mais, à mesure que la situation en Irak se détériore et traîne en longueur, malgré une victoire rapide décrétée par le président le 1^{er} mai 2003, et alors que les armes de destruction massive restent introuvables, le parallèle avec le Vietnam se fait de plus en plus pressant. George W. Bush adopte alors une autre stratégie. Non seulement il réfute l'analogie, mais il accuse de fait ceux qui comparent l'Irak au « borbier » vietnamien d'« envoyer le mauvais message aux troupes et à l'ennemi » (13-04-2004)²⁵⁷. En d'autres termes, cela revient à accuser les critiques de faire le jeu de l'ennemi, c'est-à-dire une forme de trahison. C'est une attaque que le président développe par la suite. En 2005, il cite ainsi une lettre d'Al Zawahiri, l'un des leaders d'Al-Qaïda, qui « montre le Vietnam comme modèle » car « Al-Qaïda croit qu'on peut forcer à nouveau l'Amérique à fuir. C'est une grave erreur. L'Amérique ne fuira pas, et nous n'oublierons pas nos responsabilités », déclare-t-il fermement (15-10-2005)²⁵⁸. Le seul parallèle que le président voit entre les deux situations, c'est que « la même chose se passerait » [en Irak] « si nous n'aidions pas ce gouvernement [d'Irak] à fonctionner ». Puis il précise : « Ce serait le massacre de vies innocentes. La différence, bien entendu, c'est que cette fois-ci, l'ennemi ne se contenterait pas de rester au Moyen-Orient, il nous suivrait jusqu'ici » (19-04-2007)²⁵⁹. Le rejet de l'analogie du Vietnam se fait donc par une dramatisation des enjeux car après tout : « l'ennemi au Vietnam n'avait ni l'intention, ni la capacité de frapper notre patrie (« *homeland* »). L'ennemi en Irak les possède » (23-05-2007)²⁶⁰. « Si on échoue là-bas », dit-il encore en 2008,

minimizes the loss of life. [...] But it's very clear what we intend to do. And our mission won't change. Our mission is precisely what I just stated. We have got a plan that will achieve that mission, should we need to send forces in

²⁵⁵ Bien évidemment, l'engagement au Vietnam était à toute autre échelle, notamment par le fait que la guerre touchait l'ensemble de la population avec la conscription par un système de loterie.

²⁵⁶ Il choisit même lors d'une interview en Grande-Bretagne d'ignorer le parallèle fait par le reporter, qui pourtant le relance. Voir « Interview with Abdul Rahman Al-Rashed of Al-Sharq Al-Awsat in London. » (19-11-2003), cité dans Priest, *op. cit.*, p.547.

²⁵⁷ 13-04-2004 : *Yes. I think the analogy is false. I also happen to think that analogy sends the wrong message to our troops and sends the wrong message to the enemy*

²⁵⁸ 15-10-2005 : *The Al Qaida letter points to Vietnam as a model. [...] Al Qaida believes that America can be made to run again. They are gravely mistaken. America will not run, and we will not forget our responsibilities.* Il citera à nouveau cette lettre, notamment devant les vétérans, dans « *Remarks at the Veterans of Foreign Wars National Convention in Kansas City, Missouri* », du 22-08-2007

²⁵⁹ 19-04-2007 : *And my concern is, there would be a parallel there, that if we didn't help this Government get going, stay on its feet, be able to defend itself, the same thing would happen. There would be the slaughter of a lot of innocent life. The difference, of course, is that this time around the enemy wouldn't just be content to stay in the Middle East; they'd follow us here*

²⁶⁰ 23-05-2007 : *The enemy in Vietnam had neither the intent nor the capability to strike our homeland; the enemy in Iraq does.*

« Al-Qaïda prétendra à une victoire de propagande dans des proportions colossales, et ils pourraient obtenir un abri sûr depuis lequel attaquer les États-Unis » (10-04-2008)²⁶¹.

Alors que Barack Obama a fait campagne sur sa volonté de rupture avec George W. Bush, son approche est d'abord assez similaire à celle de son prédécesseur, concernant l'analogie du Vietnam. Il tente dans un premier temps de résister lui aussi à toute comparaison avec le Vietnam, bien que celle-ci soit faite par de nombreux médias²⁶². Mais à la fin de 2009, il prend la décision d'accroître le nombre de troupes américaines en Afghanistan, à la fois pour pouvoir donner un coup à l'adversaire et pour mieux entraîner les forces afghanes afin de transférer la responsabilité aux Afghans. Comme le note le spécialiste en rhétorique présidentielle Robert Ivie, il s'agissait « d'une sorte d'*afghanisation* de la guerre », qui ne pouvait que renforcer un peu plus encore la comparaison avec la politique de « vietnamisation » de la guerre par Richard Nixon²⁶³. Conscient de cela, le président demande à sa plume Ban Rhodes de rajouter un paragraphe sur l'analogie du Vietnam à son discours à *West Point* du 1^{er} décembre 2009, dans lequel il présente sa nouvelle stratégie²⁶⁴. Comme tous ses prédécesseurs, Barack Obama insiste sur les dissemblances entre les deux guerres : « Tout d'abord à ceux qui suggèrent que l'Afghanistan est un autre Vietnam [...] Je crois que leur argument découle d'une fausse lecture de l'histoire » (01-12-2009)²⁶⁵. Puis il donne trois contre-arguments qu'il introduit à chaque fois avec l'expression anaphorique « *Unlike Vietnam...* », pour mieux renforcer encore son plaidoyer :

Unlike Vietnam, we are joined by a broad coalition of 43 nations that recognizes the legitimacy of our action. Unlike Vietnam, we are not facing a broad-based popular insurgency. And most importantly, unlike Vietnam, the American people were viciously attacked from Afghanistan and remain a target for those same extremists who are plotting along its border. [...]

To abandon this area now and to rely only on efforts against Al Qaida from a distance would significantly hamper our ability to keep the pressure on Al Qaida and create an unacceptable risk of additional attacks on our homeland and our allies.

Remarks at the United States Military Academy at West Point, New York, 01 décembre 2009

Tout comme George W. Bush l'avait fait avec l'Irak, Barack Obama dramatise les enjeux pour tenter de s'assurer le soutien populaire. En même temps, et de façon peut-être paradoxale, il donne également une limite à l'implication militaire américaine, promettant

²⁶¹ 10-04-2008 : *If we fail there, Al Qaida would claim a propaganda victory of colossal proportions, and they could gain safe havens in Iraq from which to attack the United States*

²⁶² Priest, *op. cit.*, p.546. On peut prendre comme exemple des articles dans *Newsweek* ou le *New York Times*, comme celui de John Barry, « Afghanistan is Obama's Vietnam », *Newsweek*, 16 juillet 2009 ; ou encore celui de Peter Bakeraug, « Could Afghanistan Become Obama's Vietnam? », *New York Times*, 22 août 2009, cités dans Priest, *op. cit.*, p.735

²⁶³ Robert L Ivie, « Obama at West Point : A Study in Ambiguity of Purpose », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p.735.

²⁶⁴ Jonathan Alter, *The Promise: President Obama, Year One*, 2010, New York: Simon & Schuster, 2010, p.391, cité dans Ivie, *op. cit.*, p.736

²⁶⁵ 01-12-2009 : *First, there are those who suggest that Afghanistan is another Vietnam [...] I believe this argument depends on a false reading of history*

qu'« après 18 mois, nos troupes commenceront à rentrer » (01-12-2009)²⁶⁶. A contrario, il fait un parallèle entre le Vietnam et l'Irak dont il veut tirer les mêmes leçons : « nous ne pouvons pas essayer de prendre le contrôle et reconstruire chaque pays en crise, même avec les meilleures intentions du monde, [...] c'est la recette pour un borbier, et pour verser le sang américain [...] ce qui nous affaiblira en fin de compte. C'est la leçon du Vietnam, c'est la leçon de l'Irak » (12-01-2016)²⁶⁷.

Plus surprenant encore, le président démocrate adopte lui aussi le récit révisionniste de ses prédécesseurs. Ainsi dans un discours lors d'une remise de médaille, il qualifie d'abord le Vietnam comme « l'un des épisodes les plus tristes de l'histoire américaine » parce que les vétérans « ont été souvent rejetés, même diabolisés, quand ils sont rentrés. Cela a été une honte nationale. Et un jour comme aujourd'hui, nous sommes déterminés à ce que ça n'arrive plus jamais ». Puis il ajoute : « si nous envoyons nos hommes et nos femmes en uniforme au combat, cela doit être uniquement quand c'est absolument nécessaire. Et quand nous le faisons, nous devons les soutenir avec une stratégie et des ressources et l'appui dont ils ont besoin pour faire le boulot » (20-10-2009)²⁶⁸. Autrement dit, selon Obama, si le Vietnam a été perdu, c'est parce que les troupes n'avaient pas le soutien nécessaire et qu'il n'y avait pas de stratégie. D'ailleurs, dans un autre discours, deux ans plus tard, il déclare aux anciens combattants qu'on doit se « souvenir que vous avez gagné toutes les batailles majeures de cette guerre – chacune d'entre elles » (30-08-2011)²⁶⁹. Il transforme ainsi une défaite dans les faits en une victoire morale. Récemment encore, dans son discours sur l'état de l'Union de 2016, le président justifie sa politique au Moyen-Orient par une « approche plus intelligente », une « stratégie patiente et disciplinée qui utilise tous les éléments de notre puissance nationale », qui consiste notamment à « s'assurer que d'autres pays fassent leur part du travail » car « on ne peut pas prendre les commandes partout et reconstruire tous les pays, même avec les meilleures des intentions. Ce n'est pas du leadership, c'est une recette pour un borbier (« *quagmire* ») [qui nous fera] verser le sang américain, [...] ce qui en fin de compte nous affaiblit. C'est la leçon du Vietnam, c'est la leçon de l'Irak. On aurait déjà dû en tirer les enseignements » (12-01-2016)²⁷⁰.

²⁶⁶ 01-12-2009 : *After 18 months, our troops will begin to come home*

²⁶⁷ 12-01-2016 : *We also can't try to take over and rebuild every country that falls into crisis, even if it's done with the best of intentions [...] that's a recipe for quagmire, spilling American blood [...] that ultimately will weaken us. It's the lesson of Vietnam; it's the lesson of Iraq.*

²⁶⁸ 20-10-2009 : *But one of the saddest episodes in American history was the fact that these vets were often shunned and neglected, even demonized, when they came home. That was a national disgrace. And on days such as this, we resolve to never let it happen again. [...] If we send our men and women in uniform into harm's way, then it must be only when it is absolutely necessary. And when we do, we must back them up with the strategy and the resources and the support they need to get the job done.*

²⁶⁹ 2011-08-30 : *But let it be remembered that you won every major battle of that war—every single one.*

²⁷⁰ Nous sommes avec cette citation en dehors des bornes temporelles que nous nous sommes fixé pour le corpus. Il nous semble néanmoins intéressant d'utiliser cette citation qui montre à quel point la guerre du Vietnam reste un point de référence majeur encore aujourd'hui, aussi récemment qu'en 2016. 12-01-2016 : *We also can't try to take over and rebuild every country that falls into crisis, even if it's done with the best of intentions. That's not*

On le voit donc, aujourd'hui encore, plus de 40 ans après la fin de la guerre du Vietnam, celle-ci continue d'être un syndrome majeur dont doivent tenir compte tous les présidents américains. Malgré l'affirmation de George H. Bush en 1991, ce syndrome n'a pas été « enterré une fois pour toutes dans les sables du désert de la péninsule arabique » et il concerne non seulement la rhétorique présidentielle, mais aussi les choix politiques et militaires. Ne pouvant échapper à ce syndrome, les présidents essaient donc d'en transformer le récit. Tout d'abord, comme cela a été observé par Kathryn M. Olson en ce qui concerne Ronald Reagan et George H. Bush, puis par Andrew Priest pour ce qui est de George W. Bush et enfin par nous pour ce qui est de Barack Obama, tous les présidents « exploitent la culpabilité de la population sur le traitement des soldats du Vietnam pour brouiller les lignes entre soutien aux troupes et soutien à la guerre »²⁷¹. Selon les circonstances, certains présidents en tirent la conclusion qu'ils doivent limiter l'implication militaire des États-Unis, comme pour George H. Bush, Bill Clinton ou Barack Obama, ou bien qu'ils doivent « garder le cap », comme George W. Bush. Mais surtout, tous les présidents de la période post-guerre froide ont adopté le récit « révisionniste » développé dans les années quatre-vingt, notamment par Ronald Reagan, d'une guerre perdue à cause des dirigeants politiques et des médias. Or, dire que la guerre a été perdue à cause de Washington, c'est aussi dire qu'elle aurait pu être gagnée, voire qu'elle a été moralement gagnée. C'est tout le sens de la démarche de Barack Obama. Il s'agit là bien d'un discours de la puissance, fondé à la fois sur la morale et sur la force militaire, qui balaye rhétoriquement l'idée d'une vraie défaite. On peut aussi y voir un lien avec la croyance toute puritaine d'un rapport étroit entre la victoire et la faveur de Dieu qui ferait qu'accepter la défaite serait reconnaître la culpabilité nationale²⁷². Cette transformation rhétorique est en tout cas significative de la centralité des notions de « puissance » et de « force » dans la mythologie américaine. La guerre du Vietnam et la Seconde Guerre mondiale ont donc pour point commun de structurer le récit présidentiel de guerre, tout en étant l'antithèse l'une de l'autre. Cela n'a rien de surprenant : il s'agit après tout de deux conflits majeurs qui ont eu chacun un impact substantiel sur la société américaine, à la fois en raison des moyens humains qu'ils ont impliqués, de leurs conclusions et du fait qu'ils ont capturé l'imagination dans les années qui ont suivi, jusqu'à prendre une dimension mythique. Mais une autre « guerre » a encore

leadership; that's a recipe for quagmire, spilling American blood [...] will weaken us. It's the lesson of Vietnam; it's the lesson of Iraq. And we should have learned it by now. [...] there is a smarter approach: a patient and disciplined strategy that uses every element of our national power [...] we will make sure other countries pull their own weight.

²⁷¹ Kathryn Olson M. « Constraining Open Deliberation in Times of War: Presidential War Justifications for Grenada and the Persian Gulf » *Argumentation & Advocacy*, 1991, Vol.8, N°2, p.64-79, dans Andrew Priest, *op. cit.*, p.551

²⁷² David Larson, « Objectivity, Propaganda, and the Puritan Ethic », in *the Puritan Ethic in the United States Foreign Policy*, David L. Larson, ed., New York : D. Van Nostrand Caompany Inc, 1966, p.23, cité dans Jewett, Lawrence, *op. cit.*, p.274-5

davantage reposé sur le fantasme et l'imaginaire pendant près de 50 ans, c'est bien entendu la Guerre froide.

La guerre froide

La guerre froide a ceci de particulier qu'il ne s'agit pas d'une véritable guerre, malgré les conflits par procuration, comme la guerre du Vietnam, qu'elle a engendrés. Il s'agit d'une expression construite à partir d'une double métaphore qui sert à décrire une situation géopolitique, le nom « guerre » et l'adjectif « froid » étant tous deux utilisés de façon métaphorique²⁷³. Au cœur de cette situation, il y a une confrontation idéologique dont le « modèle est fondamentalement organisé par des métaphores de la guerre »²⁷⁴. C'est d'ailleurs un écrivain de l'imaginaire, George Orwell, qui est crédité de l'invention du terme dans son acception contemporaine²⁷⁵. Il s'agit d'une construction essentiellement mythique car son récit repose sur une structure binaire et a une dimension sacrée. Seule une forte sacralité du récit a par exemple permis la remise en cause de certaines valeurs américaines fondamentales, comme la liberté d'expression, ou le fait que ce récit ait pu alimenter l'exceptionnalisme américain²⁷⁶. La guerre froide a en effet renforcé le rôle unique de l'Amérique dans le monde car, comme le résume très justement Donald Pease, elle « a promu l'image de l'Amérique comme l'accomplissement du désir mondial » et a donné « une rationalité au fait d'imposer et de défendre le nationalisme américain à travers le monde »²⁷⁷. Certains historiens américains voient dans la rhétorique de la guerre froide une continuité de celle de la Seconde Guerre mondiale²⁷⁸. Ainsi pour Eric Foner, c'est cette continuité qui aurait permis « aux États-Unis d'être à nouveau le leader d'une croisade mondiale contre un ennemi diabolique », dans un « monde clairement divisé entre deux camps, l'un représentant l'esclavage et l'autre la liberté », tandis que David Noon y voit « le prélude de la tendance des décideurs politiques à imaginer la nation dans une guerre perpétuelle »²⁷⁹. C'est également l'hypothèse de Pease qui analyse le discours de la guerre froide comme étant « structuré autour d'une relation de guerre imaginaire

²⁷³ Keith L. Shimko, « The Power of Metaphors and the Metaphors of Power: The United States in the Cold War and After », dans Beer (dir.), De Landtsheer (dir.), *op. cit.*, p.204-5

²⁷⁴ Timothy Cole, « Avoiding the Quagmire: Alternative Rhetorical Constructs for Post-Cold War American Foreign Policy », *Rhetoric and Public Affairs*, 1999, Vol. 2, N° 3, p.371

²⁷⁵ Selon l'Encyclopédie Universalis, « l'expression « guerre froide » a été employée pour la première fois par le prince Juan Manuel d'Espagne, au XIV^e siècle, pour désigner l'interminable conflit qui opposait alors les rois catholiques aux Maures d'Andalousie » dans André Fontaine, « Guerre Froide », *Encyclopedia Universalis*. Disponible sur : ><http://www.universalis.fr/encyclopedie/guerre-froide><. Date de consultation : 02-09-2015. Mais c'est George Orwell qui utilise pour la première fois ce terme dans son acception moderne. George Orwell, « You and the Atomic Bomb », *The Tribune*, October 19, 1945. Disponible sur le site Project Gutenberg : ><http://gutenberg.net.au/ebooks03/0300011h.html#part33><. Date de consultation : 02-09-2015. Elle est ensuite reprise en 1947 par l'homme d'État américain Bernard Baruch puis popularisée par le journaliste Walter Lippmann.

²⁷⁶ Marilyn J. Young, dans Aune (dir.), Medhurst (dir.), *op. cit.*, p.173.

²⁷⁷ Pease, *op. cit.*, p.22.

²⁷⁸ Eric Foner, « American Freedom in a Global Age », *American Historical Review*, 5 janvier 2001n Vol 106, N°1 ; Noon, *op. cit.*, p.342.

²⁷⁹ Foner, *Ibid.*

permanente avec un ennemi impérial »²⁸⁰. Quoi qu'il en soit, on ne peut dénier l'importance de cette métaphore dans la façon dont le monde était mentalement organisé pendant presque 50 ans. La Guerre froide fait partie de ces « *métaphores orientationnelles* » qui organisent tout un système de concepts », c'est-à-dire un paradigme de lecture de la réalité qui met en scène le drame du Bien et du Mal « au-delà de la bataille entre les États-Unis et l'Union soviétique »²⁸¹.

La chute relativement rapide et inattendue de l'Empire soviétique a remis en cause ce paradigme et a forcé les présidents et leurs plumes à tenter de construire un nouveau récit mieux adapté à un nouveau monde dans lequel l'Empire du Mal avait disparu. Dès le premier conflit post-guerre froide, à savoir la guerre du Golfe, ce sont les analogies de la Seconde Guerre mondiale qui ont été largement employées dans les discours présidentiels, en concurrence avec l'analogie du Vietnam. Toutefois de nombreux chercheurs en communication politique ont montré que les métaphores liées à la guerre froide ont également continué de jouer un rôle majeur dans la rhétorique présidentielle, non seulement chez George H. Bush mais aussi chez Bill Clinton, et plus encore chez George W. Bush qui a tenté de remplacer les « communistes » par les « terroristes »²⁸². Tous s'accordent pour distinguer trois éléments significatifs du récit de guerre froide : des métaphores de prolifération, des métaphores d'endiguement, et des métaphores de dissuasion. C'est par l'étude de ces métaphores que nous pouvons analyser la présence d'analogies avec la guerre froide dans les discours présidentiels.

L'endiguement (« *containment* ») était la stratégie centrale de la politique américaine pendant toute la période de la guerre froide. Elle consistait à empêcher l'extension de la zone d'influence soviétique dans le monde par toutes sortes de moyens, économiques, culturels ou militaires²⁸³. Le mot anglais « *containment* » est une métaphore de contenant/contenu pour parler du pouvoir et du contrôle. Dans son discours de Fulton du 5 mars 1946 qui marque le début du récit de guerre froide, Winston Churchill prévient que la Russie « poursuit sans fin l'expansionnisme de son pouvoir et ses doctrines »²⁸⁴. Le corollaire de l'endiguement, c'est en effet l'expansion ou la prolifération. Ces dernières sont évoquées avec toute une série d'images liées par exemple aux domaines de la maladie ou du feu, qui sont ce que le chercheur en relations internationales Keith Shimko appelle des « métaphores dynamiques » ou

²⁸⁰ Pease, *op. cit.*, p.30.

²⁸¹ Mary E., Stuckey « Competing Foreign Policy visions: Rhetorical Hybrids after the Cold War », *Western Journal of Communication*, 1995, Vol. 59, N° 3, p. 214.

²⁸² Cole, *op. cit.*, p.367 ; Robert Ivie « Tragic Fear and the Rhetorical Presidency: Combating Evil in the Persian Gulf » dans Martin J. Medhurst (dir.), *Beyond the Rhetorical Presidency*, 2004, Texas A&M University p.175; Stuckey, « Competing ... », *op. cit.*, p.218.

²⁸³ Jeffrey Scott Mio, « *Metaphor and Politics* », *Metaphor and Symbol*, 1997, Vol.12, N°2, p.124

²⁸⁴ « *What they desire is the fruits of war and the indefinite expansion of their power and doctrines.* », Winston Churchill, le 5 mars 1946. Disponible sur ><http://www.winstonchurchill.org/resources/speeches/235-1946-1963-elder-statesman/120-the-sinews-of-peace><. [Date de consultation: 02-04-2015].

« métaphores de processus »²⁸⁵. Elles sont toutes associées au monde physique, biologique ou naturel, et connotent une certaine inévitabilité sur la façon dont les événements vont se dérouler²⁸⁶. Elles induisent un discours anxiogène dont la conclusion doit forcément être l'action.

Saddam Hussein : expansion et endiguement.

C'est bien en termes d'expansion et d'endiguement que George H. Bush définit la guerre froide, dans un discours de 1992 qui célèbre la victoire du « monde libre » :

From the first moments of the cold war, our mission was containment, to use the combined resources of the West to check the expansion, the expansionist aims of the Soviet empire. It's been my policy as President to move beyond containment, to use the power of America and the West to end the cold war with freedom's victory. And today, we have reached a turning point. We have defeated imperial communism.

Remarks to the American Society of Newspaper Editors, 09 avril 1992.

Cette volonté d'une « politique » qui consiste à « aller au-delà de l'endiguement » n'empêche pas le président de présenter, dans le même discours, les nouvelles menaces toujours et encore par le biais de cette même métaphore. Il y exprime son désir de « travailler avec nos partenaires russes et nos alliés » pour « créer un nouveau paysage international, un paysage où les menaces émergentes sont *endiguées* et détruites » (09-04-1992)²⁸⁷. Cette volonté de coopération s'est d'ailleurs concrétisée rapidement par les accords bilatéraux START (« *Strategic Arms Reduction Treaty* ») signés en 1991 avec l'Union soviétique.

Mais les menaces qu'il faut endiguer ne se limitent pas à l'ancien bloc communiste. Elles se trouvent également dans d'autres parties du monde. Ainsi le président emploie-t-il cette métaphore pour parler de Saddam Hussein, quelques semaines avant le début de la guerre du Golfe : « N'importe quel dirigeant qui prendra l'initiative hasardeuse de [Saddam Hussein] d'attaquer un voisin doit être *endigué* dans cette région alors que nous avons tous le souci de la *prolifération nucléaire* » (14-12-1990)²⁸⁸. À nouveau, après la guerre, le président justifie l'embargo contre l'Irak avec l'idée que celui-ci permet de « mettre un couvercle sur Saddam » car il s'agit de « détruire les armes de destruction massive et de garder l'Irak sous contrôle » (25-08-1992)²⁸⁹. C'est d'ailleurs ainsi que George H. Bush voit le rôle des États-Unis dans la guerre dans un discours qu'il fait au Congrès sur la crise dans le golfe Persique en 1990 : « notre rôle : prévenir (« *deter* ») une nouvelle agression. Notre rôle est d'aider nos amis à se défendre.

²⁸⁵ Keith L. Shimko, « The Power of Metaphors and the Metaphors of Power: The United States in the Cold War and After », dans Beer (dir.), De Landtsheer (dir.), *op. cit.*, p.211

²⁸⁶ Robert L. Ivie, « Fire, Flood, and Red Fever : Motivating, Mathpros of Global Emergency in the Truman Doctrine Speech, *Presidential Studies Quarterly*, 1995, N°29, cité par Keith L. Shimko dans Beer (dir.), De Landtsheer (dir.), *op. cit.*, p.206.

²⁸⁷ 09-04-1992 : ...working with our Russian partners and our allies, we can create a new international landscape, a landscape where emerging threats are contained and undone

²⁸⁸ 14-12-1990 : Anybody that will take the reckless action he has taken militarily against a neighbor, must be contained in this era when we're all concerned about nuclear proliferation.

²⁸⁹ 25-08-1992 : we worked [...] to destroy Iraq's remaining weapons of mass destruction, to keep Iraq under control. Through an embargo [...] we are putting the lid on Saddam.

Et autre chose : juguler la prolifération de missiles balistiques, biologiques et chimiques, et surtout d'armes nucléaires » (11-09-1990)²⁹⁰. On note au passage que le mot « *deter* », qui peut également se traduire par « dissuader », fait également partie du vocabulaire de la guerre froide. En ce début de l'ère post-guerre froide, ce n'est donc plus un empire qui doit être endigué mais la menace d'un leader comme Saddam Hussein et ce n'est plus une expansion idéologique qui est au centre des préoccupations, mais la prolifération d'armes de destruction massive.

Dans cette période, les métaphores d'endigement et de prolifération sont employées avant tout à propos des armes de destruction massive. Dès son discours devant le Congrès en 1989, alors que le mur de Berlin n'est pas encore tombé, George H. Bush déclare que « la propagation (« *the spread* ») des armes nucléaires doit être arrêtée. [...] Notre diplomatie doit travailler chaque jour contre la prolifération des armes nucléaires » (09-02-1989)²⁹¹. Incidemment, l'expression « armes de destruction massive » est pratiquement née avec la guerre froide, puisqu'elle a été utilisée pour la première fois dans un discours présidentiel par Harry Truman devant l'Assemblée générale des Nations unies le 23 octobre 1946, tandis que c'est avec John F. Kennedy que commence l'idée d'empêcher leur « prolifération »²⁹². En 1991 la chute de l'Empire soviétique présente à la fois une nouvelle menace de prolifération d'armes de destruction massive et une occasion inespérée d'étendre le traité de non-prolifération. Ce « renouvellement de l'histoire impose une obligation de rester vigilant par rapport aux nouvelles et aux anciennes menaces », déclare ainsi le président américain devant l'Assemblée générale des Nations-Unis en 1991, « nous devons étendre nos efforts pour contrôler la prolifération nucléaire » (23-09-1991)²⁹³. Le président fait ensuite à nouveau le lien avec la situation au Moyen-Orient et présente sa proposition par rapport aux armes dans cette région. Quelques mois plus tôt il avait déjà abordé la situation dans le golfe Persique dans des termes

²⁹⁰ 11-09-1990 : *Our role then: to deter future aggression. Our role is to help our friends in their own self-defense. And something else: to curb the proliferation of chemical, biological, ballistic missile and, above all, nuclear technologies.*

²⁹¹ 09-02-1989 : *And the spread of nuclear weapons must be stopped. And I'll work to strengthen the hand of the International Atomic Energy Agency. Our diplomacy must work every day against the proliferation of nuclear weapons.*

²⁹² Le terme « *proliferation* » apparaît pour la première fois dans un discours présidentiel le 14 mai 1961, tandis que la volonté d'un accord avec les Soviétiques est évoquée la première fois le 28 octobre 1962, à la suite de la crise des missiles de Cuba.

Discours du 14 mai 1961, *Statement by the President Concerning the Conference on the Discontinuance of Nuclear Weapon Tests*. Disponible sur :

><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=8534&st=proliferation&st1=<>. [Date de consultation : 02-06-2015].

Discours du 28 octobre 1962, *Message in Reply to a Broadcast by Chairman Khrushchev on the Cuban Crisis*. Disponible sur :

><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=8995&st=proliferation&st1=<>. [Date de consultation : 02-06-2015].

²⁹³ 23-09-1991 : *The renewal of history also imposes an obligation to remain vigilant about new threats and old. We must expand our efforts to control nuclear proliferation. We must work to prevent the spread of chemical and biological weapons and the missiles to deliver them. [...] I put forward my Middle East arms initiative*

évoquant le récit de guerre froide. Il faut « agir pour contrôler cette prolifération d'armes de destruction massive » car « Ce serait tragique si les nations du Moyen-Orient et du golfe Persique étaient maintenant, à la veille de la guerre, prêts à s'embarquer dans une nouvelle course aux armes » (06-03-1991)²⁹⁴.

Prolifération et élargissement démocratique.

Si George H. Bush ne semble ne pas avoir réussi à se passer des métaphores de la guerre froide pour définir les dangers et les menaces auxquels fait face l'Amérique en ce début de l'ère post-guerre froide, Bill Clinton semble vouloir tourner la page par un discours devant l'Assemblée Générale des Nations unies qui se veut optimiste et dans lequel il reconnaît les aspects positifs d'un « moment décisif dans l'histoire de l'humanité » où « la guerre froide est terminée » :

It is clear that we live at a turning point in human history. Immense and promising changes seem to wash over us every day. The cold war is over. The world is no longer divided into two armed and angry camps. Dozens of new democracies have been born. It is a moment of miracles. [...]

We have begun to see the doomsday welcome of nuclear annihilation dismantled and destroyed. Thirty-two years ago, President Kennedy warned this chamber that humanity lived under a nuclear sword of Damocles that hung by the slenderest of threads. Now the United States is working with Russia, Ukraine, Belarus, and others to take that sword down, to lock it away in a secure vault where we hope and pray it will remain forever.

Remarks to the 48th Session of the United Nations General Assembly in New York City, 27 septembre 1993

Pour autant, dès le début de son mandat, dans un discours devant le Congrès, le président Clinton présente les menaces qui continuent d'exister à travers des métaphores de la guerre froide : « la prolifération des armes de destruction massive » perçue comme un défi majeur, à laquelle il ajoute également le défi des « conflits ethniques », mais aussi, une vision plus optimiste d'une « révolution démocratique mondiale » (17-02-1993)²⁹⁵. Tout comme pour son prédécesseur, et malgré la signature des accords START II en 1993, « la prolifération effrénée d'armes » demeure une préoccupation centrale de Clinton (25-01-1994)²⁹⁶ qui fait de la « non-prolifération, l'une des plus hautes priorités de la nation » (27-09-1993)²⁹⁷. Cette politique ne vise pas non plus uniquement les anciens pays communistes d'Europe de l'Est. Ainsi en 1995, le président déclare qu'il faut « arrêter et réduire le programme d'armes potentiellement mortelles de la Corée du Nord » (24-01-1995)²⁹⁸, et non seulement « restreindre les programmes nucléaires et de missiles » de ce pays, mais aussi « juguler la circulation de technologies mortelles vers

²⁹⁴ 06-03-1991 : *we must act to control the proliferation of weapons of mass destruction and the missiles used to deliver them. It would be tragic if the nations of the Middle East and Persian Gulf were now, in the wake of war, to embark on a new arms race.*

²⁹⁵ 17-02-1993 : *our Nation will be prepared to lead a world challenged [...] by ethnic conflict, by the proliferation of weapons of mass destruction, by the global democratic revolution*

²⁹⁶ 25-01-1994 : *...there are still dangers in the world: rampant arms proliferation*

²⁹⁷ 27-09-1993 : *I have made nonproliferation one of our Nation's highest priorities*

²⁹⁸ 24-01-1995 : *...stop and roll back North Korea's potentially deadly nuclear program*

l'Iran » (27-01-2000)²⁹⁹. La rhétorique du président démocrate sur la prolifération des armes de destruction massive préfigure celle de George W. Bush concernant l'Irak après les attentats du 11 septembre : « nous devons faire face aux nouveaux risques des armes biologiques et chimiques et des États hors-la-loi, des terroristes et des organisations criminelles qui essaient de les acquérir » (27-01-1998)³⁰⁰. De plus, Bill Clinton parle de Saddam Hussein en reprenant la métaphore de l'endiguement. Les bombardements en Irak sont par exemple justifiés par le fait que « Saddam Hussein a démontré qu'il aura recours au terrorisme ou à l'agression s'il n'est pas maîtrisé (« *left unchecked* ») (26-06-1993)³⁰¹. De même, dans son discours sur l'état de l'Union en 1999, il prévient que « l'Amérique continuera d'endiguer (« *contain* ») Saddam » (19-01-1999)³⁰².

L'administration Clinton hérite également de situations conflictuelles qui semblent devenir de plus en plus chaotiques dans d'autres parties du monde et qu'il faut également contenir. À la peur de l'expansion du communisme, se substitue la peur de la contagion des guerres civiles et des conflits ethniques. Le président compare par exemple la Somalie à « une maison en feu » dont l'Amérique « a éteint le feu » mais dont des « braises intenses continuent de se consumer » : « Si nous les laissons maintenant, » ajoute-t-il, « ces braises vont se rallumer, et des gens mourront à nouveau. Si nous restons un peu plus longtemps [...] on a une chance raisonnable de faire refroidir les braises et que d'autres pompiers prennent note place », ceci malgré l'échec de la bataille de Mogadiscio quelques jours auparavant (07-10-1993)³⁰³. Le conflit est ici décrit par le biais d'une métaphore du feu « dont la structure est similaire aux métaphores des dominos ou de la maladie utilisées pendant la guerre froide »³⁰⁴ et qui a été employée dès le début de la guerre froide par le président Truman pour parler de la menace soviétique³⁰⁵. Il ne s'agit pas ici d'un feu purificateur, ni d'un feu de liberté, comme on a pu le voir précédemment, mais d'un feu destructeur. On retrouve cette métaphore dans le récit que fait le président de la situation en Bosnie et au Kosovo : « Laissons le feu brûler ici, dans cette région », déclare le président à propos de l'ex-Yougoslavie, « et les flammes s'étendront. Un

²⁹⁹ 27-01-2000 : ...to restrain nuclear and missile programs in North Korea, curbing the flow of lethal technology to Iran

³⁰⁰ 27-01-1998 : Together, we must confront the new hazards of chemical and biological weapons and the outlaw states, terrorists, and organized criminals seeking to acquire them

³⁰¹ 26-06-1993 : Saddam Hussein has demonstrated repeatedly that he will resort to terrorism or aggression if left unchecked

³⁰² 19-01-1999 : America will continue to contain Saddam

³⁰³ 07-10-1993 : ...we came to Somalia to rescue innocent people in a burning house. We've nearly put the fire out, but some smoldering embers remain. If we leave them now, those embers will reignite into flames, and people will die again. If we stay a short while longer and do the right things, we've got a reasonable chance of cooling off the embers and getting other firefighters to take our place

³⁰⁴ Keith L. Shimko dans Beer (dir.), De Landtsheer (dir.), *op. cit.*, p.210.

³⁰⁵ Robert L. Ivie, *Democracy and America's War on Terror*, 2005, University of Alabama Press, p.46-7. Rappelons-nous, comme nous l'avons noté précédemment, que Clinton a d'ailleurs pris modèle en partie sur Harry Truman.

jour, des alliés clés pourraient être entraînés dans un conflit plus large, une guerre à laquelle nous serions forcés de faire face plus tard, mais avec des risques et un coût encore plus élevés » (24-03-1999)³⁰⁶. « Alors que nous et nos alliés avons formé l'OTAN après la guerre et que nous avons ensemble empêché toute agression et avons sécurisé l'Europe [...] dans cette région volatile, [...] il y a un risque sérieux que les hostilités s'étendent aux nouvelles démocraties voisines [...] et provoquent à nouveau (« *reignite* ») le conflit en Bosnie » (13-02-1999)³⁰⁷. La métaphore du feu implique que la crise doit être arrêtée par une force extérieure car il n'y a pas de pare-feu naturel³⁰⁸. Ceci peut être vrai à la fois sur un plan politique et physique : « C'est un conflit sans aucune frontière naturelle. S'il continue, il pourrait s'étendre » (23-03-1999)³⁰⁹.

L'emploi de métaphores de la guerre froide n'exclut pas pour autant l'utilisation conjointe d'autres métaphores et analogies, comme celle de Munich, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Dans un discours dans lequel il explique la situation au Kosovo, non seulement le président imagine ce qui se serait passé si on avait écouté Churchill en 1938, mais il poursuit en faisant une analogie avec la Première Guerre mondiale, puis avec la guerre froide. « Et si quelqu'un s'était occupé de la poudrière qui a fait exploser la Première guerre mondiale [...] », déclare-t-il, « et si on n'avait pas été là pendant la guerre froide [...] pour dire 'OK, on ne va pas laisser le communisme aller plus loin', que pensez-vous qu'il se serait passé ? » (23-03-1999)³¹⁰. Ce sont également parfois des métaphores biologiques liées au corps qui traduisent cette idée de prolifération. C'est le cas quand le président exprime ses inquiétudes, toujours par rapport aux Balkans, au sujet d'« un conflit [...] qui pourrait s'étendre comme du poison à travers la région, et ronger la stabilité de l'Europe » (27-11-1995), ou bien encore quand il parle de « l'attirance empoisonnée pour le nationalisme extrême et la haine religieuse, ethnique et raciale » (22-09-1997)³¹¹.

À ces défis de la prolifération des armes et du chaos, Bill Clinton oppose un autre défi qui en serait le remède : celui de la révolution démocratique mondiale, une révolution qui doit être soutenue par le principe « d'élargissement de la démocratie », élaboré par son conseiller à la sécurité nationale, Anthony Lake³¹². Il s'agit d'une stratégie visant à remplacer

³⁰⁶ 24-03-1999 : *Let a fire burn here in this area, and the flames will spread. Eventually, key U.S. allies could be drawn into a wider conflict, a war we would be forced to confront later, only at far greater risk and greater cost*

³⁰⁷ 13-02-1999 : *We and our Allies formed NATO after the war, and together we've deterred aggression, secured Europe [...] In this volatile region [...] There is a serious risk the hostilities would spread to the neighboring new democracies [...] and reignite the conflict in Bosnia*

³⁰⁸ Shimko, *op. cit.*, p.435

³⁰⁹ 23-03-1999 : *This is a conflict with no natural boundaries. If it continues, it could spread...*

³¹⁰ 23-03-1999 : *What if someone had been working on the powder keg that exploded World War I, [...] What if we had not been there in the cold war, [...] to say, okay, we're not going to let communism go any further—what do you think would have happened?*

³¹¹ 22-09-1997 : *...the poisoned appeals of extreme nationalism, and ethnic, racial, and religious hatred.*

³¹² Quelques jours avant Bill Clinton, Anthony Lake fait un discours précisément intitulé « From Containment to Enlargement », *The School of Advanced International Studies (SAIS)*, 21 septembre 1993, Washington, D.C. dans lequel il développe ce principe. Disponible sur :

la politique d'endiguement, même si cette dernière demeure, en fin de compte, très présente dans la rhétorique présidentielle. Le président présente ce principe dès septembre 1993, devant l'Assemblée générale des Nations unies : « Pendant la guerre froide, nous avons cherché à contenir une menace à la survie de nos libres institutions. Maintenant, nous cherchons à élargir le cercle des nations qui vivent sous ces libres institutions » (27-09-1993)³¹³. Cette stratégie a pour conséquence la plus visible l'élargissement de l'OTAN, en ouvrant l'organisation à l'adhésion de nouveaux pays, y compris à des pays qui faisaient autrefois partie du Pacte de Varsovie, comme la Hongrie, la Pologne et la République tchèque (20-03-1998)³¹⁴.

Les dominos à l'envers et l'endiguement préventif.

Avec la guerre en Irak, George W. Bush pousse encore plus loin cette idée d'une révolution démocratique mondiale, en adoptant ce qui a été appelé la « théorie des dominos à l'envers » des néoconservateurs³¹⁵. La métaphore des dominos était utilisée pendant la guerre froide pour illustrer l'idée que des changements politiques dans un pays pouvaient provoquer une réaction en chaîne dans des pays voisins et faire « tomber » toute une région sous le joug communiste. C'est ainsi que la guerre au Vietnam était avant tout justifiée comme moyen d'empêcher les autres dominos asiatiques de tomber dans le communisme³¹⁶. Mais les néoconservateurs de l'administration Bush, comme le secrétaire adjoint à la Défense Paul D. Wolfowitz, reformulent de façon positive l'objet de cette théorie : ce n'est plus la crainte de l'avancée communiste dont il s'agit, mais l'espoir de l'avancée de la démocratie³¹⁷. Bien que George Bush n'utilise pas explicitement cette métaphore, il s'en fait largement l'écho. Il évoque ainsi en novembre 2003 « une vague mondiale de démocratie » et déclare que « la démocratie irakienne réussira » et que « ce succès enverra la nouvelle que la liberté peut être l'avenir de chaque nation [dans toute la région] de Damas à Téhéran ». Le président ajoute même que « l'établissement d'un Irak libre au cœur du Moyen-Orient sera un événement décisif dans la

><http://fas.org/news/usa/1993/usa-930921.htm><. [Date de consultation : 08-01-2016]. Voir également Kathryn Olson, « Democratic Enlargement's Value Hierarchy and Rhetorical Forms: An Analysis of Clinton's Use of a Post-Cold War Symbolic Frame to Justify Military Interventions », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 4, p.313 , ou Douglas Brinkley, « Democratic Enlargement: The Clinton Doctrine », *Foreign Policy*, 1997, N°106

³¹³ 27-09-1993 : *During the cold war we sought to contain a threat to the survival of free institutions. Now we seek to enlarge the circle of nations that live under those free institutions.*

³¹⁴ 20-03-1998 : *Enlargement also will help to make Europe more stable. Already, the very prospect of membership has encouraged nations throughout the region to accelerate reforms, resolve disputes, and improve cooperation.*

³¹⁵ Les néo-conservateurs pensent le monde arabe dans les mêmes termes qu'ils pensaient l'URSS à la fin de la guerre froide : de Damas à Bagdad [...], dit Bill Kristol, des sociétés civiles attendent d'être libérées », dans Alain Franchon, Daniel Vernet, *L'Amérique messianique : Les Guerres des néo-conservateurs*, 2004, Seuil, p.169.

³¹⁶ Jeffrey Record, « The Bush Doctrine and War with Iraq », *Parameters: U.S. Army War College Quarterly*, Spring 2003, Vol. XXXIII, No. 1, p.18.

³¹⁷ Marilyn J. Young, dans Aune (dir.), Medhurst (dir.), *op. cit.*, p.201 ; Robert Wright, « The War and the Peace The Pentagon's dubious plans », *Slate*, 01 avril 2003 ; Sam Tanenhouse, « The World: From Vietnam to Iraq; The Rise and Fall and Rise of the Domino Theory », *The New York Times*, 23 mars 2003.

révolution démocratique mondiale » (06-11-2003)³¹⁸. Dans son discours marquant l'anniversaire de l'opération « *Iraqi Freedom* » l'année suivante, il essaie de placer la guerre en Irak dans un contexte historique global et positif. Il rappelle d'abord combien « l'avancée de la démocratie » au Portugal et en Espagne ont « inspiré les changements démocratiques en Amérique latine », ou encore comment « l'exemple de la Pologne dans les années quatre-vingt a allumé le feu de la liberté dans toute l'Europe de l'Est »³¹⁹. De la même façon, « l'Afghanistan et l'Irak sont en train de montrer la voie », et le président exprime enfin toute sa confiance que « la liberté élèvera les aspirations (« *lift the sights* ») et soulèvera les espoirs de millions dans l'ensemble du Moyen-Orient » (19-03-2004)³²⁰.

L'avancée de la démocratie dans le monde n'a pourtant pas été l'argument principal de la guerre en Irak, et on pourrait penser qu'elle n'a servi que de prétexte alors que les armes de destruction massive se sont avérées introuvables. Toutefois, selon le très informé Robert Schlesinger, dès fin 2001, Bush avait envisagé faire de l'expansion de la démocratie le thème principal de son discours sur l'état de l'Union de 2002, mais le département d'État (l'équivalent du ministère des affaires étrangères américain) avait considéré ce sujet comme un changement de politique trop brutal par rapport aux pays musulmans, et le président y avait donc renoncé, du moins pour un temps³²¹. L'évocation de la menace de prolifération des armes de destruction massive a été, en revanche, la raison principale pour justifier la guerre en Irak, bien que ce ne fut en rien un thème nouveau, puisque c'était une constante de la rhétorique présidentielle depuis George H. Bush. De plus, depuis la guerre du Golfe, c'est une menace qui a été continuellement associée à la nécessité d'endiguer l'Irak et Saddam Hussein. Elle a notamment servi de justification aux bombardements et à l'embargo soutenus par les deux administrations précédentes. Mais si la structure narrative reste la même, le récit prend une dimension bien plus dramatique. Dans le contexte du traumatisme des attaques du 11 septembre 2001, les principes d'endiguement et de dissuasion classiques ne sont plus suffisants pour le président :

For much of the last century, America's defense relied on the cold war doctrines of deterrence and containment. In some cases, those strategies still apply, but new threats also require new thinking. Deterrence—the promise of massive retaliation against nations—means nothing against shadowy terrorist networks with no nation or citizens to defend. Containment is not possible when unbalanced dictators with weapons of mass destruction can deliver those weapons on missiles or secretly provide them to terrorist allies. We cannot defend America and our friends by hoping for the best. We cannot put

³¹⁸ 06-11-2003 : ...the global wave of democracy [...] Iraqi democracy will succeed, and that success will send forth the news, from Damascus to Tehran, that freedom can be the future of every nation. The establishment of a free Iraq at the heart of the Middle East will be a watershed event in the global democratic revolution.

³¹⁹ Nous retrouvons chez George W. Bush, l'idée d'un feu davantage purificateur annonciateur de celui de la liberté.

³²⁰ 19-03-2004 : In the 1970s, the advance of democracy in Lisbon and Madrid inspired democratic change in Latin America. In the 1980s, the example of Poland ignited a fire of freedom in all of Eastern Europe. With Afghanistan and Iraq showing the way, we are confident that freedom will lift the sights and hopes of millions in the greater Middle East

³²¹ Schlesinger, *op. cit.*, p.474.

our faith in the word of tyrants who solemnly sign nonproliferation treaties and then systemically break them. If we wait for threats to fully materialize, we will have waited too long.

Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York, 1^{er} juin 2002.

Dans ce discours, George W. Bush semble rejeter la doctrine de la guerre froide pour offrir une nouvelle doctrine de « guerre préventive » résumée par la déclaration que « si nous attendons que les menaces se matérialisent pleinement, nous aurons attendu trop longtemps ». Pourtant, on peut y reconnaître ce que la rhétoricienne Marilyn Young appelle une forme de « régénération du concept d'endiguement »³²². La « guerre préventive » constitue un retour à une vision stratégique de la guerre froide. Si la crise des missiles de Cuba en 1963 n'a pas dégénéré en guerre, la mise en place du blocus maritime par la marine américaine avait pour but d'anticiper l'installation de missiles balistiques par les Soviétiques sur une île à seulement 140 km des côtes américaines, ce qui représentait un danger imminent³²³. C'est exactement l'analogie sur laquelle s'appuie George W. Bush pour justifier la guerre en Irak en octobre 2002 :

Facing clear evidence of peril, we cannot wait for the final proof, the smoking gun, that could come in the form of a mushroom cloud. As President Kennedy said in October of 1962, neither the United States of America nor the world community of nations can tolerate deliberate deception and offensive threats on the part of any nation, large or small. We no longer live in a world," he said, "where only the actual firing of weapons represents a sufficient challenge to a nation's security to constitute maximum peril."

Address to the Nation on Iraq From Cincinnati, Ohio, 07 octobre 2002

Le président met ici en avant l'existence d'une menace à la fois imminente, puisqu'elle ne permet pas d'attendre la « preuve irréfutable » (« *smoking gun* »), et dramatique avec l'image du « champignon atomique » (« *mushroom cloud* ») qui évoque bien entendu les peurs de la guerre froide³²⁴. De plus, comme l'avait déjà souligné le président dans son discours sur l'état de l'Union de 2002, le danger est maintenant lié à la multiplication des moyens de destruction, incluant des « milliers de tueurs dangereux, instruits aux méthodes de meurtre, souvent soutenus par des régimes hors-la-loi [qui] se sont propagés dans le monde comme des bombes à retardement » (29-01-2002)³²⁵. L'expression « *ticking time bombs* » employée ici est significative car elle permet de marquer fortement l'aspect à la fois temporel et imminent (« *ticking* » et « *time* ») mais aussi destructeur (« *bombs* ») du danger.

Ce sont les attaques du 11 septembre qui rendent ce récit à nouveau crédible et acceptable. C'est d'ailleurs ce que dit clairement le président dans son discours sur l'état de

³²² Marilyn J. Young, dans Aune (dir.), Medhurst (dir.), *op. cit.*, p.176

³²³ Record, *op. cit.*, p.18

³²⁴ Cette expression est suggérée par l'écrivain en chef des discours de George W. Bush lors d'une réunion d'un groupe de travail appelé *The White House Iraq Group* (WHIG) à la Maison Blanche dirigé par Karl Rove et dont le but était « d'éduquer » le public sur la menace que représentait Saddam Hussein. L'expression est d'abord « fuitée » à un reporter du Times, puis elle est utilisée officiellement par Condoleezza Rice le 8 septembre 2002 avant d'être employée par le président presque un mois plus tard, dans Schlesinger, *op. cit.*, p.483.

³²⁵ 29-01-2002 : *Thousands of dangerous killers, schooled in the methods of murder, often supported by outlaw regimes, are now spread throughout the world like ticking timebombs, set to go off without warning*

l'Union de 2003 : « avant le 11 septembre, nombreux étaient ceux dans le monde qui pensaient que Saddam Hussein pouvait être contenu (« *contained* »). Mais les agents chimiques, les virus mortels et les réseaux terroristes de l'ombre ne sont pas facilement contenus » (28-01-2003)³²⁶. Détruire ces régimes, c'est donc la seule manière d'endiguer la menace avant qu'elle ne survienne. C'est bien entendu là une différence majeure avec la guerre froide lors de laquelle il ne pouvait être question de détruire le régime soviétique. Il s'agit pourtant bien d'un récit modelé sur celui de la guerre froide et pour George W. Bush, les enjeux sont finalement les mêmes puisque les ennemis de l'Amérique « seraient libres d'imposer leur volonté et étendre leur idéologie totalitaire » si celle-ci ne s'y opposait pas (23-01-2007)³²⁷. D'ailleurs, non seulement il se réfère au président Kennedy, héros de la crise de Cuba, mais il voit également en Harry Truman un véritable modèle, et il ne s'agit non pas du président Truman qui a achevé la Seconde Guerre mondiale, mais de celui qui a débuté la guerre froide. Ainsi devant les étudiants de l'académie militaire de West Point en 2006, il consacre un tiers de son discours à parler du président qui a « reconnu la menace, a mené une action courageuse et a posé les fondations de la victoire de la guerre froide » et enfin a « mis en place une doctrine claire » :

Fortunately, we had a President named Harry Truman, who recognized the threat, took bold action to confront it, and laid the foundation for freedom's victory in the cold war. President Truman set a clear doctrine. [...]

President Truman laid the foundation for America's victory in the cold war. [...]

Today, at the start of a new century, we are again engaged in a war unlike any our Nation has fought before. And like Americans in Truman's day, we are laying the foundations for victory. [...]

Like the cold war, we are fighting the followers of a murderous ideology that despises freedom, crushes all dissent, has territorial ambitions, and pursues totalitarian aims. Like the cold war, our enemies are dismissive of free peoples, claiming that men and women who live in liberty are weak and lack the resolve to defend our way of life. Like the cold war, our enemies believe that the innocent can be murdered to serve a political vision. And like the cold war, they're seeking weapons of mass murder that would allow them to deliver catastrophic destruction to our country. If our enemies succeed in acquiring such weapons, they will not hesitate to use them, which means they would pose a threat to America as great as the Soviet Union.

Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York, 27 mai 2006

La situation présente est pour le président à la fois unique et similaire puisque l'Amérique est « à nouveau engagée dans une guerre » mais que cette guerre « ne ressemble à aucune autre dans laquelle cette nation a combattu ». Cet exceptionnalisme du présent est une forme de dramatisation qui est atténuée par la liste des similitudes avec la guerre froide qui suit, chacune étant introduite par « Comme la guerre froide » qui devient une anaphore qui renforce le plaidoyer et se rapproche de l'incantation. Ce passage est l'illustration d'une forme de sacralisation qui fonde le discours mythique.

³²⁶ 28-01-2003 : *Before September the 11th, many in the world believed that Saddam Hussein could be contained. But chemical agents, lethal viruses, and shadowy terrorist networks are not easily contained*

³²⁷ 23-01-2007 : *They would then be free to impose their will and spread their totalitarian ideology*

La diplomatie préventive.

Barack Obama reprend également un certain nombre de métaphores traditionnelles du récit de guerre froide mais sur un mode plus classique et moins dramatique. Surtout, il s'appuie sur ces métaphores pour argumenter une politique opposée à celle de son prédécesseur, à savoir davantage de diplomatie et de négociations, et un engagement militaire américain limité.

Dès le début de son premier mandat, le nouveau président identifie, comme ses prédécesseurs, un certain nombre de « menaces auxquelles nous devons faire face au XXI^e siècle que ce soit la récession mondiale, l'extrémisme violent, la propagation d'armes nucléaires, ou de pandémies [qui] ne connaissent pas de frontières ». Il en déduit que « notre propre survie n'a jamais exigé une plus grande coopération et une meilleure compréhension de tout le monde partout qu'à ce moment de l'histoire » (17-05-2009)³²⁸. Il se focalise particulièrement sur le problème de « la prolifération nucléaire », comme lors de son premier discours aux Nations unies qu'il décrit comme « une institution fondée à l'aube de l'âge atomique, en partie parce que la capacité meurtrière de l'homme devait être endiguée ». Il fait bien entendu, lui aussi, lien entre les enjeux de la guerre froide et ceux du présent puisqu'« aujourd'hui la menace de prolifération prend de l'ampleur et se complexifie. Si nous n'agissons pas, nous provoquerons une course aux armements dans toutes les régions » (23-09-2009)³²⁹. Le président Obama refuse cependant ce que « certains avancent : [que] ces armes ne peuvent pas être arrêtées et maîtrisées (« *checked* ») » et il voit une solution dans le « renforcement du Traité sur la non-prolifération des armes nucléaires comme base de coopération » (05-04-2009)³³⁰.

Néanmoins, bien qu'il se réjouisse de la coopération avec la Russie lors de la signature du traité avec le président Medvedev l'année suivante, le président Obama souligne également la menace d'« une arme nucléaire entre les mains d'un terroriste [qui] est un danger pour tout le monde partout, de Moscou à New York, des villes d'Europe à l'Asie du Sud. Et la prolifération des armes nucléaires à plus d'États est également un risque inacceptable pour la sécurité mondiale, qui aggrave le spectre de la course aux armements du Moyen-Orient à l'Asie orientale » (08-04-2010)³³¹.

³²⁸ 17-05-2009 : *For the major threats we face in the 21st century--whether it's global recession or violent extremism, the spread of nuclear weapons or pandemic disease - these things do not discriminate. They do not recognize borders. [...] Our very survival has never required greater cooperation and greater understanding among all people from all places than at this moment in history.*

³²⁹ 23-09-2009 : *First, we must stop the spread of nuclear weapons, and seek the goal of a world without them. This institution was founded at the dawn of the atomic age, in part because man's capacity to kill had to be contained. [...] today, the threat of proliferation is growing in scope and complexity. If we fail to act, we will invite nuclear arms races in every region*

³³⁰ 05-04-2009 : *Some argue that the spread of these weapons cannot be stopped, cannot be checked [...] we will strengthen the Nuclear Non-Proliferation Treaty as a basis for cooperation*

³³¹ 08-04-2010 : *A nuclear weapon in the hands of a terrorist is a danger to people everywhere, from Moscow to New York, from the cities of Europe to South Asia*

Mais c'est surtout par rapport à l'Iran qu'Obama focalise cette menace nucléaire : « les activités [liées aux] missiles nucléaires et balistiques de l'Iran posent une vraie menace, » déclare-t-il en avril 2009, « pas seulement pour les États-Unis mais pour les voisins de l'Iran et nos alliés » (05-04-2009)³³². La conséquence est non pas la guerre mais le besoin de « travailler avec le Conseil de sécurité des Nations unies pour faire passer de lourdes sanctions contre l'Iran » (08-04-2010)³³³ car « ce problème doit être résolu par la diplomatie » (25-09-2012)³³⁴. Tout en parlant de la situation de l'Iran à travers des métaphores de la guerre froide puisque « si l'Iran obtient l'arme nucléaire, cela pourrait déclencher une course aux armes nucléaires dans la région et que ça remettrait en cause nos objectifs de non-prolifération et elle pourrait tomber entre les mains de terroristes », il insiste sur le fait que sa « politique n'est pas l'endiguement, [sa] politique est de les empêcher d'obtenir une arme nucléaire » (06-03-2012)³³⁵. C'est dans ces mêmes termes qu'il évoque à nouveau le sujet dans son discours devant l'Assemblée générale des Nations unies en septembre 2012 demandant à son auditoire de ne pas faire d'erreur, « un Iran qui possède l'arme nucléaire ne peut être endigué », et c'est « pourquoi ce que les États-Unis doivent faire, c'est empêcher l'Iran d'obtenir une arme nucléaire » (25-09-2012)³³⁶. Barack Obama ne peut donc, lui non plus, échapper au récit de guerre froide, même si, tout comme ces prédécesseurs, il l'adapte à la situation et surtout à des politiques bien différentes. Tout comme pour George W. Bush, il ne s'agit plus d'une réponse au risque de prolifération par l'action préventive, c'est-à-dire avant que la menace ne se matérialise, mais à la différence qu'il s'agit ici non pas d'une « guerre préventive » mais d'une « diplomatie préventive ».

Or précisément, tout comme d'autres présidents démocrates pendant la guerre froide, Barack Obama fait face à des accusations de faiblesse, notamment de la part de membres du parti républicain, du fait même de privilégier la négociation³³⁷. C'est bien entendu pour cela que le président choisit une rhétorique qui cherche à présenter les négociations sous un jour qui valorise la force et la puissance, en se faisant, par exemple, le digne successeur du président Kennedy. Ainsi présente-t-il l'accord multilatéral avec l'Iran comme le fruit d'une négociation qui s'inscrit dans une tradition établie en pleine guerre froide, en introduisant son discours par

And the spread of nuclear weapons to more states is also an unacceptable risk to global security, raising the specter of arms races from the Middle East to East Asia

³³² 05-04-2009 : *So let me be clear: Iran's nuclear and ballistic missile activity poses a real threat, not just to the United States, but to Iran's neighbors and our allies.*

³³³ 05-04-2009 : *So let me be clear: Iran's nuclear and ballistic missile activity poses a real threat, not just to the United States, but to Iran's neighbors and our allies.*

³³⁴ 25-09-2012 : *America wants to resolve this issue through diplomacy.*

³³⁵ 06-03-2012 : *My policy is not containment; my policy is to prevent them from getting a nuclear weapon, because if they get a nuclear weapon, that could trigger an arms race in the region, it would undermine our nonproliferation goals, it could potentially fall into the hands of terrorists.*

³³⁶ 25-09-2012 : *And make no mistake, a nuclear-armed Iran is not a challenge that can be contained [...] It risks triggering a nuclear arms race in the region and the unraveling of the nonproliferation treaty. And that's why the United States will do what we must to prevent Iran from obtaining a nuclear weapon.*

³³⁷ Steven Casey, « When Congress Gets Mad », *Foreign Affairs*, Jan/Feb 2016, Vol. 95, ed.1, p.76

l'évocation de Kennedy qui « s'est tenu devant le peuple américain et a dit », à propos de l'Union soviétique, « Ne négocions jamais dans la peur, mais n'ayons jamais peur de négocier ». Tout comme « le besoin de discuter entre les États-Unis et l'Union soviétique a conduit à faire des efforts pour restreindre la prolifération d'armes nucléaires », dit encore le président Obama, « aujourd'hui, parce que l'Amérique a négocié dans une position de force et de principe, nous avons arrêté la prolifération d'armes nucléaires dans cette région » (14-07-2015)³³⁸. C'est donc la force morale et diplomatique des États-Unis qui est valorisée ici, notamment à travers les paroles d'une icône de la guerre froide qui reste dans les mémoires avant tout comme le gagnant du bras de fer avec Khrouchtchev dans la crise des missiles de Cuba. Il est d'ailleurs cocasse de voir que la même figure présidentielle peut servir à justifier le recours à la diplomatie, comme le fait Barack Obama ou bien le recours à la guerre, comme l'avait fait George W. Bush.

C'est aussi une façon pour Obama de dire qu'il s'inscrit dans une longue tradition américaine car, comme il le rappelle également au Congrès, « on ne fait pas d'accord comme celui-ci avec des amis. On a négocié des accords sur le contrôle des armes avec l'Union soviétique » (14-07-2015)³³⁹. Il reprend ce même récit quelques semaines plus tard dans un discours qu'il donne dans le lieu hautement symbolique de l'Université américaine à Washington D.C., là-même où, comme il le souligne, « il y a cinquante-deux ans le président Kennedy, à l'apogée de la guerre froide s'est adressé à la même université au sujet de la paix ». Il rappelle que « des stratèges ici aux États-Unis soutenaient que nous devons conduire une action militaire contre les Soviétiques [...] mais le jeune président a offert une autre vision. [...] il a rejeté l'attitude très répandue dans les milieux de politique étrangère qui assimilait la sécurité au fait d'être en permanence sur le pied de guerre [...] à la place il a promis un leadership fort fondé sur des principes [...] avec Kennedy aux commandes, la crise des missiles de Cuba s'est résolue paisiblement ». Puis il fait le lien avec le présent puisque « l'accord auquel nous sommes arrivés entre la communauté internationale et la République islamique d'Iran est construite sur cette tradition de diplomatie forte fondée sur des principes » (05-08-2015)³⁴⁰. Barack Obama, lui aussi un président jeune, se présente donc comme le digne

³³⁸ 14-07-2015 : ... *President Kennedy stood before the American people and said, "Let us never negotiate out of fear, but let us never fear to negotiate." [...] led to efforts to restrict the spread of nuclear weapons. [...] Today, because America negotiated from a position of strength and principle, we have stopped the spread of nuclear weapons in this region.*

³³⁹ 14-07-2015 : *But I will remind Congress that you don't make deals like this with your friends. We negotiated arms control agreements with the Soviet Union when that nation was committed to our destruction*

³⁴⁰ 05-08-2015 : *Fifty-two years ago, President Kennedy, at the height of the cold war, addressed this same university on the subject of peace. [...] a number of strategists here in the United States argued that we had to take military action against the Soviets [...] But the young President offered a different vision. But he rejected the prevailing attitude among some foreign policy circles that equated security with a perpetual war footing. [...] Instead, he promised strong, principled American leadership [...] The agreement now reached between the international community and the Islamic Republic of Iran builds on this tradition of strong, principled diplomacy*

successeur de Kennedy dont il partagerait la vision. Mais au-delà de cette volonté d'identification, il tire comme leçon de la guerre froide que « sous des présidents démocrates et républicains, de nouveaux accords ont été forgés », et que si « tout conflit n'a pas été évité, le monde a échappé à une catastrophe nucléaire, et on a créé un temps et un espace pour gagner la guerre froide sans tirer un coup de feu sur les Soviétiques » (05-08-2015)³⁴¹. D'une certaine manière, Barack Obama utilise ici le mythe de la guerre froide comme un contre-récit au mythe de Munich.

Pour autant, toute négociation avec un pays longtemps considéré comme un ennemi et un danger n'est pas forcément présenté par le biais de métaphores de la guerre froide. Ainsi dès 2009, dans une interview à la chaîne CNN, le président explique justement à propos de Cuba vouloir « aller au-delà de la mentalité de la guerre froide qui existe depuis 50 ans » (15-04-2009)³⁴². Si la guerre froide est l'élément constitutif des relations américano-cubaines des cinq dernières décennies, Barack Obama s'y réfère simplement comme une référence historique qu'il met à distance par rapport à la réalité présente. « Je suis né en 1961, juste deux ans après l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro », dit-il dans un discours à la nation sur sa politique vis-à-vis de Cuba, « depuis plus de 35 ans, nous avons des relations avec la Chine, un pays bien plus grand également gouverné par un parti communiste. Il y a près de deux décennies, nous avons rétabli des relations avec le Vietnam où nous avons fait une guerre qui a fait plus de victimes américaines que n'importe quelle confrontation de la guerre froide » (17-12-2014)³⁴³. Établir des relations diplomatiques avec Cuba, c'est donner « le message que la guerre froide est finie » (11-04-2015a)³⁴⁴, « mettre un terme aux vestiges rémanents de la guerre froide » (30-06-2015)³⁴⁵ et « reconnaître que la guerre froide est terminée » (12-01-2016)³⁴⁶, et qu'elle est même « terminée depuis longtemps » (11-04-2015b)³⁴⁷. Ce qui rend le récit de guerre froide de toute façon difficilement applicable à Cuba, c'est qu'il n'y a plus de menace, ni de missiles nucléaires, ni de contagion communiste, or les métaphores de la guerre froide ne fonctionnent que par rapport à des menaces de prolifération ou de contagion.

Barack Obama emploie comme ses prédécesseurs, les métaphores de la guerre froide comme ceux de la prolifération ou de l'endiguement également pour justifier l'action ou la

³⁴¹ 05-08-2015 : *Under Democratic and Republican Presidents, new agreements were forged. Not every conflict was averted, but the world avoided nuclear catastrophe, and we created the time and the space to win the cold war without firing a shot at the Soviets*

³⁴² 15-04-2009 : *we want to move beyond the cold war mentality that has existed over the last 50 years*

³⁴³ 17-12-2014 : *I was born in 1961, just over 2 years after Fidel Castro took power in Cuba. Consider that for more than 35 years, we've had relations with China, a far larger country also governed by a Communist Party. Nearly two decades ago, we reestablished relations with Vietnam, where we fought a war that claimed more Americans than any cold war confrontation*

³⁴⁴ 11-04-2015a : *... part of my message here is, the Cold War is over*

³⁴⁵ 30-06-2015 : *... putting an end to the lingering vestiges of the cold war*

³⁴⁶ 12-01-2016 : *... recognize that the cold war is over*

³⁴⁷ 11-04-2015b : *The cold war has been over for a long time.*

menace d'action militaire par rapport à des situations perçues comme dangereuses. Ainsi il voit le rôle de l'Amérique en Afghanistan comme celui d'empêcher la propagation de l'idéologie islamiste radicale qu'il présente en termes de maladie qui peut proliférer : « on est en Afghanistan pour empêcher qu'encore une fois un cancer se propage dans le pays. », affirme-t-il, « mais ce même cancer a aussi pris racine dans la région frontrière du Pakistan » (01-12-2009)³⁴⁸. En ce qui concerne la Syrie, il condamne l'utilisation d'armes chimiques par le gouvernement syrien qu'on doit « dissuader d'un tel comportement » qui pourrait « conduire à leur prolifération à des groupes terroristes » (31-08-2013)³⁴⁹. En septembre 2013, le président menace de frappes aériennes le régime d'Assad afin de le « dissuader d'utiliser des armes chimiques » et il exprime sa préoccupation de voir la guerre « se répandre au-delà des frontières syriennes », car « ces armes pourraient menacer des alliés comme la Turquie, la Jordanie, et Israël (10-09-2013)³⁵⁰. Enfin, les bombardements contre l'organisation terroriste dit de « l'État islamique » sont justifiés par une stratégie d'endiguement car « s'ils ne sont pas maîtrisés (« *left unchecked* »), ces terroristes poseront une menace grandissante au-delà de cette région, y compris aux États-Unis. », et l'objectif est donc « d'arrêter leur avancée » (10-09-2014)³⁵¹. L'année suivante, le président annonce avoir comme but « d'être sur la voie de battre ISIS, et que [les membres d'ISIS] soient davantage contenus » (15-07-2015)³⁵², et dans une interview sur ABC quelques mois plus tard, il dit à nouveau que « depuis le début notre but est d'abord de les endiguer » et affirme d'ailleurs l'avoir fait avec succès³⁵³.

La menace apocalyptique.

Si les métaphores de la guerre froide restent aussi utilisées dans les discours présidentiels post-guerre froide, c'est parce qu'elles décrivent avant tout des situations en cours de déroulement : qu'il s'agisse de prolifération, de dissuasion ou d'endiguement. Elles permettent un « contrôle rhétorique » du récit tout en offrant une « rhétorique de contrôle » de ce même récit à peu de frais puisque celui-ci n'a pas besoin d'une conclusion, comme une victoire finale décisive. En d'autres termes l'avantage de l'analogie de la guerre froide est de

³⁴⁸ 01-12-2009 : *We're in Afghanistan to prevent a cancer from once again spreading through that country. But this same cancer has also taken root in the border region of Pakistan*

³⁴⁹ 31-08-2013 : *It could lead to escalating use of chemical weapons or their proliferation to terrorist groups [...] deter this kind of behavior*

³⁵⁰ 10-09-2013 : *If fighting spills beyond Syria's borders, these weapons could threaten allies like Turkey, Jordan, and Israel. [...] The purpose of this strike would be to deter Assad from using chemical weapons.*

³⁵¹ 10-09-2014 : *If left unchecked, these terrorists could pose a growing threat beyond that region - including to the United States*

I ordered our military to take targeted action against ISIL to stop its advances

³⁵² 15-07-2015 : *my key goal [...] is that we are on track to defeat ISIL, that they are much more contained, and we're moving in the right direction there*

³⁵³ « What is true is that from the start our goal has been first to contain, and we have contained them. »

Interview conducted by ABC News' chief anchor George Stephanopoulos Barack Obama on November 12, 2015. Transcription disponible sur : ><http://abcnews.go.com/Politics/full-interview-transcript-president-barack-obama/story?id=35203825><. [Date de consultation : 02-02-2016].

s'appuyer précisément sur une réalité essentiellement fantasmée. La crédibilité du récit dépend simplement de l'existence et de la crédibilité de menaces. Ces menaces ne sont bien entendu plus liées à la peur de destruction mutuelle comme au temps de l'Empire soviétique. Toutefois on retrouve dans toute la période post-guerre froide le motif d'une projection fantasmée de « fin du monde »³⁵⁴ notamment à travers le danger des « armes de destruction massive », particulièrement d'origine nucléaire qui existait dans la rhétorique de la guerre froide et demeure une constante de la rhétorique présidentielle des 30 dernières années. George H. Bush déclare même que sans la guerre contre Saddam Hussein, « le Moyen Orient aurait pu devenir une apocalypse nucléaire » (25-08-1992)³⁵⁵, tandis que Bill Clinton parle « du risque qu'un État hors-la-loi ou une organisation, puisse construire un engin nucléaire » (24-09-1996)³⁵⁶. C'est sans surprise avec George W. Bush que le scénario catastrophe est le plus souvent répété et développé, notamment dans l'année qui précède la guerre d'Irak. « Le plus grand danger auquel font face l'Amérique et le monde, » assure-t-il dans son discours sur l'état de l'Union de 2003, « c'est que des régimes hors-la-loi cherchent à posséder des armes nucléaires, chimiques et biologiques » qui sont « des suprêmes armes de terreur » (28-01-2003)³⁵⁷. Et si les discours de Barack Obama sont moins centrés sur la menace, il n'empêche que celui-ci développe lui aussi un récit de type apocalyptique. Dès 2009, il dit ainsi que « la menace d'une guerre nucléaire mondiale a diminué, mais le risque d'une attaque nucléaire a augmenté », évoquant alors « une arme nucléaire qui exploserait dans une ville, que ce soit New York ou Moscou, Islamabad ou Bombay, Tokyo ou Tel-Aviv, Paris ou Prague, [qui] pourrait tuer des centaines de milliers de personnes ». Il en conclut que « peu importe où ça se passe, les conséquences pour notre sécurité mondiale, notre société, notre économie et notre survie même seraient sans fin » (05-04-2009)³⁵⁸. Loin de tenter de rassurer le public américain, les présidents de la période post-guerre froide reprennent des scénarii d'apocalypse modelés sur ceux de la guerre froide, que ce soit pour légitimer la guerre ou la négociation de traités. De plus, comme l'a montré Richard Jackson, ces peurs sont largement relayées dans le reste de la société³⁵⁹, et ont été renforcées par les attaques du 11 septembre 2001 qui ont permis une résurgence du discours de guerre froide, avec l'extrémisme islamiste qui remplace le communisme.

³⁵⁴ Pease, *op. cit.*, p.45

³⁵⁵ 25-08-1992 : *The Middle East could well have become a nuclear apocalypse*

³⁵⁶ 24-09-1996 : [...] *the risk that an outlaw state or organization could build a nuclear device* [...]

³⁵⁷ 28-01-2003 : *Today, the gravest danger in the war on terror, the gravest danger facing America and the world, is outlaw regimes that seek and possess nuclear, chemical, and biological weapons. [...] the ultimate weapons of terror*

³⁵⁸ 05-04-2009 : [...] *the threat of global nuclear war has gone down, but the risk of a nuclear attack has gone up. One nuclear weapon exploded in one city--be it New York or Moscow, Islamabad or Mumbai, Tokyo or Tel Aviv, Paris or Prague--could kill hundreds of thousands of people. And no matter where it happens, there is no end to what the consequences might be for our global safety, our security, our society, our economy, to our ultimate survival*

³⁵⁹ Jackson *op. cit.*, p.405.

L'utilisation du terme *Ground Zero* pour parler du site du *World Trade Center* à New York après les attaques est également significative de la perception de ces attaques comme une véritable catastrophe apocalyptique qui n'est pas sans rappeler la peur centrale de la guerre froide d'une explosion nucléaire. Comme le rappelle la chercheuse en civilisation américaine Amy Kaplan, *Ground Zero* est une expression d'abord inventée pour décrire les frappes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki³⁶⁰. Toutefois, son utilisation par la presse et par le président ne va pas engendrer de comparaisons avec le bombardement du 6 août 1945. Une telle analogie est évidemment impossible puisqu'elle ferait un parallèle entre les terroristes et l'armée américaine en 1945, et remettrait en cause le mythe de l'innocence de l'Amérique. Elle serait de plus en contradiction avec l'analogie de *Pearl Harbor*. Dans le langage courant, *Ground Zero* signifie également par extension « l'origine d'une transformation rapide et violente ». Comme l'observe Kaplan, le *Ground Zero* du 11 septembre signifie à la fois « un changement cataclysmique » qui évoque le danger nucléaire et marque le début d'une nouvelle ère, et les « mythes d'innocence et d'exceptionnalisme » qui supposent l'existence « d'un niveau de souffrance exceptionnelle de la population civile »³⁶¹. Dès le 18 septembre, le président Bush utilise cette expression pour parler du site qui prend par la suite une dimension sacrée du fait qu'il s'agit également d'un lieu de mort qui est l'objet de véritables pèlerinages. C'est ce qu'exprime Barack Obama en 2010 : « *Ground Zero* est en effet un lieu sanctifié (« *hallowed* ») » (13-08-2010)³⁶². Mais c'est aussi un lieu de renaissance avec « une nouvelle tour qui monte à *Ground Zero* [et] symbolise le renouveau (« *renewal* ») (21-09-2011)³⁶³.

*

Les métaphores et les analogies guerrières sont donc nombreuses dans les discours présidentiels. À ce stade, on peut conclure qu'elles ne sont toutefois pas déterminantes de la façon dont une crise est perçue ou résolue. En revanche, leur utilisation est révélatrice d'un invariant fondamental : celui du mythe de la « puissance bienveillante ». Ce mythe associe la force et l'innocence et fait bien entendu écho au leadership indispensable dans le discours « exceptionnaliste » que nous avons étudié précédemment. Tout récit qui pourrait contredire ce mythe de puissance, comme la guerre du Vietnam est ainsi soit rejeté, soit réinterprété jusqu'à transformer une défaite, symbole de faiblesse, en une victoire morale. A contrario, une figure héroïque comme le président Kennedy permet dans tous les cas de valoriser la force et la puissance américaine, morale ou guerrière, malgré des interprétations historiques divergentes ou contradictoires de son action politique. C'est la transformation de situations géopolitiques

³⁶⁰ Amy Kaplan, « Homeland Insecurities: Reflections on Language and Space », *Radical History Review*, 2003, N°85, p.83, p.83.

³⁶¹ Kaplan, *Ibid.*

³⁶² 13-08-2010 : *And Ground Zero is, indeed, hallowed ground*

³⁶³ 21-09-2011 : *Today, as a new tower is rising at Ground Zero, it symbolizes New York's renewal*

complexes en récits simples fondés sur une structure binaire qui ont permis aux présidents de trouver un fragile équilibre rhétorique entre puissance et innocence, et qui expliquent le recours aux nombreuses analogies de la guerre froide et de la Seconde Guerre mondiale dont les lignes morales sont facilement identifiables et comprises par tous. Ces éléments très présents dans les discours présidentiels offrent une piste intéressante sur la façon dont les États-Unis envisagent le monde, c'est-à-dire l'Autre, et donc également leur rôle et leur identité. Toutefois, ils ne permettent pas à eux-seuls de constituer un récit unique tel qu'il existait avant la chute du communisme et n'excluent pas non plus l'émergence d'un nouveau récit post-guerre froide qui se construirait en parallèle, ou en intégrant ces métaphores ou analogies de récits plus anciens. C'est pourquoi il semble nécessaire à ce stade d'approfondir notre réflexion par une analyse plus générale des discours présidentiels de guerre et de crise qui, par définition, mettent en jeu le thème de la puissance.

Chapitre 5 : Un nouveau récit de puissance post-guerre froide?

La question de l'émergence d'un nouveau récit post-guerre froide chez les présidents américains fait débat chez les chercheurs en rhétorique présidentielle. Timothy Cole considère par exemple que George H. Bush a continué d'envisager les crises internationales à travers le paradigme de la guerre froide, tandis que Bill Clinton aurait, lui, offert une nouvelle vision d'un monde plus paisible et moins dangereux³⁶⁴. Mary Stuckey voit dans les discours des deux premiers présidents de la période post-guerre froide une « rhétorique hybride » qui serait une sorte de patchwork de plusieurs métaphores de politique étrangère qui n'auraient pas réussi à former un nouveau récit convaincant³⁶⁵. Au contraire, Kathryn Olson analyse la métaphore du « nouvel ordre mondial » de Bush comme la tentative de construction d'un nouveau récit qui aurait échoué à devenir une alternative au discours de guerre froide, et ce serait finalement « l'élargissement démocratique » de Clinton qui constituerait le premier « cadre interprétatif 'original' d'un nouveau récit post-guerre froide »³⁶⁶.

Il y a cependant consensus chez les spécialistes des discours présidentiels sur le fait que les attaques du 11 septembre 2001 ont constitué le point de départ d'une nouvelle vision incarnée par les thèmes de la guerre contre la terreur et de la guerre préventive, la question étant

³⁶⁴ Cole, *op. cit.*

³⁶⁵ Mary E. Stuckey, « Competing Foreign Policy visions: Rhetorical Hybrids after the Cold War », *Western Journal of Communication*, 1995, Vol. 59, N° 3, p.218

³⁶⁶ Olson, *op. cit.*

de savoir si cette vision fonde un récit pouvant remplacer celui de la guerre froide³⁶⁷. Avec Barack Obama, la question de la continuité du récit se pose et fait à nouveau débat, ceci d'autant que nous manquons encore, à ce stade, de la distance nécessaire pour une analyse complète, son second mandat n'étant pas encore achevé. Le chercheur en politique internationale Richard Jackson estime ainsi que malgré des différences notables, le nouveau président démocrate s'est essentiellement reposé sur « la grammaire culturelle de la guerre contre la terreur »³⁶⁸, tandis que son homologue Zaki Laïdi voit dans les discours de Barack Obama « une répudiation de la guerre contre la terreur »³⁶⁹. D'autres chercheurs enfin, notent que c'est bien une nouvelle vision que propose le président démocrate, une vision fondée notamment sur le « *smart power* » et un retour à la diplomatie et au multilatéralisme³⁷⁰. La question reste de savoir si cette vision peut en elle-même constituer un nouveau récit qui intègre les éléments indispensables de la mythologie américaine.

Ce qui semble d'ores et déjà évident, c'est que la réalité complexe d'un monde post-guerre froide globalisé et en constante évolution rend particulièrement difficile la fondation d'un récit stable et simple qui puisse offrir une alternative à celui de la guerre froide ou de la Seconde Guerre mondiale, avec une structure narrative moralement claire du monde dans lequel la puissance américaine a toute sa place.

La puissance contenue.

À partir de l'été 1989, et en quelques semaines à peine, le bloc communiste d'Europe de l'Est s'effondre avec comme point d'orgue la chute effective du mur de Berlin le 9 novembre 1989. Pourtant, le président américain ne profite pas de ces circonstances historiques exceptionnelles pour affirmer une quelconque victoire américaine qui mettrait en exergue la puissance de l'Amérique, ni même pour dessiner les premiers contours d'un nouveau récit qui refléterait la vision d'un nouveau monde en train de naître. Son attitude de retrait relatif, au moins d'un point de vue rhétorique, signale sans doute une approche pragmatique et une volonté de ne pas même mettre en difficulté Michael Gorbatchev par un triomphalisme excessif. C'est aussi peut-être le signe d'une difficulté à devoir répondre à la question de la réunification allemande qui rendait Paris et Londres nerveux³⁷¹.

³⁶⁷ Pease, *op. cit.*, p.153; McNaught, *op. cit.*, p.37; Zaki Laïdi, *Le monde selon Obama, La politique étrangère des États-Unis*, 2012, Flammarion, p.38

³⁶⁸ Jackson, *op. cit.*, p.398.

³⁶⁹ Laïdi, *op. cit.*, p.154

³⁷⁰ Ellen Hallams, « From Crusaders to Exemplar-Bush, Obama and the Re-invigorating of America's soft Power », *European Journal of American Studies*, 2011 ; Alexandra De Hoop Scheffer, « L'Amérique de Barack Obama à l'aune de la multipolarité », *Kiosque du CERJ*, avril 2009.

³⁷¹ Selon Robert Schlesinger, alors que la première brèche du Mur de Berlin s'ouvrait, l'attaché de presse Martin Fitzwater de la Maison Blanche aurait suggéré au président de faire une déclaration à la presse, ce à quoi George H Bush aurait répondu ne pas vouloir « se vanter d'avoir gagné la guerre froide » car « ça ne nous aidera pas en

Quoi qu'il en soit, ce n'est que près de deux semaines après la chute du mur que le président fait sa première déclaration officielle, lors de la célébration de Thanksgiving le 22 novembre 1989³⁷². Néanmoins, même à cette occasion, il se contente de quelques déclarations assez générales sur la liberté, et d'une simple description du déroulement des événements des semaines précédentes, évoquant le rôle de ces prédécesseurs depuis Truman jusqu'à Reagan dans la fin de la guerre froide. C'est bien la prudence qui caractérise ce discours dans lequel le président affirme simplement « oser maintenant imaginer un nouveau monde avec une nouvelle Europe, qui se dresse sur les fondations de la démocratie » (22-11-1989)³⁷³. C'est d'ailleurs le mot « prudence » (« *caution* ») qui est utilisé par les présidents russe et américain lors de la conférence de Malte en décembre 1989 car, comme le souligne George H. Bush lui-même, il ne s'agit « pas d'aller manifester sur le mur de Berlin pour montrer combien nous sommes heureux du changement » (03-12-1989)³⁷⁴. Cette prudence peut être vue comme une forme de sagesse, mais elle est aussi une occasion rhétorique manquée et le président a d'ailleurs été fortement critiqué pour cela³⁷⁵. Quand il annonce finalement officiellement « une fin à la guerre froide » le 1^{er} octobre 1990, soit deux jours avant la réunification de l'Allemagne, « quand la guerre froide est officiellement enterrée à Berlin » (01-10-1990a)³⁷⁶, sa déclaration passe quasiment inaperçue, l'attention étant alors focalisée sur la crise du golfe Persique³⁷⁷.

Cette volonté de ne pas mettre en avant une Amérique triomphante est symptomatique d'une rhétorique de ce que nous pouvons appeler « la puissance contenue » qui caractérise les discours présidentiels du début de la période post-guerre froide. Il faut dire que si la fin de la guerre froide représente la consécration de la puissance américaine dans le monde, elle est aussi une source d'anxiété quant au rôle de l'Amérique dans ce nouveau monde dans lequel il n'y a plus d'ennemi aux ambitions impérialistes qui puisse servir de contre-modèle idéologique.

Europe de l'Est » : « *I'm not going to dance on the Berlin Wall. The last thing I want to do is brag about winning the Cold War, or bringing the wall down. It won't help us in Eastern Europe to be bragging about this* », dans Schlesinger, *op. cit.*, p.375. Voir également William Forrest Harlow, « Chapter 3., And the Wall Came tumbling down : Bush's Rhetoric of Silence during German Reunification », dans Martin Medhurst (dir.), *The Rhetorical Presidency of George H. W. Bush*, 2006, Texas A&M University Press, p.47

³⁷² Lors d'une conférence de presse le 9 novembre, le président ne fait que des réponses brèves et factuelles aux questions des journalistes, ce qui étonne même la presse comme on le voit dans l'échange suivant assez révélateur : Q. In what you just said, that this is a sort of great victory for our side in the big East-West battle, but you don't seem elated. And I'm wondering if you're thinking of the problems. The President. *I am not an emotional kind of guy.* Q. Well, how elated are you? The President. *I'm very pleased. And I've been very pleased with a lot of other developments.* (09-11-1989)

³⁷³ 22-11-1989 : *We can now dare to imagine a new world, with a new Europe, rising on the foundations of democracy*

³⁷⁴ 03-12-1989 : *And so, I think we have tried to act with the word that President Gorbachev has used to -- and that is, with caution -- not to go demonstrating on top of the Berlin Wall to show how happy we are about the change. We are happy about the change*

³⁷⁵ Schlesinger, *op. cit.*, p.376

³⁷⁶ 01-10-1990a : *...an end to the cold war. [...] Two days from now, the world will be watching when the cold war is formally buried in Berlin.*

³⁷⁷ Schlesinger, *op. cit.*, p.83

Tandis que certains intellectuels font le pronostic d'une « fin de l'histoire »³⁷⁸, d'autres avancent une nouvelle vision des relations entre les États-Unis et le monde. Ainsi en réponse aux thèses d'un déclin américain inéluctable de la part de certains intellectuels, le politologue Joseph S. Nye Jr. propose en 1990 le concept de « *soft power* » (« puissance douce, ou pouvoir de convaincre »³⁷⁹). Il considère ainsi que dans un environnement post-guerre froide de plus en plus chaotique et instable, la puissance américaine devrait de plus en plus reposer non pas sur son pouvoir coercitif, principalement militaire (« *hard power* »), mais sur son pouvoir de persuasion à travers sa puissance technologique, scientifique, économique ou culturel qui constitue la « puissance douce » (« *soft power* »)³⁸⁰. Pour autant, ce n'est pas sur le concept de « *soft power* » de Nye qui est au centre de la rhétorique de George H. Bush, mais sur celui d'un « *hard power* » militaire garant d'un « nouvel ordre mondial », et c'est l'invasion du Koweït par Saddam Hussein qui détermine en grande partie cette rhétorique, dont le cadre moral est le concept de « guerre juste ».

George H. Bush et le « nouvel ordre mondial »

L'expression « nouvel ordre mondial » n'est pas récente³⁸¹. Elle a déjà été utilisée, par exemple, par Franklin Delano Roosevelt pour parler du rêve de domination des Nazis³⁸², ou encore, de façon positive cette fois, par Richard Nixon pour illustrer sa politique d'ouverture à la Chine grâce à laquelle il espère « construire un nouvel ordre mondial dans lequel les nations et les peuples avec des systèmes et des valeurs différentes peuvent vivre ensemble dans la paix »³⁸³. C'est toutefois avec George H. Bush que la formule gagne une notoriété durable, notamment en raison de la fin de la guerre froide qui permet de croire en un changement effectif majeur au niveau mondial, mais aussi parce que c'est l'expression qui va sous-tendre toute sa politique étrangère, y compris la guerre du Golfe.

³⁷⁸ Francis Fukuyama, « The End of History? », *The National Interest*, (Summer 1989), N°5

³⁷⁹ Nous gardons le terme original en langue anglaise car le français ne permet pas de rendre le double sens de « power » qui est à la fois puissance et pouvoir. De plus, on observe que la formule anglaise est assez courante dans bon nombre d'articles universitaires en français. Si l'expression est parfois traduite en français par la « puissance douce », le terme recommandé par la D.G.L.F. (Délégation générale à la langue française et aux langues de France) est celui de « pouvoir de convaincre ». Disponible sur >file:///Users/jeromevg/Downloads/Vocabulaire_2014_relations-int.pdf<. [Date de consultation : 05-03-2016].

³⁸⁰ Joseph Nye, *Bound To Lead: The Changing Nature Of American Power*, Basic Books; Édition: Reprint (16 juillet 1991).

³⁸¹ William Safire, « On Language: 'The New, New World Order' », *The New York Times*, 17 février 1991.

³⁸² For example, I have in my possession a secret map made in Germany by Hitler's Government—by the planners of the new world order, 27 octobre 1941, Address for Navy and Total Defense Day. Disponible sur le site *The American Presidency Project*, ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><

³⁸³ ...the hope that each of us has to build a new world order in which nations and peoples with different systems and different values can live together in peace, 27 février 1972, *Toasts of the President and Premier Chou En-lai of China at a Banquet Honoring the Premier in Peking*. Disponible sur le site *The American Presidency Project*, ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><

Un « nouvel ordre mondial » de paix défini par la guerre.

C'est dans un contexte de campagne politique, à l'occasion d'un dîner organisé pour une collecte de fonds pour l'élection du gouverneur de Californie en février 1990, que le président emploie l'expression « nouvel ordre mondial » pour la première fois (28-02-1990)³⁸⁴. Il s'agit d'un auditoire partisan et limité, ce qui semble exclure l'objectif ambitieux d'exprimer une vision géopolitique nouvelle. Quelques mois plus tard, lors de l'annonce à la nation du déploiement des forces armées américaines en Arabie Saoudite le 8 août 1990 en réponse à l'invasion du Koweït par l'Irak, il reprend une image similaire en parlant d'une « nouvelle ère [...] remplie de promesses », « une époque de liberté, un temps de paix pour tous les peuples » (08-08-1990)³⁸⁵. Ceci n'est pas un hasard car davantage qu'une nouvelle vision géopolitique, le « nouvel ordre mondial » est avant tout une construction rhétorique élaborée en réponse à l'attaque de Saddam Hussein, une attaque vue comme une « occasion [de construire] un nouvel ordre mondial », comme le président l'exprime clairement dans une conférence de presse quelques semaines plus tard (30-08-1990)³⁸⁶. Le président mentionne le « nouvel ordre mondial » 42 fois entre l'été 1990 et la fin mars 1991, toujours en conjonction avec la crise du Golfe³⁸⁷. C'est finalement le 11 septembre 1990, dans un grand discours devant le Congrès sur la crise du golfe Persique, que George H. Bush définit et développe véritablement sa vision d'un « nouvel ordre mondial »³⁸⁸. On y retrouve tous les invariants constitutifs de ce qui semble être un nouveau récit post-guerre froide. La caractéristique première de ce récit est d'offrir une rhétorique optimiste fondée sur une vision empreinte d'idéalisme d'« une nouvelle ère davantage libre de la menace de la terreur, plus forte dans la poursuite de la justice et plus assurée dans la recherche de la paix » dans laquelle « les nations du monde peuvent prospérer et vivre en harmonie », et surtout dans laquelle la puissance est encadrée par le droit puisque « les forts respectent le droit des faibles » (11-09-1990)³⁸⁹. Plus

³⁸⁴ 28-02-1990 : *And the Revolution of '89 has continued into a new decade, a decade of democracy. Time and again in this century, the political map of the world was transformed. And in each instance, a new world order came about through the advent of a new tyrant or the outbreak of a bloody global war, or its end. Now the world has undergone another upheaval, but this time, there's no war*

³⁸⁵ 08-08-1990 : *We're beginning a new era. This new era can be full of promise, an age of freedom, a time of peace for all peoples.*

³⁸⁶ 30-08-1990 : *I think we do have a chance at a new world order*

³⁸⁷ Don Oberdorfer, « Bush's talk of a "new world order": Foreign policy tool or mere slogan? », *Washington Post*, 26 mai 1991, 31 A, cité dans Miller, Yetiv, *op. cit.*, p.59

³⁸⁸ Mark Davis, la plume qui a rédigé le discours présidentiel du 11 septembre 1990, n'explique pas l'origine de l'expression mais affirme qu'elle était dans l'air à cette époque (« *the phrase was kicking around at the time* ») et qu'elle était l'un des objectifs centraux du discours, dans Robert Schlesinger, *op. cit.*, p.381

³⁸⁹ 11-09-1990 : *...a new era freer from the threat of terror, stronger in the pursuit of justice, and more secure in the quest for peace An era in which the nations of the world [...] can prosper and live in harmony [...] A world where the strong respect the rights of the weak.* À noter que dans un livre qu'il écrit avec son conseiller à la sécurité nationale Ben Scowcroft en 1998, George H. Bush considère avoir été mal compris par les médias qui ont fait de sa vision quelque chose de plus exubérant et plus idéaliste qu'il ne le voulait, dans Bush, Scowcroft, *op. cit.*, p.355. Quoi que furent ses intentions, c'est bien un certain idéalisme que traduisent ses discours,

spécifiquement, la définition du « nouvel ordre mondial » de Bush repose sur trois éléments fondamentaux récurrents :

1) la croyance dans la coopération et l'action collective : le président déclare ainsi que « la crise du golfe Persique, aussi grave soit-elle, nous offre également une occasion rare d'avancer vers une période historique de coopération », mais aussi d'action collective à travers une « responsabilité partagée de la liberté et de la justice », y compris entre grandes puissances, comme le souligne la mention du président Gorbatchev (11-09-1990)³⁹⁰,

2) l'affirmation des principes du droit : George H. Bush est sur ce point très clair puisqu'il déclare que « ce monde qui lutte pour naître » est avant tout un monde d'ordre dans lequel « l'État de droit supprime la loi de la jungle [et] l'Amérique et le monde doivent soutenir le droit et [...] résister à l'agression » (11-09-1990)³⁹¹,

3) enfin, la conviction que la guerre est un test de crédibilité pour l'Amérique et le monde³⁹² : « l'épreuve à laquelle nous faisons face est grande », déclare le président, « et les enjeux le sont également. Il s'agit là de la première agression contre le nouveau monde pour lequel nous œuvrons, la première épreuve de notre courage [...] un signal aux despotes potentiels et existants dans le reste du monde » que « l'Amérique et le monde doivent défendre leurs intérêts vitaux communs » (11-09-1990)³⁹³.

Dans ce discours, George H. Bush tente de trouver un équilibre entre l'expression de la puissance américaine, notamment à travers l'affirmation du leadership américain, et le besoin d'un cadre moral qui justifie l'utilisation de cette puissance. Ce sont les Nations unies qui donnent ce cadre ainsi que la légitimité nécessaire à l'usage de la force par l'Amérique, « dont les objectifs ont été approuvés par le Conseil de sécurité des Nations unies cinq fois en autant de semaines », ce qui permet à Bush de dire que « ce n'est pas, comme Saddam Hussein voudrait le faire croire, les États-Unis contre l'Irak. C'est l'Irak contre le monde » (11-09-1990)³⁹⁴. On note, encore une fois, que le président fait attention ici à ne pas donner l'impression d'une puissance américaine soumise à l'ONU, ce qui serait inacceptable pour le public américain. D'ailleurs, le président précise bien que « le nouvel ordre mondial ne signifie pas

³⁹⁰ 11-09-1990 : *The crisis in the Persian Gulf, as grave as it is, also offers a rare opportunity to move toward an historic period of cooperation. [...] the shared responsibility for freedom and justice [...] This is the vision that I shared with President Gorbachev in Helsinki.*

³⁹¹ 11-09-1990 : *Today that new world is struggling to be born, [...] A world where the rule of law supplants the rule of the jungle. America and the world must support the rule of law -- and we will. America and the world must stand up to aggression.*

³⁹² Miller, Yetiv, *op. cit.*, p.61, 62

³⁹³ 11-09-1990 : *The test we face is great, and so are the stakes. This is the first assault on the new world that we seek, the first test of our mettle. [...] a signal to actual and potential despots around the world [...] America and the world must defend common vital interests.*

³⁹⁴ 11-09-1990 : *These goals are not ours alone. They've been endorsed by the United Nations Security Council five times in as many weeks. This is not, as Saddam Hussein would have it, the United States against Iraq. It is Iraq against the world*

abandonner notre souveraineté ou abandonner nos intérêts » (13-04-1991)³⁹⁵ car « ces institutions [internationales] jouent un rôle crucial dans notre quête d'un nouvel ordre mondial, un ordre dans lequel aucune nation ne doit céder un iota de sa souveraineté » (23-09-1991)³⁹⁶. En même temps, il tient à rassurer son auditoire que l'Amérique n'est pas seule : « Et nous ne sommes pas seuls – souvenez-vous de ceci : nous ne sommes pas seuls » répète-t-il en octobre 1990 « et aujourd'hui ce n'est pas l'Irak contre le Koweït, mais c'est l'Irak contre le reste du monde civilisé. Et ce message, nous devons le répéter encore et encore » (28-10-1990)³⁹⁷. Et c'est exactement ce qu'il fait puisqu'il répète ce message près d'une dizaine de fois entre août et décembre 1990 (30-08-1990, 11-09-1990, 14-09-1990, 16-09-1990, 18-09-1990, 01-10-1990, 30-11-1990a, 17-12-1990).

Le succès de la stabilité du nouvel ordre international dépend du leadership américain qui reste central dans la rhétorique présidentielle, mais ce leadership ne s'envisage que par rapport à une vision que l'on peut qualifier « d'internationaliste » qui n'est pas sans rappeler celle de Woodrow Wilson à la fin de la Première Guerre mondiale, puisqu'elle se fondait sur la croyance en une « sécurité collective » par la biais de la Société des Nations comme moyen de remplacer l'ordre impérial³⁹⁸. Pour George H. Bush, l'Empire soviétique ne doit pas être remplacé par un nouvel empire, car « la vraie sécurité ne vient pas de l'empire et de la domination » assure le président (11-09-1990)³⁹⁹. « Vous pouvez vous interroger sur le rôle de l'Amérique dans ce nouveau monde [...] », affirme-t-il l'année suivante, « laissez-moi vous assurer que les États-Unis ne visent nullement une *Pax Americana*. Cependant nous resterons impliqués. Nous ne nous replierons pas et nous ne retirerons pas du monde dans une politique d'isolationnisme. En bref, nous œuvrons pour une *Pax Universalis* fondée des responsabilités et des aspirations partagées » (23-09-1991)⁴⁰⁰.

Selon ce récit, c'est l'usage volontairement modéré, partagé et moralement encadrée de sa puissance qui rend l'Amérique exceptionnelle et, pour le président, ceci est parfaitement compris par le reste du monde car, comme il le déclare dans son discours sur l'état de l'Union

³⁹⁵ 13-04-1991 : *The new world order does not mean surrendering our national sovereignty or forfeiting our interests*

³⁹⁶ 23-09-1991 : *These institutions play a crucial role in our quest for a new world order, an order in which no nation must surrender one iota of its own sovereignty*

³⁹⁷ 28-10-1990 : *And we are not alone -- remember this: we are not alone [...] And today it is not Iraq against Kuwait, but it is Iraq against the rest of the civilized world. And that message -- we must say it over and over again.*

³⁹⁸ David Jablonsky, « Paradigm Lost: Transitions and the Search for a New World Order », 1995, Westport : Conn ; Praeger cité par Roy Joseph, « Chapter 5 : The New world Order and the Post-Cold War Era », Medhurst *op. cit.*, p.93. Voir également Judis, *op. cit.*, p.77.

³⁹⁹ 11-09-1990 : *True security does not come from empire and domination*

⁴⁰⁰ 23-09-1991 : *...you may wonder about America's role in the new world that I have described. Let me assure you, the United States has no intention of striving for a Pax Americana. However, we will remain engaged. We will not retreat and pull back into isolationism. [...] And in short, we seek a Pax Universalis built upon shared responsibilities and aspirations.*

de 1992 : « Un monde autrefois divisé en deux camps reconnaît maintenant une seule puissance prééminente, les États-Unis d'Amérique ». Et il constate cela sans effroi. « Car le monde fait confiance à notre puissance et le monde a raison. Il a confiance dans notre capacité à être juste et modéré (« *fair and restrained* ») » (28-01-1992)⁴⁰¹. Bien entendu, ce discours de la puissance contenue a également pour but le partage du fardeau : « tout comme les fruits de ce nouveau monde n'appartiennent pas à une seule nation, le fardeau n'incombe pas seulement à l'Amérique. Notre politique, c'est l'engagement collectif et la responsabilité partagée » (09-04-1992)⁴⁰². L'argument du fardeau à partager permet de rassurer le public américain contre le risque d'un enlèvement dans un nouveau Vietnam en Irak et le refus d'être le gendarme du monde. C'est en tenant compte de cet arrière-plan historique qu'il faut également lire la vision du président de l'avenir de l'institution des « Nations unies avec une fonction de maintien de la paix revitalisée » (06-02-1991)⁴⁰³. Les États-Unis veulent bien faire la guerre mais pas forcément devoir gérer la paix.

Avec George H. Bush, l'Amérique refuse donc le statut de puissance impériale et veut se différencier des puissances passées précisément par le choix de respecter les règles internationales. Dans la rhétorique présidentielle, la ligne de fracture morale entre Bien et Mal ne se trouve plus uniquement dans la dichotomie entre liberté et dictature, mais également dans une opposition entre droit et non-droit⁴⁰⁴. Ce nouvel ordre « caractérisé par le droit (« *rule of law* ») s'oppose bien à un désordre, à savoir « l'anarchie et la boucherie » (23-09-1991)⁴⁰⁵. Or l'invasion du Koweït par Saddam Hussein est avant tout présentée comme une transgression de ce droit puisqu'elle « marque [...] une violation manifeste de la charte des Nations unies » (28-10-1990)⁴⁰⁶.

La guerre selon les principes de « guerre juste ».

Le rapport entre morale et droit trouve ses racines dans le principe éthique de la « guerre juste », un principe central dans la vision occidentale de l'utilisation de la puissance militaire qui revient avec force dans les discours de ce début de période post-guerre froide en quête d'un nouveau cadre moral. Notons d'ailleurs que c'est ce même principe de guerre juste qui sous-entend les analogies de la Seconde Guerre mondiale très présentes dans la rhétorique présidentielle de cette période. Le chercheur en philosophie Andrew Fiala voit ainsi dans la

⁴⁰¹ 28-01-1992: *A world once divided into two armed camps now recognizes one sole and preeminent power, the United States of America. And they regard this with no dread. For the world trusts us with power, and the world is right. They trust us to be fair and restrained*

⁴⁰² 09-04-1992: *Just as the rewards of this new world will belong to no one nation, so too the burden does not fall to America alone And ours is a policy of collective engagement and shared responsibility*

⁴⁰³ 06-02-1991 : *My vision of a new world order foresees a United Nations with a revitalized peacekeeping function*

⁴⁰⁴ Rachel Martin Harlow, Chapitre 4, « Agency and Agent in George Bush's Gulf War Rhetoric », Medhurst, *op. cit.*, p.61

⁴⁰⁵ 23-09-1991 : *...an order characterized by the rule of law rather than [...] rather than anarchy and bloodshed*

⁴⁰⁶ 28-10-1990 : *...a broad-faced violation of the United Nations Charter.*

« guerre juste » un « mythe qui exprime nos plus hautes aspirations », et plus précisément « la Seconde Guerre mondiale comme le paradigme de la ‘guerre juste’ au XX^e siècle »⁴⁰⁷.

Les trois principes les plus communément acceptés de la « guerre juste » apparaissent de façon récurrente dans les discours de George H. Bush : 1) une autorité légitime, 2) la guerre comme dernier recours, et 3) une cause juste⁴⁰⁸.

Dans les discours présidentiels le principe de « l’autorité légitime » est d’abord assuré par les Nations unies⁴⁰⁹ qui sont abondamment cités par le président. C’est un « chorus de condamnations » qui s’expriment par « des résolutions unanimes aux Nations unies » (16-09-1990)⁴¹⁰. La légitimité de la guerre est aussi garantie par le droit et le système démocratique américain manifesté par « le consentement du Congrès des États-Unis » (16-01-1991)⁴¹¹. La légitimité morale est en outre renforcée par le nombre et la diversité des forces en présence, toutes unies contre Saddam Hussein, que ce soit des organisations internationales comme l’OTAN ou la Ligue arabe ou de nombreux pays, y compris certains traditionnellement hostiles à l’Amérique, comme « l’Union soviétique » ou encore « la Chine » et bien entendu l’OTAN (28-10-1990)⁴¹², « 28 nations de cinq continents, d’Europe, d’Asie et d’Afrique [...] se tiennent coude à coude contre Saddam Hussein » (16-01-1991)⁴¹³. George H. Bush insiste particulièrement sur la présence de pays arabes, non seulement afin de parer à toute critique éventuelle de « croisade » de l’Occident contre des pays musulmans, mais également pour souligner l’isolement de Saddam Hussein qui est même rejeté de sa propre « famille ». Le président dit ainsi que « pour la première fois dans l’histoire, 13 États de la Ligue arabe, représentant 80 pour cent de la nation arabe, ont condamné un État arabe frère » (16-09-1990)⁴¹⁴, n’hésitant pas au passage à faire comme s’il s’agissait d’un groupe homogène, parlant même d’une « nation arabe » qui en réalité n’existe pas. La conclusion est en tout cas sans ambiguïté : « l’Irak se

⁴⁰⁷ Comme le rappelle Andrew Fiala, même des pacifistes comme Bertrand Russel ou Albert Einstein ont fait une exception à leur principe pour la guerre contre le fascisme, dans Fiala, *op. cit.*, p.6, 84

⁴⁰⁸ Ces principes sont les plus communément acceptés, mais la doctrine classique de la guerre juste comprend également d’autres principes comme « la probabilité du succès » et « la proportionnalité des moyens ». De plus, au-delà des principes du « *Jus ad bellum* », à savoir le droit de faire la guerre, on trouve également les principes du droit dans la guerre (« *Jus in bello* »), dans Fiala, *op. cit.*, p.38, 39

⁴⁰⁹ La Charte des Nations unies, notamment le chapitre VII, est souvent considérée comme étant fondée sur les principes de guerre juste, même si certains chercheurs estiment au contraire que son but n’est pas la justice dans la guerre mais la préservation de l’ordre international existant. Voir ainsi Robert J. Delahunty and John Yoo, « From Just War to False Peace », *Chicago Journal of International Law*, 2012, Vol. 13, p.1-45

⁴¹⁰ 16-09-1990 : *And the world met Iraq’s invasion with a chorus of condemnation: unanimous resolutions in the United Nations*

⁴¹¹ 16-01-1991 : *This military action, taken in accord with United Nations resolutions and with the consent of the United States Congress*

⁴¹² 28-10-1990 : *A majority of the Arab League is with us. The Soviet Union and China are with us. And NATO’s resolve has never been more firm*

⁴¹³ 16-01-1991 : *...28 nations -- countries from 5 continents, Europe and Asia, Africa, and the Arab League*

⁴¹⁴ 16-09-1990 : *For the first time in history, 13 States of the Arab League, representing 80 percent of the Arab nation, have condemned a brother Arab State.*

retrouve seule et isolée » (16-09-1990)⁴¹⁵. George Bush applique finalement ici les principes de la démocratie libérale au nouvel ordre mondial en donnant au nombre, c'est-à-dire à la majorité, une valeur morale, peu importe que certains de ses membres soient loin d'être démocratiques ou même légitimes. De plus, cette légitimité par le nombre semble aller en contradiction avec « le principe de proportionnalité » qui exhorte à ne pas appliquer de moyens au-dessus du nécessaire pour réussir son objectif, principe faisant également partie du concept classique du « droit à la guerre »⁴¹⁶.

La mention de « l'autorité légitime » est par ailleurs concomitante du principe de « la guerre comme dernier recours » car, déclare le président à l'annonce des premiers bombardements contre Bagdad, « cette action militaire fait suite à des mois d'activité diplomatique constante et pratiquement sans fin de la part des Nations unies, des États-Unis et de très nombreux autres pays ». Puis il développe cet argument du dernier recours en précisant que « des leaders arabes ont cherché une solution » mais aussi que « notre secrétaire d'État James Baker a tenu une réunion historique à Genève pour se voir subir un refus total », et enfin, « un ultime effort du Secrétaire général des Nations unies le week-end dernier ». Il ne peut que conclure que « les 28 pays avec des forces dans la région du Golfe ont épuisé tous les efforts raisonnables pour atteindre une résolution pacifique » (16-01-1991)⁴¹⁷. Dans les mois qui ont précédé, le président américain cite le nombre toujours plus élevé de résolutions du Conseil de sécurité des Nations unies qui sont au nombre de cinq en septembre 1990 (30-08-1990; 11-09-1990)⁴¹⁸, de huit en octobre (01-10-1990)⁴¹⁹, puis de dix en novembre (22-11-1990b)⁴²⁰ et enfin de douze en janvier 1991 (05-01-1991)⁴²¹. Il y a eu par ailleurs des « tentatives de faire pression de façon pacifique pour que l'Irak se retire du Koweït, en mettant en place des sanctions économiques » (05-01-1991)⁴²², et enfin il y a eu « une date butoir donnée par les Nations unies » ce qui dramatise la situation car « il ne reste plus de temps parce que chaque jour qui passe a un vrai prix » (05-01-1991)⁴²³. Cela permet également de rationaliser le recours à la guerre qui

⁴¹⁵ 16-09-1990 : *Iraq stands isolated and alone*

⁴¹⁶ Fiala, *op. cit.*, p.13

⁴¹⁷ 16-01-1991 : *This military action [...] follows months of constant and virtually endless diplomatic activity on the part of the United Nations, the United States, [...] Arab leaders sought what became known as an Arab solution [...] Our Secretary of State, James Baker, held an historic meeting in Geneva, only to be totally rebuffed. This past weekend, in a last-ditch effort, the Secretary-General of the United Nations went to...*

⁴¹⁸ 30-08-1990 : *Our goals, enshrined in five Security Council resolutions; 11-09-1990 : We can now point to five United Nations Security Council resolutions*

⁴¹⁹ 01-10-1990 : *Since the invasion on August 2d, the Council has passed eight major resolutions*

⁴²⁰ 22-11-1990 : *The united world has spelled out these objectives in 10 United Nations Security Council resolutions*

⁴²¹ 05-01-1991 : *...no less than 12 resolutions of the U.N. Security Council*

⁴²² 05-01-1991 : *The United Nations, with the full support of the United States, has already tried to peacefully pressure Iraq out of Kuwait, implementing economic sanctions*

⁴²³ 05-01-1991 : *Eleven days from today, Saddam Hussein will either have met the United Nations deadline for a full and unconditional withdrawal, [...] This is a deadline for Saddam Hussein [...] Still, time is running out. It's running out because each day that passes brings real costs.*

ne dépend plus d'une décision hâtive mais d'une réflexion, et surtout de la décision de l'adversaire, qui n'est plus l'Irak mais Saddam Hussein lui-même. Il endosse de fait la responsabilité de la guerre, même si cela peut être également vu comme une forme de chantage humiliant ayant peu de chance d'aboutir. On le voit, George H. Bush souligne de façon particulièrement détaillée et répétée l'argument du « dernier recours » afin de dissiper tout malentendu qu'il pourrait être un va-t-en-guerre ou qu'il ait la moindre volonté d'une utilisation illégitime de la puissance américaine.

La « cause juste » est, quant à elle, le pilier moral central de la « guerre juste ». C'est d'ailleurs ce que dit George H. Bush lui-même : « chaque guerre est faite pour une raison. Mais la guerre juste est faite pour les bonnes raisons, non pas pour des raisons égoïstes mais pour des raisons morales » (13-04-1991)⁴²⁴. Bien que le principe de « cause juste » semble relativement facile à établir dans le cas de la crise du golfe Persique puisqu'il s'agit de l'invasion d'un pays souverain par un autre, le président semble tout d'abord hésiter sur la justification à mettre en avant, sans doute parce qu'au-delà des principaux moraux, il fallait également que les Américains se sentent concernés par une invasion qui avait lieu à l'autre bout du monde. En septembre 1990, le président invoque la justification économique : « l'Irak elle-même contrôle quelques 10% des réserves pétrolières mondiales prouvées. L'Irak plus le Koweït contrôlent deux fois ça. [...] Nous ne pouvons pas permettre qu'une ressource si vitale soit dominée par quelqu'un d'aussi cruel. Et nous ne le permettrons pas » (11-09-1990)⁴²⁵. Toutefois les manifestations d'opposition à la guerre sous le slogan « pas de sang pour le pétrole » (« *no blood for oil* ») mettent rapidement fin à l'utilisation de l'argument économique. En novembre 1990, le président déclare ainsi : « Nous ne parlons pas seulement du prix de l'essence, nous parlons du prix de la liberté » (22-11-1990b)⁴²⁶. Selon Mark Davis, plume du président sur les discours de politique étrangère à l'époque, « il y a eu beaucoup de tâtonnements pour trouver une justification que les Américains avaleraient (« *would buy* ») »⁴²⁷. La chercheuse Carol Gelderman note que Bush ne pouvait en tout cas pas faire « un appel aux armes idéologiques » comme l'avaient fait ses prédécesseurs au temps de la menace soviétique. Elle constate l'intensification des objectifs au fil du temps : en août, il s'agit de défendre l'Arabie Saoudite (contre une possible attaque de Saddam Hussein), en septembre, c'est la libération du Koweït, en octobre, il faut venger les crimes de guerre irakiens et en décembre, détruire les armes

⁴²⁴ 13-04-1991 : *Every war -- every war -- is fought for a reason. But a just war is fought for the right reasons, for moral, not selfish reasons*

⁴²⁵ 11-09-1990 : *Iraq itself controls some 10 percent of the world's proven oil reserves. Iraq plus Kuwait controls twice that. [...] We cannot permit a resource so vital to be dominated by one so ruthless. And we won't.*

⁴²⁶ 22-11-1990b : *We're not talking simply about the price of gas; we are talking about the price of liberty*

⁴²⁷ Cité dans Carol Gelderman, *All the Presidents' Words The Bully Pulpit and the Creation of the Virtual Presidency*, 1997, Walker & company, p.150.

nucléaires et chimiques irakiennes⁴²⁸. Quoi qu'il en soit, ce qui demeure, c'est que, comme le dit le président, « les enjeux sont élevés, la cause est juste, aujourd'hui plus que jamais » (28-10-1990)⁴²⁹. Ce qui rend les enjeux particulièrement élevés pour le président, c'est que « l'agression de l'Irak n'est pas juste un défi à la sécurité du Koweït et de ses voisins du Golfe, mais également à ce monde meilleur que nous espérons tous construire à la suite de la guerre froide » (22-11-1990b)⁴³⁰. En d'autres termes, Saddam Hussein incarne l'obstacle au rêve d'un « nouvel ordre mondial », mais c'est également lui qui par son action offre une cause juste à une guerre qui semble nécessaire à la naissance véritable et à la définition de « nouvel ordre mondial » qui garantit la paix⁴³¹. « Ce qui était, et ce qui est en jeu », affirme l'année suivante le président, « ce n'est pas simplement notre sécurité énergétique ou économique et la stabilité d'une région vitale mais les chances de paix dans l'ère post-guerre froide – la promesse d'un nouvel ordre mondial fondé sur le droit » (23-01-1991)⁴³².

Ces principes du droit à la guerre (« *jus ad bellum* ») peuvent en outre s'accompagner de certains principes de droit *dans* la guerre (« *jus in bello* ») qui, bien que peu développés dans les discours présidentiels, apparaissent néanmoins en filigrane dans l'idée d'une guerre « propre », c'est-à-dire qui discrimine les innocents des coupables, notamment grâce à la technologie. Ce qui est mis en avant dans la rhétorique sur les armes, ce n'est pas leur pouvoir de tuer mais leur capacité à sauver des vies : « Avec les avancées technologiques remarquables comme le missile Patriot, nous pouvons défendre les civils innocents qui sont des cibles », affirme le président dans son discours sur l'état de l'Union de 1991 (29-01-1991)⁴³³. « Cette guerre se fait avec de la haute technologie. Il n'y a pas de ciblage de civils », rassure le président la semaine suivante, ajoutant même qu'« elle se passe bien mieux que je ne l'avais espéré en termes de victimes » (11-02-1991)⁴³⁴. Mais au-delà de la technologie, c'est bien entendu grâce aux Américains que la conduite de la guerre est morale car, le président l'assure, « nous faisons des efforts extraordinaires, et j'oserais même dire [sont] sans précédent, pour éviter des dommages aux civils et aux lieux saints ». « De plus, » ajoute-t-il encore, « nous faisons tout ce qui est possible, et avec un grand succès, pour minimiser les *dommages collatéraux*, malgré

⁴²⁸ *Ibid.* p.151

⁴²⁹ 28-10-1990 : ...*the stakes are high, the cause is just*

⁴³⁰ 22-11-1990b : *Iraq's aggression is not just a challenge to the security of Kuwait and the other Gulf neighbors but to the better world we all hope to build in the wake of the cold war*

⁴³¹ George H. Bush raconte avoir dit à Gorbatchev que la crise dans le Golfe était « *an opportunity to have develop out of this tragedy a new world order* », Bush, Scowcroft, *op. cit.*, p.363

⁴³² 23-01-1991 : *What was, and is, at stake is not simply our energy or economic security and the stability of a vital region but the prospects for peace in the post-cold-war era -- the promise of a new world order based upon the rule of law*

⁴³³ 29-01-1991 : *Now, with remarkable technological advances like the Patriot missile, we can defend against ballistic missile attacks aimed at innocent civilian*

⁴³⁴ 11-02-1991 : *But I would be remiss if I didn't reassure the American people that this war is being fought with high technology. There is no targeting of civilians. It has gone far better in terms of casualties than I'd hoped*

le fait que Saddam Hussein a relocalisé certaines fonctions dans des lieux civils comme des écoles » (05-02-1991)⁴³⁵. L'emploi du terme « dommages collatéraux » par le président n'est en fait pas neutre. Il s'agit d'un euphémisme largement utilisé par les militaires et par les médias pendant la guerre du Golfe pour parler « des blessures ou préjudices infligés à autre chose que la cible prévue, spécifiquement des victimes civiles d'une opération militaire »⁴³⁶. Comme tout euphémisme, il rend abstrait une réalité qui pourrait révolter ou indigner l'opinion publique, et permet donc d'en cacher le vrai sens. L'effort du président pour présenter une version aseptisée de la guerre s'inscrit dans un contexte plus général du traitement médiatique de la guerre du Golfe : première guerre télévisée en direct où paradoxalement les images sont non seulement contrôlées mais également édulcorées, voire déshumanisées⁴³⁷. Certains parleront d'une véritable censure de l'information par le Pentagone⁴³⁸, voire d'une autocensure des médias⁴³⁹.

Le cadre moral de la guerre du Golfe est donc le concept éthique de la guerre juste. C'est ce que le président exprime de façon détaillée et explicite dans un discours à la Convention annuelle des sociétés de radiodiffusion religieuse dans lequel il reprend l'historique du concept ainsi que les arguments principaux qu'il a utilisés dans les mois précédents pour justifier l'usage de la force militaire :

The war in the Gulf is not a Christian war, a Jewish war, or a Moslem war; it is a just war. And it is a war with which good will prevail.

We're told that the principles of a just war originated with classical Greek and Roman philosophers like Plato and Cicero. And later they were expounded by such Christian theologians as Ambrose, Augustine, Thomas Aquinas.

The first principle of a just war is that it support a just cause. Our cause could not be more noble. We seek Iraq's withdrawal from Kuwait -- completely, immediately, and without condition; the restoration of Kuwait's legitimate government; and the security and stability of the Gulf. We will see that Kuwait once again is free, that the nightmare of Iraq's occupation has ended, and that naked aggression will not be rewarded.

We seek nothing for ourselves. As I have said, U.S. forces will leave as soon as their mission is over, as soon as they are no longer needed or desired. And let me add, we do not seek the destruction of Iraq. We have respect for the people of Iraq, for the importance of Iraq in the region. We do not want a country so destabilized that Iraq itself could be a target for aggression.

⁴³⁵ 05-02-1991 : ...we're going to extraordinary and, I would venture to say, unprecedented lengths to avoid damage to civilians and holy places. [...] In addition, we are doing everything possible -- and with great success -- to minimize collateral damage, despite the fact that Saddam is now relocating some military functions [...] in civilian areas such as schools.

⁴³⁶ « Injury inflicted on something other than an intended target; specifically : civilian casualties of a military operation », Définition du dictionnaire Merriam-Webster en ligne. Disponible sur : ><http://www.merriam-webster.com/dictionary/collateral%20damage><. [Date de consultation : 10-12-2015].

L'expression « collateral damage » fait partie des termes préconisés par l'armée américaine encore aujourd'hui, comme l'atteste le « Department of Defense Dictionary of Military and Associated Terms », Disponible sur : >http://www.dtic.mil/doctrine/new_pubs/jp1_02.pdf<. [Date de consultation : 10-12-2015].

⁴³⁷ Le journaliste Frazier Moore décrit ainsi les images télévisées de la guerre du Golfe : « Shot with a night-vision device that painted the city in a luminous green, the pictures showed tracer bullets that looked like streams of deadly pearls streaking into the pre-dawn sky », dans Frazier Moore, « New Tools Showed Gulf War on TV », *Washington Post*, 14 janvier 2001.

⁴³⁸ Jason DeParle, « After the War; Long Series of Military Decisions Led to Gulf War News Censorship », *The New York Times*, 5 mai 1991.

⁴³⁹ Naureckas, Jim, « Gulf War Coverage, The Worst Censorship Was at Home », *F.A.I.R.*, 4 avril 1991.

But a just war must also be declared by legitimate authority. Operation Desert Storm is supported by unprecedented United Nations solidarity [...]

A just war must be a last resort. As I have often said, we did not want war. But you all know the verse from Ecclesiastes -- there is "a time for peace, a time for war." From August 2d, 1990 -- last summer, August 2d -- to January 15, 1991 -- 166 days -- we tried to resolve this conflict.

Remarks at the Annual Convention of the National Religious Broadcasters, 28 janvier 1991

Le concept de « guerre juste » qui justifie la guerre du Golfe est au final également le cadre moral qui définit largement le nouvel ordre mondial. Pour les chercheurs Miller et Yetiv, le concept du nouvel ordre mondial explique en partie du moins la décision de ne pas marcher sur Bagdad et ne pas écraser la Garde républicaine irakienne⁴⁴⁰. Il s'agissait pour le président Bush de maintenir la coalition jusqu'au bout et de rester dans le cadre du droit, à savoir le mandat des Nations unies car ce qui était en jeu, c'était bien la construction d'un modèle pour le nouvel ordre mondial. « Notre succès », affirme le président devant le Congrès en mars 1991, « va façonner non seulement le nouvel ordre mondial mais également notre mission ici chez nous » (06-03-1991)⁴⁴¹. Dans son discours annonçant la suspension des opérations militaires le 27 février 1991, le président déclare qu'il s'agit d'une « victoire pour les Nations unies, pour l'humanité, pour le droit et pour ce qui est juste ». Il insiste particulièrement sur le besoin de « sécuriser la paix » en « consultant « nos partenaires de la coalition » car « il ne peut pas y avoir de réponse uniquement américaine à tous ces défis » (27-02-1991a)⁴⁴². Il était en effet probable qu'une invasion de l'ensemble de l'Irak aurait été suivie d'une occupation avec pour effet immédiat une fracture de la coalition, notamment avec les pays arabes⁴⁴³. Bien entendu, il s'agit également de ne pas se retrouver enlisé dans un borbier qui risquait de rappeler la guerre du Vietnam, qui est l'une des préoccupations majeures du président⁴⁴⁴. Face aux critiques qui disent que la guerre s'est arrêtée trop tôt, George Bush répond quelques mois plus tard que « nous ne sommes pas dans l'activité de la boucherie [...] et je n'aime pas le révisionnisme historique. Nous avons fait ce qui est juste, nous avons également fait la chose charitable en fin de compte. Si nous avons continué, des centaines de milliers de soldats américains seraient sur

⁴⁴⁰ Miller, Yetiv, *op. cit.*, p.64

⁴⁴¹ 06-03-1991 : *Our success in the Gulf will shape not only the new world order we seek but our mission here at home*

⁴⁴² 27-02-1991a : *This is a victory for the United Nations, for all mankind, for the rule of law, and for what is right [...] We must meet the challenge of securing the peace. In the future, as before, we will consult with our coalition partners. [...] Secretary Baker has already begun to consult with our coalition partners on the region's challenges. There can be, and will be, no solely American answer to all these challenges*

⁴⁴³ C'est d'ailleurs ce que confirme le président George H. Bush et son ancien conseiller à la sécurité nationale Ben Scowcroft dans un livre co-écrit quelque années plus tard : « *We would have been forced to occupy Baghdad and, in effect, rule Iraq. The coalition would instantly have collapsed, the Arabs deserting it in anger and other allies pulling out as well. Under those circumstances, furthermore, we had been self-consciously trying to set a pattern for handling aggression in the post-cold war world. Going in and occupying Iraq, thus unilaterally exceeding the U.N.'s mandate, would have destroyed the precedent of international response to aggression we hoped to establish* », George H. W. Bush, Brent Scowcroft, *A World Transformed*, 1st Vintage Books Ed, p.489-490

⁴⁴⁴ Rottinghaus, *op. cit.*, p.148

le terrain aujourd'hui à essayer de séparer les factions guerrières ou bien enlisés dans une guerre de guérilla. [...] Les libérateurs peuvent facilement devenir des occupants » (25-08-1992)⁴⁴⁵.

L'échec du « nouvel ordre mondial ».

La fin de la guerre du Golfe a pour effet une situation pour le moins paradoxale, du moins sur le plan rhétorique, puisque le président professe un nouveau récit qui prétend aller au-delà de l'endiguement de la guerre froide, tout en revenant précisément à l'analogie de l'endiguement, avec la promesse de surveiller (« *monitor* ») et contenir Saddam Hussein par la mise en place d'inspections, et d'un embargo (07-08-1992a)⁴⁴⁶.

D'autre part, il y a une véritable incompatibilité entre la rhétorique présidentielle qui avait fait de Saddam Hussein un nouvel Hitler, notamment par l'utilisation d'analogies de la Seconde Guerre mondiale, et le fait de laisser une telle incarnation du Mal absolu au pouvoir. Si le nouvel ordre mondial est un nouveau modèle moral de gestion des agressions à venir, il est pour le moins imparfait, sans compter que, dans un récit mythique qui oppose le Bien au Mal, le Bien doit par définition écraser totalement le Mal par une victoire complète. En pratique, le doute s'installe sur les changements profonds résultant de la guerre du Golfe dont les ambitions affichées ne semblent pas se concrétiser⁴⁴⁷. Et alors que la guerre disparaît de la conscience américaine, le public se tourne vers des préoccupations économiques, ce qui a eu pour conséquence d'affaiblir George H. Bush et de lui faire perdre les élections de novembre 1992.

Par ailleurs, le récit du nouvel ordre mondial du président américain s'appuie sur l'idée de relations, de conflits ou d'agressions interétatiques, or le monde de l'après-guerre froide est bien plus complexe. Il voit naître de nouvelles menaces d'agents non-étatiques, comme les conflits inter-ethniques ou le terrorisme⁴⁴⁸. Il est par ailleurs probable qu'un niveau de coopération internationale tel qu'on a pu le montrer la guerre du Golfe est non seulement rare mais semble difficile à répéter, et comme le soulignent très justement les chercheurs Miller et Yetiv, ce n'est pas tous les jours qu'un État envahit, occupe et annexe un autre pays sans vergogne dans une région critique pour le bon fonctionnement de l'économie mondiale⁴⁴⁹.

⁴⁴⁵ 25-08-1992 : *And it was right. We are not in the slaughter business. [...] And we did it. And I don't like this historical revision. We did the right thing; we did the compassionate thing in the end as well. If we'd continued, hundreds of thousands of American troops would be on the ground in Iraq today attempting to pull warring factions together or bogged down in some guerrilla warfare. [...] Liberators can easily become occupiers...*

⁴⁴⁶ 07-08-1992a: *...we continue to work with the United Nations to monitor the situation in Iraq. We have great confidence in Mr. Ekeus and his inspection team as they pursue compliance with the United Nations resolutions*

⁴⁴⁷ John Mueller, *Policy and opinion in the Gulf war*, 1994 Chicago: University of Chicago Press, cité dans Timothy Cole, « When Intentions Go Awry: The Bush Administration's Foreign Policy Rhetoric », *Political Communication*, 1996, Vol. 13, N° 1, p.103

⁴⁴⁸ Olson, *op. cit.*, p.308

⁴⁴⁹ Miller, Yetiv, *op. cit.*, p.67

Pourtant, George H. Bush tente d'appliquer son modèle à la Somalie, victime précisément d'une guerre civile. Pour le spécialiste en politique étrangère des États-Unis Stephen F. Burgess, c'est l'embarras de voir la famine de masse d'enfants somaliens associé au nouvel ordre mondial, identifié au leadership américain, ainsi que la pression du Secrétaire général de l'ONU., Boutros-Ghali qui expliquent la décision de George Bush d'intervenir en Somalie. Selon Burgess, il s'agissait de prouver que le nouvel ordre mondial était une réalité et que l'intervention humanitaire en faisait partie. En cela, Bush fait preuve à la fois d'un certain idéalisme et d'un penchant pour l'intervention, déjà visible dans l'opération « Juste Cause » au Panama⁴⁵⁰. Dans son discours à la nation sur la situation en Somalie en décembre 1992, le président annonce l'envoi de troupes américaines sur le terrain, une décision qu'il justifie à nouveau par les arguments de guerre juste utilisés pour la guerre du Golfe : une « cause juste » encore plus flagrante, celle de « soulager la souffrance et de sauver des vies » dans une « mission humanitaire », avec la mise en place de l'opération « Restaurer l'espoir », faite « en concert avec les Nations unies » et avec « l'implication attendue d'une douzaine de pays » qui étaient encore qualifiés de « partenaires de coalition » (04-12-1992)⁴⁵¹. Il faut dire que l'Amérique agissait ici à nouveau sous le mandat du Conseil de sécurité des Nations unies qui avait voté à l'unanimité la résolution 794 qui autorisait « l'utilisation de tous les moyens nécessaires » pour établir un environnement sécurisé pour fournir de l'aide humanitaire⁴⁵². Le président promet aux Américains qu'il s'agit d'une action limitée et cadrée : « une fois que nous aurons créé un environnement sécurisé, nous retirerons nos troupes et confierons à nouveau la mission sécuritaire à une force de maintien de la paix onusienne. Notre mission a un objectif limité », déclare Bush (04-12-1992)⁴⁵³. On peut voir dans cette affirmation une façon de prévenir toute critique d'un éventuel borbier qui rappellerait le Vietnam.

La décision relativement rapide prise par le président d'intervenir en Somalie offre un contraste saisissant avec l'inaction en Bosnie où une guerre multiethnique avait pourtant lieu et où des atrocités étaient fréquemment commises, et avaient été étayées par de nombreux

⁴⁵⁰ Stephen F. Burgess, Chapitre 10 « Operation Restore Hope and the Frontiers of the New World Order », dans Meenekshi Bose, (ed.) Rosanna Perotti (ed.), *From Cold War to New World Order: The Foreign Policy of George H.W. Bush*, 2002, Greenwood Press, p.267, 269, 270

⁴⁵¹ 04-12-1992: *...ease suffering and save lives. [...] our mission is humanitarian [...] in concert with the United Nations, [...] I expect forces from about a dozen countries to join us in this mission [...] our coalition partners*

⁴⁵² Dans une lettre au Congrès sur la situation en Somalie, le président Bush évoque précisément que les objectifs de l'action américaine sont ceux de la résolution du Conseil de sécurité 794 « *On December 3, the Security Council adopted Resolution 794, which determined that the situation in Somalia constituted a threat to international peace and security, and, invoking Chapter VII of the U.N. [...]to achieve the objectives of U.N. Security Council Resolution 794.* », Letter to Congressional Leaders on the Situation in Somalia, 10 décembre 1992. Disponible sur ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=21765&st=&st1=<>[Date de consultation : 08-01-2016]

⁴⁵³ 04-12-1992: *...once we have created that secure environment, we will withdraw our troops, handing the security mission back to a regular U.N. peacekeeping force. Our mission has a limited objective.*

rapports⁴⁵⁴. Dans une conférence de presse en août 1992, tout en reconnaissant que « la violence terrifiante qui se déroule en Bosnie », qui rappelle « les camps de concentration » et qu'une « telle brutalité choquante » ne peut pas se passer à nouveau », le président américain dit également que « personne ne peut penser qu'il y a une solution simple ou facile à cette tragédie » (07-08-1992a)⁴⁵⁵. Dans une réponse à une question d'un reporter, il ajoute « qu'il y a des voix aux États-Unis qui demandent d'utiliser la force. Mais [ces personnes] n'ont pas la responsabilité d'envoyer les filles et les garçons de quelqu'un d'autre risquer leur vie ». Puis il soulève le spectre du Vietnam : « je ne veux pas voir les États-Unis embourbés de quelque façon que ce soit dans une guerre de guérilla. On a déjà vécu ça » (07-08-1992a)⁴⁵⁶. La différence entre l'action en Somalie et l'inaction en Bosnie s'explique certainement, au moins en partie, par un manque de consensus⁴⁵⁷, voire par l'opposition de certains généraux comme Colin Powell qui n'hésite pas à faire un lien implicite entre la Bosnie le Vietnam et le Liban dans une lettre d'opinion parue dans le *New York Times* en octobre 1992⁴⁵⁸. Il souligne notamment le besoin d'avoir des objectifs politiques en adéquation avec les objectifs militaires. De fait, il s'agit là également d'un autre principe souvent associé à la « guerre juste », celui de la « probabilité de succès »⁴⁵⁹. C'est exactement ce que déclare George H. Bush lui-même dans un de ses derniers discours présidentiels, à la toute fin de son mandat en janvier 1993, dans lequel il fait une sorte de synthèse de ce qui pourrait constituer comme une doctrine. Il déclare ainsi que « l'usage de la force militaire a du sens politique [...] où et quand la force peut être efficace, quand aucune autre politique n'est susceptible d'être efficace et quand son application peut être limitée dans son étendue et dans le temps, [...] il sera essentiel d'avoir une mission claire et réalisable, un plan réaliste pour accomplir la mission et des critères non moins réalistes pour retirer les forces américaines une fois la mission complète (05-01-1993)⁴⁶⁰. Le président reprend ici les grands principes de la guerre juste mais il n'en reste pas moins une impression

⁴⁵⁴ Cole, « Avoiding... », *op. cit.*, p.383

⁴⁵⁵ 07-08-1992a : *...the terrifying violence that's occurring in Bosnia [...] the prospect of concentration camps [...] The shocking brutality of genocide [...] can't happen again [...] let no one think there is an easy or simple solution for this tragedy*

⁴⁵⁶ 07-08-1992a : *There's a lot of voices out there in the United States today that say, use force. But they don't have the responsibility for sending somebody else's son or somebody else's daughter into harm's way [...] I do not want to see the United States bogged down in any way into some guerrilla warfare. We lived through that once.*

⁴⁵⁷ Cole, « Avoiding... », *op. cit.*, p.383

⁴⁵⁸ Colin L. Powell, « Why Generals Get Nervous », *The New York Times*, 8 octobre 1992. Voir également Michael R. Gordon, « Powell Delivers a Resounding No On Using Limited Force in Bosnia », *The New York Times*, 28 septembre 1992.

⁴⁵⁹ Fiala, *op. cit.*, p.13

⁴⁶⁰ 05-01-1993 : *Using military force makes sense as a policy [...] where and when force can be effective, where no other policies are likely to prove effective, where its application can be limited in scope and time, [...] it will be essential to have a clear and achievable mission, a realistic plan for accomplishing the mission, and criteria no less realistic for withdrawing U.S. forces once the mission is complete.*

d'une relative incohérence dans le récit du nouvel ordre mondial qu'il prône quant aux raisons pour une action militaire en Somalie et celles d'une non-action en Bosnie.

Finalement, la structure narrative que propose George H. Bush n'offre pas un récit moralement clair du monde qui puisse s'appliquer à toutes les situations et qui pourrait, par exemple, expliquer l'intervention au Somalie et la non-intervention en Bosnie. Selon la chercheuse en rhétorique politique Catherine Langford, ce qui manquait à Bush, c'est un « métarécit » (« *master narrative* »), un thème central et un message qui résonne avec le public américain, c'est-à-dire finalement une vision, ce dont Bush lui-même semblait tout à fait conscient⁴⁶¹.

Le mythe de l'« humanité commune »

Dans la décennie qui suit la chute du mur, deux visions du monde post-guerre froide s'affrontent dans les milieux intellectuels américains : l'une optimiste, proposée notamment par Francis Fukuyama ou G. John Ikenberry, qui envisage la possibilité d'un nouveau monde plus intégré, en accord avec les idéaux américains de démocratie libérale, et l'autre, pessimiste, exprimée par exemple par Robert D. Kaplan ou Samuel P. Huntington, qui entrevoit un monde fragmenté par des conflits et par l'anarchie⁴⁶². Bill Clinton adhère à une vision généralement optimiste du monde, caractérisée par une rhétorique de l'espoir et du renouveau fondée sur l'élargissement démocratique, l'extension de l'économie de marché et la capacité pour l'Amérique à « façonner le monde ». D'un point de vue géopolitique, le début des années 90 est, il faut le rappeler, particulièrement propice à l'optimisme, si l'on considère la soudaineté de certains changements politiques positifs, que ce soit non seulement la vague de démocratie en Europe de l'Est, mais aussi la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, la possibilité d'élections libres en Russie, ou l'espoir de négociations entre l'O.L.P. et Israël, des transformations mentionnées avec enthousiasme par le président américain lui-même devant l'Assemblée des Nations unies en septembre 1993 (27-09-1993)⁴⁶³.

Bill Clinton fait le choix clair de l'optimisme car c'est aussi pour lui l'essence même de l'expérience américaine : « Toute notre histoire et toute notre propre expérience dans cette vie contredisent l'aspiration au pessimisme » (13-05-1994)⁴⁶⁴. Tout naturellement, c'est également

⁴⁶¹ Catherine L. Langford, Chapitre 2, « George Bush's Struggle with the 'Vision Thing' », dans Medhurst, *op. cit.*, p.19-20.

⁴⁶² Francis Fukuyama, *op. cit.*, G. John Ikenberry, « The Myth of Post-Cold War Chaos », *Foreign Affairs*, 1996, Robert D. Kaplan, « The Coming Anarchy », *Atlantic Monthly*, 1994, Samuel P. Huntington, « The Clash of Civilizations? », *Foreign Affairs*, 1993, cités dans Edwards, *Navigating, op. cit.*, p.30.

⁴⁶³ 27-09-1993 : *We see Nelson Mandela stand side by side with President de Klerk, proclaiming a date for South Africa's first nonracial election. We see Russia's first popularly elected President, Boris Yeltsin, leading his nation on its bold democratic journey. We have seen decades of deadlock shattered in the Middle East, as the Prime Minister of Israel and the Chairman of the Palestine Liberation Organization reached past enmity and suspicion to shake each other's hands and exhilarate the entire world with the hope of peace.*

⁴⁶⁴ 13-05-1994 : *Our whole history and our own experience in this lifetime contradict the impulse to pessimism.*

cet optimisme qui caractérise principalement sa rhétorique de la puissance, notamment par l'utilisation du « *soft power* » même si la guerre demeure une option largement utilisée par son administration qui a engagé les États-Unis dans de nombreux conflits au cours des deux mandats du président démocrate⁴⁶⁵. Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si Joseph Nye, à l'origine du concept de « *soft power* », devient en 1994 secrétaire adjoint à la Défense⁴⁶⁶.

Un nouveau « *soft power* » ?

Tout comme dans les discours sur le leadership ou la liberté, la rhétorique de Clinton sur la puissance se fonde d'abord sur l'économie. C'est du reste la leçon que le président semble tirer de l'histoire des cinquante années précédentes : « l'une des armes les plus puissantes (« *potent* ») derrière la victoire de la Seconde Guerre mondiale a été la force industrielle des États-Unis. », déclare-t-il ainsi au début de son premier mandat, « ce qui nous a finalement permis de gagner la guerre froide, c'est le simple fait que nos libres institutions économiques et politiques ont produit plus de prospérité et de bonheur personnel que ne l'avaient fait les institutions restrictives du communisme » (29-05-1993)⁴⁶⁷. Puis il reprend les mots du président Eisenhower, un leader symbole de force à la fois dans la Seconde Guerre mondiale et dans la guerre froide, qui « a dit qu'une économie forte est la base physique à toute notre puissance militaire » (29-05-1993)⁴⁶⁸. Pour le président démocrate, « la prospérité globale est la forme la plus puissante de diplomatie préventive », une diplomatie qui vise à développer la démocratie et la paix dans le monde (27-09-1993)⁴⁶⁹. Cette notion de « diplomatie préventive » n'est pas sans faire penser à celle poursuivie aujourd'hui par Barack Obama.

Outre cette puissance proprement américaine, Clinton voit dans l'économie en général une force d'intégration mondiale qui conduit à l'interdépendance des nations, et une libération économique et politique. « Au-delà des nations, les forces économiques et technologiques partout sur le globe obligent le monde à avancer vers davantage d'intégration. Ces forces alimentent une explosion bienvenue d'entreprenariat et de libéralisation politique », assure-t-il (27-09-1993)⁴⁷⁰. Cette croyance s'incarne dans une politique de libre-échange qui, comme notre première partie l'a démontré, est supposée bénéficier au monde entier et en premier lieu à

⁴⁶⁵ Les terrains de ces conflits sont variés : *Moyen-Orient, Irak, Corée, Rwanda, Somalie, Bosnie, Kosovo*, dans Laïdi, *op. cit.*, p.28

⁴⁶⁶ Voir la biographie de Joseph Nye sur la site de *Harvard's John Kennedy School of Government*. Disponible sur : ><https://www.hks.harvard.edu/fs/jnye/fullbio.html#top><. [Date de consultation : 08-01-2016]

⁴⁶⁷ 29-05-1993 : *One of the most potent weapons behind our victory in World War II was the industrial might of the United States. What ultimately enabled us to prevail in the cold war was the simple fact that our free political and economic institutions had produced more prosperity and more personal human happiness than did the confining institutions of communism.*

⁴⁶⁸ 29-05-1993 : *It was President Eisenhower who once said, "A strong economy is the physical basis, the physical basis of all our military power*

⁴⁶⁹ 27-09-1993 : *For broadly based prosperity is clearly the strongest form of preventive diplomacy*

⁴⁷⁰ 27-09-1993 : *From beyond nations, economic and technological forces all over the globe are compelling the world towards integration. These forces are fueling a welcome explosion of entrepreneurship and political liberalization.*

l'Amérique. Ainsi le développement et l'ouverture de la Russie ou de la Chine ne sont pas vus comme une menace mais comme « une chance de développer l'économie mondiale » et d'« apporter de grands bénéfices au reste du monde » (27-09-1993)⁴⁷¹. En même temps, le président cherche à tempérer en partie son optimisme en soulignant également la difficulté des défis que ces changements impliquent : ces forces, admet-il « menacent également de détruire l'insularité et l'indépendance des économies nationales, d'accélérer le rythme du changement et de faire que beaucoup d'entre nous se sentent plus fragilisés (« *insecure* ») » (27-09-1993)⁴⁷². Il compare également l'optimisme de la fin du millénaire à celui de la fin du XIX^e siècle, précisément dans une sorte de mise en garde contre une euphorie excessive. Il cite ainsi les paroles d'un « autre Américain au tournant d'un nouveau siècle » qui déclarait que « les produits du monde sont échangés comme jamais auparavant et avec l'augmentation des moyens de transport vient l'augmentation de la connaissance et du commerce [...] l'isolation n'est plus possible ». Après avoir révélé que ces mots étaient ceux du « président McKinley il y a plus d'un siècle », il souligne combien « l'optimisme exprimé à propos du XX^e siècle par le président McKinley et d'autres à l'époque n'est pas si différent des espoirs communément exprimés aujourd'hui à propos du XXI^e siècle ». Or, si « le progrès du commerce mondial et de la communication ont bien transformé (« *lift* ») un nombre incalculable de vies, tout comme aujourd'hui, [...] cela n'a pas empêché [...] la Première Guerre et la Seconde Guerre mondiale, [...] ni la Dépression, la Shoah ou le communisme » (26-02-1999)⁴⁷³. Malgré ces avertissements, Clinton continue de mettre surtout en valeur l'aspect positif « de notre interdépendance croissante [qui] inclut la possibilité d'explorer et de récolter les bénéfices des frontières lointaines de la science et de l'économie de plus en plus interconnectée » (06-09-2000)⁴⁷⁴. La dimension mythique de l'optimisme affiché ici est renforcée par l'emploi des mots « *explore* », « *far* » et « *frontiers* » qui font écho bien entendu au discours de John F. Kennedy sur la « nouvelle frontière » qui était également définie par l'économie et la science. Il s'agit dans les deux cas de métaphores de voyage qui évoquent spécifiquement le mythe américain de la conquête de l'ouest, y compris à travers l'idée de récolte « *reap* » qui suggère la croyance dans

⁴⁷¹ 27-09-1993 *....a thriving and democratic Russia not only makes the world safer, it also can help to expand the world's economy [...] And the growing economic power of China, coupled with greater political openness, could bring enormous benefits [...] to the rest of the world.*

⁴⁷² 27-09-1993 : *But they also threaten to destroy the insularity and independence of national economies, quickening the pace of change and making many of our people feel more insecure.*

⁴⁷³ 26-02-1999 : *Listen to this quote by another American leader, at the dawn of a new century: "The world's products are exchanged as never before and with increasing transportation comes increasing knowledge and larger trade. [...] That was said by President William McKinley 100 years ago [...] The optimism being expressed about the 20th century by President McKinley and others at that time was not all that much different from the hopes commonly expressed today about the 21st. [...] But it did not stop [...] World War I and World War II [...] the Depression, or the Holocaust, or communism.*

⁴⁷⁴ 06-09-2000 : *Our growing interdependence includes the opportunity to explore and reap the benefits of the far frontiers of science and the increasingly interconnected economy*

une économie d'abondance, la « *bonanza economics* », qui fonde pour partie ce mythe comme l'a démontré Richard Slotkin dans son étude du mythe de la frontière⁴⁷⁵.

Nous voyons par ailleurs ici un autre aspect tout à fait caractéristique du « *soft power* » de Clinton, celui du lien qu'il fait entre économie et nouvelles technologies (« frontières lointaines de la science »), notamment dans les discours de son second mandat. C'est en effet cette période qui a vu l'expansion d'internet, et « l'accès à l'information par les gens ordinaires dans le monde littéralement exploser » (26-02-1999)⁴⁷⁶. « L'ouverture du commerce et les nouvelles technologies » sont en effet pour Bill Clinton les deux véritables « moteurs du progrès » (21-09-1999)⁴⁷⁷, et il faut « protéger le potentiel commercial mondial explosif d'internet » (27-01-1998)⁴⁷⁸ car « la technologie de l'information et l'internet développent le commerce sans précédent » (29-01-2000)⁴⁷⁹. Il compare la révolution des nouvelles technologies à celle du fordisme dans la production économique du XX^e siècle : « Tout comme les voitures produites en masse par Henry Ford et la chaîne de montage qui a eu en elle-même des retombées sur la productivité de l'économie américaine, ces nouvelles technologies sont en train de faire la même chose [...] en accroissant la puissance des entreprises américaines et des individus » (05-04-2000)⁴⁸⁰. Dans son discours sur l'état de l'Union de 1996, le président voit l'avènement d'une nouvelle ère post-industrielle : « Nous vivons dans une ère de possibilité. », déclare-t-il, « il y a cent ans, on est passé de la ferme à l'usine. Aujourd'hui, nous entrons dans une ère de technologie, de l'information et de compétitivité mondiale. Ces changements ouvrent de nouvelles et vastes possibilités pour notre peuple, mais ils présentent aussi de terribles défis » (23-01-1996)⁴⁸¹. Dans un discours à Florence, il va jusqu'à affirmer « qu'il y a de nombreux parallèles entre cette époque et celle de la Renaissance », comparant « les nouvelles technologies » à « l'aube de la Renaissance en Italie » car « aujourd'hui nous avons internet, [et des] avancées scientifiques à couper la souffle » (20-11-1999)⁴⁸², faisant ainsi de l'Amérique le fer de lance de cette nouvelle ère. Ces nouvelles technologies sont en outre de véritables instruments moraux : le président américain dit ainsi « croire que l'ordinateur et internet nous donnent une nouvelle occasion de sortir plus rapidement les gens de la pauvreté qu'à n'importe

⁴⁷⁵ Slotkin, *Gunfighter Nation*, op. cit., p.17-18,

⁴⁷⁶ 26-02-1999 : *Access to information by ordinary people the world over is literally exploding*

⁴⁷⁷ 21-09-1999 : *Open trade and new technologies have been engines of this progress*

⁴⁷⁸ 27-01-1998 : *we also must make sure that we protect the exploding global commercial potential of the Internet*

⁴⁷⁹ 29-01-2000 : *...communications technology and the Internet are expanding trade in unprecedented ways...*

⁴⁸⁰ 05-04-2000 : *And just as Henry Ford's mass-produced cars and the assembly line itself had broad spillover effects on the productivity of the American economy, these new technologies are doing the same thing [...] increasing the power of American firms and individuals*

⁴⁸¹ 23-01-96 : *We live in an age of possibility. A hundred years ago we moved from farm to factory. Now we move to an age of technology, information, and global competition. These changes have opened vast new opportunities for our people, but they have also presented them with stiff challenges*

⁴⁸² 20-11-1999 : *There are many parallels to the Renaissance era in this time. For at the dawn of the Renaissance, Italy was a place of [...] new technologies [...] Today, we have the Internet, [...] breathtaking scientific advances...*

quel autre moment de l'histoire humaine » (05-04-2000)⁴⁸³. De plus, tout comme pour le dit plus tard son successeur, « les nouvelles technologies peuvent réduire les émissions [de gaz] dangereux » (30-04-2000)⁴⁸⁴. Mais ce qui revient le plus dans les discours de Clinton, c'est le pouvoir de transformation du monde par ces nouvelles technologies : « dans cette nouvelle ère, elles vont soit effacer les lignes qui nous divisent, soit les agrandir » (30-04-2000)⁴⁸⁵. D'une certaine manière, tout comme il y a un « Dieu-marché », il y a aussi un « Dieu-technologie ». Celui-ci est un agent de transformation moral du monde et se caractérise également par sa puissance, la technologie étant par exemple associée à des images d'explosion, à la fois créatrice et destructrice, tout comme le divin.

S'il ne faut pas se laisser « éblouir par la promesse éclatante de la technologie », prévient-il, mais faire attention aux nouveaux « défis », notamment dans ce qu'ils impliquent sur la vie privée, le président souligne un message principalement positif sur une technologie qui fait, comme il le répète à nouveau, « sortir les gens de la pauvreté » (30-04-2000)⁴⁸⁶. La conclusion est qu'il faut « donc continuer à encourager la création et la propagation de nouvelles technologies dans notre économie » car « grâce à nos investissements au tout début, l'Amérique est à la tête du monde dans [le domaine de] l'informatique (« *information technology* »), une industrie qui constitue un tiers de notre croissance économique » (03-12-1999, 21-01-2000)⁴⁸⁷. C'est d'ailleurs, le remarque encore le président, « le genre d'investissement qui a permis au Département de la Défense de créer le prédécesseur d'internet il y a 30 ans » (03-12-1999)⁴⁸⁸. On a ici une démonstration claire du lien que fait Clinton entre la puissance américaine, notamment par son leadership, et les nouvelles technologies. Davantage encore que la diplomatie traditionnelle, ce sont ces éléments qui définissent le « *soft power* » américaine dans ses discours présidentiels. Dans son dernier discours devant l'Assemblée des Nations unies lors du Sommet du Millénaire en septembre 2000, le président réitère son message optimiste d'une économie et d'une nouvelle technologie qui ont rapproché les hommes :

We come together not just at a remarkable moment on the calendar but at the dawn of a new era in human affairs, when globalization and the revolution in information technology have brought us closer together than ever before. To an extent unimaginable just a few years ago, we reach across geographical and cultural divides. We know what is going on in each other's countries. We share experiences, triumphs, tragedies, aspirations.

Remarks to the United Nations Millennium Summit in New York City, 06 septembre 2000

⁴⁸³ 05-04-2000 : *I believe the computer and the Internet give us a chance to move more people out of poverty more quickly than at any time in all of human history*

⁴⁸⁴ 30-04-2000 : *New technologies make it possible to reduce harmful emissions*

⁴⁸⁵ 30-04-2000 : *Technology in this new era will either erase lines that divide us or widen them*

⁴⁸⁶ 30-04-2000 : *... dazzled by the bright promise of technology [...] it also challenges privacy [...] The Internet and computers make it possible for us to lift more people out of poverty faster...*

⁴⁸⁷ 03-12-1999 : *we must therefore clearly continue to encourage the creation and the spread of new technologies in our own economy*, 21-01-2000 : *... because of our early investments in the Internet, America now leads the world in information technology, an industry that now accounts for a third of our economic growth*

⁴⁸⁸ 03-12-1999 : *It is the kind of investment that allowed the Defense Department to create the predecessor of today's Internet 30 years ago*

Le troisième pilier du « *soft power* » de Clinton, c'est bien entendu la promotion de la démocratie dans le monde. Si l'élargissement démocratique est dans sa forme une sorte de « théorie des dominos » à l'envers son objet même marque une différence majeure avec le récit de guerre froide. En effet, si le président Truman projetait bien de faire de l'avancée de la démocratie sa mission centrale après la victoire des Alliés, avec l'avènement de la guerre froide, c'est la défaite du communisme qui prend le pas sur la promotion de la démocratie⁴⁸⁹. La conséquence a été que pendant toute la guerre froide, les présidents se réfrénaient d'exprimer leur enthousiasme pour la démocratie surtout quand elle semblait contredire l'anticommunisme⁴⁹⁰. Pourtant, comme le remarque très justement Zaki Laïdi, « sur les sept conflits sensibles auxquels fut confrontée l'administration Clinton aucun ne se prêtait spontanément au formatage de la démocratie de marché »⁴⁹¹.

Redéfinition du monde post-guerre froide.

D'une certaine manière, l'optimisme de Bill Clinton se retrouve, de façon peut-être paradoxale, dans sa rhétorique de la guerre. Comme notre analyse l'a démontré précédemment, celle-ci s'appuie sur des arguments moraux, principalement humanitaires, qui se confondent avec l'intérêt national, l'objectif étant dans tous les cas la construction d'un monde de paix, principalement par le biais de l'élargissement démocratique, et plus précisément de la démocratie de marché. En dehors de l'objet de la démocratie, cette rhétorique se différencie-t-elle pour autant du récit de guerre froide, malgré les métaphores de la guerre froide qui émaillent les discours de politique étrangère de Clinton ?

Ce qui caractérise la rhétorique de Clinton en politique étrangère est qu'il définit les menaces et les dangers de ce nouveau monde de façon élargie. Il reprend à la fois les métaphores de la guerre froide concernant notamment la prolifération d'armes de destruction massive tout en développant le récit des menaces multiples de chaos qui avaient déjà été abordées par son prédécesseur et qui rendent le rétablissement de l'ordre essentiel⁴⁹². Il rappelle que « la fin de la guerre froide bipolaire des superpuissances nous laisse avec des menaces inhabituelles, pas avec l'absence de dangers ». Ceux-ci sont alors détaillés : « le conflit ethnique et religieux, les troubles violents de dissolutions ou de nouvelles créations d'États, la violence aléatoire d'assassins et de terroristes, depuis l'ex-Union soviétique et la Yougoslavie à l'Arménie et au

⁴⁸⁹ Loren Baritz, *Backfire: A History of How American Culture Led Us Into Vietnam and Made Us Fight the Way We Did*, 1985, New York: William Morrow; John G. Ikenberry, « Why export democracy?: The 'hidden grand strategy' of American foreign policy », *The Wilson Quarterly*, 1999, 23, 58-68, cités dans Jason A. Edwards, Joseph M. Valenzo, « Bill Clinton's "new partnership" anecdote. Toward a post-Cold War Foreign Policy Rhetoric », *Journal of Language and Politics*, 2007, Vol. 6, N°3, p.319

⁴⁹⁰ Tony Smith, *The United States and the Worldwide Struggle for Democracy in the Twentieth Century*, 1995, Princeton: Princeton University Press, cite dans Edwards, Valenzo, *op. cit.*, p. 315-6

⁴⁹¹ Laïdi, *op. cit.*, p.28

⁴⁹² Edwards, « The Peacekeeping ... », *op. cit.*, p.344

Soudan, les dynamiques de la guerre froide ont été remplacées par nombre de dynamiques de la vieille guerre » (29-05-1993)⁴⁹³. Devant les Nations unies, il parle également de « la faim et la maladie » ainsi que de « l'abandon malveillant de l'environnement » (27-09-1993)⁴⁹⁴. Dans un autre discours, il réitère que « l'effondrement de l'Union soviétique a changé l'ordre international pour toujours », mais contrairement à son prédécesseur, il ne définit plus un nouvel ordre mondial fondé uniquement sur de nouvelles relations entre nations puisque « la renaissance du conflit ethnique remet en cause la définition même de l'État-nation » (01-04-1993)⁴⁹⁵. Il en tire des conclusions qui semblent former l'esquisse d'une nouvelle vision géopolitique : « Pendant la guerre froide », conclut-il ainsi, « nos politiques étrangères se concentraient largement sur les relations entre nations [...] Aujourd'hui, nos politiques doivent aussi se concentrer sur les relations à l'intérieur des nations, sur la forme de gouvernance d'une nation, sur sa structure économique et sur sa tolérance ethnique » (01-04-1993)⁴⁹⁶. C'est essentiellement ce qu'il confirme devant les Nations unies : « depuis l'intérieur des nations, la renaissance des aspirations de groupes ethniques ou religieux remet en cause des gouvernements dans des termes qui ne permettent pas aux États-nations de s'adapter facilement » (27-09-1993)⁴⁹⁷.

La conséquence de ce nouveau phénomène, d'un point de vue militaire, ce sont les missions pour la paix qui vont distinguer la politique étrangère de Bill Clinton pendant ses deux mandats, malgré l'échec en Somalie dès sa première année de présidence et la volonté de réduire l'implication américaine dans les missions des Nations unies. Le politologue Jason Edwards identifie trois caractéristiques de ce genre de mission⁴⁹⁸ :

- 1) tout d'abord l'implication d'un contingent relativement modeste,
- 2) ensuite une participation internationale, par le biais des Nations unies, comme par exemple en Somalie, ou de l'OTAN, comme en Bosnie,
- 3) et enfin une force de maintien de la paix qui se présente comme neutre.

Même si Clinton s'appuie sur une rhétorique d'endigement des menaces, celle-ci est d'un genre différent de celui de la logique de la guerre froide dans le sens où ce qui est promis,

⁴⁹³ 29-05-1993 : *The end of the bipolar superpower cold war leaves us with unfamiliar threats, not the absence of danger [...] ethnic and religious conflict, the violent turmoil of dissolving or newly created states, the random violence of the assassin and the terrorist [...] from the former Soviet Union and Yugoslavia to Armenia to Sudan, the dynamics of the cold war have been replaced by many of the dynamics of old war.*

⁴⁹⁴ 27-09-1993 : *Hunger and disease [...] The malignant neglect of our global environment*

⁴⁹⁵ 01-04-1993 : *The collapse of the Soviet Union changed the international order forever. [...] Resurgent ethnic conflict is challenging the very meaning of the nation state*

⁴⁹⁶ 01-04-1993 : *During the cold war our foreign policies largely focused on relations among nations. [...] Today, our policies must also focus on relations within nations, on a nation's form of governance, on its economic structure, on its ethnic tolerance*

⁴⁹⁷ 27-09-1993 : *... from within nations, the resurgent aspirations of ethnic and religious groups challenge governments on terms that traditional nation states cannot easily accommodate.*

⁴⁹⁸ Edwards, « The Peacekeeping ... », *op. cit.*, p. 340

c'est une mission limitée qui doit se terminer en quelques mois et non pas en quelques années⁴⁹⁹. Ainsi lors de son annonce d'envois de troupes américaines en Haïti en septembre 1994 le président tient à insister que « Notre mission en Haïti, comme elle l'était au Panama et à Grenade, sera limitée et spécifique » (15-09-1994)⁵⁰⁰. De même lors de l'annonce de l'intervention en Bosnie, le président passe 70% de son discours sur la définition de la mission et ce qu'elle implique pour les États-Unis et la communauté internationale⁵⁰¹. Du reste, il commence par souligner que « le rôle de l'Amérique ne sera pas de faire une guerre [...] notre mission sera limitée, concentrée et sous le commandement d'un général américain » (27-11-1995)⁵⁰². Si Clinton précise le commandement, c'est bien entendu pour mettre en valeur le leadership américain puisque ce genre de mission se fait toujours sous couvert d'une opération internationale. Au Kosovo, ce sont par exemple « les États-Unis et les 18 autres nations de l'OTAN (24-03-1999)⁵⁰³, et dans son discours à la nation sur l'intervention en Haïti pourtant relativement court, le président répète le mot « coalition » plus de neuf fois (18-09-1994)⁵⁰⁴, soulignant le fait qu'il s'agisse d'une opération soutenue par les Nations unies qui comprend plus de 20 pays (15-09-1994)⁵⁰⁵. Enfin, même les frappes contre l'Irak sont avant tout le résultat d'un vote unanime du Conseil de sécurité des Nations unies « qui condamne les actions de Saddam » et « huit nations arabes ont prévenu que l'Irak porterait seule la responsabilité des conséquences de défier l'ONU » (16-12-1998)⁵⁰⁶.

Si les missions pour la paix existaient bien pendant la guerre froide, comme par exemple avec l'intervention au Liban par Reagan en 1982, elles sont bien plus nombreuses dans les années 1990⁵⁰⁷. Comme l'observe par ailleurs Edwards, le langage de la rationalisation pour justifier les interventions pendant la guerre froide était principalement défensif : il s'agissait de « protéger le monde libre », « maintenir l'équilibre des pouvoirs », « endiguer l'expansion soviétique » et « empêcher la propagation du communisme », toujours donc par rapport à la menace soviétique et les intérêts nationaux étaient définis de façon étroite⁵⁰⁸. Clinton change la définition des intérêts nationaux pour y inclure des domaines qui ne semblent pas affecter directement et immédiatement les États-Unis, comme la prospérité, la stabilité et surtout une

⁴⁹⁹ Ceci était d'ailleurs également vrai pour George H. Bush, comme nous l'avons vu. Voir Cole, « Avoiding... », *op. cit.*, p.378

⁵⁰⁰ 15-09-1994 : *Our mission in Haiti, as it was in Panama and Grenada, will be limited and specific*

⁵⁰¹ Edwards, « The Peacekeeping ... », *op. cit.*, p.347

⁵⁰² 27-11-1995 : *Let me say at the outset, America's role will not be about fighting a war [...] Our mission will be limited, focused, and under the command of an American general*

⁵⁰³ 24-03-1999 : ... *the United States and the other 18 nations of NATO*

⁵⁰⁴ 18-09-1994 : *I have directed United States forces to begin deployment into Haiti as a part of the U.N. coalition*

⁵⁰⁵ 15-09-1994 : *More than 20 countries from around the globe [...] have joined*

⁵⁰⁶ 16-12-1998 : *The U.N. Security Council voted 15 to zero to condemn Saddam's actions and to demand that he immediately come into compliance. Eight Arab nations [...] warned that Iraq alone would bear responsibility for the consequences of defying the U.N.*

⁵⁰⁷ Edwards, « The Peacekeeping ... », *op. cit.*, p.340

⁵⁰⁸ *Ibid.*

dimension morale notamment par le biais du concept d'humanité partagée⁵⁰⁹. C'est une position constante dans sa présidence⁵¹⁰. Ainsi pour le président, « il n'y a qu'une seule séparation qui divise les peuples de la Terre [...] c'est vraiment la séparation entre ceux qui adhèrent à l'humanité commune que nous partageons et ceux qui la rejettent » (25-03-1998)⁵¹¹. La division idéologique de la guerre froide fait donc place à une division morale dans le monde post-guerre froide. Dans son dernier discours sur l'état de l'Union, après avoir parlé en premier du défi économique, le président Clinton parle du second défi des « conflits qui posent des risques de guerre plus étendue et menacent notre *humanité commune* » (27-01-2000)⁵¹². Plus qu'une formule révélatrice de valeurs humanistes, le concept d'« humanité commune » est central dans le récit de Clinton. L'expression « *common humanity* » est présente dans plus de 200 de ses discours, dont les deux tiers dans les deux dernières années de sa présidence. C'est d'ailleurs un élément important de l'héritage qu'il semble vouloir laisser comme en témoigne son discours du Sommet du Millénaire en septembre 2000 qui est sa « dernière occasion de s'adresser à cette Assemblée générale en tant que président », et dans lequel il fait le bilan de ce qu'il a « appris ces huit dernières années », à savoir que « nous devenons de plus en plus interdépendants, que nous le voulions ou pas » et on doit trouver des solutions [...] qui exigent que nous développons un plus grand respect pour notre humanité commune » (06-09-200)⁵¹³. Cette expression n'est pas neutre car elle est employée pour parler à la fois des divisions internes à l'Amérique, notamment raciales, et des divisions externes, notamment ethniques, à l'intérieur des autres nations ou entre nations. Rappelons-nous que notre analyse du leadership avait déjà montré que Clinton voyait finalement la politique étrangère comme une extension de la politique intérieure. Ceci semble valider ce qu'affirment Edwards et Valenzo : Clinton n'est pas seulement un président américain mais un président du monde et son principal conteur (« *storyteller* »)⁵¹⁴. Le passage suivant du discours présidentiel lors de l'ouverture du Sommet National sur l'Afrique en février 2000 est particulièrement significatif du parallèle qu'il fait entre l'Amérique et le monde, avec également l'idée implicite que seuls les États-Unis peuvent fournir un modèle au reste du monde :

⁵⁰⁹ Edwards, *Navigating*, op. cit., p.142 ; Karl K. Schonberg, *Pursuing the National Interest: Moments of Transition in Twentieth Century American Foreign Policy*, 2003, Westport, Connecticut: Praeger, cité dans Edwards, Valenzo, op. cit., p.313

⁵¹⁰ Edwards, Valenzo, op. cit., p.319

⁵¹¹ 25-03-1998 : *...there is only one crucial division among the peoples of the Earth. [...]. It is really the line between those who embrace the common humanity we all share and those who reject it*

⁵¹² 27-01-2000 : *A second challenge we've got is to protect our own security from conflicts that pose the risk of wider war and threaten our common humanity*

⁵¹³ 06-09-200 : *Let me say to all of you, this is the last opportunity I will have as President to address this General Assembly [...] If I have learned anything in these last 8 years, it is, whether we like it or not, we are growing more interdependent [...] We must look for more solutions [...] [that] will require us to develop even greater respect for our common humanity.*

⁵¹⁴ Edwards, Valenzo, op. cit., p.314

I leave you with this thought: when I think of the troubles of Africa, rooted in tribal differences; when I think of the continuing troubles in America across racial lines, rooted in the shameful way we brought slaves here from West Africa so long ago, and our continuing challenges as we integrate wave after wave after wave of new immigrants from new places around the world, I am struck by the fact that life's greatest joy is our common humanity, and life's greatest curse is our inability to see our common humanity.

Remarks to the Opening of the National Summit on Africa, 17 février 2000

Des guerres justes ?

Bien que, contrairement à son prédécesseur, Bill Clinton n'aborde jamais de façon directe la théorie de la « guerre juste », ce sont pourtant bien les principes constitutifs de cette théorie philosophique qui transparaissent dans l'ensemble de ses discours de guerre. L'évocation d'une autorité légitime, d'une cause juste et de la guerre comme derniers recours se font dans ses discours principalement par implication⁵¹⁵.

L'autorité légitime est incarnée dans le fait que toutes les opérations militaires de l'ère Clinton, comme celles de son prédécesseur d'ailleurs, ont lieu sous l'égide des Nations unies ou de l'OTAN, avec généralement le concours militaire d'autres nations sur le terrain. Pour les chercheurs Edwards et Valenzo, c'est précisément la redéfinition des intérêts et des menaces vers une vision plus globale qui impliquent la reconnaissance par le président que les États-Unis ne peuvent agir seuls et qu'ils ont besoin de l'aide de la communauté internationale, une reconnaissance qui ressemble au « *soft power* » de Nye⁵¹⁶. Du fait même de cette reconnaissance des institutions internationales, l'option militaire pour résoudre les conflits est toujours l'aboutissement de votes, de concertations multiples et d'accords internationaux, et si nous prenons les exemples de la guerre en Bosnie, de l'intervention des troupes américaines en Haïti, ou des bombardements en Irak, le président insiste longuement sur le processus qui fait de la guerre le dernier recours. En Haïti, « on a tout essayé : la persuasion et la négociation, la médiation et la condamnation », assure-t-il, et l'option militaire n'est le résultat de l'échec des États-Unis car « pendant presque trois ans, nous avons fait de très gros efforts diplomatiques. Les Nations unies, l'Organisation des États américains, la communauté des Caraïbes, et six présidents d'Amérique centrale ont cherché des solutions pacifiques pour mettre fin à cette crise » (15-09-1994)⁵¹⁷. En Irak, c'est le non-respect des obligations d'inspections « malgré une pression diplomatique intense » (16-12-1998)⁵¹⁸ et enfin en Bosnie, « nous avons fait ce que nous pouvions pour résoudre ce problème pacifiquement ces derniers mois », soutient le président,

⁵¹⁵ Paul A. Chilton, « President Clinton's justification of intervention in Kosovo », dans Mirjana Dedaic (dir.), Daniel N. Nelson (dir.), *At War with Words*, 2003, Mouton de Gruyter, p.122

⁵¹⁶ Joseph S. Nye, *The Paradox of American Power*, 2002. Cambridge: Harvard University Press cité dans Edwards, Valenzo, *op. cit.*, p.314

⁵¹⁷ 15-09-1994 : *For nearly 3 years, we've worked hard on diplomatic efforts. The United Nations, the Organization of American States, the Caribbean community, the six Central American Presidents all have sought a peaceful end to this crisis. We have tried everything: persuasion and negotiation, mediation and condemnation.*

⁵¹⁸ 16-12-1998 : *Iraq has sought to avoid its obligation to cooperate with the inspectors [...] intensive diplomatic pressure*

ajoutant que « la Secrétaire [à la Défense] Albright a travaillé inlassablement pour trouver un accord négocié » (24-03-1999)⁵¹⁹. Mais dans tous les cas, c'est le refus de l'autre partie qui rend la guerre inéluctable puisque « les dictateurs [en Haïti] n'ont même pas voulu rencontrer l'envoyé spécial des Nations unies », « Saddam Hussein a refusé d'obtempérer », et « Milošević a refusé » de négocier de façon répétée (15-09-1994, 16-12-1998, 24-03-1999)⁵²⁰.

Pour ce qui est de la « juste cause », si l'expression est présente dans la rhétorique présidentielle de Clinton, elle est presque toujours employée dans des contextes de commémoration de la Seconde Guerre mondiale ou de la célébration de ses vétérans⁵²¹. On note cependant deux exceptions, toutes les deux liées à la guerre au Kosovo. Ainsi lorsque le président veut continuer la campagne contre Milošević début juin 1999, il rappelle que c'est une guerre avec « une cause juste » qu'on « ne peut pas abandonner » et, quelques semaines plus tard à nouveau, il remercie la Macédoine d'avoir « aidé une cause juste à triompher en donnant un refuge au réfugiés kosovars » (02-06-1999 ; 22-06-1999)⁵²². Malgré un usage donc très limité de cette formule, l'ensemble de la rhétorique de la guerre de Clinton reflète bien le principe de « juste cause ». Le président justifie en effet toujours les interventions militaires de l'Amérique par une cause humanitaire, même si d'autres causes sont évoquées comme la crédibilité des institutions, de l'Amérique, la fidélité aux alliances ou bien la paix, l'ordre ou la démocratie⁵²³, ou encore la proximité géographique. L'opération militaire en Somalie est ainsi « la plus grande opération d'aide humanitaire de l'histoire » et « un sauvetage humanitaire stupéfiant » (05-05-1993, 27-09-1993)⁵²⁴. En Bosnie, il s'agit « d'arrêter la tuerie de civils innocents » et « d'empêcher de nouveaux massacres de civils innocents à Sarajevo (27-11-1995, 15-09-1995)⁵²⁵ et c'est « la bonne chose à faire » (12-06-1999)⁵²⁶. En Haïti, la « raison est claire : arrêter les terrifiantes atrocités qui menacent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants »

⁵¹⁹ 24-03-1999 : *Over the last few months we have done everything we possibly could to solve this problem peacefully. Secretary Albright has worked tirelessly for a negotiated agreement.*

⁵²⁰ 15-09-1994 : *...but the dictators would not even meet with the United Nations Special Envoy*, 16-12-1998 : *When Saddam still failed to comply, we prepared to act militarily*, 24-03-1999 : *Mr. Milosevic has refused. [...] Again, he refused.*

⁵²¹ Voici les discours où l'expression « *just cause* » apparaît toujours en lien avec Seconde Guerre mondiale. 06-06-1994 : *Remarks on the 50th Anniversary of D-Day at Utah Beach in Normandy* ; 27-09-1994 : *Remarks Honoring Russian and American Veterans of World War II* ; 19-02-1995 : *Remarks Commemorating the 50th Anniversary of Iwo Jima in Arlington, Virginia* ; 06-03-1995 : *Remarks to the Veterans of Foreign Wars Conference*, 09-05-1995 : *Remarks at a State Dinner in Moscow* ; 29-05-1995 : *Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia*, 02-06-1999 : *Commencement Address at the United States Air Force Academy in Colorado Springs.*

⁵²² 02-06-1999 : *We cannot abandon a just cause*; 22-09-1999 : *I want to thank the leaders and the people of Macedonia for helping a just cause to prevail in Kosovo, for giving shelter and hope to the Kosovar refugees*

⁵²³ Olson, *op. cit.*, p.327-8

⁵²⁴ 05-05-1993 : *...the largest humanitarian relief operation in history*, 27-09-1993 : *...a stunning humanitarian rescue*

⁵²⁵ 27-11-1995 : *...to help stop the killing of innocent civilians*, 15-09-1995 : *... to prevent further slaughter of innocent civilians in the Sarajevo area*

⁵²⁶ 12-06-1999 : *... the right thing to...*

(17-09-1994)⁵²⁷ et la « cause est bonne » (17-09-1994, 26-09-1994)⁵²⁸. Quant au Kosovo, le président insiste avoir « fait une bonne chose au Kosovo » car « c'est peut-être le premier conflit où personne ne veut aucun territoire ou de l'argent ou un avantage géopolitique. On a juste voulu arrêter et faire reculer la purification ethnique et se battre pour la proposition que dans le monde du XXI^e siècle, nous devons tous être capables de vivre et travailler ensemble » (12-06-1999)⁵²⁹. Enfin, si la cause humanitaire ne peut pas être utilisée pour justifier les bombardements contre le régime de Saddam Hussein, c'est en revanche une autre cause qui rentre dans les principes de guerre juste traditionnels qui est mise en avant : « le danger clair et immédiat à la stabilité du golfe Persique et la sécurité des gens partout », et c'est là aussi « la bonne chose à faire » (16-12-1998)⁵³⁰. Dans la rhétorique de Clinton, c'est plus souvent l'adjectif « *right* » que l'adjectif « *just* » qui est employé pour parler des justifications de la guerre et ceci n'est peut-être pas un hasard. Si ces deux termes sont en effet assez proches, le terme « *right* » souligne davantage l'aspect moral de la cause, une caractéristique qui se retrouve dans les expressions « *righteous* » ou bien « *upright* », tandis que « *just* » tend à exprimer davantage la raison, la justice ou le droit⁵³¹.

Si le président peut s'appuyer sur les grands principes du droit à la guerre au sein de la théorie de la guerre juste, il se trouve, en revanche, face à certaines contradictions concernant le droit *dans* la guerre (« *jus in bello* »), notamment parce que ces interventions militaires sont constituées avant tout de bombardements et d'un faible engagement de troupes au sol, le résultat étant un grand nombre de victimes civiles⁵³². Comme le rappelle Timothy Cole, la guerre du Golfe avait renforcé les attentes que l'utilisation de forces bien entraînées et d'armes de haute technologie résulteraient dans peu de victimes dans les conflits à venir⁵³³. Dans des remarques sur les frappes en Irak en décembre 1998, Clinton se montre conscient des risques pour les civils : « nous avons fait tout ce que nous pouvions pour cibler des objectifs militaires et de sécurité nationale et minimiser les victimes civiles », mais il regrette le fait qu'il y aura certainement « des victimes accidentelles », cependant il met cela en balance avec le risque de laisser Saddam Hussein « détruire le système de l'UNSCOM [Commission spéciale des

⁵²⁷ 17-09-1994 : *Our reasons are clear: to stop the horrific atrocities that threaten thousands of men, women, and children in Haiti*

⁵²⁸ 17-09-1994: *The cause is right...*, 26-09-1994 : *...when the cause is right*

⁵²⁹ 12-06-1999 : *I believe we did a good thing in Kosovo. It is perhaps the first conflict ever fought where no one wanted any land or money or geopolitical advantage. We just wanted to stop and reverse ethnic cleansing and stand up for the proposition that in the 21st century world all of us ought to be able to live and work together.*

⁵³⁰ 16-12-1998 : *This situation presents a clear and present danger to the stability of the Persian Gulf and the safety of people everywhere [...] It is the right thing to do.*

⁵³¹ George Lakoff, *Moral Politics: What Conservatives Know that Liberals Don't*, 1996, University of Chicago Press p. 126. Voir également la définition de « juste » de Dictionay.com. Disponible sur : ><http://www.dictionay.com/browse/just>< [Date de consultation : 09-07-2016].

⁵³² Andrew J. Bacevich, *The Limits of Power: The End of American Exceptionalism*, Holt McDougal, 2009, p.55

⁵³³ Cole, « Avoiding... », *op. cit.*, p ;384

Nations-Unie établie pour vérifier la destruction d'armes de destruction massive de l'Irak⁵³⁴] » (17-12-1998)⁵³⁵.

C'est toutefois surtout par rapport aux victimes en ex-Yougoslavie que Clinton se retrouve face à un certain nombre de critiques et de questionnements des médias, notamment après les frappes au Kosovo qui ont eu pour résultats des victimes civiles dont les images ont choqué le public. Dans une interview sur CBS, le président détaille les objectifs de frappe sur la région de Belgrade, en assurant que « nous avons travaillé très dur pour minimiser les risques de *dommages collatéraux* », reprenant ainsi l'euphémisme utilisé pendant la guerre du Golfe pour parler des victimes civiles (31-03-1999)⁵³⁶. Il ne nie pas les risques mais fait porter la faute au dirigeant serbe car même si Clinton ne veut pas « que beaucoup de civils serbes innocents meurent parce qu'ils ont un dirigeant qui fait des choses atroces [...] certains sont ou doivent être en danger à cause de cela, parce que nous avons des objectifs que nous devons détruire » (31-03-1999)⁵³⁷. Dans une conférence de presse deux semaines plus tard, il développe ce même argument : « ce n'est pas une affaire de perfection », admet-il tout d'abord, mais « les victimes civiles ont été peu nombreuses » et « il devrait être évident pour tout le monde que nous nous donnons beaucoup de mal pour frapper des objectifs militaires », notamment « la nuit où les pertes en vie humaine seront minimisées. Ces efforts ont été faits et nous avons remarquablement bien réussi » (15-04-1999)⁵³⁸. Il ajoute cependant que « certaines choses regrettables vont se passer » mais au final c'est de la faute d'un ennemi qui « utilise des gens comme bouclier humain » et « quand on pèsera la balance, il sera évident que tout cela est le résultat des politiques de M. Milošević » (15-04-1999)⁵³⁹. Face aux comparaisons avec les bombardements au Vietnam, comme lors de l'interview avec Tom Brokaw sur NBC en mai 1999, le président tente de faire le contre-récit des « pilotes [qui] risquent leur vie plus d'une fois pour éviter les dommages collatéraux [...] pour éviter de détruire des civils innocents » alors qu'on leur tire dessus « depuis des zones urbaines peuplées » et « qu'autrefois, sans une

⁵³⁴ Voir les détails concernant l'UNSCOM sur le site des Nations unies. Disponible sur : ><http://www.un.org/fr/disarmament/instruments/unscom.shtml><. [Date de consultation : 08-03-2016]

⁵³⁵ 17-12-1998 : *I can tell you what I said last night: We did everything we could to carefully target military and national security targets and to minimize civilian casualties. [...] I think it is very important that we not allow Saddam Hussein to destroy the UNSCOM system*

⁵³⁶ 31-03-1999 : *We have worked very hard to minimize the risks of collateral damage.*

⁵³⁷ 31-03-1999 : *I don't want a lot of innocent Serbian civilians to die because they have a man running their country that's doing something atrocious [...] some of them are at risk because of that and must be, because we have targets that we need to go after*

⁵³⁸ 15-04-1999 : *... this is not a business of perfection [...] the small number of civilian casualties. It should be obvious to everybody in the world that we are bending over backwards to hit military targets, to hit security targets, even to hit a lot of targets late at night where the losses in human life will be minimized. These efforts have been made, and they have been remarkably successful*

⁵³⁹ 15-04-1999 : *... certain regrettable things will happen [...] an enemy [...] willing to use people as human shields [...] I believe when the scales are weighed, it will be obvious that this is a result of Mr. Milosevic's policies*

seconde d'hésitation, les avions auraient riposté » (05-05-1999a)⁵⁴⁰. Clinton tente ici de rééquilibrer le récit de la mort de civils serbes par le risque et la mort toujours possible de pilotes qui montrent « du courage et de l'habileté (05-05-1999b)⁵⁴¹. Et d'ailleurs, dans ce récit, les pilotes ne donnent plus la mort, ils « risquent leur vie pour sauver des innocents », un argument qui est répété de nombreuses fois dans les semaines qui suivent (08-05-1999b, 13-05-1999, 02-06-1999, 10-06-1999a, 10-06-1999b). Cela n'empêchera pas que deux jours plus tard, le 7 mai 1999, les forces américaines bombardent malencontreusement l'ambassade chinoise à Belgrade⁵⁴².

Si Bill Clinton se retrouve contraint à devoir justifier la façon dont la guerre au Kosovo se déroule, davantage qu'en Irak ou que son prédécesseur lors de la guerre du Golfe, c'est bien entendu parce que la couverture médiatique est bien plus importante en ex- Yougoslavie qu'en Irak par exemple, et des images de populations civiles bombardées ont eu un impact sur l'opinion. Montrant son agacement sur les questions répétées des journalistes à propos du Kosovo, Clinton tente d'ailleurs d'utiliser cet état de fait pour relativiser les victimes au Kosovo. « Je sais », dit-il ainsi « que de votre point de vue, il y a eu beaucoup de victimes civiles, mais c'est parce que vous avez peu couvert ce sujet, contrairement aux victimes civiles de la guerre du Golfe. Si vous parliez à n'importe quel militaire impliqué dans les deux conflits, il vous dirait qu'il y avait bien plus de victimes civiles en Irak » (25-06-1999)⁵⁴³.

Au regard de notre analyse de la rhétorique de la puissance de Bill Clinton, nous pouvons conclure qu'elle se caractérise, tout comme celle de son prédécesseur, d'abord par la limite et la retenue, que ce soit par l'importance donnée au « *soft power* », ou par la volonté de cadrer les missions par des principes moraux inspirés de la théorie de la guerre juste. Si comme le note Jason Edwards, on assiste bien dans cette période à une extension des théâtres d'opérations, les annonces d'engagement militaire sont toujours accompagnées d'auto-imposition de limites⁵⁴⁴ et de l'acceptation du cadre d'institutions internationales comme les Nations unies et l'OTAN dans les missions à effectuer.

En outre, c'est bien un nouveau récit que tente de construire Clinton, un récit qui donne de l'ordre à un monde complexe et changeant. Il ne s'agit plus d'un « nouvel ordre mondial »

⁵⁴⁰ 05-05-1999a : *these pilots have risked their lives on more than one occasion to avoid doing collateral damage [...] And in former times, without a second thought, our planes would have fired right in there at those weapons [...] to avoid destroying innocent civilians and to avoid destroying the country.*

⁵⁴¹ 05-05-1999b : *That takes courage and skill*

⁵⁴² Voir le rapport du Congrès (« *Congressional Research Service Reports* ») sur l'incident. Disponible sur : ><http://congressionalresearch.com/RS20547/document.php><. [Date de consultation : 08-03-2016]

⁵⁴³ 25-06-1999 : *I know that from your point of view, there were a lot of civilian casualties, but that's because you got to cover them as opposed to covering the civilian casualties of the Gulf war. If you talked to any military person that was involved in both conflicts, they will tell you that there were far, far more civilian casualties in Iraq. I mean, many more by several times as many*

⁵⁴⁴ Jason A. Edwards, « Foreign Policy Rhetoric for the Post-cold War World-bill Clinton and America's Foreign Policy Vocabulary », *Communication Thesis*, Georgia State University, 12 juin 2006, p. 236

fondé sur les relations entre nations, comme avec George H. Bush, mais d'un récit d'un monde intégré et ordonné par une « humanité commune » et marqué par l'effacement progressif des barrières entre nations. Pour Clinton, si des situations de crises continuent d'exister dans le monde, elles se trouvent autant à l'intérieur qu'à l'extérieur des nations et elles tournent précisément autour de l'acceptation ou du rejet de valeurs humanistes qui forment son cadre moral. Ces valeurs sont bien entendu celles de l'Amérique, puisque, comme nous le montrait également notre analyse du leadership, il n'y a plus chez Clinton de différence entre l'intérêt national et celui du reste du monde. Il n'y a plus finalement de divisions du monde a priori, ce qui ferait de l'Amérique le modèle englobant vers lequel tendrait le reste du monde. Ceci va dans le sens des conclusions de nombreux chercheurs qui ont travaillé sur les discours présidentiels de l'ère post-guerre froide : Donald Pease voit ainsi chez Clinton une « répudiation de la mentalité dominante du 'nous contre eux' de la guerre froide »⁵⁴⁵, Edwards et Valenzo considèrent que la rhétorique de politique étrangère américaine de Clinton s'éloigne de la logique manichéenne de la guerre froide⁵⁴⁶, et Cole note l'absence d'un appel à une croisade et de choix entre Bien et Mal comme il pouvait y en avoir pendant la guerre froide⁵⁴⁷.

Pour autant, le nouveau récit que propose Bill Clinton n'offre pas une trame claire et facilement compréhensible pour le public. Tout d'abord, il n'en a dessiné les grandes lignes que dans les dernières années de sa présidence, ce qui peut confirmer l'hypothèse de Mary Stuckey que la rhétorique de politique étrangère de Clinton n'était pas non plus fondée sur une vision a priori, en dehors de la croyance dans l'importance du leadership américain⁵⁴⁸. Il se dégage du récit de Clinton une certaine confusion qui peut être le reflet de celui d'un monde en constante évolution dans la dernière décennie du XX^e siècle, de la nature même des conflits et surtout d'une ligne morale autour d'une notion d'« humanité commune » vague et générale. Le président semble conscient de l'ambiguïté morale de « la plupart des conflits et des disputes [qui] ne sont pas sans équivoques. Les torts et les aspirations s'accumulent des deux côtés [...] et les dirigeants doivent faire face à un choix entre la confrontation et le compromis » (06-09-2000)⁵⁴⁹. Le refus du président de résumer sa doctrine par un slogan (« *catchphrase* ») renforce cette impression concernant sa politique étrangère, contrairement à sa politique intérieure qu'il définit par la formule « Nouvelle alliance » (« *New Covenant* »). Selon la spécialiste en politique internationale Nancy Soderberg qui a travaillé pour Clinton, celui-ci ne voulait en effet pas faire de sa politique étrangère un slogan qui « pourrait être mis sur un autocollant de

⁵⁴⁵ Pease, *op. cit.*, p.73

⁵⁴⁶ Edwards, Valenzo, *op. cit.*, p.304

⁵⁴⁷ Cole, « Avoiding... », *op. cit.*, p.376

⁵⁴⁸ Stuckey, « Competing... », *op. cit.*, p.222-3

⁵⁴⁹ 06-09-2000 : *But most conflicts and disputes are not so clear-cut. Legitimate grievances and aspirations pile high on both sides. [...] leaders are facing this kind of choice, between confrontation and compromise*

voiture » (« *bumper sticker* ») mais voulait plutôt la définir « comme une série de principes qui guidaient ses politiques et l'engagement de l'Amérique »⁵⁵⁰.

Nous faisons ici l'hypothèse que le problème principal du récit construit par le président Clinton dans ses discours est qu'il n'est pas fondé sur une distinction claire entre soi et l'autre, or l'identité individuelle ou nationale est justement constituée par une relation à la différence, comme le souligne le chercheur en politique internationale David Campbell qui rappelle l'importance des limites entre « intérieur » et « extérieur », « soi » et « autre », « domestique » et « étranger » dans ce processus de différenciation⁵⁵¹. L'idée d'une conceptualisation de soi par la comparaison à un autre est d'ailleurs assez communément admise par de nombreux chercheurs en politique internationale⁵⁵². Si Clinton identifie de façon ponctuelle un « autre » qui a le rôle de « méchant » et représente le Mal, comme Saddam Hussein, Slobodan Milošević ou Raoul Cédras, il manque au récit de Clinton un ennemi global et « primordial » auquel s'opposer, à la hauteur du nazisme pendant la Seconde Guerre mondiale ou du communisme pendant la guerre froide. Enfin, Bill Clinton ne semble pas tenir compte des conséquences de la fin de la guerre froide sur le rapport des autres nations avec les États-Unis : ce qui pouvait être acceptable dans le monde binaire de la guerre froide est en effet susceptible de ne plus être accepté dans un monde multipolaire. Il y a à la fois beaucoup d'optimisme, mais aussi une certaine arrogance à construire un récit qui considérerait que l'intérêt du reste du monde était forcément celui de l'Amérique et on peut y voir précisément les vestiges d'une mentalité de guerre froide. Les attentats de 11 septembre 2001 viennent bien entendu balayer rapidement tout cela, en remettant en cause le récit de Clinton, en divisant le monde occidental par rapport à l'Irak mais aussi en fournissant un ennemi mondial et identifiable auquel s'opposer : ce que George W. Bush nomme l'islamo-fascisme.

G. W. Bush et la puissance débridée

La présidence de George W. Bush toute entière est définie par les attaques terroristes du 11 septembre 2001 et par la guerre contre la terreur qui s'en suit, y compris la guerre en Irak.

⁵⁵⁰ Nancy Soderberg, *The Superpower Myth: The Use and Misuse of American Might*, New York: Wiley, 2005, p.97, cité dans Edwards, Valenzo, *op. cit.*, p.304

⁵⁵¹ David Campbell, *Writing Security: United-States Foreign Policy and the Politics of Identity*, 1998, University of Minnesota Press, p.9. Voir également William E. Connolly, *Identity/Difference : Democratic Negotiations of Political Paradox*, 1991, Ithaca, cité dans Campbell, *Ibid.*, p. 9.

⁵⁵² Voir notamment : Mary E., *Defining Americans: the Presidency and National Identity*, 2004, University Press of Kansas, Edward Shils, E., « Nation, nationality, nationalism and civil society », *Nations and Nationalism*, 1995, cité dans Roberta Coles, « War and the Contest Over National Identity », *Sociological Review*, 2002, Vol. 50, N° 4, p. 2, Penny Edgell, Joseph Gerteis, Douglas Hartmann, « Atheists as 'Other': Moral Boundaries and Cultural Membership in American Society », *American Sociological Review*, 72/2 (April 2006): 211-234, cité dans Amandine Barb, « An atheistic American is a contradiction in terms - Religion, Civic Belonging and Collective Identity in the United States », *European Journal of American Studies*, 2011 p.2.

Si la rhétorique présidentielle de Bush est fondée sur une structure binaire qui résulte essentiellement d'une lecture eschatologique du monde qui ne laisse aucune place à une interprétation politique, elle est également fortement imprégnée d'un langage de guerre totale. Dès son discours à la nation le soir du 11 septembre 2001, le président veut unifier le pays dans la « guerre contre le terrorisme » (11-09-2001c)⁵⁵³, et c'est bien la guerre, le « *hard power* », qui est au centre d'un discours de la puissance clairement assumé. Comme le dit encore le président quelques jours à peine après les attaques en parlant des terroristes : « Ils ont réveillé un géant puissant » (« *a mighty giant* ») (16-09-2001)⁵⁵⁴. Pour Donald Pease, c'est le 11 septembre qui a permis de remplacer la guerre froide⁵⁵⁵. De même, le politologue Mark Bennet McNaught affirme qu'« à la suite des attaques terroristes du 11 septembre 2001, le monde a été de nouveau divisé en deux camps » car « par cet acte, l'Amérique a retrouvé un ennemi 'primordial', opposé à ses valeurs profondes : le terrorisme international »⁵⁵⁶. La compréhension de la rhétorique présidentielle ne peut se faire sans tenir compte du contexte particulier des attaques du 11 septembre notre hypothèse étant qu'elles sont devenues un nouveau mythe fondateur pour l'Amérique.

« 9/11 » : le temps zéro.

Alors que l'expression *Ground Zero* a servi à évoquer le lieu de destruction à New York, l'événement des attaques du 11 septembre a été rapidement condensé en « 9/11 » alors qu'il devenait un véritable moment sacré qui a défini une nouvelle politique étrangère mais surtout une nouvelle interprétation du monde⁵⁵⁷. L'historien Zaki Laïdi voit dans le 11 septembre un moment comparable à celui de l'attaque de 1814, lors de la guerre anglo-américaine de 1812, qui a fait que « l'Amérique a commencé à se penser comme grande puissance », en débouchant sur la Doctrine Monroe en 1821, ou à *Pearl Harbor* qui lui a permis de « s'ériger en leader du monde occidental »⁵⁵⁸.

Toutefois, ces analogies ne suffisent pas à rendre compte du traumatisme subi par la nation toute entière. La différence principale est sans doute l'impact visuel des attaques à New York qui ont eu lieu en direct devant les caméras de télévision et ont été relayées dans le monde entier, tout comme le sera l'effondrement du *World Trade Center*. Pour le linguiste George Lakoff, les tours, à l'instar de tout ce qui est haut et élevé, étaient un symbole de puissance et de contrôle, et leur effondrement fournit une véritable « métaphore visuelle » de la perte de

⁵⁵³ 11-09-2001c : ...we stand together to win the war against terrorism.

⁵⁵⁴ 16-09-2001: *They have roused a mighty giant.*

⁵⁵⁵ Pease, *op. cit.*, p.153

⁵⁵⁶ McNaught, *op. cit.*, p.37

⁵⁵⁷ Rappelons que « 9/11 » signifie la date en anglais américain avec le mois avant le jour. Sur l'aspect sacré de 9/11, voir Michael Moeller « Debilitating Awe – The 9/11 Disaster and its Political Aftermath », *Culture Critique*, 2008, Vol. 1, N°1.

⁵⁵⁸ Laïdi, *op. cit.*, p.146

puissance. Cette perte est d'autant plus traumatisante qu'il s'agissait également du « temple du commerce capitaliste », et leur destruction équivaut, pour Lakoff, à faire trembler la fondation même de la société américaine⁵⁵⁹. Ce traumatisme initial, a été suivi d'une « mémorialisation » de l'événement, c'est-à-dire de pratiques collectives du souvenir et de commémoration qui se sont multipliées dans les mois qui ont suivi. Cette « mémorialisation » fait partie du processus de sacralisation⁵⁶⁰, ce qui a fortement contribué à faire de cet événement ce que Stuart Croft qualifie de nouveau « mythe fondateur » (« *foundational myth* »)⁵⁶¹. Un des symptômes de cette sacralisation de ce moment est l'utilisation de l'expression « 9/11 » qui est devenue, selon le spécialiste en rhétorique Robert Ivie, un « moment métonymique »⁵⁶², à savoir l'expression d'un moment qui représente un tout, « 9/11 » signifiant à lui seul un véritable récit qui met en scène l'attaque du Bien par le Mal.

L'expression « 9/11 » est apparue très rapidement dans le langage puisqu'on la trouve par exemple dès le 12 septembre dans le nom de la collecte de solidarité mise en place par le *New York Times* pour les victimes des attaques. À la fin de l'année 2001, « 9/11 » était élue « expression de l'année » par l'*American Dialect Society*⁵⁶³. Elle s'est donc assez rapidement installée dans le lexique américain au point de devenir, selon William Safire, un « *mème* », à savoir une « unité d'information culturelle qui s'échange au sein de la société »⁵⁶⁴. Elle apparaît dans les discours présidentiels pour la première fois en décembre 2001 et fait, depuis lors, partie intégrante de la rhétorique présidentielle, avec une utilisation massive à la fois chez George W. Bush et chez Barack Obama, ce qui atteste de son importance et de sa permanence⁵⁶⁵.

Pour Coe *et al.*, c'est devenu un « objet organisateur » (« *organizing object* ») du monde, à savoir un objet conçu en termes de morale (de Bien et de Mal) qui fournit une signification fondatrice, à l'instar du communisme pour la guerre froide⁵⁶⁶. Par sa dimension sacrée et la structure binaire qu'il sous-entend, le récit des attaques du 11 septembre 2001, au-delà même de la formule « 9/11 », semble bien posséder les caractéristiques d'un mythe fondateur. Le statut mythique du 11 septembre irait alors bien au-delà de la rhétorique

⁵⁵⁹ George Lakoff, « Metaphors of Terror : the Power of Images », *TheseTimes.com*, 29 oct. 2001

⁵⁶⁰ Jackson, *op. cit.*, p.396

⁵⁶¹ Stewart Croft, *Culture, Crisis And America's War on Terror*, 2006, Cambridge University Press, p.87

⁵⁶² Ivie, *Democracy ...*, *op. cit.*, p.150

⁵⁶³ « *The New York Times 9/11 Neediest Fund* », cité dans Jack Rosenthal, « 9/11 », *The New York Times*, 1er septembre 2002, *The American Dialect Society*, disponible sur : http://www.americandialect.org/2001_words_of_the_year. [Date de consultation : 01-03-2014]

⁵⁶⁴ William Safire, « Redact This », *The New York Times Magazine*, Sept. 9, 2007. A noter que le mot « *mème* » ne doit pas être confondu avec le mot « *même* ». Il s'agit d'un terme que l'on retrouve parfois en français mais qui provient de l'anglais et correspond à l'association de « *gene* » et du grec « *mimesis* » et a été inventé par le biologiste Richard Dawkins. Voir Richard Dawkins, *The Selfish Gene*, 1976, Oxford University Press.

⁵⁶⁵ L'expression « 9/11 » apparaît dans plus de 675 discours depuis décembre 2001, dont 325 fois chez George W. Bush et 350 fois chez Barack Obama, si l'on se base sur les données de *The American Presidency Project*.

⁵⁶⁶ Coe, *et al.*, « No Shades of Gray: The Binary Discourse of George W. Bush and an Echoing Press », *Journal of Communication*, 2004, Vol. 54, N°2, p.235

présidentielle et le président n'en serait pas à l'origine, ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas contribué au processus de mythification, ou qu'il ne l'ait pas accentué en présentant par exemple les attaques comme un acte de guerre plutôt que comme un crime, et en intensifiant l'interprétation binaire d'événements complexes. N'oublions pas en effet que les actes fondateurs américains sont historiquement toujours liés à des moments de grande violence, au-delà de ce que la métaphore criminelle peut offrir.

Un acte de guerre ?

Au soir même du 11 septembre 2001, dans un discours à la nation, le président appelle à l'unité du pays afin de « gagner la guerre contre le terrorisme » (11-09-2001c)⁵⁶⁷. D'après plusieurs témoignages rapportés par Robert Schlesinger, une première version de ce discours contenait un passage bien plus explicite qui déclarait qu'il ne s'agissait « pas d'un acte de terrorisme mais d'un acte de guerre », mais le président, considérant que sa mission était à ce moment-là de rassurer les Américains, a demandé à sa conseillère spéciale Karen Hughes de le retirer, malgré l'insistance de certains de ses conseillers comme Michael Gerson et Dan Bartlett⁵⁶⁸. Quoi qu'il soit, dès le 14 septembre, la métaphore de la guerre réapparaît de manière explicite : « on nous fait la guerre », déclare alors le président, (14-09-2001a)⁵⁶⁹. Le lendemain, il affirme, de façon encore plus formelle, qu'« une guerre est déclarée à l'Amérique » et qu'il s'agit bien d'un « acte de guerre » (« *an act of war* ») (15-09-2001)⁵⁷⁰. Ces expressions ne sont pas neutres, non seulement parce qu'elles éliminent toute autre interprétation, comme celle d'un crime par exemple, mais aussi parce qu'elles formalisent ces attaques comme un « *casus belli* », à savoir un acte qui justifie la guerre selon la théorie de la « guerre juste ». Ces expressions seront répétées de nombreuses fois dans les jours et semaines qui suivent. (16-09-2001, 17-09-2001a, 19-09-2001, 20-09-2001, 25-09-2001)⁵⁷¹. Le 18 septembre, le Congrès vote la Loi sur les pouvoirs de guerre (« *War Power Resolution* ») autorisant le chef de l'exécutif à faire usage de « toute force nécessaire et appropriée » mais, pour la première fois, une telle autorisation ne s'applique plus uniquement à des nations mais s'étend également à des « organisations et des personnes »⁵⁷². Ce même jour, lors de la visite du président Jacques Chirac, le président Bush

⁵⁶⁷ 11-09-2001c : *we stand together to win the war against terrorism*

⁵⁶⁸ « *This is not an act of terrorism. This is an act of war* », Schlesinger, *op. cit.*, p.458-9

⁵⁶⁹ 14-09-2001a : *War has been waged against us*

⁵⁷⁰ 15-09-2001 : *There has been an act of war declared upon America by terrorists [...] a group of barbarians have declared war on the American people [...] But these people have declared war on us*

⁵⁷¹ 16-09-2001 : *As I said yesterday, people have declared war on America [...] this war on terrorism is going to take a while, and the American people must be patient*, 17-09-2001 : *An act of war has been committed on this country*, 19-09-2001 : *...we're very aware that people have conducted an act of war on our country*, 20-09-2001 : *On September 11th, enemies of freedom committed an act of war against our country*, 25-09-2001 : *Two weeks ago there was an act of war declared on America*

⁵⁷² *Congress passed Public Law 107-40 (PDF), authorizing President George W. Bush to use all necessary and appropriate force against those nations, organizations, or persons he determines planned, authorized, committed, or aided the terrorist attacks that occurred on September 11, 2001, or harbored such organizations or persons, in order to prevent any future acts of international terrorism against the United States by such nations, organizations*

assure que le président français « comprend que nous sommes entrés dans un nouveau type de guerre. C'est une guerre contre ceux qui haïssent la liberté », ajoutant que ce « nouveau type de guerre [...] exige de la détermination et de la patience » (18-09-2001)⁵⁷³. Toutefois, tout en assurant que « *tout doit être mis en œuvre pour protéger ces valeurs essentielles qui sont celles de notre civilisation* », Jacques Chirac se montre réticent à utiliser le mot « guerre » : « *Je ne sais pas s'il faut utiliser le mot guerre* », stipule-t-il en effet⁵⁷⁴. L'hésitation du président français à employer le mot de « guerre » est assez révélatrice du fait qu'il ne s'agissait pas d'une métaphore qui allait de soi pour parler du terrorisme, même au lendemain des attentats⁵⁷⁵.

Selon certains chercheurs, comme Richard Jackson ou Stuart Croft, d'autres possibilités existaient effectivement, comme par exemple la construction d'un récit fondé sur la métaphore criminelle, à l'instar de celui adopté par l'Union Européenne⁵⁷⁶. Selon Croft, un tel récit n'aurait pas conduit à la guerre et aurait eu pour conséquences des actions de police⁵⁷⁷. George Lakoff note d'ailleurs que pendant quelques heures après la chute des tours du *World Trade Center*, des porte-paroles de l'administration Bush ont parlé de l'événement comme d'un « crime » et Colin Powell aurait même d'abord plaidé pour la métaphore criminelle au sein du gouvernement⁵⁷⁸. On peut se demander, à ce stade, si George W. Bush se distingue particulièrement de ses prédécesseurs dans son choix de parler d'attentats terroristes par le biais de métaphores de la guerre, ce qui pourrait nous aider à comprendre s'il s'agit là d'une tradition rhétorique, d'une rupture, voire d'un épiphénomène.

or persons. For the first time, "organizations and persons" are specified in a Congressional authorization to use force pursuant to the War Powers Resolution, rather than just nations. Source : *Library of Congress*. Disponible sur : ><https://www.loc.gov/law/help/war-powers.php><. [Date de consultation : 07-10-2015]. Le texte de la loi est également disponible sur : ><https://www.gpo.gov/fdsys/pkg/PLAW-107publ40/pdf/PLAW-107publ40.pdf><. [Date de consultation : 07-10-2015].

⁵⁷³ 18-09-2001: *President Chirac understands that we have entered a new type of war. It's a war against people who hate freedom [...] This is a new kind of war. This war will require determination and patience.*

⁵⁷⁴ Extrait de la retranscription des déclaration de Jacques Chirac accessible sur le site gouvernemental vie-publique.fr. Disponible sur : ><http://discours.vie-publique.fr/notices/017000207.html><. [Date de consultation : 07-10-2015]

⁵⁷⁵ Précisons que cette réticence est notée par un journaliste qui, dans un point de presse à l'issue de l'entretien entre Jacques Chirac et George W. Bush, pose la question suivante au président français : « *Monsieur le Président, il y a probablement plus de cinq mille morts, pourquoi votre réticence à admettre que ce soit une guerre ?* »/ Le président nie alors avoir eu la moindre réticence : « *Je n'ai jamais exprimé la moindre réticence. Je ne sais pas où vous avez trouvé cela* ». Puis lorsque le journaliste insiste en précisant : « *Vous avez dit que vous ne vouliez pas utiliser le mot guerre ?* », le président de la République se montre pour le moins ambigu sur son choix sémantique : « *Je ne veux pas faire de querelle sémantique. Je suis parfaitement conscient de ce qui s'est passé, naturellement, et, comme le disait tout à l'heure George Bush, parfaitement conscient qu'il s'agit d'un conflit, d'une guerre, appelez cela comme vous voulez, mais qu'il y a une action nouvelle, qui implique des moyens nouveaux pour lutter contre un mal nouveau et que nous devons bien terrasser* ». Extrait de la retranscription des échanges accessible sur le site gouvernemental vie-publique.fr.. Disponible sur : ><http://discours.vie-publique.fr/notices/017000208.html><. [Date de consultation : 07-10-2015]

⁵⁷⁶ Jackson, *op. cit.*, p.393

⁵⁷⁷ Croft, *op. cit.*, p.114

⁵⁷⁸ George Lakoff, *The Political Mind : a Cognitive Scientist's Guide to Your Brain and Its Politics*, 2008, Penguin, p. 125

La question du terrorisme.

Si le mot « terrorisme » trouve son origine dans la terreur de la Révolution française, il apparaît une première fois dans un discours présidentiel américain chez James Buchanan en 1858⁵⁷⁹, mais c'est en réalité au XX^e siècle qu'il ponctue la rhétorique des présidents, tour à tour pour parler des Nazis chez Franklin Roosevelt, ou de certains Juifs de Palestine chez Truman, des Russes chez Eisenhower, ou des Viêt-Cong chez Johnson⁵⁸⁰. Toutefois, selon le politologue Joseph H. Campos, le concept de terrorisme devient une préoccupation formelle du gouvernement américain seulement à partir de la présidence Nixon et l'établissement d'une « Commission de l'exécutif pour combattre le terrorisme » (« *Cabinet Committee to Combat Terrorism* »), à la suite du massacre aux Jeux olympiques de Munich en juillet 1972, puis il apparaît à nouveau au moment de la crise des otages en Iran sous l'administration de Jimmy Carter⁵⁸¹.

Dans les années quatre-vingt, du Moyen-Orient à l'Europe, les attentats, prises d'otages et détournements d'avion se multiplient et le terrorisme prend alors une place plus importante dans les discours présidentiels. L'analyse des discours de Ronald Reagan sur le terrorisme par Joseph Campos montre qu'il existe une certaine ambivalence sur la métaphore adoptée par le président à cette époque⁵⁸². Ainsi, dans un même discours, Ronald Reagan parle du terrorisme comme d'un « crime contre la communauté internationale », reconnaissant même qu'il est « symptomatique de problèmes plus larges » et qu'il faut « éradiquer les sources de frustrations et désespoir [...] qui nourrissent le terrorisme », tout en définissant également l'anti-terrorisme comme une « guerre contre le terrorisme »⁵⁸³. Si on peut y voir une approche métaphorique

⁵⁷⁹ « *Proclamation - Rebellion in the Territory of Utah* », 6 avril 1858. Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=68308&st=terrorism&st1=><. [Date de consultation : 07-10-2015].

⁵⁸⁰ Voir les discours suivants : Le terme « *terrorism* » apparaît dans les discours présidentiels une première fois dans un discours de James Buchanan au milieu du XIX^e James Buchanan, 6 avril 1858, *Proclamation Rebellion in the Territory of Utah*, mais c'est au cours du XX^e siècle qu'il est ensuite employé, notamment dans les discours suivants : Franklin D. Roosevelt, le 25 octobre 1941, *Statement Denouncing the Nazi Murder of French Hostages*, Harry S. Truman, le 23 juillet 1946, *Statement by the President Condemning Acts of Terrorism in Palestine*, Dwight D. Eisenhower, le 31 mai 1954, *Address at the Columbia University National Bicentennial Dinner, New York City*, Lyndon B. Johnson, le 18 mai 1964, *Special Message to the Congress Transmitting Request for Additional funds for Viet-Nam*. Disponibles sur le site *The American Presidency Project*, ><http://www.presidency.ucsb.edu/index.php><.

⁵⁸¹ Joseph H. Campos, *The State and Terrorism: National Security and the Mobilization of Power*, 2007, Ashgate, p.3. Voir également pour davantage de détails la page consacrée au « *Cabinet Committee to Combat Terrorism* » sur le site de la *Nixon Library*.

Disponible sur : ><https://nixonlibrary.gov/forresearchers/find/textual/central/subject/FG355.php><. [Date de consultation : 01-03-2014].

⁵⁸² Campos, *op. cit.*, p. 47-63

⁵⁸³ « *We must recognize that terrorism is symptomatic of larger problems. [...] We must attack the problem of terrorism as a crime against the international community [...] we must strive to eradicate the sources of frustration and despair that are the spawning places and nutrients of terrorism [...] our war against terrorism* », Ronald Reagan, *Message to the Congress Transmitting Proposed Legislation To Combat International Terrorism*, 26 avril 1984.

équivalente à la « guerre contre la drogue », l'utilisation de la terminologie guerrière pour parler du terrorisme se renforce sous Reagan qui évoque plusieurs fois l'idée d'une « nouvelle forme de guerre » (« *a new form of warfare* »), tout en présentant les terroristes comme des criminels qui agissent contre la loi⁵⁸⁴.

Chez George H. Bush, le terrorisme passe à nouveau au second plan et si le président aborde le sujet comme ses prédécesseurs sous l'angle d'une dichotomie entre Bien et Mal, notamment entre civilisation et sauvagerie, le terroriste est avant tout vu comme un criminel : « chaque nation et les Nations unies doivent envoyer un message clair aux hors-la-loi de ce monde », déclare-t-il devant les Nations unies, « le terrorisme est opposé à toutes les valeurs que le monde civilisé a en commun » (25-09-1989)⁵⁸⁵.

Les années Clinton voient une augmentation spectaculaire des attaques terroristes contre les États-Unis, y compris sur le sol américain. L'attentat d'Oklahoma City qui fit 168 morts et plus de 680 blessés en avril 1995 fut l'acte terroriste le plus meurtrier sur le sol américain jusqu'aux attentats de 2001, mais n'étant pas de la même nature que ceux du 11 septembre, puisqu'il était fomenté par Timothy McVeigh, un citoyen américain, il ne pouvait bien évidemment pas faire l'objet d'une métaphore de la guerre. « Ces gens sont des meurtriers, ils sont traités comme des meurtriers », annonce ainsi le président le jour même de l'attentat (19-04-1995)⁵⁸⁶. En revanche, l'attentat du *World Trade Center* de 1993 est d'une nature comparable à ceux du 11 septembre, même si le mode opératoire était différent. Selon le Bureau fédéral d'enquête (*Federal Bureau of Investigation, FBI*), il s'agissait également d'un attentat orchestré par Al-Qaïda et, bien qu'il ait échoué, puisque l'objectif était de faire exploser une bombe dans le parking de la Tour nord pour que celle-ci s'effondre sur la Tour sud et fasse des milliers de morts, il a toutefois fait des victimes. Il s'est avéré plus tard, selon les mots même du F.B.I., que cet attentat était d'ailleurs « une répétition des attaques de 2001 »⁵⁸⁷. Bill Clinton n'évoque pourtant jamais la guerre quand il parle de l'attentat de 1993. Dans son discours devant les Nations unies, les terroristes sont présentés comme des « militants fanatiques [qui] avaient

Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=39829&st=&st1=#axzz1VkiznMgg><. [Date de consultation : 07-11-2015].

⁵⁸⁴ Voir les discours suivants de Ronald Reagan : *Remarks and a Question-and-Answer Session With Regional Editors and Broadcasters*, 11 mars 1985, *Written Responses to Questions Submitted by Il Resto Del Carlino of Italy*, 27 mars 1985, *Interview With Lou Cannon, Dave Hoffman, and Lynn Downie of the Washington Post*, 1 avril 1985. Discours disponibles sur *The Presidency Project*, sur ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><. [Date de consultation : 20-01-2016].

⁵⁸⁵ 25-09-1989 : *Every nation and the United Nations must send the outlaws of the world a clear message [...] Terrorism of any kind is repugnant to all values that a civilized world holds in common.*

⁵⁸⁶ 19-04-1995 : *These people are killers, and they must be treated like killers*

⁵⁸⁷ « *The attack turned out to be something of a deadly dress rehearsal for 9/11; with the help of Yousef's uncle Khalid Sheikh Mohammed, al Qaeda would later return to realize Yousef's nightmarish vision* », cité dans « *FBI 100 First Strike: Global Terror in America* », *FBI.gov*, 2008.

Disponible sur >https://www.fbi.gov/news/stories/2008/february/tradebom_022608<. [Date de consultation : 07-10-2015].

également planifié d'attaquer ce même amphithéâtre de la paix », à savoir les Nations unies (27-09-1993)⁵⁸⁸. Lorsque le journaliste Dan Rather demande au président Clinton s'il a l'intention de contre-attaquer s'il se trouvait que les terroristes du *World Trade Center* étaient financés par l'Iran, Bill Clinton fait une réponse des plus circonspectes : « je ne veux pas spéculer sur qui se trouve derrière [cet attentat]. Cela serait une chose très dangereuse » (24-03-1993)⁵⁸⁹, une réponse qui tranche avec l'assurance que montre George W. Bush dans le lien qu'il fait entre Saddam Hussein et Al-Qaïda dans son discours sur l'état de l'Union de 2003⁵⁹⁰. Et l'année suivante, George W. Bush utilise précisément l'exemple de l'attentat de 1993 pour rejeter la métaphore criminelle et en faire l'illustration de l'inefficacité de la réponse judiciaire, une idée qu'il développe d'ailleurs assez longuement, comme le montre le passage suivant :

I know that some people question if America is really in a war at all. They view terrorism more as a crime, a problem to be solved mainly with law enforcement and indictments. After the World Trade Center was first attacked in 1993, some of the guilty were indicted and tried and convicted and sent to prison. But the matter was not settled. The terrorists were still training and plotting in other nations and drawing up more ambitious plans. After the chaos and carnage of September the 11th, it is not enough to serve our enemies with legal papers. The terrorists and their supporters declared war on the United States, and war is what they got.
State of the Union Message, 20 janvier 2004

Si deux présidents ont pu employer des métaphores très différentes, c'est aussi parce que le terrorisme est un concept fluide avec une grande variété de définitions, sans qu'aucune ne fasse jamais véritablement consensus. Campos parle même d'une « idéologie malléable »⁵⁹¹. Déjà en 1937, la Société des Nations avait établi un projet de « convention pour la prévention et la répression du terrorisme » dans lequel elle définissait le terrorisme comme « *des faits criminels dirigés contre un État et dont le but ou la nature est de provoquer la terreur chez des personnalités déterminées, des groupes de personnes ou dans le public* », mais cette convention n'est jamais entrée en vigueur⁵⁹². De nos jours, il existerait plus d'une centaine de définitions du terrorisme dans le monde, selon un rapport pour le parlement britannique de 2007, conduit par Lord Carlile of Berriew, l'un des plus grands experts en droit international conclut qu'il existe⁵⁹³. Une autre étude de l'Institut Max-Planck de droit public et international comparé de 2011 arrive à une conclusion similaire et conclut que les définitions utilisées dans le droit

⁵⁸⁸ 27-09-1993 : *And terrorism, which has taken so many innocent lives, assumes a horrifying immediacy for us here when militant fanatics bombed the World Trade Center and planned to attack even this very hall of peace.*

⁵⁸⁹ 24-03-1993 : Dan Rather : *If it is proven that Iranian-sponsored terrorists had anything to do with the World Trade Center bombing, would you be prepared to retaliate? The President :... I don't want to speculate about who was behind it until I know. That would be a very dangerous thing to do.*

⁵⁹⁰ 28-01-2003 : *Evidence from intelligence sources, secret communications, and statements by people now in custody reveal that Saddam Hussein aids and protects terrorists, including members of al Qaeda*

⁵⁹¹ Campos, *op. cit.*, p.104

⁵⁹² Texte de la Convention pour la prévention et la répression du terrorisme adoptée par 24 États membres de la Société des Nations le 16 novembre 1937 disponible sur la site de la Bibliothèque numérique mondiale : ><https://www.wdl.org/fr/item/11579/><. [Date de consultation : 07-10-2015].

⁵⁹³ Alexander Carlile, [Lord Carlile of Berriew], *The Definition of Terrorism A Report by Lord Carlile of Berriew Q.C., Presented to Parliament by the Secretary of State for the Home Department, by Command of Her Majesty, Mars 2007*, p.7

international comme dans les législations nationales contiennent des éléments subjectifs et objectifs. Parmi ces derniers il y a celui d'un « délit criminel d'une certaine gravité, principalement l'usage de violence physique contre les personnes »⁵⁹⁴. Enfin, ajoutons que les résolutions adoptées par l'Assemblée générale des Nations unies concernant la lutte contre le terrorisme se basent depuis 1994 sur une définition assez large du terrorisme considéré comme des « *actes criminels qui, à des fins politiques, sont conçus ou calculés pour provoquer la terreur dans la population, un groupe de personnes ou chez des individus quels que soient les motifs de nature politique, philosophique, idéologique, raciale, ethnique, religieuse ou autre invoqués pour les justifier* »⁵⁹⁵. Ce qui ressort de toutes ces définitions, aussi larges et différentes soient-elles, c'est que le terrorisme est en tout cas avant tout conçu comme une affaire criminelle, et pas comme un acte de guerre, et d'ailleurs le mot « guerre » n'apparaît dans aucune de ces définitions.

En présentant l'attaque terroriste du 11 septembre 2001 comme un acte de guerre, George W. Bush propose une définition du terrorisme qui se démarque donc de celles communément utilisées par le droit international et cela est possible en partie parce qu'il n'existe pas de consensus international préalable. Ce n'est d'ailleurs pas la nature des attaques, puisque les fomentateurs des attentats de 1993 et de 2001 étaient les mêmes, mais le mode opératoire, le nombre de victimes, l'ampleur des attaques et surtout le traumatisme de l'événement qui expliquent pour partie que la métaphore guerrière apparaisse comme naturelle et incontestable, et rendent également crédible l'analogie de *Pearl Harbor*.

L'hypothèse que l'utilisation de la métaphore de la guerre pour parler du terrorisme est uniquement le fruit de l'idéologie des néo-conservateurs qui gravitaient dans l'entourage de George W. Bush n'est pas entièrement satisfaisante. N'oublions pas en effet que c'est une métaphore qui apparaît déjà chez Ronald Reagan et surtout qu'elle a continué, bien que dans une moindre mesure, d'être utilisé par Barack Obama. « Nous sommes bien en guerre avec Al-Qaïda » dit-ce dernier dès 2009⁵⁹⁶. Il serait sans doute plus juste de dire, selon les mots du politologue Zaki Laïdi, que le 11 septembre fut tout au plus « *raccordé à une vision du monde préexistante chez les néo-conservateurs américains* »⁵⁹⁷. Comme le remarque Robert Ivie, on peut sans doute comprendre que la métaphore du crime ait pu sembler inadéquate à exprimer

⁵⁹⁴ Christian Walter, « Defining Terrorism in National and International Law », *Max Planck Institute for Comparative Public Law and International Law*, 2011, p.21

⁵⁹⁵ « Mesures visant à éliminer le terrorisme international », Résolution adoptée par l'Assemblée générale le 16 décembre 2013, Nations unies.

Disponible sur : >http://www.un.org/fr/documents/view_doc.asp?symbol=A/RES/68/119< . [Date de consultation : 07-10-2015].

⁵⁹⁶ 21-05-2009 : *We are indeed at war with al Qaeda*

⁵⁹⁷ Laïdi, *op. cit.*, p.40

l'immensité du traumatisme des attaques du 11 septembre 2001⁵⁹⁸. Il ne s'agit pas uniquement d'une simple manipulation idéologique, et d'ailleurs, comme le rappelle Jackson, jusqu'à ce jour, peu d'hommes politiques américains d'envergure nationale ont défendu publiquement l'idée que le terrorisme puisse être une menace mineure ou bien que les États-Unis aient sur-réagi, ou encore que les terroristes s'opposent à la politique américaine plutôt qu'à ses valeurs⁵⁹⁹. Pas question non plus de voir dans « *la présence militaire américaine dans le golfe Persique le facteur pivot ayant conduit au 11 septembre* »⁶⁰⁰ car cela aurait remis en cause l'innocence de l'Amérique.

Notre hypothèse est que le discours de guerre est l'expression rhétorique ultime de la puissance et que son utilisation a permis de compenser le sentiment d'impuissance engendré par le traumatisme des attentats du 11 septembre 2001. En donnant par ailleurs une signification morale et religieuse à ces événements, notamment par un discours religieux prophétique, George W. Bush a puisé dans les mythes nationaux de vertu et de puissance pour former un récit qui répondait aux désirs de tout un peuple à un moment particulier de son histoire. Si d'autres choix étaient effectivement possibles, ce récit était en tout cas cohérent avec un lieu et un moment. Il ne s'agit pas pour autant de considérer ce récit comme neutre. N'oublions pas en effet qu'il a favorisé l'acceptation de la création du département de la Sécurité intérieure des États-Unis (« *DHS, Department of Homeland Security* »), la réorganisation des services de sécurité, le vote des lois Patriot (« *USA Patriot Act, Uniting and Strengthening America by Providing Appropriate Tools to Intercept and Obstruct Terrorism* ») et la remise en cause de certaines normes et de certains principes de liberté. En cela, il se rapproche du récit de guerre froide qui rationalisait lui aussi des pratiques identiques de limites de la liberté en mettant en valeur à la fois les menaces et une vision hautement morale du monde autour de l'objet organisateur du communisme⁶⁰¹. Malgré ces similitudes, il s'agit pourtant bien d'un nouveau récit qui a comme point de départ le 11 septembre 2001.

Une guerre totale ?

En politique étrangère, la conséquence logique de présenter les attentats du 11 septembre 2001 comme un « acte de guerre » est la construction d'un nouveau récit de guerre. Celui-ci est fondé sur l'idée d'une guerre totale, défini par la « guerre contre la terreur » et renforcé quelques mois plus tard par les principes de « guerre préventive ».

⁵⁹⁸ Ivie, *Democracy...*, *op. cit.*, p.150

⁵⁹⁹ Jackson, *op. cit.*, p.397

⁶⁰⁰ Robert A. Pape, *Dying to Suicide. The Strategic Logic of Suicide Terrorism*, 2006, Random House, cité dans Laïdi, *op. cit.*, p.150

⁶⁰¹ M. Cox, « Empire, Imperialism and the Bush doctrine », *Review of International Studies*, 2004, N° 30, Vol.4, p.585-608, cité dans Jackson, *op. cit.*, p.394

La « guerre contre la terreur ».

Contre toute attente, ce n'est pas George W. Bush qui a été le premier président américain à parler de « guerre contre la terreur », mais Bill Clinton. Dans un échange avec des étudiants à Tel Aviv en compagnie du Premier Ministre israélien Shimon Peres en mars 1996, le président Clinton déclare en effet vouloir intensifier « notre guerre contre la terreur » et que « l'Amérique sera à vos côtés dans la recherche de la paix et dans la guerre contre la terreur » (14-03-1996)⁶⁰². Toutefois, c'est, à notre connaissance, le seul exemple de l'emploi de cette expression par un président américain avant George W. Bush et il n'a jamais été fait l'objet d'une doctrine ou d'un développement particulier par Clinton. Du reste, au lendemain des attaques du 11 septembre 2001, George W. Bush parle simplement d'une « guerre contre le terrorisme » (13-09-2001, 16-09-2001, 18-09-2001)⁶⁰³. Ce n'est que le 20 septembre, dans un discours qui s'est avéré définir sa présidence sur bien des points, que le président parle pour la première fois de « notre guerre contre la terreur », une guerre qui « commence avec Al-Qaïda mais ne se termine pas là » et qui « ne se finira pas jusqu'à ce que tous les groupes terroristes de portée mondiale soient trouvés, stoppés et vaincus » (20-09-2001)⁶⁰⁴. Pourquoi ce glissement sémantique de « terrorisme » vers « terreur » ?

Tout d'abord on peut remarquer que si la notion de terrorisme est ambiguë, celle de « terreur » l'est encore davantage. Pour Joseph Campos, le terme « terreur » entretient la confusion entre l'acteur, l'action et l'effet⁶⁰⁵. Le linguiste George Lakoff note également que la « terreur » est un nom qui ne nomme pas une nation ou même un peuple, mais une émotion et les actes qui l'ont produite et qu'en outre, le mot inclut la menace de l'action et non pas juste l'action elle-même. Son utilisation active une réaction de peur qui peut induire le besoin d'un leader fort qui offre une protection⁶⁰⁶. Lakoff conclut qu'une « guerre contre la terreur » ne peut qu'être métaphorique : la terreur ne pouvant être détruite par des armes ou un traité de paix, une guerre contre la terreur n'a donc pas de fin⁶⁰⁷. Le linguiste Geoffrey Numberg note de son côté que le choix prédominant de l'expression « *war on terror* » plutôt que « *war against terror* » renforce le caractère abstrait de cette guerre, et la préposition « *on* » serait d'ailleurs davantage employée que « *against* » en anglais pour parler des guerres métaphoriques que dans

⁶⁰² 14-03-1996: ...intensify our war on terror. America stands with you in the pursuit of peace and in the war on terror

⁶⁰³ 13-09-2001 : ...a real war on terrorism..., 16-09-2001 : ...war on terrorism, 18-09-2001 : ... the first phase in the war on terrorism

⁶⁰⁴ 20-09-2001 : Our war on terror begins with Al Qaida, but it does not end there. It will not end until every terrorist group of global reach has been found, stopped, and defeated

⁶⁰⁵ Campos, *op. cit.*, p.106

⁶⁰⁶ George Lakoff, *The Political Mind : a Cognitive Scientist's Guide to Your Brain and Its Politics*, 2008, Penguin, p.125; ---, « War on Terror, Rest in Peace », *AlterNet*, 31 juillet 2005, « Five Years After 9/11: Drop the War Metaphor », *Huffington Post*, 11 septembre 2006.

⁶⁰⁷ Lakoff, « War on Terror... », *op. cit.*

lesquelles il n'y a pas d'attente de victoire totale⁶⁰⁸. Quoi qu'il en soit, dire que « la guerre se finira quand tous les terroristes de portée mondiale seront vaincus » équivaut de toute façon à parler d'une guerre sans fin. D'ailleurs le président lui-même tient à affirmer que c'est une guerre d'un genre nouveau et bien différent des guerres récentes : « Cette guerre ne sera pas comme la guerre contre l'Irak », prévient-t-il, « avec une libération décisive de territoire et une conclusion rapide. Ça ne ressemblera pas à la guerre aérienne au Kosovo il y a deux ans, dans laquelle aucune troupe au sol n'a été utilisée et pas un Américain n'a été perdu au combat » (20-09-2001)⁶⁰⁹. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2002, il se félicite de « gagner la guerre contre la terreur » mais avertit également à nouveau que « loin de se terminer ici, notre guerre contre la terreur ne fait que commencer », un avertissement qu'il répète dans le même discours (29-01-2002)⁶¹⁰. L'année suivante, il parle de « notre guerre contre la terreur » comme d'un « concours de volonté dans lequel la persévérance est le pouvoir » (28-01-2003)⁶¹¹ et en septembre 2003, il reprend ce qu'il avait dit « au Congrès et au pays il y a deux ans : que la guerre contre la terreur serait une guerre longue (« *a lengthy war* »), et un genre de guerre différent » (07-09-2003)⁶¹². Enfin en 2007, dans une sorte de vision testamentaire, il voit dans « la guerre contre la terreur que nous menons aujourd'hui [...] une lutte générationnelle qui continuera bien après que vous et moi ayons passé nos responsabilités à d'autres » (23-01-2007)⁶¹³. En réalité, ce dont parle George W. Bush, c'est donc bien d'un état de guerre permanent.

En outre, le caractère abstrait de cette guerre est renforcé par un langage souvent métaphorique qui est l'une des caractéristiques de la rhétorique présidentielle de George W. Bush : il ne s'agit ainsi pas de l'Amérique contre des terroristes mais d'une guerre entre « la liberté et la peur » (20-09-2001) et entre « les forces de la terreur » et « l'élan de la liberté », ce dernier ne pouvant bien évidemment pas être arrêté (29-01-2002)⁶¹⁴. Soutenir la liberté, c'est lutter contre la terreur puisque « partout où la liberté s'installe, la terreur bat en retraite » (07-09-2003)⁶¹⁵. Les terroristes sont « les ennemis de la liberté [qui] ont commis un acte de guerre contre notre pays le 11 septembre » (20-09-2001)⁶¹⁶. Le résultat est un nouveau « monde dans

⁶⁰⁸ Numberg, *op. cit.*

⁶⁰⁹ 20-09-2001 : *This war will not be like the war against Iraq a decade ago, with a decisive liberation of territory and a swift conclusion. It will not look like the air war above Kosovo 2 years ago, where no ground troops were used and not a single American was lost in combat*

⁶¹⁰ 29-01-2002 : *... we are winning the war on terror. [...] far from ending there, our war against terror is only beginning [...] Our war on terror is well begun, but it is only begun*

⁶¹¹ 28-01-2003 : *Our war against terror is a contest of will in which perseverance is power*

⁶¹² 07-09-2003 : *Two years ago, I told the Congress and the country that the war on terror would be a lengthy war, a different kind of war*

⁶¹³ 23-01-2007 : *The war on terror we fight today is a generational struggle that will continue long after you and I have turned our duties over to others*

⁶¹⁴ 29-01-2002 : *...we will demonstrate that the forces of terror cannot stop the momentum of freedom*

⁶¹⁵ 07-09-2003 : *Everywhere that freedom takes hold, terror will retreat*

⁶¹⁶ 20-09-2001 : *On September 11th, enemies of freedom committed an act of war against our country*

lequel la liberté elle-même est attaquée » (20-09-2001)⁶¹⁷. Rappelons que, quelques heures après les attaques, depuis la base de l'armée de l'air de Barksdale, en Louisiane, George W. Bush a commencé sa courte déclaration en disant que « la liberté elle-même [avait] été attaquée ce matin » (11-09-2001b)⁶¹⁸. La première opération militaire sur le terrain de la guerre contre la terreur a lieu en Afghanistan et s'appelle de façon très révélatrice « Opération Liberté Immuable », que le président annonce le 7 octobre 2001, en ajoutant que « nous défendons non seulement nos précieuses libertés mais aussi la liberté de tout le monde à vivre et élever leurs enfants n'importe où » (07-10-2001a)⁶¹⁹. Bien entendu, tout cela fait parti du récit plus large de la lutte entre le Bien et le Mal que nous avons déjà abordé dans notre première partie. Ainsi la guerre contre la terreur n'est qu'un avatar d'autres luttes. Les ennemis, dans cette guerre, sont les « héritiers de toutes les idéologies meurtrières du XX^e siècle » qui « suivent le chemin du fascisme, du nazisme et du totalitarisme » (20-09-2001)⁶²⁰. Jason A. Edwards souligne le manque de précision du combat idéologique que mènent les États-Unis, notamment en comparaison avec la guerre froide, avec un manque de définition de ce que serait l'« Islamo fascisme »⁶²¹. Du point de vue de la structure narrative, le nouveau récit proposé par Bush est la suite du récit de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide. En faisant le lien avec un passé qui a donné lieu à un récit à la structure binaire dans lequel les lignes morales étaient clairement établies, George W. Bush peut aussi reprendre à son compte cette vision dichotomique et dire aux nations du monde qu'elles sont « soit avec nous, soit avec les terroristes » (20-09-2001)⁶²².

C'est le caractère métaphorique de la « guerre contre la terreur » qui la rend politiquement plus opportune que la « guerre contre le terrorisme » car elle permet d'élargir le champ des possibilités de guerre. Au-delà des « nations qui continuent d'abriter et soutenir des terroristes », (20-09-2001)⁶²³, les États-Unis peuvent ainsi considérer comme hostile tout régime lié à la « terreur », sans qu'aucun rapport ne soit formellement établi avec les attaques du 11 septembre. C'est ce qui permet à George W. Bush de parler de l'« axe du Mal » sans qu'aucun des pays cité n'ait pourtant le moindre lien avec les attentats du 11 septembre. Ainsi, sans avoir jamais apporté de preuve d'une quelconque corrélation entre Saddam Hussein et Al-Qaïda, George W. Bush entretient l'ambiguïté entre « terreur et « terrorisme » : le régime est accusé d'avoir « abrité et soutenu des terroristes » mais aussi de chercher à posséder « un arsenal de

⁶¹⁷ 20-09-2001 : *...a world where where freedom itself is under attack*

⁶¹⁸ 11-09-2001b : *Freedom, itself, was attacked this morning*

⁶¹⁹ 07-10-2001a : *The name of today's military operation is Enduring Freedom. We defend not only our precious freedoms but also the freedom of people everywhere to live and raise their children free from fear*

⁶²⁰ 20-09-2001 : *They are the heirs of all the murderous ideologies of the 20th century. [...] they follow in the path of fascism and nazism and totalitarianism*

⁶²¹ Edwards, *Navigating*, op. cit., p.164

⁶²² 20-09-2001 : *Either you are with us, or you are with the terrorists*

⁶²³ 20-09-2001 : *From this day forward, any nation that continues to harbor or support terrorism will be regarded by the United States as a hostile regime*

terreur », de « développer des armes de terreur » et de « pratiquer la terreur contre son peuple » (07-10-2002)⁶²⁴. De même l'Iran « poursuit de façon agressive [son programme] d'armes de destruction massive ; exporte la terreur, pendant qu'une minorité non-élue étouffe l'espoir de libertés des Iraniens » (29-01-2002, 28-01-2003)⁶²⁵. À cela s'ajoute bien entendu l'effet produit par l'idée que Saddam Hussein cherche à acheter des « quantités importantes d'uranium en Afrique », et même si ces allégations se sont révélées infondées par la suite⁶²⁶, la vision qu'offre George Bush ne peut que susciter la peur, voire la terreur chez les Américains : « Imaginez les 19 pirates de l'air [...] », dit-il, « cette fois armés par Saddam Hussein. Il ne faudrait qu'une fiole, une boîte, qu'une caisse glissée dans le pays pour conduire à un jour d'horreur comme nous n'avons jamais connu » (28-01-2003)⁶²⁷. Après l'invasion de l'Irak, c'est l'Iran qui « demeure l'État principal qui sponsorise la terreur dans le monde, et continue [son programme] d'armes destructions nucléaires tout en privant son peuple de la liberté qu'il cherche et mérite » (02-02-2005)⁶²⁸. Que ce soit dans le cas de l'Irak ou de l'Iran, le président fait donc volontairement l'amalgame entre les menaces extérieures qui peuvent produire la terreur jusqu'en Amérique, et l'oppression contre les libertés internes qui font de ces pays des régimes de terreur. Il n'y a plus besoin de prouver un quelconque lien avec Al-Qaïda ou avec les attaques du 11 septembre, car la justification de la guerre s'appuie non pas sur un argumentaire raisonné, fondé sur la théorie de guerre juste, comme le faisait George H. Bush au moment la guerre du Golfe, mais sur une approche morale, émotionnelle, et religieuse, comme la pastorale de la peur l'illustre, que seule l'expression « guerre contre la terreur » permettait.

La guerre préventive.

C'est également l'aspect finalement abstrait et en tout cas hautement métaphorique de « la guerre contre la terreur » qui a permis la mise en place de la doctrine de « guerre préventive ». Or cette doctrine repose également, en partie du moins, sur des analogies de guerre froide : la prolifération des armes de destruction massive, la peur du champignon atomique et le retour de l'endiguement, non plus par un blocus mais par une guerre.

C'est au nom de la sécurité que le président demande aux Américains d'être « tournés vers l'avenir, déterminés et prêts pour une action « préemptive » quand il est nécessaire de

⁶²⁴ 07-10-2002 : *...its drive toward an arsenal of terror [...] It has given shelter and support to terrorism and practices terror against its own people [...] Iraq developing weapons of terror*

⁶²⁵ 29-01-2002 : *Iran aggressively pursues these weapons and exports terror, while an unelected few repress the Iranian people's hope for freedom*, 28-01-2003 : *In Iran, we continue to see a Government that represses its people, pursues weapons of mass destruction, and supports terror*

⁶²⁶ Schlesinger, *op. cit.*, p.484-5

⁶²⁷ 28-01-2003 : *Saddam Hussein recently sought significant quantities of uranium from Africa [...] Imagine those 19 hijackers [...] this time armed by Saddam Hussein. It would take one vial, one canister, one crate slipped into this country to bring a day of horror like none we have ever know.*

⁶²⁸ 02-02-2005 : *Today, Iran remains the world's primary state sponsor of terror, pursuing nuclear weapons while depriving its people of the freedom they seek and deserve*

défendre notre liberté et de défendre nos vies » (01-06-2002)⁶²⁹. Nous choisissons le néologisme « préemptive » pour traduire « *preemptive war* » afin de marquer la distinction qui existe en anglais entre « *preventive* » et « *preemptive* », et qui, bien que difficile à rendre en français, est essentielle à une bonne compréhension du concept⁶³⁰. Andrew Fiala rappelle que les guerres « préemptives » sont depuis longtemps moralement acceptables, y compris à l'intérieur de la théorie de la guerre juste. Elles sont globalement définies comme des actes d'auto-défense quand il y a une « menace imminente et considérable » (« *imminent and overwhelming* »)⁶³¹. Au contraire, la guerre dite « préventive » consiste à faire la guerre pour éliminer un danger qui *pourrait* constituer une menace. Elle a été rejetée par la morale occidentale pendant des siècles, comme le souligne Andrew Bacevich⁶³². Du reste, Harry Truman parlait de la « guerre préventive » comme de « l'arme des dictateurs, et pas des pays démocratiques libres », tandis qu'Eisenhower l'associait à Hitler, et Kennedy à la propagande russe⁶³³. Il n'est donc pas étonnant que George W. Bush parle de « guerre préemptive » dans son discours à West Point en juin 2002. C'est ce discours, dont nous avons déjà précédemment cité de larges extraits, qui établit la politique de guerre « préemptive » de George W. Bush. Il est d'ailleurs cité dans l'introduction du rapport sur la stratégie de sécurité nationale des États-Unis de 2002 (« *National Security Strategy* », NSS), ce qui illustre bien son importance⁶³⁴. Toutefois, la définition qu'il donne à la « guerre préemptive » la rapproche fortement de la « guerre préventive », même si le terme n'est pas utilisé.

L'idée de « guerre préemptive » n'est pas nouvelle : elle est par exemple employée par le président Clinton pour justifier les frappes contre l'Irak en 1998 après le refus de Saddam Hussein de coopérer avec les inspecteurs de l'UNSCOM : « Si Saddam défie le monde et que nous ne réagissons pas, nous ferons face à une plus grande menace dans l'avenir. [...] nous

⁶²⁹ 01-06-2002 : *And our security will require all Americans to be forward-looking and resolute, to be ready for preemptive action when necessary to defend our liberty and to defend our lives*

⁶³⁰ On retrouve toutefois l'expression « préemptive » dans un certain nombre d'articles en français de chercheurs comme l'attestent les exemples suivants: Alia Al Jiboury, « Guerre Préventive /Guerre préemptive », *Irénées.net*, novembre 2006. Disponible sur : >http://www.irenees.net/bdf_fiche-notions-175_fr.html< ; Stephen M. Walt, « La guerre préventive : une stratégie illogique », *Diplomatie.fr*, 2006. Disponible sur : ><http://millercenter.org/president/biography/clinton-foreign-affairs>< ; Karl-Heinz Kamp, « La défense préemptive : une nouvelle réalité politique », *Revue militaire canadienne* (RMC), 2005, ><http://www.journal.forces.gc.ca/vo6/no2/views-vues-fra.asp><. [Date de consultation : 20-11-2015].

⁶³¹ Fiala, *op. cit.*, p.81-2

⁶³² Bacevich, *The Limits of Power, op. cit.*, p.163

⁶³³ *We do not believe in aggressive or preventive war. Such war is the weapon of dictators, not of free democratic countries like the United States*, 01-09-1950, Radio and Television Report to the American People on the Situation in Korea, *All of us have heard this term "preventive war" since the earliest days of Hitler*, 11-08-1954, The President's News Conference, *It is discouraging to think that their leaders may actually believe what their propagandists write [...]* a very real threat of a preventive war being unleashed by American imperialists against the Soviet Union, 10-06-1963, Commencement Address at American University in Washington. Discours disponibles sur *The Presidency Project*, sur ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><. [Date de consultation : 20-01-2016].

⁶³⁴ Document disponible sur le site : ><http://nssarchive.us/national-security-strategy-2002/><. [Date de consultation : 03-01-2014], cite dans Fiala, *op. cit.*, p. 60

agissons aujourd'hui, il est moins probable que nous faisons face à cette menace dans l'avenir » déclare-t-il (16-12-1998)⁶³⁵. Si Clinton parle bien d'une menace plus grande *à venir*, les frappes aériennes qu'il annonce sont toutefois le résultat d'une action particulière et passée de Saddam Hussein puisque six semaines auparavant celui-ci avait annoncé ne plus vouloir coopérer avec les inspecteurs, et qu'il y avait eu un vote du Conseil de sécurité le condamnant. Ce qui différencie la rhétorique de George W. Bush, c'est qu'il redéfinit la guerre comme une action nécessaire *avant que* la menace ne se matérialise (01-06-2002)⁶³⁶. C'est ce que Fiala appelle la « préemption réformée »⁶³⁷. C'est ainsi qu'il faut comprendre la demande du président aux Américains d'être tournés vers l'avenir (« *forward-looking* »). On retrouve l'idée d'une redéfinition du sens de la « guerre préemptive » dans le document de la NSS qui précise que « nous devons adapter le concept de menace imminente aux capacités et objectifs d'aujourd'hui ». C'est également par la redéfinition de la sécurité que la « guerre préemptive » prend un nouveau sens avec George W. Bush : « toutes les nations qui optent pour l'agression et la terreur paieront le prix. », déclare-t-il encore, « nous ne laisserons pas la sécurité de l'Amérique et la paix de la planète à la merci de quelques terroristes et tyrans fous » (01-06-2002)⁶³⁸. Clairement, le danger n'est plus lié à une menace spécifique, et donc imminente, ni à l'action d'adversaires potentiels mais à leur nature puisque tout tyran est susceptible de représenter un danger. De façon plus précise encore, dans son discours sur l'état de l'Union de 2003, le président rejette clairement l'idée traditionnelle d'une « menace imminente ». Il dit ainsi : « Certains ont dit que nous ne devons pas agir avant que la menace ne soit imminente. Depuis quand les terroristes et les tyrans ont-ils annoncé leurs intentions et mis une annonce avant de frapper ? » (28-01-2003)⁶³⁹.

Le discours annonçant le début de la guerre en Irak, le 17 mars 2003, marque la fin du glissement sémantique de « terrorisme » à « terreur » puisque George W. Bush ne mentionne pas une seule fois les attaques du 11 septembre. Il justifie la guerre par un « danger clair » mais dont l'imminence est loin d'être finalement immédiate puisqu'il motive sa décision par le besoin d'éliminer le danger « avant que le jour d'horreur ne puisse venir, avant qu'il ne soit trop tard pour agir » car « les risques d'inaction seraient encore plus grands. Dans un an, cinq ans, le pouvoir qu'aurait l'Irak de faire du mal à toutes les nations libres serait grandement

⁶³⁵ 16-12-1998 : *If Saddam defies the world and we fail to respond, we will face a far greater threat in the future. [...] we are acting today, it is less likely that we will face these dangers in the future*

⁶³⁶ 01-06-2002 : *If we wait for threats to fully materialize, we will have waited too long*

⁶³⁷ Fiala, *op. cit.*, p.83

⁶³⁸ 01-06-2002 : *All nations that decide for aggression and terror will pay a price. We will not leave the safety of America and the peace of the planet at the mercy of a few mad terrorists and tyrants.*

⁶³⁹ 28-01-2003 : *Some have said we must not act until the threat is imminent. Since when have terrorists and tyrants announced their intentions, politely putting us on notice before they strike?*

multiplié » (17-03-2003)⁶⁴⁰. Clairement, le président parle d'un danger à moyen ou à long terme, et souligne en tout cas le flou des bornes temporelles qui cadrent sa doctrine de « guerre préventive ».

Pourtant, aucune arme de destruction massive digne de ce nom n'a jamais été trouvée et George W. Bush fait même de cet accablant état de fait l'objet d'une plaisanterie, dans une volonté d'autodérision, lors du traditionnel dîner de l'Association des correspondants de la Maison Blanche⁶⁴¹. Plus sérieusement, Andrew Fiala constate que le problème de la guerre préemptive telle qu'elle est définie par Bush, est qu'elle est fondée sur une estimation des renseignements qui implique beaucoup d'incertitude⁶⁴². Le résultat est, en fin de compte, une situation dans laquelle l'Irak devient, après l'invasion américaine, le point central de la guerre contre la terreur, alors qu'aucun terroriste du 11 septembre n'était irakien ou abrité par Saddam Hussein et que le régime lui-même n'avait aucun lien avec Al-Qaïda ou les attentats du 11 septembre. On peut lire avec une certaine distance ironique les déclarations de George W. Bush qui souligne en 2005 que l'Irak est « une ligne de front clé de la guerre contre la terreur », une interprétation qu'il justifie par les paroles même d'Oussama Ben Laden et Ayman al-Zawahiri dont il semble finalement partager, au moins, un point de vue (28-06-2005, 28-09-2005, 28-10-2005)⁶⁴³.

Une guerre juste?

De septembre 2001 à la fin de son second mandat George W. Bush n'a de cesse de répéter que le fondement de la guerre contre la terreur est une « cause juste » (20-09-2001, 11-10-2001a, 17-10-2001, 29-01-2002, 16-02-2002, 28-01-2003, 22-03-2003, 05-04-2003, 28-08-2007)⁶⁴⁴. Pourtant,

⁶⁴⁰ 17-03-2003: *The danger is clear [...] Before the day of horror can come, before it is too late to act, this danger will be removed [...] We are now acting because the risks of inaction would be far greater. In 1 year, or 5 years, the power of Iraq to inflict harm on all free nations would be multiplied many times over.*

⁶⁴¹ Tout en se mettant en scène dans des diapositives le montrant fouiller le Bureau ovale, George W. Bush dit en plaisantant : « ces armes de destruction massive doivent bien être quelque part [...] non, pas d'armes là [...] peut-être là-dessous ? ». 24-03-2004 : « *those weapons of mass destruction have got to be somewhere [...] nope, no weapons over there [...] maybe under here?* »

⁶⁴² Fiala, *op. cit.*, p.91

⁶⁴³ 28-06-2005 : *Some wonder whether Iraq is a central front in the war on terror. Among the terrorists, there is no debate. Hear the words of Usama bin Laden: "This third world war is raging" in Iraq, 28-09-2005 : After all, Iraq is a key battlefront in this war on terror, 28-10-2005 : In his recent letter, Zawahiri writes that Al Qaida views Iraq as, "the place for the greatest battle." The terrorists regard Iraq as the central front in their war against humanity, and we must recognize Iraq as the central front in our war against terror*

⁶⁴⁴ 20-09-2001 : *... the rightness of our cause, 11-10-2001a : Our cause is just and worthy of sacrifice, 17-10-2001 : Our cause is just. We will not tire. We will not falter, and my fellow Americans, we will not fail, 29-01-2002 : Our cause is just, 16-02-2002 : ...our cause is just, our cause is noble, and we will defeat the forces of terror, 28-01-2003 : If war is forced upon us, we will fight in a just cause and by just means, sparing, in every way we can, the innocent. And if war is forced upon us, we will fight with the full force and might of the United States military, and we will prevail, 22-03-2003 : Our cause is just : The security of the nations we serve and the peace of the world, 5-04-2003 : By our actions in this war, we serve a great and just cause, 28-08-2007 : It's a noble cause. It is a just cause. It is a necessary cause, 14-12-2008 : I am confident because our cause is just and freedom is universal.*

la doctrine Bush est en rupture avec les normes de la théorie traditionnelle de la guerre juste⁶⁴⁵. Tout d'abord parce que la cause de la guerre en Irak est avant tout liée aux armes de destruction massive, des armes qui se sont avérées inexistantes : « par nos actions, nous servons une grande et juste cause » assurait pourtant le président en 2003, « nous enlèverons les armes de destruction massive des mains des meurtriers de masse » (03-04-2003)⁶⁴⁶.

Bien entendu, les armes de destruction massive ne constituent pas la seule motivation pour la guerre puisque, dans sa rhétorique missionnaire, le président déclare que les Américains ont le devoir moral et même l'obligation religieuse de propager la démocratie, une cause qu'il développe particulièrement dans son second discours d'investiture. Si c'est une idée qui peut être moralement défendable, la question reste de savoir si cela peut justifier une guerre. Selon Andrew Fiala, la tradition de la guerre juste se focalise principalement sur la réponse à une agression manifeste afin de limiter les guerres à des guerres défensives⁶⁴⁷. Or la guerre contre la terreur est avant tout une guerre offensive, si l'on en croit le président qui précise bien que la « guerre contre la terreur ne sera pas gagnée sur la défensive » (01-06-2002)⁶⁴⁸.

Par ailleurs, rappelons-nous que le président utilise un langage précisément prophétique qui lie la « cause juste » à une victoire assurée : « nous gagnerons parce que notre cause est juste », un argument utilisé pour l'Irak comme pour l'Afghanistan mais qui se retourne contre George Bush avec l'enlisement de la guerre, même s'il avait assuré qu'elle serait longue et coûteuse (27-11-2003, 15-12-2008)⁶⁴⁹. De plus, la guerre en Irak semble violer le principe de proportionnalité précisément parce qu'il est difficile d'évaluer une menace avant même qu'elle ne se matérialise⁶⁵⁰. Enfin, la question de légitimité reste posée, car si le président obtient bien l'autorisation du Congrès pour la guerre en Irak le 02 novembre 2002, ce dernier est-il légalement compétent de faire une guerre dans de telles conditions sans un vote de Conseil de sécurité des Nations unies⁶⁵¹?

N'oublions pas enfin que plusieurs aspects de la guerre contre la terreur ont mis à mal certains principes du droit dans la guerre (« *jus in bello* »), y compris ceux garantis par les

⁶⁴⁵ Roger Stahl, « A Clockwork War: Rhetorics of Time in a Time of Terror », *Quarterly Journal of Speech*, 2008, Vol. 94, N°1, p.87

⁶⁴⁶ 03-04-2003 : *By our actions, we serve a great and just cause: We will remove weapons of mass destruction from the hands of mass murderers*

⁶⁴⁷ Fiala, *op. cit.*, p.126-7

⁶⁴⁸ 01-06-2002 : *Yet, the war on terror will not be won on the defensive*

⁶⁴⁹ 27-11-2003 : *We will prevail. We will win because our cause is just. We will win because we will stay on the offensive*, 15-12-2008 : *I am confident we will succeed in Afghanistan because our cause is just, our coalition and Afghan partners are determined*

⁶⁵⁰ Fiala, *op. cit.*, p.90

⁶⁵¹ Texte de la résolution du Congrès autorisant l'utilisation des forces armées américaines contre l'Irak disponible sur le site de la Maison-Blanche :

Disponible sur :

><https://web.archive.org/web/20021102072524/http://www.whitehouse.gov/news/releases/2002/10/20021002-2.html><. [Date de consultation : 20-01-2016].

Conventions de Genève de 1949 ou les Nations unies⁶⁵². Il y a en premier lieu la question de l'usage de la torture. Si George W. Bush rejette l'idée de torture : « je veux être absolument clair, » dit-il ainsi dans un discours sur la guerre contre la terreur en 2006, « les États-Unis ne torturent pas. Cela va contre nos lois, et contre nos valeurs. Je ne l'ai pas autorisée et je ne l'autoriserai pas » (06-09-2006)⁶⁵³. Pourtant, tout en « rejetant fermement le mot, 'torture' », dans une de ces dernières interviews en tant que président en janvier 2009, le président reconnaît que des « techniques d'interrogatoire renforcées ont été et sont nécessaires en de rares occasions pour obtenir des informations indispensables pour protéger les Américains [...] et je ne peux pas imaginer ce que ça serait d'être président sans ces outils à notre disposition et que nous capturons un meurtrier reconnu qui pourrait avoir eu un renseignement sur la prochaine attaque contre l'Amérique » (07-01-2009)⁶⁵⁴. Le président répond donc à un problème moral par la rhétorique de la peur, qui rappelle le scénario de la « *ticking time bombs* », ainsi que par une interprétation du droit par l'exécutif : « tout ce qu'a fait ce gouvernement a une base légale, sinon, nous ne l'aurions pas fait [...] tout ce que nous avons fait était en accord avec des experts de l'administration qui comprennent qu'utiliser ces techniques d'interrogatoire renforcées d'une façon qui permette d'obtenir des renseignements est nécessaire pour protéger les Américains dans le respect de la loi (07-01-2009)⁶⁵⁵.

Au problème de la torture, s'ajoute celui de la détention même des prisonniers sur la base de Guantanamo Bay, qui est, de l'aveu même du président « un sujet très compliqué » (09-08-2007)⁶⁵⁶, sans parler du scandale du traitement humiliant des prisonniers dans la prison d'Abu Ghraib qui, pour George W. Bush n'est que « la conduite honteuse de quelques soldats américains qui ont déshonoré et insulté nos valeurs », et qui n'est donc pas le résultat produit par un système (24-05-2004)⁶⁵⁷. L'une des solutions de l'administration Bush à la question légale du traitement des prisonniers a été de créer une nouvelle catégorie de prisonnier, les « ennemis

⁶⁵² Pour ce qui est de la torture, citons par exemple la *Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants* des Nations unies signée par les États-Unis en 1988 et ratifiée en 1994. Source : Nations unies. Disponible sur : https://treaties.un.org/Pages/ViewDetails.aspx?src=IND&mtdsg_no=IV-9&chapter=4&lang=en. [Date de consultation : 20-01-2016].

⁶⁵³ 06-09-2006 : *I want to be absolutely clear [...] The United States does not torture. It's against our laws, and it's against our values. I have not authorized it, and I will not authorize it*

⁶⁵⁴ 07-01-2009 : *My view is that the techniques were necessary and are necessary to be used on a rare occasion to get information necessary to protect the American people. [...] I do want to—you know, I firmly reject the word "torture." [...] And I just can't imagine what it would be like to be President without these tools available and we captured a known killer who might have had information about the next attack on America.)*

⁶⁵⁵ 07-01-2009 : *Everything this administration did was—had a legal basis to it; otherwise, we would not have done it. Secondly, everything we did was in consultation with professionals in our Government who understand, you know, how to use techniques in a way that gets information with—you know, within the law, necessary to protect the American people*

⁶⁵⁶ 09-08-2007 : *I'm just telling you it's a very complicated subject*

⁶⁵⁷ 24-05-2004 : *...disgraceful conduct by a few American troops who dishonored our country and disregarded our values.*

combattants illégaux » (« *unlawful enemy combatants* »), à laquelle ne s'appliquent pas les Conventions de Genève⁶⁵⁸. Quoi qu'il en soit de la question légale, il semble évident que toutes ces actions ont, au minimum, affaibli l'autorité morale de l'Amérique.

Notre analyse nous permet de conclure que le discours de guerre de George W. Bush est en rupture non seulement avec la théorie de la guerre juste mais surtout avec la rhétorique de la guerre de ses prédécesseurs. Plus qu'aucun président de la période post-guerre froide, il s'est distingué en faisant de guerre l'élément central de sa politique étrangère mais aussi, d'une certaine mesure intérieure, mais surtout il s'est agi d'une guerre permanente, aux objectifs et sur des terrains multiples, en dehors de tout cadre international, y compris de l'OTAN. On peut parler de guerre totale comme le président l'avait finalement lui-même annoncé dans son grand discours du 20 septembre 2001 : « nous dirigerons toutes les ressources à notre disposition – tous les moyens de la diplomatie, tous les outils de renseignement, toutes les forces de police, toute l'influence financière, et toutes les armes de guerre nécessaires pour interrompre et vaincre le réseau de terreur mondial » (20-09-2001)⁶⁵⁹. C'est bien le 11 septembre qui est l'événement fondateur de ce récit de guerre totale dans la rhétorique présidentielle : « le 11 septembre 2001 nous a obligé à prendre sérieusement toute menace qui émerge contre notre pays, et [ces attentats] ont brisé l'illusion que les terroristes ne nous attaquent que quand nous les provoquons. Ce jour-là, nous n'étions pas en Irak, et nous n'étions pas en Afghanistan. Mais les terroristes nous ont quand même attaqués et ont tué près de 3000 hommes, femmes et enfants dans notre propre pays » (18-12-2005)⁶⁶⁰.

Tout cela confirme l'hypothèse d'une rhétorique qui incarne avant tout la puissance de l'Amérique suite au sentiment de vulnérabilité, voire d'impuissance, engendré par le traumatisme des attentats du 11 septembre. C'est ce que reconnaît finalement le président lui-même dans son discours sur l'Irak en octobre 2002, face aux « questions légitimes de nombreux américains sur la nature de la menace [en Irak] et l'urgence de l'action », il déclare que « le 11 septembre 2001, l'Amérique s'est sentie vulnérable, même par rapport à des menaces de l'autre

⁶⁵⁸ « On February 7, 2002, I determined for the United States that members of al Qaeda, the Taliban, and associated forces are unlawful enemy combatants who are not entitled to the protections that the Third Geneva Convention provides to prisoners of war », Executive Order 13440 - Interpretation of the Geneva Conventions Common Article 3 as Applied to a Program of Detention and Interrogation Operated by the Central Intelligence Agency, 20-07-2007.

Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=75569&st=enemy+combatant&st1=<>. [Date de consultation : 20-01-2016].

⁶⁵⁹ 20-09-2001 : *We will direct every resource at our command—every means of diplomacy, every tool of intelligence, every instrument of law enforcement, every financial influence, and every necessary weapon of war—to the disruption and to the defeat of the global terror network*

⁶⁶⁰ 18-12-2005 : *September the 11th 2001 required us to take every emerging threat to our country seriously, and it shattered the illusion that terrorists attack us only after we provoke them. On that day, we were not in Iraq; we were not in Afghanistan. But the terrorists attacked us anyway and killed nearly 3,000 men, women, and children in our own country*

côté de la terre. Nous avons alors déterminé et nous sommes déterminés aujourd'hui à faire face à chaque menace, de n'importe quelle source, qui pourrait apporter la terreur en Amérique », puis à la question qu'il reprend de « pourquoi avons-nous besoin d'y faire face maintenant », il répond qu'« il y a une raison. Nous avons expérimenté l'horreur du 11 septembre » (07-10-2002)⁶⁶¹. C'est cette expérience qui sert de principale justification à un usage non conventionnel de la force. George W. Bush est bien le premier président de l'ère post-guerre froide à construire un nouveau récit du monde fondé sur une structure narrative binaire et qui met en scène une puissance américaine qui semble débridée, avec le 11 septembre comme « objet organisateur », c'est-à-dire un point de départ et un événement charnière entre le monde passé et le présent :

The attacks of September the 11th, 2001, also revealed the outlines of a new world. In one way, that assault was the culmination of decades of escalating violence, from the killing of U.S. marines in Beirut to the bombing at the World Trade Center, to the attacks on American Embassies in Africa, to the attacks on the U.S.S. Cole. In another way, September the 11th provided a warning of future dangers, of terror networks aided by outlaw regimes and ideologies that incite the murder of the innocent and biological and chemical and nuclear weapons that multiply destructive power.
Remarks on the War on Terror, 08 mars 2005,

George W. Bush semble avoir réussi à construire un nouveau récit du monde post-guerre froide qui comprend de nombreuses caractéristiques du récit mythique : une forte dimension sacrée incarnée par l'utilisation d'un langage de guerre métaphorique et religieux millénariste et une structure binaire d'un combat entre le Bien et le Mal organisé autour d'un événement fondateur violent. Toutefois, il convient de nuancer cette conclusion en n'oubliant pas que c'est la persistance dans le temps qui seule peut donner à ce récit la crédibilité pouvant en faire un élément permanent de la mythologie nationale.

Le « smart power » d'Obama ?

Pourtant, notre analyse du leadership a bien montré que ce n'est pas tant la transmission de ce récit que la volonté de rupture qui marque la rhétorique de Barack Obama. L'expression de la puissance américaine s'exprime d'abord par le rejet d'une politique étrangère fondée principalement sur la puissance militaire et le refus du choix entre idéalisme et réalisme. Et si le nouveau président reconnaît que le pays est bien en « guerre contre un réseau d'une portée considérable de haine et de violence », il exprime également sa volonté de faire un usage plus modéré de la force militaire, davantage dans la lignée des prédécesseurs de George W. Bush, notamment en acceptant le cadre légal traditionnel. Il faut dire qu'il a été élu sur la promesse de « terminer la guerre en Irak », et de concentrer les efforts sur l'Afghanistan, une promesse

⁶⁶¹ 07-10-2002 : *Many Americans have raised legitimate questions about the nature of the threat, about the urgency of action [...] On September the 11th, 2001, America felt its vulnerability, even to threats that gather on the other side of the Earth. We resolved then and we are resolved today to confront every threat, from any source, that could bring sudden terror and suffering to America. Some citizens wonder, after 11 years of living with this problem, why do we need to confront it now? And there's a reason. We've experienced the horror of September the 11th*

qu'il rappelle en 2010 (27-01-2010)⁶⁶². Il s'agit de faire « la guerre à Al-Qaïda et ses associés » mais « en respectant la loi, les procédures, les pouvoirs et contre-pouvoirs » (21-05-2009)⁶⁶³, une répudiation à peine voilée des pratiques de l'administration précédente. « Je crois que notre pays est plus fort quand nous déployons toute la mesure de notre puissance et de la puissance de nos valeurs, y compris le droit », déclare-t-il encore à Langley en 2009 (20-04-2009)⁶⁶⁴. Ce que le président démocrate semble proposer en ce début de premier mandat ressemble finalement à ce que Joseph Nye appelle la « puissance intelligente » (« *smart power* ») qui se définit comme une stratégie qui combine les outils du « *hard power* » et du « *soft power* »⁶⁶⁵. C'est précisément ce que dit le président dans son discours sur l'état l'Union de 2015 en employant d'ailleurs le « *smart* » : « Je crois dans un genre de leadership américain plus intelligent (« *a smarter kind of leadership* ») [qui] « combine la puissance militaire avec une diplomatie forte » (20-01-2015)⁶⁶⁶. C'est cette même stratégie qu'il réaffirme à la fin de sa présidence dans son derniers discours sur l'état de l'Union de 2016, en rappelant la leçon de l'Irak qu'il faut « une approche plus intelligente : une stratégie patiente et disciplinée qui utilise tous les éléments de notre puissance nationale » (12-01-2016)⁶⁶⁷. C'est la définition même du « *smart power* ». Comment s'incarne concrètement cette nouvelle vision dans la rhétorique de politique étrangère du nouveau président, et est-elle le prélude à un nouveau récit du monde post-11 septembre ?

Réalisme et équilibre ?

L'un des composants du « *smart power* » est la puissance militaire et les huit ans de présidence de Barack Obama ne manquent pas de guerres sur lesquels il doit s'exprimer. Toutefois, à l'image de sa rhétorique sur le leadership, ses discours de guerre sont d'abord marqués par une volonté d'équilibre entre idéalisme et réalisme qui marque la rupture avec le langage messianique de George W. Bush. C'est dans son discours de remise du prix Nobel à Oslo en décembre 2009 que s'illustre le mieux cet équilibre autour des notions de guerre et paix. L'événement lui-même n'est d'ailleurs pas sans paradoxe puisque le président américain reçoit en effet un prix Nobel de la paix alors qu'il est « le commandant-en-chef de l'armée d'une nation qui est au milieu de deux guerres », ce qui ne manque pas de faire controverse, et

⁶⁶² 27-01-2010 : *As a candidate, I promised that I would end this war*

⁶⁶³ 21-05-2009 : *We are indeed at war with Al Qaida and its affiliates. [...] But we must do so with an abiding confidence in the rule of law and due process, in checks and balances*

⁶⁶⁴ 20-04-2009 : *I've done so for a simple reason, because I believe that our Nation is stronger and more secure when we deploy the full measure of both our power and the power of our values, including the rule of law*

⁶⁶⁵ Joseph Nye, « Get Smart : Combining Hard and Soft Power », *Foreign Affairs*, juillet/août 2004.

⁶⁶⁶ 20-01-2015 : *I believe in a smarter kind of American leadership [...] when we combine military power with strong diplomacy*

⁶⁶⁷ 12-01-2016 : *...it's the lesson of Iraq [...] Now, fortunately there is a smarter approach: a patient and disciplined strategy that uses every element of our national power*

n'a pas échappé au président lui-même (10-12-2009)⁶⁶⁸. Toutefois, au lieu d'essayer de faire oublier cette situation paradoxale, Barack Obama choisit au contraire de se l'approprier, tout d'abord en passant les trois-quarts de son discours sur le sujet de la guerre, notamment celui de la « guerre juste », mais aussi, de façon peut-être plus surprenante, en rejetant l'opposition communément faite entre guerre et paix.

Guerre et paix.

Le président Obama présente en effet la guerre et la paix non pas comme des options opposées ou délimitées mais comme des modes de fonctionnement humain complémentaires⁶⁶⁹ : « une partie de notre défi est de réconcilier des vérités apparemment irréconciliables – que la guerre est parfois nécessaire et que la guerre est [aussi], à un certain niveau, une expression de la folie humaine » et il en déduit un rejet de « la tension entre ceux qui se décrivent comme réalistes et [ceux qui se décrivent] comme idéalistes, une tension qui suggère un choix difficile entre la recherche étroite d'intérêts et une campagne sans fin pour imposer nos valeurs dans le monde » (10-12-2009)⁶⁷⁰. Il voit finalement la guerre comme faisant partie intrinsèque de l'histoire humaine : « la guerre, dans une forme ou une autre », dit-il ainsi, « apparaît dès le premier homme. À l'aube de l'histoire, sa moralité n'était pas remise en question, c'était un simple fait ; comme la sécheresse ou la maladie, [c'était] la façon dont les tribus, puis la civilisation cherchaient le pouvoir et réglaient leurs différends » (10-12-2009)⁶⁷¹. La comparaison de la guerre à des catastrophes naturelles et le récit d'un monde dans lequel la violence trouve ses origines au début des temps évoquent la doctrine chrétienne du péché originel sur laquelle s'appuie le réalisme politique développé par le théologien Reinhold Niebuhr qui a largement contribué à influencer la pensée de Barack Obama⁶⁷². On retrouve une suggestion du péché originel également dans l'idée que « la force est quelquefois nécessaire », ce qui n'est pas « un appel au cynisme » mais « une reconnaissance de l'histoire, des imperfections de l'homme, et des limites de la raison » (10-12-2009)⁶⁷³, avec la conséquence

⁶⁶⁸ 10-12-2009 : *But perhaps the most profound issue surrounding my receipt of this prize is the fact that I am the Commander in Chief of the military of a nation in the midst of two wars*

⁶⁶⁹ Voir notamment à ce propos l'analyse de Robert Terrill, « An Uneasy Peace: Barack Obama's Nobel Peace Prize », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol.14, N° 4, p.772.

⁶⁷⁰ 10-12-2009 : *So part of our challenge is reconciling these two seemingly irreconcilable truths - That war is sometimes necessary, and war at some level is an expression of human folly. And within America, there's long been a tension between those who describe themselves as realists or idealists, a tension that suggests a stark choice between the narrow pursuit of interests or an endless campaign to impose our values around the world. I reject these choices.*

⁶⁷¹ 10-12-2009 : *War, in one form or another, appeared with the first man. At the dawn of history, its morality was not questioned; it was simply a fact, like drought or disease, the manner in which tribes and then civilizations sought power and settled their differences*

⁶⁷² Voir à ce propos Colm McKeogh, *The Political Realism of Reinhold Niebuhr*, 1997, New York: St. Martin's Press, p. 38, 42 cité dans Terrill, *op. cit.*, p. 773

⁶⁷³ 10-12-2009 : *To say that force may sometimes be necessary is not a call to cynicism; it is a recognition of history, the imperfections of man, and the limits of reason*

pratique que, par exemple, « les négociations ne peuvent pas convaincre les dirigeants d'Al-Qaïda de déposer les armes. (10-12-2009)⁶⁷⁴.

La paix et la guerre sont donc vues comme inéluctables puisque faisant partie de la nature pécheresse de l'homme. Elles sont finalement interdépendantes : « les instruments de guerre ont bien un rôle à jouer dans la préservation de la paix », dit-il encore (10-12-2009)⁶⁷⁵. De la même manière, tout en reconnaissant les limites de la « non-violence pratiquée par Gandhi ou King [qui] peut ne pas toujours avoir été réalisable ou possible dans toutes les circonstances », Barack Obama y voit une « foi fondamentale dans le progrès humain qui doit toujours être l'étoile du nord qui nous guide dans notre voyage » (10-12-2009)⁶⁷⁶. Obama utilise à nouveau ici la métaphore du voyage, une métaphore essentielle dans la rhétorique présidentielle et souvent associée à la liberté à laquelle elle donne un sens moral. Ici, la foi dans le progrès est justement le « compas moral » qui sert de moyen de navigation entre guerre et paix (10-12-2009)⁶⁷⁷. Cette métaphore incarne l'idée d'un long processus : « l'évolution graduelle des institutions humaines » plutôt qu'« une révolution soudaine de la nature humaine », affirme le président, qui cite ainsi les paroles de John F. Kennedy⁶⁷⁸ qui, lors d'un célèbre discours, réexaminait l'attitude de l'Amérique envers l'Union soviétique, en parlant d'une « paix plus réalisable et plus atteignable » (10-12-2009)⁶⁷⁹. On peut voir une illustration tout à fait concrète de ce réalisme politique par exemple dans le soutien du président d'Obama au régime Karzaï en Afghanistan, un régime pourtant corrompu, et peu légitime en raison de nombreuses fraudes aux élections dont le président espère simplement qu'il aide à ce que « la corruption soit réduite » (10-09-2010)⁶⁸⁰.

Plus généralement, le réalisme d'Obama se concrétise dans la répudiation de la « guerre contre la terreur ». Dans une interview à la chaîne de télévision Al-Arabiya, alors que le journaliste Hisham Melhem souligne les différences rhétoriques entre le nouveau président et son prédécesseur dans la façon de parler de la guerre, Barack Obama renchérit en répondant que « le langage qu'on utilise compte », puis en insistant sur la distinction entre les « organisations terroristes » et « le monde musulman en général », à qui il veut « tendre une

⁶⁷⁴ 10-12-2009 : *Negotiations cannot convince Al Qaida's leaders to lay down their arms.*

⁶⁷⁵ 10-12-2009 : *So yes, the instruments of war do have a role to play in preserving the peace*

⁶⁷⁶ 10-12-2009 : *The nonviolence practiced by men like Gandhi and King may not have been practical or possible in every circumstance, but [...] their fundamental faith in human progress, that must always be the North Star that guides us on our journey*

⁶⁷⁷ 10-12-2009 : *For if we lose that faith [...] we lose our moral compass*

⁶⁷⁸ Il s'agit du discours « *Commencement Address at American University in Washington* », du 10 juin 1963, également parfois appelé le « *Strategy of Peace* », cité dans Terrill, *op. cit.*, p. 767

⁶⁷⁹ 10-12-2009 : *Concretely, we must direct our effort to the task that President Kennedy called for long ago [...] "on a more practical, more attainable peace, based not on a sudden revolution in human nature but on a gradual evolution in human institutions"—a gradual evolution of human institutions*

⁶⁸⁰ 10-09-2010 : *And we're going to try to make sure that as part of helping President Karzai stand up a broadly accepted, legitimate Government, that corruption is reduced*

main de paix » (27-01-2009)⁶⁸¹. S'il faut bien admettre que George W. Bush avait plusieurs fois refusé lui aussi tout amalgame entre Islam et terrorisme, l'ambiguïté du terme « terreur », son langage religieux prophétique et sa vision d'un monde divisé entre Bien et Mal n'avaient pu qu'entretenir une confusion, voire un véritable malaise en dehors des États-Unis, et particulièrement dans le monde musulman. Obama entame une rupture rhétorique en abandonnant la formule de « guerre contre la terreur » pour parler de guerre contre le terrorisme, et en parlant même généralement de groupes spécifiques comme Al-Qaïda ou les Talibans⁶⁸². De la même façon, il ne décrit pas l'Iran comme faisant partie d'un « axe du Mal », et, tout en reconnaissant que l'Iran a « agi dans des façons qui ne poussent pas à la paix et la prospérité dans la région », comme leur « soutien d'organisations terroristes par le passé », il affirme également « qu'il est important que nous ayons la volonté de parler avec l'Iran » (27-01-2009)⁶⁸³.

Une nouvelle stratégie

Comme on le voit avec l'exemple de l'Iran, la nouvelle stratégie de Barack Obama n'est pas tant fondée sur une redéfinition des menaces mais aussi sur une nouvelle attitude face à ces menaces qui ne soit pas motivée par la peur. En effet Barack Obama considère lui aussi que les attaques terroristes du 11 septembre 2001 sont le moment fondateur d'un nouveau monde : il dit ainsi qu'« après le 11 septembre, nous savions que nous étions entrés dans une nouvelle ère où des ennemis qui ne respectent aucune loi de la guerre présentent de nouveaux défis » et où « notre gouvernement a besoin de nouveaux outils pour protéger les Américains », ajoutant que « face à une menace incertaine, notre gouvernement a pris une série de décisions hâtives [...] fondées sur la peur plutôt que sur la clairvoyance (« foresight ») », accusant même l'administration précédente d'avoir « remanié (« trimmed ») les faits et les preuves pour qu'ils soient en adéquation avec des prédispositions idéologiques » (21-05-2009)⁶⁸⁴. Et bien qu'il reconnaisse l'existence du Mal dans ce monde⁶⁸⁵, il n'en souligne pas moins les limites de la

⁶⁸¹ 27-01-2009 : Hisham Melhem : President Bush framed the war on terror conceptually in a way that was very broad, "war on terror" and used sometimes certain terminology that the many people -- Islamic fascism. You've always framed it in a different way, specifically against one group called al Qaeda and their collaborators. And is this one way of -- THE PRESIDENT : *I think that you're making a very important point. And that is that the language we use matters. [...] I cannot respect terrorist organizations that would kill innocent civilians [...] But to the broader Muslim world what we are going to be offering is a hand of friendship.*

⁶⁸² C'est ce que note également le politologue Zaki Laïdi, dans Laïdi, *op. cit.*, p.154-5. Voir aussi à ce propos la thèse de Long, *op. cit.*

⁶⁸³ 27-01-2009 : *Iran has acted in ways that's not conducive to peace and prosperity in the region [...] their support of terrorist organizations in the past [...] But I do think that it is important for us to be willing to talk to Iran*

⁶⁸⁴ 21-05-2009 : *After 9/11, we knew that we had entered a new era; that enemies who did not abide by any law of war would present new challenges to our application of the law; that our Government would need new tools to protect the American people [...] faced with an uncertain threat, our Government made a series of hasty decisions [...] based on fear rather than foresight [...] our Government trimmed facts and evidence to fit ideological predispositions.*

⁶⁸⁵ 28-01-2014 : *For make no mistake: Evil does exist in the world*

puissance des États-Unis, y compris son pouvoir à éradiquer ce mal : « ni moi, ni aucun autre président ne pouvons promettre la défaite totale de la terreur. Nous n'effacerons jamais le Mal qui se trouve dans le cœur de certains êtres humains et n'éradiquerons pas non plus toutes les menaces dans notre société ouverte » (23-05-2013)⁶⁸⁶.

Face à un nouveau danger comme Daech⁶⁸⁷, Barack Obama choisit donc une rhétorique de dédramatisation qui rompt avec celle de George W. Bush concernant Al-Qaïda, ce d'autant plus facilement que Daech n'a pour le moment bien entendu pas commis d'atrocités de masse sur le sol américain. Ainsi dans son discours sur l'état de l'Union de 2016, le président admet que « Daech et Al-Qaïda posent une menace directe à notre peuple [...] parce que dans le monde d'aujourd'hui même une poignée de terroristes [...] peut faire beaucoup de dommages », mais il critique également l'attitude alarmiste de certains, en ajoutant que « des déclarations exagérées qu'il s'agit de la Troisième Guerre mondiale font le jeu des terroristes » et que s'« ils posent un énorme danger aux civils et doivent être arrêtés [...] ils ne posent pas de menace à l'existence de notre nation. Ça, c'est le récit que Daech veut raconter. C'est le genre de propagande qu'ils utilisent pour recruter » (12-01-2016)⁶⁸⁸. D'une certaine façon, le président choisit en fin de compte de combattre le sentiment de terreur tout autant, voire davantage, que de lutter directement contre ceux qui peuvent l'inspirer. Ce discours lui permet surtout de rationaliser le refus d'engager des troupes au sol et de « se laisser entraîner dans une autre guerre de terrain », tout en « conduisant une coalition qui inclut des nations arabes pour détruire ce groupe terroriste » (20-01-2015)⁶⁸⁹.

Cette approche doit se comprendre dans une logique plus globale que Barack Obama applique à sa guerre contre le terrorisme ; une logique fondée sur la promesse de retrait des troupes d'Irak puis d'Afghanistan. Dès son discours sur l'état de l'Union de 2009, il parle de « réexaminer nos politiques dans les deux guerres », notamment afin de trouver une solution qui « laisse l'Irak à son peuple » et permette de « finir cette guerre de façon responsable » (24-02-2009)⁶⁹⁰. En Afghanistan il s'agit dans un premier temps d'« augmenter les troupes pour

⁶⁸⁶ 23-05-2013 : *Neither I, nor any President, can promise the total defeat of terror. We will never erase the evil that lies in the hearts of some human beings, nor stamp out every danger to our open society*

⁶⁸⁷ Comme l'acronyme arabe DAECH est utilisé en français, notamment par le gouvernement, nous avons choisi cette traduction pour parler du groupe terroriste mais il faut noter que c'est généralement l'acronyme ISIL ou ISIS qui est employé par le président américain, le terme DAESH n'apparaissant que dans une quinzaine de discours de Barack Obama.

⁶⁸⁸ 12-01-2016 : *Both Al Qaida and now ISIL pose a direct threat to our people, because in today's world, even a handful of terrorists [...] can do a lot of damage [...] But as we focus on destroying ISIL, over-the-top claims that this is world war III just play into their hands [...] they pose an enormous danger to civilians; they have to be stopped. But they do not threaten our national existence. That is the story ISIL wants to tell. That's the kind of propaganda they use to recruit.*

⁶⁸⁹ 20-01-2015 : *Instead of getting dragged into another ground war in the Middle East, we are leading a broad coalition, including Arab nations, to degrade and ultimately destroy this terrorist group.*

⁶⁹⁰ 24-02-2009 : *I'm now carefully reviewing our policies in both wars [...] a way forward in Iraq that leaves Iraq to its people and responsibly ends this war*

former les forces de sécurité afghanes afin qu'elles prennent la conduite [de la guerre] et que nos troupes rentrent chez nous » (27-01-2010)⁶⁹¹. Le retrait d'Irak ou d'Afghanistan n'est pas présenté comme un repli qui ferait suite à un échec, mais comme la meilleure façon de combattre le terrorisme. En janvier 2012, alors que le président se félicite d'avoir accueilli les dernières troupes d'Irak à la base d'Andrews, il affirme que « finir la guerre en Irak nous a permis de porter un coup décisif à nos ennemis. Du Pakistan au Yémen, les agents d'Al-Qaïda qui restent en panique car ils savent qu'ils ne peuvent pas échapper aux États-Unis ». Le retrait d'Irak a pour but de recentrer les moyens sur d'autres cibles, et mettre l'Amérique dans une « position de force » qui permet de diminuer l'engagement en Afghanistan (24-01-2012)⁶⁹². Ce repositionnement stratégique est donc présenté comme une nouvelle expression de la puissance américaine.

Pour le président américain, la priorité est donc avant tout d'en finir avec les guerres de terrain, ce qui explique son refus d'une nouvelle guerre qui impliquerait l'envoi de troupes au sol en Libye en 2011. Ainsi, tout en reconnaissant que « la Lybie et le monde se porteraient mieux sans Kadhafi au pouvoir », il prévient qu'« élargir notre mission militaire pour y inclure un changement de régime serait une erreur », parce que « nous serions [alors] susceptibles de devoir envoyer des troupes au sol pour accomplir cette mission ou risquer la vie de nombreux civils depuis le ciel. Le danger auquel feraient face nos hommes et femmes en uniforme serait bien plus grand. Il en serait de même pour les coûts et notre part de responsabilités dans ce qui se passe ensuite [...] pour dire les choses directement, nous sommes déjà passés par là en Irak [...] ce n'est pas quelque chose que nous pouvons nous permettre de répéter en Libye » (28-03-2011)⁶⁹³.

La rhétorique de la guerre de Barack Obama repose sur la mise en valeur de deux éléments stratégiques majeurs. Le premier est ce qu'on peut appeler une « régionalisation de la guerre », à savoir un soutien, y compris parfois militaire, à des gouvernements locaux qui luttent contre les terroristes et le chaos. « Avec les forces afghanes à la manœuvre pour [défendre] leur propre sécurité, nos troupes ont maintenant pris un rôle de soutien [...] et la plus longue guerre de l'Amérique va finalement se terminer », et c'est un rôle que l'Amérique entend jouer

⁶⁹¹ 27-01-2010 : *And in Afghanistan, we're increasing our troops and training Afghan security forces so they can begin to take the lead in July of 2011 and our troops can begin to come home*

⁶⁹² 24-01-2012 : *Last month, I went to Andrews Air Force Base and welcomed home some of our last troops to serve in Iraq. [...] Ending the Iraq war has allowed us to strike decisive blows against our enemies. From Pakistan to Yemen, the al Qaeda operatives who remain are scrambling, knowing that they can't escape the reach of the United States of America. From this position of strength, we've begun to wind down the war in Afghanistan*

⁶⁹³ 28-03-2011 : *...Libya and the world would be better off with Qadhafi out of power [...] But broadening our military mission to include regime change would be a mistake [...] We would likely have to put U.S. troops on the ground to accomplish that mission or risk killing many civilians from the air. The dangers faced by our men and women in uniform would be far greater. So would the costs and our share of the responsibility for what comes next. [...] To be blunt, we went down that road in Iraq [...] That is not something we can afford to repeat in Libya*

dorénavant : « Au Yémen, en Somalie, en Irak, au Mali, nous devons continuer de travailler avec nos partenaires pour déstabiliser et rendre inopérant ces réseaux. En Syrie, nous soutiendrons l'opposition qui rejette l'objectif des réseaux terroristes » (28-01-2014)⁶⁹⁴. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2016, le président réaffirme clairement cette stratégie : « C'est notre approche des conflits comme en Syrie, où nous travaillons conjointement avec des forces locales et conduisons des efforts internationaux pour aider une société brisée à construire une paix durable » (12-01-2016)⁶⁹⁵. Pour autant, il n'est pas question pour les États-Unis de renoncer à utiliser leur puissance militaire, ni même à se garder la possibilité d'interventions directes.

C'est le deuxième élément de la stratégie mise en avant par Obama dans ses discours : attaquer des objectifs ciblés et limités, qui peuvent inclure des frappes aériennes mais aussi des interventions restreintes sur le terrain. Comme l'a bien illustré l'élimination d'Oussama Ben Laden au Pakistan, les objectifs affichés sont de s'attaquer en priorité directement à ceux qui s'en prennent aux Américains. « Si vous avez des doutes sur l'engagement américain de voir la justice triompher, demandez simplement à Oussama Ben Laden, demandez au leader d'Al-Qaïda au Yémen qui a été éliminé l'année dernière, ou aux auteurs des attaques de Benghazi qui sont en prison. Quand vous vous en prenez à des Américains, nous nous en prenons à vous. Cela peut prendre du temps, mais nous avons la mémoire longue, et nous pouvons vous atteindre n'importe où » (12-01-2016)⁶⁹⁶. Ce que rejette le président, ce n'est pas l'utilisation du « *hard power* », c'est finalement une forme plus classique de guerre, à savoir l'envoi massif de troupes : « Nous devons livrer les batailles qui ont besoin d'être livrées, pas celles que les terroristes préfèrent – les déploiements de grande envergure épuisent notre force et peuvent finalement nourrir l'extrémisme » (24-01-2012)⁶⁹⁷. Pour « faire face à cette menace, nous n'avons pas besoin d'envoyer des dizaines de milliers de nos fils et filles ou d'occuper d'autres nations », dit encore le président, mais « là où c'est nécessaire, à travers un grand éventail de possibilités, nous continuerons à agir directement contre ces terroristes qui posent les plus graves menaces contre les Américains » (12-02-2013)⁶⁹⁸. Ainsi la guerre contre le terrorisme

⁶⁹⁴ 28-01-2014 : *With Afghan forces now in the lead for their own security, our troops have moved to a support role [...] America's longest war will finally be over. In Yemen, Somalia, Iraq, Mali, we have to keep working with partners to disrupt and disable those networks. In Syria, we'll support the opposition that rejects the agenda of terrorist networks*

⁶⁹⁵ 12-01-2016 : *That's our approach to conflicts like Syria, where we're partnering with local forces and leading international efforts to help that broken society pursue a lasting peace*

⁶⁹⁶ 12-01-2016 : *If you doubt America's commitment—or mine—to see that justice is done, just ask Usama bin Laden. Ask the leader of Al Qaida in Yemen, who was taken out last year, or the perpetrator of the Benghazi attacks, who sits in a prison cell. When you come after Americans, we go after you. And it may take time, but we have long memories, and our reach has no limits*

⁶⁹⁷ 24-01-2012 : *We must fight the battles that need to be fought, not those that terrorists prefer from us -- large-scale deployments that drain our strength and may ultimately feed extremism*

⁶⁹⁸ 12-02-2013 : *to meet this threat, we don't need to send tens of thousands of our sons and daughters abroad or occupy other nations [...] And where necessary, through a range of capabilities, we will continue to take direct action against those terrorists who pose the gravest threat to Americans*

d'Obama n'est plus « une guerre globale sans limites contre la terreur » mais « une série d'efforts persistants et ciblés pour démanteler des réseaux spécifiques d'extrémistes violents qui menacent l'Amérique (23-05-2013)⁶⁹⁹. En fin de compte, ce que propose Barack Obama, ce n'est pas simplement l'abandon du terme « guerre contre la terreur » mais bien l'abandon de la guerre totale de son prédécesseur car « une sécurité durable et pérenne n'exige pas une guerre perpétuelle », affirme-t-il encore, dans une volonté clairement affichée qui veut que l'Amérique ne soit plus « en permanence sur le pied de guerre » (21-01-2013, 28-01-2014)⁷⁰⁰.

Puissance et « soft power ».

Si la politique étrangère de Barack Obama s'appuie donc sur une utilisation ciblée et limitée de la puissance militaire, elle repose également bien évidemment sur le « soft power » et notamment sur la diplomatie. À la logique de la « régionalisation de la guerre », s'ajoute celle de « l'internationalisation des moyens », à travers le « renforcement de l'ONU [...] afin de ne pas laisser la tâche à quelques pays », ou par la revitalisation de l'OTAN qui est vue comme « indispensable » (10-12-2009)⁷⁰¹. Pour Obama, « tout comme en Libye, la tâche est de mobiliser la communauté internationale pour une action collective » et de « créer les conditions et les coalitions pour que d'autres passent à la vitesse supérieure, ainsi que de « travailler avec nos alliés et nos partenaires afin qu'ils prennent leur part du fardeau et paient leur contribution aux coûts, et s'assurent que les principes de justice et de dignité humaine sont soutenus par tous » (28-03-2011)⁷⁰².

De façon plus globale, le président entend « ouvrir un nouveau chapitre de la diplomatie américaine » (19-05-2011)⁷⁰³, dont les résultats les plus frappants sont sans aucun doute les accords avec l'Iran et Cuba. C'est la leçon qu'il tire de l'échec de la guerre en Irak : « les événements en Irak », dit-il ainsi, « ont rappelé à l'Amérique le besoin d'utiliser la diplomatie et de construire un consensus international à chaque fois que possible » (04-06-2009)⁷⁰⁴. C'est aussi l'accord de la COP 21 à Paris car « le changement climatique est un des nombreux sujets où notre sécurité se trouve liée au reste du monde », et « quand nous conduisons presque 200

⁶⁹⁹ 23-05-2013 : ... not as a boundless global war on terror, but rather, as a series of persistent, targeted efforts to dismantle specific networks of violent extremists that threaten America

⁷⁰⁰ 21-01-2013: We, the people, still believe that enduring security and lasting peace do not require perpetual war, 28-01-2014 : America must move off a permanent war footing

⁷⁰¹ 10-12-2009 : NATO continues to be indispensable. That's why we must strengthen U.N. and regional peacekeeping and not leave the task to a few countries, 25-01-2011 : With our European allies, we revitalized NATO

⁷⁰² 28-03-2011 : ...we have in Libya, our task is instead to mobilize the international community for collective action [...] create the conditions and coalitions for others to step up as well, to work with allies and partners so that they bear their share of the burden and pay their share of the costs, and to see that the principles of justice and human dignity are upheld by all.

⁷⁰³ 19-05-2011 : ...to mark a new chapter in American diplomacy

⁷⁰⁴ 04-06-2009 : I also believe that events in Iraq have reminded America of the need to use diplomacy and build international consensus to resolve our problems whenever possible

nations vers l'accord le plus ambitieux de l'histoire afin de combattre le changement climatique, ou [que] nous aidons des pays vulnérables, nous protégeons aussi nos enfants » (12-01-2016)⁷⁰⁵.

À cette offensive diplomatique, il faut ajouter l'outil économique, à savoir le commerce et l'ouverture des marchés, tout comme l'avait fait Bill Clinton dans les années quatre-vingt dix : « à partir de ce que nous avons appris dans le monde, nous pensons qu'il est important de se concentrer sur le commerce, pas simplement sur l'aide, mais sur l'investissement, pas sur l'assistance. Le but doit être un modèle dans lequel le protectionnisme laisse la place à l'ouverture, et le règne du commerce passe de peu [de pays] à beaucoup (19-05-2011)⁷⁰⁶. En fin de compte, le « *soft power* » chez Obama consiste à utiliser toute la puissance américaine dans tous les domaines. Il faut que « l'Amérique utilise toute son influence », comme « étendre les échanges dans l'éducation, promouvoir la coopération dans la science et la technologie, combattre la maladie [...] soutenir l'accès ouvert à Internet et le droit des journalistes d'être entendus, que ce soit de grands organismes d'information ou un blogueur [car] au XX^e siècle, l'information, c'est le pouvoir » (19-05-2011)⁷⁰⁷.

Une puissance militaire morale ?

C'est dans le domaine militaire que Barack Obama tient un discours de retenue et de limites, notamment en offrant un cadre moral et éthique strict et ambitieux qui permet à l'Amérique de combiner les mythes de puissance et d'innocence. De façon encore plus remarquable que George H. Bush, qui avait pourtant déjà détaillé la théorie de guerre juste, Barack Obama inscrit sa définition de la guerre de façon très directe dans les principes de « guerre juste » qu'il développe longuement dans son discours de remise du prix Nobel à Oslo de décembre 2009. Après un bref historique, il donne les principes majeurs de la théorie, toujours en plaçant son récit dans un équilibre entre l'idéal des principes et la réalité historique d'un concept rarement respecté :

And over time, as codes of law sought to control violence within groups, so did philosophers and clerics and statesmen seek to regulate the destructive power of war. The concept of a just war emerged, suggesting that war is justified only when certain conditions were met: if it is waged as a last resort or in self-defense; if the force used is proportional; and if, whenever possible, civilians are spared from violence.

Of course, we know that for most of history, this concept of just war was rarely observed. The capacity of human beings to think of new ways to kill one another proved inexhaustible, as did our capacity to exempt from mercy those who look different or pray to a different God. Wars between armies

⁷⁰⁵ 12-01-2016 : *Now, climate change is just one of many issues where our security is linked to the rest of the world [...] When we lead nearly 200 nations to the most ambitious agreement in history to fight climate change, yes, that helps vulnerable countries, but it also protects our kids.*

⁷⁰⁶ 19-05-2011 : *So drawing from what we've learned around the world, we think it's important to focus on trade, not just aid, on investment, not just assistance. The goal must be a model in which protectionism gives way to openness, the reigns of commerce pass from the few to the many*

⁷⁰⁷ 19-05-2011 : *America must use all our influence [...] expand exchanges in education; to foster cooperation in science and technology, and combat disease [...] We will support open access to the Internet, and the right of journalists to be heard – whether it's a big news organization or a blogger. In the 21st century, information is power*

gave way to wars between nations, total wars, in which the distinction between combatant and civilian became blurred.

Remarks on Accepting the Nobel Peace Prize in Oslo, 10 décembre 2009

D'une manière tout à fait similaire à Bill Clinton, Obama insiste sur l'évolution de la nature des guerres de la période post-guerre froide : « les guerres entre nations laissent de plus en plus place à des guerres à l'intérieur des nations » (10-12-2009)⁷⁰⁸. C'est « la résurgence des conflits sectaires ou ethniques, le développement des mouvements sécessionnistes, les insurrections et la défaillance des États » qui conduisent à « un chaos sans fin » (10-12-2009)⁷⁰⁹. Cette façon de parler des menaces est remarquablement identique à la manière dont Bill Clinton les exprimait dans les années quatre-vingt dix. En outre, il s'agit d'une vision des dangers qui reste stable dans les discours de Barak Obama au cours de ses deux mandats. Sans surprise, on en retrouve les points essentiels dans son dernier discours sur l'état de l'Union de janvier 2016 : « Je sais que c'est une époque dangereuse. Mais ce n'est pas principalement en raison de l'irruption de superpuissances, et ce n'est certainement pas en raison d'un affaiblissement de la force américaine. Dans le monde d'aujourd'hui, nous sommes menacés moins par des empires du Mal et plus par des États défaillants » (12-01-2016)⁷¹⁰.

Le retour des « causes justes ».

Tout en offrant un discours plus réaliste qui reconnaît des limites à la puissance américaine, Barack Obama ne rejette pas non plus certaines justifications plus idéalistes, ou tout du moins morales, comme justification de la guerre. « Nous n'éradiquerons pas le conflit violent de notre vivant. Il y aura des moments où des nations, par l'action individuelle ou de concert [avec d'autres], trouveront que l'usage de la force est non seulement nécessaire mais [aussi] moralement justifiée » (12-01-2016)⁷¹¹.

La cause humanitaire est l'illustration la plus évidente d'une possible justification de l'usage de la force, qui fait là encore écho à la vision de Bill Clinton. Citant justement les Balkans comme illustration de son propos, le président souligne à la fois l'aspect moral puisque « l'inaction peut éroder notre conscience », et l'aspect pragmatique d'une situation qui pourrait « conduire à une intervention plus coûteuse plus tard » (10-12-2009)⁷¹². Ici encore, il tente de combiner idéalisme et réalisme car, pour Obama, ces nouvelles formes de conflits ne doivent

⁷⁰⁸ 10-12-2009 : ...wars between nations have increasingly given way to wars within nations

⁷⁰⁹ 10-12-2009 : *The resurgence of ethnic or sectarian conflicts, the growth of secessionist movements, insurgencies, and failed states, [...] unending chaos*

⁷¹⁰ 12-01-2016 : ...*I know this is a dangerous time. But that's not primarily because of some looming superpower out there, and it's certainly not because of diminished American strength. In today's world, we're threatened less by evil empires and more by failing states*

⁷¹¹ 12-01-2016 : *We must begin by acknowledging a hard truth: We will not eradicate violent conflict in our lifetimes. There will be times when nations, acting individually or in concert, will find the use of force not only necessary but morally justified*

⁷¹² 10-12-2009 : *I believe that force can be justified on humanitarian grounds, as it was in the Balkans [...] Inaction tears at our conscience and can lead to more costly intervention later*

nullement empêcher de trouver une approche morale de la guerre, simplement, « cela nous demande de penser autrement les notions de guerre juste et les impératifs d'une paix juste », et cela commence par l'idée que « toutes les nations, puissantes ou non, doivent adhérer à des principes d'usage de la force » (10-12-2009)⁷¹³.

Le président justifie par exemple l'action militaire américaine en Libye à la fois par des raisons humanitaires et par une légitimité qui se trouve dans un mandat international. Dans son discours à la nation sur la situation en Libye, il dit ainsi : « en tant que président, j'ai refusé d'attendre les images de massacre et de charniers pour agir [...] La tâche que j'ai donnée à nos forces - protéger le peuple libyen du danger immédiat et établir une zone d'exclusion aérienne - comporte un mandat de l'ONU et a le soutien international » (28-03-2011)⁷¹⁴, des arguments qu'il réitérera (19-05-2011)⁷¹⁵. Pour Obama, tout comme pour Clinton en son temps, il y a « des moments où notre sécurité n'est pas directement menacée mais nos intérêts et nos valeurs le sont. Quelquefois le cours de l'histoire nous met face à des défis qui menacent notre humanité commune et notre sécurité commune » (28-03-2011)⁷¹⁶. On note ici l'expression « *common humanity* » qui faisait également partie du lexique des causes justes de guerre chez Bill Clinton. Non seulement la cause humanitaire est une cause juste mais elle est liée à l'exceptionnalisme américain : « certaines nations peuvent peut-être fermer les yeux sur les atrocités dans d'autres pays. Les États-Unis sont différents » (28-03-2011)⁷¹⁷. Bien entendu, la lutte contre le terrorisme, et surtout contre Al-Qaïda qui a directement attaqué l'Amérique, reste la cause juste par excellence : « démanteler et vaincre Al-Qaïda au Pakistan et en Afghanistan [...] C'est une cause qui ne pourrait être plus juste », rappelle ainsi le président (27-03-2009)⁷¹⁸.

Mais ce qui distingue également l'Amérique, et les pays démocratiques en général, c'est, pour Obama, la croyance dans le droit qui fait partie de ses valeurs, au même titre que la liberté d'expression. C'est à la fois une contrainte et une force : « nombre de nos adversaires ne sont pas contraints par une croyance dans la liberté d'expression ou dans le droit à la

⁷¹³ 10-12-2009 : *And it will require us to think in new ways about the notions of just war and the imperatives of a just peace [...] To begin with, I believe that all nations, strong and weak alike, must adhere to standards that govern the use of force*

⁷¹⁴ 28-03-2011 : *The task that I assigned our forces—to protect the Libyan people from immediate danger and to establish a no-fly zone—carries with it a U.N. mandate and international support*

⁷¹⁵ 19-05-2011 : *But in Libya, we saw the prospect of imminent massacre. We had a mandate for action, and heard the Libyan people's call for help. Had we not acted along with our NATO allies and regional coalition partners, thousands would have been killed.*

⁷¹⁶ 28-03-2011 : *There will be times, though, when our safety is not directly threatened, but our interests and our values are. Sometimes the course of history poses challenges that threaten our common humanity and our common security*

⁷¹⁷ 28-03-2011 : *Some nations may be able to turn a blind eye to atrocities in other countries. The United States of America is different*

⁷¹⁸ 27-03-2009 : *... dismantle and defeat al Qaeda in Pakistan and Afghanistan, [...] That is a cause that could not be more just*

représentation juridique ou le droit » (20-04-2009)⁷¹⁹, car il faut « rejeter l'idée d'un compromis sur les principes fondateurs de nos démocraties pour la sécurité » car « le respect de la loi internationale et la promotion du droit sont des piliers fondamentaux de la lutte contre le terrorisme » (08-07-2009)⁷²⁰. Sept ans plus tard, dans son dernier discours sur l'état de l'Union, le président renouvelle la promesse de « notre engagement envers le droit » qu'il considère comme faisant partie des éléments qui rendent la nation forte comme aucune autre (12-01-2016)⁷²¹.

La rhétorique du droit dans la guerre.

Barack Obama marque une rupture avec le discours de son prédécesseur non seulement en mettant en valeur le droit international nécessaire à légitimer une guerre (dans le « *jus ad bellum* ») mais également en insistant sur le droit *dans* la guerre (« *jus in bello* »). « Quand la force est nécessaire », dit encore le président dans son discours à Oslo en 2009, « nous avons un intérêt moral et stratégique à nous astreindre à certaines règles de conduite. Et même quand nous affrontons un adversaire vicieux qui ne respecte aucune règle, je crois que les États-Unis doivent rester un porte-étendard dans la conduite de la guerre. C'est ce qui nous différencie de ceux que nous combattons » (10-12-2009)⁷²². Il s'agit pour Obama de renverser l'argument, souvent avancé, notamment par ses opposants, que certaines contraintes légales rendent les États-Unis plus vulnérables puisque leurs ennemis ne pas sont soumis aux mêmes contraintes. Au-delà de « ne pas se perdre quand on compromet les idéaux qu'on défend » et d'« honorer ces idéaux en les faisant respecter non pas quand c'est facile mais quand c'est dur », le président voit le droit comme un élément de la puissance américaine : « c'est une source de notre force », ajoute-t-il (10-12-2009)⁷²³.

L'éthique de guerre s'incarne dans les promesses présidentielles d'interdire la torture, de fermer la prison de Guantanamo Bay et dans la réaffirmation de l'engagement de respecter les Conventions de Genève (10-12-2009)⁷²⁴. Dans une conférence de presse, suite à une question sur l'usage de la torture par l'administration précédente, le président Obama insiste sur le fait qu'« interdire des 'techniques d'interrogatoire' renforcées nous rendra plus forts sur le long

⁷¹⁹ 20-04-2009 : *Many of our adversaries are not constrained by a belief in freedom of speech or representation in court or rule of law*

⁷²⁰ 08-07-2009 : *We reject the idea of a trade-off between security and the founding principles of our democracies. [...] The respect for international law and the promotion of the rule of law are fundamental pillars in the fight against terrorism*

⁷²¹ 12-01-2016 : *Our unique strengths as a nation [...] our commitment to rule of law.*

⁷²² 10-12-2009 : *Where force is necessary, we have a moral and strategic interest in binding ourselves to certain rules of conduct. And even as we confront a vicious adversary that abides by no rules, I believe the United States of America must remain a standard bearer in the conduct of war. That is what makes us different from those whom we fight*

⁷²³ 10-12-2009 : *That is a source of our strength [...] We lose ourselves when we compromise the very ideals that we fight to defend, and we honor those ideals by upholding them not when it's easy, but when it is hard*

⁷²⁴ 10-12-2009 : *That is why I prohibited torture. That is why I ordered the prison at Guantanamo Bay closed. And that is why I have reaffirmed America's commitment to abide by the Geneva Conventions*

terme et accroîtra notre sécurité, tout en nous permettant toujours d'avoir des renseignements », et même si « dans certains cas, ce sera plus dur », ce « qui nous permet d'être le flambeau du monde, c'est que nous avons la volonté de rester fidèles à nos idéaux ». Il ajoute même que « cela enlève un des outils de recrutement qu'Al-Qaïda [que] les autres organisations terroristes ont utilisé pour diaboliser les États-Unis [...] et cela renforce notre capacité à travailler avec nos alliés dans le genre d'activité de renseignements coordonnée qui peut faire fermer ces réseaux » (29-04-2009)⁷²⁵. Certaines de ces promesses ont d'ailleurs été formulées dès le premier discours du président devant le Congrès en février 2009, avec la conclusion que « vivre selon nos valeurs ne nous rend pas plus faibles, cela accroît notre sécurité et nous rend plus forts » (24-02-2009)⁷²⁶. C'est la permanence des valeurs qui fonde la puissance de l'Amérique : « Nous devons faire appel à la force de nos valeurs », déclare le président à l'académie militaire de West Point, « car les défis auxquels nous faisons face peuvent avoir changé, mais les choses auxquelles nous croyons ne le doivent pas », la prohibition de la torture et la fermeture de Guantanamo sont directement liées à la promotion de ces valeurs (01-12-2009)⁷²⁷.

De l'idéal à la réalité.

Pourtant, sept ans plus tard, Barack Obama n'a toujours pas trouvé de solutions alternatives qui permettraient la fermeture de la prison de Guantanamo Bay, même s'il affirme « continuer de s'efforcer à fermer la prison de Guantanamo » (12-01-2016)⁷²⁸. Ce n'est toutefois pas le seul vestige de la guerre contre la terreur. Comme le rappelle Zaki Laïdi, « *il n'a pas renoncé à expulser vers leurs pays d'origine d'anciens détenus de la prison de Guantanamo [...] n'a pas davantage répudié le Patriot Act, pas plus que le système de surveillance des personnes mis en place au lendemain du 11 septembre* », et d'en conclure qu'« *il est à cet égard particulièrement intéressant de voir qu'au sein d'un État, continuités et discontinuités transcendent les personnes et les clivages partisans* »⁷²⁹. Au-delà de la continuité de certaines activités étatiques qui limitent le cadre des libertés et du droit, certaines actions directement

⁷²⁵ 29-04-2009 : ... *to prevent these kinds of enhanced interrogation techniques will make us stronger over the long term and make us safer over the long term, because it will put us in a position where we can still get information. In some cases, it may be harder, but part of what makes us, I think, still a beacon to the world is that we are willing to hold true to our ideals [...] At the same time, it takes away a critical recruitment tool that Al Qaida and other terrorist organizations have used to try to demonize the United States. And it makes us--it puts us in a much stronger position to work with our allies in the kind of international coordinated intelligence activity that can shut down these networks*

⁷²⁶ 24-02-2009 : *I have ordered the closing of the detention center at Guantanamo Bay [...] Because living our values doesn't make us weaker, it makes us safer and it makes us stronger. And that is why I can stand here tonight and say without exception or equivocation that the United States of America does not torture. We can make that commitment here tonight*

⁷²⁷ 01-12-2009 : ... *we must draw on the strength of our values, for the challenges that we face may have changed, but the things that we believe in must not. That's why we must promote our values by living them at home, which is why I have prohibited torture and will close the prison at Guantanamo Bay*

⁷²⁸ 12-01-2016 : ...*I will keep working to shut down the prison at Guantanamo*

⁷²⁹ Laïdi, *op. cit.*, p.163-4

prises et rendues publiques par le président semblent se trouver en contradiction avec les principes traditionnels du droit dans la guerre, ou tout du moins de l'éthique de guerre telle qu'elle est généralement admise dans la théorie de « guerre juste »

Si l'élimination physique d'Oussama Ben Laden n'a pas fait débat aux États-Unis et a même été mise au crédit du président qui a été perçu comme fort et capable de décisions risquées, il n'empêche que c'est une action qui peut poser question dans le cadre des principes de guerre juste, principalement par rapport à l'alternative d'amener le leader d'Al-Qaïda devant la justice, sans parler du problème de la violation de souveraineté du Pakistan⁷³⁰. Dans son discours annonçant la mort de Ben Laden, le président prend la précaution de donner un certain nombre de justifications morales. C'est en premier lieu par l'utilisation de la métaphore de la guerre qu'Obama fournit le cadre éthique qui doit justifier la mort de Ben Laden : « le 11 septembre a été perpétré par Al-Qaïda, une organisation dirigée par Oussama Ben Laden qui avait ouvertement déclaré la guerre aux États-Unis et qui s'était engagée à tuer des gens innocents dans notre pays et dans le monde » (01-05-2011)⁷³¹. En outre, le président précise que l'action américaine suit un certain nombre de principes de guerre juste : les forces américaines ont « fait attention d'éviter de faire des victimes civiles » et Ben Laden a été tué « après des échanges de coups de feu » (01-05-2011)⁷³². La conclusion du discours est que « justice a été faite », surtout, bien entendu, pour « ces familles qui ont perdu des êtres chers », et le mot justice est d'ailleurs répété cinq fois (01-05-2011)⁷³³. Globalement, c'est une action qui a été considérée comme rentrant dans le cadre de la guerre juste par un certain nombre de chercheurs spécialistes de la question⁷³⁴. Le chercheur en théologie et sciences politiques George Wiegel estime par exemple que l'exécution du chef d'Al-Qaïda est justifiée précisément par le fait que les attaques du 11 septembre 2001 représentaient un acte de guerre et qu'il faut reconnaître « les circonstances dans lesquelles des États non étatiques peuvent se livrer à ce qui peut être correctement appelé une guerre ». Nous retrouvons ici la logique d'Obama qui veut lui aussi « penser autrement les notions de guerre juste ». D'un autre côté, l'action des forces spéciales contre Ben Laden, aussi réussie fut-elle, n'est pas pour autant érigée en modèle par le président : « notre opération au Pakistan contre Oussama Ben Laden ne peut être la norme », principalement en raison des risques qui étaient « immenses » (23-05-2013)⁷³⁵.

⁷³⁰ Joan Desmond-Frawley, « Justice for bin Laden? », *National Catholic Register*, 04 mai 2011.

⁷³¹ 01-05-2011 : *Al Qaida, an organization headed by Usama bin Laden, which had openly declared war on the United States and was committed to killing innocents in our country and around the globe*

⁷³² 01-05-2011 : *A small team of Americans [...] took care to avoid civilian casualties. After a firefight, they killed Usama bin Laden...*

⁷³³ 01-05-2011 : *...we can say to those families who have lost loved ones to Al Qaida's terror: Justice has been done*

⁷³⁴ C'est le cas de James Turner Johnson ou de George Wiegel, cités dans Desmond, *op. cit.*, p.10.

⁷³⁵ 23-05-2013 : *... our operation in Pakistan against Osama bin Laden cannot be the norm. The risks in that case were immense*

Si la mort d'Oussama Ben Laden peut être en adéquation avec les grands principes de guerre juste, tout du moins si on les adapte aux circonstances historiques post-11 septembre, l'utilisation de drones armés pour tuer des terroristes, en revanche, pose de vraies questions sur le plan éthique, et par rapport au droit dans la guerre. C'est ce que reconnaît le président lui-même : « cette nouvelle technologie soulève de profondes questions – sur qui est ciblé et pourquoi, sur les victimes civiles et le risque de créer de nouveaux ennemis, sur la légalité des frappes dans le cadre du droit américain et international, sur la responsabilité et la moralité » (23-05-2013)⁷³⁶. C'est sur tous ces points qu'il tente ensuite de répondre, faisant du discours un véritable plaidoyer moral pour l'utilisation des drones :

America's actions are legal. We were attacked on 9/11. Within a week, Congress overwhelmingly authorized the use of force. Under domestic law, and international law, the United States is at war with al Qaeda, the Taliban, and their associated forces. We are at war with an organization that right now would kill as many Americans as they could if we did not stop them first. So this is a just war, a war waged proportionally, in last resort, and in self-defense. [...]

America does not take strikes to punish individuals; we act against terrorists who pose a continuing and imminent threat to the American people, and when there are no other governments capable of effectively addressing the threat. And before any strike is taken, there must be near certainty that no civilians will be killed or injured, the highest standard we can set. [...]

But as Commander-in-Chief, I must weigh these heartbreaking tragedies against the alternatives. To do nothing in the face of terrorist networks would invite far more civilian casualties -- not just in our cities at home and our facilities abroad, but also in the very places like Sana'a and Kabul and Mogadishu where terrorists seek a foothold. Remember that the terrorists we are after target civilians, and the death toll from their acts of terrorism against Muslims dwarfs any estimate of civilian casualties from drone strikes. So doing nothing is not an option

Conventional airpower or missiles are far less precise than drones, and are likely to cause more civilian casualties and more local outrage. And invasions of these territories lead us to be viewed as occupying armies, unleash a torrent of unintended consequences, are difficult to contain, result in large numbers of civilian casualties and ultimately empower those who thrive on violent conflict. [...]

In Vietnam, hundreds of thousands of civilians died in a war where the boundaries of battle were blurred. In Iraq and Afghanistan, despite the extraordinary courage and discipline of our troops, thousands of civilians have been killed. So neither conventional military action nor waiting for attacks to occur offers moral safe harbor, and neither does a sole reliance on law enforcement in territories that have no functioning police or security services -- and indeed, have no functioning law

Remarks at National Defense University, 23 mai 2013

Barack Obama le dit donc clairement : la légitimité de ces actions repose à nouveau principalement sur la métaphore de la guerre, bien qu'aucun élément spécifique de droit ne soit mentionné en dehors de l'autorisation du Congrès donnée au lendemain du 11 septembre. La cause juste s'incarne, quant à elle, à la fois dans l'idée de légitime défense et de dernier recours, même si ce dernier point est impossible à évaluer puisqu'aucune de ces opérations n'est rendue publique. Il en est de même pour le principe de proportionnalité, notamment en ce qui concerne le nombre réel de victimes civiles. Si l'argument de précision des drones par rapport à des bombardements classiques ou l'invasion de territoires peut sembler persuasif, la comparaison avec le Vietnam, ou même l'Irak ou l'Afghanistan est en revanche inappropriée, d'abord parce qu'il s'agit, dans le cas des drones armés, de l'élimination ciblée d'individus, et surtout parce

⁷³⁶ 23-05-2013 : ... this new technology raises profound questions -- about who is targeted, and why; about civilian casualties, and the risk of creating new enemies; about the legality of such strikes under U.S. and international law; about accountability and morality

que l'absence totale de risques réciproques affaiblit l'argument moral. Souvenons-nous par exemple que le courage des pilotes qui prenaient des risques pour éviter les dommages collatéraux était précisément l'un des arguments majeurs utilisés par Bill Clinton pour justifier la moralité des bombardements au Kosovo. Ce que ne mentionne bien évidemment pas le président dans ce plaidoyer, c'est la remise en cause des questions d'honneur, de courage et d'héroïsme, réelles ou imaginaires, qui sont toujours au centre de toute rhétorique de la guerre, et surtout la perte de sens moral qui résulte du fait de donner la mort à distance, à travers une technologie qui ressemble à un jeu vidéo⁷³⁷. Ce qui est mis en valeur, c'est le besoin d'action car l'inaction serait pire.

Reconnaissant que « le secret souvent nécessaire à ce genre d'actions peut finir par protéger notre gouvernement du regard du public », le président rappelle qu'il « insiste pour une solide surveillance de toute action létale », notamment en tenant informé le Congrès (23-05-2013)⁷³⁸. Dans le même temps, tout en insistant sur le besoin de protéger la liberté de la presse et les journalistes, Barack Obama souligne qu'il faut qu'il y ait « des conséquences pour ceux qui enfreignent la loi et trahissent leur engagement à protéger » (23-05-2013)⁷³⁹.

Au-delà de ces contradictions internes, et de la rupture narrative évidente avec son prédécesseur, Barack Obama réussit-il pour autant à construire un nouveau récit, ou tout au moins une nouvelle vision ? Pour Zaki Laïdi, il n'y a en tout cas « *pas de doctrine Obama* » à proprement parler, comme nous avons pu le constater lors des événements du printemps arabe. Le président serait en effet avant tout « *un pragmatique désireux de ne pas se laisser enfermer dans des prises de position trop rigides susceptibles de lui être reprochées* »⁷⁴⁰. C'est ce que le président veut lui-même communiquer, comme lors d'une interview sur NBC à propos de la Syrie en mars 2011, quand il répond à Brian Williams « qu'il est important de ne pas prendre cette situation particulière et essayer de projeter une sorte de doctrine Obama qu'on va appliquer partout de façon mécanique »⁷⁴¹. Laïdi fait une comparaison intéressante des « *interventions d'Obama aux Nations unies en 2009, 2010, 2011, 2012* » et il note que « *d'année en année les ambitions américaines se sont rétrécies et le soutien aux positions*

⁷³⁷ Une littérature importante existe concernant ce sujet qui continue de faire débat. Voir de nombreuses références dans Quinta Jurecic, « Moral Theory and Drone Warfare: A Literature Review », *Lawfareblog*, 17 août 2015.

⁷³⁸ 23-05-2013 : *The very precision of drone strikes and the necessary secrecy often involved in such actions can end up shielding our government from the public scrutiny [...] I've insisted on strong oversight of all lethal action [...] Congress [...] is briefed on every strike that America takes*

⁷³⁹ 23-05-2013 : *... we must enforce consequences for those who break the law and breach their commitment to protect classified information*

⁷⁴⁰ Laïdi, *op. cit.*, p.250-1

⁷⁴¹ *I think it's important not to take this particular situation and then try to project some sort of Obama Doctrine that we're going to apply in a cookie-cutter fashion across the board*, Barack Obama, « NBC Nightly News », interview par Brian Williams, NBC, 29 mars 2011.

israéliennes se fait plus fort »⁷⁴². Il conclut qu'Obama est d'abord un président contraint : « *au-delà de l'homme, il y a le système américain et mondial. Or sur la plupart des enjeux, Obama demeure un président contraint par les choix de ses prédécesseurs, par la sévérité de la crise économique et financière, par l'influence idéologique et politique du Congrès, par la polarisation de la société américaine qui tourne le dos aux valeurs libérales pour endosser des valeurs libertariennes et anti-étatistes, et enfin par le jeu de la structure du pouvoir des autres acteurs internationaux* »⁷⁴³. On pourrait aussi ajouter qu'il est peut-être plus encore contraint par ses promesses de retrait des troupes et par la volonté de marquer sa présidence et son discours par la rupture avec George W. Bush.

Et c'est bien en comparaison avec son prédécesseur que Barack Obama semble surtout offrir un nouveau récit du monde post-guerre froide, un récit s'avère en fait être assez proche de celui de l'ère post-guerre froide, pré-11 septembre proposé par George H. Bush et surtout Bill Clinton. On y retrouve l'absence d'un ennemi global et primordial, l'existence de menaces multiples, mais spécifiques et limitées qui impliquent des interventions ciblées, une coopération internationale, notamment à travers l'OTAN et les Nations unies et des accords de partenariat et de libre-échange. Le résultat est un discours de la puissance contenue et encadrée par les principes de guerre juste tel qu'on le trouve dans la rhétorique des deux premiers présidents post-guerre froide. En outre, tout comme Bill Clinton rejetait la logique manichéenne de la guerre froide, Barack Obama répudie celle de la guerre contre la terreur et d'un récit religieux eschatologique. Également comme son prédécesseur démocrate, il refuse de définir sa doctrine par un slogan et même d'être contraint par une doctrine. La stratégie du « smart power », si elle est davantage assumée comme telle, reprend également un grand nombre d'éléments de la politique étrangère de Clinton.

Ce qui distingue Barack Obama, c'est surtout une plus grande complexité narrative, langagière et conceptuelle qu'on retrouve dans le motif de l'équilibre et la volonté de réconcilier des États qui semblent contradictoires ou du moins paradoxaux, comme la guerre et la paix, le « hard power » et le « soft power », le réalisme et l'idéalisme, la force et le droit, la puissance et la vertu. Dans cette navigation entre ces contraires, Barack Obama propose un « compas moral » qui se caractérise par une forme d'ambiguïté incarnée par un discours optimiste de foi dans le progrès qui n'est pas clairement défini. Si sa rhétorique comporte de nombreuses métaphores liées à la mythologie américaine, comme celle du voyage par exemple, il n'offre pas un récit mythique du monde.

*

⁷⁴² Laïdi, *op. cit.*, p.250-1

⁷⁴³ *Ibid.*, p.321

Notre analyse montre combien la rhétorique de la puissance s'incarne principalement dans un discours de guerre chez les présidents de la période post-guerre froide marquée par des conflits divers, multiples et constants. En outre, on note également l'importance du langage métaphorique ou allégorique de la guerre qui existe au-delà d'un genre rhétorique particulier, un langage qui nourrit le mythe de la violence et rejette toute forme de faiblesse, quitte à réinterpréter une défaite en victoire, comme nous avons pu l'observer avec le récit du Vietnam.

Toutefois, ce mythe de la violence est en partie neutralisé par le mythe de l'innocence et de la vertu qui est l'autre élément indispensable de la mythologie américaine. Cela peut expliquer que la fin de la guerre froide n'ait pas donné lieu à un nouveau récit qui assignerait à l'Amérique un rôle d'hyperpuissance jouissant d'une force militaire sans limite. On voit combien, au contraire, que George H. Bush, Bill Clinton et Barack Obama ont construit un récit de puissance nationale assumée mais contenue par des limites auto-imposées dans le cadre à la fois des principes de guerre juste (qui permettent de maintenir le mythe de la puissance bienveillante) et du refus systématique d'être le « gendarme du monde ».

Or la rhétorique de George W. Bush constitue là encore une rupture puisqu'il construit un récit de guerre totale en contradiction avec les principes de guerre juste, et offre la vision d'un monde binaire structuré autour du Bien et du Mal comme au temps de la guerre froide. Ce récit est le résultat d'une interprétation religieuse et guerrière du monde appliquée aux attaques du 11 septembre 2001 qui en sont l'élément déclencheur et fondateur. Une telle rhétorique de la guerre aurait été impossible sans un événement d'une violence extrême et surtout d'un traumatisme exceptionnel pour la communauté nationale. Elle est d'ailleurs absente des discours présidentiels jusqu'à ces attentats. Et c'est bien le 11 septembre qui a refermé « la fenêtre d'opportunité d'étendre et de sécuriser la paix en promouvant un internationalisme distinctement américain » qu'évoquait George W. Bush lui-même devant le Congrès en février 2001 (27-02-2001)⁷⁴⁴. C'est aussi le 11 septembre qui a accentué la conviction religieuse millénariste du président, une conviction qui a participé à la construction de sa rhétorique guerrière. Ce nouveau récit répond sur bien des critères à la définition même du discours mythique. Alors que George H. Bush n'a pas su exprimer de vision globale, et a fortiori construire un métarécit, et tandis que Clinton et Obama ont répudié un modèle du « nous contre eux » sans le remplacer par une trame narrative simple aux lignes morales claires, George W. Bush construit un nouveau récit d'un monde bipolaire divisé par le Bien et le Mal au centre duquel se trouve une Amérique dont la mission est une guerre totale contre le Mal qui menace la civilisation, et à fortiori l'existence même de la communauté nationale. Pourtant, l'élection

⁷⁴⁴ 27-02-2001 : « America has a window of opportunity to extend and secure our present peace by promoting a distinctly American internationalism »

de Barack Obama et sa répudiation de la vision de son prédécesseur signalent bien l'échec du récit construit par George W. Bush. Comment expliquer qu'un tel récit qui mettait si bien en scène une Amérique puissante et bienfaitrice n'ait pas réussi à régénérer la mythologie nationale ?

L'une des raisons principales de cet échec est probablement une dissonance trop forte entre la rhétorique et le réel, c'est-à-dire la contradiction entre la certitude absolue guerrière et morale de George W. Bush et la réalité des déboires sur le terrain qui ont miné la croyance dans une guerre morale et victorieuse. De l'absence des armes de destruction massive en Irak, au fiasco de la construction de la démocratie irakienne ou de l'avancée de la liberté dans le monde, en passant par une annonce de victoire prématurée en 2003, suivie de davantage de chaos et d'instabilité, les guerres en Irak et en Afghanistan n'ont donné aucun des résultats promis. En outre, souvenons-nous que le président avait lié la certitude d'une victoire finale à la justesse de la cause. Selon cette logique, l'échec de la puissance de l'Amérique implique donc l'iniquité de la cause et la faillite de sa vertu (08-11-2001)⁷⁴⁵. Pire encore, la guerre contre la terreur a eu pour effet de contredire directement le mythe de l'innocence de l'Amérique, malgré l'importance du langage religieux, notamment par la remise en cause des principes de justice dans la guerre. Enfin, si la guerre contre la terreur a pu sembler politiquement opportune, son caractère abstrait et métaphorique ne pouvait que résulter dans la désillusion, puisqu'elle ne permettait d'offrir ni de victoire finale, ni de sentiment de complétude. À ces contradictions, on peut ajouter une dernière, soulignée par le professeur de relations internationales Andrew Bacevich qui constate l'incohérence de l'idée de guerre totale aux enjeux majeurs sans une mobilisation réelle de toute une nation dans l'effort de guerre qui, par exemple, aurait logiquement dû se concrétiser dans le retour de la conscription. Si l'enjeu est en effet la survie de la communauté nationale, voire de la civilisation, comment justifier alors « un état de guerre quasi permanent avec à peu près 1% des citoyens qui portent le poids du service et du sacrifice des autres 99% » ? Ces quelques exemples de dissonance montrent les limites de la construction d'un récit mythique qui, bien que n'étant pas, par définition, voué à offrir une représentation fidèle de la réalité, ne peut pour autant pas s'en acquitter complètement.

Au-delà de cet échec lié à des circonstances particulières, on peut aussi admettre l'idée que, si aucun récit mythique cohérent et stable du monde n'a pu remplacer celui de la guerre froide, c'est en raison de l'instabilité même d'un monde en évolution permanente. Malgré tout, on ne peut qu'être frappé par la présence constante des mythes de puissance et d'innocence dans la rhétorique présidentielle de toute la période. Non seulement ces mythes constituent des

⁷⁴⁵ 08-11-2001 : *We cannot know every turn this battle will take. Yet we know our cause is just and our ultimate victory is assured*

caractéristiques stables de l'identité nationale mais ils sont également emblématiques des attributs de la figure héroïque qui, par définition, incarne à la fois la force et le Bien.

PARTIE 3 - LE DISCOURS HÉROÏQUE

À ce stade, nous avons pu établir la permanence et la récurrence d'éléments de la mythologie nationale américaine fondée sur la croyance dans l'exceptionnalisme de la vertu et de la puissance nationale américaine constitutive d'un récit fondé sur un fragile équilibre entre le mythe de l'innocence et le mythe de la violence. Cet équilibre semble particulièrement difficile à trouver ou à maintenir dans le monde instable et changeant de la période post-guerre froide, alors que le discours présidentiel ne peut totalement s'affranchir des contraintes du réel sans risquer de perdre toute crédibilité. Notre hypothèse est que seule la figure du héros peut incarner de façon satisfaisante les qualités de vertu et de puissance au cœur du récit mythique américain. Tout comme l'instabilité de la période peut expliquer une stratégie rhétorique de focalisation sur la permanence de valeurs, comme la liberté, ou de paradigmes familiers, comme celui de la guerre juste, elle est également susceptible d'entraîner un recentrage des discours présidentiels sur le héros. C'est alors la permanence des archétypes du héros et du méchant, définis d'abord par la constance de leurs caractères, qui peut faciliter l'adaptation du récit aux exigences d'un réel confus et instable. Notre postulat est ici que le récit mythique est caractérisé par un lien homologique entre discours culturel et discours politique. Ce dernier étant, après tout, fondé sur la mise en récit (« *story-telling* »), il est au minimum influencé par le contexte culturel. Or, tout un chacun peut aisément observer l'importance de la figure du héros dans la culture populaire américaine, depuis les westerns jusqu'aux super-héros.

Définitions du héros.

Dans *The hero with a Thousand Faces*, le spécialiste des mythes Joseph Campbell montre que le héros peut prendre plusieurs formes (d'où l'image du « millier de visages » dans le titre), tout en demeurant un élément central de toute structure mythique, quelle que soit la culture, la géographie ou la période¹. Dans le monde moderne, le mythe héroïque ne serait donc pas une spécificité de l'Amérique contemporaine. Le linguiste Joseph Charteris-Black a démontré, par exemple, l'importance du discours héroïque dans la rhétorique de Winston Churchill pendant la Seconde Guerre mondiale².

Joseph Campbell définit l'héroïsme comme un dépassement de la condition historique d'un individu pour atteindre une certaine universalité : « l'homme ou la femme qui a réussi à

¹ Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces : The Collected Works of Joseph Campbell*, 2012, New World Library; Edition : 3rd.

² Jonathan Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric: The Persuasive Power of Metaphor*, 2011, Palgrave Macmillan, p.52-77

dépasser ses propres limitations historiques et géographiques et réussit à atteindre des formes d'une portée universelle, des formes qui correspondent à la véritable condition de l'homme »³. Au-delà de cette universalité, tout héros national revêt toutefois des caractéristiques et une forme propre à la communauté dont il est issu. Elise Marienstras a ainsi mis en évidence la continuité dans le temps des récits d'exploits des héros fondateurs de la nation américaine, des puritains aux explorateurs et aux « vaillants pionniers » en passant par les Pères fondateurs, ces derniers demeurant toujours très présents dans les discours présidentiels, comme nous l'avons nous-mêmes constaté⁴. Certains chercheurs considèrent qu'il existe un lien entre ces héros de la fondation de l'Amérique et le héros moderne, y compris les super-héros de fiction qui en seraient une version urbaine, moderne et populaire⁵. Pour Jewett et Lawrence par exemple, ce qui constitue une spécificité américaine, c'est « l'expression exubérante dans la culture récente du divertissement d'une tradition qui remonte à l'époque coloniale et qui trouve ses racines dans le récit biblique »⁶. Ce lien, même ténu, est possible parce que la signification du héros est ambiguë.

Au demeurant, les dictionnaires proposent des définitions généralement assez larges et relativement indéterminées de la notion de « héros ». Tous mentionnent en tout cas les idées de « courage », de « force morale », d'« admiration » (voire de modèle) et supposent donc à la fois la capacité de puissance et de vertu du héros⁷.

Si dans la mythologie grecque le héros est principalement un être légendaire dont les exploits sont le fruit de sa nature divine ou semi-divine, le héros moderne est, lui, un être ordinaire qui se révèle extraordinaire dans l'adversité. C'est particulièrement le cas dans la société américaine où l'idée que l'on ne naît pas héros mais qu'on le devient (« *heroes are made, not born* ») semble faire consensus⁸. D'une certaine manière, le héros américain est l'archétype du héros moderne principalement en raison de son origine populaire, voire démocratique. Il s'oppose ainsi à la conception hautement aristocratique du héros de la Grèce antique. C'est, de façon très significative, ce héros populaire qui est ainsi honoré chaque année par la *Carnegie Hero Fund Commission* : « un civil qui risque volontairement sa vie à un degré

³ Campbell, *op. cit.*, p. 14-5

⁴ Elise Marienstras, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, 1976, François Maspero p.306

⁵ James E. Combs, Dan Nimmo, *Subliminal Politics, Myths & Mythmakers in America*, 1980, Prentice-Hall, p.244

⁶ Robert Jewett, John Shelton Lawrence, *Captain America And The Crusade Against Evil: The Dilemma Of Zealous Nationalism*, 2003, Grand Rapids, Mich. : W.B. Ederman, p.28

⁷ Quelques définitions du héros : « *celui qui se distingue par ses exploits ou un courage extraordinaire, homme digne de l'estime publique, de la gloire, par sa force de caractère* », Le Petit Robert, 1993 ; « *someone who has done something brave, new or good, and who is therefore greatly admired by a lot of people* », Collins Cobuild English Language Dictionary, 1990, p.682 ; « *a man of distinguished courage or ability, admired for his brave deeds and noble qualities.* » « *a person who, in the opinion of others, has heroic qualities or has performed a heroic act and is regarded as a model or ideal* », disponible sur ><http://www.dictionary.com/browse/hero?s=t><.

⁸ Stephen Frantzich, *Honored Guests: Citizen Heroes and the State of the Union*, 2011, Rowman & Littlefield, p.21

extraordinaire pour sauver ou tenter de sauver la vie d'une autre personne »⁹. Cette définition s'avère quelque peu restrictive : elle exclut les gens dont le métier limite l'aspect volontaire de leurs actions (les policiers ou les pompiers par exemple) et elle valorise uniquement le sacrifice physique d'une action. Elle souligne néanmoins combien le héros doit avant tout être un citoyen ordinaire¹⁰. Si peu de gens pouvaient espérer devenir un George Washington ou un Abraham Lincoln, ce sont pour autant toujours leurs vertus humaines et leurs actions courageuses qui les rendaient extraordinaires déjà aux yeux de leurs contemporains : la ténacité, la détermination face aux obstacles, le dur labeur et surtout leur personnalité et leur caractère, davantage que leur intelligence ou leur naissance¹¹. Plus important encore, le héros fondateur est un homme qui a du pouvoir mais n'en abuse pas, à l'image de Washington qui refuse toute couronne, ou autre récompense personnelle après avoir gagné la « bataille de la liberté »¹².

La nécessité d'un méchant.

Pour le rhétoricien Troy Murphy, le héros américain incarne un personnage idéal de la vie publique américaine, mais il est aussi le produit d'un moment historique spécifique¹³. Sa forme est donc relativement malléable et élastique afin de pouvoir symboliser à la fois les idéaux universels et les expressions spécifiques de ces idéaux dans des contextes particuliers. Tout en ayant des racines historiques, le héros américain est le fruit d'un processus continu qui lui permet de trouver sa place dans le monde contemporain à travers une expression particulière correspondant à une époque¹⁴. Or, la structure du récit héroïque dépend de l'existence d'un contexte particulier. Pour que le héros puisse émerger, celui-ci doit se trouver face à une crise, un dilemme ou une quelconque expression du Mal qui s'incarne souvent dans la figure du méchant qu'il doit combattre¹⁵. Ainsi le courage de l'Amérique est mis en valeur par la lâcheté d'Al-Qaïda, incarnée par Ben Laden¹⁶. Non seulement l'exemplarité de l'Amérique est démontrée par le manque de vertu des terroristes, mais la construction d'un

⁹ *Ibid.*, p.15

¹⁰ Cette définition s'appuie sur un extrait du *Nouveau Testament* dont le verset suivant « *greater love hath no man than this, that a man lay down his life for his friends* » (Jean 15 :13) encercle le bord extérieur de la médaille aux personnes récompensées. Disponible sur le site ><http://www.carnegiehero.org/about-the-fund/carnegie-medal/><.
[Date de consultation : le 07-07-2016].

¹¹ Selon la formule de l'historien Dixon Wecter, « *character is more important than brains* », Dixon Wecter, *The Hero in America*, 1963, Ann Arbor, MI: University of Michigan Press, p. 485, 487 dans John Vile, « Presidents as Commenders in Chief- Recognitions of Citizen Heroes from Ronald Reagan through George W. Bush », *Congress & the Presidency*, 2007, Vol.34, N°1, p. 31

¹² *Ibid.*

¹³ Troy Murphy, « Romantic Democracy and the Rhetoric of Heroic Citizenship », *Communication Quarterly*, 2003, Vol. 51, N° 2, p.195

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Joseph H. Campos, *The State and Terrorism: National Security and the Mobilization of Power*, 2007, Ashgate, p.95

¹⁶ Stewart Croft, *Culture, Crisis and America's War on Terror*, 2006, Cambridge University Press, p.149

méchant permet également de renforcer l'identité nationale et retrouver un récit binaire fondé sur une opposition clairement définie entre Bien et Mal, avec un ennemi identifiable¹⁷. Or, parler d'Autrui, c'est bien entendu aussi parler de Soi, mais le schéma du récit héroïque a ceci de particulier que, tout en étant fondé sur une structure binaire, il met généralement en scène trois personnages : le héros, le méchant, et la victime¹⁸. C'est le récit que propose clairement George H. Bush dans son discours annonçant la cessation du conflit dans le golfe Persique devant le Congrès : « le défi ne pouvait être plus clair. Saddam Hussein était le méchant (« *the villain* ») [et] le Koweït, la victime », et si le héros, c'est-à-dire l'Amérique, n'est pas mentionné, c'est que son existence est évidente (06-03-1991)¹⁹. Chacun de ces trois personnages est défini par son caractère : le méchant se distingue par la force et l'absence de vertu, la victime, elle, personnifie l'innocence sans la force, et seul le héros incarne une sorte de complétude universelle de force et de vertu. Dans tous les cas, ce sont les circonstances qui mettent en lumière ces caractères.

*

C'est en tenant compte de ces différents éléments de définition du héros et du récit héroïque, et en nous appuyant sur l'ensemble de l'étude qui a précédé, que nous nous proposons d'en examiner l'expression contemporaine dans les discours présidentiels. Notre hypothèse est que la période post-guerre froide, si féconde en guerres diverses, a offert des contextes particulièrement propices à la construction du discours héroïque. Nous commencerons par l'étude de la figure du Mal et de ses différentes incarnations afin d'établir les contextes de la construction du héros. Puis, nous examinerons la figure du Bien, à savoir la victime mais surtout le héros, dans l'espoir d'en dessiner un ou des portraits qui pourraient révéler de nouveaux invariants de la mythologie nationale et de l'identité américaine. Ce sont les éloges funèbres, les discours de remises de décorations, les discours de guerre et de crise, ainsi que les discours sur l'état de l'Union qui fournissent la matière principale à cette dernière partie de notre analyse.

¹⁷ Jason Edwards, *Navigating the Post-Cold War World : President Clinton's Foreign Policy Rhetoric*, 2008, Lexington Books, p. 150, 156

¹⁸ Charteris-Black, *op. cit.*, p. 320

¹⁹ 06-03-1991 : *The recent challenge could not have been clearer. Saddam Hussein was the villain; Kuwait, the victim.*

Chapitre 6 : Le Méchant

La plupart des théories sur l'identité soutiennent que les identités collectives ou individuelles sont formées dans un contexte de catégories juxtaposées, c'est-à-dire qu'une identité ne se définit qu'en comparaison avec d'autres²⁰. Le chercheur en relation internationale David Campbell note que si l'identité personnelle comme sociale est constituée par une relation à la différence, elle n'est pas fondée sur une réalité planifiée ou fixée par la nature. Elle est le résultat d'une opération performative, c'est-à-dire une action produite par le fait même de son énonciation. Ce processus consiste à distinguer un « dedans » d'un « dehors », un « domestique » d'un « étranger », et un « Soi » d'un « Autre »²¹. Dans le discours, le Mal se définit d'abord par le fait d'être un Autre.

L'étranger.

Selon les spécialistes en communication Rico Neuman et Kevin Coe, c'est cette articulation entre Soi et Autrui qui constitue l'identité internationale, notamment par l'utilisation d'entités étrangères pour parler de la communauté nationale en relation au reste du monde²². La construction de la nation américaine est une bonne illustration de ce processus de l'établissement de l'identité par la relation à l'Autre.

Dans la construction nationale.

L'identité américaine s'est en effet historiquement développée en directe opposition à un Autrui négatif : que ce soit la Grande-Bretagne pendant la Révolution américaine, l'Europe monarchique ou coloniale au XIX^e siècle, ou le fascisme et le communisme au XX^e siècle, ou bien enfin le terrorisme au XXI^e siècle²³. Tout en reconnaissant une tendance humaine universelle à voir le monde en termes de Bien et de Mal, Robert Bellah estime que cette propension à la binarité est plus importante aux États-Unis que dans les autres nations en raison de leurs racines puritaines, dont on retrouverait des traces dans les récits héroïques de culture

²⁰ Alexander A. Wendt, (1994). 'Collective Identity Formation and the International State', *American Political Science Review*, 1994, Vol. 88, N°2, p. 384-396, Iver Neumann, *Uses of the Other: 'The East' in European Identity Formation*, 1999, Minneapolis: University of Minnesota Press, cités dans Roberta Coles, « War and the Contest Over National Identity », *Sociological Review*, 2002, Vol. 50, N° 4, p. 4. Voir également Penny Edgell, Joseph Gerteis, Douglas Hartmann, « Atheists as 'Other': Moral Boundaries and Cultural Membership in American Society », *American Sociological Review*, 2006, Vol. 72, N°2, p. 211-234, cité dans Amandine Barb, « An atheistic American is a contradiction in terms - Religion, Civic Belonging and Collective Identity in the United States », *European Journal of American Studies*, 2011, Vol. 6, N°2, p.2.

²¹ David Campbell, *Writing Security: United-States Foreign Policy and the Politics of Identity*, 1998, University of Minnesota Press, p.9

²² Kevin Coe, Rico Neuman, « International Identity in Theory and Practice: The Case of the Modern American Presidency », *Communication Monographs*, 2011, Vol. 78, N°2, p.142

²³ Caldwell, *op. cit.*, p. 20

populaire²⁴. Notre étude nous a en tout cas permis de constater combien le discours religieux imprègne toujours les discours présidentiels actuels. Or, comme le souligne Erica Resende, construire une nation sacrée implique l'existence d'autres nations profanes, d'autant que les marqueurs d'identité religieuse sont exclusifs²⁵. Selon d'autres chercheurs, comme Oscar Giner et Robert L. Ivie, la nation américaine a hérité d'une vision du monde issue de la tradition chrétienne et de la croyance médiévale dans l'existence d'un méchant (« *villain* »²⁶), avec une forte tendance à diaboliser ses adversaires et à produire des « cycles mythiques de violence rédemptrice » consistant à trouver un bouc émissaire comme rituel de purification des péchés²⁷. Cette conception de la violence, qui s'inspire notamment de la pensée du théoricien Kenneth Burke, fait écho au concept freudien de la construction du groupe dans « l'unité de l'amour et le détournement de l'agression vers un ennemi extérieur »²⁸. Selon Andrew Fiala, les mythes politiques ont précisément pour fonction de faciliter ce processus²⁹. Au cours de notre analyse, nous avons pu voir combien l'existence du Mal dans le monde est affirmée par tous les présidents de l'ère post-guerre froide. Il convient maintenant d'examiner comment ce Mal inhérent à la structure narrative dans la rhétorique présidentielle est précisément présenté et défini.

Outre l'aspect religieux, la création de la nation américaine se caractérise par une seconde spécificité : la bipolarisation entre civilisation et sauvagerie, notamment par l'opposition à l'Indien, comme l'attestent les travaux d'Élise Marienstras, ou encore par la déshumanisation du Noir dans le cadre du système esclavagiste³⁰. L'articulation entre Soi et l'Autre dans le récit national serait donc double : à la fois par rapport à un autrui externe et un autrui interne (le Noir, l'Indien, le communiste), y compris la peur de la division. Cette bipolarisation n'est pas sans conséquence. Ainsi, alors que l'Amérique se voit avant même la Révolution comme l'incarnation de la liberté dans un monde dépassé par la tyrannie, cette liberté connaissait pourtant une application toute relative dans le fondement même de la nation,

²⁴ Robert Bellah, « Righteous Empire: How does a Nation that Hates Taxes and Distrusts Big Government Launch an Empire? », *Christian Century*, 08 mars 2003, Vol. 120, No. 5, p.21

²⁵ Erica Simone A. Resende, « Puritanism, Americanism and Americanness in U.S. foreign Policy Discursive Practices », *World International Studies Committee (WISC)*, 17-20 août 2011, Porto, Portugal, p.15-6

²⁶ Si plusieurs traductions du mot anglais « *villain* » sont possibles, comme les termes « scélérat » ou « vaurien », nous choisissons d'utiliser le substantif « méchant » précisément parce que celui-ci est associé à un contexte de fiction et donc au récit, ce qui reflète à la fois son aspect construit et mythique.

²⁷ Oscar Giner, Robert L. Ivie, « Hunting the Devil : Democracy's Rhetorical Impulse to War », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol. 37, N° 4, p.593-5

²⁸ Kenneth Burke (1897-1993) est un théoricien de la littérature et de la philosophie qui a eu une grande influence sur la recherche américaine et internationale, notamment sur la nature de la guerre et de la violence. Kenneth Burke, *The Rhetoric of Religion: Studies in Logology*, 1961, Berkeley : University of California Press, p.281-2, cité dans Edwards, *op. cit.*, p. 23

²⁹ Sigmund Freud, *Civilization and its Discontent*, chapitre 5, cité dans Andrew Gordon Fiala, *The Just War Myth*, 2008, Rowman & Littlefield Publishers, p.20

³⁰ Marienstras, *op. cit.*, p.157

y compris dans la création de ses institutions³¹. Or, Eric Foner note que c'est vers l'étranger que regardent fréquemment les Américains pour localiser les dangers à la liberté³². Les travaux de Vanessa Beasley ont d'ailleurs montré que dans leurs discours, tous les présidents, de Grover Cleveland à George H. Bush ont insinué que la menace la plus urgente venait bien de l'extérieur³³.

Enfin, on peut considérer un troisième facteur qui contribue à faciliter la construction d'un autrui négatif et fantasmé. Comme le résume en effet le journaliste Mark Hertsgaard, « pour les Américains, le reste du monde n'existe pas vraiment. C'est davantage une abstraction qu'un endroit véritable »³⁴. Or ce qui est inconnu est plus facilement susceptible d'être perçu comme négatif, voire menaçant. C'est, selon Robert L. Ivie, ce qui expliquerait « une peur chronique des autres » qui s'incarnerait dans une plus grande propension à l'unilatéralisme mais aussi à faire la guerre, et qu'il attribue à une construction rhétorique rigide de l'identité nationale³⁵. Selon Ivie, « sans l'image d'un autrui menaçant, la possibilité d'identité nationale serait diminuée », et il conclut que « les Américains doivent se sentir en danger afin d'avoir une existence significative et spécifique »³⁶. Enfin John Judis rappelle combien l'histoire américaine regorge d'exemples saisissants de cette opposition entre Soi et l'Autre : ainsi « l'empire de la liberté » de Jefferson s'est forgé par opposition à la « tyrannie du vieux monde », la « civilisation chrétienne » que voulaient construire les Démocrates jacksoniens ne se comprend que par rapport à la lutte contre « les sauvages », et l'expansion de la « civilisation anglo-saxonne » de la génération de Théodore Roosevelt peut se lire comme une opposition à un autrui « barbare ». Enfin, plus récemment, la volonté de créer un ordre démocratique libéral mondial du président Wilson et de ses successeurs n'a de sens qu'au sein de la lutte contre une Allemagne impériale, puis fasciste et enfin contre l'Empire soviétique³⁷.

Dans les discours présidentiels.

Cette vision négative de l'Autre est d'autant plus facile à construire que l'étranger est dans tous les cas de figure rarement perçu comme un modèle à suivre, y compris à l'époque

³¹ Dans leur étude sur les discours révolutionnaires, Ritter et Andrews notent que les Britanniques étaient devenus des « monstres sauvages et sanguinaires », dans Kurt W. Ritter et James R. Andrews, *The American Ideology: Reflections of the Revolution in American Rhetoric*, Falls Church, Virginia : Speech Communication Association, 1978, p.7-10, cité dans Robert L. Ivie, « Images of Savagery in American Justifications for War », *Communication Monographs*, 1980, Vol. 47, p.283

³² Eric Foner, « American Freedom in a Global Age », *American Historical Review*, 5 janvier 2001, Vol 106, N°1

³³ Vanessa Beasley, *You, the people: American National Identity in Presidential Rhetoric*, 2004, Texas A&M University Press, p.159

³⁴ Cité par W. Lance Bennett, *News : The Politics of Illusion*, 2009 (8th ed.). New York, NY: Pearson Longman, p.61, dans Coe, Neuman, *op. cit.*, p.156

³⁵ Robert L. Ivie, *Democracy and America's War on Terror*, 2005, University of Alabama Press, p.4

³⁶ *Ibid.*, p. 11

³⁷ John B. Judis, « The Chosen Nation: The Influence of Religion on U.S. Foreign Policy », *Carnegie Endowment for International Peace*, 2005, N°37, p. 2

contemporaine. Les travaux de Neuman et Coe ont ainsi montré que sur 2480 mentions d'entités étrangères dans les discours sur l'état de l'Union allant de 1934 à 2010, seules trois ont été présentées explicitement comme des exemples à suivre³⁸. Leur analyse confirme par ailleurs que l'étranger continue d'être un élément inhérent à la construction de l'identité nationale américaine³⁹. Plus précisément, ils constatent que les régions ou les nations étrangères sont davantage citées que les peuples étrangers. Quand les étrangers sont mentionnés, les présidents parlent bien plus souvent des leaders que des citoyens⁴⁰. De façon significative, alors que le ton est plutôt positif quand il s'agit des citoyens étrangers, il est au contraire négatif dans deux-tiers des cas en ce qui concerne les leaders, sachant par ailleurs que les pays qui reçoivent le plus d'attention de la part des présidents sont ceux avec lesquels il y a conflit⁴¹.

Cette tendance est accentuée dans les discours de guerre ou dans les grands discours de politique étrangère. Les présidents y parlent tout naturellement en tout premier lieu des régions où l'Amérique est susceptible de se trouver impliquée. De plus, ils insistent sur la distinction claire entre les peuples et les leaders. George H. Bush répète par exemple plusieurs fois qu'il n'a « aucun différend avec le peuple irakien », que « nous ne voulons pas qu'il souffre » et que « notre différend » et le « différend du monde » est avec « le dictateur de l'Irak » (16-09-1990, 11-09-1990, 01-10-1990a, 16-01-1991)⁴². Bill Clinton prévient qu'il ne « faut pas être victime de la tendance à diaboliser le peuple serbe » (12-04-1999a)⁴³, et George W. Bush déclare que « les États-Unis respectent le peuple afghan [...] mais condamne le régime des Talibans » (20-09-2001)⁴⁴. Les peuples sont vus comme des victimes et c'est d'ailleurs à eux que s'adresse le président en promettant que « le jour de votre libération est proche » au début de la guerre d'Irak (17-03-2003)⁴⁵. La distinction entre peuples et leaders repose sur la métaphore « la nation est une personne », qui constitue, comme l'ont montré les travaux des linguistes George Lakoff et Tim Rohrer, une métaphore profonde (« *root metaphor* ») et fondamentale du discours

³⁸ Les trois mentions en question sont d'abord celle de Franklin Delano Roosevelt en 1942 qui insiste que les Américains doivent faire « comme les Londoniens », puis celle de John Kennedy en 1963 qui présentait la Suède comme un modèle pour leur traitement des malades mentaux, et enfin, de façon sans doute plus surprenante de Ronald Reagan en 1983 qui mettait en valeur le système éducatif japonais dont il comparait la qualité à celle de la formation à l'examen d'avocat aux États-Unis, dans Coe, Neuman, *op. cit.*, p.154.

³⁹ Kevin Coe, Rico Neuman, « Finding Foreigners in American National Identity: Presidential Discourse, People and the International Community », *International Journal of Communication*, N°5, 2011.

⁴⁰ Coe, Neuman, « Finding foreigners », *op. cit.*, p.826, 833

⁴¹ Coe, Neuman, « International Identity », *op. cit.*, p.152, 156, 157

⁴² 16-09-1990 : *We have no quarrel with the people of Iraq*, 11-09-1990 : *Let me also make clear that the United States has no quarrel with the Iraqi people. Our quarrel is with Iraq's dictator and with his aggression*, 01-10-1990a : *Our quarrel is not with the people of Iraq. We do not wish for them to suffer. The world's quarrel is with the dictator who ordered that invasion*, 16-01-1991 : *We have no argument with the people of Iraq*

⁴³ 12-04-1999a : *Second, we should not fall victim to the easy tendency to demonize the Serbian people*

⁴⁴ 20-09-2001 : *the United States respects the people of Afghanistan—after all, we are currently its largest source of humanitarian aid—but we condemn the Taliban regime*

⁴⁵ 17-03-2003 : *The day of your liberation is near*

politique⁴⁶. Cette métaphore conceptuelle se double par ailleurs de la métonymie « le chef d'État représente l'État » qui permet de recourir à une personne et non pas à un État informe pour incarner le méchant⁴⁷. Ainsi quand George H. Bush déclare que « Saddam Hussein pille une petite nation », il s'agit bien entendu des troupes irakiennes mais cela permet la personnification du méchant (16-01-1991)⁴⁸. Lakoff remarque au passage qu'une telle métonymie s'applique seulement à des pays dirigés par des chefs d'État considérés comme illégitimes. Il serait en effet étrange de décrire l'invasion des troupes américaines au Koweït en disant que « George H. Bush est entré au Koweït ». Neuman et Coe notent que, bien que courante, cette distinction entre le peuple et son leader n'est pas une constante. Elle n'existe pas chez Franklin Delano Roosevelt lors de la Seconde Guerre mondiale⁴⁹. Dans la période post-guerre froide, cependant, ce sont surtout les leaders qui incarnent le méchant, ce qui permet une plus grande efficacité dans la narration d'un récit simple, mais aussi de se différencier du discours terroriste qui associe précisément les peuples à leurs leaders. Tout est confirmé par les conclusions d'autres chercheurs qui montrent que les présidents font tout pour construire une image d'un autrui menaçant⁵⁰.

Enfin, Neuman et Coe concluent que l'étranger apparaît moins souvent dans les discours entre les années trente et soixante, et davantage par la suite, avec une augmentation particulièrement significative depuis les années 1990 / 2000, ce qui peut sans doute s'expliquer par le contexte international et notamment la fin de la guerre froide. Ceci renforce notre hypothèse que si la fin de la guerre froide présente le défi de devoir fonder un nouveau récit, c'est parce que pour être persuasif, un récit mythique doit se centrer sur la confrontation avec un Autrui suffisamment puissant et identifiable. C'est peu ou prou ce que reconnaît Bill Clinton lui-même lorsqu'il dit au début de son premier mandat, sur le ton de la plaisanterie mais de façon significative : « Mon Dieu que la guerre froide me manque ! »⁵¹, ou encore quand il

⁴⁶ Tim Rohrer, « To plow the sea: Metaphors for regional peace in Latin America », *Metaphor and Symbolic Activity*, Vol. 5, p.163-181, dans Tim Rohrer, « The Metaphorical Logic of (Political) Rape: The New Wor(l)d Order », *Metaphor and Symbolic Activity*, 1995, Vol.10, p.117; George Lakoff, « Metaphor and War: The Metaphor System Used to Justify War in the Gulf », *The Institute for Advanced Technology in the Humanities*, 1991, Vol. 3, N°3.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ 16-01-1991 : *Saddam Hussein [...] plundered a tiny nation*

⁴⁹ Coe, Neuman, « International identity », *op. cit.*, p.153

⁵⁰ On pense notamment à: Denise Bostdorff, « George W. Bush's Post-September 11 Rhetoric of Covenant Renewal: Upholding the Faith of the Greatest Generation », *Quarterly Journal of Speech*, 2003, Vol. 89, N° 4; ou bien encore à Kevin Coe, David Domke, Erica S. Graham, Sue Lockett John, Victor W. Pickard, « No Shades of Gray: The Binary Discourse of George W. Bush and an Echoing Press », *Journal of Communication*, 2004, Vol. 54, N°2, p. 234

⁵¹ Cité partiellement dans Ann Devroy and R. Jeffrey Smith, « Clinton reexamines a foreign policy under siege », *Washington Post*, 17 octobre 1993, A1, A28 : « *We look back to that era now, and we long for a -- I even made a crack the other day. I said, 'Gosh, I miss the cold war.' It was a joke, I mean, I don't really miss it, but you get the joke* », President Clinton, interview with the *Washington Post*, Oct. 15, 1993. Citation entière disponible sur ><http://content.time.com/time/magazine/article/0,9171,979706,00.html><. [Date de consultation : 08-02-2015].

déclare dans une franchise rare chez un président : « J'envie que Kennedy ait eu un ennemi. La question maintenant est de savoir comment persuader les gens qu'ils doivent faire des choses quand ils ne sont pas immédiatement menacés. Croyez moi, c'est plus dur de le faire positivement »⁵². Or, les présidents ont tout naturellement puisé dans les mythes traditionnels de l'Amérique pour construire ce méchant, à commencer par le mythe du barbare ou du sauvage.

L'Autre barbare.

Notre analyse du langage religieux a montré combien les discours de George W. Bush se caractérisaient par un style prophétique fondé sur des propositions binaires de « Bien contre Mal », « lumière contre ténèbres », ou de « civilisation contre barbarie ». C'est donc d'abord dans les discours qui ont suivi les attentats du 11 septembre que cette opposition est susceptible d'être la plus évidente.

Monde civilisé contre monde barbare.

Une illustration très significative de cette dichotomie se trouve précisément dans le grand discours de George W. Bush du 20 septembre 2001 devant le Congrès, dans lequel il explique que les enjeux de la guerre contre la terreur sont ceux d'un « combat de la civilisation [...] de tous ceux qui croient dans le progrès et le pluralisme, la tolérance et la liberté » et que c'est « le monde civilisé [qui] se rallie à l'Amérique » (20-09-2001)⁵³. Dans un autre discours majeur sur la sécurité intérieure deux mois plus tard, le président rappelle que « nous faisons une guerre pour sauver la civilisation elle-même », une civilisation qu'il définit par une série de valeurs qui s'opposent à celles défendues par les terroristes concernant la vie humaine, la place des femmes dans la société, la liberté d'expression, le respect de la diversité religieuse, ou encore la conscience et la compassion (08-11-2001)⁵⁴. C'est à nouveau l'enjeu de civilisation qu'il cite dans son discours sur l'état de l'Union de 2004 et dans lequel il prévient que « les

⁵² « *I envy Kennedy having an enemy. The question now is how to persuade people they should do things when they are not immediately threatened. Believe me it's harder to do positively* », cité dans Richard Reeves, *Running in place : How Bill Clinton disappointed America*, 1996, Kansas City, MO: Andrews and McNeel p. 94, dans Kathryn Olson, « Democratic Enlargement's Value Hierarchy and Rhetorical Forms: An Analysis of Clinton's Use of a Post-Cold War Symbolic Frame to Justify Military Interventions », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 4, p.316

⁵³ 20-09-2001 : *This is civilization's fight. This is the fight of all who believe in progress and pluralism, tolerance and freedom. The civilized world is rallying to America's side*

⁵⁴ 08-11-2001 : *We wage a war to save civilization, itself. We did not seek it, but we will fight it, and we will prevail. We value life; the terrorists ruthlessly destroy it. We value education; the terrorists do not believe women should be educated or should have health care or should leave their homes. We value the right to speak our minds; for the terrorists, free expression can be grounds for execution. We respect people of all faiths and welcome the free practice of religion; our enemy wants to dictate how to think and how to worship, even to their fellow Muslims. This enemy tries to hide behind a peaceful faith. But those who celebrate the murder of innocent men, women, and children have no religion, have no conscience, and have no mercy.*

terroristes continuent de comploter contre l'Amérique et le monde civilisé (20-01-2004)⁵⁵. Six ans après le début de la guerre contre la terreur, il continue d'expliquer que si l'on « prend presque n'importe quel principe de civilisation, leur objectif [des terroristes] en est l'inverse » (23-01-2007)⁵⁶. Bien entendu, l'opposition entre les valeurs de la civilisation, du moins telle qu'elle est entendue en Occident, et celles des terroristes semble difficilement contestable. Elle n'est pas non plus nouvelle et a été utilisée dès les années soixante-dix lorsque le terrorisme international a commencé à devenir un sujet majeur⁵⁷. En 1989, George H. Bush déclarait aux Nations unies que « n'importe quelle forme de terrorisme est contraire à toutes les valeurs que le monde civilisé a en commun » (25-09-1989)⁵⁸. De même, dès le début de son premier mandat, Bill Clinton signifiait son intention d'« envoyer un message à tous ceux qui s'engagent dans du terrorisme financé par des États [...] et [d']affirmer les attentes d'attitudes civilisées parmi les nations » (26-06-1993)⁵⁹ et plus tard, il affirmait également que « les attaques [terroristes] meurtrières » sont « un affront au monde civilisé » (13-03-1996)⁶⁰.

Mais les terroristes ne sont pas les seuls à constituer une menace pour la civilisation dans les discours présidentiels. C'est également le cas de certains leaders étrangers ou de certains régimes, voire de certaines régions. Ainsi après l'invasion du Koweït par l'Irak en août 1990, le président informe le Congrès de « ce que nous devons faire ensemble pour défendre les valeurs civilisées » (11-09-1990)⁶¹. Dans un autre discours majeur le mois suivant, cette fois devant les représentants des nations du monde, il précise que « le régime [de Saddam Hussein] se trouve isolé et hors du temps, séparé du monde civilisé, non pas par l'espace, mais par le temps » (01-10-1990)⁶². Grâce à la coalition, la guerre du Golfe n'est plus « l'Irak contre le Koweït, mais c'est l'Irak contre le reste du monde civilisé », et c'est ce message que George H. Bush affirme vouloir répéter. La victoire est donc une victoire contre « l'agression sauvage » (28-10-1990, 29-01-1991)⁶³. De façon remarquablement similaire, son fils, George W. Bush reprend cette opposition entre civilisation et sauvagerie dans son discours sur l'état de l'Union douze ans plus tard en déclarant que le régime de Saddam Hussein « a quelque chose à cacher

⁵⁵ 20-01-2004 : *The terrorists continue to plot against America and the civilized world.*

⁵⁶ 23-01-2007 : *Take almost any principle of civilization, and their goal is the opposite.*

⁵⁷ En 1972, suite aux attentats de Munich, Nixon affirmait « *the use of terror is indefensible. It eliminates in one stroke those safeguards of civilization* », ou encore « *let us not seek no accommodations with savagery, but rather eliminate it* », discours du 27 septembre 1972, cité dans Campos, *op. cit.*, p.39

⁵⁸ 25-09-1989 : *Terrorism of any kind is repugnant to all values that a civilized world holds in common*

⁵⁹ 26-06-1993 : *...to send a message to those who engage in state-sponsored terrorism, to deter further violence against our people, and to affirm the expectation of civilized behavior among nations*

⁶⁰ 13-03-1996 : *...murderous attacks that are an affront to the civilized world*

⁶¹ 11-09-1990 : *...what we must do together to defend civilized values*

⁶² 01-10-1990 : *Today the regime stands isolated and out of step with the times, separated from the civilized world not by space but by centuries*

⁶³ 28-10-1990 : *And today it is not Iraq against Kuwait, but it is Iraq against the rest of the civilized world. And that message -- we must say it over and over again, 29-01-1991 : Tonight, we work to achieve another victory, a victory over tyranny and savage aggression*

au monde civilisé » (29-01-2002)⁶⁴. L'année suivante, alors qu'il parle de la nécessité de désarmer l'Irak, il énonce l'objectif de l'Amérique comme étant « la fin des terribles menaces contre le monde civilisé » (28-01-2003)⁶⁵.

Pour Bill Clinton, c'est le conflit en Bosnie qui « pourrait menacer la conscience du monde civilisé » (28-02-1994)⁶⁶. Le rôle de l'Amérique est alors d'« aider [le peuple de Bosnie] à trouver la voie qui les conduit de la sauvagerie à la 'civilité' » (01-12-1995, 29-11-1995)⁶⁷. L'Amérique est ici présentée comme un agent du Bien qui cherche à transformer le Mal en Bien, ce qui valorise son statut de nation élue, comme cela a pu être le cas dans d'autres guerres du passé⁶⁸.

Seul Barack Obama ne parle jamais des événements en termes de menace contre la civilisation, ce qui ne l'empêche pas d'évoquer lui aussi clairement la « sauvagerie des terroristes » (06-11-2010, 18-02-2015)⁶⁹. L'expression « monde civilisé » est en tout cas un point d'entrée intéressant dans l'étude de la rhétorique d'un autrui menaçant en tout premier lieu parce qu'elle induit forcément l'idée qu'il existe un monde non-civilisé. Elle n'est pas nouvelle dans les discours présidentiels : on la trouve pour la première fois chez le président John Adams en 1799⁷⁰. Toutefois, on note que sur l'ensemble des récurrences de cette expression dans les données que nous possédons sur les discours présidentiels, plus de la moitié se trouvent dans la période post-guerre froide dont 80% dans les seuls discours de George W. Bush (Annexe 11). Même sans faire une analyse qualitative contextuelle de chacune de ces occurrences, ces résultats sont suffisamment significatifs pour conclure que là encore, George W. Bush se distingue de ses homologues, non pas par une rhétorique particulièrement originale mais par une répétition bien plus importante qui ressemble davantage à un véritable martèlement. On peut y voir une stratégie de déshumanisation de l'ennemi qui vise à rendre plus acceptable la contre-violence qu'implique la guerre, comme l'affirment un certain nombre de chercheurs⁷¹.

⁶⁴ 29-01-2002 : *This is a regime that has something to hide from the civilized world*

⁶⁵ 28-01-2003 : ... *America's purpose is more than to follow a process -- it is to achieve a result: the end of terrible threats to the civilized world*

⁶⁶ 28-02-1994 : ... *the terrible tragedy in Bosnia [...] could threaten [...] the conscience of the civilized world.*

⁶⁷ 01-12-1995 : ... *we in the United States are determined to help them find the way back from savagery to civility*, 29-11-1995 : *We can help the people of Bosnia as they seek a way back from savagery to civility*

⁶⁸ John Judis met en lumière cet aspect de nation élue appelée à transformer le monde dans les motivations de l'annexion des Philippines à la suite de la guerre hispano-américaine de 1898, mais également des Première et Seconde Guerre mondiale, Judis, *op. cit.*, p. 3

⁶⁹ 06-11-2010 : *But the resolve and the resilience of the Indian people during those attacks stood in stark contrast to the savagery of the terrorists*, 18-02-2015 : ... *the overwhelming response of the world community to the savagery of these terrorists*

⁷⁰ « *During a period in which a great portion of the civilized world has been involved in a war unusually calamitous and destructive, it was not to be expected that the United States could be exempted from extraordinary burthens* », *Third Annual Message*, 3 décembre 1799.

Disponible sur : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=29441&st=civilized+world&st1=<>. Date de consultation: 02-03-2016]

⁷¹ Jackson Richard, *Writing the War on Terrorism: Language, Politics and Counter-terrorism. New Approaches to Conflict Analysis*, Manchester University Press, 2005, p. 5, cité dans Zaki Laïdi, *Le monde selon Obama, La*

Cependant, on peut aussi y voir le refus d'interpréter les attaques du 11 septembre à l'aune du « choc des civilisations ». Si l'ennemi n'est pas civilisé, il ne peut en effet alors s'agir d'une confrontation entre deux civilisations, et il faut reconnaître à George W. Bush la volonté constamment affirmée de refuser l'amalgame du terrorisme avec l'Islam. Après le 11 septembre, il répète plusieurs fois très clairement qu'« il n'y a pas de choc des civilisations » (01-06-2002, 09-05-2003, 29-06-2004, 21-09-2004, 11-09-2006, 22-08-2007) car « les besoins de libertés s'appliquent pleinement à l'Afrique et l'Amérique latine et au monde musulman » (01-06-2002)⁷² et c'est « ceux qui nourrissent la haine [qui] veulent créer une ligne de fracture entre l'Orient et l'Occident » (09-05-2003)⁷³. Il met également en avant une vision positive d'une « civilisation musulmane » :

This is the great challenge of our time, the storm in which we fly. History is once again witnessing a great clash. This is not a clash of civilizations. The civilization of Islam, with its humane traditions of learning and tolerance, has no place for this violent sect of killers and aspiring tyrants. This is not a clash of religions. The faith of Islam teaches moral responsibility that ennobles men and women and forbids the shedding of innocent blood. Instead, this is a clash of political visions.

Commencement Address at the United States Air Force Academy in Colorado Springs, Colorado, 02 juin 2004.

En cela, George W. Bush ne se différencie en rien de ses homologues. Alors que la théorie de Samuel P. Huntington⁷⁴ gagnait en popularité dans certains milieux conservateurs à la fin des années 1990, Bill Clinton la répudiait déjà clairement : « Certains croient que la ligne de fracture du terrorisme s'articule autour de ce que qu'ils voient comme un choc des civilisations [...] spécifiquement beaucoup croient à un choc inévitable entre la civilisation et les valeurs occidentales et les civilisations et valeurs islamiques. Je crois que c'est une terrible erreur », prévient-il en 1998 (21-09-1998)⁷⁵, un avertissement qu'il répète l'année suivante au Maroc (25-07-1999)⁷⁶ et en Turquie (15-11-1999)⁷⁷. De même, dès 2009, Barack Obama qualifie la notion de choc des civilisations de « propagande et [de] dogme ressassés [et] inexacts », (01-06-2009)⁷⁸. En 2014, il en dénonce l'idée de façon encore plus affirmée devant l'Assemblée

politique étrangère des États-Unis, 2012, Flammarion, p. 150. Voir également Michael Angrosino, « Civil Religion Redux », *Anthropological Quarterly*, 2002, Vol. 75, No. 2, p.258

⁷² 01-06-2002 : *there is no clash of civilizations. The requirements of freedom apply fully to Africa and Latin America and the entire Islamic world*

⁷³ 09-05-2003 : *Those who feed hatred want to create a faultline between East and West*

⁷⁴ Samuel P. Huntington, « The Clash of Civilizations? », *Foreign Affairs*, 1993, cité dans Edwards, *op. cit.*, p.30.

⁷⁵ 21-09-1998 : *Some people believe that terrorism's principal fault line centers on what they see as an inevitable clash of civilizations [...] Specifically, many believe there is an inevitable clash between Western civilization and Western values, and Islamic civilizations and values. I believe this view is terribly wrong*

⁷⁶ 25-07-1999 : *King Hassan believed that there is no inevitable clash of civilizations but, instead, a clash between those brave enough to seek a future of peace, prosperity, and harmony and those who fear it.*

⁷⁷ 15-11-1999 : *I hope [...] that the progress of Indonesia and Nigeria and Morocco, all very different nations, has helped all of us put the lie to the tired claim of an inherent clash of civilizations*

⁷⁸ 01-06-2009 : *So this notion that somehow America [...] sees some clash of civilizations as inevitable, I think a lot of the propaganda and dogma that's churned out there is inaccurate*

Générale des Nations unies : « nous rejetons toute suggestion d'un choc des civilisations » qu'il définit comme « une croyance dans une guerre religieuse permanente [qui] est le refuge malavisé d'extrémistes qui ne peuvent rien construire ou créer et ne font que colporter le fanatisme et la haine » (24-09-2014)⁷⁹. L'année suivante, il demande aux communautés religieuses musulmanes de « repousser le mensonge selon lequel nous sommes d'une manière ou d'une autre engagés dans un choc des civilisations » alors que « Daech et Al-Qaïda ciblent délibérément les communautés musulmanes avec leur propagande » (19-02-2015)⁸⁰.

Enfin, nous observons que la dichotomie entre civilisation et sauvagerie n'est pas toujours exprimée de façon explicite. Elle peut se manifester aussi à travers l'utilisation de métaphores. Tout en faisant partie du langage religieux, les métaphores de la lumière sont également liées au concept de connaissance, constitutive de la civilisation, particulièrement dans leur opposition aux ténèbres associées à l'ignorance et à la sauvagerie. L'invasion du Koweït par l'Irak est ainsi « le retour à une autre époque, une relique sombre d'une époque obscure », celui du « sombre chaos des dictateurs » (01-10-1990, 29-01-1991)⁸¹, et il faut lutter contre « ceux qui veulent remonter le temps vers les jours plus sombres faits de menaces et d'intimidation » (31-01-1992)⁸². De même « les terroristes [qui] essaient d'opérer dans l'ombre [...] et de se cacher », mais n'auront, au final, « aucun endroit assez sombre dans le monde dans lequel se cacher » (10-10-2001, 10-11-2001)⁸³. C'est également le cas de Daech, d'Al-Qaïda ou de Boko Haram dont les idéologies « seront dévoilées, confrontées et réfutées à la lumière du jour », ou encore de « la brutalité des terroristes en Syrie ou en Irak [qui] nous force à regarder au cœur des ténèbres » (24-09-2010, 24-09-2014)⁸⁴. Dans chacun de ces exemples, l'ennemi est associé aux ténèbres et à l'obscurantisme.

La brute sauvage.

L'Autre barbare ne se définit pas uniquement par son opposition ou son exclusion du monde civilisé, mais également par une série de caractéristiques spécifiques et d'actes moralement répréhensibles qui sont associés à la sauvagerie et sont toujours centrés sur la

⁷⁹ 24-09-2014 : *So we reject any suggestion of a clash of civilizations. Belief in permanent religious war is the misguided refuge of extremists who cannot build or create anything and therefore peddle only fanaticism and hate*

⁸⁰ 19-02-2015 : *... that groups like Al Qaida and ISIL are deliberately targeting their propaganda to Muslim communities [...] And Muslim communities [...] have a responsibility to push back [...] on the lie that we are somehow engaged in a clash of civilizations*

⁸¹ 01-10-1989 : *Iraq's unprovoked aggression is a throwback to another era, a dark relic from a dark time, 29-01-1991 : ... accept our responsibility to lead the world away from the dark chaos of dictator*

⁸² 31-01-1992 : *Our changed world is a more hopeful world, indeed, but it is not absent of those who would turn back the clock to the darker days of threats and bullying*

⁸³ 10-10-2001 : *Terrorists try to operate in the shadows. They try to hide, but we're going to shine the light of justice on them. Eventually, no corner of the world will be dark enough to hide in, 10-11-2001 : There is no corner of the Earth distant or dark enough to protect them*

⁸⁴ 24-09-2010 : *The ideology of ISIL or al Qaeda or Boko Haram will wilt and die if it is consistently exposed and confronted and refuted in the light of day, 24-09-2014 : The brutality of terrorists in Syria and Iraq forces us to look into the heart of darkness*

notion de brutalité. La plupart des définitions de « brutalité » ou de l'adjectif « brutal » incluent un aspect de sauvagerie, voire d'animalité⁸⁵, or c'est l'un des attributs récurrents d'un Autre menaçant dans les discours présidentiels.

Incarnations individuelles

Quelques jours après l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, George H. Bush déclare ainsi que l'on « se retrouve face à une personne connue pour sa brutalité » (10-08-1990)⁸⁶. Cette association entre la brutalité et le leader de l'Irak est ensuite entretenue dans ses discours des mois suivants (22-11-1990a, 16-01-1991, 01-03-1991b)⁸⁷. On la trouve également en 2002 et 2003, dans les discours de George W. Bush qui parle d'un « dictateur brutal » ou encore d'un homme « dangereux et brutal » (28-01-2003, 26-09-2002a)⁸⁸.

C'est aussi la brutalité qui sous-tend certains actes dont est accusé Saddam Hussein et qui sont mis en avant par les présidents Bush et Clinton. Le Koweït a été « pillé », « saccagé », « mis à sac », « pris en otage » (01-10-1990, 22-11-1990a)⁸⁹, dit ainsi George H. Bush tandis que Saddam Hussein « intimide et contraint ses voisins », d'où la conclusion qu'« on ne peut pas permettre à une ressource si vitale d'être dominée par quelqu'un de si impitoyable » (11-09-1990)⁹⁰. On note au passage l'amalgame fait ici entre l'argument économique et l'argument moral, une confusion entretenue et amplifiée plus tard par George W. Bush qui prévient dans son discours sur l'état de l'Union de 2003 qu'« on ne permettra pas à un dictateur brutal, avec un passé d'agressions dangereuses, des liens avec le terrorisme et une très grande richesse potentielle, de dominer une région vitale et de menacer les États-Unis » (28-01-2003)⁹¹. Bill Clinton souligne également la brutalité du dictateur de l'Irak à la suite de l'attentat déjoué contre son prédécesseur lors de sa visite de Koweït City en 1993: « Nous ne devrions pas être surpris par ce genre d'actes de la part d'un régime comme celui de Saddam Hussein qui gouverne en commettant des atrocités, qui a massacré son propre peuple, envahi deux voisins, en a attaqué

⁸⁵ Le CNRTL définit l'adjectif « brutal » comme « *qui est bestial, qui rapproche l'homme de la brute* », tandis que dictionary.com définit « *brutality* » comme « *the quality of being brutal; cruelty; savagery* »

⁸⁶ 10-08-1990 : ... *we're up against a man who is known for his brutality*

⁸⁷ 22-11-1990a : *You know, the brutality inflicted on the people of Kuwait*, 16-01-1991 : *Five months ago, Saddam Hussein started this cruel war against Kuwait.*

Kuwait [...] was crushed; its people, brutalized, 01-03-1991b : *they [people in the Arab world] also have seen the brutality [...] And they can't condone in their hearts the brutality of Saddam Hussein. [...] But there's nothing in Islam that condones the kind of brutality that we've seen from Saddam Hussein*

⁸⁸ 28-01-2003 : *A brutal dictator*, 26-09-2002a : *We know that the Iraqi regime is led by a dangerous and brutal man*

⁸⁹ 01-10-1989 : *It has plundered Kuwait.*, 22-11-1990 : *Now Kuwait is struggling for survival, an entire nation ransacked, looted, held hostage. [...] the looting of Kuwait is without excuse*

⁹⁰ 11-09-1990 : ... *to intimidate and coerce its neighbors -- We cannot permit a resource so vital to be dominated by one so ruthless*

⁹¹ 28-01-2003 : *A brutal dictator, with a history of reckless aggression, with ties to terrorism, with great potential wealth, will not be permitted to dominate a vital region and threaten the United States*

d'autres et s'est engagé dans une guerre chimique et environnementale » (26-06-1993)⁹², ou bien encore quand Clinton veut justifier du maintien des sanctions : « Nous ne permettrons pas à l'Irak de menacer ses voisins ou d'intimider les Nations unies », annonce-t-il (10-10-1994)⁹³. Saddam Hussein est également présenté comme un « *bully* », un terme difficilement traduisible en français, utilisé pour parler de « personnes dominatrices, menaçantes et querelleuses qui intimident ou harcèlent plus faibles qu'elles »⁹⁴. Il s'agit à la fois d'un nom et d'un verbe, que nous traduirons respectivement par « brute » et « intimider ». En 1990, George H. Bush prévient qu'une « brute qu'on ne bride pas aujourd'hui est une brute qui se déchaînera demain » (22-11-1990)⁹⁵, et en 2002, son fils avertit également que « si nous n'agissons pas face au danger, le peuple d'Irak continuera à vivre dans une soumission totale. Le régime aura plus de puissance pour intimider (« *bully* ») ses voisins et condamner le Moyen-Orient à de nouvelles années d'effusions de sang et de peur » (12-09-2002)⁹⁶.

Outre Saddam Hussein, d'autres incarnations du Mal sont associées à la brutalité et à la sauvagerie. En 1989, Bush déclare : « nous ne serons pas intimidés par les tactiques de brute du dictateur Noriega, aussi brutales soient celles-ci » (11-05-1989)⁹⁷. De façon assez typique, à mesure que l'option d'une intervention américaine au Panama semble se rapprocher, cette brutalité se fait plus précise. En septembre, le président parle des « passages à tabac et de tueries » que Noriega commet « contre son peuple » (01-09-1989)⁹⁸. Puis, dans son discours annonçant le début d'une action militaire américaine, il décrit comment « les forces commandées [par Noriega] ont abattu un soldat (« *serviceman* ») américain, blessé un autre et brutalement tabassé un troisième » (20-12-1989)⁹⁹. Le président n'hésite pas à invoquer une image sanglante qui avait fait la Une des médias quelques mois auparavant¹⁰⁰ et qui était emblématique de la violence brutale commise par la milice paramilitaire de Noriega, disant : « Souvenez-vous de ces horribles images du vice-président Ford, nouvellement élu et couvert

⁹² 26-06-1993 : *We should not be surprised by such deeds, coming as they do from a regime like Saddam Hussein's, which is ruled by atrocity, slaughtered its own people, invaded two neighbors, attacked others, and engaged in chemical and environmental warfare.*

⁹³ 10-10-1994 : *We will not allow Iraq to threaten its neighbors or to intimidate the United Nations*

⁹⁴ La définition anglaise du site dictionary.com est la suivante : « *a blustering, quarrelsome, overbearing person who habitually badgers and intimidates smaller or weaker people* ». dictionary.com. Disponible sur : > <http://www.dictionary.com/browse/bully?s=t><. [Date de consultation : 14-02-2016].

⁹⁵ 22-11-1990 : *Because a bully unchecked today is a bully unleashed for tomorrow*

⁹⁶ 12-09-2002 : *If we fail to act in the face of danger, the people of Iraq will continue to live in brutal submission. The regime will have new power to bully and dominate and conquer its neighbors, condemning the Middle East to more years of bloodshed and fear*

⁹⁷ 11-05-1989 : *And we will not be intimidated by the bullying tactics, brutal though they may be, of the dictator, Noriega*

⁹⁸ 01-09-1989 : *Noriega answered the cry of his people with beatings and killings*

⁹⁹ 20-12-1989 : *The very next day, forces under his command shot and killed an unarmed American serviceman; wounded another; arrested and brutally beat a third American serviceman*

¹⁰⁰ Voir par exemple la couverture de *Time magazine* du 22 mai 1989.

Disponible sur ><http://content.time.com/time/covers/0,16641,19890522,00.html><. [Date de consultation : 10-02-2014].

de sang des pieds à la tête, battu sans pitié par les soi-disant « bataillons de la dignité » (20-12-1989)¹⁰¹. De façon similaire, Bill Clinton dénonce « la répression et le bain de sang en Haïti » qui « ont atteint des proportions alarmantes », ainsi que les « assassinats » et les « mutilations » des supporters d'Aristide (08-05-1994)¹⁰². Quelques mois plus tard, alors que l'opération « *Uphold Democracy* » d'intervention en Haïti se prépare, le président souligne combien « les dictateurs d'Haïti, dirigés par le Général Raoul Cédras contrôlent l'un des régimes les plus violents de notre hémisphère », et que « Cédras et ses brutes armées (« *armed thugs* ») font régner la terreur », commettent « des atrocités brutales » [...] et « ont lancé une horrible campagne d'intimidation [faite de] viols, tortures et mutilations » (15-09-1994)¹⁰³. L'incarnation de la brutalité peut donc varier, mais elle répond finalement toujours à un besoin politique : construire l'image d'un ennemi en soulignant son caractère barbare et faire naître un consensus national en faveur d'une intervention militaire. En 2011, Barack Obama souligne par exemple « la brutale répression » et « l'agression de Kadhafi », et sa « campagne militaire contre le peuple libyen », alors que les bombardements contre le régime libyen ont commencé (28-03-2011)¹⁰⁴.

Incarnations collectives.

En dehors d'individus spécifiques, comme Saddam Hussein, Noriega ou Kadhafi, les incarnations de la brutalité peuvent prendre des formes collectives, particulièrement quand il s'agit du terrorisme. Si dès le 20 septembre 2001, George W. Bush mentionne Oussama Ben Laden, c'est en tant que leader d'Al-Qaïda dont on peut voir, selon le président, la philosophie appliquée en Afghanistan où « les gens sont brutalisés » (20-09-2001)¹⁰⁵. Or, si Ben Laden incarne effectivement le Mal absolu, surtout après le 11 septembre 2001, il n'est, à notre connaissance, jamais évoqué dans les discours présidentiels en tant que métonymie d'Al Qaïda, le réseau qu'il a pourtant fondé. En cela, le discours sur le terrorisme se distingue du discours de guerre classique. Lorsqu'il est cité, c'est généralement par rapport à son statut de leader du réseau terroriste ou pour rapporter des paroles spécifiques, ou pour résumer sa stratégie ou sa philosophie, mais les actes brutaux en eux-mêmes sont toujours décrits comme étant commis

¹⁰¹ 20-12-1989 : *You remember those horrible pictures of newly elected Vice President Ford, covered head to toe with blood, beaten mercilessly by so-called "dignity battalions*

¹⁰² 08-05-1994 : ... *the repression and bloodshed in Haiti have reached alarming new proportions. Supporters of President Aristide, and many other Haitians, are being killed and mutilated.*

¹⁰³ 15-09-1994 : *Haiti's dictators, led by General Raoul Cedras, control the most violent regime in our hemisphere [...] Cedras and his armed thugs have conducted a reign of terror, executing children, raping women, killing priests.[...] The dictators launched a horrible intimidation campaign of rape, torture, and mutilation.*

¹⁰⁴ 28-03-2011 : ... *Qadhafi's aggression* [...] *Qadhafi chose to escalate his attacks, launching a military campaign against the Libyan people. Confronted by this brutal repression...*

¹⁰⁵ 20-09-2001 : *This group and its leader, a person named Usama bin Laden [...] In Afghanistan, we see Al Qaida's vision for the world. Afghanistan's people have been brutalized*

par un sujet pluriel (« *they* », « *the groups* ») ou bien par une forme passive, comme peuvent l'illustrer les extraits suivants tout à fait représentatifs :

A few months ago, and again this week, bin Laden publicly vowed to wage a terrorist war against America, saying, and I quote, "We do not differentiate between those dressed in military uniforms and civilians. They're all targets."

The groups associated with him come from diverse places but share a hatred for democracy, a fanatical glorification of violence...

Address to the Nation on Military Action Against Terrorist Sites in Afghanistan and Sudan, 20 août 1998

Before September the 11th, Usama bin Laden said that an attack could make America run in less than 24 hours. So now they're trying to break our will with acts of violence. They'll kill women and children, knowing that the images of their brutality will horrify civilized people

Remarks on the War on Terror in Nampa, Idaho, 24 août 2005

Terrorists like bin Laden and his ally Zarqawi are trying to turn Iraq into what Afghanistan was under the Taliban, a place where women are beaten, religious and ethnic minorities are executed, and terrorists have sanctuary to plot attacks against free people.

Remarks to the Veterans of Foreign Wars National Convention in Salt Lake City, Utah, 22 août 2005

Ces discours sur la sauvagerie terroriste reflètent le caractère indéfini et monolithique du terrorisme. C'est la brutalité de l'acte davantage que celle d'agents spécifiques qui est soulignée.

D'un point de vue plus pragmatique, la nature relativement complexe des réseaux terroristes rend également plus difficile l'association directe d'une action spécifique à une personne en particulier, fût-elle par ailleurs l'incarnation du Mal, d'autant que cela peut représenter un risque politique quand il n'y a pas d'assurance de pouvoir la neutraliser, contrairement à des guerres plus traditionnelles. Même dans son annonce de la mort de Ben Laden, Barack Obama fait un discours relativement général sur « le leader d'Al-Qaïda, un terroriste responsable de la mort de milliers d'hommes, femmes et enfants innocents », qui « pendant vingt ans a représenté un symbole » qui « a continué de conspirer contre notre pays et nos alliés », et c'est « l'organisation Al-Qaïda, dirigée par Oussama Ben Laden qui avait ouvertement déclaré la guerre aux États-Unis et commis des crimes contre des innocents dans notre pays et dans le monde » (01-05-2011)¹⁰⁶. Nous sommes dans un discours bien différent de celui concernant, par exemple Saddam Hussein, sans doute également parce que la mort du chef d'un réseau terroriste ne signifie en rien la fin de la menace terroriste.

Incarnation scénique.

Qu'il s'agisse de groupes terroristes ou d'individus, la brutalité de l'ennemi est également évoquée par la description plus ou moins détaillée de scènes de persécutions, de tortures ou de massacres d'innocents. Là encore, les exemples abondent. L'Irak « a terrorisé des civils innocents » au Koweït (01-10-1990a)¹⁰⁷, son dictateur a « gazé son propre peuple » en

¹⁰⁶ 01-05-2011 : *...the leader of Al Qaida and a terrorist who's responsible for the murder of thousands of innocent men, women, and children. [...] For over two decades, bin Laden has been Al Qaida's leader and symbol and has continued to plot attacks against our country and our friends and allies [...] Al Qaida, an organization headed by Usama bin Laden, which had openly declared war on the United States and was committed to killing innocents in our country and around the globe*

¹⁰⁷ 01-10-1990a : *It has terrorized innocent civilians*

utilisant des armes « qui étaient considérées comme impensables dans le monde civilisé pendant plus de soixante-dix ans » (22-11-1990a, 14-10-2002)¹⁰⁸, ses sbires ont « commis des crimes terribles et pratiqué des tortures contre le peuple koweïtien innocent » (16-01-1991)¹⁰⁹, et son « régime a placé des gens innocents autour d'installations militaires pour servir de boucliers humains » (15-03-2003,16-12-1998)¹¹⁰. Parfois, les présidents donnent quelques détails particulièrement saisissants comme le fait George W. Bush en 2003 : « Des dissidents en Irak sont torturés, emprisonnés, et parfois disparaissent, leurs mains, leurs pieds et leurs langues sont coupés et leurs yeux extirpés de leur orbite » (15-03-2003)¹¹¹. Dans son étude sur la rhétorique de l'atrocité, le chercheur en communication Eran Ben-Porath constate le haut degré de correspondance entre la certitude de la guerre et l'inclination à raconter des atrocités détaillées, ou à se tourner vers davantage d'abstraction dans le cas contraire¹¹². En Bosnie et au Kosovo « des innocents ont été parqués dans des camps de concentration », « massacrés », et « expulsés de leurs maisons », tandis qu'en Haïti, les militaires ont également « massacré des civils innocents et pillé l'économie » (27-11-1995, 09-02-1994, 24-03-1999, 08-05-1994)¹¹³. Les descriptions faites par Clinton peuvent parfois reposer sur des images fortes qui accompagnent les analogies de la Seconde Guerre mondiale : « des prisonniers squelettiques en captivité derrière des barrières de fils barbelés, des hommes et des garçons sans défense dans des charniers » et « des réfugiés qui marchent vers un avenir fait de désespoir » dit-il ainsi (27-11-1995)¹¹⁴.

Les terroristes bien entendu tuent eux aussi « les innocents » et « promettent le paradis pour le meurtre d'innocents » (22-08-2005, 23-01-2007)¹¹⁵. Al-Qaïda « a décapité des prisonniers innocents et envoyé des kamikazes se faire exploser dans des mosquées et des marchés » et « justifie le meurtre d'innocents » (19-03-2008, 20-08-1998a)¹¹⁶. Daech « fait une campagne sans pitié contre des Irakiens innocents » et « plusieurs milliers de civils innocents font face au

¹⁰⁸ 22-11-1990a : ... *a dictator who has gassed his own people [...] weapons that were considered unthinkable in the civilized world for over 70 years*, 14-10-2002 : ... *a dictator who has gassed his own people*

¹⁰⁹ 16-01-1991 : *The terrible crimes and tortures committed by Saddam's henchmen against the innocent people of Kuwait*

¹¹⁰ 15-03-2003 : *And we know the regime has plans to place innocent people around military installations to act as human shields*, 16-12-1998 : *Saddam has intentionally placed Iraqi civilians in harm's way*

¹¹¹ 15-03-2003 : ... *dissidents in Iraq are tortured, imprisoned, and sometimes just disappear; their hands, feet, and tongues are cut off; their eyes are gouged out*

¹¹² Eran N. Ben-Porath, « Rhetoric of Atrocities: The Place of Horrific Human Rights Abuses in Presidential Persuasion Efforts », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol.37, N° 2, p. 196-7

¹¹³ 27-11-1995 : ... *innocent people herded into concentration camps*, 09-02-1994 ... *the continuing slaughter of innocents in Bosnia*. 24-03-1999 : ... *innocent people taken from their homes*, 08-05-1994 : ... *the military has murdered innocent civilians [...] and plundered Haiti's economy*.

¹¹⁴ 27-11-1995 : ... *skeletal prisoners caged behind barbed-wire fences; defenseless men and boys shot down into mass graves [...] endless lines of refugees marching toward a future of despair*

¹¹⁵ 22-08-2005 : *They [the terrorists] kill the innocent*, 23-01-2007 : *They [...] promise paradise for the murder of the innocent*

¹¹⁶ 19-03-2008 : *Al Qaida beheaded innocent captives and sent suicide bombers to blow up mosques and markets*, 20-08-1998a : ... *to justify the murder of innocents*

danger d'anéantissement » (24-09-2014)¹¹⁷. En Syrie, « des innocents ont été la cible de tueries » et son « dictateur massacre son peuple » (28-03-2011, 19-05-2011, 25-09-2012)¹¹⁸. « Des hommes, des femmes et des enfants allongés en rang, tués par du gaz empoisonné. D'autres ont de la bave sur la bouche, et suffoquent. Un père qui s'agrippe à ses enfants morts, et les implore de se lever et de marcher » (10-09-2013)¹¹⁹. Le statut d'innocent est souvent renforcé par l'allusion à la domesticité et la famille ainsi que par la condition de femme et surtout d'enfant des victimes qui sont dans l'imaginaire collectif des icônes d'innocence. Quand George H. Bush raconte que Saddam Hussein a gazé son peuple, il précise que ce sont « des femmes et des enfants innocents » (22-11-1990a)¹²⁰ et George W. Bush insiste sur la brutalité des terroristes qui « tuent des femmes et des enfants, sachant que les images de leur brutalité vont horrifier les peuples civilisés » (22-08-2005)¹²¹. On peut discerner ici un terrible paradoxe : alors que ces images font partie de la stratégie de terreur des terroristes, comme l'indique le président lui-même, en les évoquant, ce dernier participe finalement à cette même stratégie dans un but identique : susciter une forte émotion (« le pathos ») et renforcer le soutien à la guerre « contre la terreur ».

Brutalité et lâcheté.

La description détaillée de la brutalité contre des victimes innocentes, notamment des femmes et des enfants, permet en outre d'illustrer une autre caractéristique du méchant récurrente dans les discours présidentiels : sa très grande lâcheté. Quelques jours avant d'annoncer une aide militaire à la Colombie dans le cadre de la guerre contre la drogue¹²², George H. Bush parle des « lâches du cartel [qui] se battent en tuant des épouses d'officiers de police et en prenant des mesures brutales de cette nature » (06-09-1989)¹²³. La prise d'otage au Liban est un « acte mesquin » (« *dastardly* »), d'une grande « lâcheté » et cette pratique est qualifiée de « grossière et lâche » (02-08-1989, 23-09-1991)¹²⁴. En Irak, l'attentat déjoué contre George H. Bush à Koweït City en 1993 est désigné par Bill Clinton comme une « tentative

¹¹⁷ 24-09-2014 : *As ISIL has marched across Iraq [...] a ruthless campaign against innocent Iraqis [...] many thousands of innocent civilians are faced with the danger of being wiped out*

¹¹⁸ 28-03-2011 : *Innocent people were targeted for killing*, 19-05-2011 : *... the slaughter of innocents*, 25-09-2012 : *In Syria, [...] a dictator who massacres his people*

¹¹⁹ 10-09-2013 : *Men, women, children lying in rows, killed by poison gas. Others foaming at the mouth, gasping for breath. A father clutching his dead children, imploring them to get up and walk*

¹²⁰ 22-11-1990a : *... gassed his own people - innocent women and children -*

¹²¹ 22-08-2005 : *They kill women and children, knowing that the images of their brutality will horrify civilized peoples*

¹²² Il s'agit du programme du Département d'Etat américain appelé « *Andean Counterdrug Initiative* » (ACI). Détails disponibles sur ><http://www.allgov.com/departments/departement-of-state/andean-counterdrug-initiative?agencyid=7283><. [Date de consultation: le 02-06-2015]

¹²³ 06-09-1989 : *These cartel cowards are fighting back by killing the wives of police officers and taking just brutal steps of that nature.*

¹²⁴ 02-08-1989 : *.... this kind of cowardice and this kind of dastardly act*, 23-09-1991 : *... the crude and cowardly practice of hostage-holding.*

particulièrement détestable et lâche de vengeance d'un tyran contre un leader de la coalition mondiale qui l'a vaincu » (26-06-1993)¹²⁵.

Ce sont d'ailleurs les actes terroristes qui sont les plus forts marqueurs de lâcheté, une lâcheté à laquelle ils sont presque invariablement associés par tous les présidents, du moins dans la période étudiée. De façon tout à fait significative, Bill Clinton présente ainsi l'attentat d'Oklahoma City d'abord comme « une attaque contre des enfants innocents et des civils sans défense », puis d'un « acte de lâcheté maléfaisant », avant d'assurer qu'il « ne laissera pas les gens de ce pays être intimidés par des lâches maléfaisants » (19-04-1995)¹²⁶. La qualification de « maléfaisant » et de « lâcheté » a pour effet à la fois de déshumaniser l'auteur de l'attentat en tant que représentant du Mal (« *evil* »), mais aussi de l'affaiblir symboliquement puisque la lâcheté est d'abord un signe de faiblesse, ce qui permet de rassurer le peuple. La lâcheté est surtout un attribut important du méchant dans la construction du discours héroïque : la lâcheté des terroristes étant toujours opposée au courage du héros, voire des victimes, de façon plus ou moins explicite. Ici, le président prend une posture héroïque de protecteur de la nation. Dans sa proclamation d'une journée nationale de deuil en mémoire des morts d'Oklahoma City, il souligne à nouveau la lâcheté de l'auteur qu'il oppose à la détermination nationale, et donc au courage, par le biais d'une promesse qui unifie le peuple et participe à la construction de la nation héroïque : « Mais alors même que nous pleurons nos morts, nous faisons la promesse solennelle de notre détermination à ne pas céder (« *bowed* ») devant des lâches meurtriers » (21-04-1995)¹²⁷.

Nous notons que, sur ce point, le traitement de la figure de l'Autre ne varie guère, que l'attentat soit fomenté par un citoyen américain ou étranger. Bill Clinton avait parlé des « lâches qui ont commis un attentat à la bombe au World Trade Center » en 1993 (24-01-1995)¹²⁸, tandis que l'acte terroriste de Boston est qualifié d'« odieux et lâche » par Barack Obama (16-04-2013)¹²⁹. La lâcheté s'applique également aux terroristes qui commettent des attentats en dehors des États-Unis, y compris, parfois, contre des citoyens non-américains : le président Obama condamne ainsi fermement l'attentat contre une mosquée à Chabahar, en Iran et « le meurtre de civils innocents », qu'il désigne comme un « acte honteux et lâche » (15-12-2010)¹³⁰. Avant

¹²⁵ 26-06-1993 : *But this attempt at revenge by a tyrant against the leader of the world coalition that defeated him in war is particularly loathsome and cowardly*

¹²⁶ 19-04-1995 : *The bombing in Oklahoma City was an attack on innocent children and defenseless citizens. It was an act of cowardice, and it was evil. [...] And I will not allow the people of this country to be intimidated by evil cowards*

¹²⁷ 21-04-1995 : *But even as we grieve, we resolve today in solemn promise that those on earth shall never be bowed by murderous cowards*

¹²⁸ 24-01-1995 : *... the cowards who bombed the World Trade Center*

¹²⁹ 16-04-2013 : *This was a heinous and cowardly act*

¹³⁰ 15-12-2010 : *I strongly condemn the outrageous terrorist attack on a mosque in Chabahar, Iran. The murder of innocent [...] This is a disgraceful and cowardly act.*

même que la responsabilité d'un attentat ne soit clairement établie, c'est de toute façon la lâcheté de l'acte et de son ou de ses auteurs qui est systématiquement mise en avant : le jour même des actions terroristes du 11 septembre 2001, George W. Bush parle d'« actes lâches » et de « lâches sans visage » qui « ont attaqué la liberté » et si c'est une guerre qui a été déclarée, celle-ci « se fait par la dissimulation et la tromperie », des tactiques tout à fait significatives de lâcheté (11-09-2001b, 14-09-2001a)¹³¹. Si l'on peut aisément reconnaître la cruauté, la brutalité ou l'immoralité d'un acte qui tue des civils innocents, on peut toutefois se demander dans quelle mesure la lâcheté est le qualificatif le plus adapté à un attentat suicide. Ce qui semble en tout cas particulièrement important pour les présidents américains quand il s'agit d'attentats contre des concitoyens, c'est de mettre en exergue le contraste entre, d'un côté le courage de l'Amérique et, de l'autre la lâcheté des terroristes. Suite à une lettre d'Abu Mussab Al-Zarqawi, dans laquelle le responsable d'Al-Qaïda en Irak avait traité les Américains de « créatures de Dieu les plus lâches », George W. Bush a considéré devoir répondre, en affirmant plus fortement encore le courage des États-Unis :

Zarqawi has said that Americans are, quote, "the most cowardly of God's creatures." But let's be clear: It is cowardice that seeks to kill children and the elderly with car bombs and cuts the throat of a bound captive and targets worshipers leaving a mosque. It is courage that liberated more than 50 million people. It is courage that keeps an untiring vigil against the enemies of a rising democracy. And it is courage in the cause of freedom that once again will destroy the enemies of freedom.
Remarks to the National Endowment for Democracy, 6 octobre 2005

On peut voir dans cette dénonciation à nouveau un terrible paradoxe : en donnant une plus grande visibilité aux propos du chef islamiste, le président lui reconnaît une relative crédibilité et lui garantit un auditoire important. Ici encore, George W. Bush et les terroristes agissent finalement dans le même sens : utiliser la peur pour faire la guerre. Il s'agit en tout cas manifestement d'une réponse qui lui tenait à cœur, puisqu'il répète cette déclaration, dans les mêmes termes, dans trois autres discours (25-10-2005, 28-10-2005, 11-11-2005)

L'image du sauvage.

A travers ces descriptions de la brutalité sous différentes formes, nous voyons se dessiner le portrait d'un ennemi, individuel ou collectif, caractérisé par la sauvagerie dans tous les discours présidentiels de l'ère post-guerre froide. Dans quelle mesure cette image du méchant en tant que sauvage est-elle caractéristique de cette période ?

Une vaste littérature existe à ce sujet depuis de nombreuses décennies, y compris dans la période guerre froide¹³². L'un des chercheurs précurseurs dans ce domaine est Robert L. Ivie. Il conclut déjà en 1980 que « les images de sauvagerie ont imprégné la rhétorique de la guerre

¹³¹ 11-09-2001b : *Freedom, itself, was attacked this morning by a faceless coward [...] responsible for these cowardly acts*, 14-09-2001a : *War has been waged against us by stealth and deceit and murder*.

¹³² Ben-Porath, *op. cit.*, p. 196-7

dans l'histoire de la nation, de façon explicite ou implicite »¹³³. Ivie a notamment développé le concept de « vecteur dé-civilisateur » (« *decivilizing vehicle* »), une formule qui désigne les moyens utilisés pour déshumaniser l'ennemi¹³⁴. Il classe ces « vecteurs » en deux catégories : la première est la présentation de l'adversaire par des termes dérogatoires comme « barbare », « terroriste », ou « dictateur », et la seconde correspond à la description d'actes d'agression spécifiques. Cela reflète parfaitement les résultats de notre analyse qui marque l'association de l'ennemi à la brutalité d'agents ou d'actes (que nous avons qualifié de « brutalité scénique »). Insister sur la sauvagerie de l'Autre n'est donc pas une nouveauté dans la construction de l'ennemi. Toutefois, selon Ben-Porath, avec la fin de la guerre froide, les présidents américains se sont davantage tournés vers une forme narrative centrée sur le trope du sauvage et sur la rhétorique de l'atrocité, par le biais d'anecdotes qui s'articulent autour d'actes de viol, de torture, et de victimisation des enfants, pour remplir le vide rhétorique créé par la fin de l'Empire soviétique¹³⁵. De nombreux autres chercheurs en communication, spécialistes de la rhétorique présidentielle, se sont également appuyés sur les travaux d'Ivie et ont confirmé la pertinence de la dichotomie entre civilisation et sauvagerie dans les discours des présidents de la période post-guerre froide comme de ceux de la période précédente¹³⁶.

La recherche distingue par ailleurs deux tendances importantes dans la représentation du sauvage : celle du sauvage primitif et celle du sauvage moderne. La première présente un sauvage dépourvu de toute apparence de civilisation. Elle trouve ses racines dans l'histoire américaine, spécifiquement dans l'image de l'Indien¹³⁷. Les premiers discours politiques américains représentaient l'Indien comme un peuple « emblématique du chaos », qui s'adonnait, par exemple, à des actes de « cannibalisme, de meurtre, d'inceste, ou d'adoration du diable »¹³⁸. Cette image d'un ennemi primitif a ensuite trouvé sa voie dans les discours de politique étrangère dès la fin du XIX^e siècle¹³⁹. La seconde représentation, celle du sauvage moderne, correspond typiquement à un leader ou un gouvernement qui commet des actes

¹³³ Ivie, « Images of Savagery », *op. cit.*, p.283

¹³⁴ Robert L. Ivie, « Democracy, War, and Decivilizing Metaphors of American Insecurity », dans Francis A. Beer (dir.), Christ'l de Landtscheer (dir.), *Metaphorical World Politics*, 2004, Michigan State University Press, p. 75-90.

¹³⁵ Ben-Porath, *op. cit.*, p. 196-7

¹³⁶ Parmi les études sur ce thème on trouve notamment : concernant les discours de George H. Bush : Benjamin Bates, « Audiences, Metaphors, and the Persian Gulf War », *Communication Studies*, 2004, Vol. 55, N°3; sur les discours de Bill Clinton voir John R. Butler, « Somalia and the Imperial Savage: Continuities in the Rhetoric War », *Western Journal of Communication*, 2002, Vol. 66, N° 1; ou encore Edwards, *op. cit.*; et sur la rhétorique de George W. Bush, Robert L. Ivie, *Democracy and America's War on Terror*, 2005, University of Alabama Press.

¹³⁷ Anders Stephenson, *Manifest Destiny: American Exceptionalism and the Empire of Right*, 1995, New York: Hill & Wang, cité dans Edwards, *op. cit.*, p. 12

¹³⁸ Michael Rogin, *Ronald Reagan the Movie and Other Episodes of Political Demonology*, 1987, Berkeley, CA: University of California Press, p. 45, cité dans *Ibid.*

¹³⁹ C'est le cas par exemple des discours du président McKinley notamment dans sa justification de l'annexion des Philippines en 1898. Voir Richard Drinnon, *Facing the West: The Metaphysics of Indian-Hating and Empire-Building*, 1980, p. 307-32, cité dans *Ibid.*

d'agression contre « l'ordre civilisé », principalement les États-Unis, ou l'un de ses alliés, ou contre son propre peuple. Il est qualifié de « moderne » parce qu'il possède un semblant de civilisation et un « certain niveau de sophistication culturelle »¹⁴⁰, et il est souvent présenté comme un agent qui s'exclut de la communauté civilisée en raison, par exemple, de son irrationalité. Hitler, le régime nazi, Staline ou l'Union soviétique sont des illustrations emblématiques du sauvage moderne.

Selon Jason Edwards, l'utilisation du sauvage moderne impliquerait la vision d'un monde stable, comme celui de la guerre froide, alors que le recours à l'image du sauvage primitif serait davantage lié à une situation chaotique et l'absence d'ordre ou d'État. Avec la montée des menaces non-étatiques, des guerres civiles ou du terrorisme, on peut se demander dans quelle mesure les présidents de la période post-guerre froide ont eu davantage recours à l'image du sauvage primitif, ou bien, si les deux images du sauvage coexistent comme cela a été plutôt le cas dans l'ensemble de l'histoire américaine¹⁴¹. Quoi qu'il en soit, les travaux de nombreux chercheurs, ainsi que les premières données de notre propre analyse semblent au moins indiquer la permanence et la récurrence de la représentation du méchant comme un sauvage. Tout cela indique qu'il s'agit là d'un élément rhétorique inhérent à la mythologie nationale américaine et que la distinction entre sauvage moderne et primitif peut être un moyen pertinent d'affiner notre analyse.

Le sauvage primitif.

Notre étude de la pastorale de la peur a montré que le changement principal qui marque le début de la période post-guerre froide est la peur d'un monde qui tomberait dans l'anarchie. S'il y a un pays qui symbolise le chaos, l'absence d'ordre et l'effondrement de l'État au début de l'ère post guerre froide, c'est bien la Somalie. En 1992, la guerre civile et la famine ont causé le mort de près d'un demi-million de Somaliens. C'est ce qui amène George H. Bush à annoncer le 4 décembre 1992 l'intervention des troupes américaines pour soutenir la mission humanitaire des Nations unies¹⁴².

Le chaos.

Dans la présentation qu'il fait de la situation en Somalie, ce sont effectivement les scènes de chaos que George H. Bush met en avant : « la nourriture de l'aide humanitaire est pillée [...] les convois sont détournés, les travailleurs humanitaires agressés [...] il n'y a pas de gouvernement en Somalie. La loi et l'ordre se sont effondrés. L'anarchie règne [...] des gangs

¹⁴⁰ Butler, *op. cit.*, p. 13, Edwards, *op. cit.*, p. 11

¹⁴¹ Butler, *op. cit.*, p. 3

¹⁴² A noter que la décision de George H. Bush a été prise avec l'accord de Bill Clinton, élu en novembre mais qui n'est entré en fonction qu'en janvier 1993. Edwards, *op. cit.*, p. 66

armés rôdent (« roving ») dans la ville » (04-12-1992)¹⁴³. De même lorsque le président Clinton accueille une partie des troupes de retour de Somalie en mai 1993, il souligne les progrès dans la reconstruction du pays en comparant la situation de chaos qui régnait précédemment au retour des marqueurs de civilisation que sont l'agriculture, l'éducation et la santé : « des centaines de milliers de gens mouraient de faim, l'anarchie des armes gouvernait le pays, et les rues de chaque ville et village », alors que six mois plus tard « la nourriture abonde, les récoltes poussent, les écoles et les hôpitaux ouvrent à nouveau », imaginant « un jour où la Somalie sera reconstruite pour devenir une société civile qui fonctionne » (05-05-1993)¹⁴⁴. De la même façon, c'est la peur du « retour de l'anarchie, des famines de masse et du *chaos* » qui sert de justification au maintien d'une partie des troupes après l'échec de la bataille de Mogadiscio au début d'octobre 1993 (07-10-1993)¹⁴⁵. Pour Jason Edwards, cette identification du chaos a pour résultat de définir la Somalie comme « pré-moderne »¹⁴⁶. Dans son évaluation de la rhétorique présidentielle sur la Somalie, John Butler note les similitudes du récit de George H. Bush et de Bill Clinton, avec une structure narrative qui s'appuie sur l'articulation d'un Autre sauvage que l'on trouvait fréquemment dans la rhétorique impérialiste au tournant du XX^e siècle, à la fois dans la construction de l'image d'une société primitive et d'une solution qui passe par l'apport de la civilisation (anglo-saxonne) à des cultures dites « primitives »¹⁴⁷.

C'est également le contexte d'« instabilité », de « chaos », et de « désordre » ainsi que le besoin de davantage de « stabilité » et de « sécurité » qui sont utilisés par le président pour l'intervention en Haïti, même si, à la différence de la Somalie, ses discours se focalisent alors aussi sur le général Raoul Cédras comme incarnation d'un ennemi sauvage central (15-09-1994)¹⁴⁸. Toutefois même quand l'adversaire est identifié, c'est toujours le chaos qui est l'ennemi principal, un chaos que Jason Edwards compare à « une hydre à plusieurs têtes qui apparaît n'importe quand »¹⁴⁹. Cette hydre permet de définir l'ennemi de différentes façons, en construisant ce que Kathryn Olson appelle « une structure symbolique hyper flexible », et qui

¹⁴³ 04-12-1992 : *food from relief flights [...] is being looted upon landing; food convoys have been hijacked; aid workers assaulted; [...] There is no government in Somalia. Law and order have broken down. Anarchy prevails [...] armed gangs roving the city*

¹⁴⁴ 05-05-1993 : *Hundreds of thousands of people were starving; armed anarchy ruled the land and the streets of every city and town. Today, food is flowing; crops are growing; schools and hospitals are reopening. [...] one can now envision a day when Somalia will be reconstructed as a functioning civil society*

¹⁴⁵ 07-10-1993 : *... it means returning Somalia to anarchy and mass famine. [...] Chaos would resume*

¹⁴⁶ Jason A. Edwards, « Defining the Enemy for the Post-Cold War: Bill Clinton's Foreign Policy Discourse in Somalia and Haiti », *International Journal of Communication*, 2008, Vol. 2, p.836

¹⁴⁷ Butler, *op. cit.*, p.6-7

¹⁴⁸ 15-09-1994 : *... the instability [...] the chaos and disorder, [...] increase the security, the stability, and the safety in which this transfer back to democracy can occur*

¹⁴⁹ Jason A. Edwards, « The Peacekeeping Mission - Bringing Stability to a Chaotic Scene », *Communication Quarterly*, 2011, Vol. 59, N° 3, p.344; Edwards, *Navigating, op. cit.*, p.89

a pour résultat de donner une grande latitude rhétorique au président¹⁵⁰. Devant les Nations unies, Bill Clinton définit la mission comme étant le rétablissement de la civilisation : « l'ordre civil de base sera restauré », tout comme « les soins de santé, les services d'eau et d'électricité » et « le matériel agricole, éducatif et de construction » (26-09-1994)¹⁵¹. Là encore, après l'intervention américaine, le président fait une comparaison entre la situation précédente de chaos, quand « la brutalité du régime augmentait » et qu'« Haïti semblait plus profondément dans la pauvreté et le *chaos* », avec le moment présent dans lequel les prémisses de la civilisation semblent renaître grâce aux « troupes américaines et [aux] partenaires de la coalition [qui] sont en train de restaurer l'ordre civil et sécuritaire de base » (14-10-1994)¹⁵².

Avec les attaques terroristes du 11 septembre 2001, le chaos, qui était jusque-là cantonné à des terrains extérieurs, fait une intrusion dans la sphère domestique et devient une menace interne. Dans son discours à la nation le jour même des attentats, George W. Bush déclare que « ces actes de meurtre de masse avaient pour but d'effrayer notre nation, de nous faire tomber dans le *chaos* et que nous nous replions, mais ils ont échoué » (11-09-2001c)¹⁵³. Il n'empêche que six mois plus tard, le président parle bien de ces attentats comme ayant « causé le *chaos* et la souffrance » et c'est parce que le 11 septembre a apporté le « *chaos* » et a été un « carnage » que la réponse ne peut, selon les mots mêmes du président, se contenter d'être judiciaire mais doit être guerrière (01-06-2002, 20-01-2004)¹⁵⁴. Autrement dit, au traumatisme des morts et de la peur causés par les attentats, s'ajoute celui de l'intrusion du chaos dans l'ordre symbolique américain, un chaos qui s'incarne visuellement par l'effondrement du *World Trade Center*. Ceci illustre certaines théories du mythe qui considère qu'une fois « pollué », l'ordre symbolique ne peut être rétabli que par l'exercice d'une violence purificatrice¹⁵⁵. Pour George W. Bush, ce chaos devient une menace pour tous, et particulièrement pour l'Occident, dans le monde post-11 septembre. C'est ainsi en termes de chaos que le président évoque le danger d'un Irak qui « gagne encore plus de puissance destructrice » et menace la région du « *chaos*

¹⁵⁰ Kathryn Olson, « Democratic Enlargement's Value Hierarchy and Rhetorical Forms: An Analysis of Clinton's Use of a Post-Cold War Symbolic Frame to Justify Military Interventions », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 4,

¹⁵¹ 26-09-1994 : *Essential civil order will be restored. [...] to restore health care, water, and electrical services, construction materials [...] agricultural, and educational materials.*

¹⁵² 14-10-1994 : *... the brutality of the military regime [...] Haiti sank deeper into poverty and chaos. American troops and those of our coalition partners are restoring basic security and civil order*

¹⁵³ 11-09-2001c : *These acts of mass murder were intended to frighten our Nation into chaos and retreat, but they have failed*

¹⁵⁴ 01-06-2002 : *.... the attacks of September the 11th [...] All of the chaos and suffering they caused came at much less than the cost of a single tank*; 20-01-2004 : *After the chaos and carnage of September the 11th, it is not enough to serve our enemies with legal papers. The terrorists and their supporters declared war on the United States, and war is what they got.*

¹⁵⁵ Nous pensons ici aux théories burkiennes évoqués par Jason Edwards. Voir Kenneth Burke, *The Rhetoric of Religion: Studies in Logology*, 1961, dans Edwards, *Navigating...*, p.79-80, ainsi qu'aux travaux de René Girard, et notamment l'idée de la nécessité de la violence sacrificielle, et que les mythes ou sacrifices servent à contenir la violence, dans René Girard, *La violence et le sacré*, 2011, Fayard / Pluriel.

qui serait ressenti en Europe et au-delà » (16-10-2002)¹⁵⁶. Il s'agit bien d'une menace globale. L'Amérique et ses alliés « sont encore une fois tout ce qui reste entre un monde de paix et un monde de chaos et de craintes constantes » (28-01-2003)¹⁵⁷. Et ce chaos est « l'objectif de l'ennemi », « le plus grand allié » des terroristes « dans cette lutte » car « du *chaos* de l'Irak émerge un ennemi renforcé [...] et une plus grande détermination à nuire à l'Amérique » (23-01-2007)¹⁵⁸.

Dès le début de son premier mandat, Barack Obama semble prendre une position similaire : « le but principal des terroristes est d'étendre la peur et de semer les graines de l'instabilité », dit-il. Mais, à la différence de son prédécesseur, il semble en avoir une vision fataliste et accepter le chaos et l'instabilité comme des éléments inhérents au monde post-11 septembre. Ainsi dans son discours de remise du prix Nobel à Oslo, il évoque les guerres internes et externes aux nations avec un « chaos sans fin » dans certaines régions du monde, pour conclure qu'il « n'offre pas de solution définitive aux problèmes de la guerre » et que « nous devons commencer à reconnaître une dure vérité : nous n'éradiquerons pas les conflits violents de notre vivant » (10-12-2009)¹⁵⁹. Quand il parle des « États défailants comme la Somalie où le terrorisme et la piraterie se joignent à la famine et la souffrance », c'est pour constater dans la phrase suivante que « tristement, cela continuera d'être vrai dans les régions instables pour les années à venir » (10-12-2009)¹⁶⁰. Bien entendu, tout ceci doit se comprendre dans le contexte de la volonté présidentielle de retrait des troupes d'Irak et d'Afghanistan et par rapport à une rhétorique de la puissance limitée fondée sur une philosophie empreinte de réalisme. Il ne s'agit plus d'éradiquer le chaos mais de s'adapter à l'image de la stratégie militaire : si les soldats « se sont battus contre la tyrannie et le désordre », et alors que « les insurgés, les milices et les terroristes ont plongé l'Irak dans le chaos », les troupes, elles, « se sont adaptées » (27-02-2009, 30-08-2011)¹⁶¹. Il s'agit également de limiter ce chaos, comme en Afghanistan. Le président reconnaît la nécessité d'un « Afghanistan et d'un Pakistan stables » car « si vous avez le chaos – ce que des gens appellent 'Chaos-stan' – dans cette région où il n'y a pas de gouvernements qui fonctionnent et où des seigneurs de guerre et les groupes

¹⁵⁶ 16-10-2002 : *If Iraq gains even greater destructive power [...] Chaos in that region would be felt in Europe and beyond.*

¹⁵⁷ 28-01-2003 : *Once again, this Nation and all our friends are all that stand between a world at peace and a world of chaos and constant alarm.*

¹⁵⁸ 23-01-2007 : *For America, this is a nightmare scenario; for the enemy, this is the objective. Chaos is the greatest ally, their greatest ally in this struggle. And out of chaos in Iraq would emerge an emboldened enemy with [...] an even greater determination to harm America.*

¹⁵⁹ 10-12-2009 : *... unending chaos [...] We must begin by acknowledging a hard truth: We will not eradicate violent conflict in our lifetimes.*

¹⁶⁰ 10-12-2009 : *... in failed states like Somalia, where terrorism and piracy is joined by famine and human suffering. And sadly, it will continue to be true in unstable regions for years to come*

¹⁶¹ 27-02-2009 : *You have fought against tyranny and disorder, 30-08-2011 : When insurgents, militias and terrorists plunged Iraq into chaos, our troops adapted*

terroristes peuvent opérer, cela va être bien plus dur pour nous de les empêcher de nous attaquer », mais la solution consiste pour Obama à « donner une occasion au gouvernement afghan de construire ses forces de sécurité après 30 ans de guerre », ce que nous avons déjà appelé l'*afghanisation* de la guerre, et non pas une guerre totale à la tête de laquelle se trouverait l'Amérique (28-06-2010)¹⁶².

On note ici l'utilisation par le président de l'expression « seigneurs de guerre » (« *warlords* »), un terme qui, selon Jason Edwards, « évoque le souvenir de l'époque féodale en Europe, en Russie, au Japon ou en Chine » et, tout comme l'expression « gangs armés », elle implique l'absence d'autorité gouvernementale¹⁶³. Elle participe à la construction de l'image du sauvage qu'on retrouve dans des situations présentées comme chaotiques. En Somalie, George H. Bush parle des « *seigneurs de guerre* [qui] contrôlent les ports, [...] tirent sur les forces des Nations unies [qui] ont le plus grand mal à séparer les uns des autres », tandis que des « *gangs armés* rôdent dans la ville » (29-10-1992, 04-12-1992)¹⁶⁴. Clinton loue les troupes pour avoir « montré que le travail du juste peut l'emporter sur les armes des *seigneurs de guerre* », que ceux-ci « pouvaient être maîtrisés » et pour avoir envoyé « un message clair aux « gangs armés » et à ceux qui sont déterminés à provoquer la terreur et le chaos » (05-05-1993, 12-06-1993)¹⁶⁵. C'est la preuve que l'Amérique peut transformer un état d'anarchie en une « société civile »¹⁶⁶. En Afghanistan, il s'agit pour George W. Bush d'« affaiblir l'emprise des *seigneurs de guerre* » alors que quelques années plus tard, il reconnaît que les « *seigneurs de guerre* locaux restent actifs et dévoués à la destruction de la démocratie en Afghanistan », alors qu'en Irak, « des « *gangs armés* exercent plus d'influence qu'ils ne devraient dans une société libre », alors que « le Premier ministre Maliki a promis d'éliminer les milices illégales et les *gangs armés* » (23-05-2003, 25-05-2006)¹⁶⁷. Enfin sur le continent africain, Barack Obama vilipende les « actions des voyous, des *seigneurs de guerre* et de trafiquants humains qui, dans trop de pays, confisquent la promesse de l'Afrique, pratiquant esclavage pour leur propres intérêts ». Il dit

¹⁶² 28-06-2010 : *And what we need is to have a stable Afghanistan and a Pakistan [...] we're going to give an opportunity to the Afghan government to build up its security forces after 30 years of war. [...] because if you've just go chaos -- what some people call "Chaos-stan" -- in this region, where there's no functioning government and warlords and terrorist affiliates are able to operate, that is going to be that much tougher for us to make sure that they are not attacking us.*

¹⁶³ Edwards, *Navigating...*, p.66-7

¹⁶⁴ 29-10-1992 : *And you've got a problem, Mort. Again, you've got almost anarchy over there. You have warlords controlling the ports [...] they're shooting up the United Nations forces [...] U.N. forces on the ground. But they're having difficulty separating these warlords one from the other,* 04-12-1992 : *... armed gangs roving the city*

¹⁶⁵ 05-05-1993 : *You have shown that the work of the just can prevail over the arms of the warlords,* 12-06-1993 : *They worked with courage and dedication to [...] rein in the warlords [...] who are determined to provoke terror and chaos [...] to send a clear message to the armed gangs,*

¹⁶⁶ Butler, *op. cit.*, p.6-7

¹⁶⁷ 23-05-2003 : *... weaken the grip of the warlords.,* 28-11-2006 *... local warlords remain active and committed to destroying democracy in Afghanistan,* 07-12-2005: *... armed gangs are exerting more influence than they should in a free society,* 25-05-2006 : *As Prime Minister Maliki has [...] vowed to eliminate illegal militias and armed gangs*

également qu'« il faut aider la Lybie parce qu'on ne peut pas avoir un État défaillant dirigé par des *seigneurs de guerre* et des fanatiques qui s'installent dans l'anarchie à juste 100 miles des côtes du sud-est de l'Europe » (30-06-2013, 09-03-2015)¹⁶⁸.

Le prédateur.

Les thèmes de la sauvagerie et du chaos forment de véritables motifs qui transcendent les interprétations idéologiques et peuvent être acceptés par de multiples auditoires, notamment parce qu'ils reflètent une imagerie présente depuis les mythes fondateurs¹⁶⁹.

Dans son analyse des mythes d'origine de la nation américaine Élise Marienstras montre que le discours des premiers colons d'Amérique opposait la civilisation à la « *wilderness* », ces étendues sauvages notamment représentées par les forêts dont était couverte la Nouvelle-Angleterre au XVII^e siècle. Il s'agissait pour les puritains de « transformer la friche pour y créer un jardin où règnera la prospérité, la fécondité, l'harmonie d'une nature ordonnée par la main de l'homme inspiré ». A contrario, la forêt était « un chaos stérile », un « lieu obscur, peuplé des bêtes féroces du *Wild* germanique », un « lieu sans loi »¹⁷⁰, où vivaient toutes sortes de prédateurs, comme l'Indien mais aussi le Diable¹⁷¹. « Le discours puritain », dit encore Marienstras, « reste celui des Psaumes et de la Genèse »¹⁷², et dans l'Ancien Testament, et particulièrement dans les Psaumes, les méchants sont justement présentés à travers des images de démons sous la forme d'animaux sauvages ou de prédateurs d'innocentes victimes¹⁷³. Or, on constate que les présidents américains de la période post-guerre froide semblent particulièrement enclins à évoquer l'ennemi ou la menace par le biais de toute une série de métaphores animalières.

Le langage animalier

George H. Bush présente l'évolution des menaces contre la sécurité américaine par une imagerie animale très parlante : « l'ours soviétique, cet ours soviétique communiste international unifié, a peut-être disparu (« *may be extinct* ») mais il y a toujours plein de loups

¹⁶⁸ 30-06-2013 : *In too many countries, the actions of thugs and warlords and drug cartels and human traffickers hold back the promise of Africa, enslaving others for their own purposes*, 09-03-2015 : *We must help Libya because we cannot have a failed state run by warlords and fanatics sitting in anarchy just 100 miles off the southern coast of Europe*

¹⁶⁹ Benjamin Bates parle de « *clusters* », dans Benjamin Bates, « Audiences, Metaphors, and the Persian Gulf War », *Communication Studies*, 2004, Vol. 55, N°3, p. 448

¹⁷⁰ L'environnement des puritains est, selon Élise Marienstras, « très semblable à celui qu'évoque l'étymologie germanique du terme *wilderness*, dans Marienstras, *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*, 1988, Gallimard, p.346-7

¹⁷¹ Giner, Ivie, *op. cit.*, p.588

¹⁷² Marienstras, *Nous, le peuple*, *op. cit.*, p.342

¹⁷³ On pense par exemple au psaume 57. De plus, dans leur livre sur le mythe héroïque, Jewett et Lawrence mentionnent les travaux de Peter Riede sur l'imagerie animale dans les psaumes, Peter Riede, *Im Netz des Jägers: Studien zur Feindmetaphorik der Individualpsalmen*, 2000 Wissenschaftliche Monographien zum Alten und Neuen Testament, Band 85, cité dans Jewett, Lawrence, *op. cit.*, p.217

dans le monde » (30-07-1992)¹⁷⁴. Le président reprend ici l’emblème soviétique de l’ours¹⁷⁵ et l’image du loup, symbole de la nature cruelle et sauvage, et personnage menaçant récurrent dans les contes et les fables : deux images employées déjà par Ronald Reagan lorsqu’il comparait l’OTAN à « une grande structure » qui protégeait contre « tous les vents qui soufflent et tous les ours et les loups qui rôdent »¹⁷⁶. George H. Bush fait suivre cette constatation sur le changement de la nature de la menace par une promesse de protection qu’il répète plusieurs fois en cette année électorale : « vous avez ma parole, je ne laisserai jamais un loup solitaire mettre en danger la sécurité américaine » (30-07-1992, 25-08-1992, 11-09-1990)¹⁷⁷. Ce « loup solitaire », c’est d’abord l’Irak à qui il a fait la guerre : « un cas qui constitue un précédent pour ce qui est des défis les plus difficiles auxquels nous sommes susceptibles d’être confrontés à l’avenir » (25-08-1992)¹⁷⁸. L’invasion du Koweït par l’Irak avait d’ailleurs été présentée comme une véritable intrusion animale dans l’ordre civilisé du monde : « Aucun ordre international paisible n’est possible si des plus grands États *dévoient* leurs plus petits voisins », et il ne faut pas permettre à l’Irak d’« avaler le Koweït » (11-09-1990)¹⁷⁹. L’acte de « dévorer » (« *devour* ») consiste, en anglais comme en français, à « manger avec voracité et rapidité à la manière d’un animal carnassier », et le verbe « avaler » accentue cette idée de rapidité et de consommation instinctive, sans contrôle, à la manière d’un animal affamé¹⁸⁰. On peut aussi y voir une métaphore du cannibalisme, l’essence même de la sauvagerie pour les sociétés civilisées, puisqu’après tout il s’agit ni plus, ni moins que de « manger son voisin ». Chez George H. Bush, ce loup solitaire ne se limite toutefois pas à Saddam Hussein. Il prend plusieurs formes et le président en fait une liste, semble-t-il non-exhaustive : « des dirigeants renégats, des régimes hors-la-loi, des régimes terroristes, des brutes de Bagdad » ou encore « des dictateurs avec des missiles, des narcoterroristes qui essaient de s’emparer de pays entiers, de guerres ethniques, de poudrière régionales » (30-07-1992, 15-09-1992)¹⁸¹. L’expression « *lone wolf* » n’apparaît plus

¹⁷⁴ 30-07-1992: *The Soviet bear, that unified international Communist Soviet bear, may be extinct, but there are still plenty of wolves out there in the world*

¹⁷⁵ L’ours est l’emblème de l’Union soviétique et il apparaît souvent pendant la guerre froide portant une casquette avec une étoile. L’ours *Micha* était également la mascotte russe des Jeux olympiques qui ont eu lieu à Moscou à l’été de 1980.

¹⁷⁶ « *We have raised high the roof beam of this great structure of an alliance to shelter that truth from all the winds that blow and all the bears and wolves that prowl* », Ronald Reagan, *Address to the Citizens of Western Europe*, 23 février 1988.

¹⁷⁷ 30-07-1992, 25-08-1992, 11-09-1990 : *And you have my word on this: I will never allow a lone wolf to endanger American security*

¹⁷⁸ 25-08-1992 : *Take Iraq as a test case for the most difficult security challenges we are likely to face in the future*

¹⁷⁹ 11-09-1990 : *No peaceful international order is possible if larger states can devour their smaller neighbors. [...] An Iraq permitted to swallow Kuwait would ...*

¹⁸⁰ Voir les définitions du CNRTL : ><http://www.cnrtl.fr/definition/d%C3%A9vorer>< et de dictionary.com : ><http://www.dictionary.com/browse/devour?s=t><. [Date de consultation : 10-03-2015]

¹⁸¹ 30-07-1992 : ... *there are still plenty of wolves out there in the world: renegade rulers, outlaw regimes, terrorist regimes, Baghdad bullies*, 15-09-1992 : ... *dictators with missiles, narco-terrorists trying to take over whole countries, ethnic wars, regional flashpoints*

dans les discours présidentiels à nouveau avant 2004¹⁸², et principalement chez Barack Obama. Depuis lors, elle signifie presque exclusivement un terroriste solitaire à l'intérieur d'un pays, comme l'illustrent les déclarations de Barack Obama qui incluent précisément « les loups solitaires terroristes » ou les « attaques potentielles de loups solitaires à l'intérieur des États-Unis » à la liste des menaces (19-05-2012, 25-07-2015)¹⁸³.

L'association du terroriste à l'animal se fait également par l'évocation de l'univers de la chasse. C'est Bill Clinton qui, le premier, parle par exemple de « traquer » (« *hunt down* ») les terroristes dans son discours sur l'état de l'union de 1995 (24-01-1995)¹⁸⁴. Il s'agit de « traquer ceux qui menacent notre peuple » et de les « chasser » (« *pursue* »), peu importe le temps que ça prend et là où cela nous mène » (30-04-1995, 08-08-1998)¹⁸⁵. Vingt ans plus tard, dans son discours sur l'état de l'union, Barack Obama fait une promesse identique : « nous continuerons à *traquer* les terroristes [et] éliminer (« *take out* ») [ceux] qui posent une menace directe à nous et nos alliés » (20-01-2015)¹⁸⁶. Dès le début de son premier mandat, dans une interview à la chaîne Al-Arabiya, tout en soulignant que « le langage que nous utilisons est important », et en affirmant qu'il faut éviter les amalgames, il dit précisément que « nous ne pouvons pas respecter des organisations qui tuent des civils innocents et nous les *traquerons* » (27-01-2009, 10-09-2014)¹⁸⁷. Parfois, la situation est inversée et c'est l'ennemi qui est présenté comme un chasseur. Bill Clinton signale par exemple le paradoxe d'une situation dans laquelle M. Milošević parle de négociations tandis que « ses forces *traquent* les mêmes leaders kosovars avec lesquels il était supposé négocier » (01-04-1999)¹⁸⁸. De même, Kadhafi est accusé de « n'avoir aucune pitié pour son propre peuple [qu'il] compare à des rats », et d'« avoir lancé une guerre contre son peuple, en promettant de les *traquer* comme des rats » (19-05-2011, 21-09-2011)¹⁸⁹. Barack Obama utilise l'expression de chasse « *prey upon* » pour renforcer l'image de prédateur d'Al-Qaida, de

¹⁸² Bill Clinton n'a, à notre connaissance, jamais employé l'expression « *lone wolf* » ou « *lone wolves* » et George W. Bush l'utilise une seule fois dans une lettre aux leaders du Congrès sur la loi de réforme des renseignements du 6 décembre 2004. C'est ensuite Barack Obama qui les emploie dans cinq de ses discours, dont quatre en 2015 (19-05-2014, 30-05-2015, 06-07-2015, 21-07-2015, 25-07-2015)

¹⁸³ 19-05-2012 : ... including "lone wolf" terrorists, 25-07-2015 : ... potential lone wolf attacks inside the United States

¹⁸⁴ 24-01-1995 : this country will hunt down terrorists

¹⁸⁵ 30-04-1995 : ... hunt down those who threaten our people, 08-08-1998 : No matter how long it takes or where it takes us, we will pursue terrorists

¹⁸⁶ 20-01-2015 : We will continue to hunt down terrorists [...] to take out terrorists who pose a direct threat to us and our allies

¹⁸⁷ 27-01-2009 : ... the language we use matters [...] We cannot paint with a broad brush a faith as a consequence of the violence that is done in that faith's name [...] I cannot respect terrorist organizations that would kill innocent civilians and we will hunt them down, 10-09-2014 : Moreover, I have made it clear that we will hunt down terrorists who threaten our country

¹⁸⁸ 01-04-1999 : Yesterday Mr. Milosevic actually said this problem can only be solved by negotiations. But yesterday, as he said that, his forces continued to hunt down the very Kosovar leaders with whom he was supposed to be negotiating

¹⁸⁹ 19-05-2011 : Qadhafi declared he would show no mercy to his own people. He compared them to [...] launched a war against his own people, promising to hunt them down like rats, 21-09-2011 : ... a dictator who threatened to hunt them down like rats

Daech, ou plus généralement des terroristes dont les proies peuvent être variées : que ce soit « les conflits », « la peur et préjugés », ou encore « les divisions en Irak » et même les « esprits jeunes et influençables » (22-05-2010, 18-08-2014, 24-09-2014, 19-02-2015)¹⁹⁰.

Mais c'est George W. Bush qui utilise de façon plus systématique la métaphore de la chasse pour parler de l'ennemi. L'analyse quantitative de l'emploi du verbe « *hunt down* » est en cela révélatrice. A trois exceptions près, l'expression apparaît uniquement dans des discours présidentiels de la période post-guerre froide et elle a toujours pour objet des individus ou des groupes terroristes. De plus, 75% de ces discours sont l'œuvre de George W. Bush et sont produits après le 11 septembre 2001, et 16% seulement sont des discours de Barack Obama¹⁹¹. La brève allocution du président le matin du 11 septembre 2001, alors que les deux avions viennent tout juste de percuter le *World Trade Center*, consiste à annoncer « une enquête approfondie qui permettra de *traquer* et trouver les types qui ont commis cet acte » et qu'il répète quelques heures plus tard depuis la base militaire d'Andrews, en Louisiane, (11-09-2001a, 11-09-2001b)¹⁹². Quelques jours plus tard, lors d'échanges avec des journalistes, il développe à nouveau cette métaphore : « mon gouvernement est déterminé à trouver ceux qui ont fait ça à l'Amérique et qu'ils soient *pourchassés* (« *get them running* ») et *traqués* », parlant même de les « *débusquer* de leur trou » (en utilisant la formule « *smoke out* ») (16-09-2001)¹⁹³. L'expression « *get them running* » apparaît encore au moins dans cinq autres discours dans les jours et les semaines qui suivent (15-09-2001, 17-09-2001a, 24-09-2001, 25-09-2001, 26-11-2001). L'année suivante, le président répète que « nous sommes à leur *pourchasse* » (« *on the hunt* »), que « nous n'allons pas nous reposer » mais « continuer d'être à leur *pourchasse* » et dans son discours sur l'état de l'union de 2004, il déclare « *faire la chasse* aux terroristes », précisant que cette « *chasse à l'homme* » (« *manhunt* ») consiste à « *poursuivre* les tueurs qui restent et qui se cachent dans les villes et les cavernes » (06-02-2002, 22-10-2002, 20-01-2004)¹⁹⁴. Là encore, l'expression « *on the hunt* » est presque uniquement employée par George W. Bush dans l'ensemble des données à notre disposition¹⁹⁵. L'ensemble des éléments que nous venons d'analyser suggère que les attentats du 11 septembre 2001 ont déclenché une utilisation

¹⁹⁰ 22-05-2010 : *Al Qaida's [...] attempt to prey upon fear and hatred and prejudice*, 18-08-2014 : ... *extremists like ISIL can continue to prey upon Iraq's divisions*, 24-09-2014 : ... *the cycle of conflict [...] that creates the conditions that terrorists prey upon*, 19-02-2015 : *Terrorists prey upon young impressionable minds*.

¹⁹¹ En dehors de trois discours de Théodore Roosevelt dans lesquels le verbe « traquer » a pour objet les criminels ou la criminalité. Soixante-quinze des quatre-vingt-dix-neuf discours dans lesquels apparaît l'expression « *hunt down* » sont ceux de George W. Bush.

¹⁹² 11-09-2001a : ... *a full-scale investigation to hunt down and to find those folks who committed this act*, 11-09-2001b : *The United States will hunt down...*

¹⁹³ 16-09-2001 : ... *my administration is determined to find, to get them running, and to hunt them down, those who did this to America [...] to hunt down, to find, to smoke out of their holes the terrorist organization*

¹⁹⁴ 06-02-2002 : *We're on the hunt. We're on the hunt, and we're not going to rest*, 22-10-2002 : *And we're going to stay on the hunt. We're going to get them running, and we're going to keep them running*, 20-01-2004 : ... *for hunting terrorists [...] on the manhunt, going after the remaining killers who hide in cities and caves*

¹⁹⁵ Sur 113 discours dans lequel l'expression « *on the hunt* » apparaît, 111 sont des discours de George W. Bush.

exacerbée de la métaphore de la chasse dans les discours de George W. Bush dont l'objet est exclusivement les terroristes. Nous faisons l'hypothèse que cette métaphore est la marque d'une volonté de reprise du contrôle, une sorte d'« *empowerment* », à la suite du sentiment d'impuissance né des attentats. C'est en effet une métaphore qui a pour résultat à la fois d'affaiblir l'adversaire, non seulement en le déshumanisant, mais surtout en transformant son rôle de prédateur en celui de proie et inversement, en faisant passer les États-Unis du statut de victime à celui de prédateur. Peut-être pouvons-nous lire dans cet autre extrait de discours de George W. Bush pas seulement la volonté de poursuivre la chasse, mais surtout de conserver le rôle de chasseur qui affirme la puissance américaine sur le plan narratif, « nous armons des drones prédateurs. Nous les utilisons pour continuer la chasse aux terroristes », ceci alors même que Ben Laden demeure introuvable et que les menaces continuent » (09-12-2008)¹⁹⁶.

En concomitance avec le vocabulaire de la chasse, la métaphore animalière est renforcée par une description des lieux et des modes de vie supposés des terroristes. Après le 11 septembre, George W. Bush parle d'un « ennemi qui aime se cacher et se terrer » « plus profondément dans des grottes et autre cachettes retranchées » (17-09-2001, 07-10-2001a)¹⁹⁷. Le mot anglais « *cave* », qui correspond à une grotte ou une caverne, fait à la fois penser à un animal sauvage, particulièrement lorsqu'il est associé aux profondeurs, et à l'homme préhistorique qui était supposé y vivre. Bien entendu, cette association entre l'ennemi et les grottes n'est pas un simple fantasme, puisque Oussama Ben Laden a par exemple trouvé refuge dans les fameuses grottes de Tora Bora en Afghanistan, avant l'invasion des forces américaines en janvier 2002. C'est peut-être la raison pour laquelle le président dit, en parlant du leader d'Al-Qaïda « qu'il n'y a pas de grottes assez profondes pour qu'il s'y cache. Il peut fuir et il pense qu'il peut se cacher mais on ne va pas abandonner avant que lui et tous les autres tueurs potentiels [...] soient livrés à la justice » (05-02-2002)¹⁹⁸. On ne peut qu'être interpellé par la grande récurrence des expressions « *hide / hides in caves* » qui apparaissent dans plus d'une centaine de discours présidentiels entre le 16 septembre 2001 et le 2 novembre 2007, ce qui suggère une volonté d'amplification rhétorique de l'association des terroristes aux grottes. Cette hypothèse est renforcée par le fait que ces expressions s'accompagnent de tout un vocabulaire appartenant au même champ lexical. Ainsi, l'ennemi, « opère dans des jungles et des déserts » et est associé au mot « *underworld* », un terme qui désigne à la fois le monde de la pègre et les Enfers. Et quand le terroriste est en ville, c'est pour s'y « cacher », tout comme le feraient des

¹⁹⁶ 09-12-2008 : *We're arming Predator drones. We're using them to stay on the hunt against the terrorists*

¹⁹⁷ 17-09-2001 : *It's an enemy that likes to hide and burrow in [...] they like to hide out, 07-10-2001a : ... the terrorists may burrow deeper into caves and other entrenched hiding place*

¹⁹⁸ 05-02-2002 : *There's no cave deep enough for him to hide. He can run, and he thinks he can hide, but we're not going to give up until he and every other potential killer [...] will be brought to justice*

animaux nuisibles (29-01-2002)¹⁹⁹. « Ils se tapissent dans la pénombre », dit encore le président, et il faut les déloger [de leurs trous] » (« *rout them out* ») mais, prévient George W. Bush, là encore, « il n'y a pas de grotte ou de trou suffisamment profond pour qu'ils se cachent de la justice des États-Unis » (20-04-2004)²⁰⁰. Selon le président, il s'agit là de la différence principale avec l'époque de la guerre froide : « contrairement à l'Union soviétique, les ennemis terroristes auxquels nous faisons face aujourd'hui se cachent dans des grottes et la pénombre (27-05-2006)²⁰¹. Barack Obama fait lui aussi quelques références aux « terroristes [qui] conspirent dans des grottes lointaines », aux « bandes de meurtriers qui se tapissent » ou à « Al-Qaïda et ses associés [qui] se cachent dans des grottes et des camps fortifiés [et] s'entraînent dans des déserts et des montagnes sauvages » mais ces évocations restent très limitées (03-04-2009, 11-09-2010, 23-05-2013)²⁰².

George W. Bush compare également les membres d'Al-Qaïda à des parasites, qui, s'ils sont différents des prédateurs, au sens strict, correspondent également à un monde de fonctionnement d'exploitation du vivant par le vivant²⁰³. L'image du parasite évoque une métaphore double : celle de l'animal et celle de la maladie. Il implique en effet forcément la présence d'un organisme et de son hôte. En termes géopolitiques, cela se traduit par les terroristes et les pays qui les accueillent. C'est, du reste, toujours dans ce contexte que George W. Bush emploie cette métaphore. Il s'en sert par exemple pour menacer l'Afghanistan : « afin d'éviter le châtement », prévient-il, « ils devraient livrer les parasites qui se cachent dans leur pays » car ces derniers « vivent aux crochets (« *leech onto* ») » de leur pays hôte (21-10-2001b)²⁰⁴. Les nations doivent donc les « éliminer » car ils « menacent leurs pays et le nôtre », dit-il encore dans son discours sur l'état de l'Union de 2002 (29-01-2002)²⁰⁵. Devant des élèves d'une école de Portland en 2002, le président développe cette comparaison : « ces gens sont comme des parasites et ils trouvent un hôte. Et pour ceux d'entre vous qui ont travaillé dans un

¹⁹⁹ 29-01-2002 : *A terrorist underworld, [...] operates in remote jungles and deserts and hides in the centers of large cities*

²⁰⁰ 20-04-2004 : *They lurk in the shadows of the world [...] there is no cave or hole deep enough to hide from the justice of the United States of America*

²⁰¹ 27-05-2006 : *Unlike the Soviet Union, the terrorist enemies we face today hide in caves and shadows*

²⁰² 03-04-2009 : *The terrorists [...] plotted in distant caves*, 11-09-2010 : *... some small band of murderers who [...] cower in caves*, 23-05-2013 : *Al Qaida and its affiliates [...] They hide in caves and walled compounds. They train in empty deserts and rugged mountains*. À noter que nous n'avons trouvé que ces trois références associant l'ennemi à des grottes dans les discours de Barack Obama

²⁰³ À noter une certaine proximité qui existe entre « parasite » et « prédateur », malgré des différences ténues, selon le philosophe et logicien français Edmond Goblot : « *On distingue (...) le parasitisme du prédatisme; les ténias sont parasites, car ils se nourrissent des aliments digérés par leur hôte, si bien qu'ils n'ont plus eux-mêmes d'appareil digestif; mais les insectes qui piquent d'autres animaux pour se nourrir de leur sang sont prédateurs et non parasites* » (Goblot, 1920), dans CNRTL, ><http://www.cnrtl.fr/definition/pr%C3%A9dateur><. Dates de consultation : le 07-06-2016

²⁰⁴ 11-10-2001b : *... in order to avoid punishment, they should turn over the parasites that hide in their country*, 21-10-2001 : *... parasites [...] leech onto a host country*

²⁰⁵ 29-01-2002 : *My hope is that all nations will heed our call and eliminate the terrorist parasites who threaten their countries and our own*

ranch, vous comprenez ce qu'un parasite peut faire à une vache, par exemple ; trop de parasites, ça affaiblit l'hôte. Ce qui s'est passé, c'est qu'ils sont devenus des parasites en Afghanistan. Mais nous avons affaibli l'hôte et les Talibans ne sont plus au pouvoir » (05-01-2002)²⁰⁶. Dans un autre discours, il détaille ce processus en expliquant que les membres d'Al-Qaïda, qui « sont comme des parasites, [...] essaient de trouver un hôte faible afin qu'ils puissent en quelque sorte devenir un jour l'hôte », et « leur désir est de prendre le contrôle de l'hôte » (17-09-2004, 20-09-2004)²⁰⁷. Il s'agit donc finalement d'une sorte de prédateur interne, et le récit évoqué par le président reprend une trame de fiction bien connue et largement exploitée dans la culture populaire sur les histoires de zombie ou d'invasion extra-terrestres.

D'aucuns peuvent considérer chaque élément pris séparément comme une locution métaphorique relativement courante dans l'anglais américain, comme l'usage du verbe « *hunt down* » pour parler des activités de police à l'encontre de criminels, que l'on trouve aussi dans le mythe de la Frontière. Toutefois, la linguistique cognitive a démontré que l'utilisation de telles métaphores n'est pas neutre. Elle est au contraire tout à fait révélatrice de notre système conceptuel. Ceci est d'autant plus vrai quand un ensemble de métaphores construisent un même réseau de sens. Ici, tous les marqueurs vont dans le sens d'une déshumanisation au moyen de métaphores animalières significatives.

Le prédateur sexuel

La métaphore « le terroriste est un parasite » fait partie du trope du corps couramment utilisé dans la langue anglaise pour parler des communautés sociales et politiques²⁰⁸. Dans le cas précis du parasite, l'ennemi est imaginé en termes de danger biologique contre un corps dont il est un prédateur interne. Au cœur de cette idée de prédation, il y a toujours le couple fort/faible, ici représenté par le couple « parasite/hôte ». Cela peut être plus directement le couple « masculin/féminin » car le thème de la sexualité est particulièrement présent dans la représentation du méchant dans les discours présidentiels post-guerre froide.

Dans son message aux forces alliées dans le Golfe le 8 janvier 1991, soit neuf jours avant le début de l'opération *Desert Storm*, George H. Bush commence son discours avec le récit suivant : « il y a plus de cinq mois, dans les premières heures du 2 août, les forces irakiennes se sont lancées vers le sud et le viol du Koweït a commencé ». Le couple fort / faible, marqué implicitement par l'utilisation de la métaphore du « viol », est renforcé par le contraste

²⁰⁶ 05-01-2002 : *These people are like parasites, and they find a host. And for those of you who ranch, you understand what a parasite can do to the host cow, for example; too many parasites weaken the host. What happened was, was that they became parasites in Afghanistan. But we weakened the host; the Taliban no longer is in power*

²⁰⁷ 17-09-2004 : ... *these people are like parasites, and they try to find a weak host so they can eventually kind of become the host*, 20-09-2004 : *They're like parasites. Their desire is to take over the host*

²⁰⁸ Campbell, *Writing Security*, op. cit., p.66

saisissant qu'il fait ensuite entre les deux protagonistes du récit : d'un côté, « une toute petite (« *tiny* ») nation qui ne représentait pas une menace », et de l'autre, son « gros voisin puissant » (« *large, powerful* ») (08-01-1991)²⁰⁹. Dès le mois d'octobre 1990, le président relate « ce que l'Émir m'a dit sur le démantèlement, le *viol*, le pillage et dépouillement de ce pays », un récit qu'il répète dans toute une série de meetings politiques de collectes de fonds pour le parti républicain et des candidats à des fonctions de gouverneurs dans les semaines suivantes (01-10-1990)²¹⁰. Puis le 23 novembre, dans un échange avec des journalistes au Caire, il reprend la métonymie « le chef d'État représente l'État », et présente la situation en termes de personne, faisant ainsi de Saddam Hussein lui-même le violeur :

But if the question is why our outrage against Saddam Hussein today, when we had tried to improve relations -- he hadn't invaded Kuwait. He hadn't raped, pillaged, and plundered the people in Kuwait and the city of Kuwait itself. He hadn't violated this fundamental norm of international behavior. And indeed, other countries have tried to improve relations with him.

Remarks and a Question-and-Answer Session with Reporters Following Discussions With President Mohammed Hosni Mubarak in Cairo, Egypt, 23 novembre 1990

C'est cette invasion décrite en termes de viol qui est au centre de la justification morale que met en avant le président dans son discours sur l'état de l'union de 1991 : « l'invasion injustifiée de Saddam Hussein – son *viol* impitoyable et systématique d'un voisin paisible – a porté atteinte (« *violated* ») à tout ce que la communauté a de plus cher » (29-01-1991)²¹¹. Or ce viol du Koweït n'est pas juste une simple métaphore. C'est ce que souligne Tim Rohrer qui cite le président insistant sur l'interprétation littérale qu'il fait de la barbarie de l'invasion, y compris son aspect sexuel : « le 2 août 1990, l'Irak a envahi le Koweït. Ils ont littéralement – au sens littéral, pas figuratif – littéralement violé, pillé et dépouillé cette terre qui était en paix », déclare George H. Bush lors d'un meeting politique du parti républicain en novembre 1990 (01-11-1990)²¹². Ce récit s'accompagne d'ailleurs « de récits de viols et d'assassinats » réels qui, selon le président, « vont au-delà de ce qui est imaginable » (30-11-1990)²¹³. Mais même quand il parle d'actes commis, non par Saddam Hussein, mais par ses troupes, le président en rejette tout de

²⁰⁹ 08-01-1991 : *More than 5 months ago, in the early morning hours of August 2d, Iraqi forces rolled south and the rape of Kuwait began [...] the brutal occupation of a tiny nation that posed no threat to its large and powerful neighbor*

²¹⁰ 01-10-1990 : *.... the Amir told me about the dismantling, rape, pillage, and plunder of that country*; 23-10-1990, Remarks at a Republican Fundraising Breakfast in Burlington, Vermont; 23-10-1990, Remarks at a Republican Campaign Rally in Manchester, New Hampshire; 26-10-1990, Remarks at a Fundraising Breakfast for Gubernatorial Candidate Pete Wilson in Irvine, California; 26-10-1990, Remarks at a Campaign Rally for Gubernatorial Candidate Pete Wilson in Los Angeles, California; 01-11-1990, Remarks at a Republican Party Fundraising Breakfast in Burlington, Massachusetts; 01-11-1990, Remarks at a Republican Campaign Rally in Mashpee, Massachusetts; 02-11-1990, Remarks at a Republican Reception in Cincinnati, Ohio; 03-11-1990, Remarks at a Reception for Gubernatorial Candidate Pete Wilson in Thousand Oaks, California

²¹¹ 29-01-1991 : *Saddam Hussein's unprovoked invasion -- his ruthless, systematic rape of a peaceful neighbor -- violated everything the community of nations holds dear*

²¹² 01-11-1990 : *On August 2d, Iraq invaded Kuwait. They literally -- literally, not figuratively -- literally raped, pillaged, and plundered this once-peaceful land.* Voir Tim Rohrer, « The Metaphorical Logic of (Political) Rape: The New Wor(l)d Order », *Metaphor and Symbolic Activity*, 1995, Vol.10, N° 2.

²¹³ 30-11-1990 : *The tales of rape and assassination [...] are almost beyond belief*

même la faute sur le leader irakien en raison de son statut de méchant dans l'histoire. C'est ce qu'explique très clairement le président dans une réponse à un journaliste, suite à une question sur la responsabilité légale de ceux qui ont commis des atrocités au Koweït : « je tiens Saddam Hussein responsable de ces atrocités [...] c'est la brutalité de Saddam Hussein et les ordres qu'il donne qui sont au cœur de notre contentieux. Maintenant est-ce que cela libère de toute responsabilité quelqu'un qui viole un enfant au Koweït ? Non. Mais la plupart du temps, la réponse est oui parce que c'est Saddam Hussein qui est le méchant (« *villain* ») ici » (03-04-1991)²¹⁴.

L'invasion d'un pays par un autre facilite la construction d'un récit métaphorique de viol fondé sur la métaphore conceptuelle « la nation est une personne ». Cependant, même en dehors de tout contexte d'invasion, la prédation sexuelle reste un élément majeur du portrait de l'ennemi qui précède une guerre. On la retrouve à nouveau dans les discours de George W. Bush, précisément à partir de septembre 2002, alors même que son administration présente un rapport des services de renseignements américains au conseil de sécurité de l'ONU le 12 septembre 2002 concluant que Saddam Hussein avait tenté d'obtenir de l'uranium pour la fabrication d'armes de destruction massive. Devant l'Assemblée générale des Nations unies le président rappelle que « l'année dernière, la Commission des droits de l'homme de l'ONU [...] a trouvé que [...] des dizaines de milliers d'opposants et de citoyens ordinaires ont été soumis à des arrestations arbitraires, des emprisonnements, des exécutions sommaires, de la torture par le tabassage, [...] et des *viols*. Des épouses sont torturées devant leur mari, et des enfants devant leurs parents » (12-09-2002)²¹⁵. Puis, à partir de la fin septembre, le président parle plus précisément du « régime d'Irak [qui] pratique le *viol* de femmes comme méthode d'intimidation » (26-09-2002a)²¹⁶, et début octobre ce sont les « ordres » de Saddam Hussein qui ont pour résultat, entre autres choses, que « des femmes se fassent systématiquement *violer* », ce qui en dit long sur « la nature du dictateur d'Irak » (02-10-2002)²¹⁷. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2003, le président reprend le catalogue détaillé des tortures pratiquées par

²¹⁴ 03-04-1991 : Q. Sir, when you say the army could do something about it, wouldn't you have a situation where a group that's accused of all these atrocities would be in charge?

I blame Saddam Hussein for the atrocities, [...] Our argument is with the brutality of Saddam Hussein and the orders he's given. Now, does that clear somebody that goes down and rapes a child in Kuwait? No, it does not. But for the most part, it does, because Saddam Hussein has been the major villain there

²¹⁵ 12-09-2002 : *Last year, the U.N. Commission on Human Rights found [...] tens of thousands of political opponents and ordinary citizens have been subjected to arbitrary arrest and imprisonment, summary execution, and torture by beating [...] and rape. Wives are tortured in front of their husbands, children in the presence of their parents*

²¹⁶ 26-09-2002a : *The Iraqi regime practices the rape of women as a method of intimidation*

²¹⁷ 02-10-2002 *We also know the nature of Iraq's dictator. On his orders, [...] Women have been systematically raped as a method of intimidation*

le régime, y compris bien entendu le viol²¹⁸. En février 2003, il déclare se « sentir concerné par ceux qui souffrent aux mains de Saddam Hussein [...] ceux qui expriment une opinion différente de celle du dictateur et sont *violés* et mutilés » (14-02-2003)²¹⁹. Puis, dans un discours à la nation sur la situation en Irak, soit trois jours avant le début des opérations militaires, le président parle pour la première fois des « salles de *viol* » (« *rape rooms* ») qui doivent disparaître car « bientôt le tyran sera parti » (17-03-2003)²²⁰. L'existence de ces salles implique l'idée de viols de masse et elle est reprise dans une trentaine de discours ou d'interviews entre le 17 mars et le 03 mai 2003. Le 23 septembre 2003, enfin, devant l'Assemblée générale des Nations unies, le président se félicite non seulement que « les monuments, et pas seulement les statues, de Saddam Hussein aient été retirés » mais aussi que « les vrais monuments de son règne et de son personnage – les chambres de tortures, les salles de *viol* et les cellules de prison pour les enfants innocents – soient fermées » (23-09-2003)²²¹. On le voit, le viol, tout comme la torture, sont bien directement associés à la personne même de Saddam Hussein.

Bill Clinton parle aussi de viols, mais dans ses discours, le prédateur sexuel reste souvent plus indéfini. Tout comme ses homologues, il dénonce le viol utilisé comme une arme politique. C'est par exemple le cas en Haïti. En juillet 1994, le président cite un rapport d'*Amnesty International* qui indique que « l'usage du meurtre, du *viol*, et du kidnapping comme moyen de maintenir le contrôle politique s'est intensifié » (08-07-1994)²²². En septembre, il affirme que « nous avons des exemples clairs de l'usage répandu du *viol* politique, c'est-à-dire le *viol* contre des épouses et leurs filles pour intimider les gens, y compris des enfants » (14-09-1994)²²³. Quatre jours avant le début de l'opération « *Uphold Democracy* », devant l'Assemblée générale des Nations unies, Clinton devient plus précis et évoque « le Général Raoul Cédras à la tête du coup militaire contre le président Aristide » et « l'horrible campagne d'intimidation par le *viol*, la torture et les mutilations lancée par les dictateurs » (15-09-1994)²²⁴. De façon analogue, c'est au cours de la campagne de bombardement au Kosovo, en mars et juin 1999, que le président se montre le plus précis sur les responsabilités des atrocités de la guerre, avec

²¹⁸ 28-01-2003 : *international human rights groups have cataloged other methods used in the torture chambers of Iraq: electric shock, burning with hot irons, dripping acid on the skin, mutilation with electric drills, cutting out tongues, and rape*

²¹⁹ 14-02-2003 : *We care about those who suffer under the hands of a dictator in Iraq. [...] about those who express an opinion other than what the dictator thinks and are raped and mutilated*

²²⁰ 17-03-2003 : *... no more [...] rape rooms. The tyrant will soon be gone*

²²¹ 23-09-2003 : *Saddam Hussein's monuments have been removed, and not only his statues. The true monuments of his rule and his character— the torture chambers and the rape rooms and the prison cells for innocent children— are closed*

²²² 08-07-1994 : *... as Amnesty International has recently reported, the human rights violations in Haiti are on the increase; the use of murder, rape, and kidnaping as a means of maintaining political control has intensified*

²²³ 14-09-1994 : *We have clear examples of widespread use of political rape, that is, rape against wives and daughters to intimidate people, children included*

²²⁴ 15-09-1994 : *General Raoul Cedras led a military coup that overthrew President Aristide [...] The dictators launched a horrible intimidation campaign of rape, torture, and mutilation*

une nouvelle escalade dans l'horreur puisque ce sont « des enfants qui ont été violés par les soldats que M. Milošević a envoyés », déclare-t-il dans une conférence de presse en avril 1999 (24-04-1999)²²⁵. Ce sont cette fois-ci « les forces serbes » qui « ont enlevé des femmes kosovars et les ont violées de façon répétée », dit-il encore trois semaines plus tard. En juin, un certain nombre d'horreurs, dont « le *viol* de petites filles », sont directement imputées à « ce qu'a ordonné M. Milošević » (13-05-1999, 25-06-1999)²²⁶. Bill Clinton finit par conclure « en voyant ces histoires d'enfants violés » et autres atrocités que « Milošević n'a pas un ressenti normal » (30-06-1999)²²⁷.

Les atrocités commises lors de la guerre de Bosnie sont présentées de façons très différentes de celles qui ont lieu au Kosovo, sans doute parce que l'implication des États-Unis y était plus limitée. Les « campagnes de viols » et des actes de « *viol* comme arme de guerre » qui ont lieu dans cette région du monde ne sont mentionnés par le président que dans les semaines qui précèdent les accords de Dayton signés le 14 décembre 1995 et aucun agent n'est spécifiquement identifié (15-10-1995, 25-11-1995, 27-11-1995, 02-12-1995)²²⁸. Le viol est alors l'un des symptômes du chaos et de la sauvagerie scénique plutôt que comme un révélateur de la nature sauvage d'un ennemi en particulier²²⁹. Enfin, nous constatons que c'est Barack Obama qui est le moins enclin à évoquer l'ennemi en tant que prédateur sexuel, même si quelques exemples existent. Le président accuse ainsi Kadhafi d'avoir « violé le droit international, commis des crimes de guerre y compris l'utilisation potentiel du *viol* comme arme de guerre », ou encore de « choisir l'escalade », avec pour conséquence « des journalistes arrêtés et agressés sexuellement » (29-06-2011, 28-03-2011)²³⁰. À partir de 2014, c'est Daech qui devient le sujet des récits d'atrocités dans les discours présidentiels : « ils enlèvent des femmes et les soumettent à la torture, au *viol* et à l'esclavage » ou à des mariages forcés et utilisent « le *viol* de mères, de sœurs et de filles comme arme de guerre » (20-08-2014, 10-09-2014, 19-02-2015, 24-09-2014)²³¹. Comme il le disait déjà à la cérémonie du souvenir de la Shoah en 2009, le « viol comme arme

²²⁵ 24-04-1999 : ... *the children that have been raped by the soldiers that he [Mr. Milosevic] sent there*

²²⁶ 13-05-1999 : *Serb forces [...] have rounded up Kosovar women and repeatedly raped them. They have said to children, "Go into the woods and die of hunger, 25-06-1999 : Now, [...] the Serbian people [...] are going to have to come to grips with what Mr. Milosevic ordered in Kosovo. [...] all those little girls were raped*

²²⁷ 30-06-1999 : *After watching [...] these stories of these children raped [...] I can only conclude that he has no—for whatever reason, he doesn't have normal feelings*

²²⁸ 15-10-1995 : ... *systematic campaigns of rape and terror*; 25-11-1995 : *The Bosnian people have suffered unspeakable atrocities: mass executions, ethnic cleansing, campaigns of rape and terror*; 27-11-1995 : *campaigns of rape and terror [...] and girls raped as a tool of war*; 02-12-1995 : ..., *the rape of women and young girls as a tool of war*; 05-12-1995 : ... *the rape of young women and girls as a tool of war*,

²²⁹ Edwards, *Navigating*, op. cit., p.74

²³⁰ 29-06-2011 : *Qadhafi as having violated international law, having committed war crimes [...] including potentially using rape as a weapon of war*, 28-03-2011 : *Qadhafi chose to escalate [...] Journalists were arrested, sexually assaulted, and killed*

²³¹ 20-08-2014 : *They [ISIL] abduct women and children and subject them to torture and rape and slavery*, 10-09-2014 : *They enslave, rape, and force women into marriage*, 19-02-2015 : ... *the enslavement and rape of women* 24-09-2014 : *Mothers, sisters, daughters have been subjected to rape as a weapon of war*

de guerre » est un symptôme du « Mal qui n'a pas encore fini de suivre son cours sur terre » qu'on a « déjà vu au cours de ce siècle » comme avec « les groupes armés du Congo-Kinshasa » (23-04-2009, 23-09-2010)²³². Les descriptions de violences sexuelles sont finalement peu nombreuses. On peut y voir davantage les marqueurs d'un réalisme fataliste et peut-être également la confirmation de ce que Robert Ivie envisageait déjà en 2011 quand il considérait Barack Obama comme « un visionnaire prudent » qui cherche davantage à « désaccentuer les images de la sauvagerie de l'ennemi »²³³. Cela est surtout révélateur de la volonté présidentielle de ne pas engager l'Amérique dans de nouvelles guerres de masse.

La violence sexuelle est bien entendu un élément parmi d'autres dans les descriptions d'atrocités que l'on trouve dans les discours présidentiels de la période post-guerre froide. En outre, dire que cette violence participe à la construction de l'image du sauvage ne signifie pas pour autant qu'elle ne soit pas une réalité sur les terrains de guerre ou de conflits. En revanche, nous constatons que cette violence sexuelle est consciemment employée par les présidents et leurs plumes puisqu'ils choisissent de mettre plus ou moins en lumière l'aspect de prédateur sexuel de l'ennemi, selon la sensibilité de la période et la possibilité d'une intervention militaire américaine. Par ailleurs, le thème du viol est intéressant par son emploi à la fois métaphorique et littéral. Enfin, la sexualisation de l'ennemi en fait à la fois un sauvage primitif et un sauvage moderne. Le viol fait tout d'abord partie des actes typiques d'un sauvage primitif qui ne contrôlerait pas ses instincts. Richard Slotkin montre par exemple que c'est un élément central du récit de captivité de la femme blanche aux mains de « sauvages », que ces derniers soient des Indiens ou des Noirs²³⁴. Mais le viol étant également présenté ici comme une « arme politique », ou une « arme de guerre », il devient un outil, ce qui implique une certaine mise à distance, une planification, voire une « sophistication » de la part des leaders qui relève davantage des capacités d'un « sauvage moderne ». Comme le résume très bien Slotkin à propos de la guerre du Golfe, « Saddam Hussein est l'ennemi parfait pour un scénario moderne du mythe de la Frontière, qui combine la cruauté barbare d'un 'Géronimo' à la puissance et l'ambition politique d'un Hitler »²³⁵.

²³² 23-04-2009 : *We know that evil has yet to run its course on Earth. We've seen it in this century in [...] rape used as a weapon of war*, 23-09-2010 : *... an armed group in Congo-Kinshasa that use rape as a weapon of war*

²³³ Robert L. Ivie, « Obama at West Point : A Study in Ambiguity of Purpose », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p.138

²³⁴ Richard, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, p.113

²³⁵ *Ibid.*, p.651

Le récit de captivité.

Le récit de captivité est un autre aspect de la construction de l'image du sauvage dont l'origine remonte à l'Amérique coloniale, et qui s'est, par la suite, développé jusqu'aux récits d'otages de l'époque moderne, en passant par ceux des westerns et de la guerre du Vietnam²³⁶.

Les années quatre-vingt et le début des années 90 sont justement marqués par la crise des otages au Liban²³⁷. Le sujet apparaît de façon récurrente dans cette période mais généralement de façon factuelle, le récit présidentiel se focalisant davantage sur les otages que sur leurs auteurs. En décembre 1991, George H. Bush se joint à la joie de la famille du dernier otage libéré, Terry Anderson, libéré « après six ans et demi de captivité », qui a « connu la tragédie de la solitude » et avec qui « tous les Américains ont partagé le traumatisme de la prise d'otage et du kidnapping terroriste » (04-12-1991)²³⁸. George H. Bush veut clairement accentuer l'identification entre les otages libérés et la nation. Lors de la remise de médaille présidentielle de la Liberté, il s'adresse aux anciens otages : « vos ravisseurs croyaient que la prise d'otage nous rendrait pieds et poings liés et ils avaient tort », mais « vous aviez raison quand vous avez dit non à la négociation avec des preneurs d'otages ». Le président fait un rapport entre ces cas particuliers et un problème plus large qu'il fait remonter à la prise d'otages de Téhéran en 1979 puisque dans tous les cas, les preneurs d'otages « ont cherché à exploiter notre système qui vénère l'individu [...] à en faire une faiblesse pour l'exploiter ». Il s'agit donc davantage de construire un récit national qui illustre la force et la puissance de l'Amérique et transforme ainsi des situations humiliantes en victoires morales car « la prise d'otage a échoué », et « nous sommes restés déterminés à défendre les intérêts américains au Moyen-Orient » et « à travers [les opérations militaires] *Desert Storm* et *Desert Shield*, nous avons tenu bon contre l'agression et montré au monde que le terrorisme sous toutes ses formes ne peut pas réussir » (12-12-1991)²³⁹. Ceci n'est pas sans rappeler le discours sur la guerre du Vietnam, en particulier avec l'emploi de l'expression « *hands tied behind their backs* ». Selon Slotkin, l'adjectif « *savage* » et le

²³⁶ James Combs, *The Reagan Range: the Nostalgic Myth in American Politics*, 1993, Popular Press, p.52

²³⁷ La crise des otages du Liban a commencé en 1982 avec l'enlèvement du président de l'Université américaine de Beyrouth, David Lodge et se termine, pour la partie américaine, avec la libération du dernier otage américain Terry A. Anderson en décembre 1991.

²³⁸ 04-12-1991 : ... join Terry Anderson's family and friends in their happiness for his return to freedom after six and a half years in captivity [...] the tragedy and the loneliness of the captives themselves over these many years. And similarly, all Americans have shared the emotional trauma associated with hostage taking, terrorist kidnapping

²³⁹ 12-12-1991 : Hostage-taking has failed. From the beginning in Tehran in 1979, hostage-takers sought to exploit our system's reverence for the individual. They sought to exploit that as a weakness. And your captors believed hostage-taking would tie our hands, and they were wrong. We remained determined to defend American interests in international principles in the Middle East. Through *Desert Shield* and *Desert Storm* we stood fast against aggression, and we showed the world that terrorism in all its forms can't succeed. [...] And in the end, each hostage-taking, each heartless act against innocence announced to the world the inhumanity of the captors. Tom Sutherland and Terry Anderson, you were right when you said no to negotiating with hostage-takers.

symbolisme de la captivité étaient largement utilisés pour caractériser l'usage de la terreur par les communistes contre les civils du Sud Vietnam à cette époque²⁴⁰.

Les discours de Bill Clinton sont encore moins prolixes sur le sujet des otages. Après l'échec de la bataille de Mogadiscio en octobre 1992, le président se contente d'affirmer sa détermination à « travailler pour la sécurité de ces Américains disparus ou retenus en captivité », puis à « garantir leur retour », reconnaissant que « nous ne pouvons pas partir maintenant avec tous nos soldats présents » mais promettant non pas de « finir le travail rapidement mais de le finir correctement » (07-10-1993, 12-10-1993)²⁴¹. Le retour de l'Américain capturé par les Somaliens, Michael Durant, fait l'objet d'ailleurs d'une mention laconique, accompagnée d'un mot sur les morts et les blessés (16-10-1993)²⁴². Les prises d'otages terroristes ne font pas non plus l'objet d'une construction narrative dans les discours de Barack Obama qui se contente de « déplorer le regain des prises d'otages par les terroristes » qualifiant de « tels enlèvements » de « contraires à nos notions fondamentales de liberté » (26-06-2010)²⁴³.

Dans le cas de Saddam Hussein, la barbarie du preneur d'otages est bien plus largement développée. Dès le mois d'août 1990, George H. Bush tient à affirmer que les étrangers occidentaux au Koweït sont bien des otages : « nous avons été réticents à utiliser le terme 'otage', mais quand Saddam Hussein offre spécifiquement de marchander la liberté de ces citoyens de nombreuses nations qu'il détient contre leur volonté contre des concessions, il y a peu de doute que, quoi qu'on appelle ces gens innocents, ce sont en fait des otages » (20-08-1990)²⁴⁴. En novembre, le président exige que « nos diplomates et nos citoyens retenus en otage » soient libérés, car il est « temps d'arrêter de jouer avec les otages américains » et d'« en finir avec cette affaire cruelle des otages, à faire du troc avec des êtres humains comme à l'époque du commerce d'esclaves » (22-11-1990a)²⁴⁵. Il déclare également qu'il est « temps pour Saddam d'arrêter d'essayer d'affamer notre petite ambassade assiégée à Koweït City. Il en est

²⁴⁰ Richard Slotkin, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, p.495

²⁴¹ 07-10-1993 : *We also have to recognize that we cannot leave now and still have all our troops present and accounted for. And I want you to know that I am determined to work for the security of those Americans missing or held captive*, 12-10-1993 : *... to ensure the return of our missing or captive Americans [...] to finish that job quickly but to finish that job right*

²⁴² 16-10-1993 : *Tonight Michael Durant is on his way home. We are thankful beyond words that Chief Warrant Officer Durant will be reunited with his family and that he will recover from his wounds. At the same time, our hearts and the hearts of all Americans go out to the 18 families who are grieving tonight for their loved ones who were lost in Somalia and to nearly 100 others who were wounded. They and their comrades are in our prayers*

²⁴³ 26-06-2010 : *We deplore the upsurge in hostage-takings perpetrated by terrorists, as such abductions are repugnant to our fundamental notions of freedom*

²⁴⁴ 20-08-1990 : *We've been reluctant to use the term "hostage." But when Saddam Hussein specifically offers to trade the freedom of those citizens of many nations he holds against their will in return for concessions, there can be little doubt that whatever these innocent people are called, they are, in fact, hostages*

²⁴⁵ 22-11-1990a : *Our diplomats and our citizens held hostage must be freed. And it's time to stop toying with the American hostages [...] And it's time to put an end to this cruel hostage bazaar, bartering in human beings like the days of the slave trade. Because if we let Iraq get away with this abuse now, Americans will pay a price in future hostage-taking for decades to come, and so will other nations*

de même pour l'ambassade britannique qui tient bon avec courage – nous deux, côte à côte au Koweït, tout comme nous sommes ensemble dans les sables de l'Arabie saoudite » (22-11-1990a)²⁴⁶. Cette déclaration n'est pas sans évoquer les récits de sièges de forts qui attendent leur libération par la cavalerie dans le mythe du Far West, voire même celui du siège des délégations étrangères à Pékin lors de la révolution des Boxers en 1900. Même après la libération des otages étrangers en décembre, le président rappelle que non seulement « Saddam a détenu brutalement des otages qui se dénombraient par milliers », mais également que « plusieurs millions sont certains de souffrir dans les mains d'un homme qui a la mainmise sur une artère vitale (« *lifeline* ») de l'économie mondiale » (08-01-1991, 21-01-1991)²⁴⁷. Cette métaphore fait de l'économie du monde une personne dont la vie serait entre les mains de Saddam Hussein dont elle serait finalement également l'otage²⁴⁸.

La métaphore « la nation est une personne », qui a un fonctionnement similaire à celle de « l'économie est une personne », est également utilisée par George W. Bush lorsqu'il annonce par exemple, aux Irakiens, dans un message vidéo « votre pays n'est plus retenu prisonnier (« *held captive* ») par la volonté d'un dictateur cruel », ou encore quand il présente l'Iran comme « une nation, prise en otage par une petite élite cléricale qui isole et oppresse son peuple » (10-04-2003, 31-01-2006)²⁴⁹. De même, dans un discours à Riga en 2005, le président se réjouit-il de la transformation des pays baltiques qui sont passés du statut de « nations captives » à celui de « membres de l'OTAN et de l'Union européenne en un peu plus d'une décennie » (07-05-2005)²⁵⁰. Ces métaphores évoquent d'ailleurs la formule des « nations captives » utilisée pendant la guerre froide pour parler des nations sous le joug communiste. Du reste, tous les présidents de la période post-guerre froide continuent de célébrer la « semaine des nations captives » instaurée par le président Eisenhower en 1959, ayant remplacé le communisme de jadis par les régimes non-démocratiques²⁵¹.

Chez George W. Bush en particulier, le récit de captivité est suivi du récit héroïque de rescousse : « comme des générations avant elles, les forces armées d'aujourd'hui ont libéré des

²⁴⁶ 22-11-1990a : *And it's time for Saddam to stop trying to starve out our little beleaguered Embassy in Kuwait City. And the same, [...] is true of the British Embassy that is courageously holding on -- the two of us side by side in Kuwait as we're shoulder to shoulder in the sands of Saudi Arabia*

²⁴⁷ 08-01-1991 : *the many millions sure to suffer at the hands of one man with a stranglehold on the world's economic lifeline*, 21-01-1991 : *... he brutally held hostages that numbered up into the thousands*

²⁴⁸ La métaphore « l'économie est une personne » est assez courante dans le langage politique et médiatique, comme l'attestent les travaux du linguiste Jonathan Charteris-Black dans Jonathan Charteris-Black, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, 2004, Palgrave Macmillan, p.140-9

²⁴⁹ 10-04-2003 : *... your country will no longer be held captive to the will of a cruel dictator*, 31-01-2006 : *The same is true of Iran, a nation now held hostage by a small clerical elite that is isolating and repressing its people*

²⁵⁰ 07-05-2005 : *The Baltic countries have seen one of the most dramatic transformations in modern history, from captive nations to NATO Allies and EU members in little more than a decade*

²⁵¹ La « semaine des nations captives » a été pour la première fois proclamée par Dwight D. Eisenhower le 17 juillet 1959 et reprise par tous ses successeurs depuis. Elle a toujours lieu la troisième semaine de juillet et est essentiellement un simple acte performatif.

peuples prisonniers, ont montré de la compassion pour ceux qui souffrent et donné de l'espoir aux opprimés », tandis qu'en Afghanistan, ce sont « les mères et les filles » qui « étaient des prisonnières dans leurs propres maisons et avaient l'interdiction de travailler ou d'aller à l'école » qui sont aujourd'hui « libres et font partie du nouveau gouvernement d'Afghanistan » (27-11-2004 , 29-01-2002)²⁵². Le président situe les événements dans un contexte plus large car « vaincre le terrorisme et apporter plus de liberté aux nations du Moyen-Orient est un travail qui prendra des décennies » et il fait un parallèle avec la guerre froide qui a été gagnée en Europe parce que « les États-Unis et nos alliés ont gardé la foi avec les captifs et sont restés fidèles à la vision d'une Europe démocratique » (02-06-2004)²⁵³. N'oublions pas que le président fait une lecture d'événements géopolitiques fondée sur une vision prophétique du monde. La guerre en Irak est une étape dans un récit plus vaste de libération des peuples qui trouve son origine dans la Bible, comme en atteste la conclusion de son discours de victoire du 1^{er} mai 2003 qu'il fait en citant le prophète Esaïe qui enjoignait de faire sortir les captifs des ténèbres (01-05-2003)²⁵⁴. Les récits de George W. Bush, ainsi que dans une moindre mesure ceux de son père, notamment concernant Saddam Hussein, font écho aux récits de captivité indienne de l'Amérique coloniale qui contenaient souvent des éléments venant des histoires de captivités bibliques ou de guerre sainte²⁵⁵.

La proie symbole d'innocence

Outre la construction d'un portrait de l'ennemi comme prédateur sexuel et ravisseur, la diabolisation de l'ennemi est enfin souvent accompagnée de récits de violence envers des enfants. Ces récits permettent de mettre en exergue à la fois la cruauté et la lâcheté du méchant dont les victimes sont, dans l'inconscient collectif, des symboles sacrés de faiblesse et d'innocence. Les illustrations sont nombreuses dans les discours présidentiels et on les retrouve chez tous les présidents, dans les mêmes proportions que le reste de la rhétorique de l'atrocité. Quelques exemples parlants suffisent à illustrer cette tendance. Chez George H. Bush des « enfants innocents » ont été, par exemple, « mutilés et assassinés » au Koweït, et de « jeunes

²⁵² 27-11-2004 : *Like generations before them, today's Armed Forces have liberated captive peoples and shown compassion for the suffering and delivered hope to the oppressed*, 29-01-2002 : *The last time we met in this Chamber, the mothers and daughters of Afghanistan were captives in their own homes, forbidden from working or going to school. Today, women are free and are part of Afghanistan's new Government*

²⁵³ 02-06-2004 : *Overcoming terrorism and bringing greater freedom to the nations of the Middle East is the work of decades. [...] But the United States and our allies kept faith with captive people and stayed true to the vision of a democratic Europe, and that perseverance gave all the world a lesson in the power of liberty*

²⁵⁴ 01-05-2003 : *And wherever you go, you carry a message of hope, a message that is ancient and ever new. In the words of the prophet Isaiah, "To the captives, 'come out,' and to those in darkness, 'be free."*

²⁵⁵ Combs, *op. cit.*, p.52. Richard Slotkin cite notamment à ce propos les récits de captivité qui ont suivi la guerre du Roi Philip (1675-77). Il cite très précisément le compte rendu personnel de Mary Rowlandson en 1682 qui a servi de modèle à nombre d'autres histoires. Cité dans Slotkin, *Gunfighter, op. cit.*, p.14. Voir également Susan Faludi, « America's Guardian Myths », *The New York Times*, 7 septembre 2007.

gamins sont brutalisés sur une place publique » (16-01-1991, 01-11-1990)²⁵⁶. D'autres ont été « exécutés [...] forcés à regarder leur mère se faire taillader le visage à la machette » en Haïti, ou tués par « des snipers sur le chemin de l'école » en Bosnie, chez Clinton. Ils ont été « abattus » ou « torturés » en Syrie, chez Obama (15-09-1994, 27-11-1995, 24-09-2014, 25-09-2012),²⁵⁷. En Irak, la torture des enfants est pratiquée par Saddam Hussein pour « obtenir des confessions alors que leurs parents sont forcés à regarder », et enfin, ces enfants peuvent servir de « boucliers humains » pour Saddam Hussein, ou se retrouver « en prison » ou dans des « charniers », ou enfin être utilisés comme kamikaze (20-02-1998, 28-01-2003, 19-03-2003, 22-03-2003, 23-09-2003, 09-07-2004)²⁵⁸. Comme pour la prédation sexuelle, celle contre les enfants révèle une dimension à la fois primitive et moderne du sauvage puisque que certaines atrocités semblent relever davantage de l'arme de guerre, voire d'un génocide planifié.

De façon très significative, la première guerre de la période post-guerre froide commence avec un récit particulièrement atroce d'assassinats de bébés par les troupes de Saddam Hussein au Koweït. Le 9 octobre 1990, lors d'une conférence de presse, George H. Bush déclare sa « grande préoccupation concernant la brutalité décrite par *Amnesty International* qui confirme certains des récits racontés par l'Émir », comme « des bébés dans des couveuses retirés de leurs couveuses et les couveuses elles-mêmes envoyées à Bagdad ». Il ajoute : « je ne sais pas si ces récits peuvent être authentifiés mais ce que je sais, c'est que l'Émir parlait du cœur » (09-10-1990)²⁵⁹. Ce récit fait suite à une série d'allégations sur l'homicide de prématurés racontées par des Koweïtiens, dont certains membres du gouvernement, commencées un mois auparavant et reprises par la presse. Le 14 octobre 1990, le témoignage public et fortement médiatisé d'une jeune fille en pleurs devant une commission du Congrès des États-Unis confirme le récit. Le 16 octobre, dans un discours lors d'un meeting politique de collecte de fonds pour le parti républicain, le président se fait alors plus précis et

²⁵⁶ 16-01-1991 : *He [Saddam Hussein] subjected the people of Kuwait to unspeakable atrocities -- and among those maimed and murdered, innocent children; 01-11-1990 : ... brutalizing young kids in a square in Kuwait is outrageous, too*

²⁵⁷ 15-09-1994 : *Cedras and his armed thugs have conducted a reign of terror, executing children, [...] children forced to watch as their mothers' faces are slashed with machetes, 27-11-1995 : ... children gunned down by snipers on their way to school, 24-09-2014 : Innocent children have been gunned down, 25-09-2012 : ... it is a regime that tortures children*

²⁵⁸ 20-02-1998 : *Saddam himself [...]uses innocent women and children as human shields, 28-01-2003 : ... forced confessions are obtained, by torturing children while their parents are made to watch, 19-03-2003 : ... to use innocent men, women, and children as shields for his own military, 22-03-2003 : ... to use innocent men, women, and children as shields for the dictator's army, 03-04-2003 : In combat, Saddam's thugs shield themselves with women and children, 23-09-2003 : the prison cells for innocent children, 18-05-2004 : That regime filled mass graves with innocent men, innocent women, and innocent children.09-07-2004 : We care when suiciders bomb innocent children inside Iraq*

²⁵⁹ 09-10-1990 : *And I am very much concerned, about [...] the brutality that has now been written on by Amnesty International confirming some of the tales told us by the Amir of brutality. [...] babies in incubators heaved out of the incubators and the incubators themselves sent to Baghdad. Now, I don't know how many of these tales can be authenticated, but I do know that when the Amir was here he was speaking from the heart*

parle de « rapports de témoignages directs » sur « les soldats irakiens [qui] ont débranché l'oxygène de couveuses qui assistaient 22 bébés prématurés. Ils sont tous morts » (16-10-1990)²⁶⁰. C'est ce même récit, presque mot pour mot, que reprend George H. Bush par la suite, y compris devant l'auditoire moins confidentiel que constituent les troupes américaines sur la base de Pearl Harbor à Hawaii (28-10-1990)²⁶¹. Enfin, l'histoire des couveuses fait partie des éléments mis en avant par le président dans son argumentaire moral sur les « vies innocentes qui sont en jeu » dans le discours qu'il fait à l'ensemble des forces alliées en novembre 1990 en Arabie Saoudite. C'est l'escalade dans l'horreur avec des victimes comparées à « du bois de chauffe disséminé sur le sol » comme on peut le lire dans l'extrait suivant :

Number three, we're here because innocent lives are at stake. We've all heard of atrocities in Kuwait that would make the strongest among us weep. It turns your stomach when you listen to the tales of those that have escaped the brutality of Saddam, the invader. Mass hangings. Babies pulled from incubators and scattered like firewood across the floor. Kids shot for failing to display the photos of Saddam Hussein. And he has unleashed a horror on the people of Kuwait.

Remarks to Allied Armed Forces Near Dhahran, Saudi Arabia, 22 novembre 1990

Ce qui a été découvert par la suite, c'est que la personne qui avait témoigné devant la commission du Congrès était en fait la fille de l'ambassadeur du Koweït aux États-Unis et faisait partie de la famille royale, et que les membres de la commission n'en avaient pas été avertis²⁶². Or il s'est surtout avéré que non seulement l'histoire était entièrement fautive mais aussi que le témoin avait été coaché par une agence de publicité rétribuée par le gouvernement américain lui-même²⁶³. D'aucuns peuvent sans doute considérer ce dernier exemple comme un épiphénomène, mais il soulève au minimum la question de légitimité des informations communiquées par les présidents, et par conséquent celle de la légitimité du pouvoir présidentiel.

S'il s'avère que la classification entre « sauvage primitif » et « sauvage moderne » n'est pas absolue, et que les catégories ne sont pas étanches, c'est parce que les deux ont toujours plus ou moins coexisté dans l'histoire américaine²⁶⁴. Toutefois, certaines époques et certaines

²⁶⁰ 16-10-1990 : *I want to mention -- and I don't mean to be overly shocking here -- but let me just mention some reports, firsthand reports. At a hospital, Iraqi soldiers unplugged the oxygen to incubators supporting 22 premature babies. They all died.*

²⁶¹ 28-10-1990 : *Iraq soldiers pulled the plug on incubators supporting 22 premature babies. All 22 died.* Voir également les discours suivants : 23-10-1990, Remarks at a Republican Fundraising Breakfast in Burlington, Vermont; 23-10-1990, Remarks at a Republican Campaign Rally in Manchester, New Hampshire; 01-11-1990, Remarks at a Republican Campaign Rally in Mashpee, Massachusetts

²⁶² Ce fait a été publié par John R. Arthur, propriétaire de *Harper's Magazine*, en 1992, dans John R. MacArthur, *Second Front : Censorship and Propaganda in the Gulf War*, 1992, New York : Hill & Wang, p.57-60, cité dans Karlyn Campbell, Kathleen Jamieson, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago Press, p.247. A noter par ailleurs que, dès le 10 septembre 1990, dans un article du *Washington Post*, le journaliste Glenn Frankel invitait à la prudence concernant la véracité de certains récits, y compris celui des couveuses, dans Glenn Frankel, « Iraq, Kuwait Waging an Old-Fashioned War of Propaganda », *The Washington Post*, 10 septembre 1990

²⁶³ L'agence de publicité Hill & Knowlton PR aurait reçu 14 million de dollars du gouvernement pour promouvoir la guerre, dans Brian Eno, « Lessons in how to lie about Iraq », *The Guardian*, 17 août 2003

²⁶⁴ Butler, *op. cit.*, p.6-7

menaces tendent à favoriser l'un ou l'autre. Notre analyse montre qu'il existe un nombre d'éléments significatifs des qualités typiquement attribuées au « sauvage primitif » dans le portrait de l'ennemi produit par les discours présidentiels de la période étudiée. Ces éléments apparaissent dans la description de l'environnement, comme le chaos, ou dans la présentation d'un sauvage prédateur qui peut prendre plusieurs formes. Ils reflètent l'aspect incertain et difficilement identifiable d'un certain nombre de menaces qui caractérisent l'ère post-guerre froide.

Le sauvage moderne

L'époque de la guerre froide est définie par la centralité de la menace soviétique dans la rhétorique présidentielle, comme de nombreux chercheurs l'ont largement démontré²⁶⁵. L'U.R.S.S. était alors décrite comme un État totalitaire satanique dont le but était la domination du monde²⁶⁶. C'était le parangon du sauvage moderne qui a permis aux États-Unis de se voir comme le pilier de la civilisation qui devait stopper l'avance du communisme pendant quarante ans²⁶⁷. Cet ennemi peut être qualifié de « moderne » parce que c'était typiquement un « agent centralisé », pour reprendre le terme de John Butler, à savoir un ennemi monolithique motivé par une idéologie totalitaire²⁶⁸.

Le nouveau totalitarisme.

Nous avons d'ores et déjà un certain nombre d'indicateurs qui laissent à penser que la construction de l'image d'un sauvage moderne est restée une préoccupation centrale des présidents après la disparition de l'Union soviétique. Nous avons, par exemple, déjà constaté l'importance des paradigmes de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide dans la rhétorique présidentielle post-guerre froide dans notre analyse du mythe de la violence. Ces paradigmes participent très directement à la reconstruction du « sauvage moderne » qui a dominé la rhétorique présidentielle dans l'histoire américaine depuis la Seconde Guerre mondiale, et même, selon certains chercheurs, depuis la guerre de 1812²⁶⁹. Ils sont le signe de la volonté des présidents de retrouver un récit familier qui se focaliserait sur un adversaire qui serait suffisamment puissant et sophistiqué pour représenter une menace à la hauteur de

²⁶⁵ F. Cameron, *U.S. foreign policy after the Cold War*, 2002, London: Routledge; M.A. Cottam, *Contending dramas in American foreign policy*, 1992, dans M. L. Cottam & C. Shin (Eds.), *Contending dramas: A cognitive approach to international organizations*, (pp. 132-158), Westport, CT: Praeger; Hinds, L.B., & Windt, Jr., *The Cold War as rhetoric: The beginnings, 1945-1950*, 1991 Westport, CT: Praeger, cités dans Edwards, « Defining the Enemy », *op. cit.*, p. 830

²⁶⁶ R. Ivie, « Speaking 'common sense' about the Soviet threat: Reagan's rhetorical stance », *The Western Journal of Speech Communication*, 1984, N°48, p. 39-50, cité dans *Ibid.*

²⁶⁷ *Ibid.*

²⁶⁸ Butler, *op. cit.*, p. 13. Voir également Edwards, *Navigating, op. cit.*, p.81

²⁶⁹ Butler, *op. cit.*, p.14-5, Robert L. Ivie, « Images of Savagery », *op. cit.*

l'Amérique car c'est bien l'ennemi qui fait le héros. En outre, le sauvage moderne permet dans la plupart des cas une conclusion du récit par la capitulation de l'ennemi.

Dictateurs et régimes totalitaires.

Le portrait de Saddam Hussein contient donc à la fois des éléments du sauvage primitif et du sauvage moderne. N'oublions pas que l'analogie de Munich ou la comparaison des forces irakiennes aux *Waffen-SS* sont au centre de l'argumentation de George W. Bush et de son père qui ont fait du leader irakien le nouvel Hitler. Tandis que « le monde n'avait pas tenu compte de la folie qui se préparait il y a 50 ans, on n'allait pas faire à nouveau cette même erreur cette fois-ci » George H. Bush prévient, car « on ne peut pas laisser des fous avoir le doigt sur le bouton nucléaire » (16-06-1991, 15-09-1992)²⁷⁰. C'est en effet la combinaison de la folie présumée de Saddam Hussein et son acquisition supposée d'armes de destruction massive, y compris nucléaires, qui en font le plus grand danger de l'ère post-guerre froide pour les présidents américains. Sa folie implique non seulement qu'il s'est aliéné de la communauté civilisée en raison de son irrationalité, mais également qu'il est incontrôlable, ce qui en fait une menace à l'ordre international qu'essaie de mettre en place l'Amérique. En octobre 2003, George W. Bush explique ainsi sa décision d'avoir envahi l'Irak : « j'ai agi parce que je n'allais pas laisser la sécurité du peuple américain entre les mains d'un fou. Je n'allais pas attendre de pouvoir avoir confiance dans la santé mentale et la maîtrise de soi de Saddam Hussein » (09-10-2003)²⁷¹. Les armes de destruction massive irakiennes constituent également un attribut du sauvage moderne car elles impliquent bien entendu une certaine sophistication et elles sont souvent du surcroît présentées par le biais des métaphores de la guerre froide. Les accusations de George W. Bush selon lesquelles Saddam Hussein « a cherché à posséder des quantités importantes d'uranium d'Afrique » et qu'il « a tenté d'acheter des tubes enrichis à l'aluminium adaptés à la production d'armes nucléaires » supposent qu'il possède les capacités technologiques pour fabriquer une telle arme (28-01-2003)²⁷². Ces accusations n'ont de crédibilité auprès du public que si l'image de sauvage moderne de Saddam Hussein fait déjà partie du récit global²⁷³. On peut, là aussi, parler d'une véritable construction rhétorique, d'autant que, tout comme dans l'affaire des couveuses du Koweït en 1990, ces déclarations, faites par le président dans son discours sur l'état de l'Union de 2003, se sont révélées non seulement fausses, mais également

²⁷⁰ 16-06-1991 : *The world had ignored the brewing madness 50 years ago. We would not make the same mistake this time*, 15-09-1992 : *... madmen we can't allow to get a finger on the nuclear trigger*.

²⁷¹ 09-10-2003 : *I acted because I was not about to leave the security of the American people in the hands of a madman. I was not about to stand by and wait and trust in the sanity and restraint of Saddam Hussein*

²⁷² 28-01-2003 : *... Saddam Hussein recently sought significant quantities of uranium from Africa [...] he has attempted to purchase high-strength aluminum tubes suitable for nuclear weapons production*

²⁷³ Ce sont justement des questions techniques qui avaient fait sourciller les ministères américains de l'Énergie et des Affaires étrangères pour qui ces tubes étaient davantage susceptibles de servir à la fabrication de roquettes, dans David Barstow, « The Nuclear Card : The Aluminum Tube Story -- A special report ; How White House Embraced Suspect Iraq Arms Intelligence », *The New York Times*, 3 octobre 2004

fondées sur des documents frauduleux²⁷⁴. Quoi qu'il en soit, c'est cette supposée maîtrise technologique qui permet au président de dire que « le dictateur irakien aurait les moyens de terroriser et dominer la région » et c'est la folie qui lui donne un point commun avec le terrorisme car, dit encore George W. Bush « le danger est qu'Al-Qaïda devienne une extension de la folie de Saddam Hussein, de sa haine et de sa capacité à propager ses armes de destruction massive au monde entier (26-09-2002a, 25-09-2002)²⁷⁵.

Pour Bill Clinton, c'est Milošević qui endosse le double rôle du sauvage primitif, notamment par le biais de l'image du prédateur, et du sauvage moderne, particulièrement avec l'association des atrocités commises par ses troupes associées à la Shoah. Le terme de « nettoyage ethnique » largement employé dans les médias pour parler des conflits en ex-Yougoslavie, est utilisé pour la première fois par un président américain en 1992 (09-07-1992)²⁷⁶. Il renvoie pour partie à des images de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi plus généralement à l'existence d'une idéologie fondée sur l'homogénéité et la supériorité ethnique et l'exécution de masse. Il s'agit donc là encore d'un attribut généralement associé à la modernité. Ce qui est en jeu, déclare Clinton, ce sont des « forces d'intolérance et de destruction organisées », tout comme l'étaient « le fascisme et le communisme », dont les symptômes sont des « pratiques sauvages » (27-11-1995, 06-04-1993)²⁷⁷. Alors que la pression sur le leader serbe et les frappes aériennes de l'OTAN s'accroissent, le président américain fait un discours aux forces de l'armée de l'air américaine le 2 juin 1999 dans lequel il explique longuement la situation au Kosovo comme étant le résultat de l'effort « d'un leader politique pour systématiquement détruire ou déplacer un peuple entier à cause de son ethnicité et de sa foi religieuse, un effort pour effacer la culture, l'histoire et la présence d'un peuple de son territoire ». La guerre est ici présentée comme la responsabilité d'un individu en particulier, et non pas du peuple serbe en général. Le président souligne également une autre caractéristique du sauvage moderne : sa responsabilité morale et pénale puisque « Milošević a été inculpé par

²⁷⁴ Selon Robert Schlesinger, des doutes existaient dans les services de renseignements américains sur la véracité de la tentative d'achat de l'uranium au Niger dès cette époque. La mention de cette accusation avait d'ailleurs été retirée de deux discours précédents mais il est resté dans le discours sur l'état de l'Union de 2003. Toujours selon Schlesinger, les plumes du président, Hedley and Gerson auraient dit plus tard avoir oublié l'avertissement des services de renseignement. George Tenet, le directeur de la C.I.A. à l'époque, aurait bien reçu une copie du discours le jour précédant l'allocution présidentielle mais il ne l'aurait pas lue et l'aurait transmis à un assistant pour la faire lire par le directeur adjoint. Aucun responsable du bureau ne se souvient d'avoir reçu le discours, dans Robert Schlesinger, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schlesinger, p.483-5. Voir également Campbell, Jamieson, p. 247.

²⁷⁵ 26-09-2002a : *By then the Iraqi dictator would have the means to terrorize and dominate the region*, 25-09-2002 : *The danger is, is that Al Qaida becomes an extension of Saddam's madness and his hatred and his capacity to extend weapons of mass destruction around the world*

²⁷⁶ 09-07-1992 : *We cannot fail to make this a top priority while the so-called ethnic cleansing of Muslims occurs in Bosnia even as we meet.*

²⁷⁷ 27-11-1995 : *... to the organized forces of intolerance and destruction [...] as fascism and communism*, 06-04-1993 : *... tolerate the savage practices which are committed under the ugly slogan of ethnic cleansing and purification*

la Cour pénale internationale » et que « c'est la première fois qu'un leader d'une nation en exercice est tenu responsable par un organe international pour avoir ordonné des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité » (02-06-1999)²⁷⁸. L'accusation du président américain, c'est aussi celle de l'ambition politique démesurée d'un leader qui « cherche à étendre son pouvoir en incitant à la haine religieuse et ethnique [...] en diabolisant et deshumanisant les gens ». La sophistication du personnage vient de sa capacité à utiliser « la répression et la censure chez lui pour étouffer la dissidence et cacher ce qu'il fait au Kosovo » et « d'avoir établi un modèle de perfidie » (13-05-1999, 12-04-1999a)²⁷⁹. Nous sommes donc là dans la description classique d'un tyran d'État totalitaire. Tout en étant responsable, Milošević est également associé à la folie : « le nettoyage au Kosovo n'est pas une réaction aux bombardements. C'est la méthode caractéristique de la folie de M. Milošević depuis 10 ans » (02-06-1999)²⁸⁰. On note ici le paradoxe d'un personnage qui est capable de méthode, ce qui implique une démarche rationnelle et calculée, tout en étant caractérisé par l'aliénation mentale²⁸¹. Ce paradoxe n'est pas sans évoquer le portrait qui est souvent fait d'Adolf Hitler. C'est ce que suggère le président américain quand il promet aux troupes que la guerre est nécessaire pour que « notre peuple ne soit pas appelé à se battre dans une guerre plus importante à cause de la folie d'une autre personne » (12-04-1999b)²⁸².

Saddam Hussein ou Slobodan Milošević peuvent facilement incarner la double facette du sauvage, à la fois primitif et moderne parce que leurs actions ou leur régime politique rentrent à la fois dans le modèle narratif de l'ennemi de la Seconde Guerre mondiale ou de la guerre froide et dans celui de la rhétorique impérialiste du sauvage²⁸³. Toutefois, ils ne représentent qu'une partie des dangers auxquels doit faire face le monde post-guerre froide. Le défi rhétorique le plus important de l'ère post-soviétique consiste à proposer un récit sur une

²⁷⁸ 02-06-1999 : ... *an effort by a political leader to systematically destroy or displace an entire people because of their ethnicity and their religious faith; an effort to erase the culture and history and presence of a people from their land [...]* Now, Mr. Milosevic has been indicted by the U.N. War Crimes Tribunal, the first time a sitting leader of a nation has been held responsible by an international body for ordering war crimes and crimes against humanity

²⁷⁹ 13-05-1999 : *President Milosevic has [...] sought to expand his power by inciting religious and ethnic hatred [...] by demonizing and dehumanizing people, [...] Today, he uses repression and censorship at home to stifle dissent and to conceal what he is doing in Kosovo,* 12-04-1999a : *President Milosevic clearly has established a pattern of perfidy*

²⁸⁰ 02-06-1999 : *Ethnic cleansing in Kosovo was not a response to bombing. It is the 10-year method of Mr. Milosevic's madness*

²⁸¹ La construction d'un personnage est elle-même mise en valeur par la phrase de Bill Clinton qui pourrait de surcroît faire référence à une citation de William Shakespeare dans Hamlet, Acte II, scène II, dans lequel Polonius s'adresse au public en disant, à propos d'Hamlet « De la folie, mais qui ne manque pas de méthode » (« *Though this be madness, yet there is method in't* »)

²⁸² 12-04-1999b : ... *and our people will not be called to fight a wider war for someone else's madness.* Notre interprétation que la « folie de quelqu'un d'autre » est une allusion à la folie d'Hitler et étayée par le fait que le président évoque également la Seconde guerre mondiale dans ce même discours.

²⁸³ Voir Jason Edwards, Joseph M. Valenzo, « Bill Clinton's "new partnership" anecdote. Toward a post-Cold War Foreign Policy Rhetoric », *Journal of Language and Politics*, 2007, Vol. 6, N°3, p. 319

menace d'une nature plus complexe et plus diffuse, loin du modèle de danger centralisé que représentait l'U.R.S.S. ou le nazisme : le terrorisme. En plus de la différence de nature de la menace, le terrorisme ne peut être combattu que par des moyens non-conventionnels et des interventions militaires asymétriques. Il s'agit donc d'une menace qui n'est plus fondée sur la peur d'un affrontement direct et massif, ni sur l'espoir d'une victoire nette et définitive. La menace terroriste exige donc un nouveau modèle narratif. Les présidents se sont donc en premier lieu tournés vers le mythe du « sauvage primitif », en opposant le terrorisme à la civilisation et en faisant des terroristes des prédateurs tapis dans l'ombre qu'il faut traquer. Cependant, ce mythe ne peut être entièrement satisfaisant. Le caractère primitif du sauvage ne saurait en faire une menace à la hauteur de l'Amérique qui puisse mettre en danger l'ordre symbolique ou réel du monde post-guerre froide, et donc motiver les citoyens à soutenir une action globale comme la « guerre contre la terreur ».

L'héritage des idéologies du XX^e siècle.

Bill Clinton met en scène la double dimension primitive et moderne des terroristes. Ceux-ci sont « des prédateurs du XX^e siècle qui se nourrissent de cette même circulation de l'information, des idées et des personnes que nous chérissons. Ils manipulent l'énorme pouvoir de la technologie pour bâtir un marché noir des armes [...] et blanchir de l'argent en un clic de souris », dit-il devant l'Assemblée générale des Nations unies en 1997, leur donnant même l'ambition de vouloir participer à « un axe contre nature (« *unholy axis* ») avec les trafiquants de drogue et les criminels internationaux » (22-09-1997)²⁸⁴. Cette dernière formule préfigure « l'axe du Mal » de George W. Bush dont nous avons déjà parlé. Elle implique une grande capacité d'organisation et de coordination, typique du sauvage moderne, et l'idée d'une manipulation de la technologie est également le signe d'une maîtrise technique bien loin de l'image du sauvage primitif. Cette déclaration revêt manifestement une grande importance pour le président puisqu'il la reprend mot pour mot dans son discours sur l'état de l'Union de 1998 (27-01-1998)²⁸⁵. Déjà en 1996, Clinton voyait dans le terrorisme les mêmes forces de destruction dans le fascisme et le communisme. Il déclare par exemple que « le fascisme et le communisme sont peut-être morts ou discrédités, mais les forces de destruction sont toujours vivantes. [...] On les voit particulièrement dans les dangereux réseaux (« *webs* ») de nouvelles menaces que sont le terrorisme, le crime international, le trafic de drogue et la menace continue que les

²⁸⁴ 22-09-1997: *We're all vulnerable to the reckless acts of rogue states and to an unholy axis of terrorists, drug traffickers, and international criminals. These 21st century predators feed on the very free flow of information and ideas and people we cherish. They abuse the vast power of technology to build black markets for weapons, to compromise law enforcement with huge bribes of illicit cash, to launder money with the keystroke of a computer*

²⁸⁵ 27-01-1998 : *We must combat an unholy axis of new threats from terrorists, international criminals, and drug traffickers. These 21st century predators feed on technology and the free flow of information and ideas and people*

armes de destruction massive puissent se répandre dans le monde » (05-08-1996)²⁸⁶. Toutefois, chez Clinton le terrorisme est identifié comme un mal parmi d'autres, qu'il met à égalité avec d'autres menaces, y compris « les explosions soudaines de haine tribale, raciale, religieuse et ethnique [...] et les actes des États-voyous » (05-08-1996)²⁸⁷.

Tout cela va bien sûr changer avec les attentats du 11 septembre. Le traumatisme est tel que le récit ne peut mettre en scène des méchants qui ne seraient que des « tueurs avec des cutters, une massue et 19 billets d'avion », même appartenant à un « réseau non-étatique ». Seul un méchant suffisamment sophistiqué peut mettre à mal la puissance américaine, d'où la rhétorique des armes de destruction massive que nous avons partiellement évoquée. Loin de chercher à rassurer le public, George W. Bush prévient : « ces attaques augmentent les chances qu'il existe des dangers bien pires encore, avec d'autres armes dans les mains d'autres hommes » comme « des armes chimiques, biologiques ou nucléaires » (11-02-2004)²⁸⁸. Le 11 décembre 2001, le président annonce que « la prochaine priorité de l'Amérique pour empêcher la terreur de masse, c'est de protéger [la nation] contre la prolifération d'armes de destruction massive et les moyens de les livrer. J'aimerais pouvoir annoncer au peuple américain que cette menace n'existe pas, que notre ennemi se contente de voitures piégées et de cutters, mais je ne le peux pas » (11-12-2001)²⁸⁹. Bien entendu, on peut comprendre les inquiétudes de prolifération d'armes de destruction massive à des terroristes dans le contexte post-11 septembre, d'autant qu'il s'agit d'une menace citée de façon récurrente par les présidents depuis la fin de la guerre froide. On peut noter toutefois le manque de nuance du discours de George W. Bush qui ne tente pas d'apaiser les peurs, en rappelant par exemple que l'utilisation de telles armes exige une grande sophistication technologique que les terroristes sont peu susceptibles de posséder. La cohérence narrative exige donc de présenter les terroristes, non pas principalement comme des sauvages primitifs, même s'ils en possèdent certaines caractéristiques, mais comme des sauvages modernes dont la sophistication et les capacités constituent de vraies menaces à l'existence de la communauté nationale. Pour cela, il faut replacer le terrorisme dans un récit plus global. Ce récit, c'est d'abord celui de la confrontation du Bien et du Mal, qui s'incarne concrètement dans une confrontation sur le plan géopolitique.

²⁸⁶ 05-08-1996 : *Fascism and communism may be dead or discredited, but the forces of destruction live on. [...] We see them especially in the dangerous webs of new threats of terrorism, international crime and drug trafficking, and the continuing threat that weapons of mass destruction might spread across the globe*

²⁸⁷ 05-08-1996 : *We see them in the sudden explosions of ethnic, racial, religious, and tribal hatred. We see them in the reckless acts of rogue states*

²⁸⁸ 11-02-2004 : *We saw the great harm that a stateless network could inflict upon our country, killers armed with box cutters, mace, and 19 airline tickets. Those attacks also raised the prospect of even worse dangers, of other weapons in the hands of other men [...] chemical or biological or radiological or nuclear weapons*

²⁸⁹ 11-12-2001 : *America's next priority to prevent mass terror is to protect against the proliferation of weapons of mass destruction and the means to deliver them. I wish I could report to the American people that this threat does not exist, that our enemy is content with car bombs and box cutters, but I cannot*

Dès le 20 septembre 2001, le président fait le lien entre les terroristes qui ont frappé l'Amérique le 11 septembre et les « idéologies meurtrières du XX^e siècle » dont ils sont « les héritiers ». Cet héritage est de deux ordres : « le sacrifice de la vie humaine pour servir leurs visions radicales » et « l'abandon de toute valeur en dehors d'un désir de pouvoir ». L'illustration de cet héritage est donc établie en termes très généraux. Cela permet toutefois à Bush de conclure qu'« ils suivent la voie du fascisme, du nazisme et du totalitarisme »²⁹⁰ et donc d'assurer une victoire finale à l'Amérique, puisque ces terroristes « suivront la même voie, jusqu'au bout, là où ça finit, dans les tombes anonymes des mensonges rejetés de l'histoire » (20-09-2001)²⁹¹. En décembre, il rappelle à nouveau que l'« on a déjà vu cette sorte auparavant. Les terroristes sont les héritiers du fascisme. Ils ont le même désir de pouvoir, le même mépris des individus, les mêmes ambitions mondiales. Et ils seront vaincus de la même façon. Comme tous les fascistes, les terroristes ne peuvent pas être pacifiés (« *appeased* »). Ils doivent être vaincus. Cette lutte ne finira pas avec une trêve ou un traité. Elle finira dans la victoire pour les États-Unis, nos amis et la cause de la liberté » (07-12-2001)²⁹². On le voit bien ici : il s'agit d'amplifier la menace pour la rendre cohérente avec le récit héroïque de la victoire des guerres du XX^e siècle. Peu importe si, d'un point de vue géopolitique, et dans la réalité, le parallèle entre le terrorisme du XXI^e siècle et le totalitarisme du XX^e semble difficilement tenable. Ce qui compte, c'est le récit qui en est fait, même si les points communs sont présentés, là encore, dans des termes très généraux. George Bush continue dans les mois et les années qui suivent à construire l'image d'un « sauvage moderne » modelé sur ceux du siècle précédent. Il martèle le même récit, dans des termes très similaires, voire identiques, y compris dans les discours sur l'état de l'Union. Il le dit ainsi dans le discours sur l'état de l'Union de 2003 : « Au cours du XX^e siècle, de petits groupes d'hommes ont pris le contrôle de grandes nations, construit des armées et des arsenaux et ont entrepris de dominer les faibles et d'intimider le monde. Dans chaque cas, leurs ambitions de cruauté et de meurtre n'avaient aucune limite. Dans chaque cas,

²⁹⁰ Selon Robert Schlesinger, la plume du président, Michael Gerson, avait initialement utilisé le terme « *imperial communism* » qui a été par la suite remplacé par le mot « totalitarisme » afin de ne pas offenser les Russes. C'est également la thèse de Dan Balz et Bob Woodward. Denise Bostdorff suggère que la raison est davantage le besoin du soutien de la Chine dans la lutte contre le terrorisme. Quoi qu'il en soit, cette prudence ne dure pas et le terrorisme est par la suite comparé au communisme de façon très directe, comme dans le discours sur l'état de l'Union de 2003. Cités dans Schlesinger, *op. cit.*, p. 467, Dan Balz, Bob Woodward, « A Presidency Defined in One Speech - Bush Saw Address as Both Reassurance and Resolve to a Troubled Nation », *Washington Post*, 2 février 2002 et Denise Bostdorff, « George W. Bush's Post-September 11 Rhetoric of Covenant Renewal: Upholding the Faith of the Greatest Generation », *Quarterly Journal of Speech*, 2003, Vol. 89, N° 4, p.304.

²⁹¹ 20-09-2001 : *They are the heirs of all the murderous ideologies of the 20th century. By sacrificing human life to serve their radical visions, by abandoning every value except the will to power, they follow in the path of fascism and nazism and totalitarianism. And they will follow that path all the way, to where it ends, in history's unmarked grave of discarded lies*

²⁹² 07-12-2001 : *We've seen their kind before. The terrorists are the heirs to fascism. They have the same will to power, the same disdain for the individual, the same mad global ambitions. And they will be dealt with in just the same way. Like all fascists, the terrorists cannot be appeased. They must be defeated. This struggle will not end in a truce or a treaty. It will end in victory for the United States, our friends, and for the cause of freedom*

les ambitions de l'hitlérisme, du militarisme et du communisme ont été vaincues par la volonté des peuples libres, par la force de grandes alliances et par la puissance des États-Unis. À l'heure actuelle, dans ce siècle, l'idéologie du pouvoir et la domination apparaissent à nouveau et cherchent à posséder les armes de terreur ultime », (28-01-2003)²⁹³. Dans son discours de 2004, il décrit, « un empire d'oppression » que « cherchent à imposer et étendre nos ennemis », ou encore « un système sans cœur de contrôle totalitaire au Moyen-Orient » qui cherche à « s'armer d'armes de meurtres massifs ». Et en 2007, il dépeint à nouveau des ennemis qui « cherchent à imposer leur volonté et étendre leur idéologie totalitaire [...] pour dominer le Moyen-Orient » (20-01-2004, 31-01-2006, 23-01-2007)²⁹⁴. Enfin, en 2005, alors que les insurgés multiplient leurs attaques en Irak, George W. Bush développe sa comparaison entre le « radicalisme islamique » et le communisme, avec la conviction que l'un comme l'autre sont voués à l'échec, une comparaison qu'il reprend mot pour mot dans cinq autres discours dans les semaines qui suivent (21-10-2005, 25-10-2005, 28-10-2005, 11-11-2005, 21-11-2005)

Like the ideology of communism, Islamic radicalism is elitist, led by a self-appointed vanguard that presumes to speak for the Muslim masses. [...].

Like the ideology of communism, our new enemy teaches that innocent individuals can be sacrificed to serve a political vision. And this explains their coldblooded contempt for human life. [...]

Like the ideology of communism, our new enemy pursues totalitarian aims. Its leaders pretend to be an aggrieved party, representing the powerless against imperial enemies. In truth they have endless ambitions of imperial domination, and they wish to make everyone powerless except themselves. [...]

Like the ideology of communism, our new enemy is dismissive of free peoples, claiming that men and women who live in liberty are weak and decadent. [...]

And Islamic radicalism, like the ideology of communism, contains inherent contradictions that doom it to failure.

The images and experience of September the 11th are unique for Americans. Yet the evil of that morning has reappeared on other days, in other places [...]. All these separate images of destruction and suffering that we see on the news can seem like random and isolated acts of madness. [...], a set of beliefs and goals that are evil but not insane.

Remarks to the National Endowment for Democracy, 6 octobre 2005.

Ici, l'ennemi ne s'est pas exclu de la civilisation par sa folie puisqu'il ne s'agit pas « d'actes de folie isolés », mais par son idéologie et son adhésion à des croyances dont la nature est malfaisante (« evil »). Bien entendu, la construction de ce sauvage moderne doit être également en totale cohérence avec la vision prophétique du président d'une lutte entre le Bien et le Mal.

²⁹³ 28-01-2003 : *Throughout the 20th century, small groups of men seized control of great nations, built armies and arsenals, and set out to dominate the weak and intimidate the world. In each case, their ambitions of cruelty and murder had no limit. In each case, the ambitions of Hitlerism, militarism, and communism were defeated by the will of free peoples, by the strength of great alliances, and by the might of the United States of America. Now, in this century, the ideology of power and domination has appeared again and seeks to gain the ultimate weapons of terrorism*

²⁹⁴ 20-01-2004 : *..... our enemies. They seek to impose and expand an empire of oppression, 31-01-2006 : They seek to impose a heartless system of totalitarian control throughout the Middle East and arm themselves with weapons of mass murder, 23-01-2007 : They would then be free to impose their will and spread their totalitarian ideology [...] to dominate the Middle East*

Désordre et hors-la-loi.

La fin de la guerre froide a produit une résurgence de la peur du chaos et du désordre, ce qui a amené les présidents à centrer leur rhétorique sur le besoin d'ordre et sur l'importance du droit (« *the rule of law* »). « Avec la disparition de la guerre froide », constate justement George H. Bush lui-même, « un nouvel ordre doit prendre sa place », et la « quête d'un nouvel ordre mondial est, en partie, le défi de maintenir à distance les dangers de désordre » (09-04-1992, 13-04-1991)²⁹⁵. Les menaces contre ce nouvel ordre mondial semblent de deux sortes : le chaos et l'anarchie, incarnés par le sauvage primitif, comme les seigneurs de guerre en Somalie ou en Afghanistan et les dictateurs et régimes tyranniques, symbolisés par les sauvages modernes que sont, par exemple, Saddam Hussein ou Slobodan Milošević. C'est ce double danger d'un « retour à l'autoritarisme » ou d'une « décente vers l'anarchie » qui résulterait de l'échec de « l'expérience démocratique » (09-04-1992)²⁹⁶. Avec l'invasion du Koweït en août 1990, le danger est en tout premier lieu défini en termes de menace contre « l'ordre international » dans lequel « la paix et la liberté sont impossibles » et « le droit laisse la place à la loi de la jungle » (15-08-1990)²⁹⁷. L'expression « la loi de la jungle » implique l'idée du « chacun pour soi » et de la « survie du plus apte » dans un monde sauvage. Devant l'Assemblée générale des Nations unies, le président déclare à nouveau que l'agression du Koweït « menace de transformer le rêve d'un nouvel ordre mondial en un cauchemar glauque d'anarchie dans lequel la loi de la jungle supplante la loi des nations » (01-10-1990)²⁹⁸. Nous sommes donc là bien dans l'expression de la sauvagerie primitive.

Le suspect habituel²⁹⁹.

C'est d'abord par des métaphores du crime que George H. Bush présente Saddam Hussein : dès le 03 août le président qualifie l'action irakienne qui a eu lieu la veille, de « violation du droit international » (03-08-1990)³⁰⁰, puis, le 05 août, il parle d'« agression vicieuse contre le Koweït » et associe les forces irakiennes à des « hors-la-loi, des hors-la-loi internationaux et des renégats » (05-08-1990)³⁰¹. Lors d'un meeting politique républicain, début septembre, le président ose la comparaison entre « les malfaiteurs dans nos rues qui gangrènent

²⁹⁵ 09-04-1992 : *But with the passing of the cold war, a new order has yet to take its place*, 13-04-1991 : *The quest for the new world order is, in part, a challenge to keep the dangers of disorder at bay*

²⁹⁶ 09-04-1992 : *The failure of the democratic experiment could bring a dark future, a return to authoritarianism or a descent into anarchy*

²⁹⁷ 15-08-1990 : *... an international order, [...] without it, peace and freedom are impossible. The rule of law gives way to the law of the jungle*

²⁹⁸ 01-10-1990 : *It threatens to turn the dream of a new international order into a grim nightmare of anarchy in which the law of the jungle supplants the law of nations*

²⁹⁹ Nous choisissons là une traduction de l'expression idiomatique anglaise « *the usual suspects* »

³⁰⁰ 03-08-1990 : *What Iraq has done violates every norm of international law [...] the direct violation of international law by Saddam Hussein*

³⁰¹ 05-08-1990 : *.... a vicious aggression against Kuwait [...] these are outlaws, international outlaws and renegades*

nos communautés » et « les hors-la-loi qui agressent l'ordre international » car « chaque agression laissée impunie est un coup porté au droit, ce qui fortifie les forces du chaos et du non-droit (« *lawlessness* »), qui, si elle n'est pas réprimée, nous menace tous. Rien ne frappe l'ordre international avec davantage de force que l'acte de pure agression perpétrée par Saddam Hussein » (06-09-1990)³⁰². Nous proposons ici l'idée que cette métaphore du crime évoque le mythe de la Frontière, particulièrement en raison de l'emploi du mot « *outlaw* » en concomitance avec le terme « *lawlessness* », qui, par exemple, contrairement à « *anarchy* », suggère le chaos de l'Ouest sauvage dans lequel les bandits et les hors-la-loi agissaient en dehors de toute autorité judiciaire³⁰³. Mais contrairement à l'Indien des westerns, le hors-la-loi est un sauvage moderne qui vient de la civilisation et s'en est exclu par ses actes criminels. Cette métaphore, qui fait donc de Saddam Hussein un sauvage moderne, est largement utilisée par George H. Bush : il dit ainsi à plusieurs reprises qu'il s'agit d'« un hors-la-loi international », qui a « violé tous les principes du comportement international [...] du droit international », et a commis une « agression sans foi ni loi » (« *lawless* ») et des actes hors-la-loi », qu'il faut proscrire, comme doivent le comprendre les autres « leaders et nations hors-la-loi » (24-12-1990, 18-09-1990, 29-01-1991, 23-01-1991, 11-10-1990a)³⁰⁴. De façon peut-être anecdotique, on peut en tout cas noter que l'influence des récits du Far West sur le président George H. Bush est étayée par ses propres mots, quand, lors d'un discours devant la législature de l'État du Texas à Austin, il reconnaît être inspiré par l'un de ses écrivains préférés, Larry McMurtry, l'auteur de *Lonesome Dove*, qui « décrit le Texas mythique » et peut « emprunter les voix des cowboys et des hors-la-loi de façon convaincante » (26-04-1989)³⁰⁵. Dans le contexte culturel américain, la métaphore du crime trouve clairement ses racines dans le mythe de la Frontière, un mythe qui a évolué vers d'autres genres narratifs qui en ont repris certains codes, comme les récits et films de gangsters au XX^e siècle, ainsi que l'a démontré, par exemple, Richard Slotkin³⁰⁶.

³⁰² 06-09-1990 : *Just as we suffer here at home when law-breakers walk our streets and plague our communities, the world suffers when outlaws assault the international order. [...] Every act of aggression unpunished strikes a blow against the rule of law and strengthens the forces of chaos and lawlessness that, ultimately, if unchecked, threaten us all. Nothing strikes with greater force at the very heart of the international order than the act of naked aggression perpetrated by [President] Saddam Hussein of Iraq*

³⁰³ Voir les théories du linguiste Jonathan Charteris-Black concernant le rapport entre les métaphores de crimes et de punitions et l'imagerie du Far West dans les discours de George W. Bush Charteris-Black, *Politicians, op. cit.*, p. 253

³⁰⁴ 24-12-1990 : ... *an international outlaw*, 18-09-1990 : *Saddam Hussein's outlaw act*, 29-01-1991 : ... *repel lawless aggression [...] outlaw aggression*, 23-01-1991 : ... *its outlaw act*, 11-10-1990 : *Iraq has violated every standard of international behavior. And we're not talking about international etiquette here; we're talking about international law. And outlaw nations and outlaw leaders simply have got to understand that*

³⁰⁵ 26-04-1989 : ... *Larry McMurtry, who was at the White House the other day -- he's one of my favorite writers -- in "Lonesome Dove" he describes the mythic Texas and conjures that sense of the place we all know so well. And I'm inspired by a man of letters who can convincingly adopt the voice of the cowboys and the outlaws*

³⁰⁶ Slotkin, *op. cit.*, p.260

Les « États voyous » et les « régimes hors-la-loi ».

La construction d'un sauvage moderne par le biais de la métaphore du crime ne s'applique pas uniquement à Saddam Hussein. Dès 1989, et donc avant l'invasion du Koweït, le président avertit qu'il faut « freiner les ambitions des régimes renégats » dans le cadre de la prolifération d'armements technologiquement avancés » (24-05-1989)³⁰⁷. Si George H. Bush est le premier et le seul à utiliser l'expression « régime renégat », il n'est pas le seul à parler des conflits internationaux par le biais d'une métaphore criminelle. En 1993, Bill Clinton évoque « l'augmentation rapide des stocks d'armes balistiques et des armes technologiquement avancées » comme une possibilité pour des « nations hors-la-loi d'étendre leur menace de destruction massive bien au-delà de leurs frontières » (29-05-1993)³⁰⁸. Il est en outre le premier à parler d'« États voyous » (« *rogue states* »), une formule qu'il emploie dans plus d'une cinquantaine de discours, davantage qu'aucun de ses successeurs. (Annexes 12, 13). Si l'expression est souvent utilisée de façon assez générale, elle sert parfois à qualifier des nations spécifiques comme l'Iran ou la Libye qui « augmentent la capacité de leurs missiles » ce qui « met de plus en plus l'Europe à portée [de ces] États voyous », comme « l'Irak, et autres nations voyous » (09-01-1994, 07-09-1996)³⁰⁹. Tout en offrant Saddam Hussein comme exemple de quelqu'un « qui a passé la plus grande partie de cette décennie à dépenser les richesses de sa nation à essayer d'acquérir des armes biologiques et nucléaires », Clinton associe plus généralement des « États hors-la-loi » aux « terroristes et aux criminels organisés » qui ont en commun de chercher à posséder de telles armes (27-01-1998)³¹⁰. Il annonce même, le mois suivant, qu'il faut « combattre une nouvelle association de menaces », citant à nouveau les criminels, les terroristes et les « États hors-la-loi », qui cherchent à acquérir des armes chimiques et biologiques, suggérant par l'expression « *nexus* » et par association qu'il s'agit d'une réelle connexion entre les différents ennemis de l'Amérique (07-02-1998)³¹¹. L'idée que la confluence d'intérêts entre ces États dits hors-la-loi, les terroristes et les criminels se matérialise dans une alliance contre nature est résumée par l'expression de « l'axe contre nature » que nous avons déjà évoqué. « Parfois les terroristes et les criminels agissent seuls », dit encore Clinton,

³⁰⁷ 24-05-1989 : *Our task is clear: We must curb the proliferation of advanced weaponry. We must check the aggressive ambitions of renegade regimes*

³⁰⁸ 29-05-1993 : *As we discovered in Iraq, surging stocks of ballistic missiles and other advanced arms have enabled outlaw nations to extend the threat of mass destruction a long way beyond their own borders*

³⁰⁹ 09-01-1994 : *Growing missile capabilities are bringing more of Europe into the range of rogue states such as Iran and Libya*, 07-09-1996 : *In particular, we must redouble our efforts to stop the spread of weapons of mass destruction, including chemical weapons such as those that Iraq and other rogue nations have developed.*

³¹⁰ 27-01-1998 : *Together, we must confront the new hazards of chemical and biological weapons and the outlaw states, terrorists, and organized criminals seeking to acquire them. Saddam Hussein has spent the better part of this decade and much of his nation's wealth not on providing for the Iraqi people but on developing nuclear, chemical, and biological weapons and the missiles to deliver them*

³¹¹ 07-02-1998 : *... combat a new nexus of threats, none more dangerous than chemical and biological weapons and the terrorists, criminals, and outlaw states that seek to acquire them*

« mais de plus en plus, ils sont étroitement liés (« *interconnected* ») et parfois soutenus par des pays hostiles », jusqu'à ce que les deux se confondent avec l'expression « État terroriste » (22-05-1998, 22-01-1999)³¹². C'est dans les discours de George W. Bush que le lien entre terrorisme et « États hors-la-loi » est le plus développé : « n'importe quel gouvernement qui finance les hors-la-loi et les tueurs d'innocents devient un hors-la-loi et un meurtrier lui-même. Et ils prendront ce chemin isolé à leur propre péril », prévient-il trois semaines après les attentats du 11 septembre 2001 (07-10-2001a)³¹³. C'est l'expression « régimes hors-la-loi » qui trouve cependant la préférence de Bush fils, une formule qui a l'avantage (par rapport à « nation hors-la-loi, par exemple) de pouvoir être également associée à des personnes, comme Saddam Hussein par exemple³¹⁴. Le caractère hors-la-loi de ces régimes hors-la-loi est défini par le fait qu'ils soutiennent « de dangereux tueurs, instruits à des méthodes de meurtres », comme le répète le président dans son discours sur l'état de l'Union de 2002, et qu'ils « cherchent à posséder des armes chimiques, biologiques et nucléaires », ainsi qu'il le dit dans son discours sur l'état de l'Union de 2003 (29-01-2002, 28-01-2003)³¹⁵. La première définition s'applique bien entendu tout particulièrement à l'Afghanistan et la seconde à l'Irak, mais aussi à la Syrie, à l'Iran ou à la Libye. Elle doit se comprendre dans la logique de la doctrine Bush qui consiste à « ne pas faire de distinction entre ceux qui commettent des actes de terreur et ceux qui les abritent » (28-10-2005, 05-09-2006)³¹⁶. La formule n'a finalement eu qu'une courte vie, puisqu'elle disparaît complètement des allocutions présidentielles après 2006, sans doute en raison du prolongement de la guerre, de l'absence des armes de destruction massive en Irak, de l'échec relatif en Afghanistan et de la « fatigue de la guerre » (« *war fatigue* ») de la nation.

Ben Laden : nouvelle incarnation du « sauvage moderne »

Vers la fin de son second mandat, Bill Clinton se fait également plus précis sur ce qu'il entend par « terroriste » et « État hors-la-loi ». Dans son discours sur l'état de l'Union de 1999, citant à nouveau, parmi les « menaces contre la sécurité de notre nation » et les « dangers accrus

³¹² 22-05-1998 : *Sometimes the terrorists and criminals act alone. But increasingly, they are interconnected and sometimes supported by hostile countries*, 22-01-1999 : ... *terrorist and outlaw states*

³¹³ 07-10-2001a : *If any government sponsors the outlaws and killers of innocents, they have become outlaws and murderers, themselves. And they will take that lonely path at their own peril*

³¹⁴ L'expression « régimes hors-la-loi » est en fait employée pour la première fois par Ronald Reagan pour qualifier le régime de Kadhafi (*The President's News Conference*, 7 janvier 1986), le Nicaragua (*Address to the Nation on the Situation in Nicaragua*, 16 mars 1986) ou encore pour justifier son programme d'initiative de défense stratégique en 1987 (*Remarks to Administration Supporters at a White House Briefing on Arms Control, Central America, and the Supreme Court*, 23 novembre 1987) mais cette utilisation reste très marginale avant George W. Bush.

³¹⁵ 29-01-2002 : *Thousands of dangerous killers, schooled in the methods of murder, often supported by outlaw regimes*, 28-01-2003 : *outlaw regimes that seek and possess nuclear, chemical, and biological weapons*

³¹⁶ 28-10-2005 : ... *outlaw regimes. State sponsors like Syria and Iran have a long history of collaboration with terrorists*, 05-09-2006 : *After September the 11th, I laid out a clear doctrine: America makes no distinction between those who commit acts of terror and those that harbor and support them, because they're equally guilty of murder*

des nations hors-la-loi et du terrorisme », il désigne expressément dans la phrase suivante le « réseau de terreur de Ben Laden qui a été frappé » par l'armée de l'air américaine (19-01-1999)³¹⁷. Oussama Ben Laden est l'autre grande incarnation du sauvage moderne de la période post guerre froide. Ce n'est pas tant sa barbarie qui est mise en avant que sa capacité d'organisation, son leadership et son idéologie. C'est d'ailleurs en le présentant comme le « premier financier du terrorisme international aujourd'hui dans le monde », y compris d'un « réseau de groupes radicaux qui lui sont affiliés » et comme le chef d'organisations qui ont des « camps et des installations », des « équipements » (« *facilities* ») et des « liens avec le gouvernement », que le président justifie des frappes aériennes en Afghanistan et au Soudan contre « les bases terroristes les plus actives dans le monde » en août 1998 (20-08-1998a, 20-08-1998b, 21-08-1998)³¹⁸. Dans son discours devant la nation sur ces frappes, le mot « réseau » est mentionné six fois et le nom Ben Laden apparaît dans plus de vingt-cinq discours de Clinton³¹⁹. La construction de l'image d'un « sauvage moderne » sert à justifier les bombardements, alors qu'il n'y a pas de possibilité de faire un récit d'atrocités qui conduirait à une justification d'ordre humanitaire.

C'est sans surprise que l'on constate que c'est avec les attentats du 11 septembre 2001 que Ben Laden prend une nouvelle dimension dans la rhétorique présidentielle. Dans les jours qui suivent les attaques, George W. Bush donne trois conférences de presse dans lesquels il qualifie Ben Laden de « suspect principal » (« *prime suspect* ») (15-09-2001, 16-09-2001, 17-09-2001a)³²⁰. Puis le 17 septembre, en réponse à un journaliste qui lui demande s'il souhaite la mort de Ben Laden, le président improvise une analogie avec le Far West, rapidement devenue célèbre : « Je veux qu'il soit détenu – je veux la justice. Il y a une vieille affiche dans l'Ouest, selon mes souvenirs, qui disait « Recherché : mort ou vif ». Puis le président reprend rapidement la métaphore guerrière : « il s'agit d'une bataille à long terme – d'une guerre et qu'après tout, notre mission n'est pas juste Oussama Ben Laden ou l'organisation Al-Qaïda.

³¹⁷ 19-01-1999 : *As we work for peace, we must also meet threats to our Nation's security, including increased dangers from outlaw nations and terrorism. We will defend our security wherever we are threatened, as we did this summer when we struck at Usama bin Ladin's network of terror*

³¹⁸ 20-08-1998a : *... to strike at the network of radical groups affiliated with funded by Usama bin Ladin, perhaps the preeminent organizer and financier of international terrorism in the world today*, 20-08-1998b : *...the most active terrorist bases in the world. It is located in Afghanistan and operated by groups affiliated with Usama bin Ladin, a network not sponsored by any state but as dangerous as any we face*, 21-08-1998a : *U.S. forces conducted strikes in Afghanistan against a series of camps and installations used by the Usama bin Ladin organization, and in Sudan where the bin Ladin organization has facilities and extensive ties to the government*

³¹⁹ On note que la retranscription du nom d'Oussama Ben Laden cité dans les discours présidentiels est dans un premier temps « *Bin Ladin* », puis, à quelques exceptions près, « *Bin Laden* » à partir de 2001.

³²⁰ 15-09-2001 : *There is no question he [Usama bin Laden] is what we would call a prime suspect*, 16-09-2001 : *No question, he [Usama bin Laden] is the prime suspect. No question about that*, 17-09-2001 : *Usama bin Laden is a prime suspect*

Notre mission, c'est de combattre le terrorisme » (17-09-2001a)³²¹. L'idée de traduire en justice les terroristes prend d'ailleurs le mois suivant une forme concrète par l'annonce d'une « liste des terroristes les plus recherchés », lors de laquelle le président demande à ce qu'on « nous aide à livrer ces types à la justice (« *bring these folks to justice* ») » (10-10-2001)³²².

Toutefois, ce n'est pas l'analogie criminelle qui prévaut. Dans son grand discours devant le Congrès du 20 septembre 2001, Al-Qaïda est présenté comme un « groupe et son leader, une personne nommée Oussama Ben Laden, liés à de nombreuses organisations dans différents pays [...], des milliers de terroristes dans plus de 60 pays [...] recrutés dans leurs propres nations et voisinages et amenés dans des camps dans des endroits comme l'Afghanistan, où ils sont entraînés à des tactiques de terreur [...] et renvoyés dans le monde pour comploter le Mal et la destruction » (20-09-2001)³²³. Ici, Ben Laden n'est mentionné qu'en tant que chef du groupe terroriste, un groupe décrit comme une véritable armée par le biais d'un lexique appartenant au domaine militaire (« *organization* », « *recruited* », « *camp* », « *tactics* »).

Dans les mois qui suivent le 11 septembre, le président semble ne pas savoir exactement quoi faire du personnage de Ben Laden dans son récit du monde post-11 septembre, sans doute parce que celui-ci reste précisément introuvable et devient assez rapidement un embarras pour l'administration Bush. Son nom est cité une trentaine de fois par le président entre septembre et décembre 2001, mais généralement simplement en tant que leader d'Al-Qaïda, et le plus souvent en réponse à des questions de journalistes. Lorsqu'il lui est demandé des preuves sur l'implication de Ben Laden, le président semble montrer un certain agacement « pour ceux d'entre vous qui cherchent une assurance légale (« *legal peg* »), nous avons déjà inculpé Oussama Ben Laden. Il est sous inculpation d'activité terroriste », puis il revient, là encore, immédiatement à la métaphore de la guerre : « Notre guerre est contre le terrorisme » (24-09-2001)³²⁴. Cette crispation du président est encore plus visible dans la façon dont il tient à souligner que c'est la guerre qui compte et pas un individu en particulier : « oh, je sais ce que la presse aime dire 'Où est Oussama Ben Laden ?' Il n'est pas le sujet. Le sujet, c'est la terreur internationale » (05-02-2002)³²⁵. Le mois suivant, alors qu'une journaliste lui demande pourquoi

³²¹ 17-09-2001 : *I want him held—I want justice. There's an old poster out West, as I recall, that said, "Wanted: Dead or Alive" [...] I think that this is a long term battle—war. There will be battles. But this is long-term. After all, our mission is not just Usama bin Laden, the Al Qaida organization. Our mission is to battle terrorism*

³²² 10-10-2001 : *... help us bring these folks to justice... they will be brought to justice*

³²³ 20-09-2001 : *This group and its leader, a person named Usama bin Laden, are linked to many other organizations in different countries, [...] thousands of these terrorists in more than 60 countries. They are recruited from their own nations and neighborhoods and brought to camps in places like Afghanistan, where they are trained in the tactics of terror [...] They are sent back to [...] the world to plot evil and destruction*

³²⁴ 24-09-2001 : *But for those of you looking for a legal peg, we've already indicted Usama bin Laden. He's under indictment for terrorist activity. Our war is against terrorism*

³²⁵ 05-02-2002 : *We are patient; we're deliberate. Oh, I know the news media likes to say, "Where's Usama bin Laden?" He's not the issue. The issue is international terror*

il ne mentionne que rarement Ben Laden et s'il sait si celui-ci est mort ou vivant, Bush tente de démontrer que le leader d'Al-Qaïda est devenu insignifiant, qu'il a été « marginalisé » notamment en le faisant passer du statut de « sauvage moderne », c'est-à-dire un leader « au centre d'une structure de commandement », à celui d'un « sauvage primitif » qui ne serait plus qu'un « parasite » qui a rencontré plus fort que lui :

Well, deep in my heart, I know the man is on the run if he's alive at all. Who knows if he's hiding in some cave or not? We haven't heard from him in a long time. And the idea of focusing on one person is—really indicates to me people don't understand the scope of the mission.

Terror is bigger than one person. And he's just—he's a person who's now been marginalized. His network is—his host government has been destroyed. He's the ultimate parasite who found weakness, exploited it, and met his match. He is—as I've mentioned in my speeches, I do mention the fact that this is a fellow who is willing to commit youngsters to their death, and he himself tries to hide—if, in fact, he's hiding at all. So I don't know where he is. You know, I just don't spend that much time on him [...]

Well, as I say, we haven't heard much from him. And I wouldn't necessarily say he's at the center of any command structure. And again, I don't know where he is. I—I'll repeat what I said. I truly am not that concerned about him. I know he is on the run. I was concerned about him when he had taken over a country. I was concerned about the fact that he was basically running Afghanistan and calling the shots for the Taliban.

But once we set out the policy and started executing the plan, he became—we shoved him out more and more on the margins. He has no place to train his Al Qaida killers anymore.

The President's News Conference, 13 mars 2002

Ben Laden est du reste très peu mentionné en 2003, la rhétorique présidentielle étant alors surtout focalisée sur Saddam Hussein et la guerre en Irak (Annexe 14). Il apparaît à nouveau de façon plus marquée dans les discours présidentiels en 2004, mais c'est en 2006 que George W. Bush cite le plus Oussama Ben Laden, à un moment où certaines décisions présidentielles sont de plus en plus directement remises en cause, notamment par rapport à l'Irak et particulièrement par les Démocrates³²⁶. C'est aussi une période où la guerre devient de moins en moins populaire et la cote de popularité du président passe symboliquement sous la barre des 50% pour la première fois depuis les attentats de 2001 (Annexe 15). C'est dans ce contexte que s'opère un tournant rhétorique : le président donne pour la première fois à Oussama Ben Laden un rôle de méchant majeur en citant régulièrement ses paroles et son idéologie afin de justifier les décisions passées et surtout la poursuite de la guerre. Ce qui est en préparation, c'est d'ailleurs une intensification de l'implication militaire américaine qui se concrétise en 2007 par le « *surge* », à savoir l'augmentation des troupes en Irak en 2007. Ce nouveau rôle est aussi le résultat de la disparition de la scène de la figure du méchant précédent qu'était Saddam Hussein.

En juin 2005, dans un discours à la nation sur la guerre contre la terreur, le président reconnaît que « certains se demandent si l'Irak est un front central dans la guerre contre la terreur », mais il ajoute que « parmi les terroristes, il n'y a pas de débat. Ecoutez les mots

³²⁶ Voir par exemple la déclaration de Nancy Pelosi, alors chef du parti républicain qui brigait le poste de présidente de la Chambre des représentants en cas de victoire de son parti (ce qui a effectivement eu lieu), dans Nancy Pelosi, « Bringing the War to an End is my Highest Priority as Speaker », *The Huffington Post – the Blog*, 17 novembre 2006.

d'Oussama Ben Laden : 'La Troisième Guerre mondiale est en train d'avoir lieu' - en Irak, 'Le monde entier regarde cette guerre'. Il dit qu'elle se terminera en 'victoire et en gloire ou bien en misère et humiliation' » (28-06-2005)³²⁷. C'est donc chez les terroristes eux-mêmes qu'il trouve la justification de sa stratégie. À ce moment, Ben Laden passe du statut de « sauvage primitif », à celui de « sauvage moderne » dont les paroles sont considérées comme crédibles. Il peut alors devenir un outil politique. La citation des déclarations de Ben Laden est en effet reprise dans plus d'une vingtaine d'allocutions entre septembre et début novembre 2006, dont un discours majeur à la nation sur la guerre contre la terreur le 11 septembre 2006 dans lequel le président conclut que « si nous cédon à des hommes comme Ben Laden, cela donnera du courage à nos ennemis [qui] utiliseront les ressources de l'Irak pour alimenter leur mouvement extrémiste » (11-09-2006)³²⁸. On note cependant qu'une majorité de ces discours ont lieu lors de meetings politiques dans le cadre de la campagne des élections de mi-mandat, des élections finalement perdues par les Républicains. L'idée d'une possible Troisième Guerre mondiale rentre dans le récit prophétique de lutte entre le Bien et le Mal de George W. Bush. Elle contraste avec le récit de Barack Obama qui, dans son discours à Oslo, déclare précisément que : « de terribles guerres ont eu lieu et des atrocités ont été commises [depuis la fin de la guerre froide], mais il n'y a pas eu de Troisième Guerre mondiale » (10-12-2009)³²⁹.

En janvier 2006, le président Bush exprime à nouveau très directement le grand crédit qu'il donne aux paroles de Ben Laden. Il défend ses décisions concernant la guerre contre la terreur comme étant « nécessaires pour protéger le peuple américain » car « il comprend que nous sommes en guerre avec un ennemi qui veut nous frapper. Oussama Ben Laden l'a dit clairement l'autre jour et je prends ses paroles très au sérieux » (26-01-2006)³³⁰. C'est ce même argument du sérieux des paroles de Ben Laden qu'il reprend dans son discours sur l'état de l'Union : « Les terroristes comme Ben Laden sont sérieux en ce qui concerne le meurtre de masse, et nous devons tous prendre leurs intentions déclarées sérieusement » (31-01-2006)³³¹. Il s'agit là bien entendu d'une stratégie visant aussi à contrecarrer l'opposition, et discréditer les Démocrates. L'argument sous-jacent étant qu'en remettant en cause la politique de Bush, ils

³²⁷ 28-06-2005 : *Some wonder whether Iraq is a central front in the war on terror. Among the terrorists, there is no debate. Hear the words of Usama bin Laden: "This third world war is raging" in Iraq. "The whole world is watching this war." He says it will end in "victory and glory, or misery and humiliation."*

³²⁸ 11-09-2006 : *Usama bin Laden calls this fight "the third world war," and he says that victory for the terrorists in Iraq will mean America's "defeat and disgrace forever." If we yield Iraq to men like bin Laden, our enemies will be emboldened; they will gain a new safe haven; they will use Iraq's resources to fuel their extremist movement*

³²⁹ 10-12-2009 : *Yes, terrible wars have been fought and atrocities committed. But there has been no third world war*

³³⁰ 26-01-2006 : *I view it—I view the decisions I've made, particularly when it comes to national security, as necessary decisions to protect the American people [...] And I understand we're at war with an enemy that wants to hit us again. Usama bin Laden made that clear the other day, and I take his words very seriously*

³³¹ 31-01-2006 : *Terrorists like bin Laden are serious about mass murder, and all of us must take their declared intentions seriously*

affaiblissent la nation. En octobre 2006, le président dit ainsi que « l'Irak fait partie de la guerre contre la terreur. Maintenant, je reconnais que les Démocrates disent que ce n'est pas le cas et ce que je dis au peuple américain [c'est que] tout ce que vous avez à faire, c'est d'écouter ce que dit Oussama Ben Laden. Ne me croyez pas [quand je dis] que ça fait partie de la guerre contre la terreur, écoutez l'ennemi », ou qu'avec « une « défaite [en Irak], si nous devons nous retirer avant que le travail ne soit fini [...] ils diraient que 'nous avons raison' [...] que l'Amérique n'a pas la volonté de faire le boulot, c'est précisément ce qu'a dit Oussama Ben Laden, par exemple » (11-10-2006, 25-10-2006)³³². Enfin, dans son discours sur l'état de l'Union de 2007, le président cite « les avertissements du terroriste défunt Zarkawi : 'Nous sacrifierons notre sang et nos corps pour mettre fin à vos rêves et ce qui vient est encore pire. Oussama Ben Laden a déclaré : la mort est préférable à la vie sur cette terre avec les incroyants parmi nous ». Membres du Congrès, quoi que vous pensiez des décisions et des débats du passé, notre nation n'a qu'une seule option : nous devons garder notre parole, vaincre notre ennemi et soutenir les militaires américains dans cette mission vitale » (23-01-2007)³³³.

La justice du Far West.

George W. Bush n'est pas le seul à utiliser Ben Laden comme instrument politique. Barack Obama est d'ailleurs le président qui mentionne le plus le leader d'Al-Qaïda dans ses discours. C'est sans surprise principalement le cas dans la période qui suit l'annonce de son élimination le 1^{er} mai 2011, avec un pic en 2012, année d'élection présidentielle qui représente plus de la moitié des occurrences chez Obama (Annexe 14). Dans une interview accordée à « 60 Minutes » sur CBS, le président parle de Ben Laden comme étant « non seulement un symbole du terrorisme, mais aussi « un meurtrier de masse qui a échappé à la justice pendant tellement longtemps » (04-05-2011)³³⁴. S'il n'avait pas pu être livré à la justice jusque-là, « grâce au courage et à la précision de nos forces, on a rendu la justice à Oussama Ben Laden » (10-09-2011)³³⁵. L'expression « *delivered justice* » est plusieurs fois répétée dans les mois et les années qui suivent, y compris devant les troupes en Afghanistan en 2014. Ce qui en découle

³³² 11-10-2006 : *And Iraq is a part of the war on terror. Now, I recognize Democrats say that's not the case, and what I say to the American people when I am out there is, all you've got to do is listen to what Usama bin Laden says. Don't believe me that it's a part of the war on terror; listen to the enemy, 25-10-2006 : ... if we were to withdraw before the job is done [...] They would say [...] we were right about America in the first place, that America did not have the will necessary to do the hard work. That's precisely what Usama bin Laden has said, for example*

³³³ 23-01-2007 : *Listen to this warning from the late terrorist Zarqawi: "We will sacrifice our blood and bodies to put an end to your dreams, and what is coming is even worse." Usama bin Laden declared: "Death is better than living on this Earth with the unbelievers among us." Members of Congress, however we feel about the decisions and debates of the past, our Nation has only one option: We must keep our word, defeat our enemies, and stand behind the American military in this vital mission*

³³⁴ 04-05-2011 : *... obviously bin Laden had been not only a symbol of terrorism, but a mass murderer who's eluded justice for so long*

³³⁵ 10-09-2011 : *And thanks to the remarkable courage and precision of our forces, we finally delivered justice to Usama bin Laden.*

implicitement, c'est le mythe héroïque dans lequel l'Amérique est un justicier et un héros, en associant les forces américaines à une justice morale qui permet de conclure un chapitre du récit (30-09-2011, 05-01-2012, 31-05-2012, 11-11-2012, 21-01-2013, 24-05-2013, 25-05-2014, 15-10-2015)³³⁶. « En rendant la justice à Oussama Ben Laden », dit par exemple Barack Obama, « nous sommes plus près que jamais de vaincre Al-Qaïda et son réseau meurtrier » (07-10-2011). Il utilise d'ailleurs lui-même à nouveau la métaphore du récit et présente « ces succès » comme faisant « partie d'une plus grande histoire » car avec « des victoires majeures contre Al-Qaïda et Oussama Ben Laden [...] après une décennie de guerre, nous tournons la page pour avancer avec force et confiance » (22-10-2011)³³⁷. Les nombreuses références de Barack Obama à la justice dans le cas de la mort de Ben Laden peuvent surprendre puisqu'après tout, son exécution s'est faite en dehors de tout cadre légal, sans qu'aucun tribunal n'ait même officiellement condamné le leader terroriste, ne serait-ce que par contumace, ce qui n'empêche pas le président de se féliciter d'avoir « finalement livré Oussama Ben Laden à la justice » (02-05-2012)³³⁸.

L'expression « *bring to justice* » ou « *bring justice* » également utilisée par George W. Bush, évoque une autre forme de justice, celle de la Frontière, quand les hors-la-loi étaient pendus sans autre forme de procès (20-01-2004)³³⁹. Cela est d'autant plus évident quand la référence à la défaite de Ben Laden et de la plupart des dirigeants d'Al-Qaïda s'accompagne de l'image de la corde, ou plus exactement en anglais du « nœud coulant » (« *noose* ») qui, par exemple, « se resserre autour de leur refuge » (19-01-2012)³⁴⁰. C'est une image déjà employée par Bush après le 11 septembre : dès le 7 novembre 2001, il assure ses concitoyens que « nous sommes en train de lentement serrer la corde » autour du cou des terroristes (07-11-2001)³⁴¹, une métaphore qu'il reprend dans d'autres discours, y compris en ce qui concerne les terroristes en Irak dans un discours sur la guerre contre la terreur en 2005 (20-04-2002, 18-12-2005)³⁴². Il l'utilise également pour parler de Ben Laden, alors même que celui-ci est introuvable : « si nos militaires savaient où se trouvait M. Ben Laden », certifie le président, « il serait livré à la justice [mais] il est en fuite et se cache. Mais comme nous l'avons dit de façon répétée, la corde commence à se resserrer (19-11-2001)³⁴³. De la même façon, Barack Obama reprend cette même

³³⁶ L'expression « *delivered to justice* » concernant Ben Laden se retrouve dans les discours suivants: 30-09-2011, 05-01-2012, 31-05-2012, 11-11-2012, 21-01-2013, 24-05-2013, 25-05-2014, 15-10-2015

³³⁷ 22-10-2011 : *These successes are part of the larger story. After a decade of war, we're turning the page and moving forward with strength and confidence [...] major victories against Al Qaida and Usama bin Laden*

³³⁸ 02-05-2012 : *And a year ago, we were able to finally bring Usama bin Laden to justice*

³³⁹ 20-01-2004 : *... one by one, we will bring these terrorists to justice*

³⁴⁰ 19-01-2012 : *They're not eliminated, but the defeat not just of [Osama] bin Laden, but most of the top leadership, the tightening noose around their safe havens*

³⁴¹ 07-11-2001 : *We're slowly but surely tightening the noose*

³⁴² 20-04-2002 : *We will use every available tool to tighten the noose around the terrorists and their supporters, 18-12-2005 : And not even the terrorists believe it. We know from their own communications that they feel a tightening noose and fear the rise of a democratic Iraq*

³⁴³ 19-11-2001 : *Listen, if our military knew where Mr. bin Laden was, he would be brought to justice [...] He runs, and he hides. But as we've said repeatedly, the noose is beginning to narrow; the net is getting tighter*

métaphore de la corde pour parler du régime de Bachar el-Assad en Syrie en 2011 et 2012 (05-02-2011, 13-03-2012)³⁴⁴ ou de Kadhafi en Lybie en 2011 (11-03-2011, 14-03-2011, 29-03-2011, 29-06-2011)³⁴⁵. Comme le notent les chercheurs Chris Carey et Mark West, les « possibilités narratives de la 'loi de la corde' sont riches et variées » et le « nœud coulant » peut faire référence « au lasso autour du cou du cowboy, à la pendaison d'un hors-la-loi ou au lynchage »³⁴⁶. C'est ce qu'explique George W. Bush lui-même dans un discours lors de la célébration du mois de l'histoire afro-américaine le « nœud coulant » n'est pas [pour les Noirs américains] « un symbole de la justice de la prairie » mais celui « d'une grossière injustice » (12-02-2008)³⁴⁷. Dans les exemples que nous avons cités, y compris ceux donnés par un président noir, c'est évidemment le symbole de la justice du Far West qui est indéniablement souligné, d'autant que la métaphore de la corde s'accompagne d'autres tropes de la Frontière, qu'il s'agisse des expressions « *bring to justice* », « *outlaw* », ou encore « *lawlessness* ».

*

L'affirmation d'Elise Marienstras que « l'opposition entre la civilisation et la sauvagerie est au cœur de la définition de la nation américaine » reste tout à fait pertinente dans les discours présidentiels post-guerre froide³⁴⁸. Cette opposition met en exergue l'importance de la loi et de l'ordre, fondements de la civilisation judéo-chrétienne et de l'Amérique. Si le personnage du Méchant est toujours inspiré par une situation géopolitique réelle, il n'en est pas moins d'abord une construction et un outil rhétorique qui sert à justifier des choix en politique étrangère. Comme nous pouvions nous y attendre, les discours de la période post-guerre froide attestent un regain de la menace du chaos, par différents ennemis diffus et variés, que l'on peut qualifier de « sauvages primitifs ». Mais de façon peut-être plus surprenante, on constate que, bien qu'aucun empire ne soit venu remplacer l'Union soviétique, les nouvelles menaces restent définies par les présidents d'abord par des schémas proches de ceux de la guerre froide, à savoir le danger du totalitarisme et l'existence d'un ennemi brutal, central et sophistiqué, c'est-à-dire « moderne », susceptible de mettre en péril l'existence de la communauté nationale, voire même la civilisation toute entière. Ceci est également étayé par nos conclusions précédentes sur l'utilisation de paradigmes de la guerre froide et de la Seconde Guerre mondiale par tous les présidents de la période. Cette constatation est, de fait, tout à fait logique : pour que la

³⁴⁴ 05-02-2011: ... *the Assad regime is feeling the noose tightening around them*, 13-03-2012 : ... *we'll continue to tighten the noose around Bashar al-Assad and his cohorts*

³⁴⁵ 11-03-2011 : *we are slowly tightening the noose on Qadhafi*, 14-03-2011 : ... *continue to tighten the noose around Mr. Qadhafi*, 29-03-2011 : ... *Gadhafi understands that the noose is tightening*, 29-06-2011 : ... *a guy who was a state sponsor of terrorist operations against the United States of America is pinned down, and the noose is tightening around him*

³⁴⁶ Chris Carey, Mark West, « (Re)Enacting Frontier Justice: The Bush Administration's Tactical Narration of the Old West Fantasy after September 11 », *Quarterly Journal of Speech*, 2006, Vol. 92, N° 4, p.387.

³⁴⁷ 12-02-2008 : *The noose is not a symbol of prairie justice but of gross injustice*

³⁴⁸ Marienstras, *Les mythes fondateurs*, op. cit, p.159

menace contre une superpuissance comme l'Amérique soit crédible, l'ennemi doit forcément avoir un potentiel de domination et une capacité technique qui en fasse un vrai danger, que ce dernier soit exagéré ou même mensonger.

De plus, nous pouvons conclure que le choix dans la construction de l'image de l'ennemi chez les présidents de notre période répond d'abord à un besoin politique et stratégique concret, les différences d'ordre philosophique ou idéologique restant finalement marginales. Ainsi, nombre des éléments de langage de George W. Bush pour évoquer Saddam Hussein se trouvent déjà chez Bill Clinton et George H. Bush. Quand l'un parle de « régime renégat », l'autre parle d'« État voyou » et le dernier d'« État hors-la-loi » ou de « régimes hors-la-loi », et tous lient la menace à l'existence d'armes de destruction massive. Ce qui distingue George W. Bush, c'est principalement l'intensité dans l'utilisation d'images et d'arguments employés chez ses prédécesseurs. Si l'opinion publique américaine s'est distinguée de l'opinion internationale par le soutien à une guerre en Irak, c'est très certainement en raison du traumatisme du 11 septembre, mais c'est sans doute aussi le résultat d'une décennie de discours présentant Saddam Hussein comme l'« ennemi public N°1 » et un sauvage moderne menaçant l'ordre mondial et même l'existence de l'Amérique avec le spectre d'armes de destruction massive qui évoque les peurs d'annihilation nucléaire de la guerre froide. Si, d'un autre côté, Barack Obama se différencie de ses prédécesseurs par une quasi-absence de construction d'un ennemi central, totalitaire et puissant, c'est parce sa politique étrangère, entièrement fondée sur le retrait des troupes et sur un non-engagement militaire massif, ne saurait tolérer l'idée d'une menace existentielle qui remettrait en cause son objectif. C'est aussi peut-être ce qui l'a conduit, pourront dire certains, à minimiser les conséquences d'autres dangers, comme l'expansion de Daech après 2011.

Chapitre 7 : Le Héros.

Tout comme le méchant, le héros est un archétype universel pouvant prendre différentes formes dont la fonction est toujours de donner une « réponse symbolique aux exigences d'un moment historique spécifique », pour reprendre la formule de Murphy³⁴⁹. Dans leurs discours, les présidents définissent d'abord le héros par des qualités contraires à celles du méchant : la lâcheté s'oppose au courage et à la force, la cruauté à la compassion et à la générosité. Ce sont ces qualités qui, au-delà des attributs conventionnels du Bien, font du héros un être extraordinaire représentant le caractère national. Car tout comme le méchant, c'est nécessairement l'Autre, le héros, c'est évidemment Soi, c'est-à-dire la nation et même le peuple

³⁴⁹ Murphy, *op. cit.*, p.194

tout entier dont les figures héroïques sont l'émanation. Le héros remplit de ce fait une fonction à la fois politique et sociétale, en servant de modèle de citoyenneté, au sein de ce que Murphy appelle la « rhétorique de la citoyenneté héroïque »³⁵⁰. L'analyse des figures héroïques peut nous permettre d'évaluer les types de modèles héroïques qui se distinguent dans la période post-guerre froide et nous aider ainsi à construire l'identité symbolique nationale au cœur du récit mythique.

Les figures héroïques

Notre analyse du discours sur la violence a montré que l'Amérique de la période post-guerre froide est marquée par la participation à de nombreux conflits qui en ont fait une nation en guerre permanente. Il n'est dès lors pas étonnant que l'une des figures héroïques privilégiées de la période soit le héros de guerre, un héros dont les qualités sont précisément mises en exergue par la confrontation directe avec cet Autre sauvage dont nous avons parlé. Toutefois, en tant que modèle de citoyenneté ordinaire, le héros américain ne peut se limiter à un idéal militaire. Il faut donc aussi des héros civils dont les récits incarnent le processus de transformation d'un individu ordinaire en un être extraordinaire à travers une épreuve dont les actions peuvent inspirer tout un chacun.

Le héros sacrifié.

« La mythologie politique américaine est pleine de symboles de souffrance », nous disent les politologues James E. Combs et Dan Nimmo, citant notamment les événements fondateurs de la bataille de Valley Forge ou de Gettysburg, une mythologie empreinte d'imageries bibliques³⁵¹. L'Épître de Jean qui fait un lien entre l'amour et la mort sacrificielle est d'ailleurs parfois cité dans les discours présidentiels modernes³⁵². C'est l'une des définitions du héros dont le sacrifice peut avoir un sens individuel (l'amour de son prochain) ou collectif (l'amour de la patrie). Que ce soit dans les sociétés primitives ou dans les religions révélées comme le Judaïsme, le Christianisme ou l'Islam, le sacrifice a toujours eu une fonction sociale majeure. Le père de la sociologie moderne, Émile Durkheim, ou l'anthropologue René Girard voient dans le sacrifice de sang un rituel dont la fonction est la cohésion nationale et dont dépendent toujours les sociétés modernes³⁵³. S'inspirant de l'étude plus récente de Carolyn

³⁵⁰ *Ibid.*, p.193

³⁵¹ Combs, Nimmo, *op. cit.*, p.229.

³⁵² « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean 15 : 13). Voici quelques exemples de citations de ce verset dans les discours présidentiels : 17-10-1990 : *The Bible tells us that no greater love has a man than this: to lay down his life for a friend*, 07-10-2001b : ... *there is no greater love than to lay down one's life for another*, 04-04-2005 : *Scripture tells us, as the general said, "that a man has no greater love than to lay down his life for his friends."*

³⁵³ René Girard, *La violence et le sacré*, 2011, Fayard/Pluriel, Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, (1912), 2005, Presses Universitaires de France, 5e édition, cités dans Agnieszka Soltysik Monnet,

Marvin et David W. Ingle, Agnieszka Soltysik Monnet note que « si la volonté de mourir pour le groupe n'est pas une invention de l'État-nation, ce dernier étant le seul groupe qui peut exiger légalement le sacrifice ultime de ses membres, pour peu que celui-ci soit volontaire et fasse l'objet d'une forme de rituel »³⁵⁴.

Aux États-Unis, ce rituel prend la forme d'une « mythologie du souvenir » par le biais d'un récit héroïque qui fait du sacrifié un objet sacré qu'il faut honorer dans des lieux et à des moments précis. Cette ritualisation du récit comporte des temps sacrés, comme la « Journée du souvenir » (« *Memorial Day* »), la « Journée des anciens combattants » (« *Veterans Day* »), la « Journée de reconnaissance des prisonniers de guerre et disparus au combat » (« *National POW/MIA Recognition Day* »), ou la remise de décoration, parfois posthume, comme la médaille d'honneur (« *Medal of Honor* »). Elle comporte aussi ses lieux sacrés, comme le cimetière national d'Arlington et nombre de monuments commémoratifs (« *memorials* »), tous construits près du fleuve Potomac, à Washington D.C., principalement dans les trente dernières années, y compris certains moins connus comme le « monument pour les femmes au service de l'armée pour l'Amérique » (« *Women in Military Service for America Memorial* ») ou le « monument aux victimes du communisme » (« *Victims of Communism Memorial* ») inaugurés respectivement en 1998 et 2007³⁵⁵. On peut d'ailleurs noter que la construction de ces monuments commémoratifs correspond à une période où « l'augmentation des discours rituels prononcés par les présidents est une réalité statistiquement démontrée », comme le note Luc Benoit A la Guillaume dans son étude sur la Journée du souvenir. Il observe également que, « formatés par les *speechwriters* et influencés par les exemples des années précédentes, les discours prononcés à l'occasion de *Memorial Day* par le président des États-Unis se ressemblent de plus en plus »³⁵⁶. À ces lieux et ces temps officiels qui ponctuent le calendrier, s'ajoutent les moments d'anniversaires particuliers, comme le cinquantième anniversaire du débarquement en 1994, ou la commémoration des attaques du 11 septembre, ou l'inauguration de nouveaux lieux consacrés, comme « *ground zero* » à New York.

L'unité dans le sacrifice

Le sacrifice du héros signifie d'abord la preuve de la force et de l'unité de la nation. Quand George H. Bush met en exergue la diversité des héros militaires américains, une

« War and National Renewal: Civil Religion and Blood Sacrifice in American Culture », *European Journal of American Studies*, 2012, Vol.7, N°2, p. 2

³⁵⁴ Carolyn Marvin, David W. Ingle, *Blood Sacrifice and the Nation: Totem Rituals and the American Flag*, 1999 ; Cambridge University Press, cité dans Monnet, *op. cit.*, p.2

³⁵⁵ *National World War I Memorial* (inauguré en 1981), *WWII Memorial* (projet datant de 1987 et achevé en 2004), *The Korean War Veterans Memorial* (voté par le Congrès en 1986, et inauguré en 1992), *Vietnam Veterans Memorial* (décidé en 1980, inauguré en 1982), *The Martin Luther King Memorial* (projet datant de 1996, inauguré en 2011)

³⁵⁶ Luc Benoit A la Guillaume, *Quand la Maison-Blanche prend la parole : le discours présidentiel de Nixon à Obama*, Berne, 2012. Peter Lang, cité dans *Ibid.*, p.126, 135

diversité toute relative en réalité, c'est pour mieux souligner la force et l'unité nationale. « Les héros de *Desert Storm* et de *Desert Shield* venaient de tout le pays », déclare-t-il ainsi lors de son allocution du souvenir pour les morts du conflit dans le Golfe persique à Arlington, « des villages du Mississippi, des immeubles de New York, des plaines de l'Amérique [...] ils étaient ruraux ou urbains, nés ici ou l'étranger, noirs et blancs, rouges et bruns, privilégiés et pauvres. Et ils étaient ce qu'on a de meilleur ». C'est cette même diversité qui est pour Bill Clinton « la plus grande force de notre nation », celle des « gens en uniformes qui trouvent leurs origines dans toutes les races, croyances et régions de la surface de la Terre, et pourtant unis par un engagement commun dans la liberté et une fierté commune d'être américain » (08-06-1991, 18-10-2000)³⁵⁷. Et c'est bien dans la guerre que se construit le lien national, comme l'affirme clairement George H. Bush : « depuis le début de l'opération *Desert Shield*, un lien sacré entre les Américains ici chez nous et ceux qui servent dans le Golfe s'est développé » (08-06-1991)³⁵⁸. Faisant sans doute référence à l'analogie du navire de Platon, Obama parle des troupes comme de « l'acier de notre navire État » (31-08-2010)³⁵⁹. Pour Bush père, ces héros sont également « les héros méconnus [que sont] les familles de militaires » et la victoire, c'est à la fois celle « du courage collectif d'un demi-million de soldats » et du « courage et du caractère du peuple américain ». Commémorer « le sacrifice et le courage », c'est donc bien entendu célébrer les qualités premières du peuple dont sont issus les soldats, selon ce qu'affirme le président. Enfin, notons que, de façon très significative, Bush termine son discours par une leçon sur le devoir de citoyenneté : « souvenons-nous des héros du Golfe, ceux qui sont avec nous, ceux qui ont donné leur vie [...] afin que l'humanité dise que, tout comme ils ont honoré l'Amérique, nous les avons honorés par la vie que nous avons menée » (08-06-1991)³⁶⁰. Lors de la commémoration du cinquantième anniversaire de l'attaque de Pearl Harbor, c'est encore l'unité qui est soulignée, le président faisant, semble-t-il avec enthousiasme, un parallèle entre l'unité du pays

³⁵⁷ 08-06-1991 : *The heroes of Desert Storm and Desert Shield came from all across this country: towns of Mississippi, tenements of New York, the plains of America's giant, sprawling checkerboard that is our country. They were rural and urban; they were native, they were foreign-born; black and white, red and brown; privileged and poor. And they were our best*, 18-10-2000 : *In the names and faces of those we lost and mourn, the world sees our Nation's greatest strength: people in uniform rooted in every race, creed, and region on the face of the Earth, yet bound together by a common commitment to freedom and a common pride in being American.*

³⁵⁸ 08-06-1991: *From the time Operation Desert Shield began, a sacred bond grew up between Americans here at home and those that were serving in the Gulf*

³⁵⁹ 31-08-2010 : *Our troops are the steel in our ship of state* Voir l'extrait de *La République*, de Platon, livre VI, traduit par Bernard Suzanne. Disponible sur > http://plato-dialogues.org/fr/tetra_4/republic/navire.htm>. (Date de consultation :14-09-2016).

³⁶⁰ 08-06-1991 : *We prayed for the heroes of the Gulf and for the unsung heroes, the military families. [...] and the collective courage of half a million troops [...] Our goal is real peace -- the triumph of freedom, not merely the absence of war. Our means is the courage and character of the American people [...] let us remember the heroes of the Gulf, those with us, those who gave their life [...] so that mankind will say: Just as they honored America, we honored them with the lives we lead*

qui a suivi l'attaque des Japonais et celle de la guerre dans le Golfe, prenant même les anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale à témoin :

I ask you veterans of Pearl Harbor and all Americans who remember the unity of purpose that followed that momentous December day 50 years ago: Didn't we see that same strength of national spirit when we launched Desert Storm?

The answer is a resounding "yes." Once the war for Kuwait began, we pulled together. We were united, determined, and we were confident. And when it was over, we rejoiced in exactly the same way that we did in 1945 -- heads high, proud, and grateful. And what a feeling. Fifty years had passed, but, let me tell you, the American spirit is as young and fresh as ever.

Remarks at a Ceremony Commemorating the 50th Anniversary of Pearl Harbor, 07 décembre 1991

La journée du souvenir est, bien entendu traditionnellement toujours placée sous le signe de l'unité et de la liberté. « Nous nous unissons ce matin, avec nos concitoyens et concitoyennes dans toutes les villes de tout le pays pour honorer ceux qui sont morts afin que puissions vivre en liberté » et « mettre nos différences de côté pour mieux réfléchir à ce qui nous unit » (31-05-1993b)³⁶¹. Parfois, le président prend l'occasion de « ce jour de commémoration et de prière solennelle » pour demander une minute de silence « à tous les Américains » où qu'ils soient et quoi qu'ils fassent afin de faire « une pause dans l'unité nationale » (25-05-2009)³⁶².

Cette unité nationale s'incarne également très fortement dans le drapeau qui « unit les soldats » à travers le temps et l'espace, « depuis les premiers miliciens à Lexington jusqu'aux plus fraîches recrues d'aujourd'hui [...], morts ou vivants, et qui nous rappelle que le reste d'entre nous sommes les héritiers d'une responsabilité sacrée (« *sacred trust* ») » (31-05-1993b)³⁶³. C'est également la place prépondérante du drapeau dans le quotidien des Américains que souligne le président Clinton : « aujourd'hui, alors que nous levons le drapeau, certains se remémoreront le Serment d'allégeance que nous avons commencé à réciter quand nous étions enfants à l'école primaire [...], certains avant même d'avoir appris la différence entre la gauche et la droite. D'autres se souviendront du drapeau qui flotte au-dessus des rassemblements publics, grands ou petits », faisant alors le lien avec la journée du souvenir lors de laquelle « on voit de façon frappante dans ce drapeau les visages des soldats américains qui ont donné leur vie au combat ». Ce drapeau devient le symbole du rappel au devoir de chaque citoyen : « c'est de ce drapeau et de nos morts que nous honorons dont nous tirons la force et l'inspiration de continuer aujourd'hui à remplir la tâche de défendre et préserver la liberté qui a été si noblement accomplie par tous ceux à qui nous sommes venus rendre hommage en ce jour [...], c'est avec ce drapeau et cette responsabilité que nous sommes résolu en ce matin de mai à garder

³⁶¹ 31-05-1993b : *We come together this morning, along with our countrymen and women in cities across the land, to honor those who died that we might live in freedom [...] Today we put aside our differences to better reflect on what unites us.*

³⁶² 25-05-2009 : *So on this day of silent remembrance and solemn prayer, I ask all Americans, wherever you are, whoever you're with, whatever you're doing, to pause in national unity at 3 o'clock this afternoon*

³⁶³ 31-05-1993b : *From the first militiaman downed at Lexington to today's rawest recruit, the flag unites them, soldiers living and dead, and reminds the rest of us that we are all the inheritors of a sacred trust.*

l'Amérique libre » (31-05-1993b)³⁶⁴. Ce drapeau peut-être en berne en signe de deuil, mais quand il flotte « plus haut que jamais » c'est comme un symbole de « liberté et de puissance » et George W. Bush se réjouit de le voir déployé, et « flotter partout, sur les maisons, dans les vitrines de magasins et sur les voitures » après les attentats du 11 septembre 2001 (31-05-1997, 20-09-2001, 08-11-2001)³⁶⁵. Il semble presque revêtir une dimension magique quand il rappelle qu'« une tradition des champs de bataille » est de « s'engager dans la bataille avec le drapeau américain serré contre la poitrine sous l'uniforme » (26-05-2008)³⁶⁶. Il accompagne les morts car à « chaque journée du souvenir », rappelle Barack Obama, on « place un drapeau américain devant chaque pierre [tombale] dans ce cimetière » (25-05-2009)³⁶⁷. Émile Durkheim considérait d'ailleurs le drapeau comme un véritable totem pour les sociétés modernes, c'est-à-dire une représentation sacrée du lien d'un groupe social avec le divin³⁶⁸.

Les pierres tombales du cimetière d'Arlington sont également hautement symboliques de l'unité nationale. « De loin, les stèles ont l'air semblable », note ainsi George W. Bush, et Barack Obama décrit « un quart de million de petits points de marbre le long des collines en ordre militaire parfait » (30-05-2005, 25-05-2009)³⁶⁹. Bill Clinton également en souligne l'unicité : « si vous regardez ces stèles, elles ne disent pas si les gens qui y sont enterrés sont pauvres ou riches. Elles ne font aucune distinction de race ou d'âge ou de condition sociale. Elles se tiennent juste là pour une seule Amérique. Chacune nous rappelle que, quoi que soient nos différences, nous sommes descendants d'une seule croyance quand nous sommes unis : une 'nation sous l'autorité de Dieu' » (30-05-1994)³⁷⁰.

La comptabilité morale.

Un aspect particulièrement marqué du discours sur le sacrifice du héros est l'utilisation abondante de métaphores morales conceptuelles de finance et de comptabilité. La mort du héros

³⁶⁴ 31-05-1993b : *Today, as we fly the American flag, some will recall the pledge we began to recite daily as youngsters in grade school [...] some of us even before we learned the difference between our right and left hands. Others will remember the flag waving over public gatherings, large and very small [...] From that flag and from these, our honored dead, we draw strength and inspiration to carry on in our time the tasks of defending and preserving freedom that were so nobly fulfilled by all those we come here to honor in this time. [...] It is with that flag and that trust in mind that we resolve this May morning to keep America free*

³⁶⁵ 31-05-1997 : *Today, our flag of freedom and power flies higher than ever*, 20-09-2001 : *We have seen the unfurling of flags*, 08-11-2001 : *Flags are flying everywhere, on houses, in store windows, on cars*

³⁶⁶ 26-05-2008 : *They even shared a battlefield tradition. They would often head into battle with American flags clutched to their chests underneath their uniform*

³⁶⁷ 25-05-2009 : *... each Memorial Day, place an American flag before every single stone in this cemetery*

³⁶⁸ Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 2005, Presses Universitaires de France, 5e édition, p. 294

³⁶⁹ 30-05-2005 : *At a distance, their headstones look alike*, 25-05-2009 : *A quarter of a million marble headstones dot these rolling hills in perfect military order*

³⁷⁰ 30-05-1994 : *If you look at the headstones, they don't tell you whether the people buried there are poor or rich. They make no distinction of race or of age or of condition. They simply stand, each of them, for one American. Each reminds us that we are descendants, whatever our differences, of a common creed, unbeatable when we are united: one nation under God*

est ainsi régulièrement présentée par la métaphore de la dette, comme on peut le constater dans les quelques exemples suivants :

11-11-1991 : ... *we owe a special debt to the men and women of Desert Storm.*

31-05-1993b : *The Nation owes a special debt*

29-05-1995 : *Our debt is therefore, to continue freedom's never-ending work, to build a Nation worthy of all those who fell for it, to pass to coming generations all that we have inherited and enjoyed.*

18-10-2000 : *Today I ask all Americans just to take a moment to thank the men and women of our Armed Forces for a debt we can never repay,*

28-05-2001a : *We are in their debt more than a lifetime of Memorial Days could repay.*

15-05-2002 : *America cannot fully repay our debt to them and to the families. We can only acknowledge that debt, which we do today with pride and affection of an entire nation.*

31-05-2004 : *At this and other cemeteries across our country and in cemeteries abroad where heroes fell, America acknowledges a debt that is beyond our power to repay.*

25-05-2009 : *We are indebted to all who tend to this sacred place.*

30-05-2011 : *Our Nation owes a debt to its fallen heroes that we can never fully repay.*

25-05-2015 : *It is a debt we can never fully repay, but it is a debt we will never stop trying to fully repay.*

Cette dette étant celle du sacrifice ultime de la mort, elle ne « peut être pleinement remboursée », ce qui la rend « spéciale ». Elle doit cependant être « reconnue » : « on peut honorer leur sacrifice et on le doit » car cette « Journée du souvenir est l'un de ces moments où l'on rend hommage (« *pay tribute* ») à ceux qui ont forgé notre histoire » et qui ont « donné leur vie pour la liberté », même si « une vie entière de Journées du souvenir » ne suffirait pas à rembourser cette dette car cela serait « au-delà de notre pouvoir » (30-05-2011, 25-05-2009, 30-05-2005, 31-05-2004)³⁷¹. Construire un monument « aussi magnifique que possible », c'est « donner un petit acompte » sur cette dette. (11-11-1995)³⁷².

Les commémorations sont l'occasion pour les présidents d'interpréter le sens à donner au sacrifice ultime pour la nation. Bill Clinton dit ainsi: « ils nous ont donné leur vie. Donnons leur signification » (18-10-2000)³⁷³. Le sens à donner au sacrifice des héros, c'est le prix de la liberté, valeur centrale et unificatrice de l'Amérique. « Ici à Arlington », dit encore Clinton, « les rangées de stèles, les unes après les autres, alignées en formations silencieuses nous rappellent le *prix* élevé de notre liberté », ces pierres tombales sont les « jalons du *coût* de notre liberté » (30-05-1994, 31-05-1993b)³⁷⁴. George W. Bush voit dans l'augmentation du nombre de stèles « à chaque nouvelle Journée du souvenir, [...] un rappel solennel du *coût* de la liberté » et conclut que « les joies de la liberté sont souvent achetées par le *prix* du sacrifice de ceux qui

³⁷¹ 30-05-2011 : *But we can honor their sacrifice, and we must,* 25-05-2009 : *Today is one of those moments where we pay tribute to those who forged our history,* 30-05-2005 : *...pay tribute to the many who gave their lives for freedom,* 31-05-2004 : *...a debt that is beyond our power to repay*

³⁷² 11-11-1995 : *America must never forget the debt we owe the World War II generation. It is a small downpayment on that debt to build this monument as magnificently as we can*

³⁷³ 18-10-2000 : *They have given us their deaths. Let us give them their meaning*

³⁷⁴ 30-05-1994 : *Here at Arlington, row after row of headstones, aligned in silent formation, reminds us of the high cost of our freedom,* 31-05-1993b : *The lines of these markers are freedom's cost*

servent une cause plus grande qu'eux-mêmes » (26-05-2008)³⁷⁵. Tout comme Clinton, il conçoit ce lieu sacré qu'est le cimetière d'Arlington comme l'incarnation physique de la valeur de la liberté. « Quand on regarde tous ces hectares », dit-il encore, « on commence à *compter* (« *tally* ») le *coût* de la liberté et on estime (« *count* ») comme un privilège d'être citoyens de ce pays au service duquel tant d'hommes et de femmes courageux ont servi » (30-05-2005)³⁷⁶. De même pour Barack Obama, « ce cimetière est en lui-même un témoignage (« *testament* ») du *prix* que la nation a payé pour la liberté » (25-05-2009)³⁷⁷. Seule la valeur suprême de la liberté peut rendre la mort acceptable et permettre de rééquilibrer la perte subie : « dans les commémorations », nous rappelle George H. Bush, « nous apprenons à nouveau que la liberté, dans le sens le plus profond du terme, est en jeu (« *hangs in the balance* »³⁷⁸) [...] nous l'apprenons jour après jour dans les guerres 'chaudes et froides' », et de façon encore plus précise que « la liberté et la paix sont *achetées* par le sang de leur vie » (07-08-1992b)³⁷⁹. Évoquer le sacrifice du sang en termes de dette n'est pas une spécificité américaine et elle est familière à tout lecteur de la Bible. George Lakoff rappelle que la Chute dans la Genèse est souvent interprétée par le biais d'une comptabilité morale : la désobéissance à Dieu résulte dans la « perte d'innocence », par l'introduction du péché, dont le prix à payer est la mort et la souffrance pour l'humanité³⁸⁰. Dans la théologie chrétienne, la signification centrale de la mort de Jésus est bien le *rachat* des péchés du monde par son sang et son sacrifice sur la Croix. Les analogies et métaphores financières sont d'ailleurs nombreuses dans la Bible et l'étymologie du mot « rédemption » est liée à l'idée de paiement d'une rançon³⁸¹.

³⁷⁵ 26-05-2008 : *It is a solemn reminder of the cost of freedom that the number of headstones in a place such as this grows with every new Memorial Day [...] the joys of liberty are often purchased by the sacrifices of those who serve a cause greater than themselves*

³⁷⁶ 30-05-2005 : *As we look across these acres, we begin to tally the cost of our freedom, and we count it a privilege to be citizens of the country served by so many brave men and women*

³⁷⁷ 25-05-2009 : *This cemetery is, in and of itself, a testament to the price our Nation has paid for freedom*

³⁷⁸ L'expression anglaise « *hang in the balance* » souligne l'idée d'un équilibre, le mot « *balance* » étant d'ailleurs également un terme comptable pour parler du « bilan », mais il s'agit d'un équilibre précaire qui n'est pas certain de durer. La formule « peser dans la balance », qui offre une image proche, signifie davantage l'idée d'un poids qui assure un équilibre, et nous semble plus proche du « *carry weight* » en anglais.

³⁷⁹ 07-08-1992b : *In commemoration and remembrance, we learn again that freedom, in the deepest sense, always hangs in the balance; that we earn it day by day in hot wars and cold*

³⁸⁰ George Lakoff, *Moral Politics: What Conservatives Know that Liberals Don't*, 1996, University of Chicago Press, p.53

³⁸¹ Marc 10 : 45, 1 Tim 2 : 5-6, Ep 1 : 7 et Col 2 : 14 ; Tite 2 : 14, Galates 4 : 4-5, 1 Pierre 18-19, Apo 5 : 9, 1 Cor 2 : 18-20. Selon le théologien John Stott en effet : *And 'ransom' is the correct word to use. The Greek words *lytroo* (usually translated 'redeem') and *apolytroos* ('redemption') are derived from *lytron* ('a ransom' or 'price of release'), which was almost a technical term in the ancient world for the purchase or manumission of a slave. We conclude that redemption always involved the payment of a price, and that Yahweh's redemption of Israel was not an exception* » dans John R. W. Stott, *The Cross of Christ*, 1986, Intervarsity Press, Owners Grove, p.176-7. L'anglais garde une trace de ce sens dans sa définition moderne puisque le mot a un sens général religieux (« *deliverance from sin; salvation.* ») mais aussi un sens secondaire comptable (« *repurchase, as of something sold, paying off, as of a mortgage, bond, or note, recovery by payment, as of something pledged* » (Source : dictionary.com), tandis qu'en français le mot « rédemption » a une acception uniquement religieuse : « *Rachat du genre humain par le sacrifice du Christ qui a permis la rémission des péchés et donné un espoir de vie éternelle en Dieu* » (Source : CNRLT)

Le devoir du citoyen envers le héros sacrifié peut être exprimé en termes assez généraux, comme lorsque George W. Bush déclare que « leurs sacrifices nous ont laissés avec le devoir de les honorer dans nos pensées, nos mots et nos vies à travers les générations », mais ce devoir peut être aussi celui de nouveaux sacrifices, les « sacrifices d'une nouvelle génération d'hommes et de femmes, aussi altruistes et dévoués à la liberté que ceux à qui l'on rend hommage aujourd'hui », dit aussi le président Bush, ceux qui « portent l'héritage des héros tombés pour notre nation et démontrent que les forces armées américaines restent la plus grande force pour la liberté de l'histoire humaine » (28-05-2001a, 08-05-2005, 16-05-2006)³⁸². Ici, c'est en même temps l'exceptionnalisme américain par le biais du mythe de l'innocence (« altruistes », « dédiés à la liberté ») et du mythe de puissance (« la plus grande force de l'histoire humaine ») que garantit le sacrifice ultime. Reprenant une expression d'un Père fondateur, George H. Bush insiste également sur le fait que « le prix de la liberté, comme le disait Jefferson, c'est l'éternelle vigilance, un dévouement renouvelé pour garder notre grand pays fort, notre défense inégalée et notre leadership incontestable et incontesté » (07-08-1992b)³⁸³. Même pour Barack Obama, qui n'a pourtant pas de volontés belliqueuses, « la nation existe seulement parce que des hommes et des femmes libres ont versé leur sang pour elle, depuis les plages de Normandie aux déserts d'Anbar, depuis les montagnes de Corée aux rues de Kandahar ». La leçon qu'il en tire, c'est que le « prix de la liberté est immense » et que ce « sacrifice nous force tous, chaque Américain, à nous demander ce qu'on peut faire pour être de meilleurs citoyens » (27-02-2009)³⁸⁴. Il conçoit non seulement les héros comme des modèles de citoyenneté, mais aussi leur mort sacrificielle comme des actes de citoyenneté exemplaires : il ne faut jamais cesser de payer cette dette, « en demeurant une nation digne de leur sacrifice, en vivant nos vies de la façon dont [les hommes et femmes] tombés au combat ont vécu la leur, un témoignage [« *a testament* »] qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ». La raison en est que « la liberté (« *liberty and freedom* ») que nous chérissons n'est pas simplement un droit de naissance. Elle doit être gagnée par les sacrifices des générations de patriotes, des hommes et des femmes volontaires qui disent : 'Envoyez moi. Je sais que quelqu'un doit le faire et je suis prêt à servir' »

³⁸² 28-05-2001a : *Their sacrifices left us with a duty that goes on through the generations, to honor them in our thoughts and our words and in our lives*, 08-05-2005 : *... the sacrifices of a new generation of men and women as selfless and dedicated to liberty as those we honor today*, 16-05-2006 : *These men and women carry on the legacy of our Nation's fallen heroes and demonstrate that the United States Armed Forces remain the greatest force for freedom in human history*

³⁸³ 07-08-1992b : *... that its [freedom's] price, as Jefferson said, is eternal vigilance, an endlessly renewed dedication to keeping our great country strong, our defenses second to none, our leadership unquestioned and unchallenged*

³⁸⁴ 27-02-2009 : *And a nation that exists only because free men and women have bled for it, from the beaches of Normandy to the deserts of Anbar, from the mountains of Korea to the streets of Kandahar. You teach us that the price of freedom is great. Your sacrifice should challenge all of us--every single American--to ask what we can do to be better citizens*

(25-05-2015, 03-12-2010)³⁸⁵. On est bien là dans la « rhétorique de la citoyenneté héroïque » dont parle Murphy, mais une citoyenneté qui se gagne par le prix du sang.

Sacralisation des temps héroïques.

La notion d'un devoir à accomplir dans le présent par rapport à des actions qui s'inscrivent dans un « héritage », pour prendre le terme de George W. Bush, reflète la volonté de maintenir la continuité avec le passé par le renouvellement du sacrifice pour assurer l'avenir de la communauté nationale. C'est la sacralisation des temps héroïques, ceux des batailles, qui crée ce lien entre passé, présent et futur, un lien indispensable à la survie de la communauté nationale. « Notre dette », dit ainsi Clinton, « c'est de continuer à faire le travail sans fin de la liberté, construire une nation digne de tous ceux qui sont tombés pour elle, et de passer aux générations à venir tout ce dont nous avons hérité et ce dont nous avons profité », (29-05-1995)³⁸⁶. Pour George W. Bush comme pour Barack Obama, il s'agit d'une « lignée ininterrompue », d'Américains « bons, courageux et infatigables qui n'ont jamais déçu ce pays » et de « héros, qui va de Lexington à Gettysburg, d'Iwo Jima à Inchon, de Khe Sanh à Kandahar » (28-05-2001b, 31-08-2010)³⁸⁷. C'est le courage qui est la qualité commune à tous ces héros. Dans un discours empreint de lyrisme, lors de la Journée du Souvenir de 2008, George W. Bush déclare ainsi que « c'est le même courage qui a résisté au froid glacial de Valley Forge. C'est le même courage qui a planté les fières couleurs d'une grande nation sur le sommet de la colline de Iowa Jima. C'est le même courage qui a chargé l'ennemi sous le feu depuis les montagnes d'Afghanistan aux déserts d'Irak. C'est le courage qui a défini les forces armées des États-Unis d'Amérique à travers l'histoire » (26-05-2008)³⁸⁸. Ces héros sont tous « les hommes et les femmes qui ont défendu leur pays depuis la Révolution Américaine, de Concord à Khe Sanh et au Koweït », de « Bunker Hill aux rizières du Vietnam », rappellent respectivement Bill Clinton et George H. Bush (14-06-1989, 25-05-1998)³⁸⁹. Cette sacralisation des batailles passées, dans des guerres

³⁸⁵ 25-05-2015 : *...a debt we will never stop trying to fully repay. By remaining a nation worthy of their sacrifice By living our own lives the way the fallen lived theirs, a testament that "Greater love has no other than this, than to lay down your life for your friends."*, 25-05-2015, 03-12-2010 : *.... the freedom and the liberty that we treasure, that's not simply a birthright. It has to be earned by the sacrifices of generations—generations of patriots, men and women who step forward and say, "Send me. I know somebody has got to do it, and I'm willing to serve"*

³⁸⁶ 29-05-1995 : *Our debt is, therefore, to continue freedom's never-ending work, to build a Nation worthy of all those who fell for it, to pass to coming generations all that we have inherited and enjoyed*

³⁸⁷ 28-05-2001 : *... new generation of America's defenders. They follow an unbroken line of good and brave and unfaltering people who have never let this country down*, 31-08-2010 : *...an unbroken line of heroes that stretches from Lexington to Gettysburg, from Iwo Jima to Inchon, from Khe Sanh to Kandahar, Americans who have fought to see that the lives of our children are better than our own. Our troops are the steel in our ship of state*

³⁸⁸ 26-05-2008 : *It's the same valor that endured the stinging cold of Valley Forge. It is the same valor that planted the proud colors of a great nation on a mountaintop on Iwo Jima. It is the same valor that charged fearlessly through the assault of enemy fire from the mountains of Afghanistan to the deserts of Iraq. It is the valor that has defined the Armed Forces of the United States of America throughout our history*

³⁸⁹ 14-06-1989 : *And there are, of course, many such symbols in this great Capital of ours, memorials which rightly hail veterans from Bunker Hill to Gettysburg to the rice paddies of Vietnam*, 25-05-1998 : *From the American Revolution onward, from Concord to Khe Sanh to Kuwait, America's men and women have stood up for their country*

gagnées ou perdues, se fait par un récit de nature mythique. Les présidents inscrivent la lutte des troupes américaines dans les guerres modernes, y compris la guerre perdue du Vietnam, dans l'héritage de la Révolution américaine grâce à des récits de héros qui se battent pour une cause noble et juste :

Ce processus de mythification passe par la répétition de ces récits héroïques. Pour tous les présidents, les commémorations sont des occasions de « se souvenir des récits [...] des braves hommes et femmes qui sont tombés dans l'exercice de leur fonction », mais aussi de « raconter à une nouvelle génération les récits [qui montrent] comment l'Amérique est restée libre et forte » et de « passer à une nouvelle génération les récits fabuleux d'honneur et de courage » car « leurs histoires, c'est l'histoire de l'Amérique » (15-05-2003, 29-05-1995, 25-05-1992, 25-05-2009)³⁹⁰. Il s'agit même parfois d'une injonction. Ces récits « doivent être racontés » affirment clairement George H. Bush et Barack Obama dans les extraits suivants :

On this day, we must tell the stories of those who fought and died in freedom's cause. We must tell their stories because those who've lost loved ones need to know that a grateful Nation will always remember. We must tell their stories so that our children and grandchildren will understand what our lives might have been like had it not been for their sacrifice. The thousands of us who fought alongside brave friends who fell will never hear "Taps" played without remembering them, nor will their families and friends.

Radio Address to the Nation on Memorial Day, 25 mai 1992.

People are gathering all across America [...] to tell stories that demand to be told. They're stories of wars whose names have come to define eras, battles that echo throughout history. They're stories of patriots who sacrificed in pursuit of a more perfect union. They're the stories of generations of Americans who left home barely more than boys and girls, became men and women, and returned home heroes.

Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia, 11 novembre 2009.

Ce sont bien entendu les monuments commémoratifs qui inscrivent véritablement ces récits dans l'éternité. Même la guerre en Irak, que Barack Obama n'avait pas soutenue, est « pleine d'histoires de ces hommes et femmes », dit-il dans un discours annonçant la fin prochaine de la guerre en Irak, des histoires « écrites sur les ponts et les places de villages de ce pays. Elles sont gravées dans la pierre à Arlington et dans des lieux paisibles partout dans le pays. On les raconte à l'école et dans les coins de rue. Elles vivent dans le souvenir de ceux qui portent votre uniforme, dans le cœur de ceux qu'ils aimaient et dans la liberté de la nation qu'ils ont servie » (27-02-2009)³⁹¹. Bill Clinton parle des tombes également comme de véritables « monuments inaltérables (« *enduring* ») à notre grandeur et à notre éternelle promesse, y

³⁹⁰ 15-05-2003 : *good men and women who have fallen in the line of duty. We recall their stories*, 29-05-1995 : ... *tell a new generation the stories of how America was kept free and strong*, 25-05-1992 : ... *let us pass along to a new generation the awesome accounts of honor and courage*, 25-05-2009 : *Their stories are the American story*

³⁹¹ 27-02-2009 : *America's time in Iraq is filled with stories of men and women like this. Their names are written into the bridges and town squares of this country. They are etched into stone at Arlington and in quiet places of rest across our land. They are spoken in schools and on city blocks. They live on in the memories of those who wear your uniform, in the hearts of those they loved, and in the freedom of the nation they served*

compris les pierres qui n'ont pas de noms » (25-05-1998)³⁹². Les récits de « plus de sept générations qui sont consignés ici à Arlington », proclame encore Barack Obama, ajoutant qu'« ils sont gravés dans la pierre, racontés par la famille et les amis et silencieusement commémorés par les chênes imposants qui se tiennent au-dessus de toutes les tombes » (25-05-2009)³⁹³. Tout comme les « statues de nos héros, les musées et les archives », ces monuments « préservent notre expérience nationale, nos succès et nos échecs, nos défaites et nos victoires », assure George W. Bush (12-11-2001)³⁹⁴. L'inauguration d'un monument est l'occasion de rappeler les valeurs qu'il peut incarner : « l'intégrité, le sacrifice et par-dessus-tout le courage, le simple courage » d'individus (20-05-1990)³⁹⁵. Ces monuments sont les incarnations en pierre de la permanence des valeurs collectives qui unissent la nation. Lors de l'inauguration du monument à la Seconde Guerre mondiale en 1995, Bill Clinton affirme par exemple que « ce lieu que nous inaugurons aujourd'hui sera un rappel permanent de ce que nous les Américains pouvons faire ensemble, au lieu de nous battre les uns contre les autres [...] Ce sera un monument aux valeurs qui nous unissent dans une cause commune, qui valent la peine d'être défendues et valent la peine de vivre. Toutes ces choses, nous ne devons jamais les oublier » (11-11-1995)³⁹⁶. Même quand il est dédié à un seul héros, comme Martin Luther King, c'est le « succès collectif » de « toute une génération de leaders », et de « leur force et de leur courage » dont témoigne le monument. Il s'agit en tout cas toujours de chercher à rendre éternelle une action ou une figure héroïque. « Nous célébrons le retour du Dr Martin Luther King sur le *National Mall*. À cet endroit, il se tiendra pour l'éternité parmi les monuments de ceux qui ont été les Pères de cette nation et de ceux qui l'ont défendue » (16-10-2011)³⁹⁷.

Il est d'ailleurs remarquable que tous ces monuments se trouvent dans un lieu doublement symbolique puisque Washington D.C. est à la fois le centre du pouvoir politique et le centre de la mémoire nationale, par ses monuments, ses archives, la bibliothèque du Congrès

³⁹² 25-05-1998 : *And all the stones standing together are the enduring monument to our greatness and eternal promise, including the stones which have no names*

³⁹³ 25-05-2009 : *More than seven generations of them are chronicled here at Arlington. They're etched into stone, recounted by family and friends and silently observed by the mighty oaks that have stood over burial after burial*

³⁹⁴ 12-11-2001 : *All around this beautiful city are statues of our heroes, memorials, museums, and archives that preserve our national experience, our achievements and our failures, our defeats and our victories*

³⁹⁵ 20-05-1990 : *... to officially dedicate a monument that embodies integrity, sacrifice and, above all, courage -- just plain courage*

³⁹⁶ 11-11-1995 : *This memorial whose site we dedicate today will be a permanent reminder of just how much we Americans can do when we work together, instead of fighting among ourselves [...] It will stand as a monument to the values that joined us in common cause, that are worth defending and that make our life worth living. All these things we must never forget*

³⁹⁷ 16-10-2011 : *For this day, we celebrate Dr. Martin Luther King, Jr.'s return to the National Mall. In this place, he will stand for all time among monuments to those who fathered this Nation and those who defended it, [...] Now, Dr. King would be the first to remind us that this memorial is not for him alone. The movement of which he was a part depended on an entire generation of leaders [...] This is a monument to your collective achievement. This monument attests to their strength and their courage*

et ses nombreux musées³⁹⁸. Il s'agit donc d'un lieu proprement « consacré » au pouvoir et à la représentation de la puissance américaine passée, présente et future. C'est cette sacralité du lieu que rappelle très justement Bill Clinton lors de l'inauguration du mémorial dédié à la Seconde Guerre mondiale : « Ici, en compagnie des présidents Lincoln et Jefferson, de la Maison Blanche dans laquelle chaque président, à l'exception de George Washington a vécu, et du monument Washington juste derrière vous, avec, au-delà, le dôme imposant du Capitole, le mémorial dédié à la Seconde Guerre mondiale va rejoindre les rangs de nos plus grands monuments (« *landmarks* ») » (11-11-1995)³⁹⁹. L'emploi du mot « *landmark* » est ici très parlant puisqu'il signifie à la fois un monument, et un repère dans le temps ou dans l'espace⁴⁰⁰. C'est un « lieu sacré où des générations de héros reposent et des générations d'Américains viennent montrer leur gratitude » (11-11-2015)⁴⁰¹. C'est la construction d'une sacralité de l'espace-temps qui fait de Washington D.C. l'incarnation physique centrale de la mythologie américaine.

Le héros incarné.

Le discours héroïque des présidents américains n'est pas uniquement focalisé sur le héros mort. Des héros anciens combattants (« *veterans* ») vivants ont par exemple toujours une place de choix dans les cérémonies de la Journée du souvenir, et de surcroît, lors de la Journée des Anciens combattants mais ils sont également régulièrement mentionnés dans de nombreux discours, y compris dans les discours sur l'état de l'Union. Il y a bien entendu aussi toute une myriade de héros civils, notamment les sauveteurs lors de catastrophes ou d'attentats mais également des victimes dont le comportement héroïque leur donne le statut de héros. Tous sont les témoins vivants qui incarnent l'héroïsme de la nation américaine.

Le héros victorieux de la Seconde Guerre mondiale.

Les anciens combattants tiennent bien entendu une place prépondérante dans les discours présidentiels du fait des nombreuses guerres qui ont lieu pendant la période post-guerre froide, mais aussi parce qu'ils sont regroupés en de nombreuses organisations qui peuvent avoir un certain poids politique. Dans les discours présidentiels, ils sont toujours présentés comme

³⁹⁸ Si d'un point de vue technique, le cimetière d'Arlington se situe en Virginie, et non pas dans le District de Columbia, il se trouve cependant juste de l'autre côté du Potomac et reste symboliquement attaché à la capitale, d'autant que c'est l'armée américaine qui est en le propriétaire.

³⁹⁹ 11-11-1995 : *Here in the company of President Lincoln and President Jefferson, the White House in which every President but George Washington has lived, and the monument to George Washington just behind you, with the stately Capitol dome beyond, the World War II Memorial will join the ranks of our greatest landmarks*

⁴⁰⁰ Le mot « *landmark* » peut en effet signifier un repère géographique qui sert de guide (« *a prominent or conspicuous object on land that serves as a guide, especially to ships at sea or to travelers on a road; a distinguishing landscape feature marking a site or location* »), un monument (« *a building or other place that is of outstanding historical, aesthetic, or cultural importance, often declared as such and given a special status* »), ou bien un événement majeur ou une date importante (« *a significant or historic event, juncture, achievement, etc.*»). Source des définitions anglaises Dictionary.com : ><http://www.dictionary.com/browse/landmark?s=t><.
[Date de consultation : 07-05-2016]

⁴⁰¹ 11-11-2015 : *... in this sacred place where generations of heroes have come to rest and generations of Americans have come to show their gratitude*

étant à la fois des acteurs ou des témoins d'actes de bravoure, et comme des figures héroïques. Ils constituent souvent au final de véritables instruments politiques.

Notre étude du mythe de la violence a montré combien, dans la période post-guerre froide, c'est la Seconde Guerre mondiale qui est le paradigme de la « bonne guerre » et donc de la guerre héroïque. L'héroïsme des anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale est très souvent présenté en termes mythiques. Les noms des batailles de « Guadalcanal, Monte Cassino, Bastogne et Bataan » résonnent comme autant de victoires qu'égrène George H. Bush lors de la Convention annuelle de la Légion américaine en 1989, alors qu'il s'adresse aux anciens combattants. Les héros de ces batailles sont des figures connues comme « Ike [Eisenhower], Nimitz et Jimmy Doolittle » mais aussi « des héros inconnus » qui se sont « battus pour finir une guerre [et pour] se débarrasser du totalitarisme et de la tyrannie ». La leçon qu'en tire le président pour le présent semble là encore s'imposer : « De la Seconde Guerre mondiale, nous savons ceci », constate-t-il, « le meilleur moyen de protéger la liberté et assurer la vraie paix, c'est que l'Amérique ait une armée puissante » (07-09-1989)⁴⁰². En d'autres termes, la leçon de la guerre, c'est qu'il faut être préparé à en faire d'autres.

George W. Bush voit dans cet héroïsme une réponse à une mission universelle de l'Amérique. Lors de l'inauguration du monument dédié à la Seconde Guerre mondiale en 2004, il affirme : « quand cela comptait le plus, toute une génération d'Américains a montré les meilleures qualités de notre nation et de l'humanité [...], ils ont sauvé notre pays et par conséquent la liberté de l'humanité ». C'est « à tous les membres de cette génération » qu'il demande ensuite de se lever pour « recevoir les remerciements de cette grande nation » (29-05-2004)⁴⁰³. C'est toute une génération qui est célébrée comme sauveur de l'humanité. L'historien David Noon observe en 2004 qu'à mesure que cette génération disparaît, l'attention se porte davantage sur la vie des gens ordinaires qui n'ont connu cette guerre qu'à travers des figures héroïques plus classiques⁴⁰⁴. Exprimer les qualités héroïques en termes de « génération de gens ordinaires » permet de mettre en place un récit de transmission et d'héritage. Dans son discours sur la « fin des combats majeurs en Irak » le 1^{er} mai 2003, le président déclare que « la force de caractère de nos soldats à travers l'histoire – l'audace de Normandie, le courage acharné d'Iwo Jima, la décence et l'idéalisme qui ont transformé les ennemis en alliés – est pleinement

⁴⁰² 07-09-1989 : *Ike and Nimitz and Jimmy Doolittle and millions of unsung heroes -- many sitting right here today -- fought to end a war. You fought at Guadalcanal and Monte Cassino, at Bastogne and Bataan. You fought to rid the world of totalitarianism and tyranny. For this we do know from World War II: The best way to protect that freedom and ensure real peace is for America to be militarily strong.*

⁴⁰³ 29-05-2004 : *When it mattered most, an entire generation of Americans showed the finest qualities of our Nation and of humanity. [...] They saved our country and thereby saved the liberty of mankind. And now I ask every man and woman who saw and lived World War II, every member of that generation to please rise as you are able and receive the thanks of our great Nation*

⁴⁰⁴ David Noon, « Operation Enduring Analogy: World War II, the War on Terror, and the Uses of Historical Memory », *Rhetoric and Public Affairs*, 2004, Vol.7, N°3, p.344

présente dans cette génération » (01-05-2003)⁴⁰⁵. George W. Bush voit dans les combattants américains en Afghanistan le même esprit que celui de la Seconde Guerre mondiale, les mots d'un ancien combattant servant de caution à l'existence de cette même noblesse d'âme qui consiste « non pas à conquérir mais à libérer, non pas à terroriser, mais à aider » (11-11-2001)⁴⁰⁶. Ce lien entre les héros de la guerre contre la terreur et de la Seconde Guerre mondiale reflète un récit plus général de renouvellement des cycles de l'histoire qui comprend les analogies de Pearl Harbor, de Munich ou de la Shoah dont nous avons précédemment démontré l'importance dans les discours présidentiels⁴⁰⁷. C'est ce récit d'un retour des temps héroïques qui définit particulièrement les discours de George W. Bush après le 11 septembre 2001. « C'est un temps de redécouverte, d'héroïsme et de sacrifice, de devoir et de patriotisme. Ce sont les valeurs au cœur de notre pays qu'on est en train de renouveler. On s'est aperçu qu'elles étaient là à nous attendre quand nous avions besoin d'elles » (17-10-2001)⁴⁰⁸. Le chercheur en civilisation Michael Valdez Moses place ce retour du discours héroïque dans un mouvement plus large de « nostalgie pour la guerre » d'une partie de la génération des baby boomers, une nostalgie qui serait au final le résultat d'un « désir d'épopée non-satisfait de la part d'une génération qui se sentait diminuée en comparaison avec celle qui l'avait précédée ». Il en déduit que cette « commémoration » de leurs parents serait en fait la construction d'une « image idéalisée d'eux-mêmes »⁴⁰⁹.

Quoi qu'il en soit, l'interprétation générationnelle de cycles de guerre n'est en tout cas pas unique à George W. Bush. Dans un discours lors du cinquantième anniversaire du débarquement à la pointe du Hoc, Bill Clinton parle des anciens combattants par le biais d'une métaphore parentale, faisant de l'action dans le présent un devoir filial pour la nouvelle génération : « Voici les générations pour qui vous avez gagné la guerre », dit-il en s'adressant aux anciens combattants, « nous sommes les enfants de votre sacrifice. Nous sommes les fils et filles que vous avez sauvés de la tyrannie. Vous avez fait votre part. Maintenant nous devons faire la nôtre ». Leur exemple sert de modèle reconfortant face à l'adversité : « Et si nous devions faiblir », dit encore le président, « nous n'avons qu'à nous souvenir de vous, il y a cinquante ans et de vous, à nouveau, à cet endroit, aujourd'hui ». Avec un certain lyrisme, peut-

⁴⁰⁵ 01-05-2003 : *The character of our military through history—the daring of Normandy, the fierce courage of Iwo Jima, the decency and idealism that turned enemies into allies— is fully present in this generation*

⁴⁰⁶ 11-11-2001 : *One veteran of World War II recalled the spirit of the American military and the relief it brought to suffering peoples. "America," he said, "has sent the best of her young men around the world, not to conquer but to liberate, not to terrorize but to help." And this is true in Afghanistan today*

⁴⁰⁷ Concernant cette idée de « cycles de l'histoire renouvelés », voir notamment l'analyse de David Noon, *op. cit.*, p. 352.

⁴⁰⁸ 17-10-2001 : *This is a time of rediscovery, of heroism and sacrifice and duty and patriotism. These are core values of our country, and they're being renewed. We found them waiting for us just when we needed them*

⁴⁰⁹ Michael Valdez Moses, « Virtual Warriors: Nostalgia, the Battlefield, and Boomer Cinema », *Reason*, janvier 2002, p. 56, cité dans Noon, *op. cit.*, p.350, 352

être parce qu'il avait en tête le discours de Ronald Reagan dix ans auparavant, Clinton utilise ensuite une métaphore du feu et de lumière pour parler de la liberté qui lie les générations : « la flamme de votre jeunesse est devenue la flamme de la liberté et nous voyons sa lumière se réfléchir toujours sur vos visages et sur ceux de vos enfants et petits-enfants. Nous nous engageons, comme vous l'avez fait, à ce que cette lampe continue de briller pour ceux qui suivront. Vous avez complété cette mission. Mais la mission continue, la bataille continue ». Cette continuité est renforcée par une métaphore du « jour le plus long », c'est-à-dire d'une guerre de libération persistante (06-06-1994)⁴¹⁰. La métaphore parentale fait des membres de cette génération des sortes de Pères fondateurs de l'Amérique moderne, prospère et protégée par les alliances au sein de l'OTAN au cours des cinq dernières décennies : « nous avons grandi derrière le bouclier de puissantes alliances que vous avez forgées dans le sang sur ces plages, sur les côtes du Pacifique et dans les cieux. Nous avons prospéré dans la nation que vous avez construite quand vous êtes rentrés », déclare également Clinton (06-06-1994)⁴¹¹. Ceci reflète la volonté de Bill Clinton de construire un parallèle entre l'immédiat après-guerre et le début de l'ère post-guerre froide, lui donnant le rôle d'un nouvel Harry Truman⁴¹².

Cette volonté est encore plus marquée chez Barack Obama. Lors du soixante dixième anniversaire du débarquement, il fait un discours qui comporte des éléments rhétoriques de ses deux prédécesseurs. Malgré ses critiques sur la guerre en Irak, il reprend la rhétorique missionnaire de George W. Bush sur « la génération 11 septembre » qui a répondu à un appel (« *call* ») pour servir une « cause plus grande qu'eux-mêmes », assurant un ancien combattant qu'un vétéran de la guerre en Irak « est en train de suivre ses pas ». En même temps, et de façon bien plus développée encore que Bill Clinton, une bonne partie de son discours est dédiée à la construction d'un parallèle entre la génération de l'après-guerre et celle d'aujourd'hui. Tandis que d'autres « guerres se terminent », ce sont aussi les accomplissements de cette génération de la Seconde Guerre mondiale dans la période d'après -guerre qui sont un modèle de responsabilité et de leadership dans la société civile.

They left home barely more than boys and returned home heroes. [...]

After the war, some put away their medals, were quiet about their service, moved on. Some, carrying shrapnel and scars, found that moving on was much harder. Many, like my grandfather, who served in Patton's army, lived a quiet life, trading one uniform and set of responsibilities for another, as a teacher or a salesman or a doctor or an engineer, a dad, a grandpa. [...]

⁴¹⁰ 06-06-1994 : *Here are the generations for whom you won a war. We are the children of your sacrifice. We are the sons and daughters you saved from tyranny's reach [...]* You did your job; now we must do ours. And if we should ever falter, we need only remember you at this spot 50 years ago and you, again, at this spot today. The flame of your youth became freedom's lamp, and we see its light reflected in your faces still and in the faces of your children and grandchildren. We commit ourselves, as you did, to keep that lamp burning for those who will follow. You completed your mission here. But the mission of freedom goes on; the battle continues. The "longest day" is not yet over

⁴¹¹ 06-06-1994 : *We grew up behind the shield of the strong alliances you forged in blood upon these beaches, on the shores of the Pacific, and in the skies above. We flourished in the Nation you came home to build*

⁴¹² Edwards, *Navigating*, op. cit., p. 48-9

Wilson and Harry and Rock, they are here today, and although I know we already gave them a rousing round of applause, along with all our veterans of D-day, if you can stand, please stand; if not, please raise your hand [...] this generation of Americans, a new generation—our men and women of war—have chosen to do their part as well.

Rock, I want you to know that Staff Sergeant Melvin Cedillo-Martin, who's here today, is following in your footsteps. [...] After tours in Iraq and Afghanistan, he was reassigned to the 82d Airborne. And Sunday, he'll parachute into Normandy. "I became part of a family of real American heroes," he said. "The paratroopers of the 82^d." [...]

And this generation—this 9/11 generation of service members—they, too, felt something. They answered some call; they said "I will go." They, too, chose to serve a cause that's greater than self, many even after they knew they'd be sent into harm's way. And for more than a decade, they have endured tour after tour.

And as today's wars come to an end, this generation of service men and women will step out of uniform, and they, too, will build families and lives of their own. They, too, will become leaders in their communities—in commerce, in industry, and perhaps politics—the leaders we need for the beachheads of our time. And, God willing, they too, will grow old in the land they helped to keep free. And someday, future generations, whether 70 or 700 years hence, will gather at places like this to honor them and to say that these were generations of men and women who proved once again that the United States of America is and will remain the greatest force for freedom the world has ever known.

Remarks on the 70th Anniversary of D-Day in Normandy, France, 6 juin 2014

Ces extraits illustrent une tendance profonde chez tous les présidents de la période post-guerre froide à établir un lien entre passé et présent et à proposer une projection d'une Amérique forte vers un futur qui est, si ce n'est éternel, au moins de plusieurs centaines d'années (« *700 years hence* »). Le discours héroïque sur les anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale au centre des discours de commémoration constitue bien un élément essentiel du processus de mythification de la guerre. L'historien Michael C. Adams compare d'ailleurs les commémorations de cette guerre à quelque chose qui se rapproche du « culte des ancêtres », tandis que David Noon observe que débattre de la moralité de la Seconde Guerre mondiale est perçu comme irrespectueux envers les vétérans⁴¹³. Ce culte est d'ailleurs amplifié par la fiction avec laquelle il se confond parfois. Barack Obama lui-même encourage cette confusion dans cet éloge qu'il fait de Tom Hanks, l'acteur principal du film *Saving Private Ryan*, grâce à qui « on a vu nos héros non plus simplement en sépia, quelque part au loin, mais comme ils étaient vraiment : courageux, sensibles, faillibles, humains » (07-12-2014)⁴¹⁴. La rhétorique sur les héros de la Seconde Guerre mondiale offre à la fois une vision positive et mythique de la guerre et un récit culpabilisant qui en fait un instrument politique puissant et efficace.

Le héros survivant de la guerre du Vietnam.

La rhétorique présidentielle sur le héros de la guerre du Vietnam est d'une nature un peu différente. Si elle vise bien à soutenir les choix de politique étrangère, elle a également pour but de combattre le mythe négatif du « syndrome du Vietnam » qui peut s'avérer une menace politique. Par ailleurs, le sacrifice de l'ancien combattant du Vietnam est double : celui du guerrier qui a combattu dans une guerre perdue et celui du vétéran rejeté par la société à son

⁴¹³ Michael C. C. Adams, "The 'Good War' Myth and the Cult of Nostalgia," *Midwest Quarterly*, 1998, N° 40, p.59-74, dans David Noon, « Operation Enduring Analogy: World War II, the War on Terror, and the Uses of Historical Memory », *Rhetoric and Public Affairs*, 2004, Vol.7, N°3, p.343

⁴¹⁴ 07-12-2014 : *Through Tom, we've seen our World War II heroes not simply in sepia tones somewhere in the distance, but as they truly were: gritty, emotional, flawed, human*

retour. C'est en tout cas ce que signifie George H. Bush dans sa métaphore des deux guerres : « Contrairement aux autres anciens combattants », dit-il en effet, « les courageux garçons qui sont allés au Vietnam ont enduré deux guerres. La première, c'est celle faite dans les marais et les jungles à l'étranger, et la seconde, c'est celle faite pour le respect et la reconnaissance chez eux. Avec le temps, ils ont gagné la bataille des cœurs de leurs concitoyens, et selon moi, il était temps » (11-11-1989)⁴¹⁵. Cette reconnaissance fait partie d'une entreprise visant à « réhabiliter l'engagement américain au Vietnam » commencée dans les années quatre-vingt par Ronald Reagan, notamment dans les discours de la Journée du souvenir, comme le note Luc Benoit A La Guillaume⁴¹⁶. Il s'agit d'unifier le pays derrière des figures héroïques.

Dans son allocution déclarant une « journée officielle des prisonniers de guerre (« *Prisoners Of War, POWs* ») et des disparus au combat (« *Missing In Action, MIA* ») » en 1989, le président reconnaît que « les divisions qui ont résulté de notre implication [au Vietnam] ont ébranlé le pays », mais surtout que « nous arrivons à un moment où les divisions du Vietnam s'atténuent » (28-07-1989)⁴¹⁷. Quand le président parle du retour des troupes du Golfe, qui ont été accueillies en héros (« *hero's welcome* »), il insiste qu'il s'agit d'« un accueil pour tous ceux qui portent l'uniforme, y compris les héros méconnus d'une autre guerre, ceux qui jusqu'ici n'avaient pas été reconnus, [c'est] une reconnaissance qui n'a que trop tardé, une gratitude envers les anciens combattants du Vietnam » (25-08-1992)⁴¹⁸. De même, Bill Clinton met en avant l'unité retrouvée autour de l'héroïsme des anciens combattants de la guerre du Vietnam. A La Guillaume observe d'ailleurs qu'alors que Clinton était « *opposant à la guerre lorsqu'il était étudiant* », il cherche à incarner « *la réconciliation nationale et la normalisation du souvenir de cette guerre une fois devenu président* », et dans sa première année de présidence, « *il prononce non pas un mais deux discours lors de la Journée du souvenir. Et, de manière significative, l'un de ces deux discours a pour cadre le monument aux morts de la guerre du Vietnam à Washington* »⁴¹⁹. C'est dans cette allocution qu'il déclare justement que si les désaccords sur la guerre peuvent continuer, il ne faut plus pour autant que « cela nous divise en tant que peuple », et que « personne n'est venu ici aujourd'hui pour se disputer sur

⁴¹⁵ 11-11-1989 : *Unlike other veterans, the brave boys who went to Vietnam had to endure two wars. The first was that one waged in the swamps and the jungles abroad, and the second was fought for respect and recognition at home. And with the passage of time, they have won the battle for the hearts of their countrymen -- and in my view, it's about time*

⁴¹⁶ Luc Benoit A La Guillaume, « Quand les présidents américains exploitent la journée du souvenir », *Représentations*, Décembre 2013, p.132.

⁴¹⁷ 28-07-1989 : *And the divisions that resulted from our involvement there shook our country to its very core. And now we are coming to a time when the divisions of the Vietnam war are healing*

⁴¹⁸ 25-08-1992 : *And when the calm came after Desert Storm, when our troops came home to a hero's welcome, [...] a welcome home to all who wear the uniform, including the unsung heroes of another war, those who till that moment had not been recognized, a long-overdue recognition of gratitude to the veterans of the Vietnam war*

⁴¹⁹ Benoit A La Guillaume, « Quand les présidents américains », *op. cit.*, p. 133

l'héroïsme de ceux que nous honorons » (31-05-1993a)⁴²⁰. De façon similaire, George W. Bush reconnaît qu'« il y a un débat légitime sur la façon dont nous sommes entrés dans la guerre au Vietnam et dont nous en sommes partis », mais « pour ma part, il n'y a pas de débat sur le fait que les anciens combattants du Vietnam méritent de recevoir les plus grandes éloges de la part des États-Unis d'Amérique ». On note au passage que le débat pour Bush concerne également la façon dont l'implication de l'Amérique dans la guerre s'est terminée, un sous-entendu au récit révisionniste qui consiste à voir le retrait américain comme le résultat d'une faillite politique et pas militaire. Il précise d'ailleurs à la suite que « quoi que soit votre position dans le débat, un héritage indéniable du Vietnam est le prix du retrait de l'Amérique payé par des millions de citoyens innocents dont l'agonie a ajouté de nouveaux mots à notre vocabulaire comme « boat people », « camp de rééducation » et « champs de la mort » (« *killing fields* ») » (22-08-2007)⁴²¹.

Chez Barack Obama, enfin, « honorer cet héroïsme » est « une obligation sacrée » car « nos anciens combattants ont répondu à l'appel de leur pays et ont servi avec honneur. Mais l'un des épisodes les plus tristes de l'histoire américaine », dit-il encore, « c'est que ces anciens combattants ont été souvent rejetés et négligés, même diabolisés, quand ils sont rentrés chez eux. C'était une honte nationale », (20-10-2009)⁴²². L'historien Andrew Priest note la similitude entre le récit fait par Barack Obama et celui fait par Ronald Reagan, notamment concernant le mauvais traitement subi par les anciens combattants à leur retour du Vietnam⁴²³. De plus, comme ses prédécesseurs, le président Obama met sur le même plan les anciens combattants de toutes les guerres. Leurs histoires sont des « récits de guerre », de « patriotes », déclare-t-il, et de « générations d'Américains qui étaient à peine plus que des enfants quand ils ont quitté leur foyer et étaient des héros à leur retour », au même titre que ceux de la Seconde Guerre mondiale ou de la guerre en Irak (11-11-2009)⁴²⁴. Priest conclut que pour Obama, « l'héroïsme des soldats qui se battent dans ces guerres reflète la noblesse de la cause au sens large » et il

⁴²⁰ 31-05-1993a : *Let us continue to disagree, if we must, about the war. But let us not let it divide us as a people any longer. No one has come here today to disagree about the heroism of those whom we honor*

⁴²¹ 22-08-2007 : *... there is a legitimate debate about how we got into the Vietnam war and how we left. There's no debate in my mind that the veterans from Vietnam deserve the high praise of the United States of America. Whatever your position is on that debate, one unmistakable legacy of Vietnam is that the price of America's withdrawal was paid by millions of innocent citizens whose agonies would add to our vocabulary new terms like "boat people," "reeducation camps," and "killing fields."*

⁴²² 20-10-2009 : *why honor this heroism now? And the answer is simple: because we must, because we have a sacred obligation. [...] Our Vietnam vets answered their country's call and served with honor. But one of the saddest episodes in American history was the fact that these vets were often shunned and neglected, even demonized, when they came home. That was a national disgrace.*

⁴²³ Andrew, « The Rhetoric of Revisionism- Presidential Rhetoric about the Vietnam War since 9/11 », *Presidential Studies Quarterly*, 2013, Vol. 43, N°3, p.352

⁴²⁴ 11-11-2009 : *They're stories of wars [...] They're stories of patriots [...] of a grandfather who marched across Europe, of a friend who fought in Vietnam, of a sister who served in Iraq. [...] They're the stories of generations of Americans who left home barely more than boys and girls, became men and women, and returned home heroes*

s'agirait donc « d'exploiter la culpabilité pour suggérer une raison d'être plus élevée à la guerre en Irak et surtout en Afghanistan »⁴²⁵. Ce qui est certain, c'est que Barack Obama va très loin dans sa volonté de réinterprétation du récit de la guerre du Vietnam puisqu'il transforme un récit de défaite en une série de victoires : « vous », dit-il ainsi en s'adressant aux anciens combattants du Vietnam, « n'avez pas toujours reçu le respect que vous méritiez, ce qui est une honte nationale. Mais il faut se souvenir que vous avez gagné toutes les batailles principales de cette guerre - chacune d'entre elles » (30-08-2011)⁴²⁶.

Si les héros du Vietnam sont mis sur le même plan que ceux des autres guerres dans les discours présidentiels, la nature de cet héroïsme est cependant différente car c'est avant tout un héroïsme de souffrance et non glorieux et victorieux, comme celui de la Seconde Guerre mondiale qui est mis en avant. Ils « ont enduré d'incroyables épreuves », dit ainsi George H. Bush, tandis que Clinton affirme qu'ils ont été « torturés et tués » mais ont montré le « meilleur exemple de courage et d'honneur dans d'horribles et terrifiantes circonstances » (10-11-1992, 02-06-1999)⁴²⁷. Cette souffrance est accentuée par des mentions multiples de l'hostilité de la nature sauvage, à l'image de l'ennemi : combattre dans « les marais et la jungle », se retrouver dans « les prisons de la jungle », ou « être forcé de marcher pieds nus vers un camp de prisonniers au cœur de la jungle », une « jungle touffue », sans parler de « la mousson et de la chaleur » (11-11-1989, 29-05-1995, 08-07-2002, 20-10-2009, 25-05-2012)⁴²⁸. Dans la période post-guerre froide, cette souffrance s'incarne dans la présence physique des anciens combattants dont les présidents racontent les récits sous formes d'anecdotes : des hommes comme « Sam Johnson, prisonnier de guerre pendant 7 ans dans ce qu'on a appelé l'Hilton de Hanoi – torturé mais pas vaincu – et maintenant représentant de son district dans l'Assemblée législative [de l'État du Texas] » (11-11-1989)⁴²⁹. Les remises de médailles et de décorations sont des occasions particulièrement propices au récit détaillé d'épisodes héroïques de la guerre. Ces actes héroïques sont parfois étayés de témoignages, comme la lettre d'un camarade qui confirme « des actes d'héroïsme jamais vus auparavant » ou la déclaration d'un témoin qui corrobore « des actions sans aucun doute les plus valeureuses observées », et si les paroles du héros, qui « ne faisait que son job », peuvent confirmer son humilité, c'est encore mieux (10-07-1998, 26-

⁴²⁵ *Ibid.*, p.353

⁴²⁶ 30-08-2011 : *You, our Vietnam veterans, did not always receive the respect that you deserved, which was a national shame. But let it be remembered that you won every major battle of that war—every single one*

⁴²⁷ 10-11-1992 : *...endured extraordinary hardships*, 02-06-1999 : *... winner tortured and killed in Vietnam, to be reminded of the finest example of courage and honor in terrible and terrifying circumstances*

⁴²⁸ 11-11-1989 : *... swamps and the jungles*, 29-05-1995 : *... the jungle prisons*, 08-07-2002 : *... forced to walk barefoot to a prison camp deep within the jungle*, 20-10-2009 : *...the thick jungle*, 25-05-2012 : *...heat and monsoon*

⁴²⁹ 11-11-1989 : *Men like Plano's Sam Johnson, a prisoner for 7 years in what they called the Hanoi Hilton -- tortured, but never defeated -- now a State legislator representing the people of his district here in our great State*

02-2007)⁴³⁰. Ces récits sont toujours dramatiques et mettent en lumière le courage à travers des récits de survie ou de rescousse. « L'histoire commence avec le bataillon encerclé par l'ennemi dans l'une des batailles les plus féroces du Vietnam. Les survivants se rappellent la peur et le désespoir d'une mort presque certaine », raconte par exemple George W. Bush. « C'est l'histoire de la façon dont les membres de la brigade [du capitaine John Poindexter] ont sauvé leurs camarades américains », commence Barack Obama, avant de décrire les conditions particulièrement difficiles du sauvetage, avec « pour ainsi dire aucune route, ils ont progressé péniblement à travers la jungle avec leurs tanks et véhicules blindés, formant un chemin à travers des bambous et les taillis qu'ils devaient fracasser, kilomètre par kilomètre, avec le risque d'embuscades et de mines à chaque instant, émergeant finalement de la jungle pour venir à la rescousse [de leurs camarades], ce qu'un membre de la compagnie Charlie a appelé un miracle » (16-07-2001, 20-10-2009)⁴³¹.

Si certaines décorations sont remises à titre posthume, toujours en présence de membres de la famille ou de camarades de guerre, la présence physique du héros ajoute une dimension émotionnelle : « être en présence de quelqu'un qui a mérité la Médaille d'Honneur [la plus haute distinction militaire] est un privilège, être dans la même pièce qu'un groupe de plus de cinquante hommes [parmi] les plus courageux qui ont jamais porté l'uniforme [...] est un moment qu'aucun de nous oubliera » (16-07-2001)⁴³².

La rhétorique de la souffrance héroïque trouve bien entendu une légitimation officielle dans la déclaration, chaque année, de la « Journée des prisonniers de guerre et des disparus au combat », qui, si elle ne s'applique pas uniquement aux anciens combattants du Vietnam y trouve sa source initiale⁴³³. A cela, s'est ajoutée la reconnaissance d'un drapeau spécifique « *POW/MIA* », qui, notamment lors de cette journée, « flotte sur la Maison-Blanche, sur le Capitole, sur les monuments aux anciens combattants du Vietnam et de la Seconde Guerre

⁴³⁰ 10-07-1998 : *Harvey Kappeler, a corporal in the lead platoon, wrote last year, "I observed Robert Ingram perform acts of heroism I have never seen before [...] Mr. Ingram later recalled, "I was just doing my job, 26-02-2007 : One officer who witnessed the battle wrote: "Major Crandall's actions were without question the most valorous I've observed*

⁴³¹ 16-07-2001 : *That story began with the battalion surrounded by the enemy in one of Vietnam's fiercest battles. The survivors remember the desperate fear of almost certain death, 20-10-2009 : It's the story of how this team of some 200 men set out to save their fellow Americans. With no roads to speak of, they plowed their tanks and armored vehicles through the thick jungle, smashing a path through bamboo and underbrush, mile after mile, risking ambush and landmines every step of the way, and finally emerging from the jungle to the rescue, what one member of Charlie Company called a miracle*

⁴³² 16-07-2001 : *To be in the presence of one who has won the Medal of Honor is a privilege; to be in the room with a group of over 50 is a moment none of us will ever forget. We're in the presence of more than 50 of the bravest men who have ever worn the uniform*

⁴³³ Cette reconnaissance « d'une journée des prisonniers de guerre (*Prisoners Of War, POWs*) et des disparus au combat (*Missing In Action, MIA*) » est officiellement déclarée pour la première fois par un président en 1988, et l'établissement officiel d'un drapeau les consacrant « qui flotte maintenant sur le monument des anciens combattants du Vietnam à Washington », est reconnu pour la première fois par George H. Bush en 1989 (11-11-1989)

mondiale et autres endroits dans notre pays. Ce drapeau est un symbole durable qui reflète notre engagement solennel envers nos membres des forces armées qui ont été emprisonnés lors de leur engagement dans des conflits et envers ceux qui sont toujours portés disparus » (20-09-2007)⁴³⁴.

Insister sur l'héroïsme individuel ou sur l'action héroïque de quelques-uns permet de déconnecter la rhétorique héroïque de la nécessité d'une victoire finale, ce qui en fait un instrument politique adaptable à tout autre conflit.

Du sauveteur au citoyen ordinaire.

Bien qu'il tienne une place importante dans la rhétorique présidentielle, le héros militaire ne peut être la seule figure héroïque dans les discours des présidents américains de la période post-guerre froide. Après tout, les militaires représentent au final moins d'un pour cent de la population américaine⁴³⁵. En outre, le héros américain doit refléter le caractère démocratique d'une nation fondée sur la souveraineté du peuple (« *We, the people* ») et sur l'origine ordinaire de ses citoyens. Barack Obama l'exprime très clairement : « l'héroïsme ne se trouve pas uniquement sur les champs de bataille [...] l'héroïsme n'exige pas de formation spéciale ou de force physique. L'héroïsme est ici, dans les cœurs de tant de nos concitoyens, tout autour de nous, et attend juste l'occasion de se manifester » (12-01-2011)⁴³⁶.

Les pompiers et forces de l'ordre.

Les pompiers sont les premières figures héroïques reconnues comme telles par les présidents et la population en général, en dehors de l'armée, une reconnaissance particulièrement visible dans les semaines qui ont suivi les attentats du 11 septembre 2001. Mais déjà en 1991, George H. Bush proclame une Journée nationale des pompiers à l'occasion de laquelle il demande « aux Américains de tout âge de rendre hommage aux individus héroïques qui servent notre Nation qu'ils soient professionnels ou bénévoles » (07-10-1991)⁴³⁷. Lors d'une déclaration similaire en 1993, Bill Clinton rappelle d'abord le sacrifice des pompiers

⁴³⁴ Ce drapeau a été conçu par l'épouse d'un prisonnier de la guerre du Vietnam, Evelyn Fowler Grubb, en 1971. Il a été officiellement reconnu par une loi fédérale en 1998. Voir : « Evelyn Fowler Grubb, 74, Leader Of a Group Supporting P.O.W.'s », *The New York Times*, 4 janvier 2006. Disponible sur : ><http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=9900EEDC1130F937A35752C0A9609C8B63><.

Loi du Congrès disponible sur :

> <https://www.gpo.gov/fdsys/pkg/PLAW-105publ85/html/PLAW-105publ85.htm><

Date de consultation : 02/06/2016.

⁴³⁵ Les chiffres exacts du Département de la Défense sont résumés en graphiques et tableaux sur le site de la *National Public Radio*. Disponible sur ><http://www.npr.org/2011/07/03/137536111/by-the-numbers-todays-military><. [Date de consultation : 15-07-2015]. Voir également Andrew, Bacevich, « The end of Exceptionalism », *The College of St. Scholastica, Alworth Center for the Study of Peace and Justice*, Nov. 2013.

⁴³⁶ 12-01-2011 : ... *heroism is found not only on the fields of battle [...] heroism does not require special training or physical strength. Heroism is here, in the hearts of so many of our fellow citizens, all around us, just waiting to be summoned*

⁴³⁷ 07-10-1991 : *On this occasion, Americans of all ages join in paying grateful tribute to the heroic individuals who serve our Nation as professional and volunteer firefighters*

dont plus « de 110 sont tués dans le devoir en moyenne chaque année », puis il souligne combien « le travail de ces hommes et de ces femmes courageux n'est pas suffisamment reconnu » mais qu'ils sont « tous des héros » et qu'« en les honorant, nous rendons hommage à l'esprit de communauté et à la générosité (« *unselfishness* ») qui est inhérente à leur force de caractère » (14-12-1993)⁴³⁸.

La police et les forces de l'ordre en général, à qui est dédié un monument également à Washington, sont aussi présentées comme des héros, notamment à des occasions de crises spécifiques, comme après les émeutes de Los Angeles en 1992, quand George H. Bush remercie « les pompiers et les agents de police pour un travail héroïque bien fait » ou à la suite de l'attentat d'Oklahoma City, lorsque Bill Clinton remercie « tous ceux qui ont travaillé si héroïquement pour sauver des vies et résoudre ce crime » (08-05-1992, 23-04-1995)⁴³⁹. C'est également le cas de Barack Obama qui, après la fusillade à l'école de Sandy Hook dans le Connecticut, fait l'éloge des « gens biens » (« *good guys* ») comme « les premiers secours qui se sont précipités sur place, ont aidé à sécuriser ceux qui se trouvaient en danger et se sont détachés de leur propre choc et de leur propre traumatisme parce qu'ils avaient un travail à faire et que d'autres avaient besoin d'eux » (16-12-2012)⁴⁴⁰.

On constate que même si les présidents citent souvent des actes individuels, ils font aussi l'héroïsation de catégories entières de métiers, au-delà même d'actes spécifiques. Les pompiers et les forces de l'ordre ne sont d'ailleurs pas des civils à proprement parler. On retrouve tout un champ lexical guerrier pour les évoquer : les pompiers sont comparés à « une armée d'Américains dévoués qui se tiennent *prêts à combattre* ces feux, n'importe quand, n'importe où [...] tous sont de vrais héros », les policiers sont des « héros en *uniforme* », un héroïsme précisément renforcé par leur refus de se voir comme des héros, puisqu'ils disent faire seulement leur travail, comme d'autres forces de l'ordre partout dans le pays, ce qui en fait de « vrais héros » au même titre que tous ceux qui portent un uniforme (11-10-1990b, 15-10-1991, 14-05-2010)⁴⁴¹. Et quand ils meurent dans leur service, c'est le terme « *fallen* » qui est employé, le même utilisé pour les soldats. Après le 11 septembre, il a fallu « reconstruire les *rangs* » avec

⁴³⁸ 14-12-1993 : *In an average year, 110 firefighters are killed in the line of duty [...] the work of these brave men and women is not often adequately recognized [...] They all are heroes. By honoring them, we pay special tribute to the spirit of community and unselfishness that is such an integral part of their character*

⁴³⁹ 08-05-1992 : ... *to thank the firefighters and the patrolmen for a heroic job well done*, 23-04-1995 : *We thank all those who have worked so heroically to save lives and to solve this crime*

⁴⁴⁰ 16-12-2012 : *And we know that good guys came: the first-responders who raced to the scene, helping to guide those in harm's way to safety and comfort those in need, holding at bay their own shock and their own trauma because they had a job to do and others needed them more*

⁴⁴¹ 11-10-1990b : *There is an army of dedicated Americans who stand ready to fight these fires, any-time, anyplace [...] all are true heroes*, 15-10-1991 : ... *uniformed heroes of another sort*, 14-05-2010 : *If you asked them, these officers would say they were just professionals doing their jobs as best they could. And they'll tell you that there are thousands of law enforcement officers in every corner of this Nation who are just as brave, just as dedicated, and just as capable as they are and who would do the same thing if given the opportunity. [...] But that's exactly what makes these officers and all of our men and women in uniform real heroes.*

de « nouvelles *recrues* [qui] marchent sur la voie des héros » qui sont « des exemples fantastiques pour les jeunes *recrues* » (15-05-2000, 15-05-2002, 15-05-2013, 06-02-2002)⁴⁴².

C'est bien avec le 11 septembre que l'héroïsme des pompiers et des policiers prend une nouvelle dimension. Il faut « honorer ceux qui ont perdu la vie le 11 septembre et ceux qui l'ont perdue avant et après parce que ce sont des héros » déclare George W. Bush (11-05-2002)⁴⁴³. Une décoration particulière est créée pour honorer les héros du 11 septembre à titre posthume, la « médaille du courage des héros du 11 septembre », et dans l'allocution qui accompagne la remise de cette décoration aux familles des disparus, c'est le courage de l'ensemble des personnels impliqués qui est mis en valeur : « Ce jour-là, les pompiers, les officiers de police, le personnel médical d'urgence, le personnel des autorités portuaires et autres officiers de la sécurité publique ont fait leur travail avec une distinction extraordinaire face à une terreur indicible » (09-09-2005)⁴⁴⁴. C'est d'ailleurs la même rhétorique héroïque que l'on retrouve chez Barack Obama après l'attentat de Boston en 2013 : « la police, les pompiers et les premiers secours, ainsi que la Garde nationale, ont répondu héroïquement et continuent de le faire en ce moment même », dit-il, « Ceci nous rappelle que tant d'Américains servent et se sacrifient pour nous chaque jour, sans se soucier de leur propre sécurité, dans des circonstances dangereuses et difficiles » (15-04-2013)⁴⁴⁵. Ici Barack Obama fait d'une situation particulière un symbole emblématique d'une vérité générale qui peut s'appliquer à toutes sortes d'autres situations, y compris militaires.

Les citoyens ordinaires.

À ces catégories de professions bien particulières, s'ajoutent parfois d'autres métiers de service également « héroïsés », ainsi que de simples citoyens dont les actes héroïques sont plus ou moins détaillés. Lors des célébrations de la fête nationale américaine dans la petite ville de Marshfield, Missouri, en 1991, le président George H. Bush évoque les « héros qui ont grandi dans la commune » dont il fait une liste qui inclut, sans surprise, « les hommes et les femmes courageux engagés dans l'opération *Desert Storm* », les « vaillants pompiers, tous bénévoles » ou « les hommes et femmes de la police qui font leurs rondes », mais aussi, de façon peut-être

⁴⁴² 15-05-2000 : *our fallen officers*, 15-05-2002 : ... *fallen police officers*, 15-05-2013 : ... *fallen officers we honor*, 06-02-2002 : *As you rebuild your ranks, every new recruit walks in the path of heroes [...] fantastic examples for young recruits to follow*

⁴⁴³ 11-05-2002 : *We call all those we honor today, those who lost their life in 9/11 and those who lost their life before and after 9/11, heroes—because they are heroes*

⁴⁴⁴ 09-09-2005 : *On that day, firefighters, police officers, emergency medical technicians, Port Authority personnel, and other public safety officers performed their jobs with extraordinary distinction in the face of unspeakable terror*

⁴⁴⁵ 15-04-2013 : *Boston police, firefighters, and first responders, as well as the National Guard, responded heroically and continue to do so as we speak. It's a reminder that so many Americans serve and sacrifice on our behalf every single day, without regard to their own safety, in dangerous and difficult circumstances*

plus surprenante, « les infirmières » et les « enseignants » dévoués (04-07-1991b)⁴⁴⁶. Ce sont surtout les crises majeures sur le sol américain qui sont l'occasion de mettre en valeur l'héroïsme des citoyens ordinaires : des catastrophes naturelles aux attaques terroristes en passant par les fusillades. En août 1993, par exemple, lors d'un hommage dédié aux héros d'inondations dans le Missouri (« *a Tribute to Flood Heroes in St. Louis, Missouri* »), Bill Clinton parle « des mères et des pères, des chefs d'entreprise, des officiers de police, et des voisins [qui] ont risqué leur vie pour sauver des enfants et leurs parents, pour sortir des gens des eaux en furie ou coincés dans leurs véhicules » mais également pour « nourrir les affamés, fournir de l'eau à des gens qui n'auraient littéralement pas pu bénéficier de conditions de vie sécurisées » et qui « de manière encore plus importante, se sont engagés à rester impliqués sur le long terme ». Et il en conclut que « nous pouvons tous être des héros si nous en tirons une leçon que nous gardons avec nous le reste de notre vie » (12-08-1993)⁴⁴⁷. À cette occasion, il va même plus loin et développe une réflexion générale sur la notion de héros. S'appuyant sur une déclaration du « président Kennedy qui, à propos de son propre héroïsme de la Seconde Guerre mondiale a dit que 'c'était involontaire – ils avaient coulé mon bateau' », Clinton fait un parallèle avec « l'héroïsme de tous ces gens [dont] l'héroïsme était pour sûr involontaire ». Il en tire une conclusion très éloquente : « peut-être », dit-il en effet, « que c'est la raison pour laquelle le courage du quotidien, d'une certaine manière, est d'autant plus admiré, quand ce n'est pas une question de vie ou de mort, [mais] quand il nous est simplement demandé de nous lever chaque jour et de faire ce qu'on a à faire et d'essayer de faire face aux défis et de saisir notre chance. C'est cela d'une certaine façon, l'héroïsme persévérant du peuple américain » (12-08-1993)⁴⁴⁸.

Même quand le mot « héros » n'est pas mentionné, le discours évoque souvent la nature héroïque du peuple américain, généralement par le biais d'un récit qui illustre le courage dans l'adversité. Ainsi, après l'attentat contre le *World Trade Center* en 1993, le président Clinton loue « les policiers, les pompiers, les équipes de premiers secours et les citoyens dont

⁴⁴⁶ 04-07-1991b : *Take a look at some of Marshfield's homegrown heroes: The devoted nurses [...] The fearless firefighters, all volunteers [...] The police men and women, [...] on the beat day [...] the dedicated teachers [...] another group of heroes, and again, I am talking about the brave service men and women of Operation Desert Storm*

⁴⁴⁷ 12-08-1993 : *In their communities, they are mothers and fathers, business owners, police officers, and neighbors. But in this time of crisis, they risked their lives to save children and parents, to pull people from troubled waters or trapped vehicles, to feed the hungry, to provide water to people who literally could not have had safe living conditions otherwise. And most importantly, a lot of them are committed to staying involved in this for the long haul [...] I think that we can all be heroes if we learn something from this that we carry over into the rest of our lives*

⁴⁴⁸ 12-08-1993 : *I'm reminded of what President Kennedy said of his own heroism in World War II. He said, "It was involuntary; they sank my boat." [Laughter] To be sure, for all these people heroism was involuntary. Maybe that's why the courage of daily life, in a way, is all the more to be admired, when there is no life-threatening danger, when we just are required to get up every day and to go about our business and to try to face our challenges and seize our opportunities. That, in a way, is the enduring heroism of the American people*

les innombrables actes de bravoure [qui] ont évité davantage de carnage » (27-02-1993)⁴⁴⁹. De même, suite à l'attentat de Boston, et après avoir fait les louanges de la police, Barack Obama évoque-t-il « des récits d'héroïsme, de bonté, de générosité et d'amour : des coureurs épuisés qui continuent de courir vers les hôpitaux les plus proches pour donner leur sang et ceux qui sont restés pour s'occuper des blessés, certains déchirant leurs vêtements pour faire des garrots, [...] des étudiants en médecine qui se sont précipités pour aider, [...] des prêtres qui ont ouvert leurs églises et se sont occupés des blessés et des gens apeurés et les braves gens de Boston qui ont ouvert leurs maisons aux victimes de cette attaque et à ceux qui étaient sous le choc ». Il tire une conclusion positive et générale sur l'identité nationale, ici aussi, affirmant que « si vous voulez savoir qui nous sommes, ce qu'est l'Amérique, comment nous réagissons face au mal, c'est cela : avec générosité, compassion et sans peur » (19-04-2013)⁴⁵⁰. Citons enfin le cas très parlant de l'ouragan Sandy qui a ravagé la côte Est des États-Unis en 2012, et particulièrement la ville de New York. À cette occasion, Barack Obama se fait l'interprète des images choquantes « de la force de Mère nature que nous avons vues à la télévision » qu'il oppose aux images des « infirmières de l'hôpital de NYU qui emportaient des nouveau-nés fragiles vers des lieux sûrs » et des « pompiers incroyablement courageux [...] qui sauvaient les gens en bateau ». Il conclut par un message d'unité, assurant que l'Amérique est « plus forte et que nous sommes plus forts parce que nous unissons nos efforts. Nous n'abandonnons personne. Nous veillons à réagir en tant que nation et nous nous rappelons que dès qu'un Américain est dans le besoin, nous agissons tous ensemble pour nous assurer que nous fournissons l'aide nécessaire [...], nous gardons cet esprit de résilience [...] et continuons d'agir en bons voisins jusqu'à ce que chacun soit à nouveau sur ses pieds (30-10-2012)⁴⁵¹.

Tout comme pour les guerres, les présidents donnent à l'héroïsme dans les crises une signification emblématique du caractère national et d'une vérité intemporelle, ce qui rend alors plus acceptable une conclusion optimiste du récit mettant en valeur l'unité et l'identité nationales. L'héroïsme individuel devient celui de la nation, c'est-à-dire celui de chaque

⁴⁴⁹ 27-02-1993 : ... *the firefighters, the emergency response teams, and the citizens whose countless acts of bravery averted even more bloodshed.*

⁴⁵⁰ 19-04-2013 : ...*stories of heroism and kindness and generosity and love: exhausted runners who kept running to the nearest hospital to give blood and those who stayed to tend to the wounded, some tearing off their own clothes to make tourniquets [...] the medical students who hurried to help [...] the priests who opened their churches and ministered to the hurt and the fearful; and the good people of Boston who opened their homes to the victims of this attack and those shaken by it. So if you want to know who we are, what America is, how we respond to evil, that's it: selflessly, compassionately unafraid*

⁴⁵¹ 30-10-2012 : ...*all of us obviously have been shocked by the force of Mother Nature as we watch it on television. At the same time, we've also seen nurses at NYU hospital carrying fragile newborns to safety. We've seen incredibly brave firefighters in Queens [...] rescuing people in boats [...] But America is tougher, and we're tougher because we pull together. We leave nobody behind. We make sure that we respond as a nation and remind ourselves that whenever an American is in need, all of us stand together to make sure that we're providing the help that's necessary. [...] we sustain that spirit of resilience, that we continue to be good neighbors for the duration until everybody is back on their feet*

Américain à qui s'adressent finalement ces louanges. Toutefois, l'héroïsation d'un événement trouve ses limites dans la nécessité d'une cohérence avec la réalité, ou tout du moins telle qu'elle est perçue par le public. Dans son discours à propos des ravages de l'ouragan Sandy, Barack Obama a l'intelligence de fonder son discours sur la réalité perçue, celle des images de la télévision, et il se place alors comme témoin et interprète-en-chef de ces images. Nul doute que dans sa gestion de crise mais aussi dans ses choix rhétoriques, le président Obama avait en tête l'échec politique de son prédécesseur lors de l'ouragan Katrina.

En 2005, George W. Bush a fait face à de nombreuses critiques sur sa gestion politique et médiatique de la catastrophe de Katrina en Louisiane. Ce n'est que deux semaines après le désastre qu'il fait un long discours à la Nouvelle-Orléans dans lequel il souligne, là aussi, le courage et la générosité des Américains. Il déclare que « ces jours de tristesse et d'indignation ont aussi été marqués par des actes de courage et de gentillesse qui rendent fiers tous les Américains », des actes dont il donne quelques exemples : c'est « le propriétaire [qui] a invité [...] deux hommes qui étaient rentrés chez lui par effraction à rester, ainsi que quinze autres personnes qui n'avaient nulle part où aller », ou encore « les docteurs et les infirmières qui n'ont pas mangé pendant des jours afin que leurs patients aient de la nourriture » (15-09-2005)⁴⁵². Cette héroïsation de l'événement pose un certain nombre de problèmes d'incohérence avec la perception que pouvait en avoir le public. Il semble particulièrement mal avisé d'évoquer la « fierté », alors que les médias ont largement commenté le sentiment de honte nationale que produisent les images d'émeutes, de violence, de crime et de chaos qui sont passées en boucle dans les jours précédents. En outre, alors même que son gouvernement essuie de nombreuses critiques sur la gestion de la crise, y compris par l'Agence fédérale des situations d'urgence (*Federal Emergency Management Agency*, FEMA), George W. Bush met d'abord en avant le rôle des organismes privés, plus particulièrement religieux en leur donnant un rôle quasiment héroïque, mettant alors au second plan l'engagement fédéral. Il insiste sur le rôle des « armées de compassion » qui « donnent un visage amical à l'effort de reconstruction » et, qui, comme les citoyens héroïques, « offrent un visage amical à ceux qui souffrent, un bras autour d'une épaule et le réconfort dans des moments difficiles », ce qui permet aussi de souligner la générosité des Américains dans leur dons à ces « armées ». Alors qu'il reconnaît effectivement sa responsabilité en tant que président, promettant une aide fédérale pour la reconstruction des infrastructures, affirmant que « toute notre nation se sent concernée » et rassurant les victimes qu'elles ne « sont pas seules », il emploie cette formule emblématique de sa campagne

⁴⁵² 15-09-2005 : *These days of sorrow and outrage have also been marked by acts of courage and kindness that make all Americans proud. In the community of Chalmette, when two men tried to break into a home, the owner invited them to stay and took in 15 other people who had no place to go. At Tulane Hospital for Children, doctors and nurses did not eat for days so patients could have food*

présidentielle de 2000, « *the armies of compassion* », qui visait à illustrer le rôle croissant qu'il entendait à donner aux organismes privés afin de réduire celui du gouvernement central, dans le cadre de sa philosophie politique du « conservatisme compatissant » (15-09-2005)⁴⁵³. Si finalement, ce discours n'est pas si différent de celui de Barack Obama, qui en appelle lui aussi à la « générosité des Américains » qui doivent « contribuer à l'aide de la Croix Rouge », le contexte politique négatif de Katrina ne permet pas de construire un récit héroïque cohérent qui offrirait une conclusion sur l'unité nationale crédible et efficace (30-10-2012)⁴⁵⁴. Enfin, quand Bush évoque des mythes héroïques nationaux pour démontrer la résilience américaine face à la nature, il choisit des exemples bien éloignés de l'héritage culturel des victimes, majoritairement noires et pauvres. Il dit en effet que « nous sommes les héritiers des hommes et des femmes qui ont survécu aux terribles premiers hivers à Jamestown et Plymouth, qui ont reconstruit Chicago après un grand incendie et San Francisco après un grand tremblement de terre, et qui ont repris possession des Prairies après le *Dust Bowl* des années 30 » (15-09-2005)⁴⁵⁵. Aucun de ces récits mythiques de l'Amérique ne tient compte de la « racialisation » des victimes de la catastrophe de la Nouvelle-Orléans dont l'héritage est difficilement identifiable à celui des premiers pèlerins ou des fermiers (blancs) des Grandes Plaines, alors même que cette dimension raciale et sociale avait été également largement abordée par les médias dans les jours précédents⁴⁵⁶. Or le discours héroïque ne peut pas se construire en contradiction avec le cadre du réel, politique ou médiatique dont il dépend quand même en grande partie et il ne peut y avoir de conclusion d'unification incisive si les sources de divisions sont passées sous silence alors qu'elles sont apparues à tous au grand jour.

⁴⁵³ 15-09-2005 : *You need to know that our whole Nation cares about you, and in the journey ahead, you're not alone [...] Federal funds will cover the great majority of the costs of repairing public infrastructure in the disaster zone, from roads and bridges to schools and water systems [...] It is the armies of compassion, charities and houses of worship and idealistic men and women, that give our reconstruction effort its humanity. They offer to those who hurt a friendly face, an arm around the shoulder, and the reassurance that in hard times, they can count on someone who cares [...] The cash needed to support the armies of compassion is great, and Americans have given generously. For example, the private fundraising... When the Federal Government fails to meet such an obligation, I, as President, am responsible for the problem and for the solution*

⁴⁵⁴ 30-10-2012 : *... show the kind of generosity that makes America the greatest nation on Earth. And a good place to express that generosity is by contributing to the Red Cross*

⁴⁵⁵ 15-09-2005 : *In the life of this Nation, we have often been reminded that nature is an awesome force and that all life is fragile. We're the heirs of men and women who lived through those first terrible winters at Jamestown and Plymouth, who rebuilt Chicago after a great fire and San Francisco after a great earthquake, who reclaimed the prairie from the Dust Bowl of the 1930s. Every time, the people of this land have come back from fire, flood, and storm to build anew and to build better than what we had before. Americans have never left our destiny to the whims of nature, and we will not start now. [...] These trials have also reminded us that we are often stronger than we know—with the help of grace and one another. They remind us of a hope beyond all pain and death, a God who welcomes the lost to a house not made with hands. And they remind us that we're tied together in this life, in this Nation, and that the despair of any touches us all.*

⁴⁵⁶ Voir par exemple : Sean Alfano, « Race An Issue In Katrina Response », *CBS News*, 3 septembre 2005, ou Jacob Weisberg, « An Imperfect Storm. How race shaped Bush's response to Katrina », *Slate.com*, 7 septembre 2005

La vertu de l'action.

Dans la période post-guerre froide, ce sont les attentats du 11 septembre qui offrent la meilleure occasion d'une véritable renaissance de la rhétorique du citoyen héroïque, une renaissance qui va de pair avec la résurgence du discours patriotique qui sont tous deux des symptômes d'un sentiment général qui s'exprime dès le lendemain des attaques. En novembre 2001, George W. Bush déclare d'ailleurs de façon très directe : « Cet automne, j'avais prévu une nouvelle initiative qui se serait appelée « *Communities of Character* » et aurait eu pour but de déclencher une renaissance de la citoyenneté, du caractère moral, et du sens du service. Les événements du 11 septembre ont eu pour conséquence que cette initiative se soit déclenchée d'elle-même, d'une façon que nous n'aurions jamais pu imaginer » (08-11-2001)⁴⁵⁷.

La victime héroïque.

Si, bien entendu, dans les heures et les jours qui suivent les attaques du 11 septembre, le président parle souvent des « victimes » qui « étaient dans des avions ou dans leurs bureaux : des secrétaires, des hommes et des femmes d'affaire, des militaires et des fonctionnaires fédéraux, des mamans et des papas (« *moms and dads* »), des amis et des voisins », très vite, ces victimes se confondent avec les héros. Dès le 14 septembre, lors de l'instauration d'une Journée de prières et de souvenir, George W. Bush évoque « la liste des victimes (« *casualties* ») », dont la vie ordinaire est rappelée par l'évocation de « leur journée commencée devant leur bureau ou dans un aéroport, occupées à vivre ». Puis c'est le récit héroïque de leurs derniers instants qui est rapidement mis en lumière : ils « ont fait face à la mort et ont appelé chez eux pour dire 'Sois/soyez courageux' et 'je vous/t'aime' », raconte le président, « des passagers ont défié leurs meurtriers et ont empêché le meurtre d'autres personnes au sol [...] des hommes et des femmes qui portaient l'uniforme des États-Unis sont morts à leur poste [...], des sauveteurs que la mort a trouvés alors qu'ils montaient les escaliers en courant vers l'incendie pour sauver d'autres personnes ». Ce passage est conclu par la promesse que « nous lirons tous ces noms [et] nous nous attarderons sur leurs histoires que nous apprendrons et beaucoup d'Américains pleureront » (14-09-2001a)⁴⁵⁸. Plus loin dans le discours, le président fait explicitement le lien entre ces « actes de sacrifices éloquents » et « notre

⁴⁵⁷ 08-11-2001 : *This fall, I had planned a new initiative called Communities of Character, designed to spark a rebirth of citizenship and character and service. The events of September the 11th have caused that initiative to happen on its own, in ways we could never have imagined*

⁴⁵⁸ 14-09-2001a : *They are the names of men and women who began their day at a desk or in an airport, busy with life. They are the names of people who faced death and in their last moments called home to say, "Be brave," and, "I love you." They are the names of passengers who defied their murderers and prevented the murder of others on the ground. They are the names of men and women who wore the uniform of the United States and died at their posts. They are the names of rescuers, the ones whom death found running up the stairs and into the fires to help others. We will read all these names. We will linger over them and learn their stories, and many Americans will weep.*

caractère national ». Toutefois, pour que ce sacrifice ait du sens, il doit être volontaire, c'est pourquoi les exemples choisis, qui ne sont pas forcément toujours des sacrifices de vie, insistent sur le fait qu'il s'est toujours agi d'un choix difficile : « un homme qui aurait pu se sauver, et est resté jusqu'à la fin au côté de son ami tétraplégique, un prêtre bien-aimé meurt en donnant les derniers sacrements à un pompier. Deux collègues de bureaux qui ont trouvé une inconnue handicapée qu'ils ont descendue sur 68 étages pour la mettre en sécurité. Un groupe d'hommes qui ont conduit toute la nuit de Dallas à Washington pour apporter des greffes de peau pour les victimes de brûlures » (14-09-2001a)⁴⁵⁹. Aussi variés soient-ils, ces exemples mettent en avant l'action et la volonté.

Si l'attentat est un récit de « pertes et de deuil », confie le président dans un autre discours, c'est avant tout celui du « courage, du sacrifice de soi » et de « l'amour qui donne sa vie pour un ami, même un ami dont on n'a jamais connu le nom » (12-11-2001)⁴⁶⁰. Reprenant la métaphore de la comptabilité morale, il déclare à la nation que « nous avons gagné (« *gained* ») de nouveaux héros », illustrant son propos par des exemples allant des pompiers aux « enseignants de l'Amérique qui ont combattu leurs propres peurs pour garder les enfants calmes et en sécurité » et aux « forces armées [qui] se sont volontairement mises en danger pour défendre la liberté » (08-11-2001)⁴⁶¹. Si le récit héroïque évoqué par le président se caractérise ici à nouveau par l'extrême variété des héros et de leurs actes, c'est que ceux-ci doivent refléter l'ensemble de l'Amérique car, comme le dit George W. Bush en juin 2002, « en rendant hommage aux héros du 11 septembre », on « rend hommage au caractère de l'Amérique », ajoutant qu'il est « important pour beaucoup de voir le caractère de notre pays » (24-06-2002)⁴⁶².

L'héroïsation des victimes n'est pas une nouveauté dans les discours présidentiels américains modernes. Déjà en 1986, Ronald Reagan qualifie les sept victimes de l'accident de la navette spatiale Challenger de « héros », soulignant qu'ils « étaient conscients du danger mais qu'ils le surmontaient »⁴⁶³. De façon similaire, en 1988, George H. Bush reconforte les

⁴⁵⁹ 14-09-2001a : *And we have seen our national character in eloquent acts of sacrifice. Inside the World Trade Center, one man, who could have saved himself, stayed until the end at the side of his quadriplegic friend. A beloved priest died giving the last rites to a firefighter. Two office workers, finding a disabled stranger, carried her down 68 floors to safety. A group of men drove through the night from Dallas to Washington to bring skin grafts for burn victims.*

⁴⁶⁰ 12-11-2001 : *...not only of loss and mourning [...] of bravery and selfsacrifice and the love that lays down its life for a friend, even a friend whose name it never knew*

⁴⁶¹ 08-11-2001 : *We have gained new heroes [...] firefighters; those who battled their own fears to keep children calm and safe, America's teachers; those who voluntarily placed themselves in harm's way to defend our freedom, the men and women of the Armed Forces*

⁴⁶² 24-06-2002 : *...the country still continues to pay tribute to the heroism of 9/11 [...] As we pay tribute to the heroes, we pay tribute to America's character. And it's important for many to see the character of our country*

⁴⁶³ « *But they, the Challenger Seven, were aware of the dangers, but overcame them and did their jobs brilliantly. We mourn seven heroes* » Address to the Nation on the Explosion of the Space Shuttle Challenger, January 28, 1986

marins de l'*U.S.S. Iowa* après la mort de leurs compagnons, en parlant de leurs « amis morts pour la cause de la paix et de la liberté », alors même qu'il s'agissait d'une explosion accidentelle (24-04-1989)⁴⁶⁴. Mais ce sont les discours de Bill Clinton qui, avant George W. Bush, se distinguent particulièrement par ses récits de victimes héroïques. Comme pour ses prédécesseurs les victimes militaires sont de toute façon des héros, en raison de leur engagement pour la nation, quelles que soient les circonstances de leur mort. Ainsi, à l'occasion de la mort des membres d'équipage de l'*U.S.S. Cole* lors d'un attentat contre leur destroyer en 1993, Clinton loue « le courage et la force de caractère » des forces armées, faisant de « ceux que nous pleurons aujourd'hui » des modèles d'unité nationale (18-10-2000)⁴⁶⁵. Clinton associe également des victimes civiles d'accident à des figures héroïques. Après le crash accidentel d'un avion transportant trente-trois Américains, dont le Secrétaire du commerce Ron Brown, en Croatie en 1996, il compare les victimes à « notre plus grand martyr, Abraham Lincoln » (06-04-1996)⁴⁶⁶. De même, lors de l'anniversaire de l'attentat contre le vol 103 de la Pan Am au-dessus de Lockerbie, alors qu'il inaugure un monument dédié aux victimes dans le cimetière d'Arlington, celles-ci sont tout naturellement unies aux « héros qui gisent ci-dessous » (21-12-1998)⁴⁶⁷. La figure héroïque chez Bill Clinton peut donc prendre des formes très variées, et le statut de héros d'une victime ne semble pas répondre à des critères très stricts. D'ailleurs en mai 1999, à la suite de tornades dévastatrices dans l'Oklahoma, le Kansas, le Texas et le Tennessee, c'est la solidarité entre voisins ou le travail des médecins, de la police et des pompiers qui est associé à de l'héroïsme puisqu'il déclare dans son allocution radiophonique : « Dans ces moments-là, les familles se rassemblent, les voisins aident les voisins, des inconnus tendent le bras vers des inconnus, tandis que la police, les médecins, les pompiers travaillent 24h sur 24, souvent dans des conditions dangereuses sans se plaindre. Les catastrophes naturelles font de nombreuses victimes mais elles engendrent aussi de nombreux héros » (08-05-1999b)⁴⁶⁸. Là encore, c'est bien d'un héroïsme du quotidien, non spécifique, dont parle le président.

Ainsi, l'héroïsation des victimes du 11 septembre ne correspond pas à un procédé rhétorique particulièrement nouveau ou original. En revanche, ce qui distingue les discours de

⁴⁶⁴ 24-04-1989 : *So, never forget that your friends died for the cause of peace and freedom.*

⁴⁶⁵ 18-10-2000 : *Today I ask all Americans just to take a moment to thank the men and women of our Armed Forces for a debt we can never repay, whose character and courage, more than even modern weapons, makes our military the strongest in the world [...] people must learn the lesson of the lives of those we mourn today, of how they worked together, of how they lived together, of how they reached across all the lines that divided them and embraced their common humanity and the common values of freedom and service*

⁴⁶⁶ 06-04-1996 : *... they carried with them America's spirit, what our greatest martyr, Abraham Lincoln*

⁴⁶⁷ 21-12-1998 : *I make that commitment here, amidst the silent white rows and the heroes that rest beneath, at this place of remembrance*

⁴⁶⁸ 08-05-1999 : *At times like these, families rally together; neighbors help neighbors; strangers reach out to strangers; while police, doctors, firefighters put in 24-hour days in often hazardous conditions without complaint. Natural disasters create many victims but bring forth many heroes*

George W. Bush ici, c'est la répétition et le systématisme de ces récits, y compris par des détails qui prennent des valeurs symboliques et visent à transformer le récit catastrophe au moyen d'images positives⁴⁶⁹. L'un des récits les plus cités par le second président Bush est celui des passagers du vol 93, dont il détaille « le courage et l'optimisme » grâce à une action « dirigée par un jeune homme dont les derniers mots connus étaient le Notre Père (« *the Lord's Prayer* ») et « on y va » (« *Let's roll* ») ». Bush dit encore : « Il ne savait pas qu'il s'était engagé dans l'héroïsme quand il a embarqué dans l'avion ce jour-là. Certains de nos plus grands moments sont des actes de courage pour lesquels personne ne nous a jamais préparé » (08-11-2001)⁴⁷⁰. Dans un discours en 2002, le président ajoute quelques détails dramatiques au récit « [Les passagers] se sont rendus compte que l'avion allait être utilisé contre leurs concitoyens américains [...] ils ont fait une prière et ont fait écraser l'appareil au sol » (24-06-2002)⁴⁷¹. Il convient de noter que cette interprétation d'un « sacrifice pour sauver des gens au sol » s'avère très exagérée, voire partiellement fautive, puisque dans les enregistrements récupérés, on entend l'un des passagers dire qu'il faut « aller au cockpit si on ne veut pas mourir », et surtout que les victimes n'auraient pas réussi à rentrer dans le cockpit, ce qui implique que l'avion a été précipité au sol par les pirates de l'air, comme le conclut le rapport de la Commission parlementaire américaine sur les attaques du 11 septembre⁴⁷². Bien entendu, le résultat a été d'éviter que l'avion ne s'écrase sur le Capitole ou la Maison-Blanche, comme le dit également le rapport, mais les motivations et le succès des passagers étaient bien différents du récit qui en est fait par George W. Bush. Ce récit, dont l'expression « *let's roll* » devient en tout cas la formule emblématique du 11 septembre et un véritable leitmotiv puisqu'il la mentionne dans plus de soixante-dix discours, rien qu'entre octobre 2001 et décembre 2002.

C'est essentiellement un récit identique des « actions héroïques des passagers », de ces « citoyens héroïques qui ont empêché davantage de chagrin et de destruction » que reprend Barack Obama, notamment quand il fait l'annonce de la mort d'Oussama Ben Laden en 2005,

⁴⁶⁹ John M. Murphy, « Our Mission and Our Moment: G. W. Bush and September 11 », *Rhetoric and Public Affairs*, 2003, Vol. 6, N°4, p.619

⁴⁷⁰ 08-11-2001 : *Courage and optimism led the passengers on Flight 93 to rush their murderers to save lives on the ground—led by a young man whose last known words were the Lord's Prayer and "Let's roll." He didn't know he had signed on for heroism when he boarded the plane that day. Some of our greatest moments have been acts of courage for which no one could have ever prepared.*

⁴⁷¹ 24-06-2002 : *They realized their airplane was to be used as a weapon to harm their fellow Americans [...] They said a prayer, and they drove the airplane in the ground*

⁴⁷² « At 10:00:26, a passenger in the background said, "In the cockpit. If we don't we'll die!" Sixteen seconds later, a passenger yelled, "Roll it! [...] Jarrah stopped the violent maneuvers at about 10:01:00 and said, "Allah is the greatest! Allah is the greatest!" He then asked another hijacker in the cock-pit, "Is that it? I mean, shall we put it down?" to which the other replied, "Yes, put it in it, and pull it down [...] With the sounds of the passenger counterattack continuing, the aircraft plowed into an empty field in Shanksville, Pennsylvania ». Disponible sur >http://govinfo.library.unt.edu/911/report/911Report_Ch1.htm<. [Date de consultation: le 15_07_2016]

même si ce récit se fait de plus en plus rare (01-12-2009, 01-05-2011)⁴⁷³. Pendant les deux mandats d'Obama, ce sont davantage les victimes de fusillade qui sont héroïsées. À l'école élémentaire de Sandy Hook, c'est « le personnel de l'école qui n'a pas flanché [...] et a réagi comme nous espérons que nous réagirions tous dans de telles circonstances : avec courage et amour [...] d'autres enseignants qui se sont barricadés dans leur salle de classe [...] et ont rassuré leurs élèves », mais aussi les enfants eux-mêmes qui « s'entraidaient, se tenaient les uns aux autres et suivaient scrupuleusement les instructions » (16-12-2012)⁴⁷⁴. Lors d'une remise de médaille posthume, il conclut : « c'est ce que nous honorons aujourd'hui : le cœur courageux, l'esprit généreux, les actions d'Américains extraordinaires et de citoyens extraordinaires qui nous inspirent » (15-02-2013)⁴⁷⁵. Nous sommes là encore clairement dans la construction d'un modèle de citoyen héroïque qui doit inspirer l'action. Chez Barack Obama, c'est l'action politique que tout le courage de ces héros doit inspirer car « si aucune loi à elle seule ne peut éliminer le Mal dans le monde pour empêcher des actes insensés dans notre société [...] cela ne doit pas être une excuse pour l'inaction » (16-12-2012)⁴⁷⁶. Parfois l'action politique est subtilement présentée comme la meilleure façon d'honorer le héros sacrifié. Dans son hommage aux victimes de la fusillade de Tucson, le président interpelle Daniel Hernandez, un bénévole qui travaillait pour la représentante Gabby Griffords, grièvement blessée : « vous pouvez toujours le nier, mais nous avons décidé que vous étiez un héros parce que vous avez couru à travers le chaos pour secourir votre patronne et vous occuper de ses blessures et aider à la maintenir en vie », puis il fait l'éloge des hommes « qui ont plaqué le tireur au sol », mais aussi « des médecins, infirmiers et premiers secours qui ont fait des merveilles ». S'en suit tout un développement sur « l'héroïsme » puis une fois ce récit héroïque mis en place, il demande « comment honorer les disparus » et « être fidèle à leur mémoire ». Après avoir approfondi la réflexion sur le besoin de « la nature humaine de vouloir des explications, d'essayer d'imposer de l'ordre au chaos et de donner du sens à ce qui n'en n'a pas », il aborde les questions plus politiques qui font partie de la conversation nationale, notamment concernant les armes à feu (12-01-2011)⁴⁷⁷. Parfois, ce

⁴⁷³ 01-12-2009 : *Were it not for the heroic actions of passengers on board one of these flights, they could have also struck at one of the great symbols of our democracy in Washington and killed many more*, 01-05-2011 : *... the wreckage of Flight 93 in Shanksville, Pennsylvania, where the actions of heroic citizens saved even more heartbreak and destruction*

⁴⁷⁴ 16-12-2012 : *We know that when danger arrived in the halls of Sandy Hook Elementary, the school's staff did not flinch [...] they responded as we all hope we might respond in such terrifying circumstances: with courage and with love [...] other teachers who barricaded themselves inside classrooms [...] and reassured their students [...] And then, there were the scenes of the schoolchildren, helping one another, holding each other, dutifully following instructions*

⁴⁷⁵ 15-02-2013 : *And that's what we honor today: the courageous heart, the selfless spirit, the inspiring actions of extraordinary Americans, extraordinary citizens*

⁴⁷⁶ 16-12-2012 : *No single law—no set of laws—can eliminate evil from the world or prevent every senseless act of violence in our society. But that can't be an excuse for inaction*

⁴⁷⁷ 12-01-2011 : *Daniel, I'm sorry, you may deny it, but we've decided you are a hero because you ran through the chaos to minister to your boss, and tended to her wounds and helped keep her alive. We are grateful to the*

sont les familles des victimes qui sont des modèles héroïques. Celles des victimes de la fusillade de San Bernardino « ne pouvaient être davantage des sources d'inspiration [...] ni insister plus pour que quelque chose de bien découle de cette tragédie », et « nombre d'entre elles prennent des initiatives pour parler au nom de la communauté et de la tolérance », et « ont envie de savoir comment ils peuvent empêcher de telles fusillades à l'avenir » (18-12-2015)⁴⁷⁸.

On constate qu'il existe bien une véritable héroïsation des victimes qui peut être interprétée comme une glorification héroïque de la mort. Comme dans toute tragédie de ce genre, les éléments les plus sordides restent bien entendu du domaine de l'indicible, surtout dans les discours présidentiels, alors même que certaines images particulièrement horribles étaient déjà obliérées par les médias⁴⁷⁹. Il y a peut-être ici également une dimension culturelle, voire religieuse de la relation à la mort qui vaudrait la peine d'être explorée mais qui dépasse le champ de notre recherche. Tous ces récits d'héroïsme sont tout autant remarquables par ce qu'ils disent que par ce qu'ils ne disent pas. Ils effacent du récit national la souffrance et la douleur en dehors de termes génériques sur la peine des familles et de la nation. Ils font par ailleurs disparaître toute possibilité de lâcheté, ou même simplement de faiblesse face à la mort ou la souffrance. Il n'y a finalement plus de place pour la victime qui est remplacée par la seule figure du héros. C'est le déni de la faiblesse au profit d'une forme sacrificielle de puissance. On peut également conclure que ces récits héroïques sont marqués par l'importance donnée à l'action et au rejet de l'acceptation passive du destin, pourtant souvent associée à l'acceptation de la volonté divine au cœur du concept de prédestination calviniste. Ce qu'il faut, c'est montrer que l'action est possible et que l'engagement est nécessaire. C'est cet engagement qui est au centre de la construction d'un modèle de citoyenneté héroïque.

Le président héroïque.

L'héroïsation de la victime fait partie d'un processus tout-à-fait maîtrisé de la construction rhétorique dont les présidents et leurs plumes sont bien conscients. Alors qu'elle

men who tackled the gunman [...] for the doctors and nurses and first-responders who worked wonders to heal those who'd been hurt [...] How can we honor the fallen? How can we be true to their memory? You see, when a tragedy like these strikes, it is part of our nature to demand explanations, to try to impose some order on the chaos and make sense out of that which seems senseless. Already we've seen a national conversation commence, not only about the motivations behind these killings, but about everything from the merits of gun safety laws to the adequacy of our mental health system

⁴⁷⁸ 18-12-2015 : *And if you met some of these folks, [...] they could not have been more inspiring [...] and more insistent that something good comes out of this tragedy. And many of them are already taking initiatives to reach out, to speak out on behalf of community and tolerance [...] Many were interested in how we can prevent shootings like this from happening in the future*

⁴⁷⁹ Ainsi le « sacrifice » des « jumpers », c'est-à-dire des hommes et des femmes qui ont sauté de la tour Nord du World Trade Center, pour éviter la souffrance de l'incendie, a été largement occulté du récit national, ce qui fait dire au journaliste Tom Leonard dans un article de 2011 dans le *Daily Mail* qu'ils sont « les victimes oubliées » du 11 septembre 2001. Tom Leonard, « The 9/11 victims America wants to forget: The 200 jumpers who flung themselves from the Twin Towers who have been 'airbrushed from history' », *Mailonline - The Daily Mail*, 11 septembre 2011.

travaillait à la rédaction d'un des discours les plus importants de George W. Bush, Karen Hughes suggère précisément au président d'« évoquer des exemples d'héroïsme de tous les jours »⁴⁸⁰. Les extraits suivants du discours du 20 septembre 2001 à la nation sont tout à fait significatifs de ce processus d'héroïsation des victimes dont nous venons de parler, mais qui concerne également la nation et le président lui-même :

We have seen it in the courage of passengers, who rushed terrorists to save others on the ground, passengers like an exceptional man named Todd Beamer. And would you please help me to welcome his wife, Lisa Beamer, here tonight.

We have seen the state of our Union in the endurance of rescuers, working past exhaustion. We have seen the unfurling of flags, the lighting of candles, the giving of blood, the saying of prayers in English, Hebrew, and Arabic. We have seen the decency of a loving and giving people who have made the grief of strangers their own [...]

Our Nation—this generation—will lift a dark threat of violence from our people and our future. We will rally the world to this cause by our efforts, by our courage. We will not tire; we will not falter; and we will not fail [...]

And I will carry this: It is the police shield of a man named George Howard, who died at the World Trade Center trying to save others. It was given to me by his mom, Arlene, as a proud memorial to her son. It is my reminder of lives that ended and a task that does not end. I will not forget this wound to our country and those who inflicted it. I will not yield; I will not rest; I will not relent in waging this struggle for freedom and security for the American people

Address Before a Joint Session of the Congress on the United States Response to the Terrorist Attacks of September 11, 20 septembre 2001.

Dès le début de son discours, le président évoque le « courage des passagers » dont il tire une figure héroïque individuelle, Todd Beamer, dont la matérialité est incarnée par la présence de l'épouse que le président présente et fait ovationner par le Congrès. L'héroïsme des uns est ensuite immédiatement associé au patriotisme et à l'empathie citoyenne des autres, à travers une liste d'actions qui va de l'« endurance des sauveteurs [qui] ont travaillé au-delà de l'épuisement » aux « prières en anglais, arabe et hébreux » en passant par le « déploiement des drapeaux » et le « don du sang ». C'est « l'héroïsme de tous les jours ». À l'empathie du peuple américain, George W. Bush ajoute alors les qualités de « courage » et de « détermination » avec un « nous » qui n'est plus simplement témoin, mais également acteur du destin, un « nous » qui inclut le peuple et son leader. La promesse que « nous ne nous lasserons pas, nous ne fléchirons pas et nous n'échouerons pas » évoque la formule de Winston Churchill, figure du leader héroïque de la Seconde Guerre mondiale, dans un discours à la nation en 1941⁴⁸¹. Enfin, dans un troisième temps, le président s'approprie lui-même un emblème du héros, l'insigne de police d'un homme mort en sauvant d'autres personnes au World Trade Center, qu'il promet de porter. De façon tout à fait marquante, le discours passe

⁴⁸⁰ Schlesinger, *op. cit.*, p.466

⁴⁸¹ « *We shall not fail or falter; we shall not weaken or tire. Neither the sudden shock of battle, nor the long-drawn trials of vigilance and exertion will wear us down. Give us the tools, and we will finish the job* », Winston S. Churchill, "Give Us the Tools," London Broadcast, 9 février 1941, dans Winston S. Churchill: His Complete Speeches, Vol. 6: 1935–1942, ed. Robert Rhodes James (New York: Chelsea House Publishers in association with R.R. Bowker, 1974), 6350, cité dans Denise Bostdorff, « George W. Bush's Post-September 11 Rhetoric of Covenant Renewal: Upholding the Faith of the Greatest Generation », *Quarterly Journal of Speech*, 2003, Vol. 89, N° 4, p. 306

alors de « nous » à un « je » héroïque : « je ne céderai pas, je n'arrêterai pas et je n'abandonnerai pas cette lutte » conclut-il.

Si ce glissement discursif d'un « *they* », vers « *we* », puis un « *I* » est ici tout à fait remarquable, l'auto-héroïsation du président par l'utilisation d'un sujet à la première personne du singulier est plutôt rare dans les discours présidentielles de crises, la tendance étant plutôt de préférer un « nous » inclusif du peuple qui évoque le « *We, the people* ». Il faut rappeler le contexte politique de l'immédiat post-11 septembre. Comme l'observe Robert Schlesinger, George W. Bush a, ce jour-là, été accueilli par les représentants et les sénateurs américains en véritable « héros conquérant », sous le feu des applaudissements de la droite comme de la gauche⁴⁸². Il emploie à nouveau cette expression de la promesse d'un « je » héroïque dans d'autres discours dans les mois et les années qui suivent (11-03-2002, 17-02-2004, 21-02-2004)⁴⁸³. Il se présente alors soit en justicier, comme quand il affirme, en parlant des terroristes : « je n'abandonnerai pas et n'arrêterai pas avant de les avoir livrés à la justice », soit en protecteur, comme lorsqu'il assure « je n'abandonnerai pas ma quête de rendre l'Amérique sûre et sécurisée » (08-01-2002, 09-07-2004, 03-03-2006)⁴⁸⁴.

Chez les autres présidents, si héroïsation du président il y a, elle se fait généralement de façon plus indirecte, par l'évocation d'un prédécesseur dont on s'attribue plus ou moins implicitement l'héritage, et dont on cite soit un accomplissement victorieux ou une bonne décision, soit des mots qui servent de référence et que l'on répète pour justifier une action politique, et nous avons pu en voir de multiples exemples au cours de notre analyse. On retrouve parfois un jeu ambigu sur un « *we* » à la fois présidentiel et populaire comme lorsque Bill Clinton explique que « pour réussir, nous devons tenir compte de la sagesse de nos Pères fondateurs [...] nous devons avoir la compassion et la détermination d'Abraham Lincoln [...] et nous devons avoir la vision du président Roosevelt » (12-04-1999a)⁴⁸⁵. Ce qui caractérise George W. Bush, c'est qu'il ne se contente pas de mettre en valeur un « je » héroïque dans ses discours, il se met également en scène dans des postures héroïques parfois même de façon très théâtralisée. On pense par exemple à sa visite surprise à *Ground Zero* le 14 septembre 2001, au

⁴⁸² Schlesinger, *op. cit.*, p.471

⁴⁸³ 11-03-2002 : *Every nation should know that for America, the war on terror is not just a policy; it's a pledge. I will not relent in this struggle for the freedom and security of my country and the civilized world*, 17-02-2004 : *I have a duty to protect the American people, and my resolve is the same today as it was on the morning of September the 12th, 2001. My resolve is the same as it was on the day when I walked in the rubble of the Twin Towers. I will not relent until this threat to America is removed, and neither will you*, 21-02-2004 : *Three days later, I stood in the rubble of the Twin Towers. My resolve today is the same as it was then: I will not relent until the terrorist threat to America is removed*

⁴⁸⁴ 08-01-2002 : *I will not relent, and I will not tire until we bring them to justice*, 09-07-2004 : *I am determined. I am focused. I will not relent in my quest to make sure America is safe and secure*, 03-03-2006 : *We have had many victories, yet there is much left to do, and I will not relent in this struggle for the freedom and security of the American people*

⁴⁸⁵ 12-04-1999a : *To succeed, we must heed the wisdom of our Founders [...]. We must have the compassion and determination of Abraham Lincoln [...] We must have the vision of President Roosevelt*

milieu des décombres, une main sur l'épaule d'un pompier et l'autre tenant un mégaphone. Il déclare que « l'Amérique aujourd'hui est à genoux dans la prière [...] et se tient [debout] avec les braves gens de New York City, du New Jersey et du Connecticut », mettant en valeur de façon remarquable le temps du recueillement et de l'action par l'antithèse de deux positions physiques, « *bended knee* » et « *stand* ». Puis, alors qu'un sauveteur dit ne pas l'entendre, il affirme que, lui, les entend, et que « les gens qui ont frappé ces bâtiments nous entendront tous bientôt », ce qui conduit les sauveteurs à scander « U.S.A.! U.S.A.! U.S.A.! »⁴⁸⁶. Le président assume ici, avec une très grande efficacité et en peu de mots, un double rôle de consolateur (« la nation envoie son amour et sa compassion » dit-il encore), et de justicier héroïque (14-09-2001b)⁴⁸⁷. Une photo du président à *Ground Zero*, avec un drapeau américain dans une main et un mégaphone dans l'autre fait bientôt la couverture de *Time Magazine* (Annexe 17).

Mais l'héroïsation du président est encore plus théâtralisée quand, le 1^{er} mai 2003, il fait l'appontage du porte-avions nucléaire *USS Abraham Lincoln* et sort de l'avion de chasse en tenue de pilote, avant de se changer pour une allocution lors de laquelle il déclare la fin des opérations militaires majeures en Irak, avec derrière lui une énorme bannière avec les mots « Mission accomplie ». Cette opération médiatique est un échec et quelques mois plus tard, *Time magazine* fait sa couverture avec le président en tenue de copilote et le titre « Mission non accomplie » (Annexe 17). Là encore, on voit que l'héroïsation peut très vite se heurter aux limites de la réalité.

Barack Obama se met lui aussi en scène mais uniquement par le biais d'un récit autobiographique qu'il raconte dès le début de sa carrière politique et qu'il répète dans ses discours présidentiels. Cette histoire, c'est celle d'un modèle héroïque individuel et familial qui se confond avec celle d'une nation qui a su surmonter ses épreuves et ses divisions. C'est d'abord la victoire de l'intégration raciale d'un « homme dont on aurait refusé de servir le père dans un restaurant il y a moins de 60 ans, qui se tient devant vous pour prêter serment », déclare Barack Obama dès son premier discours d'investiture en 2009. C'est aussi le récit du rêve américain, celui d'un président dont le « père est né dans un petit village » [kenyan] et dont les « valeurs du travail acharné (« *hard work* »), du devoir (« *responsibility* »), de l'honnêteté et de l'entre-aide » lui ont été transmises par la mère et les grands-parents (20-01-2009, 03-11-2010)⁴⁸⁸.

⁴⁸⁶ George W., Bush, « Bullhorn Address to Ground Zero Rescue Workers », 14 septembre 2001, *American Rhetoric of 9/11*.

Vidéo disponible sur :

><http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbush911groundzerobullhorn.htm><. [Date de consultation : 02-02-2016].

⁴⁸⁷ 14-09-2001b : *America today is on bended knee in prayer [...]. This Nation stands with the good people of New York City and New Jersey and Connecticut [...] I can hear you. I can hear you. [...] And the people who knocked these buildings down will hear all of us soon.*

⁴⁸⁸ 20-01-2009 : *... the small village where my father was born [...] a man whose father less than 60 years ago might not have been served at a local restaurant can now stand before you to take a most sacred oath,* 03-11-

C'est en même temps l'illustration de l'exceptionnalisme américain : « dans aucune autre nation sur Terre, mon histoire n'est possible » constate-il en 2011, reprenant les termes de son discours d'ouverture de la convention démocrate de 2004, alors qu'il n'était qu'un candidat aux élections sénatoriales, une histoire qui fait partie des outils rhétoriques qu'il utilise pour sa campagne de réélection de 2012 (29-04-2011)⁴⁸⁹. Enfin, s'il n'a pas lui-même fait la guerre, il se pose en héritier d'un « grand-père qui s'est engagé après Pearl Harbor et a suivi l'armée [du général] Patton » et d'une « grand-mère qui travaillait sur les chaînes de montage des bombardiers pendant que [son mari] était parti » (16-03-2009)⁴⁹⁰. Cet héritage des temps héroïques de la Seconde Guerre, c'est celui d'une Amérique forte qui faisait « les meilleurs produits au monde » mais aussi celui, plus politique, d'un pays qui avait passé la « *G.I. bill* », c'est-à-dire la loi permettant le financement des études universitaires ou de formations professionnelles des soldats démobilisés de la Seconde Guerre mondiale. Le président mentionne cette loi de façon presque systématique quand il parle de son grand-père, une loi grâce à laquelle ce dernier « a eu la chance d'aller à l'université » et de vivre le rêve américain dont Barack Obama se présente à la fois comme le fruit et l'incarnation (24-01-2012, 16-03-2009)⁴⁹¹. C'est d'ailleurs le financement d'une « *G.I. bill* post-11 septembre » qu'il annonce dans son discours sur la fin des opérations de combat en Irak en août 2010, qui doit être « comme la *G.I. bill* a aidé ceux qui avaient combattu dans la Seconde Guerre mondiale, y compris mon grand-père, à devenir l'épine dorsale de notre classe moyenne » (31-08-2010)⁴⁹². Il s'agit là pour le président démocrate d'une illustration d'une vision politique plus large sur le rôle de l'État. Le lien entre cette vision et son programme économique est évident dans son discours sur la croissance de l'emploi dans lequel il se demande « où on en serait maintenant si les gens qui étaient à notre place avaient décidé de ne pas construire toute une série d'infrastructures » dont il fait une liste qui inclut « les autoroutes, les ponts, les barrages et les aéroports » ou encore « les écoles publiques, la recherche universitaire ». Obama termine en

2010 : *the values of hard work and responsibility and honesty and looking out for one another [...] those were the same values that I took from my mom and my grandparents*

⁴⁸⁹ 29-04-2011 : ... *in no other nation on Earth could my story be possible*. On compte par exemple des références à « *my story* » dans au moins six discours de campagne différents au cours du mois de juillet 2012.

⁴⁹⁰ 16-03-2009 : ... *my grandfather enlisted after Pearl Harbor and went on to march in Patton's army. My grandmother worked on a bomber assembly line while he was gone*

⁴⁹¹ 16-24-01-2012 : *My grandfather, a veteran of Patton's Army, got the chance to go to college on the GI Bill. My grandmother, who worked on a bomber assembly line, was part of a workforce that turned out the best products on Earth*, 16-03-2009 : *When my grandfather returned, he went to college on the GI bill, bought his first home with a loan from the VHA, moved his family west, all the way to Hawaii, where he and my grandmother helped to raise me*

⁴⁹² 31-08-2010 : *And we're funding a post-9/11 GI bill that helps our veterans and their families pursue the dream of a college education. Just as the GI bill helped those who fought World War II, including my grandfather, become the backbone of our middle class*

revenant sur l'exemple des « millions de héros, y compris mon grand-père, qui à leur retour, ont eu l'occasion de faire des études grâce à la *G.I. bill* » (08-09-2011)⁴⁹³.

George W. Bush utilise également un récit d'héritage héroïque, cette fois-ci dans un mode plus classique, en se plaçant, comme ses homologues, comme l'héritier d'autres présidents dont il s'attribue implicitement les qualités : la « détermination » d'un Roosevelt « plus forte que la volonté de n'importe quel dictateur » ou l'action courageuse d'un Harry Truman qui a « fait face à ses adversaires » et qui a « ouvert la voie pour des présidents ultérieurs des deux partis politiques – des hommes comme Eisenhower, Kennedy et Reagan – pour faire face et finalement vaincre la menace soviétique. Comme les Américains du temps de Truman, nous posons les fondations de la victoire » (29-05-2004, 27-05-2006)⁴⁹⁴. Ce récit d'une guerre froide gagnée par des présidents héroïques se situe tout à fait dans la tradition de ses prédécesseurs

In the 1940's, West Berlin remained free because Harry Truman said: Hands off! In the 1950's, Ike backed America's words with muscle. In the 1960's, West Berliners took heart when John F. Kennedy said: "I am a Berliner." In the 1970's, Presidents Nixon, Ford, and Carter stood with Berlin by standing with NATO. And in the 1980's, Ronald Reagan went to Berlin to say: "Tear down this wall!" And now we are at the threshold of the 1990's.

Thanksgiving Address to the Nation, 11 novembre 1989

And that fate, frankly, seemed still frighteningly possible just months before President Kennedy came here to speak in 1963. Now, thanks to his leadership and that of every American President since the Second World War from Harry Truman to George Bush, the cold war is over.

Remarks at the American University Centennial Celebration, 26 février 1993

Ces figures héroïques transcendent les différences idéologiques et sont utilisées indistinctement par les présidents démocrates et républicains. Elles incarnent toujours le courage et la force, même si ces qualités sont souvent mises au service d'une politique particulière. Ainsi, rappelons-nous combien Barack Obama insiste sur le fait qu'envisager la signature de traités comme une faiblesse qui « serait tout à fait étranger à des leaders comme Roosevelt, Truman, Eisenhower et Kennedy » (28-05-2014)⁴⁹⁵. Selon les chercheurs en sciences politiques Dan Nimmo et James E. Combs, l'Amérique a une vieille tradition de figures héroïques présidentielles, qu'il s'agisse de George Washington, Thomas Jefferson, Abraham Lincoln, Teddy et Franklin Roosevelt, Woodrow Wilson, et même Richard Nixon en Chine, ou Jimmy Carter au Caire⁴⁹⁶. Cette tradition est également observable dans la culture populaire, et

⁴⁹³ 08-09-2011 : *Ask yourselves: Where would we be right now if the people who sat here before us decided not to build our highways, not to build our bridges, our dams, our airports? What would this country be like if we had chosen not to spend money on public high schools or research universities or community colleges? Millions of returning heroes, including my grandfather, had the opportunity to go to school because of the GI bill. Where would we be if they hadn't had that chance?*

⁴⁹⁴ 29-05-2004 : *President Roosevelt [']s resolve was stronger than the will of any dictator, 27-05-2006 : President Truman acted boldly to confront new adversaries [...] His leadership paved the way for subsequent Presidents from both political parties—men like Eisenhower and Kennedy and Reagan—to confront and eventually defeat the Soviet threat. And like Americans in Truman's day, we are laying the foundations for victory*

⁴⁹⁵ 28-05-2014 : *That's not strength, that's weakness. It would be utterly foreign to leaders like Roosevelt and Truman, Eisenhower and Kennedy*

⁴⁹⁶ Combs, Nimmo, *op. cit.*, p.231

notamment dans nombre de films où le président est une figure héroïque centrale depuis *The Buccaneer* (1958) à *Lincoln* (2012) et *Olympus Has Fallen* (2013), en passant par *Independence Day* (1994) et bien sûr *Air Force One* (1997), dans lequel le président neutralise lui-même les méchants⁴⁹⁷.

Parmi tous les présidents, c'est Abraham Lincoln qui reste l'un des plus couramment cités dans les discours présidentiels, du moins pour ce qui est de la période post-guerre froide. Son statut iconographique en fait l'égal des Pères fondateurs, un statut qui est le résultat de sa place unique dans l'histoire américaine puisque c'est en effet le seul président à remplir la double fonction de sauveur de l'Union et de héros expiatoire des péchés que sont l'esclavage, la division et la guerre civile⁴⁹⁸. Jean-François Colosimo le compare d'ailleurs à une figure christique, « *l'agneau du sacrifice [qui] a connu le Golgotha* » et permet que le « *corps politique ressuscite* »⁴⁹⁹. La mort d'un président ne suffit pas à elle seule à en faire un symbole de sacrifice expiatoire. Si, par exemple, John F. Kennedy, également assassiné, est souvent cité, ce n'est pas pour son « sacrifice » mais comme leader de la guerre froide, tandis que d'autres présidents également tués dans leur fonction, comme James Garfield ou William McKinley ne sont, eux, jamais mentionnés. C'est George W. Bush qui exprime le mieux le mythe particulier qu'est devenu Abraham Lincoln, « un mythe vrai » insiste le président :

When his life was taken, Abraham Lincoln assumed a greater role in the story of America than man or President. Every generation has looked up to him as the Great Emancipator, the hero of unity, and the martyr of freedom. Children have learned to follow his model of integrity and principle. Leaders have read and quoted his words and have hoped to find a measure of his wisdom and strength. In all this, Lincoln has taken on the elements of myth. And in this case, the myth is true. In the character and convictions of this one man, we see all that America hopes to be.

Remarks at the Abraham Lincoln Presidential Library and Museum Dedication in Springfield, Illinois, 19 avril 2005.

L'action dans l'épreuve.

Un président se révèle héroïque par son caractère et son action politique face à un péril majeur pour la communauté nationale. L'épreuve est toujours indissociable du récit héroïque : c'est la quête qui donne au héros son statut⁵⁰⁰. Cette quête, qui est, pour l'Amérique, celle de la liberté et d'une « union plus parfaite », apparaît très clairement à travers les nombreux emplois de métaphores du voyage que nous avons pu observer dans l'ensemble des discours

⁴⁹⁷ On retrouve également des figures héroïques présidentielles dans les séries américaines. On pense par exemple au président Bartlet dans *The West Wing* qui, s'il n'est pas aussi héroïque que le président dans *Air Force One* n'en reste pas moins une figure idéalisée. À cette figure idéale, s'oppose celle, cynique et négative de Frank Underwood dans *House of Cards*. Une analyse de la représentation de la figure présidentielle dans la culture populaire américaine, surtout dans les séries et les films, où elles sont nombreuses, serait intéressante mais elle dépasse le cadre de notre recherche.

⁴⁹⁸ Nous faisons ici une traduction littérale de l'expression « *Civil War* » utilisée aux États-Unis qui évoque bien davantage cette idée de division et de combat fratricide que le terme français consacré de « guerre de Sécession ».

⁴⁹⁹ Jean-François Colosimo, *Dieu est américain: de la théo-démocratie aux États-Unis*, 2012, Fayard, p.103

⁵⁰⁰ Jonathan Charteris-Black, *Politicians and Rhetoric: The Persuasive Power of Metaphor*, 2011, Palgrave Macmillan, p.324

présidentiels de notre période. Pour être héroïque, le voyage doit être ponctué d'épreuves équivalentes à une descente dans les ténèbres, dont le héros n'émerge pas simplement transformé, mais également purifié par la souffrance.⁵⁰¹ Cette notion d'épreuve purificatrice n'est pas nouvelle puisqu'elle est au cœur des mythes comme des religions. C'est par exemple l'expérience d'Abraham dont Dieu met la foi à l'épreuve : « Après ces événements, Dieu mit Abraham à l'épreuve » (« *Some time later God tested Abraham* »), Genèse 22 : 1.

La fatalité de l'épreuve.

C'est la même trame narrative d'une foi mise à l'épreuve qui sous-tend cette déclaration de Bill Clinton: « encore et encore, », dit-il lors de la Journée du souvenir en 1999, « l'Amérique a subi des épreuves (« *has been tested* ») au XX^e siècle et les a toujours surmontées, [recevant] des bénédictions de liberté et prospérité toujours plus grandes et [gardant] un optimisme tenace et une foi constante dans notre humanité commune » (31-05-1999)⁵⁰². L'acceptation de ces épreuves va de pair avec la « conviction que le long voyage héroïque de l'Amérique doit être pour toujours une ascension « *go forever upward* », ce mouvement « *upward* » suggérant d'ailleurs une dimension spirituelle (20-01-1993)⁵⁰³. La notion d'épreuve qui teste la foi nationale est récurrente dans les discours présidentiels. George H. Bush parle de la guerre du Golfe comme de « la grande épreuve à laquelle nous faisons face » et la « première épreuve de notre courage » de l'ère post-guerre froide. (11-09-1990)⁵⁰⁴. Il se plonge dans les épreuves qu'il a fallu surmonter à l'origine même de la nation, à propos de laquelle « Thomas Paine a écrit : « ce sont là des temps qui testent l'âme des hommes » ou encore le temps plus récent de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée à partir desquelles il déduit que « depuis cette époque, la force et la détermination alliées ont été mises à l'épreuve de très nombreuses fois. Mais quand on regarde l'histoire de la bravoure et du sacrifice, il est clair que la force de nos armes et la force de notre volonté sont à la mesure du défi auquel nous faisons tous face dans le Golfe persique aujourd'hui » (16-01-1991, 28-10-1990)⁵⁰⁵.

C'est là une autre constante du récit héroïque américain : c'est d'abord l'esprit et le sentiment (patriotique) qui sont mis à l'épreuve car « la technologie seule est insuffisante », prévient George H. Bush, « le cœur d'un guerrier doit brûler du désir de se battre. S'il se bat

⁵⁰¹ Combs, Nimmo, *op. cit.*, p.235-6

⁵⁰² 31-05-1999 : *Again and again, America has been tested in the 20th century, coming through it all, down to the present day, with even greater blessings of liberty and prosperity, with our enduring optimism and steady faith in our common humanity*

⁵⁰³ 20-01-1993 : *... the conviction that America's long, heroic journey must go forever upward*

⁵⁰⁴ 11-09-1990 : *The test we face is great, and so are the stakes ... the first test of our mettle*

⁵⁰⁵ 16-01-1991 : *Thomas Paine wrote many years ago: "These are the times that try men's souls.", 28-10-1990 : And since that time, allied strength and resolve have been tested many, many times. But when we look back on that history of valor and sacrifice, it is clear that the strength of our arms and the strength of our will is up to the challenge that we all face today in the Persian Gulf*

mais ne croit pas, aucune technologie au monde ne peut le sauver » (13-04-1991)⁵⁰⁶. Et ce sont les valeurs de « fierté, d'intégrité, de foi dans la dignité de l'homme et le courage de surmonter les obstacles » qui inspirent « les nouveaux héros américains d'aujourd'hui » (20-08-1990)⁵⁰⁷. Les épreuves sont souvent de nature guerrière car « le courage et les actions des guerriers sont bien héroïques », déclare Bill Clinton lors de la première Journée du souvenir de sa présidence (31-05-1993c)⁵⁰⁸. L'épreuve principale de la période post-guerre froide, c'est bien entendu celle du 11 septembre 2001. Très vite, cette épreuve est présentée par le président comme l'occasion de se rappeler et de montrer au monde que « nos compatriotes sont généreux, bienveillants, ingénieux et courageux » car « le vrai caractère de cette grande nation s'est révélé dans l'adversité » (14-09-2001a)⁵⁰⁹. Il se dégage des discours de George W. Bush une impression de relative exaltation de vivre « un moment unique dans l'histoire de notre pays » qui transparait également dans l'idée que « le peuple américain s'est dressé pour y faire face », ou dans l'affirmation d'avoir trouvé « notre mission et notre moment » (02-05-2003, 20-09-2001)⁵¹⁰. Puis, avec le temps, le récit devient celui d'une épreuve réussie puisque « nos ennemis ont trouvé une Amérique largement à la hauteur de la tâche ». De même, le président affirme clairement que « notre pays a été mis à l'épreuve d'une façon qu'aucun de nous n'aurait pu imaginer » et que « nous avons fait face à des décisions sur la paix et la guerre, une concurrence croissante et la santé et le bien-être de nos citoyens. Ces problèmes appellent à un débat vigoureux et je pense », rajoute-t-il dans son discours sur l'état de l'Union de 2008, mais « nous avons répondu à l'appel » (22-01-2005, 28-01-2008)⁵¹¹. Là encore, le président utilise un « nous » ambigu, qui à certains moments semble signifier l'ensemble de la nation (« *our enemies* »), tandis qu'à d'autres, il semble davantage correspondre au pouvoir exécutif (« *We face hard decisions [...] we've answered* »).

Quant à Barack Obama, il place l'épreuve du voyage héroïque national dans une dimension historique dès son premier discours d'investiture. Après avoir rappelé les épreuves de la guerre d'Indépendance, il proclame : « qu'il ne soit pas dit aux enfants de nos enfants que,

⁵⁰⁶ 13-04-1991 : ...*technology alone is insufficient. A warrior's heart must burn with the will to fight. And if he fights but does not believe, no technology in the world can save him*

⁵⁰⁷ 20-08-1990 : *There are the new American heroes of today, [...] are inspired by pride, integrity, faith in the dignity of man, and courage, yes, courage to overcome the odds*

⁵⁰⁸ 31-05-1993c : ... *courage and deeds of warriors are indeed heroic*

⁵⁰⁹ 14-09-2001a : *In this trial, we have been reminded, and the world has seen, that our fellow Americans are generous and kind, resourceful and brave, 10-17-2001 : ... the true character of this great land has been revealed in adversity*

⁵¹⁰ 02-05-2003 : *This is a unique moment in our country's history—it truly is—and the American people are rising to meet it, 20-09-2001 : And in our grief and anger, we have found our mission and our moment*

⁵¹¹ 22-01-2005 : *In the years since I first swore to preserve, protect, and defend our Constitution, our Nation has been tested. Our enemies have found America more than equal to the task, 28-01-2008 : In that time, our country has been tested in ways none of us could have imagined. We faced hard decisions about peace and war, rising competition in the world economy, and the health and welfare of our citizens. These issues call for vigorous debate, and I think it's fair to say, we've answered the call*

quand nous avons été mis à l'épreuve, nous avons refusé de terminer le voyage, [mais que] nous ne nous sommes pas retournés, et nous n'avons pas fléchi ». Ce voyage, c'est celui de la quête du « grand don de la liberté [qu'il faut] transmettre intact aux futures générations (20-01-2009)⁵¹². En fin de compte, quelle que soit la nature de ces épreuves, économiques ou guerrières, anciennes, présentes, ou « nouvelles et imprévues », celles-ci montrent toujours que « le caractère de notre nation n'a pas changé » (27-02-2009, 01-12-2009, 11-09-2011)⁵¹³. En même temps, on en ressort « plus fort qu'avant » avec une croyance dans les valeurs nationales renforcée et surtout dans la foi qu'on peut « vaincre de nouveaux défis » (02-08-2010, 11-09-2011, 19-04-2013)⁵¹⁴.

La détermination : un outil politique.

En dehors du courage, qui est la qualité indispensable du héros, c'est la détermination qui est le trait de caractère héroïque le plus souvent évoqué par les présidents. George H. Bush en parle comme d'un marqueur identitaire : « en tant qu'Américains, nous n'agissons pas précipitamment sous le coup de la colère [mais] quand un conflit nous est imposé, il n'y a aucune nation sur Terre avec davantage de détermination ou de constance dans son intention » (16-09-1990)⁵¹⁵. Insister sur la détermination permet de reprendre le contrôle du temps politique face à la pression médiatique, aux attentes éventuelles du public, et à l'action de l'ennemi potentiel. C'est aussi un discours fondé sur l'argumentation à long terme, ce qui en fait un outil politique. « Jusqu'ici nous avons agi avec retenue et patience », admet le président en novembre 1990, « mais Saddam fait la plus grosse erreur de sa vie s'il confond une abondance de retenue [...] avec un manque de détermination » (22-11-1990a)⁵¹⁶. Dans un esprit de continuité rhétorique et politique dans la conduite des affaires étrangères, Bill Clinton présente dès son premier discours d'investiture l'action guerrière « des Américains courageux qui servent dans le Golfe persique et en Somalie » comme « le témoignage de notre détermination », faisant du héros guerrier un symbole de l'unité nationale tout en exprimant implicitement un désir de constance

⁵¹² 20-01-2009 : *Let it be said by our children's children that when we were tested, we refused to let this journey end; that we did not turn back, nor did we falter [...] we carried forth that great gift of freedom and delivered it safely to future generations*

⁵¹³ 27-02-2009 : *We will face new tests and unforeseen trials*, 01-12-2009 : *It will be an enduring test of our free society and our leadership in the world [...] America, we are passing through a time of great trial*, 11-09-2011 : *Our character as a nation has not changed*, 19-04-2013 : *All in all, this has been a tough week. But we've seen the character of our country once more*

⁵¹⁴ 02-08-2010 : *... but we will emerge from our tests and trials and tribulations stronger than before, that is your story*, 11-09-2011 : *... that all people are created equal and deserve the same freedom to determine their own destiny, that belief, through tests and trials, has only been strengthened*, 19-04-2013 : *And as President, I'm confident that we have the courage and the resilience and the spirit to overcome these challenges and to go forward, as one Nation under God, indivisible, with liberty and justice for all*

⁵¹⁵ 16-09-1990 : *As Americans, we're slow to raise our hand in anger [...] when conflict is thrust upon us, there is no nation on Earth with greater resolve or stronger steadiness of purpose*

⁵¹⁶ 22-11-1990a : *So far, I've tried to act with restraint and patience. I think that's the American way. But Saddam is making the mistake of his life if he confuses an abundance of restraint -- confuses that with a lack of resolve*

politique (20-01-1993)⁵¹⁷. C'est, sans surprise également, en évoquant d'abord la détermination que George W. Bush aborde les épreuves du 11 septembre 2001 dans les heures mêmes qui suivent les attentats : « la détermination de notre grande nation est mise à l'épreuve », déclare-t-il dans une courte allocution depuis la base militaire d'Andrews en Louisiane, « mais ne vous trompez pas : nous montrerons au monde que nous surmonterons cette épreuve » (11-09-2001b)⁵¹⁸. En 2003, la guerre contre la terreur, et la guerre en Irak deviennent aussi des illustrations, voire des preuves de cette détermination américaine qui a été mise à l'épreuve avec le 11 septembre : « nous avons montré au monde nos plus grandes ressources et notre plus grande force, c'est-à-dire notre caractère national, [...] que nous sommes un peuple déterminé, que nous sommes déterminés à défendre la paix dans le monde, que nous sommes déterminés à apporter la liberté aux quatre coins du monde, que nous sommes déterminés à construire la prospérité de notre propre pays » (02-05-2003)⁵¹⁹. Et malgré un message optimiste, Barack Obama n'oublie pas non plus dans son discours devant l'Assemblée générale des Nations unies en 2009 de prévenir que « nous ferons face à des forces des ténèbres qui mettront à l'épreuve notre détermination » (23-09-2010)⁵²⁰. C'est aussi pour le jeune président démocrate une façon de diminuer les espérances du public alors même qu'il fait face à deux guerres et une crise économique majeure. Ici encore, on peut voir dans l'insistance sur la détermination, une façon de gérer les attentes concernant les résultats de l'action politique, en se focalisant d'abord sur la volonté. C'est, quoi qu'il en soit, la confrontation à l'épreuve qui permet au président de faire un discours optimiste sur l'avenir comme celui qu'il tient en 2013 : « une décennie de guerres est en train de s'achever. Une reprise économique a commencé », déclare-t-il, « les possibilités de l'Amérique sont sans limites car nous possédons toutes les qualités exigées par ce monde sans délimitations [...] Mes chers concitoyens nous sommes faits pour ce moment et nous devons le saisir – pour autant que nous le saisissons ensemble » (21-01-2013)⁵²¹.

L'exigence de l'action et le péché de l'inaction.

Tout en étant une qualité essentielle de la rhétorique héroïque présidentielle, la détermination à elle-seule ne suffit pas. Elle doit être concrétisée par l'action pour rester crédible. En outre, le discours missionnaire et la croyance dans l'exceptionnalisme américain

⁵¹⁷ 20-01-1993 : *The brave Americans serving our Nation today in the Persian Gulf, in Somalia [...] are testament to our resolve*

⁵¹⁸ 11-09-2001b : *The resolve of our great Nation is being tested. But make no mistake: We will show the world that we will pass this test*

⁵¹⁹ 02-05-2003 : *Our resolve has been tested. But we have shown the world our greatest resources and our greatest strength, which is our national character— that [...] we're a resolved people, we are resolved to defend the peace of the world, that we are resolved to bring freedom to corners of the world that haven't seen freedom in generations, that we're determined to build the prosperity of our own country*

⁵²⁰ 23-09-2010 : *And though we will be met by dark forces that will test our resolve*

⁵²¹ 21-01-2013 : *A decade of war is now ending. An economic recovery has begun. America's possibilities are limitless, for we possess all the qualities that this world without boundaries demands [...] My fellow Americans, we are made for this moment and we will seize it—so long as we seize it together*

induisent le devoir d'agir. Cette exigence d'action est d'autant plus évidente chez George W. Bush qui, après les attaques du 11 septembre, se focalise entièrement sur la mission par l'action et ses discours constituent donc un point d'entrée intéressant. Toutefois, notre analyse du mythe de la violence suggère que la résolution des crises par l'action correspond à une croyance plus globale partagée par l'ensemble des présidents américains, au-delà des différences idéologiques ou des croyances personnelles.

Dès le 11 septembre, George W. Bush s'engage dans une promesse d'action : « l'Amérique a fait plier des ennemis auparavant, elle le fera cette fois-ci », déclare-t-il. Dans son grand discours du 20 septembre, c'est l'action unifiée du Congrès qui est soulignée : des « Démocrates et Républicains [qui] se sont réunis sur les marches du Capitole pour chanter 'God Bless America' », mais surtout qui ont « fait plus que chanter » mais ont « agi en débloquent 40 milliards de dollars pour reconstruire nos quartiers et permettre à l'armée de faire face à ses besoins » (11-09-2001c, 20-09-2001)⁵²². Très rapidement, c'est une impression de relative impatience pour l'action qui se dégage des discours du président. « Les Américains savent que nous devons agir maintenant. Nous devons être forts. Nous devons être décisifs » déclare-t-il le mois suivant, car déjà « le temps de la compassion est maintenant terminé et le temps de l'action est maintenant arrivé » (17-10-2001, 10-11-2001)⁵²³. Très vite, le président en appelle à tous les Américains d'agir afin de participer à la diffusion du grand récit national : « Notre histoire est une grande histoire et nous devons la raconter, à travers nos paroles et à travers nos actions (« deeds ») », des actions aussi variées que « surveiller un enfant, reconforter les gens éprouvés, abriter ceux qui sont dans le besoin d'un refuge ou d'une maison », ou bien « participer, à votre groupe de surveillance de voisinage (« Neighborhood Watch or Crime Stoppers ») » ou encore « devenir un bénévole à l'hôpital, avec le personnel médical d'urgence, les pompiers ou une unité de sauvetage » ou bien entendu, « soutenir nos troupes sur le terrain et, ce qui est tout aussi important, soutenir leurs familles » (08-11-2001)⁵²⁴. Il s'agit là d'une exhortation à l'héroïsme du quotidien si cher à la conseillère de George W. Bush, Karen Hughes. On peut y voir également une façon pour le président de « substituer l'activité à la passivité, en transformant les Américains de victimes passives en serviteurs publics actifs, constructeurs de

⁵²² 11-09-2001c : *America has stood down enemies before, and we will do so this time*, 20-09-2001 : ... *Republicans and Democrats joined together on the steps of this Capitol, singing "God Bless America." And you did more than sing; you acted, by delivering \$40 billion to rebuild our communities and meet the needs of our military*

⁵²³ 17-10-2001 : *And Americans know we must act now. We must be strong, and we must be decisive*, 10-11-2001 : *But the time for sympathy has now passed; the time for action has now arrived*

⁵²⁴ 08-11-2001 : *Ours is a great story, and we must tell it, through our words and through our deeds. So you can serve your country by [...] mentoring a child, comforting the afflicted, housing those in need of shelter and a home. You can participate in your Neighborhood Watch or Crime Stoppers. You can become a volunteer in a hospital, emergency medical, fire, or rescue unit. You can support our troops in the field and, just as importantly, support their families*

communauté et protecteurs des libertés américaines », comme l'affirme la chercheuse en communication Janice W. Anderson⁵²⁵.

Toutefois, c'est par rapport à l'Irak que l'empressement pour l'action est la plus marquée : « dans le monde dans lequel nous sommes entrés, la seule voie vers la sécurité, c'est la voie de l'action et cette nation va agir », insiste George W. Bush devant les élèves officiers de West Point en juin 2002, rappelant qu'il s'agit d'un « conflit entre le Bien et le Mal » et donc il faut « affronter le Mal et les régimes sans foi ni loi », y compris par « l'action préemptive si nécessaire » (01-06-2002)⁵²⁶. Même quand il exprime l'action comme une condition incertaine, celle-ci est suivie d'une série de *will* tout à fait significative d'une volonté affirmée et d'une projection dans l'avenir : « *si* nous devons agir, nous prendrons toutes les précautions possibles. Nous planifierons minutieusement. Nous agirons (« *will act* ») avec toute la puissance de l'armée américaine. Nous agirons avec des alliés à nos côtés et nous gagnerons », rappelant au passage qu'« il n'y a pas d'actions faciles, ni d'actions sans risques » (07-10-2002)⁵²⁷. L'action est particulièrement mise en valeur face à l'alternative de l'inaction : « ne pas agir » serait « un échec » (« *failure to act* ») et « encouragerait d'autres tyrans [...] et à travers l'inaction, les États-Unis se résigneraient à un avenir de peur » (07-10-2002)⁵²⁸. La nécessité de l'action est bien entendu renforcée par l'existence d'un danger imminent, qui est l'un des arguments fondateurs du concept de guerre préventive. Dans son discours sur l'état de l'Union de 2003, après avoir évoqué l'investissement dans la recherche de « vaccins et traitements contre les agents de l'anthrax, de la toxine botulique, d'Ébola et de la peste », le président affirme que « nous devons supposer que nos ennemis utiliseraient ces maladies comme des armes et il faut agir avant que le danger ne soit sur nous » (28-02-2003)⁵²⁹. L'action est le choix courageux qui s'impose face à l'attitude implicitement lâche d'un Conseil de Sécurité des Nations unies que « nous avons créé pour que, contrairement à la Société des Nations, nos délibérations soient davantage que du discours et que nos résolutions soient plus que de simples vœux » (12-09-2002)⁵³⁰.

⁵²⁵ Janice W. Anderson, « Of Heroes and Martyrs in Post 9/11 Saudi and American Rhetoric: Intersections between Religious Fundamentalism and Pragmatic Nationalism », *Paper presented at the annual meeting of the NCA 93rd Annual Convention*, 14 nov. 2007, TBA, Chicago, p.6

⁵²⁶ 01-06-2002 : *In the world we have entered, the only path to safety is the path of action, and this Nation will act. We are in a conflict between good and evil, [...] confronting evil and lawless regimes [...] ready for preemptive action when necessary*

⁵²⁷ 07-10-2002 : *If we have to act, we will take every precaution that is possible. We will plan carefully. We will act with the full power of the United States military. We will act with allies at our side, and we will prevail. There is no easy or risk-free course of action.*

⁵²⁸ 07-10-2002 : *Failure to act would embolden other tyrants, [...] And through its inaction, the United States would resign itself to a future of fear*

⁵²⁹ 28-02-2003 : *... vaccines and treatments against agents like anthrax, botulinum toxin, Ebola, and plague. We must assume that our enemies would use these diseases as weapons, and we must act before the dangers are upon us*

⁵³⁰ 12-09-2002 : *We created a United Nations Security Council so that, unlike the League of Nations, our deliberations would be more than talk, our resolutions would be more than wishes*

Si la valorisation de l'action est particulièrement assumée par le président George W. Bush, elle n'a, en tout cas, rien de nouveau. Elle traduit une tendance culturelle américaine à favoriser l'activité et à dénigrer la passivité, ou ce qui est perçu comme tel et constitue une caractéristique essentielle de l'identité américaine. La sociologue Roberta Coles rappelle ainsi que les valeurs du « travail, de l'effort, de la migration ou de l'affirmation de soi et de l'ambition » sont autant d'illustrations de « l'attrait rhétorique qu'exerce toujours un discours sur l'action aux États-Unis »⁵³¹. L'image d'un peuple américain « aventureux, ingénieux, inventif, pragmatique et utilitariste, plutôt que contemplatif » aurait des racines historiques anciennes qui remonteraient au moins à l'Amérique jacksonienne, selon certains chercheurs⁵³². Citant notamment l'auteur Fenimore Cooper, Mark Ferrara voit dans le mythe du héros de la Frontière une idéalisation de l'action et de l'indépendance que l'on trouve également dans le « self-made man » d'Horatio Alger, qui fonde la trame narrative du mythique du Rêve américain⁵³³. Cette glorification de l'action est, en outre, enracinée dans la croyance protestante qui « *sacralise le travail parce que le vrai travail assure le salut divin* », comme le note Mark Bennet McNaught, tandis que « *l'oisiveté et l'auto-indulgence sont devenues un affront contre Dieu et une maladie sociale* »⁵³⁴. Rappelons également que, même si, dans la réalité, les discussions et les négociations avec un ennemi potentiel ont souvent lieu, y compris pendant la guerre froide, celles-ci sont difficilement cohérentes avec le récit binaire d'une lutte entre le Bien et le Mal. Comme on a pu le voir, Barack Obama a eu besoin de présenter les négociations sous un jour qui valorise la force et la puissance.

Dans ce contexte culturel, on comprend que la métaphore « d'apaisement » de la Seconde Guerre mondiale soit apparue comme un outil rhétorique privilégié des présidents. A cela s'ajoute le fait que le rapport aux mots et à la communication politique varie grandement d'un président à l'autre, comme le montre Robert Schlesinger dans son livre sur les plumes des présidents. Ainsi, contrairement à son prédécesseur, George H. Bush n'accorde que peu d'importance à son équipe d'écrivains de discours pour laquelle il se rend peu accessible⁵³⁵. Dans un échange avec des journalistes sur la crise dans le Golfe persique, il reconnaît qu'il n'est pas quelqu'un qui « croit à l'extravagance de paroles inutiles » et ajoute : « je suis plus intéressé

⁵³¹ Roberta Coles note que l'attrait pour l'action se retrouve dans un certain nombre d'expression idiomatiques populaires de l'anglais américain comme « *actions speak louder than words* », « *forget the talk; let's see some action* », « *can-do people* » ou « *movers and shakers* », dans Roberta Coles, « War and the Contest Over National Identity », *Sociological Review*, 2002, Vol. 50, p.10

⁵³² Thomas R. Hietala, *Manifest Design: Anxious Aggrandizement in Late Jacksonian America*, 1985, Ithaca: Cornell University Press, Ernest G. Bormann, *The Force of Fantasy: Restoring the American Dream*, 1985, Carbondale, IL: Southern Illinois University Press, cités dans *Ibid.*

⁵³³ Mark Ferrara, *Barack Obama and the Rhetoric of Hope*, McFarland, 2013, p.17

⁵³⁴ Mark Bennet McNaught, *La religion civile américaine de Reagan à Obama*, 2009, Presses Universitaires de Rennes, p.73

⁵³⁵ Schlesinger, *op. cit.*, p.368

par l'action » (11-08-1990)⁵³⁶. Il aime également mettre en lumière des figures ou des récits qui soulignent les bénéfices d'une action rapide et efficace : il répète par exemple l'histoire de ce pilote qui « avait achevé sa cérémonie de mariage en moins d'une heure pour partir au Moyen-Orient », tirant la conclusion que « ça, c'est un type qui fait avancer les choses (« *gets things done* ») » (22-11-1990c, 20-08-1990)⁵³⁷. De façon remarquablement similaire à l'argument utilisé par son fils 13 ans plus tard, il insiste également sur le caractère urgent de l'action et le danger de l'inaction : « chaque jour qui passe, prévient-il dès le 20 août 1990, « Saddam Hussein est plus près de réaliser son rêve d'acquérir un arsenal d'armes nucléaires. Et c'est une autre raison, franchement, pour laquelle, notre mission est de plus en plus marquée par un sentiment d'urgence » (20-08-1990)⁵³⁸.

Les deux présidents Bush ne sont pas les seuls à vouloir mettre en avant l'action. En fait, dès le début de son premier mandat, Bill Clinton cite l'action et le changement, notamment par rapport aux défis économiques mondiaux, comme des éléments inhérents à l'identité américaine, « nous ne pouvons pas laisser ces changements dans l'économie mondiale nous porter passivement vers un futur d'insécurité et d'instabilité ». Ici encore, c'est une variation de l'idée du péché de l'inaction qui est exprimée. Il dit ensuite, de façon encore plus significative : « le changement, c'est la loi de la vie [...] nous y voici à nouveau, prêts à accepter un nouveau défi, prêt à chercher le nouveau changement parce que nous sommes curieux et en ébullition (« *restless* »). Cela découle de notre héritage. C'est gravé dans l'âme des Américains » (26-02-1993)⁵³⁹. Pour Clinton, « l'Amérique a fait plus que simplement représenter ces valeurs » énoncées par « nos Pères fondateurs » que sont « la vie, la liberté et la recherche du bonheur », « nous avons agi pour les défendre » (27-11-1995)⁵⁴⁰. Parmi les justifications des frappes militaires contre des sites terroristes au Soudan et en Afghanistan, c'est le « risque de l'inaction pour l'Amérique et le monde qui serait bien plus grand que [ceux de] l'action » soutient le président, « car l'inaction donnerait du courage à nos ennemis, en laissant intactes

⁵³⁶ 11-08-1990 : *But I just am not one who flamboyantly believes in throwing a lot of words around. I'm more interested in action*

⁵³⁷ 22-11-1990 : *Within an hour he had the ceremony performed -- his wedding ceremony -- and left for the Middle East. You talk about a guy who gets things done, 20-08-1990 : I think, for instance, of Airman First Class Wade West, home on leave to be married. On August 7th, he was called up, and within an hour he had the ceremony performed and left for the Middle East. And he's now stationed over in Saudi Arabia. You talk about a guy that gets things done.*

⁵³⁸ 20-08-1990 : *And every day that passes brings Saddam Hussein one step closer to realizing his goal of a nuclear weapons arsenal. And that's another reason, frankly, why, more and more, our mission is marked by a real sense of urgency*

⁵³⁹ 26-02-1993 : *We cannot let these changes in the global economy carry us passively toward a future of insecurity and instability. For change is the law of life [...] here we are again, ready to accept a new challenge, ready to seek new change because we're curious and restless and bold. It flows out of our heritage. It's ingrained in the soul of Americans*

⁵⁴⁰ 27-11-1995 : *Our Founders said it best: America is about life, liberty, and the pursuit of happiness. In this century especially, America has done more than simply stand for these ideals. We have acted on them and sacrificed for them*

leurs capacités à nous frapper. Que nos actions aujourd'hui envoient ce message haut et fort » (20-08-1998a)⁵⁴¹. De même, dans son argumentation des frappes contre l'Irak en 1998, le président reprend une métaphore de comptabilité morale, arguant que, « aussi élevés qu'ils soient, les coûts de l'action doivent être mis en balance avec le prix de l'inaction » (16-12-1998)⁵⁴². C'est une métaphore équivalente qui illustre la nécessité morale des frappes en ex-Yougoslavie : « je suis convaincu », affirme-t-il, que « les dangers de l'action pèsent beaucoup moins que les dangers de l'inaction », tirant d'une « réflexion longue et acharnée sur la question » la leçon qu'en Bosnie « le monde n'avait pas non plus agi assez tôt pour empêcher la guerre » et que « l'inaction face à la brutalité ne fait qu'inviter plus de brutalité mais la fermeté arrête les armées et sauve des vies » (24-03-1999)⁵⁴³. Enfin, en 1999, au cours d'un dîner lors duquel il présente l'écrivain, Elie Wiesel, prix Nobel de la Paix, Bill Clinton propose une véritable analyse théologique du « péché de l'inaction ». Il déclare : « certains disent [...] que le Mal est une présence active qui recherche toujours de nouvelles occasions pour se manifester. Ayant grandi dans une église baptiste, j'ai entendu pas mal de sermons à ce sujet. D'autres théologiens, comme Niebuhr, ou Martin Luther King affirment que le Mal est davantage l'absence de quelque chose, un manque de connaissance, un échec de la volonté, une pauvreté de l'imagination, ou un état d'indifférence. Nous devons toujours rester sur le qui-vive concernant les signes du Mal », puis, après avoir évoqué à la fois la Shoah et le Kosovo, il conclut que « maintenant, nous savons qu'il est possible d'agir avant qu'il ne soit trop tard ».

Some say [...] that evil is an active presence, always seeking new opportunities to manifest itself. As a boy growing up in my Baptist church, I heard quite a lot of sermons about that. Other theologians, like Niebuhr, Martin Luther King, argued that evil was more the absence of something, a lack of knowledge, a failure of will, a poverty of the imagination, or a condition of indifference. [...] We must always remain awake to the warning signs of evil. And now, we know that it is possible to act before it is too late [...] They [the Founding Fathers] understood that to be indifferent is to be numb
Remarks at the Seventh Millennium Evening at the White House, 12 avril 1999

Il s'agit d'un véritable plaidoyer moral pour l'action, et une condamnation de l'inaction associée à l'indifférence morale, renforcé par la présence d'Elie Wiesel, héros survivant des camps de concentration.

Si, dans le contexte politique que nous avons déjà évoqué, Barack Obama fait preuve de peu d'appétit pour une implication militaire américaine de masse, ses discours reflètent cependant également l'importance donnée à l'action. Elle se trouve dans les justifications morales qui étayaient les principes de « guerre juste » qu'il développe dans son discours

⁵⁴¹ 20-08-1998a : *But of this I am also sure: The risks from inaction, to America and the world, would be far greater than action, for that would embolden our enemies, leaving their ability and their willingness to strike us intact. Let our actions today send this message loud and clear*

⁵⁴² 16-12-1998 : *Heavy as they are, the costs of action must be weighed against the price of inaction*

⁵⁴³ 24-03-1999 : *We learned some of the same lessons in Bosnia just a few years ago. The world did not act early enough to stop that war, either. We learned that in the Balkans, inaction in the face of brutality simply invites more brutality, but firmness can stop armies and save lives. I've thought long and hard about that question. I am convinced that the dangers of acting are far outweighed by the dangers of not acting*

d'acceptation du Prix Nobel de la Paix à Oslo en 2009. L'idée que « l'inaction peut éroder notre conscience » reflète d'ailleurs la pensée du théologien Reinhold Niebuhr, un penseur également cité par Bill Clinton (10-12-2009)⁵⁴⁴. Lors de sa tournée européenne en avril 2009, le président Obama déclare devant l'Assemblée européenne de Strasbourg que « cette génération ne peut rester immobile ». Utilisant une métaphore de voyage tout à fait appropriée, il rappelle que « nous nous trouvons à un croisement » et que si « notre histoire partagée nous donne de l'espoir, elle ne doit pas nous permettre de nous reposer. On ne peut se contenter de célébrer les succès du XX^e siècle et profiter des comforts du XXI^e siècle » (03-04-2009)⁵⁴⁵. Il fait un discours similaire à Prague, et exhorte à l'action : « pour protéger notre peuple, nous devons agir avec détermination (« *a sense of purpose* ») » et annonce concrètement « un effort international pour sécuriser les équipements nucléaires dans le monde » (05-04-2009)⁵⁴⁶. C'est un argument sur la nécessité d'actions ciblées et morales qu'utilise Barack Obama pour justifier des bombardements contre Daech en 2014, qui n'est pas sans rappeler la rhétorique de Bill Clinton : « Comme je l'ai dit auparavant, les États-Unis ne peuvent pas et ne doivent pas intervenir à chaque fois qu'il y a une crise dans le monde. Alors laissez-moi être clair sur les raisons pour lesquelles nous devons agir et agir maintenant », explique le président. Il évoque alors l'argument légal (« c'est une demande du gouvernement irakien »), puis développe l'argument moral d'« empêcher un acte de génocide » en raison de « capacités uniques [de l'Amérique] d'aider l'évitement d'un massacre ». Il conclut son plaidoyer en faisant un lien entre l'identité morale de l'Amérique et son obligation morale d'agir : « nous avons la capacité de faire quelque chose et nous allons passer à l'action. C'est notre responsabilité en tant qu'Américains. C'est la marque du leadership américain. C'est ce que nous sommes » (07-08-2014)⁵⁴⁷. Cet extrait souligne de façon particulièrement remarquable le rapport étroit qui existe entre « être » et « agir » dans la pensée américaine. Enfin, il faut noter que le président Obama a tendance à mettre particulièrement en valeur l'action commune. C'est le cas en politique intérieure dont il déplore l'esprit de parti : « [Les électeurs] nous ont envoyés ici [à Washington] pour travailler ensemble. Ils nous ont envoyés ici pour faire avancer les choses (« *gets things done* ») ». C'est aussi le cas dans les affaires étrangères quand il déclare par exemple à

⁵⁴⁴ 10-12-2009 : *Inaction tears at our conscience*

⁵⁴⁵ 03-04-2009 : *At the crossroads where we stand today, this shared history gives us hope, but it must not give us rest. This generation cannot stand still. We cannot be content merely to celebrate the achievements of the 20th century or enjoy the comforts of the 21st century*

⁵⁴⁶ 05-04-2009 : *But now this generation--our generation--cannot stand still. To protect our people, we must act with a sense of purpose without delay. So today I am announcing a new international effort to secure all vulnerable nuclear material around the world*

⁵⁴⁷ 07-08-2014 : *Now, I've said before, the United States cannot and should not intervene every time there's a crisis in the world. So let me be clear about why we must act and act now [...] a request from the Iraqi Government; and when we have the unique capabilities to help avert a massacre, [...] We can act carefully and responsibly to prevent a potential act of genocide. [...] and we have the capacity to do something about it, we will take action. That is our responsibility as Americans. That's a hallmark of American leadership. That's who we are.*

l'Assemblée générale des Nations unies que « nous devons agir mais que nous serons plus forts si nous agissons ensemble » (28-09-2015)⁵⁴⁸.

L'héroïsation du discours : le cas des discours sur l'état de l'Union.

Les discours présidentiels de la période post-guerre froide sont donc clairement imprégnés de rhétorique héroïque dont la forme peut varier mais dont la trame narrative, fondée sur les mythes de puissance et de vertu, reste constante. Par ailleurs, certains éléments indiquent que cette rhétorique s'est très certainement particulièrement développée dans les dernières décennies. Nous avons noté, par exemple, l'augmentation spectaculaire de la construction de monuments commémoratifs qui a donné lieu à une inflation, statistiquement démontrée, de « discours rituels » dans lesquels la figure héroïque tient une place centrale. En outre, une brève analyse quantitative de la récurrence du mot « *heroes* » révèle une augmentation spectaculaire de son emploi par les présidents depuis Ronald Reagan (Annexe 16). Parallèlement à ces éléments, certains chercheurs affirment, par exemple, que les Américains sont de plus en plus dans l'attente d'une « figure présidentielle héroïque ». C'est notamment le cas des spécialistes en communication et en sciences politiques Jennifer R. Mercieca et Justin S. Vaughn qui font remonter ce phénomène à l'ère progressiste, c'est-à-dire la présidence de Théodore Roosevelt⁵⁴⁹. D'autres chercheurs constatent, en même temps et de façon peut-être paradoxale, une relative perte de prestige de l'image du président. L'ancienne plume de Bill Clinton Michael Waldman observe ainsi qu'avec la fin de la guerre froide, « le président a perdu cet aura qui venait de l'idée que le destin de la planète dépendait du Bureau ovale », mais on peut y voir aussi l'aboutissement d'un processus qui commence au moins avec le scandale du Watergate⁵⁵⁰. On peut alors se demander si l'héroïsation des discours présidentiels, pour peu qu'elle soit avérée, ne serait pas une tentative de récupération d'une partie de ce prestige perdu.

La rhétorique héroïque étant complexe, et prenant des formes variées, une brève analyse quantitative ou l'augmentation statistique des « discours rituels » à contenu héroïque permettent difficilement de conclure que la période récente se caractérise par une héroïsation des discours qui la distinguerait des périodes précédentes. Idéalement, il faudrait sans doute conduire une étude comparative des discours des périodes précédentes, mais une telle étude va bien au-delà

⁵⁴⁸ 28-09-2015 : ... *we must act, but we will be stronger when we act together*

⁵⁴⁹ Jennifer R. Mercieca, Justin S. Vaughn, *The Rhetoric of Heroic Expectations: Establishing the Obama Presidency*, 2014, Texas A&M University Press, p. 2

⁵⁵⁰ Michael Waldman, *POTUS Speaks: Finding the Words That Defined the Clinton Presidency*, 2000, Simon & Schuster, p.267, Combs, Nimmo, *op. cit.*, p.54

de ce que nous pouvons proposer dans le cadre de notre thèse. Un recentrage de notre analyse sur les seuls discours sur l'état de l'Union peut nous permettre d'observer si la période post-guerre froide se caractérise par une place croissante des figures héroïques. N'oublions pas en effet que, comme le soulignent Campbell et Jamieson, l'un des éléments clés de ce type de discours, c'est la méditation et la célébration des valeurs nationales⁵⁵¹. Il contient toujours à ce titre des éléments épидictiques dont la finalité est l'éloge. Ils sont donc vecteurs de mythes, et si un phénomène d'héroïsation du discours présidentiel existe, il est donc susceptible d'apparaître dans ces discours. Rappelons, en outre, qu'étant les seules communications présidentielles exigées par la Constitution, ils constituent un excellent outil de comparaison dans le temps. Enfin, il convient de se souvenir que depuis 1947, date sa première retransmission télévisée, c'est devenu le discours présidentiel le plus regardé⁵⁵². Outre un auditoire importante, il a également une couverture médiatique considérable, ce qui, selon les chercheurs Coe et Neuman, « renforce les chances de façonner les perceptions du public à la maison et à l'étranger »⁵⁵³.

Une première observation nous conduit à constater que le mot « héros » n'apparaît que de façon irrégulière et finalement assez rarement dans les discours sur l'état de l'Union de notre période. Dans son ouvrage de référence, *Honored Guests: Citizen Heroes and the State of the Union*, Stephen Frantzich constate que le mot « héros » n'apparaît pas avant Ronald Reagan⁵⁵⁴. Toutefois, on note également une tendance à systématiquement rendre hommage à des invités présents dans la tribune d'honneur du Congrès à l'occasion de ces discours. C'est précisément une étude très complète de ces figures héroïques présentes lors de la cérémonie qui accompagne le discours sur l'état de l'Union que propose Frantzich⁵⁵⁵. Ces invités sont en effet toujours présentés par les présidents comme de véritables citoyens héroïques qui font d'ailleurs régulièrement l'objet d'ovations par tout ou partie de l'hémicycle.

L'institutionnalisation du héros.

Ces invités à la tribune d'honneur du Congrès, qui sont cités par les présidents, illustrent ce que le politologue Gerald M. Pomper appelle un « héroïsme institutionnel », dans un autre ouvrage important sur les figures héroïques dans la démocratie américaine⁵⁵⁶. L'émergence de

⁵⁵¹ Karlyn H. Campbell, Kathleen K. Jamieson, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago Press, p.139-40

⁵⁵² Ceci est notamment vrai depuis que Lyndon Johnson l'a fait passer au soir. Par ailleurs, des études ont montré que parmi ceux qui regardent, 70% seraient capables de mentionner au moins un élément cité par le président, et 26% pourraient se souvenir d'au moins trois éléments, dans George C. Edwards, *On Deaf Ears : the Limits of the Bully Pulpit*, 2003, Now Heaven : Yale University Press ; p.197, 198, 208, cité dans Frantzich, *op. cit.*, p.10.

⁵⁵³ Coe, Neuman, « International Identity », *op. cit.*, p.147

⁵⁵⁴ Frantzich, *op. cit.*, p.28. On note cependant quelques exceptions, comme les discours sur l'état de l'Union de 1942 et 1943 dans lesquels le président Roosevelt parle des soldats, morts ou vivants en employant le mot « héros » ou bien encore en 1941 quand il évoque la « résistance héroïque » de « nos amis » britanniques. Ces quelques exceptions ne sont toutefois pas significatives.

⁵⁵⁵ Frantzich, *op. cit.*,

⁵⁵⁶ Gerald M. Pomper, *Ordinary Heroes and American Democracy*, 2004, Yale University, p.28

la figure héroïque dans les discours sur l'état de l'Union est en tout cas un phénomène tout à fait récent. C'est, de façon tout à fait significative, uniquement à partir des années quatre-vingt que se mettent en place les premiers hommages envers ces « citoyens d'honneurs » pour leurs actes extraordinaires.

Reagan : fondateur du discours héroïque moderne.

De nombreux chercheurs ont constaté l'importance de la rhétorique héroïque dans les discours du président Reagan. Dans sa biographie politique, *Reagan*, Françoise Coste note combien son discours d'inauguration en 1980 se situait « dans la veine populiste qui avait caractérisé sa campagne », en garantissant au peuple des « rêves héroïques » et, « alors que certains se plaignaient de la disparition des héros, Reagan, lui, était convaincu que le fait même d'être un 'citoyen de cette terre bénie' faisait des Américains des héros »⁵⁵⁷. John Murphy crédite Reagan pour avoir « mis en place un style qui complète et aide à populariser un portrait romantique du citoyen américain ordinaire en tant que héros de la démocratie américaine »⁵⁵⁸. Le politologue Robert Denton Jr. conclut que « le grand communicant » a « rétabli la présidence héroïque et renforcé les perceptions des mythes et des valeurs américaines »⁵⁵⁹.

Ronald Reagan innove surtout dans son discours sur l'état de l'Union de 1982, dans lequel il veut illustrer l'idée qu'il n'y a « pas besoin d'aller dans les livres d'histoire [car] ils sont tout autour de nous », en faisant le récit de l'acte héroïque d'un citoyen ordinaire, Lenny Skutnik, un employé de la *Congressional Budget Office* qui a plongé dans les eaux glacées du Potomac pour sauver une femme après un accident d'hélicoptère :

We don't have to turn to our history books for heroes. They're all around us [...]
Just 2 weeks ago, in the midst of a terrible tragedy on the Potomac, we saw again the spirit of American heroism at its finest—the heroism of dedicated rescue workers saving crash victims from icy waters. And we saw the heroism of one of our young government employees, Lenny Skutnik, who, when he saw a woman lose her grip on the helicopter line, dived into the water and dragged her to safety.
 Address Before a Joint Session of the Congress Reporting on the State of the Union, 26 janvier 1982.

Mais l'innovation se trouve également dans la mise en scène qui accompagne le récit. Alors que le président finit de raconter l'anecdote, la caméra se fixe un long moment sur M. Skutnik et son épouse qui se trouvent à la tribune d'honneur, puis on voit à nouveau le président qui regarde vers la tribune alors que tout le Congrès se lève pour applaudir le héros. Reagan était très conscient du pouvoir de la télévision⁵⁶⁰. Il affirmait notamment que « la preuve

⁵⁵⁷ Françoise Coste, *Reagan*, 2015, Perrin, p.248

⁵⁵⁸ Troy Murphy, « Romantic Democracy », *op. cit.*, p.196

⁵⁵⁹ Robert Denton Jr, *The Primetime Presidency of Ronald Reagan*, 1988, New York : Praeger, p.10, cité dans Frantzich, *op. cit.*, p.29

⁵⁶⁰ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?88293-1/1982-state-union-address&start=3469><. Date de consultation : 02-07-2016

visuelle produite par la télévision élimine les mots supplémentaires. Dans un tel monde, les mots contextualisent les images »⁵⁶¹.

Ce qui est certain, c'est que, comme le dit Carter Wilkie, ancienne plume du président Clinton, « Reagan a fixé la norme. C'est fait pour la télévision. Cela humanise le discours et bien entendu ça produit un moment très émouvant pour les gens présents dans l'hémicycle qui est visible pour les spectateurs chez eux »⁵⁶². De fait, les successeurs de Reagan ont tous utilisé cette même technique à tel point qu'il est permis de parler d'une véritable « institutionnalisation » du héros⁵⁶³. Ce moment a été si marquant dans l'histoire moderne de la rhétorique présidentielle que le nom « Skutnik » a même été validé comme éponyme par le célèbre spécialiste de l'anglais américain William Safire, dans un article du *New York Times magazine* en 2001 dans lequel il définit un « Skutnik » comme « un accessoire humain (« *human prop* ») utilisé par un orateur pour illustrer son propos »⁵⁶⁴. C'est d'ailleurs l'appellation « *Lenny Skutnicks* » qui est souvent utilisée par les plumes des présidents pour parler de ces invités honorés dans les discours sur l'état de l'Union⁵⁶⁵. Quels que soient les héros sélectionnés, la tradition établie par Reagan est toujours respectée : il s'agit d'un individu qui a accompli une action extraordinaire ou franchi une étape importante qui illustre un thème majeur du discours présidentiel. Au moment opportun, le président identifie l'invité, qui est généralement assis à côté de la Première Dame, et raconte sa contribution particulière⁵⁶⁶. Alors que Reagan se focalisait initialement simplement sur des héros, lui et ses successeurs ont élargi la pratique à l'inclusion de citoyens représentant les défauts de programme ou les bénéfices des programmes politiques proposés par les présidents. Au fil des années, Reagan fait connaître une douzaine de héros dans ses discours sur l'état de l'Union. Il s'agit souvent d'immigrants et de personnes issues des minorités qui avaient réussi dans les affaires. Ces nouveaux héros ordinaires visaient à illustrer les opportunités sans fin du capitalisme américain. Ils permettaient aussi de formuler sur un ton positif les problèmes comme des défis auxquels on pouvait répondre par des initiatives individuelles qui montraient l'inutilité de l'action gouvernementale. Comme le résume John Murphy, même s'il n'y a pas de lien logique entre le sauvetage effectué

⁵⁶¹ « *The visual evidence conveyed by television eliminates the need for additional words . . . In such a world, words contextualize pictures* » cité dans Kathleen Hall Jamieson, *Eloquence in an Electronic Age*, 1988, New York: Oxford University Press, dans John Murphy « Our Mission, Our Moment », *op. cit.*, p.619

⁵⁶² John Aloysius Ferrell, « Checking In with Clinton's 'Heroes'; To Most, Memory is One to Cherish; They Wish Him Well: The Clinton Allegations », *The Boston Globe*, 27 janvier 1998, cité dans Vile, *op. cit.*, p. 35

⁵⁶³ Campbell, Jamieson, *op. cit.*, p.157-8

⁵⁶⁴ William Safire, « The way we live now », *New York Times magazine*, 8 juillet 2001, cité dans Frantzich, *op. cit.*, p.6

⁵⁶⁵ Coleen Shogan, Thomas Neale, « The President's State of the Union Address: Tradition, Function, and Policy Implications », *Congressional Research Service*, Library of Congress, 17 décembre 2012. p.5

⁵⁶⁶ *Ibid.*

par Skutnik et les programmes gouvernementaux, l'idée était tout de même que « le héros américain n'avait pas besoin de bons alimentaires »⁵⁶⁷.

En dehors d'une reconnaissance de sa femme, Nancy Reagan, pour son combat contre la drogue, en 1988, Reagan a arrêté cette pratique dans les deux dernières années de son second mandat, ce qui fait dire au politologue John Vile qu'une fois qu'il n'avait plus à se présenter à des élections et que son programme était essentiellement terminé, le président ne considérait plus que de tels accessoires rhétoriques avaient une grande utilité⁵⁶⁸.

G H Bush : le héros classique

George H. Bush continue de façon bien plus modérée la pratique de son prédécesseur dans un style beaucoup moins théâtral, en choisissant des figures héroïques plus classiques. En 1990, il fait la lecture d'un extrait de la lettre d'un soldat tombé lors de « l'action » militaire américaine au Panama qui, raconte le président, lui a été remise par la mère du défunt. L'extrait met en exergue la notion de devoir et la valeur de liberté : « souvenez-vous », lit le président, « je me suis engagé dans l'armée pour servir mon pays et garantir votre liberté de faire ce que vous voulez et de vivre votre vie librement ». Il n'y a aucune mise en scène particulière, en dehors du fait que le président ait sorti la lettre de sa poche⁵⁶⁹. Aucun représentant ou membre de la famille du héros n'est présent dans l'hémicycle. Même si le président termine ce passage en déclarant que le soldat « portait l'idée de ce qu'on appelle l'Amérique dans son cœur », il n'utilise pas le mot « héros » et ne fait pas non plus de pause qui aurait pu laisser la place à des applaudissements (31-01-1990)⁵⁷⁰. On note par ailleurs, qu'alors que l'invasion du Koweït par Saddam Hussein n'a pas eu lieu, George H. Bush choisit de mettre en lumière un héros militaire tombé dans une guerre bien moins médiatisée et populaire que ne l'a été par la suite *Desert Storm*. Il se situe ainsi dans une tradition beaucoup plus classique d'héroïsation des morts pour la patrie. Toutefois, même en 1992, alors même qu'il veut illustrer la « cause juste » de la guerre du Golfe, le président a une démarche similaire : il lit l'extrait d'un télégramme qu'il a reçu de l'épouse du « premier pilote tué dans le Golfe », qui « même dans son chagrin [...] voulait que je sache qu'un jour, quand ses enfants seraient suffisamment grands, elle leur dira que 'leur père est parti à la guerre parce que c'était la bonne chose à faire' ». Mais il n'y a là ni présence physique de l'épouse du pilote à la tribune d'honneur, ni applaudissements. Il faut attendre que le président aborde les thèmes de fierté et d'unité pour que l'hémicycle applaudisse finalement

⁵⁶⁷ John Murphy « Our Mission, Our Moment », *op. cit.*, p.618-9

⁵⁶⁸ Vile, *op. cit.*, p. 35

⁵⁶⁹ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?10891-1/1990-state-union-address&start=1838><. Date de consultation 07-08-2016.

⁵⁷⁰ 31-01-1990 : *Remember I joined the Army to serve my country and ensure that you are free to do what you want and live your lives freely [...] Private Markwell [...] carried the idea we call America in his heart.*

(28-01-1992)⁵⁷¹. Ce n'est qu'en 1991 que George H. Bush emploie véritablement la technique de Ronald Reagan et présente à la tribune d'honneur des invités qui illustrent l'héroïsme et font l'objet de *standing ovations*. Nous sommes alors en pleine crise du Golfe et les troupes américaines sont stationnées en Arabie Saoudite. Il n'y a pas encore de héros de guerre puisque l'opération *Desert Storm* ne commence que deux mois plus tard. Le président Bush choisit alors d'illustrer « la place particulière que tiennent dans nos cœurs les familles des hommes et des femmes qui servent dans le Golfe », en présentant les épouses des généraux Schwarzkopf et Powell qui reçoivent toutes deux une *standing ovation*⁵⁷², promettant à l'occasion que « nos forces dans le Golfe ne passeront pas une journée de plus que nécessaire pour remplir leur mission » (29-01-1991)⁵⁷³. Nous avons là un double niveau de représentation : les généraux qui représentent les troupes qui sont eux-mêmes représentés par leurs épouses. On est là bien loin du récit de l'héroïsme citoyen de Ronald Reagan⁵⁷⁴. Les choix de George H. Bush sont révélateurs de l'importance qu'il donne à l'héroïsme militaire classique, celui des généraux. C'est une vision essentiellement aristocratique et romantique du héros guerrier qui rappelle davantage les figures héroïques grecques que le héros américain moderne. Même s'il a pu, dans d'autres discours, évoquer des héros du quotidien, comme lors de la fête nationale américaine à Marshfield, cela atteste du manque de compréhension qu'avait George H. Bush de la communication politique moderne, pourtant particulièrement évidente après les succès de son prédécesseur, ainsi qu'un certain malaise par rapport à l'aspect théâtral et émotionnel de la fonction présidentielle⁵⁷⁵.

Politisation du héros.

A l'opposé de George H. Bush, Bill Clinton multiplie les citations de citoyens ordinaires exemplaires dans ses discours sur l'état de l'Union. Ces derniers sont presque infailliblement présents à la tribune et font régulièrement l'objet d'ovations par l'hémicycle. En outre, avec Clinton, la nature des invités change radicalement. Comme le résume parfaitement l'ancienne

⁵⁷¹ 28-01-1992 : *A few days after the war began, I received a telegram from Joanne Speicher, the wife of the first pilot killed in the Gulf, Lieutenant Commander Scott Speicher. Even in her grief, she wanted me to know that some day when her children were old enough, she would tell them "that their father went away to war because it was the right thing to do." And she said it all: It was the right thing to do. And we did it together. [...] This is still a time for pride, [...] For problems face us, and we must stand together once again and solve them and not let our country down.* [applause]

⁵⁷² Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?16070-1/1991-state-union-address&start=2849><. Date de consultation 07-08-2016.

⁵⁷³ 29-01-1991 : *We all have a special place in our hearts for the families of our men and women serving in the Gulf. They are represented here tonight by Mrs. Norman Schwarzkopf. [standing ovation] We are all very grateful to General Schwarzkopf and to all those serving with him. And I might also recognize one who came with Mrs. Schwarzkopf: Alma Powell, the wife of the distinguished Chairman of the Joint Chiefs. [standing ovation] And to the families, let me say our forces in the Gulf will not stay there one day longer than is necessary to complete their mission.* [standing ovation]

⁵⁷⁴ Vile, *op. cit.*, p.36-7

⁵⁷⁵ Donna Hoffmann, Alison Howard, *Addressing the State of the Union: The Evolution and Impact of the President's Big Speech*, 2006, Lynne Rienner Pub, p.78

plume de Clinton, Michael Waldman, alors que Reagan affichait des figures héroïques qui mettaient en lumière l'individualisme, l'endurance et l'héroïsme personnel, Clinton a tendance à accentuer des valeurs communautaires⁵⁷⁶. Mais ce qui est le plus remarquable, c'est que Clinton innove en citant des individus, non pas simplement pour des qualités ou une philosophie qu'il souhaite mettre en avant, mais parce qu'ils sont des incarnations d'éléments précis de son programme politique, économique et social⁵⁷⁷. En d'autres termes, c'est avec Bill Clinton que le citoyen-héros invité à la tribune du Congrès devient une véritable arme politique.

Clinton et l'incarnation de valeurs et de programmes politiques.

Quand Bill Clinton cite des héros de guerre, c'est très souvent pour mettre en exergue à la fois leur sens du devoir ou leur courage, comme son prédécesseur, mais aussi pour souligner la diversité de l'armée qui est supposée refléter une caractéristique essentielle de la nation américaine : l'unité dans la diversité. L'Amérique est « le seul pays au monde » qui envoie un natif d'Haïti « au sein de la force armée de son pays d'adoption pour aider à sécuriser la démocratie dans son pays d'origine » dit-il ainsi en 1995, en présentant le caporal Gregory Depestre qui se tient debout et est applaudi par l'hémicycle⁵⁷⁸. De même, quand il présente un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, à qui il demande de se lever pour recevoir également une *standing ovation*, c'est pour conclure que l'une des « leçons de citoyenneté » partagées par ce héros vétéran, c'est que « peu importe d'où vous venez, vous dépendiez les uns des autres. Vous le faisiez pour le pays ». (24-01-1995)⁵⁷⁹. De surcroît, le héros de guerre peut parfois illustrer à la fois la diversité, la réussite et la réhabilitation d'une guerre perdue. C'est tout cela que représente, à titre posthume, Frank Tejeda, membre du Congrès, dont la « famille est venue du Mexique », qui a été « décoré de la 'Silver Star', de la 'Bronze Star' et du 'Purple Heart' pour avoir combattu pour son pays au Vietnam » et qui a ensuite « servi l'État du Texas et l'Amérique et a combattu pour notre avenir ici même dans cette Chambre », déclare le président. Sa famille, présente, se lève et reçoit aussi la *standing ovation* d'usage⁵⁸⁰. Après avoir présenté toute une série d'autres héros de la diversité, Bill Clinton termine ce long passage sur différents invités d'honneur au discours sur l'état de l'Union de 1997 en concluant

⁵⁷⁶ Waldman, *op. cit.*, p.254

⁵⁷⁷ Vile, *op. cit.*, p.36-7

⁵⁷⁸ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?62882-1/president-bill-clintons-1995-state-union-address&start=5818><. Date de consultation 07-08-2016.

⁵⁷⁹ 24-01-1995 : *Corporal Gregory Depestre went to Haiti as part of his adopted country's force to help secure democracy in his native land. And I might add, we must be the only country in the world that could have gone to Haiti and taken Haitian-Americans there who could speak the language and talk to the people [...] All these years later, yesterday, here's what he said about that day: "It didn't matter where you were from or who you were, you relied on one another. You did it for your country."*

⁵⁸⁰ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?78241-1/1997-state-union-address&start=4658><. Date de consultation 07-08-2016.

: « Ce sont tous des Américains de différentes origines dont la vie reflète le meilleur de ce que nous pouvons devenir quand nous sommes une Amérique [unie] » (04-02-1997)⁵⁸¹.

Les héros choisis par Clinton sont souvent des héros communautaires qui servent à incarner des valeurs sociétales, et qui, à partir de 1995, deviennent des armes politiques face à un Congrès passé aux mains des Républicains après les élections perdues par les Démocrates en novembre 1994. Au « Contrat avec l'Amérique » (« *Contract with America* ») du nouveau président de la Chambre des représentants, Newt Gingrich qui propose notamment de restreindre le rôle de l'État, des réductions d'impôt et une réforme de l'aide sociale, Clinton répond par une version plus centriste de sa « Nouvelle Alliance » (« *New Covenant* »). Tout en reconnaissant le besoin de réformer l'aide sociale (« *welfare* »), en acceptant par exemple de « punir les mauvaises attitudes », il pose les limites d'une telle réforme et insiste qu'il ne veut pas « punir la pauvreté et les erreurs passées » car « aucun de nous ne peut changer notre passé (« *our yesterdays* ») mais tout le monde peut changer son avenir (« *our tomorrows* »). Il illustre alors son propos en citant Lynn Woosley qui « a travaillé dur pour sortir de l'aide sociale et devenir membre du Congrès de Californie », qui incarne l'utilité de l'aide sociale. Mais surtout, son exemple va à l'encontre de l'image négative de la « *welfare queen* »⁵⁸², un terme péjoratif très utilisé par les Républicains dans les années quatre-vingt et 90 pour parler des femmes, souvent noires, qui abuseraient du système d'aide sociale, d'autant que Lynn Woolsey, sur qui se fixe la caméra de télévision⁵⁸³ est une femme blanche (24-01-1995)⁵⁸⁴. De même en 1998, c'est une femme blanche divorcée avec deux enfants, Elaine Kinslow qui, grâce à l'aide sociale, a pu finir par trouver un travail, « économiser assez d'argent pour déménager avec sa famille dans un bon quartier et aider d'autres destinataires de l'aide sociale à travailler » qui est présentée comme faisant partie des « vrais héros de la révolution de l'aide sociale » par le président (27-01-1998)⁵⁸⁵.

⁵⁸¹ 04-02-1997 : *He was awarded the Silver Star, the Bronze Star, and the Purple Heart fighting for his country in Vietnam. And he went on to serve Texas and America fighting for our future here in this Chamber. We are grateful for his service and honored that his mother, Lillie Tejada, and his sister, Mary Alice, have come from Texas to be with us here tonight. And we welcome you [...] Reverend Schuller, Congressman Tejada, Governor Locke, along with Kristen Tanner and Chris Getsler, Sue Winski and Dr. Kristen Zarfos, they're all Americans from different roots whose lives reflect the best of what we can become when we are one America.*

⁵⁸² Vile, *op. cit.*, p.38

⁵⁸³ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?62882-1/president-bill-clintons-1995-state-union-address&start=3351><. Date de consultation 07-08-2016.

⁵⁸⁴ 24-01-1995 : *I have no problem with punishing bad behavior [...] I just don't want to punish poverty and past mistakes. All of us have made our mistakes, and none of us can change our yesterdays. But every one of us can change our tomorrows. And America's best example of that may be Lynn Woolsey, who worked her way off welfare to become a Congresswoman from the State of California*

⁵⁸⁵ 27-01-1998 : *For 13 years, Elaine Kinslow of Indianapolis, Indiana, was on and off welfare. Today, she's a dispatcher with a van company. She's saved enough money to move her family into a good neighborhood, and she's helping other welfare recipients go to work. Elaine Kinslow and all those like her are the real heroes of the welfare revolution. [...] And I'm happy she could join the First Lady tonight. Elaine, we're very proud of you. Please stand up. [Applause]*

Quand Clinton fait le récit héroïque de « vainqueurs de l'adversité », pour reprendre l'une des catégories de héros proposées par Pomper, c'est toujours avec une arrière-pensée politique. Toujours en 1995, il introduit Cindy Perry, qui « enseigne à des élèves de primaire à lire dans [le programme fédéral de] l'*Americorps* dans le Kentucky rural ». Il détaille son courage face aux difficultés de la vie : c'est une « mère de quatre enfants » qui dit que « son service [dans *Americorps*] l'a inspirée à obtenir une équivalence du diplôme de fin d'études du secondaire l'année dernière. Elle s'est mariée quand elle était adolescente et a eu quatre enfants. Mais elle a trouvé le temps de servir les autres, d'obtenir son équivalence et elle va utiliser l'argent d'*Americorps* pour retourner faire des études » (24-01-1995)⁵⁸⁶. Par ce récit, le président met en exergue les valeurs du travail et les qualités de courage et de détermination, des valeurs défendues par les Républicains, mais surtout il montre combien le programme fédéral *Americorps* est utile et incite les personnes méritantes à s'en sortir, alors même qu'il fait partie des programmes gouvernementaux attaqués par New Gingrich⁵⁸⁷. Même l'hommage à Rosa Parks, qui doit se lever et est ovationnée par l'hémicycle⁵⁸⁸ est surtout le moyen pour le président d'introduire ses nouvelles initiatives dans le domaine des droits civiques (19-01-1999)⁵⁸⁹. On peut également citer des activistes en faveur du contrôle des armes à feu, tous eux-mêmes victimes ou familles de victimes de fusillades, comme Jim Brady en 1994, ancien conseiller du président Ronald Reagan et activiste influent, grièvement blessé lors de la tentative d'assassinat contre le président en 1981 ; Suzanne Wilson en 1999, mère d'une des victimes de la fusillade dans une école de Jonesboro en 1998 ; ou encore Tom Mauser en 2000, dont le fils a été tué lors de la fusillade au lycée de Columbine en 1999. Clinton n'en oublie pas pour autant les policiers, en faisant applaudir les veuves des policiers qui « ont donné leur vie pour défendre la Chambre de la liberté », lors d'une fusillade au Capitole en 1998, et qui, dans un geste d'unité politique, avaient été invitées par le président de la Chambre, Dennis Hastert (19-01-1999)⁵⁹⁰. Le président démocrate s'assure d'ailleurs de compter des officiers de police

⁵⁸⁶ 24-01-1995 : *Cindy Perry teaches second graders to read in AmeriCorps in rural Kentucky. [...] She's a mother of four. She says that her service inspired her to get her high school equivalency last year. She was married when she was a teenager [...] She had four children. But she had time to serve other people, to get her high school equivalency, and she's going to use her AmeriCorps money to go back to college*

⁵⁸⁷ Frantzich, *op. cit.*, p.75

⁵⁸⁸ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?118891-1/1999-state-union-address&start=5226><. Date de consultation 07-08-2016.

⁵⁸⁹ 19-01-1999 : *We know it's been a long journey. For some, it goes back to before the beginning of our Republic; for others, back since the Civil War; for others, throughout the 20th century. But for most of us alive today, in a very real sense, this journey began 43 years ago, when a woman named Rosa Parks sat down on a bus in Alabama and wouldn't get up. She's sitting down with the First Lady tonight, and she may get up or not, as she chooses. We thank her. [Applause] Thank you, Rosa [...] We know that our continuing racial problems are aggravated, as the Presidential initiative said, by opportunity gaps. The initiative I've outlined tonight will help to close them*

⁵⁹⁰ 19-01-1999 : *Let me begin by saluting the new Speaker of the House and thanking him especially tonight for extending an invitation to two guests sitting in the gallery with Mrs. Hastert: Lyn Gibson and Wenling Chestnut are the widows of the two brave Capitol Hill police officers who gave their lives to defend freedom's house. Mr.*

parmi les héros cités, notamment pour mettre en avant l'efficacité de la police de proximité (« *community policing* »), ainsi qu'un certain nombre de héros militaires, non seulement pour illustrer certains choix politiques, mais également parce qu'ils représentent des groupes souvent négligés par la gauche américaine⁵⁹¹.

Avec Bill Clinton, c'est un véritable jeu politique qui se met en place et qui consiste notamment à construire un récit moral autour d'une figure héroïque qui force les membres du parti d'opposition, les Républicains, à ovationner l'invité à la tribune alors même que celui-ci incarne des programmes politiques auxquels ils sont opposés. Michael Waldman explique que les Républicains avaient d'ailleurs pris l'habitude de regarder le président de la Chambre pour voir s'ils devaient applaudir, se lever ou rester silencieux⁵⁹². C'est dans le contexte tendu du discours sur l'état de l'Union de 1996, après des mois de querelles entre le président et le chef de la majorité républicaine, Newt Gingrich, sur les questions du budget qui ont eu pour résultat l'arrêt des activités gouvernementales pendant plusieurs mois en 1995, que Bill Clinton illustre le mieux sa capacité de manipulation politique de la figure héroïque. Après avoir évoqué la qualité de travail des agents fédéraux, il fait l'éloge de Richard Dean, un agent de la sécurité sociale, ancien combattant du Vietnam, qui a sauvé trois personnes au péril de sa vie après l'explosion du bâtiment fédéral lors de l'attentat d'Oklahoma City en avril 1995. Il demande à ce qu'il soit « applaudi à la fois pour son courage et son héroïsme personnel extraordinaire ». Il reçoit alors une *standing ovation* des deux côtés de l'hémicycle, y compris par Newt Gingrich qui se tient derrière le président. Puis, après de longs applaudissements, Bill Clinton ajoute que « son histoire ne s'arrête pas là » car « en novembre il a dû arrêter de travailler à cause du premier arrêt des activités gouvernementales » puis « avec le second arrêt des activités gouvernementales il a continué d'aider les allocataires d'aide sociale mais travaillait sans être payé ». Il se fait le porte-parole de « Richard Dean et sa famille et tous ceux qui font tous les jours un bon travail pour le peuple américain », conjurant la Chambre de ne plus jamais faire arrêter les activités gouvernementales. Les Démocrates applaudissent, tandis que les Républicains restent ostensiblement impassibles, et que la caméra montre le héros, qui était ovationné par tous une minute auparavant, en train d'applaudir le président :

Our Federal Government today is the smallest it has been in 30 years, and it's getting smaller every day. Most of our fellow Americans probably don't know that. And there's a good reason—a good reason: The remaining Federal work force is composed of hard-working Americans who are now working harder and working smarter than ever before to make sure the quality of our services does not decline.

Speaker, at your swearing-in, you asked us all to work together in a spirit of civility and bipartisanship. Mr. Speaker, let's do exactly that

⁵⁹¹ Frantzich, *op. cit.*, p.171

⁵⁹² Waldman indique que, quand il était président de la Chambre, le Républicain Dennis Hastert regardait Tom Delay le chef de son parti (« whip »), ce qui retardait la réaction des autres membres du parti et créait un décalage avec la réaction des Démocrates, ce qui avait pour résultat comique que parfois les uns se levaient alors que les autres s'asseyaient, dans Waldman, *op. cit.*, p.260

I'd like to give you one example. His name is Richard Dean. He's a 49-year-old Vietnam veteran who's worked for the Social Security Administration for 22 years now. Last year he was hard at work in the Federal Building in Oklahoma City when the blast killed 169 people and brought the rubble down all around him. He re-entered that building four times. He saved the lives of three women. He's here with us this evening, and I want to recognize Richard and applaud both his public service and his extraordinary personal heroism. [standing ovation] But Richard Dean's story doesn't end there. This last November, he was forced out of his office when the Government shut down. And the second time the Government shut down he continued helping Social Security recipients, but he was working without pay.

On behalf of Richard Dean and his family, and all the other people who are out there working every day doing a good job for the American people, I challenge all of you in this Chamber: Let's never, ever shut the Federal Government down again.

Address Before a Joint Session of the Congress on the State of the Union, 23 janvier 1996⁵⁹³

Au moment du discours sur l'état de l'Union, la querelle politique sur le budget était déjà terminée et cette manipulation rhétorique et médiatique a peut-être simplement contribué à une humiliation politique pour Newt Gingrich qui se trouvait déjà au plus bas dans les sondages, mais elle montre en tout cas sans aucun doute que Bill Clinton avait parfaitement intégré que le héros américain pouvait être une arme politique efficace et devenir en lui-même un enjeu. C'est également à partir de la présidence de Bill Clinton que la pratique d'inviter des héros à la tribune d'honneur, de les faire se lever puis applaudir par l'hémicycle pour incarner un message politique s'établit et devient un véritable rituel, à quelques exceptions près⁵⁹⁴.

G. W. Bush et le retour des temps héroïques.

Dès 2001, dans son premier discours devant le Congrès réuni en séance plénière, George W. Bush continue la pratique de son prédécesseur pour montrer les avantages de son programme politique de baisse d'impôts ou de soutien aux initiatives d'inspiration religieuse (« *faith-based initiatives* »). « Avec nous ce soir » dit-il, une famille qui « représente beaucoup de familles américaines » qu'il fait applaudir⁵⁹⁵. Ils sont supposés incarner la classe moyenne : « Steven est administrateur de réseaux », précise le président, « Josefina est professeur d'espagnol » et, grâce aux coupes d'impôts, ils « vont économiser 2000 dollars », et pouvoir « payer leurs dettes en deux ans » et « commencer à économiser pour envoyer [leur fille] à l'université ». Cet exemple vise à humaniser la philosophie de réduction du rôle de l'État au centre de la pensée conservatrice depuis Reagan, qui est, rappelons-le, rhétoriquement liée à l'idée de liberté. George W. Bush y ajoute ici les thèmes du rêve américain et de celui plus populiste de la légitimité du peuple : « l'État (« *government* ») ne devrait pas faire obstacle aux familles qui veulent accomplir leurs rêves », ajoute-t-il en effet, « souvenez-vous toujours que

⁵⁹³ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?69496-1/1996-state-union-address&start=3944><. Date de consultation : 08-07-2016

⁵⁹⁴ On note quatre exceptions où il n'y a aucun invité à la tribune d'honneur dans les discours sur l'état de l'Union : 2003, 2008, 2010 et 2016, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il n'y aucune rhétorique héroïque dans ces discours.

⁵⁹⁵ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?162715-1/presidential-economic-address&start=2959><. Date de consultation : 08-07-2016.

le surplus, ce n'est pas l'argent de l'État, c'est l'argent du peuple » (27-02-2001)⁵⁹⁶. Mais, dans un esprit d'union nationale, le président invite aussi un élu démocrate, le maire de Philadelphie, une ville qu'il a perdue de façon spectaculaire (« *big time* ») [aux élections présidentielles]. Il le complimente pour « avoir encouragé les organisations d'inspiration religieuse et les organisations de quartier à faire bouger les choses à Philadelphie » car, ajoute-t-il dans une volonté de situer au-dessus des tensions partisans, « il y a des choses plus importantes que la politique » (27-02-2001)⁵⁹⁷.

Avec les attentats du 11 septembre, ce sont, sans surprise, les héros de la « guerre contre la terreur » qui sont mis en avant. Le discours sur l'état de l'Union de 2002 se caractérise très distinctement par le récit du retour des temps héroïques : celui de la « nouvelle culture de responsabilité » par opposition à l'ère hédoniste précédente. C'est aussi « l'éthique et le credo » héroïques synthétisé par l'expression « *Let's roll* » des passagers du vol 93 qui fait l'objet d'une *standing ovation* de l'hémicycle (29-01-2002)⁵⁹⁸. Ce nouvel héroïsme est aussi incarné par la présence physique des deux hôtes de l'air qui ont donné l'alerte alors qu'un passager, qui s'est avéré avoir des explosifs, essayait d'allumer une allumette en plein vol. Avec d'autres passagers et membres d'équipage, elles « ont sans doute sauvé presque deux cents personnes », assure le président (29-01-2002)⁵⁹⁹.

C'est surtout à la guerre et au sacrifice de sang qu'il s'agit de donner un visage humain, en invitant les membres des familles des soldats tués à la tribune d'honneur qui sont dans tous les cas acclamés par l'hémicycle. C'est l'épouse d'un officier de la CIA et marine mort en Afghanistan en 2002 auquel le président assure « que notre cause est juste et que notre pays n'oubliera jamais la dette qu'il doit à Michael et à tous ceux qui ont donné leur vie pour la liberté » (29-01-2002)⁶⁰⁰. En 2005, ce sont les parents d'un autre marine tué en Irak qui est

⁵⁹⁶ 27-02-2001 : *With us tonight, representing many American families, are Steven and Josefina Ramos [applause] [...] Steven is the network administrator [...] Josefina is a Spanish teacher at a charter school [...] My plan will save them more than \$2,000. Let me tell you what Steven says: "[...] If we had this money, it would help us reach our goal of paying off our personal debt in 2 years' time." After that, Steven and Josefina want to start saving for Lianna's college education [...] Government should never stand in the way of families achieving their dreams [...] always remember, the surplus is not the Government's money; the surplus is the people's money*

⁵⁹⁷ 27-02-2001 : *With us tonight is the mayor of Philadelphia. Please help me welcome Mayor John Street. [Applause] Mayor Street has encouraged faith-based and community organizations to make a significant difference in Philadelphia. [...] Mayor Street's a Democrat. Let the record show, I lost his city—big time. But some things are bigger than politics*

⁵⁹⁸ 29-01-2002 : *For too long our culture has said, "If it feels good, do it." Now America is embracing a new ethic and a new creed, "Let's roll." [standing ovation]*

⁵⁹⁹ 29-01-2002 : *A few days before Christmas, an airline flight attendant spotted a passenger lighting a match. The crew and passengers quickly subdued the man, who had been trained by Al Qaida and was armed with explosives. The people on that plane were alert and, as a result, likely saved nearly 200 lives. And tonight we welcome and thank flight attendants Hermis Moutardier and Christina Jones. [standing ovation]*

⁶⁰⁰ 29-01-2002 : *Last month, at the grave of her husband, Michael, a CIA officer and marine who died in Mazar-e-Sharif, [...] Shannon is with us tonight. [standing ovation] Shannon, I assure you and all who have lost a loved one that our cause is just, and our country will never forget the debt we owe Michael and all who gave their lives for freedom*

qualifié de « défenseur de la liberté », et dont George W. Bush lit une lettre dans laquelle le disparu disait à sa mère « c'était maintenant son tour de protéger [ses parents] ». L'année suivante, en 2006, il fait à nouveau la lecture de la lettre d'un héros sacrifié dont « les mots [qui] pourraient aussi bien s'adresser à tous les Américains » soulignent les valeurs d'honneur et de service, et dont les parents, présents à la tribune, sont également ovationnés (02-02-2005, 31-01-2006)⁶⁰¹. En 2006, le président fait face à une intensification des critiques à propos de la guerre en Irak. Le politologue John Vile se demande s'il ne faut pas voir dans la façon dont le président termine son discours sur l'état de l'Union de 2007, quand il présente quatre figures héroïques à la suite, la volonté de garantir les applaudissements d'une chambre plus hostile, passée aux mains des Démocrates. Parmi ces héros, il y a un ancien combattant de la guerre en Irak qui a « utilisé son corps comme bouclier pour protéger son artilleur lors d'une attaque, et a montré un « courage exceptionnel » alors qu'il était grièvement blessé. Mais au-delà de la guerre, le président veut illustrer « la bienveillance héroïque et le courage et le sens du sacrifice de soi du peuple américain » tout entier. C'est sans doute pourquoi il présente également des héros civils. Il y a un père de famille qui a sauvé la vie d'un homme tombé sur la voie dans le métro à Harlem et « insiste qu'il n'est pas un héros », ayant dit qu'il y a « des garçons et des filles qui meurent à l'étranger pour qu'on ait nos libertés » et conclut qu'on « doit se montrer de l'amour les uns pour les autres ». Dans un geste symbolique très fort, on le voit donner une accolade au héros militaire à côté de lui, lors de l'ovation de l'assemblée. Deux autres figures héroïques qui symbolisent la réussite sont également présentées à l'assemblée : un Africain du Congo « qui a grandi dans la pauvreté » et qui, après être devenu une star de la NBA, « a construit un hôpital flambant neuf dans sa ville natale » et une femme d'affaires qui « représente le grand esprit d'entreprise de l'Amérique » et qui « utilise son succès pour aider les enfants en difficulté ». C'est bien « le courage et la compassion » que symbolisent tous ces héros pour le président qui voit en eux « l'esprit et le caractère de l'Amérique », des qualités qui « ne sont pas difficiles à trouver » en Amérique (23-01-2007)⁶⁰².

⁶⁰¹ 02-02-2005 : *One name we honor is Marine Corps Sergeant Byron Norwood of Pflugerville, Texas, who was killed during the assault on Fallujah. His mom, Janet, sent me a letter [...] Mom. Now it is my turn to protect you." Ladies and gentlemen, with grateful hearts we honor freedom's defenders and our military families, represented here this evening by Sergeant Norwood's mom and dad, Janet and Bill Norwood. [standing ovation], 31-01-2006 : Our men and women in uniform are making sacrifices and showing a sense of duty stronger than all fear. Marine Staff Sergeant Dan Clay was killed last month fighting in Fallujah. He left behind a letter to his family, but his words could just as well be addressed to every American. [...] I know what honor is— it has been an honor to protect and serve all of you. [...] Don't hesitate to honor and support those of us who have the honor of protecting that which is worth protecting." Staff Sergeant Dan Clay's wife, Lisa, and his mom and dad, Sara Jo and Bud, are with us this evening. Welcome. [standing ovation]*

⁶⁰² 23-01-2007 : *When America serves others in this way, we show the strength and generosity of our country. These deeds reflect the character of our people. The greatest strength we have is the heroic kindness and courage and self-sacrifice of the American people. You see this spirit often if you know where to look, and tonight we need only look above to the gallery. Dikembe Mutombo grew up in Africa amid great poverty and disease [...] became a star in the NBA and a citizen of the United States, but he never forgot the land of his birth [...] built a brand new*

En dehors de ces figures héroïques plus ou moins attendues, étant donné le contexte, George W. Bush fait preuve d'innovation en présentant à l'hémicycle, et donc à la nation, une série de leaders et de figures politiques étrangers⁶⁰³. S'ils ne sont pas nécessairement invités pour leurs actes héroïques extraordinaires, ils le sont en tant que visages du nouvel Afghanistan et du nouvel Irak, libres et démocratiques. Ils servent à humaniser la « cause juste » de la liberté pour laquelle les guerres sont supposées être menées dans ces pays. En 2002, c'est le président intérimaire de l'Afghanistan Hamid Karzaï, « nouvel allié contre la terreur » qui est à la tribune d'honneur, ainsi que la nouvelle ministre des affaires des femmes, Dr. Sima Samar, un symbole fort qui représente les « mères et les filles [qui] étaient captives dans leurs propres maisons » et « sont maintenant libres et font maintenant partie du gouvernement (29-01-2002)⁶⁰⁴. En 2004, c'est au tour du président du Conseil de gouvernance irakien. Et en 2005, c'est une militante des droits humains, Safia Taleb al-Suhail, dont le père avait été assassiné par les services de Saddam Hussein. Alors même que les médias américains parlent de l'occupation américaine de l'Irak, George Bush cite les paroles de remerciements au peuple américain de Mme al-Suhail, qui aurait également déclaré que « nous avons été occupés par Saddam Hussein pendant 35 ans. C'était ça la véritable occupation ». Après cette présentation, elle se lève et montre son index toujours coloré par l'encre qui est supposée avoir servi à identifier les votants, puis fait le signe de la victoire. On peut voir alors, dans les images télévisuelles des membres du Congrès répondre par le même geste après avoir applaudi, alors que certains avaient au préalable symboliquement trempé leur index droit dans de l'encre par signe de solidarité⁶⁰⁵.

Obama et le rêve américain.

Élu lors de la pire crise financière depuis la Grande Dépression, Barack Obama fait de la confiance, de la résilience et de la responsabilité les thèmes de prédilection de son premier discours devant le Congrès en février 2009. Il s'agit de restaurer la confiance dans un système

hospital in his old hometown [...] Julie Aigner-Clark represents the great enterprising spirit of America. And she is using her success to help [...] children [...] live in a world that is safe." [...] Wesley Autrey [...] saw a man fall into the path of a train [...] jumped onto the tracks, pulled the man into the space between the rails [...] He insists he's not a hero. He says: "We got guys and girls overseas dying for us to have our freedoms. We have got to show each other some love." [standing ovation] Tommy Rieman [...] was on a reconnaissance mission in Iraq when his team came under heavy enemy fire. From his Humvee, Sergeant Rieman returned fire. He used his body as a shield to protect his gunner. He was shot in the chest and arm and received shrapnel wounds to his legs, yet he refused medical attention and stayed in the fight. He helped to repel a second attack, firing grenades at the enemy's position. For his exceptional courage, Sergeant Rieman was awarded the Silver Star [standing ovation] [...] In such courage and compassion, ladies and gentlemen, we see the spirit and character of America. And these qualities are not in short supply

⁶⁰³ Vile, *op. cit.*, p. 42

⁶⁰⁴ 29-01-2002 : *America and Afghanistan are now allies against terror [...] this evening we welcome the distinguished interim leader of a liberated Afghanistan, Chairman Hamid Karzai. [...] [standing ovation] The last time we met in this Chamber, the mothers and daughters of Afghanistan were captives in their own homes [...] women are free and are part of Afghanistan's new Government. And we welcome the new Minister of Women's Affairs, Dr. Sima Samar. [standing ovation]*

⁶⁰⁵ Bumiller, Elisabeth, Anne E. Kornblut, « A Show of Solidarity With Fingers Inked Purple », *The New York Times*, 3 février 2005, cite dans Vile, *op. cit.*, p. 45

économique mis à mal par la crise mais aussi dans la capacité du peuple américain à s'en sortir par lui-même car « les réponses à nos problèmes ne sont pas hors d'atteinte, elles se trouvent dans nos laboratoires, dans nos champs et dans nos usines, dans l'imagination de nos entrepreneurs et dans la fierté du peuple le plus travailleur au monde ». C'est l'exemple même d'un discours imprégné de la rhétorique de l'espoir si caractéristique de sa présidence. Alors qu'il « est facile de [...] devenir cynique et d'être dans le doute » dit-il, « j'ai appris dans ma vie que l'espoir se trouve dans des endroits improbables, que souvent, l'inspiration ne vient pas de ceux qui ont le plus de pouvoir ou de ceux qui sont les plus célèbres mais [qu'elle vient] des rêves et aspirations d'Américains ordinaires qui sont tout sauf ordinaires ». C'est alors que le président fait le récit de son premier invité à la tribune, celui d'une figure héroïque sans doute inattendue dans ce contexte : le président d'une banque de Miami qui a distribué son bonus à ses employés et certains de ses anciens employés (24-02-2009)⁶⁰⁶. Ce choix signale une volonté de donner une image plus morale de la finance en mettant en lumière la générosité individuelle, tout en décourageant la condamnation globale d'un système qui, s'il doit être réformé (Obama insiste sur la nécessité de régulation dans le même discours) ne doit pas être remis en cause dans son ensemble. Les applaudissements nourris témoignent que cette volonté semble partagée par l'hémicycle.

L'exemple qui suit met également en lumière la responsabilité personnelle, mais aussi la résilience et la capacité de transformation du peuple dans l'épreuve. C'est la ténacité d'une jeune fille, Ty'Sheoma Bethea, qui a écrit une lettre au Congrès pour demander de l'aide pour son école en mauvais état dans laquelle elle expliquait que « nous sommes simplement des élèves qui essaient de devenir avocats, docteurs, parlementaires, comme vous-même et un jour président, afin de faire une différence, pas seulement dans l'État de Caroline du sud mais également dans le monde [car] nous ne sommes pas du genre à démissionner » (« *we are not quitters* »). Ces mots font écho à ceux utilisés par le président, quelques minutes auparavant, lorsqu'il déplorait que la nation ait « le taux le plus élevé de décrocheurs des études secondaires dans le monde industriel », et concluait qu'« abandonner le lycée n'est plus une option. Ce n'est pas juste démissionner (« *quitting* ») face à soi-même, c'est démissionner par rapport à son pays et à la fierté d'être les plus durs travailleurs au monde », en d'autres termes, c'est trahir les

⁶⁰⁶ 24-02-2009 : *The answers to our problems don't lie beyond our reach. They exist in our laboratories and our universities, in our fields and our factories, in the imaginations of our entrepreneurs and the pride of the hardest working people on Earth [...] it's easy to lose sight of this truth, to become cynical and doubtful, I have also learned that hope is found in unlikely places, that inspiration often comes not from those with the most power or celebrity, but from the dreams and aspirations of ordinary Americans who are anything but ordinary. I think of Leonard Abess, a bank president from Miami who reportedly cashed out of his company, took a \$60 million bonus, and gave it out to all 399 people who worked for him, plus another 72 who used to work for him*

valeurs de l'Amérique (24-02-2009)⁶⁰⁷. C'est ici à la fois la responsabilité individuelle (la persévérance de la jeune fille) et collective (la responsabilité du Congrès de venir en aide) qui illustrent l'équilibre centriste de la politique d'Obama entre le rôle de l'État et la responsabilité individuelle. Et c'est une école de l'intégration que met en avant le président, afin de permettre au « fils d'un ouvrier [qui] ne parlait pas un mot d'anglais en arrivant à New York [de] commencer l'université à l'automne ; grâce au soutien de ses bons enseignants et d'un programme de tutorat innovant » (28-01-2014)⁶⁰⁸. Tout comme ses prédécesseurs, Barack Obama voit dans ces récits de citoyens héroïques faisant face aux épreuves des « récits qui nous disent quelque chose sur l'esprit des gens qui nous ont envoyés ici [à Washington]. Ils nous disent que même dans les moments les plus éprouvants, et dans les circonstances les plus difficiles, il y a une générosité, une décence et une détermination qui persévèrent, une volonté à assumer la responsabilité de notre avenir et de notre prospérité », des mots sur l'héroïsme du peuple tout entier qui auraient aussi bien pu être prononcés par George W. Bush ou Ronald Reagan (24-02-2009)⁶⁰⁹.

Le thème récurrent qui associe la rhétorique de l'espoir et la croyance dans le système de l'économie de marché, c'est le rêve américain, un thème qu'incarnent la plupart des invités de Barack Obama à la tribune d'honneur lors du discours sur l'état de l'Union. C'est un récit de rêve américain adapté à la crise économique : ce ne sont plus des histoires « *rags-to-riches* », mais ce sont des récits héroïques sur la capacité à changer et à se transformer face aux épreuves. C'est par exemple l'histoire de cette mère de famille qui à l'âge de 55 ans passe un diplôme en biotechnologie non seulement parce qu'il n'y a plus de travail dans son secteur d'activité, mais aussi parce qu'elle « veut inciter ses enfants à poursuivre leurs rêves » et que « ça leur apprend à ne jamais laisser tomber », ou encore de ces « jeunes mariés », « elle, serveuse, et lui ouvrier du bâtiment », face aux épreuves de la récession, elle « a fait un emprunt pour ses études, s'est inscrite dans une université publique, s'est formée pour une autre carrière [...] ils ont fait des sacrifices l'un pour l'autre, ce qui a lentement payé [...] Ils ont acheté leur première maison et

⁶⁰⁷ 24-02-2009 : *We have one of the highest high school dropout rates of any industrialized nation [...] And dropping out of high school is no longer an option. It's not just quitting on yourself, it's quitting on your country, and this country needs and values the talents of every American [...] I think about Ty'Sheoma Bethea, the young girl [...] typed up a letter to the people sitting in this Chamber and says: "We are just students trying to become lawyers, doctors, Congressmen like yourself, and one day President, so we can make a change to not just the State of South Carolina, but also the world. We are not quitters." [...] The letter asks us for help [...] she said: "We are not quitters."*

⁶⁰⁸ 28-01-2014 : *Estiven Rodriguez couldn't speak a word of English when he moved to New York City at age nine [...] thanks to the support of great teachers and an innovative tutoring program[...] this son of a factory worker just found out he's going to college this fall*

⁶⁰⁹ 24-02-2009 : *These words and these stories tell us something about the spirit of the people who sent us here. They tell us that even in the most trying times, amid the most difficult circumstances, there is a generosity, a resilience, a decency, and a determination that perseveres, a willingness to take responsibility for our future and for posterity*

ont eu un deuxième enfant ». « Leur histoire », ajoute le président, « c'est notre histoire » (25-01-2011, 20-01-2015)⁶¹⁰.

Ces histoires de réinvention de soi sont aussi, naturellement, l'occasion d'illustrer des choix politiques, comme le partenariat entre les secteurs privés et publics dans la formation professionnelle. C'est l'exemple de Siemens qui dans le cadre d'« un partenariat modèle avec les universités publiques (« *community college* ») a « payé les frais de scolarité d'une mère célibataire licenciée de son travail de mécanicienne » afin de la former pour ensuite l'embaucher, et c'est, bien entendu, la mère de famille qui se trouve à la tribune que montre la caméra⁶¹¹, et pas le président régional de Siemens (24-01-2012)⁶¹². Barack Obama donne également des exemples qui montrent que le succès est la combinaison de l'esprit d'entreprise individuel et de politiques de soutien de l'État, y compris dans des secteurs d'activité des énergies renouvelables, permettant ainsi au président de mettre en lumière l'intérêt économique, et pas uniquement moral de la question écologique. C'est ce qu'illustre l'histoire de Bryan Ritterby, licencié par le fabricant de meubles qui l'employait et qui s'est réorienté vers un travail dans une usine d'éoliennes, et se dit maintenant « fier de travailler dans l'industrie du futur ». C'est aussi celle des frères Allen qui ont transformé leur compagnie de couverture de toit, qui « après le 11 septembre, avaient offert leurs services pour réparer le Pentagone » et « ont été durement touchés par la récession », mais qui, avec « l'aide d'un prêt garanti par l'État [...] fabriquent maintenant des bardeaux solaires ». Ils se sont réinventés », conclut le président, à l'image de ce que « font les Américains depuis plus de 200 ans » (24-01-2012, 25-01-2011)⁶¹³.

Ces modèles exemplaires peuvent devenir des armes de pression politique. Avant de présenter le patron d'une pizzeria qui a donné une augmentation de salaire à ses employés

⁶¹⁰ 25-01-2011 : *One mother of two, a woman named Kathy Proctor, had worked in the furniture industry since she was 18 years old. And she told me she's earning her degree in biotechnology now, at 55 years old, not just because the furniture jobs are gone, but because she wants to inspire her children to pursue their dreams too. As Kathy said, "I hope it tells them to never give up."*, 20-01-2015 : *It begins with our economy. Seven years ago, Rebekah and Ben Erler of Minneapolis were newlyweds. [applause] She waited tables. He worked construction. Rebekah took out student loans and enrolled in community college and retrained for a new career. They sacrificed for each other. And slowly, it paid off. They bought their first home. They had a second son Henry. [...] America, Rebekah and Ben's story is our story*

⁶¹¹ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : > <https://www.c-span.org/video/?303881-1/state-union-address&start=1411><. Date de consultation : 08-07-2016.

⁶¹² 24-01-2012 : *Jackie Bray is a single mom from North Carolina who was laid off from her job as a mechanic. Then Siemens opened a gas turbine factory in Charlotte and formed a partnership with Central Piedmont Community College. The company [...] paid Jackie's tuition, then hired her [...] Model partnerships between businesses like Siemens and community colleges*

⁶¹³ 24-01-2012 : *Bryan Ritterby was laid off from his job making furniture, [...] at 55 [...] But he found work at Energetx, a wind turbine manufacturer in Michigan [...] said, "I'm proud to be working in the industry of the future,* 25-01-2011 : *Already, we're seeing the promise of renewable energy. Robert and Gary Allen are brothers who run a small Michigan roofing company. After September 11th, they volunteered their best roofers to help repair the Pentagon. [...] the recession hit them hard. Today, with the help of a Government loan [...] manufacture solar shingles [...] In Robert's words, "We reinvented ourselves." That's what Americans have done for over 200 years: reinvented ourselves,*

« pour alléger leur stress financier et booster leur moral », Barack Obama rappelle que « depuis que j'ai demandé au Congrès d'augmenter le salaire minimum, cinq États ont passé des lois identiques [et] de nombreuses entreprises l'ont fait à leur propre initiative ». Là aussi, la caméra se fixe sur le patron et son employé présents à la tribune et le président conclut en demandant « aux chefs d'entreprises » de suivre cet exemple et de « faire ce qu'ils peuvent pour augmenter les salaires de leurs employés », mais surtout il réclame au Congrès de « donner une chance aux Américains responsables qui travaillent » (28-01-2014)⁶¹⁴. D'autres combats politiques d'Obama sont incarnés à la tribune : des patients dont le « traitement n'aurait pas été couvert », notamment à cause de « maladies préexistantes » et « auraient été ruinés » sans la loi sur la protection des patients et des soins abordables, dites « *Obamacare* » (« *Patient Protection and Affordable Care Act* ») votée en 2010 mais régulièrement remise en cause par l'opposition, des parents d'une écolière tuée dans une fusillade qui « méritent un vote » ou encore un Américain libéré de prison à Cuba grâce à la diplomatie renouée avec le régime castriste (25-01-2011, 28-01-2014, 12-02-2013, 20-01-2015)⁶¹⁵. Bien entendu, donner un visage humain à ces questions n'est pas suffisant face à un Congrès hostile, et même la note d'humour bipartisan sur laquelle le président entame son discours, en rappelant que le président (républicain) de la Chambre des représentants, John Boehner est fils de barman et donc lui aussi l'incarnation du rêve américain, ce qui donne lieu à des applaudissements des deux côtés de l'hémicycle et à un signe approbateur de Boehner. À ce jour, ni la loi sur le salaire minimum, ni une loi limitant les armes à feu ne sont passées.

On note enfin qu'il n'y a qu'un seul héros de guerre parmi tous ces invités mais c'est l'image impressionnante d'un ancien combattant blessé et défiguré, que l'on voit à côté de la Première Dame⁶¹⁶, qui représente « une nouvelle génération de héros qui retourne à la vie civile » et qui, « comme l'armée qu'il aime, comme l'Amérique qu'il sert, n'abandonne

⁶¹⁴ 28-01-2014 : *In the year since I asked this Congress to raise the minimum wage, five states have passed laws to raise theirs. Many businesses have done it on their own. Nick Chute is here today with his boss, John Soranno [...] John just gave his employees a raise, to 10 bucks an hour -- and that's a decision that has eased their financial stress and boosted their morale Tonight, I ask more of America's business leaders to follow John's lead: Do what you can to raise your employees' wages. [applause] Congress, give these hard-working, responsible Americans that chance. Give them that chance. [applause] Give them the chance*

⁶¹⁵ 25-01-2011 : *I'm not willing to tell James Howard, a brain cancer patient from Texas, that his treatment might not be covered, 28-01-2014 : Now, a preexisting condition used to mean that someone like Amanda Shelley [...] would have meant bankruptcy, 12-02-2013 : a young girl named Hadiya Pendleton. She was 15 years old. [...] was shot and killed in a Chicago park after school, just a mile away from my house. Hadiya's parents, Nate and Cleo, are in this Chamber tonight [...] They deserve a vote. They deserve a vote. [Applause] They deserve a vote. Gabby Giffords deserves a vote. The families of Newtown deserve a vote. The families of Aurora deserve a vote. 20-01-2015 : ... diplomacy is the work of "small steps." And these small steps have added up to new hope for the future in Cuba. And after years in prison, we are overjoyed that Alan Gross is back where he belongs. Welcome home, Alan. We're glad you're here. [standing ovation]*

⁶¹⁶ Voir l'extrait vidéo disponible sur C-SPAN : ><https://www.c-span.org/video/?316796-1/state-union-address&start=3886><. Date de consultation : 08-07-2016.

jamais » (28-01-2014)⁶¹⁷. Malheureusement, malgré la promesse de « réduire drastiquement » le temps de prise en charge des anciens combattants, un scandale sur les soins de santé fournis aux vétérans éclate quelques mois plus tard.

*

À l'aune de notre étude, on constate que, si le méchant est une figure essentielle de la rhétorique héroïque dans les discours présidentiels, il n'est cependant qu'une des incarnations possibles des épreuves auxquelles doit toujours faire face le héros. Ce dernier revêt en effet des formes multiples, y compris, mais pas uniquement, guerrières. La construction de la figure héroïque, comme celle du sauvage, semble répondre davantage à des besoins politiques, voire géopolitiques, de circonstances qu'à des différences d'ordre philosophique ou idéologique entre présidents républicains et démocrates. On note d'ailleurs l'influence majeure de la rhétorique reaganienne sur l'ensemble des discours des présidents des deux partis. Mais qu'il s'agisse de l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, d'enjeux électoraux, des attentats du 11 septembre 2001 ou encore de la crise économique, la figure héroïque doit toujours refléter les qualités permanentes qui sont supposées symboliser le caractère national auquel elle est systématiquement associée. Ces qualités sont d'abord la détermination et le courage mais aussi la capacité d'autonomie, de transformation et de réinvention de soi, l'acceptation du devoir et le sens du sacrifice pour son prochain et surtout pour la communauté nationale. Il s'agit donc d'un récit essentiellement optimiste qui permet d'exalter le sentiment patriotique et l'unité nationale, ce qui en fait un instrument politique particulièrement approprié lors des moments de crises.

Tout comme la figure du sauvage, celle du héros est une construction narrative. Il s'agit donc bien d'une fiction qui peut en partie s'émanciper du réel, en transformant, par exemple, les victimes en héros. Toutefois le récit héroïque ne peut s'émanciper totalement de la réalité ou tout du moins de sa perception, sous peine de conduire à un échec politique. C'est donc un outil à utiliser avec précaution. Enfin, nous constatons que ce sont bien les mythes de puissance et de vertu qui constituent les deux piliers sur lesquels repose la trame narrative de la rhétorique héroïque. Ceci nous amène à conclure que la mythologie nationale américaine est avant tout un mythe héroïque. Il est d'ailleurs tout à fait significatif qu'Abraham Lincoln reste l'un des présidents les plus couramment cités dans les discours présidentiels post-guerre froide, tant il

⁶¹⁷ 28-01-2014 : *As this time of war draws to a close, a new generation of heroes returns to civilian [...] We'll keep slashing that backlog so our veterans receive the benefits they've earned and our wounded warriors receive the health care [...] A few months later, on his 10th deployment, Cory was nearly killed by a massive roadside bomb in Afghanistan [...] And like the Army he loves, like the America he serves, Sergeant First Class Cory Remsburg never gives up, and he does not quit. Cory [standing ovation]*

incarne parfaitement les deux attributs mythiques essentiels du héros américain que sont la vertu et la puissance, des attributs qui se reflètent dans les nombreux surnoms qui lui ont été donnés. Il a la force du « coupeur de bois », (« *Rail-Splitter* »), possède la puissance paternelle (« *Father Abraham* ») et héroïque du libérateur (« *the Great Emancipator* ») et du sauveur (« *Savior of the Union* »), tout en personnifiant l'honnêteté (« *Honest Abe* »), l'autonomie individuelle (« *Self-Made man* »), et démocratique, (« *Great Democrat* »). Si ces surnoms n'apparaissent pas forcément tous dans les discours présidentiels, les qualités qu'ils symbolisent font partie du mythe véhiculé par la culture populaire et politique américaine⁶¹⁸. Anton Kazlovic voit même chez Lincoln une figure qui rappelle la « culture des super-héros, typiquement états-unienne, [qui] a nourri, de longue date, des analogies avec la figure du messie, incorruptible serviteur de l'éthique »⁶¹⁹. Si la comparaison avec le Messie chrétien n'est pas entièrement satisfaisante, le héros américain étant avant tout un individu qui symbolise l'autonomie individuelle (le *Self-Made man*), il représente bien le sacrifice ultime pour la liberté. Dans son étude sur la rhétorique de Barack Obama, Mark Ferrara affirme d'ailleurs que « le concept de la révolution américaine a transformé l'autonomie (« *self-reliance* ») en une fonction non seulement du bien commun mais aussi de la rédemption de l'humanité », un véritable mythe qui trouve ses racines dans les sermons de John Winthrop et dans les récits de H. D. Thoreau, Mark Twain, ou Henry Adams⁶²⁰. Enfin, Lincoln possède également une autre caractéristique essentielle du héros américain mise en avant dans les discours présidentiels, celle des origines humbles d'un fils de fermiers pauvres, élevé dans une cabane en rondins sur la « Frontière », ce qui fait de lui la quintessence du « citoyen ordinaire et héroïque ».

⁶¹⁸ Combs, Nimmo, *op. cit.*, p.54

⁶¹⁹ Anton Kazlovic, « Superman as Christ figure : the American Pop Culture Movie Messiah », *The Journal of Religion and Film*, 6 (1), 2002, p.1-25, cité par Fath, *op. cit.*, p.236

⁶²⁰ Ferrara, *op. cit.*, p.125

CONCLUSION

Notre étude des mythes nous a permis de distinguer trois caractéristiques majeures des discours présidentiels post-guerre froide : premièrement, l'existence d'un mouvement permanent de fluctuation entre rupture et continuité rhétorique, deuxièmement, l'absence d'un récit mythique global du monde qui aurait succédé à celui de la guerre froide, et troisièmement, la centralité d'une figure héroïque significative de la construction d'une nouvelle trame narrative dont nombre d'éléments ont été établis dans les discours de Ronald Reagan. Tout cela nous conduit à nous interroger sur la signification de ces évolutions, à la fois sur le plan des représentations mentales, mais également sur le contenu idéologique et la traduction politique de celles-ci.

Tous les présidents américains de la période post-guerre froide ont tenté d'inscrire leur interprétation du récit national mythique dans une continuité historique, en écho avec les mythes fondateurs, tout en affirmant leur volonté de rupture politique et narrative avec leurs prédécesseurs. La construction de ce récit se fait dans un mouvement d'oscillation entre rupture et continuité à l'intérieur d'un cadre contraint. La liberté narrative qu'offrent ces ruptures est en réalité limitée, les présidents étant restreints à la fois par leur fonction, les institutions politiques (comme le Congrès), par des événements politiques et géopolitiques divers, ainsi que, bien entendu, par les choix de leurs prédécesseurs. L'effondrement du communisme et, dans une certaine mesure, les attentats du 11 septembre 2001 ont représenté à la fois des nécessités de changements narratifs et de formidables occasions pour mettre à profit la volonté de rupture et d'affirmation de soi de chaque président. L'effondrement de l'Empire soviétique a été l'un des plus grands défis rhétoriques depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle a symbolisé le point final d'un récit qui avait constitué la substantifique moelle de la mythologie américaine pendant presque cinq décennies. Les attaques du 11 septembre ont, quant à elles, constitué un événement traumatisant significatif pour la communauté nationale. Au-delà de la peur et de la colère, elles ont engendré un sentiment d'impuissance et de vulnérabilité qui a favorisé l'émergence d'un discours de rupture. Pourtant, force est de constater qu'aucun président n'a su faire de ces événements le moment fondateur d'un nouveau récit mythique. Aucun récit n'est en effet parvenu à donner une explication durable du monde post-guerre froide et post-11 septembre, ni à définir l'identité américaine dans son rapport à ce nouveau monde.

Au moment de la chute du mur, George H. Bush n'a ainsi pas su transformer son concept de « nouvel ordre mondial » en un métarécit moralement clair avec un thème central qui s'applique au-delà de la Guerre du Golfe. De son propre aveu, il lui manquait une vision globale du monde. La rupture principale de sa présidence s'avère avoir été finalement une volonté de se démarquer de son prédécesseur dans la place qu'il entendait donner à la communication et au discours, ce qui a eu précisément pour conséquence de le priver des outils rhétoriques nécessaires pour transformer le mythe national.

C'est en fait Bill Clinton qui s'est efforcé de proposer le premier récit véritablement post-guerre froide, fondé précisément sur la répudiation du « nous contre eux » des décennies précédentes. Ce récit se caractérisait également par une forte religiosité et par la fusion d'éléments de langage à la fois conservateurs (notamment dans la définition de la liberté) et progressistes, avec l'expression d'une foi en une « humanité commune » et diverse et un objectif national principal de mission par l'exemple. Cette narration est restée empreinte de nombreuses analogies de la guerre froide. Elle s'est surtout distinguée par une croyance dans l'effacement des barrières, non seulement sur le plan économique mais aussi au niveau des valeurs. Ceci a conduit à une vision du monde comme étant l'extension de l'Amérique, entraînant une confusion entre Soi et l'Autre qui rendait impossible l'élaboration d'un récit mythique nécessairement fondé sur la différenciation. A cela, s'est ajouté un manque de clarté sur le destin et l'identité de la nation dans un monde chaotique dominé par l'ambiguïté de nombreux conflits, sans parler de l'absence de slogan ou de formule nécessaire pour succéder au concept de « guerre froide ».

Ce sont finalement les attentats du 11 septembre qui ont marqué la fin de l'ambiguïté morale du monde. Ils ont été l'occasion pour George W. Bush de transformer une catastrophe en un « nouvel objet organisateur » autour duquel s'est mis en place un nouveau récit de lutte entre le Bien et le Mal qui a signalé le retour de la distinction entre Soi et l'Autre. Ce récit reprenait des éléments narratifs de la guerre froide mais en les transformant et en leur donnant une nouvelle dimension sacrée. Bush a fait ainsi de l'idéologie totalitaire de l'islamisme radical un danger équivalent à celui du communisme, sur le plan non seulement idéologique mais également spirituel et moral. Il s'agissait d'un récit marqué par la centralité de la rhétorique religieuse. Tout en n'étant que le symptôme d'un cycle de religiosité présidentielle commencé dans les années 70, il en a été également le point culminant, comme l'analyse quantitative l'a parfaitement illustré. Si le langage religieux a permis de redonner une dimension sacrée à un récit fondé sur la structure binaire d'un combat entre le Bien et le Mal, il a également été la raison principale de son échec. Il reposait sur un discours prophétique de certitude et d'absolu

qui a donné lieu à une dichotomie entre le discours et le réel. En faisant, par exemple, le lien entre la volonté divine et la « cause juste » de la guerre, George W. Bush a fait du succès la condition sine qua non de la fiabilité narrative de son récit. L'échec de l'extension de la guerre contre la terreur dans le monde, l'exagération d'un danger « clair et imminent » et d'un nouveau totalitarisme devenu l'incarnation du Mal (mais qui, au final, ne possédait pas les armes de destruction massive tant redoutées), ou la mise à mal du mythe de l'innocence ont précipité l'échec de ce nouveau récit post-11 septembre.

Si le récit de Barack Obama repose sur la rupture avec son prédécesseur, depuis la promesse de retrait des troupes d'Irak jusqu'au désir affirmé de collaboration internationale et de compromis, cette rupture s'est aussi avérée être une contrainte. Elle a fini par empêcher le succès d'un nouveau récit global qui offrirait une représentation mentale simple du monde post-guerre froide et post-11 septembre. Le président a repris certains fondamentaux du récit de Bill Clinton, comme l'absence affirmée d'un ennemi global et primordial, la répudiation d'une vision eschatologique et binaire du monde, ou encore l'acceptation d'un monde chaotique aux menaces multiples. Mais la complexité narrative et morale de son récit, ainsi qu'une rhétorique marquée par l'équilibre et la réconciliation d'états contradictoires comme la guerre et la paix, le « hard » et le « soft power », le réalisme et l'idéalisme, la force et le droit n'ont pas permis l'émergence d'un véritable récit mythique. Les qualités de la rhétorique subtile de Barack Obama, qui s'appuie sur une réflexion philosophique aboutie, ont finalement représenté des obstacles importants à la formation d'un récit nécessairement fondé sur une forte dramatisation dont l'émotion qu'il suscite doit être au service de la croyance mythique.

Enfin, notons que le recours constant à des métaphores et analogies de la guerre froide et de la Seconde Guerre mondiale est également un symptôme significatif de l'incapacité des présidents à proposer une vision globale et mythique nouvelle du monde post-guerre froide. La raison de ces échecs se trouve peut-être, en fin de compte, dans la nature instable, multipolaire et complexe de ce monde difficilement compatible avec les exigences du discours mythique.

Ces échecs ne signifient pas pour autant, bien entendu, la fin des mythes nationaux dans les discours présidentiels. En s'appuyant sur une étude précise du langage, particulièrement l'analyse des métaphores, notre recherche a pu mettre en évidence l'existence d'un grand nombre d'éléments à caractère mythique, stables et récurrents. Ces invariants constituent la trame narrative d'un récit héroïque fondé, comme nous avons tenté de le démontrer, sur les mythes de la vertu et de la puissance dont les racines remontent jusqu'à l'époque coloniale. Ainsi la métaphore récurrente du voyage est à la fois évocatrice de la quête héroïque, de l'histoire nationale, et de l'action politique présente. Elle témoigne de la volonté d'exprimer

une continuité entre le présent et le passé tout en permettant une projection dans l'avenir. Les récits individuels des invités à la tribune d'honneur du Congrès lors des discours sur l'état de l'Union ne sont que la manifestation la plus visible d'une rhétorique héroïque que les présidents s'efforcent toujours de rattacher au caractère national. Le héros, c'est à la fois le citoyen, le président et la nation. Il permet de faire le lien entre la politique intérieure et extérieure par le biais de récits « macro-héroïques » et « micro-héroïques ». Si le héros est tant privilégié dans la période post-guerre froide, c'est qu'il représente un outil rhétorique et politique efficace particulièrement adapté aux contingences du monde complexe et multipolaire qui est le nôtre. Il s'agit finalement d'un récit qui, contrairement à celui de la guerre froide, n'a plus l'ambition globale d'expliquer le monde et se concentre uniquement sur le caractère national.

Alors que le récit de la guerre froide dépendait de l'existence de l'empire communiste, celui du héros ne requiert pas la présence d'un mal défini permanent, ni même d'un sauvage moderne ou primitif, bien que celui-ci puisse s'avérer très utile. Il a seulement besoin d'épreuves de quelque nature que ce soit pour révéler son caractère extraordinaire, un caractère qui reflète précisément l'exceptionnalisme américain au cœur de l'identité nationale. À l'image de l'Amérique, le héros est autonome et assume forcément un rôle de leader. Il peut éventuellement s'isoler mais ne saurait en tout cas se soumettre à une autre puissance, même institutionnelle, ou à une communauté, fût-elle internationale. Il se définit en partie par sa grande liberté d'action et peut ainsi agir unilatéralement quand il le doit. Tout comme le héros antique, il est en outre adoubé par un dieu avec lequel il a une relation privilégiée, et dont il a reçu le don unique et précieux de la liberté. Pour prouver sa valeur morale, le héros doit être testé dans sa foi et subir nombre d'épreuves physiques, morales et spirituelles, en remplissant la mission divine de transmission de cette liberté au monde. La mission par l'action ou la mission par l'exemple met ainsi en scène le guerrier héroïque ou le héros exemplaire modèle. Outre ses qualités morales de vertu, le héros se définit par sa force. Cette puissance est celle de la détermination, du courage et du sens du sacrifice. Elle se révèle également à travers des épreuves qui mettent en valeur une action violente mais mythifiée, et donc moralement acceptable, notamment par des récits glorieux de guerres. La force du héros, c'est enfin celle de pouvoir façonner le monde en mettant de l'ordre dans le chaos, c'est-à-dire en imposant la loi dans un monde plus ou moins civilisé menacé par la sauvagerie (moderne ou primitive) ou par des crises ou catastrophes diverses. Le héros en ressort transformé, tout comme la nation qui devient « une union plus parfaite », à la fois plus forte et purifiée de ses doutes et de ses péchés. C'est autour de ce récit fondamental, qui met en scène des récits de devoirs et de sacrifices racontés de multiples fois et sous de multiples formes dans les dernières décennies

que s'unit régulièrement le peuple américain. Il donne ainsi un nouveau sens à l'existence de la communauté nationale, malgré la disparition de l'Empire soviétique.

Nonobstant nos attentes initiales, notre étude nous a, en outre, permis de constater que l'héroïsation du discours présidentiel n'est pas concomitante de l'effondrement de l'Empire soviétique ou du traumatisme du 11 septembre 2001. La version actuelle du récit héroïque trouve en effet son origine dans la rupture rhétorique majeure que constituent les discours de Ronald Reagan. Au-delà même de l'innovation de la présence d'invités incarnant l'héroïsme à la tribune d'honneur lors des discours sur l'état de l'Union, il s'est avéré que c'est tout un ensemble d'éléments de langage clés du récit héroïque que Reagan a mis en place. Parmi les plus importants, nous pouvons citer la résurgence du langage religieux, une vision essentialiste de la liberté, l'affirmation de la puissance, incluant la négation de la faiblesse (comme l'atteste la transformation de la défaite du Vietnam en victoire), ou encore une vision moralement simple et glorieuse de la guerre, avec par exemple, le recours à une terminologie guerrière pour parler du terrorisme. Il semble dès lors tout à fait raisonnable de voir dans le récit héroïque la traduction narrative d'une idéologie politique conservatrice. Ceci est d'ailleurs tout à fait cohérent avec l'idée que le mythe est une dramatisation narrative, essentiellement émotionnelle et inconsciente, d'une idéologie politique. Le mythe héroïque doit ainsi se comprendre par rapport à l'influence de forces plus globales à l'intérieur d'un cycle politique commencé dans les années quatre-vingt. Ce cycle n'est donc pas défini par les événements de la chute du communisme ou les attentats du 11 septembre, mais par la rupture avec les fondements du « libéralisme » américain (de gauche) commencé sous l'ère Roosevelt dont l'apogée dans les années soixante en annonçait également la fin prochaine. Il est notamment défini par la responsabilité individuelle des solutions politiques au détriment de la vision plus collectiviste qui précédait. La période post-guerre froide, qui est caractérisée par l'héroïsation du discours et le mythe du citoyen héros fait partie de ce qu'on peut considérer, du point de vue du mythe, comme un cycle héroïque. La chute de l'Empire soviétique et les attentats du 11 septembre n'ont fait que renforcer les éléments fondamentaux de ce cycle en faisant disparaître une menace collective et en offrant un nouveau cadre dramatique favorisant le retour des temps héroïques.

Au cœur de ce cycle héroïque, on trouve la tension permanente entre le sacrifice de l'individu pour la communauté et l'individualisation de l'action, puisque l'héroïsme est d'abord

un projet individuel¹. Cette tension peut potentiellement poser un certain nombre de défis institutionnels et structurels du fait même que le héros symbolise avant tout une réponse individuelle simple à des problèmes collectifs et politiques complexes. Les présidents mettent naturellement toujours en avant la tradition d'entre-aide du « citoyen héroïque » face aux épreuves, et contrairement à l'Europe, l'individualisme n'est pas vu négativement en Amérique, le bien-être collectif étant d'abord l'accumulation des bonheurs individuels. Mais on ne peut nier que le récit héroïque est un genre défini en premier lieu par la dramatisation d'un individu seul. Même quand il agit en collaboration avec d'autres, ou quand son action est favorisée par une politique, comme lorsque Barack Obama fait le lien entre le rêve américain et le *G.I. Bill*, c'est d'abord par le biais d'un récit qui privilégie une histoire individuelle et la notion que le succès des citoyens est principalement entre leurs mains². L'héroïsation du discours renforce alors l'idée très américaine que « le succès ou l'échec est assigné à la personne plutôt qu'à la structure ou les conditions extérieures »³. L'essentiel des réponses aux problèmes ne sont dès lors plus d'ordre politique mais d'ordre personnel. Troy Murphy suggère même qu'en rendant hommage au citoyen héroïque, le discours présidentiel participe à une « dépolitisation de la citoyenneté »⁴. Il illustre son propos par l'exemple de Rosa Parks dont le récit dans les discours présidentiels « ne révèle jamais son histoire d'activisme et sa formation qui ont précédé son acte de bravoure »⁵. C'est de fait un récit qui encourage une réponse, non pas institutionnelle ou politique, mais individuelle à des questions économiques et sociales. L'héroïsation des discours présidentiels favoriserait ainsi structurellement une vision idéologique plus conservatrice de la politique et de l'institution présidentielle.

En outre, le discours héroïque, surtout quand il met en lumière le président héroïque, peut encourager l'acceptation d'une centralisation du pouvoir, comme cela a été le cas avec George W. Bush, qui tout comme « un super-héros, a dû sortir du cadre institutionnel pour sauver la communauté »⁶. Cette centralisation doit être relativisée, notamment parce que les Américains restent naturellement suspicieux du pouvoir et parce qu'elle a été, de fait, relativement limitée et temporaire. Elle a toutefois été l'occasion de s'interroger sur l'existence d'une éventuelle « présidence impériale »⁷. A l'image du shérif de la frontière, le héros a

¹ Michael Foley, *American Credo: the Place of Ideas in U.S. Politics*, 2007, Oxford University Press, p.43, Caldwell, *op. cit.*, p.56

² Robert C. Rowland, « Barack Obama and the Revitalization of Public Reason », *Rhetoric & Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p.133

³ Foley, *op. cit.*, p.51

⁴ Murphy, *op. cit.*, p.203

⁵ *Ibid* p.201

⁶ Jewett, Lawrence, *op. cit.*, p. 41

⁷ Renana Brooks, « A nation of victims », *The Nation*, 30 juin 2003, cite dans Roderick P. Hart, Jay P. Childers, « Verbal Certainty in American Politics: An Overview and Extension », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 3, p.532

également la fonction importante de remettre de l'ordre là où il y avait le chaos, la liberté étant dépendante de règles communes qui conditionnent la prospérité et la démocratie. C'est parce que ces règles, qui sont la fondation de l'ordre national ou international, sont précisément bafouées par le sauvage que le héros doit intervenir. Cette fonction a ainsi pour effet de valoriser les thèmes de forces de maintien de l'ordre (« *law and order* »), qu'il s'agisse de l'armée ou de la police. On pourrait même évoquer un risque de « fascisme populaire » puisque le héros peut de fait se substituer à « un système démocratique de loi et d'ordre vus comme défectueux face au véritable Mal »⁸. Mercieca et Vaughn soulignent d'ailleurs la contradiction qui existe chez les Américains « entre les attentes d'action présidentielle héroïque et de contrôle de l'histoire et l'attente de respect des limites constitutionnelles »⁹. A l'aune des catégories mentales proposées par le linguiste George Lakoff, on peut voir dans le récit héroïque un modèle conservateur de « père strict » (« *Strict Father* »), plutôt qu'un modèle progressiste de « parent nourricier » (« *Nurturant Parent* »). Au-delà du cadre limité de notre recherche, il serait d'ailleurs pertinent de s'interroger sur la sexualisation qu'implique le modèle héroïque, car non seulement le héros est encore majoritairement énoncé au masculin mais surtout le récit héroïque repose essentiellement sur l'action et le courage physique, traditionnellement associés à la masculinité, par opposition à la parole et au compromis souvent perçus comme des attributs féminins. En même temps, le héros n'est-il pas précisément l'incarnation de la puissance et la vertu, également associées à la masculinité et à la féminité ?

Au final, le recours au récit héroïque pourrait bien être à la fois le symptôme et le générateur d'un processus populiste sous-jacent. Après tout, il dépend fortement du *pathos* qu'il suscite et il offre un modèle de citoyenneté ordinaire et héroïque qui fait espérer à chaque membre de la communauté nationale qu'il peut, voire qu'il doit, devenir lui aussi un héros. C'est d'un côté une forme de progrès démocratique, puisque le récit ne consiste plus à simplement magnifier une élite mais à donner à chaque citoyen ordinaire un sentiment d'« *empowerment* ». D'un autre côté, c'est aussi un processus qui peut conduire à un espoir de grandeur et de gloire et risque de générer de la frustration quand les promesses héroïques ne se concrétisent pas. De fait, si tout le monde peut être un héros, l'héroïsme peut-il même avoir encore un sens ? Enfin, en s'appuyant sur une véritable théâtralisation du discours, comme lors des discours sur l'état de l'Union, la présidence moderne ne devient-elle pas d'abord un spectacle qui engendre la fascination et l'émotion plutôt que le débat politique délibératif qui est le socle de la démocratie ? L'héroïsation des discours présidentiels pourrait ainsi être le prodrome d'une crise démocratique.

⁸ Jewett, Lawrence, *op. cit.*, p. 42

⁹ Mercieca, Vaughn, *op. cit.*, p.258

Même si toutes ces interrogations vont au-delà du champ de notre étude, on ne peut qu'être frappé par la pertinence de ces questions lorsqu'on contemple la campagne présidentielle qui se déroule au moment même où s'écrit cette conclusion. Le candidat républicain Donald Trump se présente très clairement en héros sauveur de la nation, en demandant aux Américains d'avoir la foi non plus en Dieu ou dans les valeurs communes, mais en lui. De façon très significative, il déclare ainsi lors de son discours d'acceptation à la nomination présidentielle de la convention républicaine en juillet 2016 « *Nobody knows the system better than me which is why I alone can fix it* »¹⁰. Il incarne ici une version extrême de l'individualisme héroïque. C'est un discours qui s'avère remarquablement différent de celui de Ronald Reagan qui, en 1980, déclarait « *I ask you not simply to 'Trust men but to trust your values—our values—and to hold me responsible for living up to them* »¹¹. Si Trump projette bien une image de puissance, il s'agit en réalité d'une puissance excessive, grotesque et sans retenue, qui, à l'instar de celle de la brute (« *bully* ») sauvage, est d'ailleurs fortement sexualisée¹². Singulièrement, il s'agit surtout d'un discours caractérisé par l'absence claire et assumée des éléments de vertu pourtant au cœur de la mythologie américaine qui font de Donald Trump l'antithèse du héros américain. Il est, en outre, tout à fait remarquable que ce soient ses attaques contre la famille d'un soldat mort en Irak qui ont le plus entamé ses soutiens et sa relative popularité, tandis que sa remise en cause de l'héroïsme de John McCain, ancien candidat aux élections présidentielles et ancien prisonnier de guerre au Vietnam, avait suscité des réactions moins unanimes. On a ici l'illustration parfaite de la dimension sacrée du sacrifice héroïque au cœur du mythe national. Cet acte de désacralisation est révélateur d'une stratégie de rupture extrême. Enfin, notons qu'il ne s'agit pas pour Trump de proposer une projection optimiste vers l'avenir mais un retour vers un passé mythifié : « *Make America Great Again* » semble être l'alpha et l'oméga de sa politique.

Si Hillary Clinton n'incarne pas non plus le mythe de la vertu, et encore moins celui de l'innocence, son discours d'acceptation à la nomination présidentielle de la convention démocrate révèle néanmoins la volonté de s'inscrire dans la continuité historique de la mythologie nationale et dans des valeurs d'unité collective : « *Stronger Together* » est

¹⁰ La retranscription du discours d'acceptation à la nomination présidentielle par le parti républicain de Donald Trump du 22 juillet 2016 est accessible sur le site du *New York Times*.

Disponible sur : ><http://www.nytimes.com/2016/07/22/us/politics/trump-transcript-rnc-address.html><. [Date de consultation : 15-08-2016]

¹¹ Discours d'acceptation à la nomination présidentielle par le parti républicain de Ronald Reagan du 17 juillet 1980 disponible sur : ><http://www.nationalcenter.org/ReaganConvention1980.html><. [Date de consultation : 15-08-2016]

¹² Gregory Krieg, « Donald Trump defends size of his penis », *CNN*, 4 mars 2016. Disponible sur ><http://edition.cnn.com/2016/03/03/politics/donald-trump-small-hands-marco-rubio/><. [Date de consultation : 15-08-2016].

d'ailleurs devenu son slogan¹³. C'est l'héroïsme des fondateurs, de Roosevelt et du peuple (« *It truly is up to us* »), et les qualités héroïques de « courage » et de « confiance » en un avenir meilleur qui sont au centre de son discours. Même s'il est, selon les sondages récents, peu probable que Donald Trump gagne les élections présidentielles, notamment en raison de ses excès, son succès aux primaires n'en est pas moins significatif. On peut y voir l'incarnation héroï-comique d'une vague populiste qui semble s'abattre sur l'ensemble du monde, et plus spécifiquement l'aboutissement caricatural d'un processus commencé sous Ronald Reagan. Il pourrait être aussi le signe d'un début de crise de ce cycle héroïque et politique qui arriverait à bout de souffle, dont Trump serait la représentation burlesque qui annoncerait sa fin. Le succès populaire également inattendu d'un candidat étiqueté socialiste, Bernie Sanders, aux primaires démocrates est un autre indice qu'il s'agit peut-être bien d'une crise qui n'est pas seulement celle d'un parti mais bien d'un cycle idéologique et d'un modèle représentatif.

¹³ La retranscription du discours d'acceptation à la nomination présidentielle par le parti démocrate d'Hillary Clinton du 28 juillet 2016 est accessible sur le site du *New York Times*.
Disponible sur : >http://www.nytimes.com/2016/07/29/us/politics/hillary-clinton-dnc-transcript.html?_r=0<
[Date de consultation : 15-08-2016].

CORPUS

On trouve ici l'ensemble des discours cités dans notre étude par ordre chronologique. Une liste des discours utilisés pour notre analyse qualitative classés par genre est également disponible dans notre bibliographie.

Tous ces discours proviennent de la base de données de discours présidentiels de *The American Presidency Project*¹ de l'université de Californie, Santa Barbara qui contient l'ensemble des discours publiés par le gouvernement fédéral dans les *Public Papers of the Presidents*. Ils sont disponibles sur le site : ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><. Les titres sont ceux qui sont donnés par ce site et reflètent généralement ceux publiés par le gouvernement fédéral.

George H. Bush

1989

- 20-01-1989 Inaugural Address
- 09-02-1989 Address on Administration Goals Before a Joint Session of Congress*
- 06-03-1989 Remarks at the Annual Conference of the Veterans of Foreign Wars,
- 24-04-1989 Remarks at the Memorial Service for Crewmembers of the U.S.S. Iowa in Norfolk, Virginia,
- 26-04-1989 Remarks to the Texas State Legislature in Austin
- 11-05-1989 Remarks and a Question-and-Answer Session With Reporters on the Situation in Panama,
- 24-05-1989 Remarks at the United States Coast Guard Academy Commencement Ceremony in New London, Connecticut
- 14-06-1989 Remarks at the Unveiling Ceremony for the Design of the Korean War Memorial
- 15-06-1989 Remarks to Law Enforcement Officers at the Federal Training Center in Glynco, Georgia
- 06-07-1989 The President's News Conference With Journalists From the Economic Summit Countries
- 28-07-1989 Remarks on Signing the National POW/MIA Recognition Day Proclamation,
- 02-08-1989 Question-and-Answer Session With Reporters on the Hostage Situation in Lebanon
- 01-09-1989 Statement on Panama-United States Relations
- 05-09-1989 Address to the Nation on the National Drug Control Strategy
- 07-09-1989 Remarks at the Annual Convention of the American Legion
- 25-09-1989 Address to the 44th Session of the United Nations General Assembly in New York, New York
- 09-11-1989 Remarks and a Question-and-Answer Session With Reporters on the Relaxation of East German Border Controls
- 11-11-1989 Remarks at the Dedication Ceremony for the Vietnam Veterans Memorial in Dallas, Texas
- 22-11-1989 Thanksgiving Address to the Nation
- 03-12-1989 Remarks of the President and Soviet Chairman Gorbachev and a Question-and-Answer Session With Reporters in Malta
- 04-12-1989 Outline of Remarks at the North Atlantic Treaty Organization Headquarters in Brussels
- 20-12-1989 Address to the Nation Announcing United States Military Action in Panama

1990

- 03-01-1990 Remarks Announcing the Surrender of General Manuel Noriega in Panama
- 12-01-1990 Remarks to the Chamber of Commerce in Cincinnati, Ohio
- 26-01-1990 Letter to Congressional Leaders Transmitting Certification of Panama's Cooperation in the Control of Illegal Narcotics
- 28-01-1990 Remarks at the Annual Convention of the National Religious Broadcasters
- 31-01-1990 State of the Union Message
- 05-02-1990 Remarks to the Intergovernmental Panel on Climate Change
- 25-02-1990 Joint News Conference Following Discussions With Chancellor Helmut Kohl of the Federal Republic of Germany,
- 28-02-1990 Remarks at a Fundraising Dinner for Gubernatorial Candidate Pete Wilson in San Francisco, California
- 12-05-1990b Remarks at the Liberty University Commencement Ceremony in Lynchburg, Virginia
- 20-05-1990 Remarks at the Dedication Ceremony for the Police Memorial in Portland, Oregon
- 03-08-1990 Remarks and an Exchange With Reporters on the Iraqi Invasion of Kuwait
- 05-08-1990 Remarks and an Exchange With Reporters on the Iraqi Invasion of Kuwait
- 08-08-1990 Address to the Nation Announcing the Deployment of United States Armed Forces to Saudi Arabia

¹ Disponible sur <<http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><

10-08-1990 Exchange With Reporters Aboard Air Force One on the Persian Gulf Crisis
 11-08-1990 Remarks and an Exchange With Reporters on the Persian Gulf Crisis
 15-08-1990 Remarks to Department of Defense Employees
 20-08-1990 Remarks at the Annual Conference of the Veterans of Foreign Wars in Baltimore, Maryland
 30-08-1990 The President's News Conference on the Persian Gulf Crisis,
 06-09-1990 Remarks at a Fundraising Barbecue for Representative Bill Grant in Tallahassee, Florida
 11-09-1990 Address Before a Joint Session of the Congress on the Persian Gulf Crisis and the Federal Budget Deficit
 14-09-1990 Remarks on the Persian Gulf Crisis and an Exchange With Reporters
 16-09-1990 Address to the People of Iraq on the Persian Gulf Crisis
 18-09-1990 Remarks at a Republican Party Fundraising Luncheon in Denver, Colorado,
 26-09-1990 Remarks at a Rally for Senatorial Candidate Lynn Martin in Chicago, Illinois
 01-10-1990a Address Before the 45th Session of the United Nations General Assembly in New York, New York
 01-10-1990b Remarks on Signing a Resolution Providing Funding for Continued Government Operation and a Question-and-Answer Session With Reporters
 09-10-1990 The President's News Conference
 11-10-1990a Remarks at a White House Briefing for Representatives of Veterans Organization
 11-10-1990b Remarks on Signing the Fire Prevention Week Proclamation
 16-10-1990 Remarks at a Republican Fundraising Breakfast in Des Moines, Iowa
 17-10-1990 Proclamation Veterans Day
 28-10-1990 Remarks to Officers and Troops at Hickam Air Force Base in Pearl Harbor, Hawaii
 01-11-1990a Remarks at a Republican Campaign Rally in Mashpee, Massachusetts
 01-11-1990b The President's News Conference in Orlando, Florida
 22-11-1990a Remarks to Allied Armed Forces Near Dhahran, Saudi Arabia
 22-11-1990b Remarks to United States Army Troops Near Dhahran, Saudi Arabia
 22-11-1990c Remarks to the Military Airlift Command in Dhahran, Saudi Arabia
 23-11-1990 Remarks and a Question-and-Answer Session With Reporters Following Discussions With President Mohammed Hosni Mubarak in Cairo, Egypt
 30-11-1990 The president's news conference
 03-12-1990 Remarks to a Joint Session of the Congress in Brasilia, Brazil
 14-12-1990 Remarks on the Nomination of the Secretary of Labor and the Persian Gulf Crisis and a Question-and-Answer Session With Reporters
 17-12-1990 Remarks and a Question-and-Answer Session With Reporters Following Discussions With Allies on the Persian Gulf Crisis
 24-12-1990 Christmas Message to American Troops

1991

05-01-1991 Radio Address to the Nation on the Persian Gulf Crisis
 08-01-1991 Message to Allied Nations on the Persian Gulf Crisis
 16-01-1991 Address to the Nation Announcing Allied Military Action in the Persian Gulf
 21-01-1991 Remarks on the Persian Gulf Conflict and the Baltic States and an Exchange With Reporters
 23-01-1991 Remarks to the Reserve Officers Association
 28-01-1991 Remarks at the Annual Convention of the National Religious Broadcasters
 29-01-1991 State of the Union Message
 01-02-1991 Proclamation For a National Day of Prayer
 05-02-1991 The President's News Conference
 06-02-1991 Remarks and a Question-and-Answer Session at a Meeting of the Economic Club in New York, New York
 11-02-1991 Remarks on the Persian Gulf Conflict
 27-02-1991 Address to the Nation on the Suspension of Allied Offensive Combat Operations in the Persian Gulf
 27-02-1991b Remarks at a Meeting of the American Society of Association Executives
 01-03-1991a Remarks to the American Legislative Exchange Council
 01-03-1991b The President's News Conference on the Persian Gulf Conflict
 02-03-1991 Radio Address to United States Armed Forces Stationed in the Persian Gulf Region
 06-03-1991 Address Before a Joint Session of the Congress on the Cessation of the Persian Gulf Conflict
 03-04-1991 Question-and-Answer Session With Reporters in Hobe Sound, Florida
 13-04-1991 Remarks at Maxwell Air Force Base War College in Montgomery, Alabama
 25-04-1991 Proclamation of the National Day of Prayer
 04-05-1991 Remarks at the University of Michigan Commencement Ceremony in Ann Arbor
 08-06-1991 Remarks at a Memorial Service in Arlington, Virginia, for Those Who Died in the Persian Gulf Conflict
 16-06-1991 Remarks at the Simon Wiesenthal Center Dinner in Los Angeles, California

18-06-1991 Remarks at a White House Briefing for Law Enforcement Officials on Crime Legislation
 04-07-1991a Radio Address to the Nation on the Observance of Independence Day
 04-07-1991b Remarks at an Independence Day Celebration in Marshfield, Missouri
 23-09-1991 Address to the 46th Session of the United Nations General Assembly in New York City
 07-10-1991 National Firefighters Day
 15-10-1991 Remarks at the Dedication of the National Law Enforcement Officers Memorial
 11-11-1991 Remarks at the Tomb of the Unknown Soldier
 04-12-1991 Statement on the Release of American Hostages in Lebanon
 07-12-1991 Remarks at a Ceremony Commemorating the 50th Anniversary of Pearl Harbor
 12-12-1991 Remarks on Presenting the Medal of Freedom and the Presidential Award for Exceptional Service to United Nations Officials
 16-12-1991 Remarks at the Bicentennial of the Bill of Rights Luncheon at Montpelier in Orange County, Virginia

1992

06-01-1992 Remarks to the Korean National Assembly in Seoul
 28-01-1992 State of the Union Message
 31-01-1992 Remarks to the United Nations Security Council in New York City
 06-03-1992 Remarks at Louisiana State University in Baton Rouge, Louisiana
 13-03-1992 Remarks to the Economic Club of Detroit in Detroit, Michigan
 09-04-1992 Remarks to the American Society of Newspaper Editors
 08-05-1992 Remarks to Firefighters and Law Enforcement Personnel in Los Angeles
 25-05-1992 Radio Address to the Nation on Memorial Day,
 17-06-1992 The President's News Conference With President Boris Yeltsin of Russia
 09-07-1992 Remarks to the Conference on Security and Cooperation in Europe in Helsinki, Finland
 30-07-1992 Remarks to Odetics, Inc., Associates in Anaheim, California
 07-08-1992a The President's News Conference
 07-08-1992b Remarks at a Ceremony in Arlington, Virginia, Commemorating the 50th Anniversary of the Landing on Guadalcanal
 25-08-1992 Remarks to the American Legion National Convention in Chicago, Illinois
 15-09-1992 Remarks to the National Guard Association in Salt Lake City, Utah
 29-10-1992 Question-and-Answer Session in Grand Rapids
 10-11-1992 Vietnam Veterans Memorial 10th Anniversary Day
 20-11-1992 Thanksgiving Day
 04-12-1992 Address to the Nation on the Situation in Somalia
 15-12-1992 Remarks at Texas A&M University in College Station, Texas

1993

05-01-1993 Remarks at the United States Military Academy in West Point, New York

William J. Clinton (1)

1993

20-01-1993 Inaugural Address
 10-02-1993 Remarks at a Town Meeting in Detroit
 17-02-1993 Address Before a Joint Session of Congress on Administration Goals*
 22-02-1993 Remarks to Boeing Employees in Everett, Washington
 26-02-1993 Remarks at the American University Centennial Celebration
 27-02-1993 The President's Radio Address
 24-03-1993 The President's News Conference
 26-03-1993 The President's News Conference With Chancellor Helmut Kohl of Germany
 01-04-1993 Remarks at the American Society of Newspaper Editors in Annapolis, MD
 03-04-1993 The President's Radio Address
 06-04-1993 The president's news conference with President Hosni Mubarak of Egypt
 21-04-1993 Remarks on Earth Day
 22-04-1993 Remarks at the Dedication of the United States Holocaust Memorial Museum
 23-04-1993 The President's News Conference
 05-05-1993 Remarks on Welcoming Military Personnel Returning From Somalia
 12-05-1993 Interview With Don Imus of WFAN Radio, New York City
 29-05-1993 Remarks at the United States Military Academy Commencement Ceremony in West Point, New York
 31-05-1993a Remarks at a Memorial Day Ceremony at the Vietnam Veterans Memorial
 31-05-1993b Remarks at a Memorial Day Ceremony at Arlington National Cemetery in Arlington, Virginia
 31-05-1993c Remarks on the Observance of the 50th Anniversary of World War II

12-06-1993 The President's Radio Address
 26-06-1993 Address to the Nation on the Strike on Iraqi Intelligence Headquarters
 17-07-1993 The President's Radio Address
 26-07-1993 Remarks to the Conference on the Future of the American Workplace in Chicago, Illinois
 12-08-1993 Remarks on Signing Flood Relief Legislation at a Tribute to Flood Heroes in St. Louis, Missouri
 22-09-1993 Address to a Joint Session of the Congress on Health Care Reform
 27-09-1993 Remarks to the 48th Session of the United Nations General Assembly in New York City
 07-10-1993 Address to the Nation on Somalia
 12-10-1993 Remarks at the University of North Carolina in Chapel Hill
 16-10-1993 The President's Radio Address
 14-12-1993 National Firefighters Day

1994

09-01-1994 Remarks to Future Leaders of Europe in Brussels
 14-01-1994 Remarks in a Town Meeting With Russian Citizens in Moscow
 25-01-1994 State of the Union Message
 09-02-1994 Remarks announcing the NATO decision on air strikes in Bosnia and an exchange with reporters
 28-02-1994 Remarks Welcoming Prime Minister John Major of the United Kingdom in Pittsburgh, Pennsylvania,
 05-03-1994 The President's Radio Address
 08-05-1994 Remarks announcing William H. Gray III as special adviser on Haiti and an exchange; with reporters
 13-05-1994 Remarks at the Gallaudet University Commencement Ceremony
 30-05-1994 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 06-06-1994 Remarks on the 50th Anniversary of D-Day at Pointe du Hoc in Normandy, France
 07-06-1994 Remarks to the French National Assembly in Paris
 05-07-1994 Remarks in the Upcoming Economic Summit
 07-07-1994 Address to the Polish Parliament in Warsaw
 08-07-1994 The President's News Conference in Naples
 14-09-1994 Interview With Wire Service Reporters on Haiti
 15-09-1994 Address to the Nation on Haiti
 17-09-1994 The president's radio address
 18-09-1994 Address to the Nation on Haiti
 26-09-1994 Address by President Bill Clinton to the UN General Assembly
 27-09-1994 Remarks Honoring Russian and American Veterans of World War II
 10-10-1994 Address to the Nation on Iraq
 14-10-1994 Remarks on the Restoration of Haitian Democracy
 17-10-1994 Remarks to the International Association of Chiefs of Police in Albuquerque, New Mexico
 24-10-1994 National Consumers Week
 24-12-1994 The President's Radio Address

1995

10-01-1995 Remarks to the North Atlantic Council in Brussels
 24-01-1995 State of the Union Message
 21-02-1995 Remarks on Regulatory Reform
 01-03-1995 Remarks to the Nixon Center for Peace and Freedom Policy Conference
 19-04-1995 Remarks on the Bombing of the Alfred P. Murrah Federal Building in Oklahoma City, Oklahoma
 21-04-1995 Proclamation - National Day of Mourning in Memory of Those Who Died in Oklahoma City,
 23-04-1995 Remarks at a Memorial Service for the Bombing Victims in Oklahoma City, Oklahoma
 30-04-1995 Remarks at the World Jewish Congress Dinner in New York City
 05-05-1995 Remarks at the Michigan State University Commencement Ceremony in East Lansing, Michigan
 08-05-1995 Remarks on the 50th Anniversary of V-E Day in Arlington, Virginia
 29-05-1995 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 15-09-1995 Remarks on the Agreement To End Air Strikes in Bosnia and an Exchange With Reporters
 06-10-1995 Remarks at a Freedom House Breakfast
 15-10-1995 Remarks at the University of Connecticut in Storrs
 16-10-1995 Remarks at the University of Texas at Austin
 11-11-1995 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 25-11-1995 The President's Radio Address
 27-11-1995 Address to the Nation on Implementation of the Peace Agreement in Bosnia-Herzegovina
 29-11-1995 Remarks to the Parliament of the United Kingdom in London
 01-12-1995 Remarks to the Parliament of Ireland in Dublin
 02-12-1995 Remarks to Troops in Baumholder, Germany

03-12-1995 The President's News Conference With European Union Leaders in Madrid, Spain

1996

23-01-1996 State of the Union Message
 10-02-1996 Remarks to the Community in Mason City, Iowa February
 13-03-1996 Remarks at the Opening of the Summit of the Peacemakers in Sharm al-Sheikh, Egypt
 14-03-1996 Remarks and a Question-and-Answer Session With Students in Tel Aviv
 06-04-1996 Remarks Honoring Those Who Died in the Aircraft Tragedy in Croatia at Dover Air Force Base, Delaware
 06-06-1996 Remarks at the National Homeownership Summit
 05-08-1996 Remarks on International Security Issues at George Washington University,
 04-07-1996 Remarks at an Independence Day Celebration in Youngstown, Ohio
 07-09-1996 The President's Radio Address
 24-09-1996 Remarks to the 51st Session of the United Nations General Assembly in New York City
 02-10-1996 Message to the House of Representatives Returning Without Approval Fish and Wildlife Refuge Eminent Domain Prevention Legislation
 05-11-1996 Remarks at a Victory Celebration in Little Rock, Arkansas

William J. Clinton (2)

1997

20-01-1997 Inaugural Address
 04-02-1997 State of the Union Message
 31-05-1997 Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
 14-06-1997 Commencement Address at the University of California San Diego in La Jolla, California
 11-09-1997 Executive Order 13061 - Federal Support of Community Efforts Along American Heritage Rivers,
 22-09-1997 Remarks to the 52nd Session of the United Nations General Assembly in NY City
 24-09-1997 Remarks to the AFL-CIO Convention in Pittsburgh, Pennsylvania
 25-09-1997 Remarks on the 40th Anniversary of the Desegregation of Central High School in Little Rock, Arkansas,
 08-11-1997 The President's Radio Address
 11-12-1997 Remarks to the Coast Guard in Miami, Florida

1998

27-01-1998 State of the Union Message,
 07-02-1998 The President's Radio Address
 20-02-1998 Videotaped Remarks on Expansion of United Nations Security Council Resolution 19986 Concerning Iraq
 20-03-1998 Remarks on the Enlargement of the North Atlantic Treaty Organization
 24-03-1998 Remarks at the Kisowera School in Mukono, Uganda
 25-03-1998 Remarks to Genocide Survivors in Kigali, Rwanda
 02-04-1998 Remarks at Goree Island, Senegal
 22-04-1998 Remarks on Earth Day in Harpers Ferry, West Virginia
 18-05-1998 Remarks at the World Trade Organization in Geneva, Switzerland
 22-05-1998 Commencement Address at the United States Naval Academy in Annapolis, Maryland
 25-05-1998 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 30-05-1998 The President's Radio Address
 10-07-1998 Remarks on Presenting the Congressional Medal of Honor to Hospital Corpsman Third Class Robert R. Ingram, USN
 08-08-1998 The President's Radio Address
 20-08-1998a Address to the Nation on Military Action Against Terrorist Sites in Afghanistan and Sudan
 20-08-1998b Remarks in Martha's Vineyard, Massachusetts, on Military Action Against Terrorist Sites in Afghanistan and Sudan
 21-08-1998 Letter to Congressional Leaders Reporting on Military Action Against Terrorist Sites in Afghanistan and Sudan
 11-09-1998 Prayer Breakfast

1999

19-01-1999 State of the Union Message
 22-01-1999 Remarks at the National Academy of Sciences
 13-02-1999 The President's Radio Address
 26-02-1999 Remarks on United States Foreign Policy in San Francisco
 10-03-1999 Remarks in a Roundtable Discussion on Peace Efforts in Guatemala City
 23-03-1999 Remarks at the Legislative Convention of the American Federation of State, County, and Municipal Employees

24-03-1999 Address to the Nation on Airstrikes Against Serbian Targets in the Federal Republic of Yugoslavia (Serbia and Montenegro)

27-03-1999 Radio Address of the President to the Nation

30-03-1999 Message on the Observance of Passover

31-03-1999 Interview With Dan Rather of CBS News

01-04-1999 Remarks to the Military Community at Norfolk Naval Station

07-04-1999 Remarks to the United States Institute of Peace

12-04-1999a Remarks at the Seventh Millennium Evening at the White House

12-04-1999b Remarks to the Community at Barksdale Air Force Base in Bossier City, Louisiana

15-04-1999 Remarks and a Question-and-Answer Session With the American Society of Newspaper Editors in San Francisco, California

24-04-1999 The President's Radio Address

05-05-1999a Interview With Tom Brokaw of the National Broadcasting Corporation in Spangdahlem, Germany

05-05-1999b Remarks to the Community at Spangdahlem Air Base, Germany

07-05-1999 Remarks on Arrival in Austin, Texas

08-05-1999 The President's Radio Address

10-05-1999 Peace Officers Memorial Day and Police Week

11-05-1999 Remarks at the Hubert H. Humphrey Civil Rights Award Dinner

13-05-1999 Remarks to the Veterans of Foreign Wars of the United States at Fort McNair, Maryland

31-05-1999 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia

02-06-1999 Commencement Address at the United States Air Force Academy in Colorado Springs

10-06-1999a Address to the Nation on the Military Technical Agreement on Kosovo

10-06-1999b Remarks on the Military Technical Agreement on Kosovo and an Exchange With Reporters

12-06-1999 Commencement Address at the University of Chicago in Chicago

22-06-1999 Remarks Following Discussions With President Kiro Gligorov of Macedonia in Skopje

25-06-1999 The President's News Conference

30-06-1999 Remarks in a Discussion With Regional Independent Media in Sarajevo

25-07-1999 Remarks to the American Embassy Community in Rabat, Morocco

21-09-1999 Remarks to the 54th Session of the United Nations General Assembly in New York City

15-11-1999 Remarks to the Turkish Grand National Assembly in Ankara

20-11-1999 Remarks at a Dinner for the Conference on Progressive Governance for the 21st Century in Florence, Italy

03-12-1999 Remarks on the National Economy

2000

15-01-2000 The President's Radio Address

21-01-2000 Remarks at the California Institute of Technology in Pasadena, California

27-01-2000 State of the Union Message

29-01-2000 Remarks to the World Economic Forum and a Question-and-Answer Session in Davos, Switzerland,

05-03-2000 Remarks on the 35th Anniversary of the 1965 Voting Rights March in Selma, Alabama

05-04-2000 Remarks at the First Session of the White House Conference on the New Economy

30-04-2000 Commencement Address at Eastern Michigan University in Ypsilanti, Michigan

15-05-2000 Remarks at a Peace Officers Memorial Day Ceremony

26-09-2000 Remarks at Georgetown University Law School,

06-09-2000 Remarks to the United Nations Millennium Summit in New York City

16-10-2000 Statement on the Resignation of Barry R. McCaffrey as Director of National Drug Control Policy

18-10-2000 Remarks at the Memorial Service for Crewmembers of the U.S.S. Cole in Norfolk, Virginia

George W. Bush (1)

2001

20-01-2001 Inaugural Address

27-02-2001 Address Before a Joint Session of the Congress on Administration Goals*

14-03-2001 Remarks to the New Jersey Chamber of Commerce in East Brunswick, New Jersey

28-05-2001a Remarks at a Memorial Day Breakfast

28-05-2001b Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia

11-06-2001 Remarks on Global Climate Change

15-06-2001 Address at Warsaw University

16-07-2001 Remarks on Presenting the Medal of Honor to Captain Ed W. Freeman

17-07-2001 Remarks at the World Bank

11-09-2001a Remarks in Sarasota, Florida, on the Terrorist Attack on New York City's World Trade Center

11-09-2001b Remarks at Barksdale Air Force Base, Louisiana, on the Terrorist Attacks

11-09-2001c Address to the Nation on the Terrorist Attacks
13-09-2001 Remarks in a Telephone Conversation With New York City Mayor Rudolph W. Giuliani and New York Governor George E. Pataki and an Exchange With Reporters
14-09-2001a Remarks at the National Day of Prayer and Remembrance Service
14-09-2001b Remarks to Police, Firemen, and Rescue workers at the World Trade Center Site in New York City
15-09-2001a Remarks in a Meeting With the National Security Team and an Exchange With Reporters at Camp David, Maryland
16-09-2001 Remarks on Arrival at the White House and an Exchange With Reporters
17-09-2001 Remarks to Employees in the Pentagon and an Exchange With Reporters in Arlington
18-09-2001 Remarks Prior to Discussions With President Jacques Chirac of France and an Exchange With Reporters
19-09-2001 Remarks on Arrival at the White House and an Exchange With Reporters
20-09-2001 Address Before a Joint Session of the Congress on the United States Response to the Terrorist Attacks of September 11
21-09-2001 National POW-MIA Recognition Day
24-09-2001 Remarks on United States Financial Sanctions Against Terrorists and Their Supporters and an Exchange With Reporters
25-09-2001 Remarks to Federal Bureau of Investigation Employees
27-09-2001 Remarks to Airline Employees in Chicago, Illinois
07-10-2001a Address to the Nation Announcing Strikes Against Al Qaida Training Camps and Taliban Military Installations in Afghanistan
07-10-2001b Remarks at the National Fallen Firefighters Memorial in Emmitsburg, Maryland
10-10-2001 Remarks Announcing the Most Wanted Terrorists List
11-10-2001a Remarks at the Department of Defense Service of Remembrance in Arlington,
11-10-2001b The President's News Conference
17-10-2001 Remarks at the California Business Association Breakfast in Sacramento, California
21-10-2001 The President's News Conference With President Vladimir Putin of Russia in Shanghai
07-11-2001 Remarks at the Financial Crimes Enforcement Network in Vienna, Virginia
08-11-2001 Address to the Nation From Atlanta on Homeland Security
10-11-2001 Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
11-11-2001 Remarks at a Veterans Day Prayer Breakfast in New York City
12-11-2001 Remarks at a September 11 Remembrance Ceremony
19-11-2001 Remarks Following a Cabinet Meeting and an Exchange With Reporters
26-11-2001 Remarks at a Welcoming Ceremony for Humanitarian Aid Workers Rescued From Afghanistan and an Exchange With Reporters
07-12-2001 Remarks at a Ceremony Commemorating the 60th Anniversary of Pearl Harbor in Norfolk,
11-12-2001 Virginia
13-12-2001 Remarks at a September 11 Remembrance Ceremony
14-12-2001 Remarks Announcing the United States Withdrawal From the Anti-Ballistic Missile Treaty
Remarks on Signing Legislation To Reauthorize Drug-Free Communities Programs

2002

05-01-2002 Remarks at Parkrose High School in Portland, Oregon
08-08-2002 Remarks at the University of New Hampshire in Durham, New Hampshire,
29-01-2002 State of the Union Message
05-02-2002 Remarks at the University of Pittsburgh in Pittsburgh
06-02_2002 Remarks to Police Department Command and Control Center Personnel in New York City
16-02-2002 Remarks to the Troops at Elmendorf Air Force Base in Anchorage, Alaska
11-03-2002 Remarks on the Six-Month Anniversary of the September 11th Attacks,
13-03-2002 The President's News Conference
20-04-2002 The President's News Conference,
17-04-2002 Remarks at the Virginia Military Institute in Lexington, Virginia
11-05-2002 Remarks at the Peace Officers Memorial Service
15-05-2002 Remarks at the Peace Officers Memorial Service
01-06-2002 Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
15-06-2002 The President's Radio Address,
24-06-2002 Remarks on Homeland Security in Port Elizabeth, New Jersey
08-07-2002 Remarks on Presenting the Congressional Medal of Honor Posthumously to Captain Humbert Versace
11-09-2002 Address to the Nation From Ellis Island, New York, on the Anniversary of the Terrorist Attacks of September 11
12-09-2002 Address to the United Nations General Assembly in New York City

25-09-2002 Remarks Prior to Discussions With President Alvaro Uribe of Colombia and an Exchange With Reporters
 26-09-2002a President Bush discusses Iraq with congressional leaders
 26-09-2002b Remarks at the Corporate Fraud Conference
 02-10-2002 Remarks Announcing Bipartisan Agreement on a Joint Resolution To Authorize the Use of United States Armed Forces Against Iraq
 07-10-2002 Address to the Nation on Iraq From Cincinnati, Ohio
 14-10-2002 Remarks in Waterford, Michigan
 16-10-2002 Remarks on Signing the Authorization for Use of Military Force Against Iraq Resolution of 2002,
 22-10-2002 Remarks in Downingtown, Pennsylvania

2003

07-01-2003 Remarks to the Economic Club of Chicago in Chicago, Illinois
 28-01-2003 State of the Union Message
 01-02-2003 Address to the Nation on the Loss of Space Shuttle Columbia
 06-02-2003 Remarks at the National Prayer Breakfast,
 14-02-2003 Remarks on Improving Counterterrorism Intelligence
 06-03-2003 The President's News Conference
 15-03-2003 The President's Radio Address
 17-03-2003 Address to the Nation on Iraq
 19-03-2003 Address to the Nation on Iraq
 22-03-2003 The President's Radio Address
 03-04-2003 Remarks at Camp Lejeune, North Carolina,
 05-04-2003 The President's Radio Address
 10-04-2003 Videotaped Remarks to the Iraqi People
 24-04-2003 Interview with Tom Brokaw of NBC News
 01-05-2003 Address to the Nation on Iraq From the U.S.S. Abraham Lincoln
 02-05-2003 Remarks to Employees of United Defense Industries in Santa Clara, California
 05-05-2003 Remarks in Little Rock, Arkansas
 09-05-2003 Commencement Address at the University of South Carolina in Columbia, South Carolina
 15-05-2003 Remarks at the Peace Officers Memorial Service
 21-05-2003 Commencement Address at the United States Coast Guard Academy in New London, Connecticut
 23-05-2003 The President's News Conference With Prime Minister Junichiro Koizumi of Japan in Crawford, Texas
 26-05-2003 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 31-05-2003 Remarks to the People of Poland in Krakow, Poland
 15-08-2003 Remarks at the Santa Monica Mountains National Recreation Area in Thousand Oaks, California
 07-09-2003 Address to the Nation on the War on Terror
 23-09-2003 Address to the United Nations General Assembly in New York City
 09-10-2003 Remarks to the Greater Manchester Chamber of Commerce in Manchester, New Hampshire
 06-11-2003 Remarks on the 20th Anniversary of the National Endowment for Democracy Remarks to the Troops at a Thanksgiving Dinner in Baghdad, Iraq

2004

20-01-2004 State of the Union Message
 11-02-2004 Remarks at the National Defense University
 17-02-2004 Remarks to Military Personnel at Fort Polk, Louisiana
 21-02-2004 The President's Radio Address
 12-03-2004 Remarks on Efforts To Globally Promote Women's Human Rights
 19-03-2004 Remarks on the Anniversary of Operation Iraqi Freedom
 13-04-2004 The President's News Conference
 24-03-2004 Remarks at the Radio and Television Correspondents' Association Dinner
 20-04-2004 Remarks in a Discussion on the PATRIOT Act in Buffalo, New York,
 06-05-2004 Remarks on the National Day of Prayer
 10-05-2004 Remarks Following a Meeting With the National Security Team and Military Leaders in Arlington, Virginia
 24-05-2004 Remarks at the United States Army War College in Carlisle, Pennsylvania
 29-05-2004 Remarks at the Dedication of the National World War II Memorial
 31-05-2004 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 02-06-2004 Commencement Address at the United States Air Force Academy in Colorado Springs, Colorado
 29-06-2004 Remarks at Galatasaray University in Istanbul
 09-07-2004 Remarks in a Discussion at Kutztown University of Pennsylvania in Kutztown, Pennsylvania

17-09-2004 Remarks in a Discussion on Women's Issues in Charlotte, North Carolina
 20-09-2004 Remarks and a Question-and-Answer Session in Derry, New Hampshire
 21-09-2004 Address to the United Nations General Assembly
 11-11-2004 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 27-11-2004 The President's Radio Address

George W. Bush (2) 2005

20-01-2005 Inaugural Address
 22-01-2005 The President's Radio Address
 02-02-2005 State of the Union Message*
 21-02-2005 Remarks in Brussels, Belgium,
 08-03-2005 Remarks on the War on Terror
 04-04-2005 Remarks on Presenting Posthumously the Congressional Medal of Honor to Sergeant First Class Paul Ray Smith
 09-04-2005 President's radio address, 31
 19-04-2005 Remarks at the Abraham Lincoln Presidential Library and Museum Dedication in Springfield,
 05-05-2005 Remarks on the National Day of Prayer
 07-05-2005 Remarks in Riga
 08-05-2005 Remarks at the Netherlands American Cemetery and Memorial in Margraten, the Netherlands,
 30-05-2005 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 28-06-2005 Address to the Nation on the War on Terror From Fort Bragg, North Carolina
 22-08-2005 Remarks to the Veterans of Foreign Wars National Convention in Salt Lake City, Utah
 24-08-2005 Remarks on the War on Terror in Nampa, Idaho
 09-09-2005 Remarks at the 9/11 Heroes Medal of Valor Award Ceremony
 14-09-2005 Remarks to the Plenary Session of the United Nations General Assembly in New York City
 15-09-2005 Address to the Nation on Hurricane Katrina Recovery From New Orleans, Louisiana
 17-09-2005 The President's Radio Address
 28-09-2005 Remarks on the War on Terror
 06-10-2005 Remarks to the National Endowment for Democracy
 15-10-2005 The President's Radio Address
 21-10-2005 Remarks at the Ribbon-Cutting Ceremony for the Air Force One Pavilion in Simi Valley, California,
 25-10-2005 Remarks at the Joint Armed Forces Officers' Wives Luncheon
 28-10-2005 Remarks on the War on Terror in Norfolk, Virginia
 11-11-2005 Remarks on the War on Terror in Tobyhanna, Pennsylvania
 16-11-2005 Remarks in Kyoto
 21-11-2005 Remarks in Ulaanbaatar, Mongolia
 18-12-2005 Address to the Nation on Iraq and the War on Terror

2006

10-01-2006 Remarks to the Veterans of Foreign Wars
 31-01-2006 State of the Union Message
 26-01-2006 The President's News Conference
 15-02-2006 Remarks on Health Care in Dublin, Ohio
 03-03-2006 Statement on Zacarias Moussaoui
 06-04-2006 Remarks on the War on Terror and a Question-and-Answer Session in Charlotte, North Carolina,
 16-05-2006 Proclamation 8019 - Prayer for Peace, Memorial Day
 25-05-2006 The President's News Conference With Prime Minister Tony Blair of the United Kingdom
 27-05-2006 Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
 04-07-2006 Speech at Fort Bragg
 05-09-2006 Remarks to the Military Officers Association of America
 06-09-2006 Remarks on the War on Terror,
 11-09-2006 Address to the Nation on the War on Terror
 11-10-2006 The President's News Conference
 25-10-2006 The President's News Conference

2007

10-01-2007 Address to the Nation on the War on Terror in Iraq
 23-01-2007 State of the Union Message
 31-01-2007 Remarks on the National Economy in New York City
 26-02-2007 Remarks on Presenting the Congressional Medal of Honor to Bruce P. Crandall
 18-04-2007 Remarks at the United States Holocaust Memorial Museum
 19-04-2007 Remarks at Tippecanoe High School and a Question-and-Answer Session in Tipp City, Ohio
 13-05-2007 Remarks at America's 400th Anniversary Celebration in Williamsburg, Virginia

23-05-2007 Commencement Address at the United States Coast Guard Academy in New London, Connecticut.
 05-06-2007 Remarks to the Democracy and Security Conference in Prague
 09-08-2007 The President's News Conference
 16-08-2007 Executive Order 13443 - Facilitation of Hunting Heritage and Wildlife Conservation
 22-08-2007 Remarks at the Veterans of Foreign Wars National Convention in Kansas City, Missouri
 28-08-2007 Remarks at the American Legion National Convention in Reno, Nevada
 20-09-2007 National POW-MIA Recognition Day
 12-10-2007 Remarks in Miami, Florida

2008

28-01-2008 State of the Union Message
 12-02-2008 Remarks at a Celebration of African American History Month
 19-03-2008 Remarks on the War on Terror in Arlington, Virginia
 10-04-2008 Remarks on the War on Terror
 16-04-2008 Remarks on Energy and Climate Change
 21-04-2008 Remarks at a United States Chamber of Commerce Reception in New Orleans
 15-05-2008 Address to Members of the Knesset in Jerusalem
 26-05-2008 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 23-09-2008 Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
 14-10-2008 Remarks on the National Economy
 14-11-2008 Remarks at a State Dinner With Financial Markets and World Economy Summit Participants
 15-11-2008a The President's Radio Address
 15-11-2008b Remarks at the Summit on Financial Markets and the World Economy
 24-11-2008 Remarks Following a Meeting With Secretary of the Treasury Henry M. Paulson
 09-12-2008 Remarks at the United States Military Academy at West Point in West Point
 15-12-2008 Remarks to Military Personnel at Bagram Air Base, Afghanistan

2009

07-01-2009 Interview With Brit Hume of FOX News

Barack Obama (1)

2009

20-01-2009 Inaugural Address
 27-01-2009 Interview with Hisham Melhem of Al Arabiya
 04-02-2009 Remarks on the National Economy
 24-02-2009 Address Before a Joint Session of the Congress*
 27-02-2009 Ending the War in Iraq: An Address at Camp Lejeune
 16-03-2009 Remarks on the 20th Anniversary of the Department of Veterans Affairs
 23-03-2009 Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
 24-03-2009 The President's News Conference With Journalists From the Economic Summit Countries
 27-03-2009 Remarks by the president on a new strategy for Afghanistan and Pakistan
 02-04-2009 The President's News Conference in London
 03-04-2009 Remarks at a Town Hall Meeting and a Question-and-Answer Session in Strasbourg
 04-04-2009 The President's News Conference in Strasbourg
 05-04-2009 Remarks in Prague
 06-04-2009 Remarks to the Grand National Assembly of Turkey in Ankara
 14-04-2009 Remarks on the National Economy
 15-04-2009 Interview With Juan Carlos Lopez of CNN En Espanol
 17-04-2009 Remarks to the Summit of the Americas in Port of Spain, Trinidad and Tobago
 20-04-2009 Remarks at the Central Intelligence Agency in Langley, Virginia
 23-04-2009 Remarks at the Holocaust Days of Remembrance Ceremony
 29-04-2009 The President's News Conference
 17-05-2009 Commencement Address at the University of Notre Dame in South Bend, Indiana.
 21-05-2009 Remarks at the National Archives and Records Administration
 25-05-2009 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 01-06-2009 Interview With Justin Webb of BBC World News
 04-06-2009 Remarks in Cairo
 08-07-2009 G8 Declaration on Counter Terrorism
 09-09-2009 Address Before a Joint Session of the Congress on Health Care Reform
 11-09-2009 Remembering September 11: Remarks at the Pentagon Memorial
 14-09-2009 Remarks in New York City

23-09-2009 Address to the United Nations General Assembly in New York City
 06-10-2009 Remarks at the National Counterterrorism Center in McLean, Virginia
 20-10-2009 Remarks on Presenting the Presidential Unit Citation to Alpha Troop, 1st Squadron, 11th Armored Cavalry
 11-11-2009 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 01-12-2009 The Plan for Afghanistan: Address at West Point
 10-12-2009 Address Accepting the Nobel Peace Prize in Oslo, Norway

2010

27-01-2010 State of the Union Message
 08-04-2010 Remarks on Signing the Strategic Arms Reduction Treaty With President Dmitry A. Medvedev of Russia and an Exchange With Reporters in Prague, Czech Republic
 13-04-2010 Remarks at the Opening Session of the Nuclear Security Summit
 14-05-2010 Remarks at a Ceremony Honoring the National Association of Police Organizations TOP COPS
 22-05-2010 Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
 26-06-2010 G-8 Leaders Statement on Countering Terrorism
 28-06-2010 Interview on ABC's "The View"
 02-08-2010 Remarks to the Disabled American Veterans National Convention in Atlanta, Georgia
 09-08-2010 Remarks at the University of Texas at Austin in Austin
 13-08-2010 Remarks at the Iftar Dinner
 31-08-2010 Address to the Nation on the End of Combat Operations in Iraq
 10-09-2010 The President's News Conference
 11-09-2010 Remarks at a Wreath-Laying Ceremony at the Pentagon Memorial in Arlington, Virginia
 23-09-2010 Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
 24-09-2010 Remarks at a United Nations Ministerial Meeting on Sudan in New York City
 03-11-2010 The President's News Conference
 06-11-2010 Remarks on the Second Anniversary of the Terrorist Attacks in Mumbai, India
 03-12-2010 Remarks to United States and Coalition Troops at Bagram Air Base, Afghanistan
 15-12-2010 Statement on the Terrorist Attack in Chabahar, Iran

2011

12-01-2011 Memorial Service Remarks for the Victims of the Tucson, Arizona, Shooting
 25-01-2011 State of the Union Message
 28-01-2011 Remarks at the Families USA Health Action 2011 Conference
 05-02-2011 Interview with Matt Lauer of NBC News
 04-03-2011 Proclamation 8636 - 150th Anniversary of the Inauguration of Abraham Lincoln
 11-03-2011 The President's News Conference
 14-03-2011 Remarks Following a Meeting With Prime Minister Lars Lokke Rasmussen of Denmark
 19-03-2011 Remarks to the Brazil-United States Business Council Summit in Brasilia
 28-03-2011 Address to the Nation on Military Action in Libya
 29-03-2011 Interview With Diane Sawyer on ABC "World News Tonight"
 29-04-2011 Commencement Address at Miami Dade College in Miami, Florida
 01-05-2011 Statement on the Killing of Osama Bin Laden
 04-05-2011 Interview With Steve Kroft on CBS "60 Minutes"
 19-05-2011 Remarks at the Department of State
 30-05-2011 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 22-06-2011 Address to the Nation on the Drawdown of United States Military Personnel in Afghanistan
 29-06-2011 The President's News Conference
 30-08-2011 Remarks at the American Legion National Convention in Minneapolis, Minnesota
 08-09-2011 Address Before a Joint Session of the Congress on Job Growth
 10-09-2011 The President's Weekly Address
 11-09-2011 Remarks at "A Concert for Hope" Commemorating the 10th Anniversary of the September 11 Terrorist Attacks
 30-09-2011 Address to the United Nations General Assembly in New York City.
 07-10-2011 Remarks at the Change of Command Ceremony for the Chairman of the Joint Chiefs of Staff at Fort Myer, Virginia
 16-10-2011 Statement on the 10th Anniversary of the Commencement of United States Military Operations in Afghanistan
 12-11-2011 Remarks by the President at the Martin Luther King, Jr. Memorial Dedication
 17-11-2011 The President's Weekly Address
 Remarks at the Asian-Pacific Economic Cooperation CEO Summit Question-and-Answer Session in Honolulu, Hawaii
 Remarks to the Parliament in Canberra, Australia

2012

05-01-2012 Remarks at the Pentagon in Arlington, Virginia
 19-01-2012 Interview with Fareed Zakaria of Time Magazine
 24-01-2012 State of the Union Message
 13-03-2012 Joint Op-Ed by President Obama and Prime Minister Cameron: An Alliance the World Can Count On
 10-04-2012 Remarks at Florida Atlantic University in Boca Raton, Florida
 02-05-2012 Address to the Nation From Bagram Air Base, Afghanistan
 19-05-2012 Camp David Declaration
 25-05-2012 Commemoration of the 50th Anniversary of the Vietnam War
 31-05-2012 Remarks on the Unveiling of the Official Portraits of Former President George W. Bush and First Lady Laura Bush
 25-09-2012 Addresses the United Nations General Assembly
 30-10-2012 Remarks on Relief Efforts for Hurricane Sandy
 11-11-2012 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 19-11-2012 Remarks at the University of Yangon in Rangoon, Burma
 16-12-2012 Remarks at the Sandy Hook Interfaith Prayer Vigil in Newtown, Connecticut

Barack Obama (2) 2013

21-01-2013 Inaugural Address
 21-01-2013 Remarks at the Commander in Chief Ball
 12-02-2013 State of the Union Message
 15-02-2013 Remarks on Presenting the Presidential Citizens Medals
 15-04-2013 Remarks on the Terrorist Attack in Boston, Massachusetts
 16-04-2013 Remarks on the Terrorist Attack in Boston, Massachusetts
 19-04-2013 Remarks on the Arrest of Boston Terrorist Attack Suspect Dzhokhar Tsarnaev
 15-05-2013 Remarks at the National Peace Officers Memorial Service
 23-05-2013 Remarks at National Defense University
 24-05-2013 Commencement Address at the United States Naval Academy in Annapolis, Maryland
 30-06-2013 Remarks at the University of Cape Town in Cape Town, South Africa
 04-07-2013 Remarks at an Independence Day Celebration
 31-08-2013 Remarks on the Situation in Syria
 10-09-2013 Address to the Nation on the Situation in Syria

2014

28-01-2014 State of the Union Message
 25-05-2014 Remarks to United States Troops at Bagram Air Base, Afghanistan
 28-05-2014 Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
 06-06-2014 Remarks on the 70th Anniversary of D-Day in Normandy, France
 07-08-2014 President Obama Makes a Statement on Iraq
 20-08-2014 Remarks on the Death of James W. Foley in Syria From Edgartown, Massachusetts
 10-09-2014 Address to the Nation on United States Military Action Against the Islamic State of Iraq and the Levant
 24-09-2014 Address to the United Nations General Assembly

2015

20-01-2015 State of the Union Message
 19-02-2015 Remarks at the White House Summit on Countering Violent Extremism
 09-03-2015 Remarks Prior to a Meeting With President Donald F. Tusk of the European Council and an Exchange With Reporters
 09-04-2015 Remarks at a Young Leaders of the Americas Initiative Town Hall Meeting and a Question-and-Answer Session in Mona, Jamaica
 11-04-2015a Remarks at the First Plenary Session of the Summit of the Americas in Panama City, Panama
 11-04-2015b The President's News Conference in Panama City, Panama
 25-05-2015 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 30-05-2015 The President's Weekly Address
 30-06-2015 The President's News Conference With President Dilma Rousseff of Brazil
 06-07-2015 Remarks on United States Efforts To Combat the Islamic State of Iraq and the Levant (ISIL) Terrorist Organization and an Exchange With Reporters
 14-07-2015 Remarks on the Multilateral Agreement To Prevent Iran From Developing a Nuclear Weapon
 15-07-2015 The President's News Conference
 21-07-2015 Remarks at the Veterans of Foreign Wars National Convention in Pittsburgh, Pennsylvania
 25-07-2015 The President's News Conference With President Uhuru Kenyatta of Kenya in Nairobi, Kenya

05-08-2015 Remarks at American University
08-08-2015 Remarks by the President on the Iran Nuclear Deal, American University
28-09-2015 Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
15-10-2015 Remarks on United States Military Strategy in Afghanistan and an Exchange With Reporters
21-10-2015 Remarks and a Question-and-Answer Session at a Community Forum on Prescription Drug Abuse and Heroin Use in Charleston, West Virginia
11-11-2015 Remarks by the President at Veterans Day Commemoration Ceremony
18-12-2015 Remarks Following a Meeting With Families of the Victims of the Terrorist Attack in San Bernardino, California

2016

12-01-2016 State of the Union Message

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PREMIÈRES

Les sources premières sont les discours utilisés pour l'analyse qualitative et ne correspondent qu'à une partie des discours cités dont la liste exhaustive se trouve dans la corpus. Ils sont ici classés par genre.

1. Discours sur l'Etat de l'Union

09-02-1989	Address on Administration Goals Before a Joint Session of Congress ^{1*}
31-01-1990	State of the Union Message
29-01-1991	State of the Union Message
28-01-1992	State of the Union Message
17-02-1993	Address on Administration Goals Before a Joint Session of Congress*
25-01-1994	State of the Union Message
24-01-1995	State of the Union Message
23-01-1996	State of the Union Message
04-02-1997	State of the Union Message
27-01-1998	State of the Union Message
19-01-1999	State of the Union Message
27-01-2000	State of the Union Message
27-02-2001	Address on Administration Goals Before a Joint Session of Congress*
29-01-2002	State of the Union Message
28-01-2003	State of the Union Message
20-01-2004	State of the Union Message
02-02-2005	State of the Union Message
31-01-2006	State of the Union Message
23-01-2007	State of the Union Message
28-01-2008	State of the Union Message
24-02-2009	Address Before a Joint Session of the Congress*
27-01-2010	State of the Union Message
25-01-2011	State of the Union Message
24-01-2012	State of the Union Message
12-02-2013	State of the Union Message
28-01-2014	State of the Union Message
20-01-2015	State of the Union Message
12-01-2016	State of the Union Message

2. Discours d'investiture

20-01-1989	Inaugural Address
20-01-1993	Inaugural Address
20-01-1997	Inaugural Address
20-01-2001	Inaugural Address
20-01-2005	Inaugural Address
20-01-2009	Inaugural Address
21-01-2013	Inaugural Address

¹ A noter que les discours prononcés par les présidents devant le Congrès immédiatement après une première inauguration ne sont pas techniquement des discours sur l'état de l'Union dont ils n'ont d'ailleurs pas le titre. Cependant, ils sont équivalents par « leur impact sur le public, les médias et les perceptions des membres du Congrès », comme l'indique les chercheurs de *The Presidency Project* l'université de Californie, Santa Barbara et ils sont considérés comme en faisant parti du genre des discours sur l'état de l'Union. Ils sont ici marqués par un astérisque *. Voir : > <http://www.presidency.ucsb.edu/sou.php><

3. Discours de guerre

20-12-1989	Address to the Nation Announcing United States Military Action in Panama
01-09-1989	Statement on Panama-United States Relations
03-01-1990	Remarks Announcing the Surrender of General Manuel Noriega in Panama
05-01-1991	Radio Address to the Nation on the Persian Gulf Crisis
08-01-1991	Message to Allied Nations on the Persian Gulf Crisis
16-01-1991	Address to the Nation Announcing Allied Military Action in the Persian Gulf
11-02-1991	Remarks on the Persian Gulf Conflict
27-02-1991	Address to the Nation on the Suspension of Allied Offensive Combat Operations in the Persian Gulf
01-03-1991b	The President's News Conference on the Persian Gulf Conflict
02-03-1991	Radio Address to United States Armed Forces Stationed in the Persian Gulf Region
06-03-1991	Address Before a Joint Session of the Congress on the Cessation of the Persian Gulf Conflict
	Address to the Nation on the Situation in Somalia
04-12-1992	Remarks on Welcoming Military Personnel Returning From Somalia
05-05-1993	Address to the Nation on the Strike on Iraqi Intelligence Headquarters
26-06-1993	Address to the Nation on Somalia
07-10-1993	Remarks announcing the NATO decision on air strikes in Bosnia and an exchange with reporters
09-02-1994	Address to the Nation on Haiti
18-09-1994	Remarks on the Restoration of Haitian Democracy
14-10-1994	Remarks on the Agreement To End Air Strikes in Bosnia and an Exchange With Reporters
15-09-1995	Address to the Nation on Implementation of the Peace Agreement in Bosnia-Herzegovina
27-11-1995	Address to the Nation on Military Action Against Terrorist Sites in Afghanistan and Sudan
20-08-1998a	Remarks in Martha's Vineyard, Massachusetts, on Military Action Against Terrorist Sites in Afghanistan and Sudan
20-08-1998b	Address to the Nation on Airstrikes Against Serbian Targets in the Federal Republic of Yugoslavia (Serbia and Montenegro)
24-03-1999	Radio Address of the President to the Nation
27-03-1999	Remarks to the Military Community at Norfolk Naval Station
01-04-1999	Address to the Nation on the Military Technical Agreement on Kosovo
10-06-1999a	Remarks on the Military Technical Agreement on Kosovo and an Exchange With Reporters
10-06-1999b	Address to the Nation on the Terrorist Attacks
11-09-2001c	Address Before a Joint Session of the Congress on the United States Response to the Terrorist Attacks of September 11
20-09-2001	Address to the Nation Announcing Strikes Against Al Qaida Training Camps and Taliban Military Installations in Afghanistan
07-10-2001a	Address to the Nation From Atlanta on Homeland Security
08-11-2001	Remarks Announcing Bipartisan Agreement on a Joint Resolution To Authorize the Use of United States Armed Forces Against Iraq
02-10-2002	Address to the Nation on Iraq
17-03-2003	Address to the Nation on Iraq
19-03-2003	Address to the Nation on Iraq From the U.S.S. Abraham Lincoln
01-05-2003	Address to the Nation on the War on Terror
07-09-2003	Remarks on the Anniversary of Operation Iraqi Freedom
19-03-2004	Remarks on the War on Terror
08-03-2005	Address to the Nation on the War on Terror From Fort Bragg, North Carolina
28-06-2005	Remarks on the War on Terror in Nampa, Idaho
24-08-2005	Address to the Nation on Iraq and the War on Terror
18-12-2005	Remarks on the War on Terror and a Question-and-Answer Session in Charlotte, North Carolina
06-04-2006	Remarks on the War on Terror,
06-09-2006	Address to the Nation on the War on Terror
11-09-2006	Address to the Nation on the War on Terror in Iraq
10-01-2007	Remarks on the War on Terror in Arlington, Virginia
19-03-2008	Remarks on the War on Terror
10-04-2008	Remarks to Military Personnel at Bagram Air Base, Afghanistan
15-12-2008	Ending the War in Iraq: An Address at Camp Lejeune
27-02-2009	Remarks by the president on a new strategy for Afghanistan and Pakistan
27-03-2009	The Plan for Afghanistan: Address at West Point
01-12-2009	Address to the Nation on the End of Combat Operations in Iraq

31-08-2010	Remarks to United States and Coalition Troops at Bagram Air Base, Afghanistan
03-12-2010	Address to the Nation on Military Action in Libya
28-03-2011	Statement on the Killing of Osama Bin Laden
01-05-2011	Address to the Nation on the Drawdown of United States Military Personnel in Afghanistan
22-06-2011	Address to the Nation From Bagram Air Base, Afghanistan
02-05-2012	Remarks to United States Troops at Bagram Air Base, Afghanistan
25-05-2014	Address to the Nation on United States Military Action Against the Islamic State of Iraq and the Levant
10-09-2014	Remarks on United States Efforts To Combat the Islamic State of Iraq and the Levant (ISIL)
06-07-2015	Terrorist Organization and an Exchange With Reporters
15-10-2015	Remarks on United States Military Strategy in Afghanistan and an Exchange With Reporters

4. Discours de crises et discours marquants

25-09-1989	Address to the 44th Session of the United Nations General Assembly in New York, New York
03-08-1990	Remarks and an Exchange With Reporters on the Iraqi Invasion of Kuwait
05-08-1990	Remarks and an Exchange With Reporters on the Iraqi Invasion of Kuwait
08-08-1990	Address to the Nation Announcing the Deployment of United States Armed Forces to Saudi Arabia
11-08-1990	Remarks and an Exchange With Reporters on the Persian Gulf Crisis
30-08-1990	The President's News Conference on the Persian Gulf Crisis
11-09-1990	Address Before a Joint Session of the Congress on the Persian Gulf Crisis and the Federal Budget Deficit
14-09-1990	Remarks on the Persian Gulf Crisis and an Exchange With Reporters
16-09-1990	Address to the People of Iraq on the Persian Gulf Crisis
01-10-1990a	Address Before the 45th Session of the United Nations General Assembly in New York, New York
22-11-1990a	Remarks to Allied Armed Forces Near Dhahran, Saudi Arabia
22-11-1990b	Remarks to United States Army Troops Near Dhahran, Saudi Arabia
22-11-1990c	Remarks to the Military Airlift Command in Dhahran, Saudi Arabia
05-01-1993	Remarks at the United States Military Academy in West Point, New York
29-05-1993	Remarks at the United States Military Academy Commencement Ceremony in West Point, New York
23-09-1991	Address to the 46th Session of the United Nations General Assembly in New York City
31-01-1992	Remarks to the United Nations Security Council in New York City
27-09-1993	Remarks to the 48th Session of the United Nations General Assembly in New York City
15-09-1994	Address to the Nation on Haiti
26-09-1994	Address by President Bill Clinton to the UN General Assembly
10-10-1994	Address to the Nation on Iraq
19-04-1995	Remarks on the Bombing of the Alfred P. Murrah Federal Building in Oklahoma City, Oklahoma
24-09-1996	Remarks to the 51st Session of the United Nations General Assembly in New York City
31-05-1997	Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
22-09-1997	Remarks to the 52nd Session of the United Nations General Assembly in NY City
26-02-1999	Remarks on United States Foreign Policy in San Francisco
12-04-1999a	Remarks at the Seventh Millennium Evening at the White House
21-09-1999	Remarks to the 54th Session of the United Nations General Assembly in New York City
06-09-2000	Remarks to the United Nations Millennium Summit in New York City
11-09-2001a	Remarks in Sarasota, Florida, on the Terrorist Attack on New York City's World Trade Center
11-09-2001b	Remarks at Barksdale Air Force Base, Louisiana, on the Terrorist Attacks
10-11-2001	Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
01-06-2002	Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
12-09-2002	Address to the United Nations General Assembly in New York City
07-10-2002	Address to the Nation on Iraq From Cincinnati, Ohio
23-09-2003	Address to the United Nations General Assembly in New York City
21-09-2004	Address to the United Nations General Assembly
14-09-2005	Remarks to the Plenary Session of the United Nations General Assembly in New York City
15-09-2005	Address to the Nation on Hurricane Katrina Recovery From New Orleans, Louisiana
27-05-2006	Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
23-09-2008	Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
14-10-2008	Remarks on the National Economy

09-12-2008	Remarks at the United States Military Academy at West Point in West Point
04-02-2009	Remarks on the National Economy
23-03-2009	Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
03-04-2009	Remarks at a Town Hall Meeting and a Question-and-Answer Session in Strasbourg
05-04-2009	Remarks in Prague
06-04-2009	Remarks to the Grand National Assembly of Turkey in Ankara
14-04-2009	Remarks on the National Economy
04-06-2009	Remarks in Cairo
08-07-2009	G8 Declaration on Counter Terrorism
09-09-2009	Address Before a Joint Session of the Congress on Health Care Reform
23-09-2009	Address to the United Nations General Assembly in New York City
10-12-2009	Address Accepting the Nobel Peace Prize in Oslo, Norway
22-05-2010	Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
26-06-2010	G-8 Leaders Statement on Countering TerrorismG-8 Leaders Statement on Countering Terrorism
23-09-2010	Remarks to the United Nations General Assembly in New York City
06-11-2010	Remarks on the Second Anniversary of the Terrorist Attacks in Mumbai, India
08-09-2011	Address Before a Joint Session of the Congress on Job Growth
21-09-2011	Address to the United Nations General Assembly in New York City
25-09-2012	Addresses the United Nations General Assembly
30-10-2012	Remarks on Relief Efforts for Hurricane Sandy
15-04-2013	Remarks on the Terrorist Attack in Boston, Massachusetts
16-04-2013	Remarks on the Terrorist Attack in Boston, Massachusetts
19-04-2013	Remarks on the Arrest of Boston Terrorist Attack Suspect Dzhokhar Tsarnaev
31-08-2013	Remarks on the Situation in Syria
10-09-2013	Address to the Nation on the Situation in Syria
28-05-2014	Commencement Address at the United States Military Academy in West Point, New York
24-09-2014	Address to the United Nations General Assembly
14-07-2015	Remarks on the Multilateral Agreement To Prevent Iran From Developing a Nuclear Weapon
08-08-2015	Remarks by the President on the Iran Nuclear Deal, American University
28-09-2015	Remarks to the United Nations General Assembly in New York City Remarks on the Persian Gulf Crisis and an Exchange With Reporters

5. Oraisons funèbres et discours de commémoration.

06-03-1989	Remarks at the Annual Conference of the Veterans of Foreign Wars,
24-04-1989	Remarks at the Memorial Service for Crewmembers of the U.S.S. Iowa in Norfolk, Virginia
14-06-1989	Remarks at the Unveiling Ceremony for the Design of the Korean War Memorial
28-07-1989	Remarks on Signing the National POW/MIA Recognition Day Proclamation,
17-10-1990	Proclamation Veterans Day
08-06-1991	Remarks at a Memorial Service in Arlington, Virginia, for Those Who Died in the Persian Gulf Conflict
15-10-1991	Remarks at the Dedication of the National Law Enforcement Officers Memorial
11-11-1991	Remarks at the Tomb of the Unknown Soldier
07-12-1991	Remarks at a Ceremony Commemorating the 50th Anniversary of Pearl Harbor
25-05-1992	Radio Address to the Nation on Memorial Day
07-08-1992b	Remarks at a Ceremony in Arlington, Virginia, Commemorating the 50th Anniversary of the Landing on Guadalcanal
10-11-1992	Vietnam Veterans Memorial 10th Anniversary Day, 1992
22-04-1993	Remarks at the Dedication of the United States Holocaust Memorial Museum
31-05-1993a	Remarks at a Memorial Day Ceremony at the Vietnam Veterans Memorial
31-05-1993b	Remarks at a Memorial Day Ceremony at Arlington National Cemetery in Arlington, Virginia
31-05-1993c	Remarks on the Observance of the 50th Anniversary of World War II
14-12-1993	National Firefighters Day
06-06-1994	Remarks on the 50th Anniversary of D-Day at Pointe du Hoc in Normandy, France
30-05-1994	Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
21-04-1995	Proclamation - National Day of Mourning in Memory of Those Who Died in Oklahoma City
23-04-1995	Remarks at a Memorial Service for the Bombing Victims in Oklahoma City, Oklahoma
08-05-1995	Remarks on the 50th Anniversary of V-E Day in Arlington, Virginia
11-11-1995	Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia

27-09-1994 Remarks Honoring Russian and American Veterans of World War II
 29-05-1995 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 06-04-1996 Remarks Honoring Those Who Died in the Aircraft Tragedy in Croatia at Dover Air Force Base, Delaware
 25-03-1998 Remarks to Genocide Survivors in Kigali, Rwanda
 25-05-1998 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 10-05-1999 Remarks to the Veterans of Foreign Wars of the United States at Fort McNair, Maryland
 13-05-1999 Peace Officers Memorial Day and Police Week
 31-05-1999 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 05-03-2000 Remarks on the 35th Anniversary of the 1965 Voting Rights March in Selma, Alabama
 15-05-2000 Remarks at a Peace Officers Memorial Day Ceremony
 14-09-2001a Remarks at the National Day of Prayer and Remembrance Service
 14-09-2001b Remarks to Police, Firemen, and Rescue workers at the World Trade Center Site in New York City
 21-09-2001 National POW-MIA Recognition Day
 11-10-2001a Remarks at the Department of Defense Service of Remembrance in Arlington
 11-11-2001 Remarks at a Veterans Day Prayer Breakfast in New York City
 12-11-2001 Remarks at a September 11 Remembrance Ceremony
 07-12-2001 Remarks at a Ceremony Commemorating the 60th Anniversary of Pearl Harbor in Norfolk, Virginia
 11-12-2001 Remarks at a September 11 Remembrance Ceremony
 11-03-2002 Remarks on the Six-Month Anniversary of the September 11th Attacks
 11-09-2002 Address to the Nation From Ellis Island, New York, on the Anniversary of the Terrorist Attacks of September 11
 01-02-2003 Address to the Nation on the Loss of Space Shuttle Columbia
 15-05-2003 Remarks at the Peace Officers Memorial Service
 26-05-2003 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 29-05-2004 Remarks at the Dedication of the National World War II Memorial
 31-05-2004 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 11-11-2004 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 30-05-2005 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 09-09-2005 Remarks at the 9/11 Heroes Medal of Valor Award Ceremony
 22-08-2007 Remarks at the Veterans of Foreign Wars National Convention in Kansas City, Missouri
 28-08-2007 Remarks at the American Legion National Convention in Reno, Nevada
 20-09-2007 National POW-MIA Recognition Day
 26-05-2008 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 16-03-2009 Remarks on the 20th Anniversary of the Department of Veterans Affairs
 25-05-2009 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 11-09-2009 Remembering September 11: Remarks at the Pentagon Memorial
 11-11-2009 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 20-10-2009 Remarks on Presenting the Presidential Unit Citation to Alpha Troop, 1st Squadron, 11th Armored Cavalry
 11-09-2010 Remarks at a Wreath-Laying Ceremony at the Pentagon Memorial in Arlington, Virginia
 12-01-2011 Memorial Service Remarks for the Victims of the Tucson, Arizona, Shooting
 30-05-2011 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 11-09-2011 Remarks at "A Concert for Hope" Commemorating the 10th Anniversary of the September 11 Terrorist Attacks
 16-10-2011 Remarks by the President at the Martin Luther King, Jr. Memorial Dedication
 25-05-2012 Commemoration of the 50th Anniversary of the Vietnam War
 11-11-2012 Remarks at a Veterans Day Ceremony in Arlington, Virginia
 16-12-2012 Remarks at the Sandy Hook Interfaith Prayer Vigil in Newtown, Connecticut
 06-06-2014 Remarks on the 70th Anniversary of D-Day in Normandy, France
 25-05-2015 Remarks at a Memorial Day Ceremony in Arlington, Virginia
 11-11-2015 Remarks by the President at Veterans Day Commemoration Ceremony

II. SOURCES SECONDAIRES

1. Travaux sur les discours présidentiels :

a. Ouvrages

AUNE, James Arnt (dir.), MEDHURST, Martin J. (dir.), *The Prospect of Presidential Rhetoric*, 2008, Texas A&M University Press Press, 400 p.

BEASLEY, Vanessa, *You, the people: American National Identity in Presidential Rhetoric*, 2004, Texas A&M University Press, 204 p.

BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, *Les discours d'investiture des présidents américains ou les paradoxes de l'éloge*, 2003, L'Harmattan, 304 p.

CAMPBELL, David, *Writing Security: United-States Foreign Policy and the Politics of Identity*, 1998, University of Minnesota Press, 308 p.

CAMPBELL, Karlyn, JAMIESON, Kathleen, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago Press, 433 p.

CAMPOS, Joseph H., *The State and Terrorism: National Security and the Mobilization of Power*, 2007, Ashgate, 169 p.

CAMPBELL, Karlyn, JAMIESON, Kathleen, *Presidents Creating Presidency: Deeds Done in Words*, 2008, University of Chicago Press, 433 p.

FELDMAN, Jeffrey, *Framing the Debate: Famous Presidential Speeches and How Progressives Can Use Them to Change the Conversation (and Win Elections)*, 2007, Ig Publishing, 200 p.

FERRARA, Mark, *Barack Obama and the Rhetoric of Hope*, 2013, McFarland, 204 p.

FRANTZICH, Stephen, *Honored Guests: Citizen Heroes and the State of the Union*, 2011, Rowman & Littlefield, 233 p.

GEDELRMAN, Carol, *All the Presidents' Words The Bully Pulpit and the Creation of the Virtual Presidency*, 1997, Walker & company, 221 p.

HOFFMAN, Donna, HOWARD, Alison, *Addressing the State of the Union: The Evolution and Impact of the President's Big Speech*, 2006, Lynne Rienner Pub, 213 p.

MEDHURST, Martin J. (dir.), *Beyond the Rhetorical Presidency*, 2004, Texas A&M University Press Press, 296 p.

---, (dir.), *The Rhetorical Presidency of George H. W. Bush*, 2006, Texas A&M University Press Press, 200 p.

---, *et al.*, *Cold War Rhetoric: Strategy, Metaphor, and Ideology*, 1997, Michigan State University Press, 230 p.

MERCIECA, Jennifer R, VAUGHN, Justin S. *The Rhetoric of Heroic Expectations: Establishing the Obama Presidency*, 2014, Texas A&M University Press, 266 p.

NELSON, Michael (dir.), RUSSEL, L. Riley (dir.), *The President's Words : Speeches and Speechwriting in the Modern White House*, 2010, Lawrence, Kan. : University Press of Kansas, 310 p.

SCHLESINGER, Robert, *White House Ghosts: Presidents and their Speechwriters*, 2008, Simon & Schlesinger, 579 p.

SHOGAN, Colleen J., *The Moral Rhetoric of American Presidents*, 2006, Texas A&M University Press, 223 p.

STUCKEY, Mary E., *Defining Americans: the Presidency and National Identity*, 2004, University Press of Kansas, 413 p.

WALDMAN, Michael, *POTUS Speaks: Finding the Words That Defined the Clinton Presidency*, 2000, Simon & Schuster, 200 p.

WIDMAIE, Wesley, *Presidential Rhetoric from Wilson to Obama: Constructing crises, fast and slow*, Routledge, 2014, 152 p.

WHITFORD, Andrew B., YATES, Jeff, *Presidential Rhetoric and the Public Agenda: Constructing the War on Drugs*, 2009, Johns Hopkins University Press, 232 p.

b. Articles

ALLEN, Mike, « For Bush's Speechwriter, Job Grows Beyond Words 'Scribe' Helps Shape, Set Tone for Evolving Foreign Policy », *Washington Post*, 11 octobre 2002, Page A35.

ARTHUR, Damien, WOODS, Joshua, « The Contextual Presidency- The Negative Shift in Presidential Immigration Rhetoric », *Presidential Studies Quarterly*, 2013, Vol. 43, No. 3.

AUNE, James A., « The Argument from Evil in the Rhetoric of Reaction », *Rhetoric and Public Affairs*, 2003, Vol. 6, N° 3, p. 518-522.

BAR-LEV, Ze, « Reframing Moral Politics », *Journal of Language and Politics*, 2007, Vol. 6, N°3, p. 459-474.

BATES, Benjamin, « Audiences, Metaphors, and the Persian Gulf War », *Communication Studies*, 2004, Vol. 55, N°3, p. 447-463.

---, « Circulation of the World War II / Holocaust analogy in the 1999 Kosovo intervention Articulating a vocabulary for international conflict », *Journal of Language and Politics*, 2009, Vol.8, N°1, p. 28-51.

BEASLEY, Vanessa B., « The Rhetorical Presidency Meets the Unitary Executive: Implications for Presidential Rhetoric on Public Policy », *Rhetoric and Public Affairs*, 2010, Vol. 13, N° 1, p. 7-30.

---, « The Rhetoric of Ideological Consensus in the United States: American Principles and American Pose in Presidential Inaugurals », *Communication Monographs*, 2001, Vol. 68, No. 2, p. 169-83.

BELLAH, Robert, « Righteous Empire: How does a Nation that Hates Taxes and Distrusts Big Government Launch an Empire? », *Christian Century*, 08 mars 2003, Vol. 120, No. 5.

BEN-PORATH, Eran N., « Rhetoric of Atrocities: The Place of Horrific Human Rights Abuses in Presidential Persuasion Efforts », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol.37, N° 2, p. 181-202.

BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, « Dualités Rhétoriques: L'Eloge Paradoxe de G. Bush à Yale », *Bulletin de la société de stylistique anglaise*, 2007, n° 28.

BERGGREN, Jason, RAE, Nicol, « Jimmy Carter and George W. Bush: Faith, Foreign Policy, and an Evangelical Presidential Style », *Presidential Studies Quarterly*, 2006, Vol. 36, N° 4, p.606-632.

BOSTDORFF, Denise, « George W. Bush's Post-September 11 Rhetoric of Covenant Renewal: Upholding the Faith of the Greatest Generation », *Quarterly Journal of Speech*, 2003, Vol. 89, N° 4, p. 293-319.

BRADFORD, Vivian, « Neoliberal Epideictic: Rhetorical Form and Commemorative Politics on September 11 », *Quarterly Journal of Speech*, 2006, Vol. 92, N° 1, p. 1-26.

BUTLER, John R., « Somalia and the Imperial Savage: Continuities in the Rhetoric War », *Western Journal of Communication*, 2002, Vol. 66, N° 1, p. 1-24.

CAREY, Chris , WEST, Mark , « (Re)Enacting Frontier Justice: The Bush Administration's Tactical Narration of the Old West Fantasy after September 11 », *Quarterly Journal of Speech*, 2006, Vol. 92, N° 4, p. 379-412.

COE, Kevin, « The Language of Freedom in the American Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol. 37, N° 3, p.375-398.

---, DOMKE, David, GRAHAM Erica S., JOHN, Sue Lockett, PICKARDN Victor W., « No Shades of Gray: The Binary Discourse of George W. Bush and an Echoing Press », *Journal of Communication*, 2004, Vol. 54, N°2, p. 234-252.

---, CHENOWETH Sarah, « Presidents as Priests: Toward a Typology of Christian Discourse in the American Presidency », *Communication Theory*, 2013, Vol. 23, N° 4, pages 375–394.

---, NEUMANN, Rico, « Finding foreigners in American National Identity: Presidential Discourse, People and the International Community », *International Journal of Communication*, N°5, 2011, p. 819-840.

---, « The Major Addresses of Modern Presidents - Parameters of a Data Set », *Presidential Studies Quarterly*, 2011, N°41, N°4, p.. 727-751.

---, « International Identity in Theory and Practice: The Case of the Modern American Presidency », *Communication Monographs*, 2011, Vol. 78, N°2, p.139-161.

COLE, Timothy, « When Intentions Go Awry: The Bush Administration's Foreign Policy Rhetoric », *Political Communication*, 1996, Vol. 13, N° 1, p. 93-113.

- , « Avoiding the Quagmire: Alternative Rhetorical Constructs for Post-Cold War American Foreign Policy », *Rhetoric and Public Affairs*, 1999, Vol. 2, N° 3, p. 367-393.
- COLES, Roberta, « War and the Contest Over National Identity », *Sociological Review*, 2002, Vol. 50, N° 4.
- , « Manifest Destiny Adapted for the 1990s' War Discourse-Mission and destiny Intertwined », *Sociology of Religion*, 2002, Vol. 63, N°4, p.403-426.
- CONNOR, Brian T., 9/11 – A New Pearl Harbor? Analogies, Narratives, and Meanings of 9/11 in Civil Society, *Culture Sociology*, 2012, Vol. X(X), p.1–26
- DARSEY, James, « Barack Obama and America's Journey », *Southern Communication Journal*, 2009, Vol. 74, No. 1, p. 88–103.
- DELAHUNTY, Robert J., YOO, John Yoo, « From Just War to False Peace », *Chicago Journal of International Law*, 2012, Vol. 13 , p.1-45
- DENNIS, Michael R., DENNIS-KUNKEL, Adrienne, « Fallen Heroes, Lifted Hearts-Consolation in Contemporary Presidential Eulogia », *Death Studies*, 2004, N°28, p.703-731.
- DURANT, Robert F. , « A 'New Covenant' Kept: Core Values, Presidential Communications, and the Paradox of the Clinton Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2006, Vol. 36, N° 3, p.345-372.
- EDWARDS, Jason A., « Defining the Enemy for the Post-Cold War: Bill Clinton's Foreign Policy Discourse in Somalia and Haiti », *International Journal of Communication*, 2008, Vol. 2, p. 830-847.
- , « The Peacekeeping Mission - Bringing Stability to a Chaotic Scene », *Communication Quarterly*, 2011, Vol. 59, N° 3, p. 339–358.
- , « An Exceptional Debate-the Championing of and Challenge to American Exceptionalism », *Rhetoric and Public Affairs*, 2012, Vol. 15, No. 2, p. 351–368.
- , VALENZO III, Joseph, M., « Bill Clinton's "new partnership" anecdote. Toward a post-Cold War Foreign Policy Rhetoric », *Journal of Language and Politics*, 2007, Vol. 6, N°3, p. 303-325.
- ERICSON, David F., « Presidential Inaugural Addresses and American Political Culture », *Presidential Studies Quarterly*, 1997, Vol. 27, N° 4, p. 727-744.
- FRANK, David, « Obama's Rhetorical Signature: Cosmopolitan Civil Religion in the Presidential Inaugural Address », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N° 4, p. 605-630.
- FRIED, Amy, « Is Political Action Heroic ? Heroism and American Political Culture », *American Politics Quarterly*, 1993, Vol. 21 No. 4, p. 490-517
- GINER, Oscar, IVIE, Robert L. , « Hunting the Devil : Democracy's Rhetorical Impulse to War », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol. 37, N° 4, p. 580-598.

- HAMMER, Stéfanie, « The role of narrative in political campaigning: An analysis of speeches by Barack Obama », *National Identities*, 2010, Vol. 12, No. 3, p. 269-290.
- HARIMAN, Robert, « Speaking of Evil », *Rhetoric and Public Affairs*, 2003, Vol. 6, N°3, p.511-517.
- HART, Roderick, « Why Do They Talk That Way? A Research Agenda for the Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2002, Vol. 32, N° 4, p. 693-709.
- HART, Roderick P., CHILDERS, Jay P., « Verbal Certainty in American Politics: An Overview and Extension », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 3, p. 516-535.
- IVIE, Robert L., « Images of Savagery in American Justifications for War », *Communication Monographs*, 1980, Vol. 47.
- , « Obama at West Point : A Study in Amibguity of Purpose», *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p.727-760.
- JUTTA, Ernst, « Washington Crossing the Media-American Presidential Rhetoric and Cultural Iconography », *European Journal of American Studies*, 2012, Vol.7, N°2.
- KROES, Rob, « The Power of Rhetoric and the Rhetoric of Power: Exploring a Tension within the Obama Presidency », *European Journal of American Studies*, 2012, Vol.7, N°2.
- KUUSISTO, Riikka, « Heroic Tale, Game, and Business Deal? Western Metaphors in Action in Kosovo », *Quarterly Journal of Speech*, 2002, Vol. 88, N°1, p. 50-68.
- , « Framing the Wars in the Gulf and in Bosnia: The Rhetorical Definitions of the Western Power Leaders in Action », *Journal of Peace Research*, 1998, Vol. 35, N°5, p.603-620.
- LAKOFF, George, « Metaphor and War: The Metaphor System Used to Justify War in the Gulf, *The Institute for Advanced Technology in the Humanities*, 1991, Vol. 3, N°3.
- LANDREAU, John C., « Obamas My Dad: Mixed Race Suspects, Political Anxiety and the New Imperialism », *Thirdplace*, 2011, Vol. 10, N°1.
- LAZAR, Annita, Michelle, « Discourse of Global Governance. American Hegemony in the post-Cold War Era », *Journal of Language and Politics*, 2008, Vol. 7, N°2, p. 228-246.
- LIM, Elvin T., « Five Trends in Presidential Rhetoric: An Analysis of Rhetoric from George Washington to Bill Clinton », *Presidential Studies Quarterly*, 2002, Vol. 32, N°2, p. 328-348.
- MCCRISKEN, Trevor, « Ten Years on: Obama's War on Terrorism in Rhetoric and Practice », *International Affairs*, 2011, Vol.87, N° 4, p.781-801.
- MURPHY, John M., « Our Mission and Our Moment: G. W Bush and September 11 », *Rhetoric and Public Affairs*, 2003, Vol. 6, N°4, p.607-32
- MURPHY, Troy, « Romantic Democracy and the Rhetoric of Heroic Citizenship », *Communication Quarterly*, 2003, Vol. 51, No 2, p.192-208.
- NOON, David, « Operation Enduring Analogy: World War II, the War on Terror, and the Uses of Historical Memory », *Rhetoric and Public Affairs*, 2004, Vol.7, N°3, p.339-366.

- O'DRISCOLL, Cian, « Talking about Just War: Obama in Oslo, Bush at War », *Political Studies Association*, 2011, Vol. 31, N°2, p. 82.
- OLSON, Kathryn, « Democratic Enlargement's Value Hierarchy and Rhetorical Forms: An Analysis of Clinton's Use of a Post-Cold War Symbolic Frame to Justify Military Interventions », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 4, p. 307-340.
- PANCAKE, Ann S., « Taken by Storm: the Exploitation of Metaphor in the Persian Gulf War », *Metaphor and Symbolic Activity*, 1993, Vol.8, N° 4, p. 281-295.
- PARIS, Roland, « Kosovo and the Metaphor War », *Political Science Quarterly*, 2002, Vol. 117, N° 3, p.423-450.
- PITNEY, John Jr., « President Clinton's 1993 Inaugural Address », *Presidential Studies Quarterly*, 1997, Vol. 27, N° 1, p.91-103.
- PRIEST, Andrew, « The Rhetoric of Revisionism- Presidential Rhetoric about the Vietnam War since 9/11 », *Presidential Studies Quarterly*, 2013, Vol. 43, N°3, p.538-561.
- REEVES, Joshua, MAY, Matthew S., « The Peace Rhetoric of a War President - Barack Obama and the Just War Legacy », *Presidential Studies Quarterly*, 2013, Vol.16 N°4, p. 623-650.
- REX, Justin, « The President's War Agenda: A Rhetorical View », *Presidential Studies Quarterly*, 2011, Vol. 41, N° 1, p. 93-118.
- RISWOLD, Caryn D., « A Religious Response Veiled in a Presidential Address: A Theological Study of Bush's Speech on 20 September 2001 », *Political Theology*, 2004, N° 5, p.39-46.
- ROHRER, Tim, « The Metaphorical Logic of (Political) Rape: The New Wor(l)d Order », *Metaphor and Symbolic Activity*, 1995, Vol.10, N° 2, p. 115-137.
- ROPER, Jon, « The Contemporary Presidency: George W. Bush and the Myth of Heroic Presidential Leadership », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 1, p. 132-142.
- ROWLAND, Robert C., « Barack Obama and the Revitalization of Public Reason », *Rhetoric & Public Affairs*, 2011, Vol. 14, N°4, p. 693-726.
- SHOGAN, Coleen, « Rhetorical Moralism in the Plebiscitary Presidency - New Speech Forms and Their Ideological Entailments », *Studies in American Political Development*, 2003, N°17, p.149-167.
- SIGELMAN, Lee, « Presidential Inaugurals: The Modernization of a Genre », *Political Communication*, 1996, Vol. 13, p. 81-92.
- SMITH, Rogers M., « Religious Rhetoric and the Ethics of Public Discourse : The Case of George W. Bush », *Political Theory*, 2008, Vol. 36 N°2.
- STAHL, Roger, « A Clockwork War: Rhetorics of Time in a Time of Terror », *Quarterly Journal of Speech*, 2008, Vol. 94, N°1, p. 73-99.
- STUCKEY, Mary E., « Competing Foreign Policy visions: Rhetorical Hybrids after the Cold War », *Western Journal of Communication*, 1995, Vol. 59, N° 3, p.214-228.

---, « Remembering the future: Rhetorical echoes of World War II and Vietnam in George Bush's public speech on the Gulf War », *Communication Studies*, 1992, Vol. 43, N°4, p246-256.

TERRILL, Robert, « An Uneasy Peace: Barack Obama's Nobel Peace Prize », *Rhetoric and Public Affairs*, 2011, Vol.14, N° 4, p.761-780.

VILE, John, « Presidents as Commenders in Chief- Recognitions of Citizen Heroes from Ronald Reagan through George W. Bush », *Congress & the Presidency*, 2007, Vol.34, N°1.

c. Articles en ligne

BAER, Don, « Clinton's State of Union Helped Turn Around Loss of Congress », *Politico*, 22 janvier 2007. Disponible sur :

><http://www.politico.com/story/2007/01/clintons-state-of-union-helped-turn-around-loss-of-congress-002416><. [Date de consultation : 11-05-2012].

BALZ, Dan, WOODWARD, Bob, « A Presidency Defined in One Speech - Bush Saw Address as Both Reassurance and Resolve to a Troubled Nation », *Washington Post*, 2 février 2002. Disponible sur :

>http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2006/07/18/AR2006071800706_pf.html<. [Date de consultation : 08-05-2013].

BENOIT A LA GUILLAUME, Luc, « Quand les présidents américains exploitent la journée du souvenir », *Représentations*, Décembre 2013. Disponible sur :

>http://representations.u-grenoble3.fr/IMG/pdf/8-Benoit_def.pdf<. [Date de consultation : 02-09-2014].

FELDMAN, Brett, « The Words of War: The Political Rhetoric of Barack Obama and John F. Kennedy », *Young Scholars in Writing*, University of Missouri-Kansas City, Vol. 8, 2011. Disponible sur :

><http://cas.umkc.edu/english/publications/youngscholarsinwriting/documents/8/11%20-%20The%20Words%20of%20War.pdf><. [Date de consultation : 05-03-2012].

FISH, F., « Barack Obama's Prose Style », *The New York Times*, 22 janvier 2009. Disponible sur :

><http://opinionator.blogs.nytimes.com/2009/01/22/barack-obamas-prose-style/><. [Date de consultation : 13-04-2012].

GERSON, Michael, « Remarks of Michael Gerson Speechwriter and Policy Adviser to President Bush Religion, rhetoric, and the presidency », *Ethics and Public Policy Center*, 2004. Disponible sur :

>http://www.eppc.org/docLib/20050113_gerson.pdf<. [Date de consultation : 18-09-2011].

SAFIRE, William, « Essay: Clinton's 'Forced Spring', » *The New York Times*, 21 janvier 1993. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/1993/01/21/opinion/essay-clinton-s-forced-spring.html><. [Date de consultation : 01-03-2012].

---, The Speech: « The Experts' Critique », *The New York Times*, 20 janvier 2009. Disponible sur :

><http://roomfordebate.blogs.nytimes.com/2009/01/20/the-speech-the-experts-critique/><. [Date de consultation : 10-03-2012].

SCHLESINGER, Robert, « Obama's Nobel Peace Prize Speech Echoes FDR, JFK », *News & World Report*, 11 décembre 2009. Disponible sur :

><http://www.usnews.com/opinion/blogs/robert-schlesinger/2009/12/11/obamas-nobel-peace-prize-speech-echoes-fdr-jfk><. [Date de consultation : 28-02-2012].

SCULLY, Matthew, « Present at Creation », *The Atlantic*, 2007. Disponible sur :

><http://www.theatlantic.com/magazine/archive/2007/09/present-at-the-creation/306134/><. [Date de consultation : 03-03-2012].

SHOGAN, Coleen, NEALE, Thomas, « The President's State of the Union Address: Tradition, Function, and Policy Implications », *Congressional Research Service*, Library of Congress, 17 décembre 2012. Disponible sur :

><https://www.fas.org/sgp/crs/misc/R40132.pdf><. [Date de consultation : 07-02-2013].

SMITH, Lynn, GEORGE, Lynell, MCNAMARA, Mary, « Bush Drew on Strengths in His Address to the Nation », *Los Angeles Times*, 22 septembre 2001. Disponible sur :

><http://articles.latimes.com/2001/sep/22/news/mn-48548><. [Date de consultation : 10-03-2012].

WIGGIN, Addison Wiggin, « Small Business Owners Should Be Obama's Lenny Skutnik », *Forbes*, 25 janvier 2011.

Disponible sur :

> <http://www.forbes.com/sites/greatspeculations/2011/01/25/small-business-owners-should-be-obamas-lenny-skutnik/#6a932a45599a><

[Date de consultation : 03-02-2015].

2. Travaux sur les mythes, la religion et la religion civile

a. Ouvrages

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities*, 2006, New Edition Verso, New York, 240 p.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, 1957, Edition du Seuil, 233 p.

BEER, Francis (dir.), DE LANDTSHEER, Christ'l (dir.), *Metaphorical World Politics*, 2004, Michigan State University Press, 342 p.

BERCOVITCH, Sacvan, *The American Jeremiad*, 1978, University of Wisconsin Press, Édition : Reprint (15 avril 2012), 288 p.

---, *The Rites of Assent: Transformations in the Symbolic Construction of America*, Routledge, 1993.

BOTTICI, Chiara, *A Philosophy of Political Myth*, 2010, Cambridge University Press, 296 p.

BREMER, Francis, *Puritanism: A Very Short Introduction*, Oxford University Press, 2009, 136 p.

- CALDWELL, Wilber, *American Narcissism: the Myth of National Superiority*, Algora Publishing, 2006, 196 p.
- COE, Kevin, DOMKE, David Scott, *The God Strategy How Religion Became a Political Weapon in America*, 2010, Oxford University Press, 256 p.
- COLOSIMO, Jean-François, *Dieu est américain: de la théo-démocratie aux États-Unis*, 2012, Fayard, 221 p.
- COMBS, James, E., NIMMO, Dan, *Subliminal Politics, Myths & Mythmakers in America*, 1980, Prentice-Hall, 256 p.
- COMBS, James, *The Reagan Range: the Nostalgic Myth in American Politics*, 1993, Popular Press, 162 p.
- CRISTI, Marcela, *From Civil to Political Religion, the Intersection of Culture, Religion, and Politics*, 2001, Wilfrid Laurier University Press, 300 p.
- DAVIS, Derek H. *Religion and the Continental Congress, 1774-1789: Contributions to Original Intent (Religion in America)*, 2000, Oxford University Press, 320 p.
- DOMKE, David Scott, *God Willing? Political Fundamentalism in the White House, the "War on Terror" and the Echoing Press*, 2004, London Pluto Press, 240 p.
- DORSEY, Leroy G. (dir.), *The Presidency and Rhetorical Leadership*, 2002, Texas A&M University Press Press, 280 p.
- DUNN, Susan, *Sister Revolutions: French Lightning, American Light*, 2000, Faber & Faber, 272 p.
- DURKHEIM, Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 2003, Presses Universitaires de France, 5e édition.
- ELIADE, Mircea, *La nostalgie des origines*, 1991, Folio, 276 p.
- , *Aspects du mythe*, 1995, Folio, 250 p.
- , *Le sacré et le profane*, 1997, Folio, 185 p.
- ELLIS, Joseph, *Passionate Sage: The Character and Legacy of John Adams*, 2001, Norton & Company, 292 p.
- FATH, Sébastien, *Dieu bénisse l'Amérique ! La religion de la Maison-Blanche*, 2004, Seuil, 240 p.
- FIALA, Andrew Gordon, *The Just War Myth*, 2008, Rowman & Littlefield Publishers, 188 p.
- FLOOD, Christopher, *Political Myth (Theorist of Myth)*, 2001, Routledge, 256 p.
- FOLEY, Michael, *American Credo: the Place of Ideas in U.S. Politics*, 2007, Oxford University Press, 456 p.

- FROIDEVAUX-METTERIE, Camille, *Politique et religion aux États-Unis*, 2009, La Découvert, 123 p.
- FRYE, Northrop, *Myth and Metaphor: Selected Essays, 1974-1988*, 1992, University of Virginia Press, 374 p.
- GIRARDET, Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, 1986, Seuil, 204 p.
- GIRARD, René, *La violence et le sacré*, 2011, Fayard / Pluriel, 496 p.
- GRANT, David, *The Mythological State and Its Empire*, 2008, Routledge, 306 p.
- GUÉTIN, Nicole, *Religious Ideology in American Politics*, 2009, McFarland, 222 p.
- HOLLAND, Catherine, *The Body Politics: Foundings, Citizenship, and Difference in the American Political Imagination*, 2001, Routledge, 192 p.
- HUGHES, Richard T, *Myths America Live By*, 2003, University of Illinois Press, 203 p.
- JANZ, Nicole, *And No One Will Keep That Light from Shining: Civil Religion After September 11 in Speeches of George W. Bush*, 2011, Forschungsberichte Internationale Politik, 96 p.
- JEWETT, Robert, LAWRENCE, John Shelton, *Captain America And The Crusade Against Evil: The Dilemma Of Zealous Nationalism*, 2003, Grand Rapids, Mich. : W.B. Eerdmann, 392 p.
- LACORNE, Denis, *L'invention de la république américaine*, 1991, Hachette, 306 p.
- , *La crise de l'identité américaine*, 2003, Gallimard, 448 p.
- , *De la religion en Amérique : Essai d'histoire politique*, 2007, Editions Gallimard, 244 p.
- MARIENSTRAS, Elise, *Les mythes fondateurs de la nation américaine*, 1976, François Maspero, 377 p.
- , *Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain*, 1988, Gallimard, 479 p.
- MAY, Rollo, *The Cry for Myth*, 1991, Dell Publishing, 320 p.
- MCNAUGHT, Mark Bennet, *La religion civile américaine de Reagan à Obama*, 2009, Presses Universitaires de Rennes, 250 p.
- POMPER, Gerald M., *Ordinary Heroes and American Democracy*, 2004, Yale University, 320 p.
- PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, 1970, Seuil, 254 p.
- RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation?*, 1997, Mille et une nuits, 47 p.
- ROBERTSON, James Oliver, *American Myth, American Reality*, 1980, Hill & Wang, 1st edition, 398 p.
- SEGAL, Robert Alan, *Myth: a Very Short Introduction*, 2004, Oxford University Press, 163 p.

SLOTKIN, Richard, *Gunfighter Nation : the Myth of the Frontier in Twentieth Century America*, 1993, Harper Perennial, 850 p.

STOTT, John R. W., *The Cross of Christ*, 1986, Intervarsity Press, Oowners Grove, 383 p.

(de) TOCQUEVILLE, Alexis, *De la Démocratie en Amérique I et II*, (1840), 1996, Folio, 631 p.

TWING, Stephen W., *Myths, Models, and US Foreign Policy : The Cultural Shaping of Three Cold Warriors*, 1998, Lynne Rienner Pub, 213 p.

WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1964, Plon, 286 p.

b. Articles

ANGROSINO, Michael, « Civil Religion Redux », *Anthropological Quarterly*, 2002, Vol. 75, No. 2, p. 239-267.

ARCHARD, David, « Myths, Lies, and Historical Truth: a Defence of Nationalism », *Political Studies*, 1995, Vol. 43, N°3, p. 472-481.

BARB, Amandine, « An atheistic American is a contradiction in terms - Religion, Civic Belonging and Collective Identity in the United States », *European Journal of American Studies*, 2011, Vol. 6, N°2.

BELLAH, Robert Neely, « Civil Religion in America », *Dædalus, Journal of the American Academy of Arts and Sciences*, 1967, Vol. 96, N° 1, p.1-21

BEN BARKA, Mokhtar, « La place et le rôle de la droite chrétienne dans l'Amérique de George W. Bush », *Vingtième Siècle*, 2008, N°97, p.39-51.

BENNETT, Lance, W., « Myth, Ritual, and Political Control », *Journal of Communication*, 1980, Vol. 30, N°4.

BORTOLINI, Matteo, « The Trap of Intellectual Success: Robert N. Bellah, the American Civil Religion Debate, and the Sociology of Knowledge », *Theory and Society*, 2010, Vol. 41, N°2, p. 187-210.

BRUNNER, Ronald, « Myth and American Politics », *Policy Science*, 1994, N°27, p. 1-18.

BULMAN, Raymond, F., « 'Myth of Origin,' Civil Religion and Presidential Politics », *Journal of Church & State*, 1991, Vol. 33, N°3, 15 p.

COE, Kevin, « The Evolution of Christian America: Christianity in Presidential Discourse, 1981–2013 », *International Journal of Communication*, 2015, N°9, p.753-73.

---, DOMKE, David, « Petitioners or Prophets? Presidential Discourse, God, and the Ascendancy of Religious Conservatives », *Journal of Communication*, 2006, Vol. 56, p. 309-330.

COPELAND, Charlton, « God-Talk in the Age of Obama's theology and Religious Political engagement », *Denver University Law Review*, 2009, Vol.86, p. 663.

EDELMAN, Murray, « Language, Myths and Rhetoric » (1975), *Society*, 1998, Vol. 35, N° 2, p.131-139.

FONTANA, David, « Obama and the American Civil Religion from the Political Left », *George Washington International Reviews*, 2010, Vol. 41, N°4, p.909.

GEDICKS, Frederick, « American Civil Religion: An Idea Whose Time is Past? », *George Washington International Law Review*, 2010, Vol. 41, N°4, p. 891.

GORSKI, Philip, « Barack Obama and Civil Religion », *Political Power and Social Theory*, 2011, Vol. 22, 177–211.

MARIENSTRAS, Elise, « Mythes modernes, entre révolutions et nations : l'exemple des États-Unis », *Alizés*, 2003, N°24.

MONNET, Agnieszka Soltysik, « War and National Renewal: Civil Religion and Blood Sacrifice in American Culture », *European Journal of American Studies*, 2012, Vol.7, N°2.

PRÉLOT, Pierre-Henry, « American Civil Religion as Seen from France », *G. Washington International Review*, 2010, Vol. 41, N°4, p.913.

ROOF, Wade Clark, « American Presidential Rhetoric from Ronald Reagan to George W. Bush: Another Look at Civil Religion », *Social Compass*, N°52, 2009, Vol. 2, p.286-301.

SANTIAGO, Jose, « From “Civil Religion” to Nationalism as the Religion of Modern Times: Rethinking a Complex Relationship », *Journal for the Scientific Study of Religion*, 2009, Vol., 48, n° 2, p. 394–401.

SCHECTER, David, « Mythic Structure Theory: Proposing a New Framework for the Study of Political Issues », *Politics & Policy*, 2005, N°2, p. 221-238.

SLOTKIN, Richard, « Our Myths of Choice », *Chronicle of Higher Education*, 2001, Vol. 48 N° 5, p. B4.

SUTTON, David, « On Mythic Criticism: A Proposed Compromise », *Communication Reports*, 1997, Vol 10, N°2.

c. Articles en ligne

BARB, Amandine, « La question religieuse sous la présidence Obama », *CERI- Sciences Po*, Mai 2009. Disponible sur :
>http://www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/art_ab_1.pdf<. [Date de consultation : 08-01-2012].

BECKER, Joffrey, « Émile Durkheim : les formes élémentaires de la vie religieuse – le système totémique en Australie », *La Pirogue*, 2009, Disponible sur :
><http://lapirogue.free.fr/fevr.htm><. [Date de consultation : 07-10-2012].

BEN BARKA, Mokhtar, « Originalité et utilité de la religion civile américaine », *GRAAT On-Line*, septembre 2011. Disponible sur :
><http://www.graat.fr/BENBARKA.pdf><. [Date de consultation : 20-11-2012].

BROOKS, David, « Obama, Gospel and Verse », *The New York Times*, 26 juillet 2007. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2007/04/26/opinion/26brooks.html><. [Date de consultation : 06-09-2012].

FALUDI, Susan, « America's Guardian Myths », *The New York Times*, 7 septembre 2007. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2007/09/07/opinion/07faludi.html><. [Date de consultation : 12-01-2012].

GORSKI, Philip, « Civil Religion Today », *The Association of Religion Data Archives* (ARDA), Pennsylvania State University, 2010. Disponible sur :

><http://www.thearda.com/rrh/papers/guidingpapers/Gorski.pdf><. [Date de consultation : 25-02-2012].

JAVERS, Eamon, « Obama invokes Jesus more than Bush », *Politico*, 9 juin 2009. Disponible sur :

><http://www.politico.com/story/2009/06/obama-invokes-jesus-more-than-bush-023510><. [Date de consultation : 09-11-2012].

JUDIS, John B., « The Chosen Nation: the Influence of Religion on U.S. Foreign Policy », *Carnegie Endowment for International Peace*, 2005, N°37. Disponible sur :

><http://carnegieendowment.org/files/PB37.judis.FINAL.pdf><. [Date de consultation : 28-12-2012].

LACORNE, Denis, « Secularists or Christian? The Religious Lives of American Political Candidates in the Public Sphere », *Huffington Post*, 11 janvier 2011. Disponible sur :

>http://www.huffingtonpost.com/denis-lacorne/secular-christian-religious-american-politicians_b_1061350.html<. [Date de consultation : 13-02-2011].

MCCARTNEY, Paul, McNAUGHT, Mark, « Whose Mission? A Comparison of French and US perspectives on American Civil Religion », *Air and Space Power Journal Africa and Francophonie* (ASPJ), 24 avril 2010. Disponible sur :

>http://www.au.af.mil/au/afri/aspj/apjinternational/aspj_f/digital/pdf/articles/2010_4/mccartney_e.pdf<. [Date de consultation : 15-05-2012].

3. Travaux sur le langage, la linguistique, les métaphores, et la rhétorique

a. Ouvrages

BAUM, Bruce, NICHOLS, Robert, *Isaiah Berlin and the Politics of Freedom: 'Two Concepts of Liberty' 50 Years Later*, Routledge, 2015, 276 p.

BEN BARKA, Mokhtar (Dir.), EPPREH-BUTE, Raphaël (Dir.), *Le président Barack Obama à l'épreuve du pouvoir : bilan de son premier mandat et perspective d'avenir*, 2015, L'Harmattan, 240 p.

BROCK, Bernard L., SCOTT, Robert Lee, CHESEBRO, James W., *Methods of Rhetorical Criticism: a Twentieth-century Perspective*, Wayne State University Press, 1990 - 518 p.

- CARVER Terrell, PIKALO, Jernej, *Political Language and Metaphor: Interpreting and Changing the World*, 2008, Routledge, 320 p.
- CHARTERIS-BLACK, Jonathan, *Corpus Approaches to Critical Metaphor Analysis*, 2004, Palgrave Macmillan, 280 p.
- , *Politicians and Rhetoric: The Persuasive Power of Metaphor*, 2011, Palgrave Macmillan, 352 p.
- CHILTON, Paul, *Analyzing Political Discourse*, 2004, Routledge, 226 p.
- DEDAIC, Mirjana (dir.), NELSON, Daniel N. (dir.), *At War with Words*, 2003, Mouton de Gruyter, 479 p.
- DOLAN, Frederick, DUMM, Thomas, *Rhetorical Republic: Governing Representations in American Politics*, 1993, University of Massachusetts Press, 320 p.
- EDELMAN, Murray, *Constructing the Political Spectacle*, 1995, University of Chicago Press, 137 p.
- HART, Patrick (dir.), SPARROW Bartholomew H. (dir.), *Politics, Discourse, and American Society*, 2005, Rowman & Littlefield, 280 p.
- LAKOFF, George, *Moral Politics: What Conservatives Know that Liberals Don't*, 1996, University of Chicago Press, 413 p.
- , *Don't Think of an Elephant! Know Your Values and Frame the Debate*, 2004, Chelsea Green, 124 p.
- , *Whose Freedom? The Battle Over America's Most Important Idea*, 2006, Farrar, Strauss and Giroux, 277 p.
- , *The Political Mind : a Cognitive Scientist's Guide to Your Brain and Its Politics*, 2008, Penguin, 292 p.
- , George, TURNER, Mark, *More than Cool Reason: A Field Guide to Poetic Metaphor*, 1989, The University Of Chicago Press, 237 p.
- , JOHNSON, Mark, *Metaphors We Live By*, 1981, University of Chicago Press, 242p.
- , *Philosophy in the Flesh*, 1999, Basic Books, 624 p.
- REBOUL, Olivier, *La rhétorique (Que sais-je?)*, 1984, Presses Universitaires de France, 127 p.
- STUCKEY, Mary E., *The Theory and Practice of Political Communication Research*, 1996, State University of NY Press, 236 p.
- VAN DJIK, Teun A. (dir.), *Discourse Studies: a Multidisciplinary Introduction*, 2011, London: Sage, 433 p.

b. Articles

ARNART, Larry, « Edelman and Political Symbolism », *The Political Science Reviewer*, 1985, N° 15.

FRIEDMAN, Barbara, HECHIN WINFIELD, Betty, TRISNADI, Vivara, « History as the Metaphor through Which the Current World Is Viewed: British and American newspapers' uses of history following the 11 September 2001 terrorist attacks », *Journalism Studies*, Vol. 3, N°2, 2002, p. 289–300

GINGRAS, Anne-Marie, « Les métaphores dans le langage politique », *Politique et Sociétés*, 1996, Vol.30, p.159-171.

HART, Christopher, « Analysing Political Discourse: Toward a Cognitive Approach », *Critical Discourse Studies*, 2005, Vol.2, N°2, p.1-6.

KAPLAN, Amy, « Homeland Insecurities: Reflections on Language and Space », *Radical History Review*, 2003, N°85, p. 82–93.

LACROIX, Jean-Michel, « D'une élection historique à une présidence historique ? », p. 17-21, dans Raphaël EPPREH-BUTE (Dir.), Mokhtar BEN BARKA (Dir.), *Le président Barack Obama à l'épreuve du pouvoir : bilan de son premier mandat et perspective d'avenir*, 2015, L'Harmattan, 240 p.

MCGEE, Michael Calvin, « The 'Ideograph' : A Link Between Rhetoric and Ideology », *Quarterly Journal of Speech*, 1980, Vol. 66, N° 1, p. 1-16.

MIO, Jeffrey Scott, « Metaphor and Politics », *Metaphor and Symbol*, 1997, Vol.12, N°2, p.113-133.

PETITCLERC, Adèle, « Introduction aux notions de contexte et d'acteurs sociaux en Critical Discourse Analysis », *Revue de sémio-linguistique des textes et discours (SEMEN)*, 2009, N°27.

PITKIN, Hanna, « Are Freedoms and Liberty Twins? », *Political Theory*, 1988, Vol.16, N° 4, p.523-552.

ROSATI, Jerel A., « The Power of Human Cognition in the Study of World Politics », *International Studies Review*, 2000, Vol. 2, N°3, p. 45–75.

ZAREFSKY, David, « Presidential Rhetoric and the Power of Definition », *Presidential Studies Quarterly*, 2004, Vol. 34, N° 3, p. 607-619.

c. Articles en ligne

BAER, Kenneth, « George Lakoff--the Democrats' hottest new thinker--misses the meaning behind the message », *Washington Monthly*, Jan. Fév. 2005. Disponible sur : ><http://www.washingtonmonthly.com/features/2005/0501.baer.html><. [Date de consultation : 14-02-2010].

BAI, Matt, « The Framing Wars », *The New York Times Magazine*, 2005. Disponible sur : ><http://www.nytimes.com/2005/07/17/magazine/the-framing-wars.html><. [Date de consultation : 01-05-2011].

BAYLEY, Paul, « Analyzing Language and Politics », *Università di Bologna*, 2005. Disponible sur :

>http://www.mediazioni.sitlec.unibo.it/images/stories/PDF_folder/document-pdf/2005/articoli2005/4%20bayley.pdf<. [Date de consultation : 02-03-2012].

FISCHER, David, « Freedom's Not Just Another Word », *The New York Times*, 07 février 2005. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2005/02/07/opinion/freedoms-not-just-another-word.html>< . [Date de consultation : 02-10-2012].

FONER, Eric, « American Freedom in a Global Age », *American Historical Review*, 5 janvier 2001, Vol 106, N°1. Disponible sur :

><https://www.washingtonpost.com/news/worldviews/wp/2012/12/14/chart-the-u-s-has-far-more-gun-related-killings-than-any-other-developed-country/><. [Date de consultation : 03-02-2014].

GOODNIGHT, Thomas, « "Iraq is George Bush's Vietnam", Metaphors in Controversy: On Public Debate and Deliberative Analogy, *International/Interdisciplinary Discourse Analysis Seminars*, 2005. Disponible sur :

>http://www.usc.edu/dept/LAS/iids/docs/Iraq_and_Vietnam.doc<. [Date de consultation : 11-03-2012].

LAKOFF, George, « Metaphors of Terror : the Power of Images », *TheseTimes.com*, 29 oct. 2001. Disponible sur :

><http://www.press.uchicago.edu/sites/daysafter/911lakoff.html><. [Date de consultation : 10-02-2015].

---, « War on Terror, Rest in Peace », *AlterNet*, 31 juillet 2005. Disponible sur :

>http://www.alternet.org/story/23810/war_on_terror_rest_in_peace<. [Date de consultation : 08-02-2014].

---, « The Obama Code », *Huffington Post*, 27 mars 2009. Disponible sur :

>http://www.huffingtonpost.com/george-lakoff/the-obama-code_b_169580.html<. [Date de consultation : 13-02-2011].

---, FRISCH, Evan, « Five Years After 9/11: Drop the War Metaphor », *Huffington Post*, 11 septembre 2006. Disponible sur :

>http://www.huffingtonpost.com/george-lakoff/five-years-after-911-drop_b_29181.html<. [Date de consultation : 18-09-2011].

NUMBERG, Geoffrey, « The Nation: Freedom vs. Liberty, More Than Just Another Word for Nothing Left to Lose », *The New York Times*, 23 mars 2003. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2003/03/23/weekinreview/nation-freedom-vs-liberty-more-than-just-another-word-for-nothing-left-lose.html><. [Date de consultation : 22-03-2011].

---, « The -Ism Schism; How Much Wallop Can a Simple Word Pack? », *The New York Times*, 11 juillet 2004. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2004/07/11/weekinreview/the-ism-schism-how-much-wallop-can-a-simple-word-pack.html><. [Date de consultation : 08-04-2012].

SAFIRE, William, « Redact This », *The New York Times Magazine*, Sept. 9, 2007.

Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2007/09/09/magazine/09wwln-safire-t.html><. [Date de consultation : 02-06-2015].

---, « On Language: 'The New, New World Order ' », *The New York Times*, 17 février 1991. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/1991/02/17/magazine/on-language-the-new-new-world-order.html><. [Date de consultation : 25-02-2012].

SCACCO, Josh, « Shaping Economic Reality: A Critical Metaphor Analysis of President Barack Obama's Economic Language During His First 100 Days », *GNOVIS*, Georgetown University, 2009, Vol. 10, N°1. Disponible sur :

><http://www.gnovisjournal.org/2009/12/22/shaping-economic-reality-critical-metaphor-analysis-president-barack-obama-s-economic-langua/>[Date de consultation : 17-04-2012].

SUSSAN, Rémi, « George Lakoff », *Les Influences*, 08 mai 2009. [Disponible sur : ><http://www.lesinfluences.fr/George-Lakoff.html><. Date de consultation : 10-05-2011].

TORREON, Barbara Salazar, « Instances of Use of United States Armed Forces Abroad, 1798-2015 », *Congressional Research Service*, 15 octobre 2015. Disponible sur :

><https://www.fas.org/sgp/crs/natsec/R42738.pdf><. [Date de consultation : 02-01-2016].

VAN DIJK, Teun A., « Ideology and discourse - A Multidisciplinary Introduction », *Pompeu Fabra University*, Barcelona, 2011. Disponible sur :

><http://www.discourses.org/UnpublishedArticles/Ideology%20and%20discourse.pdf><. [Date de consultation : 18-02-2012].

ZIMMER, Ben, «Did Stalin Really Coin "American Exceptionalism"? », *Slate.com*, 27 septembre 2013. Disponible sur :

>http://www.slate.com/blogs/lexicon_valley/2013/09/27/american_exceptionalism_neither_joseph_stalin_nor_alexis_de_tocqueville.html<. [Date de consultation : 27-09-2014].

4. Travaux sur la politique et la présidence.

a. Ouvrages

BACEVICH, Andrew J., *The Limits of Power: The End of American Exceptionalism*, Holt McDougal, 2009, 213 p.

BOSE, Meenekshi (ed.), PEROTTI, Rosanna (ed.), *From Cold War to New World Order: The Foreign Policy of George H.W. Bush*, 2002, Greenwood Press, 600 p.

BOVARD, James, *Feeling Your Pain": The Explosion and Abuse of Government Power in the Clinton-Gore Years*, St. Martin's Press, 2000, 426 p.

BUSH, George H. W., SCOWCROFT, Brent, *A World Transformed*, 1st Vintage Books Ed, 624 p.

BUSH, George W., *Decision Points*, Virgin Books, 2011, 544 p.

CAMPOS, Joseph H., *The State and Terrorism: National Security and the Mobilization of Power*, 2007, Ashgate, 169 p.

- CARTER, Stephen, *The Violence of Peace: America's Wars in the Age of Obama*, 2011, Beast Books, 272 p.
- CAMPOS, Joseph H., *The State and Terrorism: National Security and the Mobilization of Power*, 2007, Ashgate, 169 p.
- CARTER, Stephen, *The Violence of Peace: America's Wars in the Age of Obama*, 2011, Beast Books, 272 p.
- COSTE, Françoise, *Reagan*, 2015, Perrin, 618 p.
- CROFT, Stewart, *Culture, Crisis And America's War on Terror*, 2006, Cambridge University Press, 310 p.
- DURPAIRE, François (dir.), SNÉGAROFF, Thomas (dir.), *L'Unité Réinventée, les présidents américains face à la nation*, 2008, Ellipses, 319 p.
- EDWARDS, Jason, *Navigating the Post-Cold War World : President Clinton's Foreign Policy Rhetoric*, 2008, Lexington Books, 199 p.
- EDWARDS, George C. III, *Overreach: Leadership in the Obama Presidency*, 2012, Princeton University Press
- FALOUDI, Susan , *The Terror Dream: Fear and Fantasy in Post 9/11*, 2007, Metropolitan Book, 368 p.
- FRANCHON, Alain, VERNET, Daniel, *L'Amérique messianique : Les Guerres des néo-conservateurs Broché*, 2004, Seuil, 240 p.
- FRUM, David, *The right Man, the Surprise Presidency of George W. Bush*, 2003, Random House NY, 284 p.
- GREENSTEIN, Fred L., *The Presidential Difference : Leadership Style from FDR to George W. Bush*, 2004, Princeton University Press, 303 p.
- HART, Patrick, PAULEY, John, *The Political Pulpit Revisited*, 2005, Purdue university Press, 240 p.
- HARTER, Hélène, KASPI, André, *Les présidents américains, de Washington à Obama*, 2012, Edition Tallandier, 268 p.
- HIXSON, Walter L., *The Myth of American Diplomacy : National Identity and U.S. Foreign Policy*, 2008, Yale University Press, 377 p.
- IVIE, Robert L., *Democracy and America's War on Terror*, 2005, University of Alabama Press, 251 p.
- JUDIS, John B., *The Folly of Empire : What George W. Bush Could Learn from Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson*, 2004, New York : Scribner, 245 p.
- KOPSTEIN, Jeffrey, LICHBACH, Mark, *Comparative Politics: Interests, Identities, and Institutions in a Changing*, Cambridge University Press, 2008, 648 p.

LAÏDI, Zaki, *Le monde selon Obama, La politique étrangère des États-Unis*, 2012, Flammarion, 409 p.

MICHELOT, Vincent, RICHOMME, Olivier, (dir.), *Le bilan d'Obama*, 2012, Presses de Sciences Po, 371 p.

NYE, Joseph, *Bound To Lead: The Changing Nature Of American Power*, Basic Books; Édition : Reprint (16 juillet 1991), 336 p.

PEASE, Donald E. , *The New American Exceptionalism*, 2009, University of Minnesota Press, 246 p.

REDFIELD, Marc, *The Rhetoric of Terror: Reflections on 9/11 and the War on Terror*, 2009, Fordham University Press, 148 p.

RENSHON, Stanley A., *Barack Obama and the Politics of Redemption*, 2012, New York : Routledge, 386 p.

---, SUEDFELD, Peter, *Understanding the Bush Doctrine: Psychology and Strategy in an Age of Terrorism*, 2013, Routledge, 357 p.

SCHLESINGER, Arthur M., *War and the American Presidency*, 2005, W.W. Norton & Company, 186 p.

SNEGAROFF, Thomas, *L'Amérique dans la peau. Quand le président fait corps avec la nation*, 2012, Armand Colin, 279 p.

WEEKS, William Earl, *Building the Continental Empire: American Expansion from the Revolution to the Civil War*, 1997, Ivan R. Dee, 192 p.

WEIR, Robert, E., *Class in America [3 volumes]: An Encyclopedia*, Greenwood, 2007, 1088 p.

WHITE, John Kenneth, *The Values Divide: American Politics and Culture in Transition*, 2003, Catholic University of America, 270 p.

WOOD, B. Dan, *The Myth of Presidential Representation*, 2009, Cambridge University Press, 226 p.

WOODWARD, Bob, *Bush at War*, 2003, Pocket Books, 382 p.

---, *The Agenda: Inside the Clinton White House*, 2004, Scribner, 448 p.

---, *Obama's Wars*, 2010, Simon & Schuster, 441 p.

b. Articles

BRINKLEY, Douglas, « Democratic Enlargement: The Clinton Doctrine », *Foreign Policy*, 1997, N°106, p.110

CASEY, Steven, « When Congress Gets Mad », *Foreign Affairs*, Jan/Feb 2016, Vol. 95, ed.1, p.76-84.

- ESCH, Joanne, « Legitimizing the “War on Terror”- Political Myth in Official-Level », *Political Psychology*, 2010, Vol. 31, N°3.
- HALLAMS, Ellen, « From Crusaders to Exemplar-Bush, Obama and the Re-invigorating of America's soft Power », *European Journal of American Studies*, 2011, Vol.6, N°1.
- JACKSON, Richard, « Culture, identity and hegemony: Continuity and (the lack of) change in US counterterrorism policy from Bush to Obama », *International Politics*, 2011, N°48, p.390-411.
- KANE, John, « American Values or Human Rights? U.S. Foreign Policy and the Fractured Myth of Virtuous Power », *Presidential Studies Quarterly*, 2003, Vol. 33 N° 4, p.772-800, 29 p.
- LANGSTON, Thomas, « Ideology and Ideologues in the Modern Presidency », *Presidential Studies Quarterly*, 2012, Vol.42, N°4.
- MARTIN, William, « The Christian Right and American Foreign Policy », *Foreign Policy*, 1999, N°114, p. 66-80.
- MEDHURST, Martin, J., « The Problem with Presidential Databases », *Presidential Studies Quarterly*, 2011, N°41, N°4.
- MILLER, Eric A., YETIV, Steve A., « The New World Order in Theory and Practice: The Bush Administration's Worldview in Transition », *Presidential Studies Quarterly*, 2001, Vol. 31, N°1, p. 56-68.
- MOORE, Mark P., RAGSDALE, J. Gaut, « International Trade and the Rhetoric of Political Myth in Transition: NAFTA and the American Dream », *World Communication*, 1997, Vol. 26, N°2, p.1-14.
- NYE, Joseph, « Get Smart : Combining Hard and Soft Power », *Foreign Affairs*, juillet/août 2004.
- PIOUS, Richard, « Prerogative Power in the Obama Administration: Continuity and Change in the War on Terrorism », *Presidential Studies Quarterly*, 2011, Vol. 41, N° 2, p. 263-290.
- RECORD, Jeffrey, « The Bush Doctrine and War with Iraq », *Parameters: U.S. Army War College Quarterly*, printemps 2003, Vol. XXXIII, No. 1, p.4-21.
- ROTTINGGHAUS, Brandon, « Presidential Leadership on Foreign Policy, Public Opinion, Polling, and the Possible Limits of "Crafted Talk" », *Political Communication*, 2008, Vol. 25, p. 138-157.
- STUCKEY, Mary E., RITTER, Joshua, « George Bush, Human Rights and American Democracy », *Presidential Studies Quarterly*, 2007, Vol. 37, N°4, p. 646-666.
- WESTER, Franklin Eric, « Preemption and JustWar: Considering the Case of Iraq », *Parameters: U.S. Army War College Quarterly*, Vol. XXXIV, No.4, hiver 2004-05, p. 20-39.

c. Articles en ligne

APPLE, R.W Jr., « After the attacks: Assessment President Seems to Gain Legitimacy », *The New York Times*, 16 septembre 2001. Disponible sur :
><http://www.nytimes.com/2001/09/16/us/after-the-attacks-assessment-president-seems-to-gain-legitimacy.html><. [Date de consultation : 12-08-2011].

BAKER, Peter, « Bush Faults WWII Legacy In E. Europe », *Washington Post*, 08 mai 2005. Disponible sur :
> <http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2005/05/07/AR2005050701232.html><. [Date de consultation : 18-01-2012].

BOOT, Max, KIRKPATRICK, Jeane J. « What the Heck Is a 'Neocon'? », *Wall Street Journal*, 30 décembre, 2002. Disponible sur The Council on Foreign Relations (CFR) :
><http://www.cfr.org/world/heck-neocon/p5343><. [Date de consultation : 05-04-2011].

BRANDS, Henry William, « Preface: War and Forgetfulness », *Revue française d'études américaines*, 2006/1 (N°107), p. 9-17. Disponible sur :
><http://www.cairn.info/revue-francaise-d-etudes-americaines-2006-1-page-9.htm><. [Date de consultation: 02-03-2015].

DE DURAND, Etienne, « Des différents usages du terme « guerre » et de leur signification dans les représentations politiques américaines », *Transatlantica*, 2001, N°1. Disponible sur :
><https://transatlantica.revues.org/466><. [Date de consultation : 20-07-2012].

DE HOOP SCHEFFER, Alexandra, « L'Amérique de Barack Obama à l'aune de la multipolarité », *Kiosque du CERI*, avril 2009. Disponible sur :
>http://www.sciencespo.fr/ceci/sites/sciencespo.fr/ceci/files/art_ahs.pdf<. [Date de consultation : 15-06-2010].

DEPARLE, Jason, « After the War ; Long Series of Military Decisions Led to Gulf War News Censorship », *The New York Times*, 05 mai 1991. Disponible sur :
><http://www.nytimes.com/1991/05/05/world/after-the-war-long-series-of-military-decisions-led-to-gulf-war-news-censorship.html?pagewanted=all&src=pm><. [Date de consultation : 20-12-2015].

DESMOND FRAWLEY, Joan, « Justice for bin Laden ? », *National Catholic Register*, 04 mai 2011. Disponible sur :
><http://www.ncregister.com/daily-news/justice-for-bin-laden><. [Date de consultation : 15-02-2012].

DIONNE, E. J. Jr., « Obama's Vision: Old, True and Radical », *The Washington Post*, 22 janvier 2009. Disponible sur :
><http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2009/01/21/AR2009012103091.html><. [Date de consultation : 17-08-2012].

FALLOWS, James, « The Tragedy of the American Military », *The Atlantic*, Jan. Fév. 2015. Disponible sur :
><http://www.theatlantic.com/features/archive/2014/12/the-tragedy-of-the-american-military/383516/><. [Date de consultation : 08-03-2015].

FISHER, Max, « Chart: The U.S. has far more gun-related killings than any other developed country », *The Washington Post*, 14 décembre 2012. Disponible sur :
> <http://opinionator.blogs.nytimes.com/2009/01/22/barack-obamas-prose-style/><. [Date de consultation : 02-10-2012].

GORDON, Michael R., « Powell Delivers a Resounding No On Using Limited Force in Bosnia », *The New York Times*, 28 septembre 1992,. Disponible sur :
><http://www.nytimes.com/1992/09/28/world/powell-delivers-a-resounding-no-on-using-limited-force-in-bosnia.html?pagewanted=all><. [Date de consultation : 13-02-2016].

HARPER, Tim, « Bush admits mistakes in Iraq », *thestar.com*, 11 janvier 2007. Disponible sur :
>http://www.thestar.com/news/2007/01/11/bush_admits_mistakes_in_iraq.html<. [Date de consultation : 25-02-2012].

HENSCH, Mark, « John Bolton: Obama's Iran deal greatest 'appeasement' in history », *The Hill*, 17 avril 2015. Disponible sur :
><http://thehill.com/policy/defense/239263-john-bolton-obamas-iran-deal-greatest-appeasement-in-history><. [Date de consultation : 02-06-2015].

HINTON, Elizabeth, « Why We Should Reconsider the War on Crime », *Time Magazine*, 20 mars 2015. Disponible sur : ><http://time.com/3746059/war-on-crime-history/><. [Date de consultation : 03-01-2016].

JURECIC, Quanta, « Moral Theory and Drone Warfare: A Literature Review », *Lawfareblog*, 17 août 2015. Disponible sur :
><https://www.lawfareblog.com/moral-theory-and-drone-warfare-literature-review><. [Date de consultation : 25-01-2016].

KANDEL, Maya, « Obama a-t-il affaibli les États-Unis sur la scène internationale? », *Froggy Bottom*, 5 octobre 2015, Disponible sur :
><https://froggybottomblog.com/2015/10/05/obama-a-t-il-affaibli-les-etats-unis-sur-la-scene-internationale/><. [Date de consultation : 18-12-2015].

KRAUTHAMMER, Charles, « Obama's serial appeasement has backfired », *Chicago Tribune*, 7 janvier 2016. Disponible sur :
><http://www.chicagotribune.com/news/opinion/commentary/ct-iran-missile-krauthammer-putin-obama-perspec-0108-jm-20160107-story.html><. [Date de consultation : 02-02-2016].

Tom LEONARD, « The 9/11 victims America wants to forget: The 200 jumpers who flung themselves from the Twin Towers who have been 'airbrushed from history' », *The Daily Mail online*, 11 septembre 2011.
Disponible sur :
><http://www.dailymail.co.uk/news/article-2035720/9-11-jumpers-America-wants-forget-victims-fell-Twin-Towers.html><. [Date de consultation : 17-10-2015].

MCCOY, Terrence, « How Joseph Stalin Invented 'American Exceptionalism' », *The Atlantic*, Mar 15 2012. Disponible sur :
><http://www.theatlantic.com/politics/archive/2012/03/how-joseph-stalin-invented-american-exceptionalism/254534/><. [Date de consultation : 01-07-2013].

MOELLER, Michael, « Debilitating Awe – The 9/11 Disaster and its Political Aftermath », *Culture Critique*, 2008, Vol. 1 N°1. Disponible sur :

>http://www.cgu.edu/PDFFiles/Arts%20and%20Humanities/Culture%20Critique/vol1%20no1/moeller_michael_revised.pdf<. [Date de consultation : 08-08-2011].

MOORE, Frazier, « New Tools Showed Gulf War on TV », *Washington Post*, 14 janvier 2001. Disponible sur :

>http://www.washingtonpost.com/wp-srv/online/20010114/online131417_000.htm<. [Date de consultation : 10-12-2015].

NAURECKAS Jim, Gulf War Coverage, The Worst Censorship Was at Home, *F.A.I.R.*, 4 avril 1991.

Disponible sur : >http://fair.org/media_criticism/gulf-war-coverage/<. [Date de consultation : 10-12-2015].

NEILAN, Terence, « Bush Pulls Out of ABM Treaty; Putin Calls Move a Mistake », *The New York Times*, 13 décembre 2001. ><http://www.nytimes.com/2001/12/13/international/13CND-BUSH.html><. [Date de consultation : 15-06-2012].

OREND, Brian, « War », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 28 juillet 2005.

Disponible sur ><http://plato.stanford.edu/entries/war/><. [Date de consultation : 03-01-2014].

POWELL, Colin L., « Why Generals Get Nervous », *The New York Times*, 8 octobre 1992.

Disponible sur : ><http://www.nytimes.com/1992/10/08/opinion/why-generals-get-nervous.html><. [Date de consultation : 03-01-2016].

ROSENTHAL, Andrew, « Clinton Attacked on Foreign Policy », *The New York Times*, 28 juillet 1992.

Disponible sur : ><http://www.nytimes.com/1992/07/28/us/the-1992-campaign-the-republicans-clinton-attacked-on-foreign-policy.html><. [Date de consultation : 01-03-2014]

ROSENTHAL, Jack, « 9/11 », *The New York Times*, 1 septembre 2002.

Disponible sur : ><http://www.nytimes.com/2002/09/01/magazine/01ONLANGUAGE.html><. [Date de consultation : 01-03-2014]

RUCKER, Philip, « Obama Inspired by, Compared to Lincoln, A Familiar Precedent For a President-Elect », *Washington Post*, 19 novembre 2008. Disponible sur :

>http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2008/11/18/AR2008111803854_pf.html<. [Date de consultation : 22-03-2011].

SCHULTEN, Susan, « Barack Obama, Abraham Lincoln, and John Dewey », *Denver University Law Review*, 2009. Disponible sur :

><http://www.law.du.edu/documents/denver-university-law-review/schulten.pdf><. [Date de consultation : 07-09-2012].

SCHMIDT, Brian C., Williams Michael C., « The Bush Doctrine and the Iraq War: Neoconservatives Versus Realists », *Security Studies*, 2008, Vol. 17, N°2, p. 191-220. Disponible sur :

><http://www3.nccu.edu.tw/~lorenzo/Schmidt%20and%20Williams.pdf><. [Date de consultation : 10-02-2014].

TANENHAUSE, Sam, « The World: From Vietnam to Iraq; The Rise and Fall and Rise of the Domino Theory », *The New York Times*, 23 mars 2003. Disponible sur :

><http://www.nytimes.com/2003/03/23/weekinreview/the-world-from-vietnam-to-iraq-the-rise-and-fall-and-rise-of-the-domino-theory.html><. [Date de consultation : 10-05-2015].

WRIGHT, Robert « The War and the Peace The Pentagon's dubious plans », *Slate*, 01 avril 2003. Disponible sur :

>http://www.slate.com/articles/news_and_politics/the_earthling/2003/04/the_war_and_the_peace.html< [Date de consultation : 10-05-2015].

5. Ressources numériques.

a. Vidéos en ligne

BACEVICH, Andrew, « The End of Exceptionalism », *Alworth Center for the Study of Peace and Justice*, The College of St. Scholastica, novembre 2013.

Disponible sur :

><http://www.youtube.com/watch?v=M0rOnI3HLcY><. [Date de consultation : 15-07-2014].

BUSH, George H., « State of the Union Address » (extrait), 31 janvier 1990, *C-SPAN*. Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?10891-1/1990-state-union-address&start=1838><. [Date de consultation 07-08-2016].

---, « State of the Union Address » (extrait), 29 janvier 1991, *C-SPAN*.

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?16070-1/1991-state-union-address&start=2849><. [Date de consultation 07-08-2016].

BUSH, George W., « Bullhorn Address to Ground Zero Rescue Workers », 14 septembre 2001, *American Rhetoric – rhetoric of 9/11*.

Disponible sur :

><http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbush911groundzerobullhorn.htm><. [Date de consultation : 02-02-2016].

---, « State of the Union Address » (extrait), 27 février 2001, *C-SPAN*.

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?162715-1/presidential-economic-address&start=2959><. [Date de consultation 07-08-2016].

CLINTON, Bill « State of the Union Address » (extrait), 24 janvier 1995, *C-SPAN*.

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?62882-1/president-bill-clintons-1995-state-union-address&start=5818><. [Date de consultation 07-08-2016].

---, « State of the Union Address » (extrait vidéo), 23 février 1996, *C-SPAN*. Disponible sur :

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?69496-1/1996-state-union-address&start=3944><. [Date de consultation 07-08-2016].

---, « State of the Union Address » (extrait vidéo), 04 février 1997, *C-SPAN*. Disponible sur :

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?78241-1/1997-state-union-address&start=4658><. [Date de consultation 07-08-2016].

---, « State of the Union Address » (extrait video), 19 janvier 1999, *C-SPAN*. Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?118891-1/1999-state-union-address&start=5226><. [Date de consultation 07-08-2016].

OBAMA, Barack, « NBC Nightly News », interview par Brian Williams, 29 mars 2011, *NBC*. Disponible sur :

>http://www.nbcnews.com/id/42326264/ns/nbc_nightly_news_with_brian_williams/t/obama-gadhafi-will-ultimately-step-down/#.V9wj1ZOLQUE<. [Date de consultation : 02-10-2015].

---, « State of the Union Address » (extrait video), 24 janvier 2012, *C-SPAN*.

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?303881-1/state-union-address&start=1411><. [Date de consultation 07-08-2016].

---, « State of the Union Address » (extrait video), 28 janvier 2014, *C-SPAN*.

Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?316796-1/state-union-address&start=38861><. [Date de consultation 07-08-2016].

REAGAN, Ronald, « State of the Union Address » (extrait video), 26 janvier 1982, *C-SPAN*. Disponible sur :

><https://www.c-span.org/video/?88293-1/1982-state-union-address&start=3469><. [Date de consultation : 02-07-2016]

b. Communications :

ANDERSON, Janice W., « Of Heroes and Martyrs in Post 9/11 Saudi and American Rhetoric: Intersections between Religious Fundamentalism and Pragmatic Nationalism », , *Paper presented at the annual meeting of the NCA 93rd Annual Convention*, 14 nov. 2007, TBA, Chicago.

Disponible

sur :

>http://citation.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/1/9/3/3/1/pages193317/p193317-1.php<. [Date de consultation : 22-01-2013].

FISHER, Louis, « War Powers for the 21st Century », Subcommittee on International Organizations, Human Rights, and Oversight House Committee on Foreign Affairs, *Law Library of the Library of Congress*, 10 avril 2008. Disponible sur :

><http://loc.gov/law/help/usconlaw/pdf/war-fa-2008.pdf><. [Date de consultation : 08-02-2015].

RESENDE, Erica Simone Almeida, « Puritanism, Americanism and Americanness in U.S. foreign Policy Discursive Practices », *World International Studies Committee (WISC)*, 17-20 Août 2011, Porto, Portugal, 30p. Disponible sur :

>https://www.academia.edu/2523185/World_International_Studies_Committee_WISC_3rd_Global_International_Studies_Conference_World_Crisis_Revolution_or_Evolution_in_the_International<. [Date de consultation : 25-02-2015].

c. Rapports

Carlile, Alexander, [Lord Carlile of Berriew], *The Definition of Terrorism A Report by Lord Carlile of Berriew Q.C., Presented to Parliament by the Secretary of State for the Home Department, by Command of Her Majesty*, Mars 2007, p.7.

Disponible sur :

>https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/228856/7052.pdf<. [Date de consultation : 07-10-2015]

Walter, Christian, « Defining Terrorism in National and International Law », *Max Planck Institute for Comparative Public Law and International Law*, 2011, p.21

Disponible sur :

>https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/228856/7052.pdf<. [Date de consultation : 07-10-2015]

d. Thèses :

BULLOCK, Dennis, « The Iraq War Discourse of President George W. Bush: Reconstituting the Soviet-style - Threat, Justifying American Power and Manifesting the Unipolar Worldview », *Communication Honor Thesis*, University of Southern California, 19 décembre 2003.

Disponible sur :

><http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.513.3123&rep=rep1&type=pdf><. [Date de consultation : 10-03-2012]

EDWARDS, Jason A., « Foreign Policy Rhetoric for the Post-cold War World-bill Clinton and America's Foreign Policy Vocabulary », *Communication Thesis*, Georgia State University, 12 juin 2006. Disponible sur :

>http://scholarworks.gsu.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1004&context=communication_diss<. [Date de consultation : 02-08-2012].

LONG, Kelly, « 'Terrorism' in the Age of Obama: The Rhetorical Evolution of President Obama's Discourse on the War on 'Terror' », *Communication Thesis*, Bridgewater State University, Massachusetts, 14 mai 2013.

Disponible sur :

>http://vc.bridgew.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1014&context=honors_proj<. [Date de consultation : 08-03-2014].

O'CONNELL, David J., « God Wills It: Presidents and the Political Use of Religion », 2012, *Political Science Thesis*, Columbia University, 2012.

Disponible sur :

><http://hdl.handle.net/10022/AC:P:13417><. [Date de consultation : 09-04-2014].

TSUI, Chui-Kuei, « Tracing the Discursive Origins of the War on Terror: President Clinton and the Construction of New Terrorism in the Post-Cold War Era », *Communication Thesis*, University of Otago, 2004.

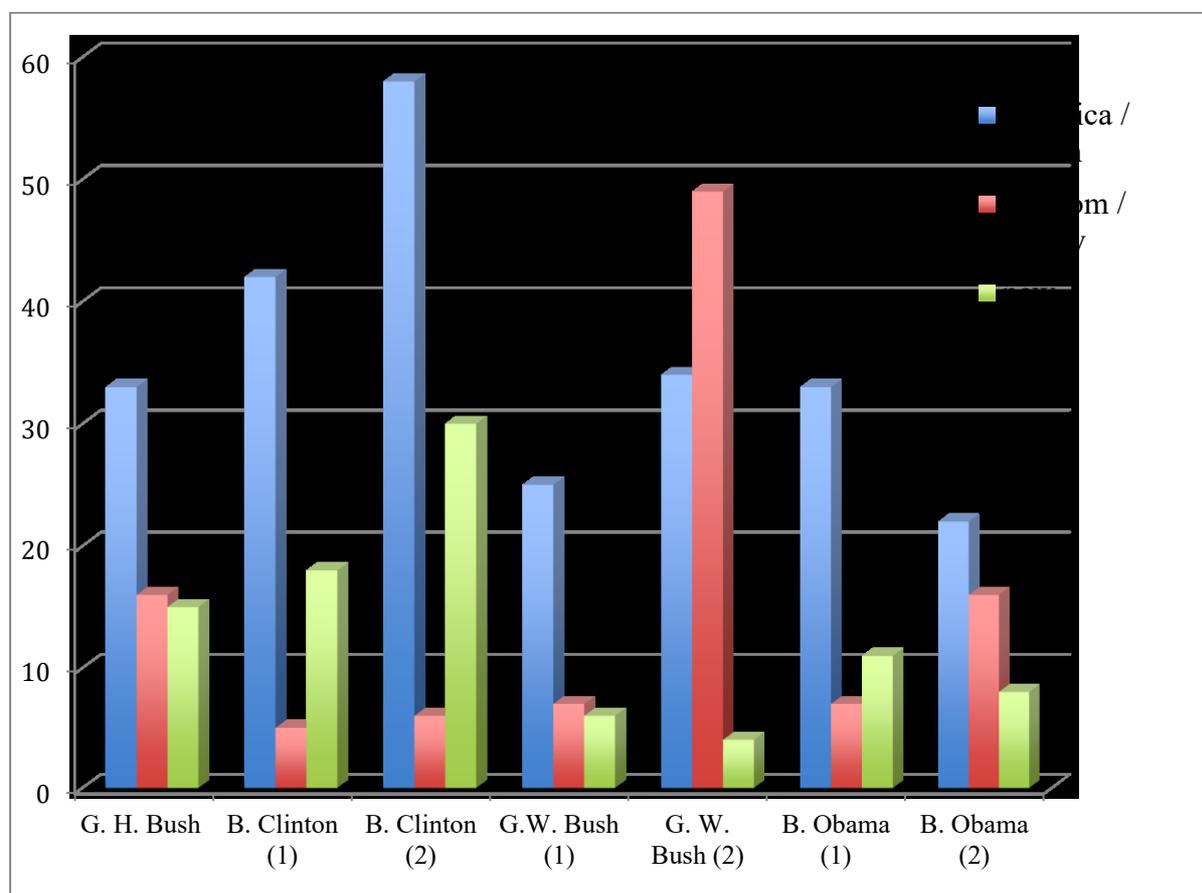
Disponible sur :

><https://ourarchive.otago.ac.nz/bitstream/handle/10523/4771/TsuiChinKuei2014PhD.pdf?sequence=1&isAllowed=y><. [Date de consultation : 12-05-2015].

ANNEXES

Les données quantitatives des tableaux de synthèse suivants proviennent de notre recherche par mots ou par expressions-clés collectés dans la base de données de discours présidentiels de *The American Presidency Project*¹ de l'université de Californie, Santa Barbara qui contient l'ensemble des discours publiés par le gouvernement fédéral dans les *Public Papers of the Presidents*, à l'exception des annexes 5b, 15 et 17. Les résultats sont pour la plupart présentés par mandat présidentiel. Ils ne sont que des indications de tendance qui visent à illustrer l'analyse qualitative, le chercheur n'ayant ici ni la science, ni les outils techniques pour prétendre à une analyse professionnelle des statistiques.

Annexe 1 : Termes les plus courants dans les discours sur l'état de l'Union 1989-2016 (à l'exception des mots grammaticaux) par mandat présidentiel².

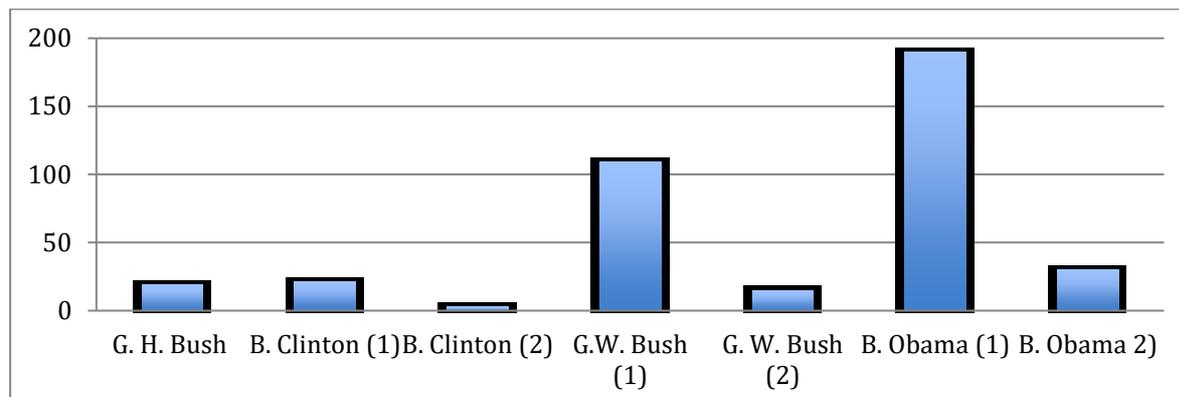


¹ Disponible sur ><http://www.presidency.ucsb.edu/ws/><. [Date de consultation : le 07-08-2016]

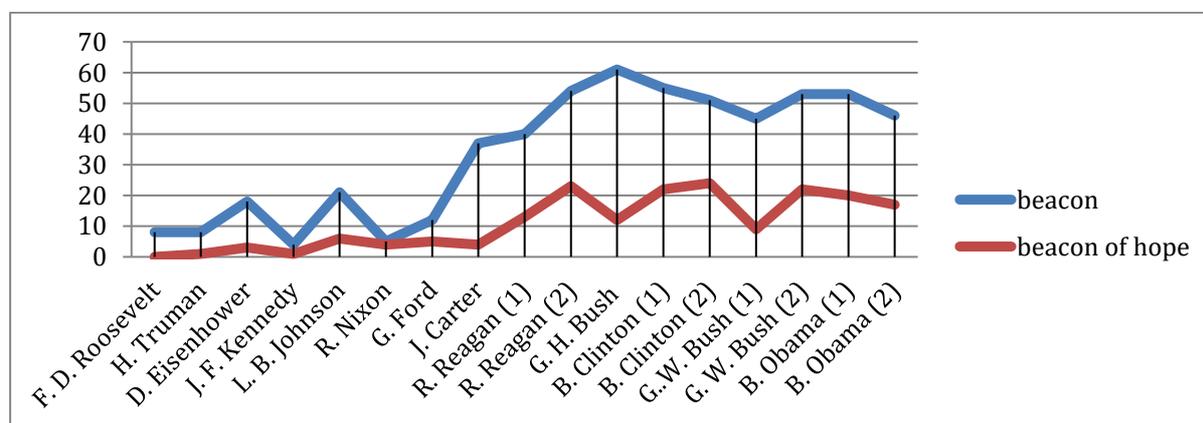
² A noter que les discours prononcés par les présidents devant le Congrès immédiatement après une première inauguration ne sont pas techniquement des discours sur l'état de l'Union, ce dont ils n'ont d'ailleurs pas le titre. Cependant, ils y sont équivalents par « leur impact sur le public, les médias et les perceptions des membres du Congrès », comme l'indique les chercheurs de *The Presidency Project* de l'université de Californie, Santa Barbara et ils sont considérés comme en faisant partie du genre des discours sur l'état de l'Union.

Voir : > <http://www.presidency.ucsb.edu/sou.php>< [Date de consultation : le 07-08-2016]

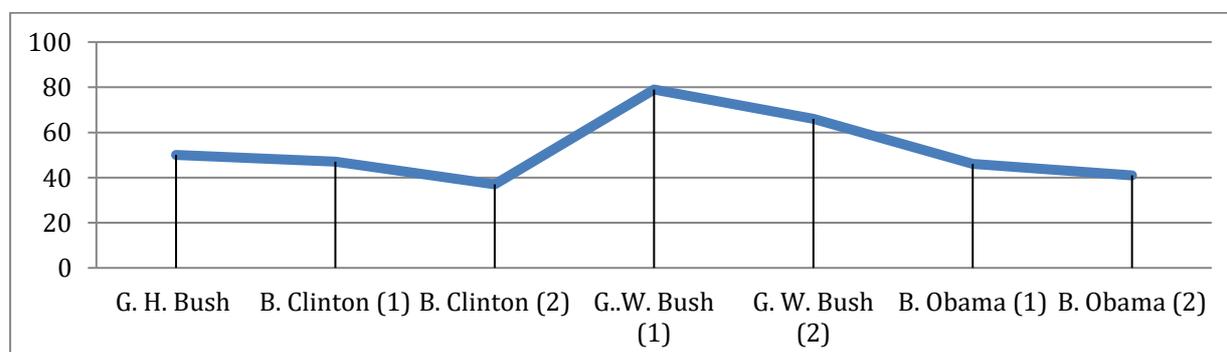
Annexe 2 : Occurrences de l'expression « *greatest nation* » dans les discours présidentiels 1989-2015 (par mandat).



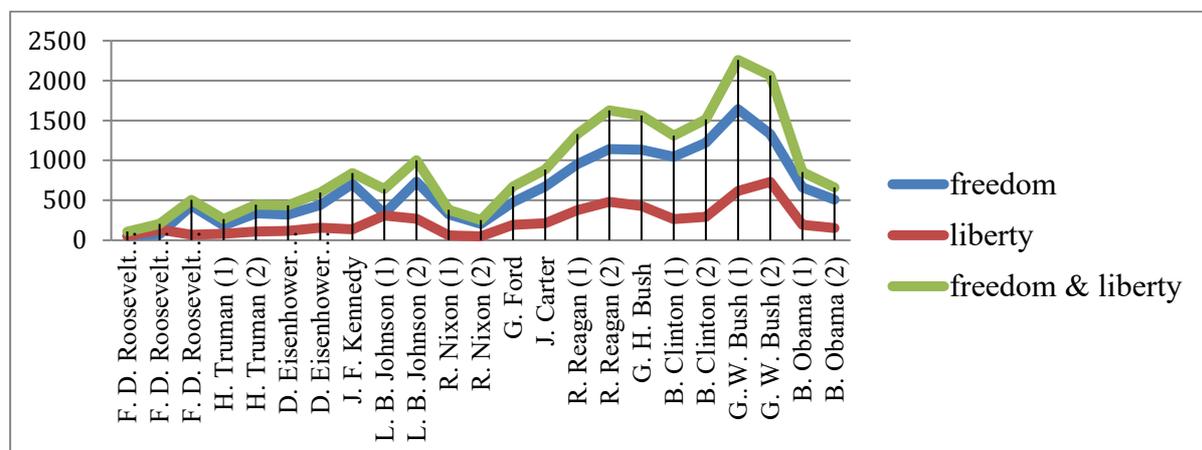
Annexe 3 : Occurrences des expressions « *beacon* » et « *beacon of hope* » dans les discours présidentiels 1933-2015



Annexe 4 : Occurrences de l'expression « *darkness* » dans les discours présidentiels 1989-2015



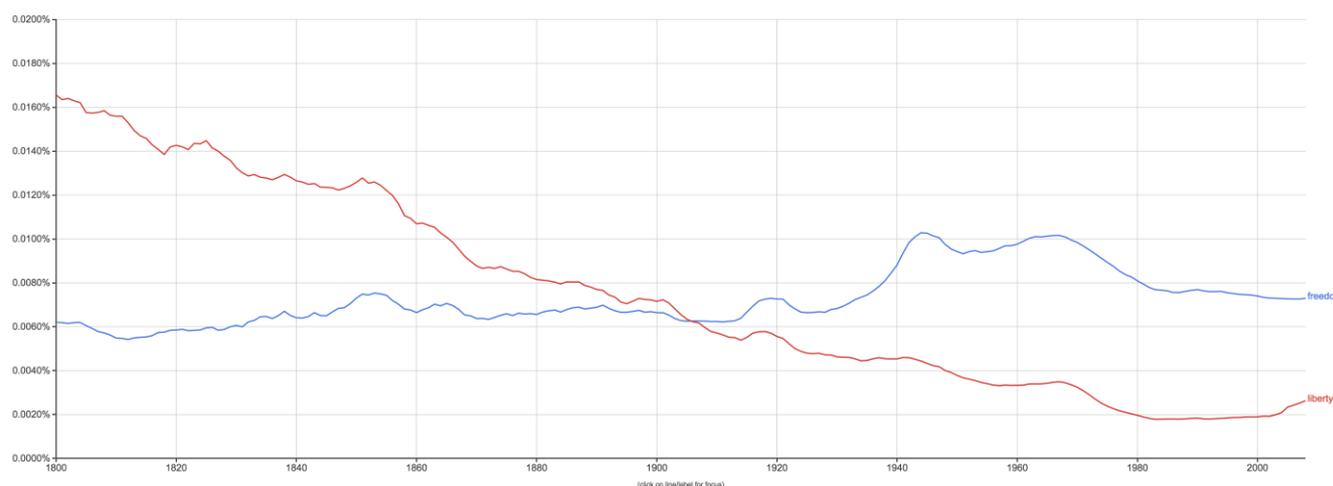
Annexe 5a : Occurrences des expressions « *liberty* » et « *freedom* » dans les discours présidentiels 1933-2015



Annexe 5b : Évolution de la fréquence des mots « *freedom* » et « *liberty* » dans les sources imprimées entre 1800 et 2016.

Freedom

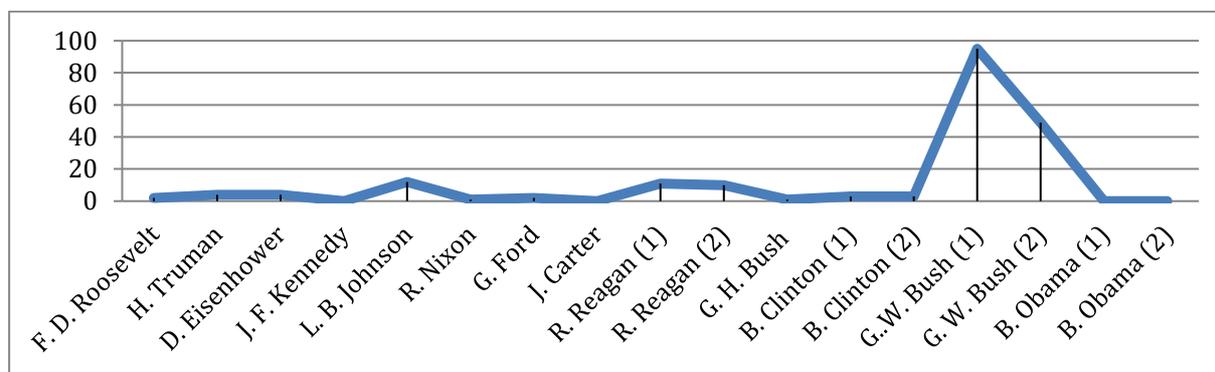
Liberty



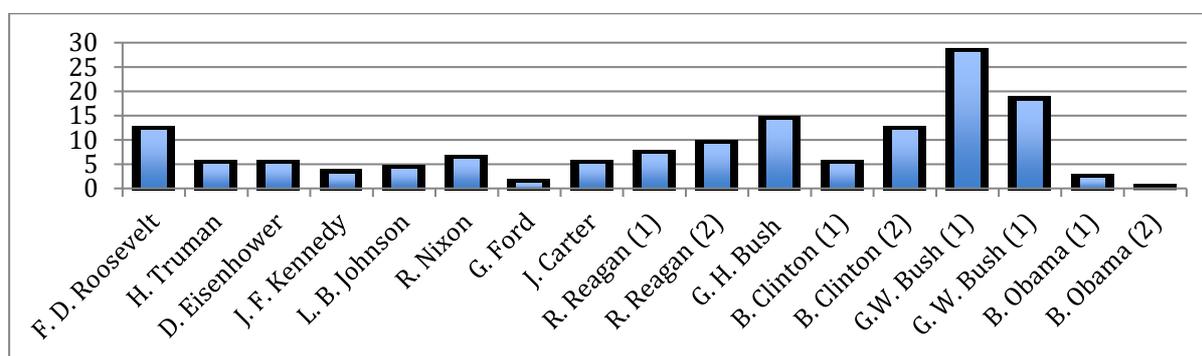
(Source : application Ngramviewer de Google³)

³ Disponible sur ><https://books.google.com/ngrams><. [Date de consultation : le 07-07-2015]

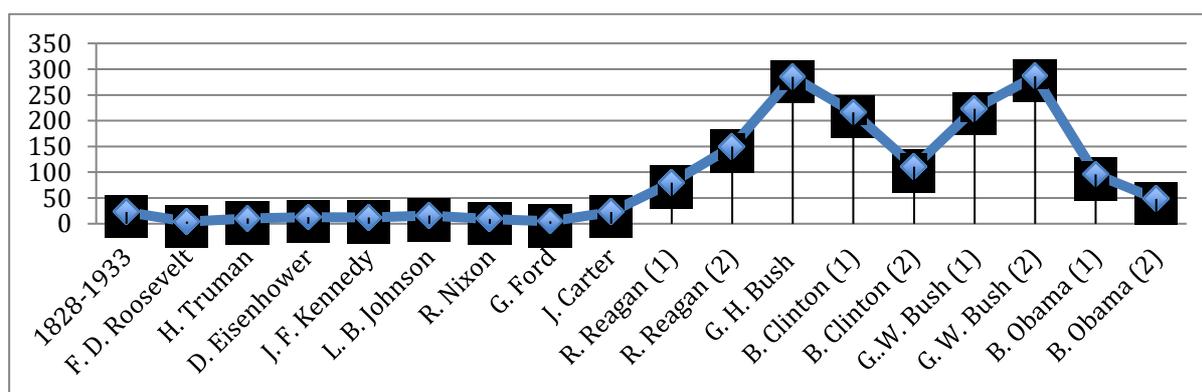
Annexe 6 : Occurrences de l'expression « *enemies of freedom* » dans les discours présidentiels, 1933-2015.



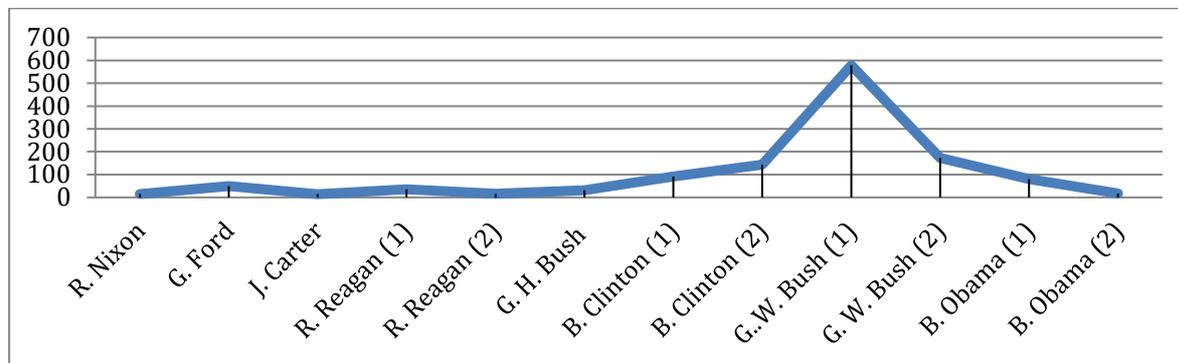
Annexe 7 : Occurrences de l'expression « *private property* » dans les discours présidentiels, 1933-2015.



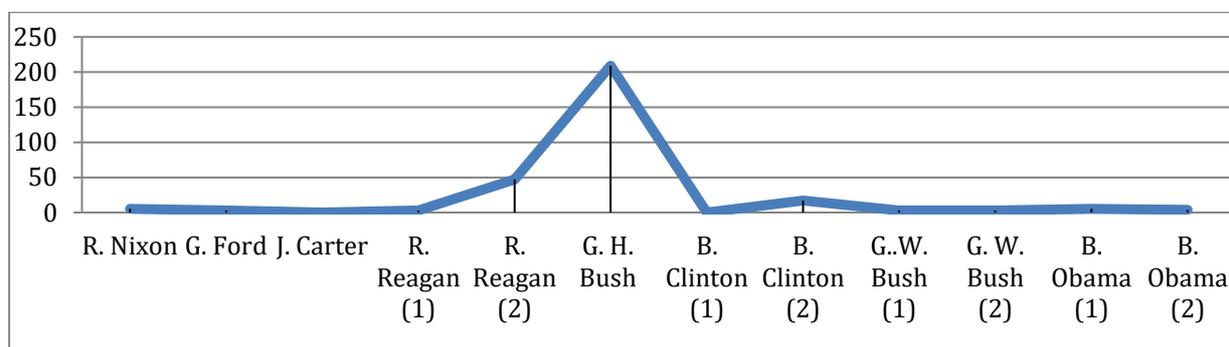
Annexe 8 : Occurrences de l'expression « *free trade* » dans les discours présidentiels, 1933-2015.



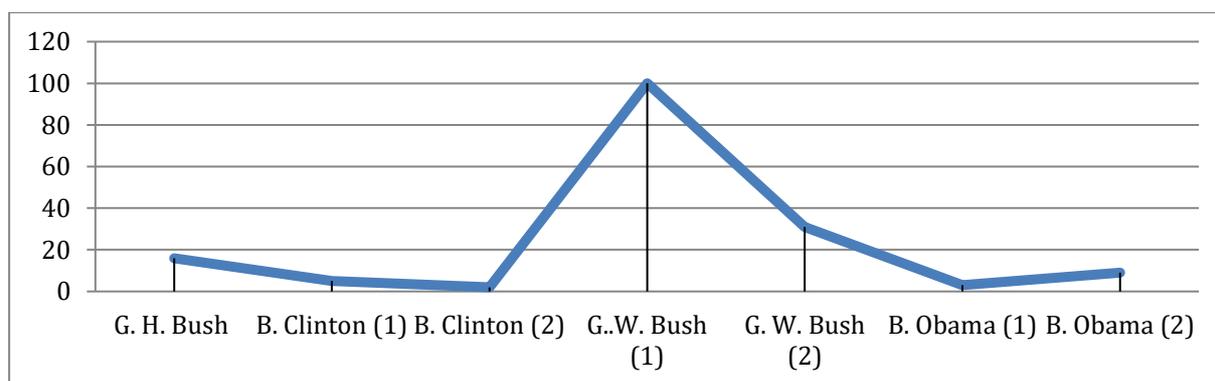
Annexe 9 : Occurrences de l'expression « *tax relief* » dans les discours présidentiels, 1933-2015.



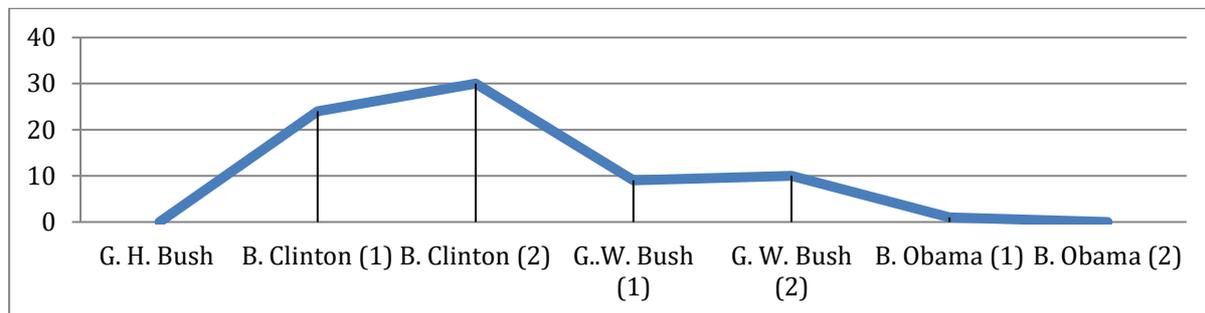
Annexe 10 : Occurrences des expressions « *war against / on drugs* » dans les discours présidentiels, 1969-2015.



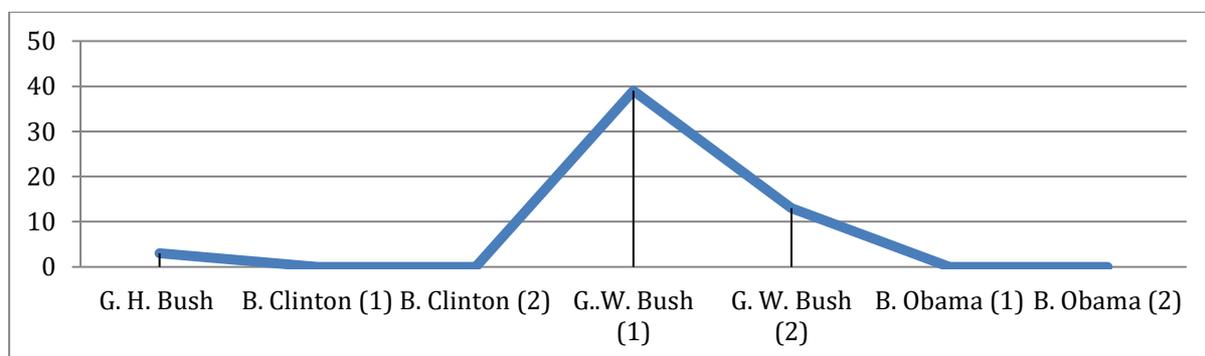
Annexe 11: Occurrences de l'expression « *civilized world* » dans les discours présidentiels, 1989-2015.



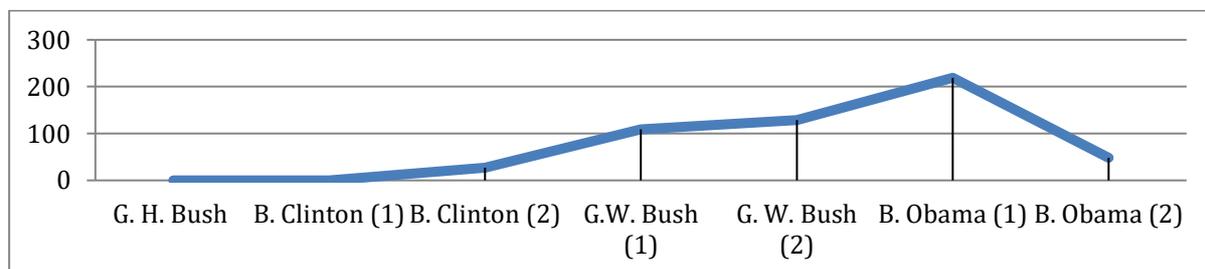
Annexe 12 : Occurrences de l'expression « *rogue state* » dans les discours présidentiels, 1989-2015.



Annexe 13 : Occurrences des expressions « *outlaw regime* » dans les discours présidentiels, 1989-2015.



Annexe 14 : Occurrences du nom « *Bin Laden/Ladin* » dans les discours présidentiels, 1989-2015.



Annexe 15 : Courbe de popularité du président George W. Bush.

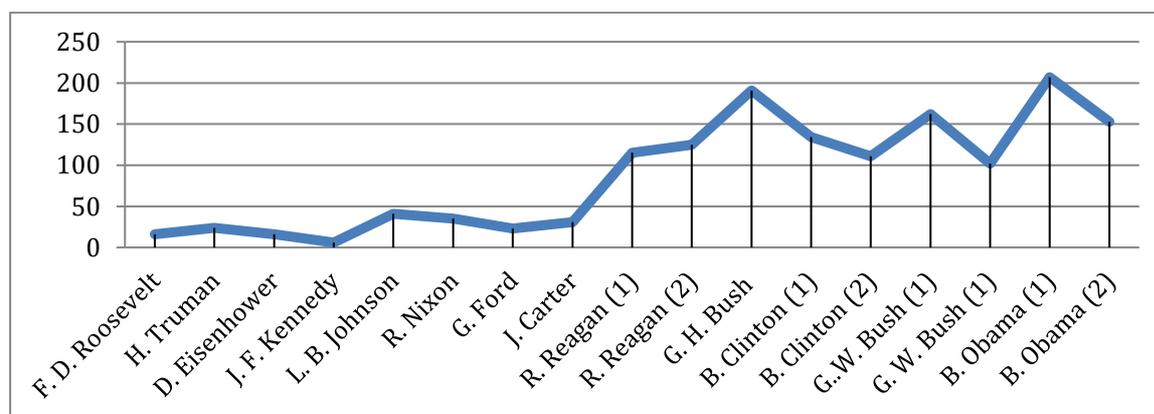
George W. Bush's Job Approval Ratings Trend



GALLUP

(Source : institut de sondage Gallup⁴)

Annexe 16 : Récurrence du mot « heroes » dans les discours présidentiels, 1933-2015.



Annexe 17 : Couvertures de Time magazine du 24 septembre 2001 (a) et du 06 octobre 2003 (b)⁵.

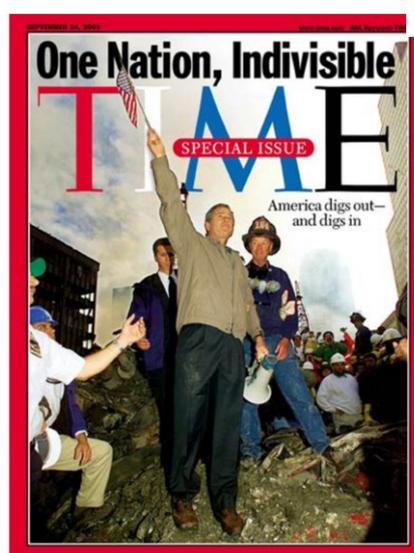
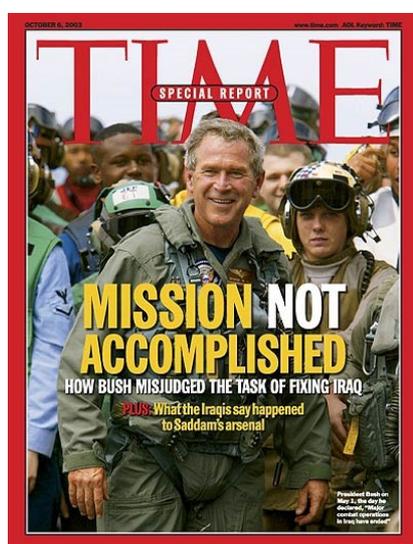
a)

b)

⁴ Disponible sur ><http://www.gallup.com/poll/116500/presidential-approval-ratings-george-bush.aspx><. [Date de consultation : 10-06-2015].

⁵ Photos disponible sur ><http://content.time.com/time/covers/0,16641,20010924,00.html>< et ><http://content.time.com/time/covers/0,16641,20031006,00.html><. Date de consultation: le 02-07-2016

Annexe 18 : Figures héroïques mentionnées dans les discours sur l'état de l'Union 1982-2016 (L'astérisque* indique les personnes non présentes à la Tribune d'Honneur).



Ronald Reagan	
1982	<i>Lenny Skutnik</i> : employé fédéral qui a plongé dans le Potomac pour sauver une femme après la crash d'un avion d'Air Florida. <i>Jeremiah Denton</i> : ancien prisonnier de guerre (Vietnam) devenu sénateur.
1983	Aucun
1984	<i>Barbara Proctor*</i> : chef d'entreprise (noire) qui a grandi dans le ghetto et a construit une agence de publicité. <i>Carlos Perez</i> : réfugié cubain devenu importateur à succès en Floride. <i>Stephen Trujillo</i> : médecin de l'armée qui a sauvé des blessés malgré le danger (à Grenade) <i>Father Ritter*</i> : prêtre catholique qui aide les enfants victimes d'abus. <i>Charles Carson*</i> : personne handicapée suite à un accident d'avion, il a créé une machine pour aider les paralysés.
1985	<i>Cadet Jean Nguyen</i> : Réfugiée du Vietnam devenue cadet de West Point <i>Mother Clara Hale</i> : une femme noire de 79 ans qui s'occupe des enfants de mères droguées.
1986	<i>Richard Cavoli</i> : qui a mis au point une expérience scientifique dans un lycée qui devait avoir lieu à bord de la navette Challenger <i>Tyrone Ford</i> : prodige musical de 12 ans qui a surmonté des épreuves personnelles. <i>Trevor Ferrell</i> : un adolescent de 13 ans qui aide les sans-abris à Philadelphie <i>Shelby Butler</i> : une jeune fille de 13 ans qui a sauvé une de ses camarades lors d'un accident de la circulation.
1987	Aucun
1988	<i>Nancy Reagan</i> : la Première Dame est invitée pour sa contribution à la lutte contre la drogue.

George H. Bush	
1989	Aucun
1990	<i>Carroll Campbell, Terry Branstad, Bill Clinton, Booth Gardner</i> : des gouverneurs (républicains et démocrates) qui ont travaillé en collaboration avec la président pour améliorer le système éducatif :
1991	<i>Alma Powell</i> : épouse du Général Colin Powell <i>Brenda Schwarzkopf</i> : épouse du Général Norman Schwarzkopf
1992	<i>Scott Speicher</i> : pilote tué en Iraq (lecture d'un télégramme de sa femme mais elle n'a pas été invitée)
Bill Clinton	
1993	Aucun
1994	<i>Kevin Jett</i> : officier de police du Bronx (pour mettre en valeur les initiatives de la police de proximité) <i>Jim Brady</i> : ancien attaché de presse de Ronald Reagan qui a été blessé lors de l'attentat contre le président en 1981 et soutient le contrôle des armes à feu.
1995	<i>Lynn Woolsey</i> : femme blanche avec 3 enfants qui est passée de l'aide sociale à membre du Congrès. <i>Cindy Perry</i> : enseignante du Kentucky dans le programme <i>AmeriCorps</i> . <i>Stephen Bishop</i> : chef de la police de Kansas City qui a réduit le taux de criminalité en mettant en place la police de proximité (« <i>community policing</i> »). <i>Gregory Depestre</i> : natif d'Haïti qui retourne dans son pays d'origine en tant que membre des forces armées américaines pour y instaurer la démocratie. <i>Diana et John Cherry</i> : révérends qui ont formé une nouvelle église à partir de leur salon. Aident les familles déshéritées à rester unies. <i>Jack Lucas</i> : vétéran de la Seconde guerre mondiale (<i>Iwo Jima</i>) ; il a sauvé la vie de ses compagnons et a eu la médaille d'honneur ; son fils est à West Point.
1996	<i>Richard Dean</i> : fonctionnaire de l'administration de la Sécurité sociale qui a risqué sa vie pour sauver des victimes de l'attentat du <i>Federal Building</i> à Oklahoma City et s'est retrouvé sans salaire cause de la fermeture des services d'État. <i>Jennifer Rodgers</i> : femme policier qui a sauvé des victimes de l'attentat du <i>Federal Building</i> à Oklahoma City. <i>Lucius Wright</i> : enseignant de l'école publique qui essaie d'aider les jeunes défavorisés et de les dissuader de rejoindre des gangs. <i>Barry McCaffrey</i> : générale héros de guerre nommé, nommé chef de la lutte contre la drogue (directeur du Office of National Drug Control Policy)
1997	<i>Frank Tejada</i> : immigré mexicain héros de la guerre du Vietnam devenu représentant, enterré la veille du discours (présence de sa sœur et sa mère) <i>Gary Locke</i> : fils d'immigrés chinois devenus gouverneur de l'état de Washington. <i>Kristen Zarfos</i> : chirurgien du Connecticut surgeon qui se bat pour le droit d'un séjour hospitalier pour les femmes subissant une mastectomie. <i>Chris Getsler, Kristen Tanner</i> : deux lycéens de l'Illinois qui sont arrivés premier et second en science et en math dans un test international (<i>Third International Math and Science Study</i>) et leur enseignante <i>Sue Winski</i> .
1998	<i>Michael Tolbert</i> : sergent de l'armée américaine qui a participé à la guerre en Bosnie et dont le père est un vétéran décoré du Vietnam. <i>Elaine Kinslow</i> : exemple d'héroïne de « la révolution de l'aide sociale » qui est passé de la dépendance à l'aide sociale à la classe moyenne.
1999	<i>Rosa Parks</i> : pionnière des droits civiques. <i>Suzann Wilson</i> : mère de famille qui a perdu sa fille lors d'une fusillade et prône davantage de contrôle des armes. <i>Sammy Sosa</i> : joueur de baseball des Chicago Cubs devenus un héros en République dominicaine comme aux États-Unis. <i>Captain Jeff Taliaferro</i> : pilote de l' <i>U.S. Air Force</i> aux commandes d'un bombardier lors de l'opération « <i>Operation Desert Fox</i> » en Irak. <i>Tipper Gore</i> : épouse du vice-président Al Gore pour son combat contre les maladies mentales. <i>Wenling Chestnut, Lyn Gibson</i> : veuves d'officier de police tués dans l'exercice de leur fonction.
2000	<i>Hank Aaron</i> : ancien joueur de baseball connu pour son combat pour la réconciliation raciale. <i>Janet Cohen</i> : épouse du Secrétaire à la défense, William Cohen qui a travaillé pour le soutien aux troupes américaines. <i>John Cherrey</i> : pilote de l' <i>U.S. Air Force</i> qui a secouru un autre pilote qui avait été abattu en Bosnie. <i>Tom Mauser</i> : père d'une victime de fusillade à <i>Columbine High School</i> , Colorado <i>Carlos Rosas</i> : qui a obtenu une aide gouvernementale en tant que père et a maintenant un emploi.

	<i>Lloyd Bentsen</i> : premier Secrétaire au Trésor de Bill Clinton.
	George W. Bush
2001	<i>Josefina et Steven Ramos</i> : exemple d'Américains ordinaires qui seraient avantagés par une réduction d'impôts <i>John Street</i> : maire de Philadelphie qui a promu les organisations fondées sur la foi.
2002	<i>Christina Jones, Hermis Moutardier</i> : deux hôtesse de l'air qui ont empêché un terroriste de faire exploser sa chaussure piégée dans un avion. <i>Shannon Spann</i> : veuve d'un officier de la CIA, Michael Spann, qui a été tué en Afghanistan. <i>Sima Samar</i> : médecin et ministre de la Condition féminine en Afghanistan <i>Chairman Hamid Karzai</i> : chef d'État d'Afghanistan
2003	Aucun
2004	Adnan Pachachi : président du Conseil de gouvernance irakien.
2005	<i>Safia Taleb al-Suhail</i> : activiste des droits de l'Homme iraquienne an Iraqui dont le père a été tué par Saddam Hussein <i>Janet et Bill Norwood</i> : parents d'un marine tué lors de l'assaut sur Fallujah en Irak.
2006	<i>Sara et Bud Clay</i> : parents d'un marine tué lors de l'assaut sur Fallujah en Irak. <i>Lisa Clay</i> : épouse de ce même marine.
2007	<i>Tommy Rieman</i> : militaire en Irak, blessé après avoir aidé un compagnon, a refusé d'être soigné pour continuer de se battre (médaille de la <i>Silver Star</i> pour son courage) <i>Wesley Autrey</i> : a sauvé un homme qui avait sauté sur les voies du métro à Harlem. <i>Julie Aigner-Clark</i> : pour son esprit d'entreprise et son combat pour la cause des enfants. <i>Dikembe Mutombo</i> : Congolais devenu star de la NBA qui, après avoir acquis la citoyenneté américaine est retourné dans son pays d'origine pour construire un hôpital.
2008	Aucun
	Barack Obama
2009	<i>Leonard Abes s</i> : un président de banque qui a redistribué son bonus à ses employés. <i>Ty'Sheoma Bethea</i> : élève qui a écrit une lettre au Congrès pour faire aider son école.
2010	Aucun
2011	<i>Robert et Gary Allen</i> : chefs d'entreprise qui ont participé à la reconstruction du Pentagone après les attentats de 2001. Puis avec la récession, leur entreprise a bénéficié de l'aide de l'État qui a permis une reconversion (panneau solaire). <i>Kathy Proctor</i> : mère de famille licenciée pendant la crise qui reprend ses études à 51 ans pour montrer à ses enfants de ne jamais abandonner <i>James Howard</i> : un patient cancéreux qui a pu être couvert par le nouveau programme d'assurance d'Obama et recevoir un traitement médical (<i>Pre-Existing Condition Insurance Plan</i>). <i>Jim Houser</i> : chef de PME qui a pu offrir l'assurance à ses employés grâce au crédit d'impôt. <i>Brandon Fisher</i> : chef d'une PME qui a participé au sauvetage de 33 mineurs chiliens coincés dans une mine du Chili en octobre 2010.
2012	<i>Jackie Bray</i> : mère célibataire licenciée mais formée par Siemens pour un nouveau travail grâce à un partenariat avec l'université publique locale (<i>community college</i>) Présence de la veuve de Steve Jobs qui apparait à l'écran. <i>Bryan Ritterby</i> : licencié économique qui retrouve du travail à 55 ans grâce aux énergies nouvelles.
2013	<i>Nate et Cleo Pendleton</i> : les parents de Hadiya Pendleton, une jeune fille de 15 ans tuée par balle dans un parc à Chicago. <i>Menchu Sanchez</i> : une infirmière qui s'est occupé des nouveau-nés pendant l'ouragan Cindy. <i>Desiline Victor</i> : une femme de 102 ans qui a attendu 6 heures pour aller voter en 2012. <i>Brian Murphy</i> : le premier officier de police à répondre lors de la fusillade dans un temple Sikh dans le Wisconsin et qui a reçu 12 balles.
2014	<i>Andra Rush</i> : a fondé Started Detroit Manufacturing Systems et a trouvé des employés formés au Pôle emploi américain. <i>Misty DeMars</i> : une mère de famille au chômage qui a travaillé depuis son adolescence et a perdu l'assurance chômage quand le Congrès a choisi de ne pas étendre la compensation d'allocation chômage. (lecture d'un extrait de sa lettre) <i>Estiven Rodriguez</i> : le fils d'un ouvrier dominicain qui a émigré aux États-Unis. Il a appris l'anglais à 9 ans et vient d'être accepté à l'université. <i>Nick Chute</i> et son patron <i>John Soranno</i> , propriétaire de "Punch Pizza" à Minneapolis. Soranno a décidé d'augmenter le salaire de ses employés au-dessus du salaire minimum de 10 \$ de l'heure. <i>Amanda Shelley</i> : mère seule qui ne peut avoir d'assurance maladie en raison d'une condition préexistante, mais elle a pu obtenir une police d'assurance grâce à la loi sur les soins abordables d'Obama et être sauvée par une opération.

	<p><i>Steve Beshear</i> : gouverneur du Kentucky reconnu pour son engagement pour que tous les citoyens de son état aient une assurance maladie.</p> <p><i>Cory Remsburg</i> : un ranger de l'armée qui a failli être tué par une bombe au bord d'une route en Afghanistan et qui a subi de nombreuses opérations chirurgicales.</p>
2015	<p><i>Rebekah, Ben Erler</i> : un jeune couple de Minneapolis qui a économisé de l'argent en travaillant dur. Il est présenté par le président comme un exemple typique de la classe moyenne.</p> <p><i>Scott Kelly</i>: un astronaute qui va faire un séjour d'un an dans l'espace dans le cadre d'une expérience d'une future mission sur Mars.</p> <p><i>Alan Gross</i>: un américain qui était retenu à Cuba et a été libéré en décembre 2014.</p>
2016	Aucun